ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

Le Magasin littéraire et scientifique, Gand ; Bruxelles ; Paris, 15 janvier 1894– 15 décembre 1894 (1ère-12e livraison).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation **(email : bibdir(at)ulb.ac.be)**

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives &Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par la bibliothèque royale de Belgique. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

II
82752
A

BVL
012/23 16 21

1055
II
89/52
A

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

LE MAGASIN

LITTÉRAIRE

GAND
TYPOGRAPHIE A. SIFFER
PLACE ST-BAVON

PARIS
H. OUDIN
10, rue de Mézières

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
rue Treurenberg, 16

11e année — Premier semestre

L'HYPNOTISME EN JUSTICE [1]

ELLE a vivement préoccupé les intelligences, dans ces derniers temps, l'influence, pleine encore de mystère, de l'hypnotisme.

Puissante est la fascination de l'inconnu! C'est que le coin soulevé du voile laisse tamiser quelques rayons de la lumière d'un monde insoupçonné; c'est que cette lumière attire l'âme humaine, comme l'éclat de la lampe attire le papillon!

Combien fascinantes sont ces vagues lueurs, paraissant venir d'un monde qui ne soit pas celui que nous habitons : monde de suggestion, monde de double vue, monde de mystérieuse inconscience!

La curiosité malsaine y a trouvé une pâture bien faite pour exciter, loin de les assouvir, ses appétits insatiables; les esprits en quête d'inconnu s'en sont repus avec avidité.

D'autre part, la science y trouva une carrière inépuisable de secrets à découvrir, de problèmes à résoudre : le physiologiste en rechercha les facteurs et les causes; le médecin en étudia les influences

(1) Conférence lue devant la *Société belge d'Economie sociale*, en séance du 14 décembre 1893, et à la *Conférence du Jeune Barreau* de Gand.

pathologiques, et ne désespéra pas d'y trouver un remède nouveau aux souffrances de l'humanité; le philosophe en discuta la portée morale.

Le juriste, à son tour, le philosophe encore, et le sociologue, en recherchèrent les rapports avec les sphères du droit, analysant les allées et les venues de cet intrus, l'épiant d'un regard chargé de soupçons, se demandant toujours s'il n'allait pas jeter le trouble dans l'harmonie sociale.

On craignait que, sous sa robe d'histrion d'abord, sous sa toge savante plus tard, il ne cachât peut-être le poignard de l'assassin.

Que devient cette volonté jetée hors de son axe par l'hypnose, par la suggestion? Est-elle encore en possession d'elle-même, maîtresse de ses actes? Ou bien, est-elle un jouet aux mains de l'hypnotiseur? Reste-t-elle libre et indépendante? Ou bien, est-elle asservie; devient-elle le bâton que la main brandit, devient-elle la lyre que le musicien fait résonner à son gré?

C'est là une question essentielle, au point de vue social, aussi bien qu'au point de vue moral.

La société ne se conçoit qu'entre êtres conscients, et jouissant d'une volonté autonome; car elle est tout entière dans la convivance des individus en l'harmonie des droits et des devoirs. Elle se meut au milieu des agents matériels, des facteurs inconscients; mais sa vie à elle, c'est la vie des intelligences et des volontés : elle est l'union de ceux qui marchent à leur destinée à la lumière de la vérité, sous la loi du bien; de la vérité nettement perçue en la conscience, du bien librement aimé en la volonté. Supprimez la conscience et la liberté,

vous supprimez le droit et l'obligation, vous supprimez la vie sociale elle-même.

Et voici, peut-être, surgir une force qui peut priver l'homme de sa conscience, de son activité autonome, une force qui le livre asservi, esclave, entre les mains d'un autre.

C'est le premier soupçon; c'est la première question, la question fondamentale : l'hypnotisé reste-t-il maître de ses actes ?

S'il s'agit de choses sans importance et sans portée, la réponse est unanime : la suggestion peut dominer la volonté de l'hypnotisé, au point de lui enlever l'empire sur lui-même.

On a vu, fréquemment, des sujets faire des choses ridicules, se livrer à des démonstrations qu'ils avaient, avant le sommeil hypnotique, parié de ne pas faire. Mais, dit-on, ceci n'est vrai que pour les suggestions qui ne secouent pas l'être au fond de lui-même. Qu'il s'agisse d'une action grave, éveillant vivement la conscience par sa gravité même, les choses changeront d'aspect.

Et cependant, chaque jour, dans les cliniques spéciales, on fait commettre des simulacres de crimes; chaque jour on met aux mains d'un hypnotisé un pistolet, qu'il va décharger sur la poitrine d'un ami, on donne à une jeune fille un poison fictif, qu'elle fait boire à sa mère. Et l'expérience réussit à souhait : on voit les vols et les escroqueries, les assassinats et les parricides, s'exécuter avec une docilité surprenante de la part des honnêtes gens qui les commettent.

Mais ce sont crimes... de laboratoire. Le sujet se doute bien que le pistolet n'est pas meurtrier, que le couteau est un couteau de carton, que le poison n'est que de l'eau.

Qu'il s'agisse d'un crime vrai, les choses se passeront-elles de même ?

L'école de Nancy, — MM. Bernheim, Liébault, Liégois, Beaunis, — répond : oui. L'école de Paris, — MM. Charcot, Brouardel, Gilles de la Tourette, — répond : non.

M. Delbœuf, de Liége, se rallie à Paris. Dumontpallier et Bérillon pensent avec Nancy.

Ne vous est-il jamais arrivé de faire un de ces rêves, dans lesquels on se voit passer par les situations les plus critiques? Une bête fauve vous poursuit; vous fuyez; mais vos jambes se dérobent sous vous. Vous entendez, vous sentez bientôt l'haleine brûlante de la bête; l'animal vous saisit, vous sentez ses griffes vous étreindre la gorge. Puis, tout-à-coup, la scène change : dans le bois où votre fuite vous a conduit, des brigands vous guettaient. Ils vous acculent, vous garrottent; déjà les poignards brillent sur votre tête; votre dernière heure va sonner. Puis, vous ne savez comment, vous vous échappez, vous reprenez votre course; mais un précipice perfide vous attend au détour du sentier; vous tombez, en une chute effroyable; vos membres se brisent, le hoquet de l'agonie vous prend. Et au milieu de ces péripéties effrayantes, vous sentez à peine la crainte effleurer votre cœur; car quelque chose vous dit, au fond de vous-même : « ce n'est rien, ce n'est qu'un rêve ! »

C'est par une sensation analogue, par cette lueur de conscience, qui dit : « ce n'est qu'un rêve », que l'on explique l'étrange docilité du sujet hypnotisé à la suggestion du crime. Au fond, il se dit : « ce n'est rien, ce n'est qu'une expérience », et il se laisse aller à la suggestion, confiant en la probité de son hypnotiseur.

L'on remarque, en effet, chez nombre de sujets, un jeu de physionomie, un ensemble d'allures, qui traduit parfaitement un semblable état de

conscience. Vous provoquez chez eux une hallucination émouvante, la vision d'une bête furieuse; elle les mord, le sang coule; ils voient, ils sentent tout cela; mais sans émotion vraie, d'un air indifférent; ils semblent suivre les tableaux d'un diorama, qu'ils savent bien n'être pas le théâtre de la vie réelle.

Voilà tout! disent les partisans des idées de Paris. Le sujet obéit à la suggestion criminelle, parce qu'il sait bien qu'il est acteur dans une tragi-comédie. Que cette conviction disparaisse, qu'il se croie sur la scène de la vie vraie, il ne jouera plus le rôle qu'on veut lui imposer, il pourra se révolter contre la suggestion; il ne commettra le crime, que s'il lui plaît de le commettre.

Et ceux de Nancy, eux-mêmes, rapportent des faits qui confirment cette manière de voir. M. Bernheim a rencontré plus d'un cas de résistance de la part de ses sujets, il en convient parfaitement. « Voilà, dit le savant professeur (1), les faits qui donnent raison aux observateurs de Paris et de Liége. Mais, ajoute-t-il, on a tort de généraliser. Si beaucoup de sujets savent résister aux suggestions désagréables, si d'autres n'accomplissent l'acte suggéré que comme des comédiens qui jouent leur rôle, il en est qui n'ont aucun pouvoir de résistance, et qui sont identifiés avec leur rôle. L'état subconscient, chez eux, annihile l'être conscient : la vraie conscience n'existe plus. Ceux-ci vont au crime. »

Il faut se garder, en effet, de généraliser trop facilement.

Nous parlions tantôt de ces rêves spontanés, contemplés comme des tableaux étrangers à la vie réelle. Le fait que de tels rêves se produisent, n'em-

---

(1) BERNHEIM, *Hypnotisme, Suggestion, Psychothérapie* Paris, Octave Doin, 1891, p. 141.

pêche pas qu'il n'y en ait d'autres, dans lesquels le sujet se trouve transporté corps et âme dans le monde de l'hallucination. On ne contemple plus alors un tableau, émouvant en lui-même, mais devant lequel on reste relativement insensible, en se disant : « ce n'est qu'un rêve ». L'effroi serre le cœur, on souffre, on gémit, on pousse des cris de terreur; et lorsque la commotion nerveuse provoque le réveil, on se trouve haletant, couvert d'une sueur froide, l'œil dilaté par l'effroi, le visage blême d'angoisse. On a vécu son rêve.

Et le phénomène ne se borne pas à ces visions terribles. Le monde vu dans le rêve se rattache au monde réel ; l'action se coordonne avec les impressions que l'imagination a créées. Témoin, entre beaucoup, cet élève du séminaire de Saint Pons, qui se lève pendant son sommeil, se rend vers un de ses professeurs, et cherche à le frapper de trois coups de couteau, n'atteignant, heureusement, que le matelas.

Est-il invraisemblable que la suggestion étrangère puisse créer des situations analogues à celles que produit cette espèce d'autosuggestion du rêve?

Pour ma part, j'avoue que l'ensemble des faits apportés par ceux de Nancy, m'a convaincu qu'il est des sujets dominés par la suggestion hypnotique, au point de perdre la conscience et la liberté.

Il y aurait danger à être trop absolu dans sa manière de voir. Il serait déraisonnable de croire à la force irrésistible toutes les fois qu'il y a suggestion; mais il serait aussi peu fondé de proclamer absolument que cette force irrésistible n'ait jamais lieu. La conscience, et partant la liberté, se trouveront généralement ébranlées par la suggestion, et parfois elles seront anéanties. Comme le dit le Dr Cullerre (1) :

(1) CULLERRE. *Magnétisme et hypnotisme.* Paris, Baillière, 1887, p. 329.

« tout individu sensible aux suggestions, non seulement n'est *pas entièrement libre* d'y résister, mais est, *dans certains cas, dans l'impossibilité de concevoir l'idée même de la résistance* ».

Pour que la conscience se réveille chez l'hypnotisé, il faut un choc profondément ressenti. Il faut que la conscience, entraînée par la suggestion, perçoive encore l'influence du monde réel. Et la suggestion peut être tellement absolue, que le monde réel disparaisse tout entier. La conscience alors, est comme le ballon entraîné par un courant. Il marche avec une rapidité vertigineuse, sans qu'un tressaillement fasse sentir au voyageur combien rapide est sa course. Le passager ne s'en doute pas, précisément parce qu'il est entraîné tout entier, avec tout ce qui l'entoure. Il se trouve emporté en des régions lointaines, sans se demander seulement où il se trouve, pas plus qu'il n'a songé à enrayer sa marche, pas plus qu'il ne s'est rendu compte du chemin parcouru, faute de points de repère.

Très intéressantes, au point de vue du réveil de la conscience, sont les expériences du Dr de Jong, de La Haye (1). Il a constaté qu'un même sujet résistait à la suggestion d'actes de peu de gravité, alors qu'il obéissait à des suggestions beaucoup plus graves, mais d'une autre nature. Il arrive à cette conclusion qu'une suggestion déterminée doit trouver, pour pénétrer dans le sujet, une certaine « conductibilité »; c'est le terme qu'il emploie. Il est bien naturel qu'une suggestion qui heurte tous les penchants, pénètre plus difficilement, précisément parce que ce heurt réveille la conscience et la spontanéité. Qu'une suggestion s'empare de courants

(1) *L'Hypnotisme*, communication de M. le dr DE JONG, au 2e Congrès d'Anthropologie criminelle.

existants, elle s'insinuera à l'insu de la conscience, sans provoquer le réveil de celle-ci; elle entraînera l'acte; absolument comme chez l'obsédé, l'idée fixe passe en action, inconsciemment, fatalement.

La suggestion, d'ailleurs, peut ne pas porter directement sur un acte criminel. On peut suggérer au sujet une idée parfaitement indifférente en elle-même, mais qui apporte un trouble profond dans les notions et les jugements pratiques.

Ainsi une suggestion faite par M. Liégeois.

« Dans les derniers jours de 1884, je fis l'expérience suivante en présence de M. P... qui avait désiré se rendre compte par lui-même des suggestions d'actes dont je l'avais entretenu; il amena avec lui un de ses amis, M. R... L'un et l'autre, anciens magistrats, anciens présidents de cour d'assises, m'avaient paru offrir toutes les conditions d'un contrôle sérieux.

« Le dimanche précédent, un violent incendie avait détruit une maison située à Nancy. Ce sinistre servit de prétexte à ma suggestion. Mme T... est hypnotisée. M. Liégeois lui dit : — Ce matin, en venant ici, vous avez vu, à la hauteur de l'église de Bon-Secours, deux hommes qui marchaient devant vous, et, sans le vouloir, vous avez entendu la plus grande partie de leur conversation. L'un d'eux est l'individu qui a voulu récemment vous vendre, à vil prix, des coupons volés; l'autre vous est inconnu. Celui que vous connaissez disait à l'autre : C'est moi qui ai mis le feu à la maison K... — Et pourquoi as-tu fait un coup pareil? — Parce que j'étais allé dans cette maison demander l'aumône et qu'on me l'avait refusée. J'ai dit : C'est comme ça! Eh bien; je ferai flamber la baraque! J'ai profité du désordre causé par l'incendie pour voler cinq cents francs en or. Tiens, les voilà! — Ah! mon bonhomme! a repris

l'inconnu, tu as cinq cents francs! Tu vas tout de suite m'en donner cent, ou bien je vais, de ce pas, te dénoncer à la police. — Le voleur a refusé; alors les deux misérables se sont battus, et vous vous êtes sauvée. A votre réveil, vous allez voir devant vous M. R..., président de la cour d'assises; il vous interrogera, et vous n'hésiterez pas à lui dire tout ce que vous savez, afin que l'auteur du crime puisse être recherché et puni.

« Mme T..., réveillée, fut interrogée par M. R..., avec tout le sérieux et l'attention qu'il eût pu y apporter s'il se fût agi d'un crime réellement commis. L'idée suggérée, l'image évoquée s'était en quelque sorte incrustée dans le cerveau du témoin avec une intensité, une précision, une netteté vraiment extraordinaires. Mme T... prêta serment de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Elle raconta exactement ce qu'elle avait, disait-elle, vu et entendu le matin même, et se déclara prête à en faire la déclaration au bureau de police. »

Les suggestions de cette nature pénètreront plus facilement dans l'esprit d'une personne honnête, que n'y pénètrerait la suggestion d'un acte criminel. Elles ne rencontreront pas au même degré la résistance d'une volonté qui se refuse à mal faire; elles n'en pourraient pas moins devenir la source d'une série d'actes criminels en eux-mêmes : dénonciation calomnieuse, faux témoignage, etc.

Mais ce n'est pas seulement en matière criminelle que l'hypnotisme peut devenir un danger; en matière civile, également, il peut intervenir, et renverser l'ordre normal des obligations et des responsabilités.

M. Liégeois cite plusieurs expériences, qu'il a faites sur des femmes hypnotisées. Une dame fort intelligente, finit, après une longue résistance, par lui signer un billet reconnaissant une dette de mille

francs. Une autre fois, il fait signer, par la même dame, une reconnaissance de caution pour la même somme, ce que la dame ne fait qu'après une longue discussion; elle prenait donc la chose parfaitement au sérieux.

Un hypnotiseur quelque peu maître de son sujet pourrait, de la même façon, extorquer la signature d'un contrat ou engagement quelconque; il pourrait dicter un testament; forcer un consentement au mariage.

Et de semblables actes pourraient être passés dans toutes les formes légales, faire foi vis-à-vis des tiers, aussi bien que pour les parties.

Voilà une faible esquisse du danger social qui peut résulter de l'hypnotisme. On le voit, le champ est immense, qui s'ouvre de ce côté; qui demande à être exploré par le magistrat, non moins que par le médecin.

Il est des sceptiques qui se contentent de hausser les épaules, reléguant tout cela, sans examen, dans le monde des chimères, des épouvantails bons à faire peur aux esprits faibles. Notre conviction est, nous le répétons, que le danger est réel, parce que réelle est l'influence de la suggestion.

Si donc la justice ne veut frapper des innocents, si elle veut sauvegarder les droits des individus, il est de son devoir de tenir compte de l'élément hypnotique; elle devra savoir douter, par ce motif, de la culpabilité d'un prévenu, douter de la valeur d'une convention; elle devra faire appel aux lumières des spécialistes qui pourront dissiper ses doutes; souvent elle devra, selon ce mot plein de vérité et d'esprit du savant criminaliste hollandais, M. van Hamel, « elle devra appeler le médecin pour apprendre à douter. »

Mais, nous dit-on, il n'y a pas un exemple jusqu'ici, de crime provoqué par l'hypnotisme.

Il n'y a pas eu de crimes dans lesquels la suggestion irrésistible ait été démontrée, soit. En résulte-t-il qu'elle n'ait pas eu lieu? La suggestion, l'influence irrésistible de la suggestion, n'a pas été démontrée dans le célèbre procès de Gabrielle Fenayrou, dans l'affaire Eyraud-Bompard, dans l'affaire Chambige, dans nombre d'autres, moins célèbres : en résulte-t-il que l'hypnotisme n'y ait eu aucune part? — C'est là, précisément, le côté inquiétant de cette entière domination exercée par un individu sur la volonté d'autrui, que tout souvenir de cette domination est enlevé, par la suggestion elle-même; le sujet est persuadé d'avoir agi de son propre mouvement, alors qu'il a agi sous la poussée d'une volonté étrangère!

Faut-il en conclure que le crime suggéré sera désormais une épée de Damoclès, suspendue sur la société, menaçant à chaque instant de la faire périr?

N'exagérons pas. Il n'est pas à craindre que les criminels se jettent en masse sur la suggestion comme sur l'arme la plus commode et la plus facile à manier. Seuls les scélérats d'élite pourront user de ce moyen, qui demande beaucoup d'habileté et un esprit délié. Le gredin vulgaire s'embarrasserait infailliblement dans les mailles compliquées de ce filet, il s'y prendrait lui-même, voulant y prendre une victime. « Voilà cent ans d'ailleurs, comme le fait observer le Dr Cullerre (1), que l'on sait hypnotiser, et l'on en est encore, pour faire toucher du doigt le danger de ces pratiques, à invoquer des expériences de cabinet... Ne laissons pas croire que, parce que quelques savants ont découvert et étudié de nouveaux faits biologiques, la vie va devenir un

(1) CULLERRE. *Magnétisme et hypnotisme*. Paris, J.-B. Baillière, 1887, p. 351.

conte d'Hoffman ou d'Edgar Poë, où hypnotiseurs et hypnotisés se livreront à un chassé-croisé universel dans un rêve fantastique. »

Non, n'allons pas à ces exagérations; — mais ne nous immobilisons pas non plus dans un scepticisme outré. L'hypnotisme peut présenter des dangers, et des dangers graves, pour l'ordre social, parce qu'il peut renverser, de fond en comble, l'ordre des responsabilités et des obligations.

Il est bien naturel à l'homme qu'un ennemi attaque, de chercher à lui enlever ses armes, pour les retourner contre lui, sans se demander si ces armes sont loyales. Ainsi, en présence de l'hypnotisme, on s'est dit : ne pourrait-on pas hypnotiser un prévenu pour lui arracher une confession, ou dans un but quelconque d'instruction judiciaire? Cette question a pris une actualité plus grande depuis que, récemment, la presse a lancé dans le public une nouvelle à sensation; la magistrature hollandaise aurait ordonné d'hypnotiser de Jongh, pour lui arracher le secret du sort de ses victimes. Pure fantaisie de journalistes d'ailleurs; — mais qui a, néanmoins, attiré l'attention sur cette question posée et discutée depuis longtemps.

Hypnotiser un prévenu pour obtenir un aveu, — ô l'imprudente, ô l'inique tentative!

Trop fragile, en effet, serait cet appui. Et que de fois, en se brisant, il blesserait la main qui l'aurait pris pour soutien!

Le prévenu sera-t-il hypnotisable? Le sera-t-il à ce point qu'il ne lui reste plus la conscience suffisante pour se jouer du magistrat? — S'il est de force à résister à l'action de l'hypnotiseur, oh! combien il

jouira, l'habile et perfide comédien, à dérouter l'interrogatoire par des réponses savamment combinées, dans une feinte ignorance de tout ce qui a rapport au crime, ou dans la simplicité, peut-être, d'une prétendue idée fixe, d'une obsession, écho supposé d'une suggestion subie. Peut-être sera-t-il, lui même, de force à lutter contre l'hypnotiseur légiste, par une autosuggestion qu'il aura mise là, à l'entrée de ses facultés, comme une sentinelle qui en gardera l'accès.

Et plus encore qu'inutile et imprudente, cette tentative serait inique et antisociale.

La société a des droits sur l'homme. Mais l'homme, de son côté, a des droits imprescriptibles : et le premier de ces droits, c'est le droit à ses facultés. La société ne peut, alors même qu'elle instruit à charge d'un de ses membres, lui enlever cela même qui le fait un homme, un membre de la société humaine : son intelligence, sa volonté, son libre arbitre.

Oh! quel cri de réprobation s'élèverait, si un magistrat tombait assez bas pour verser de l'alcool à un prévenu, voulant profiter du délire de l'ivresse pour lui arracher la vérité. — Et comment pourrait-on davantage lui enlever et l'intelligence et la possession de lui-même, par ce délire plus savant, plus distingué, mais non moins délire, que l'on nomme l'hypnose!

Aussi jamais criminaliste qui ait conservé le respect de l'humanité, n'admettra-t-il semblable dégradation de la justice.

Peut-être l'indignation ne serait plus aussi vive, s'il s'agissait, non plus d'arracher au prévenu l'aveu de son crime, mais seulement d'en tirer « des renseignements ». Ainsi, dans l'affaire de Jongh, la distinction a été faite. Il ne s'agissait pas d'obtenir quelqu'aveu, mais rien que l'indication du lieu où se trouvaient les femmes que la justice recherchait, ou leurs cada-

vres. A ce sujet, quelques criminalistes, tout en reconnaissant que la loi n'autorisait pas de semblables agissements, ne rejetaient pas cependant la chose comme immorale ou antisociale.

Mais, tout d'abord, quel est l'hypnotiseur, quel est le magistrat qui prendra sur lui de conduire un interrogatoire aussi difficile; de faire donner par cet homme inconscient, devenu, dans le sommeil hypnotique, un automate, une machine à parler, de lui faire donner, dis-je, les « renseignements » demandés, sans lui arracher un aveu, au moins implicite!

D'ailleurs, l'immoralité du procédé ne dérive pas ici de l'effet que l'on veut obtenir, mais bien du moyen que l'on emploie. Ce qui est immoral et antisocial, c'est de réduire l'homme à l'état de brute, sans conscience ni liberté, d'abuser de cette dégradation, pour en tirer ce que l'on en veut obtenir.

Oh! que de malédictions on a fulminées contre la torture, telle qu'elle se pratiquait au moyen âge! — et qui en prendra la défense? — Mais qu'était cette torture corporelle, à côté de la torture savante, qui ôte à l'homme toute initiative et toute spontanéité! Au moins les chevalets et les torches laissaient à la victime toute la fierté d'une volonté libre, qui pouvait se raidir contre la souffrance, et refuser de parler. La torture hypnotique détruit tout ce qu'il y a de digne et de grand dans l'homme, elle le ravale aussi bas qu'un homme peut être ravalé; — elle mérite au centuple toutes les malédictions que l'on a jetées à la *question* d'autrefois.

Qu'il s'agisse d'arracher un aveu, ou d'extorquer des « renseignements », l'hypnotisme est un procédé barbare, indigne d'une société qui se respecte et respecte l'humanité.

C'est en ce sens, et l'étendant à toute instruction par l'hypnotisme, que nous faisons nôtre l'appré-

ciation du Dr Cullerre : (1) « Cette sorte de *question* serait aussi peu justifiée que l'ancienne. Obtenir des aveux par un piège n'est pas plus légitime que de les arracher par la douleur. Le danger est le même, d'ailleurs : c'est de faire avouer au prévenu un crime, dont il pourrait très bien n'être pas coupable. Par la torture, on faisait presque toujours confesser à un malheureux tout ce que l'on voulait; par la suggestion, on fera, sans plus de difficulté, reconnaître à un somnambule qu'il est l'auteur de tous les crimes qu'il plaira d'imaginer. »

Au moins devrons-nous être intransigeants, si nous considérons un autre aspect de la question :

Le soupçon surgit dans l'esprit d'un magistrat instructeur, qu'un crime aurait été commis sous l'empire de la suggestion hypnotique : qu'une Gabrielle Bompard aurait été suggestionnée par un Eyraud. Le sujet qu'on soupçonne avoir été hypnotisé, consent à être remis en hypnose. Il n'y a donc plus ici une violation de la liberté humaine. Il s'agit seulement de remettre un individu en état de se souvenir des influences qu'il aurait subies. Alors, au moins, l'hypnotisme deviendra un légitime moyen d'investigation, le seul possible en l'occurence.

Ici encore, nous n'hésitons pas à dire que l'usage d'un pareil moyen expose la justice sociale aux plus graves dangers.

L'autosuggestion, qui fera naître dans l'esprit de l'hypnotisé les souvenirs les plus nets d'influences qu'il n'a jamais subies; la suggestion involontaire de la part de l'hypnotiseur; la supercherie de la part du sujet qui aurait conservé assez de conscience pour rester maître de ses paroles : autant de facteurs

---

(1) CULLERRE, *op. cit.* p. 348.

qui rendent probable, inévitable l'erreur judiciaire. Une Gabrielle Bompard quelque peu au courant des mystères de l'hypnotisme, ne manquerait pas, dans ces circonstances, de s'autosuggestionner, volontairement ou involontairement, dans le sens le plus favorable pour elle.

Nous n'admettons pas, d'ailleurs, qu'un homme ait le droit de mettre, volontairement, son inconscience et sa privation de liberté au service de la justice sociale, pas plus que la société n'a le droit d'accepter de semblables services.

Comme le dit admirablement Wundt (1), « nul homme n'est à ce point maître de sa personne, qu'il puisse, même pour un temps restreint, céder à autrui un pouvoir illimité sur lui-même, de telle façon qu'il ne lui soit plus loisible, à chaque instant, de faire cesser la soumission de sa volonté. L'esprit juridique de notre temps ne tolère pas l'esclavage; pas même, et à bien juste titre, lorsque quelqu'un est prêt à se faire volontairement l'esclave de son semblable. La dépendance d'hypnotisé à hypnotiseur est un esclavage temporaire, avec cette circonstance aggravante, qu'elle ne supprime pas seulement le droit, mais jusqu'à la possibilité de disposer de son propre vouloir. Parmi les situations dans lesquelles l'homme peut se mettre, il n'en est pas de plus immorale que celle qui le fait la machine d'autrui! »

De quelque côté donc que l'on envisage la question, l'hypnotisme ne peut être admis comme un instrument d'instruction judiciaire : le moyen est trop dangereux, donnant lieu à de fréquentes erreurs; il est immoral et antisocial, parce qu'il est l'exploitation de la dégradation de l'homme.

---

(1) W. WUNDT, *Hypnotismus und Suggestion;* Leipzig, Engelmann, 1892, p. 102.

Il en est qui, enivrés par les mystérieuses efficacités de la suggestion hypnotique, semblent vouloir ne vivre plus que par elle et pour elle. A les entendre, l'hypnotisme est le grand régénérateur de l'humanité, l'aliment de sa vie, le remède à ses souffrances. Médecine, éducation, art doivent y trouver une âme nouvelle, qui leur donnera une vie jusqu'alors insoupçonnée. La justice sociale, comme le reste devrait revivre sous ce souffle vivifiant. Comme le dit encore Wundt(1), dans la spirituelle page qui lui inspire ce sujet, tout ce qui touche à l'action judiciaire devrait, à en croire ces illuminés, prendre une forme nouvelle, dans la transfiguration hypnotique. Le délinquant ne sortira plus incorrigé de la prison, car la suggestion lui insufflera un homme moral nouveau; et, au XX^e^ siècle, on se pressera aux portes des prisons, se disputant les libérés, que chacun voudra prendre à son service; car, assure-t-on, une détention d'une heure, avec une féconde suggestion, fera plus pour moraliser l'homme, qu'une détention à perpétuité sans le tout-puissant remède! Aussi la grande épreuve pour l'admission du personnel des prisons sera un examen sur leurs capacités d'hypnotiseur.

Il n'y aura pas d'ailleurs que les agents pénitentiaires, dont la condition sera radicalement transformée. Celle du juge sera toute nouvelle. Qui craindra encore la dissimulation dans les interrogatoires? Ne sait-on pas que l'hypnotisé répond sans réticence à toute question? — Hypnotisez donc! hypnotisez le prévenu, puis les témoins! — Hypnotisez encore et les avoués et les avocats : l'état de clairvoyance ne leur permettra-t-il pas de donner des conseils

---

(1) WUNDT, *op. cit.* p. 97.

bien plus sages qu'ils ne le pourraient dans l'état de conscience ordinaire?

Et si la crainte surgit, que le criminel, lui aussi, ne recourre au moyen souverain, pour suggérer le crime, ou pour faire de pauvres innocents « reos confitentes », rejetez ces appréhensions : les partisans de l'hypnotisme en tout et partout vous rassurent : « Si cette lutte entre criminels et justice fait songer à la lutte entre cuirasses et canons, les chances les plus grandes seront toujours du côté de la justice; elle tient à sa disposition toutes les ressources de la psychologie transcendante », tandis que le criminel hypnotiseur ne pourra qu'en recueillir quelques épaves!

Rêves de malade que tout cela; caprice du fiévreux, qui croit trouver la guérison là où il ne peut que trouver un mal plus grave, peut-être la mort.

La société est, par son essence, la gardienne des prérogatives de l'homme conscient et libre. Cette haute mission, elle ne saurait la remplir en trempant elle-même dans des attentats contre la liberté humaine. Pas plus en morale sociale qu'en morale individuelle, la fin ne justifie les moyens. La mission même de la société lui interdit de porter atteinte à la vie intellectuelle consciente, à la liberté de ses membres.

Cependant l'hypnotisme se dresse comme une menace constante à la sécurité sociale. La société ne peut se désintéresser de cette situation. Elle a le droit, elle a le devoir, de se protéger contre tous les dangers qui la menacent. Viennent-ils d'un agent volontaire et libre, abusant de sa liberté, elle lui demandera compte de ses actes : auteur libre de

ses actions, il doit en répondre. Si le danger vient d'une cause qui n'est pas libre, autre est la défense sociale : il ne peut s'agir, alors, de châtier, car on ne châtie que le coupable : il s'agit de mettre un agent délétère hors d'état de nuire.

Nous voici devant un crime commis par suggestion hypnotique.

Qui en est responsable?

Celui qui a déterminé, par son libre choix, l'accomplissement de l'action criminelle.

L'hypnotisé peut avoir sa part de responsabilité : même s'il n'a pu prévoir le but que l'opérateur se proposait, on pourra lui reprocher encore d'avoir laissé aliéner sa volonté, sans garantie suffisante que l'hypnotiseur n'abuserait pas de son aveugle obéissance.

A plus forte raison devrait-on conclure à la responsabilité, pleine cette fois, de l'hypnotisé, s'il savait d'avance à quelle entreprise criminelle on se proposait de l'employer. Cette hypothèse n'est nullement irréalisable. Dans une bande d'escrocs, d'assassins, de malfaiteurs en général, on pourra trouver un sujet hypnotisable. Celui-ci pourra se laisser hypnotiser, en vue d'accomplir son crime avec plus de sangfroid et de décision; ou dans l'espoir, peut-être, d'établir plus tard qu'il a agi sous l'empire de la suggestion hypnotique, et de diminuer ainsi les apparences de sa responsabilité.

Si l'hypnotisé peut être responsable, d'une responsabilité pleine ou atténuée, l'hypnotiseur, lui, est toujours responsable de l'acte suggéré. Il a tenu en sa main de faire que le crime fût exécuté ou qu'il ne le fût pas : il l'a voulu; — et il a pris comme passif instrument de sa volonté criminelle, une activité étrangère, qu'il a maniée, comme l'assassin vulgaire manie le poignard ou le poison. Cette action constitue-t-elle une infraction à l'ordre moral, l'hypnoti-

seur en sera responsable devant Celui qui préside à cet ordre; constitue-t-elle une violation du droit d'un individu, l'hypnotiseur en répondra devant celui dont le droit est violé; constitue-t-elle une violation de l'ordre social, l'hypnotiseur en répondra devant la société.

Quelle sera donc l'action de la société, contre l'hypnotisé, contre l'hypnotiseur?

M. Tarde (1), MM. Binet et Féré (2) estiment qu'il faut traiter l'hypnotisé criminel comme le criminel aliéné. N'y aurait-il pas à faire quelques réserves au sujet de cette conclusion?

Comme l'aliéné criminel, le criminel par hypnose est un individu qui menace la société par la perte même de son libre arbitre. Mais il y a, d'autre part, entre eux, une différence profonde : l'aliéné criminel est dangereux par lui-même; c'est en lui que se trouvent les penchants vicieux qui l'entraînent au mal, sans que sa nature mal équilibrée lui fournisse les moyens de résistance. Bien au contraire, chez le criminel hypnotique, les sources du crime ne sont point en lui, et l'impuissance même de résister au courant du mal, qui l'entraîne, ne dérive pas autant de lui, que de l'hypnotiseur.

Pour se défendre contre l'aliéné criminel, la société n'a d'autre moyen de le mettre hors d'état de nuire que de l'enfermer dans un établissement ad hoc, — que celui-ci s'appelle pénitentier, prison-asile ou hospice.

Dans sa défense contre le danger de l'hypnotisme, elle doit viser avant tout l'origine du mal : l'hypnotiseur et son influence, l'hypnotiseur respon-

---

(1) TARDE, *La Criminalité comparée.* Paris, Alcan, 1890, p. 140.

(2) BINET et FÉRÉ, *Le Magnétisme animal.* Paris, Alcan, 1886, p. 282.

sable du crime suggéré, son influence qui crée le péril..

Que si la société parvient à atteindre l'hypnotiseur, et à soustraire ainsi le sujet à son influence, il n'y a plus nul motif de traiter le criminel hypnotique comme l'aliéné criminel.

Peut-être l'hypnotisé aura-t-il, lui aussi, une dette envers la société, la dette d'une vraie culpabilité : — pour s'être livré à l'hypnotiseur, pour s'être engagé, imprudemment ou méchamment, dans un engrenage qui devait l'entraîner au crime; — mais, de ce chef, il rentre dans l'ordre commun : il est un coupable, qui doit être puni.

Nous admettrions la manière de voir de M. Tarde seulement pour la durée de la suggestion déjà greffée sur l'esprit du sujet : dans cette période, en effet, sa situation est bien semblable à celle de l'aliéné : il existe alors, au fond du sujet, une source de désordre, à laquelle il ne peut opposer la barrière d'une volonté plus forte que l'entraînement. Comme l'aliéné criminel, il est obsédé par une idée de meurtre, de vol; il subit une impulsion au crime : il faut le mettre hors d'état d'obéir à l'impulsion, il faut le mettre dans un milieu où une volonté étrangère fera, par la force, ce que l'on ne peut attendre du libre arbitre du sujet.

Mais c'est la bien rare exception, que la suggestion soit ainsi perdurante. S'il y a crime par suggestion, la décharge complète a lieu, le plus souvent, par le crime même; et le sujet n'est plus ensuite poussé à d'autres actes analogues. Ils seront bien rares, les cas où l'hypnotisé criminel restera dangereux pour la société, en dehors de l'influence renouvelée de l'hypnotiseur; ils seront également rares, les cas où il y aurait lieu de traiter l'hypnotisé comme l'aliéné; car, généralement, l'hypnotisé

arraché à l'influence de son hypnotiseur est un homme normal; — et, s'il ne l'est pas, ce n'est pas le fait de l'hypnotisme, mais de la névrose ou de la folie.

Le point de mire de toutes les tentatives de la société, dans sa défense contre l'hypnotisme, doit être, non pas tant l'instrument, que l'auteur même des abus. Celui qu'on doit poursuivre, ce n'est pas l'hypnotisé, mais l'hypnotiseur, qui, par des manœuvres criminelles ou par de coupables imprudences, a fait commettre le crime.

Il faut prendre, tout d'abord, des mesures prophylactiques, en empêchant la débauche d'hypnotisme à laquelle une tendance générale se manifeste; le législateur belge a fait quelque chose déjà en ce sens, en proscrivant les séances publiques d'hypnotisme. Mais la législation ne peut tout faire : il faut que l'élite des hommes l'assiste, en travaillant dans le même sens. On hypnotise trop, beaucoup trop.

Mais les intérêts de la science l'exigent! Il faut des observations, il faut des cliniques! Il faut donc des hypnotisés!

Bien sûr, l'observation de l'hypnose est des plus intéressantes, comme intéressante est l'observation de la folie! Cultivera-t-on la folie, pour mieux l'étudier? Comme le dit encore Wundt (1), avec une souveraine justesse, dans le remarquable travail que nous avons cité plus haut, « personne ne fera un grief au psychologue, de vouloir se convaincre des faits par sa propre expérience. Qu'il visite les cliniques de médecine mentale et des hospices! Mais le malade n'est pas plus un sujet d'expérience pour le psychologue, qu'il n'est, pour le physiologiste, un sujet de vivisection. »

---

(1) WUNDT, *op. cit. loc. cit.*

Il semble indiscutable que, si les expériences se pratiquaient avec plus de modération, l'hypnotisme ne serait pas à la mode autant qu'il l'est, et que, d'autre part, on provoquerait moins de « névroses de culture », moins de folies, qu'on n'en provoque.

Il est bien difficile de savoir combien de fous l'hypnotisme a fait. Qu'il en fasse, c'est incontestable; les grands praticiens de l'hypnose sont, eux mêmes, unanimes à le confesser. Et des faits patents viennent, de temps à autre, le manifester aux yeux de tous : qu'est-ce que le coup de revolver tiré l'autre jour, à Paris, sur un médecin, que nous avons nommé dans cette étude; qu'est-ce que cette action en dommages-intérêts, qui se produit, d'autre part, à Paris également, contre des praticiens de l'hypnotisme. Ne seraient-ils pas démonstratifs des effets de l'hypnose répétée? Il serait prématuré, assurément, de l'affirmer sans réserves, mais il est bien permis de le soupçonner!

Qu'on soit plus réservé, beaucoup plus réservé dans la pratique de l'hypnose, on évitera bien des crimes, que l'on pourrait, sans cela, provoquer — directement ou indirectement.

Reste enfin, et c'est le moyen de défense le plus important, reste une répression sévère contre ceux qui auraient abusé de l'hypnotisme. L'hypnotiseur qui aurait suggéré un crime, en serait responsable, d'une responsabilité augmentée de la préméditation la plus évidente. Que la société sévisse contre de tels criminels, — nous le disons, d'accord ici avec M. Tarde (1), — qu'elle fasse peser sur eux toute la sévérité de la répression.

Mais qu'elle ne s'avilisse pas aux yeux des hon-

---

(1) TARDE, *op. cit. loc. cit.*

nêtes gens, aux yeux des coupables eux-mêmes, en recourant à des moyens d'instruction que la morale sociale réprouve : pour la justice, l'avilissement c'est le suicide.

Dieu l'a mise sur un trône en ce monde, lui disant de régner, non de s'avilir! S'il en est, entre les hommes, qui se plaisent parmi les bassesses, il ne faut pas que la justice descende des hauteurs qui sont les siennes, pour combattre ces dégradés sur leur terrain. Qu'elle reste sur son trône; la fange soulevée ne pourra qu'en éclabousser les marches, si elle descend, elle qui ne doit pas descendre, elle menace de périr dans le bourbier!

M. DE BAETS

GEORGES RODENBACH

A PARIS, depuis longtemps déjà, les Rodenbach, les Lemonnier, les Maeterlinck, les Picard, les Verhaeren et les Eekhoud ne sont plus des inconnus et dans la littérature contemporaine ils tiennent leur place parmi les premiers. Je voudrais pouvoir consacrer à chacun de ces auteurs une étude spéciale, du moins suis-je heureux de pouvoir choisir parmi eux aujourd'hui le poète qui, plus que les autres peut-être, porte la marque originelle du pays flamand.

Certes, la littérature de M. Rodenbach n'a rien de commun avec la grande littérature classique du dix-septième siècle, cette littérature magistrale, architecturale, solennelle, et de sereine beauté que le grand roi semblait avoir taillée à son image comme il avait tracé les allées rectilignes du Parc de Versailles. Ce n'est pas non plus la littérature fougueuse de Hugo et des romantiques pas plus que la poésie poignante de Musset. C'est une littérature bien spéciale et mélancolique qui semble succéder à toutes les autres, comme quelquefois dans une lignée robuste de héros et de chevaliers bardés de fer se rencontre une frêle jeune fille anémiée, toute de délicatesse et de sensibilité.

Cette littérature est la résultante naturelle du temps où nous vivons, époque sceptique et molle par excel-

lence, période anormale et sans doute de transition, où le public blasé ne se laisse émouvoir ni par les tragiques ni par les lyriques, siècle où la vie et la vie parisienne surtout est devenue factice et fiévreuse, toute nerveuse, et où la sensation s'est affirmée peu à peu maîtresse absolue au détriment du cœur.

La littérature nouvelle est bien une littérature de sensation, mélancolique et vague, merveilleusement faite pour exprimer les pensées flottantes, les songes sans formes, les analogies confuses et troublantes, le pêle-mêle douloureux et grandiose d'un cœur d'artiste et de dilettante.

Mais si notre époque était plus favorable qu'aucune autre à l'éclosion de cette poésie, quel pays était plus propre à son épanouissement que le sol brumeux et fécond de la Flandre? La Flandre aux vastes prairies toujours vertes que l'Escaut vivifie lentement comme un bon ouvrier qui accomplit sa tâche. – La Flandre aux larges horizons ponctués de loin en loin par des groupes de bœufs qui ruminent gravement, par des groupes de paysans courbés vers cette terre nourricière en des attitudes soumises et reconnaissantes. - La Flandre avec ses antiques cités évocatrices de tant de splendeurs. La vieille Flandre mélancolique avec son ciel trop souvent blafard, pluvieux, rayé d'averses.

Quel poète ne se sentirait l'âme profondément émue en errant dans ces villes flamandes qui semblent se survivre et n'être plus que l'ombre d'elles-mêmes, à Gand qui émerveillait Charles-Quint, à Bruges qui fut la perle du pays le plus riche d'Europe, dans toutes ces petites cités jadis industrieuses et turbulentes qui eurent leur vie propre, leur glorieuse histoire.

C'est de cette poésie et de cette tristesse que s'est pénétrée l'âme de Georges Rodenbach. Son talent a été façonné, modelé par son pays, par la terre elle-même. Ses impressions d'enfant et d'adolescent lentement accu-

mulées ont marqué son talent d'une empreinte ineffaçable : dans ces plaines humides et fertiles il entend sourdre et palpiter la mère Flandre, nourricière persévérante; dans ces villes silencieuses il vit par la pensée les grandeurs disparues et les gloires défuntes; dans tout ce cadre, dans tout ce décor les choses lui deviennent familières, il les associe à ses joies et surtout à ses peines et il semble qu'on pourrait graver au front de son œuvre le « *sunt lacrymæ rerum* » de Virgile, car nul mieux que lui n'a su comprendre la sourde lamentation des choses qui pleurent.

Bruges surtout, Bruges lui est apparue drapée en un vaste manteau noir tissé d'ombre et de tristesse, pensive dans le grand silence où tinte perpétuellement le glas des cloches lointaines. A cette ville agonisante le souffle du poète a pour un moment redonné la vie et ce livre a été écrit : *Bruges la Morte.*

En voici la préface :

« Dans cette étude passionnelle nous avons voulu aussi et principalement évoquer une ville, comme un personnage essentiel associé aux états d'âme qui conseille, dissuade, détermine à agir. Ainsi, dans la réalité, cette Bruges qu'il nous a plu d'élire apparaît presque humaine. Un ascendant s'établit d'Elle sur ceux qui y séjournent, elle les façonne selon ses rites et ses cloches. »

A vrai dire *Bruges la Morte* n'est pas une étude passionnelle, tout l'intérêt de l'œuvre est dans cette évocation mystérieuse de la ville.

M. Rodenbach a choisi comme héros de cette légende d'amour une âme délicate et maladive que la perte d'une jeune femme tendrement aimée a rendue indifférente à tout sauf à sa tristesse : comme les poètes, Hugues Viane aime et cultive sa douleur :

« C'est pour sa tristesse même qu'il avait choisi Bruges et y était venu vivre après le grand désastre.... Une équation mystérieuse s'établissait : à l'épouse morte

devait correspondre une ville morte. Son grand deuil exigeait un tel décor, la vie ne lui serait supportable qu'ici. Il y était venu d'instinct. Que le monde ailleurs s'agite, bruisse, allume ses fêtes, tresse ses mille rumeurs. Il avait besoin de silence infini et d'une existence si monotone qu'elle ne lui donnerait presque plus la sensation de vivre....

« Dans l'atmosphère muette des eaux et des rues inanimées Hugues avait moins senti la souffrance de son cœur, il avait pensé plus doucement à la morte, il l'avait mieux revue, mieux entendue, retrouvant au fil des canaux son visage d'Ophélie en allée, écoutant sa voix dans la chanson grêle des carillons....

« La Ville, elle aussi, aimée et belle jadis, incarnait de la sorte ses regrets. Bruges était sa morte et sa morte était Bruges. Tout s'unifiait en une destinée pareille. C'était Bruges la Morte elle-même mise au tombeau de ses quais de pierre avec les artères froidies de ses canaux quand avait cessé d'y battre la grande pulsation de la mer. »

Dans la vieille maison qu'il s'était choisie au bord des quais désolés, Hugues Viane vivait avec le souvenir vivant de celle qui n'était plus, ne sortant qu'à la nuit tombante pour errer mélancoliquement dans l'ombre des murs décrépits :

« Il se décidait à son ordinaire promenade bien qu'il ne cessât pas de pluviner, bruine fréquente des fins d'automne, petite pluie verticale qui larmoie, tisse de l'eau, faufile l'air, hérisse d'aiguilles les canaux planes, capture et transit l'âme comme un oiseau mouillé aux mailles interminables ».

Il allait seul dans les rues « de la ville aux vieilles façades ornementées et sculptées comme des poupes » s'imprégnant de la mélancolie de ce gris des rues de Bruges où tous les jours ont l'air de la Toussaint, se délectant aux longs offices monotones, l'âme noyée en

entendant les orgues de Sainte Walburge « qui semblaient draper par dessus les fidèles des velours noirs et des catafalques de sons ».

La Ville lui devient « la Bruges douloureuse, la *soror dolorosa* « et avec elle il pleure celle qui n'est plus et ne veut pas être consolée.

Un soir pourtant, se promenant au crépuscule, il eut une apparition : il rencontra la Morte ou du moins sa Ressemblance. « C'étaient le même teint de pastel, les mêmes yeux de prunelle dilatée et surtout c'était la même chevelure d'or en désaccord avec les yeux nocturnes. » Elle était danseuse au Théâtre de Bruges : il se mit à l'aimer en souvenir de l'Autre — l'Inoubliable. — Il se donna à elle comme il s'était donné à l'autre, cherchant jusque dans les moindres détails des analogies avec l'Aimée. Mais les ressemblances ne sont jamais que dans les lignes et de l'ensemble, si l'on s'ingénie aux détails tout diffère. Après la première flambée de son amour posthume, Hugues se remit à souffrir et recommença d'être pareil à la Ville, sans pouvoir se détacher de celle qui lui était encore l'Image de l'Autre.

Un jour pourtant, après des mois et des mois, le jour de la grande procession de Bruges, tandis que le bourdon de la cathédrale, les cloches des paroisses, les carillons des chapelles et toute cette foule venue en pélerinage animaient pour quelques heures de bruit et de mouvement les rues de Bruges, elle eut la fantaisie de pénétrer en la maison où son amant gardait, précieuse relique enchâssée en un cercueil de verre, la chevelure dorée de la Morte toujours aimée, entourée de tous les autres souvenirs précieux : les bijoux, les photographies, les pastels.

« Tiens ! tu as des portraits de femmes ici ! En voilà une qui me ressemble ! »

Ironique et mauvaise, elle jonglait avec les souvenirs, s'amusant de la torture de son amant, fuyant autour de la table, se mettant autour du cou comme

cravate la chevelure adorée : « Alors Hugues s'affola. Du sang lui brûle les yeux et farouche, hagard, il tira, serra autour du cou la tresse qui tendue était raide comme un câble.

« Jane ne riait plus, elle avait poussé un petit cri, un soupir comme le souffle d'une bulle expirée à fleur d'eau. Etranglée elle tomba...

« Elle était morte pour n'avoir pas deviné le mystère et qu'il y eût une chose à laquelle il ne fallait point toucher sous peine de sacrilège.

« Et Hugues continûment répétait : morte... morte... Bruges la morte... avec la cadence des dernières cloches lasses, lentes, petites vieilles exténuées qui avaient l'air — est-ce sur la ville, est-ce sur une tombe? — d'effeuiller languissamment des fleurs de bronze. »

Pour éprouver, pour démêler toutes ces impressions, il semble que M. Rodenbach soit doué d'un sens supplémentaire, d'une sensibilité extrême. En ce roman comme dans ses autres œuvres il apparaît vraiment comme le poète de la Sensation.

Parmi tous ses livres, celui que M. Rodenbach place au premier rang, celui qu'il considère comme son chef d'œuvre, c'est le *Règne du silence*. Il est en effet comme la synthèse de tous les autres.

Le *Règne du silence* n'est pas un volume de vers où ont été réunies au hasard des poésies diverses, les unes amoureuses et les autres philosophiques, il forme une œuvre, c'est-à-dire un tout. Il procède d'une inspiration unique et soutenue, facilement reconnaissable en chacun de ses nombreux poèmes. Ceci est une grande qualité, qui devient de plus en plus rare à une époque où tant de jeunes gens publient pêle-mêle, tous les vers qui leur sont tombés de la plume.

J'ai hâte d'ajouter que l'inspiration en est délicate et d'un charme singulier.

M. Rodenbach a divisé le livre en six parties :

La vie des chambres. — Le cœur de l'eau. — Paysages de ville. — Cloches du Dimanche. — Au fil de l'âme. — Du silence.

En cette succession de courts poèmes nous ne retrouvons plus au même degré l'inspiration large de *Bruges la Morte,* cette faculté de synthèse, cette facilité de symbole qui évoquait réellement la ville, en faisait un personnage essentiel à l'action, dont la pénétrante influence s'infiltrait dans tout le volume en une pluie fine et persévérante d'images et de comparaisons, donnant vraiment l'impression et la nostalgie de cette ville morte.

En ce volume M. Rodenbach a concentré sa pensée et son talent sur de moindres objets, mais il semble qu'il ait voulu regagner en profondeur ce qu'il perdait d'ampleur dans le sujet. Il a observé les choses familières, les meubles et les tentures, les cloches tintant nocturnes et matines, les longs canaux somnolents, et dans ce décor familier il a rêvé ce livre.

Ecoutez le parler des chambres où il a rêvé :

> Les chambres qu'on croirait d'inanimés décors
> — Apparat de silence aux étoffes inertes —
> Ont cependant une âme, une voix aussi certes,
> Une voix close aux influences du dehors
> Qui répand leur pensée en halos de sourdines ..

Certes nous avons tous éprouvé cette impression : les meubles et les tentures, les tableaux et les portraits ont leur physionomie hostile ou amie, il semble qu'il s'attache à eux quelque chose de celui qui vit journellement avec eux, qu'ils ne puissent rester indifférents à ses joies et à ses peines, il semble qu'ils prennent le deuil à la mort de celui qui les habitait et nul ne peut se défendre d'une douloureuse émotion en entrant dans la chambre d'un être aimé qui vient d'y mourir.

Sans doute c'est là une impression très humaine et par conséquent commune à beaucoup de gens, mais le propre du Poète est d'exprimer de manière définitive

ce que chacun avait vaguement conçu, de réunir toutes ces impressions, toutes ces sensations éparses dans la vie et d'en composer une œuvre assez forte pour que le lecteur, en lisant le livre, retrouve les frissons autrefois éprouvés.

Voilà quelle a été l'œuvre de M. Rodenbach et voilà le livre qui synthétise cette œuvre.

> Il flotte une musique éteinte en de certaines
> Chambres, une musique aux tristesses lointaines
> Qui s'apparie à la couleur des meubles vieux.

et plus haut :

> Mais les chambres
> Sont accueillantes, sont des mères sachant bien
> Le cœur de notre cœur et jusqu'à la nuance...

Tous nous avons éprouvé l'impression de tristesse et de recueillement qui pénètre l'âme à mesure que dans les chambres le soir s'épaissit l'obscurité. Mais le Poète a amplifié cette sensation, il l'a vivifiée et pour ainsi dire rendue palpable :

> L'obscurité dans les chambres le soir est une
> Irréconciliable apporteuse de craintes —
> En deuil s'habillant d'ombre et de linges de lune
> Elle inquiète, elle a de félines étreintes...
> . . . . . .
> L'obscurité s'installe avec le crépuscule,
> Elle descend dans l'âme aussi qui s'enténèbre;
> Sur le miroir heureux tombe un crêpe funèbre;
> La clarté dirait-on est blême et recule
> Vers la fenêtre où s'offre un linceul de dentelles.
> L'ombre est un poison noir d'une douceur mortelle
> Et voici qu'on frémit d'on ne sait quoi... c'est l'heure
> Où le vol libéré des âmes nous effleure...

Ecoutez encore comme il a su exprimer cette sensation de bien-être si souvent éprouvée par l'Homme qui fatigué des mille soucis de la journée rentre le soir chez lui. Il semble que tout lui fasse accueil et que les meubles eux-mêmes lui deviennent hospitaliers :

La chambre vous accueille alors tel qu'un absent...
Un absent cher depuis longtemps séparé d'elle
Dont le visage aimé dormait dans le miroir...
Mais pour l'enfant prodigue elle n'a que louanges....
Les lampes doucement s'ouvrent comme des yeux,
Comme les yeux de la chambre, pleins de reproche
Pour celui qui chercha dehors un bonheur vain
Et les plis des rideaux qu'un frisson lent rapproche
Semblent parler entre eux de l'absent qui revint.

Ce qui caractérise le rare talent de M. Rodenbach, c'est un don merveilleux de vision subtile :

Chambres pleines de songe et qui, visionnaires
Parmi leur rangement strict et méticuleux,
Prennent les grands fauteuils pour des vieillards frileux
En cercle dans la chambre et valétudinaires.

et ce qui est plus précieux encore, c'est la faculté de rendre sensibles aux yeux des autres les choses qu'il a observées et de les leur peindre avec des couleurs plus intenses qu'elles n'en avaient dans la réalité.

Les cloches c'est de la séculaire musique,
Musique dont la vie un peu se communique
A l'agonie, à la tristesse des murs gris
Qui se sentent moins seuls un moment, moins aigris.

et plus haut :

Le Rêve de l'Eau pâle est un cristal uni
Où vivent les reflets immédiats des choses :
Rideaux d'arbres, pignons, mâts des vaisseaux, ciels roses
Auxquels l'Eau calme mêle une part d'infini,
Car leur mirage en elle est sans fin et s'allonge
En une profondeur presque d'éternité.....

A lire *le Cœur de l'Eau* on sent que le Poète a passé son enfance dans une ville comme Bruges, dans une vieille maison à pic sur le canal et qu'il a passé des heures à rêver tristement le front collé contre la vitre, les yeux fixés sur les gros nuages sombres d'où la pluie ruisselle.

Ah! cette pluie en nous! c'est comme une araignée
Qui tisse dans notre âme avec ses longs fils d'eau
Inexorablement une toile mouillée!

La pluie! on entend partout sa chanson monotone, elle est comme l'accompagnement de cette poésie du Nord.

Mieux que personne, M. Rodenbach a noté les impressions menues et intimes, l'indéfinissable ennui des longs dimanches de province :

> Dimanche : un pâle ennui d'âme, un désœuvrement
> De doigts inoccupés tapotent sourdement
> Les vitres, comme pour savoir leur peine occulte!

Et nul mieux que lui n'a su donner la sensation du silence :

> Silence de la chambre assoupie et gagnée
> Par de l'ombre qui tend ses toiles d'araignée
> Dans les angles obscurs, les premiers où l'essor
> Des rêves va finir son vol de mouches d'or.

C'est bien une littérature de rêve que cette poésie du Nord brumeuse et mélancolique en tout opposée aux littératures du Midi. Celles-ci sont joyeuses et bruyantes, c'est une surabondance de vie et de soleil, c'est l'amour puissant, c'est l'amour triomphant! La poésie du Nord au contraire, celle d'Ibsen et de Rodenbach, se plaît dans les brumes épaisses où le silence s'alanguit, elle s'attarde dans les villes désertes, elle s'insinue dans les chambres de malade, dans les Béguinages et les vieux couvents silencieux.

C'est une poésie intime qui prête au Rêve, le soir, à la clarté restreinte de la lampe entourée d'ombre croissante et de silence. C'est une poésie en demi-teinte, suggestive avant tout, où les mots et les images semblent toujours des fenêtres ouvertes sur l'infini et sur l'au-delà.

Il faut convenir pourtant que pour vouloir être trop profonde et trop suggestive, cette poésie du Nord tombe souvent dans l'obscurité et dans la subtilité. M. Rodenbach lui-même n'échappe pas à ce reproche :

pour avoir trop raffiné sur ses propres sensations il s'est quelquefois placé hors de la vérité, hors de la vie et il est demeuré froid. Ce défaut est devenu plus sensible encore dans le dernier petit livre que le Poète a publié : *Le Voyage dans les yeux*. En cette plaquette, plus encore que dans *le Règne du silence*, on rencontre trop souvent à côté de pages d'une véritable délicatesse des passages qui ne témoignent que d'un esprit ingénieux et d'une versification habile. On pourrait en multiplier les exemples, je n'en veux pour preuve que ces vers :

L'œil qu'on croit prisonnier est libre dans l'orbite
Et n'adhère aux fils blancs enchevêtrés des nerfs
Que comme à leurs cocons s'inféodent les vers,
Ou comme une araignée aux toiles qu'elle quitte.

Ceci n'est plus de la poésie.

Il faut lui reprocher aussi de sacrifier trop souvent la syntaxe et la langue élle-même :

Les dimanches, tant de tristesse et tant de cloches!
Solitude où quelques passants, vêpres qui geint!

Dans le *Voyage dans les yeux* on trouve des vers comme ceux-ci :

Dans les yeux rien de leur histoire ne s'efface....

Et il ne faudrait pas chercher longtemps même dans le *Règne du silence* pour trouver des exagérations comme celles-ci :

Or cette impression de calvaire subsiste
Lorsque le soir en longs crêpes tissés descend;
Puisqu'on croit voir au loin dans le ciel qui s'attriste
Surgir la Nuit où perle une sueur de sang,
Si bien que l'on dirait la Nuit crucifiée!
Car les étoiles sont des clous de cruauté
Qui s'enfonçant dans sa chair nue et déifiée
Lui font des trous et des blessures de clarté!
Ah! cette passion qui toujours recommence!
Ce ciel que l'ombre ceint d'épines chaque soir!
Et soudain comme au coup d'une invisible lance,
La lune est une plaie ouverte à son flanc noir.

C'est par des vers comme ceux que je viens de citer, qu'il donne prise aux critiques malintentionnés toujours prêts à qualifier l'Art nouveau de littérature de décadence.

Peut-être, M. Rodenbach serait-il mécontent de me lire : je me souviens qu'il appréciait peu la clairvoyance d'un critique qui l'avait comparé à Voiture. C'était mal le juger en effet, M. Rodenbach est un vrai poète. Cependant la critique lui eut été profitable si elle l'eut prémuni contre la préciosité.

Lui-même ne donne-t-il pas prise aux reproches quand il écrit :

> Or mon âme, elle aussi, dans un ciel otieux,
> Toute aux raffinements que son caprice crée,
> N'aime plus que sa propre atmosphère nacrée,
> Qu'emporte au loin la vie et sa vaste rumeur!...

J'en demande bien pardon au poète, mais c'est la vie seule qui importe, la vie et la vérité. Mais de ce manque de simplicité et souvent de ce manque d'émotion peut-être faut-il accuser d'abord le milieu intellectuel d'une nervosité si intense où l'auteur fréquente et Paris lui-même. Car c'est à Paris que sont écrits ces poèmes si profondément flamands. M. Rodenbach a laissé son pays natal dans un lointain très favorable à la rêverie et de même qu'un amant ne chante jamais mieux son amour que quand il est déjà nimbé de la poésie du souvenir, le poète n'a su bien exprimer la sublime beauté des vieilles cités flamandes qu'après s'en être exilé.

Il serait intéressant d'étudier la progression qu'a suivie le talent de M. Rodenbach et de rechercher comment le poète des *Tristesses*, de la *Mer élégante* et de *L'Hiver mondain* est devenu le poète de *Bruges la Morte* et du *Règne du silence*. Mais si intéressante que promette d'être cette recherche, elle excèderait le cadre restreint de cette étude.

D'ailleurs, M. Rodenbach a renié ses premiers écrits, il n'en parle plus qu'à regret, comme avec un effort de mémoire et ses premiers livres ne lui apparaissent plus guère que comme des promontoires dans les brumes du passé. Passé qui pourtant n'est guère lointain et qui eut ses heures d'exubérance.

En ce temps-là, l'auteur quittait Bruxelles où il étouffait pour le Paris brillant et fiévreux auquel il s'est depuis si fortement attaché. Il allait au Quartier Latin et s'affiliait à ce cercle turbulent où fréquentaient Emile Goudeau, Maurice Rollinat, Paul Arène, Paul Bourget, Bastien Lepage, Sarah Bernhardt, et dont le nom n'est pas encore tout à fait oublié : les Hydropathes. — C'est là qu'il déclamait ses vers et c'est là qu'il produisit la petite pièce de vers intitulée *le Coffret* qui fut le germe de sa réputation.

En ce temps-là, c'était le cœur qui menait la tête, il chantait le *Foyer et les Champs*, le pain de la famille, les joies simples et candides. Il publiait aussi de petits livres d'une sensualité élégante et maniérée qu'il intitulait l'*Hiver mondain* et la *Mer élégante*; d'autres fois il se plaisait à de longs récits où jusque dans la facture des vers on sentait l'influence de M. Coppée. Depuis, M. Rodenbach a pris possession de lui-même et de son originalité, mais de plus en plus c'est la tête qui mène le cœur. Il faut avouer pourtant qu'il a apporté dans la littérature une note nouvelle et qu'il a su l'imposer au public lettré.

Mais avant de s'imposer au public, que de difficultés il a eu à vaincre! l'hostilité du milieu où il vivait et l'indifférence du public. On retrouve assez facilement la trace des souffrances qui furent les siennes au temps où des devoirs de famille le retenaient éloigné de Paris qu'il adorait en un roman, à qui il a donné ce titre significatif : *L'Art en exil*.

Ceci est un livre douloureux et qui apparaît avec

des détails tels qu'on les sent quelquefois personnels à l'auteur. C'est l'histoire lamentable d'un artiste de race, d'un poète à l'intelligence large et au grand cœur qui s'était proposé de réaliser cet idéal : se faire un nom glorieux :

« La gloire, avec ses côtés vains et puérils, qu'importe! mais la gloire : entrer dans les âmes étrangères; être aimé par des amis inconnus; se savoir lu par les femmes et les révéler à elles-mêmes; surprendre son nom chuchoté au passage; être suivi dans les rues comme cela arriva à Musset, au temps de sa jeunesse et de son génie! »

Pendant deux années, le héros du livre Jean Rembrandt demeure à Paris, la tête et le cœur en feu, écrivant, publiant des vers qui déjà lui font une notoriété avant-courrière du succès. Puis des devoirs de famille le forcent à revenir en une petite ville des Flandres où commence pour lui un long martyre : lui qui eut voulu ne vivre que pour l'art, l'art glorieux, il se sent là ignoré, incompris et méprisé, il ne peut même pas réagir :

« On s'enroue vite à crier dans le vide et on se lasse à ne jamais entendre la plainte de son labeur vous revenir en échos multipliés. L'énergie qu'on avait, le talent qu'on a eu, tout cela s'éraille à limer du silence, s'use à harnacher l'ignorance, s'essouffle à escalader l'impossible. Il faut à l'art un milieu spécial, une clémence d'air qui l'aide à fleurir, une atmosphère cérébrale où l'on se sente vivre. Ici on se regarde mourir. »

Peut-être cette indifférence du public n'est-elle pas la grande douleur, mais se sentir incompris des siens et à leur charge! Comment Jean Rembrandt ne souffrirait-il pas affreusement quand sa bonne vieille mère lui conseille d'un air attristé de laisser là toutes ces chimères et de se mettre « aux affaires! » Quand sa femme, sa

femme qu'il avait choisie en un essaim de béguines aux blanches cornettes, qu'il avait épousée en des heures d'enthousiasme, parce qu'elle lui était apparue « comme l'Ophélie en allée au fil des canaux », parce qu'il l'avait imaginée *autrement que les autres*, parce qu'il l'avait espérée ardente et passionnée, la vraie compagne de sa vie, le comprenant et l'aimant, quand sa femme elle-même se découvre *comme les autres* en sa banalité vulgaire de bonne ménagère!

Oh! quelles peines profondes et accumulées, quelles heures de terrible désespoir! Comme s'implante peu à peu dans son crâne l' « à quoi bon » douloureux et méprisant qui en fait un découragé, un raté lamentable perdu pour l'art, assassiné par la vie de province.

Voici la fin de Jean Rembrandt :

« Il n'écrit plus; il a même jeté au feu ses manuscrits; cela ne répondait pas à ce qu'il avait voulu faire et puis, à quoi bon? qui s'occuperait de son œuvre? qui aimerait son livre? Un soir il a tout brûlé et très calme il a regardé flamber ses rêves en papier sans regret, sans amertume, comme des lettres d'amantes oubliées!

« Il mène une sorte d'existence végétative, dormant la moitié de la journée, ne sortant presque jamais, restant des heures entières dans un fauteuil à penser de la fumée et à regarder du silence.

« Dehors dégoutinent et ruissellent en pleurant le gargouillis des gouttières, des rigoles, des sources intermittentes, le trop-plein des toits, le suintement des ponts en tunnel et c'est un accord de sanglots et de larmes intarissables. Oh! les invisibles pleureuses, les larmes des choses dont on entend véritablement ici la tristesse presque humaine! »

Certes, le roman est écrit avec la fougue et belle outrance d'un jeune homme mais, en somme, le livre est vrai. En le relisant tout à l'heure, il me semblait

encore entendre M. Rodenbach lui-même parler et non sans amertume des années qu'il a passées la-bàs dans sa patrie.

« J'essayais une chose nouvelle. Certes Henri Conscience est un homme de talent, mais il n'avait envisagé les Flamands qu'à un point de vue historique et quand la guerre était la condition de la vie, nulle part dans ses livres on n'aperçoit la mélancolie et le sens rassis qui sont le fond du caractère flamand (1). Personne n'avait senti ou du moins n'avait exprimé la mélancolie et le charme des villes mortes comme Bruges et d'autres villes flamandes. Personne ne s'était ému de la tristesse qui suinte de ces vieux murs, de la mélancolie de ces cloches qui tintent un glas perpétuel, de tout ce qui se reflète dans l'eau morne des canaux, les hauts peupliers centenaires, les anciens quais démantelés, les vieux pignons menaçant ruine. Cette sensation je l'ai éprouvée et j'ai voulu la faire éprouver, j'espère que mon œuvre portera malgré l'indifférence et malgré la malveillance qui parfois l'a accueillie au début. Il y a une justice immanente et nul n'empêchera ce qui est vrai et ce qui est beau d'apparaître et de demeurer. Le tout est de faire une œuvre, c'est-à-dire un tout et qui soit personnel. »

« Je trouve inutile et presque futile de publier un livre de vers composé de pièces détachées produits au jour le jour et au hasard de l'inspiration. Ce qu'il

---

(1) Cette appréciation sur l'auteur du *Leeuw van Vlaanderen*, de *Simon Turchi*, du *Wonderiaar* semble ignorer les chefs-d'œuvre de Conscience : *Bavo en Lieveke*, *De Loteling*, *Wat eene Moeder lijden kan*, *Hoe men schilder wordt*, *Siska van Roosemael*, *Baas Ganzendonck*, et vingt autres peintures de mœurs flamandes contemporaines et domestiques. Ceci dit sans vouloir contester à M. Rodenbach le mérite d'une conception originale, d'une expression neuve et exacte de ces mêmes mœurs.

(*Note de la Rédaction.*)

faut c'est un livre qui ait d'abord été conçu, dont toutes les parties reliées entre elles se rattachent nécessairement à l'idée-mère du poème : il faut l'Unité, il faut l'ensemble. Et faire cela pour un livre, ce n'est pas assez, un livre n'est qu'un geste d'une personne. Il faut que tous les livres réunis soient plus qu'un geste et plus qu'une pensée, il faut que ce soit la personnalité même du poète. Mais qui peut se flatter de réaliser cet idéal?

Et le poète, le front dans la main, tourmentait les mèches folles de ses cheveux blonds et ses yeux couleur d'eau dormante semblaient regarder au loin, vers l'avenir.

Cette œuvre, Rodenbach l'a commencée et patiemment il l'a déjà menée très loin ; il l'achèvera. Déjà il me parlait de la pièce qu'en ce moment même on répète à la Comédie Française, de son livre prochain, de tout ce qui lui reste à faire. Ces projets il les réalisera sans doute, mais quel que soit l'avenir, les livres qu'il a publiés lui marquent dès à présent une place d'honneur parmi les hommes de talent qui déjà peuvent s'honorer d'avoir fondé une littérature nationale en Belgique.

A. SEGARD

LA FIANCÉE DU BRACONNIER

Quand j'ai passé dans ce village
Une femme était sur son seuil,
Une femme triste et sans âge
Déjà blanche et toujours en deuil.

On me l'a conté sur la route,
Elle est ainsi depuis vingt ans;
L'automne toujours plus la voûte
Mais elle est morte en son printemps !

Et le passant qui se découvre,
Pieux et grave, s'arrêtait;
Au temps où cette histoire s'ouvre
C'était ici qu'elle habitait.

Un homme l'a beaucoup aimée,
Jean, qui depuis fut prisonnier;
Un garde, un soir, sous la ramée
Fut tué par un braconnier.

La contrée alors fut fouillée,
L'homme était du pays. — Ce fut
Un drame obscur sous la feuillée
Par une claire nuit d'affût. —

Jean découcha la nuit entière,
Un vieux vint dire notamment
L'avoir vu fuir dans la clairière,
Plusieurs en firent le serment.

Cette femme, presqu'une morte,
Les yeux de vagues pleurs noyés.
Cette femme là sur sa porte,
Cette femme que vous voyez,

Jeune fille alors, chaste et belle,
Sans une tache en son passé,
Un homme se réclama d'elle :
Cet homme était son fiancé.

Il fallait jurer — pauvre amie !
Que Jean avait passé la nuit
Chez elle !... C'était l'infamie !
Jean était sauvé pour un oui !

La jeune fille était sans faute
Et confessa sa pureté !
Elle porte la tête haute
Et le deuil de l'exécuté.

On me l'a conté sur la route,
Elle est ainsi depuis vingt ans ;
L'automne toujours plus la voûte
Mais elle est morte en son printemps !

M. CARTUYVELS

EUDORE PIRMEZ

par ALBERT NYSSENS (1)

STUART Mill, un de ces philosophes dont les idées étaient chères à Eudore Pirmez, dit dans son livre sur la *Liberté* : « L'excentricité et la force de caractère marchent toujours de pair. » Quel flétrissant stigmate infligé dans cette pensée à notre générale lâcheté, cette lâcheté qui s'efforce de discréditer par le ridicule — l'argument des lâches — le courage de ceux qui s'élèvent contre les banales injustices excusées, les erreurs courantes et respectées, les laideurs conventionnellement tues, pour vouloir le bien, le vrai, le beau.

Rares sont ceux qui résistent à la dépression des milieux, à la pente facile des égoïsmes, au tourbillon aveuglant des intérêts mesquins.

Pirmez était de ces hommes intransigeants avec le devoir.

Et voilà pourquoi, dans presque toute sa carrière, il se trouva seul; aimé, parce que malgré tout notre amour va à l'homme de bien; respecté, parce que le respect se commande à l'égard de ces prototypes de la dignité humaine. Aimé, respecté, mais seul, car « nous voulons le bien, nous l'approuvons, mais nous suivons l'inclination du médiocre ».

(1) Bruxelles, Société belge de librairie, 1893.

Il ne reconnaissait pas le signe d'une erreur dans son isolement.

Rester grand au milieu des petitesses d'une politique de parti, de parti pris, dirions-nous volontiers, résister à ces entraînements, qui ne sont la volonté d'aucun, mais qui constituent la résultante des volontés de tous, cela est rare, cela n'est donné qu'à ceux dont un principe supérieur éclaire tous les pas, toutes les démarches, toutes les attitudes.

Pour nous catholiques, cette lumière rectrice, c'est la Foi; nous essayons de ne point sortir du rayon lumineux qu'elle trace au devant de notre marche, mais des fois, hélas! nous en dévions, les ténèbres alors nous environnent et nous errons.

Pour Pirmez le principe c'était la « Liberté ». Si la Liberté ne projette point les illuminations sublimes de la Foi, ses clartés rayonnent cependant d'un éclat digne d'éclairer l'humanité. Comme l'a dit Pirmez lui-même : pratiquer la liberté, c'est pratiquer une vertu : la Charité.

« Le libéralisme n'est pas autre chose que le principe essentiel de la morale chrétienne appliqué à la politique : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

« Quant à ceux qui ne pensent pas comme vous, accordez leur ce que vous voudriez qu'on vous accordât si vous étiez à leur place.

« Voilà ce qui constitue le libéralisme, et c'est pourquoi le libéralisme est une vertu. »

La Charité fait avec la Foi partie de la trilogie sacrée, fondement de notre religion.

Chrétien, catholique comme nous, Pirmez ne séparant pas la Charité de la Foi, mais par une erreur résultant de l'éducation, des milieux, il donnait la prééminence à celle de ces vertus que nous considérons comme le satellite nécessaire de l'autre.

Si comme chrétien Pirmez s'est trompé, comme homme il a peu failli, car il est resté fidèle à son principe.

Dans de multiples circonstances, et surtout dans les derniers temps de sa carrière politique, quand ses amis, ceux qui avaient les yeux fixés sur la même lumière que lui, se laissaient égarer par le daltonisme politique et s'écartaient de la rigide ligne des principes, Pirmez, seul, isolé, suivait la voie droite, souvent même par l'effet de la mystique union de la Charité et de la Foi, il côtoyait le chemin suivi par les rangs de ses adversaires.

Il n'y a pas à se le dissimuler pourtant, Pirmez, catholique politique, ou si l'on veut conservateur, n'eût pas été non plus l'obséquieux suivant d'un parti. Parfois, soit qu'il se fût trompé lui-même, soit que notre armée se fût écartée un instant de son objectif supérieur, Pirmez se serait trouvé seul, isolé, confondu dans les rangs hostiles à notre politique.

Et voilà pourquoi il fallait que la biographie de cet homme intègre fut retracée par un adversaire, par un adversaire loyal, d'esprit élevé, de jugement droit, oui; mais un politicien de son parti eût été impuissant à la tâche, impuissant à ne pas incriminer, impuissant à comprendre cette indépendance. Cet adversaire ne pouvait être un ennemi, car un double écueil était à éviter : il fallait exposer sans haine, sans rancune, sans aveuglement de colère les attitudes hostiles; il fallait encore, et ceci était bien plus difficile, ne pas tirer une joie excessive et une vanité triomphante de ces circonstances mémorables où Pirmez s'était séparé des siens.

Cette tâche délicate a trouvé son ouvrier : M. Nyssens, ami personnel de l'illustre défunt, se trouvait dans l'armée de ses adversaires; et l'élévation des idées jointe à l'affection sincère lui a donné d'élever un monument qui ne sera plus refait.

Comme un majestueux mausolée, son œuvre magnifie le mort et restera pour l'édificateur un titre de gloire. Comme en une splendide œuvre d'art, où toute la pensée de l'artiste s'est concentrée sur l'objet de son inspiration, comme en un portrait de maître où le peintre a fait abstraction de toute fantaisie, ne laissant à son idéal que la fonction d'élever, de poétiser le modèle, sans rien sacrifier cependant de sa réalité, où la signature de l'auteur se cache humblement au coin de la toile, presque dissimulée même sous le rebord du cadre, M. Nyssens s'est effacé entièrement dans son livre sur Eudore Pirmez. Et cependant, et pour cela même, comme le chef-d'œuvre du peintre fait sa gloire, l'ouvrage de M. Nyssens demeurera exemplaire dans la littérature biographique.

Retracer, même à grands traits, la vie politique de Pirmez, ce serait recommencer l'œuvre de M. Nyssens, en la ramenant aux proportions ridicules d'une miniature.

Pirmez a été grand aussi comme économiste, et comme tel ses principes étaient ceux de l'homme public.

Si l'aurore de sa carrière le vit partisan de la liberté à une époque où la maxime « laisser faire, laisser passer » était à la vogue, jusqu'à ses derniers jours il demeura fidèle à sa conviction première, malgré les idées d'intervention et de protection qui reprenaient leur empire sur les esprits sous l'influence des convulsions sociales et des crises économiques.

Le malade qui voit son état s'aggraver recourt si naturellement à un autre médecin, sans se demander si le temps aidant celui qu'il abandonne ne l'eût pas mieux guéri.

Pirmez lui, resta fidèle et combattit sur tous les terrains la tendance nouvelle.

Une crainte préoccupait cet homme de bien : il redoutait qu'on ne le crut insensible aux maux de l'heure présente, par notre naturelle tendance à traiter d'indifférents et de fatalistes ceux qui croient certaines crises inévitables.

Cet esprit logique condamnait l'intervention de l'Etat sous toutes ses formes. Pirmez repoussait même la charité officielle, le grand argument des interventionnistes pour marcher toujours plus avant dans la voie de l'action gouvernementale.

Mais il voulait ici comme partout la liberté entière, y compris la liberté de la mendicité, se souvenant peut-être que le mendiant évangélise par l'occasion qu'il nous donne de faire le bien. Il flétrissait cette tendance à mettre le pauvre à l'écart de la société, à faire la charité impersonnelle par des billets de contribution ou des cartes de concert. Pirmez eut été l'homme pour écrire cette tragédie dont Drumont donne le canevas dans un de ses retentissants pamphlets, cette tragédie qui se serait appelée *le Pauvre*, où l'on n'eût parlé que du Pauvre pendant cinq longs actes, dans des assemblées officielles, des sociétés philanthropiques, des bals, des concerts et des fêtes, sans que le Pauvre apparût jamais, sauf à la scène dernière : alors déguenillé, repoussant, le Pauvre aurait fait irruption au milieu de la réunion brillante d'élégants et d'élégantes, assemblés en une de ces festivités qui se donnent à son profit et honteusement, sur ordre du maître de séans, par des valets, le Pauvre importun aurait été jeté dehors.

Cette idée de la mendicité libre étonne plus encore que l'obstinée aversion pour l'interventionisme, tant la logique absolue est rare, tant on s'habitue à subtiliser pour justifier des dérogations aux principes dont on se croit le plus pénétré.

Non moins surprenant est l'appui que Pirmez donna à deux reprises au repos dominical favorisé par un de

nos ministres; et c'était encore, chose paradoxale, par le principe de liberté qu'il justifiait cette tendance : le repos dominical, abstraction faite de son caractère religieux, et de sa portée économique, est une institution traditionnelle; l'Etat doit respecter cette tradition chez ceux qu'il emploie, car la contrecarrer serait vinculer une volonté présumable. Ainsi se trahissait chez Pirmez son désir du bien-être pour les humbles, ainsi il manifestait que le choix des moyens le séparait seul des interventionnistes dans la solution des problèmes sociaux. Pour lui, rompre une entrave à la liberté, c'était infailliblement conquérir un progrès.

Il ne voyait pas que la liberté des forts peut nuire aux faibles, que la liberté n'est bonne absolument qu'avec l'égalité, car il disait que l'égalité proportionnelle est seule vraie, et dès lors la conclusion eût du s'imposer que parfois l'Etat, la force sociale, doit se ranger du côté du faible pour rétablir l'équilibre.

Homme d'Etat et législateur, Pirmez ne fut pas politicien docile; économiste, il ne chercha pas à justifier par des théories les appétits irraisonnés, les affolements subits. Le jurisconsulte ne fut pas davantage un légiste. Il respectait la loi nécessaire : il ne lui vouait pas un culte fétichiste; il ignorait cette tendance trop fréquente chez l'homme de loi à identifier la Justice et l'Equité; à voir, par l'effet des études juridiques, dans le droit positif une concordance parfaite avec le droit naturel. Les vues hautes et raisonnées du législateur, de l'économiste l'avaient préservé de l'étroitesse intellectuelle et de la déformation morale qu'entraînent parfois l'étude exclusive et l'application incessante de la lettre légale.

Convaincu de l'imperfection fatale des œuvres humi-

nes, Pirmez appréciait les bienfaits de notre législation. Mais il savait aussi la règle d'indéfinie perfectibilité, et il voulait assurer le progrès de nos lois par une marche évolutive, lente, patiente et réfléchie, sans doute, mais continue et illassable vers l'idéal d'une confusion du Droit et de l'Equité.

Dans l'encyclopédie d'idées remuées par cette vaste intelligence, une noble page serait consacrée à la femme contemporaine, à ce que devrait être son rôle, à l'activité que lui ont réservée les principes juridiques.

Sans doute Pirmez répugne à voir entrer la femme dans la vie politique : la dignité, la délicatesse féminines ne peuvent gagner à cette initiation. Mais il voulait détruire les obstacles qui lui interdisent l'entrée de diverses carrières libérales, la médecine, le droit même, l'accès de tant de branches d'activité réservées aux hommes. Et à ceux qui lui objectaient la disgracieuse déformation de ces androgynes, il répondait par les sœurs de charité, il remontrait l'indéniable aptitude des femmes pour les affaires. Par une distinction lumineuse, il signalait la faiblesse du sexe, comme réelle sans doute, mais toute factice, toute d'éducation, dans les hautes classes, comme fausse d'autre part, et démentie chaque jour dans les masses de la population, où la jeune fille et la ménagère témoignent d'autant de caractère et de vaillance, parfois de plus d'intelligence même que l'homme, sans rien perdre de leurs vertus féminines. Il signalait le naufrage si fréquemment fatal de toute la dignité de la femme, par son inexorable exclusion d'un gagne-pain honnête.

Et poursuivant la croisade, il attaquait vivement la subordination excessive dans laquelle nos lois confinent l'épouse à l'égard du mari. La femme, proclamée l'égale de l'homme par le mariage, se voit, par le mariage même, destituée de toute capacité, traitée en interdit ou en prodigue, comme pour la punir de s'être

donnée corps, cœur et âme à un « seigneur et maître ».

Il faisait sentir l'illogisme de cette conception de l' « épouse juridique » en la montrant, occupée à l'épargne, habile et capable pour les affaires, pour accroître et enrichir l'avoir conjugal, jugée apte par la loi même à des actes de commerce de nature à entraîner des pertes pour la communauté, inhabile et incapable cependant légalement de veiller à ses biens personnels.

Que de choses encore à glaner dans le dernier livre de M. Nyssens! Les quelques pages que nous pouvons lui consacrer demeurent bien insuffisantes pour en faire ce qui s'appelle un « compte-rendu ». Au législateur, à l'économiste, au jurisconsulte, viennent s'ajouter le savant, l'orateur, l'homme privé, pour achever de nous dépeindre Pirmez. Encore une fois l'abnégation de M. Nyssens a été complète : ce sont des extraits de lettres, de discours, de livres qui nous font connaître l'éminent compatriote. Et combien de fois entendons-nous dans ces pages l'expression, et combien plus souvent encore devinons-nous le sentiment du regret de ne pouvoir s'étendre davantage, tant tout est remarquable et brillant dans l'œuvre multiple d'Eudore Pirmez. Et néanmoins en fermant le livre, dans le recueillement où laisse cette lecture réconfortante, l'image se dresse nette et saisissante de l'homme de bien, simple et fort, simple par l'unité de sa vie, simple par la détestation des vanités, par la fuite des honneurs dont il eût si facilement été comblé; fort par la résistance à l'entraînement des erreurs banales, fort par le courage à dire le vrai, à vouloir le bien, sans souci des intéressées et routinières ambiances.

Complète, élevée et impartiale, l'œuvre de M. Nyssens est belle; elle est encore et surtout bonne.

Et à nous aussi nous est venu le regret de ne pouvoir nous étendre, de ne pouvoir citer, de ne pouvoir d'un coup et en réunissant l'auteur et le sujet, les faire lire, admirer et aimer. Vinculés dans l'étroitesse de ces pages, nous nous estimerions heureux d'avoir inspiré à quelques uns le désir de connaître plus intimement l'*Eudore Pirmez* d'Albert Nyssens.

MICHEL DE HAERNE

LA VENGEANCE D'UN SAVANT

I

Il pouvait être onze heures du soir. L'université de B*** si animée pendant le jour, était morne et abandonnée ; nulle lumière aux fenêtres n'accusait trace de vie à l'intérieur, et l'immense monument, détachant sa masse noire sur le bleu du ciel étoilé, ressemblait à un vaste tombeau. Cependant, en faisant le tour de l'édifice, on aurait pu découvrir une petite porte cintrée, sous laquelle se glissait, discrètement, un mince rayon lumineux. Cette porte était une entrée particulière du laboratoire de l'éminent professeur *Kokulus,* et ce n'était autre que le savant lui-même, qui veillait encore là à cette heure indue.

Quoique le professeur fût connu, par toute la ville, comme un homme fantasque, original, passionné à l'excès, on eût été bien surpris à son aspect, en pénétrant à cette heure dans son laboratoire. On l'eût trouvé, en effet, dans un état de surexcitation tout à fait insolite, arpentant à grands pas la salle, gesticulant, se dandinant, et poussant de petits cris comme un enfant joyeux. Lassé à la fin par cette course folle, il se laissa choir entre les bras de son fauteuil, et sur son visage rayonna tout le bonheur, tout l'orgueil, que procure un but péniblement atteint :

« Enfin, murmura-t-il, j'ai trouvé! Une fois encore, la science a ravi à la nature ses plus mystérieux secrets! Et c'est moi, moi, hier encore obscur et dédaigné, que bientôt l'humanité proclamera son sauveur!... Et vous, maudits français, dont la vaniteuse ignorance méprisa tant de fois mes travaux, fêtez une dernière fois votre fameux Pasteur, car demain sa découverte ne sera plus qu'un enfantillage à côté de la mienne!... Je triomphe!... A moi la gloire! A moi la richesse! »

Mais qu'avait-il donc trouvé de si remarquable? Quelques mots l'auront bientôt expliqué.

Depuis de nombreuses années, le professeur Kokulus s'était adonné corps et âme à l'étude de la bactériologie. Il connaissait tous ces infiniment petits qui pullulent dans la nature, les avait tous étudiés, classés, cultivés dans des bouillons appropriés, et de grandes armoires, couvrant les murs de son laboratoire, étaient remplies de bocaux multiformes, renfermant tous ces curieux organismes. On trouvait là les germes des fermentations, les bacilles de la rage, de la dyphtérie, de la dysentérie, des fièvres paludéennes, de la tuberculose, du typhus, etc., etc., même dans un coin bien retiré logeait le terrible choléra asiatique. Le savant professeur pensait être arrivé bien près du terme de la série, et croyait n'avoir plus rien à découvrir en ce microcosme, lorsque dans ces derniers temps il avait rencontré, par hasard, dans le sang d'individus jeunes et bien portants, une bactérie qui lui était encore inconnue. Il l'avait aussitôt isolée, cultivée, étudiée, avec tout le soin, la patience et l'érudition, que met l'astronome à mesurer les éléments de la comète, à laquelle il veut donner son nom. Ses efforts n'avaient pas été stériles, car il avait découvert, dans ce microbe, la propriété miraculeuse d'acquérir, par une culture spéciale, une puissance telle qu'il pouvait absorber tous les autres germes; injecté dans le sang

d'un individu atteint d'une maladie infectieuse, il devait donc évidemment détruire la bactérie qui engendrait le mal, et guérir le sujet.

Le professeur, au comble du bonheur, mais, comme tous les grands génies, doutant de son œuvre, avait voulu tenter ce soir une expérience décisive. Il s'était donc enfermé dans son laboratoire, sûr d'être bien seul à cette heure et de n'avoir point à craindre d'œil indiscret. D'une main exercée, mais tremblante d'émotion, il avait réuni sous son microscope, dans une goutte de liquide appropriée à la circonstance, des spécimens de tous ces terribles ennemis du genre humain; puis il avait lancé au milieu d'eux les redoutables adversaires, qu'il avait élevés. Il venait d'assister, il y a quelques instants, à ce combat homérique; il en avait suivi, d'un œil anxieux, les premières péripéties; mais bientôt l'allégresse avait remplacé la crainte lorsqu'il avait vu ses héros étouffer, déchirer, dévorer, l'un après l'autre, tous leurs ennemis et rester finalement invincibles au milieu du champ de bataille. L'illustre professeur avait découvert le *germe de la vie!*

Lorsque, le lendemain de cette mémorable soirée, Kokulus fit part de sa découverte à l'Académie de Médecine, convoquée d'urgence, la salle parut s'écrouler sous les tonnerres d'applaudissements, et l'illustre savant fut l'objet d'une ovation telle que n'en vit jamais la docte assemblée.

La Renommée, aussitôt, dédaignant ses cent bouches d'autrefois, se servit de moyens plus modernes pour publier au monde entier la sublime découverte. A cette heureuse nouvelle les mourants se ranimèrent; les pauvres tuberculeux suspendirent un instant leurs quintes de toux; les lépreux, les cancéreux, tous les malheureux défigurés par des *lupus* rongeurs, oublièrent ce jour là de se cacher; en un mot, l'humanité souffrante tout entière renaquit à un nouvel espoir.

En quelques jours l'illustre docteur devint l'idole de l'univers. On ne parla plus que de lui; ses portraits furent exhibés partout; on s'intéressa à ses moindres actions; des monceaux de télégrammes, de lettres, d'adresses de félicitations lui parvinrent de tous les points du globe; en même temps une véritable pluie de décorations vint consteller sa poitrine, tout monarque tenant en honneur de voir briller ses ordres, à la boutonnière du grand homme. Enfin, l'industrie s'empara de son nom : on porta des chapeaux *Kokulus*, des cravates *Kokulus*, on fuma des cigares *Kokulus* et un bonnetier, bien avisé, fit fortune en vendant des camisoles *Kokulus* qui, suivant la réclame, devaient délivrer leurs heureux porteurs de tous les maux présents et futurs.

Dès la première heure le roi manda le professeur et lui ouvrit généreusement sa cassette personnelle afin qu'il pût commencer la fabrication en grand et l'exploitation de la précieuse *lymphe;* le gouvernement, imitant l'exemple de son souverain, vota un large subside et mit à la disposition du savant de vastes locaux, pour les transformer en institut; des sommités médicales, déléguées par tous les gouvernements, accoururent pour suivre les expériences et étudier les procédés de la nouvelle thérapeutique; bref, en peu de temps le service fut organisé et les opérations commencèrent.

L'état des premiers sujets, soumis au nouveau traitement, parut s'améliorer rapidement. Ce brillant résultat fut immédiatement annoncé, à grand fracas, de par le monde, et l'heureuse nouvelle, attendue avec impatience, fut le signal d'une levée en masse de tous les malades du continent. Ils arrivèrent en foule et en peu de jours, les hôpitaux, les hôtels, les garnis, jusqu'aux plus modestes auberges, furent combles. C'était une véritable immigration. La prévision du savant commençait à se réaliser, car avec les étrangers l'or

affluait et sous peu B*** allait devenir la première ville du monde. Mais la chance devait tourner, et tout cet échafaudage de beaux rêves allait bientôt s'écrouler comme un château de cartes.

En effet, les premiers malades, qui paraissaient tout d'abord se rétablir, présentèrent au bout de quelques jours les symptômes les plus alarmants; et les nouveaux arrivés, loin de guérir, se sentirent bien plus mal qu'auparavant; plusieurs même succombèrent.

D'où pouvait provenir ce changement? Kokulus se creusait en vain la tête, pour en découvrir la cause, et déjà il commençait à regretter d'avoir fait connaître si prématurément sa découverte. Mais pouvait-il s'être trompé, lui, le savant bactériologiste? Ne connaissait-il pas toute la puissance de son microbe, et son vaccin pouvait-il faillir? Non, mille fois non! Cela était impossible! Les malades devaient guérir, et si quelques uns mouraient, au moins ils mouraient guéris!

La rage au cœur, il recommença essai sur essai; je crois même que dans sa fureur il eût voulu injecter l'humanité entière. Les accidents devinrent de plus en plus fréquents et la plupart des inoculés moururent victimes... de la science.

Devant cet épouvantable insuccès, tout le monde hésita à continuer les expériences. Les médecins conseillèrent prudemment aux malades de retourner chez eux, et ceux-ci ne se le firent pas dire deux fois; ils s'enfuirent aussi vite qu'ils étaient venus et en quelques jours la ville fut vide d'étrangers. Cela ne faisait pas le compte des hôteliers, aubergistes et autres négociants de tout genre, qui s'étaient mis en frais, escomptant la bonne aubaine; leur déception fut amère et le mot *charlatan* fut prononcé. Dès lors Kokulus vit tout le monde lui tourner le dos. Le roi fut un des premiers; les médecins, qui avaient assisté le savant, le quittèrent l'un après l'autre, prétextant les soins que réclamaient leurs

clients; les journaux qui l'avaient porté aux nues, se mirent à le railler lâchement, comme c'est leur habitude en pareille circonstance.

Dans l'entretemps, ses élèves oubliaient d'assister à ses cours, ses ennemis jubilaient, et ses amis l'évitaient soigneusement; les parents de ses malheureuses victimes, lui en voulaient particulièrement, de telle façon qu'il ne pouvait aller en rue, sans rencontrer le regard sévère des uns, ou le visage moqueur des autres.

Ces marques d'antipathie devaient, étant donné le caractère vindicatif du professeur, faire naître dans son âme une haine implacable pour le genre humain tout entier. C'est ce qui arriva : il devint un vrai misanthrope, fuyant la société, s'enfermant des journées entières dans son laboratoire, et ne sortant que la nuit pour errer dans la solitude.

Cependant le temps effaça peu à peu le souvenir de ces événements, et bientôt on n'en parla plus. Mais, dans le cœur du professeur, la haine n'avait fait que pousser de nouvelles racines; une terrible vengeance allait en être le fruit.

II

Un soir de décembre, Kokulus, faisant sa promenade nocturne habituelle, rencontra sur sa route une taverne peu fréquentée, il y entra sûr de n'être pas trouble là dans sa misanthropie. Tout en prenant sa consommation, il s'était mis à feuilleter une revue illustrée qui traînait sur la table, lorsque tout à coup ses yeux tombèrent sur une page de caricatures; là, en une série de tableaux grotesques, dessinés de main de maître, se déroulait, avec une sanglante ironie, l'histoire de la lamentable découverte. A cette vue, le professeur sentit le sang lui monter à la tête, ses yeux s'injectèrent, ses dents se serrèrent : « Canailles » murmura-t-il, et sa main crispée froissa convulsivement la sarcastique feuille. C'en était trop aussi à la fin !

Ce fut la goutte, qui fait déborder le vase, ce fut l'étincelle qui met le feu aux poudres. Kokulus repoussa, loin de lui, la malencontreuse revue, se précipita dehors et reprit d'un pas saccadé sa course interrompue.

Complètement absorbé par mille projets de vengeance, il laissa passer les heures sans y prendre garde, et minuit sonna à la tour de l'Hôtel de Ville lorsqu'il arriva sur la grande place. Minuit, l'heure du crime! Les douze coups résonnant gravement, comme une voix d'outre-tombe, dans le silence de la nuit, le rappelèrent brusquement à lui; il s'arrêta et son œil sombre fit le tour de la place déserte.

La lune, étincelant dans un ciel limpide, laissait couler ses rayons diaphanes sur les toits blancs de givre, et, accrochant sa lumière aux tours et aux cheminées des édifices, les faisait jaillir, comme des flèches lumineuses de l'amas sombre des maisons. Cependant, ce n'était pas la beauté de cette nuit d'hiver qui émouvait Kokulus, car il était insensible aux splendeurs de la nature; ce qui brillait dans son regard, ce qui faisait trembler ses lèvres, c'était la rage montée à son paroxysme :

— « Race maudite, murmura-t-il enfin d'une voix gutturale, race d'imbéciles! Vous dormez en paix, sans vous douter que votre sort est dans mes mains!.... Vous payez, par le mépris et le sarcasme, toute une vie d'étude et de patients labeurs, et, parce que quelques énervés se sont laissés mourir, vous repoussez le fruit de mes travaux, comme l'enfant refuse le breuvage amer qui doit le sauver!... Malheur à vous! Vous le méritez et vous l'aurez voulu!... Vous avez brisé la coupe, dans laquelle je vous tendais la vie, hé bien, je vous verserai la mort! » —

Et d'un pas décidé il se dirigea vers l'université. Arrivé à la petite porte cintrée, dont il avait toujours la clef en poche, il l'ouvrit et pénétra dans son labo-

ratoire. Après avoir allumé sa lampe, il alla vers un coin de la salle, où se trouvait le compteur de la distribution des eaux de la ville, et en ferma le robinet de sûreté. Il ouvrit ensuite une de ses armoires et se mit à chercher parmi les tubes et les pipettes, comme on cherche un livre dans une bibliothèque. Il les prenait un à un, en lisait l'étiquette, et les remettait en place, sans se presser et sans que sa face impassible trahit le moindre trouble. Sans doute il ne trouvait pas ce qu'il cherchait, car une foule de flacons avait déjà passé entre ses doigts, lorsque tout à coup sa main s'empara d'un petit tube, perdu au milieu d'un tas d'autres, et un éclair de satisfaction illumina son visage lorsqu'il lut le nom inscrit sur l'étiquette. Il prit alors une seringue en verre, y introduisit le contenu du tube et se dirigea vers l'évier. D'un vigoureux coup de poignet il dévissa le robinet de la conduite d'eau, et, après avoir attendu que le tuyau se fût complètement vidé, il y injecta le contenu de la seringue et remit le robinet en place. Cela fait, il retourna vers le compteur, rouvrit d'une main ferme la clef de sûreté et s'en alla satisfait, disant :

— « Allez, mes enfants, multipliez vous et soyez mes vengeurs. » —

Il connaissait, en effet, la prodigieuse fécondité des monstres qu'il venait d'injecter, il savait qu'en quelques heures leurs terribles légions, innombrablement renforcées, allaient remonter les tuyaux, et iraient infester toutes les bouches d'eau des alentours.

Le lendemain une épidémie singulière fit son apparition en ville; bon nombre d'habitants se sentirent subitement envahis par un mal inconnu et furent obligés de quitter leurs occupations pour gagner leur lit au plus vite. Cette étrange maladie se propagea rapidement, et avant la fin du jour le tiers au moins de la ville fut contaminé.

Vers le soir de cette terrible journée le ciel se troubla, et bientôt un ouragan épouvantable, accompagné de neige et de grêle, se déchaîna sur toute la contrée. Déjà de bonne heure, toutes les maisons s'étaient fermées, par crainte autant de la contagion que du mauvais temps, et l'étranger, qui serait entré en ville à cette heure, l'eût crue abandonnée s'il n'eût aperçu, çà et là, la lumière de quelques rares cafés, attendant vainement les consommateurs attardés. Le vent du nord, soufflant en tempête, balayant devant lui la neige, rendait les rues impraticables et âme qui vive n'osait se risquer dehors.

Cependant, un homme étrange, de haute taille et d'une maigreur de squelette, parcourait la ville à cette heure indue; il était coiffé d'un vaste bonnet, dont la fourrure rabattue cachait, à peu près complètement, les traits du visage, et son corps s'enveloppait d'un long manteau noir, dont la pélerine, soulevée par le vent, battait l'air derrière lui, comme deux ailes de chauve-souris; de loin on l'aurait pris pour le génie du mal, sorti des profondeurs de l'abîme. Lorsque cet être fantastique rencontrait sur son chemin une fenêtre encore éclairée, où, sur le store baissé passaient et repassaient des ombres inquiètes, il s'arrêtait un instant; son œil noir brillait d'une joie sauvage, et sa bouche, grimaçant un infernal sourire, murmurait : « Encore un! » Puis il passait. C'était le professeur Kokulus qui venait jouir de sa vengeance.

Le lendemain les cas d'infection devinrent de plus en plus nombreux. Les moyens de communication, si rapides de nos jours, transportèrent au loin la maladie et en quelques semaines le fléau se répandit dans tout l'univers; à la cour des rois, comme dans la plus humble chaumière, rares furent ceux qui échappèrent à son étreinte.

Ce ne fut alors d'un pôle à l'autre que plaintes et

gémissements; tous éternuaient, toussaient, grelottaient, se donnaient à tous les diables, et avalaient les tisanes les plus complexes, les juleps les plus actifs, sans que les microbes s'en souciassent le moins du monde; aucun remède ne parvenait à les vaincre et l'on était forcément contraint de se réfugier dans son lit et là, bien emmitouflé, d'attendre, avec plus ou moins de patience suivant son tempérament, qu'il plût à ces messieurs d'aller se loger ailleurs.

Le caractère le plus remarquable de la maladie était la rapidité de l'infection : on flânait sans le moindre soupçon, on était à la Bourse causant d'affaires, ou bien on fumait son cigare tout en sirotant sa demi-tasse, tout à coup on sentait un malaise étrange comme couler subitement dans tout le corps.

— « Oh! disait-on, je ne sais ce qui m'arrive; que je me sens indisposé! Que je deviens malade! »

On se dépêchait, autant que les forces le permettaient, de rentrer chez soi, on allait se coucher, on était pris.

Au commencement, les effets assez bénins de la maladie n'inquiétaient pas trop les populations; la curiosité humaine y trouvait un aliment et l'on savait au moins de quoi causer: ainsi, deux amis se rencontraient en rue :

— « Ha! mon bon, que vous est-il donc arrivé? Voilà quinze jours que l'on ne vous a vu. »

— « Ne m'en parlez pas! Si vous saviez comme j'ai été malade! »

— « Mais, c'est comme moi! Quelle fièvre, n'est-ce pas! Et quel terrible mal de tête surtout! » — Etc. etc.

Une vieille dame allait voir une de ses amies, répétition du précédent dialogue, notablement amplifié.

Les forts, les invulnérables, tiraient vanité de leur chance et se moquaient de l'épidémie; les autres, au contraire, trouvaient un certain amour-propre à être

atteints, et considéraient comme n'étant pas à la mode, ceux qui échappaient à la contagion.

Mais, lorsque les cas devinrent graves et que les victimes succombèrent par milliers, alors on ne rit plus. Cela devenait sérieux. Pendant cette seconde phase, les ravages furent terribles; les vieillards, les enfants et les débiles ne purent résister au fléau, presque tous moururent, et l'on estima que la maladie tua, en deux mois de temps, plus de monde que la guerre la plus meurtrière. Bientôt on ne rencontra, en rue, que des gens en deuil, chaque famille ayant à regretter la perte d'un ou de plusieurs de ses membres. Cependant, s'il y en eut beaucoup qui pleurèrent, bien d'autres furent en fête, tels : les médecins, les apothicaires, les croque-morts, et surtout les héritiers; ainsi va le monde.

Au bout de deux à trois mois, comme toute chose doit finir ici-bas, les microbes ne trouvant sans doute plus de terrain favorable à leur développement, le nombre des malades diminua peu à peu, et les victimes qui avaient survécu se rétablirent lentement non sans se rappeler avec terreur leur maladie.

Telle fut, ami lecteur, l'origine et l'histoire du terrible fléau qui sévit dans ces dernières années et auquel on donna le nom d'*influenza*.

PAUL AMAURY

PETITE CHRONIQUE

Il paraît que l'élection prochaine de M. de Heredia à l'Académie française n'est pas douteuse. Tant mieux pour l'Académie !

La conférence du Jeune Barreau de Bruxelles a fait paraître, cette année-ci comme l'an passé, un luxueux *Palais-Noël*, vers et prose, illustré de nombreuses gravures et de planches hors texte. Parmi les illustrateurs : MM. Léon Frederic, Cassiers et Laermans. Parmi les avocats collaborateurs : MMes Edmond Picard, Eugène Robert, Octave Maus, Léopold Courouble, Demolder, Léon De Lantsheere, H. Carton de Wiart, Léon Hennebicq, Charles Dumercy, Jules Destrée, Maurice Maeterlinck, Van den Bosch et Bodeux. De Me Picard trois sonnets dont voici un :

L'Etang

Mon âme est un étang marécageux et mort.
Des vents glacés sans cesse y gémissent leurs plaintes.
Ecimés et marqués de sinistres atteintes,
Des arbres foudroyés en attristent le bord.

Les amours oubliés, les amitiés éteintes,
Le trésor douloureux des cruautés du sort,
Pourrissent lentement dans la vase qui dort,
Avec le terreau noir, avec les fleurs déteintes.

Lugubre lieu ! Pourtant en cet abîme sourd,
Quand d'un être que j'aime un mot jette la sonde
Et d'un coup imprévu frappe le limon lourd,

Un rayon se répand, un frémissement court,
Quelques pensers joyeux montent à travers l'onde,
Nénuphars étoilant ma détresse profonde.

Le Musée du Louvre a acquis, pour 18,000 francs, à la vente Leys, un admirable Breughel *La Parabole des Aveugles*. Pour le musée d'Anvers ont été acquises, à la même vente, plusieurs belles œuvres de Leys.

Lu dans les *Entretiens politiques et littéraires* la traduction d'une étude critique très admirative sur Verlaine, par M. Hedwig Lachmann, parue d'abord dans la *National Zeitung*, un des grands journaux berlinois. Il est assez curieux d'entendre un allemand révéler dans les œuvres d'u poète chauvin l'influence germanique : « Paul Verlaine, écrit-il, est né à Metz et l'intériorité toute allemande qui s'exprime dans la plupart de ses poésies, confirme la signification que l'on attribue à l'influence locale sur le développement des artistes. Le mélange de races des populations lorraines permet peut-être la supposition que du sang germanique coule dans les veines du poète. On peut même prétendre que Verlaine est le seul Français, ayant dans ses vers cette intimité profonde et émouvante, que l'Allemand considère comme le signe particulier du lyrisme, comme elle se retrouve par exemple dans les chansons populaires ou les poésies lyriques de pur sentiment de Gœthe. Gœthe l'ayant influencé d'une façon médiate, probablement par la poésie de Heine qui a sa racine dans celle de son aîné. Verlaine a en commun avec Heine la douceur mélodieuse de la langue, la sûreté de l'accent poétique, la souplesse d'expression, l'art du coloris, mais il le dépasse par le naturel et la simplicité de sa façon de sentir, par la grande ferveur de sa passion, par son convaincant emportement.... Pour la France gallo-romaine, Verlaine est assurément une personnalité sans ancêtres spirituels, née spontanément de l'Insondable. Son art rappelle tout au plus les vieilles ballades populaires de l'Alsace, de la Bretagne et de Normandie. Mais la captivante force émotionnelle de sa vie intérieure et l'indescriptible charme de son art parfait, feront de lui l'ancêtre d'une génération montante de poètes français doués d'une sensibilité profonde. Peut-être sèmera-t-il le germe fécond d'une définitive réconciliation des deux peuples, dont l'esprit se complète si essentiellement. Ainsi marche-t-il vers l'avenir, non avec les stigmates du fils stérile d'une époque de décadence, mais avec l'épineuse couronne de roses du martyr, précurseur d'une beauté nouvelle. »

Le docteur Bredius, directeur du musée de La Haye, a découvert récemment, chez un marchand de Londres, un tableau de Rembrandt, portrait de jeune femme, de grandeur presque naturelle. L'œuvre date de 1634, c'est-à-dire de la jeunesse de Rembrandt. Elle a été placée au Musée de La Haye.

Le *Figaro* fait relire, dans son supplément littéraire, un étrange poème en prose de J. K. Huysmans : *Le Hareng* :

« Ta robe, ô hareng, c'est la palette des soleils couchants, la patine du vieux cuivre, le ton d'or bruni des cuirs de Cordoue, les teintes de santal et de safran des feuillages d'automne !

Ta tête, ô hareng, flamboie comme un casque d'or, et l'on dirait de tes yeux des clous noirs plantés dans des cercles de cuivre !

Toutes les nuances tristes et mornes, toutes les nuances rayonnantes et gaies amortissent et illuminent tour à tour ta robe d'écailles.

A côté des bitumes, des terres de Judée et de Cassel, des ombres

brûlées et des verts de Scheele, des bruns Van Dyck et des bronzes florentins, des teintes de rouille et de fleurs mortes, resplendissent de tout leur éclat les ors verdis, les ambres jaunes, les orpins, les ocres de ru, les chrômes, les oranges de mars!

O miroitant et terne enfumé, quand je contemple ta cotte de mailles, je pense aux tableaux de Rembrandt, je revois ses têtes superbes, ses chairs ensoleillées, ses scintillements de bijoux sur le velours noir, je revois ses jets de lumière dans la nuit, ses traînées de poudre d'or dans l'ombre, ses éclosions de soleils sous les noirs arceaux. »

Par ce temps de démocratie, où tant d'ambitions font la cour au populaire, il est bon de signaler les conclusions d'une étude du savant M. Tarde, un des princes de l'anthropologie, sur les foules et les sectes au point de vue criminel. « Tout ce qui est génial est individuel », proclame-t-il. Une collectivité quelconque, foule ou assemblée, n'a jamais fait acte de génie : l'héroïsme collectif existe, le crime collectif aussi, la folie et l'imbécillité extrême collectives, aussi, le génie collectif, non. Aucune invention, aucune découverte ne fut l'œuvre d'une collectivité; toutes les révolutions ont été conçues et préméditées par un homme; tout plan de guerre génial a surgi d'un cerveau unique. De même tous les chefs-d'œuvre de l'art et de la poésie. La conséquence? c'est qu'au point de vue juridique, le jury est une erreur, le plus mauvais juge valant mieux comme intelligence que douze jurés; c'est qu'au point de vue politique, les peuples commettent une grave erreur en attendant d'une assemblée le soulagement de leurs maux; c'est que s'impose le gouvernement personnel : « Aussi longtemps qu'un cerveau bien fait l'emportera en fonctionnement rapide et sûr, en absorption et élaboration prompte d'éléments multiples, en solidarité intime d'innombrables agents, sur le Parlement le mieux constitué, il sera tout à fait puéril, quoique vraisemblable *à priori* et excusable, de compter sur des émeutes ou sur des corps délibérants, plutôt que sur un homme, pour tirer un pays d'un pas difficile. En fait, toutes les fois qu'une nation traverse une de ces périodes où ce n'est pas seulement de grands entraînements de cœur, mais de grandes capacités d'esprit qu'elle a un besoin impérieux, la nécessité d'un gouvernement personnel s'impose, sous forme républicaine ou monarchique ou sous couleur parlementaire. »

Grâce à des amis fidèles de Villiers de l'Isle-Adam, *Axël* sera, dit-on, prochainement représenté, ou plutôt récité, après les coupures indispensables, au théâtre de la Gaîté, à Paris.

On va inaugurer, à Ancenis, la statue de Joachim du Bellay, un des meilleurs poètes de la *Pléïade*. A cette occasion se prépare une édition de luxe d'œuvres choisies du poète, accompagnées de sonnets-hommages des principaux de nos poètes contemporains.

On annonce la fondation d'un important périodique français : *La nouvelle Revue internationale*, exclusivement littéraire, et qui s'est adjoint un comité belge de direction composé de MM. Eugène Demolder, Iwan Gilkin, Léon Hennebicq, Edmond Picard, J. de Tallenay, Emile Verhaeren et Vurgey. M. D.

Les *Tablettes Wallonnes* publient les noms des membres de la Commission qui vient de se constituer à Liége, à l'effet d'élever un monument à l'illustre musicien César Franck.

M. Paul Gérardy, directeur des « Tablettes Wallonnes », a été désigné pour remplir les fonctions de secrétaire de la Commission.

L'artiste chargé de l'exécution du monument, M. Joseph Rulot, s'est mis à l'œuvre et pourra bientôt exposer son projet.

Les souscriptions sont reçues aux bureaux des « Tablettes ».

CHRONIQUE MUSICALE.

Les concerts populaires ont bien débuté cette année. Au premier concert (10 décembre) Mr Dupont nous a fait connaître plusieurs œuvres intéressantes : l'ouverture de *Roméo et Juliette* de Tchaïkowsky, page d'une forte inspiration, d'un coloris éclatant, malheureusement beaucoup trop délayée. La symphonie en *la mineur* de Saint-Saëns est construite presque toute entière sur un thème assez nul par lui-même : néanmoins l'œuvre est d'un beau travail, très délicate mais aussi très froide! Le concerto en *sol mineur*, supérieurement exécuté par M. De Greef a généralement plu davantages, surtout par son scherzo, une perle. Monsieur De Greef s'est révélé *componiste* par une fantaisie sur des airs flamands; nous croyons néanmoins que sa gloire sera avant tout d'être un grand pianiste; peut-être se révèlera-t-il par des œuvres plus personnelles? Attendons! La suite n° II du *Peer-Gynt* de Grieg est très faible : à côté de passages bien venus, on y trouve des choses abominables... des danses exotiques dignes du musée Castan.

Au deuxième concert populaire (7 janvier) Mr Dupont a eu l'heureuse idée de faire venir un grand kapellmeister allemand : Hermann Levi, chef d'orchestre du roi de Bavière. Je ne me charge pas de faire des comparaisons entre lui et Félix Mattl de Carlsruhe que nous avons vu diriger le même orchestre l'été dernier. Levi s'est révélé interprète profond et délicat : la *Siegfried-idylle*, par exemple, n'a jamais été plus pénétrante que sous sa direction. Il a enlevé la 8me symphonie de Beethoven avec un brio entraînant. Il paraît que Weingartner de Berlin viendra diriger un prochain concert. Bravo!

Tout le monde sait qu'à Gand il n'y a pas de salle de concerts C'est pourquoi on a imaginé d'exécuter le *Paradis et la Péri* avec

d'autres belles œuvres, où?... à l'hippodrome de Mont-Saint-Amand!... au milieu de courants d'air capables de refroidir même la musique de Weber et de Shumann.

J. R.

A signaler à l'étranger.

A Milan, l'apparition et la représentation des *Médici*, texte et partition de Léoncavallo, première partie d'une trilogie intitulée *Crépusculum* et dont les deux suivantes sont titrées *Savonarole* l'une, *César Borgia* l'autre. Léoncavallo est l'auteur de ce *Bajazzo* qui en ce moment fait fureur à Vienne. Rival de Mascagni, il n'en a pas l'improvisation simple et large (je parle du Mascagni de *Rantzau*) mais sa technique est hors pair. Disons en outre très haut avec Hanslick le critique viennois dont les jugements ne sont pas toujours aussi équitables, qu'il y a du génie dans la partition des *Médici*, auquel l'éditeur Sonzogno a donné tous les soins typographiques possibles.

A Prague, une nouvelle et magistrale symphonie de Zdenko Fibich, le compositeur auquel on doit également une radieuse trilogie intitulée *Hippodamie*. Trilogie et symphonie sont de toute beauté.

A Budapest, une cantate de Köszler, le plus fort contrapuntiste de notre temps avec Brahms. Sous le titre : *Cloches de S^t^-Sylvestre*, Köszler célèbre le requiem de l'année et de ses morts... Une très grande œuvre, qui a place immédiatement après les cantates de Schubert, à côté du *Requiem* de Brahms. Partition extraordinaire, serrée, ardue. Köszler aime à se jouer en des exercices tels qu'une quadruple fugue à quatre voix : le merveilleux est que cela sonne bien, et qu'une telle discipline scolastique ne nuit aucunement à l'inspiration.

A Bucarest, notre savant collaborateur Leo Bachelin, bibliothécaire de S. M. le Roi de Roumanie, a réédité (Paris, Lemerre) sa traduction de la *Servitude de Pelesch* de Carmen Sylva parue ici même, et consacre au *château royal de Pelesch* une copieuse monographie (Paris, Didot) illustrée de plus de cinquantes gravures sur bois et eaux-fortes, ces dernières des plus remarquables. Le livre tout entier au reste est à consulter; c'est en somme le seul guide digne d'une résidence telle que Castel-Pelesch. Le château méritait un tel livre, et un artiste comme le Roi de Roumanie un tel bibliothécaire, — le Roi étant l'auteur du château, et Leo Bachelin l'écrivain que l'on sait.

A Vienne, deux nouvelles valses de Strauss : *Conte d'Orient*, dédiée au sultan, et *Rondes de mariage*, dédiée à la princesse de Bulgarie, la première d'un accent turc très prononcé pour qui connaît les musiques militaires ottomanes, l'autre... l'autre du Strauss, plus Strauss que jamais. — Pour chacune de ces valses Strauss a été décoré, et ce n'était pas volé!

A Paris, l'éditeur Guillaume prépare dans sa petite collection Nelumbo, une nouvelle traduction du Prince Bojidar Karageorgevitch actuellement aussi fixé à Vienne. Cette fois le Prince ne s'attaque plus à Tolstoï; après son chef-d'œuvre de traduction russe, il transpose du hongrois en français un récit de Jokaï, *Rêve et vie*. Le petit volume paraîtra pour le jubilé du grand romancier hongrois. Nous pouvons annoncer

aux lecteurs du Magasin littéraire la précieuse collaboration du Prince Karageorgevitch pour l'année 1894.

WILLIAM RITTER

LES REVUES

L'Université Catholique (15 décembre) : Platon, Elie Blanc; l'hymnologie dans l'office divin, Ulyssse Chevalier; Un nouveau livre sur Montaigne; A. Devaux.

Le Semeur (10 décembre) : Un drame de Pensée, Charles Fuster; Le Mouvement féministe, Renée Frérols.

(25 décembre) : *La Ménagère* André Theuriet; Fleur moissonnée, R. Tréniadeur.

Revue du Monde latin et du Monde slave (janvier) : Slavy Dcéra. En Ukraine, A. d'Avril; Bonheur méconnu (fin), Mary Floran.

Entretiens politiques et littéraires (10 décembre) : Paul Adam : *Le Génie latin;* Henry Bordeaux : *Les Fetits Socialistes;* Hedwig Lachman : *Paul Verlaine.*

Le Mouvement littéraire (8 décembre) : Conférence de M. Jean Delville sur le Sar Péladan. — (23 décembre) : Raymond Nyst : *L'Œuvre de maître Edmond Picard.*

La Nervie (décembre) : Arthur Symons (traduction de Henry Graviz) : *Maurice Maeterlinck;* vers de Fernand Roussel et Ernest Périer.

Le Réveil (novembre-décembre) : fragment de l'*Ecole des Princes* de Multatuli.

Mercure de France (décembre) : Charles Morice : *Paul Gauguin;* vers d'André Fontainas, Rambosson, Raynaud. — (janvier) : Raoul Minhar : *Les joies futures;* Saint-Pol-Roux : *Le Cimetière qui a des ailes;* Emmanuel Signoret : *Paroles sur la Montagne;* vers de Remy de Gourmont et Ernest Raynaud.

Revue générale (janvier) : Henry Bordeaux : *E.-M. de Vogüé;* Eugène Gilbert : *Revue littéraire;* O.-G. Destrée : *Les préraphaelites et l'art décoratif.*

L'Ermitage (décembre) : Alphonse Germain : *L'art et les pouvoirs publics;* Roland de Marès : *Les Flamands,* vers de Stuart Merrill et de Marc Legrand.

LES LIVRES

La Servitude du Pélesch, CARMEN SYLVA, traduit de l'allemand par L. Bachelin et J. Brun, avec une introduction et un commentaire. Paris, Lemerre, 1893. Prix : 3,50 fr.

La Servitude du Pélesch a paru autrefois dans le *Magasin littéraire.* Messieurs Bachelin et Brun viennent de faire rééditer l'œuvre

du royal auteur. Ils font précéder leur traduction d'une intéressante introduction où se trouve consignée la biographie de Carmen Sylva. Introduction est bien le terme exact, car la *Servitude du Pélesch* est le récit poétisé de la vie de la Reine de Roumanie et la notice de Messieurs Bachelin et Brun facilite l'intelligence du livre et en fait mieux pénétrer les allégories. M. H.

Histoire poëtique des Mérovingiens, GODEFROID KURTH. Schepens, Bruxelles; 1893. — La Science historique n'est pas ancienne semble-t-il; biens des époques sont à revoir, pour dégager des incertitudes nuageuses, des légendaires traditions les faits réels et certains. M. Kurth, dont le talent a déjà produit de si remarquables ouvrages, dont la sévère méthode a formé de si brillants élèves, a entamé l'étude de la période Mérovingienne.

L'origine des peuples barbares est généralement obscure; les sources précises font défaut, car la littérature vraiment historique est un produit de la civilisation. Les seuls documents sont les chants épiques transmis oralement de génération à génération. Si à l'origine cette poésie manque de précision et de vérité, si les premiers aëdes n'ont pas l'esprit critique qui fait défaut à l'enfance des peuples comme à celle des hommes, combien déformés ont dû se perpétuer d'âge en âge ces chants poëtiques, par les modifications, les ajoutes, les abréviations de chaque barde. Et cependant, ces compositions épiques fournissent à la science historique moderne une demi clarté, une part de vérité, un reflet de la sincérité des événements, mêlés aux exploits merveilleux dans la tradition populaire, encombrés de miracles trop multiples dans les récits d'origine monastique.

Ces rapsodies se retrouvent en règle très générale chez toutes les nations barbares; à l'égard des Goths, des Lombards, des Vandales et des Normands par exemple leur existence est établie. Si l'on n'a point une certitude aussi absolue en ce qui concerne les Francs, la méthode inductive permet de conclure en toute certitude à la diffusion de semblables poëmes parmi ce peuple dont sont issus les Mérovingiens. Et comme corroboration, des traces manifestes de ces récits épiques apparaissent dans les premières sources de l'histoire Franque : *Grégoire de Tours*, *Frédégaire*, *les Gesta regum francorum* ou le *Liber historiæ* d'un moine anonyme de Neustrie. Jusqu'à une époque récente, la science historique avait bénévolement et sans examen enregistré pour établies et certaines la plupart des données contenues dans ces sources de l'histoire franque. Amené par le raisonnement à soupçonner la part de tradition épique qui y est contenue, M. God. Kurth a entrepris de soumettre ces annales à une critique éclairée; il a cherché à discerner dans la relation de ces historiographes la part de tradition orale et épique de la portion historique constatée et vérifiée par les écrivains eux-mêmes; dans les vestiges poëtiques relevés, il s'est efforcé, à la lumière des demi-clartés qu'elles projettent, de reconstituer les événements offrant un caractère suffisant d'historicité. Et voilà l'explication et la justification du titre de l'ouvrage : *Histoire poëtique des Mérovingiens*.

Il faudrait appartenir au corps savant des historiens d'aujourd'hui pour émettre sur l'ouvrage un jugement autorisé; constatons du moins que les considérations et les raisonnements de l'auteur entraînent invinciblement la conviction du lecteur vulgaire. Pour certains passages des historiographies franques, le caractère fabuleux éclate manifestement : telles ces généalogies faisant remonter l'ascendance de Clovis jusqu'à Noé en passant par Odin; ces généalogies qui dans une branche latérale s'efforcent pour être complètes et présenter ainsi plus de vraisemblance, de comprendre le peuple romain et la nation troyenne. La double influence des traditions chrétiennes, et de la littérature latine est ici manifeste. Parfois l'invention est moins patente, par exemple quand il s'agit de classer parmi les héros plus ou moins fabuleux, Clodion, le prétendu père de Mérovée. Mais il nous est impossible d'insister; nous nous bornons donc à signaler le livre de M. Kurth comme présentant le plus haut intérêt, et comme orné de cette élégance littéraire qui caractérise les œuvres de notre éminent historien.

Et par un retour bien naturel aux choses du présent, la question se pose : Quelle sera l'influence de ce livre sur l'enseignement classique?

Hélas! nous le craignons bien, des années se passeront encore avant que son action s'y fasse sentir. Quelques milliers d'étudiants garderont de leurs humanités la conviction que Clodion fut le père de Mérovée, et que Tolbiac est l'endroit où Clovis remporta sur les Allemanes la victoire, cause déterminante de sa conversion.

Humanités! Etudes destinées à former un homme, un homme complet, un homme capable de figurer dignement dans la société ..... contemporaine, pensons-nous. Et cependant n'est-ce pas un peu de hasard et par bonnne fortune que tant de jeunes gens, au sortir de leurs études moyennes supérieures, ont quelque vague idée de ce que signifient les mots : Austerlitz, Restauration, Plébiscite, Sedan, Plevna, Congrès de Berlin et Triple Alliance? Du moins connaissent-ils l'historiette de Romulus, Remus et la louve, la légende des Horaces, la vertu? de Lucrèce. Il y a cependant des littérateurs qui ont eu, même à l'époque moderne, des imaginations plus intéressantes. Mais quoi d'étonnant dès lors si les progrès de la science historiqne restent étrangers à l'enseignement, puisque l'on attend pour y faire connaître même l'histoire contemporaine qu'elle ait eu le temps de se brouiller, de s'obscurcir par la distance d'un siècle, d'être devenue de l'*histoire poëtique?*

M. H.

Une Ame wallonne par ARTHUR DAXHELET, Bruges, Popp.

Très simple et brève histoire, dépouillée de tout psychologique pédantisme; une histoire d'enfant contemplatif, grandi parmi les rusticités du natal hameau de Wallonie, et que le sort exile adolescent de sa minuscule patrie, pour le jeter dans la Carthage flamande et l'y tuer. La nostalgie l'y tue, en effet, malgré l'amour d'une douce payse exilée comme lui; il ne retourne au pays que pour y mourir. Vous le voyez, c'est d'un sentimentalisme quelque peu naïf; le charme en

est grand néanmoins et ce conte de angue nerveuse, chantante et pittoresque, range M. Arthur Daxhelet parmi les conteurs les plus délicats de la Wallonie.

D.

Le Verbe auroral par JOSÉ HENNEBICQ. Malines, Godenne.

Il y a idéalisme et idéalisme; celui qui revêt d'expressions liturgiques des pensées plus que profanes, inspire une répugnance plus grande que le naturalisme même et n'est rien moins qu'une glorification de l'idéal. M. Hennebicq ne semble pas convaincu de cette vérité. Son recueil révèle un beau talent de poète; on y trouve par moments de nobles élans, des pièces très pures, mais on constate aussi plus d'une fois, que son idéalisme ne va pas au-delà de la forme. Pourquoi « *Malaise* »à coté du « *Port* « et du « *Phare* »? H. H.

Souvenirs d'Auberge par PAUL HAREL. Paris, Vic et Amat, rue Cassette, 2 frs.

Voici un des rares livres littéraires dont on peut dire sans restriction aucune : *Il est excellent!* Si vous voulez respirer à pleins poumons l'air vivifiant de la campagne normande, si vous aimez les sentiments nobles et purs d'un grand cœur, lisez ces *souvenirs*. Ah! le précieux livre! il vous fait oublier qu'il existe des naturalistes et des idéalistes et vous entraîne par son style a la fois artistique et bon-enfant dans un monde de charité délaissé par les auteurs en vogue.

Paul Harel, couronné comme poète par l'Académie, (Aux champs, Lemerre) vient de recevoir pour ce volume de prose un prix de 1500 frs. décerné par la Société des gens de lettres. Jamais récompense n'a été mieux méritée. Harel s'est fait en France le chevalier de deux idées : la famille nombreuse et le maintien du paysan au village. Il défend ces idées en prose et en vers avec un talent supérieur et une foi robuste. Tout est sain et vigoureux dans son œuvre; Harel est le de Vogüé des champs avec moins de théorie et une noble surabondance de charité. En terminant la lecture de ces *Souvenirs* on ne peut s'empêcher de s'écrier avec un des personnages du livre; — Harel, vous êtes un chic clérical!

H. HOORNAERT

L'Ermite blanc et autres récits, de CORRADO RICCI, traduit par Franco Arlotta. Nice, Imprimerie des Alpes maritimes.

Des nouvellettes et des croquis d'une imagination et d'un style chaud, doux et coloré rappellent des légendes poético-religieuses de la campagne de Bologne. L'Italie mystique du moyen-âge reparaît là évoquée entre deux descriptions intimement senties de la Romagne.

M. H.

PAGE DE VIE

A l'été commençant, sous le ciel du matin drapé, comme une jeune fille en ses vêtements de fête, d'une impalpable gaze rose, la nature joyeuse, avec ce premier sourire de l'éveil, qui prodigue sans calcul toutes les grâces, épanouit ses fleurs emperlées de rosée et éparpille dans l'air qui tiédit comme pour l'en remercier, l'invigorante robustesse de ses senteurs.... Tout est beau : les feuillages exécutent en sourdine cette radieuse symphonie du vert, où sonnent comme de lointaines claironnées de cuivre, les tons chauds des hêtres, et où — tandis que très mélancoliquement les saules frôlent des harpes mélodieuses — la sveltesse et la pâleur des bouleaux, semblables à des violons chantant un andante suave, murmurent un thème rêveur; tout cela, enveloppé et soutenu de l'accompagnement très monotone et très lent que fait à cet hymne des tonalités, la teinte éteinte des gazons étendus.

Et comme impérialement le soleil baigne ce magique orchestre de ses ors qui s'allument; comme joyeusement au dessus de ces notes graves, en cantiques bénisseurs, vers le ciel d'une si lumineuse douceur qu'on le croirait ému, s'échappent de gais trilles d'oiseaux. — Que de sensations dans l'âme à ces instants uniques : les yeux s'ouvrent enfiévrés de désir, pour fixer,

sur des prunelles qui passent, toute cette immuable splendeur des choses.

Et soudain, de regarder, rien que de regarder presque sans voir — voici monter à l'âme une lassitude; cette sensation d'écrasement effleure, que José-Maria de Hérédia a si magnifiquement rendue en un vers limpide et fastueux comme le spectacle qui l'inspire, quand il disait :

« Cependant les soldats restaient silencieux,
« *Eblouis par la pompe imposante des cieux.* »

Une lassitude monte à l'âme, et les paupières battent, les yeux se ferment.... Le passant se détourne et s'en va.... Pourquoi?

Ah! c'est que dans l'orgueil de sa première ivresse, il a voulu saisir l'intangible chimère que tout poète porte en soi comme un ver rongeur, c'est qu'il a tenté l'irréalisable exploit auquel ne suffit pas même une âme de génie; enfermer l'*infini*, dans *un* coup d'œil! — L'effort en est surhumain; et vaincu, le passant s'est détourné humilié de n'être qu'un homme... Et il s'en est allé, le lâche, sans songer que la plus petite parcelle en était précieuse infiniment, et que celui-là qui eut rapporté à ses frères et fixé dans un verbe lapidaire le moindre atome de ces magnificences, eut fait une immense charité intellectuelle.

C'est ainsi que pitoyablement avortent les trop beaux rêves!

N'est-ce pas que souvent il en va de même dans la vie?

Ah! nous l'avons tous connue, l'aube empourprée et frémissante : au seuil de nos adolescences, nos regards charmés ont contemplé la vie et, comme les espoirs d'alors, semblables à autant d'étoiles scintillantes, l'illu-

minaient de leur lueur d'aurore, telle que ces Syrènes antiques dont la beauté n'attirait les voyageurs que pour les perdre plus sûrement, la vie qui voulait nous broyer a commencé par nous séduire. Curieux du monde où nous entrions, nos yeux voulaient tout scruter — ambition toujours la même, d'éviter les embûches, de surmonter les obstacles, ambition d'ailleurs commune à tous les débuts. Ironie des choses! Nous croyions affronter des broussailles déconcertantes, escalader des rocs ardus, franchir d'impétueux torrents... or, devant nous, un champ s'aplanissait vaste et superbe, aux routes déclives et ombreuses contournant un merveilleux lac d'argent dont les flots s'irisaient aux feux du soleil levant. Dans l'air, une balsamique senteur s'épandait, faite de tous les parfums assemblés qu'exhalait le champ voisin. Dieu! la flore magnifique qui s'y épanouissait! Là, d'entre les épaisses touffes de violettes, délicat et antique symbole d'humilité chrétienne, fusaient les grands lys suaves des chastetés évangéliques; les roses aux corolles foncées disaient les solides vertus d'intérieur, tandis que leurs sœurs plus pâles, parlaient de douce et bienveillante charité; plus loin, célébrant les altiers dévouements, se dressait la royale majesté des œillets, et l'universelle bonne volonté des hommes recouvrait partout le sol d'une mousse riante. Telle à nos regards candides s'offrait la vie heureuse, hiératiquement ceinte de la tiare trois fois royale du vrai, du beau et du bien! Et voici aussitôt, — ce que c'est que de nous! — que la méfiance nous sembla vaine, et que ce mirage délicieux, nous parut une tangible réalité. Ah! trompeuse vie, ta coupe nous avait versé le dictame divin de la confiance : avidement nous avions bu la décevante liqueur et l'ardeur maintenant, une ardeur bellement généreuse faisait battre le sang dans nos veines et nous conviait aux âpres luttes, couronnées des glorieux triomphes! Comme des étalons cabrés brisant les traits

qui les retiennent, s'élancent naseaux au vent et crins hérissés par la hautaine solitude des steppes sauvages vers le soleil et la liberté, de même hardis et fiers nous nous ruâmes, sous les ombres bienfaisantes et douces, vers l'éclatant soleil des héroïsmes, vers la liberté superbe de bien faire et de bien dire...

Héroïsme, bien faire, bien dire! — L'horizon qu'illuminent ces mots est vaste : leur champ d'activités sans bornes : nos juvéniles enthousiasmes pouvaient se donner carrière....

L'heure présente est capitale, génératrice qu'elle est de choses neuves dans tous les ordres d'idées, mais, précisément à cause de ce parallélisme d'évolution dans tous les domaines, quelle heure émouvante, quelle heure impérieuse, quelle heure créancière implacable de l'action de tous! De *tous*, car partout les mêmes symptômes s'accusent, partout — on l'a répété assez — les antiques forteresses bastionnées d'à-priorismes faux, crénelées de préjugés vains, s'effritent pierre à pierre.

Un regard, encore une fois, sur toutes ces ruines et tous ces renouveaux.

Toute science est dépendante : au dessus d'elle il y en a une plus haute, il y a la science du sublime, c'est à-dire la science de Dieu. Et bien, dans le mouvement dont je parle, la théologie n'est pas demeurée en arrière.

Ecoutez ces lignes suggestives d'un prélat distingué, Son Em. le Cardinal Bourret, évêque de Rodez : « Je me tue, écrit-il, je me tue de dire qu'il faut réformer nos études théologiques dans le fonds et dans la forme, si nous voulons les rendre utiles et nous faire accepter par des auditeurs fatigués de cette vieille archéologie dont une partie est bien démodée.... » Remarquez que

ce n'est pas là lettre morte, verbiage vain; voyez les œuvres. L'enseignement théologique a été le premier à reconnaître la justesse de cette vérité latente au fond de beaucoup d'esprits et qu'exprima un jour publiquement Mgr de 't Serclaes, président du collège belge à Rome : « Une des grandes erreurs pédagogiques de notre temps disait-il à tous les degrés de l'enseignement a été de ne pas tenir suffisamment compte de la formation subjective de l'étudiant au point de vue scientifique, pour ne considérer que l'utilité objective plus ou moins démontrée des matières à étudier. » (1)

C'est à l'intelligence approfondie de cette vérité que nous devons les études théologiques dans leur forme actuelle, révélatrice d'une nette aperception des besoins primordiaux de l'esprit contemporain.

Appesanti sous sa vétusté vénérable le vieil arbre touffu s'inclinait : les suppressions sont venues élaguer les branches inutiles, les réformes ont taillé et restreint les rameaux accessoires et la tête dégagée s'est vigoureusement reprise à verdoyer. « La théologie dogmatique est replacée au rang éminent qui lui convient; ce n'est pas que l'on néglige le droit canon, la théologie morale, l'écriture sainte, l'histoire ecclésiastique, non; mais la dogmatique qui cherche la compréhension intime des dogmes, autant que leur défense et la preuve de leur existence, est désormais le fondement et l'objet principal des études théologiques » (2).

Je veux bien que le mouvement dont je parle soit à peine ébauché. Qu'importe, puisqu'il a l'avenir pour lui! D'ailleurs, si tout était fait, quel besoin existerait de rappeler ici cet essentiel terrain d'activités? — Essentiel en effet mais non pas unique. De même que la

---

(1) Mgr DE 'T SERCLAES. — *Congrès de Malines* 1891.
(2) Idem.

science sublime, cette autre science que les vieux auteurs dénommaient pieusement sa servante « ancilla theologiæ » la philosophie, est elle aussi travaillée d'un intense renouveau. Hegel, Fichte, Schelling, Kant, l'avaient entraînée dans les nuageuses rêveries de leurs imaginations germaniques; Auguste Comte et les positivistes l'avaient embourbée dans l'exclusivisme souverain de la matière.

Au milieu de ce chaos une voix solennelle se fit entendre : Léon XIII rappelait la philosophie à la grande tradition scolastique. Avec sa vigueur de pensée, avec son énergie de vouloir, le pontife s'appliqua au perfectionnement des études philosophiques... Au rappel sonné, voici que le réveil se produisit général. De vieux principes tels que ceux-ci : Omnis cognitio oritur a sensu. Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu, exhumés du cercueil vétuste qui les contenait, vinrent rappeler au monde stupéfait l'antériorité des idées d'observation, d'expérimentation sur les sciences de ce nom, sciences que l'on croyait essentiellement modernes. Décidément, rien n'est neuf : quel écueil verra mourir le dernier flot des vanités humaines, puisque la théorie des localisations cérébrales se trouve en germe dans St-Thomas! — Encore une fois, rien n'est achevé dans la réforme : celle-ci ne saurait d'ailleurs être définitive. Le dogme est éternellement immuable et ce qui gravite autour de lui participe de sa nécessaire immutabilité. Mais les contingences? Repoussant énergiquement leurs ultimes conclusions qui refusent à Dieu même l'existence objective et séparée de nous, limitant leurs hypothèses — et dans ces matières tout est hypothèse — à ces mêmes contingences dont je parle, les Allemands n'ont-ils pas peut-être rencontré une grande part de vérité avec leur perpétuel et exclusif subjectivisme?

Je n'ai pas compétence pour me prononcer, mais la théorie me sourit, et de trop intimes liens l'unissent à l'impressionisme artistique pour que je cherche à

combattre cette inclination de mon esprit... Qu'importe d'ailleurs ici l'objective réalité? Une chose est certaine : l'évolution sur le terrain de la philosophie, comme sur tous les terrains des connaissances humaines Dès lors, une plus séduisante activité existe-t-elle que de bâtir sur des ruines récentes et d'apporter à l'édifice de l'avenir, la contribution de ses efforts et de ses idées?

Faut-il parler aussi de l'économie sociale et signaler encore les capitales différences qui séparent les idées naissantes des doctrinarismes anciens? A quoi bon? La Justice opprimée, brisant les liens dorés qui l'assujettissaient, s'est dressée vengeresse. Elle a clamé bien haut toutes les iniquités, toutes les lâchetés de l'argent. Une poussée formidable a surgi, faite des griefs longtemps méconnus des humbles, faite des générosités trop tardives mais sincères de quelques-uns, faite surtout du sentiment intime, qui malgré tout a pénétré une partie des possédants, de la légitimité de ces revendications. Et la vieille machine sociale s'est détraquée : le vice originel de la bourgeoisie va terrasser enfin cette société tarée, gangrénée et pourrie qui n'a devant l'inéluctable fin que les lâches regrets de quitter son or. Ses victimes à elle surent jadis mourir avec noblesse et dignité : Quoiqu'il arrive, la bourgeoisie agonisante n'aura pas cet honneur : Egoïste et lâche elle a vécu, égoïste et lâche elle s'en ira. Plaise à Dieu que sa grandesse ne meure pas dans le sang, comme elle est née dans le sang!

De plus glorieuses circonstances encore une fois se peuvent-elles imaginer, pour l'entrée dans la lice?

De même que l'économie sociale, et sous la poussée en partie des mêmes causes, la science du droit est en train de se modifier : Dans sa philosophie s'introduisent et prennent rang les influences scientifiques de l'atavisme, des altérations passionnelles de la responsabilité, de l'hypnotisme, de toutes les récentes constations de l'anthropologie

sainement comprise. Dans son intrinsèque organisation, les mutations vont être plus étranges, et c'est justice vraiment qu'avec le règne de la bourgeoisie tombe le monument suprême de son égoïsme, que l'organisation juridique s'épure de toutes les vilénies accumulées.

Au seuil de notre siècle une suggestive représentation eut lieu de l'éternelle comédie humaine : Clergé et Noblesse venaient d'être spoliés de leurs biens, il y avait des voleurs publiquement patentés. Mais ces généreux de la veille, ces indignés d'hier contre l'or des gentilshommes et des prêtres, s'étant gorgés à satiété, dépouillèrent soudain le vieil homme et apparurent aux regards stupéfaits, non pas nus comme de petits Saint-Jean, mais raides et solennels ayant revêtu l'hiératique tabar de leurs conservatismes. Et voici qu'à la gloire de la propriété, dont ils étaient, croyaient-ils, les désormais immuables détenteurs, ils dressèrent la monumentale ironie qu'est — émanée d'eux — l'œuvre législative de la Révolution. Comme les philosophes d'alors durent ressentir une douce hilarité à contempler ces soudaines et totales conversions. Car elle est bien faite, l'œuvre des bourgeois repus! Ouvertement ils avaient volé des centaines de milliers d'hectares de bois et de terres arables, des fermes opulentes et des châteaux magnifiques et les voici qui, sans rire, édictent les pires peines contre le malheureux dévoré de faim, coupable d'avoir dérobé un petit pain d'un sou!

L'Eglise maternelle et bonne reconnaît le droit exprès à celui qui n'a que ce moyen de ne pas périr, de prendre ce dont il a l'absolu besoin. Et pénétrés de la sainteté de leur mission, oublieux de leurs propres antécédents, ces détrousseurs retirés des affaires et dorés sur tranches, se sont crus plus justes que l'Eglise désintéressée. Faut-il parler de leur Code civil? Du Code civil qui couvre, d'une tutélaire sauvegarde, toutes les voluptés égoïstes par la prohibition de la

recherche de la paternité? Du Code civil qui en est venu, peut-être grâce à l'intelligente interprétation de la jurisprudence à exiger de l'ouvrier victime d'un accident de travail, pour qu'il puisse obtenir une indemnité du patron, la preuve que l'accident est arrivé par la faute du patron et que l'accident est la cause d'infirmité ou de mort? Je le répète, elle est bien faite l'œuvre des bourgeois jouisseurs : le monument est digne de ses auteurs. Avec sa complicité, les banquiers draînent comme Erlanger les millions des naïfs. La justice est saisie de ses escroqueries : elle hasarde un blâme timide; mais, les bras liés par la lettre des textes, elle ne peut condamner comme elle devrait le faire. — Et bien, c'est contre cette iniquité que l'opinion publique indignée se lève aujourd'hui, comme elle se lève ou se lèvera contre tous les archaïsmes injustes tels, par exemple, que l'infâmie du régime actuel sur la chasse. Ah! être le porte-drapeau de ces idées, être celui qui jettera bas définitivement la formidable bastille de tous les égoïsmes, quelle gloire, et comment ne nous tenterait-elle pas?

Nos premiers maîtres, dans la lointaine enfance, nous ont raconté jadis que dans l'ancienne Egypte, à Thèbes, la statue mutilée du roi Aménophis charmait l'aurore naissante, au lever du soleil, d'une harmonie délicieuse. Je vois dans cette gracieuse légende un apologue à peine voilé. La statue mutilée n'est-ce pas l'Art du milieu de ce siècle, matériel, naturaliste, exclusivement soucieux de la plastique des choses? un art châtré, un art d'où la nostalgie du divin a disparu et qui n'est plus qu'un beau corps aux lignes impeccables, dont la vie se serait retirée? Et ce lever de soleil éveillant dans la statue de si délicates musiques, n'est-ce pas l'idéalisme, cet astre merveilleux que nous avons vu monter à l'horizon, pâle et vacillant d'abord, dont les rayons plus éclatants ont déjà dissipé les

nuages enveloppants et ramené la vie dans le corps inerte, dans l'Art prostitué?

Si la mort scellait définitivement dans la tombe tout ce qui fut l'homme, il en est peu qui hésiteraient à admettre cette devise d'une récente revue littéraire : « Le but de la vie est de faire de la vie un objet d'art. » C'est dire l'importance qu'offre aux yeux humains, toute manifestation artistique.

Lutte poignante dès lors, que celle de ces deux forces vives de l'Art : l'idéalisme et le naturalisme, mais lutte dont l'issue n'est plus douteuse, car les âmes dans leur divin besoin d'infini sont conquises à l'Idéal. Sous des formes diverses, la même tendance se manifeste. « Mysticisme, symbolisme, occultisme, comme le disait Firmin Vanden Bosch dans un des derniers numéros du *Magasin Littéraire*, le nom chaut peu, puisque sous ces noms divers c'est le christianisme qui fait dans l'art et dans les lettres sa réapparition vengeresse. » Dans l'art et dans les lettres, oui, car comme pour tout mouvement de ce genre, l'évolution est simultanée, accusatrice de tendances d'âmes. Pourquoi insister sur l'état de la littérature actuelle? La constatation en a été faite souvent. Quant à ceux qui nieraient la transformation de la peinture ou de la sculpture par exemple, la naissance en Angleterre, il y a quelques années, de cette école préraphaëlite, tant raillée par le *Punch*, qu'est-elle autre chose qu'une manifestation locale de l'état général des esprits?

Ecoutez comme Taine — la citation est de l'*Avenir Social* — caractérise ces grands artistes, peintres, sculpteurs et poètes qui ont nom Dante-Gabriel Rosetti, Swinburne, William Morris, Burne Jones, Watts, etc. : « Ils se révèlent, dit-il, uniquement soucieux de fixer les impressions de la personne morale, le dialogue silencieux de l'âme et de la nature, le retentissement d'un *moi* profond plein de cordes vibrantes, d'une

grande harpe intime qui répond par des sonorités imprévues à tous les chocs du dehors. Pour eux, ce moi puissant est le principal personnage du monde. Invisible, il se subordonne et il rallie toutes choses visibles. L'être spirituel est le centre auquel le reste aboutit. »

Esquissée d'une manière rapide et nécessairement incomplète, — combien sèche aussi hélas — voilà bien la situation actuelle des idées : du vieux qui s'écroule et du neuf qui arrive à la vie. Et devant l'universel travail de renouveau, comment se défendre de transcrire ici cette image éclatante de Zola, si essentiellement caractéristique de l'état présent : « En plein ciel, dit l'épique romancier, le soleil d'avril finissant rayonnait dans sa gloire, échauffant la terre qui enfantait. Du flanc nourricier jaillissait la vie, les bourgeons crevaient en feuilles vertes, les champs tressaillaient de la poussée des herbes. De toutes parts des graines se gonflaient, s'allongeaient, gerçaient la plaine, travaillées d'un besoin de chaleur et de lumière. Un débordement de sève coulait avec des voix chuchotantes; le bruit des germes s'épandait en un grand baiser. Encore! Encore!... »

Le voilà donc le large champ, où fougueusement, comme des étalons cabrés, dévalèrent nos adolescences enthousiasmées. Fièrement claquaient au vent les multicolores pennons de nos ardeurs : chevaliers hardis, bardés de l'acier miroitant de nos illusions, aigrettés au heaume du noble cimier de l'espérance, comme les conquistadores d'autrefois infatigables à la poursuite de l'or, tels, je l'ai dit, nous courions avides vers le rayonnant soleil des héroïsmes, vers la liberté superbe de bien faire et de bien dire! Incomparable arène, encore une fois que celle où nous entrions : ah! redresseurs de torts, la besogne nous attendait !

Le voyageur assoiffé, perdu dans les sables du désert et sentant venir les premiers effluves du simoun, jette sur l'horizon sec et brûlant un regard épouvanté. « Boire l'eau du ciel sous les palmiers poudreux ! » gémit-il comme la cavale de Musset. Et voilà soudain qu'à ses yeux, brillants de désir, apparaît le lac souhaité. Haletant, il se redresse, presse le pas ranimé par cette joie... Il touche au but convoité... Misère, le vain mirage s'est éclipsé ! — Mirage du désert, mirage de la vie, les mêmes lois vous régissent : vous éblouissez un instant vos victimes trompées, mais vous n'éblouissez qu'un instant et le réveil est plus amer, et plus âpre est la réalité, après le beau rêve déçu.

Eblouis, ah! nous l'étions! Les séductions avaient produit leurs fruits : à grands traits nous avions bu la coupe fallacieuse que nous tendait la vie avec son geste gracieux d'Hébé familière, nous avions bu et l'ivresse nous tenait, l'ivresse de la confiance. C'était si simple aussi que de croire; les choses devaient se passer de la sorte : le bien aisé à faire, la vertu toujours récompensée et les méchants — combien rares d'ailleurs — impitoyablement abattus sous le glaive vengeur du bon droit. Et puisque tout réussit aux hommes de bonne volonté, pourquoi ne pas tout tenter? Disons-le franchement, abusés que nous étions par ce mirage éclatant du bien facile à accomplir, nous avons tout tenté... hélas, c'était faire à notre manière, le surhumain effort d'embrasser l'infini dans un coup d'œil.

Le passant, dont je disais en commençant la symbolique histoire, y fut vaincu. Avons-nous mieux réussi? Non, n'est-ce-pas? L'homme ne peut aboutir quand il vise un but supérieur à sa nature : cet échec, malgré notre bouillant départ, quoi vraiment de plus naturel? Comme le papillon, dont le butinement volage se pose un instant sur la fleur entrevue pour lui baiser la corolle, ainsi notre esprit voltigeant de l'un à l'autre,

effleura un moment chaque objet, abandonnant toujours l'occupation présente, pour une autre nouvelle, qu'il ébauchait à peine. Dans cet universel effort de réceptivité, les forces vives de notre intelligence s'éparpillèrent et ne pouvant se fixer sur rien de stable, l'acuité de notre observation s'émoussa : Nous aussi nous fûmes vaincus.

Mais quand eût échoué son gigantesque dessein, le passant fut lâche, et parce qu'il n'avait pas suffi à tout, rien désormais ne sut captiver son orgueil humilié. N'avons-nous pas agi de même, lâchement?...

Ah ! l'on tombe de haut quand on tombe de toute la sereine altitude d'un rêve : il arrive aux âmes sensibles, qu'elles soient blessées à mort et ne se relèvent plus. D'entre nous combien ne se sont pas relevés? Et pourtant, hélas, cette lâcheté à reprendre l'action parce qu'un sec coup de vent a flétri la gloire du bel arbre fleuri, lâcheté que ne peuvent comprendre ceux-là qui dans la vie n'ont jamais souhaité aucune spiritualité, cette lâcheté est génératrice parfois des plus graves conséquences, qui toutes pourraient être ramenées à ces trois principales : stagnation intellectuelle, scepticisme affecté, défiance et timidité.

Stagnation intellectuelle. — Et oui, après les vaillances de début à jamais éteintes, après l'universelle curiosité prise au traquenard de la vie et détruite sans rémission hélas, la stagnation, l'ataxie. Car c'est une chose étrange, l'abattement que provoquent en nous ces premières morts de rêves. Alors que dans la vie il en faut successivement abandonner tant qu'on finit par les quitter d'instinct, presque sans regrets, les premiers qui tombent arrachent un gémissement douloureux et révolté... et comme longtemps plaintif et navrant permane en nous le déchirement qu'ils font au cœur! L'illusion, c'est la fleur, il faut bien que le fruit se forme... Pourquoi donc certains ont-ils pleuré la

chûte de la fleur comme si cette fleur était le but? Hélas, portant ainsi au fond de l'âme le deuil mélancolique et secret de leur rêve inéluctablement mort, ils ont laissé se rouiller en eux le ressort de l'activité. La meurtrissure du cœur ne s'est pas fermée : ils ont goûté une amère joie à sentir en eux palpiter, comme un doux oiseau blessé, cette poésie divine du regret et le courage a fait défaut à leurs vaillances déçues, pour, sur les ruines de cet idéal sublime mais supra-humain : *ad altissima*, instaurer un idéal nouveau, sublime aussi, mais tangible celui-là : *ad altiora!* Et ils sont nombreux ceux-là!

Dieu! la triste vie : l'heure s'enfuit au sablier du temps et l'horizon en reste vide, morne et dolent, sans que s'égrène au loin la monotone sonnerie des cloches, obligatoire des paysages de deuil. Il fait froid pénétrer dans cette vie; la sensation perçue en est comme d'une ruine gigantesque profilant ses arrêtes grimaçantes sous la phtisie pâle d'une lune de gel, ou comme d'un vieux caveau sépulcral où nul cadavre n'aurait dormi son éternel sommeil. Pas la moindre brise réchauffante de spiritualité : une atmosphère lugubre plane. Le néant de l'activité a produit son œuvre, le néant de la pensée, et dans cette âme née compatissante et bonne, nul vestige n'a perduré des primitives qualités. Celui-là est légion dans les rangs de la jeunesse contemporaine; et celui-là cependant qui végète cette existence sans air et sans lumière, a eu, le croirait-on, son heure de juvénile enthousiasme et de délirante activité? Mais une crise est survenue dans sa vie, crise capitale et où ne suffisaient pas ses seules forces. Il est resté dans la lice seul et sans parrain d'armes : il a succombé!

Des âmes existent, d'une aristocratie d'esprit supérieure, que la même crise a broyées. La déchéance chez elles n'a point eu d'identiques effets, car ce qu'ici nous pleurons, ce n'est pas un deuil d'intellectualité, c'est

un deuil de caractère. En eux aussi la blessure est restée saignante : leurs rêves brusquement envolés ont chez eux, comme chez les premiers, laissé du vide que rien ne pourra combler. Mais leur supériorité d'esprit les a gardés du désœuvrement absolu : mortes néanmoins leurs illusions, morts leurs enthousiasmes! Leur confiance une première fois surprise est désormais défunte irrémédiablement. Et devant les perfidies infâmes de la vie, indignée, leur foi s'en est allée... Quoi de vrai puisque le rêve trompe? Quoi de saint puisque les chères intimités de cœur, la brutalité du réel les a profanées? Ah! combien vraie cette belle parole d'Alfred de Musset :

> ..... En traversant l'immortelle nature
> L'homme n'a su trouver de science qui dure
> *Que de marcher toujours et toujours oublier!*

Plut à Dieu qu'ils eussent oublié, peut-être la route leur eut semblé moins dure à reprendre. Mais l'oubli n'est pas venu, et l'orgueil, incorruptible et perspicace sentinelle, veillant à l'assaut possible des duperies prochaines, ils se sont bardés la poitrine du triple airain du scepticisme. Les voilà, railleurs impitoyables qui marchent dans la vie, soufflant le vent empesté de leurs rires sur toutes les naïves candeurs, paralysant de leurs altiers dédains toutes les poussées généreuses. Ils vont ainsi semant la mauvaise graine de la méfiance, récoltant l'ivraie de la colère, heureux seulement quand au passage de leur course errante ils rencontrent, navrante et délaissée, une confiance trompée comme la leur le fut, et qui exhale contre la vie l'impuissante vengeance d'une exacerbée imprécation. Et au seuil rayonnant de la jeunesse ils étaient pourtant gais et souriants, joyeux de se confier; ils portaient haut et ferme la chère bannière de leurs convictions. Qu'est-ce donc qui a fait retomber contre la hampe les plis endeuillés et mornes de ce

drapeau? Ah! pour eux aussi une crise est survenue dans la vie, crise capitale et où ne suffisaient pas leurs seules forces. Eux aussi ils sont restés dans la lice seuls et sans parrains d'armes, et eux aussi ils ont succombé!

La frêle et irritable fleur du mimosa, la sensitive quand l'effleure le moindre contact, replie ses feuilles et clôt sa corolle tremblante, comme soucieuse de dérober à toute brutalité l'intime trésor de sa grâce. Telles devant l'universelle et insultante indifférence des hommes, les âmes d'élite ont la pudeur de leurs désenchantements, et ferment aux curieux le sanctuaire caché de leur cœur où dort la cendre mal éteinte des souvenirs.

Je le disais en commençant et je n'avais pas tort : la vie qui voulait nous broyer a commencé, l'infâme, par nous séduire : encore des victimes! Le lamentable échec des primes aspirations a produit son œuvre, — constatez, toujours le même, — le découragement; mais ici la morbide prédisposition d'un caractère de rêverie calme et d'intérieur reposant a amené cette autre conséquence la plus certainement douloureuse, le repliement sur soi-même et la timidité défiante. Pauvre âme de poète, délicate hermine qui t'es retirée à l'écart, pour lentement, loin des yeux railleurs, dépérir de l'éclaboussure qui a maculé la liliale blancheur de tes rêves, pauvre âme dolente et froissée, tu ne diras pas les affres qui te torturent, car tout bas, je t'entends qui murmures avec le poète :

..... « J'ai souffert un dur martyre
Et le moins que j'en pourrais dire
Si je l'essayais sur ma lyre
La briserait comme un roseau! »

Non: ces douleurs-là ne se disent point : elles sont exclusives des matérialités ambiantes, et rares pour cela, ceux qui les subissent. Un berceau virginal autour

duquel dans l'émolliente joie d'un perpétuel rayon d'or, les célestes théories du rêve nimbées d'une verte auréole d'espoir ont déployé leurs chœurs aériens, une enfance fleurie de roses et embaumée du lénifiant parfum des lys, un seuil d'adolescence qu'illumina l'enchanteresse vision d'une vie bonne et bienfaisante, — et puis soudain brusquement, la confiance déçue, l'ardeur évanouie, l'incurable et désastreuse timidité qui courbe la tête et scelle les lèvres... Douloureux poème qui restera éternellement à faire!

Encore une fois, la crise capitale a rencontré ici une nature confiante et bien intentionnée, mais une nature faible qui eût dû, pour remporter la victoire, se sentir appuyée d'autres forces que les siennes. Or, dans la lice, celle-ci encore se trouvait seule et sans parrains d'armes, et celle-ci encore a succombé.

A qui la faute, sinon à ces parrains d'armes qui ont manqué à nos courages novices? A qui la faute, sinon à nos aînés dans la vie qui se sont détournés de nos souffrances en raillant leur puérilité, au lieu de nous apporter le bienveillant secours de leurs expériences. Ah! sachez-le bien, grands princes de l'Ironie qui, devant notre infortune, vous êtes drapés dans la toge dédaigneuse de vos mépris : la passivité est un rôle dégradant. Si tant d'esprits se sont ainsi perdus, la responsabilité en remonte à vous; à vous qui d'un mot eussiez pu leur éviter toutes ces sinistres conséquences! La parole peut parfois être une aumône, précieuse, à certains pauvres. Or, dit l'Ecriture, « Bienheureux ceux qui ont l'intelligence du pauvre! » — Magnifiques paroles auxquelles Ernest Hello a fait un jour ce commentaire digne d'elles : « Cette faim et cette soif qui, devenues souveraines, décerneront, au jour de

la justice, l'éternelle récompense et l'éternel châtiment, sous combien d'aspects étranges, inouïs, imprévus, apparaîtront-elles? Quelles stupéfactions elles réservent aux hommes! Un besoin jadis oublié, jadis moqué sur la terre, un besoin d'âme qui aura eu l'air d'une fantaisie aux yeux des hommes malveillants et ironiques, apparaîtra souverain. Il apparaîtra rémunérateur et vengeur, et l'éternité, avec ses deux perspectives de joie sans fin ou de désespoir sans aurore, l'éternité dépendra du regard qu'on aura autrefois jeté sur lui, quand on était sur la terre, *autrefois!*... Quiconque aura contribué d'une façon positive ou négative, par l'acte ou la négligence, à désaltérer ou à ne pas désaltérer une âme, sera stupéfait en face des conséquences et des importances inouïes de sa détermination. »

Et ce n'est pas exagération que de demander seulement une parole. Si les dédaigneux de tantôt, dominant leurs mépris, étaient allés à ces enfantines douleurs, et qu'avec dans la voix, cette réconfortante et protégeante tendresse de l'homme fait dont les adolescents ont besoin comme les femmes, ils avaient pansé cette blessure du cœur, la paix fût descendue dans ces âmes et ces âmes eussent été rédimées!

O toi qui as compris ce beau rôle, toi qui as penché sur mes misères les blanches ailes de ta cornette compatissante, ô toi qui as été ma douce sœur de charité intellectuelle dans les déflorescences de la vie intérieure quand tu as étendu sur les plaies béantes de mon cœur, de mon esprit et de mon âme le baume salutaire de ton affectueuse et encourageante sympathie, ô toi qui m'as été maternel et accueillant, sois béni!

Au bas de cette humble *Page de Vie*, qui s'est déroulée, lassante et monotone peut-être, mais véridique

hélas trop souvent, pour finir, voici un solennel et grave enseignement, il est encore du grand Hello, et il rappelle nettement en ses termes concis, quel est le Viatique réconfortant : « La parole, dit Ernest Hello, « est une immense charité et sa diffusion, quand elle « est bonne et belle, est par excellence l'acte de charité « au dix-neuvième siècle ».

JOSEPH SOUDAN

ROCHE TARPÉIENNE

La gloire, la beauté, le bonheur : claires cimes
Au sombre flanc d'abîmes !
Le vertige nous prend par une étrange loi...
Puisse la seule Foi
De son effort sublime
Sur les monts nous asseoir !
Midi superbe mène au soir,
Toute splendeur humaine a son laid repoussoir :
La chute brusque est dans le vol : nos cœurs vont choir...
Le bonheur, la beauté, la gloire : Capitoles !
La Roche Tarpéienne est proche : un gouffre noir
Attire le pompeux cortège des idoles...
Au sein du fatal entonnoir
Se heurtent fronts ouverts et débris d'encensoirs !

JEAN CASIER

DEUX CONTES

I

Dans la nuit païenne

Pour mon ami Pierre Loti

DANS la grande nuit noire, sur la mer déchaînée, un bâteau, esquif léger, léger au haut des lames, retombe lourd s'écraser avec des craquements d'agonie, dans le val creusé par la montagne d'eau fuyante. Une lame rejoint l'autre, chacune à son tour ballotte, vire, retourne la pauvre barque désemparée, errante sans guide, sans gouvernail, misérable masse de bois enlevée, rejetée, reprise par l'immensité de la mer.

Sur le bateau, seul, un enfant veille, cramponné aux cordages. Depuis tout le jour déjà l'enfant est là, les yeux encore emplis du carnage qui l'a épouvanté. A bord, une révolte a éclaté, l'équipage, de lourds Bretons descendus avec leur bateau dans les eaux latines, venus chercher en Sardaigne une précieuse cargaison de vins, l'équipage s'est révolté : l'ivresse d'une outre volée par ces géants, en a fait des brutes furieuses tuant d'abord le capitaine, qui, maître à bord, avait essayé de leur résister, puis s'entre-tuant les uns les autres, jusqu'à ce qu'un sommeil de plomb eût couché les survivants à côté des cadavres. Le mousse avait fui

sur le pont : malgré la tempête, malgré la mer furieuse, qui presqu'à chaque lame menaçait de l'emporter, il avait préféré rester là-haut, pour ne plus revoir les brutes épouvantables, maintenant mortes ou endormies.

Le bateau allait périr, englouti dans la mer ou écrasé contre les premiers rochers qu'il rencontrerait dans sa course. L'enfant le savait. Avec la lumière du jour, au cœur de l'enfant, un espoir de salut avait rayonné, mais maintenant, dans les ténèbres, abattu d'angoisse, il attendait la fin..... et dans sa mémoire transparente, ses années de vie défilaient : ses premiers jeux, des bateaux minuscules qu'il faisait voguer, pataugeant, les jambes nues au bord de la mer, — de la mer qui maintenant allait bientôt l'engloutir, et l'attirait un peu plus à elle à chaque lame. Puis, il revoyait les cérémonies du culte : des druides faisant les sacrifices sur les pierres sacrées, au milieu des landes, avec la mer pour fond; le grand prêtre tout vêtu de blanc; à la ceinture, la serpe d'or, qui seule sert à couper le gui...

Enfin il revoit, et cette image reste obsédante devant ses yeux, un vieillard, appuyé pour soutenir sa marche, sur l'épaule d'une jeune fille. Ce vieillard, un fou sacrilège, disait-on dans le pays de l'enfant, venu on ne savait de quel lointain pays, prêchait l'amour et la charité, racontait la clémence de Dieu, qui avait envoyé son fils sur terre pour racheter le monde du péché.

« Crois en Dieu » disait le vieillard à l'enfant, dont les yeux rayonnaient d'espérance heureuse en l'écoutant; « crois en Lui. Il tient le monde, relève qui se fie à Sa bonté, et le mène dans le chemin du bonheur. »

« Donne ton jeune cœur à l'amour divin, voue ta vie au culte du Seigneur. »

Et l'enfant, en extase, avait voulu suivre le vieillard, porter avec lui la parole sainte sur les routes, par le monde.

Les parents, fidèles au culte des ancêtres, épouvantés de la foi ardente de l'enfant, l'avaient embarqué mousse sur ce bateau dont la tourmente continuait à se jouer.

De foi, de religion, l'enfant païen ne savait rien. Avec les matelots dont il partageait le sort, il avait voulu parler de Celui que le vieillard avait appelé « le Sauveur » mais le rire grossier de ses compagnons, avait fait rentrer au plus profond de son cœur, le désir de savoir plus loin, de savoir plus vrai.

Et le vieillard, obstinément, dans la tempête mugissante, dans le hurlement du vent, dans le noir de la nuit, toujours restait présent aux yeux de l'enfant. Un élan emporta le mousse vers l'apôtre. « Montre-moi Dieu » cria-t-il. « Montre moi à Lui, demande Lui de me sauver, qu'il ait pitié de moi dans cette longue agonie » et les mains jointes, levées vers le ciel, le mousse tombe à genoux.

En réponse à sa prière un appel retentit au cœur de l'enfant. C'était comme une vibration de harpe, dont l'écho se prolongeait dans la douceur d'une voix de femme.....

Etait-ce vrai? était-ce bien un appel qu'il entendait?

« Oh mon Dieu » pria-t-il, « appelez encore que je sache où aller, appelez encore que j'aille vers Vous. »

Et une seconde fois le même son vibra, au cœur de l'enfant. Puis encore et encore, régulier et comme rythmé, l'appel continua. C'était si doux, si pur ce son, pour l'enfant; il ne pouvait venir que du pays de bonheur, où tous s'aiment, où le pardon et la charité règnent, du pays de Dieu que le vieillard lui avait nommé « le Paradis ».

Le mousse s'orienta. De là venait l'appel, là il irait.

Une force d'homme faisait agir son corps de douze ans. A tâtons, dans l'épaisseur de la nuit, il saisit

les cordages d'une voile que le vent n'avait pas emportée, et la hisse; puis arc-bouté à la barre, il dirige l'embarcation vers le son qui continue à vibrer.

La mer comme éperdue de sentir sa proie lui échapper, déferle en lames furieuses. Elles balaient le pont, écrasent l'enfant contre le bord, mais n'arrivent pas à lui faire lâcher le gouvernail. Le vent parfois, de sa force, couvre l'appel, mais bientôt le son retentit de nouveau, et ramène l'espoir à l'enfant.

Après une lame plus lourde, plus haute que toutes les précédentes, autour de l'embarcation la mer s'apaise.

Encore poussé par le vent faibli, le bateau glisse sur l'onde égale, pendant que l'enfant entend, clair, vibrant haut, tout près maintenant, l'appel du salut.

Dans la nuit moins noire, aux deux côtés du bateau, le mousse distingue de hauts rochers, la terre, le port... et là-bas, là-bas, d'où partent les sons, une lumière brille, resplendissante, par une étroite fenêtre : vers cette lumière, de toutes parts, convergent des petits fanaux. Et tous les gens portant ces lumières, se dépêchent vers la maison du haut de laquelle tombent toujours les sons d'argent.

L'enfant détache le canot du bord, rame vers la terre, et aux yeux éblouis du petit païen apparaît l'église, le temple, où les chrétiens fêtent dans la nuit sainte, la naissance du divin Rédempteur.

Un chant d'allégresse entonné par tous les fidèles se mêle aux dernier accents de la cloche. L'église, toute éclairée, resplendit, et le cœur épanoui de bonheur, l'enfant tombe à genoux, baisant le seuil de la maison de Dieu.

II

Mes joujoux d'enfant

Pour mes amis Chadwick

Le premier de mes jouets, le premier du moins dont je me souvienne, était une petite boîte à musique, ronde, verte, d'un affreux vert salade, mais qui me plaisait tant, et qui encore aujourd'hui est cause de ma grande préférence pour cette couleur.

La boîte jouait deux airs. Une valse anglaise « les Gardes de la Reine » et « le Carnaval de Venise ». J'avais à l'époque de cette boîte cinq ans et demi ou six ans.

Déjà, j'adorais la musique, et je ne sais pas si les chefs-d'œuvres de l'art arrivent aujourd'hui à me donner la joie, la sensation « d'entendre chanter mon âme » comme me la donnait cette petite serinette.

Peut-être bien la boîte avait-elle été donnée à ma sœur, avec qui je mettais tout en commun. Je la chérissais en grand frère ma sœur, avec mes dix mois de plus qu'elle.

Je ne peux retrouver grande chose d'elle en ma mémoire, si ce n'est d'avoir ensemble écouté des heures et des heures, la petite musiquette, assis dans l'embrasure d'une fenêtre en regardant tomber la neige.

Des gens, courant, tout enveloppés de peaux de moutons, le poil en dehors, d'énormes choubaras, descendues jusque sur les yeux, nous amusaient tant, et quand une *birja* montée en traîneau, conduite à la diable par un paysan moldave, versait à l'angle de la rue, en face de notre maison, nous avions des délires de gaîté.

Cet hiver si dur remporta la petite âme dans le mystère, et après avoir pleuré ma sœur avec une douleur

très au-dessus de mon âge, je fis de tous « nos » objets de vraies reliques. En premier venait la boîte à musique. Longtemps je n'osai y toucher; faire de la musique, du bruit dans cette maison toute vide d'elle, apporter au jour la petite boîte verte, parmi nos habits de deuil, me paraissait une profanation.

Au printemps, un jour, je pris en cachette la boîte dans ma poche, et l'emportai à la promenade.

Dans le grand parc où l'on nous menait jouer, je m'esquivai très loin de ma gouvernante, et caché dans un bosquet, me mis à faire tourner la petite manivelle.

J'entends aujourd'hui encore ce finale du Carnaval de Venise, ces notes égrenées très rapides, finissant dans un soupir. C'était la voix de la chère morte qui passait une dernière fois, et à l'entendre, d'un coup, éclata en moi le deuil amassé pendant les mois qui déjà me séparaient de sa mort.

Ma bonne me trouva, inondé de larmes, inconsolable. La boîte cachée dans ma poche, comme je ne voulus pas dire la cause de mon chagrin, elle me traita de sot enfant qui a des lubies, et de ce jour, pour elle d'abord, ensuite pour tous ceux de la maison, je devins ce sot enfant qui a des lubies.

Je n'aimais pas les jeux turbulents de mon grand frère, et m'isolais toujours, avec ma boîte ou avec des poupées, pour mes heures de récréation. Est-ce en souvenir de ma sœur, ou parce que je devais par la suite tant aimer la toilette des femmes, les chiffons, et les rangements d'étoffes dans un appartement, mais j'ai joué avec des poupées bien longtemps, et je prétendais alors, lorsqu'on se moquait trop de moi, que j'aimais mes poupées, parce qu'avec elles au moins, je pouvais causer. Tandis qu'il me paraissait impossible de conter mes confidences, à un cheval mécanique, ou à des soldats de plomb; et surtout plus impossible encore

d'en obtenir réponse, chose que j'obtenais très bien de mes poupées.

J'avais une poupée préférée dont la robe rose et noire, que je lui avais faite, me paraissait le suprême du luxe, et n'était pas effacée même par ce souvenir très lointain : maman en robe de bal de velours bleu clair, éblouissante de diamants. Ce souvenir pour moi, personnifie aujourd'hui encore la beauté même.

Puis une autre poupée encore. Celle-là était du genre « poupée à Goton » affreuse avec une tête en carton tout écaillé. Elle avait la petite vérole des poupées; je l'appelais la nourrice, et je l'aimais tendrement, mais j'étais très honteux, lorsqu'on me surprenait à l'embrasser.

Nous allions partir en voyage. J'avais pour mon bagage personnel, une petite valise en cuir noir, et cela me sembla le dernier mot de l'horreur, d'être obligé de fourrer là dedans mes deux poupées.

C'était hélas une condition absolue, on ne les verrait pas pendant le voyage, je m'en chargerais tout seul, ou bien je ne les emporterais pas. Et il me fallut les mettre avec la petite boîte verte dans ce sac, que je ne quittais pas des yeux, tout le temps de la route.

Ensuite vint mon grand amour pour les livres à images, mais je les aurais voulus sans « gris » du tout. Le « gris » c'était l'imprimerie, et l'imprimerie me gâtait bien ma joie. Une mythologie allemande, où Vénus était représentée, sortant tout habillée de sa coquille, et où je vois encore Zeus coiffé d'un casque à pointe, était mon livre d'images préféré.

L'année après ce fameux premier voyage de mes poupées, nous partions en été pour Trouville. Nous partions un peu à la hâte, fuyant Paris agité et inquiet à la nouvelle de la guerre. Cette fois on me déclara trop grand gamin pour emporter des jouets avec moi, et il me fallut laisser poupées, images, et aussi la

chère petite boîte dans leur armoire. J'eus je crois mon dernier chagrin de bébé ce jour-là, et je pleurai dans le train à gros sanglots.

L'arrivée à Trouville, où pour la première fois je voyais la mer, me consola un peu, mais ni le spectacle splendide de l'eau qui change, ni les trésors de coquillages amassés, ne me firent oublier mes jouets.

Nous ne rentrâmes pas à Paris, restés à Trouville longtemps, Paris fermé, il nous fallut prendre des chemins très détournés, pour ne pas traverser des pays déjà envahis et gagner le midi, puis Florence pour l'hiver.

A l'automme suivant seulement la rentrée à Paris. Je savais vaguement que notre maison avait été pillée par les communards, mais cela ne me représentait que le vol des tableaux, de l'argenterie, des objets précieux. Hélas, c'était tout, tout ce qui peut s'emporter qu'on avait pris, et aussi mes poupées et ma boîte. Je pris dans ce grand chagrin de mes joujoux, la résolution de ne plus avoir de jouets : on a de ces résolutions à huit ans, de devenir tout de suite un « homme » et je n'aimai plus que les livres. Les images d'abord, puis peu à peu, enfin passionément le « gris » aussi, et je ne suis pas sûr en écrivant ceci, d'être très changé du petit bonhomme d'alors.

Prince BOJIDAR KARAGEORGEVITCH

CRÉPUSCULE EMMI LES RUINES

Comme une neige irréelle
Comme une manne de choix
Le silence s'amoncelle
Sur le cloître d'autrefois ;

Les ruines de la crypte
Les ogives, les arceaux
Gisent... tels les sphinx d'Egypte
Accroupis sur des tombeaux.

Lentement le crépuscule
Etrange s'appesantit,
Il se glisse, rampe, ondule
En ce repos infini,

Et je rêve que ruisselle
Des balustrades d'or fin
Le mystérieux et frêle
Prélude de Lohengrin !

ACH. SEGARD

Fin de Chevalerie

La prouesse des Six cents

C'est despit que tel coquinaille
Veulent auctorité avoir!
— S'il faut qu'en guerre coquin aille,
Point ne crainct perdre son avoir.
— Par cela est-il bon à voir
Qu'ilz ne sont de nul mal lasséz
Et s'y feront du mal assez!

(*Dyalogue sur la guerre du duc de Bourgongne avec ceux du Liégeoys.* (1))

IL a plu tout le jour sur la ville déserte. Et voici la nuit annonciatrice de nouvelles raffales et de nouvelles tempêtes...

Alors, silencieusement, avec des précautions félines, ils arrivent un par un de leurs vinâves lointains, se rejoignent et se massent, — tous ceux qu'un même héroïsme ligua pour une folle tentative de salut.

La cathédrale Saint-Lambert, mère de la cité mosane, — close au milieu des demeures closes, — protège une telle prudence de la lourde masse de ses ombres.

Ils sont trois cents, quatre cents, cinq cents, six cents bientôt. Six cents de la plèbe urbaine ou rurale : artisans des métiers, febvres, armuriers, tanneurs, riva-

(1) MS de la Bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, n° 9011. K.

geois du faubourg Saint-Léonard; — mais surtout sauvages bûcherons des sept forêts d'Ardenne, charbonniers du pays de Franchimont, serfs de la glèbe aux sayons de poil, et proscrits des plus récentes luttes civiles, — ceux dits les compagnons de la Verte Tente.

Jusqu'ores, ils ont de ci de là usé leur existence en durs travaux ou dans les quotidiennes angoisses, — mais se sont rencontrés et se sont rencontrés seuls à l'heure où Liége halète sous la double menace du terrible duc et du félon des fleurs-de-lys.

Josse de Strailhe, leur chef, les instruit de ses brèves recommandations. D'exhortations, point. De harangue, pas davantage. Une prière :

« Grand sire Dieu, qui haut sied, prends nous en ta miséricorde... Ceux-là préparent à la ville grand deuil et grande désolation, ayant méchamment juré de raser le perron et de semer sur la montagne les lambeaux de notre chair... Donne-nous de réussir en notre emprise pour sauver nos droits et nos enfants. Et si t'avons offensé, nous implorons pardon. »

Tous ont ainsi prié dévotement, le genou en terre, le front tourné vers le chœur de la Basilique. Puis selon le rite, ils baisent le sol patrial et se signent une fois encore.

Par les venelles misérables, leur troupe se glisse maintenant... L'averse se lamente toujours, elle cingle les toits et dégouline en cascades... Une obscurité noire traîne partout, brusquement troublée çà et là par un rais de lumière filtrant par l'entrebaillement d'un volet. On devine derrière ces murailles des vies qui tremblent et n'osent espérer le triomphe des derniers défenseurs de Liége. Parfois, à leur passage, un chien enfermé qui hurle lugubrement...

Ces ténèbres ne les émeuvent pas, — non plus que ce terrain défoncé qui fuit sous leurs pieds, — non plus que l'eau du ciel qui ruisselle sur leurs visages et leurs haillons.

La ligne des anciens remparts, aujourd'hui démantelés, est déjà franchie, — et ces montagnards ont tôt fait d'escalader les pauvres palissades, seule ceinture tolérée par la méfiance des vainqueurs de hier, qui seront sans doute les destructeurs de demain.

Un élan tel les charrie qu'ils ne sentent point les difficultés de la route, — ni l'invraisemblable audace de leur projet. Les monts familiers inclinent leurs surfaces raboteuses. Ils y grimpent, en un coude-à-coude si parfait qu'ils ne dessinent qu'une seule tache vibrante, mais toujours pleine.

Tout proche dort le quartier général de l'immense armée ennemie, dont les feux se reflètent dans le ciel bas et vont rougir au fond de la vallée le grand fleuve ténébreux, — comme une luisure de sang sur un glaive. Là, repose au milieu de la foule de ses chevaliers, de ses reitres, de ses varlets d'armes, la puissance du grand duc d'Occident. Là, veille sans doute, en une fièvre d'insomnie, la duplicité du Valois qui secondait hier encore le patriotisme de Liége.

Les premiers soldats d'avant-poste sont occis... Nul bruit. Et les preux, retenant leurs haleines et leurs pas, parviennent au groupe de maisons campagnardes, — le logis du Charolais, ont affirmé les guides. Soudainement, au seul geste de leur chef, — une épée brandie qui trace tout-à-coup dans l'air une parabole de clarté, — ils se ruent sur ces demeures, enfoncent les portes, envahissent les chambres, frénétiquement ardents à la recherche des monarques. Mais vainement, — car les

guides se sont trompés. Et tandis que le camp des vingt cinq mille Bourguignons s'éveille en une grande rumeur d'alarme, — l'œil hagard et la lèvre maudissante, les sauvages cherchent toujours leur proie, s'irritent de la déconvenue, — sans un moment penser à leur mort certaine. Abandonnant les maisons sanglantes, ils en envahissent d'autres, et s'acharnent à leur but.

Dans le désarroi de cette irruption terrible qu'elles ne savent à qui imputer, les doubles troupes bourguignonnes et françaises ripostent de leurs flèches, de leurs carreaux d'arbalètes, de leurs pertuisanes, de leurs estramaçons. Le fracas des armes attire à toute seconde de nouveaux soldats équipés en hâte. Ils pleuvent comme des boulets de pierre vomis par cent mortiers.

Strailhe rallie ses hommes. « A moy, Franchimont! Liége à Saint Lambert! » Un cri guttural répond. C'est une sorte de signal au moyen duquel les charbonniers avaient coutume de s'appeler dans la forêt : *Harr!. Harr!*. Et ceux des Six cents que la mort n'a point encore couchés se massent comme tantôt, plus forts de se sentir plus proches...

Leur cri retentit toujours, strident, métallique, formidable par l'ensemble : *Harr! Harr!* Un cri de bête fauve, plutôt qu'un cri humain. Quelques-uns ont des armes tranchantes. Ils s'en servent des deux mains, taillant obliquement dans l'ennemi comme des bûcherons dans une forêt, ne donnant que des estocades mortelles. Les autres assènent de grands coups de massue qui rompent les membres et fracassent les crânes... Bataille dans la nuit et la tempête... Où les Bourguignons — se méprenant sur le nombre de leurs ennemis et sur leur tactique, tombent les uns après les autres — formant bientôt autour de la phalange héroïque un rempart de cadavres... Jusqu'à ce que, mieux avisés, ils se déploient en lignes multipliées sur tous les côtés du carré liégeois, poussant dans le groupe encore compact de

larges trouées meurtrières... C'est la confusion définitive. Les rangs sont brisés. Pêle-mêle, dans les ruelles du camp, foulant aux pieds morts et mourants, poussant des blasphèmes ou des cris de guerre, surexcités jusqu'à à l'oubli d'eux-mêmes, les uns et les autres, à l'envi, sans se voir, frappent à gauche, à droite, derrière, de flanc, devant, sur amis et ennemis...

Harr ! Harr !

La fureur animale va croissant. Chacun se choisit une proie, s'y accroche comme un chat-tigre. Et dans ces corps-à-corps, les os se brisent avec les armures. Jamais tant de sang ne coula sur une surface aussi étroite. On ne réfléchit plus : on tue ou on est tué. Chacun des Liégeois fait face désormais à dix ou vingt ennemis. Quelques-uns résistent longtemps. Tout couvert de sang, retranché derrière des corps amoncelés, un vieux bûcheron défie encore les hommes d'armes avec la superbe d'un lion harcelé par une meute de chacals.

« A toi... A toi ceci... Cette caresse pour Brusthem... Cette autre pour Dinant... Boute ceci au roi menteur. » Il ponctue chaque apostrophe d'un coup de son énorme et noueux bâton de chêne.

Il est bientôt tellement couvert de sang — lardé par les lances et criblé par les hallebardes, — qu'il est rouge comme une braise enflammée. Son visage est enflé par le travail qu'il endure. Mais autour de lui, il n'entend déjà plus le fracas d'autres combats singuliers... Il se devine le seul survivant de ses compagnons héroïques... Un spasme le fait trembler des pieds à la tête et il tombe... Ainsi couché raide, les mains ramenées sur la poitrine par une ultime pensée de prière, il avait, — ce vieux bûcheron, — la troublante grandeur de ces statues de pierre qui commémorent à l'ombre des cathédrales la prouesse des chevaliers morts à l'ennemi.

Ne furent-ils point de vrais chevaliers, ces humbles, — âmes vaillantes, cœurs magnanimes, corps généreux, — qui, pour sauver leur patrie abandonnée, trahie, perdue, voulurent frapper au cœur deux ennemis détestables, — sachant bien que leur propre sang, même en cas de triomphe, payerait la rançon de la délivrance, — qui conçurent ce projet — et trouvèrent tout simple de l'exécuter?

H. CARTON DE WIART

LA CRISE SOCIALE DE 1848, EN FRANCE

DANS quelle mesure, en matière de gouvernement, le principe de la liberté individuelle doit-il se concilier avec l'intervention des pouvoirs publics?

Eternel problème, qui se pose dès l'origine de toute société, et qui, tour à tour, a préoccupé le génie inquiet des théoriciens, et l'habileté sagace des gouvernants.

Aujourd'hui, plus que jamais, — il est devenu banal de le répéter, — la question sociale passionne les esprits.

Longtemps méconnues, les idées d'intervention gagnent du terrain; le monde des travailleurs, des faibles réclame avec plus d'énergie la protection de l'Etat dont il s'est vu sevré. Des revendications nouvelles surgissent, de jour en jour plus pressantes. C'est une poussée générale de théories hardies, de réformes audacieuses : période de transition, temps de crise, dont le premier résultat est de provoquer partout un malaise général.

On tâtonne; on cherche les solutions; et cependant, sous l'empire du besoin, sous la pression de la nécessité, la voix populaire s'élève plus impérieuse, sinon plus menaçante.

Tantôt par les moyens légaux, par les réunions, par la presse, par une propagande quotidienne, — tantôt par des grèves, — tantôt par des violences ouvertes, par des émeutes, — le peuple, incessamment, rappelle au pouvoir sa misère, les privations où il s'est vu croupir; et il exige le remède.

En présence de cette situation troublée, peut-être ne paraîtra-t-il pas sans intérêt de rechercher le sentiment, qui régnait, en d'autres temps, sur ce problème à la fois poignant et dangereux.

A cet égard, aucune époque ne semble devoir tenter davantage les investigations inquiètes des contemporains que cette révolution de 1848, dirigée moins contre un ordre politique que contre toute une organisation sociale, et dont le contre-coup puissant alla, bien au-delà des frontrières françaises, ébranler d'autres états et troubler d'autres peuples (1).

N'est-ce pas, dans l'histoire contemporaine, l'occasion de la première lutte ouverte entre les deux principes qui se disputent le monde, le principe de liberté et le principe d'intervention? Et à ce titre, les idées d'alors, dans leur marche et dans leur développement, ne réclament-elles pas quelque attention?

C'est cette période que nous avons entrepris de faire revivre, avec ses illusions et ses utopies, avec les anxiétés et les désenchantements qui l'ont remplie.

(1) Dès le premier jour, sous l'impression même des journées de février, M. Bailleux de Marisy écrivait : La Révolution de 1848 n'est point une révolution politique; elle n'a été faite par aucun parti; elle n'a pas même été prévue par ceux à qui elle profite, encore moins par ceux qu'elle a renversés... Ce n'est, tout le monde le reconnaît, rien moins qu'une Révolution sociale. (*Les Questions du Jour. Revue des Deux-Mondes.* 1er avril 1848, p. 83.)

Il est des heures dans la vie des peuples, où la succession des événements vient précipiter le lent mouvement d'évolution sociale, rompre les attaches anciennes, créer des besoins et des nécessités inconnues,

Et cependant, le milieu, l'atmosphère quotidienne, les mœurs n'ont pas eu le temps de s'adapter aux conditions nouvelles de l'existence. Les mêmes lois et les mêmes principes continuent à régir des situations auxquelles ils ne sont plus appropriés. On s'est si bien accoutumé à considérer sous un même angle les hommes et les choses, qu'on éprouve une peine infinie à se soustraire aux vieilles influences, à regarder en face les perspectives vers lesquelles on se sent emporté.

C'est la lutte qui se déclare entre la force propulsive qui entraîne à d'autres idéals, et la résistance inerte des institutions surannées. Et le malaise ne tarde guère à naître de cet antagonisme, de cette disproportion entre les convenances d'un passé à jamais disparu et les impérieuses exigences de l'avenir prochain.

Si l'on ne se hâte de remédier aux anomalies, de rétablir l'équilibre rompu, la crise suivra le malaise, — aigüe et douloureuse.

La Révolution de 1848 n'est que le dénouement de l'une de ces crises.

Elle marque, dans l'histoire du siècle, comme l'affirmation première de la démocratie en face du pouvoir. « 1789 avait rudement averti le gentilhomme par le bourgeois; 1848 avertit rudement le bourgeois par l'ouvrier » (1).

Durant la monarchie de Juillet, deux circon-

(1) *Mémoires d'un royaliste*, t. I, p. 509.

stances dominent la situation économique : la prépondérance de l'individualisme; le triomphe définitif de la grande industrie.

C'est pour s'être laissé engourdir par un individualisme outré, c'est pour n'avoir pas su parer à temps aux éventualités nouvelles, conséquences de la transformation industrielle, que la France vit la réaction interventionniste de la classe ouvrière s'accentuer, jusqu'à dégénérer en un bouleversement social.

En proclamant dans tous les domaines le principe de la liberté, la Révolution française avait assuré la prédominance aux idées individualistes.

C'est au nom des droits de l'individu, qu'en matière religieuse, elle avait rompu toute attache officielle avec un culte quelconque, et qu'au point de vue du for intérieur et de la vie privée, elle avait affranchi la conscience de toute censure et de toute direction.

C'est au nom des droits de l'individu, que dans l'ordre économique, elle avait aboli les corporations et les jurandes, pour donner plein essor à l'activité industrielle et commerciale.

C'est au nom des droits de l'individu toujours, que, dans l'ordre politique, elle s'était attaquée aux théories absolutistes; qu'elle avait remplacé le monarque en qui, jadis, s'incarnait la nation, par un personnage fragile à l'autorité éphémère; et qu'au dessus de tous les pouvoirs, elle avait placé la charte nouvelle qui, dès sa première page, garantissait au citoyen l'exercice complet de sa liberté.

Ce que rêvaient les novateurs, c'était la multiple royauté des individus, à la place de l'antique royauté qui, jusqu'alors, avait concentré toute vie et absorbé

toute activité. Il suffisait, en 1789, de réserver au souverain un semblant d'existence, quelques prérogatives apparentes,; mais il fallait, à l'individu, reconnaître les droits les plus larges, et lui octroyer toutes les faveurs. C'était en son initiative que l'on avait foi pour opérer le renouveau entrevu; c'était du libre jeu de ses facultés que l'on espérait son parfait développement et le bonheur de la société entière.

De tous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis cette époque, celui qui présente le type le plus achevé de cet idéal, conçu dans l'horreur de l'absolutisme et de l'autocratie, c'est la monarchie de Juillet.

La monarchie de Juillet ne fut-elle pas l'époque la plus brillante du parlementarisme? La liberté individuelle, la liberté commerciale, la liberté politique, — ces articles de foi de l'individualisme, — n'étaient-ils pas érigés en dogmes intangibles et inviolables?

Alors, les derniers princes de la souche antique s'en allaient mourir en exil; alors les anciennes familles, — souvenirs du régime disparu, — s'éteignaient, et leur influence, et leur fortune, tout ce qui avait constitué leur force en un mot, disparaissaient, irrésistiblement entraînés par le courant nouveau. Mais alors, la concurrence s'affirmait avec tout l'empire que sa nouveauté lui assurait encore; — et sous la poussée de liberté, grâce aux affinités mystérieuses que le mobile de l'intérêt trouvait dans la nature humaine, la production se multipliait, les capitaux affluaient, la France s'enrichissait. Et sur les restes de la monarchie amoindrie, et sur les ruines de l'aristocratie sacrifiée, une nouvelle classe, — la classe moyenne, — surgissait puissante, pleine de vitalité, fière de cette fortune récente qu'elle ne se devait qu'à elle seule.

Aussi ne cherchez pas de nobles ambitions, ne comptez pas sur d'héroïques désintéressements dans cette atmosphère utilitaire. Vous n'y trouverez qu'une passion, la poursuite froide, persévérante, tenace, des intérêts matériels et des prosaïques jouissances; vous n'y rencontrerez qu'un sentiment, une indifférence égoïste pour tout ce qui ne tend pas à cet idéal mesquin.

Chacun ne se sentait de liberté, d'aptitudes personnelles, de force, d'influence que pour accaparer ce bien-être banal. La France entière était dévorée de la même fièvre, en proie à la même folie. Le rêve des révolutionnaires de 1789 avait pris corps : le roi régnait, et le bourgeois gouvernait (1).

Tandis que l'individualisme s'affirmait ainsi en maître tout puissant dans la classe moyenne, une transformation radicale s'opérait dans le monde ouvrier.

Jadis, le travail quotidien se commençait et s'achevait au foyer domestique, sous l'égide de la famille; les outils s'alignaient là, sous la main de l'artisan, toujours prêts à être maniés; le métier occupait l'atelier, qui s'ouvrait sur la chambre commune. Le maître se contentait de fournir la matière première, on la travaillait à domicile; et l'ouvrage achevé, on la rapportait transformée, en échange du prix convenu.

Chaque fabricant, suivant l'importance de ses affaires, employait ainsi de nombreux ouvriers, sans rapports entr'eux, les uns, domiciliés dans la ville,

(1) Voir sur l'état de la France à cette époque . THUREAU-DANGIN. *Histoire de la Monarchie de Juillet.* T. VI. Ch. II. *Les intérêts matériels.*

les autres, en grand nombre, dans les campagnes environnantes.

Indépendants entr'eux, indépendants même du patron dans une large mesure, les travailleurs ne relevaient que d'eux seuls dans l'exercice de leur labeur journalier, et le contrat de travail, — sans conditions de temps, de salubrité, de garantie, — se trouvait limité à ce strict minimum : la prestation de l'activité, le paiement d'un salaire.

Mais bientôt, l'invention des machines, et le développement de la grande industrie viennent bouleverser cette situation : Une ère nouvelle s'ouvre, des nécessités inconnues surgissent; pour y répondre il faut créer une organisation plus savante et plus compliquée.

Afin d'exploiter les découvertes récentes, les capitaux se sont associés en puissantes compagnies, qui remplaceront l'antique patronat; des usines, des fabriques immenses se bâtissent, pourvues d'engins inconnus, dont les forces brutales écrasent celles de la production humaine.

Et le métier à la main est abandonné; et les populations campagnardes, séduites par l'appât trompeur de salaires plus élevés, émigrent dans les centres; de vastes agglomérations d'enclos, de cités ouvrières s'élèvent à la hâte, encombrent les faubourgs en formation, étreignent les villes de leur insalubrité et de leur misère.

« Nous voyons tous les jours, disait M. Blanqui en 1848, disparaître les petits ateliers, le travail éparpillé, les métiers domestiques. L'industrie s'organise en usines immenses, qui ressemblent à des casernes ou à des couvents, pourvues d'un matériel imposant, servies par des moteurs d'une puissance infinie. Les ouvriers s'entassent par centaines, quel-

quefois par milliers dans ces laboratoires sévères, où leur travail soumis aux ordres des machines, est exposé, comme elles, à toutes les vicissitudes résultant de l'offre et de la demande. » (1)

Plus d'initiative dans le travail, plus d'intelligence dans l'accomplissement de la tâche quotidienne : l'ouvrier n'aura plus qu'un rôle passif devant le moteur qui fonctionne pour lui, et qui, suivant une expression de l'époque, est devenu « son rival ».

Et le contrat de travail, suivant la transformation qui s'opère, apparaît plus complexe. — Le patron fournit désormais et les instruments et la matière première.

Il ne suffit plus à l'ouvrier de prester son activité; autrefois libre et indépendant chez lui, il doit se soumettre désormais dans l'usine à l'autorité d'un chef d'industrie.

Telle était la situation économique de la France sous la Monarchie de Juillet : dans le domaine des idées et des principes, prépondérance d'un individualisme étroit et exclusif; dans le domaine des faits, essor rapide, triomphe définitif de la grande industrie.

Les mœurs ne cadrent plus avec les événements.

Autrefois, on pouvait concevoir une organisation du travail s'accommodant d'une société individualiste.

Mais depuis que le travail se fait en commun, que dans une même usine, les ouvriers constituent une véritable armée, où chaque homme a son rôle

(1) BLANQUI. *Rapport sur la situation des classes ouvrières en 1848*, — lu à l'Académie des Sciences morales et politiques, le 2 déc. 1848.

nécessaire, son poste indiqué qu'il ne peut quitter un instant, il faut qu'à d'autres besoins correspondent d'autres mesures.

N'a-t-il pas droit à quelque appui, cet ouvrier, qui, — jusqu'ici vivant de sa vie propre, — se trouve désormais embrigadé dans la foule de ses semblables, perdu dans le vaste ensemble qui l'absorbe, soumis à une hiérarchie, à une autorité souvent anonyme, — rouage accessoire de l'usine ou de la manufacture?

N'a-t-il pas droit à quelque protection, lui, jadis l'artisan d'un travail tranquille et sûr, — aujourd'hui, jeté au milieu des émanations malsaines d'une industrie insalubre, ou destiné peut-être à devenir la proie d'accidents, d'explosions, d'incendies, dans le fonctionnement d'un engin qu'il n'a pu maîtriser, ou dans les manipulations de quelque matière dangereuse?

N'a-t-il pas droit à quelque assistance, depuis qu'il vit, côte à côte avec quelques centaines de malheureux, dans les ruelles infectes d'un faubourg, au milieu de l'air vicié d'un taudis malpropre?

Et cependant, de quelque côté que l'ouvrier se tournât pour demander cette protection et cette aide, il se voyait repoussé, il se débattait impuissant, il se sentait vaincu.

La liberté, avec les fluctuations et l'instabilité qui en sont le corollaire, avait apporté la richesse aux uns, aux actifs; mais au plus grand nombre, aux faibles, aux ignorants, elle n'avait réservé que la misère.

Et les forts, profitant des avantages que leur assurait la libre concurrence, avaient affirmé leur prépondérance et leur domination; ils étaient devenus détenteurs des capitaux, maîtres de la production,

tandis que les humbles, les déshérités de la vie, les vaincus de ce combat, s'étaient vus, par la force des choses, contraints de mettre leurs bras au service du plus offrant de ces rois du jour.

La concurrence avait provoqué l'abaissement des salaires; le travail était apprécié comme une marchandise; sa rémunération comme un élément du prix de revient; et sous l'empire de ces idées, la valeur de l'activité humaine s'était fixée avec une précision cruelle : le travail se payait trop peu pour permettre de vivre; trop pour empêcher de mourir.

Et d'autre part, ce prix modique de l'emploi de ses forces, de l'épuisement de sa santé, — le travailleur n'en était pas assuré. En même temps que les difficultés de l'heure présente l'étreignaient, l'incertitude du lendemain le tourmentait. Un revers de fortune, un perfectionnement dans l'outillage, un revirement quelconque dans l'offre ou dans la demande, un brusque changement dans la situation économique, autant de causes qui, d'un jour à l'autre, pouvaient lui arracher son gagne-pain. C'était avec la modicité du salaire, l'instabilité jusque dans le travail.

Au point de vue moral, la situation de l'ouvrier ne valait guère mieux qu'au point de vue matériel : nous venons de constater son impuissance en face des lois fatales, des circonstances aveugles, de l'inéluctable enchaînement des événements.

La même faiblesse, la même oppression se révèle aussi, quand il se heurte à l'indifférence égoïste de ses concitoyens.

L'atmosphère d'individualisme dans laquelle les privilégiés avaient grandi, à laquelle ils devaient leurs richesses, n'avait pas manqué d'exercer sur eux son influence délétère. Leur âme s'était acclimatée aux exigences de ce milieu, qui leur avait permis

de développer leurs talents et leurs qualités naturelles. C'était uniquement à leurs efforts propres, à leur valeur personnelle, qu'ils devaient leur position, leur fortune, le succès de leurs tentatives. Ils en avaient la conscience : et d'instinct, ils se sentaient enclins à juger des autres par eux-mêmes, à leur supposer les mêmes avantages, les mêmes ressources; et de cette apothéose de leur « moi » était né en eux l'égoïsme.

Et tandis qu'ils s'absorbaient dans la contemplation complaisante de leur puissance, — plus bas, les autres, la masse, les travailleurs, ceux qui n'avaient été ni aussi heureux, ni aussi bien doués, ceux qui n'avaient pas trouvé dans la libre expansion de leurs forces, les ressorts assez puissants que la société leur supposait pour les arracher à leur stagnation, — ceux-là se sentaient envahis par la lassitude de cette lutte sans trêve et sans merci; — et dans le sentiment plus vif et plus poignant de leur isolement et de leur infirmité, ils pleuraient la mort de toutes les illusions perdues; ils maudissaient cette concurrence effrénée qui les abandonnait à eux-mêmes, eux, les chétifs; ils se prenaient de haine contre cette société qui n'avait pas eu assez de déboires à leur réserver, et pas assez de faveurs pour les parvenus heureux, qui, jusque dans leur fortune, restaient armés de leur impassibilité dédaigneuse.

Les conséquences de cet état anormal ne devaient pas tarder à se faire sentir, et le mal à se révéler.

Sous les dehors brillants de la prospérité matérielle, que de misères cachées, que de plaies dissimulées, que de souffrances qu'on se refusait à avouer! A côté de la classe moyenne, dans l'ombre volon-

tairement projetée, se devinait la masse énorme des prolétaires.

Il vint un moment où il fut difficile d'étouffer les murmures des déshérités, pour ne prêter l'oreille qu'aux dithyrambes des privilégiés, de détourner les regards du côté sombre du tableau, pour ne voir que les parties tout illuminées de soleil et de vie. De jour en jour l'ombre envahissait davantage les perspectives riantes, et les murmures s'élevaient plus distincts.

Le nombre des enfants trouvés croissait dans d'invraisemblables proportions (1). Le budget de la charité, tant officielle que privée, se chiffrait par deux cents millions, et le cinquième de la population de la France demandait à l'assistance le droit de vivre (2).

« Mon cœur se contracte, disait Ledru-Rollin, à l'assemblée constituante, quand je rencontre tous les jours dans les rues, des gens en lambeaux, des familles entières de bohémiens, c'est l'expression; — et quand, au milieu de nos campagnes, je vois des processions d'hommes hâves, de femmes fiévreuses qui viennent tendre la main, ma journée en est longuement troublée » (3).

---

(1) Le chiffre par rapport à la population totale en avait presque triplé en 40 ans.

(2) On évalue, dit M. Marbeau, au $\frac{1}{6}$ de la population totale de la France, à 6 millions environ, le nombre des habitants qui ont besoin d'être secourus. Pour subvenir à l'entretien de ces 6 millions de misérables, on dépense d'abord 115,441,202 fr. 50 cent., dans 9242 établissements de Bienfaisance, y compris 7599 bureaux de charité. Viennent ensuite les dons de la charité privée qui peuvent être évalués à peu près à la même somme, ce qui porterait à un plus de 200 millions, ou à 35 francs par tête l'entretien de nos 6 millions de pauvres. (*Du paupérisme en France et des moyens d'y remédier*, par J. MARBEAU, 1848.)

(3) Séance du 12 sept. 1848. *Moniteur du 13.*

Et puis, surtout, — synthèse cruelle de toutes les déceptions et de toutes les ruines, — c'était la marée montante du paupérisme, qui envahissait tous ces bas-fonds, qui les nivelait sous sa poussée invincible, de telle sorte que bientôt, — en face du capital, — la classe populaire ne présentait plus dans son formidable ensemble qu'une effrayante égalité de misère et d'abjection.

« Les souffrances des ouvriers prennent bientôt le caractère d'un calamité publique, et se manifestent pas des grèves menaçantes qui troublent la paix des cités et qui offrent aux artisans de désordre une proie facile et assurée » (1).

Dès 1834, une insurrection éclatait à Lyon; et sur les bannières séditieuses des émeutiers, se détachaient ces mots, devenus fameux : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant. »

Puis le malaise gagnera peu à peu d'autres centres; les troubles s'étendront à la France entière, comme la manifestation vengeresse de toutes les plaintes méprisées et de tous les besoins inassouvis.

C'est la réaction interventionniste qui s'accuse; ce sont les signes précurseurs de l'orage, qui s'annoncent dans le lointain.

En vain, pour conjurer le mal, les libéraux répondent-ils qu'il faut laisser à la liberté le temps de guérir les blessures qu'elle-même a faites; en vain, assurent-ils qu'elle saura bien trouver seule le remède (2).

---

(1) Discours cité de Blanqui.

(2) Parmi les défenseurs les plus habiles de ces idées et les écrivains les plus brillants de cette école, il faut citer de Tocqueville, Dupui, Faucher et Michel Chevalier.

Aux souffrances de ce moment, il fallait d'autres illusions sinon d'autres calmants.

Bientôt, en face des principes libéraux de 1789, s'édifient de nouveaux systèmes; à côté des partisans de l'ordre établi, s'affirment deux autres écoles, l'école communiste et l'école catholique.

Toutes deux partaient des abus réels et très graves de l'individualisme, de la liberté à outrance. Elles lui imputaient le mal dont souffrait la société; mais les communistes allaient plus loin que les catholiques, puisqu'ils reniaient toute liberté, puisqu'ils proclamaient inefficace le mobile par excellence, l'intérêt personnel.

De là toutes ces théories étranges, tous ces systèmes invraisemblables, toutes ces formules prétendûment infaillibles, que des rêveurs inspirés, ou des empiriques exaltés, jetaient aux quatre vents de la curiosité inquiète, en brochures ou en in-folios, dans les journaux, dans les livraisons périodiques, sous la forme de gros traités, aussi bien que de pamphlets satiriques ou de publications populaires. — Pierre Leroux prêchait la doctrine des « humanitaires » et fondait une société nouvelle sur la triade, association d'un savant, d'un artiste et d'un industriel. Buchez s'efforçait de concilier la Révolution et la Religion; il tâchait d'étayer des formules de la charité évangélique le système de fraternité et de philanthropie qu'il avait imaginé. Fourier inventait les phalanstères; Cabet découvrait une Icarie chimérique et en vantait l'insipide félicité. Louis Blanc élaborait son plan sur l'organisation du travail, et Proudhon partait en guerre contre la propriété.

Mais malgré les divergences de vues et de moyens, le but poursuivi restait le même : plus d'individualisme qui élève les uns au détriment du grand nombre; plus de libre concurrence qui

n'est que l'oppression du faible par le fort; plus de distinction entre le capital et le travail; plus de ces abîmes infranchissables creusés entre les citoyens; plus de classes, plus de bourgeois, plus d'ouvriers; mais la communauté des biens; mais l'Etat centralisant toute activité, mais l'égalité dans les salaires, mais la production mesurée et limitée à la consommation; — plus de haines ni de divisions, mais la fraternité et la solidarité universelles.

Et ces réformateurs se bâtissaient, au gré de leurs systèmes, un monde, où tout serait philanthropie, un Eden où renaîtrait l'âge d'or; sans privation, sans besoin, parce que tout appétit trouverait à s'y assouvir, et tout désir à s'y satisfaire, — monotone à force de bonheur.

Et en présence de toutes ces descriptions extravagantes, il semble que d'instinct la pensée aille évoquer l'ironie du poète :

« *Vous vouliez pétrir l'homme à votre fantaisie ;*
Vous vouliez faire un monde : eh bien ! vous l'avez fait.
Votre monde est superbe, et votre homme est parfait.
Les monts sont nivelés, la plaine est éclaircie,
Vous avez sagement taillé l'arbre de vie,
Tout est grand, tout est beau, — mais on meurt dans votre air (1) ! »

Entre les partisans de 1789 et les théoriciens communistes, — se range la troisième école, l'école catholique.

Celle-ci n'hésite pas à reconnaître les inconvénients de l'organisation sociale; elle ne recule pas devant la constatation des misères engendrées par la concurrence; elle proclame la nécessité d'une réforme qui soulage les classes laborieuses; mais elle

(1) ALFRED DE MUSSET.

reconnaît que l'imperfection sociale dérive fatalement de l'imperfection humaine, et elle signale les dangers des conceptions folles, des illusions décevantes.

Voici, d'après un contemporain, le programme des catholiques. Il semble, malgré les années écoulées, avoir perdu peu de chose de son actualité :

« Cherchez, disaient-ils, à retenir le flot des populations qui abandonnent l'agriculture pour aller à l'industrie; élevez le niveau moral des classes ouvrières, en multipliant pour les enfants de cette classe, les moyens d'une éducation chrétienne.

« Remédiez par des lois faites avec les conseils des savants et des médecins, aux abus qu'elles peuvent corriger, aux logements et aux ateliers insalubres, à la mauvaise hygiène des classes populaires, aux travaux excessifs des enfants. Favorisez l'établissement des associations, des institutions d'épargne, de prévoyance, de solidarité; cherchez à remplacer dans l'industrie, l'individualisme par l'esprit de corps, en syndiquant chaque genre d'industrie. Réglementez l'introduction des nouvelles machines. Soumettez les rapports des fabricants avec les ouvriers à la surveillance sociale; arbitrez leurs contestations par des tribunaux de conciliation. Usez avec discernement de l'émigration volontaire. Il y a dans l'étude de ces moyens des remèdes indiqués contre l'excès de la concurrence. » (1)

Parmi les adeptes de l'école catholique, mentionnons particulièrement M. Armand de Melun. Il personnifie pour ainsi dire les tendances de tout le groupe.

M. de Melun revit tout entier dans ces lignes que lui a consacrées M. de Falloux :

---

(1) NETTEMENT. *Histoire de la littérature sous la monarchie de Juillet*, t. II, p. 564.

« Issu d'une illustre maison dont la bienfaisance avait laissé des monuments impérissables, dépouillé de la grande fortune de ses ancêtres, héritier seulement de leur cœur et de leur foi, M. de Melun, avant d'entrer dans la carrière politique, avait déjà mis dans sa vie plus d'œuvres et de bienfaits que ne songeaient à le faire les hommes d'Etat, ses contemporains. Il avait lutté, sans relâche, contre les préjugés des routines administratives. Plus d'une fois, il avait fait passer à travers leur épaisseur quelques rayons de lumière évangélique. Tantôt avec le secours du gouvernement, tantôt sans lui ou malgré lui, il avait fondé plusieurs des institutions charitables qui font le plus de bien et le plus d'honneur à Paris. La Bretagne, étonnée qu'il ne fût pas un de ses enfants, l'adopta et l'envoya à l'assemblée législative. » (1)

Les libéraux, les communistes, les catholiques : c'étaient donc les trois groupes en présence. Dès 1840, la lutte s'était dessinée entr'eux. Le sort de la France devait en être l'enjeu.

Malgré le talent des libéraux, malgré le dévouement des catholiques, ce n'étaient pas leurs idées que les masses devaient adopter.

Les uns prônaient des doctrines déjà trop vieilles et surtout trop exclusivement favorables au petit nombre; — les autres venaient trop tôt pour réussir; ils venaient avant de cruelles expériences, avant les épreuves douloureuses, qui, mieux hélas! que les meilleurs arguments ou les plus éloquents discours, devaient confirmer la justesse de leurs vues et la vérité de leurs doctrines.

---

(1) *Mémoires d'un royaliste*, t. I, p. 508.

Plus tard, ils seront compris, et le 23 juin 1849, à la suite de M. de Melun, l'assemblée législative s'engagera définitivement dans la voie du véritable progrès et du soulagement efficace. Mais il aura fallu la leçon des événements pour convaincre la France.

En attendant, même les républicains éclairés s'étaient trop pénétrés à leur insu des utopies creuses et des phrases sonores, pour concevoir le salut dans l'adoption de mesures pratiques.

Témoin cette anecdote rapportée par M. de Falloux : « J'avais réuni, raconte-t-il, depuis mon entrée au comité du travail, et je présentai à la nouvelle commission, un ensemble de projets concertés avec M. de Melun. C'étaient les améliorations désirées depuis longtemps par la classe ouvrière, et dont l'étude avait commencé pour moi dans les œuvres de Paris : dotation aux sociétés de secours mutuels, amélioration des caisses d'épargne, protection des enfants dans les manufactures, assainissement des quartiers populeux, destruction des logements insalubres, etc. Je dois dire sans amertume pour personne, mais comme hommage incontestablement dû à la vérité, que ces améliorations étaient si étrangères aux esprits républicains d'alors, qu'elles excitèrent chez eux une naïve surprise. A ma première communication de ces projets, le président, M. Goudchaux, m'interrompit, en me regardant d'un air stupéfait, éleva ses mains au dessus de sa tête, et s'écria : « Laissez-moi respirer, je vous en prie; je suis noyé sous ce flot d'*innovations* » (1).

Il y avait beau temps que la religion avait

(1) *Mémoires d'un royaliste*, t. I, p. 329.

perdu tout empire; la place qu'elle occupait était demeurée vacante, ouverte à tous les sophismes et à toutes les erreurs. Les théories communistes ne devaient pas tarder à s'en emparer : flatter les passions, enflammer les cupidités, prêcher la réalisation immédiate de tous les rêves de jouissance, en faut-il davantage pour conquérir et subjuguer des foules?

Les doctrines révolutionnaires, l'ouvrier les retrouvait partout. Toute sa vie quotidienne en était préoccupée : chez lui, ces théories malsaines pénétraient sous forme de brochures et de journaux; pendant ses loisirs, elles se développaient au contact de quelques meneurs, dans les réunions populaires; et durant son travail même, elles le poursuivaient jusque dans l'atelier, devenu un foyer de propagande, où ses camarades devenaient ses maîtres et se faisaient ses initiateurs.

Sous l'influence de cette obsession perpétuelle, le travailleur s'était transformé; tandis que les intelligences se faussaient, le caractère, naturellement franc et ouvert, du peuple s'était aigri; puis la défiance avait bientôt fait place aux impatiences et aux mécontentements, jusqu'au moment où la ruine morale apparut complète et irrémissible.

« C'est surtout, dit M. Blanqui, à Paris, à Lyon, à Lille, à Rouen, et dans quelques autres centres manufacturiers que les discussions étaient ardentes et animées. Là de temps immémorial, l'esprit d'opposition et d'indépendance avait développé l'énergie du caractère et l'intelligence naturelle des populations ouvrières. Les populations, habituées à prendre une part active aux luttes politiques, s'étaient nourries depuis quelques années de doctrines nouvelles, répandues avec persévérance par des écoles d'origines et de tendances très diverses, que l'on confondait sous le nom de socialistes et qui n'avaient de commun

entr'elles qu'un même sentiment de haine contre la société. Les écrivains les plus éminents de ces écoles se plaisaient à signaler avec amertume les vices de notre organisation économique, et, à force de généraliser quelques observations de détail, vraies et profondes, ils étaient parvenus à faire adopter comme articles de foi, leurs critiques les plus injustes et leurs peintures les plus fausses de la condition et du sort des classes laborieuses.

« Bientôt ces doctrines hardies eurent leurs tribunes et leurs journaux, et les ouvriers sortirent définitivement de la politique, pour se jeter dans l'arène des questions sociales. On vit apparaître une suite de formules ambitieuses et dogmatiques, telles que « l'exploitation du travailleur par le capital, l'égalité du salaire, le droit au travail », et une foule d'autres maximes qui avaient le mérite d'être d'une simplicité extrême pour les hommes naïfs. Ces formules furent plus tard inscrites sur des drapeaux sanglants, et obtinrent l'honneur d'être développées officiellement dans une enceinte jadis consacrée à des débats plus calmes, mais elles n'étaient encore qu'à l'état de théories, quand la Révolution du 24 février éclata » (1).

Ah! c'est une impression d'intense découragement, de pessimisme incurable qui se dégage des écrits de cette époque, dans la prévision des violences et des excès qui devaient suivre de si près les théories. Et en 1848, dans ses lettres sur les symptômes du temps, M. Montégut, résumant ses impressions, pouvait écrire :

« Le règne de l'indifférence et de l'utopie, le désir exagéré du bonheur, l'artificiel, le pastiche, la

(1) Discours cité.

puérilité, l'archaïsme partout, l'anarchie dans les intelligences, la tradition brisée, l'idée religieuse absente, le cœur de l'homme laissé sans aliment, ses sens en proie au cauchemar, son âme en proie aux rêves, aux chimères, n'est-ce pas que tout cela présente un assez triste spectacle? » (1)

Seuls, peut-être, quelques partisans de l'école catholique luttent toujours, pour enrayer le mal qui s'étend de proche en proche. Entre les exaltés qui prêchent un renouveau impossible, et les libéraux découragés et inquiets, ce sont presque des optimistes par l'inébranlable confiance qui soutient leur zèle et par la conviction profonde qui inspire leur charité.

Mais les foules ne s'attardent pas à les écouter : pourquoi s'arrêter en chemin, quand le monde nouveau qu'on leur a promis les attend, le monde de leurs rêves et de leurs illusions, — quand après la traversée si longue et les souffrances si cruelles, la terre est proche peut-être, la terre qu'on leur a fait espérer, que leurs désirs leur ont fait entrevoir, la terre de bonheur et d'idéal?

Et les excitations répétées font taire les impatiences, et les promesses incessantes relèvent les courages, jusqu'au moment où le pays inconnu qu'on allait conquérir, semble surgir, à l'horizon des flots menteurs, sur une aube enchanteresse.

(*A suivre.*) PAUL DE SMET

---

(1) 3me Lettre. *Revue des Deux-Mondes*, 1848, t. 3, p. 85.

VISION

Délicieusement jolie,
Vêtue en blanche mousseline,
Les yeux d'une mélancolie
Câline :

Toute droite sur la terrasse,
Elle suit un bien-aimé rêve,
Regardant la ligne que trace
La grève;

Dédaigneuse et vraiment hautaine
Méprisant la fraîcheur, sans châle,
Elle songe à la mer lointaine
Très pâle;

La mer lointaine qui murmure
Sa chanson frileuse et plaintive...
Elle, dans sa rigide armure
Captive,

Fait la moue au tranquille charme
Du soir plein de mélancolie,
Amer et doux comme une larme
Cueillie.

Froide et vraiment presque hautaine,
Elle suit le bien-aimé, rêve;
Au ciel une étoile incertaine
Se lève.

L'étoile à la lumière pâle
Comme un voile de mousseline,
Brille d'une clarté d'opale
Divine.

La mer se déplisse et murmure,
Et l'étoile y laisse une trace
Qui court et tremblote, peu sûre,
Et passe...

Pourquoi, dans le soir plein de charmes
Où pleurent les brises plaintives,
Ses mains essaient-elles des larmes
Furtives?...

HENRY BORDEAUX

SUR MEMLING (1)

L'HISTOIRE est demeurée longtemps bouche close devant Memling. Tel qu'une éblouissante et brève comète dont la trajectoire inconnue désespère les astronomes, il semblait que l'artiste eût traversé son siècle. Puis il s'était pour jamais éloigné, et c'était à peine si l'on pouvait encore, à des distances infinies, l'entrevoir qui marchait, mélancolique et tout seul, drapé d'éternel mystère. Sans doute il fuyait si loin pour rejoindre en un ravissement les merveilleux cortèges de martyres, de vierges et d'anges qui se déployaient dans ses songes et qui chantaient, aux sons des harpes, des psaltérions et des luths, de célestes mélodies !

N'avez-vous point remarqué que la gloire a, comme le génie, des physionomies diverses, qu'une étrange correspondance s'établit parfois de l'homme à sa renommée, et ce bouclier de jalouses ténèbres dont se couvrait le vieux maître Memling, ne vous est-il point apparu logique et naturel plutôt que simplement fortuit? A voir le peintre de toutes les grâces, de toutes les

(1) *Hans Memling* par A.-J. WAUTERS, à Bruxelles, chez Dietrich et Cie.

tendresses, de toutes les candeurs, dont l'œuvre ne se révèle à mi-voix qu'à ceux qui l'écoutent dans la solitude et le recueillement, à le voir fuir, comme s'il la redoutait pour ses visions, la profanante approche des multitudes et défendre contre les curiosités indiscrètes la farouche virginité de sa vie, il y avait une noble poésie.

Peu à peu, tout mystère exaltant l'imagination, la légende, à défaut de l'histoire et cent fois plus belle, car elle grandit tout ce que l'histoire souvent rapetisse, s'était emparée de Memling. L'artiste qu'elle évoquait avait été passionné d'aventures et d'amour; il avait suivi le Téméraire dans ses fatales campagnes de Lorraine et de Suisse, avait combattu à Granson et à Morat, et revenu en Flandre après la défaite, pauvre, blessé, malade, il s'en était allé frapper à la porte de l'hôpital Saint-Jean. Guéri d'âme et de corps, dans la paix du cloître, il avait payé en miraculeux chefs-d'œuvre l'hospitalité reçue.

La tradition touchante mentait, paraît-il. Quel dommage! disons-nous comme Fromentin, au risque de scandaliser les savants.

D'implacables archivistes, tueurs de légendes, ont partiellement dissipé les ombres dont s'enveloppait Memling. Ils nous révèlent un maître choyé par les princes, célèbre dès son vivant d'une célébrité européenne, possédant pignon sur rue, enrichi par son art comme d'autres par leur trafic. Ils nous assurent que celui qu'ils ont découvert est le vrai Memling et brandissent triomphalement, pour nous convaincre, maintes archives. Ces fâcheux ont raison toujours, mais ils n'empêcheront point des idéalistes endurcis de préférer le légendaire artiste pauvre et quelque peu bohême au peintre florissant tout embourgeoisé d'or.

Quoi que l'on ait pu faire jusqu'à présent, beaucoup d'obscurité protège encore sa mémoire. On sait

qu'il mourut, le 11 août 1494, à Bruges où dès longtemps il s'était fixé, et qu'il y fut inhumé dans cette belle église de Saint Gilles dont la religieuse pénombre recueille si profondément l'âme et l'invite si bien aux effusions ardentes. Digne sépulture d'un Primitif! Jean Prévost et Lancelot Blondeel, qui, eux aussi, illustrèrent l'école brugeoise, y furent de même inhumés au siècle suivant, et peut-être conviendrait-il que l'on songeât, comme le suggère M. A. Wauters, à dresser en cet endroit un monument qui rappelle ces trois grandes tombes.

La date précise de sa naissance n'est pas connue; le lieu en est chaudement discuté. Certains soutiennent qu'il naquit à Bruges, d'autres prétendent avoir retrouvé son berceau en Allemagne, d'autres encore dans la Hollande septentrionale, d'autres enfin je ne sais où. M. A.-J. Wauters, qui rassemble depuis quinze ans les éléments d'un travail complet sur la vie et l'œuvre du peintre, et qui vient de publier une partie des résultats de son enquête, avance, en la première des *Sept études pour servir à l'histoire de Hans Memling*, que celui-ci est originaire de *Memmelingen*, village de l'ancienne principauté ecclésiastique de Mayence, et que son nom n'est autre que le nom altéré du village natal; il invoque à l'appui de sa thèse des considérations plausibles.

Mais qu'importe au fond? Ces discussions qui passionnent quelques micrologues, oiseuses au point de vue de l'art, seraient dépourvues de tout intérêt peut-être, s'il ne s'y trahissait parfois certaines amusantes vanités de clocher. On ne peut se défendre d'un sourire au spectacle de ces braves gens, incapables presque tous de dépenser dix sous pour la vue d'un chef-d'œuvre, et qui se persuadent volontiers que, le hasard les ayant enfantés pour la bonneterie en un point du globe où Dieu suscita pour la gloire, à des époques très reculées, un génie ou un héros, cette coïncidence les

ennoblit, eux, au point de leur conférer une petite place sur le piédestal du grand homme. Ce sont des partageux d'auréoles!

Il nous indiffère davantage encore qu'en 1512 et en 1520, trois maisons situées à Bruges et qui avaient été la propriété de Memling furent vendues par autorité de justice, ainsi qu'il est démontré par des documents authentiques dans la dernière des sept études de M. Wauters. Un aussi mince butin historique valait-il quinze années de labeurs?

Heureusement M. Wauters a conquis, au cours de ses explorations, des butins plus précieux qu'il me tarde de signaler, car ils légitiment abondamment la hâte mise à nous livrer une partie des résultats de l'enquête.

Les peintres gothiques flamands n'avaient point, comme les plus exécrables des peinturlureurs d'aujourd'hui, la coutume de signer leurs tableaux. Si l'on attribue avec quelque certitude une origine à beaucoup de peintures anciennes, joyaux de nos musées, c'est grâce aux inscriptions conservées sur leurs cadres. Toutefois quelques maîtres, comme Thierry Bouts, Henri de Bles, Lancelot Blondeel, prenaient soin d'introduire dans leurs peintures certains objets ou personnages monogrammatiques, une truelle, une chouette, un dragon, un caducée. Il résulte des observations de M. Wauters qu'un grand nombre de panneaux de Memling renferment une figure isolée, parfois microscopique, représentant un cavalier monté sur un cheval blanc. Ce personnage n'apparaît pas seulement en des tableaux où sa présence par le sujet même s'explique, mais, sans aucun motif plausible, on le trouve en dix-neuf peintures de Memling. Il chevauche dans le paysage du fond, tantôt à l'orée d'un bois, tantôt dans une prairie ensoleillée, à l'entrée d'un château, au bord d'un étang où glissent des cygnes. C'est ainsi qu'à l'hôpital de

Bruges on le rencontre à la fois dans les triptyques du *Mariage mystique de Sainte Catherine*, de l'*Adoration des Mages*, de la *Mise au tombeau* et dans le diptyque de Martin Nieuwenhove, où le peintre semble n'avoir ouvert les volets de l'oratoire du donateur qu'à seule fin de silhouetter au loin son cavalier favori. Il est improbable que le souci d'étoffer le fond du paysage ait uniquement et partout inspiré Memling. L'hypothèse d'un monogramme est plus naturelle. M. Wauters ne pense point que l'on puisse se hasarder encore au delà d'une simple conjecture, mais l'observation n'en est pas moins utile : peut-être aidera-t-elle à restituer à Memling plus d'une œuvre que les catalogues lui dérobèrent.

M. Wauters croit avoir eu lui-même le bonheur d'opérer quelques restitutions. Il soutient que deux triptyques attribués à Roger Van der Weyden, à savoir la *Nativité* du Musée de Berlin et l'*Adoration des Mages* de la Pinacothèque de Munich, appartiennent à Memling. A lui encore, selon M. Wauters, ce portrait de médailleur italien que l'on admire au musée d'Anvers, dans la salle des Primitifs, et qui fut longtemps attribué, l'on ne sait trop pourquoi, au peintre sicilien Antonello de Messine, contemporain de Memling, portraitiste profond qui, ayant appris à Bruges, selon la légende (1), au cours d'un voyage dans les Flandres, l'usage de la peinture à l'huile, l'introduisit en Italie. « Le personnage, dit M. Wauters, est représenté en buste, la tête de trois quarts, sur un fond de paysage; le type est méridional, le teint basané, la chevelure noire, abondante et bouclée. Il est coiffé d'un bonnet noir et vêtu d'un justaucorps de même couleur, que dépasse un petit col de chemise rabattu. Il tient en main une médaille au profil de Néron... La physionomie est

(1) M. Teodor de Wyzewa rapporte cette légende dans son livre sur les *Grands Peintres de l'Italie*.

admirablement typée, la tête supérieurement modelée; ses chairs au ton d'ivoire bruni s'harmonisent puissamment avec les blancs fins du col, les beaux noirs du costume et de la chevelure, le bleu foncé du ciel nuageux et les verts du paysage. C'est un morceau rare, caressé, accompli. »

Ce portrait, qui représente un homme de trente-cinq ans environ, n'est point, comme on l'a cru, celui du célèbre peintre-graveur Vittorio Pisano, mais, selon M. Wauters qui étaie de preuves sérieuses son opinion, celui d'un médailleur florentin du quinzième siècle, Nicolas de Spinelli, lequel vint aux Pays-Bas et fut graveur des sceaux de Charles-le-Téméraire (1). Quoi qu'il en soit, le panneau d'Anvers est digne du génie de Memling.

Mais voici mieux encore : une découverte capitale dont M. Wauters s'enorgueillit justement et qui suffit à lui mériter la gratitude de quiconque a jamais connu un frisson d'art.

Il y avait naguère, dans une petite ville oubliée de la Vieille-Castille, au fond d'un ancien monastère bénédictin, un vaste triptyque anonyme dont l'on ne faisait point grand cas, car il était, depuis des temps immémoriaux, relégué dans un coin spécialement obscur de l'église, derrière l'orgue. Le hasard ayant, un beau jour, conduit à Najera, dans l'église du monastère de Santa Maria la Real, un marchand d'antiquités, sémite probable, celui-ci s'offrit avec une serviabilité des plus

---

(1) Sans prétendre nous immiscer le moins du monde en des débats qui ne sont point de notre compétence, qu'il nous soit permis de signaler à M. Wauters un argument chronologique qui, sans directement corroborer sa thèse, semble condamner celle de ses adversaires. C'est vers 1442 seulement qu'Antonello de Messine paraît avoir connu la peinture à l'huile; le portrait, postérieur à cette date, d'un homme jeune encore, ne peut être, par conséquent, celui de Pisano, sexagénaire à cette époque.

touchantes à désencombrer l'église de ces trois panneaux et les emporta, à vil prix sans doute. Le curé s'en débarrassa d'autant plus volontiers que l'édifice réclamait d'urgentes réparations et que l'argent manquait. Peu de temps après, le triptyque passa entre les mains de M. Charles Stein, son possesseur actuel, à Paris. L'œuvre était de Memling! Ainsi qu'en témoignent certaines particularités, elle lui avait été commandée pour la Castille, par un Castillan; il est permis de croire que le donateur fut quelque membre de la famille de Najera, habitant Bruges à cette époque, et que les peintures étaient destinées à décorer l'orgue du monastère qui les garda pendant quatre siècles.

Le triptyque représente *le Christ et ses anges*; les trois panneaux sont de dimension à peu près égale et l'œuvre est une des plus considérables du maître : c'est la seule dont les figures atteignent ou dépassent la grandeur naturelle. Je copie textuellement la description qu'en fait M. Wauters :

« Le Christ occupe le centre du panneau central. Il est debout, vu de face, revêtu d'habits sacerdotaux : robe bleu foncé à galons d'or garnis d'inscriptions grecques en caractères latins ; chasuble de velours pourpre, doublée de vert bronze, bordée d'orfrois enrichis de pierres précieuses et retenue, sur la poitrine, par une large agrafe ronde, où sont enchâssés un rubis, deux saphirs et trois perles fines. La tête, à barbe rare et légère, encadrée de cheveux châtains abondants séparés sur le front, est coiffée de la mitre étincelante à phanons tombants terminés par des grelots, entourée d'une couronne ornée de fleurs de lys et surmontée d'une croix. Sa main droite se lève pour bénir les élus, et la gauche, qui repose sur le globe de cristal, tient le sceptre de la toute-puissance... La figure du Christ est vue jusqu'aux genoux, la tête entourée d'un nimbe crucifère, en relief sur un fond d'or éclatant. L'attitude

est hiératique; le caractère, celui que Memling a donné au Juge suprême du triptyque de Dantzig. Le modelé de la tête, le dessin des mains, le faire patient des orfrois et des orfèvreries sont d'une rare perfection. Dans aucune autre de ses créations, l'artiste n'a approché à un tel degré de la majesté souveraine et de la beauté fastueuse d'Hubert Van Eyck.

« Aux côtés du Christ sont rangés, l'un à la suite de l'autre, seize anges, huit de chaque côté. Sur le panneau central, deux trios d'anges, les yeux baissés vers le livre des cantiques ouvert dans leurs mains, chantent la gloire du Fils de l'Homme... Ces six figures, d'une infinie douceur, sont magnifiquement revêtues de dalmatiques rouges, vertes et brunes, ramagées d'or. Leurs beaux cheveux blonds tombent en boucles ondulées, retenues autour du front par un cercle d'or, enrichi de pierreries. Leurs ailes qui se déploient largement, sont multicolores.

« La phalange céleste se développe en outre sur les panneaux de côté, cinq figures sur chacun d'eux. Ces dix anges, tenant chacun en main un instrument différent (vielle à archet, harpe, orguette, trompette, flûte douce, luth, trompette marine, psaltérion), forment l'orchestre qui accompagne les chanteurs. Les dix instrumentistes sont placés aux côtés du Christ et des chanteurs sur un même rang. Tandis que les quatre joueurs de trompettes et de flûte et le joueur de vielle sont, comme les six orphéonistes, vêtus de belles chasubles bordées de broderies d'or, les autres anges sont habillés de robes serrées à la taille, blanches, bleu clair, jaune ou gris perle. Sous le rapport de l'exécution, le joueur de vielle mérite une mention toute spéciale : sa chasuble est ornée de broderies à sujets de la plus grande richesse.

« Comme on le voit, la composition est d'une grande simplicité, d'une unité et d'une symétrie parfaites. Les

dix-sept figures se détachent également sur le fond d'or uni des panneaux, encadrée par des nuées d'un gris bleuté très fin frangées de rose transparent. »

Quel miracle d'art ! quelle merveille de Foi ! De ce chef-d'œuvre ressuscité je n'ai vu que la belle reproduction photographique illustrant le frontispice du livre de M. Wauters, mais elle légitime tous les enthousiasmes. Une impression de majesté souveraine et tout ensemble d'ineffable sérénité s'épanche; c'est si grand que les genoux se ploient pour l'adoration, si doux que d'elles-mêmes les lèvres s'ouvrent pour la prière. Aucun artiste ne mit dans son œuvre autant de paradis que Memling, nul ne semble avoir pressenti comme lui, par une géniale divination, les béatitudes célestes et, comme lui, corporisé l'extase. Oh ! les vierges de Memling, mains jointes et cils baissés, chastes et fières plus que des lys, presqu'irréelles d'innocence, si suaves qu'à peine l'on ose mélancoliquement les aimer en songe et que l'âme tremble de rencontrer ici-bas quelqu'une de leurs sœurs dont elle se sent à jamais indigne.

Mais leur grâce virginale pâlit à côté de la séraphique phalange qui célèbre la gloire du Seigneur Jésus dans le triptyque de Najera. Les anges, le vieux Maître en a peuplé ses peintures. Ils y sont partout : tantôt isolés, comme dans les médaillons de la *Châsse de Sainte Ursule*; tantôt, au pied du trône de la Mère divine, l'un d'eux joue du luth ou présente en souriant un fruit à Jésus enfant; tantôt aux portes du Ciel, ils accueillent les Elus, les revêtent de tuniques splendides, tandis que d'autres anges, groupés dans les loggias du portail, jettent des fleurs aux hôtes nouveaux de Sion et les saluent de musiques triomphales. Dans aucun de ces nombreux tableaux, ils n'apparaissent aussi ravissants que dans le triptyque espagnol. Toute leur attitude est d'adoration et de candeur. L'expression de ces visages d'enfants ingénus est véritablement divine.

C'est un rêve de tendresse, de recueillement et de pureté dont on ne peut plus détacher ses regards. Où retrouverons-nous encore l'âme candide, la foi profonde, la magnifique et émouvante simplicité d'esprit et de cœur qui vivaient là, et qui élèvent l'œuvre mystique de Memling, si loin des troubles de la passion et des vacarmes mondains, jusqu'à l'éternelle paix sereine du sanctuaire? Oh! que l'on comprend bien, au sortir d'une longue contemplation et alors que l'admiration se résigne au silence, ces paroles découragées d'Eugène Fromentin qui ferment les *Maîtres d'Autrefois* :

« Pour parler dignement d'un pareil esprit, par égard pour lui, pour soi-même, il faudrait se servir de termes particuliers et refaire à notre langage une sorte de virginité de circonstance. C'est à ce prix seulement qu'on le ferait connaître; mais les mots ont servi à de tels usages depuis Memling, qu'on a beaucoup de peine à trouver ceux qui lui conviennent. »

MAURICE DULLAERT

PETITE CHRONIQUE

La mode est, pour l'heure, parmi la jeunesse littéraire, à l'anarchie. Cela se porte à la boutonnière, comme un œillet. Il y aurait peut-être quelque naïveté à s'en trop émouvoir. Mieux vaut n'y contempler qu'un aspect neuf du snobisme et, chez quelques-uns, une ambition romantique d'épater Joseph Prudhomme. Ce dandysme passera, comme tant d'autres, sans faire grand mal. Signalons, dans la *Plume*, M. Léon Deschamps, qui, se proclamant anarchiste avec ostentation, atteste que l'organisation des sociétés actuelles est seule cause des fautes et des crimes commis; après quoi il s'empresse de répudier les propagandistes par le fait, gens d'un passé généralement suspect. C'est une originale application de l'anarchie à la logique.

Notre ami M. Pol Demade fonde à Bruxelles une revue catholique d'art et de littérature : *Durendal*. Le titre sonne fier et promet des vers hautains et de batailleuses proses. Comme il sied, *Durendal*, foulant aux pieds tous doctrinarismes surannés, sera largement éclectique. Nous souhaitons cordialement bienvenue à *Durendal*.

La librairie académique Perrin vient de rééditer le chef-d'œuvre d'Ernest Hello, *L'Homme*, dont l'édition originale, depuis longtemps épuisée, était devenue introuvable. Nous signalons cet heureux événement littéraire avec d'autant plus de plaisir que la plupart des journaux catholiques continuent à favoriser de leur silence, au profit de multiples *Rosiers de Marie* ruisselants de génie, le grand écrivain qui fut une de nos gloires les plus pures en ce siècle.

A signaler, dans la *Revue bleue*, en janvier, une belle étude, de haute et noble impartialité, sur Louis Veuillot par M. Jules Lemaître.

Mort de M. Masaine du Camp, de l'Académie française.

Le 15 février, s'ouvre à Bruxelles le premier salon de *la Libre Esthétique*. Parmi les exposants MM. Xavier Mellery, Khnopff, Meunier, Van Rysselberghe, Toorop, Besnard, Carrière, Puvis de Chavannes, Renoir, Selwyn Image, Cros, Maurice Denis etc. Du 15 février au 15 mars, il y aura au salon, les jeudis, quatre auditions musicales du Quatuor Isaye, et, les mardis, quatre matinées littéraires. Les conférenciers seront MM. Henri de Régnier, Carton de Wiart, Henri Van de Velde et Edmond Picard.

Remarquable, la livraison de janvier de la *Jeune Belgique*. De magnifiques vers d'Albert Giraud : *Epigraphe romantique*, d'autres d'Iwan Gilkin qui semble vouloir se désataniser un peu en de *Petites chansons*, d'autres encore de Fernand Severin, de Valère Gille; des sonnets d'Emile Van Arenbergh et de Maurice Cartuyvels : des contes de Georges Eekhoud, Hubert Krains, Hector Chainaye, Maurice Desombiaux.

M. Siegfried Wagner viendra, le 11 mars, diriger à Bruxelles, dans la salle de l'Alhambra, un concert symphonique, dont le programme comprendra surtout des morceaux de Richard Wagner.

M. D.

A l'étranger signalons quelques nouveautés extrêmement importantes.

Les deux principaux événements artistiques de la saison ont eu lieu à Munich :

D'abord, à la librairie Albert, une très riche monographie de l'œuvre grandiose et troublante de Franz Stuck, un Maître à la fois peintre réaliste et fantastique, l'un complétant l'autre, un sculpteur fort et gracieux, rude et subtil, enfin un graveur qui dans ce dernier domaine fait penser même à Rops. Epris du même genre de sujets que Bœcklin, il les traite d'une manière absolument personnelle, toutefois moins rabelaisienne et dévergondée. Chasses fantastiques, ébats de faunes et de satyres surpris sous la feuillée, courses affolées de centaures, naïades et tritons clabaudant à travers la vague et les récifs, forment le gros de son œuvre, qui semble aller des *Fliegende Blætter* aux Panathénées. En effet de féroces caricatures, des dessins champêtres d'une écriture serrée, des emblèmes et allégories d'une imagination pleine de verve, montrent sous toutes ses formes un impeccable talent de dessinateur original sans outrance. Des sous-bois et des étangs au crépuscule témoignent d'un fougueux coloriste. Puis des nus splendides, très simples, — tel le *Triomphateur*, — restaurent la noble simplicité pleine de grandeur des plus célèbres antiques : discoboles, gladiateurs ou corybantes. Tout cela culmine avec *Orphée*, la *Crucifixion*, et enfin le *Péché*... Oh! ce *Péché!* une femme nue, visage à la Vinci, admirablement belle, enlacée, encadrée plutôt, par un horrible serpent dont la tête repose lourdement sur le sein.

— Le second événement artistique est, chez Hirt, l'achèvement de

la grande histoire de la peinture moderne du Dr Muther. *Exegi monumentum*, peut se dire à bon droit l'auteur. Ses trois gros volumes vont des précurseurs Hogarth, Goya et Greuze à Aman-Jean, Villette, Monet, Rops, Khnoppf, Böcklin et Stuck, s'achevant ainsi avec la double réaction plein-airiste (*Fiat lux!*) et idéaliste de ces dernières années. Œuvre de classification d'un ordre admirable, elle regorge de probantes illustrations. Leur nombre? Il y en a mille.

La Belgique occupe une très large place dans ce livre. Je note : tout un chapitre sur la peinture historique belge de 1830. Puis une forte portion de chapitre sur les peintres humoristiques et anecdotiques. De même une dizaine de pages sous la rubrique : peinture à tendance socialiste; soit déjà plus de 20 noms et biographies de peintres belges: Mais voici de nouveau un entier chapitre sur les belges peintres de la vie réelle, la liste des noms remplit quinze lignes. Chacun y reçoit la portion congrue qu'il mérite. Enfin le dernier volume finit sur Rops et Khnoppf en parallélisme avec les Moreau, Ary Renan, Puvis de Chavannes et Böcklin.

Comme on le voit, M. le Dr Muther se pique d'être complet. Il a cependant omis la Pologne, la Suisse, et le seul peintre roumain — immense dans sa solitude, et à lui seul, il est vrai, suffisant à la combler, Grigoresco, le poète épique de la guerre russo-turque. — Sauf cette lacune, — excusable chez tout autre qu'un historien de la valeur de M. Muther, — on pourrait déclarer l'œuvre absolument complet. Exact, il l'est admirablement, et ses renseignements sont inestimables; les aperçus sont d'une vivacité, d'une intelligence, d'une justesse de coup d'œil très avancées. Mais le meilleur de cet excellent livre en est le plan même. L'auteur s'entend à merveille à tracer la géographie des courants et des contre-courants de l'art moderne. Sa table des matières forme une magnifique synthèse de tous les systèmes et de toutes les opinions manifestées au cours du siècle; c'est le planisphère panoramique de l'idéalisme et du réalisme peints de toute une époque.

— Un ouvrage de même synthèse dans le plan et de même nature quoique dans un tout autre domaine : le *guide-répertoire des opéras* du Dr Neitzel, l'un des premiers journalistes allemands, et le plus intéressant rédacteur de la Gazette de Cologne. Cet ouvrage en cours d'achèvement contient déjà en 2 volumes l'Allemagne classique et romantique, soit Mozart, Gluck, Beethoven, Marschner, Weber, Spohr, Schumann, Kreuzer, Lortzing, Nicolaï et Flotow, et en un 3^{me} l'œuvre de Richard Wagner. Cela vise un but essentiellement pratique, c'est aussi précis et laconique que suffisant : on y trouve une ou deux pages de biographie, tous les renseignements historiques sur chaque œuvre, le scenario et l'analyse musicale enrichie des thèmes principaux.

— A Bâle. Il vient de paraître chez Geering, la correspondance de Niels Gade avec sa famille et ses amis. Le maître danois y apparaît tel qu'il fut en réalité, le plus simple et le plus honnête des hommes en même temps qu'un poète, une âme lamartinienne dans un corps et un intérieur bourgeois, un probe et un naïf qui ne sut jamais faire assez valoir son admirable talent et ses nobles compositions, et qui demeura ainsi injustement éclipsé dans l'ombre de Mendelssohn. D'inté-

ressants portraits et fac-simile ornent ce joli livre qui fait honneur aux imprimeries bâloises.

WILLIAM RITTER

Une triste nouvelle : M. Guillaume Lekeu, jeune compositeur verviétois d'un remarquable talent, vient de mourir. Il n'avait guère que 24 ans. Parmi ses œuvres principales, il y a une sonate pour violon que M. Ysaye a jouée aux XX ; une suite pour orchestre sur des thèmes angevins exécutée au Waux-Hall, et la cantate *Andromède* qui a valu à Lekeu le second prix au concours de Rome en 1891. La jeune école belge a subi une cruelle perte.

La Monnaie a enfin donné une nouveauté : l'*Attaque du Moulin*, de Bruneau et Gallet. Il paraît, d'après l'ensemble des critiques, que l'œuvre ne marque pas un pas en avant sur le *Rêve*. Le livret de M. Gallet serait mal proportionné ; et la musique, malgré sa valeur très réelle, aurait moins d'originalité que celle du *Rêve*. Ci et là le redoutable *Poncif* s'y montrerait.

On annonce la prochaine *exécution* de Tristan.

L'oratorio *Marie-Madeleine* vient d'obtenir un grand succès à Tournay. M. Massenet et le prince Albert étaient présents.

Les *Kollebloemen* de Tinel viennent d'être exécutées à Francfort sous la direction du Maître. *Franciscus* est au programme du prochain festival rhénan à Aix-la-Chapelle.

A Crefeld on a donné un concert d'œuvres de P. Benoît, auxquelles un nombreux auditoire a fait le plus chaleureux accueil.

D'après de récentes découvertes le *God save the Queen* ne serait pas de Haendel et la *Marseillaise* serait la reproduction presque textuelle de je ne sais quel air d'opéra inconnu.

Au prochain concert populaire (18 février), le fameux violoniste Thompson jouera un concerto de Brahms. L'orcheste fera entendre la formidable marche funèbre du *Crépuscule des dieux*.

J. R.

Pour paraître le 1er avril à la Chiswick Press à Londres, les *Poèmes sans Rimes* de M. Olivier Georges Destrée. Le volume édité avec le plus grand luxe, est publié sous la direction artistique et typographique de Mr Herbert P. Horne, et orné par ce dernier d'un titre et de lettres initiales. Le tirage du livre étant restreint on peut souscrire dès à présent chez MM. Deman et Dietrich, dépositaires du volume à Bruxelles. Le prix est de 10 fr. l'exemplaire.

LES REVUES

La libre critique (31 décembre-janvier) : Camille Lemonnier *Le noël des labourcurs;* Jules Herpain : *Maurice Maeterlinck.*

La Nervie (janvier) : Pol Demade : *Forain;* Victor Denyn : *Impression.*

Mercure de France (février) : Arthur Symons : *La littérature anglaise en 1893;* Gaston Danville : *Le cœur vole;* vers de Pierre Quillard et de Carducci.

La Jeune Belgique (décembre) : O.-G. Destrée : *Vision florentine;* Albert Giraud : *Renaissance;* Sante Martorelli : *Le mouvement littéraire en Italie.* — (janvier) : Georges Eekhoud : *Climatérie;* Iwan Gilkin : *Vers;* Fernand Severin : *L'ombre heureuse.*

Revue générale (février) : Henry Bordeaux : *Melchior de Vogüé;* A. Delattre, S. J. : *Une essai biblique de Mr Edmond Picard.*

La Plume (15 janvier) : Ernest Raymond : *Le Sommeil d'Endymion;* Emmanuel Signoret : *A une foule;* Willy : *Le fils de Richard Wagner.*

Revue des Deux-Mondes (1 février) : Michelet : *En Allemagne 1842;* Emile Faguet : *Tocqueville;* P. Loti : *Profanation.*

Revue bleue (3 février) : Maurice Bigeon : *Bjornstierne Bjornson*

LES LIVRES

Chants du Paysan, PAUL DÉROULÈDE, Calmann-Lévy, Paris 1894. Prix 1 fr.

Dans son nouveau recueil, l'auteur des *Chants du soldat*, des *Marches et sonneries*, des *Refrains militaires* est encore le patriote enthousiaste bien connu. Et à notre époque où sous prétexte de progrès on s'efforce de ruiner sans distinction, toutes les idées reçues de longtemps, ce patriotisme, ce chauvinisme même, réconforte. Il est très agréable de rêver à la Paix Universelle, mais tant que cette désirable situation édénique ne sera pas devenue l'état invariable de notre société, Messieurs les utilitaires même feraient bien de se souvenir

que la lutte pour l'existence est la loi des nations comme des individus, que bien des guerres sanglantes ne sont que le dénouement de crises économiques et qu'une année de paix armée coûte moins qu'un jour de bataille. Cependant soit par lassitude de sonner vainement le rappel, soit à cause de l'objet moins martial de ses derniers poëmes, soit enfin parce que les idées de revanche ont eu le temps de se calmer avec la génération des hommes de 1870, M. Déroulède a mis une sourdine à sa haine parfois un peu sauvage de la Prusse et des Prussiens. La note belliqueuse se retrouve encore, comme par exemple dans *En route*, mais moins rancunière, peut-être encore à cause d'une confiance plus assurée dans la force de la France. A côté des appels au combat se retrouvent d'autres expressions du patriotisme. *Les Chants du Paysan*, sont l'apothéose inconsciente peut-être, mais plus probablement voulue et voilée, de l'esprit d'ordre, de moralité et de religion qui se retrouve surtout chez le paysan. Le patriote convaincu s'est aperçu, sans doute, qu'outre la Prusse, la France avait d'autres ennemis, intimes ceux-ci, dans le désir immodéré de la jouissance, dans l'immoralité, dans la dépopulation, et il lui a plu de chanter cette fois dans des vers toujours énergiques, ayant quelque chose de Cornélien, le labeur patient de la réserve de toutes les nations : le Paysan. Le plus beau poëme du recueil par l'élévation du sentiment est incontestablement le *Credo* empreint d'une conviction religieuse, déjà latente dans les *Chants du soldat*, et les autres œuvres belliqueuses du poëte, mais ici affirmée sans détour, en des vers éclatants. Non, ce n'est pas le maître d'école seul qui vainquit à Sedan, ce ne fut pas non plus la race germanique, mais le livre de prière ou la bible que le soldat allemand portait dans sa giberne.

Credo.

Je crois en Dieu. Le siècle est mauvais, l'heure est trouble ;
Un souffle de blasphème égare les esprits ;
L'honneur contre l'argent se joue à quitte ou double ;
Le mal est sans danger et l'homme est sans mépris.

Je crois en Dieu. La mode est d'insulter le prêtre.
Bien imprudent qui fait le signe de la croix !
Quiconque est un chrétien est bien prêt d'être un traître,
Des devoirs nul n'en veut, nous n'avons que des droits.

Je crois en Dieu. Qu'importe à ma prière ardente
Des criminels joyeux le triomphe apparent !
Ce cercle de dégoût n'est pas l'enfer du Dante.
Mon cœur n'a pas perdu l'espérance en entrant.

Je crois en Dieu. La France attristée, abattue.
Laisse opprimer son âme et forcer son aveu ;
La grande Nation dort d'un sommeil qui tue.
Mais l'heure du sursaut viendra. Je crois en Dieu !

M. H.

Légendes flamandes, CHARLES DE COSTER. Préface d'Emile Deschanel, Bruxelles, Lacomblez, 1894.

L'éditeur favori des lettres belges d'expression française, M. Lacomblez, fait paraître à nouveau les *Légendes flamandes* de l'auteur d'*Ulenspiegel* : quatre contes, « Les Frères de la Bonne Trogne », « Blanche, Claire et Candide », « Le sire Halewyn » et « Smetse Smee ». De Coster tient une place éminente dans notre littérature, et ses *Légendes flamandes* étaient dignes de fixer sur lui l'attention. La grâce archaïque du style imité de Rabelais, sans toutefois aucune obscurité, ni grossièreté, la naïveté du thème, l'unité du type dans la description des caractères, tels ceux de Pieter Gans ou de Toon le Taiseux, la parfaite vérité historique des détails, revendiquent pour ce tour de force le titre trop prodigué de chef-d'œuvre. Le livre renferme des traits charmants comme celui-ci souligné par M. Deschanel :

« Donc entrèrent les gentes commères et se placèrent toutes, aucunes près de leurs maris, aucunes près de leurs fiancés, et les fillettes en ligne sus un banc modestement. »

Parfois la satire s'en mêle, comme dans la conclusion de « Smetse Smee » où ce héros, après sa mort venu en jugement devant « Monseigneur Jésus », se voit admis au paradis non pour avoir été laborieux, bon et généreux, ni pour avoir hébergé et nourri la Sainte Famille, ni pour avoir ferré l'âne qui portait la Vierge et l'Enfant, mais pour avoir battu d'une poigne de forgeron flamand les fantômes damnés, revenus un jour sur terre, de l'inquisiteur Jacob Hassels, du duc d'Albe et de Philippe deuxième, roi d'Espagne.

« Smetse », dit Monseigneur Jésus, « ceci est très bien, je te baille permission d'entrer en mon paradis »!!

Espérons que la publication des *Légendes flamandes*, faisant comme écho aux pages admiratives de M. Francis Nautet, répandra un peu plus en Belgique le nom de De Coster, trop peu connu, hélas! comme les noms d'Eeckhoud, de Max Waller, de Demolder, etc. par une foule qui n'aurait plus le droit d'en rester ignorante. M. H.

Téodor de Wyzewa, HENRY BORDEAUX. Genève, Eggiman, 1894.

M. Bordeaux consacre quelques pages d'étude à Téodor de Wyzewa, et s'attache à scruter la psychologie de cet écrivain délicat. Il nous le montre à une première phase de son œuvre pénétré de la philosophie allemande; plus tard lassé de penser, Wyzewa semble avoir recherché « le bienfait de l'ignorance bonne et pitoyable » et s'être voué à la simplicité de l'intelligence, de la vie; il en vient même finalement à croire à la nécessité de tuer en soi, ou du moins d'affaiblir la faculté de penser. A bon droit, M. Bordeaux s'insurge contre cette conclusion. Il en est de l'intelligence comme des « langues d'Esope » : leur qualité bonne ou mauvaise dépend de l'usage qui en est fait, et M. de Wyzewa lui-même dans la pratique de son œuvre a donné à cette faculté la direction qu'il fallait.

Pour conclure : une brochurette d'analyse très intense, d'un beau style, émaillée de belles pensées, un peu inférieure cependant, pensons-

nous, — M. Bordeaux nous excusera de cette franchise — à la belle étude sur Edouard Rod. Après tout, la différence entre les sujets en est peut-être la cause? M. H.

L'article paru dans le numéro de décembre dernier, sous le titre : « *le Code civil et le projet vander Bruggen* » visait, ainsi qu'il était spécifié au commencement, le projet présenté en 1891. Ce projet a été repris par ses auteurs en 1893, avec cette différence qu'ils ont renoncé, « *pour le moment, et pour des motifs d'opportunité* » à demander des modifications à l'art. 913 du code civil. Leur intention est donc toujours de poursuivre le but qu'ils se proposaient en 1891 : partant, l'article précité ne contribue pas seulement à la solution d'un problème de pure théorie, mais conserve en outre un intérêt de première actualité.

Les derniers jours du Taciturne, ROGER DE GOEY, drame en vers en trois journées et huit tableaux. Bruxelles, chez Lebègue et C^ie^.

M. Tribulat Bonhomet, dramaturge, a depuis peu changé de pseudonyme. Il se nommait naguère Charles Potvin et se disait membre de l'académie royale des lettres de Belgique; il s'appelle aujourd'hui Roger de Goey, mais cela ne l'a point changé. Aussitôt qu'il paraît, tout le monde s'écrie : C'est *lui!* Il a certaine façon gravement anticléricale de prononcer les mots : progrès, tolérance, fanatisme, obscurantisme et autres vocables sérieux, qui rend toute hésitation impossible.

Je ne vous dirai pas que ce drame-ci, le dernier des drames de ce fécond esprit fort, est un chef-d'œuvre. A quoi bon? L'*Office de Publicité*, qui l'édite, se chargera de ce soin dans plusieurs de ses bulletins périodiques, et la *Flandre libérale* concourra, selon toute apparance, à l'apothéose. Il est soutenable que, si M. Roger de Goey piochait quelque peu la grammaire, s'étudiait à conduire proprement une métaphore, troussait parfois un alexandrin passable et s'épargnait, ne fût-ce que par inadvertance, une platitude de style, quelques critiques d'humeur très indulgente partageraient peut-être à peu près le jugement désintéressé des Aristarques de l'*Office*. Oui, cela est soutenable. Mais je crains, pour diverses raisons, qu'elle ne soit point proche, l'unanimité dans l'extase. Tribulat Bonhomet s'appropriant, au frontispice de ses livres et en regard de son portrait symbolique, l'altière devise de Zélande : *Luctor et emergo*, ignore-t-il que ce n'est point toujours par le génie que l'on émerge?

Si, en traversant d'aventure la préface du drame, le pied vous glisse parmi les quelques menues ordures blasphématoires d'un cuistre, ne vous scandalisez pas, de grâce. Etablir un parallèle entre Guillaume d'Orange et Notre Seigneur Jésus-Christ, est simplement stupide. Et puis, on ne châtie l'ordure que par le paillasson. M. D.

LA CRISE SOCIALE DE 1848, EN FRANCE (1)

La Révolution de février éclate : c'est le commencement du renouveau...

Le peuple s'est enfin senti la force d'affirmer ses volontés; le trône est abattu dès le premier jour, il s'est effondré au premier choc, et ce sont ceux qui ont révélé au peuple sa puissance, qui reprennent le pouvoir délaissé; — les uns, vieux républicains endurcis qu'aucune forme de monarchie n'a su réconcilier avec la royauté; — les autres, comme Louis Blanc, aigris depuis longtemps par la lutte qui a rempli leur passé; — quelques-uns, simples ouvriers, comme Albert.

Et aussitôt, à l'intelligence des foules, la relation s'est imposée, nécessaire, entre le succès facile de cette première tentative, exclusivement politique, et la fin principale de la Révolution, la rénovation sociale.

Les malheureux! Ils se sont débarrassés d'un roi en quelques heures, et ils ne comprendront pas qu'ils ne puissent aussi facilement se dépouiller eux-mêmes de leurs instincts, de leurs tendances, de

(1) Voir le *Magasin littéraire* du 15 février.

leur nature intime, de toutes ces attaches qui les relient, d'un lien indissoluble, non pas à tel ou tel ordre politique, mais à la société humaine de tous les peuples et de tous les temps.

Mais non! Qu'ils entrent donc en possession de leurs chimères, puisqu'ils s'imaginent avoir vaincu tout obstacle, — ces créateurs assez puissants pour évoquer du néant un univers parfait, ces conquérants assez audacieux pour tenter de se l'asservir!

Suivons-les donc et jugeons-les à l'œuvre.

Quelle attitude vont-ils prendre une fois portés au faîte? Mis en demeure de se prononcer, à quelle forme d'intervention vont-ils s'arrêter?

Ce seront les circonstances mêmes qui vont leur dicter la conduite à tenir.

L'Etat-tuteur, l'Etat protecteur des faibles, — c'est le caractère que, fatalement, devait revêtir son intervention, à la suite d'une révolution accomplie par les masses contre les abus de la liberté.

Le droit au travail, — c'est la formule qui, pour le vulgaire, allait préciser les contours trop vagues de ce mode d'intervention, qui devait lui donner aux yeux de tous une apparence concrète, palpable, sensible, faire en un mot de l'Etat-tuteur un personnage bien défini, et prêter figure avenante et caractère débonnaire à la neutralité anonyme qu'il avait gardée jusque là.

Que les propriétaires n'aient cure de ce changement. Que les conservateurs timorés se rassurent. Que les riches conservent leur confiance avec leurs capitaux! L'Etat-tuteur n'est pas l'Etat accapareur du bien d'autrui, la protection n'est pas le communisme!

Prôner les théories socialistes dans toute leur

crudité : quel crime abominable! Les bons apôtres du gouvernement provisoire ne seront pas si simples que de le commettre.

« Est-ce que par hasard, s'écriait Ledru-Rollin, dans un élan de plaisante indignation, est-ce que par hasard j'ai la prétention que l'Etat se fasse manufacturier et producteur? Je serais fou! Ma prétention, la voici : c'est que l'Etat soit un directeur intelligent, entendez-le bien; c'est que l'Etat, par exemple, fasse pour cette grande masse de prolétaires ce qu'il fait pour ses travaux publics, c'est qu'il sache où les adresser, sur quel terrain les asseoir; c'est qu'il sache ouvrir une banque, là où le crédit est nécessaire... » (1)

Et Louis Blanc lui-même, l'austère, le farouche révolutionnaire, définit solennellement, du haut de la tribune parlementaire, le dogme nouveau :

« Nous n'avons jamais entendu que l'Etat se fît accapareur d'industries... Non! non! Mais ce que nous avons dit, ce que nous soutiendrons, c'est que l'Etat doit intervenir entre le faible et le fort pour protéger le faible; c'est que l'Etat a un devoir de tutelle à remplir envers les ignorants, envers les pauvres, envers tous ceux qui ont besoin de protection, envers tous ceux qui souffrent. L'Etat tuteur, l'Etat donnant le crédit, non plus seulement aux riches, mais aux pauvres; l'Etat intervenant dans l'industrie, non plus pour la désorganiser, mais pour la régler, non pour l'accaparer, mais pour en exclure ce principe d'antagonisme, source empoisonnée de

---

(1) Séance du 12 sept. 1848 *Mon.* du 13.

Pour répondre à ces subtilités oratoires, il suffira de citer ces seuls mots de Bailleux de Marisy : « Quoi qu'il dise et quoi qu'il promette, à moins d'être le seul propriétaire, l'Etat ne peut garantir le travail, à moins d'être le seul maître, il ne peut l'organiser. »

tant de haines, de tant de violences, de tant de ruines l'Etat protecteur des malheureux, l'Etat-tuteur, voilà ce que nous avons demandé! » (1)

Dès avant la Révolution, dans un livre fameux (2), Louis Blanc avait indiqué la voie nouvelle au gouvernement futur, et à l'encontre de la plupart des novateurs, il allait voir appliquer les théories qu'il prônait.

Pour aboutir au système de tutelle et de protection qu'il préconise, Louis Blanc part d'un fait indiscutable, des misères réelles, des souffrances indéniables de l'époque.

D'après lui, des perturbations qui agitent le monde ouvrier, de la confusion qui règne dans l'organisation sociale, un fait se dégage, — lumineux et clair, celui là, sous sa forme brutale : La libre concurrence, c'est l'écrasement du faible par le fort.

La vie et l'activité humaines cotées comme des marchandises, la puissance départie à la richesse et d'intolérables privations aux classes laborieuses, la guerre déclarée entre les ouvriers et les patrons, devenus d'irréconciliables adversaires, l'oppression des uns par l'égoïste cupidité des autres : voilà les fruits amers de la concurrence.

La libre concurrence a pour premier principe de déchaîner la lutte pour la vie dans toute sa violence; elle a pour conséquence fatale la plus barbare de toutes les sélections, la suppression de l'homme chétif par l'homme robuste.

---

(1) Rapport de Louis Blanc, comme président de la commission du Luxembourg. Séance du 6 mai 1848. *Mon.* p. 969.

(2) *L'organisation du travail*, par Louis Blanc. 5me éd. 1847.

Cette élimination criminelle peut-elle s'implanter dans les mœurs? Ne faut-il pas que l'Etat intervienne pour protéger les uns contre les entreprises des autres? pour prêter aux débiles la vigueur qui leur manque, et leur insuffler, fût-ce d'une manière factice, la vie que la nature paraît leur refuser?

L'Etat se charge bien de l'organisation des services publics, de l'administration générale du pays, de la perception de l'impôt, de l'entretien de l'armée, de tout ce qui intéresse immédiatement son existence : qu'il protège donc aussi la faiblesse, qu'il soulage la misère, qu'il corrige dans l'intérêt général ce que la répartition des richesses offre de défectueux!

Dans la famille, le père et le tuteur ont mission spéciale de veiller au développement des enfants et des incapables, de gérer leurs biens, de les défendre contre toute cupidité et contre toute convoitise. C'est une charge que la société même leur impose, qu'ils trouvent dans les liens du sang, dans la loi civile, au besoin, qui n'est ici que l'interprète d'une nécessité sociale : et l'on voudrait que, dans une même nation, l'Etat qui a pour mission de pourvoir aux intérêts de la communauté, n'ait pas des devoirs identiques vis-à-vis des déshérités, des ignorants, des pauvres, qu'il ne doive pas, par une action vigoureuse et réparatrice suppléer aux inégalités natives?

Aussi, pour Louis Blanc, l'Etat doit-il être « le banquier des pauvres, » et à l'encontre des sentimentales rêveries des utopistes qui l'ont précédé, il vise avant tout à présenter un système d'apparence pratique et positive.

« Le gouvernement serait considéré comme le régulateur suprême de la production et investi pour accomplir sa tâche d'une grande force. Cette tâche consisterait à se servir de l'arme même de la concurrence pour faire disparaître la concurrence. Le gou-

vernement lèverait un emprunt dont le produit serait affecté à la création *d'ateliers sociaux*, dans les branches les plus importantes de l'industrie nationale. (1) »

Et telle était la trop cruelle vérité du point de départ, telle était la trop grande réalité des souffrances et des abus, que des hommes d'Etat, des praticiens, comme Léon Faucher, se sont laissés séduire par cette perspective de l'Etat-tuteur; telle était la puissance avec laquelle une réforme s'imposait, qu'ils n'ont pas pu se soustraire à l'influence du milieu où ils se mouvaient, et qu'ils ont accepté, dans leur principe tout au moins, les déductions du révolutionnaire aigri.

« Le gouvernement qui représente les droits de tous les citoyens, écrit M. Léon Faucher, est le tuteur obligé de ceux qui se trouvent le plus maltraités par la nature ou par la fortune. Il personnifie à leur égard, la prévoyance et la fraternité sociales. De même que dans les familles, la sollicitude des parents s'attache de préférence aux enfants les moins robustes et les plus jeunes, ainsi, dans la famille politique, l'Etat, au nom et comme mandataire des aînés de l'intelligence et de la richesse, doit tendre la main à tous ceux qui ont besoin de conseil et d'appui.

« Le sort des classes laborieuses et les conditions du travail ont droit à sa première pensée. » (2)

L'application ne devait pas tarder à suivre la

(1) *Organisation du travail*, par LOUIS BLANC.

Les ateliers nationaux allaient être plus tard la réminiscence des ateliers sociaux.

(2) LÉON FAUCHER. « L'organisation du travail et l'impôt. » *Rev. des deux mondes.* 15 avril 1848, p. 175.

théorie. Dès le premier jour, le décret des 25-29 février vint attester les préoccupations du gouvernement républicain, et manifester ses tendances.

Ce décret proclame le droit à l'existence et le droit au travail. C'est le programme, c'est la charte de Joyeuse-Entrée de la République.

L'organisation des ateliers nationaux et l'institution de la commission du Luxembourg, — qui suivent d'un jour la reconnaissance du droit au travail, — ne sont que l'exécution des engagements pris dans le décret des 25-29 février.

Les ateliers nationaux sont destinés à pallier le mal immédiatement; ils ont pour but de procurer d'un moment à l'autre, une occupation et surtout un salaire aux ouvriers sans ressources.

La commission du Luxembourg, — d'après l'arrêté même qui l'établit, — « a pour mission expresse et spéciale de s'occuper du sort des travailleurs. » A elle d'étudier la question du travail; à elle de préparer et de proposer la solution définitive.

Dans son rapport sur la situation de la France, Lamartine, au nom du gouvernement provisoire, nous a présenté le commentaire éloquent du décret des 25-29 février, et de toutes les mesures qui devaient en être le développement.

« En proclamant la République, le cri de la France n'avait pas proclamé seulement une forme de gouvernement, elle avait proclamé un principe. Ce principe c'était la démocratie pratique.

« La Révolution accomplie par le peuple devait s'organiser, selon nous, au profit du peuple (1) par une série continue d'institutions fraternelles et tuté-

(1) Reproduction à peu près textuelle du premier considérant de la proclamation des 28 février - 2 mars 1848, portant institution de la commission du Luxembourg.

laires, propres à conférer régulièrement à tous, les conditions de dignité individuelle, d'instruction, de lumière, de salaire, de moralité, d'éléments de travail, d'aisance, de secours et d'avènement à la propriété, qui supprimassent le nom servile de prolétaire, et qui élevassent le travailleur à la hauteur de droit, de devoir et de bien-être des premiers nés de la propriété. Elever et enrichir les uns sans abaisser et sans dégrader les autres, conserver la propriété et la rendre plus féconde et plus sacrée en la multipliant et en la parcellant dans les mains d'un plus grand nombre, distribuer l'impôt de manière à faire tomber le poids le plus lourd sur les plus forts, en allégeant et en secourant les plus faibles, créer par l'Etat le travail qui manquerait accidentellement par le fait du capital intimidé, afin qu'il n'y eût pas un travailleur en France à qui le pain manquât avec le salaire; enfin, étudier avec les travailleurs eux-mêmes les phénomènes pratiques et vrais de l'association et les théories encore problématiques des systèmes, pour y rechercher consciencieusement les applications, pour en recueillir les vérités, pour en recueillir les erreurs, telle fut la pensée du gouvernement provisoire dans tous les décrets dont il confia l'exécution ou la recherche au ministre des finances, au ministre des travaux publics, enfin à la commission du Luxembourg, laboratoire d'idées, congrès préparatoire et statistique du travail et de l'industrie, éclairé par des délégués studieux et intelligents de toutes les professions laborieuses, et présidé par deux membres du gouvernement lui-même. » (1)

(1) Séance de l'assemblée nationale du 6 mai 1848, *Mon.* 1848, p. 968.

Ainsi proclamé et organisé, le droit au travail n'apparaît que comme le corollaire obligé de la tutelle de l'Etat.

Voici l'ouvrier qui se présente à l'Etat :

« Je suis sans travail; mon patron s'est ruiné; un engin plus perfectionné a rendu mon bras inutile et me remplacera désormais; des campagnards plus forts, plus endurants que moi dans les privations, parce qu'ils n'ont pas eu l'occasion de se créer autant de besoins, sont venus offrir leurs services à meilleur prix; mon maître les a acceptés et m'a renvoyé.

« Me voilà donc sans ressources, puisque mon travail était mon unique gagne-pain.

« Et cependant ce n'est pas à moi, à une faute de ma part, qu'il faut imputer mon indigence; je suis la victime de la fatalité; je suis dominé par des événements plus forts que ma volonté; je suis trop faible pour me mesurer avec eux ou trop ignorant; je suis vaincu d'avance parce qu'on m'a jeté désarmé dans la lice. »

Suffira-t-il à l'Etat de répondre platoniquement à ce langage : « Je suis le tuteur obligé, le protecteur né de ceux qui sont sans appui, de ceux qui reculent devant les vicissitudes de l'existence, qui ne se sentent pas de taille à affronter les chances de la lutte. »

L'ouvrier objectera avec raison : « Jusqu'ici je ne suis payé que de mots. Comment allez-vous remplir efficacement ce rôle? Si vos promesses ne sont pas vaines, si vos paroles ne sont pas fallacieuses, assistez-nous! »

A cette sommation, l'Etat n'a plus dès lors qu'à se soumettre :

« Vous êtes sans travail, vous êtes pour une cause quelconque dans l'impossibilité de gagner par

vous-même votre vie. Eh bien! moi je vous fournirai du travail; je vous emploierai; je vous paierai deux francs par jour, et votre pain sera assuré. »

Le paiement quotidien d'une pièce de 40 sous : quoi de plus élémentaire! C'est là toute la solution du problème social en 1848, c'est la primitive et exacte signification du droit au travail, dans la pensée des novateurs!

Et il est étrange, en vérité, de poursuivre à travers les textes législatifs le sort de cette idée, si simple à ses origines; d'analyser les transformations successives que l'expérience et les nécessités pratiques y ont apportées.

Rien de plus formel, que le décret des 25-29 février : L'Etat « *s'engage* à *garantir* l'existence de l'ouvrier par le travail, il *s'engage* à *garantir* du travail à tous les citoyens. »

On n'en était alors qu'aux premiers pas dans la voie nouvelle; on ne s'était encore embarrassé ni dans ses broussailles, ni dans ses ronces.

Mais dans le projet provisoire de Constitution, présenté le 19 juin, on se montre déjà moins affirmatif quoique la garantie subsiste toujours dans le texte (1). Dès le début, les épreuves ont été pénibles, et l'ardeur première est tombée.

Le texte du projet définitif, daté du 30 août, va nous édifier complètement au sujet des dispositions nouvelles du législateur. — La France se remettait à peine des émotions que les émeutes de juin avaient

---

(1) *Mon.* du 20 juin, p. 1430.

Art. 2. — La Constitution garantit à tous les citoyens... le travail.

Art. 7. — Le droit au travail est celui qu'a tout homme de vivre en travaillant. La société doit, par les moyens productifs et généraux dont elle dispose, et qui seront organisés ultérieurement, fournir du travail aux hommes valides qui ne peuvent s'en procurer autrement.

provoquées; et les ateliers nationaux avaient été dissous par un décret dictatorial de Cavaignac (1).

On s'est convaincu de l'impossibilité d'organiser pratiquement la garantie du droit au travail. Aussi, désormais, ce droit a-t-il disparu dans le projet; le devoir du travail pour le citoyen est proclamé; l'obligation de la société, à cet égard, est devenue purement morale; toute garantie est supprimée; le droit au travail est devenu la liberté du travail, le droit *du* travail (2).

Un membre de la commission, M. Dufaure, nous apprend les discussions auxquelles le texte nouveau a donné lieu, au sein de la commission même, et ses paroles sont certes le meilleur commentaire de cette disposition constitutionnelle :

« Dans le préambule de la constitution, avait été inscrit le droit au travail avec une définition que je n'ai pas besoin de rappeler. La commission ne délibéra pas sur le préambule; elle l'adopta provisoirement, se réservant, lorsqu'elle en viendrait au chapitre de la garantie des droits, de voir par quels

---

(1) Décret du 3 juillet 1848. *Monit.* du 4 juillet.

(2) Projet définitif de constitution, présenté à l'assemblée nationale le 30 août 1848. *Mon.* du 31, p. 2239 et ss.

§. VII du Préambule : « Les citoyens... doivent s'assurer par leur travail des moyens d'existence, et par la prévoyance des ressources pour l'avenir...

§. VIII. La République doit protéger le citoyen... dans son travail, elle doit *l'assistance* aux citoyens nécessiteux, soit en donnant, à défaut de la famille, les moyens d'exister à ceux qui sont hors d'état de travailler.

Art. 13. — La Constitution garantit aux citoyens la liberté du travail et de l'industrie. La société favorise et encourage le développement du travail par l'enseignement primaire gratuit, l'éducation professionnelle, l'égalité des rapports entre le patron et l'ouvrier, les institutions de prévoyance et de crédit, les associations volontaires et l'établissement de travaux publics propres à employer les bras inoccupés; elle fournit l'assistance aux enfants abandonnés, aux infirmes, ou aux vieillards sans ressources que leurs familles ne peuvent secourir.

moyens elle pourrait garantir chacun des droits qui avaient été inscrits dans le préambule; car, pour nous, c'étaient deux choses inséparables, le droit et la garantie de ce droit.

« Quand la commission examina le chapitre de la garantie des droits, elle chercha, elle s'évertua à trouver les garanties qu'on pourrait donner à cette sorte de droit appelé droit au travail.

« Il n'y en avait qu'une seule : c'était de donner une action en justice à quiconque voudrait obtenir du travail. La commission recula; elle se borna dans l'art. 132 de son premier projet, à insérer une disposition semblable à celle de l'art. 13 du projet actuel, disposition par laquelle elle indiquait comment une société prévoyante pouvait développer le travail, l'encourager, l'honorer; le droit seulement n'y était pas; il n'y avait que le devoir de la société (1). »

C'est la constatation de l'échec subi.

La République a dû laisser protester les engagements pris en son nom par ses mandataires.

Après la « curée des salaires », au Luxembourg, après le lamentable essai des ateliers nationaux, après la banqueroute irrémédiable de toutes les institutions pratiques, la France allait assister à la banqueroute officielle et définitive des théories.

Quand vint le moment de consacrer dans la constitution le droit au travail, l'assemblée nationale recula. Rougissant des aberrations auxquelles, — inconsciemment peut-être, — ils se sont portés, les républicains, timides et repentants, chercheront à se donner le change à eux-mêmes sur leurs idées passées, à se faire accorder par le pays un bill d'indemnité, à force de protestations indignées ou

(1) Discours de M. Dufaure. Séance du 13 septembre 1848. *Monit.* du 14.

d'ironies mordantes à l'adresse des principes autrefois tant vantés.

En vain, dans son rapport sur le projet définitif de constitution (1), M. Marrast s'étudiera-t-il à voiler la défaite, à ménager la susceptibilité républicaine, à adoucir la cruauté de la déception; en vain, sous prétexte d'expliquer la pensée du gouvernement, cherchera-t-il à remplacer le droit formel et légal dans le chef de l'individu par une obligation morale de la société; en vain, l'assemblée nationale s'accommodera-t-elle de ces précautions oratoires : Inutiles efforts! L'histoire n'aura pas les mêmes indulgences pour les vanités froissées. Le texte impérissable de l'« immortel » décret, les circonstances où il fut porté, les opinions des signataires protesteront toujours contre toute atténuation, qui pour lui prêter un peu plus de raison, chercherait à le rendre un peu moins formel, un peu plus banal.

M. Thiers n'eut pas de peine à démontrer ce que valait ce droit au travail, source de tant d'espérances : « Voilà un ouvrier qui se présente, disait-il; à son vêtement, à son langage, vous le reconnaissez, vous l'accueillez, vous lui donnez du travail, si vous le pouvez. Mais si c'est un individu d'une classe plus élevée qui se présente et dise : Je n'ai pas d'emploi; vous lui direz : vous êtes un solliciteur, retirez vous; et vous aurez raison! » (2)

C'est que dans la réalité des choses, le droit au travail n'était qu'un secours qu'il s'agissait d'allouer à la classe ouvrière.

Ce secours, on le qualifiait de salaire, parce qu'il

---

(1) Rapport de M. Marrast, au nom de la commission de Constitution. Séance du 30 août 1848. *Monit.* du 31 août, p. 2237 et ss.

(2) Discours de M. Thiers. Séance du 13 septembre 1848. *Mon.* du 14.

ne fallait pas effaroucher du nom trop antique de charité les récentes fiertés du peuple souverain, parce qu'il fallait, pour sauvegarder les apparences, justifier comme un droit ce qui n'était qu'une aumône, vague souvenir des temps passés.

L'ancien régime avait connu, lui aussi, la tutelle de la misère et de la faiblesse; mais alors, c'était l'Eglise qui l'exerçait, et le droit au travail, à cette époque, n'était encore que le devoir de bienfaisance.

Entre l'aristocratie et le tiers-état, l'Eglise avait son rôle officiel dans l'organisation générale, rôle de médiation et de soulagement; et pour accomplir cette mission, elle avait ses biens propres, un patrimoine, où les pauvres puisaient de quoi suppléer à leurs besoins.

Sans doute, des abus avaient fini par se glisser là comme partout où se révèle l'action de l'homme. Il n'en est pas moins vrai, que le jour où l'Eglise se vit dépouillée de cette fonction, le jour où ses biens furent confisqués, il fallut la remplacer dans son œuvre de charité, et l'Etat, qui lui avait enlevé ses richesses, dut entreprendre de subvenir lui-même à l'indigence qu'elle soulageait : lourde charge que le régime nouveau se créait là, succession grevée de dévouement et d'abnégation.

L'Etat crut qu'il lui suffisait pour résoudre toutes les difficultés, de proclamer les droits du citoyen, de rehausser sa personnalité, de grandir son importance; il crut inutile de lui rappeler ses devoirs et de le pénétrer de ses obligations.

Et depuis plus d'un demi-siècle, l'Etat se débattait contre cette situation, cherchant, mais en vain, à tenir ses promesses du premier moment.

En 1848, un suprême effort n'aboutit qu'à la garantie stérile et éphémère d'un prétendu droit au travail. L'idée d'aumône était devenue incompatible

avec les ferments d'orgueil jetés dans la classe ouvrière.

Mais dans la réalité nue, si l'on isole les formules nouvelles du mirage que leur prêtaient les intelligences faussées et les passions d'un jour, c'est bien le pâle reflet de l'antique tutelle ecclésiastique que l'on entrevoit dans la tutelle de l'Etat, c'est bien la lointaine réminiscence du devoir de charité qui se manifeste dans le droit au travail.

Les souffrances, les promesses, la tutelle de l'Etat, le droit au travail, puis l'échec final et la déception suprême : nous avons reconnu tour à tour toutes ces phases successives de la fièvre de renouveau qui a dévoré tout un peuple.

On croyait avoir prêché une religion nouvelle; on avait fait reluire aux yeux éblouis un idéal inespéré de jouissances inconnues; on avait lancé les foules à la conquête d'un univers factice; — et sous l'aiguillon des privations endurées et des illusions rajeunies, — confiantes, les foules étaient parties, sans se soucier de la possibilité des définitifs désenchantements.

Un moment, après la Révolution de février, on crut enfin toucher aux plages ensoleillées que de nouveaux Colomb avaient devinées et dépeintes; mais quand la terre entrevue se fut dessinée, quand la distance se fut affaiblie, — là, où l'on attendait un refuge assuré, un port facile, des rives verdoyantes, — au milieu de l'immense horizon, morne et désert, s'accusaient, plus aiguës et plus escarpées, les arrêtes noires du roc que l'on espérait avoir délaissé pour jamais.

Toute l'histoire de la Révolution de 1848 n'est

que l'histoire d'une illusion trompée par l'implacable réalité des faits. L'inanité du rêve apparaît quand il ne lui restait plus qu'à prendre corps, et c'est du jour même où le peuple a cru triompher qu'il a pu commencer à mesurer le néant de sa victoire.

« Dans les derniers jours de Février, un combattant, un ouvrier, qui avait pris au pied de la lettre toutes les belles promesses, pénétra dans la salle où siégeait le gouvernement provisoire, réclamant, impérativement et sur l'heure, l'organisation du travail. On lui représenta d'abord qu'il fallait du temps pour préparer un système; puis comme il insistait :

« Asseyez-vous là, lui dit M. Louis Blanc lui-même, prenez une plume, et donnez-nous vos idées. — Je ne sais pas écrire. — Qu'à cela ne tienne, je vous servirai de secrétaire; dictez ». L'ouvrier dicta ces mots sacramentels qui forment la tête du chapitre socialiste : « organisation du travail; » mais il ne trouva rien au-delà. « Vous voyez bien, reprit son interlocuteur, que l'organisation du travail n'est pas une chose si facile. »

Et Monsieur Léon Faucher qui rapporte ce trait ajoute : « L'ouvrier cependant aurait pu mettre les rieurs de son côté et renvoyer la leçon au gouvernement provisoire. Il ne réclamait en effet que ce qui lui avait été promis; il se montrait pressé parce qu'on avait excité son impatience; il supposait le problème résolu, parce qu'on l'avait convié avec tant d'autres à mettre la main à l'œuvre. L'humble maçon arrivait avec sa truelle, demandant à grands cris à voir le plan, et à connaître l'architecte; pourquoi l'arracher à son labeur quotidien, si l'on n'avait à bâtir qu'une ville dans les nues? «

La déconvenue de cet ouvrier crédule et confiant, c'est la déconvenue de la France entière.

A peine le gouvernement provisoire est-il installé

« que le 29 février, la place de Grève se couvre d'une multitude ardente; un drapeau flotte dans les airs; sur ce drapeau il est écrit : organisation du travail, création d'un ministère du progrès » (1) C'est le peuple qui vient exiger l'exécution des promesses, le peuple naïf, qui s'imagine que, pour avoir chassé Louis Philippe, il a supprimé les abus et restauré l'ordre social.

Pour répondre à son attente, le pouvoir nouveau ne pourra opposer à ses réclamations d'autre raison que celle dont Louis Blanc payait le maçon : « Nous vous avions promis la fin de vos souffrances, c'est vrai; — vous nous avez mis à même de réaliser ces promesses, et vous avez eu raison; — mais ces promesses ne sont pas de celles qui se réalisent en un jour. »

Incurable illusion! Elle disparaît trop tôt, hélas! pour la longueur des regrets qu'elle laisse après elle, et les douceurs dont elle flatte l'imagination ne compensent pas l'amertume des inévitables déceptions.

Malgré leur superbe confiance, les républicains de 1848 n'ont pas été assez heureux pour résoudre le problème poignant de la souffrance; depuis, d'autres chercheurs se sont encore épuisés à poursuivre sa solution insaisissable; mais, malgré tant d'efforts, le jour ne paraît pas si proche, où ils pourront enfin annoncer au monde anxieux qu'ils l'ont trouvée.

Tandis que nous évoquions les événements, les idées, les utopies qui ont provoqué cette crise et

---

(1) Léon Faucher. « L'organisation du travail et l'impôt », *Revue des Deux-Mondes*. 15 avril 1848.

(1) Séance de l'assemblée nationale du 6 mai 1848. Discours de Louis Blanc. *Monit.* p. 969.

marqué cette époque, sans doute la pensée du lecteur s'est-elle reportée aux temps que nous traversons.

Le nœud des difficultés inextricables qui nous enserrent ne se déliera-t-il que sous le coup de violences et de secousses nouvelles? Un autre bouleversement est-il devenu inévitable pour démontrer l'inanité des sophismes et la perversité des doctrines?

C'est le mystère et le secret de l'avenir et il ne nous appartient pas de le pénétrer.

Qu'on nous permette cependant de hasarder ici une conjecture qu'un événement récent nous a suggérée.

Il y a quelques mois, un incendie dévorait la célèbre mosquée de Damas. Avant la prise de cette ville par les sarrasins, cet édifice comptait parmi les merveilles du culte chrétien. Quand la flamme qui ravagea ces murs séculaires se fut apaisée, du milieu des décombres branlants du sanctuaire musulman, se dressaient les colonnades et les sculptures de la période chrétienne; et sur le frontispice des ruines fumantes, se détachait de nouveau, comme jadis, cette triomphale devise de la Foi première, - plus éclatante et plus fière, après les douze siècles de barbarie qui auraient dû l'effacer à jamais : « Ton règne, o Christ, et ta puissance sur toutes les générations! »

Si des épreuves douloureuses attendent le monde, si l'erreur doit triompher un instant, si les passions déchaînées doivent amonceler des ruines nouvelles, — alors que tout paraîtra perdu sans retour, — ce sera le privilège des croyants, de conserver, malgré toutes les vicissitudes, leur confiance indéfectible, et de pressentir, du sein de l'universelle tempête, l'aurore radieuse de calme et de paix.

PAUL DE SMET

D'AUTREFOIS

L'enfance est un rosier au fond de la mémoire.

Hier, j'ai découvert, dans une vieille armoire,
Un Télémaque jaune aux feuillets barbouillés
De dessins à la plume et de croquis brouillés :
Cavaliers espagnols, duels, batailles épiques,
Oriflammes au vent et croisements de piques,
Donjons noirs, émergeant des étangs assoupis
Où d'étranges roseaux recourbent leurs épis,
Forêts, touffes de fleurs aux calices fantasques,
Clairs de lune, argentant les sapins et les casques,
Manteaux gonflés d'orage où luisent des estocs,
Gnomes trapus, marchant en file, au creux des rocs,
Tout ce qu'un écolier peut rêvasser en classe....
L'œil humide, je suis resté longtemps en place,
Pâle, le cœur fondant d'un émoi triste et doux,
Avec un grand besoin de pleurer à genoux....

Alors j'ai tout revu : la classe, aux noirs pupitres
Où le soleil, fusant clair au travers des vitres,
Plaquait des flaques d'or; la chaire, le tableau
Avec l' « exemple » inscrit en un vers de Boileau,
La carte d'Amérique où, dans la verte zône,
En large ruban bleu s'allongeait l'Amazone,
Tandis qu'en haut s'évaporait le Labrador,
Le petit professeur, portant lunettes d'or,
Expliquant Télémaque avec des hoche-tête
Si drôles! Les copains dont l'œillade secrète
Vous logeait à la bouche un rire folichon,
Moussant frais, comme un vin clairet sous le bouchon,

Et psst! la plume aux doigts et le nez dans le livre,
Avec de fins trémoussements de fauvette ivre.

Moi, je ne restais coi que lorsque je rêvais.

O rêves de jadis, oiseaux aux blancs duvets,
Dont le chant me berçait comme un épithalame,
Et qui ne venez plus gazouiller en mon âme,
Trop de ronces croissant pour y faire vos nids,
O rêves envolés, si blancs, soyez bénis!

En été, quelquefois on ouvrait la croisée.
Pendant qu'on expliquait l'Olympe et l'Elysee,
Je regardais l'azur au confus tourbillon,
Où parfois floconnait un jaune papillon,
Mon cœur volait emmi les fleurs et le feuillage
Des lilas, déferlant par dessus le grillage.
Souvent aussi, un chant flûté de rossignol
Arrivait, charrié par la brise, et si mol
Qu'il ne faisait plus qu'un avec l'odeur des roses...
Et c'était un concert immense que les choses!
Oh! l'après-midi, plein d'azur et de soleil!
Oh! l'église à croix d'or! oh! le grand toit vermeil
Où le soleil d'ardoise en ardoise ricoche!
Et parfois, quand tintait un son joyeux de cloche,
Je me figurais voir, en l'azur attiédi,
Le Dimanche approchant sourire au Samedi!

VICTOR KINON

L'ORGUE

Ce soir, l'orgue chantait sous la nef, en sourdine.
La clochette achevait sa ballade argentine,
Le prêtre, au fond du chœur, priait en blanc surplis
Et l'église était calme et pure comme un lis.
Tant doux était le chant de l'orgue que les cierges,
De guirlandes de flamme ornant le front des Vierges,
Se mirent à trembler d'émoi, comme au zéphyr
Les étoiles, au fond du vivier de saphir.
Je priais. Oh ! douceur de prier à l'église,
Lorsque l'âme aux baisers de l'orgue s'angélise !
Oh ! prier dans l'encens et dans la pureté,
Déposer son fardeau d'ombre et de vanité,
Ouvrir enfin à Dieu son âme inassouvie,
Répandre dans un pleur tout l'amer de la vie !
Oh ! renaître plus blanc, plus simple, plus pieux,
Sentir la nostalgie ineffable des cieux !
Aspirer son pardon tel qu'un nouveau baptême,
Dire à Dieu mille fois : « Je T'adore ! Je T'aime ! »
Et Le sentir tout près et Le sentir aimant
Et tendre et paternel et bon immensément !...

Toujours l'orgue chantait sous la nef, en sourdine,
Et les sons, jaillissant en fontaine divine,
Retombaient en mon cœur extatique et vermeil,
Comme en un grand lis blanc les rayons du soleil.

VICTOR KINON

UNE NUIT A BROUSSE

JE m'étais embarqué sur un des petits vapeurs turcs qui, par la mer de Marmara, relient la Corne d'Or à Mondania. C'était en septembre par un temps très doux. Des amis m'avaient dit : — Surtout ne manquez pas Brousse! et je me rendais à Brousse. Quand j'eus contemplé la fuite des collines d'Europe chargées des maisons blanches, des coupoles et des minarets de Constantinople; quand le dernier bout du mur crénelé de l'ancien sérail eut disparu dans la mer, je regardai les passagers. Un seul me parut digne d'attention. C'était un homme d'âge mûr, à figure défaite et lasse, qui, drapé dans un ample vêtement ecclésiastique et coiffé d'une toque de magistrat, s'était assoupi au soleil. Je l'indiquai du doigt à mon drogman d'un air interrogateur.

— C'est un prêtre arménien schismatique, me répondit-il discrètement.

J'allai m'asseoir presque en face du personnage, et comme un balancement du navire venait de le tirer de sa torpeur, je priai mon interprête d'entrer en conversation avec lui et de lui poser, au sujet de la fraction religieuse qu'il représentait, quelques questions que je précisai.

Le drogman s'exécuta et vint bientôt me rendre

compte des réponses reçues. Seulement, pendant qu'il m'exposait des choses très confuses, je voyais l'arménien nous regarder avec un sourire.

Brusquement il se pencha vers moi et me dit d'un ton traînant, en excellent français :

— Monsieur, les drogmans n'entendent rien aux choses théologiques; puisque la question arménienne vous intéresse, causons sans intermédiaire.

La conversation ne fut pas longue, car quelques minutes suffirent pour me faire passer de l'étonnement le plus vif à l'indignation.

Il parla d'abord de l'origine du schisme, glissa sur quelques points de doctrine et ne me parut à l'aise qu'en passant de la théologie à la philosophie. Il vanta les droits méconnus de la raison dans les questions religieuses et, finalement, pressé par mes objections, il formula cette déclaration :

— Il n'y a qu'un théologien, qu'un philosophe en Europe qui comprenne notre Arménie et auquel je suis sympathique, c'est l'illustre M^r^ Renan!

Le contraste entre la profession de foi émanant du costume de cet homme et ses paroles était si choquant que j'en demeurai interdit.

— Vous n'avez plus même la foi! lui dis-je.

Il regarda un moment la mer d'un air soucieux, comme si cette brusque exclamation eût suscité le souvenir d'un grand écroulement dans son âme; puis, fidèle au système renanesque, il sourit en faisant un mouvement de tête qui voulait dire : je n'en sais rien moi-même!

— Et vous enseignez votre rationalisme au peuple? ajoutai-je.

— Quant à cela, répliqua-t-il, il y a deux hommes en moi, le prédicateur et le philosophe; j'ai un credo pour l'église et des opinions libres pour la vie privée!

Je me levai écœuré de ce cynisme.

— Votre costume, lui dis-je, doit vous brûler comme une tunique de Nessus; — et je le quittai.

Une individualité pareille ne se rencontrerait pas en Europe. Elle ne peut exister que sur les limites de l'Orient et de l'Occident et chez un schismatique dont la conscience trouble n'a pas la perception d'une rupture possible avec le passé et qui se laisse pousser par l'orgueil vers le néant de la libre-pensée.

Voici Mondania : quelques maisons en bois et une population à figures maigres et jaunes, vêtue de guenilles. On y trouve heureusement de bonnes voitures et d'excellents chevaux pour aller à Brousse. La route est longue et traverse d'abord un paysage triste, égayé seulement par le trait bleu de la Marmara barrant l'horizon. Puis ce sont des collines desséchées et cet aspect de terre ruinée propre à l'Orient.

De distance en distance un soldat turc en tenue débraillée descend d'un fortin bâti sur la hauteur et demande au cocher s'il n'a rien vu de suspect. Ce n'est plus, paraît-il, qu'une consigne, les brigands ayant fini par trouver que leurs opérations se faisaient sur cette route, dans des conditions peu avantageuses.

La verdure apparaît graduellement et bientôt, sur la droite, une immense vallée s'ouvre bornée par une chaîne de montagnes. La route s'en détourne et se dirige vers un massif énorme, hérissé de forêts et terminé en pic; c'est l'Olympe de l'Asie-Mineure et Brousse s'étend à sa base. Rien n'annonce l'approche d'une grande ville; la campagne est solitaire, peu de mouvement sur la route, pas de sveltes minarets se détachant sur la tenture verte de la montagne. Il faut voir la ville de la soie du haut de sa citadelle par un soleil couchant pour qu'elle révèle sa beauté.

Au fond d'un cirque de montagnes, Brousse se montre alors alanguie en un nid tiède tapissé par la verdure moelleuse de ses mûriers. Rien de heurté; pas de monuments qui dérangent la paix du coup d'œil, mais un ensemble saisissant de grandeur, de douceur et de grâce sous le bel azur asiatique.

Je ne m'attarderai pas à décrire l'immense bazar de la ville, ses rues montueuses et interminables, ses vastes magnaneries, son marché de cocons; les turbés de ses anciens sultans décorés des plus fines faïences du monde; les bains qui guérissent des rhumatismes et où des malheureux à demi nus se tiennent accroupis dans des cavernes asphyxiantes de chaleur. Tout cela a été souvent dépeint.

Je rendis visite aux Pères de l'Assomption et regagnai l'hôtel situé à l'entrée de la ville. Le soir était venu amenant un peu de fraîcheur dans l'air embaumé par les lauriers-roses.

Les voyageurs sont rares à cette saison; nous sommes quatre à table d'hôte. Après un échange de cartes je constate que l'un est un turc authentique, le second un ingénieur français de la compagnie des chemins de fer du nord, le troisième un homme d'aspect étrange portant le costume du pays, mais dénotant par sa figure une origine européenne. Sa carte porte simplement un nom en italien et en turc. Il se trouve placé à ma droite et, je ne sais pourquoi, il évite de m'adresser la parole.

Le dîner terminé, le « garçon » s'approche de moi et me dit :

— Vous avez été intrigué, n'est-ce pas? par l'attitude de votre voisin.

— En effet, il m'a laissé une impression bizarre.

— Eh bien! monsieur, reprend-il avec une véritable colère, cet homme est un renégat! C'est un médecin italien qui a abjuré sa foi pour gagner de l'argent

chez les turcs! On lui a demandé de marcher sur un crucifix et il l'a fait! Moi je suis catholique grec; depuis six mois que j'ai pris service ici, j'use de tous les stratagèmes pour ennuyer ce maudit et le faire déguerpir; et je ne manque jamais, quand je sers, de lui présenter le mauvais côté du plat!

— Vous êtes un bon chrétien, lui dis-je.

L'avis du brave homme n'était point intéressé, il avait la foi vive et l'indignation loyale; et il sentait, malgré l'inégalité des conditions, qu'il était infiniment supérieur à ce baptisé parjure et qu'il avait largement le droit de le mépriser.

Il est dix heures; je me retire dans ma chambre. C'est une vaste pièce n'ayant pas moins de huit fenêtres dont plusieurs s'ouvrent de plein pied sur une terrasse dominant la rue. La lune est si éblouissante, elle m'enveloppe d'un jour si féerique, si caressant que je crois devoir renoncer à dormir. Accoudé à une fenêtre, je regarde le paysage irréel de cette claire et paisible nuit; les feuillages des lauriers-roses ont la raideur et le reflet de découpures métalliques; la route de Mondania que je vois fuir toute droite semble semée de sable d'or comme une route mystique du ciel, et l'horizon vague s'illumine longtemps de tous les mirages de ma pensée. C'est étonnant comme la lune évoque d'étranges aspirations et excite l'imagination! Maintenant je songe à la masse énorme et mystérieuse de l'Olympe que je sens derrière moi, trônant à cette heure dans sa magnificence nocturne! Et il se mêle à cette évocation je ne sais quel vague effroi.

Ah! c'est qu'elle n'a pas été gaie la conversation de tout à l'heure! On a beaucoup parlé de cet Olympe où vivent dans le mystère des pâtres errants qui étu-

dient, la nuit, les étoiles comme les anciens pâtres chaldéens et qui ont en plus la haine de l'occidental et le goût de la rapine. Justement quelqu'un a raconté l'épisode tragique, alors récent, de ce jeune anglais qui avait tenté, en compagnie d'un secrétaire de la légation anglaise, l'ascension de la farouche montagne. A mi-chemin il avait disparu brusquement, comme dans une trappe; son compagnon qui le précédait de quelques pas n'avait rien vu, rien entendu. L'Olympe fut occupé militairement, aucun vestige du disparu ne fut retrouvé. Les pâtres qu'on parvint à saisir montrèrent un visage si étonné, si innocent, qu'on ne put rien établir contre eux. L'affaire fut classée; une de plus ajoutée à la liste des crimes mystérieux de la montagne.

Singulier pays! que de secousses on y éprouve en quelques heures! Mystère des consciences et mystère des choses! Après le pasteur d'âmes sans foi, le renégat sans honneur; entre les deux l'humble valet d'hôtel portant en lui la foi d'un croisé! Et maintenant voilà la montagne dont le mystère domine Brousse, la montagne où circule une vie invisible et qui semble douée d'une force occulte pour satisfaire parfois son goût de meurtre. A cette heure je devine, là-haut, le patriarche des Errants, assis sur un rocher, se délectant dans l'air de la nuit et dans sa liberté, regardant avec pitié la Ville qui depuis des siècles fait la guerre à sa race. Il sait qu'il y a là-bas de l'or, de la soie, des vins rares; mais il a ses fils pour prélever sur le troupeau humain le juste tribut que l'humanité travailleuse lui doit; quant à lui, jamais il ne renoncera à l'orgueil de la solitude, à la royauté de sa montagne inviolée, à l'amitié de la lune et des astres, au silence infini des cimes! Les vastes horizons font partie de son âme et, quand le temps sera venu, il dormira dans la caverne des ancêtres, sans avoir jamais porté un nom parmi les hommes!

La fatigue finit par avoir raison de l'ensorcelante beauté nocturne; et voici que mes paupières s'alourdissent et que le vertige du sommeil me prend. Déjà je glissais dans l'inconscience du rêve, quand un bruit étrange secoue ma torpeur et raidit mes nerfs endoloris. Le grand silence de la nuit est troublé. Cela vient de très loin; c'est comme un hurlement aigu étouffé par la distance. Le bruit se rapproche; on dirait maintenant des cris de fureur, des cris stridents, des huées poussés par une foule en marche. Je reprends mon poste auprès de la fenêtre, mes yeux ne voient plus les féeries de la lune, mon ouïe seule est surexcitée. Le bruit vient de la route de Mondania sur laquelle une vaste poussière semble poussée en avant. Elle se rapproche graduellement de l'hôtel et, tout d'un coup, je vois émerger des buffles vigoureux traînant, deux par deux, une file interminable de chariots. C'est le bois desséché des essieux, pliés sous le poids des charges, qui pousse des cris perçants semblables maintenant à des cris d'enfants en colère. Répercutés par les échos de l'Olympe, vibrants dans l'air sec de la nuit et dans la paix profonde de la solitude, ils donnent l'impression d'un chœur de génies malfaisants se ruant à quelque sabbat.

Le défilé dura longtemps; toujours le même attelage traînant des chariots identiques, sans conducteurs apparents, sous le voile de songe des poussières soulevées laissant à peine deviner des lignes, et dans un mouvement grave, presque solennel.

Le défilé dura longtemps, les chariots succédant aux chariots, sans interruption, comme une procession d'ombres bien ordonnée; puis enfin les derniers buffles passèrent marchant avec la tranquillité de la force sûre d'elle-même; les grincements devinrent plus vagues, décrurent et finirent comme une plainte de malade dans le lointain des rues de Brousse.

C'était si étrange, dans le demi-jour lunaire, que j'en oubliai ma fatigue et que je restai en observation jusqu'à l'extinction de la dernière rumeur.

Minuit avait sonné depuis longtemps et le sommeil m'avait repris, irrésistible. Combien de temps dura-t-il? Je ne sais. Toujours est-il qu'à un moment donné je me réveillai de nouveau, en sursaut. J'ouvris les yeux; ce n'était pas le matin; la lune, par les huit croisées, déversait toujours sa clarté laiteuse dans ma chambre, seulement les ombres bleuâtres étaient plus allongées. Dans l'engourdissement du sommeil j'entendais un bruit confus dont je ne me rendis pas compte tout d'abord. Etait-ce un nouveau défilé de chariots? Non, je ne percevais pas ce bruit mécanique et régulier qui m'était resté dans l'oreille; c'était autre chose. Je compris bientôt qu'une scène tumultueuse se passait à quelques pas de l'hôtel. J'entendais nettement des cris humains, des cris exaspérés de lutte, des cris d'homme qu'on égorge, le tout ponctué de coups de revolver ou de fusil. Dans la chambre voisine de la mienne une fenêtre s'ouvrit. C'était l'ingénieur (il me le raconta le lendemain) qui, croyant à un assaut de l'hôtel, avait pris position, le revolver au poing, prêt à toute éventualité. Je distinguai vaguement dans la poussière plusieurs hommes aux prises en des poses rapides de lutteurs, avec des jambes arquées et des flottements de manteaux; puis brusquement, après un dernier coup de feu, tout disparut en une fuite éperdue et la nuit claire laissa retomber le plus solennel et le plus glaçant silence.

Au matin le « garçon » se présenta.

— Eh bien! me dit-il, comment trouvez-vous les nuits de Brousse? Elles ne sont pas toujours aussi émotionnantes!

— Je l'espère bien, pour l'honneur de la ville, mais que s'est-il donc passé?

— Je ne sais au juste; on vient de trouver sur

la route, ici près, le cadavre d'un arménien tué d'un coup de feu à la tempe. On l'a transporté dans le hangar que voilà..... Si vous êtes curieux de le voir.....

HECTOR HOORNAERT

LE RETOUR DU VOYAGEUR

BALLADE

(*Suivant* UHLAND)

LE CHEVALIER

— « *Voyageur, qui reviens de ces chères contrées,*
As-tu vu le château sur la grève des mers?
Ses créneaux et ses ponts, par les belles soirées,
Semblent de nacre et d'or, et ses tours empourprées
Se mirent dans les flots amers. » —

LE VOYAGEUR

— « *Certe, ami, je l'ai vu, ce manoir qui s'incline*
Majestueusement vers le miroir des eaux :
La lune répandait sa lumière opaline
Sur ses toits, et la brume, immense mousseline,
L'enveloppait de blancs réseaux. » —

LE CHEVALIER

— « *Près de lui, voyageur, les flots et le zéphyre*
Murmuraient-ils encor leurs chants des anciens jours?
Et, dans la haute salle aux piliers de porphyre,
Les ducs célébraient-ils, sur la joyeuse lyre,
Leurs faits d'armes et leurs amours? » —

LE VOYAGEUR

— « *Les vagues et les vents, tristes comme des plaintes,*
Courbaient en soupirant les algues et les fleurs ;
J'entendis, dans la salle, un chœur de voix éteintes
Et des luths désolés sanglotaient des complaintes
Auxquelles j'ai mêlé mes pleurs! » —

LE CHEVALIER

— « *Voyageur, as-tu vu passer sur la terrasse*
Le beau couple royal : lui, fier de sa maison,
Drapé dans le manteau de pourpre et la cuirasse ;
Elle, portant avec sa noble et douce grâce
La couronne de leur blason ?

Et ne guidaient-ils pas, souriants d'allégresse,
Une enfant, belle comme un rayon de soleil,
Avec des yeux profonds tout remplis de tendresse,
Avec de longs cheveux que la brise caresse
Et dont l'or cache un front vermeil ? » —

LE VOYAGEUR

— « *J'ai bien vu deux vieillards, mais sans pourpre royale,*
Ni ce vain appareil d'un bonheur triomphant :
J'ai vu leurs pleurs couler sur leur visage pâle,
Leurs noirs habits de deuil, une Croix sépulcrale....
Je n'ai pas vu la belle enfant! » —

GASTON DELLA FAILLE DE LEVERGHEM

(*Août 93*)

LA MORT DES FLEURS

Que de charmantes fleurs tombent au vent d'automne!
Comme ses blancs frimas savent les décimer!
Dieu! que de cœurs brisés, hélas! auxquels personne
Ne songe plus sitôt qu'ils cessent d'embaumer!

— « Adieu, les belles nuits et leur ivresse folle!
« Adieu, — gémit la fleur, — zéphyrs capricieux!
« Adieu, frissons d'amour agitant ma corolle,
« Quand la lune y mirait son front mystérieux!

« Adieu, pâle soleil, qui t'enfuis dans l'espace!
« Sous tes yeux je naquis attachée à ton sort;
« Tu t'en vas, je ne puis m'envoler sur ta trace,
« Mais ton dernier rayon consolera ma mort! » —

Et leur calice d'or, où les bruines pleurent,
Au moment de périr sous le pied des passants,
Comme un adieu suprême à des amis qui meurent
Adresse un long sourire aux arbres jaunissants!

Puis la neige déplie au loin son froid suaire :
La colombe a son nid, le sanglier son breuil,
Mais la fleur sans abri meurt triste et solitaire
Et moi seul je la pleure au sein des bois en deuil!

GASTON DELLA FAILLE DE LEVERGHEM

ERNEST HELLO

La critique est la conscience de l'art.
HELLO, *L'Homme*

DU fond d'oubli passager, où dorment tant de génies méconnus — réserve de l'Idée — la « revanche de l'idéal », marée vengeresse, a rapporté aux rives de l'actualité le nom et l'œuvre d'Ernest Hello.

J'ignore la vie d'Hello et n'ai aucun souci de la connaître, cette connaissance étant superflue pour juger son œuvre — tant il est vrai que cette œuvre est indépendante des contingences et baigne dans l'absolu.

La Vérité — cette déesse qui, pour un fervent orthodoxe, compte cent adorateurs hérétiques — la vérité ne se révèle à la plupart des humains que sous ses apparences extérieures et superficielles; privilégiés sont ceux qui, doués de la vue perçante des aigles, entrevoient, par delà ces apparences, le sens de la Vérité.

Ernest Hello fut de ces privilégiés.

Ses livres sont l'interprétation de la vérité.

L'interprétation, c'est-à-dire non l'annotation, le commentaire, la glose, mais la compréhension, la

plus intime, reflétée dans la forme la plus adéquate.

Vérité religieuse, Vérité sociale, Vérité littéraire — eau claire et cristalline que Hello a dégagée des stagnances marécageuses amoncelées sur elle par la haine des hostiles, l'ignorance des tièdes, la maladresse des amis — breuvage éternel de l'âme, présenté prodigalement, dans la coupe d'or du style, par un homme qui a la passion de ce qu'il appela si magnifiquement « la Charité intellectuelle ».

Car Hello n'avait rien du penseur solitaire et égoïste, enfermé dans la tour d'ivoire de la contemplation, et s'absorbant dans ce culte personnel de l'Idée, qui n'est en somme qu'un dilettantisme d'ordre supérieur.

Hello avait la passion de l'apostolat, et, comme la gloire rend les hommes attentifs à l'apostolat, Hello avait la passion de la gloire.

Quand Hello allumait, au front des idées, l'étincelle révélatrice, et qu'il désirait que l'humanité ouvrît les yeux à ces lueurs réconfortantes, ce n'était point chez lui vaine soif de gloriole, mais altière soif d'évangélisation...

Le silence, l'obscurité, la méconnaissance, qui furent son lot terrestre, pesèrent lourdement à Hello, parce que privatives non pas des chatouillements délicieux de la popularité, mais des hautaines satisfactions de l'enseignement.

Ecoutez cette admirable déclaration :

« Ceux qui donnent la mort à un homme de génie, à un acte de génie, à un livre de génie, donnent la mort à toute la postérité qu'aurait cet acte et qu'aurait ce livre. Comptez toutes les grandes pensées, comptez tous les sentiments généreux qui peuvent naître d'une œuvre de génie.

« Vous qui encouragez le génie, vous êtes le père de cette sublime postérité.

« Vous qui découragez le génie, vous êtes l'homi-

cide de toutes les âmes qui auront besoin de lui dans le présent et dans l'avenir. Vous égorgez tous les aigles qui l'attendaient pour ouvrir leurs ailes ; vous égorgez toutes les colombes qui attendaient son souffle pour savoir de quel côté diriger leurs soupirs !

« Qui pourra suivre cette traînée de sang à travers les âges ?

« Qui pourra compter les actions de grâces étouffées avant de naître ?

« Qui pourra scruter la chair et le sang de l'homme de génie pour découvrir, dans cette autopsie, les traces sanglantes de l'injustice ?

« Qui pourra mesurer les coups ?

« Mesurer les contre-coups ?

« Mesurer les échos des uns et des autres ?

« Quand un blasphème s'élève sur la terre, partout d'où l'adoration devait partir, qui sait si ce remplacement épouvantable ne résulte pas d'une injustice autrefois commise envers l'homme qui devait allumer là le feu de l'Adoration ?

« L'injustice a tué cet homme, et là où l'adoration devait mûrir, c'est le blasphème qui a germé. » (1)

A l'entendre ainsi appeler la notoriété, beaucoup — même des plus clairvoyants — se méprirent longtemps sur l'absolue grandeur de caractère d'Ernest Hello ; à ceux-là tous, le fier chapitre sur la charité intellectuelle, qui résume l'œuvre et signale l'homme, est venu apprendre et démontrer « que cette ardente préoccupation de la gloire, opposée si longtemps dans Hello à l'humilité calme du chrétien, était *le sentiment exaspéré d'un apostolat impossible.* » (2)

Sa vie durant Hello se débattit contre ce senti-

---

(1) *Les Plateaux de la Balance*, p. 396.

(2) Barbey d'Aurevilly. *Les Œuvres et les Hommes.* Les Critiques, p. 395.

ment; l'attention du siècle était alors aux seules choses tangibles, concrètes, documentées : la science croyait avoir terrassé le mystère — à jamais; c'était l'époque où Berthelot écrivait : « Le monde est aujourd'hui sans mystère! La conception rationnelle prétend tout éclairer et tout comprendre; elle s'efforce de donner de toutes choses une explication positive et logique et elle étend son déterminisme fatal jusqu'au monde moral »... (1)

. . . . . .

... D'abord en tâtonnants rayons d'aurore, glissant d'endroits à travers le ciel noir de la science, puis en fulgurantes clartés de soleil, inondant invinciblement toutes choses, le mystère a reconquis le monde...

Mysticisme, néo-catholicisme, symbolisme — qu'importe le nom, c'est une nouvelle aube chrétienne qui se lève...

Et, comme de droit, les premiers reflets de cette aube éclairent d'une lumière vengeresse l'œuvre d'Ernest Hello et restituent à son nom le relief justicier qui lui revient.

L'Homme, par Ernest Hello, vient d'être republié — volume hier encore introuvable...

L'Homme peut être considéré comme le chef-d'œuvre d'Hello; c'est en tous cas la synthèse de ses aspirations sociales, morales et artistiques, synthèse que ses autres livres n'ont fait que développer et spécialiser...

Au seuil de l'ouvrage, Henri Lasserre en fait les honneurs dans une préface éloquente et magistrale... Laissez-moi vous en citer quelques lignes, quelques traits, vifs et nets, qui font portrait :

« L'élévation, dit Henri Lasserre, est le caractère le plus frappant, le caractère général et essentiel d'Ernest Hello. Tout est élevé : même les plaines, qui ne sont

---

(1) BERTHELOT. *Origine de l'Alchimie* — Préface.

que le plateau des altitudes, même les gorges ombreuses, qui ne sont que des vallées supérieures et l'entre-deux des Grandes Montagnes. Partout on se sent au-dessus de la couche souillée que piétine la foule humaine. Il y a des neiges et des glaces; il y a de vastes étendues pierreuses où le pied se déchire; il y a des espaces arides et désolés; il y a des éboulements formidables et des torrents roulant au fond des ravins : il n'y a pas de boue. La fange est absente. » (1)

Trois grandes subdivisions dans l'Homme : La Vie, la Science, l'Art.

La Vie! quelle comparaison splendide Hello établit et développe entre la Vie telle qu'elle devrait être et telle que l'entrevoyait son pur génie, et la Vie telle qu'elle est, imparfaite, mercantile et mesquine, telle aussi que, réalité faisant repoussoir à son idéal, Hello a su la peindre et la stigmatiser jusqu'en ses plus intimes mobiles, ses plus lointains replis et ses plus complexes manifestations... *L'Avare, L'Homme médiocre* sont des pages de psychologie et d'observation après lesquelles on peut dire, sans cliché, que le sujet est épuisé.

Ce chapitre surtout sur l'Homme médiocre est caractéristique dans l'œuvre d'Hello; il démontre — *a contrario* — de quel amour absolu et intransigeant Hello aimait la Beauté sous toutes ses formes, puisque l'Homme médiocre « cet ennemi personnel du Beau » inspire à ce grand chrétien un mépris et une haine si absolus.

L'éclectisme, cette application critique de la tolérance au jugement des œuvres et des hommes, Hello s'en défie comme d'une faiblesse, d'ailleurs exquise, et d'un péché reconnu mignon.

---

(1) *L'Homme* (édition Palmé). Préface p. IX.

Peut-être, en son désir de sentir juste afin de dire juste, eût-il cédé à la tentation de cette volupté souriante d'esprit, qui tâche de dégager de chaque situation, de chaque œuvre, la part de vérité ou de jouissance qu'elle renferme, mais cette tendance d'âme exige pour s'exercer et se développer une sérénité, une bonne humeur, disons le mot, un optimisme qui ne s'épanouit dans l'âme humaine qu'aux chauds rayons de la gloire; Hello eût été plus indulgent aux autres, si les autres avaient été plus équitables pour lui... En somme il y avait un peu d'aigreur et de déception d'ailleurs justifiées dans la hautaine et rogue orthodoxie de ce très-grand écrivain.

Comme de Barbey, la plume de Hello fut une hache d'inquisiteur.

Si, à l'heure actuelle, le maniement de cet instrument d'absolutisme étonne quelque peu et déroute en matière morale et scientifique, en matière artistique par contre il est presqu'une arme obligée à tous ceux qui veulent et prétendent garder, contre les envahissements des veuleries conventionnelles, leur intégralité intellectuelle.

A la vérité, si grand que soit Hello moraliste et Hello savant, je leur préfère Hello artiste.

Le traité de l'Art qui termine *l'Homme*, — traité commenté du reste dans *Le Style* — est la plus lumineuse et la plus complète théorie d'Art que nous possédions.

Oh! éducateurs de notre jeunesse, aux jours d'initiation littéraire, si, au lieu d'Horace, de Boileau et du syndicat de doux cuistres qui furent leurs commentateurs, vous nous aviez mis en main ce Code de sainte Indiscipline et de chrétienne Originalité que Hello a écrit, comme nous eussions été mûrs plus tôt, et en plus grand nombre, pour cette Conquête urgente du Modernisme par les catholiques, conquête qui devrait être

marquée déjà par des batailles décisives, alors qu'elle ne s'est signalée encore que par des escarmouches douteuses.

C'est notre faiblesse, dans cette conquête, de ne point savoir nous défaire – la tache est au fond! — de la classique habitude des définitions, des distinctions et des formules.

Les formules! quel admirable chapitre Hello leur consacre et comme une à une se fondent et se dissolvent ces prétendues règles de style, au grand soleil de la Vie, seule loi de l'Art.

« En général, dit Hello, les règles mécaniques séduisent le vulgaire par l'appât grossier de la difficulté vaincue... Plus les règles sont nombreuses, plus l'homme médiocre croit qu'il y a mérite à les observer. Il ne s'aperçoit pas que ces règles sont des faux-fuyants, des tangentes par lesquelles l'artiste incapable de créer échappe honteusement à la seule difficulté qui vaille la peine d'être vaincue, à la lutte réelle, sérieuse et glorieuse dans laquelle, saisissant la matière corps à corps et lui imposant l'action de la forme, il dégage et produit la beauté.

« L'homme de génie ne se donne pas la peine de violer les règles factices : il les oublie, voilà tout, et l'homme médiocre le trouve désordonné, parce que sa vue ne porte pas jusqu'à la loi, sous l'empire de laquelle l'homme de génie s'est placé. » (1)

Cette distinction, profonde et fondamentale, entre la formule restreignante de l'Art et la Vie fécondant l'Art, Hello l'a prise pour critérium des diverses appréciations littéraires qu'il a émises, soit qu'il s'est agi de juger les batailles des Romantiques contre les Classiques, soit qu'il entreprit de mettre au jour, sous la moisissure des conventions passagères et passées, le fond

---

(1) *L'Homme*, page 317.

d'éternelle vérité des Lettres grecques et latines, soit enfin qu'il essaya de pénétrer les arcanes, les plus lointains et les plus voisins de l'absolu, des diverses formes du Beau : la poésie, la musique, la statuaire.

Sur tout cela et quelque soit le champ d'investigation artistique que Hello s'assigna (et il en est peu où il ne se soit engagé) il a porté des jugements si imprégnés d'absolu et si dédaigneux du relatif — que ce relatif s'appelle mode, convention, système ou fantaisie — que son œuvre, quand elle sera mieux connue, aura la portée d'une grande parole de réconciliation, imposée, de lumineuse et transcendante autorité, à tous ceux qui aiment l'Art d'un amour désintéressé, et que de vaines disputes de formes maintenaient jusqu'ici en des divisions ombrageuses et antipathiques...

En Art, tout autant au moins qu'en Morale et en Science, Hello est l'apôtre de l'Idée.

Comme tel, il devait être raillé et méprisé à l'époque où il vint, et qui n'eut d'yeux et d'oreilles que pour les artisans de systèmes, les faiseurs de mode, les élaborateurs de formules...

Mais les systèmes, les modes, les formules lassent, cassent et passent.

L'Idée seule demeure...

Nous sommes à une de ces heures providentielles, où un souffle d'infini arrête soudain l'humanité au milieu des vaines amusettes de la contingence...

Au prime abord elle s'inquiète et s'effare devant ce subit pâlissement de toutes les gloires admises et apothéosées hier...

Demain cet effarement et cette inquiétude se résolveront en un anxieux et actif désir de Vérité définitive, gemmée de forme adéquate.

Hello, dépositaire de cette Vérité, est une des réserves du vingtième siècle.

FIRMIN VANDEN BOSCH

LA MAISON RÊVÉE

Connais-tu le pays?... Connais-tu la maison?...
Là-bas, là-bas, je voudrais aller... avec toi.
(GOETHE)

Tout au beau milieu d'un lac azuré,
Dans une île verte,
De plumes de paon je me bâtirai
Maison large ouverte :
Maison large ouverte à l'accueil bruyant
Des cigognes grises;
Tout au beau milieu d'un lac ondoyant
Au souffle des brises.

Et d'or et d'argent sera l'escalier
A rampe de vigne;
Les tapis de mousse; et chaque palier,
De duvet de cygne.
Le balcon sera de nattes de riz,
Pour les heures chaudes;
Et d'or et d'argent seront les lambris
Semés d'émeraudes.

Et là nous irons, et là nous vivrons,
Heureux que nous sommes!
Sans craindre aucun mal, sans courber nos fronts,
Sans souci des hommes.
Ma belle chérie au seuil paraîtra,
Complétant mon rêve;
Et soudain mon cœur, ravi, s'écriera :
Le soleil se lève!

JULES ABRASSART

LA DIANE PYTHIENNE

Wilhelm, margrave et roi, songeait, cœur gros d'orage :
« Le Rhin chez Pharamond doit-il toujours rester ?... »
— Alerte ! France : — au loup teuton tu fais ombrage ;
Crains de sentir ses crocs avant de t'en douter.

Car il vient, le bandit. Pharamond l'encourage ;
Et, te livrant lui-même, aide à te garrotter,
Afin que ce Borusse, impudent à l'outrage,
Sans pâlir, ô Vendue ! ose te souffleter.

Mais, comme l'Apollon puissant du Belvédère,
Toi, sa sœur, — lève aussi, colosse lapidaire,
Le bras qui vibre au choc de l'arc majestueux ;

Et l'on verra, — tordant au bas de la colline
Ses mille anneaux percés de ta flèche divine,
S'allonger pour mourir le Python monstrueux.

JULES ABRASSART

UN POÈTE AMÉRICAIN

HENRY WADSWORTH LONGFELLOW

L'AMÉRIQUE n'est pas une contrée de poésie. Le pays des railroads, des tramways électriques, des maisons à vingt étages et des journaux de quarante feuilles, la patrie des Edison, des Gould, des Vander Bilt peut revendiquer la prééminence du colossal pour les villes, les chemins de fer, le territoire, la richesse, mais son nom n'évoque pas immédiatement, comme l'Italie, la Suisse, le Tyrol ou l'Ecosse, ces visions douces et tranquilles ou sauvages et pittoresques des milieux où éclôt la poésie.

Les derniers échos de la Grande « Foire du Monde » nous ont rappelé l'activité, l'opulence, l'inventivité des Etats-Unis; ils ne nous ont pas dit grand' chose d'une efflorescence des arts. Le Yankee emporte à coups de millions les tableaux de maîtres — comme les *Angelus* de Millet — et cette conquête vaut bien la spoliation dans laquelle s'enorgueillit le Louvre, mais la production artistique nationale est médiocre.

La raison de cette infériorité est simple, pensons-nous : la poésie, la musique, la peinture, la sculpture supposent un bien-être acquis, une richesse solide, une opulence établie, avec les repos, les loisirs qui en résul-

tent. Dans la République Américaine, quelque paradoxal que cela puisse paraître, rien de pareil. Le gain d'aujourd'hui sert à doubler le gain de demain, la fièvre de l'intérêt et de la spéculation ne laisse aucune trêve et le courant ininterrompu d'une immigration besogneuse active sans cesse le tourbillon des affaires.

Peu à peu cependant le torrent s'écoule vers l'Ouest et se canalise sur les côtes de l'Atlantique. Là, la colonisation est commencée depuis trois siècles, l'aisance est ancienne et, par places, les traditions sont établies. Les Hollandais, puis les Puritains anglais au XVII[e] siècle y ont apporté les fortes mœurs de leur patrie et de longtemps Boston s'adonne à la littérature et s'enorgueillit du titre un peu emphatique « d'Athènes des Etats-Unis ».

C'est dans ce milieu, à Portland, ville de l'Etat du Maine, que naquit Henry Wadsworth Longfellow, le 27 février 1807.

Insister sur toutes les circonstances de la vie du poète, sur ses études au Collège de Bowdoin, sur son entrée dans la carrière du droit comme auxiliaire de son père, ce serait chose superflue, et il est préférable de signaler plutôt les circonstances qui eurent quelque influence sur le caractère de son œuvre.

Vers sa vingtième année, l'offre d'une position de professeur de langues modernes au Collège de Bowdoin lui fit heureusement trouver sa voie. Il résolut de se mettre immédiatement à même d'assumer cette charge et partit pour l'Europe.

L'Europe exerce une séduction irrésistible sur l'habitant du Nouveau-Monde. Il devait en être ainsi surtout à cette époque, bien oubliée aujourd'hui, où les Etats-Unis s'éveillaient seulement au progrès. Ce charme d'inconnu nous le trouvons rendu, avec une pointe de raillerie, dans une page du *Sketch book* de Washington Irving. Littérateur américain comme Long-

fellow, son contemporain, jeune comme lui lors de sa première traversée, il nous rendra fidèlement la fascination et l'impression durable qu'exercèrent sur le poète le mirage européen.

« Je visitai de nombreuses contrées de ma patrie, dit Irving, et, si je n'avais été qu'un amateur de belle nature, je n'aurais éprouvé qu'une faible tentation d'aller chercher ailleurs la satisfaction de mon goût, car dans aucun pays les charmes naturels ne sont plus prodiguement répandus. Les immenses lacs, océans d'argent liquide, les montagnes aux nuances brillantes et éthérées, les vallées exubérantes de fertilité sauvage, les terrifiantes cataractes réveillant les solitudes de leur éclat de tonnerre, les plaines sans fin avec leurs vagues vertes, les fleuves larges et profonds poussant dans un silence solennel leurs ondes vers l'océan, les forêts impénétrables où la végétation déploie toute sa magnificence, le ciel enflammé des rayons glorieux du soleil, enflammé du reflet d'or des nuages d'été — non, jamais un Américain ne doit chercher hors de sa patrie la sublime beauté des scènes de la nature.

« Mais l'Europe présentait la captivante association des souvenirs de l'histoire et de la poésie. Là se trouvaient les chefs-d'œuvre de l'art, les raffinements d'une société infiniment civilisée, les séduisants particularismes de coutumes locales et antiques. Mon pays natal était plein de jeune espérance; l'Europe était riche des trésors accumulés par les siècles. Les ruines même y disaient les annales de temps écoulés; chaque pierre vermoulue était l'histoire. J'aspirais à visiter ces champs d'exploits renommés — à fouler en quelque sorte les sentiers de l'antiquité, à m'attarder aux ruines d'un château, à rêver près des tours chancelantes, en un mot à m'échapper des banales réalités du présent, pour me perdre dans les fantômes grandioses du passé.

« J'avais outre cela un désir ardent de voir les grands hommes de la terre. Nous aussi, sans doute en Amérique, nous avons nos grands hommes : chaque cité en renferme une phalange. J'ai pu me mêler à ceux de mon époque et j'ai presque disparu dans l'ombre qu'ils projetaient sur moi, car rien n'est néfaste aux hommes ordinaires comme l'ombre des grands. Mais j'étais anxieux de voir les célébrités de l'Europe. J'avais lu en effet dans de nombreux écrits philosophiques que tout dégénère sur notre continent, les animaux et même les hommes. Il me semblait donc qu'un homme, grand en Europe, devait avoir, sur un Américain de même réputation, la supériorité d'un pic alpin sur un plateau de l'Hudson. Cette idée se fortifiait encore par l'observation que je m'étais faite de l'importance relative et de la grandeur excessive attribuées aux Anglais qui voyageaient chez nous, et qui, à ce que l'on m'assurait, étaient de petits sires dans leur patrie. Ce pays de merveilles, il faut que je le voie, me disais-je, il faut que je la voie cette race gigantesque dont je suis le rejeton dégénéré...

« Par un clair soleil du matin, du haut du mât, retentit ce cri émotionnant : « Terre! terre! ». Ceux seuls qui l'ont éprouvé peuvent concevoir le délicieux afflux de sensations dont est envahie une âme américaine lorsque pour la première fois lui apparaît la vieille Europe : un monde d'idées s'associe à ce mot. C'est la terre promise d'où sont venues toutes ces choses dont on a entretenu son enfance et sur lesquelles se sont appesanties ses années studieuses.

« De ce moment jusqu'à l'heure de l'arrivée l'excitation fiévreuse ne se calma plus. Les navires de guerre vaguant comme de géantes sentinelles au long des côtes, les caps de l'Irlande allongeant leurs bras dans la mer, les montagnes galloises perdues dans les nuages : tout était le sujet d'un intérêt intense. Et, en remontant la Mersey, j'examinais les rives au télescope. Mon œil

s'arrêtait avec délice sur les cottages proprets aux gais bocages, aux vertes pelouses. Je vis branlantes, vêtues de lierre, les ruines d'une abbaye, je vis la flèche élancée d'une église villageoise au sommet d'une colline : tout cela caractérisait l'Angleterre.

« Je foulai enfin ce sol, patrie de mes ancêtres, mais où je me sentais, moi, un étranger. »

Pendant trois ans et demi Longfellow visita la France, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre. Disons immédiatement qu'il fit deux autres séjours en Europe, l'un de quinze mois en 1835, l'autre d'une durée moindre en 1842 ; il visita spécialement alors la Scandinavie, la Suisse et le Rhin. A un de ces voyages, mais je ne pourrais en préciser l'époque, il parcourut la Belgique.

Longfellow, de vieille race anglaise, de religion puritaine, d'éducation presque européenne, n'a eu qu'à passer l'Atlantique pour dépouiller à peu près tout caractère américain, si, du moins à cette époque, l'on peut déjà déterminer un caractère propre aux habitants des Etats-Unis. Il ne faut pas perdre de vue que le poète, né en 1807, n'a pas vu dans son enfance cette fièvre d'activité, ce torrent d'immigration dont les Etats-Unis ont offert depuis l'étonnant spectacle. Devenu homme vers 1830, il a passé en Europe les années où le caractère prend sa trempe, où les idées se cristallisent. Si sa mémoire est hantée de tous les souvenirs de l'histoire de sa patrie, des traditions dont son enfance a été entretenue au foyer, tout le passé de l'Ancien Continent lui est également familier. Du jour où il aura contemplé la vieille Europe, tous les trésors d'art accumulés par les siècles sur cette terre antique, ils auront sa préférence. Son œuvre entière aura, *dans son objet,* un caractère plutôt européen qu'américain, et vraiment, *quant au choix des sujets,* Gustave Aymard, ou même

Chateaubriand avec *Atala*, *les Natchez*, *René*, de nombreux pages du *Génie du Christianisme*, pourraient passer aussi aisément pour américains que Longfellow. N'en est-il pas d'ailleurs naturellement ainsi ? « Il faut beaucoup de philosophie pour observer ce que nous voyons tous les jours », dit J. J. Rousseau. Nous ne nous rendons vraiment compte de ce qui se passe dans un milieu que par comparaison avec d'autres objets, comme on n'évalue une longueur qu'en la rapportant à quelque commune mesure dont l'usage nous a fourni une juste appréciation.

Mais l'Europe n'a pas seulement influencé Longfellow en lui donnant une intarissable source d'inspiration, elle lui a aussi imprimé une direction définitive.

C'est à son premier séjour, d'une durée de quatre ans environ, qu'il faut remonter pour le voir choisir sa méthode.

C'était en 1830, en pleine époque de réaction. La fréquentation successive des divers milieux littéraires empêcha Longfellow de s'engouer d'une école ; la divergence des méthodes, loin de le troubler, l'enhardit à rester lui-même, en lui faisant adopter cependant ce qui était alors commun à toute la littérature européenne, l'esprit religieux, si conforme d'ailleurs à son éducation première.

Son séjour d'Europe, en le familiarisant avec toutes les littératures, — dont il a donné de multiples traductions — eut encore pour résultat de le faire entrer dans la tradition littéraire du vieux continent et, partant, le fit moins apte à rendre encore l'esprit intime de la vie et de la nature américaines. Comme le dit un écrivain anglais, il eut une tendance « à voir toute chose au travers des multicolores vitraux d'une cathédrale gothique, et à s'attarder dans ses promenades au clair de lune ».

J'en ai dit trop peut-être, et vous m'en voulez

déjà de parler d'un vulgaire romantique, de prétendre révéler quelque Lamartine ignoré, alors que le vrai suffit peut-être largement à votre satisfaction. Non, Longfellow est américain pourtant, ou, si vous préférez, anglo-saxon : à la vérité, il rêve, il s'attendrit, il pleure, mais ce n'est là, si je puis ainsi dire, qu'une faiblesse passagère; l'énergie se réveille aussitôt, et l'on sent bien que pour lui la vie a un autre but que celui de se pâmer dans une douce sensiblerie. La mélancolie est, si l'on veut, un repos, mais un repos qui répare les forces ; c'est le recueillement de l'âme avant l'action, c'est le retour sur soi-même, préparatoire aux viriles résolutions : cette énergie, c'est la caractéristique de la race, c'est aussi celle du poète; c'est par là qu'il est américain.

Ecoutez le *Psaume de la Vie* : (1)

« Ne me dites pas en vers moroses, « la vie n'est qu'un vain songe », car elle est morte l'âme qui sommeille, et les choses sont autres que leurs apparences.

Le vie est une réalité, la vie est sérieuse, et le tombeau n'en est pas la prison, car ce n'est pas de l'âme qu'il a été dit : Tu es poussière et tu retournes en poussière.

Ce n'est ni dans la joie, ni dans la douleur que se trouvent le but et le moyen de notre destinée, mais dans l'action, pour que chaque lendemain nous voie plus avancés qu'aujourd'hui. L'art est long, le temps est fugitif ; nos cœurs, quelles que soient leur fierté et leur bravoure, battent une funèbre marche vers le tombeau, comme des tambours assourdis de crêpes. Dans l'immense champ de bataille du monde, au bivouac de la vie, ne vous laissez pas mener comme un bétail stupide : soyez un héros de la lutte.

Ne comptez pas sur les séduisantes promesses de l'avenir! Laissez le passé défunt enterrer ses morts. Agissez, travaillez dans l'actualité vivante, du cœur dans la poitrine et Dieu dans le ciel.

Toute la vie des grands hommes nous rappelle que notre vie peut être sublime, et qu'en la quittant nous pouvons laisser derrière nous la trace de nos pas sur les sables du temps, des

---

(1) *A psalm of Life*. P. 9, dans *The poetical Works of Longfellow*, Warne and Co London : The « Chandos Classics ».

traces, à la vue desquelles quelque frère perdu et naufragé, dans la solennelle traversée de la vie, puisse reprendre courage.

Debout donc! et travaillons, le cœur prêt à tous les sorts; par la volonté et la persévérance nous apprendrons le travail et la patience. »

C'est le cri d'un vaillant, cela, et toute cette vie du poète si occupée, si utile, nous le montre toujours fidèle à poursuivre lui-même cet idéal qu'il se faisait de l'existence humaine.

Si utile, ai-je dit; l'utilité d'un poète! Cela peut paraître étrange à ceux qui ne voient dans cette race que des songe-creux, des rêveurs. Mais Longfellow se faisait une idée différente de sa mission. Il se croyait appelé à encourager les défaillances, à fortifier les hésitations, à instruire l'ignorance, à rappeler sous une forme séduisante les grands, les austères devoirs.

« Tout homme, dit-il, travaille au destin entre les murailles du temps : les uns par des exploits gigantesques, d'autres par les grâces de la poésie. »

Mais la poésie a des tons multiples; tous n'ont pas le génie de Dante ou de Shakespeare, ni leur destinée, ni leur gloire, et les accents lyriques ne s'adressent qu'à une élite de l'humanité. Un ton moins élevé plaît parfois davantage. Voici comment Longfellow nous le dit dans un poème intitulé

Fin de Jour. (1)

« Le jour est à son déclin et les ténèbres tombent des ailes du soir, comme la plume s'abat lentement de l'aigle qui fuit.

Je vois les lumières du village scintiller dans la pluie et le brouillard et une impression de tristesse m'assaille, à laquelle mon âme ne peut résister; une impression de tristesse et de désir, qui est étrangère à la douleur et ne ressemble au chagrin que comme le brouillard rappelle la pluie.

Viens, lis moi quelque poème, quelque chant simple, parti du cœur, pour adoucir cette sensibilité inquiète et bannir les

---

(1) *The day is done*, p. 47.

préoccupations du jour. Laisse les grands maîtres d'autrefois, les bardes sublimes, dont les pas lointains résonnent encore dans les corridors du Temps; car, comme les accords d'une fanfare martiale, leurs puissants pensers encouragent au labeur interminable et aux efforts incessants de la vie : et ce soir je veux le repos.

Lis moi quelque chose d'un poète plus humble, dont les chants partaient du cœur, comme l'ondée tombe du nuage estival ou comme des yeux jaillissent les pleurs; du poète qui, par de longs jours de travail et par de longues nuits sans repos, toujours entendait dans son âme les accords d'étranges mélodies.

De tels chants ont le pouvoir d'apaiser le pouls inquiet du souci et sont comme la bénédiction céleste qui suit la prière.

Lis moi donc de ce livre inappréciable le poème de ton choix et prête aux vers du poète la douceur de ta voix, et la nuit s'emplira de mélodie et les soucis qui rôdent le jour plieront leurs tentes comme des nomades et, silencieux, disparaîtront furtivement. »

Cette prédilection pour la poésie simple, la poésie des humbles, a fait affectionner par Longfellow la forme de la chanson. Dans une pièce intitulée *La Flèche et la Chanson*, il expose le motif de sa préférence : la chanson est populaire, elle se répète de bouche en bouche, elle crée partout des amis inconnus. Ce qui est vrai de toute poésie, de tout poème, l'est surtout de cette espèce simple et naïve, que tous comprennent, que tous aiment, que tous retiennent.

La Flèche et la Chanson (1)

« J'ai tiré une flèche dans les airs; elle est tombée à terre, je ne sais où, car si rapide était son vol, que la vue ne pouvait en suivre la fuite.

J'ai soupiré une chanson dans les airs; elle est tombée à terre, je ne sais où, car quelle est la vue assez forte, assez perçante pour suivre l'envolée d'une chanson.

Longtemps, longtemps après, fixée dans un chêne, je retrouvai la flèche intacte; et la chanson, du premier mot au dernier, je la retrouvai dans le cœur d'un ami. »

Cette affection pour le lecteur inconnu, pour les amis ignorés, que la bonté de son âme répandue dans

(1) *The arrow and the song*, p. 47.

ses poèmes, devait lui créer partout, cette affection, Longfellow y revient souvent. A ces confidents anonymes il dédie en ces termes le poème *Bords de la mer et coin du feu* (1) :

« Peut-être jamais sur la terre ne verrai-je des yeux des sens votre extérieur, votre visage, et jamais donc, pour moi vous ne vieillirez, mais vous resterez jeune à toujours dans mon souvenir; jamais vous ne vieillirez, ne changerez, ni ne passerez. Toujours douces couleront vos voix, tandis que la vie se dépouillera et se ternira dans la décrépitude, comme coule le ruisseau dans un paysage d'hiver.

Ce ne sont ni les hasards de la naissance, ni ceux des lieux qui ont créé notre amitié, car souvent la langue et la nationalité même me séparent de vous, mais c'est la poursuite d'un même but, avec les mêmes espérances, les mêmes craintes, les mêmes aspirations.

Voilà pourquoi j'espère accompagner le long de la mer votre promenade mélancolique et si souvent muette d'émotion, sans que ma conversation trouble les solennelles et majestueuses symphonies de l'océan.

Voilà pourquoi j'espère, à votre foyer, aux clartés de la lampe, n'être pas un hôte mal venu; pourquoi j'espère que vous me réserverez une place au milieu des vôtres et ne m'écarterez pas comme un importun et un trouble-fête. »

Longfellow n'a pas été déçu dans cet espoir : son œuvre est restée vraiment populaire parmi ses concitoyens, et sa vogue est presque égale chez les autres peuples de langue anglaise. Et vraiment, pour qui a feuilleté quelque peu le volume de ses poèmes, il est aisé d'y trouver un écho qui réponde à toutes les situations de l'âme. Longfellow a cherché son inspiration aux sources les plus diverses. Aux débuts de sa carrière poétique, c'est à la nature qu'il donna sa prédilection. Rien n'égale la fraîcheur et la simplicité de ses premiers poèmes. J'ai dit tantôt l'influence, regrettable sans doute, qu'avait eue sur lui à cet égard le séjour d'Europe. Dans la suite il retournera souvent encore à la nature,

(1) *The seaside and the fireside*, p. 138.

mais jamais, à mon avis, il ne retrouvera plus la candeur, l'ingénuité, dirais-je, de ses yeux d'autrefois : l'éducation littéraire lui a fait perdre ces accents primitifs, et si, dans un poème de sa jeunesse intitulé *l'Esprit poétique*, il nous montre la fée de la poésie puisant tous ses attraits dans la nature, c'est à peine si, plus tard, de loin en loin, quelque paysage lui arrachera des accents enthousiastes, et alors même, l'homme, avec ses devoirs et ses peines, lui apparaîtra toujours; il ne comprendra plus la création sans son roi. En voici un exemple :

Jour de pluie (1)

« Le jour est froid, sombre et triste; il pleut et le vent souffle sans se lasser; la vigne s'attache encore au mur poudreux, mais à chaque coup de vent tombent les feuilles mortes et le jour est sombre et triste.

Ma vie est froide, sombre et triste; il pleut et le vent souffle sans se lasser, mes pensées s'attachent encore au passé poudreux, mais les espérances de la jeunesse tombent drues dans les rafales, et les jours se suivent sombres et tristes.

Paix, ma pauvre âme! cesse tes plaintes; derrière les nuages le soleil brille encore; ton destin est le destin de tous; dans chaque existence il faut quelques tourmentes, quelques jours sombres et tristes. »

Ainsi le poète, s'il s'attendrit parfois, retrouve bientôt l'espoir, console la douleur, fortifie la volonté. En lui reparaît toujours, si j'ose encore le dire après cette citation, l'homme pratique. Il s'attarde moins à décrire ce qu'il voit dans la nature que les pensées que lui en suggère le spectacle, et parfois ces réflexions ont quelque chose de positif, de vraiment américain. Voici sous forme de chanson populaire, *le Moulin à Vent*, d'une originalité qu'excuse le ton simple du poème (2).

---

(1) *The rainy day*, p. 19.
(2) *The windmill*, p. 605.

« Voyez, je suis un géant! Bien haut, dans ma tour, mes mâchoires de granit broient le maïs, le froment et le seigle, pour les réduire en farine.

Je contemple les fermes étalées à mes pieds, je vois les champs de blé, la future moisson, et de joie j'agite les bras en l'air, car je sais que tout cela est pour moi.

Bien loin, sur l'aire des granges, par les grandes portes ouvertes, j'entends résonner les fléaux et le vent, le vent dans mes voiles rugit toujours plus assourdissant.

Je reste immobile, les pieds fixés au roc, et de quelque côté que souffle le vent, je l'attends de face, comme le brave attend l'ennemi.

Et tandis que nous luttons, que nous combattons, le meunier mon maître est là qui me nourrit de ses propres mains, car il sait d'où lui vient sa prospérité et pourquoi il est le propriétaire de champs si riches et si étendus.

Le dimanche je prends du repos. Les cloches de leur tintement faible et mélodieux appellent à l'église, je croise les bras sur la poitrine, et la paix règne chez moi. »

Quel que soit le sujet traité, toujours la même pensée moralisatrice revient, tantôt exprimée, tantôt suggérée : Prenez courage, travaillez, et la vie vous offrira mille charmes, mille douceurs, par la joie du devoir accompli, du but atteint. Je ne puis m'empêcher à ce propos de vous citer encore, et pour terminer cet ordre d'idées, *le Forgeron villageois* réputé un des chefs-d'œuvre du maître. Ce poème se distingue par le talent avec lequel l'auteur y revêt d'un charme esthétique des scènes bien banales, bien vulgairement quelconques. Voici le morceau : (1)

« Sous un large châtaignier, se tient le forgeron du village; le forgeron c'est un homme robuste, aux mains grandes et nerveuses, et les muscles de son bras bruni sont solides comme des barres d'acier.

Sa chevelure est crépue, longue et noire, sa figure est comme tannée, ses sourcils sont baignés d'une honnête sueur. Il gagne ce qu'il peut et regarde tout le monde en face, car il ne doit rien à personne.

Tout le long de la semaine, et du matin au soir, vous pou-

(1) *The village Blacksmith*, p. 20.

vez entendre le ronflement de son soufflet, vous pouvez entendre frapper son lourd marteau à coups lents et rythmés, comme le clerc du village sonne la cloche au déclin du soleil.

Et retournant chez eux après l'école, des enfants regardent par la porte ouverte ; ils aiment voir la forge flamboyante, et entendre le bourdonnement des soufflets et attraper les brillantes étincelles qui voltigent comme la balle chassée de l'aire par le fléau.

Le dimanche le forgeron va à l'église et prend place au milieu de ses gars ; il écoute la prière et le sermon du pasteur ; il entend la voix de sa fille dans le chœur villageois, tout cela lui met la joie au cœur, (cependant) cette voix lui rappelle celle de la mère (de son enfant), qui chante aujourd'hui au paradis ; sa pensée revient irrésistiblement une fois de plus vers celle qui est couchée dans la tombe, et de sa main rude et grossière il s'essuie une larme des yeux.

Travail, joie, douleur, il marche à travers l'existence. Chaque aurore voit commencer une tâche, chaque soir la voit achevée et l'entreprise terminée lui a mérité le repos de la nuit.

Merci, merci à toi, mon digne ami, de la leçon que tu nous as donnée : ainsi dans la brûlante forge de la vie, il nous faut ouvrer notre sort, et sur l'enclume sonore marteler l'ardeur de chaque action, de chaque pensée. »

Pour terminer cette partie de mon étude où j'ai voulu faire connaître Longfellow s'adonnant au genre descriptif, il me faudrait citer encore des pages entières d'*Evangéline*, du *Chant d'Hyawatha* : ils renferment des passages remarquables en ce genre, mais il faut se borner, car l'œuvre est immense et j'ai cru pouvoir le mieux passer sous silence ces poèmes plus connus. La traduction d'*Evangéline* qu'a publiée M. Godefroid Kurth, la transposition presque littérale du *Chant de Hyawatha* en vers flamands par M. Gezelle, ont rendu ces deux chefs-d'œuvre plus accessibles. J'ai préféré me borner aux petites pièces fugitives, de quelques strophes, dont l'ensemble permet de juger le poète mieux que des coupures, arrachées de leur cadre et dont l'explication eût entraîné bien au delà des limites nécessaires de ce travail. Un motif analogue fera passer presque sous silence le drame l'*Etudiant espagnol* et la *Légende dorée*. Ce dernier poème est fort long également. On a apprécié très diversement cette évo-

cation du moyen-âge, avec ses châteaux féodaux, ses universités, ses ménestrels, ses abbayes, ses mystères scéniques. Sans entrer dans la controverse, je me contente de trouver dans la *Légende dorée* cet ornement du style, vivement prôné autrefois et qui s'appelle une *transition*, afin de parler du goût prononcé de Longfellow pour ce qui est vieux, pour ce qui a subi le mystérieux attouchement des siècles, pour ce qui s'est nimbé du brouillard pâle et indéterminé des choses qui ne sont plus. C'est une constatation singulière que celle de cet amour du passé chez des Américains, chez des hommes d'une nation jeune et toute d'avenir. Cette prédilection de Longfellow, le virginien Poe, le célèbre romancier Fenimore Cooper, la partagent, et, si nous n'en avions recueilli tantôt l'aveu de la plume même de Washington Irving, sans peine le secret en eût été révélé par les incomparables légendes de *Sleepy Hollow* et de *Rip Van Winkel*, où le Walter Scott des Etats-Unis retrace avec amour les souvenirs des premiers colons hollandais établis autour de la Nouvelle-Amsterdam, sur les rives de l'Hudson.

Le motif de cette invincible attraction se trouve-t-il dans le penchant de notre nature à désirer surtout ce que nous n'avons pas, sans estimer ce qui nous appartient; la raison s'en trouve-t-elle plutôt dans l'essence même, toute mélancolique, toute brumeuse, des êtres et des choses passés, des époques vécues à jamais et irrévocablement évanouies; est-ce enfin le caractère des races germaniques qui reparaît ici dans cette littérature anglo-saxonne, comme dans celle des Goethe et des Shakespeare, de ces races conservatrices superstitieuses des traditions surannées? Je n'ai pas l'ambition de m'attarder à scruter le problème de ces âmes d'élite, et en avoir suggéré quelques solutions paraîtra peut-être déjà d'une hardiesse excessive.

Les origines de la colonisation, la confuse aurore

de la patrie américaine, ont séduit Longfellow et, comme Washington Irving, il se complait à en fixer les légendaires souvenirs. Je regrette que leur développement ne me permette de citer les *Amours de Miles Standish*, une perle du genre, ou la *Ballade de la flotte française*, ou celle non moins remarquable du *Squelette armé*.

Mais la vieille Europe surtout a fourni à Longfellow une inépuisable veine d'inspiration : Nuremberg, Florence, Venise, le Mont-Cassin, Prague et la Moldau dans *la Ville assiégée*, *le Baron normand*, *Walter von der Vogelwied*, *Amalfi*, autant de poèmes, de chansons, de sonnets, de ballades, puisés au magasin des Antiquités Européennes. Mais il faut se borner, et je ne saurais me passer de citer en entier *le Beffroi de Bruges*. Longfellow y retrace l'impression que lui a faite le carillon de nos vieilles villes flamandes, avec ses accents mélancoliquement gais, mêlés d'un peu d'ironie contre le présent, d'une certaine désespérance de n'être plus écoutés à notre époque utilitaire. (1)

« Dans l'ancienne ville de Bruges, dans la jolie vieille cité flamande, comme les ombres du soir commençaient à descendre, en une douce alternance, grave et fort, grave par moments, fort l'instant d'après, et varié comme les rimes d'un poème, résonnait, dans sa sauvage beauté, le carillon du haut du beffroi, au marché de l'ancienne ville de Bruges.

Alors, de sa voix profonde et sonore, quand les clochettes querelleuses se furent tues, répliquant à leur inoffensive colère, lentement l'horloge sonna onze heures. Et du silence des cieux le silence se répandit sur la ville. Silence, silence partout sur la terre et dans l'air, seulement de ci de là le pas attardé de quelque bourgeois, regagnant sa demeure à la clarté vacillante des réverbères, éveillait pour un moment les échos de l'ancienne ville de Bruges.

Mais dans mon sommeil interrompu, j'entendais toujours ces accords magiques. Ils disaient d'une voix puissante la fuite, la progression furtive de la nuit, jusqu'à ce qu'en une douce fusion le carillon se mêlât à chaque rêve errant, aux troupes bohémiennes d'imaginations et de songes divinatoires qui ont leur demeure solitaire dans les étendues désertes de la contrée des extases. A part cela, tout semblait dormir dans Bruges, la jolie vieille cité flamande.

(1) *The Belfry of Bruges : Carillon*, p. 24.

Et je pensais combien semblables à ce carillon sont les vers du poète, ses vers, ses rondeaux, ses concetti, ses ballades, ses chansons envolés de son cerveau semblable à un beffroi et répandus en pure perte sur les toits et les pavés des cités ! Car, la nuit, l'oreille assoupie s'isole derrière les draperies et ne peut les entendre et, le jour, les hommes vont leur chemin ; en passant ils entendent l'harmonie, mais n'y reconnaissent hélas ! qu'un vain son d'airain.

Pourtant de hasard, dans son insomnie, quelque hôte arrêté à une humble auberge des étroites ruelles de la vie, lorsque les ténèbres et le silence de la nuit ont étouffé l'incessant tintement du jour avec ses labeurs et ses luttes, quelque voyageur écoute parfois dans de calmes délices les mélodies du poète, jusqu'à percevoir, ou s'imaginer percevoir, confondues avec la chanson, des pensées chéries de longtemps. Dans les accords du carillon il reconnaît la voix des cloches natales et se sent au réveil l'œil mouillé des plus douces larmes.

Ainsi je rêvais cette nuit, dans mon logis de Bruges, à « la Fleur de Blé », écoutant avec une jouissance sauvage les variations que, dans la nuit, le carillon sonnait au beffroi de cette jolie vieille cité flamande. »

Ceci n'est que le prélude harmonieux et rêveur d'une prestigieuse évocation de notre histoire des Flandres, panorama grandiose, aux peintures larges, aux traits énergiques, d'un ensemble si parfait, d'une magie telle qu'aucun de nos poètes nationaux de langue flamande, ou d'« expression française », comme dit M. Nautet, n'en a atteint l'envolée, sauf peut-être Ledeganck dans ses incomparables *Zustersteden*, un de ces chefs-d'œuvre de l'art littéraire, dont l'ânonnement prolongé pendant d'interminables heures de corvée scolaire nous a obscurci à toujours la poétique beauté. Longfellow du moins, je l'espère, sera nouveau et rien de sa délicatesse n'aura été alourdi par un usage pédantesque, et son enthousiasme pour notre patrie paraîtra plus sincère chez un étranger. Voici (1) :

« Dominant la place du marché de Bruges, le vieux beffroi, aux pierres brunies, trois fois détruit, trois fois relevé, veille encore sur la ville.

---

(1) *The Belfry of Bruges*, p. 24 et les notes p. 611 et ss.

A l'aube d'un jour d'été, j'étais sur cette tour altiere, tandis que la terre rejetait ses ombres comme des vêtements de veuvage. Et, parsemé de villes et de villages sans nombre, avec ses rivières et son brouillard, gris, immense, le paysage se déployait à mes pieds, comme un bouclier rond émaillé d'argent. En bas, la cité dormait. De ci de là, blanches comme la neige, des spirales de fumée s'élevaient des cheminées, et, fantômes, s'évanouissaient dans les airs.

Pas un son ne montait à cette heure matinale, mais, dans l'antique tour, j'entendais battre un cœur de fer et, de leurs nids, bien haut, au dessous des ogives, les hirondelles poussaient leur cri sauvage, et la terre endormie tout en bas paraissait plus éloignée que le ciel.

Alors, plein d'harmonie et solennel, évoquant les temps anciens, avec ses variations étranges, éthérées, le carillon chanta mélancolique, comme les psaumes des pieuses nonnes résonnent au chœur du vieux cloître, et la grosse cloche dominait leurs accents comme la voix du chapelain.

Les visions du présent s'évanouissaient; des fantômes vaporeux hantaient mon cerveau, et ceux qui vivent dans l'histoire me semblaient une fois encore parcourir le monde : tous les Forestiers de Flandre, le puissant Baudouin Bras-de-Fer, Liederick de Buck, Crécy, Philippe et Guy de Dampierre.

Je contemplai la pompe éclatante dont resplendissaient ces jours d'autrefois : les fières dames parées comme des reines, les chevaliers portant la Toison d'or, les marchands vénitiens et lombards, et leurs vaisseaux alourdis de richesses, les ambassadeurs de vingt nations, une opulence, une majesté plus que royales.

Je vis l'orgueilleux Maximilien fléchir humblement le genou;

Je vis la gracieuse Marie en chasse avec faucons et chiens;

Je vis les intrépides tisserands flamands rentrer au foyer avec Namur et Juliers après la sanglante bataille des Eperons-d'or;

Je vis le combat du Minnewater, je vis les Chaperons Blancs marcher vers l'occident, je vis le grand Artevelde monter victorieux au nid du Dragon d'or;

Et puis l'Espagnol barbu plongeait tout le pays dans la terreur, et de nouveau l'alarme furieuse résonnait dans la bouche du tocsin, jusqu'à ce que le bourdon de Gand répondît par dessus les marais, les digues et les sables : « Je suis Roland, je suis Roland : victorieuse est la patrie ! »

A ce moment le battement des tambours dissipa mon rêve et le bruit de la cité à son réveil rejeta dans leurs tombeaux les fantômes que j'avais évoqués.

Les heures avaient passé comme des minutes et, sans que je m'en fusse aperçu, l'ombre du beffroi s'était avancée au milieu de la place ensoleillée. »

En aucun endroit de ce travail je n'ai ressenti

plus vivement et avec plus de regret l'impuissance absolue de ne pas faire tort au poète. Dans la traduction, la marche cadencée de la prosodie, l'harmonieux écho des rimes devaient être sacrifiés; impossible à rendre également la majesté grandiose du vers de quatorze syllabes que, par une prédilection flatteuse, Longfellow a réservée presque exclusivement à l'incantation de nos somptueuses gloires d'autrefois. Mais la pensée même, la fine pointe de l'idée, la concision suggestive, combien puissante déborde-t-elle l'étroite capacité de ma pauvre langue française.

Et quel rapide défilé de notre histoire! Le dépit de la reine de France à la vue des dames flamandes, la révolte des Brugeois et la captivité de Maximilien au Craenenburg, la mort de Marie de Bourgogne pendant une chasse au faucon dans la forêt de Wynendaele, la journée triomphante des Eperons d'or; les Gantois, Jean Yoens et les Chaperons Blancs massacrant les Brugeois occupés au Minnewater à creuser le canal qui devait rendre à leur ville sa suprématie en amenant de Deynze les eaux de la Lys, l'apothéose d'Artevelde dans le nid du Dragon d'or, et, deux siècles plus tard, Roeland annonçant la joie fallacieuse de la Pacification de Gand, dans une accalmie fugitive de la Révolution espagnole.

Chaque vers est ainsi une allusion aux fastes de la Flandre. N'est-ce pas chose merveilleuse que cette connaissance chez un étranger de détails historiques que tant d'entre nous ont oubliés; il n'ignore rien, semble-t-il, même de nos légendes locales.

Tout bon Gantois sait que Charles-Quint eût mis Paris dans son Gand. Voici une version protestante de ce jeu de mot douteux que le vieil Empereur n'a peut-être jamais commis (1) :

(1) *The Emperor's glove*, p. 601

« L'empereur Charles se trouvait un jour sur la tour de Saint Bavon, dominant la moitié de son domaine de Flandre, tandis que quelques marches plus bas se tenaient le duc d'Albe et la suite.

Comme la gravure de quelque livre de légendes, ou une maquette, avec ses pignons et ses toits aigus, ses lucarnes, ses corniches et ses lambels, la ville s'étendait tout en bas.

Dans les places, les rues et les ruelles, se précipitait la population de Gand; comme se rallie une armée en déroute, comme les rivières roulent dans les vallées, en hâte, elle regagnait ses foyers.

« Nid de luthériens, de mécréants, s'écria le duc d'Albe à cette vue, gîte de traîtres et de faussaires, ce repaire de tisserands révoltés doit être rasé jusqu'au sol! »

Mais le plumet du bonnet s'agite sur la tête de l'empereur et il répond en souriant : « Combien de cuirs d'Espagne croyez-vous qu'il faille joindre pour faire un gant de cette dimension? »

Cette âme du poète si douce, si bonne, qu'il est impossible de ne pas l'aimer quand on l'a pénétrée dans l'intimité de sa poésie, cette âme a du fiel pour la religion catholique. Quelque douloureux que cela nous soit, nous devons tenir compte de l'époque déjà reculée où le poète a reçu son éducation première, de son séjour prolongé en Angleterre, lorsque tous les préjugés contre le Papisme y étaient encore articles de foi protestante; nous devons voir dans cette aversion une preuve de ses profondes convictions religieuses, de l'attachement à ses croyances. Comme le dit quelque part Nicole, l'un des illustres disciples de Port-Royal, dans son traité original sur l' *Art de vivre en paix avec les hommes* : « L'opiniâtreté est d'autant plus grande qu'elle est de bonne foi et accompagnée de plus de lumière d'esprit. » N'est-ce pas en effet généralement chez les hommes les plus attachés à leurs opinions que se rencontre l'intolérance la plus invincible? N'est-ce pas d'hier seulement que s'est répandue l'idée d'une différence entre la tolérance et le scepticisme et la persuasion que le trésor de génie dispensé à l'humanité n'est pas assez grand pour s'en prohiber la moindre parcelle? L'esprit de religion, Longfellow l'avait à un haut point. Et ce n'est pas seulement un vague déisme, une

sentimentale religiosité : le poète anglais ne connaît pas ces appellations plus ou moins athées d'Être Suprême, de Grand-Tout, c'est de Dieu qu'il parle, c'est le mot « *God* » qui revient à chaque page sous sa plume; il loue, il adore le Christ. Ecoutez ce passage du poème sur l'ordination de son frère, comme prêtre protestant (1) :

« Le Christ a dit au jeune homme : « Une chose encore : si tu veux être parfait, vends ton bien, donne-le au pauvre, et viens, suis-moi. »

Dans ce temple, le Christ, invisible, a prononcé une fois encore ces paroles sacrées, et ses mains invisibles aujourd'hui se sont posées sur la tête du jeune homme.

Et pour toujours à ses côtés, le Christ, invisible, suivra sa route pour lui prêter l'appui de son bras et répondre à sa question : « Seigneur bien-aimé, est-ce là ta volonté? »

O saint réconfort! O sensation de repos infini! Comme Jean le bien aimé appuyer sa tête sur la poitrine du Sauveur, et ainsi continuer le voyage de la vie. »

Quel poète catholique désavouerait ces accents de foi convaincue! Il me serait aisé de multiplier semblables citations, mais il me reste encore d'autres points à effleurer.

Un thème favori des littérateurs, des poètes surtout, c'est l'amour. Dans l'œuvre de Longfellow ce sujet occupe une place infime. A quoi attribuer ce silence quasi systématique? Est-ce à la sécheresse du cœur? Oh non! nous l'avons déjà vu, les sentiments les plus délicats, la bonté la plus exquise sont indubitablement le partage du poète; il sait l'amour l'aspiration la moins égoïste, partant la plus noble de notre nature. Cette réserve excessive trouve sa raison d'être, semble-t-il, dans la délicatesse, la sensibilité même de son âme. Toute sa théorie à ce sujet, il paraît l'avoir exprimée dans une petite strophe inspirée d'un poète

(1) *Hymn for my brother's ordination*, p. 159.

allemand, dont je ne puis rendre ici que l'idée, bien dépouillée de sa grâce alerte et de son harmonie rythmée.

L'Amour discret (1)

« Qui cherche l'amour,
Doit aimer toujours davantage
Et savoir se taire;
Car dans le royaume du cœur
Rompre le silence
C'est s'attirer
Tourments
Et angoisses. »

Ce principe, il ne s'en départit guère. Jamais, à l'inverse de tant de poètes, de Byron par exemple, dont chaque poésie fugitive est pour ainsi dire l'expression de quelque feu-follet amoureux, où par douzaines défilent avec nom et prénoms les beautés reines d'un jour, jamais Longfellow ne se laisse aller à chanter quelque affection passionnée. Et pourtant « la bouche parle parfois de l'abondance du cœur » : c'est quand il laisse dire à ses personnages les élans de leur amour, comme dans son drame de l'*Etudiant espagnol*, dans sa *Légende dorée.* La discrétion, cette loi essentielle du royaume de l'amour, demeure ainsi respectée, car il ne nous a rien dit de ses affections, de ses sentiments. Une fois pourtant il enfreint la règle du silence, mais c'est à l'égard d'une morte, à l'égard de sa première femme, perdue après quatre années de bonheur. Et encore, n'est-ce point tant l'amour qui l'inspire, qu'une mélancolie calme, mêlée de cette indéfinissable douceur dont s'accompagne le regret de la félicité perdue. Cela s'appelle :

Un rayon de soleil (2)

« Voici l'endroit. Halte! mon coursier, je veux revoir cette scène et des ombres du passé évoquer des objets qui ne sont plus.

(1) *Silent love*, p. 524.
(2) *A gleam of sunshine*, p. 27.

Ici sous le cours du temps, le passé se rattache au présent, comme des traces de pas, visibles sur chaque rive du ruisseau, qui se joignent cachées sous les ondes.

Ici la route court vers la ville; ici s'inclinent les vertes allées que je pris pour aller à l'église avec toi, la plus gracieuse des amies.

Sur la pelouse l'ombre des tilleuls s'étendait mouvante, et dans leurs massifs agités, semblable à une ombre, vêtue de la couleur des lys, et le cœur pur comme eux, ainsi qu'un messager de Dieu tu marchais à mes côtés. Et pour te toucher, je vis s'incliner les branches des arbres, et les fleurs du trèfle se dressaient pour te baiser les pieds. Et dans cette douce aurore de Dimanche, le chœur villageois chantait solennel : « Dormez, dormez aujourd'hui, soucis et tourments, fils de la terre et de la folie. »

Par les persiennes mi-closes le soleil versait son rayon de poussière dorée, comme l'échelle céleste entrevue dans le Songe de Jacob, tandis que la brise parfumée des douces senteurs du foin feuilletait par instants le livre aux cantiques déposé sur la fenêtre.

Bien long fut le sermon du brave (pasteur), mais tel il ne me parut pas à moi, car il me parlait de Ruth, et je pensais à toi; longue aussi fut la prière qu'il prononça, mais elle ne me parut pas longue, car dans mon cœur je priais avec lui et je pensais encore à toi.

Et maintenant, hélas! cet endroit me paraît bien changé. Tu n'es plus ici; quelque chose de l'éclat du soleil, avec ton départ, a disparu de cette scène. Cependant des pensers, gardés au plus profond de mon âme, comme des cyprès sombres et altiers, voilent la lumière de midi et murmurent un doux et perpétuel soupir; ce souvenir illumine le passé, comme le soleil, caché derrière un nuage bas, projette sur un champ lointain ses clartés rayonnantes. »

Ne prolongeons pas cette note; passons du grave au doux. Plaisante, cette conversation entre une jeune fille et le coq qui veille au vent du haut de la tour (1).

« *La Fille:* Coq aux plumes d'or enflammé, du haut du clocher du village, dis-moi, que vois-tu de ton perchoir là au sommet de la tour de l'église?

Le Coq : Je vois les toits et les rues, les gens qui vont et viennent, et au delà des toits et des rues, la grande mer salée et la flotte de pêcheurs; j'aperçois un vaisseau qui rentre à pleines voiles par delà les caps et la rade de Lynn; je vois un jeune

---

(1) *Maiden and Weathercock*, p. 604.

homme sur le pont; il porte un mouchoir de soie autour du cou; pour le moment il le presse sur ses lèvres; maintenant il baise le bout de ses doigts; il étend et agite la main; il envoie des baisers vers la terre.

La Fille : C'est le vaisseau qui revient d'au delà des mers et ramène mon fiancé, mon fiancé si bon, si fidèle, qui ne change pas avec le vent comme vous.

Le Coq : Si je change avec tous les vents qui soufflent, c'est uniquement parce qu'on m'a fait ainsi, et les gens trouveraient fort étrange que moi, coq, je ne change pas. Gentille fille, si gracieuse, si belle, aux yeux rêveurs, à la chevelure d'or, tantôt quand votre amant vous rencontrera, vous me remercierez de regarder quelque part ailleurs. »

Quelle grâce, quelle fraîcheur naïve dans cette conversation simple, délicate et malicieuse. Et c'est l'œuvre d'un vieillard pourtant, car l'âge s'appesantissait sur la tête du poète quand il traduisait ainsi dans ses vers cette juvénile préoccupation amoureuse. Et cependant la pensée de la mort prochaine le hantait constamment; aux dernières pages de son œuvre cette idée semble ne plus le quitter. Mais il l'envisage avec cette sérénité calme et courageuse des forts, des lutteurs de longtemps descendus dans l'arène, qui froidement ont affronté le danger et, au jour où les forces tombent, regardent plus paisiblement la mort par l'habitude du péril et du combat. Cette pensée, Longfellow l'a magistralement exprimée dans le poème *Morituri salutamus.* Chargé par ses anciens condisciples du Collège de Bowdoin de composer l'ode de circonstance à l'occasion du cinquantième anniversaire de cette institution, au milieu des joies de se trouver réunis, amis et compagnons du jeune âge, il compte ceux qui s'en sont allés reposer du labeur de la vie; il voit les rangs se déformer, les jours se raccourcir et l'âge menacer. Et la pensée lui vient d'une fin inéluctable et prochaine : « Nous qui allons mourir, une dernière fois à l'occasion de cette fête, nous venons vous saluer, vous les jeunes, vous ceux de demain, vous trempés dans cette même forge d'âmes

pour les luttes dont nous avons été les propagateurs : *Morituri salutamus.* » Et aucune amertume ne se mêle à cette vision de mort, car c'est pour lui une perspective de repos et de récompense. Tout au plus la pensée en est-elle empreinte d'un certain fatalisme. Et n'est-elle pas déjà rare cette résignation calme chez ceux qui ont prolongé si longtemps le banquet de la vie? Pour lui c'est le repos d'une longue journée (1).

« De même, dit-il, une mère à la fin du jour, par la main conduit son enfant au lit, un peu bon gré mal gré, lui fait abandonner, épars sur le sol, ses jouets cassés, sur lesquels il jette un dernier regard par la porte entrebâillée, imparfaitement rassuré et consolé par la promesse d'autres jouets plus splendides, mais qui peut-être ne lui plairont pas autant;

De même la nature en agit avec nous, nous enlève un à un nos jouets, et par la main nous conduit si doucement au repos, que nous savons à peine si nous aimerions mieux demeurer que de la suivre, trop accablés déjà par le sommeil pour comprendre de combien l'inconnu l'emporte sur ce que nous connaissons. »

Le 24 mars 1882, âgé de 75 ans, Henry Wadsworth Longfellow mourut à Cambridge, dans le faubourg universitaire de Boston, la capitale littéraire et savante des Etats-Unis.

Je vous ai bien peu entretenus de sa vie, de sa carrière; son œuvre seule a absorbé les pages que je pouvais lui consacrer. Et combien superficiellement encore l'ai-je effleurée, ramassant de ci de là, et un peu de hasard, tant était pénible et ardu un choix raisonné, quelque perle plus brillante.

Des livres ont été écrits sur le poète, les articles se sont multipliés même de son vivant, mais surtout vers l'époque qui suivit sa mort, dans les revues anglaises, américaines, également dans les périodiques français :

---

(1) *Nature*, p. 575.

de nombreuses pages de critique se trouvaient à portée dans *la Revue britannique, le Correspondant, la Revue des Deux-Mondes :* dire ce qu'elles contiennent, quelle en est la valeur, je n'en ai pas l'autorité, je n'en ai même pas la possibilité, car, en toute franchise, je n'y ai guère jeté les yeux.

J'ai préféré ne pas approfondir des appréciations contradictoires et présenter un Longfellow quelque peu superficiel peut-être, mais le moins dénaturé possible et en toute sincérité d'enthousiasme.

Lamartine a dit quelque part : « Les poètes cherchent le génie bien loin, tandis qu'il est dans le cœur, et quelques notes toutes simples, touchées pieusement et par hasard sur cet instrument monté par Dieu même, suffisent pour faire pleurer tout un siècle. » Cette intuition du génie, Longfellow l'a mise en œuvre et sans conteste il appartient à cette élite d'hommes forts et simples cependant, pour lesquels le but de la vie est l'indéfinie perfection du cœur, la culture toujours plus intense de l'amour fort et simple des hommes, de Dieu, avec l'abnégation toujours plus forte et plus simple de soi, jusque devant la mort. Et voilà comment, bien involontairement j'aurais fait œuvre de critique littéraire, d'après un des plus éminents spécialistes en ce genre, l'anglais Matthew Arnolds qui la définissait : « Un effort désintéressé pour apprendre et propager ce que l'homme connaît et pense de meilleur. »

Une dernière fois je me fais l'interprète du grand poète américain pour redire le poème où Longfellow a déposé, en une allégorie délicate, sa sublime folie de l'idéal :

Excelsior (1).

« Les ombres de la nuit tombaient épaisses, quand, dans un

(1) *Excelsior*, p. 39.

village alpestre, un jeune homme passa; il portait à travers neiges et glaces une bannière à l'étrange devise : *Excelsior.*

Sa paupière était sombre; son œil baissé brillait comme un glaive dénudé, et comme un clairon d'argent, (sa voix) répétait ce mot d'une langue inconnue : *Excelsior.*

Dans d'heureuses demeures il vit briller chaud et clair le foyer domestique; sur les hauteurs scintillait le prisme des glaciers, et de ses lèvres s'échappa le gémissement : *Excelsior.*

« Ne tentez pas le passage, dit le vieillard; la tempête assombrit le ciel, et le torrent grondeur est large et profond. » Mais la voix retentissante répondit : *Excelsior.*

« Arrête-toi, lui dit la jeune fille, repose sur mon cœur ta tête fatiguée. » (Et lui), une larme se figea dans son œil bleu, mais il répondit dans un soupir : *Excelsior.*

« Méfie-toi de la branche de sapin desséchée, gare à la terrible avalanche »; ce fut le dernier adieu du paysan. Déjà bien haut dans la montagne une voix répliqua : *Excelsior.*

Au point du jour, quand les pieux moines du Saint Bernard faisaient monter au ciel leur continuelle prière, dans l'atmosphère tressaillante un cri résonna : *Excelsior.*

Le chien fidèle trouva un voyageur demi enseveli dans la neige et tenant de toute la rigidité de sa main glacée, la bannière à l'étrange devise : *Excelsior.*

Et là, dans l'aurore froide et grise, sans vie, mais beau encore, il gisait. Et de la voûte céleste, sereine et profonde, comme une étoile qui tombe, cette parole descendit : *Excelsior.*

MICHEL DE HAERNE

PETITE CHRONIQUE

M. José-Maria de Heredia a été élu, le 22 février, membre de l'Académie française en remplacement de M. de Mazade. Il en faut féliciter l'Académie plutôt que le poète des *Trophées*. C'est Coppée qui répondra au discours de réception de son vieil ami du Parnasse. « Ce jour-là, dit Coppée, je l'appellerai « monsieur » gros comme le bras, puisque la tradition l'exige, et cela me fera même un drôle d'effet. Mais je préviens loyalement d'avance les amateurs de mots malicieux et d'épigrammes, qu'ils ne tourmentent point l'aimable M. Pingard pour assister à cette séance. Ils seraient volés. Puisque le hasard, bienveillant pour une fois, m'accorde la joie de souhaiter la bienvenue à un poète, je le ferai en toute cordialité. Je me contenterai de lui parler de l'art des vers, dont le noble souci a rempli sa vie et la mienne, et je ne ménagerai pas l'éloge à ses admirables *Trophées*. »

Le concurrent malheureux de M. de Heredia, Emile Zola a obtenu, au troisième tour de scrutin, 11 voix. Son triomphe est proche.

M. Ferdinand Brunetière, qui succédait à M. John Lemoinne, ayant parlé du journalisme comme il sied qu'on en parle, les journalistes se sont, pour une fois, occupés de littérature.

La représentation d'*Axel* au théâtre de la Gaîté, a ramené l'attention sur Villiers de l'Isle-Adam. Dans le *Figaro*, M. Gustave Geffroy consacre un bel article au défunt. Après avoir rappelé sa vie errante, il ajoute :

« Il a travaillé pourtant, à travers cette existence qui apparaissait indifférente à tout ce qui était application littéraire. Il n'a pas laissé

envoler toutes ses paroles, il en a rappelé quelques-unes qui sont revenues en oiseaux fidèles, et la liste de ses livres est longue d'une quinzaine de titres de romans, de recueils, de nouvelles, de pièces. Il est certain que là encore se retrouve le même être qui passait comme une ombre, qui gesticulait en chantant, et qui regardait sans avoir l'air de voir avec ses beaux yeux limpides. Comment pourrait-il en être autrement? Les livres de Villiers, ses poèmes tels qu'*Isis*, ses romans tels que l'*Ève future*, ses recueils de nouvelles tels que les *Histoires insolites*, sont des rendez-vous où se heurtent les idées, confuses ou claires, véridiques ou fantaisistes, comme dans les conversations fumeuses où tous les causeurs parlent à la fois, où des commencements de lumière s'éteignent tout à coup, où des vérités passent en lueurs. Il serait bien inutile, à l'aide de tout cela, d'essayer de préciser la pensée de Villiers. Sa mentalité est entre-croisée de trop de routes. Il indique trop d'issues, sans savoir si ces issues sont au large de l'espace ou finissent en impasses. Il a quelques vues, et il tient surtout à avoir des pressentiments, il est de ceux qui voudraient bien savoir le mot de l'avenir, il a l'inquiétude d'une autre société, d'un autre art, et il s'isole de son temps, sans pouvoir formuler le temps qui va venir. Il lui a manqué, cela est certain, le sens harmonique qu'avait, par exemple, Renan.

L'admiration de ceux qui l'admirent sans réserve a voulu trop prouver : il ne peut pas y avoir génie sans la démonstration du génie, et tout le talent de Villiers n'a pu aboutir à l'affirmation suprême, est resté dans le tâtonnement lyrique. Ce que l'on sent chez lui, c'est qu'il aurait voulu dire quelque chose — qu'il n'a pas dit. »

Sur Villiers encore, une amusante anecdote contée par M. Hugues Le Roux : « Il n'avait pas la force de porter ses histoires jusqu'à l'heure de parfaite lucidité où l'on s'assoit pour écrire. Il semait ses rêves sur sa route; beaucoup de geais se paraient de ces plumes que le paon glorieux laissait tomber sur l'herbe. Villiers souffrait de ces pillages. Un jour il se vengea d'un de ces corsaires.

Il revenait de Bretagne, par un train de nuit, avec quelques louis en poche. Au lieu de regagner paisiblement son logis, il imagina une de ces bouffonneries énormes qui bourdonnaient en lui dans les intermittences de la pensée. A deux heures du matin, il vint frapper à la porte de son plagiaire, qui habitait une petite maison, dans un faubourg de Paris.

Le maître du logis sort de son lit, et sans ouvrir, il demande derrière la porte :

— Qui est là?

— Moi.

— Qui, toi?

— Villiers.

— Comment? tu es dehors? A cette heure-ci? dans ce quartier-ci? Entre, on va te donner un divan et des couvertures...

Mais Villiers, avec une voix étouffée de terreur :
— Non! non! J'ai de l'argent sur moi....
Et il se sauva. »

Le nouveau livre de M. Edmond Biré, *Victor Hugo après 1852*, qui vient de paraître, va jusqu'à la mort du grand poète. L'étreintement, qui coûta douze années de labeur acharné, est paracheve. Désormais Biré laissera Hugo tranquille. Il occupera ses loisirs à méditer cette question de Roland dans la *Légende des Siècles* :

Combien de poux faut-il pour manger un lion?

La censure a interdit, en France, la représentation du beau drame de Maurice Barrès : *Une Journée parlementaire*, lequel manquait positivement de respect aux honorables du Panama. Conséquence immédiate de cette prohibition : les deux ou trois représentations privées de la pièce ont été triomphales.

M. D.

Les lecteurs du *Magasin littéraire* se souviennent-ils de Louis Duchosal, ce délicat poète genevois, amoureux de Watteau, de la poudre et des mouches, qui a jadis publié deux recueils lyriques si bien français au sens désormais classique du mot, et dont M. Léo Bachelin a parlé ici même il y a deux ou trois ans?

L'auteur du *Livre de Thulé* et de la *Forêt enchantée* vient de faire paraître à Genève une mignonne petite comédie nuancée et subtile comme les vieilles étoffes et les musiquettes des salons Louis XVI. Ce gentil marivaudage a pour titre « *Belle Marquise, vos beaux yeux...* »; et, suspendu sur une déclaration d'amour indécise, différée, puis inutile, avec force petites façons et minauderies de langage, il s'achève sur le menuet de Boccherini. Cette petite plaquette a eu deux éditions, ce qui est tout à fait anormal pour Genève. Intrigue ténue, propos galants et belles manières, quatre personnages coquets et poudrés, la Marquise Aglaé, le comte Léandre, le chevalier Attys et la soubrette Lisette, enfin le menuet de Boccherini, voilà tous les éléments... de succès de cette très candide et gracieuse comédie de paravent... Dire qu'aujourd'hui Watteau refleurit à Genève!

WILLIAM RITTER

Hans de Bülow est mort : cette nouvelle a causé par toute l'Europe artistique une profonde impression, car Bülow était une des plus curieuses personnalités de notre époque. Chef d'orchestre hors ligne et pianiste de toute première force, il était en outre doué d'une puissante intelligence et d'un esprit très original. Il fut jadis un des plus ardents promoteurs du Wagnérisme, qu'il renia ensuite — les initiés savent pourquoi. — Comme compositeur Bülow ne compte pas : Liszt et Wagner l'ont absorbé.

La magnifique étude de M. Maurice Kufferath sur *Tristan et Iseult* vient de paraître. L'étonnant chef-d'œuvre n'a probablement pas — en français — de plus parfait commentaire. M. Kufferath est doué d'une profonde compréhension de l'essence du drame; de plus, lettré érudit, excellent critique musical, il semble créé exprès pour analyser les œuvres du grand poète musicien-philosophe. C'est dire assez que son étude sur *Tristan* ne le cède en rien à celles sur *Parsifal, Lohengrin, la Walkyrie* et *Siegfried*. Il ne m'appartient pas ici d'analyser ce vaste travail; mais *qui lira, verra...* et même verra clair. Ceux qui connaissent *Tristan* savent qu'il n'est pas aisé de voir clair dans le drame le plus déroutant qui soit sorti d'un cerveau humain.

Quand on promet du bonbon, on est malvenu d'apporter des cailloux. Voilà cependant ce qu'a fait César Thomson au dernier concert populaire : il promettait un concerto de Brahms et il en a apporté un de Goldmark! Et quels cailloux!... concerto, dis-je! M. Thomson est certainement l'un des plus grands virtuoses de notre époque : son archet rend un son magique qu'il conserve dans les plus atroces difficultés. Outre le beau concerto de Goldmark, il a joué le beau *trille du diable* de Tartini, une passacaille de Haendel et un ennuyeux adagio de Ries. Somme toute, l'attraction la plus artistique de ce concert c'étaient les morceaux pour orchestre : la joyeuse ouverture du *Roi Etienne* de Beethoven, la très poétique *Caravane* de Borodine et surtout les trois morceaux de Wagner : *Les Murmures de la forêt, la Marche funèbre de Siegfried* et *la Chevauchée des Walkyries*. M. Dupont les a dirigés magistralement, et a bien mérité l'ovation qu'on lui a faite.

Très amusants les *Rythmes et Rires* par l'ouvreuse du Cirque d'été (?) : De l'esprit, des bouffonneries, des calembours, tant qu'on veut! Même, ci et là, des critiques bien faites, par exemple, celle sur M. Gounod. Nous reprocherons seulement à l'ouvreuse folichonne de se moquer parfois à tort et à travers des artistes : pourquoi tant exalter Charpentier et, par contre, se moquer de la *Mer* de Gilson? Je ne connais de Charpentier que *Napoli*; mais franchement, entre cette œuvre détestable et la *Mer*, je trouve qu'aucune comparaison n'est possible du côté de l'inspiration. Quant à la technique orchestrale, sans doute Charpentier la connaît, mais Gilson n'a rien, absolument rien à apprendre de lui. Il est vrai que Gilson est belge.

Tristan passera à la Monnaie vers la fin de ce mois. Lassen est venu de Weimar pour diriger les répétitions. C'est la première fois que l'œuvre sera exécutée en français... sauf l'*exécution* mémorable de Monte-Carlo.

J. R.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes (1 mars) : José-Maria de Heredia : *La Nonne Alferez;* Melchior de Vogüé : *Les Terroristes russes.*

La Jeune Belgique (février) : Vers de Severin, Albert Samain, Alber Jhouney, Maurice Dullaert; *Chronique artistique* de Verlant.

L'Ermitage (février) : Nietzsche : *La vertu qui rapetisse :* Henri Mazel. *Le Solitaire ;* vers de Verhaeren et de Fontainas.

Le Réveil (février) : vers de Viélé-Griffin, de Henri de Regnier et de Paul Gérardy; Auguste Jenart : *L'Abyme.*

Le monde latin et le monde slave (février) : Henry Bordeaux : *Léon Tolstoï;* A d'Avril : *Les petits Russiens et leur théâtre.*

Le mouvement intellectuel (février) : Maurice Balzagette : *Théophile Gauthier;* Victor Thomas Orban : *L'art contemporain au Brésil.*

La libre critique (février) : Eugène Georges : *L'attaque du moulin;* G. vanden Kerkhove : *L'art et la démocratie.*

La Plume (15-28 février) : Léon Maillard : *Le salon des Cent;* Robert Launay : *Bluette.*

Le Mercure de France. (mars) : André Fontainas : *L'espoir agonise en l'amour;* Herman Heyermans : *L'art dramatique en Hollande.*

LES LIVRES

Hippolyte Violeau, ALBERT HENRY, Gand, L. Van Melle, 1894.

Une intéressante petite étude sur un poète peu connu : littérateur de second rang, l'auteur le reconnaît, mais dont le nom mériterait une place au dessus des médiocres. Le travail renferme des détails pleins d'intérêt, mais il est surtout biographique, et nous insistons sur ce point, parce qu'il nous eût paru préférable d'être mieux mis à même, par plus de citations et d'analyses, de juger par nous-même les mérites du poète.

M. H.

Maredsous, par FIRMIN VANDEN BOSCH. — Gand, chez Sifler. Prix fr. 1,00.

Comme aux corps brisés par l'incessant tumulte des activités humaines il faut parfois l'accidentel réconfort d'un repos réparateur, de même, au milieu de la tempête des luttes intellectuelles, il faut aux esprits et aux âmes la paix des accalmies sereines.

La paix, une paix calme et lénifiante, comme c'est bien là l'essentielle impression qui se dégage à la lecture de *Maredsous!* Ceux qui lisent beaucoup sont fatalement sceptiques en fait d'émotion : mais aussi comme l'émotion vraie suscitée leur cause une plus intense

jouissance, et de quel cœur plus reconnaissant ils remercient celui qui l'a fait naître. Il convient donc que nous remerciions M. Vanden Bosch, car c'est cette jouissance qu'il vient de nous procurer. — M. Vanden Bosch possède encore ce rare et heureux don de la phrase émue qui a la pudeur de son émotion. L'expression sentimentale est toujours fausse : c'est donc au point de vue purement littéraire une remarquable qualité que cette impression se dégageant de l'ensemble, fusant de partout sans qu'aucun mot à effet vienne brutalement déchirer le voile discret de cette enveloppante sympathie.

Mais il y a dans *Maredsous* plus et mieux encore que l'art de la forme : ce sont de lumineuses évocations en effet que chantent ces phrases délicates.

Bernard et Scholastique!... Comme l'on voit, simple et solennel en l'impeccable architecture de ses formes, s'ériger le monument hautain qui doit défier les siècles : le monachisme!

Maredsous!... Et entre ces deux impressions reçues : le monastère, fleur de vie glorifiante dans le décor exubérant d'une nature féériée, le monastère encore, fleur de vie expiante dans le deuil hivernal des verdures abolies et des arbres dépouillés — entre ces deux impressions, cadre parfait et saisissant, ce rappel émouvant à la cause souveraine qui sans cesse peuple les cloîtres d'ascètes toujours renouvelés : « Problème du mysticisme, problème de la vie religieuse! »

Maredret!... Un plus intime souvenir et qu'enveloppe d'un charme plus intime, ce double sentiment contradictoire aux yeux du vulgaire, mais si vrai cependant dans la notation faite : mélancolie de l'homme devant le sacrifice de la vie d'un jour, joie du chrétien devant ces mystiques épousailles pour l'éternité, où triomphe ce que le grand Villiers appelait si magnifiquement l'Amour suprême!

Maredsous est une œuvrette exquise, à lire — et à relire.

J. S.

Dertienlinden. Dr J. W. Weber's « Dreizehnlinden » in 't vlaamsch overgedicht door EUG. DE LEPELEER, leeraar in het klein Seminarie te Sint-Niklaas, tweede omgewerkte uitgave met platen van J. JANSSENS. Gent, A. Siffer, uitgever. — Prix fr. 4,00.

L'œuvre allemande du Dr Weber, œuvre que soutient d'un bout à l'autre le souffle poétique le plus pur et le plus élevé, et qui, inspirée par un idéalisme intransigeant, a profité en succès et en vogue du regain de popularité que l'Idée a reconquis au détriment du fait, — cette œuvre, cette épopée a trouvé en l'abbé De Lepeleer un traducteur adéquat.

Pour tenter pareille entreprise et pour la réussir, il fallait à la fois une compréhension intime du poème original — compréhension dont le poète flamand a donné la preuve dans les notes nombreuses et les explications variées dont il a encadré sa traduction — mais il fallait surtout une inspiration poétique et une science rythmique qui permissent au traducteur de suivre son modèle aux altières hauteurs où plane son génie — sans faillir et sans balbutier.

Et cette difficulté se présentait d'autant plus grande à M. l'abbé De Lepeleer, qu'il s'est fait un scrupuleux devoir d'adopter pour sa traduction la même forme — le quatrain dimètre — employée dans l'original.

M. De Lepeleer a fait mentir à tout point de vue le proverbe : *traduttore, traditore.*

Son livre est à la fois une œuvre de talent, de labeur et de modestie.

Trop rarement de nos jours, on a l'occasion de saluer de pareilles œuvres.

F. V.

De la Réserve héréditaire des enfants : (Art. 913 du Code civil). Etude historique, philosophique et économique, CLÉMENT DENEUS, avocat près la Cour d'appel de Gand. — Gand, Siffer, 1894. — 231 p. Prix : 5 fr.

M. Deneus n'est pas un inconnu pour les lecteurs du *Magasin littéraire.* A plusieurs reprises déjà ils ont pu apprécier son talent de publiciste; tout récemment encore nous donnions un remarquable travail dont le sujet côtoyait le livre publié depuis lors : *Le Projet de loi van der Bruggen et le Code civil.*

Le système de la liberté testamentaire absolue, préconisé par Leplay, a rencontré beaucoup d'adeptes qui se sont plus à voir dans cette institution législative l'origine de la prospérité anglaise.

M. Deneus se déclare adversaire résolu de cette opinion et par une étude approfondie entreprend de défendre les dispositions de notre Code civil.

L'ouvrage, ainsi que le dit son titre, envisage les points de vue historique, philosophique et économique.

La première partie expose l'évolution des législations anciennes et l'état des législations actuelles; dans la seconde partie M. Deneus s'efforce de démontrer que le droit philosophique ou naturel réprouve la liberté testamentaire absolue.

Mais l'étude économique nous a paru surtout remarquable et concluante : avec force et victorieusement, pensons-nous, M. Deneus réfute les nombreuses objections que l'on a faites contre la réserve héréditaire, en se plaçant au point de vue de l'utilité sociale, telles que le morcellement du sol, la dépopulation, la destruction de la famille.

Si des maux se manifestent à cet égard, on aurait tort de les attribuer à la réserve du Code civil; ce n'est pas dans l'établissement de la liberté absolue de tester que se trouve le remède, mais dans des modifications législatives d'ordre moins radical.

Tel est dans ses grandes lignes le travail de M. Deneus : si l'on ne peut espérer que le livre tranchera une question indéfiniment controversable, on y trouvera du moins les éléments essentiels pour se former une conviction raisonnée et impartiale, et quelque opinion que l'on ait sur ce sujet on ne peut ignorer cette remarquable contribution.

M. H.

Magasin Littéraire

Sommaire
(15 Avril 1894)

I. Do you like America (p. 229)
J. Van den Heuvel

II. *Une Chauve-Souris qui n'est pas dans les* Chauves-Souris (p. 247)

Virtualmente (p. 248)

Un Parfum qui n'est pas dans les Odeurs Suaves (p. 250)

Dédicace à Alfred Stevens (p. 251)
Cte Robert de Montesquiou-Fesenzac

III. La Nouvelle Psychologie (p. 252)
J. J. Van Biervliet, prof.

IV. Le Palais de l'Art (p. 273)
Olivier Georges Destrée

V. *Printemps gris* (p. 283)
Jean Casier

VI. Un Coin de l'exposition internationale des Beaux-arts à Vienne (p. 284)
William Ritter

VII. *Le Semeur* (p. 293)
Thomas Braun

VIII. *Double Rêve* (p. 294)
Henry Bordeaux

IX. Petite Chronique (p. 299)
M. D.

X. Chronique musicale (p. 301)
J. R.

XI. Les Revues (p. 302)

XII. Les Livres (p. 303)

GAND
A. SIFFER, Éditeur
PLACE SAINT BAVON

Ce N° : fr. 1,00. (Etranger : 1,25)

LE MAGASIN LITTERAIRE

parait le 15 de chaque mois

Prix de l'abonnement : { Belgique : 10 francs par an. / Union postale : 12 francs.

Abonnement d'essai pour six mois (*Janvier à Juin* 1894) { Belgique : 5 francs. / Union postale : 6 francs

Une livraison : Belgique : 1,00; Union postale : 1,25.

Tout ce que publie le « Magasin Littéraire » est inédit. — Les articles ne peuvent être reproduits sans l'autorisation du Comité de rédaction.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : HERMANN DE BAETS, Avocat près la Cour d'appel de Gand; FIRMIN VANDEN BOSCH, Avocat près la Cour d'appel de Gand; HENRY CARTON DE WIART, Avocat près la Cour d'appel de Bruxelles; JEAN CASIER, à Gand; GÉRARD COOREMAN, Sénateur, à Gand; MAURICE DULLAERT, Avocat, à Bruges; GEORGES HERRY, Membre de la Chambre des Représentants, à Gand; l'abbé H. HOORNAERT, à Menin (Flandre Occidentale); JANSSENS DE BISTHOVEN, Substitut du Procureur du Roi, à Gand; RAYMOND DE KERCHOVE D'EXAERDE, Gouverneur de la Flandre Orientale; ALBERT SOLVYNS, Membre de la Députation permanente de la Flandre Orientale; le Comte FR. VANDEN STEEN DE JEHAY, Secrétaire de Légation;

Secrétaire : MICHEL DE HAERNE, Avocat près la Cour d'appel de Gand.

Secrétaires-adjoints : JOSEPH SOUDAN et GEORGES VANDEN BOSSCHE.

NOTA. — Les collaborateurs gardent l'entière responsabilité de leurs articles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont il sera adressé deux exemplaires à la Rédaction; pour les ouvrages littéraires ou artistiques d'une valeur de plus de 5 fr. on se contentera d'un exemplaire unique.

A. SIFFER, Editeur, Gand.

Vient de paraître :

DE LA RÉSERVE HÉRÉDITAIRE DES ENFANTS

(art. 913 du Code Napoléon)

ETUDE HISTORIQUE, PHILOSOPHIQUE ET ÉCONOMIQUE

par **CLÉMENT DENEUS**

AVOCAT PRÈS LA COUR D'APPEL DE GAND

Prix : fr. 5,00; franco par poste fr. 5,30.

LES PEINTRES DU PEUPLE

(1re SERIE)

par **ALBERT DUTRY**

Fr. 0,75

MAREDSOUS

par **FIRMIN VANDEN BOSCH**

Prix : Fr. 1,00

CROQUIS AMÉRICAINS

I

Do you like America?

LE citoyen des Etats-Unis est fier de son pays, de ses progrès, de sa richesse, de sa force morale et il désire que tout le monde partage son amour, son enthousiasme, j'allais presque dire son chauvinisme. Il n'a pas plutôt appris votre qualité d'étranger, qu'il vous pose à brûle-pourpoint la traditionnelle question : « *Do you like America?* — Aimez-vous l'Amérique? » Et quand il vous interroge, sa voix prend une tonalité particulière, les yeux brillent d'un éclat subit. Prenez-y garde. C'est un piège qu'il vous tend. Si vous ne voulez point passer pour un barbare, vous devez répondre par des éloges sans réserve. Votre interlocuteur est tenté de mesurer votre intelligence, de juger votre modernisme d'après la vivacité de votre admiration.

Revenez en Europe, voici les curieux qui se pressent autour de vous et qui vous reposent la même question : « Comment trouvez-vous l'Amérique? — *Do you like America?* » Et il y a cette fois une nuance nouvelle dans l'interrogation. Ce n'est ni du dédain, ni de la jalousie, mais c'est une vague inquiétude qui

demande à être tranquillisée. Dites que vous avez eu plus d'une déception, qu'il y a aux Etats-Unis beaucoup de décors de parade, la plupart paraîtront trouver que votre jugement est vraiment sain et juste, que vous devez avoir raison et que le vieux monde peut continuer à dormir sur ses lauriers.

Ainsi est faite la nature humaine. On nous pose souvent une question moins pour connaître notre sentiment que pour solliciter la confirmation d'un désir.

Do you like America! Quelle étrange interrogation et combien complexes les problèmes qu'elle soulève! Veuillez remarquer que l'*America* ne se compose pas des seuls Etats-Unis et que les Etats-Unis ne constituent pas un bloc indivisible qu'il soit possible de juger d'un regard et d'apprécier en un tour de phrase.

Il y a là un pays immense, neuf et riche. La superficie du territoire est presque aussi étendue que celle de l'Europe; elle est 17 fois plus considérable que celle de la France ou celle de l'Allemagne; et il ne faudrait pas moins de 300 Belgiques, jointes les unes aux autres, pour couvrir l'espace occupé par la grande république américaine. Toutes les races semblent s'y être donné rendez-vous : à l'Est et au Sud, c'est le nègre de l'Afrique; à l'Ouest, c'est le Chinois; au centre, c'est l'Indien; les blancs appartiennent aux diverses nationalités de l'Europe. En 1790 on comptait 4 millions d'âmes, un siècle plus tard le recensement de 1890 en relevait 62 millions et demi.

Le sol est riche, fertile, les habitants sont remarquables d'initiative et de sens pratique. Le Sud du pays est cotonnier, le Nord et le centre, arrosés par le Mississipi et le Missouri, sont agriculteurs et éleveurs de bétail, l'Ouest avec les montagnes rocheuses est minier, l'Est avec ses grandes villes, New-York, Philadelphie, Pittsburg, est industriel et commerçant.

Et cette fourmilière humaine qui s'agite fiévreuse-

ment dans une contrée aussi vaste et aussi féconde en ressources variées, a le respect du sentiment religieux; elle s'est donné les lois les plus larges et les plus populaires qu'il y ait au monde : elle est le premier exemple d'une grande démocratie.

Ses armoiries qui sont portées par un aigle aux ailes déployées, me rappelle la vieille famille catholique des Caroll, venue jadis dans la terre de Maryland pour mettre son culte à l'abri de la persécution anglaise. En Irlande les Caroll avaient au cimier de leurs armes un faucon aux ailes repliées; quand ils eurent traversé l'Océan, ils voulurent que leur faucon eût les ailes large ouvertes et fièrement ils inscrivirent au-dessous cette belle devise : « *Ubicumque cum libertate* — Partout avec la liberté. »

Bien prétentieuse et réellement puérile serait la critique qui s'aventurerait à formuler sur ce grand peuple des jugements d'ensemble, sommaires et superficiels, qui s'imaginerait pouvoir avec impartialité et compétence rendre des décisions définitives et devancer le verdict de l'histoire.

Aussi le voyageur qui traverse en courant cet immense pays ne doit pas avoir d'autre prétention que celle de crayonner rapidement l'une ou l'autre note et de donner aux esquisses des choses qui l'ont frappé, les moindres nuances de la réalité.

Je ne m'occupe pas de politique.

J'arrive comme l'amateur photographe qui s'en est allé, son petit appareil à la main, s'est arrêté à divers endroits intéressants, a fait provision de vues, puis au retour exhibe — en un défilé de projections — quelques-uns de ses instantanés.

L'arrivée à New-York

Lorsque vous venez d'Europe et qu'au matin d'une belle journée la vigie a signalé l'Amérique, il semble qu'un frémissement d'allégresse traverse la foule des passagers. Aux aguets à l'avant du pont ils se pressent et se bousculent pour saisir un premier coup d'œil de cette terre si joyeusement annoncée et si impatiemment attendue.

Voici qu'une ligne blanche presque imperceptible apparaît à l'horizon, là où le cercle des eaux vient couper le ciel. La blancheur se précise, s'accentue, s'anime; on y découvre quelques points noirs; c'est un phare, un belvédère, ce sont des maisons. Bientôt surgissent des eaux, un peu sur la gauche, des bouquets de verdure. On arrive, on est arrivé dans la baie de New-York. Pas de montagnes, pas de hautes falaises. Le sol ne semble s'être élevé que dans la mesure où il était nécessaire pour arrêter l'envahissement des flots. La baie est large, immense, animée du va-et-vient des navires. Des yachts, leur voile blanche tendue, glissent inclinés sur les flots.

Sur un roc, isolée au milieu des eaux, se dresse, bien petite encore, la figure de la liberté qui doit éclairer le monde.

De tous côtés retentissent les sifflements et le bruit des sirènes. D'énormes et singuliers bateaux, avec un balancier oscillant perpétuellement entre les deux cheminées, croisent votre route; ce sont des ferry-boats, des bateaux de communication intérieure qui transportent tout le mouvement d'une rive à l'autre, les personnes, les chevaux, les voitures, les lourds camions.

En face de vous et sur une étroite langue de terre qui s'avance entre les eaux, entre l'Hudson et l'East-River, a été bâti New-York. On ne voit qu'un entasse-

ment de hautes maisons d'où surgissent des constructions colossales, peintes la plupart en rouge, des blocs carrés gigantesques où les fenêtres s'alignent sans fin les unes au-dessus des autres. Il y a là plus de 1.500.000 habitants. A votre gauche, séparés de New-York par l'Hudson (qui a le double de la largeur de l'Escaut à Anvers), s'étendent Jersey City et Hoboken avec plus de 200.000 habitants. A votre droite, séparée de New-York par l'East-River, se prolonge Brooklyn qui compte au-delà de 800.000 âmes.

Bientôt se dessinent et se profilent de plus en plus distinctement les deux piles extrêmes du colossal pont suspendu de Brooklyn. On dirait de lourdes portes en granit qui auraient été élevées au-dessus de toutes les bâtisses. La ligne noire qui les réunit, annonce le tablier qui sert au passage des piétons, des voitures et à deux routes de tramways à câble. Le pont est à 40 mètres au-dessus de la rivière; il a une longueur, d'une culée à l'autre, de 487 mètres. Si légère est la suspension, si ténu le réseau des fils qu'on croirait un pont soutenu par des voiles de fine gaze.

Quelle superbe rade, débordante de vitalité, et comme elle vous donne, dès votre arrivée, une impression ineffaçable de l'industrie, de l'activité et de la richesse des Etats-Unis!

L'Exposition de Chicago

Qui veut se représenter en imagination la splendeur de l'ancienne Rome, ne peut mieux faire que de feuilleter les livres et les dessins de ces artistes restaurateurs qui, avec autant de patience que d'ingéniosité, ont retracé et rebâti les anciens monuments. En regardant leurs planches on subit un recul de deux mille ans. On retrouve le vieux forum : ce sont des séries de

palais et de temples aux colonnes élancées, des obélisques et des arcs de triomphe; la blancheur des marbres reflète une teinte crue; les marches des grands escaliers et les lignes droites des corniches se prolongent fuyantes dans la perspective.

Etonnant retour des choses humaines!

En pleine Amérique, au seuil du *Far West*, en l'année 1893 de l'ère chrétienne, l'Exposition de Chicago est venue nous donner une vision analogue. Son plan architectural aurait pu être signé d'un nom romain. L'antiquité revivait en elle, non pas avec cet air froid et lourd qui caractérise les monuments de l'Empire, mais avec sa belle et élégante pureté de forme, avec sa sereine majesté.

De droite et de gauche c'étaient de colossales constructions à l'ossature de fer; les unes dessinant de grands rectangles, les autres des masses carrées couronnées de hautes coupoles. Elles étaient éparpillées à de longues distances et c'était tout un voyage que de se rendre à la plus éloignée. L'exposition ne couvrait pas moins de 283 hectares.

Les espaces intermédiaires étaient occupés par de larges canaux, des bassins, de vastes pièces d'eau.

Le regard, passant au-dessus des détails les plus proches, allait se reposer sur de gigantesques colonnades dont l'altière silhouette découpait le bleu du ciel comme les brillants décors que Véronèse imaginait pour le fond de ses tableaux.

De-ci de-là, près des grands escaliers, près des fontaines, des statues et des groupes pleins de mouvement.

Palais, escaliers, colonnades, statues, tout était uniformément blanc. Le ciel, l'eau, les routes sablées et l'une ou l'autre pelouse tempéraient seuls cette blancheur dominante par quelques notes discrètes.

Aux heures du midi, lorsque la lumière aveuglait par sa vivacité, il y avait quelque chose d'un peu

monotone et même de dur dans ce panorama monochrome. Mais, dès que l'éclat du soleil diminuait, que les ombres des colonnes et des reliefs s'accentuaient, c'était un spectacle surprenant de douceur et de grandeur où les moindres lignes de l'architecture se détaillaient avec une rare délicatesse.

Le peuple en avait ressenti une impression si vive et si saisissante qu'il avait appelé l'exposition *The white city* — la cité blanche.

Admirable cité! Assise aux bords du lac Michigan, lac vaste comme une mer intérieure, aux flots toujours agités, elle tirait de son voisinage l'illusion d'un domaine immense et cette note de poésie reposante et mélancolique que peuvent seuls suggérer les horizons sans bornes, à perte de vue.

Le soir, des milliers de lumières s'allumaient autour des bassins et au haut des palais, au ras de l'eau, le long des corniches, aux contours des coupoles. De grandes fontaines jaillissaient; leurs gerbes lumineuses parcouraient successivement la gamme des tons et des nuances de l'arc-en-ciel; les gouttelettes retombaient tantôt en paillettes d'or, tantôt en pluie de sang. Les canaux étaient sillonnés de gondoles vénitiennes, noires, au bec recourbé, et de nacelles électriques, légères et frétillantes.

Et, pendant qu'on fesait fête au milieu de ce cadre féérique, des feux d'artifice étaient tirés près du lac; des bouquets de fleurs, d'émeraudes et de saphirs s'ouvraient dans le ciel et leurs couleurs éparpillées descendaient lentement dans les eaux qui les reflétaient.

En vérité jamais exposition universelle n'eut un aspect aussi grandiose et ne révéla un sens esthétique aussi délicat et aussi profond.

Elle était née d'une pensée de reconnaissance pour célébrer le quatre centième anniversaire de la découverte de l'Amérique.

A son inauguration qui eut lieu le 21 Octobre 1892, la cérémonie officielle fut précédée — suivant la coutume américaine — d'une prière solennelle.

Le cardinal Gibbons, qui avait été chargé de la dire à raison de sa haute dignité, de son admirable talent et de l'universelle considération dont il jouit, ne se borna point à appeler les bénédictions du Seigneur, il voulut faire une manifestation pacificatrice.

« Levez vous, dit-il, ô Dieu, dans votre puissance, et hâtez le jour où le règne du Prince de la Paix sera fermement établi sur la terre, où l'esprit de l'Evangile dirigera si absolument les esprits et les cœurs des gouvernants, que l'on verra le tumulte de la guerre se taire pour jamais devant le bourdonnement joyeux de l'industrie, les armées établies se soumettre à des cours permanentes d'arbitrage, les différends internationaux discutés dans les cabinets, non plus sur les champs de bataille, et réglés par la plume au lieu de l'être par l'épée. »

En 1893 l'exposition s'ouvrait.

Vous n'attendez pas que je vous parle des multiples Congrès qui furent tenus pendant l'année à Chicago, ni que je vous mène d'un compartiment à l'autre, de la section des manufactures à la section du transport, du palais des mines au palais des beaux-arts, de l'exposition organisée par les autorités fédérales aux multiples expositions établies par les Etats américains.

Vous retrouveriez les objets revus déjà mille fois et réunis comme toujours dans un pêle-mêle ahurissant. Ici des vases de Sèvres ou des « cloisonnés » du Japon, là des canons Krupp et des cylindres pour meunerie. Partout la même ingéniosité de la réclame et la foule, cette grande enfant, s'amassant aux endroits où l'on fait le plus de bruit, où l'on montre les objets les plus chers, où l'on distribue le plus de prospectus coloriés.

Mais, voulez-vous voir des choses américaines, commencez par un pieux pèlerinage à la reproduction du couvent de *Santa Maria de la Rabida*.

C'est à la porte de ce couvent situé près de Cadix

qu'épuisé de fatigue, à demi-mort de faim, Christophe Colomb, conduisant son fils Diego par la main, vint frapper un jour et demander un peu de pain et un verre d'eau pour son pauvre enfant.

C'est le supérieur de la communauté, Juan Perez, qui le premier prêta une oreille attentive aux projets du grand homme, qui entra dans ses desseins et qui, grâce à son autorité et à ses relations avec la Cour d'Espagne, obtint une mission officielle.

C'est dans la grande salle de ce monastère que Christophe Colomb, sur le point de partir, reçut dans une fraternelle acclamation les derniers vœux de ses amis.

La piété reconnaissante des historiens a exigé que l'on construisît, aux bords du lac Michigan, une image minutieusement fidèle de ce pauvre couvent, avec ses bâtiments irréguliers, ses murs nus, ses toits plats, ses étroites fenêtres et son campanile espagnol. Dans les cellules on a exposé les anciennes cartes géographiques de l'Amérique, les portraits des conquérants de la première heure, et dans le réfectoire on a placé sous verre, comme de précieuses reliques, les autographes de Christophe Colomb, ses lettres et ses comptes, ces fameux titres officiels où il est qualifié d' « amiral de l'Océan ».

L'agriculture a un splendide palais : on s'est souvenu qu'elle avait été une des premières à contribuer à la prospérité du pays. C'est entre les Etats américains une concurrence effrénée à qui vantera davantage les ressources de sa production. Les terres publiques à la disposition des émigrants sont encore nombreuses. N'allez pas croire que toutes les places soient prises; il reste des milliers d'acres à fertiliser et à cultiver. Mais les meilleures positions ont été occupées les premières. Ceux-là seuls peuvent encore réussir qui partent avec le capital nécessaire à une première installation, et qui ont le caractère fortement trempé, de l'initiative, de la

promptitude de décision et un grand sens pratique.

Très curieuse l'exhibition des bois. Il y a de superbes échantillons de tous les genres. Pendant que les vrais amateurs étudient les espèces, calculent les prix de revient, les touristes s'arrêtent aux curiosités : ils mesurent des troncs gigantesques qui formeraient de superbes tables d'un genre patriarcal; ils admirent de grandes tranches de bois pétrifié, polies avec soin et qui ressemblent à des disques de marbre, offrant l'image d'un noyau brun entouré d'une frange rouge. Ailleurs, sous un dôme élevé, on a essayé de reproduire, par des morceaux d'écorce joints les uns aux autres, la structure d'un arbre géant de la Californie, d'un *big tree*. C'est un des rares survivants de l'ancien régime... avant Jésus-Christ; on lui donne 2500 ans. Avant d'être abattu il portait la tête à plus de 100 mètres de hauteur. On n'a pu réédifier qu'une partie du tronc. A la base il a 7 mètres et demi de diamètre et quinze personnes trouvent facilement place dans la chambre intérieure, à l'abri de son écorce qui a un pied au moins d'épaisseur.

Dans la salle des machines le tapage est assourdissant. Il me paraît que, — à l'instar des hommes, — ce ne sont pas toujours les plus utiles qui font le plus de bruit. Un ingénieur me dit, et je suis trop incompétent pour ne pas le croire sur parole, qu'il y a moins de neuf dans ce compartiment qu'on ne l'espérait, que les Américains se distinguent davantage par la hardiesse des applications que par l'originalité des créations.

Au palais de l'électricité les détails curieux abondent. Les parois sont garnies d'immenses enseignes dont les caractères coloriés s'illuminent et s'éteignent toutes les secondes et ligne par ligne. Plus loin une boule de feu poursuit une course folle à travers toutes sortes de tubes, différents de forme et de couleur. A Chicago j'ai aperçu un soir un singulier exemple du même procédé électrique. On avait couvert de réclames et de dessins

toutes les fenêtres d'une maison à dix étages et la lumière allait de fenêtre en fenêtre et suivant l'ordre le plus bizarre; tantôt une fenêtre du côté droit était éclairée, tantôt une du côté gauche, puis une du dessus ou du dessous. Les variations étaient perpétuelles; l'on avait à peine le temps de les suivre. Nos pères auraient cru à une maison hantée de l'esprit malin. Et c'était jeu de yankee à la recherche d'une nouveauté qui pût amorcer l'attention des passants.

« Se coucher tôt et être matinal au travail est une bonne chose, dit le proverbe américain, mais cela ne sert à rien si vous ne faites pas de réclame. »

Autres singularités.

Au milieu de l'estacade qui s'avance dans le lac Michigan se trouve un plancher mouvant qui va et vient perpétuellement d'une extrémité à l'autre. On dirait une courroie sans fin, mise à plat, toujours en rotation. Aux bords un trottoir de vitesse moindre. Vous arrivez, vous quittez le sol pour mettre le pied sur le trottoir et du trottoir vous passez sur le plancher. En deux étapes vous avez gagné sans danger la bande circulante et les bancs qui s'y trouvent fixés. Vous êtes emporté en grande vitesse à une distance de 600 mètres en plein lac, ramené à la terre ferme, puis entraîné de nouveau au loin, ainsi successivement tant qu'il vous plaît de continuer la promenade automatique sur l'estacade et de prendre le frais sans remuer les jambes.

Dans une large voie, bordée de cafés, de théâtres et de villages de diverses nationalités, appelée la rue de l'amusement, *midway plaisance*, tourne jusque dans les nues une roue colossale, *Ferris wheel*. Elle a 76 mètres de diamètre; elle est construite en acier. En réalité elle se compose de deux roues parallèles entre lesquelles sont suspendus, à égale distance les uns des autres, et dans une complète mobilité, 36 compartiments analogues à des voitures de chemin de fer. La

roue est en mouvement; elle entraîne les divers compartiments qui s'élèvent d'un côté et descendent de l'autre, tout en conservant leur position verticale. C'est le prodige de construction de l'Exposition, c'est la tour Eiffel de Chicago, l'attraction des ingénieurs.

Les américains disent que cette immense machine ressemble à un gigantesque bicycle. La comparaison, même si elle était juste, ne me toucherait guère. Volontiers je donnerais la monstrueuse roue d'acier pour un petit clocher sans prétention mais d'élégant dessin.

Un des bâtiments les plus typiques et qui caractérise bien l'esprit américain, est le bâtiment de la femme, *Woman's building*. Sous la direction de Madame Potter Palmer, se trouvait réuni dans un hall spacieux tout ce qui peut être demandé à l'habileté du travail féminin, depuis la broderie jusqu'à la peinture, depuis les fleurs artificielles jusqu'aux toilettes élégantes. En outre les organisateurs avaient poursuivi dans chaque pays une enquête sur l'importance du rôle social de la femme, sur ses droits et sur les services qu'elle rend dans le domaine de la charité, de l'instruction et des arts. C'est que la femme occupe aux Etats-Unis une position éminente; elle porte le sceptre du goût et même de la haute éducation. Certes elle perd beaucoup de temps à sa parure, même dans les Wagons-lits; elle est toujours mise à la dernière mode parisienne, même dans le *Far West*; elle a l'air d'une grande dame à côté de son mari qui apparaît gauche et vêtu sans soin comme un laborieux ouvrier. Elle dépense largement, — non pas sa dot, car ordinairement il n'y a pas de dot dans sa corbeille de noce, — mais tout ce que gagne l'activité de son époux, et elle a soin de choisir entre les prétendants celui auquel la fortune semble réserver ses plus gracieux sourires. Facilement elle glisserait sur la pente d'une coquetterie exagérée, n'était-elle retenue par un rare bon

sens et une instruction supérieure. Elle a repris, développé même l'indépendance dont la femme jouit en Angleterre. Et par ses mérites personnels elle a conquis dans l'esprit public une place particulière; dans les usages de la vie quotidienne elle est l'objet des plus aimables prévenances. Les Etats-Unis ne connaissent ni ducs, ni princes, ni rois, mais chaque femme y joue le rôle d'une petite reine.

Il y avait à l'Exposition de Chicago tout un quartier réservé à l'enseignement catholique. Les écoles primaires, certaines écoles moyennes y avaient envoyé des statistiques et des travaux. Parmi les écoles supérieures pour filles — écoles qui portent en Amérique le nom pompeux d'« Académie » — plusieurs y étaient dignement représentées. Les évêques catholiques avaient tenu à montrer publiquement les efforts qu'ils déploient pour développer et étendre l'instruction et le mouvement scientifique. « Nous n'avons rien à cacher, me disait l'un d'eux, et, dans ce pays de libre discussion, nous voulons prouver que, grâce à la générosité des fidèles et au dévouement des ordres religieux, nos 3000 écoles paroissiales avec leurs 650,000 élèves méritent une des premières places. »

On m'a distribué là des prospectus, illustrés suivant l'usage américain d'élégantes phototypies, de l'Université catholique de Washington, cette université sœur de l'Université de Louvain, fondée hier sous la prévoyante impulsion du cardinal Gibbons et de Mgr Keane, une des grandes espérances de la jeune Amérique et de la science catholique contemporaine.

Le grand résultat de l'Exposition de Chicago aura été de retremper le génie américain dans cette confiance audacieuse où il se complaît. Le nouveau monde apprend à se mesurer avec l'ancien, à préciser ses défauts et ses faiblesses, à saisir les secrets du prestige et de la puissance de son aîné. Puis cette

rencontre d'hommes venus des divers points du vaste territoire des Etats-Unis contribuera à l'unification de toutes les forces sociales; elle donnera plus de solidarité à l'action commune; elle multipliera les rapports d'affaires et fera mieux connaître les ressources de chaque état. Ce sera un grand pas en avant pour le développement de la nation.

On a dit que l'Exposition de Chicago n'était qu'une foire internationale, *World's fair*. — Oui, c'était une foire, mais une foire organisée suivant les goûts modernes, qui fesait pressentir l'avenir et deviner le progrès.

Pendant qu'elle battait son plein, au cœur de la Russie, à Nishny Nowgorod s'ouvrait au mois d'août une autre grande foire. Mais celle-ci était la foire traditionnelle qui tenait plus du marché que de l'exposition, où l'on arrivait encore comme au moyen-âge en longues caravanes, chargé d'étoffes et d'armes ciselées.

Comparez ces deux foires si diverses de genre et d'aspect; l'une et l'autre montrent à quelle étape sont arrivés dans la route de la civilisation ces deux colosses du vingtième siècle, l'Etat américain et l'Etat russe; et leurs différences marquent toute l'avance que le premier a su en quelques années gagner sur le second par la fièvre de son activité et par l'indépendance de son caractère.

La ville de S^{t} Paul et Mgr Ireland

S^{t} Paul est à une demi-journée de chemin de fer de Chicago. C'est la future capitale du *Far West*. Elle grandit presque à vue d'œil et les prophètes américains qui ont coutume de tirer des horoscopes, nous prédisent sa prochaine magnificence.

Il n'y a point là de très intéressants monuments

pour le touriste. Mais comment ne pas s'arrêter quelques heures dans un endroit dont on célèbre la gloire avant même qu'elle ne soit née.

Le Mississipi apparaît déjà comme un large fleuve; il roule lentement ses flots jaunâtres à travers des plaines rousses, brûlées par le soleil. Son cours forme mille sinuosités.

En 1680 un groupe d'Européens venus du Canada et délégués en explorateurs par Lasalle, poussa jusqu'ici ses investigations. Le père Hennepin, un récollet de notre pays, dirigeait l'expédition et il nous en a laissé des mémoires. Il vit les rapides et la chute bouillonnante du Mississipi et baptisa cet endroit du nom de Saut Saint-Antoine, qui lui est toujours demeuré.

Un siècle et demi passe et personne ne vient poser sa tente sur les bords du fleuve. En 1838 seulement apparaissent les premiers colons. Les uns s'établissent près du Saut St-Antoine à Minneapolis, les autres à 16 kilomètres de là, mais encore le long du fleuve, à St-Paul. La croissance du nombre des habitants est d'abord fort lente. Puis, tout à coup, à partir de 1870, elle s'élève et augmente avec une rapidité chaque jour plus grande. En 1890 il y avait à St-Paul 133,156 habitants et à Minneapolis 164,738 habitants. Les deux cités « jumelles » comme on les désigne dans le langage ordinaire, vont à l'unisson dans la route du progrès. Elles sont reliées par un tramway électrique qui en trois quarts d'heure vous transporte de l'une à l'autre au prix de dix cents.

Minneapolis a des airs de cité grandiose avec ses rues larges et ses bâtisses élevées. Elle est l'aboutissant d'un immense commerce de bois; les rives du fleuve sont bordées de magasins et de piles de planches. Nombreux aussi sont les élévateurs de grains qui surgissent de tous côtés dans leur massive construction. La chute du Mississipi est utilisée pour les besoins

industriels; elle fait marcher des scieries et des moulins qui ont la réputation d'être les plus grands moulins du monde et qui fournissent de 7,000 à 9,500 barils de farine par jour.

St-Paul a une apparence moins industrielle. Elle a de belles résidences. Capitale de l'état de Minnesota elle s'enorgueillit d'être la tête dirigeante et de posséder le *high life*.

Nous allons voir la cathédrale catholique. C'est une pauvre église, peu spacieuse et sans élégance, une construction qui rappelle le temps où St-Paul n'était encore qu'une bourgade. Mais cette humble église cessera bientôt d'être la métropole. Les catholiques ont d'abord avisé aux besoins les plus pressants. Ils ont élevé un immense séminaire et ils ont été secondés dans leurs desseins par un protestant, M. Hill, qui ne leur a pas donné moins de 2,600,000 fr. Ils parlent maintenant de bâtir une cathédrale digne des promesses d'avenir qu'on prodigue à leur cité.

Ils tiendront parole, car ils ont à leur tête un des archevêques les plus militants, les plus considérés et les plus modernes que possède l'Amérique, Mgr Ireland.

Son influence est énorme; il est acclamé par ses ouailles et salué avec respect par ses adversaires. C'est un orateur à la parole claire et imagée, à la phrase élégante, au mot juste et saisissant. On sent que son éducation littéraire s'est faite en France, à la lecture des grands maîtres. Il a pour principe — comme la plupart des membres de l'épiscopat américain — que l'évêque doit toujours se montrer un des premiers citoyens de son pays et que, sauf dans les questions de parti qui forment un champ réservé, il doit être partout à l'avant-garde. Il ne se fait dans son diocèse aucune réunion importante, il ne s'ouvre aucune exposition, il ne se fonde aucune grande société de philanthropie

qu'il ne soit présent, prêt à payer de sa personne et de sa parole. Il n'a que deux mots d'ordre qu'il répète incessamment à son clergé : « Soyez de votre siècle sans quoi vous ne seriez d'aucun siècle. » — « Marchez toujours de l'avant avec désintéressement et avec confiance. *Go ahead !* »

Je l'entendais parler au Congrès du travail qui était réuni à Chicago. On avait disserté pendant la semaine sur tout ce qui touche de près ou de loin au contrat de travail; les socialistes s'étaient fait applaudir sans convaincre cependant tous les rangs de leur auditoire. Pour la dernière soirée qui se tenait le dimanche soir, Mgr Ireland était inscrit. La salle formait un immense amphithéâtre. Lorsque l'archevêque de St-Paul parut sur l'estrade les applaudissements éclatèrent de toutes parts. Ces marques de sympathie s'adressaient autant à l'homme de talent qu'au représentant de la « dénomination catholique », de ces dix millions d'hommes qui appartiennent, aux Etats-Unis, à l'Eglise Romaine.

Mgr Ireland est de haute taille, large d'épaules, les traits mobiles et expressifs, le teint pâle, il a des regards perçants et un sourire narquois vient parfois plisser les coins de ses lèvres. La voix est un peu nasillarde comme celle de la plupart des américains. Lentement et avec un geste d'autorité il souligne les mots les plus expressifs ou les plus caractéristiques.

Ce soir-là il commentait l'Encyclique du Pape sur la condition des ouvriers et il disait que ce mémorable document valait autant pour le monde moderne que la Grande Charte avait valu pour l'Angleterre du XIIIe siècle.

Un autre jour on pouvait l'entendre parler pour la cause de la tempérance. Il a mené plus d'une croisade contre l'ivresse et contre l'alcool. Il sait que les Irlandais qui composent une forte partie de la phalange catholique, ne sont pas toujours des modèles de sobriété et, au nom de la dignité de la religion, du prestige

qui lui revient, comme au nom de l'hygiène et de la santé publique, il combat le bon combat. Il n'est pas un prohibitionniste absolu, mais il veut que le législateur travaille au relèvement des mœurs et qu'il frappe les débits de boisson de lourdes licences.

L'amour de la patrie fait déborder son âme d'enthousiasme dès qu'il parle des Etats-Unis, de leurs libertés, de leur puissance, du rôle qui leur est assigné dans le monde. A Paris, il y a peu de temps, il dépeignait l'Amérique devant un auditoire d'élite sous les dehors les plus brillants. Ce qu'il dit à l'étranger, il le répète à ses concitoyens et à ses coreligionnaires, afin qu'ils aient une haute idée d'eux-mêmes, afin qu'ils ne tombent pas dans le travers si commun aujourd'hui de la critique gouailleuse et de la dépréciation systématique, afin qu'ils s'attachent de plus en plus à leurs institutions et qu'ils cherchent à se développer dans le progressif épanouissement de leur originalité personnelle.

A quelque religion qu'on appartienne, on ne va pas à St-Paul sans aller saluer ce grand archevêque que les protestants eux-mêmes appellent « le premier pionnier de l'Ouest ».

(*A suivre*) J. VAN DEN HEUVEL

I

UNE CHAUVE-SOURIS

qui n'est pas dans les *Chauves-Souris*

Dürer, du noir portrait de la Mélancolie,
Fait porter le cartouche à la Chauve-Souris,
A la Chauve-Souris que rend presque jolie
Son corps fait de ce mot de son secret surpris;

Son vol, qui de ce verbe unique s'irradie,
Comme pris d'un volume, et qui s'exfolia...
Et je fais ces versets votifs, et les dédie
A la Chauve-Souris de Melencolia.

II

VIRTUALMENTE

Les choses perdues
Qui nous étaient dues
Nous laissent livides
Devant nos cœurs vides
Ainsi que des cages
A qui les bocages
Refusent des ailes
Promises, d'oiselles.

Les choses futures
Et les aventures
Qui n'osent pas être,
Au fond de notre être
Sont des Eurydices
Que, sans nuls indices
Cherchent des Orphées
Aux voix étouffées.

Les choses flétries,
Les choses meurtries
Sans avoir eu vie
Me donnent envie
De pleurer sans cesses
Ces belles Princesses
En des tours fictives
A jamais captives.

D'avance fanées
Les amours mort-nées
Les fleurs qui périssent
Sans qu'elles fleurissent
Prennent mon extase
Au bord de ce vase
De rêve où se plonge
Leur tige de songe.

Les choses passées
Dans le temps cessées
Avant que d'éclore,
Ainsi qu'une Laure
Que n'a point pâlie
Son heure accomplie,
Sont impérissables
Ces insaisissables!

III

UN PARFUM

qui n'est pas dans les *Odeurs Suaves*

Dans les collections de ce missionnaire
Une chose inouïe et douce se trouva.
Le plus prestigieux de tout ce qu'on rêva,
Le plus mystérieux parmi lequel on erre.

Une merveille telle ! à peine l'on y crut.
Une prodigieuse et délectable chose :
Un chapelet pilé d'une pâte de rose
Cueillie au bord du Saint Sépulcre où Dieu mourut!

Faites, ô mon Seigneur que ces fleurs embaumèrent,
Faites, ô mon Seigneur que ces roses aimèrent,
Que je dise ce chapelet plein de vertus
Né de votre sang mort et de vos pleurs perdus.

IV

DÉDICACE A ALFRED STEVENS

J'aurais désiré dire un admirable Peintre,
Un Prince incontesté des tons et des contours,
Dont l'œuvre est à jamais digne du plus clair cintre...
— Je suis épouvanté de n'avoir que des jours!

J'eusse bien voulu dire un merveilleux Artiste,
Peuplant de détails fins ses subtils univers,
Sachant du ravissant faire émaner le triste...
— Je suis épouvanté de n'avoir que des vers!

J'aurais voulu fêter un prestigieux Maître,
Un broyeur délicat des plus douces couleurs,
Un mortel assuré de ne pas disparaître...
— Je suis épouvanté de n'avoir que des fleurs!

J'eusse voulu bien dire un Sage aux pensers calmes,
Plein de parlers fongueux, — je hais dire à demi...
Je suis épouvanté de n'avoir que des palmes!
— J'aurais désiré dire un admirable Ami!

C^te^ ROBERT DE MONTESQUIOU-FEZENSAC

LA NOUVELLE PSYCHOLOGIE

La science dont je me propose de vous entretenir, chers lecteurs, n'est pas pour vous une inconnue. Tous, au début de vos études universitaires, vous avez suivi un cours de Psychologie; et vos fils, qu'ils se destinent au barreau, à la pratique médicale, à la carrière notariale, commenceront leurs études par un cours de philosophie, lequel, outre la Logique et la Morale, comprendra la Psychologie. Si le nom de cette branche des sciences demeure le même à travers les générations successives de maîtres qui l'enseignent et de disciples qui la recueillent, la chose que ce nom recouvre est en train de se modifier considérablement. Depuis quelques années, dans les grandes Universités allemandes, et aussi, sans parler du nouveau monde, en France, en Italie, en Suisse, en Hollande et dans notre pays, l'antique science de l'âme subit des transformations qui vont en s'accentuant tous les jours davantage. Il n'y a pas encore bien longtemps, chez nous comme à l'étranger, la Psychologie n'était qu'une branche de la métaphysique. Vous vous rappelez, probablement, que votre professeur de Philosophie divisait la *Métaphysique* en *générale* et *spéciale*. La métaphysique générale ou ontologie a pour objet l'étude de l'être et de ses notions universelles (1).

(1) Cf. Dupont, *Ontologie*, p. 2.

La métaphysique spéciale se subdivise en trois branches : la *Théodicée* qui a pour objet Dieu, son existence, son essence, ses attributs (1); la *Cosmologie* qui étudie l'essence de l'univers et la *Psychologie* qui s'occupe de l'existence, de l'essence, de la destinée de l'âme humaine ou encore qui a pour objet « l'âme considérée dans sa nature, dans ses actes et dans ses facultés (2). »

La métaphysique, comme le disent les métaphysiciens, est la science qui étudie *l'être dépouillé de la matière* (3).

Vous n'ignorez pas l'origine du mot : Aristote ou Andronique de Rhodes (qui a mis en ordre les œuvres d'Aristote) donna aux livres de la Philosophie première le nom de μετὰ τὰ φυσικά, parce qu'ils étaient placés après les livres traitant de la Physique.

Aristote, le père des expérimentateurs, qui, grâce au concours d'Alexandre le Grand, put recueillir et observer les animaux, les plantes, les minéraux de tous les pays parcourus et soumis par le grand conquérant; Aristote, dont le buste devrait avoir sa place dans tous les laboratoires, après avoir étudié par l'observation et l'expérimentation tous les êtres qui tombent sous nos sens, réunit en un traité appelé métaphysique les hypothèses les plus plausibles, les suppositions les plus probables que l'esprit humain peut émettre sur la nature, la destinée des êtres supra-sensibles. Il se base sur ce qu'il a vu pour imaginer ce qui doit être, ce qu'il ne saurait voir, *l'être dépouillé de la matière.*

Ce n'est pas le moment de vous esquisser une histoire de la métaphysique, de vous montrer comment les disciples d'Aristote abandonnèrent de plus en plus

---

(1) Cf. Dupont, *Théodicée*, p. 1.
(2) R. P. Castelein, *Cours de Psychologie*, p. 3.
(3) Dupont, *Ontologie*, p. 1.

la méthode de leur maître, rejetèrent l'étude de la nature, la connaissance des faits, pour s'attacher aux formules. Les métaphysiciens des âges suivants ne furent plus, comme les anciens, des naturalistes; dès lors, le sens même des textes d'Aristote leur échappa. Chacun comprenait les formules métaphysiques à sa façon. Il fallut créer des mots nouveaux pour exprimer les déformations que chaque école fit subir à la doctrine du plus grand des naturalistes. Peu à peu se formèrent cette langue barbare, ce jargon obscur et baroque, ces distinctions subtiles et niaises qui ont fait de la métaphysique une branche méprisée par tant d'esprits même cultivés. La métaphysique d'Aristote est devenue celle de Cousin, comme la poésie de Corneille s'est transformée, d'imitation en imitation, en celle de Delille.

La Psychologie métaphysique se compose de deux parties : une description des actes de l'âme lesquels nous sont connus par la conscience, c'est-à-dire par l'observation interne; puis les hypothèses métaphysiques qui s'efforcent d'expliquer la nature des actes psychiques, l'essence de l'âme, sa destinée et sa fin. La première partie est descriptive; la seconde partie, théorique. L'observation interne ne nous a plus appris grand' chose depuis Socrate, Platon et Aristote. Ces génies avaient admirablement observé et analysé nos états intérieurs et, n'en déplaise à M. Bourget, la psychologie descriptive a été, peut-on dire, achevée par eux.

Quant à la partie théorique, à côté des doctrines dérivées des idées de ces grands maîtres, ont surgi des foules de systèmes plus ou moins nouveaux. Cette fécondité chez les métaphysiciens n'a rien qui doive surprendre. C'est l'imagination qui en fait presque tous les frais. Quand un docteur en Philosophie devient titulaire d'une chaire de psychologie, s'il n'est que métaphysicien, voici comment il s'y prendra pour faire un cours.

S'il n'est pas assez personnel pour avoir un système à lui, créé de toutes pièces, il choisira pour base de son enseignement le système de son ancien maître, ou bien le système d'un philosophe célèbre, préféré après comparaison ou choisi un peu au hasard; ou bien encore, persuadé de trouver quelque vérité chez chaque grand métaphysicien, il confectionnera adroitement une mosaïque philosophique de l'aspect le plus séduisant : il sera un éclectique.

Il expliquera, d'après le système auquel il se sera rallié, les phénomènes observés par la conscience, admettra ou rejettera la spiritualité, l'immortalité de l'âme, classera les diverses facultés intellectuelles, etc., puis emploiera la majeure partie de son temps à exposer, pour pouvoir les réfuter tous, les systèmes qui ne sont pas le sien.

Permettez-moi de vous rappeler la jolie page dans laquelle Taine raconte l'entrée de Royer-Collard dans la philosophie : « Un matin en 1811, M. Royer-Collard, qu'on venait de nommer professeur de Philosophie à la Sorbonne, se promenait sur les quais fort embarrassé. Il avait relu la veille la Bible du temps, Condillac, et s'il suivait Condillac, il allait enseigner que nos facultés sont des sensations transformées, que l'étendue est peut-être une illusion, que nos idées générales sont de simples signes, qu'une science achevée n'est qu'une langue bien faite. De toutes ces formules s'exhalait une vapeur de scepticisme et de matérialisme qui répugnait au chrétien fervent, moraliste austère, homme d'ordre et d'autorité. Pourtant que pouvait-il faire? Nouveau en Philosophie, il n'avait point de doctrine à lui, et, bon gré mal gré, il devait en professer une. Tout à coup, il aperçut à l'étalage d'un bouquiniste, entre un Crevier dépareillé et l'almanach des cuisinières, un pauvre livre étranger, honteux, ignoré, antique habitant des quais, dont personne, sauf le vent,

n'avait encore tourné les feuilles : *Recherches sur l'entendement humain, d'après les principes du sens commun, par le docteur Thomas Reid.* Il l'ouvre et voit une réfutation des Condillaciens anglais. « Combien ce livre? — Trente sous. » — Il venait d'acheter et de fonder la nouvelle philosophie française. »

Si vous reveniez, Chers Lecteurs, vous asseoir, pendant quelques instants, sur les bancs de l'Université pour assister à une leçon de psychologie comprise d'après les idées nouvelles, vous seriez dès l'abord fort surpris de voir la table encombrée de reproductions de pièces anatomiques, de squelettes, de cerveaux humains conservés dans l'alcool, d'appareils de physique et de physiologie. Votre étonnement irait en augmentant lorsque vous entendriez parler de centres sensitifs et moteurs, de localisations cérébrales, d'action inhibitoire des centres supérieurs sur les inférieurs, de réflexes, etc. Vous vous étonneriez grandement de voir l'enseignement de la science de l'âme escorté d'un semblable appareil.

Si vous êtes traditionnel et autoritaire, vous vous souviendrez des vitupérations de votre ancien professeur contre ceux qui attachent trop d'importance à l'organisme. Vous vous fâcherez probablement en déclarant que cette psychologie soi-disant scientifique est tout bonnement matérialiste. Et quand vous aurez prononcé cette condamnation tout sera dit. En effet, on est ou on n'est pas matérialiste. C'est une classification absolue mais commode. Tout homme qui accorde à l'organisme une importance tant soit peu plus considérable que celle que vous lui reconnaissez, donne dans le matérialisme. Or, vous ne discutez pas avec un matérialiste, vous le méprisez — simplement.

Si vous êtes, au contraire, un homme conciliant, un esprit ouvert et curieux, vous voudrez vous rendre compte de la transformation survenue dans la science de l'âme. Vous vous serez demandé pourquoi la loi

de 1890 a introduit dans les cours de Psychologie des notions d'anatomie et de physiologie. — Comment peut-il y avoir des laboratoires de psychologie? Que fait-on dans des établissements de ce genre? car enfin on ne peut vivisecter l'âme, peser et doser l'esprit, mettre en fiole de l'essence de jugement et conserver dans des bocaux les plus belles idées transcendantes?

Pour répondre à ces diverses questions, je ne saurais faire mieux que de vous faire assister à l'éclosion spontanée, au développement naturel de la science que l'on a baptisée, en Allemagne, du nom de *Psychologie physiologique.*

La Psychologie comme science a surgi petit à petit, de-ci de-là dans les traités de Physiologie. A quel moment précis a commencé l'expérimentation psychologique? Il est bien difficile de le dire. Dans tous les cas c'est beaucoup plus tôt qu'on ne le croit communément. Rappelez-vous l'expérience d'Aristote sur les sensations associées. Faites mouvoir lentement une bille entre l'extrémité droite de l'index et l'extrémité gauche du doigt médian; même si vous tenez les yeux fermés, vous percevrez la présence, la forme de l'objet. Touchez la même bille avec l'extrémité des mêmes doigts, mais en recroisant ceux-ci de façon que la bille soit touchée maintenant par le côté gauche de l'index et le côté droit du doigt médian. Vous aurez l'illusion que vous faites rouler non plus une, mais deux billes. Les faces tégumentaires actuellement affectées ne le sont pas habituellement ensemble. De là votre erreur. Aristote démontrant qu'une variation dans les conditions de la stimulation externe produit une illusion de l'esprit, faisait de la psycho-physiologie. Au 18e siècle, ce sont les astronomes qui ont découvert et *mesuré* ce que l'on appelle l'équation personnelle, c'est-à-dire l'erreur différente que commet chaque personne dans l'appréciation de la durée d'un phénomène. Mais, sans remonter aussi

loin, nous pouvons considérer, avec M. Ribot, que le véritable fondateur de la Psychologie scientifique, c'est l'illustre physiologiste de Berlin, *Jean Müller*. « Dans ses livres il fait une part très large aux questions psychologiques, et les traite avec ampleur. Disciple de Kant, à sa manière il voulut donner une base physiologique à la théorie des formes subjectives de l'intuition. » C'est lui qui inventa la théorie de la spécificité des nerfs; vous savez en quoi consiste cette théorie. Le nerf optique, par exemple, quelle que soit la stimulation qui l'irrite, ne donnera jamais que des sensations lumineuses. Un coup de poing reçu sur l'œil nous fait voir dix mille chandelles. Comprimez le globe oculaire, vous verrez, en fermant les paupières, un cercle jaune. La section du nerf optique produit l'impression d'une immense lueur semblable à celle que projette un vaste incendie. Disons en passant que cette théorie paraît actuellement fort ébranlée par les tout récents progrès accomplis dans l'histologie du système nerveux.

Après Jean Müller, citons, parmi les physiologistes qui se sont occasionnellement occupés de psychologie, l'illustre *Helmholtz*, *Dubois Reymond*, *Exner*, *Donders* et surtout *Wundt*, le créateur de la psycho-physiologie comme branche distincte.

A côté des physiologistes, des physiciens et des mathématiciens ont fondé la psycho-physique : *Fechner*, pour ne citer que celui-là, a entrepris une série de recherches pour découvrir dans quelle mesure l'intensité de nos sensations varie lorsque l'on change l'intensité de la stimulation. Voici une idée sommaire de ce genre de travaux. Il faut d'abord que je vous dise que, si l'on place sur votre main tendue un poids de 100 grammes et que, après vous avoir recommandé de fermer les yeux, on ajoute à ce premier stimulant un deuxième poids de 100 grammes, vous estimerez que le second poids ne pèse pas autant, mais quelques

grammes de moins que le premier. Il faudra, pour que vous sentiez une pression double, que j'ajoute 3, 4, ou 5 grammes. Donc la sensation ne vous paraît pas double quand la stimulation le devient.

Posons le problème sous une autre face. Si vous tenez sur la main un poids de 100 grammes, je pourrais ajouter 1, 2, 3, voire même 4 grammes, sans que vous *sentiez* une augmentation de poids. Il faudra, mettons 5 grammes, pour que vous vous aperceviez d'un accroissement de stimulation. Le minimum d'accroissement perceptible sera *pour vous* et pour les sensations *de pression*, de $\frac{1}{20}$: 5 grammes pour cent. Cette fraction est pour *vous* une *constante*. Si vous tenez sur la main un poids de 1 kilo, je devrai, pour que vous sentiez une augmentation de poids, ajouter $\frac{1}{20}$ de 1000 grammes, soit 50 grammes pour 1 kilo, 100 grammes pour deux kilos.

Cette fraction constante varie avec les individus. Si pour vous elle est $\frac{1}{20}$, elle pourra fort bien être $\frac{1}{25}$ pour un autre sujet.

Cette fraction varie encore avec la nature de l'organe affecté. Pour les sensations lumineuses votre fraction constante pourrait être $\frac{1}{30}$ alors que pour le toucher elle est $\frac{1}{20}$.

Nous n'insistons pas davantage sur la psycho-physique qui a donné des résultats peu concluants.

Nous attachons une bien autre importance à la *psycho-physiologie*. Pour bien comprendre la nature, les méthodes, le but de cette nouvelle science, réfléchissons un instant sur la nature des actes psychiques.

S'il est vrai que l'âme humaine est le principe de notre activité intelligente et libre, il n'est pas moins vrai que cette âme n'est pas un esprit indépendant, mais un esprit enrobé dans un organisme, tellement soudé à cet organisme, qu'il ne lui est pas possible d'agir sans son aide. Il n'y a pas dans l'esprit une

seule notion qui, avant d'arriver à la conscience, n'ait filtré à travers nos organes : « Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu ». Qui a dit cela? C'est S[t] Thomas. — Il a pleinement raison. Tout phénomène conscient, c'est-à-dire toute modification que nous sentons se passer en nous, a commencé par être un mouvement extérieur, modifiant un de nos sens externes, ou un mouvement intérieur recueilli par les nerfs dans la profondeur de nos tissus. Toute pensée même la plus abstraite s'accompagne de mouvements cérébraux, c'est-à-dire de modifications matérielles de certaines cellules de l'écorce du cerveau, c'est-à-dire d'usure organique, d'accroissement de température, de variation dans l'activité de la circulation sanguine, etc. etc.

Rien, absolument rien, ne doit nous faire supposer, encore moins nous prouver, qu'il y ait la moindre différence originelle entre nos âmes. Au contraire, tout nous démontre que les hommes diffèrent parce que leurs corps sont autrement conformés. En règle générale, je ne parle pas de quelques exceptions qui confirment la règle, les parents bornés mettent au monde des enfants bornés, et les parents intelligents ont des enfants intelligents. Prenez deux enfants également doués, placez l'un dans un village, l'autre à Paris, élevez-les de la même manière, l'action seule du milieu différent aura fait qu'au bout de quelques années, le citadin sera plus intelligent, je ne dis pas plus raisonnable, que le campagnard. « Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu. » Plus le système nerveux est affiné, sensible aux nuances, plus sera grand le nombre de modifications recueillies par les sens. Plus seront nombreuses les perceptions, les images, les idées. Plus le milieu sera varié, plus les modifications diverses seront nombreuses, et plus, encore une fois, croîtra le nombre des idées. Or, évidemment un esprit qui a reçu beaucoup d'impressions sera mieux renseigné, jugera plus

souvent et mieux, sera en un mot plus près de la vérité totale, que celui qui aura reçu moins d'impressions.

Si donc deux individus diffèrent par l'intelligence, cela ne tient nullement à ce que Dieu leur a donné des âmes de valeur inégale, cela résulte tout simplement de ce que leur système nerveux est plus ou moins parfait, plus ou moins affiné congénitalement ou par l'éducation, en entendant ce mot dans le sens le plus large. Saint Augustin dans sa jeunesse possédait une mémoire exceptionnelle. Quand ce prodigieux esprit fut arrivé au déclin de l'âge, sa faculté rétentive devint, comme celle de tous les vieillards, inhabile à fixer des images nouvelles. Oserait-on prétendre que c'était son âme s'épurant chaque jour davantage, dans son ascension vers la vraie lumière, que c'était son âme, dis-je, qui subissait une irrémédiable décadence? Non, n'est-il pas vrai? Eh bien, ouvrez n'importe quel manuel de psychologie métaphysique, vous y verrez que la mémoire, même sensible, est une faculté de l'âme. Oh! ces facultés de l'âme, quelle merveilleuse découverte, et comme elle permet de classer dans des cases bien limitées les phénomènes recueillis par l'observation interne! Car elle les connaissait tous, les phénomènes psychiques, les modifications conscientes; oh oui, qu'elle les connaissait, l'ancienne Psychologie; depuis environ deux mille ans elle les... *regardait!* dans l'immobile attitude du Boudha contemplant son nombril!

La nouvelle Psychologie veut non-seulement observer et classer les phénomènes conscients, elle s'efforce de les *expliquer*.

Une vive lueur frappant l'œil soudainement produit une sensation consciente désagréable. Voilà un fait. On peut se contenter de le noter. On peut aussi essayer de mesurer quel degré d'intensité doit avoir la stimulation lumineuse, pour produire cette sensation désagréable; on peut fixer le chiffre par lequel il faut

multiplier l'unité de lumière pour faire passer l'âme de l'état d'émotion agréable à l'état d'émotion désagréable. Quand l'œil a fixé longtemps une surface rouge, on peut par l'expérimentation chercher et trouver la couleur qu'il préfèrera pour se reposer de son effort momentané.

Tout phénomène psychique ou conscient a une origine et une conséquence matérielle dans l'organisme.

Toute modification consciente vue *du dedans*, c'est une sensation, une image, une idée; vue *du dehors*, c'est un mouvement moléculaire ou atomique de la substance nerveuse. Toute idée, tout jugement, immatériel d'un côté, est matériel et mesurable de l'autre côté.

Nous sommes loin déjà de l'opinion de Jean Müller, qui soutenait que le temps nécessaire pour qu'une sensation produise un mouvement, est infiniment petit. On a mesuré, et mesuré avec la plus grande précision, le temps qu'il faut à l'esprit pour exécuter ses opérations les plus simples. Des appareils fort délicats enregistrent, à un millième de seconde près, la durée d'une opération mentale.

Voyons un exemple. Je propose à un sujet d'exécuter l'opération suivante : lever la main chaque fois qu'il entendra se produire un son déterminé. Pour faciliter ses opérations, j'établis, dans une chambre noire, un marteau électro-magnétique que la fermeture d'un circuit fait retomber sur une enclume sonore. Le sujet qui se prête à l'expérience a la main posée sur un bouton fermant un deuxième circuit. Chaque fois que le marteau frappe l'enclume et produit un son, le sujet instantanément lève la main, lâche le bouton et ouvre le circuit que ce bouton tenait fermé. Le chronoscope enregistreur, une sorte d'horloge à double cadran, est mis en marche par la chute même du marteau et s'arrête brusquement quand le sujet lâche le bouton. Ce chronoscope donne le temps en millième de seconde. Il est donc possible d'enregistrer avec une précision

absolue le temps écoulé entre le moment où s'est produite la stimulation sonore, et le moment où le sujet a réagi. Ce temps appelé *temps physiologique* se décompose de la manière suivante : 1° Temps que le son produit par la chute du marteau a mis à traverser la couche d'air qui le sépare de l'oreille du sujet. 2° Durée du passage du son, devenu courant nerveux, dans le nerf acoustique jusqu'au centre psycho-acoustique. Ces deux temps sont connus. 3° Conversion du mouvement nerveux constituant l'image cérébrale sensitive en mouvement nerveux constituant l'image cérébrale motrice du déplacement de la main. C'est le temps psychique; c'est celui-là que l'on cherche à déterminer. 4° Temps que le mouvement qui anime le centre moteur met à traverser les nerfs moteurs innervant les muscles du bras et de la main (ce temps est connu). 5° Durée de la contraction musculaire produisant le déplacement de la main (durée connue). Eh bien! voulez-vous savoir le temps qu'il faut à la *volonté* pour produire, quand elle perçoit le son, le signal convenu? Ce temps est relativement très considérable.

En effet, le temps physiologique pour les réactions auditives est de 100 à 180 millièmes de seconde environ; or, dans ce chiffre, le passage du son à l'oreille, de l'inflex nerveux à travers les nerfs moteurs et sensitifs est représenté seulement par $\frac{1}{25}$ de seconde environ, c'est-à-dire 40 millièmes. Donc, d'après les sujets, le temps psychique, c'est-à-dire le temps qu'il faut pour convertir une image sensitive en une image motrice, varie entre 60 et 120 millièmes de secondes ce qui, comme je le disais, relativement à la rapidité des courants nerveux, est un mouvement d'une durée considérable.

On complique cette expérience de diverses façons pour parvenir à mesurer le temps qu'il faut pour produire non plus un, mais 2, 3, 4 jugements. On a commencé à mesurer l'étendue, la puissance de la faculté

rétentive. On s'occupe de déterminer quelle espèce de mémoire possède un individu donné.

Vous savez que nous ne retenons pas tous de la même manière. Quand je prononce devant vous le mot « *Dieu* », ce mot vous le reconnaissez, il vous est familier. Mais l'audition de ce terme évoque chez l'un une image visuelle : l'apparence d'un vieillard à la barbe et aux cheveux blancs; chez d'autres l'image visuelle est peu saillante, ils entendent vibrer les sons dont l'assemblage constitue le mot reproduit; d'autres encore voient sur un fond blanc le mot Dieu représenté en lettres écrites ou imprimées; enfin, la plupart, en entendant ce mot, font intérieurement des mouvements des lèvres et de la langue pour le *prononcer*. En d'autres mots, il y a divers types de mémoire. Il y a la mémoire visuelle, auditive et motrice.

On ne connaît pas jusqu'ici le moyen sûr, prompt et commode de déterminer à quel type appartient un sujet donné. Moins encore sait-on jusqu'où s'étend, pour chaque sujet, la puissance de ces diverses espèces de mémoire.

Voyez pourtant l'importance de semblables déterminations.

Jusqu'à quel âge l'enfant est-il un type auditif ou visuel? Quelles sont les conditions de structure organique et d'éducation qui développent le type visuel, le type moteur?

Quelle est chez moi le genre de mémoire qui l'emporte? Je me plains de la faiblesse de ma faculté rétentive. Peut-être ne puis-je rien retenir parce que je me contente de lire sans rien prononcer? Or, si j'appartiens au genre moteur, il est impossible que je retienne ce que je ne *dis* pas. A quelle heure du jour convient-il de lire ce que je veux avant tout retenir? Si je puis le matin loger dans ma mémoire le double de ce que j'y puis fixer le soir, je gaspille mon temps en m'occupant à la fin du jour à un travail d'acquisition !

Vous voyez, Chers Lecteurs, que pour être plus terre à terre, la psychologie nouvelle est loin d'être moins utile.

La psycho-physiologie est à la science de l'éducation ce que la physiologie est à l'hygiène. Quand nous connaîtrons les lois vraies qui règlent l'évolution mentale, quand nous aurons mesuré et traduit en chiffres ce que chaque effort peut donner de résultat, nous pourrons fonder une pédagogie rationnelle.

Malheureusement pour le perfectionnement des méthodes d'éducation, la psychologie physiologique en est encore à la période de tâtonnements. Elle esquisse péniblement ses débuts à travers les obstacles accumulés. Nombreux et divers ces obstacles : difficulté dans le choix des méthodes, nécessité d'imaginer des appareils nouveaux, manque de préparation scientifique chez ceux qui d'ordinaire s'occupent de psychologie, de là impossibilité pour la plupart des psychologues traditionnels de suivre la science dans son orientation nouvelle. Néanmoins dans diverses universités on essaie de pratiquer la Psychologie scientifique. Il existait, en 1893, seize laboratoires de Psychologie en Amérique, quatre en Allemagne, un en France, en Italie, en Suisse, en Hollande, en Danemarck, en Suède, en Roumanie, un enfin dans notre pays, le laboratoire de l'Université de Gand.

On annonce l'ouverture prochaine d'un établissement analogue à Bruxelles et à Louvain.

L'installation de laboratoires de recherches, quoique difficile, a été relativement rapide. Il va de soi que l'introduction des théories nouvelles s'est faite bien plus rapidement encore. Depuis longtemps les leçons de Ribot, de Beaunis, de Soury, pour ne citer que ceux-là, en France; de Sergi, de Bucola en Italie, de Catelle en Amérique, de Delbœuf en Belgique ont fait une large part aux doctrines nouvelles.

Cependant l'introduction, dans le haut enseignement,

de la psycho-physiologie est particulièrement difficile, un peu partout, mais surtout en Belgique.

Chez nous la Psychologie est matière obligatoire pour deux catégories d'étudiants. Les uns, appartenant à la faculté des sciences, suivent le cours de Psychologie en entrant à l'université. Ils n'ont pas encore de préparation suffisante pour aborder la partie physiologique.

Il convient de remarquer que la loi de 1890 a partiellement remédié à ce mal, en autorisant les futurs médecins à étudier la psychologie après la physiologie. La seconde catégorie d'élèves qui sont obligés de subir un examen sur la Psychologie, appartiennent à la Faculté de Philosophie; ils sont non seulement dépourvus de toute préparation sérieuse, mais encore, en général, peu disposés à goûter le charme des études scientifiques. Comment parler à de futurs avocats, ignorant l'anatomie, l'histologie, la physiologie, ne possédant que de vagues notions de physique et de chimie, comment dis-je leur parler des lois de la biologie? Il n'y a qu'un seul moyen de tourner la difficulté, et c'est le moyen que l'on emploie partout actuellement : faire un cours de psychophysiologie vulgarisée. Essayer de leur donner en termes simples, clairs et, autant que possible, exacts, des données suffisantes pour les mettre à même de comprendre les conclusions des expérimentateurs. C'est là pour le professeur une tâche ingrate, mais qui s'impose.

Introduire dans l'enseignement les laboratoires de recherches psychologiques est bien plus malaisé encore. Voici comment est organisé le premier, le seul grand Institut de Psychologie fondé et dirigé par l'initiateur de la science nouvelle, Wilhelm Wundt.

Le célèbre Institut de Leipzig est fréquenté chaque année par une vingtaine de travailleurs de diverses nationalités. Ces chercheurs se présentent dans des conditions très différentes de préparation théorique et

d'entraînement pratique. A côté d'étudiants en médecine, de docteurs en sciences, il s'y rencontre des philosophes, des avocats, voire même des professeurs de l'enseignement moyen.

Tous les nouveaux arrivants passent au préalable par un cours d'introduction. Le cours a pour but d'initier ce public hétérogène au caractère propre des travaux psychologiques, de familiariser les nouveaux venus avec les principaux appareils en usage au laboratoire, d'exposer et de critiquer les diverses méthodes usitées jusqu'ici dans la poursuite des résultats. Ce cours peu étendu — il ne comporte que quinze leçons — est recommencé tous les semestres. Ainsi deux fois par an de nouveaux travailleurs peuvent entrer au Séminaire de Psychologie expérimentale.

Pour les travaux pratiques proprement dits, les chercheurs se divisent en groupes. Au commencement de chaque semestre, les étudiants qui font partie du Séminaire Psychologique se réunissent sous la présidence du professeur directeur de l'Institut. Chacun propose s'il le veut un sujet de travail. Après discussion on décide quelles seront les recherches entreprises. Pour chaque travail on désigne un expérimentateur dirigeant, des expérimentateurs adjoints et un ou plusieurs sujets.

L'expérimentateur directeur du groupe est un ancien rompu à la technique psycho-physiologique. Les nouveaux venus font fonction de sujets. Plus tard ils passeront expérimentateur, peut-être directeur de groupe.

Malgré un long stage, et de l'aveu même de M. Wundt, les philosophes purs, attirés à Leipzig par le désir de s'initier à la nouvelle science, deviennent rarement capables de faire des recherches profitables. Là-bas, aidés et dirigés, ils parviennent à recueillir quelques résultats. Mais après, rentrés chez-eux, abandonnés à leurs propres forces, ils s'aperçoivent bien

vite combien les connaissances pratiques élémentaires leur font défaut. Pour devenir psycho-physiologiste il faut déjà être biologiste. Il faut posséder l'anatomie, la physiologie, l'histologie, la physique, la chimie : pour expérimenter sur les phénomènes conscients et mesurer leurs réactions organiques, il faut connaître l'organisme.

Mais, me direz-vous, la psychologie nouvelle est en train de devenir une science naturelle. Alors enseignez-la aux naturalistes, aux médecins; mais pourquoi voulez-vous astreindre les juristes à s'initier à cette branche scientifique? Pourquoi ne pas se contenter de servir aux futurs avocats l'ancienne psychologie métaphysique? Après tout, celle-ci subsistera toujours, ne suffit-elle pas?

Eh bien non, elle ne suffit pas, *seule*. Elle est d'abord condamnée à reculer de tout ce que la nouvelle science avancera; et, sans disparaître jamais, elle sera profondément modifiée par le développement de la psycho-physiologie.

Il importe donc au psychologue de comprendre la portée des conclusions des expérimentateurs.

Puis, êtes-vous bien sûr que le contact avec une science naturelle, et même un rapide passage à travers un laboratoire, soient sans utilité pour un futur avocat? Et l'Anthropologie criminelle, ne la comprendra-t-il pas mieux celui qui aura quelques justes notions de physiologie élémentaire? D'ailleurs il est infiniment profitable à l'esprit d'être familiarisé avec les deux méthodes de travail intellectuel. Le naturaliste voit avant tout les faits. Les théories pour lui sont des moyens de découvrir des phénomènes nouveaux, d'entrevoir des lois nouvelles. De très mauvaises théories ont rendu d'immenses services à la science expérimentale. Sans la théorie de Pouchet sur la génération spontanée, Pasteur n'eût jamais trouvé la théorie des microbes!

Le métaphysicien, l'avocat partent avant tout de

principes, c'est-à-dire de formules. Voir des faits, expérimenter, si peu que ce soit, leur apprendra à imaginer moins, à regarder davantage. Ils échapperont ainsi à ce que j'appellerai le développement unilatéral de l'esprit. Ce sera un bien.

Encore un mot avant de conclure. On a fait à la Psychologie physiologique le reproche de s'écarter de la philosophie scolastique. Quand, dans sa haute intelligence, le Pape Léon XIII a préconisé la restauration de la philosophie du 13e siècle, il a agi pour le bien du catholicisme, mais il a, en même temps, c'est du moins mon avis, en unifiant la métaphysique, rendu un très grand service aux sciences positives.

Remplacer la foule des systèmes divers par un système unique, réduire *les* métaphysiques à *une* métaphysique, c'est simplifier étonnamment pour les naturalistes la difficulté de se faire entendre par les métaphysiciens; ceux-ci dorénavant parleront une langue unique.

Mais si l'idée de Léon XIII est géniale, je me permettrai d'observer humblement que la façon dont beaucoup de thomistes interprètent cette idée, est peu judicieuse. Dans une lettre adressée au Cardinal de Malines, le Pape dit expressément ceci : « De toutes parts des hommes instruits et éminents sont unanimes pour approuver le dessein que nous avons formé, de remettre en vigueur la doctrine philosophique de St Thomas d'Aquin et de lui rendre les honneurs qui lui sont dus. En effet, les écoles catholiques ont commencé à s'en rapporter à cette doctrine, *tout en se proposant de la mettre en harmonie avec les progrès et découvertes modernes dûment et scientifiquement établis.* Cette méthode de faire de la philosophie, *la seule vraie* et la *seule efficace*, etc. etc. » Vous l'entendez, le S. Père demande que l'on mette la philosophie de S. Thomas, donc aussi sa psychologie, en harmonie avec les progrès des découvertes scientifiques. Qu'on rajeunisse donc les

théories scolastiques, qu'on en retranche tout ce que le développement des sciences ne peut laisser debout.

S. Thomas lui-même et Aristote, le père des naturalistes, ne sauraient parler autrement; ils diraient : « Conservez dans mes théories ce qui est encore vrai aujourd'hui, rajeunissez le reste. » Aristote ajouterait « je fus, moi aussi, expérimentateur, et, si je pouvais revenir maintenant sur la terre, avec quelle joie, quelle ardeur, je me précipiterais dans vos laboratoires si bien installés, avec leurs appareils si délicats, leur outillage si complet! » — Voilà ce que dirait Aristote et son traducteur catholique. Et prenons garde d'être plus thomiste que S. Thomas!

N'allons pas, par excès de zèle, déclarer que la *Somme* est parfaite, que les sciences modernes ne sauraient découvrir quoi que ce soit qui ne se trouve déjà dans le texte du 13e siècle. Ce serait là une singulière façon de comprendre les intentions du S. Père. Je conçois que la généralité des métaphysiciens soit fort embarrassée de mettre au niveau des idées modernes les théories scolastiques. Pour accorder deux choses, il faut les connaître. Mais j'aime encore moins les philosophes plus jeunes, fraction bouillante de l'école thomiste, qui après une furtive inspection de quelque traité scientifique, taillent leur meilleure plume pour démontrer, comme deux et deux font quatre, que toutes les théories les plus neuves, toutes les plus récentes découvertes se trouvent déjà signalées dans la *Somme,* sinon en toutes lettres, du moins entre les lignes.

Il est de fâcheux amis dont le zèle exagéré est singulièrement gênant!

Rajeunir S. Thomas, c'est parfait. Faire de la *Somme* un évangile scientifique, non!

« En 1628 l'anglais *William Harvey* résumant l'enseignement qu'il donne depuis 9 années déjà au collège des médecins de Londres, publie son « *Traité anato-*

mique sur les mouvements du cœur et du sang chez les animaux. » Il y démontre à l'évidence, en se basant sur une foule d'expériences indéniables, que le sang n'est pas immobile, mais circule dans nos vaisseaux. » Cette vérité heurtait toutes les idées qui avaient cours alors. Un des plus acharnés adversaires de Harvey, James Primerose du collège d'Oxford, lui écrit :

« Tu as observé une sorte de cœur pulsatile chez les limaçons, les mouches, les abeilles. Que Dieu te conserve des yeux si perspicaces. Mais pourquoi dis-tu qu'Aristote a refusé un cœur aux petits animaux? Voudrais-tu faire entendre que tu sais ce qu'Aristote ignorait? Aristote a tout observé et personne ne doit oser venir après lui. »

Voilà l'attitude des aristotéliciens d'alors, à l'aurore de la découverte admirable de Harvey. — Peu à peu, malgré toutes les résistances de la routine, comme cela arrive toujours, la doctrine vraie fait son chemin, et en 1673, Louis XIV consacre publiquement la victoire des théories nouvelles en créant, au jardin des plantes, une chaire spéciale dont le titulaire, Dionis, avait pour mission de démontrer « la circulation du sang et les découvertes nouvelles ».

Alors, en 1685, parut une plaquette imprimée à Padoue par Carolus Patin et portant ce titre « *Circulationem sanguinis a veteribus cognitam fuisse* » etc. On y soutient, par l'interprétation élastique de textes vagues, que la circulation a été professée par Hippocrate, par Platon et même par Confucius. La lutte était bien finie.

Ce passage d'une intéressante leçon de M. Folet, est-ce l'histoire d'hier ou d'aujourd'hui? Que de chercheurs, surtout parmi les biologistes, ont éprouvé cette résistance, pénible entre toutes, de l'inertie routinière! Combien d'entre eux ont entendu condamner leurs plus justes théories au nom des conséquences immorales

qu'on s'évertuait à en tirer! Qu'ils se rassurent, qu'ils persévèrent; le jour viendra où .... on démontrera que leurs découvertes sont non seulement conformes aux doctrines anciennes, mais s'y trouvent ... en germe!

La nouvelle psychologie s'efforce de devenir une science expérimentale; elle sera cultivée avec une ardeur toujours croissante par les naturalistes qui y trouveront à exploiter un domaine aussi vaste que fructueux; les métaphysiciens, les juristes et les littérateurs ne regretteront pas de s'y intéresser, car toute étude des faits est pour l'esprit humain un travail utile et bienfaisant.

A notre époque de vie fiévreuse, les médecins, pour invigorer notre organisme surmené, ne nous prescrivent plus les drogues ni les saignées; ce qu'ils préconisent par dessus tout, c'est la vie *naturelle* : l'exercice musculaire, l'air, l'eau! Eh bien, il ne suffit pas que nos membres s'assouplissent par les sports, que nos poumons s'élargissent pour aspirer plus d'air vivifiant, que notre sang circule avec une régularité, une activité plus grandes sous la fraîche stimulation de l'eau; il faut que notre esprit aussi puise, au contact des lois naturelles, des vues droites, des pensées saines.

Nous sommes tous, comme Antée, fils de la terre et toutes les fois que, soit des épaules, soit du front, nous touchons le sein de notre mère, nous nous redressons plus vigoureux.

Il n'y a pas de plus grande école de sincérité que la nature. Elle ne livre ses secrets qu'à ceux-là qui les cherchent consciencieusement; mais en retour des efforts qu'ils font pour dévoiler ses perfections, elle leur donne quelque chose de sa sereine droiture.

Donc, naturalistes, littérateurs, juristes et philosophes, tous — au *Laboratoire!*

J. J. VAN BIERVLIET, prof.

LE PALAIS DE L'ART

TENNYSON

A .....

en lui envoyant le poème suivant.

Je vous envoie une sorte d'allégorie,
(car vous la comprendrez) comme étant d'une âme,
d'une âme pécheresse douée de nombreux dons
— jardin spacieux plein d'herbes florissantes
— glorieux Démon grand en cœur et en souffle
qui aima la Beauté seule, (la Beauté vue
dans toutes ses variétés de forme et d'esprit)
et la Science pour sa beauté; ou s'il aima le Bien
le Bien seulement pour sa beauté — ne voyant pas
que la Beauté, le Bien, la Science sont trois sœurs
qui s'aiment l'une l'autre, amies de l'homme
vivant ensemble sous le même toit
et ne pouvant jamais être séparées sans larmes;
et que celui qui chasse l'amour de chez lui, en retour sera
chassé de l'amour et sur son seuil se couchera
hurlant dans les ténèbres du dehors. Ce n'est pas pour cela
que l'argile commun avait été pris de la commune terre,
façonné par Dieu, et mêlé aux larmes
des anges en la forme parfaite de l'homme.

J'ai fait de mon âme une seigneuriale maison de plaisir
où je demeurerai à jamais à l'aise.
J'ai dit : « o mon âme, réjouis-toi dans l'ivresse,
chère âme, car tout est bien. »

J'ai choisi une immense plate-forme de rochers, unie comme de l'airain poli;
des rangées de clairs remparts
du bas des prairies unies en de profonds gazons
soudain s'élançaient vers la lumière.

Là je la bâtis solidement. Des bords de ce plateau
le roc se dressait clair — ou en degrés tournants.
Mon âme voudrait vivre seule en elle-même
là dans ce haut palais.

Et « tandis que le monde tourne, tourne » ai-je dit,
« règne, toi, à l'écart en roi tranquille
de même que Saturne qui tourbillonne, et dont l'ombre ferme
dort en son anneau lumineux.

A quoi mon âme répondit promptement :
« Crois-moi, en félicité je demeurerai
dans ce grand palais bâti pour moi
si royalement riche et large. »
. . . . . .
. . . . . .

Je fis quatre cours à l'Est, à l'Ouest, au Sud et au Nord,
et dans chacune un gazon carré, d'où
la gorge dorée des dragons crachait
à flots une fontaine d'écume.

Et autour des fraîches cours vertes courait une rangée
de cloîtres, couverts de branches comme des bois puissants
répétant toute la nuit le sonore écoulement
des eaux des fontaines jaillissantes.

Et autour des toits une galerie dorée
prêtait une large vue vers les pays lointains,
aussi loin que volait le cygne sauvage, jusqu'où le ciel
s'enfonçait dans la mer et dans les sables.

De ces quatre jets d'eau, quatre courants en un torrent
s'écoulaient descendant, à travers la montagne,
en lacets vaporeux, qui flottaient en tombant
et allumaient un arc en ciel dans le torrent

Et en haut de chaque pic une statue semblait
se pencher sur le bout du pied, agitant
un nuage d'encens, mélange de toutes les odeurs,
s'échappant d'une coupe d'or.

Si bien qu'elle pensa : « Et qui contemplera
mon palais avec des yeux non aveuglés,
alors que ce grand arc tremble dans le soleil
et que ce doux encens s'élève.

Car ce doux encens toujours s'élevait et jamais ne manquait
et, tandis que le jour sombrait ou montait plus haut,
la légère galerie aérienne aux barreaux d'or
brûlait comme une frange de feu.

Et de même les profondes fenêtres aux vitraux coloriés
paraissaient de lents feux de flammes cramoisies
au fond de grottes ombreuses réunies par des arches
et surmontées de flèches semblables à des aiguilles de gel
. . . . . .
. . . . . .

Plein de corridors longuement résonnants
aux voûtes d'une délicieuse obscurité
en laquelle mon âme passait tout le jour
toute charmée de chambre en chambre,

Le palais se dressait plein de chambres grandes et petites
toutes variées, chacune d'elles un parfait ensemble
de vivante nature, s'accordant à toute humeur
comme à tout changement de mon âme tranquille.

Car d'aucunes étaient tapissées de tapisseries vertes et bleues,
représentant un éclatant matin d'été,
où, la joue gonflée, un chasseur avec un baudrier soufflait
dans son cor de chasse contourné.

Une autre semblait toute sombre et rouge — une étendue de sables
et quelqu'un y marchant seul
qui marchait pour toujours en un pays brillant faiblement,
éclairé par une lune lente et large.

Une autre montrait une côte de fer et des vagues irritées
qu'on semblait entendre, monter et retomber,
et rugir au travers des rochers sous les caves mugissantes
au bas du mur plein de vent

Et une autre — une rivière gonflée, tournant lentement
auprès de troupeaux dans une plaine sans fin ;
avec les bords déchirés d'un orage menaçant
et les raies d'ombre de la pluie.

Une autre — les moissonneurs à leur tâche étouffante
au premier plan liant les gerbes. Plus loin
étaient les royaumes des hautes terres, prodigues d'huile
et blanchissant au vent.

Et une autre — un avant-plan noir de pierres et de scories ;
au delà, une ligne de hauteurs, et, plus haut,
barrés par un long nuage blanc, les rochers sourcilleux,
et, tout au sommet, de la neige et du feu.

Une autre un « home » anglais — un gris crépuscule tombant
sur des pâturages couverts de rosée, des arbres couverts de rosé
plus doux que le sommeil — toute chose conservée en ordre,
une retraite d'ancienne paix.

Et non seulement ces choses, mais toute espèce de beau paysage
s'accordant à toute disposition d'esprit
gaie, ou grave, ou douce, ou sévère — se trouvait là
n'étant rien moins que la vérité représentée.
. . . . . .
. . . . . .

Ou la vierge mère auprès d'un crucifix
en des étendues de pâturage, chaudement ensoleillés,
sous un treillis de somptueux sardonix
était assise, l'enfant en ses bras.

Ou bien, en une claire cité ceinte de muraille au bord de la mer,
près d'un orgue aux tuyaux dorés, ses cheveux
tressés de roses blanches, dormait Sainte Cécile,
et un ange la regardait.

Ou bien, se pressant en foule sous un porche du Paradis,
un groupe de Houris se penchait pour voir
la mourante Islamite, avec des yeux et des mains
qui disaient « nous t'attendons ».

Ou bien le fils gravement blessé du mythique Uther
en quelque bel endroit de gazons en pente
reposait, sommeillant dans le val d'Avalon
veillé par des reines en pleurs.

Ou bien, rapprochant sa main recourbée de son oreille
pour entendre un pas, avant de voir
la nymphe des bois, arrêtait le roi étrusque pour l'entendre parler
de sagesse et des lois;

Ou bien par-dessus des collines dentelées en pics
et mainte étendue de palmier et de riz,
le trône de l'Indien Cama passait à travers
un été parfumé d'aromates.

Ou bien le manteau dénoué de la douce Europe s'envolait
rejeté en arrière de son épaule.
En une de ses mains languissait un crocus — de l'autre elle saisissait
la corne dorée du doux taureau.

Ou encore rougissait Ganymède, ses cuisses roses
presqu'ensevelies sous les plumes de l'aigle
seul comme une étoile filante lancée à travers le ciel
par-dessus la ville à colonnades.

Et il n'y avait pas que celles-ci — mais toutes les belles légendes
Que le suprême esprit Caucasien
sculpta d'après la nature pour lui-même — étaient là
figurée, comme la vie.

. . . . . .
. . . . . .

Alors dans les tours je plaçai de grandes cloches qui se balançaient
se mettant d'elles-mêmes en branle, avec un son argentin,
et je suspendis des portraits choisis d'hommes sages
autour du dais royal.

Car il y avait là Milton, fort comme un Séraphin;
auprès de lui Shakespeare caressant et doux;
et là aussi était le Dante, aigri par le monde, saisissant sa lyre,
avec un sourire quelque peu amer.

Et là était l'Ionien père de tous les autres :
un million de rides creusaient sa peau,
cent hivers neigeaient sur sa poitrine
de sa joue, de sa gorge, et de son menton.

En haut, au majestueux plafond du beau hall,
mainte arche s'élevait,
et des anges montant et descendant se rencontraient
échangeant des présents.

Le bas était tout en mosaïque, dessinées avec goût
représentant les cycles de l'histoire humaine
de ce vaste monde, les époques de tous pays,
si travaillées qu'elles ne disparaîtront point.

Des gens ici, une lente bête de somme
avançant en travaillant, aiguillonnée de piqûres et de morsures ;
là se jouait un tigre, faisant rouler ça et là
les têtes et les couronnes des rois.

Là se levait un athlète, assez fort pour briser ou lier
toute force de liens durables.
et, plus loin encore, il faiblissait comme un homme malade
et se fiait à tout remède.

Mais elle marchait sur toutes ces choses, et ses grandes cloches
se mettaient à sonner. Elle prenait possession de son trône,
elle s'asseyait entre les oriels resplendissants
pour chanter ses chants pour elle seule.

Et au travers de la flamme coloriée des oriels les plus élevés,
deux figures semblables à des dieux regardaient en bas :
le sage Platon et Verulam au large front,
le premier des savants.

Et tous ces noms qui en leurs passions étaient
de jaillissantes fontaines de changement,
entre les tendres aiguilles étaient bellement blasonnés
en vêtements divers et étranges.

Et des lumières roses, ambrées, smaragdines et bleues,
brillaient sur ses tempes et sur ses yeux
et tiraient de ses lèvres, comme le matin de Memnon,
des rivières de mélodies.

Nul rossignol ne se réjouit davantage à prolonger
pour lui seul son bas prélude,
que mon âme en écoutant l'écho de sa chanson
palpiter à travers les montures des pierres,

Chantant et murmurant dans sa joie en fête
joyeuse de se sentir vivre,
Dame de la nature, Dame de la terre visible
Dame des cinq sens.

Elle se parle à elle-même « toutes ces choses sont miennes
et, que le monde ait la paix ou la guerre,
ce m'est tout un ». Et lorsque la jeune nuit divine
couronnait d'étoiles le jour mourant,

closant doucement ses délicieux travaux —
elle allumait de lumière des couronnes et des guirlandes
et la pure quintessence d'huiles précieuses
dans des lunes creuses de pierre précieuse,

A l'imitation des cieux; et elle battait des mains et s'écriait :
« Je m'émerveille, si mon ravissement tranquille
Dans cette grande maison si royalement riche et large
Semble une flatterie aux hauteurs.

O belles choses qui rassasiez mes yeux changeants!
O formes et lueurs qui me plaisez,
silencieuses faces des grands et des sages,
mes Dieux, avec qui je demeure!

O solitude presque divine qui est mienne,
je ne puis guère te regarder que comme un gain parfait
chaque fois que je contemple le troupeau s'encombrant de porcs
rangés là-bas en la plaine.

En de sordides bourbiers ils roulent leur peau surexcitée,
paissent et se vautrent, se nourrissent et dorment;
et souvent quelque démon écervelé entre en eux
et les conduit à l'abîme. »

Ensuite elle parlait de l'instinct moral
et de la résurrection des morts,
comme lui appartenant par droit de destin pleinement accompli,
et elle disait enfin :

« Je prends possession de l'esprit et des actions de l'homme
et ne me soucie de ce que peuvent clabauder les sectes.
Je m'asseois comme Dieu, ne soutenant aucune forme de symbole,
mais contemplant tout. »

. . . . . .

. . . . . .

Souvent l'énigme de la terre malheureuse
la traversait lorsqu'elle était assise seule,
mais elle n'en conservait pas moins la solennelle joie
et son trône intellectuel

Ainsi elle se trouvait favorisée et heureuse; trois ans ainsi
elle fut heureuse : la quatrième année elle fut,
comme Hérode quand les clameurs remplissaient ses oreilles,
frappée par les angoisses de l'enfer

De peur qu'elle ne faiblît et ne périt entièrement,
Dieu, devant qui toujours gisent nues
les profondeurs d'abîme de la personnalité,
la frappa du fléau d'un triste désespoir

Quand elle voulait penser, de quelque côté qu'elle tournât sa vue,
le main aérienne de la confusion travaillait,
écrivant « Mene, Mene » divisait entièrement
le royaume de sa pensée.

Une profonde crainte, et la haine de sa solitude
tomba sur elle, et de cet état d'esprit naquit
le mépris d'elle-même; et de plus, de cet état d'esprit
la raillerie du mépris d'elle-même.

« Eh quoi! ceci n'est-il pas ma place forte, dit-telle,
ma spacieuse maison bâtie pour moi,
dont les solides pierres de fondation furent placées
dès mon premier souvenir? »

Mais en de sombres coins de son palais se tenaient
des formes incertaines : et inopinément
des fantômes aux blancs yeux pleurant des larmes de sang,
et d'horribles cauchemars.

Des ombres creuses renfermant des cœurs de feu,
tous avec de sombres fronts tourmentés,
et des cadavres vieux de trois mois, lui apparurent,
— qui se tenaient contre la muraille.

Un endroit de triste stagnation, sans lumière
ni force de mouvement, semblait mon âme
parmi d'infinis mouvements penchés en avant
marquant sûrement la fin de quelqu'un.

Un tranquille marais salé, fermé par des barres de sable
laissé sur le rivage, qui entend toute la nuit
les flots plongeants se retirer en arrière de la terre,
leurs eaux blanchissant sous la lune.

Une étoile qui dans le Chœur étoilé
ne se joignait pas aux danses, mais demeurait, et demeurant voyait
l'orbe creux des circonstances en mouvement
tourner autour d'une seule loi fixe.

De nouveau en elle-même, le Serpent de son orgueil s'était enroulé :
« Nulle voix, cria-t-elle dans le hall désert,
Nulle voix se s'élève à travers le calme de ce monde :
Un profond, profond silence sur tout ».

Et moisissant avec le gazon moisissant de la terre,
drapée dix fois en sa honteuse indolence,
elle demeurait l'exilée du Dieu éternel
perdue pour sa demeure et pour son nom.

Et elle haïssait également la mort et la vie!
Et à cause de son désespoir ne voyait rien
que le temps effrayant, l'éternité effrayante
et nul comfort nulle part :

Restant profondément troublée de craintes
toujours pires avec le cours du temps,
sans pouvoir être soulagée par de tristes larmes,
toute seule dans le crime.

Enfermée dans une tombe qui s'effondrait, entourée
d'obscurité comme d'un mur solide,
bien loin il lui semblait entendre tomber le triste son
des pas humains.

Ainsi en d'étranges pays un voyageur marche lentement
pris de doute et de grande perplexité,
quelque peu avant le lever de la lune, alors qu'il entend la confuse
plainte d'une mer inconnue :

et il ne sait si c'est le tonnerre, ou le bruit de
rocs renversés, ou un cri profond
de grandes bêtes sauvages, et il pense « J'ai trouvé
un pays nouveau, mais vais mourir ».

Elle hurla bruyamment « Je suis dévorée par le feu,
il ne m'arrive nul murmure en réponse.
Qu'y a-t-il donc qui puisse enlever mon péché
et me sauver, de crainte que je ne meure? »

Ainsi, quand quatre années furent entièrement révolues,
Elle jeta au loin ses robes royales.
« Fais-moi un cottage dans la vallée, dit-elle,
où je puisse pleurer et prier.

« Et pourtant ne renverse pas les tours de mon palais, qui sont
si légèrement, si bellement bâties,
Peut-être pourrais-je y revenir avec d'autres
quand j'aurai purgé ma faute. »

*Traduction littérale d'*OLIVIER GEORGES DESTRÉE

PRINTEMPS GRIS

Le ciel est gris, la plaine est triste :
Pas de fanfare de couleurs !
Il s'éveille au cœur de l'artiste
Des plaisirs... pareils aux douleurs.

Timidement le bourgeon s'ouvre,
L'oiseau chante timidement ;
La terre sourit froidement
Au ciel sérieux qui la couvre.

Et pourtant c'est le tiède Avril :
La sève remonte et circule...
C'est un retour comme un exil,
Un matin comme un crépuscule.

JEAN CASIER.

UN COIN

DE

L'EXPOSITION INTERNATIONALE DES BEAUX-ARTS

A VIENNE

C'EST celui qui est réservé aux Hollandais : deux très petites salles, mais remplies d'œuvres méritoires; ce que l'on ne saurait dire d'aucune autre section, tant il règne partout ailleurs d'inégalité, de désordre, tant il y manque l'homogénéité, la hiérarchie, le choix et la critique.

I

Les Belges par exemple ont exposé, pour parler net, aussi mal que possible; je me réjouissais de les célébrer ici. Mais sauf les pêcheurs de crevettes de *M. Edgard Farasyn* et surtout ceux de *M. I. Verheyden*, sauf des halliers bruns de *M. Jos.-Th. Coosemans*, et les barques dans la Zélande roses et rousses de *M. P. Jean Clays*, la première salle belge est à peu près nulle. La seconde le serait encore davantage sans la belle mer sablonneuse de *M. Ad. le Mayeur*, la petite ruelle à Ypres rouge rose et jaune de *M. Isidore*

Meyers, la plage flamande un soir d'août de *M. Romain Steppe*, la procession blanche croisant un convoi de chariots sur une grand' route dans la campagne plate de *M. van Leemputten*, le vigoureux bois automnal qui rappelle à la fois Diaz et Grigoresco ni plus ni moins, de *M. Théod. Verstraste*, enfin une merveille de *M. V. Gilsoul*, quelques fantastiques arbres vert-nocturnes tordus dans un brumeux et livide clair de lune. Néanmoins il faut avouer que c'est peu pour un pays aussi artiste que la Belgique et qui compte des individualités telles que Courtens, le robuste et savant paysagiste, Claus, l'une des personnifications tout à la fois les plus discrètes et les plus exubérantes de la verve coloriste, de Groux, ce visionnaire apocalyptique qui ressemble aux Breughel et à Delacroix, enfin Fernand Khnoppf, le mystérieux initié au frisson des œuvres des Maeterlink et des Rodenbach.

II

Sans doute les Hollandais, eux non plus, ne sont pas au grand complet, mais leur vaillant petit groupe est si compact, si serré, sans un seul trou, sans une seul défaillance, qu'ils apparaissent immenses. Ils s'épaulent si bien entre eux, se font si bien valoir, sont enfin si dignes les uns des autres, qu'ils donnent l'impression d'une véritable école, carrée, originale et indépendante.

Oh! oui, ils sont bien réellement vivants, et ils possèdent bien eux aussi leur tradition non point idéaliste et si distinguée comme celle des Anglais, mais puissamment, sobrement et poétiquement réaliste comme leurs ancêtres. Ils sont vivants et ils ont la vie dans leurs œuvres; ils savent surtout cet élément essentiel de la vie : les atmosphères, les ambiances, l'enveloppe, mieux que tous leurs devanciers. Le prodigieux et déjà

classique *Joseph Israels* ne paraît point au milieu d'eux une géniale exception, mais simplement un *primus inter pares*. Son tableau, sa tragique vieille femme, chercheuse de rogatons, qui arpente, à travers le brouillard, la fumée, la boue et les flaques d'eau, les grands chemins d'un pays détrempé est, si l'on veut, le point culminant de cette exposition hollandaise, mais ce n'est qu'un Mont Blanc au milieu d'Alpes, et non point un Vésuve ou un Etna dans son farouche et flamboyant isolement. Ils sont une cinquantaine de jeunes artistes autour de lui, le Maître, qui vivent du même idéal et qui semblent devoir un jour ou l'autre atteindre à sa très juste célébrité : peintres, aquarellistes ou graveurs, tous préoccupés uniquement de saisir le mystère de l'heure présente dans l'air et sur le sol natals, le drame de la vie de tous les jours, l'épopée des existences les plus calmes, le fantastique des choses qui n'arrivent pas.

III

Ils sont surtout paysagistes, mais ils peignent encore plus l'âme de la matière que la matière crûment physique. Un Courbet, un Manet chez eux serait impossible; l'imprécis et le vague, le flottant des contours dans le brouillard ou la lumière sont une nécessité et de leur tempérament et de leur art, comme il est une loi de leurs paysages. Ils pourraient, comme Turner fit une fois, ne peindre que des atmosphères, ils seraient toujours aussi intéressants et toujours fermement réalistes; car leur couleur dit les choses, fussent-elles informes, mieux que si les contours en étaient arrêtés et nets comme ils le sont sur le littoral dalmate et grec. Ils sont enfin apparentés si l'on veut, ils ont tous un air de famille, mais leur individualité demeure frappante sous les traits communs et les ressemblances qui les font tous hollandais.

De même que leur peinture ancienne est celle où il y a le plus de découvertes à faire pour un étranger, où des noms d'artistes de troisième et de quatrième ordre apparaissent, connus et étudiés chez eux, tout simplement victimes de calomnies et d'oublis de la renommée, et artistes réellement de premier ordre, de même leur peinture moderne, ne fut-ce que résumée de la plus incomplète façon comme elle l'est à Vienne, apparaît prodigieusement riche en œuvres qu'il faut noter et retenir, alors que les noms dont elles sont signées ne nous rappellent encore rien, nous sont encore profondément étrangers.

IV

Parcourons les deux petites salles dont l'exiguité est en raison inverse du mérite des œuvres qui en couvrent les parois. Presque tout est à signaler, et si je vais très vite c'est par faute de place pour l'éloge, et peur de trop me répéter, bien plus que par manque de loisir ! Tout ce qu'elle m'a déjà mangé d'heures cette section hollandaise, et, comme je lui laisserai volontiers m'en manger encore combien d'autres !

Un clair matin nacré sur un canal argenté entre des arbustes que peigne délicatement, suavement, la lumière nitide et mouillée, tel l'envoi de *M. P. J. C. Gabriel.* Des gris qui chantent un choral moite dans une diffusion de molles vibrations blanches au loin dans les profondeurs marécageuses. Nous voilà en pleine lumière spéciale et cristalline de Hollande estivale. De même avec M. *Jacob Maris.* Son rivage écumeux où pataugent des pêcheurs de coquilles, a, de facture, réellement l'aspect du sable mouillé, et son ciel nuageux est comme à peine frotté de blanc sur un fond de gros carton gris. Et avec si peu de chose, quelle large et forte impression, que de puissance et de

robustesse en quelques amples touches à premier abord désordonnées et confuses !

Passons sous une belle allée d'arbres non moins rigoureusement ébauchée par *M. J. J. Bakhuyzen*, cela nous conduit à un embargo de grosses barques prisonnières dans un canal, sous les façades à volets multicolores et les arbres d'une ville noire où des rouges sombres et des verts sombres détonent cruement : un point du port de Dordrecht sous un crépuscule particulièrement lugubre. C'est presque un peu du de Groux paysagiste. Dans la même ville de ténèbres et de purgatoire, semble-t-il, voici un cul de sac ou une cour entre de hautes maisons comme réellement maçonnées à la couleur par *M. S. Bischop Robertson*, un qui est à la fois espagnol et rembranesque. Et au milieu de ce très simple décor de tous les jours, une sorcière de la vie réelle balaie dans le clair obscur, et le tout, je le répète, évoque la Hollande de Rembrandt en même temps que l'Espagne de Goya.

M. A. M. Gorter a un exquis petit tableau intitulé « Novembre » où tout l'intérêt gît en un simple reflet blanc. Au loin s'en va le canal gris. A l'octroi d'Amsterdam, un jour très triste d'hiver enfumé, dans deux pieds de neige sous un ciel jaune, M. *H. W. Jansen* a trouvé le motif d'un tableau impressionnant plus que la composition la plus résolument extravagante : les ponts levis, les portes de bois de la barrière, la rue aux pignons historiés dans le brouillard brunâtre font penser à quelque cité maudite vue à travers des gibets et des potences, et ensevelie sous un éternel double deuil de neige et de suie. Beaucoup moins tragique, *M. Willem Maris*, qui nous montre par un bel été lumineux, deux belles vaches piaffant jusqu'à mi-jambe dans des marécages gras, verts et abondants, crevés de flaques d'eau miroitantes. Encore plus lumineux si possible, *M. Rudolph Haak*, avec son immense

canal large, qu'on prendrait pour une mer s'il ne dormait pas si torpide et luisant sous de grands nuages blancs bombés.

Plus à l'intérieur des terres plantureuses *M. F. Mondriaan* a découvert un petit paysage qui pourrait passer pour le type terrier du site hollandais : une heureuse ferme au bord d'un petit étang bleu. Et c'est dans le voisinage peut-être que *M. L. W. Soest* a découvert, un joli matin printanier, son fin petit bois gris. M. *G. H. Breitner* nous ramène au cœur de la grande ville hollandaise et happe un violent instantané de passantes aux toilettes criardes, de populaire grouillant, d'omnibus bondés, et de voitures lancées grand train; on dirait des personnages de Toulouse-Lautrec, vermiculatoires, silhouettés sur une folle ébauche de Monticelli. Très crâne! Bravo! Tout à côté, contraste : trois petites maisons hollandaises, grises, ardoisées et proprettes, fidèlement, minutieusement copiées avec une distinction anglaise par *M. Ed. Kaisen* dans le vieil Amsterdam. Tout un poème de petite vie bien honnête, bien obscure, introublée et sans horizon : trois pignons sur rue vus à travers les frêles ramilles d'un arbre au bord d'un canal tranquille.

Très pittoresques les parapluies sous l'ondée de *M. N. v. d. Waay* et de nouveau très propre, très miticuleuse, soignée, vernissée, une bizarre et tranquille petite place de Leyde par *M. K. Klinkenberg*, c'est ciré jaunâtre, encaustiqué, avec de violents rehauts architectoniques blancs; c'est ici la Hollande maniaque de netteté et de propreté, dont un champ de hyacinthes fleuries, roses, blanches, violettes de *M. A. L. Koster* nous console aussitôt. Enchanteur et embaumé, ce tableau : le sol n'est qu'une épaisse couche de pommade parfumée, une vaste pétrissure de fleurs beurrant la terre noire soigneusement préparée. Une guipure d'arbres légers à peine reverdis ferme l'horizon.

Je voudrais les cueillir toutes ces fleurs et les jeter respectueusement aux pieds de la gentille petite Reine enfant dont *M. C. L. Dake* nous offre un grand portrait à l'eau forte, dont la perfection, la grasse et opulante facture, la patience sagace et la science consommée sont dignes de Mannfeld.

Une des œuvres les plus originales, et si bien moderne, de ce petit bijou d'exposition : c'est le pont de Maastricht de *M. W. A. Konynenburg*, tout chargé de piétons, de voitures et d'omnibus. Mais on l'a si mal placé... et si haut?

V

La seconde salle hollandaise est consacrée surtout aux aquafortistes et aux aquarellistes; là encore il faudrait à peu près tout citer.

M. M. W. Valk a rempli un grand cadre d'une quantité de petites esquisses à l'eau forte : moulin à vent, bords de rivière, ponts de bois, coins de vieux murs, qui, toutes, sont les strophes éparses d'un exquis volume lyrique. C'est la Hollande intime, par briques et morceaux, les banlieues dont la physionomie variable est faite de l'apparition et de la disparition de tous ces subtils petits détails pittoresques, motifs aux croquis d'une verve si endiablée de M. Valk. — Beaucoup plus sobre et plus simple que lui, *M. C. Storm van 's Gravesande*, lance contre une jetée de pilotis une formidable vague blanche, chef d'œuvre d'observation et de simplicité. Une semblable eau-forte vaut les plus beaux livres écrits sur la mer et quelques unes des meilleures marines peintes. Je comprends qu'on ne peigne pas quand on grave ainsi.

Et l'aquarelle de *M. Gérard Muller*, intérieur enfumé, cuisine profonde aux fenêtres vertes aux recoins sombres violâtrement embués, avec une grande chau-

dière bouillant sur le feu! Et le poignant automne de *M. P. de Josselin de Jong*, où une charrue déchire un sol tourbeux aux lentes ondulations vertes et noires, sous un ciel très gris penché bien bas contre la terre bourrue et maussade? Mais comment dire ce que l'on sent de dam, de malédiction, de pénitence, de reprobation expiatoire sur cet attelage apocalyptique, dans ce grandiose et simple paysage de glèbe hostile dont aucun détail pitoyable ne rompt les grandes lignes ondulant sans miséricorde à l'infini....

M. H. Gunneweg, lui aussi, a une maîtresse aquarelle, un canal violet et orange sous un ciel sombre, que le couchant zèbre de longues bandes viel-or, une eau et des reflets enlevés avec une maestria étourdissante. *M. W. B. Horssen* doit être cité lui aussi; quant à *M. H. W. Jansen*, son Kattenburg d'Amsterdam noyé dans des brumes violettes et vu derrière le halètement d'une grue à vapeur qui fonctionne dans la fumée, peut compter elle aussi parmi les aquarelles les plus remarquables de cette exposition qui aboutit à une telle glorification de l'art néerlandais.

Une curieuse recherche de procédé antique, de préraphaëlitisme hollandais, si l'on peut ainsi dire, est par *M. A. Hyner* le portrait de M^lle^ Van Zuydam, hiératique, plat, de face, aux tons atténués, et se détachant d'un fond d'or mat.

Sautons sans transition à une nature morte dont la facture splendide pour une fois excuse le sujet. Quelques poissons, des rougets, jetés sur une table sur un fond vert indigo. Mais c'est peint! c'est peint à s'agenouiller devant cela! Un maître tel que *M. A. Lange* devrait désormais s'attaquer à des modèles plus dignes de son prodigieux talent.

Pour que rien ne manque à cette Hollande dans tous ses détails et sous tous ses aspects que voici à peu près complète de la mer aux frontières et dont chaque

artiste nous livre un morceau, voici les juifs revêtus de l'éphode à la synagogue. Un matin de sabbat de *M. Ed. Frankfort*, excellente et austère étude d'intérieur et de noirs.

Mais c'est sur un paysage qu'il faut finir, cette course de clocher à travers les routes, les canaux, les villes, les marais et les plages, et par un paysage en pleine lumière et en pleine belle saison comme celui par lequel nous avons commencé : c'est la Meuse à Dordrecht de *M. B. Koldewey*, savant et charmant jeu de reflets et de luisances dans de la diffusité blanche et bleue.

WILLIAM RITTER

LE SEMEUR

D'après MILLET

Sous un ciel assoupi d'ombres et de silence,
Le Semeur marche droit par le labours fumants
Et croit voir, au sillon, se lever les froments,
Les orges et les blés, dans la lumière intense.

Il lance, à jets rythmés, la fertile semence
Et ses pas cadencés ont des balancements,
Tandis que les corbeaux aux lourds croassements
S'abattent, tournoyants, sur la campagne immense.

Deux chevaux, découpant leur échine au soleil,
— Ombre noire dressée à l'horizon vermeil —
De leurs sabots noueux foulent la Terre arable,

Et comme eux, le Semeur, peinant sur les terreaux,
D'un geste fraternel, pitoyable aux corbeaux,
Dispense, à pleine main, la graine secourable.

THOMAS BRAUN

DOUBLE RÊVE

J'ai meurtri mon baiser aux velours des caresses
Qui portent le bonheur en leur frisson cruel,
Et j'ai meurtri mon âme en cherchant les ivresses
Du lointain Idéal pur et spirituel.

Or, comme je songeais aux tristesses anciennes
Qui lassèrent mon cœur sans le remplir jamais,
Je vis venir à moi deux formes aériennes,
Double évocation du Rêve que j'aimais.

L'une penchait son front trop lourd de sa pensée,
Et son regard était comme lointain déjà;
Sa taille, souple encor, semblait presque lassée
Sous le poids du chagrin obscur qui l'affligea.

L'autre était de candeur et d'aurore baignée,
Avec un peu d'attente au fond de ses yeux doux,
Et son inquiétude était illuminée
Des reflets du soleil parmi ses cheveux roux.

Elles ont regardé, puis se sont séparées
Avec, du bout des doigts, un long signe incertain :
L'une s'évanouit en des brumes cendrées,
L'autre dans la lumière heureuse du matin.

***

Dans un gris paysage indéfini d'automne
Où les clartés du soir à pas tristes s'envont,
Mon rêve évoque un parc désolé, tout au fond
Duquel hurle et hulule une mer qui moutonne.

Une mer qui moutonne avec de grands cris sourds,
Roulant un abîme de mort parmi ses vagues...
Et des horizons noirs striés de rayons vagues,
Et des lourdeurs de nuit tombant comme un velours ....

Le silence est assis parmi l'ombre des arbres,
Au carrefour discret d'où partent les chemins,
Et de leurs yeux sans voix cherchant des lendemains
Frissonnent au vent froid les déesses de marbre.

Dans la longue avenue où la mer s'aperçoit,
Elle vient, les yeux las, ses yeux pleins de pensée;
Sa démarche est très lente et sa marche est lassée,
Et son sourire est fait du regret d'autrefois.

Le mystère des Rêves morts pèse sur elle,
Et celui de l'Amour aimé qu'on n'a pas eu,
Et celui de l'Amour aimé qu'on n'a pas su,
Et dont on a senti le cher frôlement d'aile.

O tous les Lohengrins attendus et rêvés!
Et les candeurs de ces attentes aux cieux pâles,
Aux heures des couchants de teintes idéales.
O les cœurs si longtemps pour eux seuls réservés!

Puis les premiers baisers que l'on a crus sincères,
Et donnés à ceux qui n'étaient qu'un rêve encor,
La fausseté notoire du premier accord,
La mort de son amour, les douleurs nécessaires.....

Et l'âme, répandue aux seules voluptés,
Murmure un long appel aux tristesses voilées
Qui s'enva, parmi les souffrances enallées,
Plaintivement, jusqu'aux mondes illimités.....

Elle n'a plus d'amour et n'a plus de jeunesse,
Et regarde sans croire au loin vers l'inconnu
Que sa vie attendit et qui n'est point venu,
Et la frustra de sa caresseuse tendresse.

Elle eût aimé l'aimer autant qu'on peut aimer,
Elle eût ouvert pour lui les trésors de son être,
Et ce rêve impossible : aimer et se connaître,
Ils l'eussent exprimé s'il se peut exprimer.....

J'ai rêvé, dans ce gris paysage d'automne
Où les clartés du soir à pas tristes s'en vont,
D'être cet Inconnu, dont le regard profond
Eût pénétré ce cœur qui souffre et s'abandonne.

J'ai rêvé d'être le très chaste adolescent
Dont l'âme, vierge encor, serait immaculée
Et dont l'offrande unique à l'âme inconsolée
Porterait le salut d'un baiser caressant.

J'ai rêvé de venir à cette heure funèbre
Où les clartés s'en vont à pas lents et rythmés,
Où les êtres voudraient davantage être aimés
Tant le chagrin s'atteste au grand ciel de ténèbre,

De venir, à la chute hésitante du jour,
Au devant d'Elle, la très douce et la très pâle,
De mêler nos baisers en étreinte idéale,
Et mon premier amour à son dernier amour.

***

Dans un clair paysage indéfini d'été
Où les rayons d'automne accourent dans l'espace,
Mon rêve évoque un lac immobile où s'efface,
Le sillage d'argent d'un grand cygne attristé.

Un grand cygne attristé de la mort des légendes
Tache de blanc ce lac immobile qui dort,
Et l'air pur du matin tombe en poussière d'or
Sur les eaux, sur les montagnes et sur les landes.

Voici que sur la grève où le lac vient mourir
Une apparition surgit dans la lumière :
C'est une jeune fille à la grâce un peu fière,
Aux yeux naïfs et sans reflets de souvenir.

Elle regarde au loin les lignes incertaines
Que font les monts bleuis aux brumes du matin,
Et ses regards ont des caresses de satin
Pour ce charme d'aurore et ces choses lointaines.

Et son sourire est fait d'espoir et de désir;
Au fond de sa prunelle alanguie et craintive
Un peu d'inquiétude erre, très fugitive,
Comme un léger nuage en un ciel de saphir.

Le mystère des rêves fous pèse sur elle,
Et celui de l'Amour aimé qu'on va rêvant,
Et celui de l'Amour aimé qu'on voit souvent
Dans le songe de sa beauté surnaturelle.

Le cygne évocateur du Lohengrin futur
Promène sur les eaux sa blanche symphonie,
Symbole de candeur, de gloire et d'harmonie,
Et prometteur d'amour pour l'avenir obscur.

Elle rêve, et ses yeux ont des éclairs d'attente
Appelant, avec des extases de douceur,
L'Elu, qui doit venir, charmant et caresseur,
Et délanguir enfin son âme palpitante.

Extase du baiser lilial, et si cher
Que les deux âmes semblent s'être confondues;
O douce éclosion des amours éperdues,
Premier trouble de l'âme blanche et de la chair!

Et celui qui viendra lui prendre tout son être,
Elle aimera l'aimer autant qu'on peut aimer :
Tous deux exprimeront, s'il se peut exprimer,
Ce doux rêve impossible : aimer et se connaître.....

J'ai rêvé dans ce clair paysage d'été,
Où les rayons d'aurore ont des splendeurs dorées,
D'être le Lohengrin qui, sur les eaux moirées,
S'en vient donner l'amour à ce cœur attristé.

J'ai rêvé d'être celui qui dans sa pensée
Porte le poids trop lourd des rêves effeuillés,
Dont les tristes amours se sont dépareillés,
Et qui garde pourtant son âme inapaisée.

J'ai rêvé de venir, au matin d'un beau jour,
Auprès d'Elle, l'attendante et l'inattendue.
De mêler nos baisers en extase éperdue,
Et mon dernier amour à son premier amour.....

***

Et mon rêve s'enfuit parmi l'obscurité
Où s'envont les amours mortes et les pensées,
Et je n'ai plus revu dans mon trouble attristé
Qu'un grand voile couvrant les choses caressées.

Et je n'ai point osé rêver, — car je sais bien
Que les bonheurs trop grands font mal aux pauvres âmes,
— Et je n'ai point osé rêver, — sachant combien
La pensée et la chair des hommes et des femmes

Sont peu faites pour s'harmoniser sans regret, —
D'être l'adolescent qui vers l'adolescente
Apporte son cœur vierge où l'amour entrerait
Comme le frais lever d'une aube caressante.

Et je n'ai point rêvé des troubles inconnus
Alanguissant leurs yeux où frémissent les larmes,
Des baisers qui pour aucun ne sont souvenus,
Des ignorances dont l'amour brise les charmes,

Des mots très enfantins et perdus sans retour...
Et je n'ai point rêvé de mêler la tendresse
De ma candeur à son ignorante caresse,
Et mon premier amour à son premier amour.

HENRY BORDEAUX

PETITE CHRONIQUE

L'*Art moderne*, à l'occasion de la première de *Tristan et Iseult* à la Monnaie, a exhumé l'appréciation émise, il y a dix ans, dans le *Ménestrel*, par M. Oscar Commettant, un « critique autorisé » de l'époque, lors de la première audition du premier acte du drame aux Concerts Lamoureux. « J'ai écouté avec recueillement, avec résignation, avec courage, cet acte de *Tristan et Iseult*, et sur mon âme et conscience, jurant de dire la vérité, rien que la vérité et toute la vérité, je déclare **monstrueuse** cette musique sans idées, et bâtie sur un faux système, autant que je trouve répugnantes les amours pharmaceutiques de Tristan et Iseult. C'est une injure au bon sens et à tous les sentiments délicats qu'un pareil art, qui ne pouvait trouver de partisans qu'à notre époque de surexcitation nerveuse, d'assommoirs en tous genres, d'alcoolisme, de névrose et de grande hystérie. » Et le *Ménestrel* reculait pudiquement devant l'analyse du sujet, sous prétexte qu'il « ne doit pas oublier qu'il compte beaucoup de jeunes lectrices parmi ses abonnés. » Prodigieux, n'est-ce pas?

Le peintre impressionniste Gustave Caillebotte, qui vient de mourir, a légué au Musée du Luxembourg sa collection de tableaux modernes. Les toiles sont au nombre de soixante-cinq, parmi lesquelles quatre Manet, seize Monet, huit Renoir, treize Pissarro, huit Degas Ce legs, dit M. Gustave Geffroy, « donne au Luxembourg ce qui lui manquait, il inscrit aux murailles mal pourvues du musée un sérieux commencement d'histoire, il fait succéder logiquement la période de ces vingt-cinq dernières années à la période de 1830 à 1860. Le Luxembourg, où quelques toiles significatives sont entrées depuis quelques années, va achever, par Caillebotte, de mériter son enseigne de musée des artistes vivants. »

M. Georges Rodenbach prépare un nouveau *Musée de Béguines*,

On nomme, parmi les candidats aux fauteuils académiques de Taine et de Maxime du Camp, MM. Albert Sorel et Jean Aicard.

Un journal parisien publie cette fantaisie inédite de Villiers de l'Isle-Adam, d'après le manuscrit appartenant à Madame Mathilde Le Roy :

Le Convive

Tu voudrais être mon convive, jeune affamé qui manges des yeux le festin? Tu aspires la fumée des mets pleins d'odorantes promesses. La blancheur de la nappe te rend joyeux.

Vois les vins rouges et dorés qui frissonnent dans la pureté du cristal. Vois ces beaux fruits qui s'amoncellent en pyramides somptueuses, et ces fleurs qui croulent dans les vases.

L'ardeur de la faim luit dans tes yeux avec l'espoir du repas prochain : quelle fête de regarder s'assouvir ton appétit fougueux!

Je voudrais voir tes dents déchirer la face froide des fruits mûrs, je voudrais voir tes jeunes lèvres se baigner dans la rougeur du vin.

Mais ne t'assieds pas à ma table, enfant au naïf désir; ici, les mets n'ont aucune saveur.

Les vins sont figés dans leur prison claire; tu te briserais les dents sur la chair de marbre de ces fruits si beaux.

Va-t-en vers d'autres régals moins pompeux, va t'asseoir à une table plus hospitalière et tandis que tu apaiseras ta faim, tandis que l'ivresse réjouira ton front, déplore le triste festin sans convive, le repas solitaire dont nulle faim ne s'assouvira.

Le *Moniteur* a publié, le 11 mars, en son intégralité, le très intéressant, très consciencieux et très complet rapport fait par M. Wilmotte, professeur à l'Université de Liège, au nom du jury du concours quinquennal de littérature française. C'est l'histoire résumée de tout l'effort littéraire en Belgique depuis ces dernières années. Pour la première fois justice est rendue, dans un document officiel, à cette renaissance d'art tant raillée des uns, si radicalement ignorée des autres, triomphante aujourd'hui malgré tout aux yeux de quiconque sait lire, et dont la *Jeune Belgique* eut l'honneur d'être le principal héraut. M. Wilmotte juge brièvement l'œuvre des principaux écrivains belges, MM. Lemonnier, Giraud, Gilkin, Maeterlinck, Verhaeren, Severin, Nautet, Eekhoud, Destrée, Maubel, Goffin, de Monge, Edmond Picard. Plusieurs des collaborateurs du *Magasin littéraire*, MM. l'abbé Hoornaert, Carton de Wiart, Firmin Vanden Bosch, occupent dans cette revue une place honorable.

M. D.

CHRONIQUE MUSICALE

Tristan et Yseult. L'incomparable œuvre d'art vient d'être exécutée pour la première fois au théâtre de la Monnaie. L'interprétation — à en juger par la 3me représentation à laquelle nous avons assisté — laisse une impression bonne, mais quelque peu mélangée. Les voix sont belles et sonores sans défaillances; l'orchestre joue avec animation et ensemble; mais les jeux de scène et la mimique sont conventionnels, si bien que parfois l'on croit voir un opéra quelconque. Tristan (Cossira), malgré sa bonne diction, rappelle, pendant les deux premiers actes, un ténor amoureux de province; mais au troisième acte il grandit singulièrement et devient superbe. Yseult (Tanésy) vaut mieux : sans réaliser l'idéal de son personnage et quoiqu'entachée de la maladie du *conventionnel*, elle a cependant de beaux moments et son interprétation est satisfaisante dans l'ensemble. Les rôles secondaires sont très artistiquement rendus par Mlle Wolff (Brangaine) et par Séguin, incomparable Kourwenal, plein de bonhomie, de cœur et de naïve brusquerie. Mélot et Marke sont froids.

Jamais je n'ai eu l'impression du ridicule comme en voyant la torche symbolique qui brûle à l'entrée du château royal : au lieu d'une flamme puissante qui doit en s'éteignant faire la nuit sur la scène, on voyait une faible veilleuse très inutile au grand clair de lune. Entretemps la fanfare lointaine des cors faisait un amas informe de sonorités sans nulle poésie. Il y a eu pis que cela, un sacrilège : le deuxième et surtout le troisième acte ont été taillés comme de vieux pantalons. Sans doute il y a des scènes longues, trop longues; mais qui donc a le droit de changer l'idée du maître? Wagner a autorisé deux coupures, l'une au deuxième et l'autre au troisième acte : on a donc bien fait de profiter de sa permission : mais, outre cela, on a supprimé un très long passage du dialogue de Tristan et Yseult, et un autre (ceci est moins sacrilège) dans la déploration de Marke. Ce qui m'a semblé encore plus inexcusable, c'est la suppression de la scène si touchante où Tristan serre dans ses bras son fidèle serviteur, le remerciant de son dévouement, et le passage suivant où le chalumeau du pâtre étreint d'une poignante mélodie le monologue où Tristan rappelle le souvenir de son père et de sa mère jusqu'aux mots : « O musique immortelle, sanglote! Pleure! »

A la fin du drame, un peu avant la mort d'Yseult, cette sublimité, bruit dans les loges : les dames se lèvent et partent. Certainement que ces personnes sont très *sentimentalistes*, car le sentimentalisme est la maladie des gens médiocres et sans cœur. Le *Liebestad* leur semble sans doute exagéré et ... elles partent. C'est infâme!

Il est un peu tard pour parler du beau concert du conservatoire de Gand où Benoît a dirigé en personne sa *Jonefrou Katheline*, œuvre pleine de couleur, admirablement chantée par Mme Saetens-Flament. Monsieur Jacob, l'éminent professeur de violoncelle, a joué avec beau-

coup d'art un beau concerto de Saint-Saëns et de jolis morceaux de sa composition. Une phalange d'artistes a exécuté des fragments d'une exquise sérénade pour instruments à vent, de Mozart. Le concert se terminait par la bien connue *Kindercantate* de Benoît.

Siegfried Wagner, au concert qu'il a dirigé à l'Alhambra, s'est révélé excellent chef d'orchestre, digne fils de son père! Sans doute qu'il arrivera à exceller en cet art comme les Mottl, Levy et Dupont, car ses qualités sont extraordinaires : il a la précision, l'assurance et surtout la fougue entraînante.

J. R.

LES REVUES

L'Ermitage (mars) : Saint-Antoine : *M. Brunetière et son discours;* Henri Mornand : *Louis Cabat.*

La Jeune Belgique (mars) : Iwan Gilkin : *Le vers libre;* Louis Delattre : *Ex-voto de pierre bleue;* Maurice Desombiaux : *Au Jardin de Sérénité.*

Le Réveil (mars) : A. Ferdinand Herold : *Floriane et Persigant;* Albert Arnay : *Chronique littéraire.*

La Plume (1-15 mars) : Anatole le Braz : *La littérature bretonne;* Louis Tiercelin : *Yvonne Ann-Dû;* (15-31 mars) : Henri Degrou : *Il s'agit de littérature;* Ernest Maindron : *Ce que coûte une affiche.*

La libre critique (mars) : Edgard Baes : *La coopérative et les gildes d'autrefois;* (Pâques) : Emile Van Heurck : *En suggestion;* Eug. Georges : *Pâques;* Alfred Keramis : *Bruges;* (1er avril) : Eug. Georges : *Franz Courtens.*

Le mouvement intellectuel (8 mars) : Victor Remouchamps : *L'illusion poétique;* (23 mars) : Elisée Reclus : *Les Paradis;* V. T. Orban : *Casimiro de Abreu.*

Le Mercure de France (avril) : Edgard Allan Poë : *Essence de la poésie;* Hanz de Wolzogen : *Souvenirs sur Richard Wagner;* Albert Samain : *Antigone.*

Revue des Deux-Mondes (15 mars) : Anatole Leroy-Beaulieu : *Le Règne de l'Argent;* Eugène Müntz : *Titière et la formation de l'école vénitienne;* Edouard Hervé : *L'Eminence Grise; le père Joseph;* Ch. Féré : *Charcot et son œuvre.*

Durendal (février) : H. Carton de Wiart : *Repues franches;* H. Hoornaert : *La force du pénétent.*

Le Correspondant (10 mars) : Clement de Paillette : *Sommes-nous des dégénérés ?* Edouard Rod : *Schopenhauer et ses correspondants.*

LES LIVRES

Sur l'Escaut : HECTOR VAN DOORSLAER; avec une préface en vers libres de M. Edmond Picard, et orné d'une carte de Zélande. Paul Lacomblez, Bruxelles, 1894. Prix 3.50 fr.

Voici venir le mois de mai et l'été : l'époque des excursions approche, et c'est d'un avant-goût de ce plein air, de ce jeu plus libre des muscles locomoteurs et de l'appareil respiratoire, accompagnés de la récréation des yeux, que nous venons de jouir en lisant la nouvelle publication de M. van Doorslaer : livre belge, livre flamand, malgré la langue, livre d'un amoureux de nos grandes eaux scaldiniennes, agitées sans cesse par les marées dans le dédale des îles Zélandaises. La Zélande semble à la mode aujourd'hui et nous, moins que tous autres, nous étonnerons de la séduction qu'elle exerce. *Sur l'Escaut* est un excellent initiateur au charme rêveur de ce pays ignoré presque à l'égal de la Nouvelle-Zélande. C'est un guide, mais entendons-nous, non pas un Baedecker ou un Joanne. Vous n'y trouverez ni la nomenclature des curiosités à vérifier, ni les plats du jour à commander; vous n'y rencontrerez même guère l'indication des hôtels confortables, ou seulement par hasard, mais ce vade mecum de l'explorateur zélandais vous révèlera admirablement, par anecdotes, réflexions et descriptions, et dans la plus agréable des langues françaises, l'impression tour à tour riante, majestueuse ou mélancolique de ces plates uniformités de terre et d'eau, de cette population calme et active, placide et passionnée. Ou, si toutes ces jouissances vous les avez éprouvées par vous-même, ce vous sera un redoublement de satisfaction de les retrouver si parfaitement senties et exprimées dans le livre de M. van Doorslaer.

L'auteur de *Sur l'Escaut* recommande vivement à ses lecteurs, lorsqu'ils se rendront en Zélande, de se munir d'un *center-board* ou de tout autre *yacht*. Outre l'avantage de pouvoir ainsi se passer d'hôtels, c'est incontestablement le seul véhicule pratique dans un pays de routes aquatiques, mais, hélas! que ne nous donne-t-il un moyen simple et économique de gréer un bateau... Celui-là, nous n'hésiterions pas un instant à le monter. M. H.

Le Mouvement socialiste de 1890 à 1894 : PROSPER SAEY. Société belge de librairie, Bruxelles, 1894. En vente chez A. Siffer, Gand, Prix : 1 fr.

Cet opuscule, paru d'abord dans la *Revue Générale*, donne en quelques pages une excellente synthèse de l'évolution sociale durant ces dernières années, en même temps qu'un résumé très complet des évènements qui ont marqué dans l'histoire de la grande armée socia-

liste. Les congrès internationaux, les fêtes du Travail, les groupements économiques sont signalés tour à tour pour chacun des pays d'Europe, les Etats-Unis, et l'Australie. Bref, *le Mouvement socialiste* est un document auquel tous ceux qui s'occupent des questions sociales auront fréquemment à recourir. M. H.

La Littérature Catholique et Nationale, LÉON GAUTIER. Société de St-Augustin, 1894. Prix 4 fr.

Littérature Catholique et Nationale : catholique, c'est-à-dire universelle; nationale, c'est-à-dire, ici, française, particulariste. Les deux mots ne paraissent pas destinés à faire bon ménage. C'est un faible de nos chers voisins du Sud de se faire la douce illusion que l'univers entier gravite dans leur orbite. Les Magyars, ces Français de la bigarrure habsbourgienne, ont inventé le *Extra Hungariam non est vita!* et d'aucuns volontiers y substitueraient un *Extra Franciam nihil est!* Mon Dieu, j'ai tort de m'emballer ainsi à propos du beau livre de M. Gautier, mais bah! c'est écrit; et puis, en fait de chauvinisme, « nous autres, Belges » nous resterons toujours apprentis. « Hors de la France il n'y a pas de chauvinisme! »

Décidément je m'égare : la thèse de l'auteur est, semble-t-il, que la littérature française doit sa formation, comme la langue française, comme la nationalité française, au christianisme ou, plus exactement, à la foi catholique. A cette origine elle est redevable de sa clarté simple et logique, reflet de la vérité immuable qui a éclairé l'avatar de son chaos. Les belles et riches époques de la littérature française ont été catholiques, et ses prétendus grands siècles de Renaissance, c'est-à-dire de paganisme, n'ont eu rien de français, ont consacré l'étouffement de la nationalité.

Analyser l'œuvre complexe et si documentée de M. Léon Gautier est chose impossible dans ces quelques lignes étroites. Nous avons esquissé ce que nous pensons être la thèse générale; signalons quelques chapitres dont l'intérêt nous a plus spécialement captivé : « l'Idée politique dans la Chanson de Geste », « Un art catholique et national », « Dom Guéranger », et disons que toute l'œuvre décèle le talent et l'érudition du restaurateur de *la Chanson de Roland.*

M. H.

Le livre d'Or de Jeanne d'Arc. — Bibliographie raisonnée et analytique des ouvrages, relatifs à JEANNE D'ARC. Catalogue méthodique, descriptif et critique des principales études historiques et littéraires, consacrées à la Pucelle d'Orléans, depuis le XV^e^ siècle jusqu'à nos jours, par PIERRE LANÉRY D'ARC. Un volume petit in 4° de 1,000 pages, illustré de cent cinquante gravures, reproductions et vieux bois. — Prix : 30 francs. — Il a été tiré vingt exemplaires numérotés sur papier de Hollande, prix : 50 francs, et dix sur papier du Japon, prix : 60 francs. — Librairie Techener, H. Leclerc et P. Cornuau, Successeurs, rue Saint-Honoré, 219, Paris.

N. B. — Sur demande il sera envoyé une feuille de l'ouvrage comme spécimen. Ouvrage honoré des souscriptions de 40 cardinaux et évêques, de celles des princes d'Orléans etc. Les noms des souscripteurs dont les adhésions seront parvenues à l'auteur figureront en tête du volume.

De rol van het booze beginsel op het middeleeuwsch tooneel, door ERNEST SOENS. Bekroond door de Koninklijke Vlaamsche Academie voor Taal en Letterkunde. — In-8° van 146 bladz. — Gent, A. Siffer. — Prijs, fr. 1,50.

La question du rôle, du principe ou de l'esprit malin dans le théâtre du moyen âge, mise au concours par l'Académie flamande, était neuve tout au moins en ce qui concerne le théâtre flamand, qui fournit bien peu de documents sur ce curieux sujet. M. Ernest Soens a traité cette question avec une rare érudition, son mémoire est riche en découvertes et, à côté d'un tableau achevé du théâtre médiéval flamand il a fourni des données précieuses dont quelques-unes inédites ou inconnues sur le même théâtre, en France, en Angleterre, en Allemagne et même en Espagne.

La question proposée par l'Académie flamande n'est pas, dans l'état actuel de l'histoire de la littérature flamande, susceptible d'une solution complète. M. Soens en a tiré tout le parti que, raisonnablement, on pouvait espérer en voir tirer et sa dissertation, très savante et très lumineuse, très originale aussi, aura du moins ce grand mérite d'ouvrir la voie à de nouvelles investigations.

Louis XIV socialiste, par L. DE BACKER. — Beauvais, imprimerie professionnelle, 4 rue Nicolas-Godin.

Cette brochure expose le cas très intéressant des pêcheurs à qui Louis XIV accorda la propriété du Fort de Mardyck près de Dunkerque.

Cette propriété était collective et le resta jusqu'à l'époque où Charles X refusa de reconnaître les anciens droits et immunités de la Corporation. J. C.

Twaalf esthetische marschen met muziek, door J.-B. DE CONINCK, hoofdonderwijzer te Kemseke. Bewerkt voor lagere scholen. — 1 boekd. in-18 van 162 bladz. — Gent, A. Siffer. — Prijs : fr. 1,75.

Ces « Marschen » m'ont beaucoup plu. Elles ont une note neuve. La musique est bonne, simple, entraînante comme le demandent ces sortes d'exercices. Les paroles aussi ont leur vrai mérite. Bref, excellente publication, que les écoles primaires ont tout intérêt à connaître.

Vondel. — Le dernier volume de la belle édition des œuvres complètes de *Vondel*, d'après celle de Van Lennep, vient de paraître chez l'éditeur Siffer à Gand. Elle comprend la traduction en vers des derniers livres des *Métamorphoses* d'Ovide et toutes les poésies publiées dans les dernières années de la vie du poète.

Une table des matières faite avec soin termine le volume. Celui-ci est orné, comme les précédents, de nombreuses héliogravures, reproductions de gravures anciennes, et d'un beau portrait de Vondel à l'âge de 84 ans.

Cette nouvelle édition, malgré le bon marché qui en fait une édition populaire, est un véritable monument élevé à la gloire du poète néerlandais. Nous félicitons l'éditeur d'en avoir doté le pays littéraire.

La Revue générale. Recueil historique et littéraire, paraissant le 1er du mois (30me année).

Sommaire d'Avril :

I. Le minimum de salaire au conseil supérieur du travail . . . . . A. Prins
II. Les maladies du cœur. . . . . Dr Mœller
III. Elisée Reclus . . . . . J. de la Vallée Poussin
IV. Le sacrifice de Manuela (*suite*). . . . . Marie Montal
V. Les origines de la France contemporaine . . . . J.-B. Stiernet
VI. Revue littérature trimestrielle . . . . . Eugène Gilbert
VII. Lettre de Paris . . . . . Ed. Trogan
VIII. Bibliographie.

Pélerinage Belge du mois de Marie à Notre-Dame de Lourdes et au Sacré-Cœur de Montmartre à Paris, avec l'approbation de Son Eminence le Cardinal Archevêque de Malines.

Exposé. — Départ le 28 avril de Charleroi à 9 h. 30 du matin et de Mons à 9 h. 48. Arrivée à Bordeaux le Dimanche 29 au matin. Séjour à Bordeaux. Départ de Bordeaux vers midi et arrivée à Lourdes dans la soirée. Séjour à Lourdes les lundi 30 avril, mardi 1er mai (Fêtes de l'inauguration du mois de Marie); Mercredi 2 mai et jeudi 3 mai (Fête de l'Ascension). Départ de Lourdes le vendredi 4 au matin et arrivée à Paris le samedi 5 au matin. Pélerinage du Sacré-Cœur à Montmartre. Départ de Paris et arrivée à Mons le même jour, samedi 5 mai, vers 4 heures après-midi.

Les exercices de dévotion habituels auront lieu pendant le voyage.

Détails. — Ainsi que l'année dernière, les pélerins pourront obtenir le voyage tout compris, c'est-à-dire *le logement et la nourriture en outre du Chemin de fer,* moyennant les prix suivants : *Première classe* : fr. 200. — *Deuxième classe* : fr. 130. — *Troisième classe* : fr. 100.

Les pélerins qui voudront pourvoir eux-mêmes à leur logement et à leur nourriture paieront pour les coupons de Chemin de fer : *En 1re classe* : fr. 140. — *En deuxième classe* : fr. 90. — *En troisième classe* : fr. 60 *avec augmentation de* 5 *frs* pour les adhésions postérieures au 1er avril.

Pour tous renseignements, s'adresser au Directeur, M. A. François, 100, rue Verte à Bruxelles, ou à M. Poelman, rue Haut-Port, 19, ou à M. Siffer, Editeur, Place St Bavon, Gand.

A. SIFFER, Éditeur, à Gand.

Vient de paraître :

LES CANTIQUES SPIRITUELS

DES

MAISONS D'EDUCATION, DES CONGREGATIONS, etc.

par un Professeur.

(*Beau volume de 174 pages, renfermant 95 cantiques touchant les principales dévotions en usage dans les maisons d'éducation.*)

Prix : fr. 1,50 ; Franco par la poste : fr. 1,65.

Un prêtre distingué et d'une compétence consommée M^r^ l'Abbé G. VAN DEN GHEYN, directeur du Collège épiscopal St. Liévin, à Gand, consacre à ce recueil dans le journal « Le Bien Public », de Gand, l'article suivant :

« Le cantique spirituel, tel que nous l'entendons c'est, selon la juste comparaison de Mgr l'Archevêque de Fribourg, quelque chose comme le pain quotidien, la nourriture de tous. » L'opuscule que nous sommes heureux de signaler à l'attention du public, s'ouvre par ces mots. Que de recueils de cantiques dont on doit s'effrayer à la seule idée de les analyser! Car beaucoup de cantiques que l'on veut décorer du doux nom, de spirituels ou de religieux, peuvent à grand'peine se distinguer des romances de salons. Aussi est-ce avec une véritable surprise jointe à une bien légitime satisfaction, que nous avons un à un parcouru les *cantiques spirituels*. Nous ne connaissions jusqu'à présent rien de pareil en français, et au fur et à mesure que nous interprétions ces chants pieux, nous nous sentions pénétrés du sentiment religieux qui les a tous inspirés.

L'auteur nous trace dans ses préliminaires l'idéal qu'il a conçu. N'offensons pas sa modestie en lui disant qu'il l'a atteint, mais nous serons juste en lui certifiant qu'il l'a touché de si près que son recueil tant sous le rapport de la musique que sous celui de la poésie est celui qui répond le mieux à l'expression populaire du sentiment chrétien.

Il y a parmi ces cantiques de vraies perles musicales, d'autres sont d'une poésie aussi naïve que charmante. Nous devrions en citer un nombre trop considérable, si nous voulions être complet; qu'il nous suffise de dire que tous, un seul excepté, sont au point de vue de la mélodie et des paroles absolument irréprochables.

Habitués sans doute aux fades cantiques d'une dévotion plus ou moins suspecte, d'aucuns peut-être les taxeront d'un purisme exagéré, et les trouveront d'un genre trop austère. A notre avis l'auteur a suivi la bonne voie et il y a fait un grand pas. Il est urgent de rompre avec le mauvais goût qui domine la musique sacrée, et sous prétexte de concession nécessaire nous aurions grand tort d'y souscrire à notre tour.

Le choix des cantiques est heureux et complet ; pour permettre d'en juger voici le plan suivi : il y a d'abord une dizaine de cantiques pour la retraite par laquelle dans la plupart des maisons d'éducation, s'ouvre l'année scolaire. Suivent les cantiques destinés aux grandes solennités religieuses (toutes les fêtes de N. S., la Pentecôte, la S^te^ Trinité). Puis nous trouvons quelques cantiques spéciaux dédiés au Sacré-Cœur de Jésus, à la S^te^ Vierge, à St-Joseph, aux anges gardiens et aux Saints, patrons de la jeunesse.

Ce volume soigné avec un certain luxe, est d'une excellente exécution typographique, et fait honneur à M. Siffer. Nous souhaitons le meilleur succès aux *cantiques spirituels* ; puissent-ils dans le plus bref délai possible remplacer tous ceux du même nom, mais dont la place est ailleurs que dans les congrégations ou les maisons d'éducation.

Liederboek van Pastoor Cooreman, in noten- en cijfermuziek, 1^ste^ en 2^de^ reeks, elk	fr. 1,50
Liederboek id. id. tekst alleen, 1^ste^ en 2^de^ reeks, elk	fr. 0,35
Veertig geestelijke liederen, met muziek, door A. Van Wassenhove, pr.	fr. 0,75
Vespers, lof en processiën, door P. De Keyzer	fr. 0,40
Lofzangen en gebeden, in cijfermuziek, id. 2 reeksen, elke	fr. 0,12
Lofzangen en gebeden, met orgelbegeleiding, id. 2 reeksen, elke	fr. 0,50
Zangboek van gymnastiek, door A. De Coninck, onderwijzer	fr. 1,50
Twaalf esthetische marchen (gymnastiek), id.	fr. 1,75
De Molen, turnstuk, zang met lichaamsoefeningen, door Silvester	fr. 1,00
Het Tornooi, id. id.	fr. 1,00
Kerstavond, zang met gebaren, door A. Joris	fr. 1,50
Muziekleer voor de scholen, door F. Andelhof	fr. 0,40
Zangmethode volgens het cijferstelsel, door V., pr.	fr. 0,40
Iets over den kerkzang, door G. Van den Gheyn	fr. 1,00
Korte leerwijze van onzen kerkzang, door A. Joos.	fr. 0,40

GRANDE FABRIQUE DE
COFFRES-FORTS
BREVETÉS
L. DUVILERS

Maison fondée
en 1859.

Diplôme d'honneur

—

12 Médailles d'or et d'argent
aux Expositions
nationales et internationales.

9 BREVETS.

D. DUVILERS, FILS, Successeur
Marché du Vendredi,
Usine et Magasin : 50, rue Courte d'Argent } GAND

Au Pince-Nez d'Or.
Maison
P. J. DE BRUYN & L. DE MARTEAU-DE BRUYN
64, Rue longue de la Monnaie, 64, à GAND
en face du Grand Canon

Lunettes et Pince-nez pour toutes les vues, en acier, nickel; buffle, écaille, argent et or avec verres en cristal; Longues-Vues, Jumelles, Marines de théâtre, de campagne, etc. monocles, faces-à-main, Microscopes, florioscopes, trichinoscopes, loupes pour horlogers, pour graveurs, à lire, etc. Graphomètres, pantomètres, chaînes d'arpenteur, compte-fils, boites à compas, pochettes, balustres, équerres, mesures en rouleau toile, fil, acier, mètres, doubles et triples décimètres en bois, cuivre, baleine, os, ivoire, curvimètres, etc. Baromètres, baroscopes, thermomètres, pèse-acide, ammoniaque, beurre, bière, chlore, flegmes huiles, lait, lessives, moult, liqueurs, savons, sirops, sels, tannins, vinaigre, vins, urines, etc. — Coutellerie anglaise, suédoise et de Namur, rasoirs et ciseaux, fourchettes et cuillers. — Pipes et porte-cigares, tabatières, porte-monnaies, brosserie fine, jeux de tous genres. — Parfumerie; choix immense de bijouterie fausse et d'article pour deuil, etc. etc. — Raccommodage de tous ces articles.

LIBRAIRIE A. SIFFER, GAND

Buet Ch. — Rêves des heures lentes	5,00
L'aînée	3,00
Caro Delvaille. — Vibrations, poésies	3,00
Carton de Wiart Henry. — Contes hétéroclites	1,50
Casier Jean. — Harmonies Chrétiennes	3,00
Poésies Eucharistiques	2,00
Au Ciel, poème	1,00
de Backer L. — Etudes littéraires et morales	3,50
La langue flamande en France	2,00
de Baets Hermann. — De Minimis	2,00
L'art de plaider	2,00
Toujours la crise	1,00
de Baets M. — Les bases de la morale et du droit	6,00
L'école d'anthropologie criminelle	2,00
Les localisations cérébrales et le siége de la sensation dans la philosophie scolastique	0,50
de Groote Eugène. — Lochs et Fjords, impressions de voyage	3,00
Demade Pol. — La passion catholique : Une âme princesse	3,00
Dendal Victor. — Primevères, poésies	1,00
Deneus C. — La journée de huit heures	0,75
D'hont V. — La représentation proportionnel, 2 vol.	4,00
du Bois Albert (Comte). — La vocation du poète	0,50
Dutry Albert. — La jeune fille dans l'art	1,00
Pastel et pastellistes	1,00
Le salon de Gand (1892)	0,50
Les peintres du peuple (1re série)	0,75
du Val du Bois. — Au pays de Metz	2,00
Goetghebuer Auguste. — La cathédrale St Bavon à Gand	2,00
Hoornaert Hector. — Ballades russes	3,00
Au pays des sapins	3,00
Algérie et Tunisie	2,00
Le sourire de Ramsès	1,50
Le larcin des mages, conte mystique	1,00
Jersey, le tour de l'île à pied	1,00
La chance du triumvir	1,00
Vers l'idéalisme	0,75
Autour de la Baltique *(sous presse)*	
Hoyois Joseph. — Lettres tournaisiennes	4,00
Jonckheere Edouard.—Quinze Jours au Pays des Cédules	2,50
Kurth Godefroid — La Croix et le Croissant	1,00
Léveillé H. — Constance Chlore ou l'aurore du triomphe, tragédie	1,00
Raepsaet Paul. — Au Cap Nord	5,00
Samyn Joseph. — Chrestomathie française	2,00
van den Borie Jules. — Chrestomathie anglaise	2,50
vanden Bosch Firmin. — Coups de plume	0,30
La jeunesse de demain	0,50
Un mort d'hier, Max Waller	1,00
Autour du journal des Goncourt	0,75
Sous le bleu, impressions d'Italie	2,00
La revanche de l'idéal	1,00
Maredsous	1,00
Notes littéraires *(sous presse)*	
Verhaegen A. — Minimum de salaire	0,75
Verspeyen Guillaume. — Le Centenaire de 1789	0,75
La Famille	0,75
Le parti catholique belge	1,50
Wauwermans Paul. — Les proscrits du coup d'état en Belgique	3,5
Le contrat de transport	3,50

Etc. *Etc.* *Etc.*

EXCELSIOR
ALFONS SIFFER
GAND

CROQUIS AMÉRICAINS (1)

En route pour le Far West

LE mercredi 6 septembre, à quatre heures de l'après-dinée, nous devons quitter St-Paul pour nous rendre aux montagnes rocheuses, au grand parc de Yellowstone. Dans une station basse, enfumée, nous prenons le train du *Northern Pacific* qui va devenir notre habitation jusqu'au vendredi matin. Nous avons de St-Paul à Livingston — où nous prendrons un embranchement — 1007 milles anglais à parcourir, soit plus de 1660 kilomètres.

Il y a grand monde sur le trottoir de la gare. Le train est démesurément long; il se compose de dix voitures appelées des *cars vestibuled*, parce que la circulation se fait au centre et que l'on passe de l'un à l'autre.

Au milieu du train, un *dining car*.

A la queue, quatre *sleeping cars*.

En Amérique il n'y a, en général, sur les grandes lignes que des compartiments d'une seule classe, de la 1re classe.

Les voitures sont longues et hautes; on pénètre

(1) Voir le *Magasin littéraire* du 15 avril.

par les deux extrémités; de droite et de gauche du passage central il y a des sections formées de deux banquettes de deux places qui se font vis-à-vis.

A une des extrémités du compartiment on découvre dans une petite niche un robinet en métal blanc et un plateau supportant un verre. C'est la fontaine d'eau glacée, d' « *ice water* ». A chaque instant, pendant le trajet, l'un ou l'autre voyageur viendra prendre quelques gorgées de boisson rafraîchissante.

C'est là un système bien égalitaire : tout le monde dans les mêmes voitures!

Mais l'égalité n'est bonne que pendant quelques instants; elle disparaît dès qu'il s'agit d'un long trajet.

Alors on attache au train des voitures spéciales, appelées du nom de la société à laquelle elles appartiennent et qui les a construites, tantôt des *Pullman cars*, tantôt des *Wagner cars*. On paie un supplément pour y prendre place. Le jour, les voitures sont presque des salons; la nuit, elles se transforment en dortoirs. Elles sont véritablement les voitures de 1e classe et elles font descendre les autres au rang de « secondes ».

Le chef du train a regardé sa montre et il a vu que l'heure réglementaire était arrivée. Il se borne à crier d'une voix brève : « *On board* ». Sans qu'on ait sifflé ou sonné, le train s'ébranle, car en Amérique on trouve insupportable et inutile tout le bruit qui se fait en Europe.

Nous avons montré nos cartes au nègre qui est le gardien et le serviteur de notre Pullman et nous avons pris place dans notre section, au n° 4.

La voiture est remplie de voyageurs. Il y a là des dames qui sont arrivées des côtes du Pacifique et de Tacoma voir l'exposition de Chicago et qui s'en retournent satisfaites de leur excursion et heureuses de songer qu'elles vont retrouver leur famille. Leurs maris sont retenus par les affaires, elles n'ont pas hésité à partir

seules, quoique la route soit plus longue que de Paris à St-Pétersbourg et qu'une ville d'exposition soit toujours une ville encombrée.

Il y a aussi avec nous des enfants. Oh! les enfants américains! Quelle race turbulente, tapageuse et insoumise! Le wagon leur appartient, ils courent, ils chantent, ils ont toutes les hardiesses et personne ne les reprend ou ne cherche à les retenir. On les dirait animés encore tous de l'esprit indépendant et aventurier des émigrants leurs ancêtres.

Le jeudi matin la journée s'annonce chaude. Une buée voile l'horizon et le soleil cherche vainement à la percer. La plaine s'ondule légèrement. Nous sommes dans la région que l'on a nommée la région des coteaux. Presque pas d'arbres; d'endroits le sol est marqué de taches noires, là où le feu a détruit la petite herbe. Aucune habitation à apercevoir, si pénétrant que soit le regard. Un vrai désert de collines. Subitement apparaissent quelques maisons; on arrive à une ville. Il y a une gare en bois, deux voix d'évitement pour les trains, un parc enclos de barricades blanchies pour le bétail qui doit être transporté. La cité primitive est fort pauvre d'aspect. Elle vient de naître; elle n'a pas encore eu le temps de faire toilette. Imaginez une immense prairie dont l'herbe est brûlée par le soleil; tracez y des routes poussièreuses qui se coupent à angles droits; faites courir, le long de ces bandes de sable jaune et à un pied au-dessus du sol, des trottoirs en bois; disséminez à grande distance les unes des autres des maisons en planches, avec une porte et une fenêtre au rez-de-chaussée, deux fenêtres à l'étage; bâtissez à l'intersection de deux grandes artères un hôtel d'apparence monumentale, en briques rouges, avec une plate-forme qui domine prétentieusement les environs; au loin dressez une église surmontée d'un humble clocher. Voilà la ville actuelle, l'espoir de demain, le grand centre agri-

cole que vont favoriser les compagnies de chemin de fer et que vanteront à grands coups de trompette leurs ingénieux publicistes.

Les compagnies de chemin de fer !

Souvent les voyageurs distraient les loisirs de la route en parlant de ces puissances avec lesquelles les états eux-mêmes doivent compter ; elles ont des milliers de fonctionnaires, disposent d'immenses capitaux, peuvent, en baissant ou en élevant leurs tarifs, provoquer des désastres ou apporter la fortune.

Presque toutes se sont établies de la même manière.

Des actionnaires fondateurs se réunissent ; ils ont concerté le projet d'ouvrir une grande voie qui raccourcira les distances ou qui ouvrira un nouveau pays. Le trajet est tracé par des ingénieurs qui ont pour mission de faire le moins de dépenses possible et de préférer, en conséquence, les routes en lacets et en zigzag aux lignes droites exigeant de grands travaux d'art. On s'adresse à la législature pour obtenir le vote d'un bill privé et on demande en même temps, en guise de compensation pour le service rendu à la chose publique, la concession de terres avoisinant le tracé et prises sur le domaine national. Quand il y a de la concurrence ou de l'opposition, les plus intrigants s'entendent avec ces agences de coulissiers parlementaires qui n'existent en titre qu'aux Etats-Unis et qui s'appellent des *lobbyistes*. Le bill est emporté ; l'Etat accorde à la compagnie le droit d'établir la ligne et, conformément à sa prière, il lui concède en outre, de droite et de gauche de la voie, là où il y a encore des terres publiques, un domaine plus ou moins vaste qu'elle pourra revendre plus tard, en détail et par lots, aux émigrants et aux amateurs indigènes. A l'avance on a fixé les endroits où les villes devront s'élever et, comme il ne suffit pas de frapper du pied pour qu'elles surgissent de terre, c'est la presse qui est chargée de battre

la générale, d'intriguer le public, de l'intéresser, de l'amener.

Si les circonstances sont propices, les plans bien calculés, la fortune est immédiate, les fondateurs nagent dans le pactole et l'affaire est classée au premier rang des entreprises lucratives et de fructueux rapport.

Mais la réussite n'arrive pas toujours sur commande. Ainsi le *Northern Pacific* qui nous emportait, avait fait faillite; il avait eu comme concurrent le *Canadian Pacific* et dans ce steeple chasse il s'était cassé les reins; sa gestion était momentanément confiée à un syndic; des gens qui voulaient se dire bien informés, racontaient qu'il subirait le comble de l'humiliation, qu'il serait vendu et racheté par son heureux vainqueur le *Canadian Pacific* pour coopérer à son enrichissement.

Dans l'installation du nouveau monde les chemins de fer ont joué un des principaux rôles; ils ont ouvert la voie au commerce et à la civilisation. Grâce à eux la population a pu se répandre partout avec une extrême facilité. Les travailleurs modernes ont pu s'aventurer au milieu de régions inexplorées sans craindre de s'enfoncer dans un dangereux isolement; ils ont été certains de trouver derrière eux un marché toujours ouvert à leurs découvertes et à leurs récoltes; et ils ont pu rester en communication perpétuelle avec les idées et avec les goûts, avec les progrès et avec le raffinement des grands centres de l'est.

La civilisation romaine pénétra jadis chez les barbares à la suite des milices guerrières qui parcouraient les grandes routes de l'empire.

Les chemins de fer ont été les routes romaines des Etats-Unis.

Le jeudi, à trois heures, nous arrivons dans un singulier pays où les rocs apparaissent comme de grands chapeaux de feutre pointus, voguant sur une mer de

sable. Plus nous avançons, plus ils grandissent. Ils ont trois étages, une assise jaune blanchâtre, une bande grise et une pointe d'un rouge brique. C'est à s'imaginer qu'un peintre en goguette a passé par ici et s'est plu à vermillonner l'extrémité de tous les cônes. Vers le soir les rocs prennent des proportions de plus en plus considérables; ils finissent par se réunir les uns aux autres, par former de véritables murailles de Chine aux flancs ravinés et creusés. Leur crête, toujours teintée d'un beau rouge, prend au coucher du soleil des aspects terrifiants; elle paraît lavée de sang.

A diverses gares il y a des Indiens, la tête couronnée de plumes, des châles bariolés sur les épaules; ils vendent des fourrures, des pierres, des flèches, mille bibelots insignifiants. Tristes débris d'une race qui s'en va! Pied à pied ils ont reculé devant l'envahissement de l'industrie, de l'agriculture, de la civilisation. Quelques-uns se sont mêlés aux blancs, vivent au milieu d'eux; ils ne sont pas cinquante mille. L'ensemble des tribus s'est incessamment replié en arrière devant les troupes fraîches des émigrants. Il y a eu des luttes, des surprises, des massacres, et ce ne sont pas les visages pâles qui ont eu le moins de fautes à se reprocher. L'esprit de lucre l'a emporté trop souvent sur la générosité des missionnaires. Les annales des Etats-Unis sont maculées à plusieurs pages d'un sang fratricide. On a fini par réserver aux grandes tribus indiennes d'immenses territoires où elles peuvent vivre en liberté sous la surveillance de quelques troupes fédérales. Et dire qu'il n'y a plus là qu'une poignée d'hommes, qu'ils ne sont que 250,000 pour occuper ces réserves! Chaque jour le chiffre de la population diminue. C'est que les Indiens ne se plient pas à un travail sédentaire; ils sont rebelles aux habitudes d'activité et de patience qu'exige l'agriculture; les meilleurs laissent leurs terres en friche et cultivent à peine le petit carré nécessaire

à la production d'une maigre provision alimentaire; ils n'aspirent qu'au plein air et à la chasse; ils sont formés au dédain du labeur manuel par une trop longue hérédité. Quelques-uns seulement consentent à abandonner leurs fétiches, à envoyer leurs enfants aux écoles ou à écouter les conseils d'un prêtre. Ils n'offrent aucune résistance aux vices des blancs; l'alcool les séduit et les décime; pour un plat de lentilles ils hypothèquent leurs terres et se livrent aux usuriers. Dans quelques années il n'y aura plus de réserves, plus de tribus, plus d'Indiens. Celui qui voudra alors se représenter la physionomie des anciens habitants du pays, sera obligé de visiter les musées ethnographiques et de s'arrêter devant les grandes armoires vitrées qui contiennent — comme chez Castan ou chez Madame Tussaud — la reproduction en cire des principaux types de la race rouge. Nous sommes aujourd'hui à la période d'agonie; demain ce sera la mort, presque l'oubli.

Le grand parc du Yellowstone

N'allez pas croire qu'il s'agisse d'un immense jardin, aux allées bien ratissées, aux arbres élégamment conduits.

Le grand parc a l'étendue de deux provinces belges. Il est au cœur des montagnes rocheuses, entouré de hauteurs abruptes qui en rendent l'accès fort difficile.

Mais il contient des merveilles géologiques. On a craint qu'une curiosité mercantile ne vînt le déshonorer ou l'abîmer.

Le Congrès a voté des dispositions qui ont frappé son sol d'inaliénabilité et d'imprescriptibilité, qui l'ont transformé en domaine public fédéral.

La visite demande de quatre à cinq jours.

Dans de petites voitures lègères traînées par deux chevaux on fait une tournée.

Le soir on s'arrête et on trouve bon gîte dans l'un des quatre grands hôtels en bois qui sont disséminés dans le parc.

Les deux grandes curiosités du voyage sont le *canon* du Yellowstone et les *geysers*.

On appelle *canon* en Amérique un ravin étroit aux parois à pic, dans lequel bouillonne quelque cours d'eau, fleuve ou torrent.

Ce qui caractérise le canon du Yellowstone, c'est la double cascade que franchit la rivière en s'y précipitant, la profondeur de l'abîme, la couleur jaune, éclatante des rochers, la majesté grandiose du paysage. La rivière qui, peu en deçà, a une largeur de 80 mètres, se rétrécit tout à coup; ses flots se pressent, deviennent d'un vert clair, accentuent leur course et semblent avoir hâte d'arriver et de descendre en deux bonds au fond du gouffre. La seconde cascade n'a pas moins de 100 mètres. L'eau blanchit en écume, des milliers de gouttelettes jaillissent et forment un nuage aux contours toujours indécis, le bruit de la chute produit un sourd roulement que répète et qu'amplifie l'écho. Il a fallu des siècles à la rivière pour se frayer passage à travers les rochers. Mais, avec une indomptable persistance, elle a coupé la pierre comme le bûcheron scierait un vieux chêne, enlevant chaque jour quelque molécule et creusant de plus en plus profondément son lit. Les parois se dressent de droite et de gauche presque perpendiculairement à une hauteur de 400 mètres; ils sont d'un jaune-orange très vif, rayés par endroits de grandes bandes rouges, qui semblent se dérouler des hauteurs jusque dans l'abîme. Sur des pans de rochers qui s'avancent au-dessus de la rivière et s'élèvent en aiguilles, des aigles ont placé leurs nids et on entend les cris aigus des aiglons.

Les *geysers* constituent l'autre merveille du grand parc.

Des volcans d'eau chaude, telle est la meilleure définition qu'on puisse en donner.

Ils furent pour la première fois vus, étudiés scientifiquement et baptisés d'un nom propre en Islande.

Ceux du Yellowstone effrayaient jadis les Indiens qui devaient y voir des manifestations diaboliques. Ils ont beaucoup occupé les savants, il y a quelques années. Aujourd'hui ils amusent les curieux qui font route dans ces lointains parages. Objet de craintes, sujet d'investigations scientifiques, jouet de curiosité, telles furent leurs destinées successives.

Les grands volcans du parc sont éteints. Le mont Washburn ne fume plus à l'horizon. On va voir, comme en pèlerinage à d'anciennes choses, le cratère du mont Vulcain d'où s'échappent encore quelques vapeurs et où s'agite de la vase grise. Mais nulle part le grand foyer du dessous ne se révèle directement aux mortels par ces manifestations bruyantes et terribles qui sont l'apanage des volcans.

S'il n'y a plus de grandes routes de communication avec la fournaise centrale, il y a encore de nombreuses fissures qui atteignent les nappes d'eau dormantes sous le sol. De là les sources d'eau chaude et les geysers.

On compte dans le parc plus de 700 sources d'eau chaude. Lorsque la source donne lieu à des éruptions, à des jets d'eau, elle passe d'une catégorie de phénomènes naturels dans une autre, elle devient un geyser. Il y a plus de 300 geysers dans le parc.

Trois grands bassins de geysers sont successivement visités par le touriste, celui de Norris, celui qui est appelé le bassin inférieur et enfin le bassin supérieur. Quelques milles seulement séparent ces trois bassins et ils sont reliés entre eux par une ligne de feux et de sources d'eau chaude presque ininterrompue. Une même rivière les traverse; on l'a nommée la rivière aux trous de feu, *Fire hole river*.

Certains geysers lancent leur jet toutes les minutes, d'autres toutes les heures, d'autres encore tous les jours ou tous les quinze jours. Il en est même qui ne se manifestent que deux ou trois fois par an ou qui se distinguent par une telle irrégularité qu'il est impossible de fixer des heures ou des jours pour le retour de leur éruption. Mais la plupart sont remarquables d'exactitude; ils permettent un calcul exact de leur activité; ils recommencent à s'agiter à l'heure désignée par les prévisions; ils s'annoncent par des signes précurseurs infaillibles. Ils font la joie et l'enthousiasme des voyageurs.

Le geyser le plus considérable est le Géant. Il ne s'agite qu'à des intervalles indéterminés. La hauteur de sa gerbe est de 75 mètres. Nous n'avons pas eu l'honneur de lui plaire et il ne s'est pas dérangé pour nous. Sur les rives poussiéreuses de la *Fire hole river*, s'étend son cratère d'une longueur d'une vingtaine de mètres : des blocs de rocher sont éparpillés dans une mare et, au milieu d'eux, s'élève à quatre ou cinq mètres un roc qui ressemble à s'y méprendre à une vieille tour de château-fort, démantelée et éventrée. On monte sur les blocs; on s'approche de la large brèche et l'on voit le flot bouillonnant au fond de la tour. Un grand bruit et un perpétuel remous révèlent l'action d'une force toujours prête à éclater. La fumée épaisse qui se dégage forme des nuées grises que le vent abaisse vers la terre, chasse au loin et dissipe.

Le *Fountain geyser* n'a mis aucun apprêt dans son installation. Sur le haut d'une colline, près de diverses sources d'eau chaude, au milieu de blocs de rochers qui sortent à peine du sol et dessinent un carré parfait, dort très tranquille une petite nappe d'eau d'un bleu intense. A travers la masse liquide vous suivez jusqu'à une grande profondeur l'image fuyante des parois de pierre blanche. Ne vous fiez pas trop à ce calme apparent.

Des bouillons apparaissent dans un coin; ils se multiplient, grossissent, montent. L'eau acquiert plus de chaleur, elle commence à se rider, à s'agiter. La nappe semble bouillir et même bouillir fièvreusement. La vapeur augmente; ce n'était d'abord qu'un maigre panache de fumée; cela devient une colonne épaisse qui s'élève en tourbillonnant. L'eau change de couleur; du bleu elle passe au vert. De petites vagues se forment qui s'entrechoquent véhémentement entre elles. Un jet d'un mètre s'élève et retombe avec fracas; un second suit. Alors toute la masse semble se dresser comme si elle était poussée par une force souterraine agissant subitement; elle monte à 15 mètres de hauteur, se divise en plusieurs gerbes et retombe en grosses gouttelettes, partie dans le cratère, partie sur les pierres qui l'entourent. Une deuxième masse succède à la première, puis une troisième. Finalement c'est une colonne continue qui part avec la régularité d'une fontaine gigantesque. On entend de sourds grondements. Des bouffées de vapeur s'échappent du cratère et forment avec la fumée dégagée par l'eau chaude un nuage qui monte bien au-dessus du geyser, qui le couronne, l'agrandit et semble une voile immense tendue par le vent. A certains instants le geyser paraît se ralentir, son jet descend. Mais presque aussitôt la nappe est de nouveau mise en branle et projetée vers le ciel. Après 18 minutes, il semble que la puissance du foyer intérieur soit épuisée; l'éruption baisse, baisse: quelques bouillons apparaissent encore; les vagues diminuent; l'eau se calme. Tout est dit. Vous pouvez impunément revenir vous mirer dans la nappe azurée. Le geyser s'est rendormi pour deux heures.

Le *Bee hive* ou la ruche a pour cratère un cône semblable à la margelle d'un puits et qui s'élève à un bon mètre de hauteur. Au centre du cône un trou où l'eau bouillonne et susurre. Le geyser vit dans cet

antre. Quand l'heure de l'activité a sonné, l'eau monte dans une danse désordonnée qui la fait déborder du cratère. Le jet s'élance avec un mugissement terrible dans une direction légèrement oblique; il s'élève à une hauteur de 60 mètres. Toutes les molécules liquides se tiennent unies, compactes; elle ne se divisent et ne se séparent qu'au moment de retomber.

Il y a dans le haut bassin près de l'hôtel, sur un mamelon, un geyser que l'on a nommé le *Old Faithful*, le vieux fidèle, parce que toutes les 65 minutes il jaillit avec une régularité qui ne s'est jamais démentie depuis qu'on l'observe. L'éruption ne dure que de cinq à sept minutes, mais elle atteint près de 60 mètres. Jamais geyser n'a eu et n'aura plus d'admirateurs. Toutes les heures, des curieux viennent s'asseoir sur les bancs qui ont été placés aux pieds de l'élévation; ils attendent le phénomène, montre en main, s'impatientent aux dernières minutes, puis partent d'un cri d'allégresse lorsque la gerbe d'eau se dresse majestueuse devant eux, entourée d'une auréole de vapeur et de fumée.

Les sources d'eau chaude n'offrent pas le même intérêt que les geysers. Il en est cependant de fort curieuses.

J'en ai vu qui bouillonnaient à deux pas de la *Fire hole river* et du lac de Yellowstone. Une même jaillissait dans un rocher arrondi, baigné par les eaux du lac et l'on pouvait facilement, sans changer de place et en se bornant à tourner sa ligne, pêcher la truite d'un côté et la faire cuire de l'autre.

D'autres sources rongent les couches de pierre qu'elles traversent, descendent en cascade et forment par leurs dépôts d'étonnantes terrasses. Telles sont les terrasses de Mammouth. L'eau qui demeure stagnante dans les bassins a de superbes reflets, ici d'un vert clair, là d'un bleu de ciel; au coucher du soleil elle apparaît irisée des plus riches nuances.

Enfin de très bizarres sources sont celles qui ont été appelées des *paint pots* ou des pots à couleur. D'un côté elles remuent une vase blanche comme l'albâtre, d'un autre côté une vase du plus beau rose. Ce sont des sources panachées. Dans les deux flaques de boue blanche et de boue rose éclatent des milliers de bulles. Pareils seraient de vastes réservoirs de couleurs placés sur une fournaise ardente et constamment en ébullition. Sur les bords la vase s'est durcie; elle est presque aussi résistante que la pierre.

Ces geysers et ces sources d'eau chaude forment une des principales attractions du parc de Yellowstone. Leur nombre et leurs proportions sont plus considérables dans cette région que partout ailleurs. Et jamais terre n'a mieux mérité que celle-là de s'appeler la *Terre du feu*.

A table dans un hôtel américain

A l'entrée de la salle à manger on remet sa canne et son chapeau à un nègre qui les reçoit en souriant et vous ouvre brusquement les deux battants de la porte.

La salle à manger est une salle immense dans tout hôtel qui se respecte. Elle est toujours éclairée à la lumière électrique. Les lampes incandescentes d'Edison courent le long des poutrelles du plafond et accentuent les lignes de son dessin.

Il n'y a pas de cheminée, car on chauffe à l'eau chaude ou à la vapeur, et les appareils de chauffage, formés d'un certain nombre de tuyaux disposés en parallèles, sont placés dans les coins de la salle.

Les repas n'ont pas lieu à heure fixe, à table d'hôte. Mais ils doivent être pris entre des heures déterminées. Ainsi on déjeune ou l'on *breakfaste* le matin de 7 à

11 heures. On *lunche* de midi à 2 heures. Le soir on dîne de 6 à 8 heures.

Tous les jours et à chaque repas, les hôteliers se donnent le luxe d'imprimer une nouvelle carte de menu. C'est un carton qui ne manque pas d'élégance avec, au coin supérieur, en lettres dorées ou colorées, le nom de l'hôtel.

La liste des mets est toujours très longue.

Le matin, au *breakfast*, on commence par se charger l'estomac. D'abord des fruits, du melon d'eau, des raisins ou des fraises arrosées de crême de lait. L'Américain est grand amateur de fruits; il en exige dès qu'il s'éveille; c'est que les fruits de son pays sont excellents et de nature à lui ouvrir l'appétit. Arrivent ensuite deux plats substantiels. Souvent on termine par des crêpes au sirop ou de la marmelade d'orange. Comme boisson on prend du café, du thé ou du chocolat. Le thé est régulièrement détestable.

Le midi on reçoit en guise de *lunch* un véritable dîner. Pendant le *lunch* on boit de l'eau glacée.

Six heures venues on se remet à table, c'est le *dîner*. Le potage — un poisson — un rôti — une espèce de volaille. Au dessert on vous apporte une colossale glace (*ice cream*), des petits gâteaux secs, des fruits. Pendant le dîner on continue à boire de l'eau glacée.

La cuisine américaine laisse, presque partout, grandement à désirer, même pour des palais qui ne prétendent pas à la délicatesse de Brillat-Savarin. Le potage se compose de la plus petite dose possible d'extrait de viande délayée dans le maximum d'eau bouillante. Le poisson est accompagné d'une méchante sauce, la viande dure, pleine de nerfs; la volaille paraît appartenir à une race nouvelle, dénuée de toute chair; les légumes reçoivent une préparation qui rappelle probablement la cuisson des Indiens, et les pommes de terre n'abandonnent jamais leurs robes de chambre.

Ce qu'il y a de meilleur, ce sont les glaces et les fruits. La corbeille que l'on place sur votre table contient de belles poires, jaunes et succulentes, des pêches roses et savoureuses, des raisins blancs, musqués et très délicats.

Quand l'Américain est à table, il est tout à la besogne et il en perd la parole.

On a étalé devant lui en éventail la viande et les légumes répartis dans une infinité de petits plats. Il ne réunit jamais deux choses sur son assiette. Mais il va, armé de sa fourchette et de son couteau, constamment d'un petit plat à l'autre. C'est un vrai pique-plats.

S'il apparaît assez glouton sur le chapitre de la nourriture, il a tous les dehors, au moins dans la salle à manger, de l'être le plus sobre qui existe dans la création.

Toujours de l'eau, rien que de l'eau glacée!

Pas de bière, cela le ferait envisager comme un Allemand, et cependant les bières du pays, des immenses brasseries de St Louis et de Milwaukee, sont excellentes et peuvent rivaliser avec les meilleures bières de l'Europe.

Pas de vin non plus. Pas de vin de France parce que, coté à 2 ou 3 dollars, il est inabordable pour les bourses ordinaires et qu'il ressemble souvent plutôt à du vin fabriqué qu'à du jus de raisin, soit par suite de la traversée, soit par suite de quelque péché originel. Le vin de Californie pourrait être avantageusement servi. Mais la réputation des bonnes marques commence seulement à se faire et le pli est déjà pris dans la nation de ne prendre que de l'eau. Enfin ce pauvre vin de Californie a un défaut capital, qui le fait écarter des cartes de tous les grands hôtels de l'est ; il est à bon marché et dès lors ne mérite plus aucune considération. Le palais, comme l'intelligence de l'Américain, juge trop souvent des choses à la pierre de touche du dollar.

Le service est réservé aux nègres dans la grande majorité des hôtels.

Revêtu de sa jaquette courte en alpaga noir et d'un long tablier blanc, le nègre qui a été désigné pour le service de votre table, commence ordinairement par vous jeter un regard de mauvaise humeur. Est-il permis de venir le déranger, le troubler dans son *far niente* et accroître sa besogne?

Il ne vous présente pas, il vous jette le menu du jour. Il saisit votre verre et vous le rapporte rempli de glace avec, au fond, une gorgée d'eau. Il laisse tomber votre couvert quelque part à votre portée. Puis immobile il attend près de votre chaise, distrait, les yeux fixés sur les autres tables et sur ses compagnons.

Vous indiquez votre choix et, suivant les habitudes de plusieurs hôtels, vous commandez d'une haleine tout votre repas jusqu'au dessert.

Le nègre va d'un convive à l'autre écouter la litanie des préférences; il a bonne mémoire et se trompe rarement.

Il n'est pas d'usage que deux personnes, fussent-elles mari et femme, père et fils, commandent la même suite de plats. Cela paraîtrait une atteinte à l'indépendance des goûts individuels et cela jetterait le nègre dans un certain étonnement.

Le nègre part et vous n'avez qu'à vous armer de patience jusqu'à son retour.

Aucun moyen de réclamer. Il n'y a pas de sonnette à votre disposition ; les autres garçons qui circulent dans vos environs sont étrangers à votre service. Frapper sur votre verre ou sur votre assiette, interpeller à haute voix serait contraire à toutes les convenances.

Parfois, pour vous permettre de passer agréablement le temps de l'attente, on place devant vous un verre d'où émergent de longues tiges retombantes de céleri cru. « Croquer le céleri », ce devrait être une expression

américaine pour exprimer les impatiences d'un ventre affamé.

Le nègre reparaît, les mains levées à la hauteur des épaules et portant un immense plateau sur lequel se trouvent rangés et étagés tous les plats de votre commande.

En un instant vous êtes environné d'une multitude d'assiettes et de petites soucoupes de tous les genres.

Allez y gaiement, picorez à l'américaine, vous êtes servi!

Avez-vous demandé des œufs à la coque? Vous verrez le nègre tripoter sur la table voisine, casser vos œufs dans un grand verre, ses doigts noirs brisant la blanche coquille et s'éclaboussant d'un beau jaune.

Si vous êtes plusieurs, entretenez vous le moins bruyamment possible, car les Américains — et en ceci ils ont le juste sens du bon ton — détestent les conversations tapageuses. Ils ont en médiocre estime les gens qui croient acquérir de l'importance en parlant toujours pour la galerie.

Mais, si bas que vous causiez, vous aurez toujours un auditeur étranger, ce sera le nègre qui vous aura servi et qui, les bras croisés, demeure près de votre table.

Plus votre récit deviendra intéressant, plus vous le verrez se rapprocher. Il osera même se planter près de votre chaise et incliner la tête pour ne rien perdre de ce que vous dites.

Je montrais des timbres américains assez rares à un de mes compagnons de voyage. — « Tiens, interrompit le nègre, mais je n'ai pas encore vu ces timbres-là! » Et il se pencha sur mon épaule pour mieux regarder. — « Ma foi, me dit en français mon compagnon, je crois que nous devrons tout à l'heure offrir une chaise à notre nègre! »

San Francisco et les Chinois

San Francisco, hier une petite bourgade de pêcheurs, la reine du Pacifique aujourd'hui, occupe une situation admirable, peut-être la plus belle des Etats-Unis.

L'Océan pénètre en cet endroit dans les terres par une passe étroite qui s'appelle la Porte d'or, *Golden Gate*, et se répand en une large baie, parsemée d'îlots. Au nord, de hautes montagnes et d'arides rochers. Au sud, entre l'immense Océan du dehors et le petit Océan de l'intérieur, des collines sablonneuses sur lesquelles San Francisco s'étage en multiples gradins, la face tournée du côté de la baie.

C'est un magnifique port naturel. Les steamers et les voiliers sont alignés le long des quais; à quelques brassées du rivage sont ancrés des navires de guerre.

Presque toutes les maisons de la ville sont en bois. Il y a, dans la grande artère de *Market-Street*, d'énormes constructions en pierre, mais elles apparaissent comme de riches exceptions, destinées à confirmer la règle. Parcourez les quartiers où s'élèvent les résidences, ce ne sont partout que demeures et palais de planches.

Pourquoi?

On m'en a donné deux raisons. On m'a dit que le sol était mouvant, que les tremblements de terre étaient à craindre et que les édifices en bois résistaient mieux que les bâtisses de pierre aux oscillations et aux secousses. D'autres m'ont déclaré que l'économie jouait un grand rôle dans le choix des matériaux de construction, que les pierres coûtaient cher et que le bois était pour rien.

Quoiqu'il en soit, je ne féliciterai pas les architectes de San Francisco. Ils n'ont pas su tirer parti de leurs éléments et ils se sont mis martel en tête pour donner le change aux touristes. En gens tout honteux de leur pauvreté et qui cherchent à dissimuler leurs moyens,

ils ont bâti avec du bois comme on bâtirait avec des briques ou avec de grandes pierres blanches. Le long de larges avenues sont alignées de magnifiques habitations, les unes rappelant la renaissance italienne, les autres d'un style français moderne avec des toits Mansard; elles ne dépareraient pas un des grands boulevards de Paris. Approchez et regardez; les escaliers et les porches sont en bois, les murs sont en planches, les ornements qui surmontent l'ouverture des fenêtres ou qui courent au-dessous de la corniche sont ciselés dans des madriers. L'imitation est fidèle, si fidèle même qu'elle ferait croire qu'à San Francisco le triomphe des architectes est de déguiser leurs matériaux.

La merveille de ce genre m'est apparue sous les dehors d'une église gothique avec rosace au-dessus du porche et deux clochers élancés, à pinacles aux angles. De loin on eût été tenté de penser à un édifice que la piété des contemporains avait voulu léguer à la postérité. Hélas! on constatait de près qu'on était en face d'une méchante baraque en planches et on maudissait son erreur, jurant qu'on ne se laisserait plus séduire par de majestueuses proportions.

La cité des résidences et le quartier chinois sont construits sur des collines. Les rues ne se composent que de montées et de descentes. Quand, le front humide, s'épongeant, on est arrivé à escalader une côte raide, on a pour toute consolation le plaisir de voir qu'il faut redescendre dans une profonde vallée pour recommencer aussitôt après une ascension aussi rude que la précédente. C'est le jeu des montagnes russes, perpétuellement renouvelé.

Par compassion pour les pauvres piétons on a sillonné ces rues montantes de nombreuses lignes de tramways. Il y en a toujours quelques-uns grimpant, descendant avec une légèreté et une rapidité étonnantes. Leur va-et-vient est si brusque qu'à distance on croi-

rait à des funiculaires en route pour des plateaux supérieurs.

Ces tramways sont d'un système particulier qui est né, je crois, à San Francisco ou qui y a reçu pour la première fois une large application et qui, depuis lors, s'est successivement étendu à plusieurs villes américaines. Ils sont conduits par des câbles qui courent sous les rues. Les câbles sont faits de fils de fer tressés; ils sont sans fin; ils viennent sous l'une des voies et repartent sous l'autre. Le mouvement leur est imprimé par de fortes machines installées dans divers quartiers. Pas de difficulté pour les placer, les rues sont toujours droites. Au milieu de la voie, entre les deux rails, il y a une fissure. A l'avant du tramway se trouve une tige qui passe par cette fissure et porte à l'extrémité un appareil permettant, au moyen du rapprochement ou de l'écartement de deux roues, de serrer le câble, de le pincer ou de le lâcher, de le laisser passer. Si le câble est saisi, il entraîne dans son mouvement la tige et la voiture. Si on l'abandonne et si on tourne le frein, la voiture s'arrête.

San Francisco n'a guère de monuments. Ce qu'il faut y voir, c'est la nature, la splendeur du site, c'est le beau passage de *golden gate* avec les *seal rocks*, c'est le quartier chinois.

Vous prenez un petit tramway à vapeur et vous vous dirigez vers l'Océan. La route contourne diverses collines, transformées en cimetières et où les monuments de marbre apparaissent comme de blanches aiguilles piquées dans un fond de verdure. Bientôt vous arrivez aux falaises de la porte d'or.

A votre droite s'étend la grande nappe de l'Océan, devant vous le détroit ou la passe qui unit l'Océan à la baie; à votre gauche, semblable à une véritable mer, cette baie intérieure, avec son horizon de montagnes aux contours vagues et vaporeux. Les flots reflètent toutes

les nuances que peut offrir la couleur bleue. L'Océan est d'un bleu tendre, discret; le détroit d'un bleu franc, nettement prononcé, la baie intérieure d'un bleu intense, écrasé, véhément. Autour de vous la terre et les rochers, ainsi que les falaises qui s'avancent de l'autre côté de la passe, sont d'un jaune brûlé par le soleil avec des hachures brunes. Lorsqu'on admire ce ravissant paysage, on rêve à des turquoises et à des saphirs enchâssés dans une monture de vieil or.

Ma pensée s'est naturellement reportée vers les spectacles analogues que j'avais vus en Orient et je me suis dit que San Francisco pourrait devenir un jour la Constantinople de l'Amérique du Nord.

A l'angle formé par les falaises de la porte d'or et par la côte du Pacifique, un riche négociant de la contrée, M. Sutro, a construit une petite villa, entourée d'un jardin religieusement soigné, de pelouses perpétuellement arrosées, de grandes allées de sapins, de parcs aux dessins variés, de bouquets de fleurs et de plantes panachées. Uue terrasse ornée d'une profusion de statues est le rendez-vous des promeneurs. Accoudé sur la balustrade, vous parcourez du regard l'étendue de la plaine d'eau, vous vous plaisez à suivre les steamers qui font route vers le Japon et la Chine, ou ceux qui partent vers l'Amérique méridionale et vers l'Europe. A vos pieds un petit hôtel avec l'enseigne : *cliff house.* Quelques mètres plus loin, tout en bas, une série de rocs qui s'avancent dans la mer et au-dessus desquels tournoient, leurs ailes blanches étendues, de nombreuses mouettes. Ces rocs portent le nom de *seal roks;* ils sont couverts et entourés de centaines de gros lions de mer, les uns à la peau brune, les autres à la peau grise tachetée de noir et de blanc. Ces animaux prennent là leurs ébats et jettent des cris puissants et plaintifs. Il y en a de très grands qui n'ont pas moins de quatre mètres de long. Dans l'eau ils ressemblent à des phoques

gigantesques; ils s'élancent comme d'un bond sur les bords des rocs, se redressent, se balancent appuyés sur leurs queues et s'avancent par soubresauts, s'aidant de leurs nageoires.

Lorsque les heures du soir approchent, les montagnes passent du gris-rouge au violet. Lentement le soleil descend à l'horizon dans les eaux du Pacifique précisément en face de la porte d'or, vers laquelle il converge ses derniers rayons et concentre son rouge flamboiement. Et, à mesure que le calme se fait, le bruit des vagues semble augmenter. Les cris longs et pénibles des lions de mer qui se pressent autour des rocs paraissent devenir plus aigus, plus poignants; on croirait une meute de chiens qui hurlent les funérailles de l'un des leurs.

Tout s'éteint sur l'Océan, dans le port, dans la ville; petit à petit le mouvement des rues diminue, les tramways se font rares.

Et pendant que la léthargie se répand avec l'ombre sur la terre et sur l'eau, un quartier situé au cœur de la cité se réveille tout à coup, s'agite, prend une vie nouvelle. On y allume des lanternes de papier, rouges et jaunes; les hommes sortent, se promènent; les magasins se remplissent de visiteurs. C'est le quartier chinois.

Les Chinois sont les derniers venus sur la terre américaine. Avant 1850 ils ne tenaient aucune place dans la statistique des émigrants; il n'en était arrivé que deux de 1821 à 1830, huit de 1831 à 1840, trente-cinq de 1841 à 1850. Puis tout à coup, comme si on avait au son du tambour battu un rappel, des troupes compactes se présentent de 1850 à 1860; ils sont 41,397. C'est le premier flot d'une marée montante.

Entassés dans leur patrie, les Chinois ne parviennent que difficilement à y gagner par mois un salaire de 4 dollars (ou 20 fr.); ils se nourrissent de riz et de thé suffisamment pour ne pas mourir, trop peu pour

vivre. Les Etats-Unis sont vraiment pour eux le pays de l'or. Ils travaillent dans les mines, dans les entreprises de chemins de fer, dans les fabriques de cigares; ils acceptent les emplois les plus dédaignés et ils ramassent 10 à 15 dollars par mois. Ils ont même conquis le monopole de la blanchisserie du linge : les familles américaines font blanchir chez elles, mais tout le linge des hôtels et des voyageurs va aux buanderies chinoises et revient superbe de blancheur et d'apprêt, avec quelques caractères chinois dissimulés dans un coin ou sous un pli.

Leur émigration a été stimulée par des compagnies maritimes, intéressées à leur transport.

Des nuées de jeunes gens sont arrivés; la plupart sont restés sur les côtes de la Californie, ils y trouvaient de l'ouvrage et s'éloignaient le moins possible de leur patrie. Le petit nombre a poussé plus avant et s'est dispersé dans les divers états de l'Union. A New-York ils sont aujourd'hui 3000.

Partout où vous les rencontrez leur silhouette est la même.

Généralement petits de taille, un chapeau de feutre noir, plat et à larges bords, une veste de drap bleu assez ample et à larges manches, des pantalons flottants de la même étoffe, aux pieds des sandales, le teint jaune pâle sans une nuance de rose, les traits mous et la chair flasque, les sourcils rasés et les yeux brillants, toujours la face glabre et toujours une longue tresse de cheveux noirs pendante sur le dos.

Il y a je ne sais quelle raideur saccadée dans leurs mouvements. En public on les dirait gênés de leurs bras et de leurs jambes; ils se blottissent dans les coins des tramways et immobiles ils regardent fixement, sans mot dire, tout ce qui se passe autour d'eux.

San Francisco est leur capitale américaine. Maison par maison, ils ont conquis un quartier dans un des

beaux endroits de la ville. Ils sont là plus de 25,000.

A travers des vitres grises de poussière, vous apercevez les négociants qui arrangent leurs magasins, les uns nu-tête, les autres avec une calotte noire surmontée d'une petite floche. A côté des rayons sont suspendues de longues bandes de papier rouge ou blanc, couvertes de caractères chinois. Plusieurs magasins de comestibles offrent, à leur devanture, des poulets enveloppés d'une graisse sale. Ici c'est un orfèvre ou un horloger qui travaille patiemment à la clarté d'une petite lampe; là c'est un droguiste qui vend, parmi toutes sortes de médicaments bizarres, des lézards désséchés et empalés, avec lesquels on doit obtenir une décoction infaillible contre les rhumatismes. Plus loin un grand restaurant chinois où l'on vous sert de l'excellent thé dans des tasses lilliputiennes et où l'on vous présente des fruits et des sucreries de la Chine..

Voici une maison d'assez belle apparence; au-dessus du balcon se balancent de grandes boules de papier rouge; une inscription surmontant la porte nous apprend que nous sommes à un temple. C'est même le principal des quatorze temples chinois de San Francisco; il s'appelle le Lung-Kong-Kung-Saw. Au haut de l'escalier nous achetons des bâtons d'encens pour payer notre entrée et nous pénétrons dans une grande place à demi obscure. Près des murs et au plafond, c'est une profusion de lanternes, d'ombrelles de soie, de tablettes chargées d'inscriptions pieuses. Il y a trois autels; le fond du plus imposant est occupé par une espèce de retable doré, devant lequel a été placée la statue accroupie et grotesque de la divinité.

On ne prêche pas dans ce temple, on n'y donne pas d'instruction religieuse. Mais le fidèle vient y faire sa prière et allumer sur l'autel des cierges et des bâtons d'encens; parfois même il dépose en offrande, dans de petites coupes, du vin et de la viande rôtie.

Pas de prière en commun; pas de services religieux à une heure spéciale. La religion est individuelle. Le Chinois a-t-il quelque entreprise nouvelle à tenter ou un voyage à faire, ou se trouve-t-il hésitant entre deux partis, il a soin de consulter ses dieux et ses saints patrons. Après avoir mis ses offrandes sur l'autel, il expose sa demande et attend la réponse de ce que nous appellerions un jeu de pile ou face. Il laisse tomber sur le sol, à diverses reprises, deux minces lames de bois, et il interprète la réponse céleste d'après le nombre de fois que ces lames ont montré le même côté. Que si l'interrogation appelle autre chose qu'un oui ou un non, si elle ne forme pas une alternative, s'il importe d'obtenir une consultation compliquée, alors on apporte le grand livre écrit en vers chinois et qui contient de nombreuses réponses, toutes numérotées. On secoue une boîte remplie de petits morceaux de bambou portant des chiffres; le morceau qui tombe indique le numéro de la réponse qu'il convient de déchiffrer dans le livre.

L'entretien du temple est à la charge des fidèles qui pratiquent. On ne peut acheter les objets que l'on offre que dans le magasin placé à l'entrée et chaque année ce magasin est mis aux enchères. Le produit de la location suffit aux besoins du culte; il atteignait, en 1890, dans le grand temple de San Francisco, 12,365 dollars, soit 61,825 francs.

Les communautés chrétiennes ont essayé de convertir ces disciples de Confucius, mais leurs efforts restent sans succès. Le zèle des prêtres se trouve arrêté par un refus absolu d'entendre et de discuter.

Ces masses d'hommes venus du céleste empire ne sont pas et ne veulent pas devenir des citoyens de la libre Amérique. Si dure que soit l'existence dans leur patrie, si arriérée que puisse y apparaître la civilisation matérielle, les Chinois sont convaincus de la su-

périorité de leur race; ils maudissent la mauvaise fortune qui les oblige à se faire les pénibles ouvriers des blancs; ils ont la ferme résolution d'amasser un pécule et de retourner le dépenser au milieu de leur famille près de la tombe de leurs pères. Ce ne sont pas de vrais émigrants, mais des voyageurs qui conservent vivante l'image de la patrie et qui n'abandonnent jamais l'esprit de retour. Ils ne fondent pas de familles; ils arrivent jeunes, célibataires; il n'y a presque pas de femmes parmi eux. Ils se pressent aussi nombreux que possible sous le même toit. Pas de frais d'installation, pas de luxe, que dis-je, pas d'entretien ni de propreté. Les maisons de San Francisco qu'ils occupent, paraissent tomber en ruine; on les croirait inhabitées, livrées aux rats, si on n'en voyait sortir de temps à autre de nombreux êtres humains. Dans la rue on nous montrait, au-dessus d'un étalage de fruits, une guérite de bois suspendue et comme collée à la muraille; c'était la boite où le marchand avait élu domicile et où il grimpait tous les soirs. Près de Monterey, dans cet endroit charmant où règne le printemps éternel, aux bords de la mer s'élèvent quelques méchantes huttes, à peine convenables pour servir d'abri au bétail; c'est la résidence de la communauté chinoise.

Qu'importe à cette population sa triste condition momentanée! Elle a vécu de misères dans sa jeunesse et échappé avec peine aux horreurs de la famine. Maintenant elle compte les jours de son exil; chaque soir elle fait le calcul des dollars qu'elle a accumulés et elle s'endort rêvant au sol natal qu'elle a quitté hier et qui demain sera pour elle la terre promise.

On a constaté que sur 223,000 Chinois arrivés aux Etats-Unis avant 1876, 20 % étaient morts en Amérique et que 93,273 étaient retournés chez eux.

Depuis des années, l'opinion s'est insurgée et elle a dénoncé les envahissements de la « peste jaune ».

Les ouvriers indigènes ont protesté. Il y eut de l'agitation à San Francisco, des troubles dans le Wyoming. La Californie prit alors des mesures de défense, et comme on en contestait la constitutionnalité, le Congrès intervint et ferma la barrière aux émigrants chinois. Une loi fédérale fut votée en 1882 pour une durée de dix années; elle fut renouvelée en 1892. Des dispositions de rigueur furent même prises et sanctionnées de la menace de l'expulsion. Mais, par crainte de représailles, on hésite à les appliquer dans toute leur sévérité et l'on parle aujourd'hui de nouveaux arrangements internationaux.

En vérité il ne s'agit pas là seulement d'un problème économique; il y a aussi un péril social. Le Chinois demeure réfractaire à la civilisation telle que nous la concevons; il ne comprend pas nos idées religieuses, morales, politiques. Laissez-le passer, laissez-le faire, il arrivera en masse, il se répandra dans tout l'ouest, il finira par éteindre la flamme du progrès. La société moderne risque de périr étouffée sous les scories chinoises comme la brillante cité de Pompéi fut ensevelie jadis sous les cendres du Vésuve.

5 jours 12 heures 7 minutes

C'était sur l'Océan, le jeudi 2 novembre 1893, vers 9 h. 1/2 du soir. Les passagers du *Campania* causaient tranquillement dans le grand salon. Un jeune homme chantait une romance américaine que sa jeune femme accompagnait au piano. Des mariés de la veille en voyage de noce. Tous deux soulignaient avec amour les paroles du poète qui exaltaient la fidélité et promettaient une félicité sans fin. Mais ils étaient isolés au milieu du public; personne ne songeait à eux, ni n'écoutait cet accent mélodieux que la musique de leurs

âmes imprimait tout à coup à une vulgaire romance; l'attention était ailleurs.

On parlait de la traversée qui touchait à sa fin, de ce magnifique steamer sur lequel on naviguait depuis le samedi matin, de ses installations qui offraient place pour 2000 voyageurs et 400 hommes d'équipage, de sa puissante machine qui avait une force de 30,000 chevaux, des journées claires et sereines que l'on avait passées sur le pont, à demi renversé dans des chaises longues, contemplant l'éternel remous des vagues et l'immensité de l'Océan. Le midi, le capitaine avait dit à table qu'il espérait arriver avant minuit aux côtes de l'Irlande. Chaque jour le steamer avait fait des trajets énormes variant de 490 à 505 mille anglais, il avait marché à une vitesse moyenne de 34 kilomètres à l'heure. Subitement on entendit des clameurs au dehors : « Une lumière! Un phare! » On allait arriver à la terre. Et tout le monde de se précipiter à l'avant du navire. Une légère brise, fraîche et humide, caressait le visage; sous le ciel scintillant de mille feux, clapotait l'Océan dans une ombre noire et épaisse. Tout au loin, sous les dernières étoiles, à notre gauche, apparaissait d'instant en instant la clarté fugitive d'un phare tournant. Un peu plus tard, devant nous, s'éleva lentement des eaux une étoile de première grandeur et nous courions à toute vapeur droit sur sa trace lumineuse : c'était le grand phare de Fasnet. On alluma des torches; le capitaine ordonna de faire partir quelques fusées.

Le *Campania* avait franchi la distance qui sépare le phare de Sandyhook sur la terre américaine du phare de Fasnet sur la terre d'Irlande en cinq jours 12 heures, 7 minutes. Il battait tous ses devanciers, il tenait le record.

Les passagers étaient heureux comme des enfants; sains et saufs ils arrivaient à la fin de leur voyage; ils allaient embrasser leurs parents, revoir leur patrie

et ils pourraient se vanter, dans un mouvement d'innocent orgueil, d'avoir fait la traversée la plus rapide qui eût jamais été faite.

Mélancolique, j'errais sur le pont et je songeais au premier voyage d'Amérique accompli en 1492, à ces 70 jours de course aventureuse, agitée et inquiète, pleins de misères et de périls. Je songeais à ces trois pauvres caravelles à peine plus grandes que des coquilles et où grondaient en d'incessantes colères les impatiences et la rébellion. Je songeais à ce Christophe Colomb convaincu et audacieux que rien ne lassait, ni n'arrêtait, qui crut courir à la découverte de la côte de l'Asie et des Indes occidentales, qui fut payé par son siècle de noire ingratitude, mais dans lequel la postérité a salué le navigateur de génie qui a presque doublé le domaine terrestre de l'humanité.

J. VAN DEN HEUVEL

LE TRAITEMENT DES INCORRIGIBLES

ETUDE D'ANTHROPOLOGIE CRIMINELLE

DEUX sciences, la médecine et la science du droit, paraissent, à première vue, tellement distinctes qu'on pourrait les classer aux deux pôles de nos connaissances humaines. Et cependant, que de points de contact, que d'études convergentes, que d'objectifs communs!

Si le médecin étudie l'homme au point de vue de la pathologie physique, le juriste l'étudie au point de vue de la pathologie morale.

Si le médecin recherche la cause de la maladie, le moyen d'en guérir l'homme souffrant et de préserver de la contagion les agrégats humains, le juriste, lui, s'occupe de la pathogénie morale, de l'amendement du coupable.

Lui aussi fait œuvre de préservation sociale, soit qu'il provoque un effet d'exemplarité paralysant toute tentative d'imitation, soit qu'il étudie la suppression des causes premières de l'infection criminelle.

Nombreux sont les rapports du droit et de la médecine.

Jadis le magistrat ne recourait aux lumières du praticien que dans les cas d'expertise médicolégale au sens étroit du mot. S'agissait-il de constater la

cause d'un décès suspecté, de faire une vérification toxicologique, d'examiner des blessures et leurs conséquences, le médecin apportait à la justice le concours d'un témoignage éclairé, basé sur des déductions techniques.

Depuis vingt ans, une pléiade de penseurs, remplis de généreuse initiative, enthousiasmés à la vue des horizons nouveaux, inexplorés, que l'étude de l'homme criminel ouvrait aux regards du physiologiste, du psychologue et de l'aliéniste, créèrent une science nouvelle, l'*Anthropologie Criminelle*. Née d'hier, elle étonne à ce jour le monde juridique et médical par la multiplicité de ses recherches scientifiques.

Répondant par une initiative parallèle, la science criminaliste sortit de l'ornière classique, tendit la main à la physiologie moderne et devint franchement déductive.

Un progrès immense se réalisa.

La méthode expérimentale, à laquelle les sciences physiques doivent leurs découvertes les plus brillantes, est appliquée aujourd'hui à l'étude de la criminalité chez l'homme.

L'examen des phénomènes de l'hypnotisme et de la suggestion, la recherche de la part que peuvent revendiquer ces états pathologiques dans la genèse des nombreux crimes ou délits, viennent jeter une lumière nouvelle sur la grave question de la responsabilité.

Fixer la responsabilité d'un sujet donné, se rendant coupable d'une infraction déterminée, paraît au profane la chose au monde la plus simple. Et cependant, cette responsabilité est variable d'individu à individu et modifiée par une série de facteurs personnels, héréditaires, sociaux.

Considérons, en effet, la Société humaine comme un organisme vivant, chaque individu comme une des cellules de cet organisme; toutes ces cellules fournis-

sant leur apport au développement de la collectivité; celle-ci à son tour répartissant à chaque individualité un dividende de bien-être matériel et moral.

Toute influence, de nature à modifier l'harmonie de l'ensemble social, aura son retentissement positif ou négatif sur les constituants élémentaires primordiaux.

En retournant la proposition : toute modification d'activité des cellules composantes exercera sur la masse un effet fonctionnel plus ou moins sensible, en raison directe du nombre d'éléments affectés, et proportionnel à la force qui les incite.

Dans notre société moderne, le crime constitue à la fois un trouble personnel de l'individu en même temps qu'un fait social.

C'est-à-dire que, dans l'appréciation de l'imputabilité, il faut tenir compte de deux espèces de facteurs : de ceux dépendant de l'individu lui-même, tempérament, constitution, état mental actuel; de ceux dépendant de la société, éducation, milieu social, opinion publique, développement intellectuel de l'époque, état des luttes politiques, etc.

Aussi pouvons-nous classer les délinquants en plusieurs séries. Les plus nombreux ne commettent un délit que par exception. Ils n'agissent point en vertu d'instincts vicieux, mais plutôt sous l'influence de circonstances exceptionnelles, ayant dominé leur esprit d'une manière passagère.

Celui qui dans un moment d'ébriété jette un objet mobilier à la face d'un homme qui tantôt était son compagnon de plaisir; celui qui, poussé à bout de patience par des tracasseries quotidiennes, dans un moment d'oubli, tire le couteau et blesse l'importun persécuteur; celui qui, pressé par la faim, enlève à l'étal d'un marchand des denrées comestibles, ou commet un vol avec effraction pour se procurer des ressources : voilà autant de criminels d'occasion, agissant sous l'empire de cir-

constances accidentelles. Ces délinquants s'en tiendront généralement à une infraction, la récidive chez eux sera très rare, l'oblitération du sens moral a été chez eux fortuite et passagère, leur amendement s'opère rapidement, les peines afflictives que leur réserve le code pénal ont sur ces délinquants un effet d'intimidation largement suffisant.

Chez certains délinquants, l'infraction est la conséquence des circonstances extérieures plutôt que de l'individualité de l'auteur du délit.

Chez d'autres, au contraire, l'action de l'individualité de l'auteur a surpassé celle des circonstances extérieures.

Que voyons-nous en pratique?

Tel misérable, poussé par la faim et par des privations ayant duré de longues semaines, commet un abus de confiance, un faux en écriture, un détournement de valeurs à lui confiées; telle malheureuse, ayant escompté une promesse de mariage, fallacieusement énoncée par quelque Don Juan, immole, l'infortunée, à la peur de la honte le fruit d'un malheureux amour; tel mari offensé demande à la balle homicide, justice contre l'infidèle; tel négociant, séduit par l'âpre passion du gain, sacrifie à l'occasion favorable et au lucre alléchant, une conscience élargie déjà par les tristes déboires du commerce : voilà des gens, honnêtes jusque lors, mais que les circonstances extérieures, victorieuses de leurs volontés affaiblies, ont poussé sur la route du crime.

L'individualité de ces délinquants d'occasion ne s'écarte guère de celle de la moyenne de l'humanité : un de nous oserait-il affirmer qu'il ne succomberait pas à une tentation très puissante? « Que celui d'entre nous qui est sans péché jette la première pierre. »

Dans les cas que nous venons de citer, le crime n'apparaît point comme la conséquence d'un penchant enraciné. Ce n'est qu'un triste épisode dans la vie de

l'auteur de l'infraction. A peine est-il commis, que déjà, au souvenir du délinquant, il apparaît comme un acte étrange et parfois inexplicable Aussi le repentir suit de près l'acte blâmable, l'aveu sincère est de règle, le coupable assure que l'acte restera isolé et ne se reproduira plus. Il est rare d'ailleurs que des circonstances identiques à celles ayant déterminé le crime se reproduisent.

Et, si elles se reproduisaient, le souvenir de l'acte et des circonstances désagréables qui l'ont suivi sous forme de repentir ou de remords, ce souvenir donnerait au délinquant tenté à nouveau la force de résister au penchant criminel.

Chez les malheureux, faisant le mal non point sollicités par des causes extérieures, mais entraînés par une impulsion vicieuse permanente, les circonstances dépendant du « non moi » cèdent le pas à l'individualité du criminel. Ce n'est point l'occasion qui crée le délinquant, c'est le délinquant qui cherche l'occasion.

Si le premier est excusable, tout au moins de par les circonstances atténuantes, le second ne l'est jamais.

Tels les voleurs de profession, étudiant la chronique judiciaire et les faits divers des journaux, pour se perfectionner dans l'art de faire des victimes; les adroits filous exploitant dans les revues financières la naïveté de la petite épargne; les lanceurs d'affaires, les agents de diffamation et de chantage, les usuriers, les placiers d'enfants gênants et leurs complices, les faiseuses d'anges, les proxénètes et leurs agents recruteurs à divers degrés, les souteneurs : tous ceux, en un mot, pour qui l'avidité des jouissances et la sensualité, la brutalité et la violence, la méchanceté et la vanité, la légèreté et l'étourderie, la passion politique poussée jusqu'au fanatisme, devien-

nent des causes profondes et permanentes de délits.

Pour eux la perpétration d'actes mauvais, devient une habitude, une seconde nature. On pourrait dire que l'état normal de ces malheureux est d'être en puissance criminelle.

Le moraliste, parcourant les prisons, s'adresse à ces délinquants de nature, il est effrayé de constater l'absence de sens moral, *la mort de l'âme*. Remontre-t-il à ce misérable l'iniquité des actes qu'il a posés, lui n'y voit rien que de très naturel, il n'y voit que de son moi, il ne se repent pas. Sa peine expirée, il récidivera fatalement. Malgré toutes les promesses d'amendement, qu'il formule en prenant congé de ses hôtes pénitentiaires, il sent parfaitement que le crime l'attire, comme de son souffle magnétique l'aimant attire la brillante parcelle d'acier, que le crime, hélas! pour lui c'est la vie!

Vous me permettrez, je l'espère, de commettre une petite digression. Une opinion courante dans le monde profane assigne au criminel un type particulier, aisément reconnaissable, cachet du vice le désignant au mépris de ses contemporains. Y a-t-il un facies spécial propre au criminel incorrigible? Question très difficile et très controversée! Etant donnés, d'une part, le rôle immense que joue la musculature de la face dans l'expression des sentiments et des passions, d'autre part, la relation intime qu'on observe entre les traits de la face humaine et les fluctuations de l'âme; pourra-t-on en conclure que les passions ressenties habituellement par un individu déterminé impriment à son visage un caractère spécial permettant au physionomiste de diagnostiquer la passion dominante habituelle?

En d'autres termes, la physionomie d'un homme

orgueilleux, autoritaire, ambitieux, habituée à refléter des sentiments d'égoïsme et de grandeur, gardera-t-elle une empreinte de ces passions dominantes, de manière à la différencier de la physionomie du commun des mortels?

Si chaque passion a sa musculature expressive propre, il y aurait lieu de croire que celle-ci peut subir une hypertrophie analogue à celle qu'on observe chez les groupes musculaires particulièrement mis en jeu dans les diverses professions sociales.

Ainsi les muscles du bras chez le boulanger, les muscles fémoraux chez le marcheur, les muscles de l'avant-bras chez le pianiste, les muscles intercostaux et du diaphragme chez le verrier souffleur, les muscles du mollet chez le bicycliste, les muscles de l'éminence thénar chez l'écrivain, subissent une hypertrophie professionnelle appréciable.

Qu'il est dangereux cependant de juger un homme sur sa physionomie, et qu'avant de formuler une opinion, toujours grave, on y songe à deux fois.

Que de personnes honorables, d'une haute intégrité, à tous égards dignes de respect, sont affligées par la nature d'un visage désagréable qu'un observateur inexpérimenté pourrait à première vue confondre avec un type dégénéré, criminel!

Le sentiment commun des mortels, qui bien souvent est le bon sens, n'en établit pas moins un rapport entre la beauté ou la laideur du visage et la constitution morale d'un individu.

Un homme doué de belles qualités morales est généralement beau, à l'examen attentif s'entend. L'homme mauvais, méchant, haineux, vindicatif, jaloux, sensuel, porte sur les traits de son visage un caractère de laideur qui détourne la sympathie, éloigne l'amour, appelle le mépris.

Quand, avec son gros bon sens, le peuple parle de

la mine mauvaise, de la face de brigand, de la figure patibulaire d'un prévenu comparaissant en Cour d'assises, il base son jugement sur un ensemble de traits déplaisants que l'astuce habituelle, l'exercice chronique de la haine, de la vengeance, des passions mauvaises, impriment à la longue sur le visage comme le stigmate du vice.

Ceux d'entre mes lecteurs qui, comme visiteurs s'entend, ont passé par une maison centrale pénitentiaire, ont remarqué nombre de ces types que l'on n'aime pas rencontrer le soir demandant l'heure ou l'aumône d'une pincée de tabac.

Ils n'ont pas seulement, la figure irrégulière dans les traits, sans finesse, sans douceur; c'est plus, c'est la laideur extrême, la laideur repoussante, la mimique écœurante, le rictus sardonique du satyre.

Voyez ces incessantes contractions, exprimant sur cette physionomie dégénérée le jeu de tout un syndrôme de passions abominables, charriant un flot de désirs pervers, vagues immondes ballottant l'âme du criminel dans un océan de misère et de fange! Et voyez donc ce regard! Ce n'est point le rayon lumineux, limpide, soleil vivant, éclairant le miroir de l'âme pure et honnête. C'est la lueur incertaine et tremblante d'un feu phosphorescent où couvent toutes les passions sinistres.

Terne, cyniquement froid, fixe à faire frémir, hypnotique et blafard chez le criminel homicide. Louche, oblique, errant, inquiet, indécis, d'une excessive mobilité chez l'escroc, le voleur, le chevalier d'industrie. Hébété, morne, sans vie, sans force, sans énergie, abruti, sans audace, hivernale lumière glissant d'un œil vitreux, enchâssé dans de pâlottes paupières cerclées d'un bleu nauséabond et fade, c'est le regard du malheureux mercenaire, enrôlé misérable de l'armée des débauchés et des proxénètes!

Résumant nos considérations précédentes, nous pouvons conclure à l'existence de deux formes de criminalité : la forme aiguë se rencontrant chez le criminel occasionnel, la forme chronique que l'on rencontre chez le récidiviste ou criminel incorrigible.

Comment, dans la pratique, se comportent ces délinquants, lorsque les hasards de la répression les amènent devant les agents de l'autorité judiciaire?

Assistez aux audiences de nos cours de justice, vous verrez souvent, assis au banc des accusés, non seulement des délinquants en aveu, mais mieux que cela, des prévenus aussi convaincus que leurs juges de la gravité des délits, offrant réparation dans la mesure de leurs forces, rejetant toute excuse, acceptant d'avance un verdict de condamnation qu'ils estiment avoir amplement mérité.

De jeunes campagnards, sous l'émotion de libations festivales, se souviennent, l'alcool aidant, de paroles blessantes proférées à leur égard par quelque cabaretier de leur village; ils se concertent; le soir venu, ils forcent l'entrée de l'établissement, y cassent quelques méchants verres, en emportent les débris en guise de trophées, non sans avoir rudoyé quelque peu le patron, et très probablement aussi l'officier de police s'opposant à leur tentative malveillante.

N'excusons point ces violences, triste résultat de mœurs mal encore épurées, mais appellerons-nous criminels, les adolescents qui viennent de s'oublier de la sorte?

Le lendemain déjà, dégrisés par un sommeil réparateur, nos jeunes gens auront vivement regretté les incidents de cette orgie passagère. Cependant procès-verbal est dressé; aveugle, implacable, l'instruction se poursuit; quelques semaines plus tard, un sacramentel « pro justitia » leur enjoint de comparaître devant le

tribunal, chambre correctionnelle, pour s'y entendre condamner, du chef de bris de clôture, destruction d'objets mobiliers, coups et blessures, rébellion contre la police, que sais-je encore? On dirait le plus monstrueux des crimes. Les témoignages à charge sont pertinents, les coupables s'excusent mais avouent, la défense plaide les circonstances atténuantes, cependant la condamnation s'impose.

Le régime de la condamnation conditionnelle, mais largement entendue, sauvera cette situation difficile en permettant au magistrat de concilier les exigences du prestige de la défense sociale avec les nécessités de la miséricorde éclairée et moralisatrice. Mais encore une fois, nous le répétons, il ne s'agit ici que de délinquants d'occasion.

Il en sera tout autrement des récidivistes ou délinquants d'habitude.

Tout officier judiciaire, tout substitut, juge d'instruction, magistrat, tout avocat praticien, arrive à diagnostiquer aisément l'état de criminalité aigu ou chronique des délinquants soumis à leur examen.

Quand on procède à l'interrogatoire des délinquants d'occasion, la timidité, la gêne, la confusion, l'hésitation du prévenu frappent l'esprit de l'observateur.

Est-ce bien là cet individu, dont le dossier révèle des faits aussi graves? C'est à ne pas le croire!

Le récidiviste, au contraire, arrive rempli d'assurance, la tête haute, le regard plein de défi, l'œil sournois luttant d'interrogation malicieuse avec celui du magistrat instructeur; il rumine ses pensées, ne parle qu'à bon escient, discute les questions posées, reprend les témoins, étonne la défense elle-même par le spécieux de ses distinctions.

Y a-t-il au correctionnel spectacle plus écœurant que la vue de l'espace réservé au public?

Dans cette enceinte étroite, mal éclairée, aux mas-

sives barrières de bois à l'instar d'un parc clôturé; dans cette atmosphère confinée, remplie d'émanations de vêtements malpropres, et d'air expiré chargé de méphitique alcool, au froid dallage souillé d'un réaliste mélange de tabac mâchonné et de maculatures d'assommoir, — s'entasse la tourbe des habitués de la policlinique criminaliste.

Excepté quelques curieux vulgaires, vous y verrez ce ramassis de désœuvrés, de propres à rien, de fainéants, vous y verrez surtout ces types d'incorrigibles, de récidivistes endurcis, qui, entraînés au palais par une irrésistible impulsion, y passent le temps que leur octroient leurs vacances pénitentiaires.

Ecoutez-les, comme entre eux ils se résument les impressions d'audience, comme ils apprennent à profiter pour les coups à venir des bévues des prévenus actuels, comme ils supputent la peine éventuelle applicable à chaque délit. On s'y délecte aux grivoiseries inconscientes que débite tel témoin, on y sourit à la naïveté du prévenu novice hésitant de mentir aux questions du président, on y cote la valeur respective des membres du barreau.

Quelquefois, l'honnête homme assiste aux audiences judiciaires pour satisfaire cet intense besoin de justice que fait naître le récit d'un délit grave contre les personnes ou la propriété.

L'incorrigible, lui, n'assiste aux audiences que pour en faire son profit, pour étudier l'art de côtoyer le code pénal, pour apprendre à commettre le plus de mal possible, en s'exposant à la plus petite répression possible.

Bien d'entre eux en remontreraient à des récipiendaires du doctorat; à force de pratique, ils acquièrent des notions très étendues de droit pénal, ce malheureusement au grand détriment de la société.

C'est contre cette engeance mauvaise qu'il importe

d'armer la législation. Autant la clémence et la miséricorde sont de mise pour le criminel d'occasion, autant faut-il de sévérité et de rigueur à l'égard du récidiviste.

Dans une intéressante étude, M. Thiry, professeur à l'Université de Liége, se demande quels sont à l'endroit des incorrigibles les devoirs de l'autorité supérieure.

En règle générale on s'est contenté jusqu'ici d'augmenter la durée de la peine, en prenant pour base la récidive, mais cette peine n'en reste pas moins temporaire. Les peines perpétuelles ne sont prononcées que contre les auteurs des grands crimes. Ce n'est cependant point parmi ceux-ci que se rencontrent d'ordinaire les incorrigibles.

Notre système répressif actuel a des conséquences déplorables. Ainsi : un condamné vient de faire quelques mois, voire quelques années de prison; sa conduite en cellule a été de tous points excellente; cependant, directeur, aumônier, médecin, fonctionnaires de la prison, tous sont d'accord sur ce point que, remis en liberté, ce détenu recommencera cette série d'actes délictueux, à l'accomplissement desquels il semble poussé par une force morale permanente. Cependant à l'expiration de son terme, on se trouve obligé de rendre à la société cet homme qui constitue pour ses semblables un danger incessant.

On pourra, objecte-t-on, le mettre sous la surveillance de la police. Nous savons tous à quoi nous en tenir au sujet de cette mesure pour le moins inutile.

Voilà cependant un criminel qui menace la société, et l'autorité, une fois le terme de sa peine échu, abandonne tout pouvoir sur l'incorrigible, le rend à la liberté sans songer aux exigences légitimes de l'intérêt général.

De cette manière on relance toujours à nouveau le rebut de la société sur elle.

Aussi des criminalistes modernes proposent-ils de renoncer, vis-à-vis des incorrigibles, à la pénalité temporaire et de leur appliquer le régime de la condamnation indéfinie.

En agissant ainsi, le pouvoir répressif détiendrait les récidivistes tant que leur incarcération paraîtrait nécessaire, ne les mettrait en liberté que le jour où cette libération serait dûment méritée, enfin pourrait toujours les réintégrer si cette mesure extrême était imposée par la mauvaise conduite du libéré.

De la sorte la société disposerait des incorrigibles à tout moment : pour se défendre contre eux d'abord aussi longtemps que cette précaution resterait justifiée; pour essayer de les rendre à la liberté et les remettre dans la vie sociale, quand une éducation prolongée et une moralisation éclairée font bien augurer de leur amendement. Mais le pouvoir n'abdique pas son droit de défense sociale, si les résultats obtenus ne répondent point aux espérances.

Permettez-moi d'établir le parallèle entre les mesures prises par l'Autorité à l'égard des aliénés dangereux et celles que l'on prend à l'égard du récidiviste.

Quand un de ces infortunés, frappé dans les organes de la pensée, présente un syndrome actuel le rendant dangereux à lui-même, à son entourage, à ses concitoyens, l'autorité, sur l'avis d'arbitres compétents, ordonne sa collocation dans un établissement spécial aux fins d'y être soumis au traitement que réclame son état.

Et quelle sera la date de la libération de ce malheureux, bien autrement à plaindre que le criminel et surtout l'incorrigible? On le mettra en liberté, le jour où des présomptions sérieuses de guérison permettent de le rendre sans danger à la collectivité. L'autorité met donc l'aliéné à la disposition du personnel préposé à sa cure, ce jusqu'à effet obtenu.

Jamais personne n'a proféré la moindre récrimination au sujet de ce régime que tous, même les plus proches parents, considèrent comme la seule mesure rationnelle de traitement, quelque pénible qu'elle paraisse.

Eh bien, nous voudrions que le Pouvoir qui prend ainsi un droit de tutelle sur des malades privés du libre exercice de leur volonté, prît aussi un droit de tutelle analogue sur les misérables qui de leur faute ont empoisonné leur conscience et parachevé sciemment le suicide de leur propre volonté. Contre cette nuée de récidivistes, qui constitue pour la société un danger autrement menaçant que les quelques centaines d'aliénés, déchet infime déparant l'intelligence des nations.

En appliquant au récidiviste le régime de la condamnation indéfinie, l'autorité garderait sur lui un droit de contrôle et de tutelle permanent.

Y a-t-il chose au monde plus absurde que de rendre à la société, après quelques mois de prison, un individu que l'on sait poussé par des mauvais instincts, demeurer un objet de crainte et de terreur pour ses concitoyens, dont il menace à toute heure le repos ?

Qu'on le détienne le plus longtemps possible, et si, par un bonheur inespéré, le récidiviste donne des signes d'amendement véritable et dûment constaté, qu'on le libère provisoirement, mais qu'on ne le gracie pas!

En effet le détenu libéré complètement comme le détenu gracié se trouvent dans les conditions du débiteur auquel on remet quittance de tout solde à ce jour.

On donne à ce criminel gracié une indépendance égale à celle de l'homme libre et honnête. Or voilà qui est immoral. Comme si les quelques mois de prison qu'il vient de faire équivalaient à une réparation complète du mal causé!

Nous avons, il est vrai, la libération conditionnelle. Cela n'est pas suffisant. La réforme que nous préconisons serait la condamnation conditionnelle, mais repor-

tée à une échéance très longue, échéance indéfinie, l'amendement dûment constaté devenant la condition *sine qua non* de cette échéance.

Dans le système actuel de la libération conditionnelle, le droit de réincarcération s'éteint dans un délai très court.

Or l'incorrigible souffre d'un mal chronique; il importe donc de mettre à la disposition de l'autorité des moyens curatifs à très longs termes. Aux grands maux les grands remèdes.

A qui s'appliquerait en définitive le régime de la détention indéfinie? Aux moins intéressants des habitués de nos cours de justice.

Et j'en reviens toujours à ce point, s'amendent-ils? on les libère, et cette libération, tout en étant conditionnelle, devient en fait et aux yeux de tous permanente, si le libéré, maître de ses anciens penchants, mène désormais une vie à l'abri de tout reproche.

Comme le disait fort bien au Congrès de Bruxelles, M. le docteur Morel, l'éminent directeur de l'hospice Ghislain à Gand, il s'agit avant tout, dans la cure des incorrigibles, de leur faire comprendre qu'ils ne subissent pas seulement une punition, mais que l'on vise avant tout leur amendement; que l'insuffisance du résultat obtenu oblige l'autorité à prolonger leur collocation, jusqu'à la dernière limite légale; que la multiplication des récidives oblige le législateur à diminuer à chaque condamnation les périodes de liberté; que la réclusion devenant chaque fois plus longue acquiert ainsi une tendance à devenir perpétuelle, que l'amendement enfin les prédispose à toutes sortes de faveurs.

M. Morel estime qu'à l'instar du traitement institué dans les établissements d'aliénés, les détenus, et spécialement les récidivistes, devraient subir un traitement individuel.

Les autorités qui les visitent, et notamment les membres du comité de patronage, devraient connaître la valeur psychique et morale de ceux qu'ils sont appelés à visiter. L'amendement devrait présenter des garanties. Il serait possible de l'apprécier, en faisant entrevoir à l'individu au moment opportun une plus grande somme de liberté relative.

On multiplierait les visites des parents et notamment des parents bien notés. Le détenu ayant donné la preuve qu'il mérite des faveurs spéciales, on pourrait solliciter des remises de peine, lui accorder ultérieurement une certaine confiance, lui ouvrir de temps à autre conditionnellement les portes de la prison, pour l'habituer progressivement à la liberté définitive, pour le mettre à l'épreuve, pour juger si son état moral est suffisamment relevé pour qu'il comprenne les devoirs à remplir envers lui et la société.

Cette liberté temporaire, à titre d'essai, ferait le plus grand bien à ceux sur lesquels pèse une certaine tare héréditaire et spécialement aux anciens alcoolisés. Les faveurs de quelques heures de congé seraient multipliées au fur et à mesure que le détenu s'en montrerait digne. A un moment donné, conclut M. Morel, entrevoyant la possibilité d'une remise de sa peine, on pourrait l'engager à chercher du travail, s'il a son domicile dans la ville où il subit sa punition; dans le cas contraire le comité de patronage s'en occuperait. Ces considérations, marquées au coin du bon sens, corroborent les arguments que nous avons émis au sujet de l'efficacité de la détention indéfinie. M. le professeur Van Hamel, l'éminent criminaliste hollandais, estime que la détention indéfinie devrait s'appliquer dans tous les cas où, dans l'esprit du juge, s'établit une présomption sérieuse d'incorrigibilité.

Ainsi dans les cas d'assassinats, de meurtres suivis de vol, d'attentats par produits explosifs, de récidive

d'incendie volontaire, escroquerie habituelle et récidive d'attentats aux mœurs.

Le tribunal compétent prononcerait, dans ces cas, une sentence mettant le délinquant à la disposition de l'autorité pour un temps indéterminé, l'amendement ou la présomption sérieuse de cet amendement devenant la norme de toute libération ultérieure.

Une commission spéciale, *la commission de libération*, serait appelée à statuer sur le sort subséquent des condamnés.

Cette commission serait une autorité judiciaire, elle siègerait dans le voisinage des maisons de détention, destinées à cette catégorie de délinquants.

Le personnel des pénitenciers, directeur, médecin, instituteur, — on en excepte l'aumônier, pour des raisons de secret professionnel particulièrement délicates, — mais surtout les comités de patronage, fourniraient à des intervalles périodiques des rapports détaillés, permettant aux membres de la commission de libération d'établir la comptabilité morale de chaque détenu en particulier.

La commission, ou ses délégués, aurait le droit de visiter à tous moments les pensionnaires du pénitencier.

A la première présomption d'amendement, le détenu comparaîtrait devant la Commission de libération, l'enquête se poursuivant suivant les règles ordinaires de la procédure pénale, avec le concours de la défense.

Certains anthropologues vont plus loin; ils permettent au détenu lui-même, assisté ou non de son conseil, même aux membres de la famille de ce détenu, de provoquer une séance de la Commission de libération, de demander d'office l'examen des motifs que ceux-ci font valoir en vue de la libération provisoire.

Le système de la condamnation indéfinie n'est au fond que le système conditionnel, mais très largement étendu.

Un seul argument, plus spécieux que sérieux, sert d'arme à ses adversaires.

On craint l'arbitraire, on hésite à mettre entre les mains du dispensateur de la justice un pouvoir aussi redoutable.

On oublie qu'un contrôle immense, celui du barreau comme celui de l'opinion publique, aurait flétri bien vite toute répartition peu équitable des faveurs de la Commission de libération.

Le système nouveau, il est vrai, met entre les mains du juge une force sociale considérable. Y a-t-il un mal? Non. En Belgique, grâces à Dieu, notre magistrature jouit d'une considération générale que lui valent une sage indépendance et une parfaite intégrité.

Et si le pouvoir que la loi confère au magistrat devient de plus en plus personnel et de plus en plus redoutable, j'y vois une garantie de plus, tant pour le recrutement des magistrats de l'avenir que pour la bonne administration de la justice à l'heure présente.

N'oublions pas qu'il est dans la tendance du droit pénal moderne d'étendre, grâce à des institutions que le passé ne connaissait point, le pouvoir discrétionnaire du juge.

La criminologie nouvelle considère plutôt le criminel que le crime, elle met le magistrat dans la situation du médecin, qui s'occupe du malade et non de la maladie.

Un bon juge vaut cent jurys.

Le docteur G. DE BAETS

AQUARELLE

(Village-Nord)

Par les brumes un gai soleil irise
d'éclats brillants, les petits volets verts,
les vieux trottoirs lavés, les tuiles grises,
et les briques aux chauds tons clairs...

Sous le souffle vigoureux de la brise,
passent les gars, amoureux de la mer,
les filles, bras nus, dont le rire grise
en l'ardent feu de leurs jeunes yeux pers.

La massive tour côtière
limite, en son musculeux lierre,
l'horizon et l'envol d'espoir
de ses calmes et proprettes masures;
et par les prés les lourds bœufs noirs
regardent seuls au delà des clôtures.

G. MOULAERT

LES CARACTÈRES
DE L'ANCIENNE LITTÉRATURE BELGE

DEUX de nos vertus nationales, — et non les moindres : — l'amour-propre et le bon sens, sont récemment entrées en conflit. La cause de leur querelle avait surgi d'un ouvrage critique, très justement vanté : *l'Histoire des Lettres belges d'expression française*, par M. Francis Nautet. Lettres belges... Le mot était inusité. Etait-il exact? Grande controverse.

De part et d'autre, on s'ingénia à trouver des arguments dans notre histoire littéraire moderne, — ou plutôt contemporaine, pour nous conformer à la stricte terminologie pédagogique.

M. Francis Nautet, étudiant la vie et l'œuvre de Charles De Coster, d'Octave Pirmez, de Camille Lemonnier et de leurs puînés, prétendait y découvrir des caractères communs, différenciant les littérateurs belges de tous les littérateurs étrangers, — même français. Il soulignait certains dons de nature, par exemple le sens des couleurs, particulièrement dévolu aux Flamands, — et leur esprit tout spécial de concentration et de mutisme, en harmonie avec les paysages d'une contrée

qui « invite au silence ». Il ajoutait qu'à l'heure du Romantisme, notre esprit national enfin dégagé d'un chaos séculaire, — influencé à la fois par la littérature d'Allemagne et la littérature de France, — avait fondu en un tout harmonieux et original les brumes du Nord et le soleil du Midi.

Pour ces motifs de psychologie et d'histoire, M. F. Nautet concluait à l'existence d'une âme belge, d'une littérature belge.

On cria au paradoxe. M. Lucien Solvay et M. Ernest Verlant, notamment. Soyons raisonnables, objectèrent-ils. Une langue n'a pas deux littératures. Un livre écrit en bon français est tout bonnement un livre de littérature française et ne sera pas autre chose. Qu'est-ce que notre tempérament national? Une race qui est double est en perpétuelle opposition avec elle-même. Ce qui est vrai pour les Flamands cesse d'être vrai pour les Wallons.

Dira-t-on que le choix du sujet ou du décor suffise à « créer » une littérature, — et que, pour avoir exprimé avec bonheur l'atmosphère et la vie de leurs polders, de leurs plaines ou de leurs plateaux, nos écrivains du terroir, tels Eeckhoud, Demolder, Garnir ont cessé de faire de la littérature française?... A ce compte, Paul Féval eut créé la littérature du Morbihan et Cladel la littérature du Tarn-et-Garonne. En dépit des décentralisateurs, nos écrivains écrivant en français (cette condition exclut le plus grand nombre de nos journalistes) sont de la province, — de la province de Paris.

Ce fut par ces considérations, — et d'autres semblables, — que ripostèrent, — pour la confusion de notre chauvinisme, — les tenants du bon sens.

On n'a point songé — et j'en suis surpris — à reculer l'objet du débat. Au lieu d'agiter la controverse à propos de cette thèse assurément curieuse, mais qui nous écrase de son actualité : Y a-t-il une littérature belge? on aurait pu discuter dans le passé : Y eut-il une littérature belge? Ainsi soustraite à ces inconscients procédés d'ordre sentimental : parti-pris et prises à partie, qui gâtent toutes les polémiques au présent, la question eut revêtu une sérénité majeure, propice aux conclusions désintéressées.

Expliquons-nous.

Les conditions d'existence et les habitudes de pensée de nos anciens littérateurs différaient sensiblement, — chacun en conviendra, — des mœurs d'aujourd'hui.

Il devient de plus en plus malaisé, à notre époque de cosmopolitisme, de délimiter par des frontières les caractères précis d'une race ou d'un art. La compénétration internationale, qui favorise la communion des idées, réduit à leur minimum d'influence toutes les lois de l'hérédité et de l'ambiance : circonstances, climat, éducation... Que voyait-on à l'exposition si suggestive de la *Libre Esthétique?* Des Anglais y cultivaient l'art préraphaélite, des Français l'art polynésien, des Belges l'art hermétique des anciennes races orientales. Et certains génies littéraires de France, encore méconnus dans leur pays, ont fait école chez nous. Comment en serait-il autrement? Nous sommes à cinq heures et à fr. 3,50 de distance d'un format Charpentier.

Il n'en allait point ainsi il y a trois siècles. L'écrivain n'était point encore un « citoyen de l'humanité ». Nos rhétoriciens étaient avant tout des bourgeois des bonnes villes.

Or, dans cette littérature cultivée par nos pères, ne trouve-t-on pas certains caractères spéciaux, qui, pour n'être pas tout à fait ceux indiqués par M. Francis Nautet à l'appui de sa thèse, n'en communiquaient

pas moins à notre littérature, aussi bien de langue française que de langue flamande, une originalité foncière? Nos pères, qui n'avaient point, comme nous, une nationalité indépendante, n'avaient-ils pas créé cependant une sorte de patrie littéraire, qui fut une des premières affirmations de la communauté des provinces belges, et en même temps une des causes du développement de cette communauté?

Il serait peut-être intéressant de le rechercher.

Les nécessités de cette recherche autorisent, si elles n'imposent, un crayon préalable de notre ancienne histoire littéraire.

Il n'entre point dans mon dessein de rappeler les écrivains de langue théostique ou flamande qui brillèrent dès le lendemain des invasions, puisque Charlemagne, au dire d'Eginhart, se délectait à ouïr leurs poèmes. Aussi bien retrouverait-on chez eux, je crois, avec le même relief, les particularités qui distinguent notre ancienne littérature de langue romane ou française — parlée plus spécialement dans nos cours ducales ou comtales et dans les provinces où l'élément Gallo-romain resta prépondérant.

L'histoire de celle-ci s'ouvre avec le XII^e^ siècle. Au XII^e^ siècle se produit cet extraordinaire bouillonnement de la Chrétienté : Déchaînement des croisades, — effervescence des communes, — coordination de la Féodalité et développement de la Souveraineté pontificale. Cette perturbation profonde agite tous les bras, tous les esprits, et aussi tous les cœurs. La poésie devait lui servir d'expression. Alors s'acclimate et se développe chez nous la poésie romane qu'une exquise princesse, Sibylle d'Anjou, femme du comte de Flandres Thierry d'Alsace, nous apporta du doux pays des cours

d'amour. Après elle, son fils Philippe d'Alsace aima et protégea l'art de poétrie. Il s'attacha le plus fécond des romanciers du temps, ce Chrétien de Troyes, l'auteur de *Lancelot du Lac*, de *Tristan*, un des auteurs de *Perceval le Gallois*, reputé de son vivant par dessus ses rivaux — qu'il dépassait de toute la hauteur de son imagination exubérante et de toute l'érudition de son style assoupli.

C'est au comte Philippe qu'il dédia *Lancelot :*

> Christians sème et semence
> D'un romans que il en commence,
> Et si le sème en si bon lieu
> Qu'il ne puest estre sans grant preu.
> Qu'il le fait pour le plus preud'homme
> Qui soit en l'empire de Rome
> C'est li quens Phelipe de Flandres.

Il est presque un inconnu pour nous, ce Christian, comme le sont tous les bons poètes qui chantaient alors dans nos provinces wallonnes, au diapason des âmes généreuses et ardentes.

Notre science officielle n'a guère songé à mettre en lumière ces gloires. Et nos historiens ont généralement négligé dans leurs récits toutes les figures littéraires comme si la véritable histoire n'était pas l'histoire des mœurs, — et comme si les lettres d'une époque — expression de ses mœurs — n'étaient pas le meilleur trésor où puiser la connaissance de ses idées et ses passions — qui forment ce qu'on appelle aujourd'hui « le courant de l'opinion publique ».

Raoul de Houdeng, l'auteur des *Esles* et de la *Voie d'Enfer*, Jehan li Nevelois (de Nevele en Flandre), un des romanciers du cycle d'Alexandre, puis Audefroy-le-Bastard, le gentil trouvère aux chansons colorées, si naïvement cyniques, et Coësnes ou Quèsnes de Béthune né vers 1150 — le Tyrtée de la 4e Croisade. — Voilà nos principaux noms littéraires du XIIe siècle, — et

c'est, dans l'histoire de ce siècle, toute une constellation qui n'a pas encore trouvé son Leverrier.

Pour l'un surtout : Quènes de Béthune, le silence est injustifiable. Elle est si belle et si noble, la vie de ce soldat-poète.

Soldat, il accompagna Baudouin VII en Orient et fut un des premiers à l'assaut de Constantinople. Quand le nouvel empire fut créé, il y occupa de hautes charges et se signala par maintes prouesses. Philippe Mouskès, le chroniqueur tournaisien, dit en parlant de sa mort :

La terre fut bien triste en ce tans
Car li vieux Quesnes mourut.

Or, ce vaillant et courtois chevalier fut aussi un grand poète, — qui trouvait dans son enthousiasme chrétien des inspirations d'une autre grandeur et d'une autre beauté que les soupirs monocordes de la troubadourerie provençale. Voici trois strophes faites à la veille de la croisade, au moment de la crise provoquée dans toute la chevalerie par la dîme saladine.

Pour li m'en vois. sospirant. en Surie
Quar je ne dois faillir mon Creatour
Qui li faudra à cest besoin d'aïe
Sachiis que il li faudra à greignour.
Et saichent bien li grant et li menour
Que la doit on faire chevalerie.
Où on conquiert Paradis et honour
Et pris et los et l'amour de sa mie.

Tous li clergies et li home d'eage
Qui en aumosne et en bienfais meinront
Partiront tout à cest pèlerinage
Et les dames qui chastement vivront
Si loiauté font à ceux qui iront.
Et si elles font par mal conseil folage
A lasches gens et mauvais le feront
Car tout li bons iront en cest voiage.

Diex tant avons été pris par luiseuse,
Or verra on qui à certes iert preus,

S'iront venger la honte dolereuse
Dont chascun doit estre irité et honteus
Car en nos temps est perdu le saint lieu
Où Diex soffri por nous mort glorieuse.
Si or y laissons nos ennemis mortieus
A toujours trainerons notre vie honteuse.

Ces trois strophes ne peignent-elles pas toute une époque et ne suffiraient-elles pas à réconcilier avec les poètes du XII^e siècle tels critiques, d'ailleurs ingénieux, qui condamnent en bloc pour cause de frivolité et d'immoralité la littérature de ce temps héroïque.

Ce n'est même plus ici de la poésie personnelle. C'est de la poésie collective et populaire — au même titre que cette extraordinaire saga : le Roman du Renard auquel collaboraient dans tout l'Occident les rapsodes de village et les clercs à l'esprit satirique.

Le XIII^e siècle n'a point produit chez nous un poète de cette allure.

Mais la protection des Dampierre et des ducs de Brabant fit éclore alors toute une floraison inférieure de ménestrels, de jongleurs et de rimeurs.

Voici Jean Bodel, Adam de la Halle, Mathieu de Gand, puis cet Adenez-le-Roy, poète ordinaire du duc Henri III de Brabant — plus riche cependant de rimes que d'écus, s'il en faut croire le souvenir qu'il consacre dans ses vers à la mémoire du duc Godefroy :

Mon seignour Godefroy
Moult fois m'a gardé de froy...

Voici aussi Michel du Mesnil, Jehan de Condé, Jehan Lebel, tous poètes qui justifient peut-être cette observation d'un savant français, M. Auguis :

« C'est un fait digne de remarque que le Haynau, la Flandre et l'Artois sont de toutes les provinces en

deçà de la Loire celles qui au XIIIe siècle ont compté le plus grand nombre d'écrivains en vers et que tous ces écrivains ont été considérés comme les meilleurs de leur temps. »

La plupart de ces poètes sont des poètes-amuseurs commensaux de la Cour ou, plus souvent, des colporteurs ès gaie science qui vont porter de château en château le gros rire des fabliaux et le frisson des chansons de geste, distrayant le soir à la veillée le baron harassé de sa chasse et la châtelaine lasse de ses ennuis.

Viennent les grands troubles civils, vienne la guerre étrangère : Les Eperons d'or, Crécy, Rosebeke, les métiers en armes, les Chaperons blancs et leurs tribuns. Et cette poésie, sonnaille argentine, qui n'a point les flancs de bronze qu'il faudrait pour sonner assez haut dans le fracas de ces jours guerriers, n'est plus entendue.

Dédaignés par le peuple, condamnés par les prêtres, abandonnés par les seigneurs, les gentils colporteurs de chansons ne se risquent plus sur la route des châteaux.

Martin Franc, un de nos poètes, dépeint en quatre vers toute l'horreur de la situation :

Il ne faut plus étudier
Hors pour honneur acquérir,
Car c'est mestier pour mendier
Et pour honteusement mourir.

Mais si les poètes « de carrière » se font moins nombreux une autre lignée va naître bientôt à la faveur sans doute du goût littéraire propagé dans nos provinces par les trouvères et les ménestrels.

Ceux-ci ont défriché le sol, et l'ont disposé à merveille pour la culture *extensive*.

Car c'est maintenant l'heure de la culture *exten-*

sive. La littérature prend droit de cité dans nos communes organisées. Elle inspirera non plus des « professionnels » raffinés au contact des grands, mais de simples bourgeois, épris de l'ardeur de rimer et rimant sur toutes choses, librement et naïvement, — poètes du pot-au-feu, moins préoccupés de se conformer à la manière de Rome, de Bretagne ou de France que de traduire en langage poétique leurs pensées les moins vulgaires. C'est la période de développement sinon de fondation de ces sociétés fameuses auxquelles on a donné des appellations diverses : puys (de *podium*, tribune) confréries, écoles de rhétorique, chambres de rhétorique.

« Le Belge, dit quelque part M. Edmond Picard, a l'instinct de fonder des sociétés comme le castor a l'instinct de bâtir des huttes. » Est-ce à l'impulsion de cette loi qu'il faut attribuer l'apparition sur notre sol, dès la première moitié du XV^e^ siècle, de ces associations littéraires qui vont s'étendre et se fortifier pendant plus de cent ans, et dont les derniers vestiges ne sont point encore effacés? Peut-être. Mais il importe moins d'examiner cette question que de tâcher de saisir la physionomie de ces sociétés et les principaux caractères de leur littérature.

Leur physionomie.

Le musée moderne de Bruxelles renferme un tableau assez connu de Markelbach, intitulé *les Rhétoriciens*.

Dans une vaste salle, tendue de vieux cuirs, une douzaine de bourgeois sont réunis, des jeunes gens pour la plupart. Au milieu de la salle, une grande table chargée de paperasses, de brocs, de vidercommes, — sans doute pour corroborer ce dicton qu'aux Pays-Bas une société où l'on ne boit pas n'est pas une société.

Retirés à un coin de la table, deux rhétoriciens

discutent avec animation les mérites d'une poésie dont l'un d'eux tient à la main le manuscrit.

Plus loin, huché sur un escabeau, un autre déclame avec de grands gestes quelque sottie ou quelque drame qui n'a pas le don d'intéresser vivement ses confrères, car personne ne l'écoute, sauf un gros jeune homme aux joues pleines, qui tout en tendant à la servante son broc vide, jette sur l'orateur un regard d'admiration béate. Au second plan, d'autres rhétoriciens qui plaisantent et qui boivent. Voilà les rhétoriciens de Markelbach, qui évoquent de suite l'idée banale d'un Caveau quelconque.

Le Musée ancien de Bruxelles renferme, lui aussi, un tableau de ce titre, mais signé *Jan Steen*. Et il est amusant de constater la différence profonde d'interprétation entre l'œuvre moderne, faite « de chic » et l'œuvre ancienne, composée par un peintre qui connut les rhétoriciens et qui eut dans son art, comme les rhétoriciens dans le leur, le scrupule de la vérité et la naïveté de la vie. Jan Steen n'a point négligé les brocs et les pots à bière. Ses rhétoriciens ne sont ni moins hilares ni moins bruyants qne ceux du peintre moderne. Mais ce n'est pas à huis clos qu'ils opèrent. Les fenêtres sont grand' ouvertes et c'est au PUBLIC, curieusement massé dans la rue, que les compositeurs déclament à grands gestes leurs facéties ou leurs moralités.

Au public. Et c'est là qu'apparaît le principal caractère de notre vieille littérature : *sa popularité*, le souci qui tient tous les poètes d'écrire pour être compris et pour être suivis par la foule. Et ce *caractère populaire* des Chambres de rhétorique apparaît manifeste dans leurs règlements d'organisation et dans toutes les manifestations de leur activité.

Leur organisation.

La chambre de Valenciennes est une des plus an-

ciennes, et c'est sur elle que se modelèrent les chambres de Tournay, de Diest, de Lierre, de Bruxelles. Elle était limitée au nombre de seize membres et placée sous la direction de quatre princes (c'était à ceux-ci que s'adressait l'envoi des ballades, débutant toujours par le mot : Prince.) Les princes se renouvelaient tous les ans, le dernier dimanche de septembre, ainsi que les autres dignitaires caméristes : le facteur, (celui qui composait les pièces dramatiques), le trouveur, le fiscal chargé de l'ordre, le porte-étendard, le bouffon, — car chaque école avait son bouffon particulier et à l'issue de chaque concours, on décernait un prix à « celui qui pouvait le plus innocemment ou gaillardement faire le fol, sans injure ou déshonnêteté ».

Et les documents de la bibliothèque de Bourgogne nous ont conservé le nom d'un certain rhétoricien-bouffon Gilles Meigre qui, un jour, désopila la rate des bourgeois d'Anvers cinq heures durant « en telle sorte qu'aucunes de ces bonnes gens en conçurent moult lassitude par excès de folastreté ».

A l'occasion du renouvellement de ses dignitaires, la Chambre tenait une réunion solennelle à laquelle on invitait souvent les sociétés voisines.

On y jugeait le résultat des concours de poésie dont le sujet avait été proposé d'avance. Voici quelques exemples de sujets cités par Van Hasselt dans son trop court *Essai sur la Poésie francaise dans les provinces belges* :

Qu'est-ce que la vraye amitié?

Pourquoi les marchands justes sont profitables aux hommes?

Qu'est-ce qui excite le plus l'homme aux arts et aux sciences?

Pourquoi la paix ne vient pas en France?

« Le concours jugé, le mieux faisant obtenait, dit Simon Leboucq, une couronne de fin argent pesant

une once et demie, le second un capiel aussi d'argent pesant 15 esterlings, et tous les autres ayant faict pareil acte de rhétorique, deux lots de vin pour eulx recréer. »

(*A suivre.*) H. CARTON DE WIART

I

LES RUINES DE POILVACHE

Dans l'azur transparent des lointains horizons,
Comme une aire au dessus d'une source écumeuse,
Le vieux manoir reflète en l'argent de la Meuse
Ses débris couronnés de jeunes frondaisons.

Succombant au caprice inclément des saisons,
Pierre à pierre a déchu son enceinte fameuse
Et, seule, la vipère immonde et venimeuse
Rampe aux murs écroulés des tours et des prisons :

Jadis c'étaient des chants, des rires, des cromornes !...
Aujourd'hui le vent hurle en ces ruines mornes,
Echevelant la ronce aux créneaux frissonnants.

L'aspect triste et maudit de ces lieux nous effraye,
Et l'on pense aux sanglots plaintifs des revenants
Quand sort des noirs donjons quelque soupir d'orfraie!

II

LA DANSE MACABRE

(fresque d'Holbein)

Dans un moutier sinistre et que te temps délabre,
La ronde ulule et tourne en se tenant les mains
Et les crânes jaunis comme des parchemins
Grimacent aux éclairs sanglants d'un candélabre.

La Mort, sur un cheval décharné qui se cabre,
Comme une jeune épouse, est ceinte de jasmins
Et mène au cliquetis des ossements humains
L'essor vertigineux de la danse macabre.

Et, tordant leur squelette en anguleux replis,
Princes vêtus de pourpre et clercs de blancs surplis,
Manants et chevaliers aux longues pertuisanes,

De leur bouche édentée et répugnante à voir,
Echangent des baisers avec les courtisanes,
Sous l'infernal rictus du grand cavalier noir...

GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM

SANS TRAVAIL

Les métiers chômaient depuis longtemps. L'homme était revenu un jour, sombre et découragé. — Plus de salaire! L'avenir se dessinait, menaçant, cruel, avec des luttes incessantes, avec des tortures certaines, sans illusions et sans espoirs.

Et l'homme avait dit, en rentrant, avec un rire forcé : « J'ai du temps à perdre désormais, comme le premier richard venu. » — Et elle, — tristement et longuement, — elle l'avait regardé. C'était la première fois que son homme, toujours courageux jusqu'ici, lui parlait de ce ton acerbe.

Sous l'ironie âpre, elle devina l'intime et mordante douleur; elle comprit, et, quoiqu'elle eût vu, comme lui, se dérouler devant elle la soudaine perspective des jours de famine, des tourments inéluctables, des tristesses inconsolées, vaillante, elle répondit : « Nous avons encore du pain. » — Mais l'autre, avec l'inquiète ténacité de ses pensées noires : « Et demain? demanda-t-il brusquement. »

Demain? ah! oui demain! n'était-ce pas l'inconnu, — l'inconnu sombre et béant qui s'ouvrait devant eux, — abîme de honte et de crime, ou d'indicibles misères, dans lequel tant d'autres déjà s'étaient engouffrés?

Demain, ce furent d'abord les quelques sous péniblement épargnés, qui disparurent.

Demain, ce fut ensuite la mansarde qui se dégarnit, pour prendre cet air morne et désolé qui donne froid au cœur.

Demain, ce furent encore les pauvres souvenirs des jours plus heureux, qui précieusement conservés, puis avarement disputés au besoin plus pressant, finirent par aller grossir les dépôts du mont de piété. — On y tenait cependant, à ces muets témoins des jours passés; on les trouvait éloquents quand même ces chétifs bijoux qui venaient des parents; on s'était bien juré de les garder malgré tout, ces reliques, avec la superstitution de porte-bonheur. Mais comment résister à l'impitoyable nécessité?

Puis demain, ce fut la faim! . . . . . .

. . . . . .

Le soir — un de ces soirs froids et brumeux de décembre, — l'homme partit. Il était excédé, fiévreux; la faim avait mis dans son regard la fauve lueur de l'inassouvi. Les ouvriers entraient en lutte avec le capital; des bruits sinistres circulaient. « Il voulait aller voir, » avait-il dit. Et elle, l'effroi au cœur, suppliante et éplorée, n'avait pu que crier : « Songe à toi! » Sans rien entendre, d'un geste brusque et saccadé, il s'était débarrassé de son étreinte, il était sorti...

Que sera demain?...

Les heures fuyaient; elle s'était assise près de l'âtre; et abîmée dans sa douleur, épuisée de privations, elle pleura.

Ce n'était plus l'avenir qui l'effrayait; c'était le poids du présent qui l'écrasait.

En vain cherchait-elle à se soustraire à l'obsédante inquiétude qui la hantait. Elle se heurtait partout à la même et instinctive sensation de terreur : où était-il allé?

Peu à peu le caractère de l'ouvrier s'était aigri; elle avait pu suivre jour par jour le lent travail de la décomposition morale; elle avait assisté à l'effondrement de ses illusions, à l'irrémédiable ruine de ses espérances. Et maintenant elle avait peur de son désespoir!

Qu'allait-il faire là-bas? Qu'était-il devenu pendant cette nuit?

Ah! ce doute énervant qui la rongeait! Oh! cette interminable attente des heures sans consolation! Comment en redire, dans ses raffinements, les cruautés froides?

Et tout conspirait contre elle, tout entretenait son effroi; sa solitude, — la vue du foyer désert et des cendres éteintes, avec leur étrange et glaciale impression de choses mortes; — les murs nus et gris, le long desquels sa pensée glissait désespérément comme pour échapper à l'influence de ce milieu néfaste, et qui restaient impitoyablement rigides et monotones, sans offrir une diversion à sa douleur!

Il lui parut que jamais elle ne pourrait autant souffrir, et avidement elle s'abreuvait de cette âpre pensée, comme d'une consolation elle s'assouvissait de cet excès d'amertume.

Puis par degrés, l'irritante nervosité de l'insomnie s'apaisa, l'accablement de la détente la saisit... Elle demeura là, gisante, presque sans vie...

Soudain des voix retentissent dans la chambre déserte, la solitude s'anime : hébétée, la femme regarde : on dépose un homme là-bas; la sang tache sa chemise d'ouvrier.

Elle voit tout cela, dans le vague d'abord, encore engourdie de la torpeur qui l'a pénétrée; puis tout à coup elle se souvient; d'un seul instant, elle a revécu toutes les angoisses de la soirée; elle bondit jusqu'au lit où il repose; elle prend sa main; elle est inerte et froide...

Alors, il lui parut que ce froid la transperçait,

l'atteignait au cœur; elle eût l'impression d'un vide immense qui instantanément se serait fait autour d'elle; elle tomba sans force sur le cadavre de celui qu'elle avait trop aimé...

Demain, c'était donc la mort pour lui, l'incurable folie pour elle!...

Oh! le lugubre souvenir!... à cette heure, tous les détails en sont encore là figés à jamais dans sa pensée terrifiée. Avec cette persistance morbide de la folie, elle se plaît à se les retracer.

Et toute frissonnante, — de ce rire poignant et funèbre qui semble sonner perpétuellement le glas de son intelligence défunte, — elle raconte cette scène dernière de sa vie, car elle se croit morte; — elle en redit les troublantes péripéties; elle l'évoque, angoissante, dans ce cadre terne et froid d'un soir d'hiver, avec ses sensations d'égarement, avec les tortures qui l'ont brisée, avec la commotion finale qui l'a anéantie...

Pauvre folle, qui maintenant se meurt lentement de n'avoir pu mourir!

PAUL DE SMET

PETITE CHRONIQUE

M. Teodor de Wyzewa fut, il y a quelques ans, le collaborateur de beaucoup de revues qui cultivaient l'originalité la plus outrancière. Il s'est fort assagi depuis — qui ne s'assagit pas un jour ou l'autre? — et voici que, dans la *Revue bleue*, il sert des tranches de bon sens capables de faire frémir les camarades chevelus de naguère. Ce n'est plus l'originalité quand même qu'il recommande. Pour peu qu'on l'y poussât, il prêcherait volontiers plutôt l'imitation : « Je crois de plus en plus que nous périssons par excès d'originalité. Chacun s'astreint à faire autrement qu'on n'a fait avant lui; et ainsi il ne reste plus personne pour rien faire de bon. Les traditions se perdent : les auteurs s'égarent à vouloir trouver des formes nouvelles, et les lecteurs à vouloir suivre les malheureux auteurs. Et, en fin de compte, voici qu'il n'y a plus dans les livres d'à présent ni composition, ni style, ni même aucune trace de cette nouveauté intérieure qui ne s'obtient que par un certain détachement de la nouveauté extérieure. »

On annonce la publication prochaine du septième et dernier *Journal* d'Edmond de Goncourt. Ce volume ira de 1884 à 1888.

La Jeune Belgique d'avril publie de M. Iwan Gilkin plusieurs pièces extraites d'un volume qui paraîtra dans peu sous ce titre : *Le Cerisier fleuri.*

Voici comment M. Edmond Gosse juge, dans la *Contemporary Review* du 1 avril, la préférence accordée par l'Académie à M. de Heredia sur M. Emile Zola.

« L'Académie a le droit de mettre de côté le romancier qui entre chez elle tambour battant, ayant à ses trousses la bande bruyante de ses soldats. Elle peut dire au poète qui, lui, ne fait pas de

tapage et ne crie pas, qui cultive son noble art avec sérieux : « Entrez dans notre compagnie; ce talent populaire aura sa place plus tard ». Voilà ce qu'a fait l'Académie en élisant M. de Heredia pour le siège laissé vacant par la mort de M. de Mazade; et, en faisant cela, elle n'a fait, me semble-t-il, qu'user d'un privilège qui lui appartient, privilège bienfaisant et précieux.

« Il est bienfaisant, parce qu'il est nécessaire, pour la santé de la vie intellectuelle, au milieu de cette atmosphère saturée de miasmes qui est la nôtre, d'encourager l'ascension vers les hauts sommets où l'air est plus pur. Il est précieux, en outre, ce privilège, parce qu'il récompense une ambition noble et digne, d'une manière plus directe que celles qui sont ouvertes au monde littéraire aujourd'hui. Dans l'histoire littéraire de notre temps l'élection de M. de Heredia est un événement important et décisif : un groupe d'hommes, d'un caractère élevé, dissemblables pourtant par leurs goûts, ont consacré la valeur d'une œuvre superieurement faite, l'œuvre d'un artisan qui n'a jamais été pressé ou dérangé par les circonstances du dehors, qui n'a jamais voulu s'écarter même d'un pouce de la ligne qu'il s'était tracée pour quêter les bravos de la foule, qui a consacré la moitié d'une vie à la poursuite d'un idéal qu'il a réalisé dans des vers serrés et merveilleusement ciselés... Tous les jours on nous initie aux innombrables expériences des jeunes écrivains français qui essaient de dissoudre et de déliquescer la noble langue de leur patrie. Dans l'œuvre littéraire de ces dix dernières années, M. de Heredia a plus fait que n'importe qui pour conserver cette langue aussi ferme et aussi polie que le bronze fin. »

Mort de Sacher-Masoch, le célèbre romancier galicien, et du peintre Slingeneyer.

La récente mésaventure de M. Laurent Tailhade, victime d'un geste très beau mais fâcheux, a provoqué, dans la *Plume*, ceci, signé Marc Legrand :

Après la mitraille.

Tailhade, ce poète au sourire si doux,
Suivi d'un seul tendron qu'il aimait entre tous
Pour son gentil visage et pour sa fine taille,
Dînait en tête à tête et loin de la canaille
Au restaurant Foyot, sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un compagnon de l'armée en révolte
Qui se glissait dans l'ombre, avec plus d'une volte,
Furtif, muet, livide et qui, sur le rebord
De la fenêtre, avait mis un engin de mort.
Sans être ému, Tailhade, à son garçon fidèle
Disait d'offrir un peu de Bordeaux à sa belle,

Son estomac par d'autres vins étant blessé.
Tout-à-coup au moment où le garçon baissé
Se penchait vers eux... Boum!!... éclate et s'évapore
Comme un coup de canon et bien plus fort encore!
Tailhade, atteint au front, murmura : Caramba!
Et le coup fut si fort que le larbin tomba.
Mais, très calme et voulant achever sa rasade :
« Donnez-nous tout de même à boire! » dit Tailhade.

M. D.

Notre collaborateur M. Joseph Ryelandt a publié chez Breitkopf et Hartel la reduction pour piano à quatre mains de sa belle ouverture pour le *Caïn* de Byron. C'est ce qu'ici à Vienne les gens de métier, à qui je l'ai communiquée, appellent de la *très jolie musique*, par quoi ils entendent de la musique limpide et excessivement bien faite. Au point de vue artiste, c'est tout uniment une belle et noble œuvre, heureusement inspirée et bien d'aplomb, intéressante sans extravagances, tirant tous ses effets d'elle même, sincère et probe comme pas une. L'auteur, qui croit la musique sans paroles inapte à préciser des faits, (théorie Hanslick-Brahms en contradiction avec la pratique Beethoven (*pastorale*), Wagner, Liszt, Balakirew), s'est attaché à exprimer dans son ouverture les sentiments dominants du drame : le tourment de l'âme de Caïn, avide de connaître, ne pouvant se résigner à la punition que Dieu a infligée à l'humanité, et se débattant sous la malédiction, dont l'expression musicale plâne au début et à la fin, tandis qu'Adah, l'épouse du maudit enlace à son dam un peu de consolante affection. Désormais nous avons le droit de compter *avec* et *sur* M. Ryelandt : il ira loin.

A signaler à Génève, l'exécution très réussie d'une nouvelle œuvre musicale, comédie chantée et orchestrée d'un module tout à fait neuf : c'est-à dire que l'auteur y applique à la comédie comprise à la française les procédés du drame lyrique actuel. *Janie* de M. E. Jaques Dalcroze est une œuvre chaste, pleine d'entrain, de belle humeur; la verve instrumentale en est très spirituelle; des qualités en somme très françaises y assaisonnent d'autres qualités bien allemandes de conscience et de travail soigné. Au 3me acte surtout, des effets d'orchestre très neufs ont ravi Edvard Coriez, qui assistait par hasard à la première représentation, un succès au sens le plus complet du terme. M. Jaques Dalcroze est au reste un musicien sur qui nous aurons l'occasion de revenir très prochainement. Sa gracieuse partition éditée chez Fritsch à Leipzig mériterait de faire le tour de l'Allemagne la saison prochaine; et il n'est pas dit qu'elle ne le fasse pas.

William Ritter

Qu'on soit admirateur — je le suis — ou non de César Franck, il me semble difficile d'appeler sa *Rédemption* — exécutée au

Concert populaire du 8 avril — un chef-d'œuvre. D'abord, quelque grand musicien qu'on soit, comment faire un chef-d'œuvre avec le pauvre livret de M. Blau. *Rédemption!* Le sujet le plus profond, le plus fécond, le plus dramatique, le plus hautement pittoresque, M. Blau en traite uniquement l'effet moral : il n'y a donc guère de parties descriptives ou dramatisées, mais de poncives déclamations, de grands chœurs, bien construits, mais longs et d'un goût parfois suranné, enfin de larges mélodies d'un archange et d'admirables petits chœurs, des nuées mélodieuses, chantés par des anges... pardon, par des femmes.

Les parties qui ont le mieux inspiré le musicien sont celles où sa nature religieuse pouvait se manifester, comme dans les chœurs d'anges. A part cela, je ne trouve pas en cette œuvre beaucoup d'originalité mélodique : le travail est serré et intéressant, mais les idées ont peu de relief — voir, par exemple, le motif principal exposé au début par un cor — et l'instrumentation est un peu monotone.

La seconde partie du concert était consacrée au profond prélude du 3e acte des *Maîtres-chanteurs*, suivi du défilé des corporations, scène tour à tour émouvante et gigantesquement plaisante, qui laisse l'auditeur — disons plutôt le spectateur — stupéfait d'admiration.

Au Conservatoire de Gand, le 14 avril, superbe concert avec le concours de Gustave Holländer, un maître du violon : son interprétation du concerto de Beethoven a été supérieure, large et poétique. L'adagio d'un concerto de sa composition prouve que M. Holländer est plus qu'un virtuose. Le morceau — assez vide d'ailleurs — est bien construit et d'une orchestration qui n'est pas banale. L'orchestre, dirigé par M. Samuel a emporté avec brio la joyeuse symphonie en *fa* de Beethoven. L'interprétation du prélude de Tristan était fort vivante, mais peut-être trop hâtée. La *Siegfried-Idylle*, ce joyau mélodique, a été chantée à ravir. Enfin, l'ouverture du *Carnaval romain* de Berlioz nous a emporté dans son enivrant tourbillon.

La société dramatique, l'orchestre et les chœurs du théâtre flamand d'Anvers sont venus donner à Bruges *Charlotte Corday* de Peter Benoît. L'orchestre — malgré le mérite de son chef M. Keurvels — a joué avec une certaine négligence; néanmoins le très nombreux public a paru apprécier les vtgoureuses pages instrumentales dont Benoît a illustré ce long et ennuyeux drame.

j'osais faire un reproche à cette partition, je dirais qu'il y a un abus de *Marseillaise*, de *Carmagnole* et de *Chant du départ;* le sujet le comporte sans doute, mais ce ne devrait être qu'un ornement, une pincée de couleur locale... du reste il y a de fort belles pages qui rachètent ce défaut.

J. R.

LES REVUES

La Jeune Belgique (avril) : Iwan Gilkin : *Le cerisier fleuri;* La Jeune Belgique : *Encore le prix quinquennal;* Ernest Verlant : *La libre esthétique.*

Le monde latin et le monde slave (avril) : Kosta Trifkovitch : *La guerre franco-prussienne;* Paul Dubost : *Variétés littéraires.*

Le Sylphe (mars) : André Theuriet : *Pâques-Fleuries;* Jean Richepin : *Les assis.*

L'Ermitage (avril) : Edmond Pilon : *Le poète Ephraïm Mickaël;* Stuart Merrill : *Au seuil du Jardin;* Henri Mazel : *Les Alyscans.*

Durendal (avril) : William Ritter : *Franz Stuck;* Pol Demade : *Les deux larrons;* Thomas Braun : *Le sacrifice.*

Le Réveil (avril) : Edmond Glesener : *Soirs;* Charles Frappart : *Poèmes;* Multatuli : *L'école des princes* (fragment).

La Plume (1-15 avril) . Francis Vielé-Griffin : *Paul Adam.* (15-30 avril) : Harold Swan : *Propos épars;* Louis Tiercelin : *Hersart de la Villemarqué.*

Etudes Religieuses (1 avril) : P. Martin : *La conversion et l'évolution de l'Eglise;* P. Roure : *Autour de la classe de philosophie;* P. Delaporte : *Lettres inédites de Maxime du Camp.*

La libre critique (8 avril) : Ghénusy : *Le drame lyrique;* Albert Ransac : *L'œuvre et le monument César Franck;* (23 avril) : Raymond Nyst : *Le mort;* Marcel Lefèvre : *Chronique parisienne.*

Le mouvement intellectuel (8 avril) : José Hennebicq : *La fin d'Axel.*

Le Mercure de France (mai) : Albert Samain : *Incantation;* Camille Mauclair : *Solness le constructeur;* Roland de Marès : *A propos des lettres de Multatuli.*

La Revue générale (mai) : J. G. Freson : *L'évolution du lyrisme et l'œuvre de Richard Wagner;* William Ritter : *Bernard Mannfeld.*

LES LIVRES

Ernest Hello, par Joseph Serre. — Paris, chez Perrin.

Que la magnificence d'un sujet puisse rejaillir sur celui qui le traite, et lui communiquer ainsi un reflet de son intrinsèque beauté, — c'est chose incontestée. Mais une chose n'est pas moins certaine : de même que dans l'ordre physique, il faut une disposition spéciale de ce qui sera le réflecteur, de même dans l'ordre intellectuel, il n'est pas indistinctement donné à tous d'être ce miroir

glorieux où un rayon de beauté vient se réfléchir. Il y faut une disposition spéciale, disposition de cœur et d'esprit : l'humilité.

Et le motif est celui ci pour lequel, alors que tant de magnifiques sujets sont abordés, si peu de belles œuvres viennent au jour. L'orgueil incite à chercher la beauté en soi-même. Or il est des sujets où cette recherche est sacrilège, il en est devant lesquels il faut s'incliner, — des sujets que l'humilité seule peut faire comprendre. Comme les esprits vraiment supérieurs sont aussi les seuls vraiment humbles, il n'y a que ces esprits-là qui arrivent à la pleine intelligence de tels sujets, et l'œuvre qu'ils font est nécessairement alors une belle œuvre.

M. Joseph Serre a compris Hello : c'est sa gloire et c'est la raison pour laquelle son livre est un beau livre. Et parce que ce livre est beau, il honore Hello, il le met à part ; à ce grand parmi les grands, l'opprobre est par là épargné d'une de ces biographies ineptement laudatives ; et c'est un honneur presque unique, très peu le partagent avec Hello. Dieu a voulu qu'à cette foi souveraine, à cet esprit superbe, l'hommage fût rendu d'une admiration enthousiaste et raisonnée, et que l'œuvre de cet homme rencontrât pour la glorifier, le critique qu'il avait rêvé.

Le livre de M. Serre est un portique superbe qui ouvre dignement ce palais du génie : l'œuvre d'Hello. Quel plus bel éloge en pourrais-je faire que de dire avec une entière conviction : C'est ainsi qu'il convenait de parler de la vie et de l'œuvre de ce grand homme.

J. S.

Magasin Littéraire

Sommaire

(15 Juin 1894)

I. **Le Royaume de Carmen Sylva** (p. 377)
WILLIAM RITTER

II. ***Rome*** (p. 406)
Dom LAURENT JANSSENS

III. **Inspection du travail** (p. 408)
MICHEL BODEUX

IV. ***Ceux de la Glèbe*** (p. 427)
HENRY BORDEAUX

V. **L'Eclipse annulaire du 6 avril 1894** (p. 431)
Le R. P. A. DE PEÑARANDA, S. J.

VI. **Les Caractères de l'ancienne littérature belge** (*suite*) (p. 435)
H. CARTON DE WIART

VII. **Petite Chronique** (p. 446)
M. D.; J. R. et W. R.

VIII. **Les Revues** (p. 452)

IX. **Les Livres** (p. 453)

GAND
A. SIFFER, Éditeur
PLACE SAINT BAVON

Ce N° : fr. 1,00. (Etranger : 1,25)

LE MAGASIN LITTERAIRE

paraît le 15 de chaque mois

Prix de l'abonnement : { Belgique : 10 francs par an. / Union postale : 12 francs.

Abonnement d'essai pour six mois (*Janvier à Juin* 1894) { Belgique : 5 francs. / Union postale : 6 francs.

Une livraison : Belgique : 1,00; Union postale : 1,25.

Tout ce que publie le « Magasin Littéraire » est inédit. — Les articles ne peuvent être reproduits sans l'autorisation du Comité de rédaction.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : HERMANN DE BAETS, Avocat près la Cour d'appel de Gand; FIRMIN VANDEN BOSCH, Avocat près la Cour d'appel de Gand; HENRY CARTON DE WIART, Avocat près la Cour d'appel de Bruxelles; JEAN CASIER, à Gand; GÉRARD COOREMAN, Sénateur, à Gand; MAURICE DULLAERT, Avocat, à Bruges; GEORGES HERRY, Membre de la Chambre des Représentants, à Gand; l'abbé H. HOORNAERT, à Menin (Flandre Occidentale); JANSSENS DE BISTHOVEN, Substitut du Procureur du Roi, à Gand; RAYMOND DE KERCHOVE D'EXAERDE, Gouverneur de la Flandre Orientale; ALBERT SOLVYNS, Membre de la Députation permanente de la Flandre Orientale; le Comte FR. VANDEN STEEN DE JEHAY, Secrétaire de Légation;

Secrétaire : MICHEL DE HAERNE, Avocat près la Cour d'appel de Gand.

Secrétaires-adjoints : JOSEPH SOUDAN et GEORGES VANDEN BOSSCHE.

NOTA. — Les collaborateurs gardent l'entière responsabilité de leurs articles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont il sera adressé deux exemplaires à la Rédaction; pour les ouvrages littéraires ou artistiques d'une valeur de plus de 5 fr. on se contentera d'un exemplaire unique.

A. SIFFER, Editeur, Gand.

Vient de paraître :

DE LA RÉSERVE HÉRÉDITAIRE DES ENFANTS

(art. 913 du Code Napoléon)

ETUDE HISTORIQUE, PHILOSOPHIQUE ET ÉCONOMIQUE

par **CLÉMENT DENEUS**

AVOCAT PRÈS LA COUR D'APPEL DE GAND

Prix : fr. 5,00; franco par poste fr. 5,30.

LES PEINTRES DU PEUPLE

(1re SERIE)

par **ALBERT DUTRY**

Fr. 0,75

MAREDSOUS

par **FIRMIN VANDEN BOSCH**

Prix : Fr. 1,00

LE ROYAUME DE CARMEN SYLVA

De Bucarest à Sinaia

I

Mercredi 2 avril 1890

La pluie! La pluie!

Heureusement qu'avec M. B. on ne recule pas. Lui monte à Sinaia pour affaires irrémissibles. Et moi je reverrai les sites sauvages de mes premières heures roumaines. Je complèterai la description de cette ligne des Carpathes brûlée dans la neige et le noir il y aura bientôt un mois. Les tonalités seront grises au lieu d'être couleur de catafalque, voilà tout.

Et puis il s'agit d'explorer par le menu Castel Pelesch, la résidence royale d'été; et la pluie au dehors à travers les vitraux, les salles à boiseries sculptées et à tentures sombres connues déjà par le récit de Loti, seront plus sévères, plus moyen-âgeuses. Au reste, j'ai toujours admiré les sombres Alpes mouillées d'Auguste Henry Berthoud; jamais je n'ai, comme la tourbe ordinaire des touristes, abhorré le mauvais temps en pays de montagnes.

Au contraire, pluvieuses, les sauvages Carpathes

de Sinaia m'apparaîtront plus farouches, Pelesch dormira dans un silence et une solitude de château de la belle au bois dormant sous l'ondée; la vallée de la Prahrova, sans la très élégante mais un peu banale animation du high-life roumain aux jours d'été, plus que jamais s'imprégnera d'austère, de pénétrante poésie. Et c'est dans le royaume de la Reine de Roumanie, en le spécial royaume de Carmen Sylva que je pélerinerai... de Carmen Sylva femme et poète, pour un instant débarrassée de tous les colifichets royaux, officiels et mondains.

A l'heure du rendez-vous, réveillé Bachelin. Assis à sa fenêtre. Au delà de la cour herbue où canards et oisons éploient leurs ailes mouillées, des toits de métal rose luisent sur des verandahs vertes, cahutes du Bucarest qui s'en va; des fagots d'arbustes moisissent; les branches des arbres maigres égouttent des larmes noires sur le ciel gris. Tout suinte d'humidité... Décidément une pluie bien établie!

Au delà des murs, de ces cours et terrains vagues qu'on rencontre au cœur même du Bucarest *capitalifié* à l'occidentale: contraste. Un gentil caprice d'architecte éclectique, un mignon édicule François I à baies cintrées, colonnettes Renaissance, gable hollandais, toit pignonneux, cheminées à la Delorme, tuiles émaillées, suinte à grosses gouttes, décoloré sous l'averse monotone... Tout ce paysage composite sans grand caractère, s'embête morose avec le spleen du soleil en allé.

Déjeunons, le café très noir de la cuisine royale et les petits pains blonds à la viennoise sur de fines serviettes blanches; — et en *birje* à travers la Calea Victoriei ruisselante.

A la gare l'habituel encombrement des gares roumaines. Dans les bagages nombreux, ces hor-

reurs de fabrication juive, ces malles à revêtement de métal moiré, vert et jaune.

Pour une fois il me faut renoncer au pittoresque grouillis des troisièmes, au coudoiement des éternels et magnifiques Daces montagnards en sayons et manteaux bruns à lisérés noirs, ou noirs à galons bleus

Encoussinés dans un wagon de secondes, système autrichien, à un couloir latéral. Naturellement c'est plein de commis-voyageurs juifs, de ces désagréables comparses de tous les voyages sur n'importe quelle ligne entre Vienne, Budapest et Bucarest. L'un a cette spéciale prononciation des juifs blonds si odieuse, lèvre inférieure barrée par les dents supérieures, ce qui produit le caractéristique zézaiement. Sur la vitre, gravés au diamant, les deux noms romanesques d'Ophélie et de Martha. Passé dans le couloir la petite artiste dont j'ai oublié le nom qui jouait l'autre jour à l'Athénée le concerto de Weber... Oh! la notation minutieuse de ces banalités de toutes les heures contemporaines, comment un Flaubert capable de Salammbo et d'Hérodiade a-t-il pu la supporter!

Sur le quai, un Turc en gros épais manteau de fourrure noire, fez enturbanné d'une légère gaze rose. Dans ses babouches de cuir rouge, ses bas teints de « ce pourpre dont on peint chez nous les œufs de Pâques », remarque Bachelin. — Il écrase de toute la beauté de son costume national, les quelques uniformes qui ambulent manteaux cirés, casquettes noires et or à galons de velours bleu.

Survient notre troisième compagnon de voyage M. Störr, le sculpteur sur bois de Sa Majesté, l'artiste qui a décoré Pelesch et le Palais Royal, « un homme d'une grande simplicité », nous dit M. B., « ne vivant que pour l'Art, et tel que je me représente les artistes sans vanité du moyen-âge. »

Sur le quai encore, quelques hommes de la montagne à longs cheveux, immenses feutres noirs aux ailes retroussées, l'un portant sur son dos une planche où gigotte un enfant superposé de toute une litière... Et ce sont des difficultés pour les installer dans leur compartiment..! D'autres montent à leur tour, chargés de sacs, de bottes. Voici des soldats en jolis uniformes bleus à galon blanc, casquettes à galon rouge et contre-chevron blanc..., un pope à long manteau noir et sur la tête le *potcap* en forme de boisseau renversé, de velours violet.

Et toute cette notation de bruits et de couleurs qui font la vie des gares roumaines, encore que celle de Bucarest soit l'une des plus banales : cliquetis de chaînettes et d'armes, ce bruit agaçant que traînent après eux les militaires, — sifflets lointains, — baragouins allemands, — Bachelin qui me goguenarde : « En avant la fabrique de prose », — un lourd traînage de sabre, le manteau rouge à galon jaune dont il sort, — les coups de cloche espacés à l'autrichienne — présentation au pied levé de nos personnes à la personnalité de M. Störr ce qui m'embarrasse à ce moment, car je voudrais saisir sur le vif, le fouillis et la presse au départ... « Il voudrait circuler, ce commis-voyageur en impressions, attendu que sa fabrique littéraire est commencée », m'excuse Bachelin, — des manteaux blancs à écharpes rouges, de beaux garçons, leur *catchioula* noire en arrière, — d'autres *catchioulas* mais transylvaines celles-là, énormes, blanches, laineuses, aplaties droit, comme laissées tomber de haut sur les têtes, — et tant, tant de bourgeois. Tout cela sans lumière, dans le sale jour boueux et pluvieux.

Arrive le train de Vienne, et nous... en route!

Encore quelques touches à cet intérieur de gare impressionniste : partout des paysans en sacs multi-

colores, quelques bersaglieri bruns et gris, galons verts et jaunes.

Beaucoup plus de clarté, sommes hors du hall.

II

Lentement d'abord nous roulons à travers l'encombrement accoutumé des gares, mais bordé de dômes ardoisés luisants d'eau, — de ces dômes tuberculeux, qui font ressembler Bucarest et ses 150 églises à une ensemencée de champignons, bordé surtout de tout un fumier de baraques de mahalas, cahutes diaboliques égrenées dans des gazons, tapis verts, des détritus brunâtres, roussâtres, tous les tons en *âtre* sombres et sales. Ces mahalas de nos promenades d'hier, glissent derrière les vitres en paysages crus comme ceux de Lucien Descaves dans *Sous-Offs*, tachottés ça et là de maisonnettes bleues, rouges et jaunes, encombrés de talus vert, d'un vert mouillé, — un morceau de banlieue valaque tout en couleurs criardes.

Tout cela rentre sous terre, il n'y a bientôt plus que la plaine, avec des horizons de bois bruns, piqués çà et là de baraques pailleuses. Et se succèdent interminables les champs de glèbe avec parfois d'absurdes détails qui détonent en tares occidentales : une locomobile perdue se rouille sous la pluie fine; de petits wagonets bruns processionnent dans les sillons, une usine de briques se construit, et toujours tout cela, lavé, cru, comme sans atmosphère, et monotone, et triste... A droite : des blés en herbe, et la terre en chair de poule des cultures de maïs; des éléments de tableaux bien bizarres, diversement combinés mais presque toujours mêmes : quelques talus marquant des velléités de rivières, de rares dômes-champignons, des poteaux télégraphiques rayant le

ciel comme du papier à musique, des abreuvoirs à longs bras qui font songer à des potences, des poteaux télégraphiques spéciaux à ce paysage : deux hauts fûts parallèles reliés à mi-hauteur et au faîte par une barre horizontale; de celle du milieu au sol descend une poutre diagonale, le tout représente un *dzèta* grec inscrit en bas dans un *pi* majuscule.

De personnages... agréables dans le compartiment, — outre nous bien entendu, — qu'un petit jeune homme blond qui s'en va à Predeal. Nous achevons de nouer connaissance avec M. Störr, un gentil vieillard, type bourru bon enfant, aux traits à la Bismarck, mais très adoucis et amenuisés, et à taille de M. Thiers.

Sculpteur sur bois de la Renaissance Allemande, plein d'érudition, de fantaisie et d'humour, M. Störr travaillait à Genève, quand le « Père Antoine » — comme on appelle avec la familiarité irrespectueuse des légendes qui se forment, « l'auguste père de Sa Majesté le Roi Notre Auguste Maître », selon la formule de M. B. (pour nous, nous préférons le parler populaire), — quand donc le Père Antoine, entendit citer M. Störr, il s'enquit de son atelier, le visita, et commanda à l'artiste pour un prix de..., deux bustes ou statuettes. Le travail achevé et expédié à Sigmaringen, le Prince en fut si content, si content, qu'il arrondit brutalement la somme de la note. Le bonhomme Störr, lui, n'entendait pas recevoir de cadeau; très formalisé, il renvoya immédiatement la somme supplémentaire avec un bout de billet fièrement et vertement troussé. Cette probité et ce désintéressement plurent au Prince. Il appela Maître Störr à Sigmaringen, lui offrit divers travaux dont l'artiste s'acquitta à son honneur; celui-ci devint peu à peu le féal des Hohenzollern branche cadette. Quand le roi Charles entreprit la construction de Pelesch, il obtint de son père le prêt de M. Störr et... ne le lui rendit jamais.

Le roi, en honnête archéologue, s'éprit du bonhomme, lui installa un atelier dans une des dépendances de Pelesch, — et s'honora en l'honorant de son amitié. M. Störr passe pour avoir seul auprès de Sa Majesté son franc parler; à Pelesch, le roi le visite presque journellement dans son atelier sans crier gare autrement que par trois légers coups de canne, signal convenu, frappés à la porte...

Dans une légère ouate mouillée, là-bas à droite, les créneaux de la ridicule bastide où un vieil ami de drolatique renom « s'est rendu hermite en un désert »... Mouillée, la plaine verte et brune court, comme la conversation franco-allemande de ces Messieurs... Eplorés, leurs grands bras levés au ciel, quelques beaux arbres, des hêtres solitaires et ébranchés... A gauche une grande *biserica* en ruines, verdie, torse mutilé, bras coupés. Il y faudra revenir dessiner.

Puis s'espacent dans la même région les grandes fabriques de sucre du prince Nicolas Bibesco, puis sur un sol lépreux les terrassements des forts, des coupoles de fer à demi ensevelies, des baraquements où l'on fait de la brique. Quelques futaies pourprées soulignent comme d'une plainte de nature violée, ces scories et ces salissures de civilisation.

Une gare à plusieurs voies encombrées de matériel par le voisinage des forts. Des bombonnes de pétrole rouges, des *rablous*, des tas de détritus, paille de maïs pourrie, des mottes de terre à peu près carrées sous des chaumes terriers, refuge servant à qui ou à quoi, et toujours la crudité de la pluie sur ce désolant terrain vague. *Khitilla.*

Et de nouveau vient, passe et s'en va la crudité des verts mouillés qui n'ont plus rien des pâles vert-de-gris de France. Nous lâchons à gauche la ligne de Verciorova. Dans la glèbe piaffe maussade une

pittoresque caravane *enzèguée* de brun avec des chevaux pelés aussi bruns que les gens.

Et défilent de ces insignifiances, agaçantes à traiter en fonds peints ou en avant-plans crayonnés dans une aquarelle ou un dessin, et qui cependant sont les ambiances obligées de tout motif en plein air : des halliers roux, de petits bois striés verticaux, poudrés de châtons blancs, de légères teintes vertes aux cimes, — dans un trou de joncs une petite rivière effacée, la Colentina.

La glèbe devient d'un beau noir gras, çà et là tachée de baraques blanches aux murs gondolés et lisses tout picotés de points bleus et rouges en *grupetti* décoratifs, un goût des paysans roumains qui fleure encore pas mal le barbare. Plus loin dans la même glèbe noire, un chapelet de moutons noirs et gris, un hargneux chien blanc efflanqué, à leur trousse... Et toujours mouillé tout cela : les villages, on ne sait si ce sont des bois; souvent le bois et le hameau s'entremêlent si bien qu'on ne distingue l'un en l'autre que par un minuscule dôme donnant un coup de clochette visuel au-dessus des arbres. Nous sommes au travers des propriétés du prince Stirbey. Au loin dans les plaines l'éternel, l'inaccessible abreuvoir...

... Il faut que je rende la mélancolie monotone de ces longs trajets en plaine valaque où, à droite, à gauche et en avant, en arrière et toujours, toujours la même chose, toujours autrement la même chose...

Boufta. Calé dans le gravier, et, servant de baraque, une épave : gris, endommagé, un des wagons russes d'ambulance oubliés depuis la dernière guerre. Chez le prince Stirbey, dans les bois, un mausolée d'un goût classique douteux... Et tout un dévidage aux deux côtés de la voie de riens incohérents qui n'ont souvent pas de sens, banals comme les voyages

en chemin de fer : de jaunes tas de paille, des tas de maïs jaunes...; — un attelage de quatre bœufs blancs, triste et grandiose comme une étude de ce morose animalier de Jacot Guillarmod, traîne une pénible charrette que pousse un paysan glèbeux. Arrivent de grandes chênaies brunes à feuilles havane; parfois, parallèles à la voie, de grandes routes qui sont de vrais champs de glèbe, et encore, encore les abreuvoirs, les huttes jaunes dans les halliers..., dans les halliers entrecoupés de bouts de lande gris-rose.

Et de temps en temps les barbares cahutes informes, brochant claires sur des infinis de halliers, de laineuses monochromies gris-rose; puis des étangs dans le vert marécageux. Cette vaste loque de bois, c'est tout ce qui reste des immenses forêts qui coulaient il y a quelques siècles des Carpathes au Danube. Le paysage s'anime et grâce à quelques accessoires pittoresques se fait spécialement roumain : des pâtres *cojokeux,* de longs troupeaux de moutons disséminés dans les broussailles. C'est tout un territoire de chasse, de chasses libres, favorable aux bécasses dont les abatteurs de gibier roumain peuvent parfois tuer de vingt à trente en un jour.

M. B., passé dans le compartiment voisin, fait une cour en règle à une de ces jolies toilettes et un de ces jolis minois roumains créés et mis au monde par un folâtre caprice du bon Dieu, exprès pour flirter, jouer avec le feu, y brûler les doigts des hommes, les « endêver » comme dit notre patois fribourgeois, et pour qui toute la vie et toutes les philosophies de l'existence se résument en un seul mot : s'amuser.

Perisch'... Une vendeuse de violettes, de monceaux de violettes, des violettes d'un violet intense, et serrées et mêlées de violettes blanches, et aux très longues tiges montées sur une brindille d'ar-

brisseau. Le flirt roumain exige que M. B. rafle tout l'étalage pour sa voisine...

Et la course monotone recommence sur des bouffées de senteurs aprilines... Les mêmes boueuses aquarelles, des futaies d'étoupe grise, le sol noir et vert : cependant voici des verts, les premiers que je vois en Roumanie se rapprochant un peu des pâles teintes de France. Baliveaux marbrés de gris, moquettes crespelées, semées d'anémones, étangs sous bois, bois en grume. Quelques chevreuils, des sangliers, et l'on aurait des Bodmer, les fourrés ou clairières de certaines gravures anglaises : avec les branchages bruns des frondaisons, les grands troncs noirs, gisant morts, à côté de leurs socles de bois jaune-vif mouillés en larges rondelles, de jolis sites à la Theuriet où *Sauvageonne* et *Bigarreau* s'abriteraient de la pluie blottis dans le trou d'un fût. Un vieillard se chauffe à un feu violâtre, fumeux. Le temps au reste s'éclaircit, et au sortir du bois un rayon de soleil apparaît en même temps que les lointains violets. Dans la campagne encore doucement voilée d'humidité et déjà souriante, de petits lacs luisent comme des miroirs, mais tout criblés de touffes d'herbes

Et s'en vient nous croiser, et couler sous nous, une rivière très large, profonde, gris-perle, entre deux berges brunes; c'est la Jalomitza.

Et puis là-bas sous la timide caresse du soleil les verts s'émeraudisent.

Crivina. Des poutres équarries, des rondelles brunes en tas rectangulaires; et dans ce chantier de bois, qui travaillent, de gris ouvriers. Ici encore, une même épave de la guerre, un wagon russe mais tout noir de vétusté et de moisissure. A quelques pas un castel moderne, bête, fantasmagorie d'épicier en retraite, qui fait l'orgueil sans doute de

quelque *tchoccoi*. Ici encore des marchandes de fleurs qui tendent des touffes énormes de violettes au bout de leurs baguettes.

Et reprend la coulée latérale des vastes campagnes plates, champs blonds, hirsutes de racines pailleuses, et des halliers encore, des hallies à l'éternelle teinte grise-rose, où le vert cependant finit par s'accentuer en une légère brise qui envoile la forêt; et des fleurs jaunes étoilent les bois marécageux.

A droite, à gauche, des tronçons de voies rouillées s'en vont chercher du balast dans d'épaisses carrières de gravier. Entre de très larges berges, très basses, flue la Prahova. Sur un léger talus vert en amont, un village domine avec le clocheton obligé en tubercule métallique. Des saules pleureurs pendent en chevelures vertes sur des tanières brunes qui sont des maisonnettes. Là se distingue une belle maison blanche, une vraie maison de boyards avec des voûtes, des arcatures valaques supportant des galeries.

Bradz. — A gauche s'affirme le ressaut bleu violacé des premières montagnes, un fonds laqué délicieux : des bois violets craquellent les croupes bleues, on entrevoit de lointaines *biserica* dans les bois, peut-être des couvents. Plus bas dans des broussailles des dômes rouges, du même rouge que les bouées vénitiennes; un semis de petits nuages blancs mis en charpie court sur les monts suaves; ce pâle paysage prend un recul lumineux féerique entre le brutal avant-plan terrestre vert monochrome et le brutal avant-plan céleste : un zénith à grosse bourrée de nuages noirs.

Au pied des contreforts bleus, dans les bois papillote un éparpillage de points blancs, montent de lentes fumées : Ploieschti.

En approchant, cette succession de plans bleuâtres à l'arrière horizon a effectivement cet air ravagé, déboisé,

raviné, que mes impressions d'hiver ont exagéré. Les broussailles et les dômes de Ploieschti s'enlèvent désormais plus vigoureusement : il en est de blancs, de ces tubercules dômeux, un autre est une grosse calotte rouge écarlate sur une tour ardoisée, un autre est rouge vermillon sur une tour blanche, un autre rouge jaunâtre. Tout cela laisse deviner une vaste ville plate, une sorte de camp valaque, dont on aperçoit des taches jaunes qui sont des toits de maïs, — deux grosses cheminées d'usine, carrées, basses et noires, vomissant une épaisse fumée, — et tout à fait en avant un *tsiganek* de boue, de claies dans des baliveaux, avec des enfants nus et des chiens faméliques; les tsiganes ici travaillent ou du moins font semblant. — Entre des talus de gravier les voies s'élargissent, encombrées de tout un matériel de chemin de fer marqué en jaune C. F. R. (*caile ferate române*), de graves embarquements de planches descendues de Sinaia.

III

En gare de *Ploieschti*. — D'une fraîcheur, d'une délicatesse exquise, ces colorations timides et claires d'après la pluie, un matin printanier... A cette station-carrefour d'où l'on s'en va en Moldavie, aux bouches du Danube, à Boucoureschti-Djiourdjiou et en Transylvanie, il règne toujours le plus divertissant grouillis populaire. Sur des tas de sacs, en une involontaire pose décorative, (car ils ont tous le génie de la toilette et de la tenue, les Roumains), sont assis comme on s'assied au bord d'un rocher dans les nuages, de jeunes montagnards à étroits vestons bleus, ou à gilet de peau blanche orné et frappé de gaufrures multicolores; tous ont aux pieds les *opintchi* dont l'usage se perd peu à peu en ce pays

où la loi devrait interdire de porter les souliers, comme au reste d'abandonner fût-ce la plus minime pièce du costume national. Debout comme une tour, une femme attend, presque fortifiée en son épais manteau de cuir blanc, mosaïqué de cuivres rouges, verts et bleus, entremêlés de bizarres petits flocs bruns. Des vendeuses de pommes de l'an passé ridées, et de fleurettes d'hier circulent à travers les groupes. Passent avec l'allure crâne des Rembrandt et des Van Dyck de très beaux gars à feutres noirs, bords relevés, parfois une aile rabattue sur les yeux. Des haillonneuses accroupies devant leurs paniers vendent des services à salade tailladés dans du bois, travail des pénitenciers. En très grand nombre, des vestons tricots bruns et des chemisettes flottantes sur les culottes. Nous traversons la gare populeuse, espérant voir un bout de la ville, puisque ville il y a. Directe, une belle large chaussée rature la campagne, puis fend les mahalas jusqu'au cœur de Ploieschti, mais cette banlieue valaque, malgré le joli fonds des montagnes bleues, nous intéresse moins que le caractéristique menu fretin populaire du quai.

Un dorobantz' à plume de dindon sur sa catchioula se cambre dans son manteau gris, fier lui-même comme un coq ou plutôt comme un dindon, pour parler le roumain qui les appelle *courcan'*, les vaillants dorobantz'. Partout quelque joli détail à noter : ici les mignons *opintchi* à pointes pomponnées de rose et bleu d'un enfant, là le grand feutre d'homme d'une fillette qui suit un de ces marchands de noisettes, de pralines, d'amandes grillées dont le peuple est si friand, — plus loin des rubans clairs à dentelles de perle autour des gros feutres montagnards à ailes relevées, — à côté les grands yeux gris d'une noble face brune, — ailleurs des sayons gris et des

feutres à lisérés verts. Un beau type assis sur quelque bagage porte un gilet de peau par dessus un gros habit bleu dont on ne voit que les manches, et toute l'épaisseur de ce double justaucorps n'altère en rien la forte et nerveuse élégance de la taille : sur sa poitrine s'épanouit en plein air une triple fleur rouge, de très longues bottes moulent splendidement ses sveltes jambes : il a de grands yeux très doux, mais de regard ferme. Un autre appuyé sur son bâton, mufle abêti, plat, noir, n'a de beau que son attitude, il fixe au loin le vague, menton sur le pouce, poing sur le bâton, pose favorite du pâtre des Carpathes. Beaucoup de têtes transylvaines reconnaissables à je ne sais quelle vigueur, et beaucoup de ces longues jambes souples, à culottes blanches laineuses propres et bien plaquées, de ces hanches étroites qu'ils ont si souvent, les vigoureux gars de Roumanie.

Sur les lointains clairs de l'horizon, de jolis nuages bleuâtres et argentés papillonnent en trilles rieurs.

Remontés dans le train. A côté de notre compartiment un civilisé déchicotte un poulet dans son mouchoir. Peine à défendre nos places.

Se glissant entre les roues des wagons, recueillant dans les crachats des bouts de cigares, passant leur minois futé aux portières, puis dégringolant les marche pieds et toujours rampant par dessous le train pour une comique inspection, l'un après l'autre, des couples de fenêtres adverses, trois tsiganes viennent prélever sur les voyageurs un petit bakchich; l'un hâve, long, maigre, maigre comme ces fumeurs d'opium *in extremis*, auxquels il ne reste plus qu'une peau tannée sur des os à articulations noueuses, type lui-même du tsigane enragé fumeur, clabaude lamentable, un pied complètement tordu. Jamais parmi les

tsiganes tous beaux, je n'avais entrevu être disgracié aussi fantastique.

IV

Quand on remonte comme nous de Bucarest à Sinaia, c'est un cul-de-sac que cette gare de Ploieschti, la locomotive quitte la tête du convoi et l'y met, cette tête, à la queue. Quelques tours de roues, nous revenons en arrière, puis infléchissons à droite du côté des montagnes. Dans la même direction Ploieschti défile avec ses luisances de dômes métalliques. Derrière, on découvre dans le bleu très pâle tout un embâcle de plans, bleu un peu plus foncé, et de semis de neige. Puis c'est la steppe du pied des monts, née au sortir même des mahalas : quelques abreuvoirs, des toits jaunes, des squelettes d'arbres. Et vivement restent en arrière, qui lentement s'en vont au loin, des troupeaux de moutons noirs et gris et jaunes, des pâtres roumains... Le pâtre roumain! Oh! ce simple mot, à lui seul plus de poésie que tous les peintres et tous les poètes du monde n'en ont mis dans leurs œuvres! Et très loin derrière eux passent aussi les violets des ondulations pourprées.

Et il me revient cette paraphrase dont Bachelin a doté la traduction d'un passage de Carmen Sylva :

« Les bergers commençaient à conduire leurs « troupeaux dans les pacages de la montagne; ils « poussaient d'interminables caravanes de moutons, « avec les agnelets cherchant les mamelles des brebis « et les mâtins en serre-file. Et les jeunes pâtres « aux yeux noirs comme la mure des haies, aux « cheveux sombres comme l'aile des corbeaux « tombant en boucles drues de dessous leur bonnet « fourré, laissaient errer dans le vague leurs regards « rêveurs, désintéressés, comme absents du monde « qui s'agite à leurs pieds. »

Un pâtre roumain! Et le premier venu parmi nous autres civilisés, auprès d'eux, quelle misère! Par exemple le hâve blondin inconnu qui rêve à la fenêtre du fond, jouant machinal avec ses doigts, des doigts bien curieux, avec à chaque jointure non point des séries horizontales de plis, mais comme des étoiles de petites rides singulières... Pauvre lui! Pauvre, pourquoi? Pourquoi tel premier venu inspire-t-il pitié, affection, haine ou aversion? Mais aussi ses yeux clairs enfoncés sous l'arcade aux sourcils blonds, et toute l'expression de son blême visage du Nord, pourquoi cela me rappelle-t-il tel masque intelligemment renfrogné d'une personne autrefois chère?

Ces horizons de montagnes! Pour qui en a été si longtemps sevré, une jouissance. En avant de ces montueux violets pourprés, s'étale démesurée la lande jaune, où, rare, de la glèbe verdie, mais une plaine sans une onde. Parfois, contre le bourrelet velouté de l'horizon, court un petit pointillé blanc, un village à dôme argenté. Puis sortent de terre quelques trognes de mamelons bruns dénudés, contrastant aussitôt avec du joli blé douillet, vert et dru.

Bouda. 10 heures moins cinq. — Noms des stations écrits en blanc sur bleu. C'est d'ici qu'un court embranchement pénètre à droite dans les avant-monts jusqu'aux salines de Slanic dont on nous dit merveille; il s'y trouve, paraît-il, des grottes féeriques, salines abandonnées que nous espérons bien visiter un jour. Certaines excavées par des puits à roue et chaînes de fer. On raconte que dans cette région des Carpathes, il y a des couches de sel de plus de 1000 mètres d'épaisseur, des sources de pétrole extraordinairement abondantes, mais qui ne parviennent point à percer la croûte de sel, enfin de ces récits qu'on entend seulement en Roumanie et

qui vous feraient dormir debout, n'était la conviction et le sérieux de ceux qui vous les racontent.

Dès ici, le train s'engage dans de basses futaies, des halliers de chênes tout bruns, le sol tout écaillé de feuilles sèches. Au dessus, le ciel poché de violet et les bras éplorés de quelques grands arbres, oublis des dernières exploitations. Dévastée la forêt : partout des nœuds de chenilles, une maladie qui règne depuis trois ou quatre ans. A nous deux, Bachelin et moi, nous sténographions le paysage, lui à gauche du côté plaine, moi à droite du côté montagne. Mais dès que nous aurons pénétré dans les encaissements désolés de la Prahrova, nous marcherons mutuellement sur nos plates-bandes.

Hors des broussailles et du bois sec, çà et là surnagent les montagnes d'un bleu marin très orageux. Au pied quelques petites taches de maisonnettes. On nous prédit la neige à Sinaia... Puis il en apparaît de plus hautes de montagnes, déjà neigeuses et enveloppées d'une atmosphère de coton. Voici qu'à gauche au delà de la lande brune et broussailleuse, de minces ressauts bleus se lèvent à l'horizon. Dans cette région on coupe les forêts en général tous les quinze ans, les troncs n'ayant guère que l'épaisseur du bras. Dès lors il ne s'agit naturellement que de bois à brûler. Le présent hallier rudement barbu doit avoir été rasé il y a deux ans.

Un peu de bleu finit par transparaître sur tout ce brun, au moment où il va cesser. En pleine lande un char abandonné bourré de maïs bon pour le fumier. Contre les collines on nous signale les vastes propriétés de M. Georges Cantacuzène, puis les terres de Baicoï dont voici sur une éminence les églises blanches à clochers ou dômes gris-bleu, à calotte métallique. Dans cette demeure et propriété seigneuriale, héritée

par M. le général Calinesco, est morte la princesse Troubetzkoï.

Une vraie délectation, entendre le roumain parlé par M. B. Ce très doux langage latin à excentricités slaves a dans sa bouche une distinction qui fait penser à la propreté de son écriture, l'une des moins artistes et des mieux moulées que j'ai jamais rencontrées. Pour arriver à s'exprimer ainsi en cet admirable et très pur roumain, M. B. a eu recours aux Valaques de Transylvanie dont la langue n'est pas encore corrompue comme celle de la plaine par l'intrusion de vocables et de prononciations étrangères. Pendant bien longtemps il fut abonné, dans le but de se rendre maître de ce roumain, à un journal transylvain au titre bien amusant : « *Trompetta Carpatzilor* », la trompette des Carpathes; pourquoi pas le *Boutchoum*, cet immense cor des Alpes en bois et en écorce de merisier, et qui exige des poumons de pâtres *Mokan'* pour rendre un son.

Station de *Baicoï.* Dans ces coins reculés de la campagne roumaine, la gare sert souvent de bureau postal et l'on affiche sur le quai une vitrine pour les lettres poste-restante. A Baicoï, la vitrine est encombrée de cartons roses et de vieilles enveloppes fanées. — Autour de la gare, poules, canards et dindons picorent et gloussent, des dindons noirs et blancs à grosse gorge rouge moins effarouchés par le va-et-vient des trains, qu'un petit, immobile sur le trottoir, grosse *catchioula* grise bien d'aplomb sur son fin et gentil visage brun. — Quelques uniformes d'employés, conducteurs et chefs de gare, imités des conducteurs autrichiens; quelques-uns aussi, sur des dos paysans, de ces gros manteaux bruns, de ces *zègues* qu'on appelle *soukman'* en Moldavie.

A gauche enfin naissent sérieusement les côteaux, nous pénétrons dans le vaste triangle de plaine que

forme l'estuaire de la vallée. Les mamelons s'éraillent de léprosités barbues, de gibbosités hérissées comme des verrues à longs poils piquants. Là dedans erre un de ces troupeaux de moutons qui vont du Danube aux Carpathes et de là en reviennent au Danube selon les saisons, une des grandes poésies de la Roumanie que le si original peintre Grigoresco a merveilleusement sentie et rendue. Au pied de renflements à gazons ras et sans arbres, les ruines d'un *han* ancien, *les quatre cabarets,* halte médiane entre Sinaia et Ploieschti. Puis c'est de nouveau une dévastation, des forêts pâturées qui ne peuvent plus croître. Nous atteignons la rivière qui s'est creusée dans cette épaisse couche d'alluvions des hautes berges à angle droit, presque des falaises. Et sur les rives plates au pied des collines : les mêmes campagnes désolées. Ici il n'y a pas une propriété sur mille où l'on étende du fumier dans les champs. Les paysans auxquels partout on a réparti un peu prématurément des parcelles de terrain n'y songeront pas de longtemps; beaucoup regrettent encore la loi, qui du jour au lendemain, en les rendant *propriétaires,* leur a donné le souci d'une existence qu'autrefois il incombait aux boyards d'entretenir.

Graveleux et raviné, le premier chaînon que nous abordons; il nous rappelle les petites Carpathes d'entre la Marsch et Pressbourg. La locomotive mord le terrain dans de grandes tranchées de gravier, puis s'élance sur des hauts talus de balast. Nous commençons à monter; les accidents de sol deviennent très pittoresques, mais c'est toujours la même désolation qu'il y a quelques semaines je devinai dans la nuit et sous la neige. Dans ce site à géologie compliquée, on nous montre sur le plateau de Coporeschti, le hangar et les abris improvisés où campèrent il y a quelques années les soldats roumains atteints d'une épidémie de conjonctivite. Dans un coin, à l'abri d'un tas de

graviers, d'une touffe de broussailles et de quelques peupliers aux grises moisissures, deux tsiganes sont installés et fabriquent des paniers. Et voici la Prahrova et son large lit dévasté enjambés par un grand pont.

La rivière maintenant coule à notre droite, capricieuse et rapide, à travers des ilots de graviers, au pied de hauts talus bizarrement déchiquetés. Puis subitement, par intervalles, le paysage s'adoucit, beaucoup d'arbres aux rousseurs arrondies, dans des dépressions de terrain cahotées en tous sens. Dans les frondaisons pas encore reverdies, dort un dôme minuscule de fer blanc jauni.

A gauche, même adoucissement cahoteux, les lignes du paysage restent brisées en tout sens, mais veloutées d'herbe verte, toutes plantées d'épines-vinettes jaunes, de bouleaux grêles, parfois de noyers aux racines encore revêtues de la dépouille de feuilles sèches de l'été passé.

Mais ces accalmies de paysage sont de courte durée; la rivière bientôt dévale encore plus rapide en flots café-au-lait à travers des terrains passant du vert molasse au jaune, rongeant en son lit un inextricable fouillis de bancs de sable, de graviers, d'alluvions, parfois recouverts d'une épaisse couche de paille pourrie et humide. Ce sol compliqué, à oxydations et taches minérales mal définissables qui enchanteraient un naturaliste, rongé par la plus irascible, la plus tumultueuse des rivières, inquiète l'imagination qui rêve dans ce décor tourmenté des chocs de hordes barbares, des batailles ethnographiques inconnues, où l'Asie et l'Europe, le tatare et le colon romain se ruaient à l'encontre et dévastaient le pays qui a comme gardé la double empreinte et le double caractère des deux barbares jouteurs.

Et voici un contraste bien roumain : sur une

haute berge de gravier et de sol verdâtres, apparaît un baroque édicule, une sorte d'horloge Louis XVI bêtement posée là dans ce paysage d'apocalypse. Et tout autour de ce monument bonbonnière qui fait songer aux grotesques imitations françaises de l'Allemagne aulique et folichonne du XVIII[e] siècle, ce sont des taches noires, des saletés graisseuses, de la terre recouverte d'échafaudages naphtés, quelques puits de pétrole. Au bord de la rivière, il y a des cassures de roc absolument vertes, les deux hauts talus dominent un véritable champ de carnage où la Prahrova se démène en maîtresse irascible et irrésistible; elle ronge, mord, enlace, piaffe, trépigne, et rien ne lui résiste, pas même la voie ferrée qui l'évite précautieusement, protégée contre ses caprices démolisseurs par de vraies digues de pierre de taille. Et elle continue à inextricablement se tordre dans les ilots de gravier, bouillonnant jaune, tandis que ses rives s'effritent avec leurs lèpres brûlées, leurs taches d'habits crasseux, leurs lamentables déchirures de gazons vert cru, leurs alluvions hétérogènes. Tout ce pays en réalité rappelle les dessins moroses et pittoresques qui illustrent certains cours de géologie.

Mais voici une autre anomalie dans ce paysage dévasté, qui soudain lui donne un caractère industriel déplorable : c'est, auprès d'un bas et primitif pont de bois, aux piles bien protégées par de solides madriers, un haut et correct pont de fer. Là passe la ligne d'exploitation pétrolifère et saline de Telega dans la vallée de la Doftana. Au-delà, en amont de la rivière, les talus désolés, gris-vert, gris-jaune, s'élèvent en falaises croulantes qui sentent le pétrole et le vert-de-gris. Et c'est au milieu de ce chaos empétrolé, à l'embranchement de la ligne de Telega qui, par une courbe gracieuse jusqu'au pont de fer,

se dégage de la voie principale, que s'élève la station de *Keumpina* (Campina).

Là aussi, comme à toutes ces gares de campagne, d'intéressants petits types : un petit bleu finaud entre autres, vendeur de ces *covritch*, anneaux de pâte empalés par un bâton brut, et de pâtisseries huileuses sur une sorte de lèchefrite métallique et charbonneuse, un petit bleu, blondin et bien pâle aux yeux tout noirs. Là aussi, parmi les bagages, une de ces spécialités de la juiverie en Roumanie, une de ces grosses malles à revêture de métal marbré vert et jaune. Bachelin reconnaît deux industriels suisses qui se promènent au milieu du grouillis roumain, avec cette bonne démarche paterne et carrée qui trahit immédiatement une origine zurichoise ou bernoise. La curiosité nous prend d'aller examiner la bizarre et peu tentante cuisine du mitron bleu : il y a là des sortes de gâteaux populaires inqualifiables, baptisés de noms que j'ai oubliés, où il entre on ne sait quelles graisses, quels hâchis de viande et de fromage.

Le long de cette ligne à pente continue et d'un si coûteux entretien, on a évité les gares trop nombreuses. Plus qu'une ou deux stations jusqu'à Sinaia. Au moment où le train s'ébranle, sur le chemin de la gare s'éloigne, à cheval trottinant, un paysan blanc à *zègue* brune aux nobles plis chasublant son dos; une femme devant lui court tirant par une corde la tête d'un baudet peu zélé. — A Campina aussi on commence à édifier des villas estivales, constructions autrichiennes ou helvétiques, à charpentes et maçonneries mêlées, moitié chalet alpestre, moitié cottage anglais. Sur la route court une lourde patache byzantine... Oh! les attelages de campagne en Roumanie. Raffet, Schreyer, Grigoresco en ont dessiné quelques-uns, mais il aurait fallu un spécialiste comme Jacot-

Guillarmod pour en conserver la complète collection aux générations futures qui refuseront d'y croire.

La rivière maintenant s'acharne entre de gros blocs de puddings. Sur un îlot de gravier un baigneur remet ses braies blanches au nez... du train. La vignette drolatique, la sérénité bonhomme des gens dans leurs fonctions scatologiques, encore une spécialité de la Roumanie populaire qu'il faut avoir garde d'omettre.

Toujours les étranges, les ravagés paysages pour cours de géologie. De nouveau un pont sur ce chaos, un pont bas, noir, blanc et jaune à peine soulevé par une douzaine de piles. Toujours les talus molassiques, mais ici duvetés de gris, par des végétations sèches et poussièreuses, avec des stries vertes, des stries rouges, d'autres cuivrées, un sol intoxiqué de métaux malsains.

Et la rivière et le talus de la voie se démènent protégés par des claies, des prises d'eau. Du côté gauche le terrain poursuit ses accidents clapoteux, tout hirsute de végétations débraillées; en face, de l'autre côté de la Prahrova, de très hautes falaises ravinées à triangulaires éboulis, d'un gris noir tuméfié.

Les teintes incroyables se succèdent le long de ce parcours avec une variété prodigieuse. Il y a des masses de petites taches aux nuances moisies et fausses, rares et décadentes, des verts bruns, des violets jaunes. Et, tout au long de mes notes, ce sont les mêmes mots de ravage, désolation et chaos qui reviennent : une désolation de crêtes rouges, puis comme des craies sombres, des ciments inconnus, bref un pays où je me désespère de n'avoir point appris l'histoire et les formations de la croûte terrestre. Des végétations assorties au sol mettent çà et là de bizarres houppes d'un vert malsain aux

flancs drôlement taillades des escarpements abrupts. Et en bas de la rivière, les îlots gris succèdent aux îlots gris. On croirait déversés ici tous les échantillons minéralogiques de tous les musées du monde; ou plutôt le musée minéralogique de l'Europe, le parc de Yellowstone des futurs Etats-Unis d'Occident, il faudra l'établir dans cette étonnante vallée de la Prahrova aux deux côtés de cette rivière et de cette ligne, l'un des plus curieux parcours que nous sachions.

Et cette variété du sol, elle est dans la forme de ses accidents aussi bien que dans leur couleur : tantôt des couches horizontales nettement marquées et superposées, tantôt des cassures de sortes de molasses vertes à broussailles rousses. Et encore je me rappelle avoir vu de semblables profils dans les bouquins scientifiques de mon père. A gauche, voici que maintenant des taches rouges tuméfient les éraflures vertes; nous enjambons de nouveau la Prahrova pour un temps remise à notre gauche. Et peu à peu cependant cette débâcle de conformations anormales prend des aspects plus sérieusement montagneux, moins farouches, moins friables, plus rocheux, déjà vaguement connus. De jolis détails se mêlent aux ruines des cataclysmes préhistoriques, un moulin rustique sur une arche de pierre, de petits parchets de vergers entourés de haies, une route soigneusement empierrée, puis recouverte de gravier. Au fond de la vallée apparaît un grandiose paysage de neige blanc et gris, hauts triangles écimés poudrés à blanc; on sent déjà la haute montagne, et dès lors le caractère alpestre de ce dévaloir carpathin ira s'accentuant. Nombreux, de gracieux riens sourient dans ces magnifiques aspects du pays, rappelant qu'on est bien en Roumanie et non point dans les Alpes : une fillette pieds nus gardant un petit cochon... Les enfants de Roumanie

sont ainsi : vous les voyez en plein hiver se promener dans la neige, vêtus d'une simple chemise. Le paysage verdit de plus en plus; quelque part, solitaire, un cochon frisé explore les broussailles. La rivière repasse à droite et depuis le pont le superbe paysage d'hiver qui remplit les fonds de la vallée s'encadre à merveille.

Et voici pourtant qu'à gauche les pentes s'empâtent encore un instant de noirs, de teintes douteuses qu'on ne sait comment exprimer : des gris de lait caillé et de fromages roumains, des creux verts, des croûtes rouges et blanches, des lèpres neigeuses. Ici un promontoire tout rouge à éboulis veloutés, lie de vin, qui me rappelle un peu les grès rouges de la vallée du Neckar; et plus loin, plus haut, là où apparaît la neige, de grandes surfaces blanches coupées de brun. Et les détails qui trahissent la présence et le travail humains continuent : un pont de solide pierre de taille en construction apparente, à cinq arches; des fours à chaux tout poudreux.

Et l'aspect de la vallée change de plus en plus : rétrécissements et élargissements, montagnes roses et blanches. La route est bordée d'une barrière formée de larges arcs surbaissés en pierre de taille, idée originale et difficile dont nous ne comprenons guère la raison. Le train passe directement au milieu du lit de la Prahrova, entre le flot jaune et un marécage de boue. Des chèvres rousses grimpent dans les talus d'alluvions.

Comarnic, un village désordonné jeté en poignée de maisons un peu partout aux flancs de la montagne. Coquettes maisons à galerie; sur l'une de ces galeries pend un tapis roumain vieilli. Quelques chalets de villégiatures riches comme à Campina. Charmantes, ces galeries brunes qui donnent tant de grâce aux blanches maisonnettes roumaines. Des clôtures histo-

riées découpent les propriétés. Mes notes parlent d'un « arbre à larmes », mais je suis incapable de me rappeler ce que cela veut dire, distrait que j'ai été de mon calepin par Monsieur Stöhr qui nous raconte avoir payé douze francs pour se faire raser au Semmering!

Dépassé Comarnic, les escarpements se resserrent. Parallèlement à nous, la route court, toujours bordée d'un garde-fou formé d'arcs en pierres maçonnées. De nouveau senestrés par la rivière, plus engorgée, plus torrent, et addextrés de pentes rapides toutes encotonnées de halliers gris rosé. Sur la route monte lentement un char où pose un pittoresque groupe de gens *enzégués* de brun. Les montagnes encore et encore s'escarpent, les sommets en hautes coupoles rases loqueteuses de neige. Au premier plan toujours quelque joli, quelque indispensable accessoire qui contresigne roumain le paysage : un abreuvoir au bras duquel pend une énorme pierre au lieu des rudes racines en tromblons usagées dans la plaine pour faire contrepoids au seau et aux perches du puits... Le torrent écume en son chemin toujours plus difficultueux. Bruit et atmosphères humides. Voici une première forêt bellement givrée; la route et la voie passent de nouveau au milieu du lit de la Prahrova.

Subitement il fait froid, très froid... On se sent très haut dans la montagne. M. Stöhr consulte sa montre avec inquiétude, et tout à coup, après un long silence, ses yeux bleus presque féroces, il exprime avec un coup de mâchoire de croquemitaine ce verbe farouche : « J'ai faim! » C'est tout à fait tragique... Car aussitôt l'excellent artiste à cheveux argentés retombe à ce mutisme des protagonistes d'Eschyle après les moments les plus terribles du drame de leur vie.

Fini décidément le paysage bouleversé, le paysage de cataclysme géologique. Nous sommes en pleine nature alpestre. Tunnels, tranchées; dans des roches dures noires et argentées, des gris ardoisés concassés en mille briques. A droite la route gagne les hauteurs, passe sur un pont à deux arches d'où découle un grand cône de déjection. Malgré le froid, des moutons çà et là forment de jolis tableaux.

L'hiver, l'hiver! Plus rien des tièdes pluies de la plaine. Nuages et neige; du gris et du blanc. Nous sommes au fond d'un profond défilé où la locomotive a de gutturaux coups de sifflets, comme partis de la gorge, ainsi qu'une mauvaise toux, et qui se répercutent crûment dans les hauts rochers. Et, bien supérieure à nous, la grand'route s'accroche aux flancs de la montagne, et d'autres ponts encore couronnent les vertigineux, immenses et croûlants cônes de déjection. Et les tranchées succèdent aux tranchées dans les rocs à rayures horizontales, dans les tas de pierrailles concassées. Des tunnels dans des épaulements abrupts s'ouvrent en gueules d'enfer et nous recrachent derrière une cassure de montagne sur un pont. La rivière est superbe ici en haut; elle a perdu sa limoneuse teinte de café au lait; la voici reverdie, bouillonnant à grands flots d'émeraudes et de cristaux.

Mais rien ne saurait donner idée de ces concassures de rochers durs et secs, noires, schisteuses, comme criblées au travers d'un crible géant. Au fond de fissures pendent des cascades gelées. Et dans ce fouillis de roches noires striées de blanc, la rivière verte tordue dans un lit de sable noir prend des airs mauvais.

Rien non plus ne peut donner une idée de la crudité de ces féroces engorgements. Il semble qu'on n'en sortira jamais, et l'on jette des regards d'angoisse

à la route qui bien au dessus de vos têtes grimpe contre de vertigineux talus. A tout moment on craint la voir dévaler dans la mugissante et rauque rivière. Les arbres sur les pentes roides ne sont plus que de blanches houppes poudrées. Un premier sapin solitaire penche au bord de l'abîme, un second, puis deux, puis trois, efflanqués, haillonneux. Quelques plantes rares et basses fleurissent frileusement dans la neige. Bientôt il en tombe aussi de la neige, une fine petite neige embuant de gris le paysage. Les sommets sourcilleux très haut s'arrondissent avec mollesse comme de gras coussins. Le site devient de plus en plus forestier; sous les beaux grands arbres droits, de roux tapis de feuilles sèches s'aplatissent sur la neige.

Encore des talus de concassures noires en bas, en haut des dômes de montagnes moelleux et neigeux, des pentes gris-sombre, un ciel gris-pâle sur les cimes toutes blanches. Encore les lugubres sifflets répétés par de crus échos. La neige ici au fond tombe presque en pluie et bruit sur le bois mort.

Station dans les scieries et les tas de bois. Sur la rivière un pont de bois. Là se cambre bien râblé, regardant passer le train, un jeune homme maigre, mains au dos, indifférent sous l'humidité crue.

Toujours plus profonde la gorge; de deux côtés, tantôt de voluptueux renflements, tantôt d'effrayantes tranchées. Partout de magnifiques manteaux de forêts givrées; et au bord du torrent d'immenses scieries, des chantiers de bois jaunes, des entassements de bois jaunes brunis par le neige pluvieuse. Nous débouchons bientôt dans un ravin moins profond; à gauche apparaissent les premières villas de ce Sinaia où chaque roumain a voulu avoir son petit Pelesch. Il y a moins de neige ici, mais les formidables Boutchetchi dorment dans les nuages;

les bois sont du plus beau roux, du dernier roux d'avant le printemps, de ce roux presque pourpre qui contraste si bien avec les bouquets de sapins. Nous voici à *Sinaia*.

Mais c'est ici que dans le vaste et beau royaume de la Reine de Roumanie commence le royaume particulier de Carmen Sylva. Nous l'explorerons bientôt Pour aujourd'hui nous nous arrêtons timidement sur le seuil de la porte.

WILLIAM RITTER

ROME

Je t'aime, ô Souveraine assise avec fierté
Sur le trône imposant de tes vieilles collines,
Quand le soleil inonde, aux calmes soirs d'été,
Tes dômes et palais de splendeurs purpurines.

Je t'aime quand, rêveur, à l'ombre des tombeaux
Qui bordent, débris froids, l'ardente route appienne,
Comme Augustin jadis, rajustant tes lambeaux,
J'évoque les grands noms de ta gloire paienne.

Mais je t' aime bien plus, lorsque, à genoux, devant
L'auguste crypte où dort le Prince des Apôtres,
J'admire dans ta foi le titre captivant
Dont le nimbe immortel éclipse tous les autres.

La géante coupole aux mosaïques d'or,
Par le levier de l'art dans les airs suspendue,
Donne à l'âme qui prie un surhumain essor
Par delà le créé, par delà l'étendue.

Et lorsque sous les nefs de ce temple divin
Se pressent, flots houleux, les pèlerins sans nombre
Venus du sud, du Nord, pour acclamer sans fin
Le Pilote-Voyant qui perce la nuit sombre ;

Lorsque sur le parcours du cortège sacré
Un immense hosannah de tous ces cœurs s'échappe,
Et que, blanc Séraphin, le vieillard vénéré
Ecarte pour bénir les longs plis de sa chape ;

Lorsque devant le bronze en tiare, en orfroi,
La foule, dans l'élan d'un délire qui pleure,
Offre un même tribut d'inébranlable foi
Au Pontife qui passe, à Pierre qui demeure ;

ô Rome, alors surtout je t'aime ! et, flétrissant
La démence et l'orgueil de l'ingrate Italie,
J'aspire après le jour où ton Roi bénissant
Plus pure te rendra ta majesté pâlie.

DOM LAURENT JANSSENS

Rome, 22 avril 1894, sous la coupole de S. Pierre, en attendant l'arrivée de Léon XIII.

INSPECTION DU TRAVAIL

La question est au premier plan des préoccupations sociales. Cela se comprend.

Autant vaudra l'inspection, autant vaudra la loi de réglementation, a-t-on dit en Belgique, en 1888. Cette conviction indiscutable est partagée par tous, depuis les propagateurs de l'institution jusqu'à ses détracteurs pleins d'appréhensions.

Nous trouvons donc utile de résumer le livre savant de M. Cyrille Van Overbergh sur la matière (1).

Ce sera son éloge et sa diffusion.

Nous suivrons dans notre étude un ordre chronologique.

I — Angleterre

Nous laissons de côté les nombreux et complexes détails de la réglementation pour nous occuper exclusivement de la surveillance.

Dans la période de 1802 à 1833, on trouve les

(1) *Les Inspecteurs du Travail dans les fabriques et les ateliers.* Etudes d'Economie Sociale par Cyr. Van Overbergh, docteur en droit, chef du Cabinet du Ministre de la Justice. Louvain-Paris 1893. Nous ajouterons quelques renseignements puisés ailleurs pour la Hollande, la Suède, la Russie et la Belgique.

Visiteurs, juges de paix et ministres du S[t] Evangile, qui, intéressés dans l'industrie, soit directement, soit par leurs parents et amis, ou indifférents à l'application de la loi, parceque déjà trop d'autres occupations sollicitaient leur zèle, n'agissent pas du tout ou préviennent même les chefs d'exploitation de leur visite afin d'éviter toute difficulté. — On les remplace bientôt par les *Dénonciateurs*, c'est-à-dire les ouvriers ; mais ceux-ci par crainte de perdre leur place et leur pain, profitant d'ailleurs de la violation de la loi, restèrent également inactifs.

La période suivante, de 1833 à 1844, offre des mesures et des résultats plus sérieux.

On nomme 4 inspecteurs et 15 sous-inspecteurs qui prirent la résolution d'agir, mais seulement par persuasion, et non par contrainte. La visite des ateliers fut assurée, mais on avait encore divers moyens de se dérober à la loi.

Ainsi, comment fixer l'âge des enfants employés? Comment vérifier la sincérité des certificats que des inconnus avaient remis ou que des médecins avaient délivrés à tel garçon, mais que l'on passait à des enfants plus jeunes? Comment vérifier l'assistance obligatoire à l'école?

« La présence d'un superintendant était-elle signalée « dans une localité et les enfants travaillaient-ils en « dehors des heures indiquées au registre, vite on les « enfermait dans la *salle d'école*, on leur mettait des « livres en main, on leur *jouait* la classe. Aussitôt que « l'inspecteur était parti, on levait la séance et les « enfants revenaient à leur métier. Horner et Kincaid « (inspecteurs pour l'Ecosse) rencontrèrent des institu- « teurs ne sachant ni lire ni écrire, et signant d'une « croix.

« Horner cite aussi une école qui se tenait dans « le magasin aux combustibles; c'était là que le chauf- « feur, dans les loisirs que lui laissait l'entretien de

« ses feux, donnait l'enseignement avec des livres aussi « noirs que des charbons.... Quant aux Dame-Schools, « c'étaient des caricatures d'écoles. L'institutrice y appa- « raissait généralement sous la figure d'une vieille pau- « vresse cassée par l'âge et incapable d'enseigner. »

Toutefois, une amélioration fort sensible dans la situation des ouvriers de fabrique se manifestait.

Quant à l'industrie, l'opinion publique constata que les sinistres prédictions ne se réalisaient pas. Jamais la marche des affaires n'avait été aussi prospère. Les salaires s'étaient élevés. La moralisation progressait. Les écoles, malgré leur caractère souvent illusoire ou comique, soutenues par les industriels, relevèrent cependant le niveau intellectuel de la jeune génération.

Nous faisons un progrès nouveau dans la période qui suivit la loi de 1844. Cette loi, qui étendait sa réglementation aux femmes âgées de plus de 18 ans employées dans les filatures et établissements analogues, améliorait aussi le régime inspectoral.

Pour remédier aux falsifications auxquelles les certificats d'âge donnaient lieu, la loi décide que les médecins diplômés seuls ont le droit de constater l'âge. Et même si le médecin n'a pas été choisi officiellement, c'est-à-dire s'il n'est pas *certifying surgeon* « le certificat doit être contre-signé par un juge de paix qui n'est lui-même ni fabricant, ni père, fils ou frère de fabricant. Cette contresignature ne peut être apposée qu'en présence de l'enfant et lorsqu'il est prouvé que c'est bien lui l'intéressé dont il s'agit. »

Les inspecteurs et les sous-inspecteurs eurent le droit d'entrer dans les ateliers à toute heure de jour et de nuit; ils ont sous leur dépendance les médecins certificateurs, mais ils perdent le privilège exorbitant de juger directement les industriels en contravention; ce retrait n'est pas sensible, car ils ne se servaient pas de ce pouvoir extraordinaire en suite de leur esprit conciliateur.

Divers registres sont obligatoires pour la constatation de l'âge, de la fréquentation de l'école, etc.

Après 1847, petit à petit les inspecteurs abandonnèrent leur tolérance qui ne produisait guère de résultat important. Les patrons firent signer des pétitions contre la loi par leurs employés, puis accusèrent les inspecteurs de falsifier la vérité. Mais ces stratagèmes furent déjoués. Les objections périodiques des patrons étaient discutées par les inspecteurs qui, en cas de doute, soumettaient les difficultés au ministère.

Dès 1853, les inspecteurs « choisissaient pour sujet de leur action les fabricants les plus considérables ou les plus récalcitrants. Ceux-ci, étant l'objet d'une surveillance constante, traqués à tout instant, se voyaient obligés d'observer les lois, finissaient par se résigner, et devenaient d'énergiques soutiens de l'action inspectorale. Ils ne demandaient plus qu'une chose : voir traiter leurs concurrents comme eux-mêmes. »

Les inspecteurs, trop connus dans leurs districts et reconnus et annoncés dès leur arrivée, durent parfois changer de circonscription afin de mieux surprendre les infractions.

Dans la suite, avec la multiplication des dispositions législatives concernant le travail industriel, il fallut augmenter le nombre des sous-inspecteurs en même temps qu'au lieu de la division en quatre circonscriptions, on établissait la centralisation administrative.

Il n'y eut plus qu'un Chief-Inspector : *Redgrave.*

Les sous-inspecteurs furent surveillés par des *Assistent factory-inspectors* et s'appelèrent dès lors : *Inspectors of factories.* On nomma des juniors sous-inspecteurs qui étaient les vrais stagiaires de l'institution.

L'organisation actuelle est la suivante :

« A la tête se trouve le *Ministre de l'Intérieur Chief-Inspector.* A chacun des 39 cercles d'inspection est préposé un inspecteur qui, s'il occupe un district

important, est assisté d'un ou même de deux juniors. Entre le chef-inspecteur se placent les agents du contrôle administratif,, les quinze *superintending inspectors.* »

Un détail intéressant à relever est l'exclusion des ouvriers dans la composition du corps inspectoral jusqu'en 1880. Le chef-inspecteur s'opposait absolument à leur enrôlement, parce que, disait-il, de même que les ouvriers ne seraient pas satisfaits de voir choisir les surveillants parmi les industriels, de même les patrons seraient mécontents avec raison de ce qu'on choisirait des ouvriers : les conditions d'impartialité feraient peut-être défaut.

Mais les Trades-Unions agirent tant et si bien qu'on nomma plusieurs ouvriers.

L'amélioration de la situation des facteurs de la production est indéniable et dérive du régime légal. Salaires plus élevés, santés plus robustes, production plus grande. Entre tous les témoignages venant des patrons eux-mêmes, nous relevons celui-ci comme décisif : « Il y a trois ans, quand nous avons été mis au nombre des manufacturiers soumis à la loi, les dix-neuf vingtièmes d'entre nous résistaient avec ardeur et faisaient à cette loi les objections les plus énergiques; aujourd'hui que l'expérience est faite, les dix-neuf vingtièmes demanderaient à rester sous le régime de la loi si on parlait de l'abroger. »

II — Allemagne

En 1824, on remarqua de nombreux cas d'inaptitude au service militaire et c'est alors qu'on fit la première réglementation sous le nom de *Regulativ.* Pour surveiller l'observation de cette loi on recourut aux *Ortsbehörde.*

On entendait par là le *landrath,* autorité locale

très peu remuante, et le bourgmestre, autorité trop dépendante.

En 1845, on établit des commisions locales se composant du bourgmestre, du médecin, du pasteur et de délégués des écoles, mais cela n'eut pas les résultats désirés et l'on essaya alors des *Bezirksregierungen*. Cette forme n'eut pas non plus de succès et, en 1849, on imagina les Conseils de l'Industrie où se trouvaient réunis patrons et ouvriers. Quoique ce système offrît plus de garanties sérieuses, il fallut songer cependant à une nouvelle organisation. En 1853 enfin, la loi dite du 16 mai établit une surveillance plus efficace :

Art. 11 : « L'exécution des prescriptions légales sera surveillée partout où le besoin s'en manifestera, par des fonctionnaires de l'Etat désignés sous le nom d'inspecteurs de fabriques. Ces inspecteurs seront investis, pour l'exécution de la présente loi, de tous les droits des autorités chargées de la police locale. Les Ministres du Commerce, de l'Industrie et des Travaux Publics, de l'Instruction publique et de l Intérieur, détermineront de quelle manière ces inspecteurs devront organiser une surveillance locale permanente, maintenir et diriger cette surveillance, et entretenir des relations suivies avec l'autorité à laquelle ils seront subordonnés.

Les propriétaires des établissements industriels sont tenus de se soumettre, à toute heure et notamment pendant la nuit, aux visites officielles faites en vertu de la loi. »

Ce nouveau système n'était pas sans tache.

Ce qu'on pouvait le plus lui reprocher, c'était la non généralité des inspecteurs. Tel endroit industriel est laissé sans surveillance. Là où la surveillance existe, elle ne se sent pas forte puisqu'elle n'est pas universelle. Puis les inspecteurs dépendent trop du ministre et des changements de ministère. Ils sont un reflet de l'opinion variable des personnes qui se succèdent à la direction

des affaires. On oubliait souvent aussi de remplacer un inspecteur mort ou malade.

En 1869, la « Gewerbeordnùng » reproduit les dispositions citées, dans les art. 131 § 2 et § 3.

En 1878, on instaure l'*obligation* pour tous les Etats d'avoir une inspection, d'où *augmentation* des inspecteurs.

Leur caractère reste assez édulcoré puisqu'en Prusse on leur donne le nom de *Conseillers*.

Leur mission est de conseiller et de dénoncer.

Mais on souffre encore du manque d'unité, de l'absence de rapports entre les inspecteurs, de l'absence de pouvoirs spéciaux et uniques, car leur activité est diminuée par le cumul des occupations, entr'autres l'examen des machines.

Puis on choisit des ingénieurs, sous-officiers, sans chercher d'autres spécialités. Enfin la police conserve presqu'exclusivement la poursuite des infractions.

En 1891, lorsque la Gewerbe Ordnung fut révisée, on essaya en vain d'apporter ces améliorations :

a) ne donner aux inspecteurs que leur besogne propre de surveillance ;

b) accorder le droit de punir ;

c) fusionner tous les agents dans un système unique.

III — L'Inspectorat en France

L'histoire de l'inspectorat en France se divise en trois périodes. La première va de 1840 à 1874 ; la deuxième va de 1874 à 1892 ; la troisième est ouverte depuis un an.

« Sans un système d'inspection organisée, la loi compromise dans son exécution, serait exposée à manquer d'efficacité. »

Formulant cette pensée dans son rapport concernant le travail des enfants, à la Chambre des députés en 1840, M. Renouard frappait juste et rencontra un

écho profond dans les commissions et les assemblées parlementaires.

Mais quel organisme créer?

Des agents spéciaux?

On a peur de la dépense.

Confier la mission aux maires, c'est ouvrir la porte à de nombreux abus.

Ajouter cette nouvelle attribution au rôle des inspecteurs de l'enseignement primaire, mais ils sont déjà surmenés, surchargés!

De guerre lasse, on laisse au Gouvernement le soin de choisir un système.

La première combinaison essayée en 1841 fut celle des *commissions locales gratuites*. Mais son action molle, inexpérimentée équivalait à l'inertie et à l'impuissance. On ajoute alors la surveillance *des vérificateurs des poids et mesures et des inspecteurs de l'enseignement primaire*. Même stérilité dans les résultats. En 1868 *les ingénieurs des mines* reçoivent la charge de la surveillance sans plus de succès.

Le bilan de 1841 à 1874 est donc maigre, hormis dans les rares départements où l'on a institué une inspection rémunérée.

II. En 1874, devant le parlement, on reprit les discussions au sujet du meilleur régime inspectoral. Pas de répression violente par la police judiciaire qui sévit et ne sait ni prévenir, ni discuter, ni agir en douceur. Pas d'inspecteurs des enfants assistés, ni de l'enseignement primaire, parce que ces fonctionnaires ont déjà une tâche assez lourde. On s'accorde à trouver qu'il faut une inspection rémunérée.

« Ces agents attitrés, disait M. Ambroise Joubert, visitant journellement tous les ateliers, non seulement d'une même cité industrielle, mais de toute une région industrielle, ils seront à même de faire des études comparatives sur une très grande échelle; leurs rapports

constateront les progrès, les améliorations réalisées par les uns et en même temps les défaillances, les imperfections existant chez les autres. »

D'après la loi de 1874, le Gouvernement nomme les inspecteurs divisionnaires dans chacune des quinze circonscriptions (vingt et-une circonscriptions depuis 1883) avec traitement fixe et frais de déplacement. On admet principalement à ces fonctions les diplômés ingénieurs ou les possesseurs d'un diplôme de l'Ecole centrale des Arts et manufactures et des écoles des mines.

Des instructions du 29 mai 1875 formulent ainsi la manière d'agir des inspecteurs :

« Les inspecteurs s'inspireront de cet esprit de bienveillance et de fermeté qui éclaire et conseille, plutôt qu'il ne réprime; ils écouteront les plaintes et les réclamations qui leur seront adressées, feront comprendre à tous la pensée de la loi, qui n'est pas de gêner l'industrie, mais d'assurer le développement intellectuel et physique de l'enfant en vue même de faciliter le progrès du travail national. Bien renseignés sur le mobile qui a dirigé le législateur, les industriels comprendront les avantages de la loi et rendront ainsi, on doit l'espérer, très rare la rédaction des procès-verbaux destinés à préparer la répression des contraventions. »

Ils visitent les établissements, contrôlent l'âge des enfants, font rapport au Parquet des accidents survenus, dressent des procès-verbaux. Les départements peuvent avoir à leurs frais leur inspecteur spécial, sans subordination complète à l'inspecteur divisionnaire. Mais ce nouvel agent occasionne quelque trouble et quelque contradiction. Aussi en 1892 fut-il soumis au contrôle du premier.

Les commissions locales subsistèrent encore par la volonté du législateur, avec mission « de faire pénétrer par la persuasion, dans l'esprit des populations ouvrières et dans les mœurs industrielles, le sentiment de l'utilité

de la loi, avant d'avoir recours aux moyens répressifs laissés plus particulièrement aux inspecteurs. »

Mais plus faibles que jamais, ces commissions locales tombent d'elles-mêmes; quelques-unes cependant (celles du Gard, de Rouen, de Marseille, d'Aix, d'Albi, de la Seine) ont en revanche produit de merveilleux effets.

La nomination d'industriels dans ces commissions est une faute impardonnable, car que dire d'un surveillant pris lui-même en faute? ou abusant de sa situation pour surprendre des secrets industriels?

Une commission supérieure centralise l'action générale des autres organismes, leur donne de l'unité et de l'ensemble.

La plus grande tolérance, presque de la faiblesse, signala cette période nouvelle de 1874 à 1892.

III. En 1892, le législateur conserve l'ancien mode, recherche seulement l'unité en diminuant le nombre des circonscriptions et en plaçant les inspecteurs départementaux dans la dépendance complète de « divisionnaires que bientôt la besogne de direction absorbera tout entiers. Le recrutement se fait par voie d'examen écrit et oral. »

Les commissions locales disparaissent pour faire place aux commissions départementales « cantonnées dans un rôle purement consultatif ».

IV — La Suisse

La règlementation du travail date de 1877.

Le Conseil Fédéral surveille au moyen de *trois inspecteurs fédéraux*. L'un d'eux M, Schuler, médecin à Mollis, qui est attaché à la besogne depuis l'origine, a donné un éclat tout particulier à la mission de contrôle industriel.

L'inspecteur fédéral n'a pas à dresser procès-verbal.

Il en réfère au Conseil fédéral quand il se trouve en présence d'une obstination marquée.

On choisit les inspecteurs dans toutes les professions et, selon l'avis de Monsieur Schuler, il est à désirer qu'il y ait des collèges comprenant, par exemple, un hygiéniste, un ingénieur, un chimiste.

Les *inspecteurs cantonaux* approuvent les plans, accordent les autorisations. Mais, dans la plupart des cas, les gouvernements cantonaux se sont abstenus d'organiser régulièrement l'exécution par des employés spéciaux.

Ces autorités locales éprouvaient d'ailleurs une certaine répulsion à l'égard de la loi, parce qu'elles se trouvaient en contact fréquent avec les industriels. Cependant, comme toujours, sous l'influence des inspecteurs fédéraux, cette apathie s'évanouit et fait place à une activité digne d'éloges.

Si la Suisse marche à grands pas dans la réalisation parfaite des prescriptions réglementaires du travail industriel, cela provient de la haute autorité morale et de l'énergie des inspecteurs fédéraux.

V — Autriche

Organisation. — La loi fondamentale date du 17 juin 1885. C'est la vraie loi de règlementation. Son caractère principal est de fixer une limite maximale : 11 heures.

Les inspecteurs nommés par le gouvernement sont présidés par un inspecteur général de l'industrie.

Le Gewerbeinspector surveille l'exécution de la loi sans avoir un pouvoir de coercition (art. 5 et 6) ; il a une mission spéciale de pacification (art. 12).

Aujourd'hui il y a un inspecteur général (Migerka) assisté d'un sous-chef, dix-sept inspecteurs assistés de 15 sous-ordre. On se plaint avec raison de l'insuffisance du personnel alors que tant d'argent coule à flots dans d'autres institutions moins utiles.

Le pays est divisé en 15 circonscriptions auxquelles il faut ajouter la surveillance des transports et de la navigation.

On a choisi les hommes parmi les techniciens; cependant leur caractère plus industriel que social s'est fondu peu à peu au contact de la réalité.

Faiblesse. — Par suite de l'opposition qu'on leur a faite et du peu de pouvoir dont ils jouissaient, les inspecteurs ont eu rarement recours aux poursuites, sachant bien qu'ils se heurteraient à l'hostilité administrative. On allait jusqu'à défendre pour les enquêtes d'interroger les employés ou les gendarmes! Les autorités industrielles de 1re instance seront donc insuffisamment éclairées. Les autorités d'appel manquent d'hommes compétents et la justice en souffre, parce qu'elle confirme des iniquités ou qu'elle établit des sentences sur des attendus renversants pour les gens de métier.

En outre les industriels agissent sur les Bureaux pour arrêter l'impulsion inspectorale.

On peut ajouter enfin qu'une lourde besogne de paperasseries accable ces fonctionnaires de surveillance industrielle et leur enlève la moitié de leur vigueur.

Œuvre. — On concevra aisément que les inspecteurs n'ont guère produit une besogne décisive.

Les règles de limitation sont comme passées sous silence. Toute l'activité des inspecteurs se porte sur les mesures préventives contre les accidents et les maladies.

Leur mission pacificatrice est très belle.

A l'origine, les ouvriers non sans apparence de raison se défiaient des inspecteurs. Mais ceux-ci intervinrent si heureusement dans des cas de renvoi, d'accident, que les travailleurs prirent confiance et recoururent souvent à eux. « En 1886 sur les 1.359 cas, les inspecteurs purent donner la solution souhaitée à 75 %; le reste n'aboutit pas. M. Migerka assurait que pour 1889, les deux tiers des cas avaient abouti au gré

des ouvriers. D'après ses calculs, cette proportion se serait à peu près maintenue au cours des années 1890 et 1891. »

Les inspecteurs sont devenus de véritables et constants conseillers qui prêtent leur aide de toute manière et on les préfère à une juridiction quelconque. Aussi leur a-t-on décerné le titre de *procureurs des ouvriers* (l'expression est de Bebel) et de « *la plus populaire des institutions de la monarchie* ».

Les patrons selon leur bon ou leur mauvais caractère aimaient ou détestaient l'inspecteur. Cependant comme celui-ci eut occasion d'intervenir en faveur de la direction en cas de grèves ou de donner des renseignements utiles, la glace se rompit de proche en proche.

On achèvera le tracé succinct des résultats de l'inspectorat, quand on aura mentionné que c'est à lui que l'on doit l'éclosion de nombreuses institutions ouvrières, telles que bourses de travail, bibliothèques, conférences, et surtout le musée industriel et hygiénique de Vienne.

VI — Suède

En Suède, depuis la loi du 10 mai 1889, sur les précautions à prendre contre les accidents et la surveillance administrative des ateliers, de nouveaux inspecteurs ont été institués pour la protection des adultes. Bientôt ils auront à s'occuper de la protection des mineurs.

VII — Hollande

En Hollande, depuis la loi du 5 mai 1889, sur le travail des enfants, des adolescents et des femmes, et d'après cette loi, on a institué trois inspecteurs sous la direction du Ministre de la Justice.

VIII — Russie

Nous ne pouvons mieux terminer cette étude de l'Inspectorat à l'étranger qu'en donnant une idée de l'influence pacificatrice de cette institution d'après le rapport que M. Pingaud, consul de France en Russie, a fourni sur les conditions du travail dans l'empire Russe (1).

« L'inspecteur des fabriques, dès qu'il est averti qu'une grève s'est produite, se rend, seul et sans armes, au milieu des ouvriers, se fait expliquer l'affaire par le fabricant et par les ouvriers et met le plus souvent fin à la grève dans les vingt-quatre heures.

Du reste, le peuple russe est doux et facile à conduire. Les ouvriers français, allemands, anglais et belges sont bien plus difficiles à diriger. Cela tient à la différence profonde qui existe entre l'organisation sociale des peuples de l'Europe occidentale, d'un côté, et l'empire de Russie, de l'autre.

L'inspecteur de fabrique reçoit deux fois par semaine, les lundis et les jeudis, chez lui, à des heures fixes, les plaintes verbales des patrons et des ouvriers. Il se présente au moins 50 ouvriers à chaque réception. L'inspecteur reçoit aussi une grande quantité de plaintes écrites de la part des ouvriers. Celui de Moscou (ville et gouvernement) a reçu, de 1886 à 1890, en moyenne, 112 plaintes par mois.

Sur 100 plaintes des ouvriers, 46 ont été reconnues fondées, 37 non fondées; 17 douteuses ont été transmises au procureur du tribunal de première instance. L'inspecteur des fabriques a, par conséquent, concilié les parties 83 fois sur 100.

---

(1) *Les Conditions du travail.* Vol. II, p. 106 et seq. Berger-Levrault et Cie, Editeur. Paris 1891.

Tout ouvrier qui cause du désordre peut être renvoyé « administrativement » par les gouverneurs dans son village, c'est-à-dire sans jugement.

Dans le cas où des circonstances défavorables forceraient les fabricants à baisser les salaires ou à renvoyer une grande partie de leurs ouvriers, ils en préviendraient confidentiellement, à l'avance, les autorités locales, le gouverneur et l'inspecteur des fabriques, et ces autorités s'efforceraient paternellement de replacer les ouvriers congédiés.

Les voies de recours contre les décisions des inspecteurs ont été indiquées plus haut. Le plus souvent, ce sont les patrons qui interjettent appel.

L'ouvrier se soumet presque toujours à la décision de l'inspecteur; il le respecte et il l'aime, sachant qu'il est son appui, son ami et qu'il ne peut pas être gagné. Ces fonctionnaires, relativement très bien rétribués, ont pleine conscience du rôle bienfaisant que la loi leur réserve. L'ouvrier est aussi très reconnaissant à l'inspecteur d'avoir fait baisser les prix des denrées dans les boutiques des fabriques au-dessous des prix du marché; de les avoir soumises à un contrôle sévère, d'avoir rendu les patrons responsables pour les articles d'alimentation et d'empêcher, dans la mesure, les « starostas » de faire de l'usure.

En conséquence on est fondé à dire que la création de l'inspection des fabriques est la meilleure mesure qu'on pût prendre pour éviter les grèves ou pour en amener la cessation; le meilleur moyen de prévenir les conflits entre patrons et ouvriers et d'y mettre fin. Ce sont des juges de paix dans la véritable acception du mot.

On a vu que les grèves sont sévèrement interdites par la loi du 3 juin 1886, l'ouvrier n'ayant pas le droit de demander une modification quelconque du contrat. On a vu aussi que des mesures préventives ont été prises contre les patrons qui, par des violations

de la loi, causeraient des troubles dans les fabriques.

Avant l'institution de l'inspection des fabriques, la police intervenait entre les ouvriers et les patrons, et presque toujours en faveur de ces derniers.

Les ouvriers, mécontents de cette intervention, commettaient fréquemment des excès qu'on devait réprimer à l'aide des cosaques et de la force armée.

Maintenant l'inspection intervient (mais dans 4 gouvernements seulement, on ne saurait assez le répéter), de la manière la plus heureuse, et parvient le plus souvent à amener la reprise du travail.

Pendant la première année (1er octobre 1886 — 31 décembre 1887) du fonctionnement de l'inspection des fabriques pour les adultes, il y a eu à Moscou et dans le gouvernement 24 grèves dont aucune n'a duré plus de trois jours. Pendant l'année 1888, il y en a eu 7 — en 1889, 2, et du 1r janvier au 14/26 juillet 1890 aucune; l'inspection des fabriques peut être fière de pareils résultats.

IX — Belgique

L'importance de la question saute aux yeux.

Rappelons qu'elle n'a pas échappé à nos *législateurs* qui ont déclaré lors de la discussion sur le travail des femmes et des enfants que « la loi vaudra ce que vaudra l'inspection ».

La loi ne vaut que si elle est exécutée, elle n'est exécutée que s'il y a une autorité qui pousse incessamment à la répression des abus et à l'observation des prescriptions légales.

Les *ouvriers* attachent une grande importance à l'inspection. J'en juge entr'autres ainsi d'après diverses séances des sociétés ouvrières où cette question a été agitée.

Les *sociologues* sont unanimes à approuver ces paroles de M. Gaspard Decurtins, conseiller national des Grisons :

« A quoi sert de promulguer ces lois si elles ne sont pas observées? et elles ne seront pas exécutées aussi longtemps qu'il n'existera pas en tous pays un service perfectionné d'agents contrôlants nombreux et choisis. Cette vérité doit pénétrer dans les cerveaux. Contribuer à cette œuvre de propagande c'est rendre le plus signalé service aux intérêts de la classe ouvrière. »

Je crois aussi que les *patrons* trouveront dans une inspection sage, prudente, progressive, un secours pour les moments difficiles de transition, une lumière pour l'interprétation de la loi, une garantie d'uniformité et d'égalité dans l'application, un intermédiaire pacifique dans leurs rapports avec les ouvriers.

Lors du vote de la loi de 1889 sur le travail des femmes et des enfants et de l'établissement de l'inspection, le gouvernement a déclaré qu'il n'avait pas à créer des fonctionnaires nouveaux, qu'il trouverait les agents nécessaires parmi les employés chargés de l'inspection des établissements dangereux ou insalubres et de la surveillance des chaudières et des machines à vapeur — ainsi que parmi les agents des services voyers provinciaux, les fonctionnaires des ponts et chaussées, etc.

La section centrale, sans méconnaître ces utilités, a reconnu qu'il faudrait amplifier. On a d'ailleurs pu se rendre compte des confusions regrettables et de l'insuffisance de l'arrêté royal de 1891, organisant le système inspectoral. Aujourd'hui, le Ministre, convaincu par l'expérience, est décidé à provoquer des améliorations, et, depuis les dernières discussions à la Chambre, M. De Bruyn a résolu d'organiser un corps spécial d'inspecteurs pour l'industrie. C'est déjà un grand pas. Mais nous voudrions que ces fonctionnaires nouveaux ne se recrutassent pas d'une manière complète et exclusive

parmi les ingénieurs et que, d'autre part, ces employés ne se trouvassent pas surchargés de besognes autres que la surveillance des mesures de protection ouvrière et de règlementation du travail.

Il importe de mettre ensuite le plus possible les ouvriers par le moyen de délégués en contact avec les inspecteurs, comme cela se pratique en Suisse.

Les pays allemands choisissent, comme veut le faire M. De Bruyn, les nouveaux employés parmi les ingénieurs; mais les études de l'ingénieur ne correspondent nullement à la mission politique, économique et sociale de l'inspectorat et elles ont en outre pour conséquences désastreuses de former des caractères positifs, pratiques, terre à terre, peu aptes à juger de haut les difficultés d'ordre moral qui compliquent le problème social. Les ingénieurs ne sont bons en général que pour la surveillance des machines et l'organisation des mesures de sécurité.

La Suisse et l'Autriche ont pris leurs hommes parmi les médecins et les hygiénistes. On peut encore faire à ce sujet les mêmes observations que plus haut et ne reconnaître d'à-propos aux nominations d'hygiénistes que pour les questions d'hygiène.

Si, dans les pays étrangers, de tels inspecteurs ont cependant fourni une bonne carrière, c'est qu'à la longue ils se sont initiés aux choses absolument nouvelles qui forment le fond de l'inspection Cela nous amène à conclure qu'avant tout il faut choisir des individualités énergiques, des hommes indépendants et débrouillards.

Il serait à souhaiter que l'on tînt compte en tout premier lieu des personnes qui spontanément se sont attachées aux questions sociales et ouvrières, et ont ainsi révélé une aptitude indiscutable.

On pourrait aussi nommer comme inspecteur, l'un ou l'autre ouvrier. Ce serait une certaine satisfaction de classe et un moyen de répondre à l'objection que

l'on veut faire en haut lieu le jeu des patrons. Mais, en thèse générale, on ne peut composer le corps inspectoral d'ouvriers, soit pour la totalité, soit pour la majorité, parce qu'ils représentent l'élément travail, une des parties en cause dans les difficultés présentes. Il y aurait peut-être oubli d'impartialité ou du moins suspicion. D'ailleurs, l'ouvrier nommé inspecteur cesse d'être ouvrier. Il est en outre souvent inapte à exercer une fonction plus ou moins scientifique. Enfin priver la classe ouvrière de son élite ne serait pas heureux.

Voilà, nous paraît-il, de quelles idées on doit s'inspirer dans les nominations que l'on va faire.

Ces fonctions nouvelles très fatigantes demandent une rémunération généreuse et assurée.

Au plus vrai sens du mot, l'inspection s'appelle une mesure d'ordre public, de nécessité sociale ; il faut donc ne rien épargner, ni argent, ni minutie dans le choix, afin d'obtenir par des hommes d'élite une surveillance générale, inflexible et impartiale des lois de réglementation ouvrière.

MICHEL BODEUX

CEUX DE LA GLEBE

Or, ce soir, en passant la Seine,
J'ai regardé l'eau qui coulait,
Jaune, sale, troublée, obscène,
Et j'ai trouvé ce fleuve laid.

En suivant d'innombrables rues,
J'ai regagné le boulevard,
Qui paraissait aux clartés crues
Un visage couvert de fard.

Blanche, la lumière électrique
Etincelait sur le décor,
Donnant un air quasi-féerique
Aux magasins ouverts encor.

Je marchais donc, la jambe lente,
Dans ce monde qui circulait.
— La chaleur était accablante,
On était au mois de juillet. —

J'allai m'asseoir à la terrasse
D'un café quelconque, pour voir
La comédie et la grimace
Que font les Parisiens le soir.

Je regardais, buvant ma drogue,
Les attitudes des passants :
Celui-là gai, cet autre rogue,
Les uns doux, les autres cassants.

Au centre, omnibus, cabs et fiacres,
Foule très compacte au trottoir;
Et Paris qui sue, odeurs âcres,
Empuantait l'air pur du soir.

De grosses dames bien en forme;
De petits commis, l'air cafard;
Des tas de gens en hauts-de-forme,
L'air vieillot et le teint blafard;

Puis des tournures exotiques,
Des nègres vêtus de rideaux,
Des anglais aux jambes étiques,
Leurs télescopes dans le dos;

Des camelots, aux voix de pîtres,
A travers le tumulte épais,
Hurlent grotesquement les titres
Des journaux : le Soir *ou la* Paix.

Des figures tristes en quête
D'autre chose que de bon pain :
Titre : Roman d'une casquette
Pour un livre de Montépin.

Des banquiers dont le ventre pèse
Aussi lourd qu'un sac plein d'écus :
Et comme pour faire antithèse,
Des mendiants aux airs vaincus;

Gardénias à la boutonnière,
Des membres du Royal-Meilhac,
Et, renouvelé de Molière,
Le vieux monsieur de Pourceaugnac.

Les gommeux, les gens de la plèbe,
Tous ces Parisiens ont même air...
J'ai rêvé des serfs de la glèbe
Mangeant le soir leur pain amer.

Ceux-là valent qu'on les envie :
Quand ils respirent, leurs poumons
Pour leur redonner de la vie
S'emplissent de l'air pur des monts.

Ils n'ont pas le bruit de la rue,
Ils ne lisent pas le journal,
Ils n'ont pas la lumière crue
Des lampes au reflet banal.

Le soir, quand, pleins de lassitude,
Ils aspirent au grand sommeil,
Ils rentrent avec quiétude,
Regardant le couchant vermeil.

Et lorsque la nuit tend ses voiles,
Pour les guider par les chemins,
Ils ont la clarté des étoiles
Que Dieu leur jette à pleines mains.

Parmi les crépuscules roses
Ou les aurores de satin,
Ils sentent la beauté des choses
Qu'ils contemplent soir et matin.

S'ils peinent sur la terre dure
Et s'ils travaillent sans repos,
La rafraîchissante nature
Les berce et rend leurs bras dispos.

Ils ignorent les maladies
Que développent les cités,
Et les savantes perfidies
Qui laissent les cœurs dévastés.

Ils ne compliquent pas la vie
Dont les villes faussent le sens;
Loin de la haine et de l'envie,
Ils gardent leurs cœurs innocents.

Ils n'ont ni cercles ni théâtres,
Ni boulevards, et cætera :
Mais dans leurs horizons bleuâtres
La nature est leur opéra.

C'est pour eux que la source coule,
Les rafraîchissant de sa voix,
Que le pigeon ramier roucoule
Sa chanson d'amour dans les bois.

Ni cabotins ni journalistes !
Ils n'ont pas de cafés-concerts !
Les oiseaux ne font pas de listes
Pour énumérer tous leurs airs.

Les arbres aux verdures sombres
Leur versent la profonde paix
Qui descend des très douces ombres
Dormant parmi les bois épais.

Toute la nature les aime
Et se fait câline pour eux,
Apportant à la main qui sème
Les blés jaunis et plantureux.

Et dans leurs âmes ignorantes,
Pures comme le grand ciel bleu,
Sur leurs montagnes odorantes,
Ils se sentent plus près de Dieu.

Ils sont vraiment joyeux de vivre,
Malgré la peine et le souci,
Et lorsque la mort les délivre,
Ils disent au Seigneur : « Merci !

« J'ai moissonné, j'ai fait ma gerbe,
« Seigneur, voici mes blonds épis. »
— Et le trépas calme et superbe
Vient toucher leurs yeux assoupis....

Et j'ai rêvé de vert feuillage,
De paysans, de prés fleuris,
Et j'ai presque pleuré de rage
En me retrouvant dans Paris....

HENRY BORDEAUX

Paris, 15 juillet 1889.

L'ÉCLIPSE ANNULAIRE DU 6 AVRIL 1894

OBSERVÉE A NARAINGUNGE (BENGALE OCCID.)

INSTRUCTIVE et intéressante à plus d'un point de vue, bien que contrariée par l'état de l'atmosphère, a été l'expédition scientifique organisée par les Pères Jésuites du collège S[t] Xavier, Calcutta, à l'occasion du grand événement astronomique annoncé pour le 6 avril.

Naraingunge, situé sur le *Mymesing*, dans le district de Dacca, à quelque dix milles S-S-E de cette ville, est un centre commercial dont l'importance augmente de jour en jour.

De l'examen des plans cadastraux et d'autres données sérieuses, il semblait résulter que cette localité se trouvait dans la zone écliptique; son accès facile et d'autres conditions favorables la désignaient, comme quartier général, au choix des observateurs; mais une étude attentive et une série d'opérations fort délicates faites à l'aide du sextant et du théodolite, et qui ne demandèrent pas moins d'une dizaine de journées de travail ardu, démontrèrent que Naraingunge se trouvait en dehors et à un mille et demi environ de la région privilégiée. L'étendue restreinte de celle-ci exigeait qu'on se rapprochât le plus possible de sa ligne centrale.

Enfin l'endroit propice fut rencontré — suffisamment rapproché de la ligne, sans être trop éloigné de la ville — localité innommée, à quatre milles de Naraingunge. Ce fut donc là que nous dressâmes nos tentes, fort obligeamment pourvus et équipés par le commissaire de Dacca, et ce fut là que l'expédition vint nous rejoindre de Naraingunge, munie de tous les instruments et appareils nécessaires. Le bureau télégraphique de Naraingunge avait entretenu des communications de nuit avec l'observatoire d'Alipore (Calcutta), et un dernier télégramme, expédié le matin même à 6 h., nous donna l'heure exacte sur laquelle nous réglâmes nos chronomètres.

Le moment solennel approchait; mais, hélas! le soleil, si radieux les jours précédents, s'était levé pâle, noyé de vapeur, et les nuages accumulés menaçaient de rendre toute observation inutile — contre-temps d'autant plus regrettable qu'il s'agissait d'une éclipse d'une rareté exceptionnelle, plus rare même qu'une éclipse totale bien que d'une moindre importance scientifique. Les apparences étaient peu encourageantes; mais les opérateurs, stoïques devant la chance adverse, se tenaient à leur poste; les derniers ajustements étaient faits, et tous les préparatifs terminés. Ce ne devait pas être en vain, car une déchirure dans les nues, se produisant en coïncidence exacte avec le premier contact, nous permit d'en noter le moment précis. Sans perdre une seconde, nos confrères chargés du département de la photographie firent fonctionner leurs ingénieux et très perfectionnés appareils, et obtinrent un premier cliché offrant huit images solaires fort réussies. Renonçant à leur projet primitif de tirer pareil nombre d'épreuves de dix en dix minutes, pendant toute la durée de l'éclipse, soit 156 minutes, ils résolurent de profiter de toute ouverture qui se formerait dans l'épais rideau de nuages.

Nous touchions à la phase culminante du phénomène; mais l'état du ciel était loin de s'améliorer. Le soleil s'enveloppait d'un voile de plus en plus opaque, et nous ne conservions plus qu'un bien faible espoir de pouvoir contempler le fameux anneau lumineux — seul but d'une expédition faite au prix de si grands sacrifices de temps et d'argent. Cependant, comme lors du premier contact, à ce moment de beaucoup le plus important, une nouvelle éclaircie, courte mais bien opportune, se produisit, et pendant trois ou quatre secondes le spectacle le plus merveilleux s'offrit à nos regards fascinés. Ce ne fut qu'une rapide vision — suffisante, toutefois, pour les constatations chronographiques, — suffisante pour nous assurer que l'anneau était complet, et que nous avions bien choisi notre point d'observation, sinon sur la ligne centrale de l'éclipse, du moins dans son voisinage immédiat, — suffisante, enfin, pour tirer deux ou trois épreuves de l'anneau, si un accident imprévu, survenu aux appareils photographiques, n'en avait bien intempestivement paralysé le fonctionnement. Quand le soleil, après une nouvelle occultation, réapparut, il avait depuis longtemps dépassé la phase annulaire, et il fallut se contenter de reproduire les suivantes, qui nous donnèrent, d'ailleurs, une série de cent vingt images solaires dont l'intérêt et la valeur étaient augmentés par la présence sur le disque lumineux de plusieurs groupes de *taches* parfaitement venus. Quelques épreuves étaient à demi voilées par de légères vapeurs atmosphériques qui, en en variant l'aspect, ne faisaient qu'ajouter à leur charme artistique.

Le dernier contact ainsi que toute la dernière période de l'éclipse se trouvèrent noyés dans un océan de sombres et impénétrables nuages.

En conséquence de l'état du ciel et de l'atmosphère, la diminution de lumière, même au milieu de l'éclipse, fut moins sensible qu'on n'eût pu s'y attendre,

l'anneau solaire n'ayant qu'une largeur de 1 1/2 seconde (1.66), et $\frac{926}{1000}$ du disque étant cachés par la lune. Çà et là, toutefois, les espaces découverts de la voûte céleste affectaient une coloration terne, d'un azur mat teinté de pourpre, rappelant l'effet observé dans les éclipses totales au moment de leur apogée. Les indications thermométriques et photométriques, en dépit de toutes influences perturbatrices, accusèrent une oscillation marquée et quelque peu irrégulière — soit un abaissement de 10°-5°5 suivi d'une hausse rapide ramenant la colonne mercurielle de 81°-27°2 à 96°-35°5 après la phase annulaire.

Nos amateurs-photographes eurent l'excellente idée de réserver quelques clichés à la reproduction du groupe d'observateurs, chacun à son instrument, ainsi que des tentes qui nous abritèrent et du bateau parfaitement aménagé qui nous conduisit aussi sûrement que rapidement sur le théâtre de nos expériences, grâce aux soins si obligeants et si courtois de S. E. le Lieutenant Gouverneur du Bengale, du Commissaire de Dacca, et des autres autorités locales.

A. DE PEÑARANDA, S. J.

Calcutta, Avril 1894

LES CARACTÈRES DE L'ANCIENNE LITTÉRATURE BELGE (1)

La cavalcade organisée naguère à Anvers pour rappeler l'entrée des Rhétoriciens au Landjuweel de la Chambre des Violiers de 1561 donnait une impression assez juste du cérémonial de ces réunions solennelles, — fêtes belles et populaires autant que les tournois, voire les jeux olympiques. Quelle évocation colorée surgit des vieux récits de ces jeux nationaux : la poésie, entrant en triomphatrice dans la cité, — le peuple s'émerveillant de la bigarrure des costumes et des chars, s'épanouissant aux sotties ou pleurant aux mystères, — les feux d'artifices et les parades, — les tréteaux dressés aux carrefours, — les vastes goinfreries et beuveries, — et tout cela accompagné jour et nuit du vacarme des orchestres, dont la voix se perd dans la voix de cet autre immense et formidable orchestre : la foule.

La popularité de ces associations littéraires s'accuse aussi dans leur charité inscrite en devoir aux statuts.

« Item, dit le règlement de Tournai, si quelque confrère ou plusieurs tomboient en povreté et n'avoient

(1) Voir le *Magasin littéraire* du 15 mai 1894.

moyen de vivre soit par infortune, perte, vieilliesse ou débilité, tous les autres de ses confrères sont tenus de leur donner en aumônes tous les mois à chacun 6 desniers, — et au jour de leur fête, les 4 princes leur donneront chacun une honnête écuelle de viande. » Puis, toutes les autres éventualités fâcheuses sont réglées avec la même charité. Le règlement prévoit tout : soins du corps et soins de l'âme : — dîners pour les vivants, messes de Requiem pour les morts.

Cette littérature est populaire. — Aussi elle est *simple*. Et pour des esprits d'aujourd'hui, souvent mis à la torture par les complications des plus récents poètes, elle n'est pas sans charme, l'archaïsme du style aidant, cette clarté naïve des virelays, des chansons et des rondels.

Il serait aisé d'en fournir des preuves.

Je n'en veux donner d'autres que quelques vers de Froissard, le grand historien qui fut, et ceci n'est pas assez connu, un des plus exquis poètes de son temps. Les archives de la Chambre de Valenciennes, dont il faisait partie, ont conservé de lui des choses charmantes, au parfum très frais et très délicat des idylles de Théocrite ou de Gessner : l'*Espinette amoureuse*, le *Joli buisson de Jeunesse*, *la Ballade sur la flour de Marguerite*, — où ne se révèle d'ailleurs pas le moindre symptôme de la future vocation de Froissard à l'état ecclésiastique.

Voici une de ces idylles. Un jour à la campagne, Froissard — c'était encore un adolescent, presque un enfant — rencontra une demoiselle qui s'esbattait

Au lire un rommant; moi vers elle
M'en vins et li dis doucement
Par son nom : « Ce roman, comment
L'appelez-vous, ma belle et douce? »
Elle cloï atant la bouche;
Sa main dessus le livre adoise,

Lors respondi, comme courtoise
Et me dit : De Cléomadés
Est appelé; il fut bien fés
Et dittés amoureusement.
Vous l'orés; si dirés comment
Vous plaira dessus votre avis »
Je regardai lors son doulc vis,
Sa couleur fresce et ses vers yeulx...
On n'oseroit souhaiter mieux.
Car chevelés avoit plus blons
Qu'un lins ne soit tout à point lons;
Et portoit si très belles mains
Que bien s'en passeroit dou mains
La plus friche dame du monde.
Vres Diex! com lors ert belle et munde
De gai maintien et de gent corps!
« Belle, dis-je, adont je m'acors
A ce que je vous ouï lire.
N'est son d'instrument ni de lire
Ou je prenne si grand esbat. »
Et la damoiselle s'embat
En un lieu qui adonnait rire.
Or ne vous saurai-je pas dire
Le doux mouvement de sa bouche;
Il semble qu'elle n'y atouche
Tant rit souef et doucement
Et non my trop longuement,
Mais à point, comme la mieux née
Dou monde, et tout la plus sensée,
Et bien garnie de doctrine,
Car elle étoit à point estrine
En regard, en parole, en fait.
Li sens de li grand bien me fait.
Et quand elle ot lit une espasse
Elle me requit par sa grace
Que je voulus un petit lire.
Ne l'eusse ose contredire
Et ne vosisse nullement;
Adonc lisi tant seulement
De feuilles ne sais deux ou trois.

Et si la suite de l'aventure vous intéresse, apprenez que Froissard s'éprit de passion pour celle dont il fit ce ravissant portrait, et ce fut pour s'en distraire qu'il entreprit ses longs voyages en France, en Italie, et en Angleterre où la reine Philippe de Haynau l'hébergea longtemps.

Après avoir longtemps parcouru le monde

Sur son cheval qui gris estoit
Son blanc lévrier menant en laisse,

il obtint la cure de Lessines en Flandre et s'attacha au duc Wenceslas de Brabant. Et puis vint passer ses vieux jours, en qualité de chanoine, dans le pays de Haynau, si doux, si courtois, si aimable, si poétique, dont Marot devait dire : Ceux du Haynau chantent à plein gosier.

Parmi les membres des chambres de rhétorique des Pays-Bas dont les noms ont acquis quelque gloire, il faut citer à côté de Froissard et des facteurs déjà mentionnés : Nicolaï Crespel, messire Alard Janvier de Tournay, Mathieu Castelein d'Audenaerde, Ogier d'Anvers, Jehan d'Outremeuse de Liége, auteur d'une chronique en vers plus précieuse au point de vue historique qu'au point de vue littéraire, puis Martin Franc le lyrique, auteur du « *Champion des Dames* » et de l' « *Estif de fortune et de vertu* », Pierre Michault, secrétaire de Charles-le-Téméraire, auteur de la *Danse des aveugles*, Georges Chastelin d'Alost, le chroniqueur qui a laissé d'innombrables poésies d'une incroyable rudesse, puis George de Lalaing, le vaillant capitaine qui occupait ses loisirs à composer des rondes comme celle-ci :

Elle s'en va aux champs la petite bergère
Sa quenouille filant, son troupeau suit derrière.
Tant il la fait bon voir
La petite bergère...
Sa quenouille filant, son troupeau suit derrière;
Contre le chaud elle a un chapeau de fougère...

Il y a 60 couplets de ce genre. Après tout, cela vaut peut-être Berquin.

Enfin le dernier, non le moindre : Jehan Lemaire de Belges, né à Bavai en Haynau au XV^e^ s. auteur

du *Temple d'Honneur et de Vertu*, dont Marot dira :

Jehan Lemaire belgeois
Qui eut l'esprit d'Homère le gregeois.

Ces noms eurent jadis une certaine gloire — mais, pour quelques poésies du temps dont les auteurs sont connus, combien d'œuvres, j'oserai dire *fongibles*, que les bons rhétoriciens composaient à toute occasion, (pas un anniversaire, pas une naissance, un mariage ou un décès, pas un diplôme à Louvain, pas une entrée au couvent qui ne fût prétexte à aligner des vers) déclamaient en public, puis enfouissaient dans leurs archives sans se préoccuper autrement d'assurer sur elles leurs droits de paternité. C'est aussi, à côté de sa popularité et de sa simplicité, un des caractères de notre ancienne littérature que cette impersonnalité singulière.

Et s'il fallait encore chercher dans cette littérature des qualités spéciales pour la différencier de toute autre, dans le temps et dans l'espace, nous pourrions signaler l'orientation de l'esprit rhétoricien vers un bon sens, tantôt grave et un peu guindé, tantôt gouailleur et trivial. *Preudhomie et Bonhomie*, voilà des qualités de l'époque, — et aussi du terroir. Quelle sagesse alors hardie dans cette simple strophe due à un anonyme de la Chambre d'Ath, de la fin du XV^e^ siècle :

« Il te vaut mieux d'un vilain être
Engendré sage et vertueux,
Que d'un noble home avoir pris être
Et estre fol et vicieux.
Le fils d'un noble homme est ignoble
Et vilain s'il vit vilement,
Mais le fils d'un vilain est noble
Et gentil s'il vit noblement. »

Voici d'autres vers sur la *Vérité*. Le poète la compare à une racine qui poussera tôt ou tard *quand son soleil luira*.

Quant jamais on ne parleroit
D'elle, — où, contre toute nature,
En l'abîme on la cèleroit,
Si viendroit-elle à ouverture.
Car, comme le pré sa verdure
L'hiver passé, soult descheler,
Ainsy elle qui toujours dure
Un long temps ne se peut celer.

En 1477, la *Chambre de Tournai* ayant demandé à ses membres une ballade dont le refrain serait « Bien commencer et mieux conclure » un d'eux prit pour sujet la vie de Charles-le-Téméraire, qui venait de périr misérablement :

Un riche fils bien connu
Après la mort de son bon père
Sans plus de soi déconnu
Fit à maintes gens vitupère.
Home trop grand ne lui était,
Il tuait l'un, l'autre battait
Puis ci, puis là à l'aventure
Sans aviser comment on doit
Bien commencer et mieux conclure

Quant il eut longuement vecu
Et mis plusieurs gens à misère
Fortune lui tourna l'écu
Luy donnant povreté amère.
Quant il se trouva en ce ploit
Il ala emprendre un esploit
Dont il mourut — à grande injure,
Trop peu de chose lui semblait
Bien commencer et mieux conclure.

Les poésies politiques ne manquent pas d'ailleurs. Il y en a une bien curieuse et bien raisonnable de 1461 sur les démêlés du *duc de Bourgongne avec ceux du Liégeois*. Je n'en cite qu'une strophe, à l'intention des fervents de la rime riche.

Que dit-on parmi la cité ?
Y fait-on nul nouvel édit ? —
Le diable bénédicité
Croiroit ce qu'on y fait et dit.
Ce que l'un dit, l'autre dedit
Et leur rumeur point ne s'abat.
C'est ung droit infernal sabat!

Voilà la preudhomie. (Le mot a été gâté par Henri Monnier. Mais en ridiculisant le mot, nous n'avons point remplacé la chose.) Veut-on la bonhomie? Il suffit de feuilleter le répertoire dramatique des écoles. On y retrouvera, tout aussi matérialisée, la naïve audace et le grotesque de nos peintres et statuaires gothiques. On y verra Judas recevant de la fausse monnaie pour prix de sa trahison, et quand le dramaturge voudra nous faire assister à la lapidation de saint Etienne, il mettra dans la bouche des bourreaux le dialogue que voici :

Apporte-moy. — Quoi? — Ung caillou.
Et à moy une pierre dure.
— Mais où prise? — Ne te chaille où.
Apporte-moy. — Quoi? — Ung caillou.
Viendras-tu? — Attendez un pou.
J'ay mis la main en une ordure.

Veut-on un exemple plus frappant? Je l'emprunte à la pièce *Les Noces de Cana*, publiée en extraits par M. Onésyme Le Roy, d'après un manuscrit de la Chambre de Valenciennes.

L'amphytrion dit aux convives :

Quand à manger il y a po
Faut se revencher sur les pots.

Le précepte est si bien suivi que tout à coup Abias et d'autres convives s'écrient :

Il n'y a plus de vin ès pots.
Vécy très mauvaise nouvelle!
— C'est assez pour perdre propos.
— Que dictes-vous? — Point ne le cèle :

Je vous le déclaire à deux mots
Il n'y a plus de vin ès pots.
— Vécy très mauvaise nouvelle !
— Il y faut pourvoir. — Somme toute
On n'en sauroit recouvrer goutte
Pour l'heure présente. — La feste
Sera honteuse et deshonneste
Et grant scandale en viendra
A l'espouse dont il sera
A jamais honteuse mémoire.

ABIAS (à Jésus)

Si les gens demandent à boire, Maître,
Que leur pourra-t-on dire ?

NOTRE-DAME (à Jésus)

Mon fils, la feste fort s'empire
Et tourne à honte et à esclande
Sur l'epoux qui lui sera grande
Si vous même n'y pourvoyez
Car le vin faut, vous le voyez,
Pour Dieu, saulvé-lui ce desroi !

Jésus, dont l'indulgente bonté compâtit non pas à la soif fort peu évangélique de quelques convives, mais à l'embarras des époux, fait apporter six vases pleins d'eau. Nos ivrognes en pâlissent. Un d'eux jure de n'en pas mouiller ses dents.

Un autre goguenard ajoute :

Je crois que tels frians museaux
Comme nous n'y feront pas presse.
(Passant le vase à son voisin)
Or, goûtez, Architriclin. — Qu'est-ce ?
— Goutés puis en faictes rapport.

Architriclin plus intrépide, goûte et dit avec étonnement :

Ha ! vécy du vin le plus fort !
Le plus délicieux, le meilleur,
Le plus sec, plus cler en couleur
Qu'oncques langue d'homme goûta !

Les autres alléchés par cette assurance goûtent, reconnaissent le miracle.

Abias s'écrie avec une verve toute bachique :

Si scavoye faire ce qu'il fait
Toute la mer de Galilée
Seroit ennuyt en vin muée.
Et jamais sur terre n'aurait
Goutte d'eau ni plouverait
Rien du ciel que tout ne fut vin !

Ne retrouve-t-on pas dans cette « bonhomie » et cette sensualité tout un côté de notre génie national d'où l'ironie et la parodie n'ont jamais été exclues?

Cet esprit de bonhomie s'aggrava souvent en esprit de fronde et ne contribua pas peu à attirer sur les Chambres la colère du pouvoir.

On comprend quelle influence ces sociétés pouvaient avoir aux mains de ceux qui voulaient en faire un instrument d'opposition. Philippe-le-Bon le premier mit des entraves sérieuses à leur liberté en instituant une Confrérie directrice (sorte de comité de censure) sous la direction de son chapelain, investi du titre de « Prince souverain de rhétorique ». — Plus tard le duc d'Albe, dont une des tactiques était l'interdiction de toute réunion populaire, et qui personnellement trouvait peu de charmes aux jeux de l'esprit, profita de ce qu'une des Chambres, celle des Fontainiers de Gand, était suspecte de sympathie aux nouvelles idées luthériennes, pour interdire désormais « toute réunion sous prétexte de rhétorique ». L'édit officiel de dissolution est du 26 janvier 1560. Et c'en est fait bientôt, grâce à l'action du pouvoir et à l'appauvrissement de notre énergie et de notre individualité, de cette poésie qui avait si longtemps embelli les fêtes et orné les esprits. Un des derniers rhétoriciens parle ainsi par la bouche de deux personnages de dialogue :

— Le bon temps qu'est-il devenu.
Iéthan? — Il n'en est plus nouvelles.
— A cette heure, il est décogneu
Le bon temps. — Qu'est-il devenu?
Plus n'est-il comme je l'ai connu.
Est-il mort ou s'il a des aeles
Le bon temps? — Qu'est-il devenu
Iéthan? — Il n'en est plus nouvelles.

Plus de Chambres de rhétorique!

Certains lettrés diront que la perte ne fut point sensible pour l'art.

Soit : j'admets que tous ces rhétoriciens et ces trouvères n'étaient pas de bien grands poètes et je ne prétends point imposer leurs œuvres à l'admiration.

Mais à n'envisager que *le résultat de leurs efforts*, ces innombrables et généralement médiocres écrivains ont plus fait peut-être pour l'esprit littéraire que ne l'auraient fait quelques grands poètes isolés. Car ce qui importe, n'est-il pas vrai?, c'est que la poésie se répande, qu'elle atteigne les couches profondes, que chacun puisse y trouver un aliment pour son esprit, une consolation pour son cœur.

Et ces associations bourgeoises disséminées dans toutes nos villes, dans tous nos gros villages, avaient ce mérite. Populaires, vouées à la simplicité, à la preud'homie et à la bonhomie ambiantes, elles faisaient de l'art le domaine de tous, elles semaient le goût des lettres dans toutes les classes et ne laissaient aucune intelligence en friche, elles préparaient un public, capable d'enfanter et d'apprécier les chefs-d'œuvre de la peinture flamande et, encore un coup, cette vulgarisation de la poésie, cette culture extensive de la pensée, cet enseignement mutuel à la portée de tous fut plus utile à la communauté que ne l'eussent été quelques rares productions du génie, accessibles à un petit nombre d'élus.

Qui ne perçoit la différence profonde entre cet art

littéraire d'alors et notre art littéraire d'aujourd'hui?

Il semble aujourd'hui, en Belgique comme ailleurs, que l'art s'en va s'affinant, s'aristocratisant davantage.

N'est-il pas devenu subtil, complexe, accessible seulement pour une élite, comme ces floraisons de serre d'un charme si rare et si délicat?

Le peuple n'est-il pas exclu, de par la primitivité de ses instincts et de son éducation, de cette communion artistique où s'exalte le goût de cette caste d'invention moderne : les dilettantes et les esthètes qui se piquent d'avoir les opinions, les sensations, les frissons artistiques les plus neufs?

D'une part, il s'est créé un jargon littéraire, et des lois d'une prosodie absconse ont été instaurées. Et d'autre part, le peuple qui hait tout ce qu'il ne comprend pas, en est arrivé à pardonner moins encore au luxe esthétique qu'au luxe réel, au monopole-art qu'au monopole-argent.

C'est une grave erreur de notre temps.

Il faut nier absolument que la beauté soit d'essence aristocratique et qu'il ne puisse exister un art populaire compris de tous, révélant à tous l'émotion souveraine et libératrice du sentiment esthétique.

L'égalité matérielle est une chimère décevante. L'égalité intellectuelle est une absurde utopie. Mais l'égalité dans le souci du Beau n'est ni une chimère, ni une utopie.

Ces quelques notes le prouveront peut-être. Aux temps dont j'ai parlé, grâce aux inconscients vulgarisateurs que furent nos rhétoriciens, l'émotion du Beau se révélait aux natures les plus rudimentaires, et l'Art réalisait moins imparfaitement la mission qui lui fut dévolue par son divin auteur : être le patrimoine d'idéal de tous les hommes.

H. CARTON DE WIART

PETITE CHRONIQUE

Un moscovite, qui n'est autre que M. René Boylesve, écrit dans l'*Ermitage* ces choses très sensées :

« L'idée de nouveauté est en train de prendre en France l'allure qu'y eut jadis celle de liberté, devenue bien vieillotte. Je dis « idée » de nouveauté, car, pour ce qui est de la chose neuve, vous pensez bien qu'elle n'est pas plus que la liberté, à Paris qu'à Moscou; mais ne vous ai-je pas averti que rien n'importe moins ici que la réalité du fait, pourvu que l'idée soit en l'air, — et celui qui effectivement innovera, n'approchera jamais de la gloire réservée à celui qui simplement aura crié : « Faisons neuf! » Nous voyons déjà des gens se faire rompre le cou pour l'amour du nouveau qu'ils ne se représentent même pas, comme cela se fit pour la liberté avant que l'on sût le moins du monde quel usage on en pourrait faire. On s'aborde communément :

— Monsieur, innovez-vous?

— Pardon; qu'est-ce à dire?

— Monsieur, l'on innove ou l'on piétine sur place.

— Je voyage; j'ai fait plusieurs fois le tour du monde; j'ai recueilli...

— Bon! bon! Je vous entends! Vous encore, vous avez vu des Italiennes, des vieux maîtres, des pyramides, des acropoles, des radjahs et des mandarins et vous allez nous recommencer la rengaîne; vous fûtes amoureux aussi, je m'y attends, et vous allez nous parler de vos beautés, et du soleil, du matin, du soir et de la lune! cela sent le moisi, en vérité; vous piétinez!

— Pardon! c'est vous, sans doute, Monsieur, qui creusâtes les carreaux de Mars ou mîtes à sec la mer de sérénité?...

— Monsieur, vous êtes hiératique jusqu'en vos réparties conçues selon un mode usé. Il s'agit d'innover : sentez-vous, pensez vous quelque chose qui jamais ne fut pensé ni senti?

— Un instant! je n'ai pas eu jusqu'ici le temps d'achever, de parcourir ce qui a été pensé ou senti, qui est considérable...

— Trêve de facéties! vîtes-vous les gens, à vos gestes, à vos paroles, à vos écrits, donner les signes de la stupeur, être déconcertés ahuris, comme à quelque révélation étrange?

— Point du tout : l'on me prend pour sensé...

— Vous piétinez! que vous disais-je? Monsieur, vous piétinez!

Il y a tant d'élan vers la nouveauté que l'on commence à se trouver fort incommodé d'être des hommes. Est-ce un signe? Les anthropomorphes nos ancêtres, éprouvèrent-ils cette angoisse dans l'avant-goût de leur métamorphose! Allons-nous devenir des dieux? Il y a un fort mouvement de ce côté; quelques personnes se croient déjà très avancées; je vous tiendrai au courant de tout progrès notable à ce point de vue qui a sa gravité. »

Le monument élevé, à Ixelles, à la mémoire de Charles De Coster, dû à M. Charles Samuel, sera inauguré le 24 juin prochain. Le comité chargé de l'organisation de la cérémonie est ainsi composé : MM. Leemans, bourgmestre d'Ixelles, F. Baudoux, Peter Benoit, F. Brouez, Buls, Demolder, H. Denis, Julien Dillens, Eekhoud, Gilkin, Giraud, Greyson, Krains, Lacomblez, Camille Lemonnier, Lynen, Maeterlinck, Maubel, Octave Maus, Mellery, Meunier, Nautet, Nyst, Pergameni, Picard, Potvin, Rops, Smits, Verhaeren.

Viennent de paraître de Maurice Maeterlinck : *Alladine et Palomides. — Intérieur. — La mort de Tintagiles...* trois petits drames pour marionnettes; de Paul Verlaine : *Dans les Limbes;* des Goncourt : *L'Italie d'hier.*

Le gouvernement français vient d'acquérir pour le Musée du Luxembourg l'une des toiles exposées par M. Baertsoen au Champ-de-Mars, *Le Vieux Canal.*

Le monopole de l'extrême profondeur n'appartient plus à M. Emmanuel Signoret, ni celui de l'extrême fatuité. M. Saint-Georges de Bouhélier les lui dispute avec succès. Il nous livre, dans sa revue l'*Annonciation*, plusieurs méditations qui, à l'en croire, « pourraient paraître une démence » et dans lesquelles, peu soucieux d'être orthodoxe, il préfère, assure-t-il, être logique. Oyez, je vous prie, ces paroles d'hyperbolique initiation :

« La Vie s'allégorise en Chiffres qui se résument et communient.

Les Puissances rythmiquement se nombrent.

Et plusieurs sont suprêmes de didactique magnificence.

La Beauté, le Génie et la Joie — triangulairement correspondent et fleurissent en un septenaire.

Toutes les Apparences d'instincts sont des chiffres.

Elles se pétrifient en Statues. »

Si vous ignorez encore d'aventure où précisement, vous pourrez rejoindre votre Ombre, M. de Bouhélier vous l'apprendra. C'est fort simple.

« Voici.

Réverbère tes Songes aux glaces diaprées de l'Ombre et des Matins.

Ton Ombre habite les Apparences.

Il s'agit de la conquérir sous leur transparence aérienne et changeante.

Décore ton Rêve des Idées-Effigies.

Parce que leurs mystères en naquirent, ils en deviendront l'authentique emblème.

Ils te feront le récit des magnificences

De ton Ame.

Alors tu te réfléchiras dans l'Au-delà. »

MM. Paul Bourget et Albert Sorel ont été élus, le 31 mai, membres de l'Académie française en remplacement de MM. de Mazade et Taine.

A propos de l'exposition des esquisses de Carpeaux, Georges de Peyrebrune écrit : « Il nous revient que le maître fut, non seulement religieux d'esprit, mais d'actes : il pratiquait. Et l'indice de la réelle ferveur de sa dévotion se marque en sa face ascétique qui évoque celle, inoubliable, du Saint François d'Alonzo Cano enfermé comme en un reliquaire au fond d'une chapelle de la cathédrale de Tolède. Sous son front de croyant la vision idéalisée de la chair vivante se mêlait à une voyance pénétrante des réalités psychiques; et par les prunelles évidées de ses marbres, il laissait transparaître comme un éclair de l'âme enclose, entr'aperçue. L'une des grandes souffrances de Carpeaux, celle dont il paya ses joies triomphales, ce fut le jugement inique que l'on porta sur ses plus magnifiques œuvres : on l'accusa de faire clamer au marbre les voluptés de la chair. Dans la surprise du merveilleux mouvement dont il animait ses figures et ses corps, on crut à un vouloir évocateur de sensations charnelles. Il en pleurait comme un enfant, car ce grand artiste était un chaste. Si Carpeaux eût vécu, nous aurions assisté certainement à l'édification de quelque chef-d'œuvre d'un art purement religieux, car nombreux sont les projets qu'il a laissés de Vierges idéalement humaines, de Christs à la divinité douloureuse et comme ployée sous le faix de la vie trop lourde, même pour un Dieu. Il projeta une descente de croix, et ce projet se retrouve en plusieurs toiles et dans la glaise d'une maquette. Deux de ses toiles, peintes en grisaille, sont admirables et étonnamment suggestives. L'arabesque du dessin trace une couronne. Au centre de l'une, Celui qui, mort sur la croix, va remonter vers sa divinité. Autour de lui sept personnages, formant comme une mystérieuse chaîne d'êtres, une couronne planétaire, un cycle. En l'autre, le Christ est couché, nu, les bras étendus, sur un terme qui paraît le sommet aplati d'un pôle terrien; mais on ne sait, l'entour est vague. De l'opaque du vide qui l'environne s'esquisse une ronde indécise de formes, imprécis grouillement d'êtres probables, possibles. A peine si l'un deux, plus proche,

accuse le geste fantomatique d'un agenouillement. On devine des faces tournées vers le Christ, des regards navrés qui s'ouvrent. Ce projet semble éclos du songe très haut de quelque philosophe mystique. »

Xavier Mellery vient d'être officiellement chargé, par M. de Burlet, ministre des Beaux-Arts, de la décoration de la salle principale du Tribunal de commerce, au Palais de Justice de Bruxelles.

Un acte en vers de M. Georges Rodenbach, *le Voile*, joué à la Comédie française, a fait, ces jours-ci, quelque bruit dans la presse parisienne. Il en a été généralement parlé avec éloge. « Le sujet est simple, dit un journal. Dans une maison flamande une malade se meurt. Pendant tout le temps qu'a duré la douloureuse maladie, sœur Gudule n'a cessé d'habiter la maison. Jean, le maître du logis, a subi le charme singulier qu'exerce la béguine. Sous l'austère vêtement de la religieuse, Jean a deviné la femme. Il l'aime, comme se mettent à aimer les hommes de quarante ans, lorsque leur cœur est pris. Son amour se traduit par une demande bizarre. Il voudrait voir les cheveux de sœur Gudule, la seule parure que la règle des béguines leur permet de conserver. Malgré les supplications de Jean, sœur Gudule se refuse à lui dire seulement la couleur de la chevelure que cache la cornette aux ailes blanches. Elle sent, malgré le ton respectueux des paroles de Jean, l'ardeur de la passion qu'elle a inspirée à cet homme. Troublée un moment par cet amour, sœur Gudule se réfugie dans sa foi : elle s'est choisi un époux divin en entrant au béguinage. Mais au moment où, la nuit venue, elle va se reposer, un cri d'angoisse de la mourante fait accourir la béguine. Dans sa hâte, elle a oublié de mettre sa cornette et ses cheveux ondés, pleins de reflets, fascinent Jean. Mais cette vue a tué l'amour en lui : « Je ne le rêvais, dit-il, que sous la cornette. » Et sœur Gudule, la tête recouverte de son long voile noir, sort lentement de cette maison pour rentrer au béguinage, dont on entend la cloche sonner un glas sinistre. Cette plainte sonore déchire le cœur de Jean, que le désespoir envahit. » Le milieu du drame a, comme de raison, fourni aux chroniqueurs toutes sortes de descriptions dont la sincérité fait sourire. C'est ainsi que M. Fernand Vanderem a pu voir, à Bruges, « une cathédrale antique et un antique Hôtel de Ville, dressant face à face, l'une son haut clocher, l'autre son haut beffroi, éternellement hostiles; un peu plus loin, les béguinages, petites villes éparses dans la grande ville, etc. » J'en passe, et des meilleures.

Durendal nous annonce la publication prochaine de deux nouveaux *Memoranda*, un de 1836, un de 1838, de Barbey d'Aurevilly, et celle des *Poésies et Rythmes oubliés*. Si c'était vrai, cette fois!

L'éditeur Lacomblez vient de rééditer *Morgane*, un drame depuis de longues années introuvable en librairie, de Villiers de l'Isle-Adam.

M. D.

Festival rhénan. Pour la première fois, depuis 71 ans que ces fêtes musicales existent, on y a exécuté de la musique belge : c'est à Edgar Tinel qu'est échu ce rare honneur. Son *Franciscus* a occupé — avec la 4me symphonie de Beethoven — la première journée du festival. L'exécution, malgré les coupures, les fautes et quelques mouvements mal pris, a été grandiose et Tinel, présent, a été chaleureusement ovationné. M. Schwickerath d'Aix-la-Chapelle et M. Schuch de Dresde se sont partagé la direction des différents morceaux du programme : Schwickerath, au geste large et assuré, semble fait exprès pour diriger les grandes masses chorales : c'est lui qui a dirigé *Franciscus*, *Elie*, le *Sanctus* de Bach ; d'œuvres symphoniques, il ne s'était réservé que l'ouverture des *Maîtres chanteurs* et *Tod und Verklärung* de Strauss. Les autres œuvres ont été supérieurement menées par Schuch, nerveux, souple et plein de fougue. Jamais peut-être la symphonie en si-bémol de Beethoven n'a été plus délicatement nuancée. L'Adagio de cette œuvre me semble le plus idéalement beau de toutes les symphonies du symphoniste par excellence.

La deuxième journée s'ouvrait par le *Sanctus* de la messe en si-mineur de Bach : œuvre géante, d'une grande complexité mais d'une clarté merveilleuse, que les puissants chœurs d'Aix ont détaillée splendidement. Le clou de cette journée a été l'ouverture de *Léonore* que Schuch a conduite d'une manière étourdissante. La première partie d'*Elie* de Mendelssohn renferme des beautés supérieures; mais l'œuvre paraît un peu longue et trop peu variée : de plus elle manque du caractère dramatique que le sujet exigeait. Les oratorios de Mendelssohn tiennent vraiment le milieu entre ceux de Bach et Haendel et l'oratorio moderne réalisé surtout par Tinel. La *Symphonie fantastique* de Berlioz est certes intéressante; mais combien inégale! A côté de passages splendides, des banalités écœurantes, comme la valse! A côté d'inspirations vraies, des éléments factices qui proviennent d'un programme dont le romantisme a bien vieilli. Les parties diaboliques, comme le final, sont géniales : si Tinel est l'ange de la musique, Berlioz en est certes le diable : et c'est là la vraie originalité de cette œuvre ténébreuse et inégale.

La troisième journée, après le prélude des *Maîtres-chanteurs*, le très célèbre Paderewski a mièvrement joué le concerto de Schumann, il m'a semblé beaucoup mieux dans son élément quand il a exécuté une fantaisie polonaise de sa composition, une œuvre de virtuose, très brillante, assez vide mais renfermant des thèmes exotiques très curieux : le tout très bien agencé et orchestré. *Tod und Verklärung* de Richard Strauss me paraît une œuvre tout à fait supérieure : composée par l'auteur à l'âge de 26 ans, cette symphonie est d'une technique magistrale et d'une inspiration soutenue : les différents thèmes sont tous très beaux et touchent profondément. Signalons encore l'exécution entraînante de l'ouverture du *Tannhaüser* et de la *Kaisermarsch* où décidément les chœurs, qui chantent à l'unisson à la dernière rentrée du thème, ne font aucun effet, parce que nulle part les voix ne peuvent donner leur plein.

Disons pour finir un mot des chanteurs : M. Birrenkoven a supé-

rieurement dramatisé le rôle de *Franciscus*. M. Perron a été superbe dans *Elie* et dans une scène de Glück. Mlle Milka Ternina s'est révélée profonde artiste dans les différentes œuvres où elle s'est produite, surtout dans l'air de *Fidelio*. Enfin Mlle Catharina Zindars est une diseuse de *lieder* d'un charme extraordinaire.

Quand j'aurai dit que le matin de la première journée (Pentecôte) la maîtrise du Dôme a chanté la messe du pape Marcel de Palestrina, on conclura que les amateurs de musique auront pu faire à Aix-la-Chapelle une cure aussi salutaire à leur âme que les eaux de cette ville sont salutaires à leurs rhumatismes. J. R.

Sous le titre *Epique et Lyrique*, il vient de paraître à Prague, traduite en allemand par Edmond Grün, une anthologie extraite des vingt-deux volumes de vers de Jaroslav Vrchlicky, le poète national tchèque, qui résume à lui seul pour son pays tout le mouvement littéraire qui va de Lamartine à Baudelaire. L'œuvre presque entière de Victor Hugo a été traduite par ce poète qui achève de traduire en ce moment un choix de poésies immédiatement contemporaines pris aux plus exquis de nos jeunes poètes. J'ai déjà signalé autrefois la magnifique trilogie d'*Hippodamie* pour laquelle Zdenko Fibich a écrit l'une des plus grandes œuvres musicales contemporaines. Il y aurait encore à citer de Vrchlicky toute une série de drames patriotiques tirés de cette prodigieuse histoire de la Bohème encore si mal connue à l'étranger. En attendant un jour ou l'autre une véritable étude sur le maître tchèque, voici les dates de quelques-uns de ses ouvrages : on verra pour commencer que le génie des titres ne lui manque pas : *Ce que peut donner la vie* (1883), *Fresques et Gobelins* (1891), *Epines du Parnasse* (1893), *Papillons de toutes les couleurs* (1887), *Le Bréviaire de l'homme d'aujourd'hui* (1892), *Le Carnaval de l'Amour*, *Vitraux brisés*, etc. etc. La simple énonciation de ces titres ne reporte-t-elle point au temps de Théophile Gautier et de Schumann? Quand on pense à tout ce qu'il existe d'inconnu intéressant même dans les littératures d'hier et de ce matin c'est presque à désespérer d'écrire, et je comprends l'ambition de Balzac : deux vies, l'une pour tout lire, l'autre pour tout écrire en oubliant la première. N'importe, aujourd'hui il ne devrait plus être permis d'ignorer Vrchlicky, à lui seul le gros de l'école romantique tchèque. WILLIAM RITTER

LES REVUES

L'Hermine (avril) : F. ar May : *Loïzaik Derff;* A. Riom : *L'arbre de Judée;* Lan al Lenner : *Les lettres et les arts en Bretagne;* (mai) : Ch. Guennou : *Roue ar Gwern;* Edouard Beaufils : *Au pont Kerlô;* Xavier d'Haucour : *Pour Jeanne d'Arc.*

L'Ermitage (mai) : Adolphe Retté : *Nocturne au parc;* René Boylesve : *Lettre moscovite;* Henri Mazel : *Maguelonne.*

La Jeune Belgique (mai) : Louis Delattre : *Les bons aoûterons;* Albert Giraud : *La tentation de Sandro Botizelli;* Jules Destrée : *Notes sur les primitifs d'Espagne.*

Etudes Religieuses (mai) : P. Delaporte : *Deux poèmes et deux poètes;* P. Tournebize : *Châtiments d'outre-tombe;* P. Fristot : *Le salaire familial.*

Le mouvement intellectuel (8 mai) : Raymond Nyst : *L'arche;* V. Thomas Orban : *Gonçalves Dias;* (23 mai) : Victor Thomas Orban : *Littérature argentine.*

La Plume (1-15 mai) : Paul Verlaine : *Epigrammes;* Léon Durocher : *Les fétiches d'Ibsen;* Willy : *Préface d'un album de dessins de Jossot;* (15-30 mai) : L'œuvre d'Eugène Grasset.

La Nervie (mai) : Camil'e Lemonnier : *Fragment;* Stuart Merrill : *Souvenir;* Edmond Pilon : *Les apparences.* (juin) : Jules Destrée : *Un écrivain de Nervie : Louis Delattre*; René Boylesve : *Les belles folies d'Echo.*

Le Mercure de France (juin) : Camille Mauclair : *Emerson;* Julien Leclerq : *Edvard Grieg.*

Revue Bénédictine (mai) : Dom Laurent Janssens : *La ville des Papes revue après quinze ans.*

La Libre critique (13-27 mai) : Georges Elwall : *Salon du Champ de Mars;* (27 mai-10 juin) : A. V. : *Alphonse Mailly;* Georges Elwall : *Salon des Champs-Elysées.*

Durendal (mai) : Firmin Vanden Bosch : *Entrevue avec le passé;* William Ritter : *L'imagerie catholique et l'exposition des arts graphiques de Vienne;* Edmond Carton de Wiart : *Hymne au feu.*

La Revue générale (juin) : Henry Bordeaux : *Jules Lemaître;* J.-G. Freson : *L'évolution du lyrisme et l'œuvre de Richard Wagner.*

L'Art Littéraire (mai-juin) : Gustave Kahn : *Chanson de paysanne;* Remy de Gourmont : *Lettre à un marabout.*

Le Réveil (mai) : Novalis (M. Maeterlinck trad.) : *Les disciples à Saïs;* Edmond Rassenfosse : *Vieilles Plaintes.*

LES LIVRES

La Nonne Alferez. JOSÉ-MARIA DE HEREDIA. Paris, Lemerre.

Dona Catalina de Erauso ne fut pas une nonne banale assurément, si l'on en croit son autobiographie, traduite de l'espagnol par le maître poète des *Trophées.* Les voilà bien dégotés, les fabricants de romans de cape et d'épée : leurs fables les plus extravagantes pâlissent à côté des aventures prodigieusement folles, des algarades vertigineuses et vraies qui remplissent la vie de l'étrange héroïne pour

laquelle se passionna l'Espagne. Si jamais quelqu'un put se vanter d'avoir *vécu intense*, ce fut la Nonne Alferez. En 1589, dès l'âge de 14 ans, ses parents l'avaient fait entrer dans un couvent de nonnes dominicaines, à San Sebastian el Antiguo. L'enfant n'y fut pas longtemps. Elle n'attendit pas même la fin de son année de noviciat pour prendre la clef des champs, par une belle nuit où l'on chantait matines. A peine évadée, elle n'eut rien de plus pressé que de se couper les cheveux et de se tailler, dans sa basquine et son cotillon, des chausses, un pourpoint et des guêtres. Et vêtue de ce costume masculin qu'elle ne quitterait plus désormais, elle partit à l'aventure. Son odyssée commença. Elle fut page, et plus d'une fois déroba quelque monnaie à ses maîtres. Elle fut mousse et partit pour l'Amérique. Elle y tint boutique et trafiqua pour différents maîtres et, pour que rien ne lui manquât, fut passionnément, à diverses reprises, recherchée en mariage. Elle fut soldat et devint alferez, à coups de bravoure. Comme elle avait couru l'Espagne, elle courut le Nouveau-Monde; et ce furent des rixes, des coups de dague et des coups d'épée, estafilades et estocades, duels, poursuites enragées, fuites éperdues, des alcades et des alguazils sans cesse à ses trousses, emprisonnements, condamnations à mort. Un jour même elle faillit être pendue, monta sur l'échafaud : au moment suprême, elle échappa, par miracle, à la hart. Lorsque réduite aux abois, traquée pour des homicides, elle fut obligée de confesser son sexe, ce fut dans toutes les Indes un émerveillement. Elle revint en Espagne, précédée de sa renommée : partout le peuple s'attroupait pour la voir. Le Roi la pensionna en récompense de ses services, et le Saint Père Urbain VIII, dont elle alla à Rome baiser la mule, s'intéressa à son cas étrange. Puis un beau jour, elle disparut soudainement. D'aucuns croient qu'elle mourut bourgeoisement dans son lit, d'autres qu'elle fut assassinée sur un grand chemin au Mexique, d'autres qu'elle fut emportée par le Diable. Sa vie est une de celles qui documentent le mieux l'histoire de cette époque de grandiose passion exaspérée que fut le seizième siècle. Et la prose souple, nerveuse, rapide, de M. de Heredia, a fait merveille : cette probe et scrupuleuse traduction est œuvre d'art. M. D.

L'Ainée, par CHARLES BUET. In-12° de 241 pages. Gand, A. Siffer, 1893.

La réputation de M. Charles Buet n'est plus à faire et il y a beau temps qu'il a conquis ses éperons de chevalier dans les rangs des écrivains catholiques.

L'Ainée, que nous venons de lire, et que nous nous proposons bien de relire plus d'une fois encore, pourrait porter comme sous-titre : « Ou foi, dévouement et sacrifice. » Nulle passion autre que celle du bien et du devoir, dans ces bonnes pages. Un récit simple et touchant où les plus belles qualités de l'esprit et du cœur tiennent une place prédominante, qui réconforte et qui console, et qui, mérite inappréciable, prêche le bien par l'exemple et le rend contagieux.

Nous n'analyserons pas ce récit et du reste, c'est vainement que nous

tenterions de le faire; nous estimons qu'il est indispensable de le lire pour l'apprécier et pour en savourer les qualités saines et vivaces.

Nous ne pouvons, toutefois, résister au désir de signaler tout particulièrement les descriptions qu'on y rencontre. M. Charles Buet excelle dans celles-ci, et c'est par elles qu'il captive et entraîne le lecteur. En ce genre si difficile et si ingrat, il n'a rien à apprendre; il y est passé maître et il touche à l'idéal, tellement il arrive, sans surcharger le récit, à relier les objets dépeints aux émotions que leur aspect ferait naître, aux sensations qu'il leur appartient de communiquer, aux pensées que leur vue doit inspirer.

Les premières pages de ce livre dans lesquelles l'auteur décrit le site alpestre qui renferme la bourgade de St-Alban sur Venoge, ne sont pas écrites : elles sont peintes. C'est un tableau inoubliable.

Plus loin, Lyon, la métropole des Gaules, qui « n'est pas une ville gaie » est dépeint en quelques lignes et cependant de manière à en donner une vue parfaite et complète.

Il y a comme un reflet du grand peintre hollandais Ruysdael dans les pages où M. Buet laisse vaguer sa plume dans la reproduction des paysages et des sites.

Artiste autant qu'écrivain, l'auteur de l'*Aînée* l'est : mais artiste chrétien et spiritualiste, sincère et vrai et non réaliste et matérialiste dans le sens de certaine école littéraire contemporaine dont les œuvres atrophient l'intelligence, dessèchent le cœur et souillent l'âme, et c'est pourquoi ce petit livre, si poétique et si vécu à la fois, sera apprécié comme il mérite de l'être par tous ceux qui ont conservé le goût et le culte des belles-lettres et il trouvera franc et cordial accueil à tous les foyers chrétiens.

J. B.

L'art de former des hommes de bien, Dr Domingos Jaguaribe, traduit du Portugais par le Dr John Neave. Manceaux, Bruxelles, 1894.

Fruit d'une préoccupation élevée, l'ouvrage du Dr Jaguaribe contient des choses excellentes. L'auteur suit le développement de l'homme à travers les diverses phases de l'existence. Une grande partie du livre est consacrée à des conseils d'hygiène et de santé qui ne relèvent pas de notre compétence. Il faut approuver cette préoccupation de favoriser la santé qui est un bien quasi indispensable pour permettre à l'homme de se donner à soi-même et de procurer à ses semblables la pleine utilité de son existence. Quant aux conseils d'ordre moral donnés par le Dr Jaguaribe, ils portent surtout sur la force de caractère, l'importance de la famille, le rôle de la femme. Quelques remarques cependant : le travail manque d'ordre et de méthode; destiné au vœu de l'auteur à être un livre de vulgarisation, ces qualités lui étaient particulièrement nécessaires. Nous regrettons aussi que l'auteur, qui semble être chrétien et catholique, n'ait accordé aucune place au grand ressort moral de la religion : les hommes de bien sont de tous les temps et de tous les lieux, mais à lire le Dr Jaguaribe on croirait, à l'inverse de la vérité, que le paganisme ait été la plus généreuse période de l'humanité. Disons enfin que l'ouvrage, traduit du Portugais, par un

homme peu familier, semble-t-il, avec la langue française, renferme des obscurités qui, nous n'en doutons pas, ne sont pas imputables au Dr Jaguaribe. M. H.

Association et intervention, FIRMIN VANDEN BOSCH, imprimerie « Het Volk ». Gand, 1894.

Association, intervention : deux termes qu'on s'accoutume à mettre en opposition. Association : c'est la réponse de l'école libérale au facile réquisitoire de ceux qui font le procès de la société contemporaine. « Toute la force est aujourd'hui au capital ; travailleurs, unissez-vous et votre force équilibrera celle du capitaliste. » Hélas ! les capitalistes aussi s'uniront et la tyrannie — si tyrannie il y a — recommencera plus solidement établie. Intervention : on la repousse en haine ou en crainte du socialisme. Mais ne sommes-nous pas tous les socialistes de quelqu'un ? Tout est question de mesure, l'Etat doit protection au faible, et après bien des odyssées, on en revient au vieux et sain principe de l'autorité nécessaire.

Mais tout cela ce sont des lois, et que peuvent les lois sans les mœurs ? Il n'y a en définitive, que l'Esprit de charité (qu'on laisse le qualificatif de « chrétienne » de côté s'il effraie, puisqu'il constitue après tout un pléonasme) : demander la justice c'est encore demander la charité, car la justice est le premier devoir de charité. M. H.

Wonderland : *Vertellingen*, eerste reeks, M. ELISABETH BELPAIRE et HILDA RAM. A. Siffer, Gand, 1894. Prix fr. 1,50.

« Pays des merveilles » : le nom est heureusement choisi pour ce livre qui contient une série de contes dont l'action sort absolument du cadre des événements journaliers. Qu'il s'agisse des Fées de Perrault dans « la Belle au Bois dormant », du « Soldat de plomb » ou « du Vilain canard » dans les traductions du scandinave Andersen, ou enfin du « loup de Gubio » dans les adaptations des *Fioretti*, c'est toujours dans une contrée de rêves, de visions ou de prodiges que se passent les charmantes historiettes que racontent les auteurs. Inutile de louer la grâce et la fraîcheur du style, car il s'agit d'écrivains déjà remarqués et notre langue flamande se prête admirablement à ces récits pleins de naïveté et de poésie vague.

M. H.

Les Jésuites et les classiques chrétiens, réponse au R. P. Delaporte, par l'abbé L. GUILLAUME. — Siffer, Gand, 1894. Prix fr. 2,50.

L'abbé Guillaume n'est pas un inconnu pour les lecteurs du *Magasin littéraire* et tous ont applaudi depuis longtemps à la généreuse campagne qu'il a entreprise pour le rétablissement des classiques chrétiens dans la place importante qu'ils devraient occuper au cours des études humanitaires. M. Guillaume et les promoteurs de cette croisade ne veulent pas l'exclusion radicale des classiques païens, car il en est parmi ceux-ci dont on peut dire qu'ils sont d'une âme naturellement chrétienne. Mais ce préjugé doit disparaître, que hors de l'art littéraire

païen, il n'y a que barbarie et mauvais goût ; il faut que l'éducation soit plus chrétienne dans son esprit : ainsi posée, la question est résolue par le vœu de l'Eglise, et l'abbé Guillaume peut à bon droit se couvrir de l'autorité pontificale.

Une ou deux citations classiques et païennes pour terminer : « *Tantæne animis cœlestibus iræ?* » dit Virgile; « Tant de fiel entre-t-il dans le cœur des... polémistes? » traduit librement je ne sais qui nous nous le demandons aussi : pourquoi cette virulence, cette âpreté dans la discussion? Nous eussions préféré un peu plus de modération dans la réplique. Les bons arguments ne perdent rien à être présentés en termes mesurés : le P. Delaporte avait commencé par l'oublier.

M. H.

Exclusions et Suspensions du Droit électoral. Commentaire des art. 20 à 23 et 61 du Code électoral. EDMOND DE BOCK juge d'instruction au Tribunal de 1ere instance à Gand. — Prix, fr. 1,25. — Gand, A. Siffer, 1894.

Les travaux remarquables publiés antérieurement par M. le juge de Bock sur les matières électorales fixent l'attention sur sa nouvelle brochure. Indépendamment d'un livre à portée plus générale, dont nous aurons peut-être l'occasion de parler sous peu, M. de Bock s'est attaché plus spécialement à un des points les plus délicats et les plus compliqués du nouveau régime électoral et il failait son expérience et ses connaissances pour donner à toutes les questions soulevées la solution exacte. L'ouvrage que nous venons d'examiner est fortement documenté et témoigne d'une étude consciencieuse de la loi et des travaux législatifs. Nul doute que, dans l'efflorescence de littérature juridique née de la nouvelle loi électorale, cette brochure n'occupe une place remarquable, et que ses décisions ne fassent autorité.

M. H.

TABLE DES MATIÈRES

Premier Semestre de l'année 1894

Livraison du 15 Janvier

		Pages
I.	L'Hypnotisme en Justice, M. DE BAETS	5
II.	Georges Rodenbach, A. SEGARD	29
III.	*La Fiancée du braconnier*, M. CARTUYVELS	46
IV.	Eudore Pirmez par Albert Nyssens, M. DE HAERNE	48
V.	La Vengeance d'un savant, PAUL AMAURY	57
VI.	Petite Chronique, M. D.	68
VII.	Chronique musicale, J. R. et WILLIAM RITTER	71
VIII.	Les Revues	73
IX.	Les Livres	73

Livraison du 15 Février

I.	Page de vie, JOSEPH SOUDAN	77
II.	*Roche Tarpéienne*, JEAN CASIER	96
III.	Deux contes : 1. Dans la nuit païenne. 2. Mes joujoux d'enfant, Prince BOJIDAR KARAGEORGEVITCH	97
IV.	*Crépuscule emmi les ruines*, ACH. SEGARD	105
V.	La prouesse des Six cents, H. CARTON DE WIART	106
VI.	La crise sociale de 1848, en France, PAUL DE SMET	112
VII.	*Vision*, HENRY BORDEAUX	133
VIII.	Sur Memling, MAURICE DULLAERT	135
IX.	Petite Chronique, M. D., W. R. et J. R.	145
X.	Les Revues	149
XI.	Les Livres	149

Livraison du 15 Mars

I.	La crise sociale de 1848, en France, PAUL DE SMET	153
II.	*D'Autrefois*	171
	L'Orgue, VICTOR KINON	173
III.	Une Nuit à Brousse, HECTOR HOORNAERT	174
IV.	*Le Retour du Voyageur*	183
	La Mort des fleurs, GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM	185
V.	Ernest Hello, FIRMIN VANDEN BOSCH	186
VI.	*La Maison Rêvée*	194
	La Diane Pythienne, JULES ABRASSART	195

VII. Un Poète Américain, MICHEL DE HAERNE 196
VIII. Petite Chronique, M. D., W. R. et J. R. 222
IX. Les Revues 226
X. Les Livres. 226

Livraison du 15 Avril

I. Croquis Américains, J. VAN DEN HEUVEL. 229
II. *Une Chauve-Souris qui n'est pas dans les* Chauves-Souris . 247
Virtualmente 248
Un Parfum qui n'est pas dans les Odeurs Suaves. . . . 250
Dédicace à Alfred Stevens, C^te^ ROBERT DE MONTESQUIOU-FESENZAC 251
III. La Nouvelle Psychologie, J. J. VAN BIERVLIET, prof. . . 252
IV. Le Palais de l'Art, Tennyson, trad. D'OLIVIER GEORGES DESTRÉE 273
V. *Printemps gris*, JEAN CASIER. 283
VI. Un Coin de l'exposition internationale des Beaux-arts à Vienne, WILLIAM RITTER 284
VII. *Le Semeur*, THOMAS BRAUN 293
VIII. *Double Rêve*, HENRY BORDEAUX. 294
IX. Petite Chronique, M. D. 299
X. Chronique musicale, J. R. 301
XI. Les Revues 302
XII. Les Livres. 303

Livraison du 15 Mai

I. Croquis Américains (*suite*), J. VAN DEN HEUVEL 305
II. Le Traitement des Incorrigibles, Le Docteur G. DE BAETS . 334
III. *Aquarelle*, G. MOULAERT 352
IV. Les Caractères de l'ancienne littérature belge, H. CARTON DE WIART 353
V. *Les Ruines de Poilvache* 365
La Danse Macabre, G. DELLA FAILLE DE LEVERGHEM. . 365
VI. Sans travail, PAUL DE SMET 367
VII. Petite Chronique, M. D., W. R. et J. R. 371
VIII. Les Revues 375
IX. Les Livres. 376

Livraison du 15 Juin

I. Le Royaume de Carmen Sylva, WILLIAM RITTER. . . . 377
II. *Rome*, DOM LAURENT JANSSENS 406
III. Inspection du travail, MICHEL BODEUX. 408
IV. *Ceux de la Glèbe*, HENRY BORDEAUX 427
V. L'Eclipse annulaire du 6 avril 1894. Le R. P. A. DE PEÑARANDA S. J. 431
VI. Les Caractères de l'ancienne littérature belge (*suite*), H. CARTON DE WIART. 435
VII. Petite Chronique, M. D., J. R. et W. R. 446
VIII. Les Revues 452
IX. Les Livres 453

Table alphabétique des Auteurs

Premier Semestre de l'année 1894

ABRASSART (JULES) — *Maison rêvée* 194
La Diane pythienne 195
AMAURY (PAUL). — La Vengeance d'un savant 57
DE BAETS (Le Docteur G.). — Le traitement des incorrigibles . 334
DE BAETS (M.). — L'hypnotisme en Justice 5
VAN BIERVLIET (Le Prof. J. J.). — La nouvelle psychologie . 252
BODEUX (MICHEL). — Inspectorat du travail 408
BORDEAUX (H.). — *Vision* 133
Double Rêve 294
Ceux de la Glèbe 427
VANDEN BOSCH (F.). — Ernest Hello 186
BRAUN (THOMAS). — *Le Semeur* 293
CARTON DE WIART (H.). — La Prouesse des six cents . . . 106
Les caractères de l'ancienne littérature belge . . . 353-435
CARTUYVELS (M.). — *La Fiancée du braconnier* 46
CASIER (JEAN). — *La Roche Tarpéienne* 96
Printemps gris 283
DESTRÉE (OLIVIER-GEORGES). — Le Palais de l'Art, traduction de Tennyson 273
DULLAERT (M.). — Sur Memling 135
Petite chronique 68-145-222-299-371-446
DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM (GASTON). — *Le retour du voyageur* 183
La Mort des Fleurs 185
Les ruines de Poilvache 365
La Danse macabre 366
DE HAERNE (MICHEL). — Eudore Pirmez, par Albert Nyssens . 48
Un Poète américain 196
VAN DEN HEUVEL (J.). — Croquis américains 239-305
HOORNAERT (l'abbé H.) — Une nuit à Brousse 174

JANSSENS (DOM LAURENT). — *Rome* 406
DE MONTESQUIOU-FESENZAC (Comte ROBERT). — *Une Chauve-Souris qui n'est pas dans les* Chauves-Souris . . 247
Virtualmente 248
Un Parfum qui n'est pas dans les Odeurs Suaves . . 250
Dédicace à Alfred Stevens 251
MOULAERT (G.). *Aquarelle* 352
KARAGEORGEVITCH (Prince BOJIDAR). — Deux contes : I. Dans la nuit païenne. 2. Mes joujoux d'enfant 97
KINON (VICTOR). — *D'autrefois* 171
L'orgue 173
DE PEÑARANDA (Le R. P. A.) L'éclipse annulaire du 6 avril 1894. 431
RITTER (WILLIAM). — Un coin de l'Exposition internationale des Beaux-Arts à Vienne 284
Le Royaume de Carmen Sylva 377
Petite chronique 72-146-224-373-451
RYELANDT (JOSEPH). — Petite chronique . . 71-148-224-301-373-450
SEGARD (ACHILLE). — Georges Rodenbach 29
Crépuscule emmi les ruines 105
DE SMET (PAUL). — La crise sociale en 1848 en France . 112-153
Sans travail 367
SOUDAN (JOSEPH). — Page de Vie 77

Historisch en critisch overzicht van het vlaamsch tooneel in de XVII^e eeuw, door O. VAN HAUWAERT, bekroond door de Koninklijke Vlaamsche Academie voor Taal- en Letterkunde. — In-8°, van 100 bladz. — Gent, A. Siffer, 1893. Prijs fr. 1,50.

Encore un sujet pour ainsi dire inédit et sur lequel l'Académie flamande a sagement fait d'attirer l'attention et la sollicitude des philologues. Toute la bibliographie sur la matière se bornait, en effet, au dire de l'auteur, à une étude parue autrefois dans le *Belgisch Museum*, un périodique de grande valeur aujourd'hui oublié, et à quelques données disséminées dans le livre de Prudens Van Duyse « *Over den drievoudigen invloed der Rederrijkkamers.* »

L'auteur expose successivement la situation de la scène flamande à la fin du XVI^e siècle, au début du XVII^e et pendant la Trêve de douze ans, conclue à Anvers le 9 avril 1609. Il traite ensuite, du théâtre spirituel, de la renaissance des chambres de rhétorique, l'un des chapitres intéressants de son livre, et de la décadence du théâtre flamand. La seconde partie est consacrée aux écrivains scèniques du XVII^e siècle et à leurs œuvres; à l'influence du genre classique, et de la littérature de théâtre espagnole. Quelques pages consacrées aux œuvres scèniques spirituelles, au genre comique et à la situation du théâtre flamand dans les dernières années du XVII^e siècle, terminent l'ouvrage qui restera pour l'histoire des lettres flamandes un document d'une sérieuse importance. Z.

Vie du P. Jacques Lainez, second Général de la Compagnie de Jésus, par le P. JOSEPH BOERO, S. J., suivie de la biographie du P. Alphonse Salmeron, par le même auteur. 1 vol. gr. in-8° de 304 p., orné de filets rouges et illustré de grav. Prix fr. 3,50. Maison S. Augustin, Place du Lion d'Or 11, Gand.

Les Pères Lainez et Salmeron, nommés dans les Histoires de l'Église, ont une biographie assez complète dans celles de la Compagnie de Jésus. On pourrait se demander si une étude spéciale sur ces deux religieux peut offrir un intérêt général. Le lecteur ne s'adressera plus cette question, quand il aura parcouru les pages du P. Boero, fidèlement traduites par le P. de Coppier. Il verra que de tels hommes ont exercé une influence salutaire sur la plupart des grandes et nobles existences de leur siècle : saints, pontifes, guerriers, souverains. Leur monographie acquiert l'intérêt d'un drame en réunissant dans une même action des personnages de tous les caractères et de toutes les situations sociales. Elle exhale surtout un arome de vertu forte et vivace. En tournant la dernière page, on sent qu'on n'a pas seulement été intéressé, mais excité au bien, et qu'on est devenu meilleur. Vingt-cinq gravures, empruntées à d'anciens tableaux, aident le lecteur à replacer Lainez et Salmeron dans le milieu où ils ont agi; ce sont comme les décors de la scène, qui suppléent aux réticences du texte. On a dans cette œuvre sobre et substantielle une lecture agréable et fortifiante.

Monodramen en andere Gedichten, door EMMANUEL HIEL, dédiés à Charles Buls.

Parmi les pièces les plus importantes de ce recueil où les poésies fugitives alternent avec les compositions historiques, signalons : *Tilda, Van Maerlant, Agnès Bernauer* (héroïne d'un opéra de Félix Mottl), *Anna Boleyn, Jeanne Gray* et *Charlotte Corday*. — Gand, A. Siffer. Prix fr. 3,00.

Nouvelles éditions de Wesmael-Charlier, à Namur.

Choix de lectures, à l'usage des Etablissements d'instruction moyenne et de l'Enseignement normal, par M^lle S. DELHEUSY. — Deuxième partie. Prix fr. 3,50.

Le Moulin à Vent et **Une fête à bord**, scènes enfantines avec jeux, ballets, danses et chants. — Paroles et mise en scène de M^lle A. RÉCULEZ, musique de L. DUSSOL. Prix fr. 2 et 2,50.

La Muse des Ecoles, recueil de chants, paroles de EDOUARD CARCLUS, CHARLES DURANT etc.... musique de E. LAUWERYNS, fils. Prix fr. 2,00.

Certificat d'Etudes primaires : vingt concours préparatoires, par F. HENRY et A. DEFOIN. Prix fr. 0,30.

Traité d'arithmétique élémentaire, par J. MAINGIE, Directeur de l'école moyenne de l'Etat pour garçons à Laeken, 6^e édition. Prix fr. 3,00.

Recueil de Dictées, à l'usage de la classe supérieure des Ecoles primaires et des classes inférieures des Etablissements d'enseignement moyen, par J. REMY. Prix fr. 1,00.

A travers l'Asie (Expédition Bonvalot, Prince d'Orléans et De Deken), par C. DE DEKEN, de la Congrégation des Missions belges pour Chine et Congo. In-8° de 400 pages, orné d'une carte et de trente gravures. Prix fr. 3,00.

De juin 1891 à septembre 1893, la *Revue des Missions en Chine et au Congo* a publié par extraits mensuels le récit d'un des plus grands voyages qu'on puisse exécuter par terre, la traversée du continent asiatique, par le Thibet mystérieux et inconnu. Ce récit avait pour base les notes journalières prises au cours de ce voyage par M. C. De Deken, notre confrère.

Avant la publication de ces notes, le Prince Henri d'Orléans, dans une brochure vive, alerte, nourrie de faits et de documents, avait marqué les grandes étapes du voyage. Peu après, M. Bonvalot, chef de l'expédition, déjà connu par plusieurs explorations en Asie occidentale, faisait paraître son grand ouvrage : *Le Thibet inconnu*.

M. De Deken n'a pas voulu marcher sur les brisées de ses compagnons; dans son récit de genre très différent, c'est en vain qu'on chercherait la moindre prétention scientifique. Toutefois, le missionnaire voyageur, rompu de longue date aux courses dans la steppe, connaissant à fond plusieurs langues asiatiques, au courant des mœurs et des usages, ne laisse pas de voir et de noter des choses que ses compagnons n'ont point signalées; ces choses, c'est en missionnaire qu'il les a vues, et c'est avec le joyeux *humour* d'un Anversois, parfois avec les accents émus d'un cœur tendre et vaillant, qu'il les a décrites.

L'ours mis en fuite par un ingénieux stratagème, les exploits d'Achmed, les terribles scènes de la passe du *Requiem*, les soixante et onze jours passés à près de 6000 mètres d'altitude et par 40 degrés de froid, l'apparition du premier indigène après ces deux longs mois de détresse, la captivité au col du *Dam*, etc., tous ces détails du récit le plus véridique, mais qu'on dirait enfantés par l'imagination de Fenimore Cooper, les lecteurs de la *Revue* les ont tant goûtés que beaucoup ont engagé les missionnaires de Scheut à réunir en volume ces articles épars.

M. Jules Leclercq, juge au tribunal de 1re instance, ancien président de la Société royale de Géographie, a bien voulu se charger de diviser l'ouvrage en chapitres, de l'ouvrir par un avant-propos, et de le terminer par une table analytique.

Nous recommandons aussi spécialement *A travers l'Asie* aux supérieurs des maisons d'éducation, comme un excellent livre de prix, réalisant l'*utile junctum dulci*, où jeunes gens et jeunes personnes trouveront à s'instruire en se récréant, ainsi qu'à réchauffer leur cœur au feu du dévouement apostolique.

Le pont sur l'Oiselle, par M. MARYAN. Paris, H. Gauthier, Quai des Grands Augustins. Prix fr. 3,00.

Il y a un charme indicible, ce pont sur l'Oiselle, il a le charme mystérieux qui s'attache aux ruines. Jadis, il unissait les deux bords de la petite rivière en un seul domaine. Mais des dissentiments d'intérêt, entés sur une rivalité d'un ordre plus noble se sont élevés entre M. de Marmennes, le propriétaire du manoir, et M. de Sallis à qui la ferme et le parc sont échus. Le pont a été coupé. L'eau clapote maintenant contre une pile branlante, et l'ogive brisée que réfléchit la rivière devient un saisissant symbole. Elle dit la rupture violente entre deux hommes qui se sont aimés; elle dit l'obstacle presque infranchissable qui sépare deux cœurs jeunes, épris l'un de l'autre. Pour que, de nouveau, il y ait un pont sur l'Oiselle, pour qu'entre les deux rives le trait d'union soit rétabli, il faudrait un miracle. Et le miracle s'opérera, grâce à une douce, pieuse, et presque sainte jeune fille.

De cette donnée très simple, M. Maryan a tiré un roman que de bons juges estiment être son chef-d'œuvre. Je n'insiste pas sur le charme poétique du style, sur la vérité des caractères, sur l'habileté avec laquelle l'action est conduite et l'intérêt sans cesse renouvelé : ce sont là mérites auxquels l'auteur de tant d'œuvres exquises nous a dès longtemps habitués. En certaines scènes, dans celle, par exemple, qui nous montre l'agonie du financier Maupernon, il a atteint le plus haut point de pathétique simplicité qu'un auteur puisse se proposer. Littérairement M. Maryan est dans ces pages l'égal des plus grands écrivains, et il les dépasse au point de vue moral, de tout ce que la foi ajoute d'élévation au talent.

LÉON CAUMERY.

Notions de sciences naturelles et d'hygiène, en images et en tableaux synoptiques, par F. HENRY et A. DEFOIN. Prix fr. 0,60.

La Revue générale. Recueil historique et littéraire, paraissant le 1er du mois (30me année).

Sommaire du Juin :

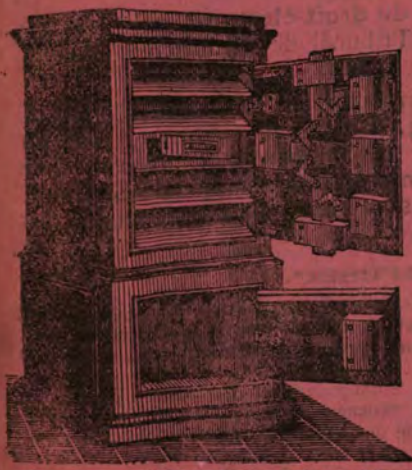
I. L'Indépendance de la Belgique et les projets du général Brialmont . . . . . X***
II. Quelques écrivains de France : Jules Lemaître . . . . . HENRY BORDEAUX
III. L'Ombre du passé (*Nouvelle*). . . . . CH. DE RICAULT D'HÉRICAULT
IV. Souvenirs et croquis d'Espagne (*Suite*) . . JULIEN RELHIAÉ
V. Poésies
I. Le vieux livre d'heures . . . . . G. DE LA FAILLE DE LÉVERGHEM
II. Le lis . . . . . »
III. l'Hermès du bois de Lauriers roses . . Cte ALBERT DU BOIS
VI. L'évolution du lyrisme et l'œuvre de Richald Wagner (*Suite*) . . . . . J.-G. FRESON
VII. Chez les Frères Moraves : Croquis de Mœurs . . . . . LOUISE DE CROISILLES
VIII. Lettre de Paris . . . . . EDUARD TROGAN
IX. Causerie scientifique . . . . . MAURICE LEFEBVRE
X. Variétés :
I. Une thèse nouvelle sur la propriété des cours d'eau non navigables ni flottables CH. WOESTE
II. Vieuxtemps — sa vie ses œuvres . . ETIENNE MARCEL
XI. Société d'économie sociale . . . . . J. DE LA VALLÉE POUSSIN
XII. Table des Matières.
XIII. Bibliographie.

GRANDE FABRIQUE DE

COFFRES-FORTS

BREVETÉS

L. DUVILERS



Maison fondée

en 1859.

Diplôme d'honneur

12 Médailles d'or et d'argent aux Expositions nationales et internationales.

9 BREVETS.

D. DUVILERS, FILS, Successeur

Marché du Vendredi,

Usine et Magasin : 50, rue Courte d'Argent } **GAND**

Revue de l'Art chrétien. — Livraison de janvier 1894.

Texte : Recherches sur les Miniaturistes du Bréviaire Grimani, par M. J. Destrée. — Le Yorkshire et le Nord-Est de l'Angleterre. — Excursion de la Gilde de St-Thomas et de St-Luc en 1893, par M. E. J. Soil. — Mélanges. — Travaux des Sociétés savantes. — Bibliographie. — Périodiques. — Index bibliographique. — Chronique.

Planches : Sainte Catherine et Saint Christophe, d'après les miniatures de la Bibliothèque de Cassel (XVI^e siècle). — Initiales de l'Evangéliaire Rainaldi (Bibliothèque de Rouen). — Chœur de la Chapelle du château de Ternay (Vienne). — Nombreuses vignettes dans le texte.

« **Allgemeine Kunst-Chronik** » Heft 7, hat folgenden Inhalt : **Kunst Chronik** : Hermann Hendrich. Von Ch. Vanderlinden. — Die Wiener internationale Jubiläu msausstellung. Von Clemens Sókal. — Versteigerungen. — Kunstnachrichten. — Denkmäler. — Nekrologie. — **Musik- und Theater-Chronik** : Friedrich Spielhagens Schauspieler-carrière. Von Otto Berdrow. — Clara Ziegler. — Theater- und Musikbriefe aus Wien, Prag, Graz, Karlsruhe und München. — Lillian Sanderson. **Allgemeine Litteratur-Chronik** : Franz Grillparzer. Eine biographische Skizze von Rud. Berger. — Wie kann unsere alte deutsche Dichtung aufs neue lebendig werden? — Litteratur-Nachrichten. — Bücher-Rundschau. — Zeitschriften. — **Litteratur-Beilage** : Aus einem Künstlerleben, Bekenntnisse eines Verstorbenen. Herausgegeben von Georg Fuchs. — **Abbildungen** : Porträts von Hermann Hendrich, Friedrich Spielhagen, Frans Grillparzer und Lillian Sanderson. — Hermann Hendrich : Nibelung und Nixe; Die traurige Weise; Sommeridylle; Märchen; Der Nöck; Meeresleuchten. — Wiederholung des Porträts der Eleonora Gonzaga von Tizian. (Aus der Sammlung Ament in Bamberg.) Hans Schäufelein : Madonna mit dem Kinde. (Aus der Sammlung Ament in Bamberg). — Clara Ziegler als Medeo (Grillparzer). — **Vollbilder** : Seemärchen. — Der Nixenspiegel. — Christus auf dem Meere. — Ruhm. Sämtlich von Hermann Hendrich. (P. Albert, Haulbochstrasse 51*a*, München.)

A. SIFFER, Editeur, Gand.

VIENNENT DE PARAITRE.

Les Jésuites et les classiques chrétiens, *réponse au R. P. Delaporte*, par l'abbé L. GUILLAUME, Curé-Doyen à Beauraing. Prix fr. 2,50.

Exclusions et Suspensions du droit électoral, par EDMOND DE BOCK, Juge d'Instruction au Tribunal de 1^re^ instance à Gand. Prix fr. 1,25.

Les listes électorales. Formation et Revision. Commentaire de la loi du 12 avril 1894, par M^r^ A. GODDYN, Juge au Tribunal de 1^re^ instance et M^r^ L. TIERENTEYN, avocat, chez de bureau des élections de l'Administration communale de Gand, avec une préface par M. A. Nyssens Membre de la Chambre des Représentants. Prix fr. 3,00.

Sous presse.

1° **Code électoral belge de 1894** : texte officiel de la loi électorale, articles modifiés de la Constitution, lois prorogeant les mandats des Conseils provinciaux et communaux, loi créant le corps électoral provincial provisoire etc. etc. Prix fr. 1,25, franc de port fr. 1,35.

2° **Belgisch kieswetboek van 1894** : officieele tekst der kieswet, gewijzigde artikels der Grondwet, wetten het mandaat verlengende der provincie- en gemeenteraadsleden, wet betrekkelijk het voorloopig provinciaal kiezerskorps. Prijs fr. 1,25, franco te huis fr. 1,35.

3° **Guide pratique pour les élections** ; Opérations électorales dans l'ordre chronologique. Tableaux synoptiques à l'usage des présidents de bureaux, des scrutateurs, des secrétaires, des témoins et des électeurs, par EDMOND DE BOCK, juge d'instruction au tribunal de 1^re^ instance à Gand, ancien juge de paix et ancien conseiller provincial et communal. Prix fr. 1,75, franc de port fr. 1,90.

4° **Code électoral belge de 1894 et Guide pratique pour les élections** réunis. Prix fr. 3,00, franc de port fr. 3,20.

LIBRAIRIE A. SIFFER, GAND

Buet Ch. — Rêves des heures lentes	5,00
L'aînée	3,00
Caro Delvaille. — Vibrations, poésies	3,00
Carton de Wiart Henry. — Contes hétéroclites	1,50
Casier Jean. — Harmonies Chrétiennes	3,00
Poésies Eucharistiques	2,00
Au Ciel, poème	1,00
de Backer L. — Etudes littéraires et morales	3,50
La langue flamande en France	2,00
de Baets Hermann. — De Minimis	2,00
L'art de plaider	2,00
Toujours la crise	1,00
de Baets M. — Les bases de la morale et du droit	6,00
L'école d'anthropologie criminelle	2,00
Les localisations cérébrales et le siége de la sensation dans la philosophie scolastique	0,50
de Groote Eugène. — Lochs et Fjords, impressions de voyage	3,00
Demade Pol. — La passion catholique : Une âme princesse	3,00
Dendal Victor. — Primevères, poésies	1,00
Deneus C. — La journée de huit heures	0,75
D'hont V. — La représentation proportionnel, 2 vol.	4,00
du Bois Albert (Comte). — La vocation du poète	0,50
Dutry Albert. — La jeune fille dans l'art	1,00
Pastel et pastellistes	1,00
Le salon de Gand (1892)	0,50
Les peintres du peuple (1re série)	0,75
du Val du Bois. — Au pays de Metz	2,00
Goetghebuer Auguste. — La cathédrale St Bavon à Gand	2,00
Guillaume L. — Les Jésuites et les classiques chrétiens	2,50
Hoornaert Hector. — Ballades russes	3,00
Au pays des sapins	3,00
Algérie et Tunisie	2,00
Le sourire de Ramsès	1,50
Le larcin des mages, conte mystique	1,00
Jersey, le tour de l'île à pied	1,00
La chance du triumvir	1,00
Vers l'idéalisme	0,75
Autour de la Baltique *(sous presse)*	
Hoyois Joseph. — Lettres tournaisiennes	4,00
Jonckheere Edouard.—Quinze Jours au Pays des Cédules	2,50
Kurth Godefroid — La Croix et le Croissant	1,00
Léveillé H. — Constance Chlore ou l'aurore du triomphe, tragédie	1,00
Raepsaet Paul. — Au Cap Nord	5,00
Samyn Joseph. — Chrestomathie française	2,00
van den Borie Jules. — Chrestomathie anglaise	2,50
vanden Bosch Firmin. — Coups de plume	0,30
La jeunesse de demain	0,50
Un mort d'hier, Max Waller	1,00
Autour du journal des Goncourt	0,75
Sous le bleu, impressions d'Italie	2,00
La revanche de l'idéal	1,00
Maredsous	1,00
Notes littéraires *(sous presse)*	
Verhaegen A. — Minimum de salaire	0,75
Verspeyen Guillaume. — Le Centenaire de 1789	0,75
La Famille	0,75
Le parti catholique belge	1,50
Wauwermans Paul. — Les proscrits du coup d'état en Belgique	3,00
Le contrat de transport	1,00

Etc. *Etc.* *Etc.*

EXCELSIOR
ALFONS SIFFER
GAND

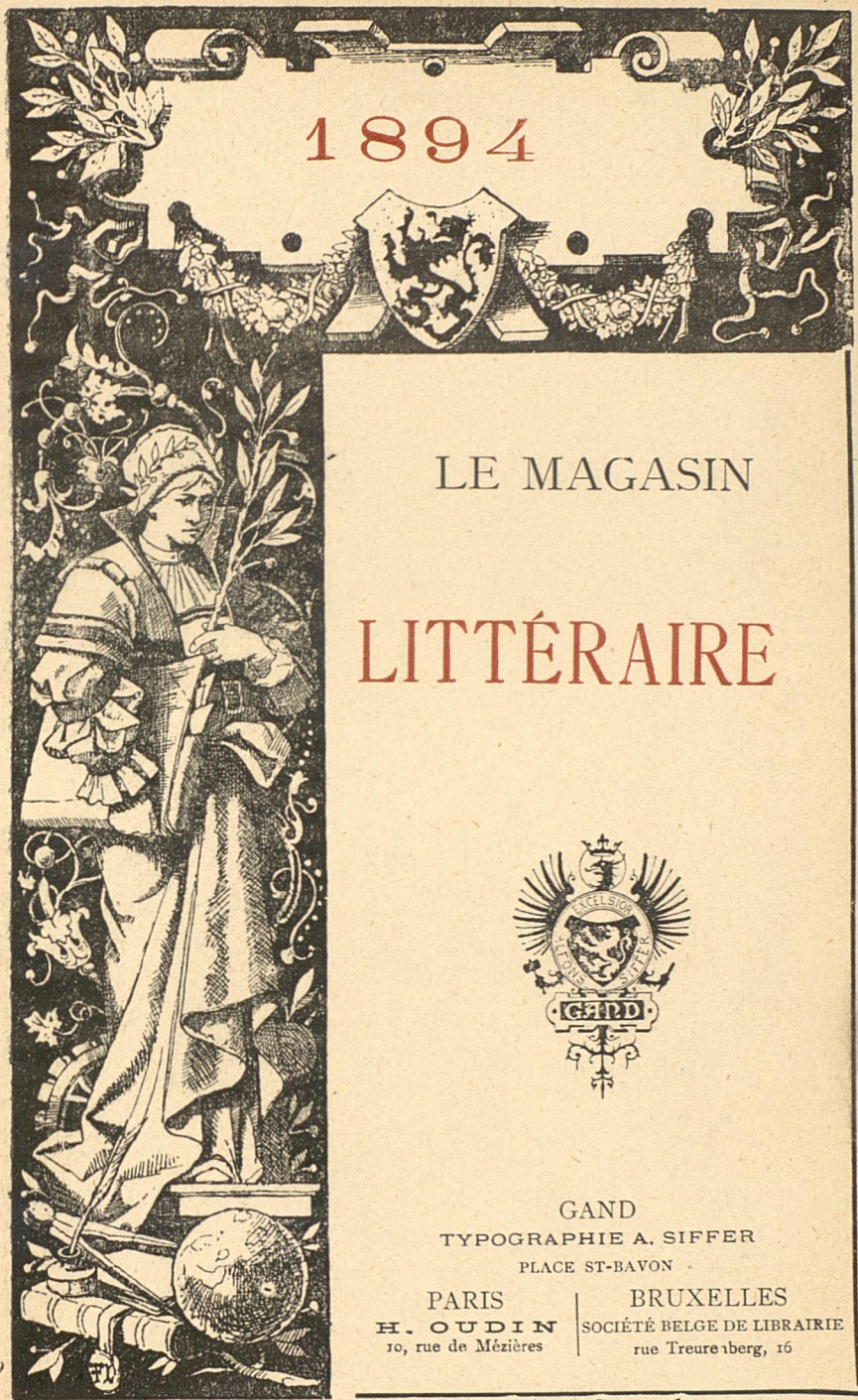
II
827.52
A

BVL
012/23 16 21

1055
II
8°/52
A

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

Gnl
8°



LE MAGASIN

LITTÉRAIRE

GAND
TYPOGRAPHIE A. SIFFER
PLACE ST-BAVON

PARIS
H. OUDIN
10, rue de Mézières

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
rue Treurenberg, 16

11e année. — Second semestre

Magasin Littéraire

Sommaire

(15 Juillet 1894)

I. Droits protecteurs (p. 5)
H. DE BAETS

II. *Déshérités* (p. 36)
AUGUSTE LEFÈVRE

III. Les chercheurs de lumière (p. 38)
BAUDOUIN KERVYN DE VOLKAERSBEKE

IV. Les salons de Paris en 1894 (p. 40)
HENRY BORDEAUX

V. *Soir en Bruyère* (p. 65)
Ma vieille lampe (p. 66)
GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM

VI. Le Congrès des habitations ouvrières à Anvers (p. 67)
PAUL DE SMET

VII. *Deux sonnets à Jeanne d'Arc, vénérable* (p. 73)
FRANZ VAN CAENEGEM

VIII. Petite Chronique (p. 75)
M. D.

IX. Les Revues (p. 78)

X. Les Livres (p. 79)

GAND
A. SIFFER, Éditeur
PLACE SAINT BAVON

Ce N° : fr. 1,00. (Etranger : 1,25)

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

paraît le 15 de chaque mois

Prix de l'abonnement : { Belgique : **10 francs par an.** / Union postale : **12 francs.**

Abonnement d'essai pour six mois (*Janvier à Juin* 1894) { Belgique : **5 francs.** / Union postale : **6 francs.**

Une livraison : Belgique : 1,00; Union postale : 1,25.

Tout ce que publie le « Magasin Littéraire » est inédit. — Les articles ne peuvent être reproduits sans l'autorisation du Comité de rédaction.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : HERMANN DE BAETS, Avocat près la Cour d'appel de Gand; FIRMIN VANDEN BOSCH, Substitut du Procureur du Roi, à Courtrai; HENRY CARTON DE WIART, Avocat près la Cour d'appel de Bruxelles; JEAN CASIER, à Gand; GÉRARD COOREMAN, Sénateur, à Gand; MAURICE DULLAERT, Avocat, à Bruges; GEORGES HERRY, Membre de la Chambre des Représentants, à Gand; l'abbé H. HOORNAERT, à Menin (Flandre Occidentale); JANSSENS DE BISTHOVEN, Substitut du Procureur du Roi, à Gand; RAYMOND DE KERCHOVE D'EXAERDE, Gouverneur de la Flandre Orientale; ALBERT SOLVYNS, Membre de la Députation permanente de la Flandre Orientale; le Comte FR. VANDEN STEIN DE JEHAY, Secrétaire de Légation;

Secrétaire : MICHEL DE HAERNE, Avocat près la Cour d'appel de Gand.

Secrétaires-adjoints : JOSEPH SOUDAN et GEORGES VANDEN BOSSCHE.

NOTA. — Les collaborateurs gardent l'entière responsabilité de leurs articles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont il sera adressé deux exemplaires à la Rédaction; pour les ouvrages littéraires ou artistiques d'une valeur de plus de 5 fr. on se contentera d'un exemplaire unique.

A. SIFFER, Editeur, Gand.

Vient de paraître :

DE LA RÉSERVE HÉRÉDITAIRE DES ENFANTS

(art. 913 du Code Napoléon)

ETUDE HISTORIQUE, PHILOSOPHIQUE ET ÉCONOMIQUE

par **CLÉMENT DENEUS**

AVOCAT PRÈS LA COUR D'APPEL DE GAND

Prix : fr. 5,00; franco par poste fr. 5,30.

LES PEINTRES DU PEUPLE

(1re SERIE)

par **ALBERT DUTRY**

Fr. 0,75

MAREDSOUS

par **FIRMIN VANDEN BOSCH**

Prix : Fr. 1,00

DROITS PROTECTEURS

J'AI essayé, au mois d'octobre dernier, de démontrer que les droits d'entrée sur les céréales ne pouvaient agir comme *droits compensateurs*; que c'était pure illusion de s'imaginer la possibilité de les faire supporter, fût-ce pour un centime, par l'importateur étranger. Ces droits, disais-je, seront payés exclusivement par les Belges. En outre, ils agiront comme *droits protecteurs,* c.-à-d. qu'ils maintiendront le prix intérieur, à son taux propre, empêchant l'offre étrangère de le faire baisser, ce dans la limite du montant du droit.

J'établissais ce bilan provisoire, — annonçant que j'aurais à le rectifier :

Bénéfice du pays à l'opération :

1. Pour le trésor : les droits encaissés sur l'importation étrangère.

2. Pour ceux qui gagneront à la hausse des céréales belges : la majoration du prix.

Charges du pays :

Ce que paieront en plus les Belges, qui paieront, et les droits, et le surplus du prix.

Chiffres égaux.

Résultat pécuniaire : ZÉRO.

On m'a fait l'honneur de me *réfuter.* Toutes les *réfutations* ont consisté à dire que... j'avais raison, que j'enfonçais une porte ouverte... que, précisément, ce qu'on voulait, c'était faire hausser le prix des céréales, assurer une rémunération à l'agriculture. On m'a fait de la situation de l'agriculture un tableau navrant et l'on m'a sommé de dire s'il ne fallait pas « faire quelque chose ».

La réponse était aisée.

« Il faut faire *quelque chose*, » oui, si ce *quelque chose* est utile; non, si ce *quelque chose* est funeste.

Or, une fois accordé ce que jusqu'ici on contestait, que *le Belge* paiera seul, que l'étranger ne paiera rien, il suffisait de pousser un peu plus loin l'analyse, de rechercher *quel Belge* paiera et qui empochera, pour avoir la preuve que ce *quelque chose* est détestable.

Si je n'ai pas complété mon étude, c'est qu'il semblait que la question dût être ajournée.

Voici qu'elle reprend son actualité :

Je reprends mon travail au point où je l'avais laissé.

Il ne s'agit plus de *droits compensateurs*.

Il ne s'agit plus que de *droits protecteurs*.

Disons tout d'abord une chose qui paraîtra et qui, en vérité, est banale. La voici :

Aujourd'hui, les prix sont ce qu'ils sont, les conditions de la circulation des céréales sont ce qu'elles sont; comme les effets, les causes sont ce qu'elles sont.

Il faut toujours rappeler cela, car c'est là ce que l'on perd de vue, et il est indispensable de raisonner sur ce qui est et non sur des conceptions de fantaisie.

L'effet est ce qu'il est : il est produit par les causes qui le produisent.

Disons ensuite cette deuxième chose, tout aussi évidente que la première et, par cela même, tout aussi généralement perdue de vue :

Les droits d'entrée introduits dans une situation donnée, sont un élément *unique* de modification de cette situation.

Posons, enfin, cette troisième prémisse :

L'incidence des droits d'entrée, leur action immédiate, se produit là où ils viennent entraver l'importation. C'est ce dont on se rend compte, tout au moins par à peu près, quand on se représente le commerce

anversois et l'agriculture belge, comme étant, sur cette question, en conflit d'intérêts.

Les droits d'entrée exerceront leur influence immédiate sur le cours de la Bourse.

C'est là que l'offre étrangère vient aujourd'hui exercer son action : c'est là que cette action sera modifiée.

On est d'accord que la Belgique ne peut produire assez de céréales pour sa consommation.

On ne peut espérer qu'un pays peuplé comme la Belgique arrive, à moins d'une révolution qui ne semble pas prochaine, dans le mode d'alimentation des hommes et des animaux, à suffire à sa consommation.

Il est certain, et tel est le postulat protectionniste, que l'Amérique et les Indes, pour ne parler que de ces deux régions, ont un trop plein de céréales.

Il est donc hors de doute que 1° la Belgique consommera toute sa production indigène, que 2° elle achètera à l'étranger de quoi combler son déficit.

Aujourd'hui, le prix de la Bourse, en Belgique, se confond avec le prix du marché extérieur.

Désormais il n'en sera plus ainsi. Les importateurs étrangers ne pourront offrir à la Bourse les céréales livrées en Belgique, que lorsque le prix intérieur s'élèvera du montant du droit au-dessus du prix du marché extérieur. Alors seulement ils pourront toucher le prix extérieur (celui qu'on veut leur payer à Londres, à Rotterdam), puisqu'alors seulement ils seront remboursés des droits à acquitter.

Le prix intérieur sera toujours supérieur au prix du dehors, la Belgique faisant office de demande, l'étranger, office d'offre.

Les détenteurs de céréales belges, se garderont de céder leur marchandise à moins du prix extérieur plus le droit, puisqu'ils sauront, avec une certitude absolue, que le pays ne peut vivre sans s'adresser à l'étranger et que l'étranger ne peut fournir à meilleur marché qu'au prix extérieur majoré du droit.

Dans la limite du montant du droit, l'offre nationale sera maîtresse du marché.

Ceci explique bien le phénomène d'expérience établi par les statistiques que j'ai reproduites d'après M. Pierson. Dans tout pays ne pouvant suffire à une consommation irréductible, le prix s'élève d'un chiffre égal au montant du droit. En d'autres termes, le prix hausse dans la mesure du droit, à moins que la consommation ne puisse diminuer.

Cette hausse du prix, par qui sera-t-elle supportée?

Faisons, un instant, abstraction des intermédiaires. Supposons que les consommateurs, les mangeurs de pain, s'approvisionnent directement à la Bourse. Supposons que le peuple, que les estomacs belges soient là, représentés par un courtier.

Sous le régime de la libre entrée, le prix est fait par l'offre et la demande.

Les estomacs belges, devant manger, n'eussent pu trouver assez de blé belge pour se sustenter. S'ils peuvent trouver du blé au prix actuel, c'est grâce à l'importation étrangère.

On peut, en réfléchissant un peu, dégager les tendances dont la combinaison détermine le prix actuel :

1° Besoin d'alimentation, donnant lieu à une

demande énergique : d'où, tendance à la hausse; 2° d'autre part, absence de ressources, modérant cette tendance; 3° offre belge, insuffisante à pourvoir à la demande, telle qu'elle résulte de la combinaison des deux eléments précédents.

Si ces trois facteurs agissaient seuls, la hausse des prix serait constante, illimitée, sans autre frein que l'absence de ressources.

Mais 4° l'importation étrangère, celle des pays où la production dépasse les besoins, vient aujourd'hui atténuer cette poussée et faire le prix du jour.

Qu'un événement quelconque, que la protection douanière, vienne supprimer le quatrième facteur, que seuls les facteurs 1°, 2°, 3° aient action, les prix toujours monteront jusqu'à ce que la hausse soit arrêtée par la limite des ressources, jusqu'à ce qu'ils soient des *prix de famine.*

Que si l'importation étrangère est arrêtée seulement jusqu'à ce que le prix intérieur soit assez élevé pour permettre à l'importateur de se faire rembourser du droit, le prix s'élève fatalement du montant du droit.... à moins que déjà en dessous de cette surélévation, les ressources ne soient insuffisantes. Le prix est forcé du montant du droit.... à moins que la famine ne survienne avant qu'il ait pu aller à ce taux.

Les protectionnistes ne peuvent contester que la hausse doive se produire. C'est leur but — ils l'avouent, ils le proclament. Mais de la hausse du blé, disent-ils, à la hausse du pain, il y a loin.

Il y a, je le reconnais, une distance. Il y a la distance marquée par l'existence des intermédiaires.

Il est vrai que les mangeurs de pain ne s'approvisionnent pas à la Bourse. Toute l'échelle des spé-

culateurs, des marchands, des boulangers, les en sépare et ces intermédiaires prennent aujourd'hui leur profit sur la négociation de la matière première blé et sur sa transformation en pain.

Il est vrai que le prix du pain étant établi en fonction de cet élément capital que la grande masse du peuple n'a pas de quoi donner au boulanger plus qu'il ne lui donne, ce prix, *en fait*, ne haussera pas comme s'il n'y avait pas d'intermédiaires.

Il est vrai que les intermédiaires se trouveront *serrés* entre la hausse artificielle à la frontière et la misère de la consommation...

Ici le problème prend un aspect dont nos bourgeois ne se doutent pas.

Ce n'est pas le mangeur de pain qui paiera la note du protectionnisme, dit-on,... car les protectionnistes comprennent ce qu'il y aurait d'odieux à grever l'alimentation populaire. Et ils se donnent de grands airs démocratiques en proclamant que le droit sera supporté par les intermédiaires, mais en ayant soin de préciser : ces intermédiaires, ce seront « les gros spéculateurs » d'Anvers !...

Quelle aberration !

Les spéculateurs d'Anvers font des bénéfices insolents, dit-on.

— C'est possible; mais ils font aussi des pertes retentissantes.

Les aventureux gagnent gros et perdent gros; les prudents gagnent moins gros et perdent moins gros. Et, en tout cela, il y a des moyennes.

Encore une fois la singulière erreur de croire que les commerçants *prennent* des bénéfices comme il leur plaît !

Faut-il démontrer encore que le bénéfice des spéculateurs d'Anvers, comme le bénéfice des importateurs, est aujourd'hui et sera demain, quoi qu'on fasse, déterminé par cette loi économique que les ignorants peuvent abominer, mais que tout le monde subit et subira toujours : la loi de l'offre et de la demande?

A tous les degrés de l'échelle des intermédiaires cette loi se manifeste, inexorable. Quand une branche de travail va, qu'on y gagne momentanément beaucoup d'argent, les activités et les capitaux s'y jettent. Quand une branche de commerce ne va pas, on la quitte, on change d' « article ». Il s'établit ainsi *un profit moyen* que la concurrence se charge de maintenir à son taux normal, ni plus haut, ni plus bas. Et ce profit moyen du travail et des capitaux est toujours très voisin de ce qui est nécessaire à la production du travail et au loyer des capitaux.

Le courtier qui, à Anvers, paie son prix d'achat ne le paie pas pour le seul plaisir de le payer.

S'il achète, c'est qu'il compte vendre à un taux qui lui donne son prix d'achat majoré de ses débours et du profit moyen.

Il vend à un marchand de grains.

Si le marchand de grains achète, c'est qu'il espère vendre à un taux que lui donne son prix d'achat majoré de ses débours et du profit moyen.

Il vend à un boulanger.

Si le boulanger achète, c'est qu'il espère vendre à un taux qui lui donne son prix d'achat, majoré de ses débours et du profit moyen.

Il vend *au mangeur de pain.*

Si le mangeur de pain ne paie pas le prix d'achat du premier acheteur belge, majoré des débours de tous les intermédiaires et du profit moyen de tous les intermédiaires, c'est qu'un des intermédiaires a fait une mauvaise affaire.

On ne fait pas le commerce pour faire de mauvaises affaires. Si on fait de mauvaises affaires, on quitte l'article et on va chercher meilleure fortune ailleurs.

Aujourd'hui, les intermédiaires font le profit moyen. L'équilibre économique est établi sur la base de ce profit moyen. Et si l'on comprend que le profit du commerçant n'est pas une chose arbitraire, que ce profit moyen est déterminé par la loi de concurrence, que si des concurrents eussent pu vivre moyennant un profit moindre que celui d'aujourd'hui, celui-ci eût baissé naturellement, mais forcément, on voit du même coup que le profit moyen existant est *irréductible*. L'un ou l'autre intermédiaire pourrait, individuellement, se contenter d'un profit moindre; mais une classe d'intermédiaires ne peut vivre d'un profit moindre que le profit moyen actuel de cette classe.

Cette remarque faite, représentons-nous les réalités du mécanisme des intermédiaires.

Dans chaque opération, dans la négociation de chaque partie de blé, il y a deux de ces « gros spéculateurs » : l'un vend, l'autre achète.

Celui qui vend en bourse se procure sa marchandise en l'achetant; à son tour, il achète à des négociants moins importants, qui, eux aussi, achètent à d'autres négociants et ainsi de suite, d'intermédiaire en intermédiaire, jusqu'au producteur.

Celui qui achète, vend à son tour à des négociants, et ceux-ci, d'intermédiaire en intermédiaire (meuniers, boulangers, etc.) revendent, en fin de compte, aux consommateurs, aux mangeurs de pain.

Nous avons ainsi, analytiquement, deux lignes, allant de la Bourse au producteur d'une part, au consommateur d'autre part.

Analytiquement, disons-nous, car nous ne perdons pas de vue que, physiquement, ces deux lignes ne sont

pas aussi distinctes qu'elles le sont en abstraction : le boursier qui est aujourd'hui acheteur, sera demain vendeur, le négociant vendra au négociant et le négociant achètera du négociant.

Nous aurons soin de revenir sur les conséquences de cette situation de fait; mais, pour fixer les idées, il faut bien procéder par analyse.

Ne nous inquiétons donc pas, pour le moment — et sauf à y revenir — de la manière dont ceux qui offrent du blé à la Bourse se le procurent, du prix qu'ils en paient à leurs fournisseurs.

Nous voici devant ce fait :

L'acheteur en Bourse paye le prix intérieur artificiel, c'est-à-dire le prix extérieur plus le droit.

Il se trouve vis-à-vis des offres des intermédiaires qui veulent acheter de lui pour fournir la consommation. Ici, il n'intervient plus aucun facteur artificiel nouveau. L'acheteur en Bourse se trouve en face de son prix de revient. Au bas de l'échelle, le consommateur est en face de ses besoins et de ses ressources. Du haut au bas, tous les intermédiaires sont en présence du besoin de réaliser, outre leurs « *mises dehors* », leur profit moyen.

De deux choses, l'une se produira :

Ou bien la répercussion du prix de revient supplémentaire se fera totalement jusqu'au consommateur, laissant subsister le profit moyen actuel des intermédiaires, l'acheteur en Bourse y compris : alors la consommation payera le pain plus cher exactement dans la proportion de la hausse du prix du hlé.

Ou bien, la répercussion n'aura pas lieu ou n'aura pas lieu pour le tout : alors la majoration du prix du blé restera pour tout ou partie à charge ou du « gros spéculateur » ou des intermédiaires ultérieurs, en réduisant leur profit au dessous du profit moyen actuel.

Le prix de revient du premier acheteur belge est

forcément grevé du montant du droit. Cette surcharge affectera, ou le consommateur, ou le profit des commerçants : il n'y a pas de milieu.

Si ce dernier terme de l'alternative se réalise, si la répercussion de la hausse ne peut se faire jusqu'au mangeur de pain, si le groupe des intermédiaires se trouve serré entre la surcharge du prix de revient, d'une part, et la résistance de la consommation à payer plus cher, d'autre part, si, par suite, la réduction du profit total des intermédiaires s'impose, il faudra ou bien que certains des intermédiaires se contentent d'un profit moindre, ou bien que certains intermédiaires soient éliminés.

Et, puisqu'il est établi que le profit que fait chacun des intermédiaires sous le régime de la liberté n'est point arbitraire, qu'il est fixé par la loi inéluctable de l'offre et de la demande, qu'il est irréductible; puisque la protection n'introduit à cet égard aucun facteur nouveau, pour modifier les conditions de production du travail commercial; il devient certain que la réduction du profit total des intermédiaires aura lieu, par le seul jeu des lois naturelles, sous forme *d'élimination* de certains d'entre eux.

Nos conservateurs se trouvent ainsi, sans qu'ils paraissent s'en douter, devant une aggravation de ce problème qui les préoccupe si justement : le sort des classes moyennes.

L'élimination des intermédiaires ne sera point l'élimination des forts; elle sera l'élimination des faibles.

Dans une compression, ceux-là sont brisés qui, suivant l'expression vulgaire, n'ont pas de ressort.

Ceux qui ont du capital, qui « peuvent attendre », qui peuvent résister à la crise en attendant que, par la disparition des faibles, ils aient seuls les profits que leur partage rendait insuffisants, ceux-là ne sautent pas!

Les « gros spéculateurs », s'ils ne trouvent leur

affaire à « spéculer » sur les blés, « spéculeront » sur le café, sur le fer, sur le cuivre, sur l'or, sur l'argent, sur le nickel, sur les fonds publics, sur les valeurs de chemin de fer... Ils iront là où il y a le plus à gagner. Le commerce des produits protégés, perdra les capitaux, perdra les activités, sera plus « à frottement dur ».

Les petits, qui n'ont pas autant de souplesse, autant de ressort, autant de facilité de changer de métier, les petits qui n'ont point les ressources du crédit, voilà les victimes désignées au sacrifice !

Les boulangers, les petits détaillants, attachés à leur profession par la spécialité de leur éducation et l'engagement de leurs ressources; voilà ceux qui seront écrasés entre la hausse du prix de revient et l'impossibilité de la faire supporter par la consommation !

Le consommateur, obligé de manger, incapable de payer plus cher, de supporter la hausse, se fera ingénieux pour trouver à se procurer le nécessaire sans augmentation de dépenses. Il développera la coopération pour échapper à l'intermédiaire .. Les petits bourgeois supporteront, *les premiers*, l'action désastreuse de la *protection*.

Ceci est une application de cette règle élémentaire de physiologie sociale : une perturbation artificielle du régime normal atteint la société, comme elle atteint l'homme, *en ses points faibles*. Les organes vigoureux souffrent de la perturbation, mais luttent contre elle et finissent souvent par en triompher : les organes débilités en souffrent davantage et, faute de résistance, dépérissent.

J'ai lu, non sans surprise, dans un livre, d'ailleurs intéressant, l'aveu d'un protectionniste que la non-répercussion de la hausse du blé sur la hausse du pain sera achetée au prix du sacrifice des boulangers.

M. Vliebergh, rompant avec le système général des protectionnistes disant que les gros spéculateurs subiront la perte, écrit : « De ceci (de ce que le blé hausse) ne résulte nullement que le prix du pain hausse dans la même proportion. Ce sont les boulangers qui devront réduire quelque peu leurs prix »... et il ajoute avec raison, comme nous venons de le faire nous-mêmes : « les boulangers seront contraints à cette réduction par les boulangeries coopératives que nous voyons surgir de tous côtés. »

L'honorable auteur perd seulement de vue que le bénéfice du boulanger n'est pas compressible, que la réduction de ce bénéfice doit se traduire par l'élimination des boulangers, ne trouvant plus dans leur profession de quoi vivre.

Or, ce point est d'une importance capitale.

A mesure que l'élimination des intermédiaires se fera, le consommateur de pain se trouvera plus directement vis-à-vis du marché de la matière première, du marché au blé.

A mesure que les victimes intermédiaires auront payé de leur existence la protection nationale, le prix du pain se rapprochera du prix du blé, le prix du pain supportant la tendance à la hausse artificiellement introduite pour le prix du blé, le prix du blé étant plus immédiatement soumis à l'action de la misère du mangeur de pain.

A mesure que le mangeur de pain sera plus directement acheteur de blé, se réalisera davantage la loi que nous avons constatée, dans l'hypothèse où il n'y aurait pas d'intermédiaires : le pain comme le blé sera sollicité à la hausse, dans la limite du droit, limite que la hausse atteindra à moins que la misère ne l'en empêche.

Sans doute le développement de la coopération, par l'économie des frais généraux et d'autres avantages

bien connus, amènera une baisse *relative* du pain et cette baisse relative prêtera à équivoque. Sans doute encore, il est possible qu'au bout de quelque temps de régime protecteur, le pain, *absolument*, ne coûtera pas plus cher, que peut-être il coûtera moins cher qu'aujourd'hui. Mais l'action propre du protectionnisme n'en aura pas moins été de le faire renchérir en l'empêchant de baisser comme il eût baissé par le jeu des autres facteurs, si ce facteur artificiel n'était intervenu.

La coopération est la transformation nécessaire et urgente de notre organisation économique. D'elle seule peut résulter une amélioration notable du sort des classes ouvrières. D'elle seule, par l'utilisation des forces perdues, peut résulter une augmentation de la richesse générale, permettant de faire mieux vivre les uns sans rien prendre aux autres.

Il faut qu'on pousse énergiquement à la coopération, non pas seulement les ouvriers, mais les bourgeois, mais les paysans, mais tout le monde... On commence à le comprendre. C'est le devoir de quiconque sait parler ou écrire de développer en ce point l'éducation du public. L'erreur protectionniste fera sentir plus vivement la nécessité de recourir à ce seul moyen de salut. Mais quel triste raisonnement de se refuser à reconnaître que la protection est une calamité, parce qu'elle doit rendre plus urgent le recours au remède!

Il est vrai que le bénéfice que réalisera le consommateur par la coopération compensera la perte qu'il fera à la protection et permettra de créer, pour l'éblouissement de ceux qui ne voient pas clair, des statistiques fallacieuses. Il est vrai que l'action favorable de la coopération compensera l'action fâcheuse de la protection. Mais il n'en est pas moins vrai que le protectionnisme aura produit ce résultat,

de paralyser l'action bienfaisante de la coopération dans toute la mesure de ce dont la hausse artificielle du blé aura grevé l'achat des matières premières par les coopérateurs.

Ceci peut se produire :

Le blé est aujourd'hui, par supposition, à 15.00 frs.

Le prix du pain est de 0.25 fr.

Le prix extérieur du blé, sous le régime de la liberté, peut tomber dans un an à 12 frs. ce qui correspond, je le suppose, à une baisse du pain de fr. 0.03.

Pendant l'année, la coopération se développe et réalise sur les frais de production une économie de 0.05 c^{s}.

Le pain coûtera 0,17 c^{s}, soit 0.08 en moins.

Que vous introduisiez un droit de 5 fr., le prix du blé au lieu de tomber à 12, montera à 17, ce qui correspond (par la même supposition) à une hausse de 0.02, du pain.

L'économie réalisée par la coopération restera la même : 0.05. Le pain coûtera 0.22.

On voit que le prix *absolu* a baissé de 0,25 à 0.22, du commencement de l'année à la fin.

On voit encore que, grâce à la coopération, le prix a baissé de 0.05 relativement à ce qu'il fût devenu sans la coopération, c'est-à-dire 0.27.

Mais on voit aussi qu'il a fallu la coopération pour empêcher le prix de s'élever au bout de l'an à 0.27, c'est-à-dire de dépasser de 0,02 c^{s} le prix du commencement de l'année.

On voit que, sans le droit d'entrée, le pain eût coûté 0,08 c^{s} de moins qu'au début de l'année.

On voit, en somme, que les droits d'entrée ont coûté au consommateur 0.05 au k^{o} de pain et que le consommateur a regagné :

par la chute du marché extérieur	0.03
par les économies de la coopération	0.05
ensemble	0 08

La baisse du marché extérieur lui appartenait.

L'économie due à la coopération, il la doit à la réduction de ses frais généraux — ce qu'il eût obtenu par le développement normal et qui se fait dès à présent, de la coopération — et à la suppression des intermédiaires.

Le consommateur et l'intermédiaire supprimé perdent ensemble, dans notre hypothèse, 0.05 c^{s} au kilo de pain, à l'inauguration du régime protecteur.

En tout ce que nous venons de dire, nous avons raisonné comme s'il n'y avait d'intermédiaires qu'entre le spéculateur acheteur en Bourse et le consommateur, comme si le vendeur à la Bourse était un être idéal, vendant au cours du marché extérieur plus le montant du droit et n'ayant derrière lui que l'Etat et un autre être idéal appelé « l'Agriculture », auxquels il remettrait, sans autre difficulté, au premier, l'impôt sur l'importation, au second, le bénéfice de la protection.

Il fallait bien nous placer dans l'hypothèse protectionniste, car les protectionnistes s'imaginent très fermement que l'agriculture mettra en poche tout le produit de la hausse.

Si cette hypothèse était vraie, tout le système se résumerait en ceci :

Pour mettre un profit aux mains de « *l'Agriculture* », grever le Belge, non seulement de toute la hausse de la production belge, c'est-à-dire d'une hausse égale au montant du droit sur la production belge, mais encore du montant du droit sur tout ce qu'il sera obligé d'acheter à l'étranger pour combler l'écart entre la consommation nationale et la production nationale.

Le Belge qui payera, ce sera le consommateur, le mangeur de pain et le petit bourgeois. Temporairement, la charge pèsera surtout sur le petit bourgeois. Quand celui-ci sera éliminé, expulsé de la vie par la *protection*, ce sera définitivement le mangeur de pain qui sera la victime... de la *protection!*

Et ce qui est vrai du mangeur de pain est vrai du « mangeur d'orge » — la bière est un pain liquide — et du « mangeur d'avoine », c'est-à-dire non seulement du brasseur, de l'industriel, mais aussi du voiturier, du loueur de voitures, du paysan, qui mangent de l'avoine par leurs chevaux.

Et ce qui est vrai du mangeur de pain est vrai du mangeur de margarine... etc.

On le voit : *la protection, c'est l'impôt sur les faibles.*

Mais ce serait exagérer, de reprocher aux protectionnistes de grever le peuple de tout le montant des droits et de tout le montant de la hausse à la Bourse.

Une qualité de la protection douanière, — il serait peu courtois de ne pas proclamer cette vertu du système, puisqu'elle est la seule qu'il possède, — c'est de se détruire elle-même dans une large mesure.

Quand on voit la hausse se produire à la Bourse, on est très tenté de croire que cette hausse remonte immédiatement jusqu'au producteur.

C'est là, pour une bonne part, une illusion grossière qu'il suffit de dissiper pour expliquer comment, en fait, la hausse du prix du blé n'entraîne pas une hausse proportionnelle du prix du pain.

Sans doute, l'importation étrangère étant arrêtée, le prix montant, il y aura *une tendance* à ce que le producteur, le fermier, profite de la hausse. Il y aura

une tendance à ce que la majoration du prix remonte jusqu'au cultivateur.

Mais n'oublions pas que de la Bourse au cultivateur, il y a des intermédiaires aussi bien que de la Bourse au consommateur, et nous comprendrons aussitôt que la répercussion de la hausse de la Bourse à la ferme subira une freinte considérable.

J'ai dit que les détenteurs de céréales nationales ne lâcheront pas leur marchandise à un prix inférieur au prix étranger majoré du droit. On est tenté, à première vue, de considérer le cultivateur comme détenteur de la récolte. Or c'est là un point de vue qu'il importe de rectifier.

Le cultivateur n'aborde pas le marché régulateur. Il n'a pas le capital qui lui permette d'attendre le bon moment pour vendre. Entre lui et le vendeur en Bourse se place toute l'organisation commerciale, qui rend ses services à titre onéreux, en y cherchant son profit, qui doit obtenir, je l'ai dit, le profit moyen.

Analytiquement, l'organisation commerciale descend de la Bourse, par deux lignes, l'une allant au producteur, l'autre au consommateur. Physiquement, les deux lignes se touchent et se confondent en bien des points de jonction.

Le spéculateur, le boursier, le marchand est tantôt acheteur, tantôt vendeur.

A la Bourse, celui qui a du capital ou du crédit, et qui détient de la marchandise, ne la lâchera pas en dessous du cours étranger plus le droit. C'est à ce taux que se feront les négociations du haut commerce.

Mais ce haut commerce, qui cherche son profit sur les ventes, le cherche aussi sur les achats. Il a aujourd'hui le profit moyen établi par la concurrence, dans l'ensemble de ceux-ci comme de celles-là.

La majoration artificielle de son prix de revient quand il sera acheteur, rendant plus difficile l'obtention de son profit moyen sur ses reventes, par la difficulté

naturelle qu'il rencontrera de faire porter la surcharge par la consommation, il sera obligé, s'il ne veut être éliminé, à chercher son profit dans les opérations où il sera vendeur en bourse, c'est-à-dire où il sera acheteur vis-à-vis de la production ou des intermédiaires entre lui et la production. Il ne pourra donc, si la consommation ne se montre prête à supporter tout le droit, faire au producteur que des offres inférieures à celles qu'il devrait faire pour que tout le profit du relèvement des prix allât à la production.

Or, il va de soi que la production sera beaucoup plus facilement imposable à ce point de vue, elle qui verra augmenter les prix qu'on lui offrira, que la consommation à laquelle on réclamera un prix surélevé.

On voit ainsi que la protection est corrigée, annulée en grande partie. Il y aura certes une tendance à faire refluer la hausse, d'une part, au profit de l'agriculteur et, d'autre part, au détriment du consommateur. Mais, par contre-coup, l'intermédiaire tendra à vivre davantage sur ses achats, pouvant moins profiter sur ses ventes.

Rendons cela sensible par un exemple.

Le blé se vend à Anvers 15 francs.

Si le courtier d'Anvers peut donner 14.50 au cultivateur,
et s'il peut revendre 15.50 au boulanger,
il gagne sur la double opération 1.00 fr.

Supposez que les droits d'entrée portent les prix d'Anvers à 20 frs.

Le courtier offrira-t-il 19.50 au cultivateur?

Oui, s'il peut obtenir 20.50 du boulanger.

Il gagnera encore, à ce compte, 1 fr. à la double opération. (Je néglige l'élément qu'il devra gagner plus, exposant un capital plus considérable.)

Mais on voit que le boulanger fera grise mine si on lui demande 5 fr. de plus que la veille..., cinq francs qu'il ne pourra espérer retrouver sur ses clients mangeurs de pain.

Le courtier dira au cultivateur : « Je vous offre » 19.00 fr., quatre francs cinquante de plus que l'an dernier... Le paysan acceptera, sachant bien que le courtier aura peine à convaincre le boulanger de lui donner 20 fr. 50:

Le paysan aura 19 fr.

Le boulanger payera 20 fr.

Le courtier gagnera encore un franc; mais il le prendra tout entier sur l'achat, plus sur la vente.

La protection qui était nominalement de cinq francs est tombée à 4 fr. 50.

Si on réfléchit qu'il y a entre le consommateur et le producteur non pas un, mais de nombreux intermédiaires, on comprend que, la loi de l'offre et de la demande faisant imputer la charge de leurs profits cumulés sur le don gratuit fait par la loi au producteur, déchargeant les consommateurs grevés sans raison par la même loi, corrigera notablement l'iniquité protectionniste.

La protection est donc, dans une mesure donnée, illusoire.

Est-ce tout? Les droits d'entrée établis sous prétexte de protection ne pourraient-ils pas jouer un bien mauvais tour aux producteurs?

Supposons que la Belgique consomme une quantité de céréales double de sa production.

La majoration du prix de la récolte indigène sera, dans cette hypothèse, égale à la somme des droits payés sur l'importation. La surcharge totale du prix de la marchandise nécessaire à la consommation sera des droits sur l'importation, plus la majoration du prix du produit belge. Le prix de toute la marchandise sera grevé pour protéger la moitié de cette marchandise. Mais aussi la production nationale avec sa quantité 1, entrera en lutte contre toute la consommation avec sa quantité 2, quand il

s'agira de déterminer la charge du profit des intermédiaires.

Je ne possède pas d'indications sur l'importance du profit des intermédiaires; mais si ce profit était considérable au rapport de la valeur de la marchandise, je me demanderais si l'impôt sur l'importation étrangère, celle-ci étant égale ou supérieure à la production indigène, ne se répercuterait pas sur le cultivateur jusqu'à faire plus que neutraliser la protection, jusqu'à pousser à une baisse des prix. Je signale ce problème aux statisticiens : peut-être y a-t-il là matière à un nouveau chapitre de *ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas.*

Il n'en reste pas moins vrai qu'il y aura *tendance* à l'augmentation du prix à la ferme. Si cette tendance n'est pas totalement annihilée, dans la mesure dans laquelle elle se réalisera, le cultivateur verra monter le prix de ces céréales. Dans cette mesure, demeurera debout tout ce que nous avons dit ci-dessus :

« La protection est un impôt sur les faibles : ruineux pour les petits ».

Et cet impôt sur les faibles, à qui va-t-il profiter?

A *l'agriculture ?*

Mot séduisant : *protéger l'agriculture.*

Il y a ainsi des mots qui rendent les gens idiots.

Si vous êtes riche, gardez-vous de placer votre argent en affaires sérieuses, payant les ouvriers pour faire besogne utile. Mangez, buvez, donnez des fêtes et des bals. Cela fait *aller le commerce.* Sous le prétexte de *faire aller le commerce*, on vous démontrera l'utilité sociale du gaspillage, du luxe, des orgies!

Prononcez le mot d'*agriculture*, d'agriculture à sauver, *à faire aller*, vous ferez acclamer toutes les folies...

Voyons les choses froidement, sans emballade sur les mots...

La protection douanière profite-t-elle à l'Agriculture?

Le profit, ce sera : 1° le droit encaissé par l'Etat sur l'importation étrangère, — ce sera, 2° la hausse sur la production nationale.

Qui donc, sans rire intérieurement, dira que les droits encaissés par l'Etat iront à l'agriculture?

Ne voit-on pas que la première destination qu'on cherche à leur donner est de servir de *compensation* à la suppression des droits de feux et fanaux?

Les bons cultivateurs s'imaginaient que les droits protecteurs formeraient un fonds spécial destiné à répandre sur eux et leurs familles une pluie d'or... Voici que ce « fonds spécial » va servir... à quoi? A indemniser *l'Etat* de ce qu'il perdra,... en faisant quoi? — En favorisant, par un dégrèvement fiscal, le mouvement du port d'Anvers!

Remarquez que je n'en fais pas reproche au Gouvernement. Si l'opinion publique égarée oblige les gouvernants à entraver notre commerce, si la manie protectionniste pousse une partie des Chambres à embarrasser le transit de formalités douanières, je comprends que l'on cherche à pallier, par un dégrèvement des frais de navigation, les obstacles apportés à notre vie commerciale. Je comprends que, nos ports ayant besoin de dégrèvements, l'Etat cherche à faire recettes en établissant un impôt que les préjugés rendent populaire. Mais que les agriculteurs, une bonne fois, cessent de se laisser tromper par ceux qui leur promettent de leur donner un magot à partager!

Un impôt entre dans la caisse de l'Etat. Voilà ce que l'on voit. — Où va cet impôt? — Voilà ce qu'on ne voit pas. L'Etat trouvant des ressources, les emploie à ... ses besoins.

Mais, du moins, la hausse des prix de la production nationale, ira à l'agriculture! Cela du moins ne fait pas de doute!

— Permettez!

Si vous voulez réfléchir, vous distinguerez et vous vous convaincrez tout de suite qu'une très forte partie et des droits et de la hausse sera payée par l'agriculture elle-même.

C'est chose claire comme le soleil de midi.

Nos protectionnistes affectent de considérer l'*agriculture* comme *productrice*. Ils accordent que le consommateur payera plus cher sous l'empire des droits que sous le régime de la libre entrée. Mais, disent-ils, cette hausse fera l'affaire des producteurs, c'est-à-dire, continuent-ils, par un jeu de mots, de l'agriculture. La rémunération de l'agriculture va augmenter!

Malheureusement, les uns oublient et les autres font semblant d'oublier que producteur et agriculteur font deux.

L'agriculture produit des céréales, il est vrai; mais l'agriculture est aussi, et chez nous avant tout, une immense *consommatrice* de deux choses :

de céréales, d'abord,

de travail de bras, ensuite :

De céréales : les taureaux, les vaches, les bœufs, les génisses, les veaux, les cochons, les chevaux, les ânes, mangent des céréales. C'est manquer de toute logique d'affirmer que l'on améliorera le sort des éleveurs et des cultivateurs en faisant manger à leurs bêtes une nourriture coûtant plus cher.

De bras, qui doivent être portés par des corps, par des corps ayant chacun un estomac.

Et quand on aura forcé les fermiers et leurs femmes et leurs fils, et leurs filles, et leurs valets, et leurs servantes, et leurs ouvriers, à manger à raison de 25 °/₀ ou 35 °/₀ en plus, on leur aura rendu un joli service!

Il y a en Belgique de 10 à 20 °/₀ de fermes *qui vendent* et de 80 à 90 °/₀ de fermes *qui achètent* les céréales.

Il ne faut pas être très fort en économie politique pour comprendre que les fermiers qui, en fin de compte, doivent, chaque année, acheter des céréales, ne gagnent pas à voir les prix s'élever. Celui qui aujourd'hui produit et consomme vingt sacs à vingt francs, de ses terres et achète dix sacs à vingt francs, fait son compte :

Produit de mes terres	Consommé du produit de mes terres	
fr. 400		fr. 400
	Acheté	200
400		600

Que les prix haussent de 5 fr., il fera son compte :

Produit de mes terres	Consommé du produit de mes terres	
fr. 500		fr. 500
	Acheté	250
		750

Il aura perdu 150 francs.

Les *mangeurs de pain*, victimes de la protection, ne sont donc pas seulement nous tous, les ouvriers des villes, tous les bourgeois, les hospices des campagnes et les bureaux de bienfaisance des campagnes, comme les hospices des villes et les bureaux de bienfaisance des villes, les ouvriers industriels des campagnes, ce sont tous les cultivateurs en tant qu'ils mangent, tous les ouvriers agricoles en tant qu'ils mangent, toutes les fermes en tant qu'elles consomment.

Et s'il est vrai que la majorité des cultivateurs,

(j'entends la majorité des personnes et la majorité des cultures en tenant compte de leur importance) se trouvent dans le cas d'être *consommateurs*, il n'est pas douteux que l'agriculture belge sera mise en perte par la *protection*.

Où seront donc les bénéficiaires? Où seront les avantagés?

Seront-ce, au moins, les 10 ou 20 % de nos cultivateurs qui sont vendeurs de céréales?

Il faut en rabattre, de cette appréciation fantaisiste!

Ces cultivateurs font *affaire blanche* à la protection dans la mesure où, par eux-mêmes, leurs familles, leurs ouvriers, leurs écuries et leurs étables, ils consomment. Ils bénéficient aux droits protecteurs seulement dans la proportion de ce dont, *en solde,* ils sont vendeurs.

En tant qu'ils consomment eux-mêmes, la protection fait une chose purement nominale, elle fait que les produits sont *cotés* plus cher. Le produit vaut plus comme produit; il vaut aussi plus comme matière consommée. La protection est un simple trompe-l'œil.

Ce sont donc, définitivement, direz-vous, ces quelques cultivateurs, produisant plus qu'ils ne consomment, qui seuls profitent et du prix exagéré et de l'impôt que paieront tous les consommateurs belges y compris la majorité des cultivateurs, c'est-à-dire ceux qui consomment plus qu'ils ne produisent.

Nullement! En économie politique, on se trompe *toujours* en prenant pour définitif le résultat immédiat.

Aussitôt que la valeur commerciale des céréales augmentera, les bras et les capitaux iront à leur culture.

Il y a un état de fait, aujourd'hui, une application du travail et de l'argent équilibrée suivant cet état de fait. Si une branche de la production est relevée, artificiellement, au milieu des autres dont la situation

n'est point modifiée, il est fatal qu'un déplacement doit se faire vers cette branche.

Cet afflux sera en raison directe et *au moins* proportionné à la hausse de la rémunération.

Et cet afflux aura deux conséquences : la première que les cultivateurs qui, sagement, s'étaient attachés à produire autre chose que des céréales, retourneront à la culture de celles-ci.

La seconde, que la demande des terres augmentera et, partant, le taux des fermages.

L'augmentation de production ne sera certes pas suffisante pour que les prix retournent à la baisse; les prix seront incontestablement maintenus au taux du marché étranger majoré du droit; mais la terre étant très-limitée au regard d'une population très-dense, la majoration des loyers se fera d'une manière très rapide dans une proportion considérable.

Si l'on veut bien réfléchir à ce que nos terres belges sont forcément insuffisantes à la culture des céréales nécessaires, à ce que la concurrence étrangère est précisément le seul facteur actuel contrebalançant la demande de terres, que les conditions intérieures feraient toujours supérieure à l'offre, on se convaincra que *toute* la majoration effective du prix des céréales *arrivant aux fermiers*, se traduira en augmentation des baux.

Par l'action fatale de l'offre et de la demande, les cultivateurs subiront cette charge croissant à mesure de l'augmentation de leurs profits.

La protection agricole aura été un *mot*. Il n'y aura eu de protégés que les propriétaires. Mais bien illusoire cette protection, car l'économie politique est une chaîne sans fin.

Que la rente du sol augmente, le prix du sol augmente.

Le prix du sol augmentant, les capitalistes, au lieu d'engager leurs fonds dans les affaires industrielles,

de les placer en valeurs d'Etat, achètent des terres, jusqu'à ce que le rapport de la rente au capital revienne à l'équilibre.

En ce moment, tout se résume en ceci : le blé coûte plus cher, les fermages sont exagérés, le prix-capital des terres est forcé; mais le fermier ne fait pas plus de bénéfices, une fois la répercussion achevée, qu'avant l'établissement des droits.

Que survienne une mauvaise année, elle agira comme agissent les mauvaises années aujourd'hui : mais avec des conséquences beaucoup plus considérables. Tout l'équilibre est artificiel. La gêne des fermiers n'est pas moindre, leur insolvabilité frappe le propriétaire et la circulation par des déficits se traduisant en chiffres plus forts. La crise est plus inquiétante qu'auparavant.

Après quelques années de confiance dans une erreur économique, on s'aperçoit que les choses ne vont pas mieux. On réclame alors, comme en France, la majoration des tarifs. La protection appelle la protection, comme l'abîme appelle l'abîme. On veut soutenir par un redoublement d'artificiel, la construction branlante...

Un facteur moral s'est joint au facteur économique. Quand une fois les malades ont cru au charlatan, ils négligent le médecin et se moquent des conseils de l'hygiéniste. La protection amollit par les illusions qu'elle donne.

Notre agriculture n'a de salut que dans la culture intensive, scientifique. Que l'illusion protectionniste s'empare du paysan, il est victime du laisser-aller. Qu'on lui fasse accroire que la Douane va le sauver, il délaissera le progrès et s'endormira sur la foi dans la rémunération assurée.

Quand un jour, de tarif en tarif, on est arrivé à l'impossibilité d'aller plus loin, quand on se trouve en présence de l'impossibilité d'exiger du peuple un

prix qu'il ne peut payer, la débâcle est fatale. Et les propriétaires s'aperçoivent, lorsqu'il est trop tard, que les rentes mal acquises ne profitent pas.

Par bonheur, le protectionnisme n'arrive pas toujours à ces situations extrêmes où la liquidation de ses erreurs se fait en banqueroute Les illusions ne sont pas toujours de longue durée, parce que les lois naturelles se font sentir aussitôt que la pression des droits commence son action.

Qu'on essaye d'introduire en Belgique les droits sur le blé, il ne faudra pas longtemps pour que bourgeois et cultivateurs, sentant venir les uns la gêne, les autres la hausse des fermages, aperçoivent la vérité des prédictions des « économistes en chambre ».

L'Allemagne semble se rendre compte du mal qu'elle s'est fait en devenant protectionniste.

La France, affolée de militarisme, s'obstine, il est vrai; elle pratique les belles théories de List, s'entêtant à maintenir contre vents et marées, c'est-à-dire à ruiner, son agriculture, sous prétexte qu'en cas de guerre, il lui faut la culture extensive pour nourrir ce qui lui reste de population. Cette pauvre France, qui fait pour la troisième fois l'expérience du protectionnisme agricole, après en avoir subi deux fois les conséquences!

L'Angleterre, elle aussi, a passé par là, il y a longtemps de cela, heureusement pour elle! Qui donc a étudié un peu l'Economie sociale sans avoir lu l'histoire du Corn-Laws? Et qui ne souffre à entendre répéter aujourd'hui les mêmes hérésies, proposer les mêmes systèmes, jusques et y compris l'échelle mobile?!

En grâce, n'entrons pas dans la voie du protectionnisme!

Ayons foi dans notre esprit laborieux, dans notre

population nombreuse : laissons-là les panacées ruineuses et suivons les lois du bon sens.

Tandis que nos grands voisins se préparent un avenir de regrets stériles, développons nos forces par les procédés rationnels.

Alors ceux qui crient aujourd'hui à la duperie du libre échange seront convaincus qu'il n'y a qu'une façon de n'être pas dupe, c'est de ne pas imiter les folies !

C'est folie de prétendre relever l'agriculture en cherchant à relever le prix des céréales.

Il est fatal que, dans un pays peuplé comme le nôtre, l'agriculture ne peut vivre de la culture des céréales que sous un système artificiel, forçant le consommateur à payer son alimentation trop cher.

Pour relever l'agriculture, il y a vingt moyens dont la connaissance se répand de plus en plus.

Mais il y en a un, le principal, dont l'énoncé est d'une simplicité merveilleuse, mais que l'on semble ne pas vouloir apercevoir, parce qu'il affirme une fois de plus l'harmonie des intérêts et qu'on s'obstine à vouloir représenter les intérêts humains comme antagonistes.

C'est, sans doute, une notion très-simple que pour produire à bénéfice, il faut 1° trouver des acheteurs qui puissent payer un prix rémunérateur; 2° produire ce que ces acheteurs vous paieront à un prix rémunérateur, parce qu'ils ne peuvent le trouver à meilleur compte ailleurs.

On m'accordera, je suppose, que plus l'agriculture quittera les céréales pour s'adonner à la production de la viande, des légumes, des fruits fins, moins elle sera écrasée par la concurrence. Je ne vois pas quel concurrent se trouverait dans des conditions plus favo-

rables de production que notre cultivateur, pour amener dans nos villes la viande, le lait, le beurre, les carottes, les pois, les endives, les cérises, les fraises, les prunes, les raisins, les pêches.

Le problème est de trouver des acheteurs qui puissent payer..

Eh bien, — raisonnons cela comme un simple boutiquier! — le nombre des acheteurs qui peuvent payer augmente à mesure qu'augmente le nombre de gens qui gagnent de l'argent.

Trouver des gens qui gagnent de l'argent en dehors de l'agriculture, c'est trouver des acheteurs pour l'agriculture, c'est relever l'agriculture.

Or, trouver des gens qui gagnent de l'argent, se réduit à trouver des activités qui s'emploient à des services que d'autres veulent rémunérer.

Avons-nous en Belgique des activités inoccupées? — Il suffit de savoir ce qu'il y a en Belgique de « solliciteurs » et de « sans travail ».

Y a-t il place pour ses activités à un emploi rémunérateur?

— Nous sommes un pays merveilleusement situé et par notre position géographique et par les erreurs protectionnistes de nos voisins, pour devenir le marché non seulement d'une grande partie de l'Europe, mais de cette grande partie de l'Europe avec les autres parties du monde.

Qu'Anvers se développe, les profits du commerce anversois se traduiront en consommation, c'est-à-dire en demande vis-à-vis de la culture ambiante.

Que le port de Gand et l'industrie de Gand à sa suite prospèrent, les gains réalisés là se mettront à l'état de demande vis-à-vis des horticulteurs, des maraîchers, des jardiniers.

Que Bruges et Heyst réussissent; que la vieille ville flamande s'étende; que le petit bourg se trans-

forme en ville maritime avec ses commissionnaires et ses nations et ses débardeurs et ses entrepreneurs de transports, voilà une accumulation de bénifices, de salaires, conquis par le travail utile, fécondant ces campagnes du Nord, si éprouvées, les transformant et... à la lettre, les fertilisant.

Mieux qu'en lui fermant nos frontières par un égoïste et puéril protectionnisme, on forcera l'Etranger à relever notre agriculture, en lui offrant de profitables bons offices.

Du prix de ces bons offices, se paiera la rémunération d'une agriculture se transformant, se pliant aux conditions économiques d'un pays à population dense, conditions favorables au progrès et à la richesse, si on veut les accepter, mais conditions qui s'imposent par une loi inexorable, ruinant ceux qui ne veulent s'y soumettre.

Il faut s'accoutumer à cette idée :

Prenez le train de Gand pour Bruxelles : voyez : Ledeberg, Meirelbeke, Quaetrecht, Wetteren,.. puis Alost, Ternath, Jette, Laeken, Bruxelles. Et Gand, Deynze, Waereghem, Haerlebeke, Courtrai, Mouscron. Et Gand, Wondelgem, Evergem, Sleidinge, Waerschoot, Eecloo, Balgerhoecke.

Traversez-vous la *campagne,* est-ce là la terre à céréales, aux vastes plaines? Est-ce là que vous rêvez la culture extensive des vastes régions de l'Amérique, de l'Inde?

C'est une immense ville, nos Flandres, entrecoupée de jardins, où l'agriculture, le commerce, l'industrie se compénètrent, vivant l'un de l'autre et l'un par l'autre.

Oui, prenez le train : Gand, 150.000 âmes; Ledeberg 15000; six ou sept kilomètres, Melle ; trois kilomètres, Quaetrecht avec des usines; puis Wetteren avec 12000 âmes et des usines; quinze kilomètres, voici

Alost, 26000 âmes, des fabriques nombreuses, un commerce important!

Tout cela se touche, tout cela se fusionne en une vie économique complexe, mais unifiée.

Et tout cet ensemble est beau. Tout cela, c'est le plus riche coin du monde, grâce à la complexité, à l'unité de sa civilisation!

Et voyez ces champs! Voyez comme au voisinage immédiat des centres agglomérés, on voit l'accommodation de la production à l'échange constant des produits avec les profits que le travail cherche bien au loin par le négoce et l'exportation des fabricats.

Oui, il faut s'accommoder à cette idée : *Nos Flandres sont une ville entrecoupée de jardins.* A mesure que cette ville se développera, les jardins deviendront plus « jardins » et seront moins « terres ».

C'est la loi, cela, faite par la nature.

Les douaniers ne changent pas la nature.

Et ceux qui les commissionnent pour lutter contre la nature paient les frais d'une bataille perdue d'avance.

H. DE BAETS

DÉSHÉRITÉS

I — La vieille fille

La vieille fille. Aux mains son éternel tricot.
Le « salon » qu'obscurcit le vague crépuscule.
Un mobilier fané, suranné, ridicule.
Le vieux chat digérant avec un air dévot.

C'est l'automne. La nuit vient, lente. La pendule
Marque huit heures. Tout se tait. Voici tantôt
Vingt ans qu'à pareille heure un verre de sirop
Attend le curé chez mademoiselle Ursule.

La vieille fille songe; elle pense au passé :
Le printemps, le ciel pur, l'amour, le fiancé
Mort de la fièvre en des régions inconnues....

On sonne. Le curé s'excuse en arrivant :
« Un malade.... un pécheur.... » et la trouve rêvant
A des félicités que son cœur n'a point eues.

II — Vagabond

Les membres en sueur, les pieds blancs de poussière,
Le vagabond lassé s'est couché comme un chien
Près de l'enclos riant baigné dans la lumière
Et, sous la haie en fleurs, dort sans songer à rien.

Par le monde il a bien promené sa misère!
Il a bien lutté pour l'existence! il a bien
Poursuivi la fortune et rêvé sa chimère,
Voyageur éternel, libre bohémien!

Il a souffert la faim, le mépris et l'injure :
Mais, enfant préféré de la grande Nature,
En son sein maternel il calme ses douleurs.

Et, pour que son sommeil ait un rêve tranquille,
Le Printemps sème autour de l'homme sans asile
Les chansons des oiseaux et le parfum des fleurs.

AUGUSTE LEFÈVRE

LES CHERCHEURS DE LUMIERE

Pour les assoiffés de lumière

C'ÉTAIT par une nuit qui me paraissait longue infiniment.

— Je ne pouvais dormir. — Le sommeil fuyant mes paupières me mettait au cerveau des rêves étranges. — J'étais en une somnolence qui n'était pas le sommeil et qui n'était pas l'éveil.

— Je rêvais. —

Je voyais le noir de la nuit pesant et vainqueur absorber tout. — Dans ce noir, tout à coup, un point lumineux parut ; faible d'abord, ce point grandit et rayonna, puis ce fut un globe. — Ce globe devint le soleil, le soleil éclatant et vainqueur. — Et je voyais une plage et plus loin la mer. — La mer immense et nue, calme comme un lac. — Et là-bas, loin là-bas, tout là-bas, à l'infini, était le soleil, grand, immense, majestueux. —

Sur la plage je voyais des hommes et des femmes. — Ces hommes et ces femmes tendaient, pleins de suppliance, leurs bras vers le soleil. — Ils étaient tristes, mais en leur tristesse il y avait quelque chose de joyeux. — C'était la joie de voir ce Soleil. — A leurs bras pendaient des chaînes, ces chaînes balançaient

avec des bruits étranges. — Ces hommes et ces femmes voulaient aller au soleil. — Mais la mer, la mer immense arrêtait leur élan vers cette Lumière désirée, vers cette Lumière trop loin. — Ils se fatiguaient, plusieurs tombaient lassés par leurs chaînes, lassés par leurs inutiles prières. — D'autres manaient plus ardents vers la possession de ce Soleil. — Ceux-là grandissaient, leurs bras devenaient plus longs. — Mais bientôt lassés aussi par leur suppliance vaine, rapetissés ils tombaient sur le sol. — La plage devint couverte de ces hommes et de ces femmes, — pêle-mêle couchés comme des morts un soir de bataille. — Quand tous furent à terre, — quand tous furent couchés comme sont couchés des morts, un souffle s'éleva de derrière la mer. — Le soleil approcha, lentement, lentement. — Quand il fut près, très près, contre les couchés comme des morts, tous soudain se levèrent. — C'était une résurrection. — Et les figures de ces revivants devinrent illuminées superbement et la joie était dans leurs traits. La lumière était venue à ceux qui l'avaient désirée. — Le Soleil avait fait naître dans leur sang un effluve de vie neuve, un bonheur inconnu cherché tant incessamment. —

— Et je regardai ce Soleil qui faisait la résurrection, je vis qu'il était blanc et semblable à une hostie.

BAUDOUIN KERVYN DE VOLKAERSBEKE

LES SALONS DE PARIS EN 1894

ERRANT parmi les fraîcheurs printanières d'Italie, M. Maurice Barrès s'arrêta longuement dans la Toscane, et, au cours de ses visites aux musées, il découvrit que la peinture vérifiait excellemment en son développement historique une loi qu'il avait posée dans sa théorie égotiste. L'évolution d'un peuple est identique à celle d'un individu, et, dans l'art pictural évoluant à travers les siècles, l'écrivain retrouvait les trois états d'âme successifs que nous révèle la culture du *moi*.

Dans une première époque, celle des primitifs, l'art prend *vie* : il n'a point de pensée encore, point de réflexion, mais il *vit*, et cette conscience de la vie constitue son intérêt. (Je ne discute point les idées de M. Barrès, je me contente de les exposer, trouvant une expression plus profonde et moins simple en les tableaux des primitifs.)

Puis, de même que l'individu peu à peu se personnalise, se crée lui-même et l'univers avec lui, l'art médite avec Léonard de Vinci, et crée de toutes pièces un monde extérieur avec Michel-Ange : la réflexion du premier et l'énergie du second permettent à l'art de substituer aux réalités convenues un univers qui est issu de lui-même, quoique provenant d'une contemplation de ces réalités auxquelles il donne une autre âme.

Enfin, les artistes, incapables de se créer un univers constant, se composent du moins « des circonstances où ils puissent jouir de leur énergie et mettre en jeu leur caractère propre ». Ce troisième état, qui correspond à l'individu passionné, se reflèterait en l'art de Sodoma et du Corrège.

Cette théorie, critiquable peut-être, ou peut-être banalisable en ces trois termes : *aurore*, *épanouissement*, *décadence*, est ingénieuse et intéressante. Elle pourrait s'étudier dans l'art français, bien que notre peinture soit moins caractéristique que l'italienne ou la flamande. Mais le développement de l'individu, prenant peu à peu possession de lui-même, s'isolant des influences et des idées apprises, reflétant sa personnalité de plus en plus puissante en son œuvre élargie, serait tout aussi attirant chez quelques grands artistes, Gustave Moreau ou Puvis de Chavannes, par exemple. Et de tout ceci je ne veux retenir qu'un problème que maintes fois posèrent les critiques d'art et que je reprendrai à mon tour en manière de conclusion : l'art n'est point intéressant seulement en lui-même, il l'est encore comme expression d'une époque et comme reflet d'un individu ; consciemment ou inconsciemment, l'artiste participe de la vie de son temps, et non seulement de la vie des sensations et des formes extérieures, mais encore de la vie intellectuelle et intérieure, de sorte que l'on peut poser cette loi, qui est qualifiée d'absurde par les amateurs de l'art pur : *plus un artiste est intelligent, plus son œuvre présente de signification.*

I — Expositions diverses

Ce n'est point seulement au Champ-de-Mars et aux Champs-Elysées qu'il faut aller chercher des révélations de l'art.

Au Salon de la Rose + Croix, l'Ordre se réclame de l'Idéal. Le grand-maître, Joséphin Péladan, donne ces

définitions : « L'art est l'ensemble des moyens expressifs de la Beauté. — La Beauté résulte de la convenance parfaite entre une conception et le procédé qui l'exprime. — L'Idéalité, seule règle dans la recherche de la Beauté, se définit : une version de l'Archétype, c'est-à-dire toute la perfection attribuable à une forme. »

Voici un artiste d'un précieux sentiment artistique, d'un profond concept d'Idéalité, qui met en ses dessins, ses exquisses, ses images comme une grâce languide, mélancolique et intérieure par les colorations simples et fines, par la douceur calme des lignes : M. Andhré des Gachons. De lui, une *Sara de Maupers* dont l'auteur d'*Axël* au mystérieux génie eût été satisfait : l'ovale allongé, les longues paupières lourdes, lentement baissées, les traits fiers, lumineux, contractés, le visage pâle encadré de cheveux noirs, la princesse reflète la douleur et le rêve de vivre; elle tient en main la rose et la croix, et ses vêtements aux manches tombantes, gris avec une grande croix dessinée en rose sur la poitrine, s'alourdissent sur son corps chaste, à peine deviné. De lui encore ces exquises images illustrant une légende de son frère Jacques des Gachons : *Après la chair point désirée*, et cette *Passante de rêve* dont l'idée plane sur la vie méprisable.

De Jean Delville, ce *Geste d'âme* et cet *Orphée* très suggestifs; de Fernand Khnopff, quelques curieuses études qui ne le montrent point en progrès cependant; d'Armand Point ces délicieux pastels, *Princesse nocturne* et l'*Ame des Pins*; d'Osbert, quelques tableaux aux teintes légères, fluides, vaporeuses, dont l'un, *Harmonie Virginale*, est calme et doux comme un reposoir; enfin du sculpteur Rambaud, mort tout récemment et dont nous retrouverons le *Bayard* aux Champs-Elysées, une *Martyre* à l'expression gracieuse et attendrie.

Au Salon des Indépendants, je signalerai les envois des néo-impressionnistes Henry Cros, A. de la Roche-

foucauld, Lucien Pissaro. L'*Annonciation* et la *Princesse dans la Tour* de Maurice Denis nous offrent des fixations de songes calmes et sereins, d'une beauté un peu silencieuse et discrète, qui repousse la vie et l'effort de vivre. Les figures de Toulouse-Lautrec sont nettes et vigoureuses; les paysages de Guilloux et de Jausson synthétisent des natures recréées par les artistes.

A la *Plume,* une merveilleuse exposition des œuvres d'Eugène Grasset : affiches, étoffes brodées, mosaïques, dessins de meubles, fers forgés, vitraux, architectures, illustrations de livres, etc. Le sens architectural domine chez lui. « Ce sens, — dit M. Gustave Geffroy, — aboutit à une vision archaïque, fait de Grasset un topographe, un archéologue et aussi un historien par le dessin. Regardez toutes ces feuilles, ces villes, ces fortifications, ces machines de guerre, ces costumes. C'est le décor d'autrefois reconstitué avec une lucidité et une dextérité peu communes. Le livre des *Quatre fils Aymon* est un beau résumé de cette science visionnaire et de ce goût décoratif. Le dessin de Grasset net, ordonné, logique, géométrique, semble toujours avoir un aspect de pierre ou de fer. L'artiste est muni d'un don de clarté d'une rare virtuosité. Il élucide l'histoire, il donne une précision à tout ce qu'il a entrevu, à tout ce qu'il a rêvé, au passé ressuscité, et même au fantastique. » Quelques-unes de ses affiches, — celle de *Jeanne d'Arc* dont l'air enthousiaste et la robe blanche flottante révèlent l'inspiration, celle faite pour la *Plume* : une tête de femme dont l'expression contient tout un abîme de songe, etc., — sont de vrais poèmes mystérieux en leur précision, qui font un contraste étrange avec les affiches de Chéret, où s'envolent, légères et vivantes, des Parisiennes retroussées, aux rousses chevelures, aux yeux sensuels et pervers, aux corps minces et nerveux.

Il faudrait encore parler des expositions de X. Rouxel

à la *Revue Blanche*, de Steinlen à la *Bodinière*, etc.; mais je ne les ai point vues, et me ferai scrupule d'en parler *de chic*.

II — Le Salon des Champs-Elysées

Démolir de vieux bonzes est un plaisir charmant. Or le Salon des Champs-Elysées en est encombré, et l'on pourrait se livrer à loisir à cet innocent jeu de massacre, si l'on n'était retenu par un certain sentiment de commisération. En présence des Bouguereau, des Bonnat, des Detaille, on se demande ce qui peut émouvoir les foules en ces spectacles d'une surprenante médiocrité, et par quelle convention surannée on en fait encore les maîtres de notre art français. Et ceux qui demandent à la peinture un peu d'intellectualité peuvent se réjouir, car il n'y en a pas ombre chez tous ceux-ci, et l'on en peut conclure que le *faire* n'est point suffisant pour animer une œuvre d'art.

Ce n'est pas que ça soit beau, mais ça tient de la place, pourrait s'écrier l'Auvergnat célèbre devant l'immense plafond de M. Bonnat. Cela s'appelle, ô comble! le *Triomphe de l'Art*. Un grand cheval blanc en bois verni, entouré d'acrobates exécutant des tours de force, les uns par terre, les autres en l'air; l'un d'eux tient une torche et figure Apollon : cette scène de cirque ne manque ni de mythologie ni de cocasserie; il y faut reconnaître un certain brio et une certaine énergie, et aussi un profond mépris du ridicule.

M. Bouguereau se sert toujours de la même pâte pour pétrir ses chairs; toujours immuable, figé en sa formule d'art, rebelle à toute conception nouvelle, il expose quelques jeunes personnes en cire, en pâte ou en savon, comme vous voudrez, qui roulent des yeux blancs. Ces dames s'appellent la *Perle* ou l'*Innocence :* l'une s'accroupit, se raccourcit, se donne beaucoup de mal pour prendre une pose grotesque, l'autre marche

sous bois d'un air mystique qui fait songer à ces saints bien propres et bien lavés exposés dans des chapelles bien neuves.

M. Detaille expose des pompiers au lieu des militaires dont il avait coutume. Quand je dis des pompiers, j'exagère, car on voit surtout leurs tuyaux. Evidemment il y a beaucoup de patriotisme et de dévouement chez ce Paul Déroulède de la peinture; par l'exactitude du panorama et des mannequins qui s'agitent parmi des lueurs d'incendie, il impressionne le populaire et propage l'admiration, chez les foules, de ces braves *Victimes du devoir* qui font le sacrifice de leur vie avec tant d'héroïsme. Mais un peu moins de sentiments sublimes et un peu plus d'art feraient bien mieux notre affaire. Vivent les pompiers, tout de même !

Quant à Henner, c'est toujours la même femme qu'il expose depuis dix ans : tantôt elle est de profil, tantôt de face, tantôt entière, tantôt de buste, tantôt nue, tantôt habillée. Cette fois-ci, on n'en voit que le buste; l'année prochaine on verra les pieds, je pense : c'est une nouvelle division du travail. Et cependant on ne peut s'empêcher d'admirer les chairs corrégiennes de cette *Lolla*, qui ressortent sur la fourrure noire, et la magnificence de la chevelure rousse.

De Jules Breton, les éternels poèmes champêtres, que guette la chromolithographie; de Benjamin Constant, *Diamants noirs*, une tête de femme d'une expression atone, d'un air niais se détachant sur des étoffes très soignées: de Lefebvre une femme en toilette de bal, quelconque; de Harpignies, deux beaux paysages où s'atteste le maître de jadis, *Soirée d'automne*, d'une heureuse mélancolie, et *Souvenirs d'Italie*, frais et lumineux; de Luminais, de gros normands du 9e siècle, peints, sans doute, d'après nature.

Maintenant que nous voici débarrassés de cette

théorie de vieux messieurs, tâchons de découvrir, parmi ces kilomètres de toiles pendues à la cimaise, quelque œuvre de beauté qui élève l'âme jusqu'aux sensations supérieures Napoléon et le mysticisme sont à la mode cette année; on a déterré l'un pour étaler ses os, ses habits, sa vaisselle, et un peu, oh! très peu, ses pensées, et les mages et les dames âgées célèbrent l'autre avec frénésie. Des illustrations de Marbot et des formes aériennes s'exhibent dans tous les coins; elles ne manquent que de beauté, et l'on peut les dédaigner, — même le tableau de Jean-Paul Laurens, *Le Pape et l'empereur*, commentaire du célèbre *comediante-tragediante* d'Alfred de Vigny, prétendant symboliser avec son Napoléon criard et son pape affalé sur du mobilier empire tout neuf, la lutte séculaire du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel. Fuyons aussi la peinture commémorative des fêtes de Toulon, devant laquelle s'exaltent les vrais patriotes.

Il y a beaucoup d'habileté parmi ces trois ou quatre mille tableaux, il y en a même beaucoup trop, parce qu'il n'y a que cela. La virtuosité n'a jamais suffi en art, et, suivre la mode ou se conformer au goût des commandes n'implique point un amour de la Beauté suffisant pour constituer le chef-d'œuvre. Les vieux maîtres de tout-à-l'heure que l'on ne peut s'empêcher de malmener, avaient, eux aussi, du faire et de l'habileté : et cependant ils entrent tout vivants dans l'oubli parce qu'ils manquèrent de l'énergie et de l'intelligence nécessaires pour créer de la vie, pour faire surgir du cerveau de l'artiste tout un monde réel, calme ou passionné, ou tout un monde irréel, baigné de rêve et de mysticité.

Aussi ne peut-on admirer sans réserves la *Main chaude* de Roybet, qui fait pâmer de joie les bonnes gens par l'expression vivante des traits et des chairs, par le relief du dessin et de la couleur, par une cer-

taine bonhomie à la Téniers, répandue sur toute la scène. Des maritornes jouent avec des mousquetaires, tout ce monde rit aux éclats, et les visages accentués et les corps massifs et musclés se détachent vivement parmi des tonalités violentes. Seulement, le peintre n'a fait que tirer quelques exemplaires des personnages de ses *Propos galants* de l'an dernier.

Voici deux tableaux, peints à la Velasquez, de Mlle Juana Romani, l'élève de Roybet : une adorable tête d'enfant, aux cheveux noirs, aux grands yeux noirs, de la belle chair mate parmi le luxe des costumes aux ors éteints, aux verts riches, aux rouges éclatants, — et *Pensierosa*, une jeune fille à l'abondante chevelure blonde, à l'air fier et hautain, vêtue comme l'autre de somptueuses étoffes. C'est très remarquable d'exécution, avec trop de convenu, d'artificiel, de conventionnel. J'aime presque autant les deux jeunes filles de Mlle Laura Le Roux : l'aînée est assise sur une chaise droite, l'autre dort, la tête posée sur les genoux de la première; il y a dans celle-ci, une pâle adolescente de seize ans, aux beaux cheveux roux, aux yeux d'une infinie profondeur, à la petite bouche exquise, à la lourde robe vert-foncé, une expression de tristesse attendrie qui est très curieuse. Seulement, la femme s'atteste en ces peintures par un manque d'énergie et de puissance dans le dessin et dans la pose. Elle s'atteste bien davantage dans les toiles de Mlle Louise Abbéma qui ont l'air de gravures de modes : cette dame ignore qu'il existe un art de la peinture. Mme Madeleine Lemaire pourrait utilement la conseiller.

Encore quelques tableaux bien faits, sans aucune mentalité, ni aucune vie vivante : — M. Chocarne-Moreau trousse agréable l'anecdote avec *Abus de confiance :* une jolie saynète entre gamins parisiens, marmiton et marchand de statues; — très irrespectueusement pour la magistrature, M. Van der Meulen installe

trois dogues sur trois fauteuils pour symboliser une trinité de juges expédiant *une mauvaise affaire*; — le Saint François d'Assise de M. Chartran se lamente en poussant ses deux bœufs qui labourent, dans un matin calme et rafraîchissant; — M. E. Renard a inventé un escalier tournant d'où dégringolent des nonnes portant des lanternes sourdes, et se rendant au chœur pour l'office de matines; — M. H. Pille oppose en une scène d'une tonalité sombre et puissante, les *puritains* aux *cavaliers* d'Angleterre; — une jeune fille, robe rose et chapeau noir, de M. Saint-Pierre, montre une candeur charmante et une jolie bourgeoisie de manières. — Je cite au hasard des sensations et sans établir de barrière entre les différents genres traités, ayant la hâte d'arriver à de reposantes impressions d'art.

Ces impressions d'art pur et magnifique, Fantin-Latour les distribue largement. En des espaces vaporeux se meuvent des formes harmonieuses, vues comme à travers une pluie lente de cristal, et la symphonie des lignes et des couleurs chante l'amour de l'Idéalité et le supérieur Désir. Nul mieux que le grand peintre n'a symbolisé l'œuvre de Wagner et de Berlioz; nul n'a mieux su conserver aux mythes grandioses de l'humanité leur ineffable mystère et leur attrait de lointaine beauté. Cette année, il interprète le premier acte des *Troyens*, et la vision qu'il en donne est d'un charme suprême : la reine est assise et des reflets de soleil jouent sur son visage au désir latent, sur sa robe éclatante et sur son manteau d'or. Son tableau de l'*Aurore* est plus harmonieux encore, tant cette femme, qui s'élève dans les airs parmi l'aube nuptiale mêlée à la nuit finissante, a de grâce fluide et aérienne.

L'an dernier, Fantin-Latour avait exposé *Parsifal*; c'est aussi *Parsifal*, mais combien différent! qu'expose cette année Rochegrosse. Le Prédestiné, revêtu de la symbolique armure d'argent, va vers l'Idée, insoucieux

des appels de la Vie. Parmi de la lumière rose et violette, le chevalier aux fleurs s'avance, et les Filles-fleurs l'entourent, et chacune d'elle semble être le calice de la fleur épanouie sur sa tête comme une radieuse chevelure; leurs beautés nues se mêlent aux tiges des fleurs palpitantes, et parmi cette moisson de femmes et de fleurs aux teintes aurorales que reflète, comme un clair miroir, son armure d'argent, Parsifal marche, les yeux levés, dédaigneux des caresses éparses dans l'air. Le visage du héros est trop féminin, et manque de cette Idée pour laquelle il méprise la terre et ses douceurs; la vie est trop absente de cette ronde de femmes et de fleurs énamourées. Et cependant l'impression d'ensemble est d'une grande noblesse d'art.

J'aime la peinture luxueuse de Clairin. Il abuse des faciles effets, et volontiers oppose un tableau clair à un tableau sombre, pour faire ressortir les couleurs; mais la richesse et l'éclat de son coloris donne à ses toiles un faste et une somptuosité nonpareilles. Le tableau sombre est la *Dernière messe* : des maures massacrent dans une cathédrale, un guerrier à cheval se détache en noir sur les longues traînées rouges de l'incendie, à ses pieds s'allonge un corps de femme à la luxuriante chevelure rousse, et des effets de rouge et de noir s'opposent sinistrement parmi l'église saccagée. L'autre, le tableau clair, est une *Fantasia au Maroc* : toute une ligne de chevaux cabrés dans des flots de lumière, des étoffes miroitantes, des luxes de couleurs magnifiques.

Parmi les paysages, il faut citer un beau soleil couchant sur une forêt, de Jean Desbrosses, — et deux toiles assez intéressantes de Ravanne : l'une, des matelots portant les ancres d'un navire échoué dans des mers du Nord, aux teintes glacées, violettes, sinistres, — l'autre, des centaines de barques parties en mer, une mer aux tons gris-clair très observés. Aussi les paysages de Tattegrain et de Paul Saïn.

La *Walkure* de M. G. Bussière a des yeux clairs étrangement, presque fantastiques; son armure est limpide et lumineuse : elle apparaît parmi des profondeurs roses de forêt.

Pour signaler le mysticisme dans l'art, il faut s'arrêter devant le *Jardin des Hespérides* de Gorgnet : des jeunes filles cueillent des fruits parmi la paix radieuse des arbres et de l'air; l'une d'elles, — celle de gauche, — virginale dans sa robe tombant sans plis, a une expression très aimante et très pure. Il y a dans cette toile une noble simplicité. Une femme en blanc, aux yeux étranges, de Huillard; — *Douleur* de H. Martin : une ombre noire erre dans une forêt aux longues colonnades d'arbres, tenant en sa main un cœur saignant et lumineux; — enfin un grand tableau de F. Lauth : la *Mort d'Orphée* : le poète gît sur le sol, le corps déchiré, son beau corps blanc aux magiques splendeurs, tandis que s'enfuient dans les profondeurs des bois des femmes hurlant et brandissant des torches...

Parmi les peintres étrangers, je nommerai MM. Ticconet, Normann, Newbery, Forbes, et enfin Brangwyn qui exposa l'an dernier les *Boucaniers*, et dont les deux toiles, les *Chevriers*, et *L'or, l'encens et la myrthe* ont une très haute valeur, surtout la dernière avec ses tons gris argentés et ses vermillons pâlis...

Du haut du grand escalier, le grand hall est charmant, avec les statues blanches apparaissant dans le vert des feuillages, comme des Galathées mi-cachées et désireuses d'être vues. Pourquoi faut-il faner cette jolie impression de lumière par une visite approfondie à la recherche d'introuvables chefs-d'œuvre?

Cependant, voici un *Berlioz mourant* de ce pauvre Rambaud qui vient de mourir : l'expression du visage porte déjà l'empreinte du trépas imminent, l'œuvre est extraordinairement douloureuse et poignante. Un *Bayard* à cheval, du même sculpteur, est d'une tranquille noblesse.

M. *Meissonier* est puni par où il a péché. Soixante ans durant, il peignit sans une idée, avec le seul souci du détail et de l'arrangement : aujourd'hui M. Frémiet expose sa statue et a méticuleusement soigné chaque partie de son costume, sans oublier sa barbe de fleuve, et a omis de donner à l'homme du caractère.

Je citerai encore : une *Pieta* d'Alfred Boucher, une gracieuse *Muse des bois* d'Albert Lefeuvre, le *Calvaire* de Croisy, l'*Inassouvie* de Fernand Dubois, un très remarquable bas-relief d'Henry Cros, et le *Rêve d'Armide* de M. Vallet, une œuvre aux lignes harmonieuses, empreinte du caractère le plus personnel, et sortant, par l'idée et l'exécution générale, du commun des sculptures et des figures d'écoles.

Enfin, je tiens à présenter au public *Monsieur Bac* par Monsieur Lecasteleix : c'est un gros homme en redingote, court et ventripotent, agronome ou industriel; cette statue, faite pour Saint-Flour ou Brives-la-Gaillarde, réalise certainement le comble du grotesque, on devrait la placer au Louvre, parmi les Apollon et les Diane d'une si admirable pureté de formes, elle aurait l'air d'un hippopotame parmi des gazelles.

On sort du Salon avec une impression confuse et une extrême lassitude. Le spectacle des Champs-Elysées n'est pas plus consolant que cette constatation de la médiocrité générale de la peinture : la pluie attriste la grande avenue désolée, et l'Arc de Triomphe se mélancolise au loin, à peine aperçu dans une brume grisâtre...

III — Le Salon du Champ-de-Mars

On respire mieux au Salon du Champ-de-Mars qu'à celui des Champs-Elysées : on est moins étouffé par le convenu et l'officiel, par les poncifs surannés. Il y a, parmi ces œuvres d'art, plus d'élan et plus de liberté.

Et cependant, que de maîtres de jadis se refusent à attester le moindre effort, la moindre tentative nou-

velle, et répètent avec une inaltérable constance les procédés et les sujets qui firent leur succès! Voici une *Montée au Calvaire* de Jean Béraud : le Christ s'avance parmi des personnages modernes qui symbolisent des époques de la vie ou des classes d'individus : il y a des mourants, il y a des nouveaux mariés, il y a des mondains, etc ; c'est d'un mysticisme légèrement cocasse. Symboliste aussi, bien que peu suggestive, sa toile *Souvenirs* : un jeune homme rêve au bord d'un fleuve parmi des frondaisons; des femmes — mondaines, actrices, femmes de chambre, il y en a pour tous les goûts, — ses souvenirs, marchent, légères, sur les eaux, sans se mouiller les pieds, et viennent à lui : brave jeune homme rebelle à l'oubli!

De Carolus Duran des paysages et des portraits, et aussi un Calvaire, pour payer son tribut à la mode mystique. Ses portraits sont toujours bons, surtout le poète à la mandoline. Mais je n'aime guère ses paysages, et encore moins son Calvaire. Duez envoie toujours des femmes aux fins profils, et Aimé Perret joue tant qu'il peut de sa vieille guitare, en nous exhibant de vieux bonshommes qui se font des aveux tardifs. Une femme nue de Gervex est d'une tonalité délicate *Premier assaut* de Friant est vulgaire; les personnages de Sargent ont des allures vivantes et des costumes tapageurs; et les tableaux de Frappa sont criards.

Trois portraits et trois marines attestent l'art impérieux et hautain de Whistler : la volonté de l'homme dominant la nature s'affirme en ces toiles, où l'artiste recrée pour ainsi dire l'être humain et le paysage pour leur donner une expression personnelle, pour incarner en eux sa propre individualité, faite de passion et de force, d'énergie et de nervosité. Peu de peintres ou d'écrivains se personnalisèrent avec une intensité pareille, et c'est bien le suprême développement du *moi* que signifient ces tableaux. Les procédés sont rares et curieux :

des oppositions et des mélanges de deux couleurs dominent l'œuvre et suffisent à accentuer les physionomies dans ces portraits. *Vert et violet* : c'est une femme au visage rose, au corsage bleuâtre, dont les bras et le corps souples s'indiquent vaguement, dont l'expression est étrangement troublante; *brun et or*, une autre femme assise sur un canapé; *noir et or*, enfin, c'est le comte de Montesquiou-Fezensac, le poète bizarre et raffiné des *Chauves-Souris* et du *Chef des odeurs suaves* : ce dernier portrait est le plus remarquable : la silhouette surgit de l'ombre, droite, cambrée, fière, la tête est fine, d'expression aiguë, tourmentée, avec un certain dandysme des traits et de l'attitude. Les trois marines chantent le poème des profondeurs bleues de la mer, une mer fluide, dont les vagues semblent monter et descendre en un rythme continu, sous un ciel bleu pâle, où courent des lueurs d'argent. Il y a là, dans cette nature et dans ces figures, un art d'une élégance sobre et puissante, d'une rare intellectualité.

De plus en plus je comprends et j'admire Puvis de Chavannes. Si le *Bois sacré* et les grands panneaux de l'*Eté* et de l'*Hiver* m'avaient dès l'abord conquis par leur splendeur lumineuse et leur savante simplicité, j'étais demeuré rebelle au *Pêcheur* du musée du Luxembourg, et voici que, l'ayant revu, il m'apparaît comme une extraordinaire symbolisation de la misère humaine, avec sa désolation et sa gaucherie d'attitude, parmi la sérénité calme de l'atmosphère indifférente, devant cette mer profonde qui s'enfuit au loin, transparente et perfide. Les fresques destinées à l'Hôtel de Ville, qu'il expose cette année, et dont il avait exposé l'esquisse principale l'an dernier, sont d'une conception admirable de pureté et de grandeur; l'harmonie des couleurs, mélange d'azur et de violet éteints, est incomparable. Au milieu, *Victor Hugo offre sa lyre à la Ville de Paris;* les figures apparaissent, comme baignées d'air calme et serein, sur

un ciel bleu-vert où courent des nuages dorés. Autour du motif central, sont groupées des figures et des scènes, d'une grande unité de conception et d'exécution décorative. Et sur tout l'ensemble flottent une jeunesse et une grâce lumineuses, spirituelles, célestes; et l'on songe aux temps heureux du monde, à l'âge d'or ou à la future époque, si lointaine, hélas! et si impossible, de fraternité universelle, où les hommes se développeront librement dans la force, la grâce et l'éternelle jeunesse, parmi les ciels indulgents et chargés de douceur.

Des nourrices, de Roll, sont d'un puissant réalisme : l'une aux chairs saines, à l'allure paysanne et forte, les autres, malheureuses, pitoyables. La nature, la nature profondément observée et sentie, a cette fois bien inspiré M. Roll.

Les tableaux d'Ary Renan sont à la fois d'un peintre et d'un poète : une haute intelligence préside à leur signification. *Mirage*, c'est un navire mystérieux qui surgit parmi des brumes bleu-pâle, presque grisâtres; *Scylla*, c'est l'écueil à la forme de femme terrifiée parmi les tons glauques de la mer en fureur. La tonalité de ces deux toiles est extrêmement suggestive, et leur expressivité est profonde.

Voici un maître de demain, Charles Cottet. Son *Pardon de la Saint-Jean à Laudaudec*, en Bretagne, — une immense toile où domine le blanc, — est du réalisme religieux où l'on sent l'influence, d'ailleurs très lointaine, à la fois de Roll et de Puvis de Chavannes. Des jeunes filles, tout de blanc vêtues, aux longues coiffes blanches, portent la statue de la Vierge; et dans la robustesse de leurs formes, dans l'accentuation des traits et des teintes de leurs visages, se révèlent leur race paysanne et leur nature simple et un peu lourde. Nul mysticisme dans ces visages ou dans ces corps, de la vraie nature patiemment observée, très sentie, et rendue avec beaucoup de caractère, — et cependant une foi

profonde dans l'attitude respectueuse et recueillie. Puis, l'effet de soleil dans l'atmosphère et sur le chemin est cru et saisissant.

Je préfère à ce grand tableau les deux marines qui l'accompagnent. M. Cottet est sans conteste l'un de nos peintres qui ont le mieux entendu les voix de la mer et rendu son charme; peut-être, un jour prochain, en une œuvre future, nous fixera-t-il l'éternelle expression changeante de son inquiétude et de son mystère, en un symbole définitif. L'une de ces deux marines est une mer nocturne, sous un ciel qui annonce la levée lente de la lune : les tons verts de la mer frissonnent de tristesse, et des barques dormantes apparaissent, fantomatiques, parmi l'ombre. L'autre est plus remarquable encore, à mon goût : c'est le départ des marins par une aube nuptiale qui épand ses clartés sur la mer : les rayons du levant se décomposent sur les vagues, or, lilas, rose, etc., toutes les teintes, toutes les nuances; on dirait de l'aurore, de la joie et des fleurs éparses sur la mer; la terre prochaine apparaît noire, non éclairée encore, et sur les canots noirs les hommes recueillis, — un seul esquisse un geste vague, — attendent le départ. Un peu d'inquiétude et de tristesse se mêle à cette fraîcheur du matin, dans ce tableau au charme souverain.

Une mysticité profonde et intelligemment sentie anime les toiles d'Alexandre Séon, d'Aman Jean, d'Armand Point et de Gabriel Monod. Du premier, un admirable *Sous Bois* : c'est le soir, un vol d'anges erre lentement parmi les arbres; — les femmes d'Aman Jean ont d'intéressantes expressions, celle surtout qui laisse sa lyre aux ronces du chemin, et ses portraits, quoique d'un dessin un peu discret, sont très intellectuels; — d'A. Point, des corps mystiques et chastes, admirables d'idéalité; — les paysages de M. Monod sont d'une profonde pensée.

L'impressionnisme de M. Besnard touche au paradoxe, mais il est si vivant, si intelligent, si souple et si gracieux. L'une de ces toiles, une femme en jaune orange, éblouissante; l'autre, des chevaux violets, qui forment avec le paysage une extraordinaire symphonie de couleurs.

Les portraits de M. Jacques Blanche sont d'une nervosité raffinée, aux lignes un peu dures. De Gandara, le portrait de la *princesse de Chimay* : une robe de satin blanc aux reflets saumon, une longue robe droite grandit la femme dont le cou fin et le profil impérieux disent l'aristocratie. J'aime moins les portraits d'Alexander; celui de Louis Ménard par M. René Ménard est très remarquable.

M. Béthune expose une *Yanthis* aux vêtements luxueux, aux yeux troublés, avec, au fond, des paysages de rêve. Comme épigraphe, ces vers de Jean Lorrain :

> Yanthis, aveugle et triste, erre au jardin d'automne
> Où son cœur endormi tressaillit à la voix
> D'Eros. Un vent de deuil y pleure, monotone,
> Et les fleurs du jardin s'effeuillent sous ses doigts.
> L'amour, ô douce enfant, ne sourit pas deux fois.

Je n'affectionne guère les toiles de M. Tofano; cependant les vêtements d'une fillette pâle ont de jolis tons blancs. Je signalerai encore : de Höcker, une *Ste Thérèse*, les bras en croix, ayant les stigmates lumineux, pleine de douleur mystique; — de Hawkins, une *Ève* mangeant la pomme, très expressive; — de Monvel, une femme pâle aux lignes calmes, aux belles lignes des épaules; — enfin les paysages de Sisley, d'Helleu, de Damoye etc.

Au rez-de-chaussée sont exposées les aquarelles. M. James Tissot occupe deux salles avec ses trois cents illustrations de la *Vie et la mort de Jésus-Christ*. On sait avec quelle conscience, quelle obstination et quel travail le peintre a exécuté cette œuvre gigantesque.

Et de fait, on peut admirer sans réserves les paysages d'Orient tout vibrants de lumière et reconstitués fidèlement, les personnages dont les figures expressives et sincèrement observées reflètent les âmes de prêtres avisés, de pharisiens hypocrites, de fonctionnaires officiels, de soldats brutaux, d'apôtres enthousiastes, de femmes douloureuses, — et aussi la haute conception, la méthode, l'ordre, la patience et la volonté qui ont dirigé ce travail. Cependant, la flamme religieuse, l'élan mystique qui aurait donné à toutes ces aquarelles le frisson suprême, qui les aurait magnifiées jusqu'à y faire entrer toute l'âme humaine et son désir de la Divinité, leur fait défaut, et l'œuvre tout entière manque de la Vie vivante, nécessaire à qui veut être l'historien de Jésus-Christ.

M. Gustave Geffroy, dont les critiques d'art sont d'un très haut esprit et d'un profond sens artistique, dit à propos de James Tissot : « La remarque qu'il est impossible de ne pas faire, et qui est une remarque essentielle, ici comme ailleurs, porte sur la combinaison de réel et de surnaturel. Chaque fois que l'artiste quitte terre, qu'il veut dépasser l'expression humaine, incarner dans une figure le sentiment du miraculeux ou du divin, son effort se brise et aboutit à la convention... Sur cette démarcation que j'observais l'autre jour, lors de ma visite, M. James Tissot reconnaissait qu'il est bien difficile, et même impossible, de représenter l'idée que le croyant peut se faire d'un ange ou de Dieu, et il citait lui-même ce mot d'un théologien proclamant que l'on ne peut représenter Dieu que « par des ténèbres opaques ». »

Sans doute, nous ne pouvons exprimer ce qui est absolu et infini, puisque l'expression est par elle-même une limite; sans doute nous sommes voués à ne fixer jamais que des relativités et des phénomènes, et non la Cause et l'Idée pure. Mais il n'en demeure pas moins

vrai que le pouvoir de l'artiste est assez grand pour *suggérer* le surnaturel et l'invisible. Comme l'intelligence apparaît dans le regard, comme la qualité de l'âme, supérieure ou grossière, noble ou banale, s'affirme dans le visage humain, les formes apparentes de notre Art peuvent laisser pressentir le mystère de l'Infini. Pourquoi tressaillons-nous aux accords du prélude de *Lohengrin*? est-ce parce que ces harmonies font apparaître à nos sens des formes claires et palpables? Non, certes, c'est précisément parce que les évocations d'elles surgies glissent, fuyantes et légères, sur notre rêve, qu'elles pénètrent jusqu'au plus intime de notre être, jusqu'à la région mystérieuse de notre âme où habite le désir de la Notion Supérieure, la conscience de l'Absolu. Pourquoi le sourire de la *Joconde* nous tourmente-t-il de son charme ineffable? c'est que l'artiste y a déposé tout le mystère de l'âme humaine, toute la Joie et la Douleur mêlées en quelques simples lignes du visage. Sont-ce des choses réelles qu'exprimèrent ainsi le Vinci et Wagner? ne sont-ce point plutôt de surnaturels sentiments et de supérieures idées? et l'impression du Divin, — inexprimable encore une fois d'une manière concrète — qui peut nous venir en contemplant d'adorables nuits d'étoiles, ne peut-elle aussi nous être donnée par des créations humaines, toutes frissonnantes du désir venu de l'âme même de leurs créateurs?...

Avant de quitter les aquarelles, je veux signaler encore celles du prince Bojidar Karageorgevitch. Ce sont de très vivantes notes de voyages, matérialisant une sensation éprouvée, fixant un paysage entrevu, précieuses pour le souvenir du voyageur qui laisse toujours un peu de son cœur aux régions traversées lorsqu'elles sont vêtues de beauté.

Dans la galerie des lithographies et des dessins, quatre admirables dessins, pleins de vie et d'énergie, d'Eugène Carrière. Des eaux-fortes très artistiques de Raffaëlli,

La salle de sculpture est d'une gracieuse intimité; elle incite au calme et au recueillement, propices à l'admiration. De Saint-Marceaux une femme nue couchée, la figure cachée dans les mains, d'une grande pureté de lignes. De Mlle Claudel, une femme à genoux, le visage suppliant, les mains tendues vers l'espoir enfui : c'est d'une grande vigueur, à la Rodin. Un bas relief de Constantin Meunier : des travailleurs aux expressions vivantes, au rythme harmonieux de vigueur et d'effort. Bourdelle expose deux essais pour le buste de Cladel : l'écrivain a l'air triste et pensif. La *Misère* de Desbois est admirable : une vieille femme, au corps dévasté, qui lutte de toute sa force contre l'effondrement de sa beauté. D'Escoula, une tête de femme, issue de la pierre, à l'expression profonde; de Mulot, un *Roi Lear* assez douloureux. On se souvient encore du *Caïn* et du *Christ* infiniment angoissé du sculpteur norwégien Vallgren; cette année, changeant sa manière, il expose une danse d'enfants pour un fronton de cheminée, et ces statuettes, de la taille des Tanagras, sont frémissantes de vie. Enfin, de Dampt, un groupe acier, ivoire et or très remarquable...

IV — L'Intelligence en Art

Constatant l' « industrialisme » de la peinture moderne et la médiocrité de la plupart des tableaux exposés, un journaliste de valeur, M. Joseph Caraguel prétendit dans un article intitulé l'*Ignominie du peintre* (1), qui fit quelque bruit à Paris dans le monde artistique, que l'art de la peinture répudiait toute intelligence, se bornait à une imitation plus ou moins grossière de la nature, et réclamait une habileté matérielle ne pouvant s'acquérir qu'au détriment du cerveau. Au reste, je

(1) Le *Journal*, 28 mai 1894.

préfère citer M. Caraguel, afin d'être plus à l'aise pour le combattre ensuite :

« Quel que soit son genre, dit-il, peinture historique ou nature morte, allégorie ou portrait, paysage ou fresque, qu'il imite la nature ou matérialise son rêve, le peintre a pour faculté suprême et pour fonction unique de percevoir et de rendre des formes. Un spectacle, quel qu'il soit, l'émeut totalement, infiniment, par ses extériorités seules. Lorsque, au lieu d'uniquement voir, l'artiste plastique moralise ou pense, il dévoie et pervertit son génie. D'une part, comme d'un muet dont on voudrait faire un tribun, il le condamne au balbutiement ridicule de ce que les lettres expriment à souhait; de l'autre, les sentiments et les idées intéressant plus un homme dès qu'ils le préoccupent que les grossières sensations de la vue, le peintre littéraire ne consacre plus à la forme la passion qui, seule, la rendait attrayante... »

Ayant ainsi défini la peinture, il poursuit : « Mais la peinture n'est pas qu'un art tout de sensation, c'est un métier tout de matière; et la réalisation de la beauté observée ou conçue est subordonnée à l'adresse de la main. Or, qu'on y songe, l'habileté physique ne se développe qu'en l'absence ou qu'au détriment des aptitudes intellectuelles. La gourdeur et la lourdeur des hommes de pensée sont fatales, leurs sens étant des esclaves qui s'ankylosent de paresse. La dextérité manuelle du peintre est donc le signe d'une infériorité constitutive de son esprit. L'on va voir que cette inintellectualité première, qu'accroît le despotisme de la vision et qu'exagère la matérialité du métier, est la condition même de son génie. Après, en effet, que la théorie a prouvé qu'il peut se passer d'intelligence, la pratique, par une disgrâce pire, entraîne et commande qu'il en soit dépourvu... »

Je citerai encore deux phrases caractéristiques.

Celle-ci : « Conçoit-on qu'un être de pensée haute, ou seulement abondante et vive se réduise, volontairement, par choix, toute une vie, aux délices uniques d'une orgie sensuelle? » Et enfin cette autre, énorme : « La photographie n'a que peu à faire pour la remplacer (la peinture) avec avantage, et ses progrès nous vaudront enfin cette impartialité et cette totalité de la représentation, où vainement s'efforcèrent les plus grands maîtres. »

Rarement l'on vit, condensée en moins de phrases, une pareille inintelligence de la peinture. Je laisse de côté cette idée bizarre que l'habileté physique de la main ne peut s'acquérir qu'aux dépens des aptitudes intellectuelles : comme si le développement de l'homme était borné à ce point qu'un geste physique nous prive d'une pensée, comme si l'équilibre de notre être ne nous commandait point de développer à la fois notre corps et notre esprit et ne nous accordait point la facilité de nous occuper à la fois de l'un et de l'autre, comme si enfin les tragiques grecs, par exemple, n'avaient pas été en même temps des athlètes, ce qui implique une culture du corps bien autre que celle nécessaire au peintre pour se faire la main.

Je ne veux m'occuper que de la théorie, qui n'est d'ailleurs que la paraphrase d'un mot célèbre de Théophile Gautier : l'artiste ne doit être qu'un bon ouvrier. Il est entendu que les grands génies furent des imbéciles, et qu'il est nécessaire de ne rien comprendre pour bien agir. Copier bêtement la nature n'implique aucun entendement, et c'est tout ce qu'on réclame des peintres. Les photographes, avec leurs appareils, font bien mieux, et ils n'y sont pour rien. Voilà.

C'est méconnaître l'essence même de l'Art. L'Art n'est pas une simple imitation. Tout paysage que nous contemplons se compose de deux éléments : l'un fourni par la nature (en supposant qu'elle existe en dehors

de nous, diraient Barrès et Wyzewa), l'autre fourni par nous-mêmes. La preuve en est que deux personnes ne voient jamais la nature d'une identique manière. C'est la combinaison de ces deux éléments qui fait le tempérament de l'artiste. Zola, bien que réaliste et par là même borné en art à une étroite formule d'imitation, a bien pressenti cette loi, lorsqu'il a écrit : L'art est la nature vue à travers un tempérament. — Voilà déjà ce que ne rendra jamais la photographie, ce double élément d'un paysage extérieur, et d'une personnalité se manifestant dans ce paysage, d'un état intellectuel s'incorporant en lui.

Ainsi nous recréons la nature par l'art. Et puisque nous la recréons, créons-la intelligente. L'intelligence est toujours une supériorité : demandez-vous pourquoi Racine est supérieur à Corneille, et Léonard de Vinci au Titien ou à Paul Véronèse, et dites si ce n'est pas surtout par l'intellectualité.

L'art n'est pas qu'une imitation; il est une création de vie. Et s'il crée cette vie nouvelle avec les mêmes éléments que ceux de nature, il les illimite par la pensée et par l'expression, jusqu'à résumer en ces créations le fond éternel, — et non changeant comme les hommes et les paysages que nous connaissons, — de la nature et de l'humanité. La ressemblance d'un visage ou d'un paysage avec son modèle n'est qu'une qualité secondaire : parce que derrière les traits d'un portrait il y a la mentalité du personnage, derrière les lignes du paysage il y a l'âme de la nature. Tout est mystère dans l'univers, l'harmonie des formes, la germination des plantes, les végétations, les êtres, les couleurs, parce que les causes nous échappent : l'Art ne révèle point ce mystère, mais il le rend palpable, en fixant la beauté des choses et en nous troublant intérieurement du spectacle de cette beauté.

Les impressions d'art ne sont point identiques aux

impressions de nature. Des paysages de Puvis de Chavannes sont supraterrestres et invus en leur splendeur de lumière joyeuse : ils sont *vrais* autant qu'ils sont *irréels*. Qu'éprouvez-vous devant la Vénus de Milo dont la beauté fabuleuse nous fait frissonner, sinon une intense émotion d'art? et quelle sera votre impression dominante en présence d'une femme si belle soit-elle, qui aura les deux bras coupés, sinon une impression de pitié? Il en est de même pour la Victoire de Samothrace dont la tête est brisée et dont le buste est sublime : allez donc admirer le prestige des formes des décapités, et dites si votre sensation première ne sera pas de l'horreur. Ainsi l'Art est de la Vie, mais une vie autre, dont l'imitation n'est qu'un des éléments, et la Beauté est la jeunesse éternisée de notre pensée et de notre rêve.

Que l'on dise qu'autrefois l'Art avait davantage pour guide la sensation, que l'on soutienne que l'Art de la Grèce et de la Renaissance était plus pur et moins troublé que le nôtre : je l'ai pensé et je l'ai écrit. Mais tous les grands artistes avaient une idée ou un rêve à exprimer; ils le sentaient en eux confusément, ils avaient l'inquiétude de son étreinte, et ils étaient heureux lorsqu'ils l'avaient extérioré. Aucun d'eux ne fut un simple artisan, et les plus grands furent ceux qui sentirent ou qui réfléchirent le plus profondément. Paul Véronèse, ayant exprimé ses idées principales, laissait quelques parties inachevées, et Rembrandt, qui faisait comme lui, disait ces paroles d'une haute portée : Je cesse de peindre quand j'ai cessé de penser. Et si de nos jours, nos peintres reflètent les tourments d'idées ou de sentiments qui passent sur notre âge crépusculaire, s'ils donnent des apparences, de belles formes à nos rêves intérieurs, ne les blâmons point d'être si près de notre cœur et de notre esprit, ne leur en voulons point de nous parler cœur à cœur, car, ce

qui fait la gloire d'un art, c'est de signifier une époque dans ce qu'elle a de durable et d'humain. Taine disait de nos peintres modernes — et ceci peut se généraliser et s'appliquer à tout l'art actuel — : « Ils sont les fils d'une génération savante, tourmentée et réfléchie, où les hommes ayant acquis l'égalité et le droit de penser, et se faisant chacun leur religion, leur rang et leur fortune, veulent trouver dans les arts l'expression de leurs méditations. Ils sont à mille lieues des premiers maîtres, ouvriers ou cavaliers, qui vivaient au dehors, qui ne lisaient guère, et ne songeaient qu'à donner une fête à leurs yeux. C'est pour cela que je les aime; je suis comme eux parce que je suis de leur siècle. La sympathie est la meilleure source de l'admiration et du plaisir. » C'est pour cela que nous les aimons tous : parce que nous retrouvons en eux nos propres états d'âmes, parce que, soumises aux mêmes circonstances de temps et de milieu que nous-mêmes, leurs pensées sont les nôtres, embellies par l'art et éternisées par l'expression. Et d'ailleurs, pour conclure, il n'y a point d'incompatibilité entre l'intelligence et le cœur, entre l'idée et l'émotion, entre la sensation artistique et la pensée métaphysique ; Beethoven, Léonard de Vinci, Wagner, Puvis de Chavannes en sont l'évidente preuve.

HENRY BORDEAUX

Paris, juin 1894

I

SOIR EN BRUYÉRE

Le silence du soir plane sur les bruyères;
La brise vespérale, au dessus des étangs
Où se mirent la pourpre et l'azur éclatants,
Traîne le résineux parfum des sapinières...

Tout-à-coup franchissant les zigzags des ornières,
Un lièvre attardé passe au galop, et j'entends
Les sifflements plaintifs d'un courlis par instants
S'envoler des genêts hérissés en crinières.

Comme un voile sur l'or du crépuscule épars,
Gris, souple et diaphane, un long vol de canards
Glisse et fait gémir l'air sous son aile sonore;

La lune entr'ouvre enfin son œil jaune et sournois
Sur la plaine, et le ciel s'embaume et se colore
De la tourbe qui fume en l'âtre campinois.

II

MA VIEILLE LAMPE

Dans le pâle éventail de tes feux agités,
Combien de rêves bleus et de frêles chimères
N'as-tu pas vu glisser, Lampe de mes grand'mères,
Lorsque minuit tintait par les toits des cités?

Combien, depuis la mode aux bonnets tuyautés,
D'espoirs trop tôt déçus, de visions amères
Ont près de toi dansé leurs rondes éphémères
Avec les papillons qu'attiraient tes clartés?

Je ne sais... Mais, le soir, ô flamme, quand tu plonges
Tes regards dans les miens, les mêmes beaux mensonges
S'en viennent éblouir mes yeux contemplatifs,

Et la réalité qui réveille et qui cingle
Ne chassera jamais les mirages captifs
Sous ton abat-jour vert, ô vieille lampe à tringle!

GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM

LE CONGRÈS DES HABITATIONS OUVRIÈRES A ANVERS

Avec l'été, voici l'ère des congrès qui s'ouvre. Cette année, grâce à son exposition, Anvers aura l'heur d'attirer la plupart de ces réunions.

L'œuvre des habitations ouvrières vient d'inaugurer ainsi la première de ses assises générales et solennelles. De création récente, — la loi qui l'organise date de 1889, — cette œuvre apparaît comme une satisfaction habile aux exigences de l'époque.

De jour en jour, les menaces du socialisme s'élèvent plus impérieuses, et les craintes, provoquées par ses succès, s'affirment plus vives. Comment construire une digue assez puissante pour résister à ce flot qui prétend tout envahir et tout niveler?

Et, tandis que les artisans de haines vantent aux déshérités l'insaisissable bonheur des matérielles jouissances, tandis que les exploiteurs d'envie excitent chez l'indigent le sentiment désespérant de son impuissance, le législateur a cru qu'il lui fallait quitter son rôle de neutralité passive, et accepter la lutte avec décision. Pour répondre aux accusations d'égoïsme, il a voulu prouver à l'ouvrier qu'il pouvait prétendre au bien-être comme tout citoyen; il a voulu mettre à sa portée les moyens pratiques de réaliser ce bien-être.

Telle est la pensée qui lui a inspiré la loi nouvelle. L'ouvrier, qui s'est insurgé contre la propriété, peut désormais devenir propriétaire, et sa propriété sera favorisée; le malheureux, qui s'est cru traité en paria, aura son « home » à lui, et avec le foyer, du même coup, il pourra espérer le bonheur moral et matériel, conséquence certaine de l'ordre et de l'économie que la possession d'un foyer suppose et développe. Et entre ce révolté d'hier et la société qu'il incriminait, il y aura, dès lors, une solidarité d'intérêts pour la sauvegarde des mêmes droits et des mêmes institutions tutélaires.

L'œuvre était sans précédent dans notre histoire; il a fallu la créer, l'organiser de toutes pièces, et voici les principes auxquels on s'est arrêté :

La construction des habitations ouvrières est facilitée. D'une part, l'ouvrier jouit d'une diminution importante de droits pour les actes d'achat, d'emprunt, ou d'ouverture de crédit que cette construction nécessite. D'autre part, s'il habite une maison qualifiée « ouvrière », il est exempté de la contribution personnelle.

La caisse d'épargne est également autorisée à prêter ses capitaux à un taux réduit pour permettre la construction ou l'achat des maisons ouvrières.

En même temps, la loi protège toutes les institutions qui ont pour objet l'épargne, l'ordre, l'économie, ces corollaires obligés de toute propriété durable. Les sociétés de secours mutuels, les caisses de prévoyance, de retraite, etc., sont encouragées au même titre que la propriété de l'ouvrier.

De là, pour assurer le fonctionnement pratique de la loi, la création de deux organismes nouveaux : l'un, officiel, le comité de patronage; l'autre, d'initiative privée, les sociétés de construction et de crédit.

Le comité de patronage a deux fonctions bien

distinctes, correspondant au double but de la loi.

Il concourt à l'objet direct de la loi en certifiant authentiquement la qualité d'ouvrier pour la diminution des droits; il donne son avis au sujet des emprunts que les sociétés ou les ouvriers se proposent de contracter avec la caisse d'épargne; il est entendu à propos des expropriations par zones qui atteignent des quartiers ouvriers.

A tous ces points de vue, son action est précise, déterminée : c'est le rôle légal du comité.

Mais l'action du comité devient pour ainsi dire illimitée pour tout ce qui concerne les institutions de retraite, de prévoyance. d'épargne, de mutualité : son intervention, officieuse, s'inspire ici des intérêts de l'ouvrier uniquement.

A côté des comités de patronage, figurent les sociétés particulières de construction et de crédit : elles assurent les effets pratiques de la loi ; elles facilitent la tâche du comité, en servant d'intermédiaire entre celui-ci et les ouvriers.

Depuis la loi d'organisation, les comités et les sociétés n'avaient pas trouvé encore l'occasion de se réunir.

On comprend cependant tout l'intérêt que pareille réunion pouvait présenter : les difficultés d'application n'avaient pas manqué de surgir nombreuses.

Dans plusieurs ressorts, le fisc avait contesté la valeur du certificat, pièce officielle délivrée par le comité et attestant la qualité d'ouvrier pour la diminution des droits; — la signification du mot « ouvrier » même était restée incertaine; — la question d'une fédération des comités du royaume avait été agitée également...

Sur tous ces points capitaux, et sur bien d'au-

tres, il importait de s'entendre, pour arriver à des solutions précises.

Aussi les comités et les sociétés avaient-ils répondu unanimement à l'appel : près de trois cents délégués se trouvaient réunis.

L'ordre du jour, très chargé, du Congrès ne comportait pas moins de vingt et une questions.

Afin de faciliter sa tâche, le Congrès s'était partagé en deux divisions : l'une ayant trait aux habitations ouvrières proprement dites; l'autre devant s'occuper spécialement des institutions de prévoyance. Chacune de ces deux divisions se subdivisait à son tour en deux sections : l'une concernant les comités, l'autre les sociétés.

Il ne rentre pas dans nos intentions d'analyser ici chacun des vœux qui ont été émis, chacune des solutions proposées.

Qu'il nous suffise d'indiquer l'esprit général et les préoccupations qui nous ont paru dominer l'assemblée.

Deux tendances se sont affirmées d'une manière bien caractérisée :

Au point de vue de l'ouvrier, la plupart des questions ont été tranchées en sa faveur. — C'est ainsi que sur un sujet capital, le sens du mot « ouvrier », le Congrès désire voir remplacer la notion d' « ouvrier » par celle de « maison ouvrière ». Ce ne serait plus la qualité d'ouvrier, mais le fait d'habiter une maison bâtie dans telles ou telles conditions spécifiées qui donnerait lieu à la diminution du droit. Dans ce système, les petits employés pourraient bénéficier des faveurs de la loi, alors qu'ils en sont rigoureusement exclus aujourd'hui. Actuellement il y a assurément une anomalie entre la situation d'un facteur des postes par exemple et celle de certains ouvriers : le modeste traitement du premier est souvent inférieur à la somme annuelle

des salaires d'un ouvrier proprement dit. Mais alors quelle sera la limite exacte du privilège? Comment fixer les conditions strictement requises pour l'existence d'une maison qualifiée « ouvrière »? Question délicate, à l'examen de laquelle on ne saurait apporter trop de prudence, et que le Congrès n'a pas résolue.

Au point de vue des rapports des comités entr'eux et avec les sociétés, toutes les sympathies du Congrès se sont manifestées en faveur d'une autonomie aussi large que possible. A cet égard, nous ne saurions trop louer ses tendances.

Tandis que vis à vis de l'administration des finances spécialement, le Congrès s'est attaché à ne revendiquer pour les comités que les pouvoirs incontestables que la loi leur reconnaissait, pour les rapports des comités entr'eux et avec les sociétés, — point sur lequel la loi restait muette — il s'est préoccupé avant tout de sauvegarder l'indépendance et la liberté complètes de chacun de ces organismes.

C'est ainsi que sur nombre de questions de pratique et d'application, on a préféré s'en rapporter à l'appréciation et à la prudence de chaque comité, plutôt que d'édicter des règles étroites ou des principes à priori, auxquels les faits mêmes viennent faire violence.

Croit-on que l'ouvrier présente partout un même type uniforme? Que l'ouvrier agricole, — que l'on a trop négligé souvent, — soit le même que celui des villes? Que les mineurs et les ouvriers d'une grande exploitation aient des aspirations identiques à celles des artisans de la petite industrie? Que l'ouvrier flamand même puisse être confondu de tous points avec l'ouvrier wallon?

Il y a là, comme partout, des traditions, des coutumes, des mœurs différentes à respecter, et qui, dans l'application des mesures de sauvegarde, peuvent exercer leur influence légitime : il importe de

ne pas les heurter de front, et sous prétexte de protection, de ne pas violenter des habitudes qui trouvent leur raison d'être dans la situation même de l'ouvrier.

C'est le rôle des comités et des sociétés, d'examiner chaque cas particulier, pour rechercher dans les faits les motifs de leur décision, tout en respectant les règles élémentaires de la loi.

Pour les questions de principe, la tendance à la décentralisation ne s'est pas manifestée moins nette et moins formelle que pour les questions d'application : Pas de fédération entre les comités de patronage! Pas de groupement entre les sociétés d'habitations ouvrières! Indépendance absolue pour les uns et les autres, chacun dans leur sphère.

Et quand il s'est agi de contrôle ou de surveillance à exercer au sein des comités sur les sociétés du ressort, des protestations quasi unanimes se sont élevées à l'encontre de pareille mesure. Les comités et les sociétés ne produiront tous leurs fruits que dans une atmosphère de liberté. Ils vivent de dévouement, et il faut que leur action demeure spontanée comme ce dévouement même.

Telle est, esquissée à grands traits, la physionimie générale du Congrès.

Il nous est apparu comme l'affirmation première d'une œuvre naissante. Et cette œuvre dès l'abord, malgré les tâtonnements inévitables et les obscurités de tout commencement, s'est manifestée vigoureuse et forte, résistant à l'épreuve de l'expérience, prête à mener à bien la tâche entreprise.

A ce titre seul, et n'eût-il produit que ce résultat, le Congrès a présenté une utilité et un intérêt incontestables.

PAUL DE SMET

DEUX SONNETS

A

JEANNE D'ARC, VÉNÉRABLE

Gladius

En vain l'ennemi m'insulte et me raille ;
Un ange conduit mon noir destrier,
Saint Georges soutient mon lourd bouclier
Et frappe avec moi d'estoc et de taille.

Sus à ces félons ! Trêve ni quartier !
Et flamberge au vent je boute et je taille !
Montjoie Saint Denis ! A nous la bataille !
Tout meurt sous l'éclair de mon pur acier !

. . . . . .
. . . . . .

Chantez victoire, gai ménétrier.
Flottez au soleil, vieux pennon guerrier.
Saluez, vassaux, varlets et gueusaille.....

Beaux sires Guidant, Lahire et Xaintraille,
Courbez aujourdhui votre glaive altier
Devant Jeanne d'Arc, le preux chevalier !

Lux

Comme un sanglot de deuil, vibrant sous la nuée
Les cloches ont pleuré, là-haut dans leur beffroi.
Les paladins français, muets d'ire et d'effroi,
Ecoutent des vainqueurs les cris et la huée.

Debout sur le bûcher, le cœur brisé d'émoi,
Par d'infâmes soudards honnie et conspuée,
La Sainte, hélas! se meurt!... Et dans l'âcre fumee,
On l'entend dire encor : « Mes saints patrons, à moi! »

Soudain, dans le halo de l'horrible flambée,
Apparaissent brillants sur leur beau palefroi,
Saint Michel et ses pairs, en grande chevauchée.

Et conduisant au ciel Jeanne transfigurée,
L'archange de son glaive en la nuit sidérée,
Trace une fleur de lys et l'exergue du roi.

FRANZ VAN CAENEGEM

PETITE CHRONIQUE

Le *Moniteur* a généreusement distribué, ces jours-ci, les croix de l'ordre de Léopold. Parmi les artistes et littérateurs décorés, MM. Albert De Vriendt, promu commandeur, de Lalaing, Heymans, Mellery et Verheiden, promus officiers, les sculpteurs Charlier, Dubois et Samuel, Léon Frédéric, Octave Maus, Vanaise et A. Verhaeren.

La Ville d'Eecloo a résolu d'élever par souscription publique une statue au poète Ledeganck.

Mort de M. Jean Carriès, statuaire et céramiste.

Un salon s'est ouvert à Ostende, le 14 juillet. Des objets d'art appliqué y sont exposés en grand nombre : étains, céramique, grès flammés, tapis, meubles, etc.

On se chamaille pour l'instant à Paris autour d'une toile de Turner, l'*Ancienne Italie*, qu'un groupe d'amateurs se propose d'offrir au Musée du Louvre. Le propriétaire en réclame 200,000 francs, que l'on espère réaliser en exposant le tableau dans la galerie Sedelmeyer.

Le Louvre a souscrit 25,000 francs, et déjà la critique tombe à bras raccourcis sur l'œuvre, en révélant force gaffes commises, ces derniers temps, par l'administration du Musée. La plus jolie de ces gaffes, signalée dans la *Revue bleue*, c'est l'acquisition, au prix de 40,000 francs, d'un petit bronze italien, reconnu faux quelques jours après l'achat, et d'une valeur de 20 francs environ.

Le peintre Alexandre Hannotiau publie chez l'éditeur Lamertin, à Bruxelles, à septante exemplaires, un album de onze lithographies

où s'évoquent des sites caractéristiques de la vieille Bruges. Une belle préface du poète Emile Verhaeren ouvre l'album.

Un livre de M. Léon Daudet, *les Morticoles*, pamphlet d'une extraordinaire violence contre les médecins, fait grand bruit pour l'instant. Voici comment en parle M. Maurice Barrès :

« L'hypothèse posée par l'auteur, c'est d'un pays où la population s'est tout entière remise aux mains des chirurgiens, hygiénistes, dentistes, oculistes... Les *Morticoles* sont des sortes de maniaques et d'hypocondriaques qui ont donné aux docteurs une absolue prééminence. Leur Faculté de médecine est à la fois un Parlement et une Cour de justice. Les seuls monuments sont des hôpitaux et chacun y suit un régime. Terrible terre que cette *Morticolie* où flotte un drapeau noir marqué d'une tête de mort, et où nous débarquons avec Léon Daudet. A nous décrire ce monde abominable, Léon Daudet a consacré quatre cents pages pleines de fièvre, de fureur, de noirs cauchemars et d'un pus immonde. Le lecteur, se couvrant les yeux, tout le poil hérissé, veut fuir cet hôpital, où chaque page est une terrifiante civière et d'où s'épand une odeur de mort, ventilée seulement par le souffle des opérés qui se convulsent sous les pinces. Ce que l'on dit du bœuf qui demi-assommé casse ses cordes à l'abattoir et porte partout l'épouvante du sang noir ruisselant de son front fendu, m'est revenu quand j'ai senti la puissance que prenait sur mon imagination ce monstrueux pamphlet, né des longues veillées d'un carabin imaginatif, frémissant et torrentiel.

« Je suis, dit M. Daudet, le témoin. Sous prétexte de science, des chirurgiens satisfont sur l'humanité vivante de cruelles curiosités. L'homme dans les hôpitaux, c'est de la viande blanche où l'on expérimente. Pour le médecin, la formule est : tuer vite le client pauvre, faire souffrir fortement et longtemps le riche. Voilà pour la cupidité; passons à l'ambition. Les titres médicaux se donnent à l'intrigue. Les concours sont des luttes d'influence entre les grands patrons qui poussent leurs élèves, et de platitude entre les disciples d'un même maître. J'ai fermé les *Morticoles* et je vois nos princes de la science comme des chefs de bande masqués d'austérité qui, de leurs hôpitaux où ils se font la main, descendent dans la ville chercher les riches victimes qu'ils pourront ensanglanter avec profit. Livre féroce, tuméfié d'horreurs, éclaboussé de sanie, et beau pourtant de jeunesse. Parmi toutes ces morts, il y a un chant d'espérance, une longue louange du sens humain. L'épigraphe prise à Rafelais : « Science sans conscience est la ruine de l'âme », résume le sentiment dont tout le pamphlet est animé. Je lirais demain que les *Morticoles* sont un témoignage de la petite réaction idéaliste, très facile à distinguer dans l'esprit français depuis quelques années, que j'admirerais la justesse de cette observation, »

On a inauguré dimanche dernier, dit l'*Art moderne* du 17 juin, au cimetière du Kiel, à Anvers, le monument élevé par M. Henri Van Cutsem

à la mémoire de Henri de Braekeleer. Cérémonie tout intime, à laquelle n'assistaient qu'une quinzaine de personnes. Le monument composé par M. Guillaume Charlier est d'une extrême simplicité; c'est un monolithe en grès bleu, de forme rectangulaire, que du lierre encadre de verdure métallique; sur la surface plane du grès l'artiste a disposé une gerbe de fleurs, une palette, une palme, des coquelicots et des chardons. Sur un des rubans qui nouent la gerbe se lit l'inscription : « A Henri de Braekeleer, son admirateur et ami Henri Van Cutsem. »

La périphrase a fait des progrès notables depuis Jacques Delille. Voici que, dans les *Reposoirs de la Procession*, M. Saint-Pol-Roux le Magnifique place une demoiselle qui « apprivoise sur ses doigts fuselés la mâchoire, cariée de bémols, d'une tarasque moderne. » Cela signifie, assure-t-on, qu'elle joue du piano.

Akédyseséril vient de paraître à Amsterdam, traduit en hollandais par K.-J.-L. Alberdingk-Thym, et illustré de huit eaux-fortes par Marius Bauer.

Nous avons signalé déjà, comme symptomatique, la vogue de l'anarchisme parmi la gent lettrée et artiste. Le referendum de l'*Ermitage* sur la meilleure forme de gouvernement avait révélé, l'an passé, toute l'étendue des ravages dans les cerveaux « jeunes ». Peu à peu la théorie engendre, paraît-il, la pratique, car, après l'arrestation de M. Félix Fénéon, critique d'art distingué, voici celle de M. Maximilien Luce, peintre néo-impressionniste, qui fut un des hôtes du salon des XX, il y a quelques années.

Des journalistes ont découvert que l'assassin de M. Carnot, ayant lu les *Châtiments*, y avait rencontré le vers fameux :

Tu peux tuer cet homme avec tranquillité!

D'où il suit que l'assassin véritable n'est point Caserio, comme des ingénus se l'imaginent, mais Victor Hugo. On ne nous dit pas si le meurtrier de Lyon, lecteur assidu des *Châtiments*, a lu aussi la pièce qui suit immédiatement ce vers. Elle porte ce titre : *Non*, et débute ainsi :

Laissons le glaive à Rome et le stylet à Sparte,
Ne faisons pas saisir, trop pressés de punir,
Par le spectre Brutus le brigand Bonaparte.
Gardons ce misérable au sinistre avenir.

Voici ses derniers vers :

Ne tuez pas cet homme, ô vous, songeurs sévères,
Rêveurs mystérieux, solitaires et forts,
Qui, pendant qu'on le fête et qu'il choque les verres,
Marchez, le poing crispé, dans l'herbe où sont les morts!

Avec l'aide d'en haut toujours nous triomphâmes.
L'exemple froid vaut mieux qu'un éclair de fureur.
Non, ne le tuez pas. Les piloris infâmes
Ont besoin d'être ornés parfois d'un empereur.

On ne nous le dit pas, car, si on le disait, il ne serait plus sûr du tout que le plus grand des poètes français fût coupable de l'assassinat de M. Carnot; et, pour un grand nombre de conservateurs, il importe que cela soit sûr. M. D.

Un monument funéraire va être élevé à Zwolle sur la tombe de Thomas a Kempis, l'auteur présumé de l'*Imitation de Jésus-Christ*, cette œuvre connue et appréciée du monde chrétien tout entier.

Plusieurs personnes notables de Hollande, appartenant en grand nombre au clergé catholique, citons M. Schaepman, et un compatriote, M. Delvigne, curé de St-Josse-ten-Noode, se sont formés en comité et organisent un concours artistique pour l'exécution du monument. Des primes de 1000 et 500 florins seront attribuées aux meilleures compositions.

Nous appelons sur cette entreprise l'attention des artistes, en les engageant à demander les conditions détaillées du concours au secrétaire du comité, M. W. B. G. Molkenboer, Directeur de l'école pour professeurs de dessin, Vossiusstraat 50, Amsterdam.

Les personnes qui voudraient coopérer au succès de cette œuvre artistique, catholique et quasi-patriotique, sont priées d'adresser leurs offrandes au trésorier, M. Weitjens, curé à Joure (Frise, Pays-Bas).

A l'occasion de leur quinzième année d'existence, les *Jeunes Amis* de Verviers organisent, pour le dimanche 20 janvier prochain, un grand Concours de Diction de Chansonnettes et Monologues Français-Wallons.

Cette joûte inédite pour Verviers, appelée dès aujourd'hui à un grand succès, aura lieu dans la vaste salle de *La Franchimontoise*; elle comportera sept catégories.

De nombreux prix, consistant en Palmes, Couronnes, Objets d'art, Médailles et Diplômes artistiques, seront attribués à chacune de ces catégories.

Nous engageons vivement nos amateurs à répondre nombreux à l'appel de la Commission organisatrice; ils pourront obtenir tous les renseignements désirables, ainsi que le règlement de cette joûte originale, en s'adressant à M. Hubert Erkens, secrétaire-correspondant du Comité exécutif, *Taverne de l'Opéra*, rue des Minières, 2, à Verviers.

LES REVUES

L'Ermitage (juin) : Saint-Antoine : *Qu'est-ce que le symbolisme;* Alphonse Germain : *La vraie Renaissance;* Henri Mazel : *Les deux philosophes.*

La Plume (1-15 juin) : Alban Roubaud : *La chambre déserte;* Willy : *Récits de Rhamsès II;* Achille Ségard : *Epilogue symbolique.* (15-30 juin) : Henri Mazel : *L'Aristocratie;* Henry Bérenger : *L'aristocratie intellectuelle;* Raymond Nyst : *Correspondance de Belgique.*

La Jeune Belgique (juin) : L. Wallner : *La Littérature belge à l'étranger;* Albert Giraud : *La blessure étoilée;* Arnold Goffin : *Chronique Littéraire.*

La libre critique (10-24 juin) : R. Poncelet : *A propos de Babylone;* Georges Elwall : *Mme Réjane.*

Etudes Religieuses (15 juin) : P. Roure : *La philosophie critique et l'anarchie intellectuelle;* P. Soullier : *Palestrina;* P. Fleury : *L'Hymne à Apollon.*

La Revue générale (juillet) : Vte de Spoelberch : *Les avatars d'une œuvre de Balzac;* Eugène Gilbert : *Chronique littéraire.*

Le mouvement intellectuel (23 juin) : Joseph Desgenêts : *Camille Mauclair;* Elias : *Emile Zola.*

La Nervie (juillet) : Ernest Périer : *Profil de couvent;* Walter Shaw-Sparrow : *Fernand Khnopff.*

L'Université Catholique (juin) : Théodore Delmont : *Un illustre inconnu;* Abbé Delfour : *M. Maurice Barrès.*

Mercure de France (juillet) : Hans de Wolzogen : *Souvenirs sur Richard Wagner;* Georges Eekhoud : *Les Récits de Nazareth.*

L'Hermine (juin) : Louis Tiercelin : *Choses de Bretagne;* Charles Leconte : *La tête de Cyrus.*

Durendal (juin) : Pol Demade : *Débonnaire Milaine.*

Revue bénédictine (juillet) : Dom Laurent Janssens : *Nouveau commentaire de la Somme théologique de Saint Thomas.*

LES LIVRES

Bernadette de Lourdes, EMILE POUVILLON, essai d'art catholique.

Un livre dont les croyants devraient s'estimer fiers, dit M. Eugène Gilbert dans la *Revue générale*, d'assurer le succès. Ils n'en ont pas l'occasion souvent, de vanter une œuvre de quelque valeur d'art. Or, celle-ci est un pur joyau. Il semble que certains aient fini par se déprendre des byzantinismes, des névroses et des perversités aussi bien que des brutalités naturalistes où se complut, trop longtemps, la littérature de nos jours. L'ingénuité, savante ou non, reprend faveur. Nous devons à M. Maurice Bouchor de charmants Mystères rimés. Celui que nous apporte M. Pouvillon, le romancier du Quercy, auteur de ces œuvres savoureuses et rustiques : *Jean-de-Jeanne*, *l'Innocent*,

les Antibel, est en prose, mais non moins délicieux. Livre de virtuose raffiné ou de croyant sincère, je n'ose prononcer. On dirait d'un chapitre de la *Légende dorée*, tissu de naïveté, de fraîcheur et de foi. C'est la vie merveilleuse d'une humble enfant élue qui se déroule, en tableaux exquisement splendides, dans ce mystère dont les personnages ne sont pas uniquement des êtres humains, mais des êtres célestes, la Vierge, les anges, les saints, mais encore, comme au temps jadis, de simples bêtes, ou mieux encore, des fleurs et des rochers; il n'y a pas jusqu'au Diable lui-même qui n'y joue son bout de rôle. Le prologue et l'épilogue sont au paradis; le drame se passe sur la terre. J'ai peur de lamentablement défiorer l'œuvre en la résumant; elle ressemble aux ailes du papillon que déveloute un toucher. Si vous désirez de l'air pur, le vent des montagnes, des émotions profondes, un rêve candide et vermeil à faire pleurer presque et qui rend l'âme meilleure, lisez ce livre qui sent bon, comme l'écrit M. Lucien Descaves, ce livre « tout parfumé de bruyère et de miel, de verdure tendre et de framboises mûres où dialoguent les glaciers et les gaves autour de la coutumière église au clocher d'ardoises fanées qui porte — comme un jouet d'enfant pauvre — son coq naïf au sommet. » Il laisse au cœur un enchantement.

M. D.

Trois Drames en vers, LOUIS TIERCELIN. Paris, Lemerre.

De ces trois drames le premier, *Kéruzel*, a pour théâtre la Bretagne contemporaine; le second, le *Cœur sanglant*, l'Ecosse du seizième siècle; le troisième, *le Calice*, la Byzance du dixième siècle. Ces derniers sont historiques : l'intrigue d'amour s'y complique de conspirations et de luttes politiques. L'enchevêtrement excessif des passions et de l'intrigue est même, à notre sens, le défaut du *Cœur sanglant*. A notre époque férue de psychologie, quelque discrédit atteint le drame aussi bien que le roman d'histoire. Aussi n'hésiterions-nous point, pour notre part, à préférer l'humanité plus vraie, plus indépendante du décor et du milieu, plus proche et plus intime, de *Kéruzel*, si la figure principale du drame était d'une psychologie moins trébuchante, moins indécise. Le *Cilice* nous paraît, à tout prendre, le meilleur des trois drames, celui où la passion est la plus une, la plus droite et où elle mène le plus logiquement à la catastrophe finale. Le vers de M. Tiercelin rappelle généralement par sa facture, et sauf quelques audaces d'importation plus récente, celui des drames de Coppée : il en a la souplesse, l'élégance et la simplicité. Oserions-nous dire que son imagination manque un peu, comme celle aussi de Coppée, de splendeur et que l'on souhaiterait parfois une de ces crises de lyrisme qui grandissent le théâtre d'Hugo? C'est un souhait bien romantique, n'est-ce pas? Nous le confessons humblement, tout en protestant qu'il vaut mieux emprunter au romantisme ses fulgurances de style que ses trappes et autres machines scéniques. L'œuvre de M. Tiercelin marque un noble et courageux effort d'art digne de l'estime des lettrés. Si la Comédie française et l'Odéon ont dédaigné ces drames, ce ne sont

point ces drames qui en ont pâti. Plaise à Dieu que la Comédie et l'Odéon puissent offrir toujours au public des spectacles pareils à ceux qu'ils dédaignèrent. M. D.

Propos de littérature, ALBERT MOCKEL. Paris, librairie de l'art indépendant.

Quoique la mode ne soit plus aux parallèles, M. Albert Mockel a jugé qu'il n'était pas inopportun de renouveler un peu ce genre ancien pour étudier l'œuvre des deux poètes les plus marquants de la dernière génération en France, MM. Henri de Régnier et Francis Vielé-Griffin. M. Mockel a pris prétexte de cette étude pour développer, de façon très abstraite et sèche parfois, des réflexions sur la philosophie dans l'art, sur la méthode, la forme et la technique des écrivains étiquetés symbolistes. Il y a notamment sur le symbole, sur la plastique et le rythme en poésie, sur le vers libre, des pages curieuses. Pour quiconque étudiera l'œuvre de Vielé-Griffin, poète de lutte, épris de vie, de geste et de rythme, et de Henri de Régnier, poète de contemplation, pessimiste, aux belles attitudes immobiles, ce livre de M. Albert Mockel est un guide précieux. M. D.

Soirées perdues, WILLY. Paris, Tresse et Stock.

Dans le grave *Journal des Débats*, M. Jules Lemaître assure les avoir lues avec un vif plaisir. N'en croyez rien : s'il l'affirme, c'est pure courtoisie. Willy (Henry Gauthier-Villars) a tant d'esprit, de la drôlerie si cocasse, si impitoyablement continue qu'au bout de cent pages il cesse d'être amusant. Il a beau être vif, alerte, et riche de bon sens, tant de pirouettes fatiguent. On ne prolonge pas pendant vingt-quatre heures un feu d'artifice. Les *Soirées perdues* de Willy sont celles qu'au cours des trois dernières années, il passa presque quotidiennement dans les divers théâtres parisiens. C'est dire assez que sa verve le plus souvent s'exerce sur le néant et que ses calembours les plus effarants se contorsionnent sur des choses mortes. Willy a la fantaisie fort leste parfois et polissonne. M. D.

Pages de tendresse vague et **Nouvelles de Wallonie**, ARTHUR DAXHELET. Bruxelles, Lacomblez.

Nous avons eu l'occasion déjà de signaler *Une âme wallonne*, la plus importante des nouvelles réunies aujourd'hui dans le volume de prose de M. Arthur Daxhelet et d'en dire le bien que nous en pensions. Les paysages qu'évoque amoureusement M. Daxhelet dans ses contes sont ceux du village natal, « de ce petit coin de sa chère Wallonie où, sous chacun de ses pas, se lèvent, ainsi que des vols pressés d'alouettes, des images douces et un peu tristes, avec les souvenirs déjà lointains des jours de l'enfance. » Et les contes qu'il y encadre sont ceux du terroir, mystérieux et passionnés, rêveurs. Nous nous en voudrions de cacher que nous préférons la prose alerte et

souple des *Nouvelles* aux vers des *Pages de tendresse vague*. En dépit de quelques poèmes bien venus, l'on ne rencontre dans les vers d'amour de M. Daxhelet rien de bien neuf d'impression ou de rendu. Il n'est pas difficile de trouver le métier du poète en défaut : les meilleurs morceaux ont presque tous des tares fâcheuses. Avec les pages de vers alternent quelques poèmes en prose aux langoureuses musiques pleines de charme.

M. D.

De Christene Volkspartij in België, LÉONCE DU CATILLON; Wareghem, du Catillon, 1894.

Que le XX^e^ siècle doive être un siècle de démocratie, cela ne fait de doute pour personne, et qu'on le veuille ou qu'on y répugne, on ne pourra arrêter la voie prise en ce sens par l'humanité. Mais un danger est inhérent à cette tendance, ce sont les excès démagogiques et les réactions de tyrannie monarchique. Heureusement, les esprits clairvoyants ajoutent que le siècle prochain verra s'ouvrir une ère de foi et de renouveau religieux; qu'il fera reprendre au monde la tradition rompue au Moyen-Age et qu'après l'égarement de trois siècles de prétendue Renaissance, la race européenne va poursuivre son développement conformément à ses généreuses traditions chrétiennes et germaniques. Mais si l'heure est propice — spécialement en Belgique — le résultat ne peut s'obtenir que par des efforts continus et organisés. Les moyens pour faire triompher la cause de la religion, de la patrie, de la démocratie, de la famille et de la propriété, voilà ce qu'expose la brochure de M. du Catillon.

C'est un travail remarquablement substantiel, d'une lecture agréable, écrit dans un style clair et cependant relevé, où entre chaque ligne se lisent l'enthousiasme et la conviction de l'homme d'action. En douze chapitres l'auteur examine les principales questions à l'ordre du jour et leur assigne une solution, qui pour n'être pas indistinctement à l'abri de toute critique, témoigne néanmoins d'une sincère préoccupation pour les principes et l'intérêt général. A signaler les nombreux endroits où M. du Catillon s'élève contre l'apathie, cette institution nationale belge; à signaler encore quelques pages convaincues, mais pleines de modération, sur le mouvement flamand, mouvement à la fois chrétien, démocratique et patriotique. Notre francisation a fait du peuple flamand une caste de parias, exclue du peu d'intellectualité qui venait de France à nos classes aisées, habituées à ne plus penser que vingt-quatre heures après Paris : ce n'est pas sans motifs que nos voisins du Sud nous accusent de ne pratiquer que la contre-façon, et voilà tout le gré qu'ils nous savent d'ailleurs de les suivre si docilement.

M. du Catillon est peut-être quelque peu optimiste, mais il faut la foi pour réussir et pour gagner des adeptes : c'est le succès que nous souhaitons de tout cœur au généreux écrivain, d'autant plus que ses idées sont nos idées, que sa cause est la nôtre.

M. H.

Guide électoral *ou commentaire des titres I, II et III de la loi relative à la formation des listes des électeurs pour les Chambres législatives*, ALBERT HENRY, avocat. Bruxelles, Société belge de librairie, 1894.

Cet opuscule se divise en deux parties : la première contient le texte légal; la seconde, plus considérable, est le commentaire de la loi. L'ouvrage se distingue par la clarté et la méthode : il n'a pas de prétention à constituer un document doctrinal, mais eu égard à son volume il sera le vade-mecum de tous ceux qui s'intéressent aux questions électorales.

M. H.

La décadence religieuse en France, Docteur FORTUNÉ MAZEL. J. Mazeyrie, Tulle, 1894

Brochure pleine d'actualité au moment où se manifeste en France l'« Esprit nouveau », et à la suite des appels réitérés adressés par Léon XIII aux catholiques de France et du premier mouvement de « Ralliement » à la forme gouvernementale établie. M. Mazel est un rallié convaincu : il déplore les luttes dynastiques dans lesquelles s'est cantonné le catholicisme français, s'isolant ainsi de la masse de la nation, et se laissant bénévolement représenter comme partisan de toutes les réactions. A l'aurore d'une transformation de la société, le catholicisme en France n'a pas compris qu'il lui fallait se mettre à la tête du mouvement, et tout, dans son organisation, dans ses œuvres, dans son esprit, est suranné : la nation s'est détachée malgré soi de la religion parce qu'elle avait rompu avec les idées dont cette dernière se faisait indûment le champion.

Telle est dans sa note générale la brochure de M. Mazel, mais elle est bien touffue d'idées et de faits et l'analyse en est impossible. Peut-être deci de-là, peut-on relever quelques vues hasardées, mais l'ensemble, pensons-nous, correspond bien à la réalité. Le Dr Mazel cite comme exemples à suivre les catholiques et le clergé belges et allemands : nous applaudissons à cette appréciation, mais, nous n'hésitons pas à l'avouer, bien des remarques contenues dans ce travail seraient de quelque application en Belgique et un opuscule sur la décadence religieuse dans notre pays puiserait là de très suggestives données.

M. H.

La revanche d'Hélène. Comédie en 1 acte. COMTE ALBERT DU BOIS. Kistemaeckers, Bruxelles, 1894.

Que les lecteurs du *Magasin littéraire* ne s'effraient pas : les noms ne renseignent pas toujours exactement les choses.

Robert et Hélène sont mariés; Hélène a un vif désir de dîner avec son mari, en cabinet particulier, dans un restaurant à la mode. Hélène s'aperçoit bientôt que Robert ne met pas pour la première fois le pied dans cet amour de cabinet; elle confesse habilement son mari et quand celui-ci a achevé ses confidences, elle le paie en retour en lui avouant qu'elle aussi a aimé autrefois un irrésistible cousin. Du coup Hélène est vengée, car Robert ne se possède plus de jalousie. Après qu'Hélène a bien joui de sa vengeance, elle ajoute qu'elle

avait huit ans quand elle aimait son cousin et qu'elle ne l'a plus vu depuis lors. Là dessus, réconciliés, les jeunes époux se hâtent de quitter le restaurant.

M. du Bois met vivement en relief l'injustice de ce préjugé courant du monde que toutes les fredaines sont permises à l'homme, tandis que la moindre faute entache irrémissiblement la femme : c'est la morale de cette petite comédie en un acte, d'un dialogue fort prestement enlevé, aux réparties naturelles et pleines d'esprit.

M. H.

A travers l'Asie, R. P. CONSTANT DE DEKEN, adjoint à l'expédition Bonvalot et Henri d'Orléans de Paris au Tonkin. Bruxelles, Polleunis et Ceuterick. 1894.

Les missionnaires belges, qui vont porter au loin la religion et la civilisation, contribuent aussi largement à maintenir notre patrie dans son renom de vitalité. Un d'entr'eux, le R. M. de Deken publie aujourd'hui le récit de l'expédition Bonvalot et Prince Henry d'Orléans, à laquelle son long séjour en Asie, sa connaissance des mœurs et des langues de là bas ont été d'un si puissant secours. A cinq siècles de distance un missionnaire belge a revu les régions explorées par l'immortel Ruysbroek, ce franciscain, belge aussi, envoyé par Saint Louis IX à la Cour des rois mongols. La relation de M. de Deken, écrite d'une plume facile, pleine d'humour, présente le plus vif intérêt. Le récit captive par la narration des souffrances, des tribulations subies par les voyageurs; il récrée par les anecdotes dont il est agréablement émaillé.

M. H.

Lettres d'Amérique.

Les lecteurs du *Magasin littéraire* auront lu avec un vif intérêt les *Lettres d'Amérique*, publiées par M. Jules Van den Heuvel, professeur à l'Université de Louvain, à la suite du voyage qu'il a fait, l'an dernier, aux Etats-Unis.

Ces lettres, si pleines d'observation et de bon sens de l'éminent professeur, viennent d'être réunies en un gracieux volume (A. Siffer, éditeur), sous le titre de *Croquis américains*. Nul doute que cette brochure ne soit appelée à un véritable succès. Le continent américain fixe aujourd'hui l'attention de tous les esprits sérieux ; ils seront heureux de connaître l'appréciation de M. Van den Heuvel sur les choses d'Amérique.

Le volume s'ouvre par un chapitre intitulé : *Do you like America?* L'auteur répond à cette interrogation en crayonnant rapidement les esquisses des choses qui l'ont frappé, et ces coups de crayon vous font passer quelques heures pleines de charme. — Prix : fr. 1,00.

Bal's Woordenboek.

Nous avons rendu compte à nos lecteurs du Dictionnaire illustré, publié par un prêtre de notre Flandre, M. Bal, (ancien professeur au Collège d'Audenarde, aujourd'hui vicaire à Meirelbeke), sous le titre de *Verklarend Woordenboek voor België en Nederland*.

Nous apprenons que la première édition de cet excellent volume (Siffer, éditeur, Gand), est épuisée, et que déjà l'auteur en prépare une seconde, qui recevra de notables améliorations sous le rapport des notices en tous genres, ainsi que des gravures.

L'ouvrage n'a pas eu moins de succès en Hollande que dans notre pays. La célèbre revue *De Katholiek* écrivait un article fort élogieux pour le dictionnaire de M. Bal. L'article fait ressortir tous les mérites de la publication et combien elle l'emporte, au point de vue moral et religieux, sur le Petit Dictionnaire illustré de Larousse, qui a atteint, en 1892, sa 62e édition. La revue hollandaise fait siennes, en terminant, les félicitations que M. le curé Claeys, membre de l'Académie flamande, adressait à l'auteur dans la préface qui ouvre le volume.

Ceux qui souscriront dès maintenant jouiront d'une forte remise.

Cesar, oorlog in Gallië. Nederlandsch van A. VERDOODT, pr. Afleveringen I en II. Gent, A. Siffer. In-12 van 96 bladz. Prijs : 1 fr. (*Siffer's bibliotheek der Klassicken.*)

M. Verdoodt n'en est plus à son coup d'essai. Les éloges ne lui ont pas fait défaut pour ses premières traductions des auteurs classiques.

Son nouveau travail sur les *Commentaires* de César sera accueilli favorablement par tous ceux qui s'intéressent aux progrès des élèves dans la langue flamande en même temps que dans les langues de Rome et de la Grèce.

Une notice biographique sur César, empruntée principalement à l'Encyclopédie de Winkler Prins, occupe les 35 premières pages. Suivent quelques notions intéressantes sur l'état de la Gaule avant la conquête de César et sur sa situation au moment où le célèbre proconsul y fit invasion.

Le premier fascicule (pages 41 à 96) contient les 45 premiers numéros du livre Ier de la *Guerre des Gaules*.

Souhaitons bon courage à l'auteur pour achever son œuvre aussi bien qu'il l'a commencée.

J. J. D. S.

La première année de Flamand, VASTESAEGER. — Namur, Wesmael-Charlier, 1894. Prix : fr. 2,50.

Une nouvelle méthode élémentaire pour l'enseignement du Flamand : l'ouvrage se distingue par sa simplicité et sa clarté; il y a été fait fort habilement usage de petits tableaux parlants destinés à faciliter la mémoire des mots.

La Revue Générale. Recueil historique et littéraire, paraissant le 1er du mois (30me année).

Sommaire du Juillet :

I. Les Avatars d'une œuvre de Balzac . . . . Vte de Spoelberch de Lovenjoul
II. L'Ombre du passé (*Suite*) . . . . . Ch. de Ricault d'Héricault
III. Quelques écrivains de France : Jules Lemaitre (*Suite et fin*) . . . . . Henry Bordeaux
IV. Platon et le christianisme . . . . . Léon Bossu
V. La Colonie du Cap . . . . . Jules Leclercq
VI. Variétés :
I. A propos de la « Revision Belge » . . Auguste Mélot
II. Le Congo . . . . . Ernest Verlant
III. Galerie illustrée de la Compagnie de Jésus . . . . . Ch. de Ricault d'Héricault
VII. Revue littéraire trimestrielle . . . . . Eugène Gilbert
VIII. A travers l'exposition d'Anvers . . . . Hector Van Doorslaer
IX. Le Salon de la société des Beaux-Arts . . X***
X. Bibliographie.

LIBRAIRIE A. SIFFER. — GAND.

Vient de paraître :

LETTRES PARUES DANS *L'UNIVERS*

QUATRE ANS D'ÉVOLUTION

RELATION DES PRINCIPAUX FAITS POLITIQUES ET SOCIAUX ACCOMPLIS EN BELGIQUE DE 1890 A 1894

par LADISLAS VAN HOOREBEKE

AVOCAT PRÈS LA COUR D'APPEL DE GAND

Avec une préface par M. GUILLAUME VERSPEYEN

Un beau volume in-octavo de 500 pages

Prix : fr. 6,00 ; franco par la poste fr. 6,30

Voici un livre, tout d'actualité, et qui ne saurait manquer d'intéresser le public instruit. Il s'est opéré en Belgique, depuis moins de quatre ans, dans les institutions politiques, économiques et sociales, ainsi que dans les mœurs et dans les idées, des transformations si considérables, que la mémoire la plus vaste et l'attention la plus soutenue ne sauraient suffire à les rappeler à l'esprit, même de ceux qui en furent les témoins les plus immédiats.

Dans cette suite de lettres, envoyées à l'*Univers* de Paris, l'auteur s'est appliqué à retracer, aussi fidèlement et aussi complètement que possible, les faits de cette période, si féconde en surprises et en graves péripéties. Combien d'entre ceux qui suivent le mouvement moral et le développement de la vie publique, surtout en Belgique, seront heureux de pouvoir consulter cet exposé des événements, clair, sobre et précis. L'époque qui en fait l'objet contient en germe bien des choses dont l'accomplissement ne se révélera que plus tard : souvent, ceux qui veulent remonter à l'origine des faits humains sont embarrassés pour trouver la relation des causes qui y ont donné naissance. Qui ne voudrait avoir sous la main un guide sûr qui le conduise dans le dédale de ces complications, et remette les choses en leur place et sous leur vrai jour? Assurément, aucune publication de ce genre, pourtant fort utile et même indispensable, n'a encore vu le jour : on n'en appréciera que mieux le mérite.

« Ce n'est pas chose facile, — observe judicieusement « M. Guillaume Verspeyen dans la préface si remarquable, « dont il a bien voulu honorer l'auteur, — de correspondre « régulièrement avec un organe de publicité aussi important « et aussi répandu que l'*Univers*.

« Il est nécessaire, avant tout d'être exact... Par des « nouvelles, précises, puisées à bonne source, il faut donc « remettre les choses au point et fidèlement reproduire la « physionomie des hommes et des événements.

« Il importe également de demeurer impartial, de se « dégager des préoccupations trop locales et des intérêts trop « immédiats, de manière à pouvoir émettre sur une situation, « encore toute chaude, le jugement serein de l'histoire... ..

« Un bon correspondant de journal doit savoir enfin « être sobre et envisager des situations, souvent fort com- « plexes, par les hauts côtés. Les faits, les incidents, les « querelles, les personnages qui nous apparaissent ici au « premier plan, perdent presque toujours à distance de leur « relief et de leur envergure. Il faut du tact pour observer « la vraie mesure.... »

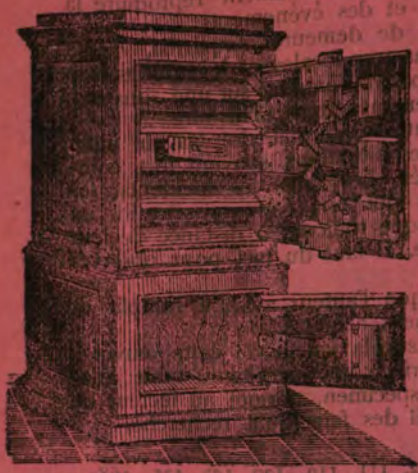
Tel est le programme que l'auteur avait à remplir et dont il s'est consciencieusement acquitté.

Inutile d'insister encore sur la valeur de cette œuvre : peu de gens voudront s'en priver; une excellente table analytique, dont ci-dessous un spécimen, permet au lecteur de retrouver sans effort le détail des faits qu'il recherche.

Reclus. Voir *Universités*
Referendum royal, p. 38, 42, 111, 119, 120, 127, 135, 168, 171, 217, 281
Referendums pour le suffrage universel, p. 235
Reine des Belges. Faux bruit de sa mort, p. 62. — La Rose d'or, p. 265, 272
Repos dominical, p. 274
Représentation des intérêts, p. 233
Représentation proportionnelle. Réclamée pour les conseils communaux, p. 21. — Préconisée par M. Beernaert, p. 38, 110, 144. — Le projet du comte Goblet d'Alviella, au Sénat, p. 199. — Au Sénat, p. 203, 212, 266. — Urgence de la réforme, p. 317. — Ses vicissitudes, p. 331, 339, 347, 356, 364, 390, 400, 406, 414, 421, 423, 436
Revision constitutionnelle. Répugnances du corps électoral, p. 7 et 28. — Dépôt de la proposition-Janson annoncée, p. 17 et s. — Échecs antérieurs des demandes de revision, p. 18. — Prise en considération, p. 26. — Le désarroi, p. 27. — Réunion des sections et rejet, p. 32. — Tâtonnements, p. 33. — Attitude des libéraux modérés, p. 35. — Exposé des vues du gouvernement, p. 37. — Intimidations révolutionnaires, p. 45. — Adhésion des catholiques, p. 55. — Rapport de M. de Smet de Naeyer, p. 77. — Tactique des catholiques, p. 79. — Manœuvres antirevisionnistes, p. 86, 98, 99. — Craintes au sujet de l'extension du droit de suffrage, p. 104. — Émiettement des partis, p. 112. — Diverses complications, p. 122, 129. — Apaisement, p. 136. — Obstructionnisme de la gauche, p. 155, 157, 167. — Commissions de revision, p. 172, 176, 196, 203. — Bruits de rapprochements et complications, p. 204. — Retards inévitables, p. 225, 230, 259. — Bruits de transaction, p. 204, 230, 238. — Sénat, p. 259, 265, 279, 280, 287, 297, 302, 304. — Réélection des députés-ministres, p. 302, — Sanctionnée, appréciation, p. 311. — V. aussi *Beernaert, Catholiques, de Smet de Naeyer, Grèves, Sénat, Socialistes, Suffrage universel, Vote à la commune et obligatoire, Woeste*, etc.
Rome. 300e anniversaire de S. Louis de Gonzague : pèlerinage belge, p. 64.
Rose d'or. Envoi à la Reine des Belges, p. 265, 272

GRANDE FABRIQUE DE
COFFRES-FORTS
BREVETÉS

L. DUVILERS



Maison fondée
en 1859.

Diplôme d'honneur

12 Médailles d'or et d'argent
aux Expositions
nationales et internationales.

9 BREVETS.

D. DUVILERS, FILS, Successeur

Marché du Vendredi,
Usine et Magasin : 50, rue Courte d'Argent } GAND

LIBRAIRIE A SIFFER. — GAND.

Guide pratique pour les élections : Opérations électorales dans l'ordre chronologique. Tableaux synoptiques à l'usage des présidents de bureaux, des scrutateurs, des secrétaires, des témoins et des électeurs, par Edmond de Bock, juge d'instruction au tribunal de 1e instance à Gand, ancien juge de paix et ancien conseiller provincial et communal. Ouvrage précédé du Code électoral belge de 1894 — 3,00

Guide pratique pour les élections. Id. id., par le même. Même ouvrage sans le Code électoral — 1,75

Exclusions et Suspensions du droit électoral, par le même — 1,25

La formation et la revision des listes électorales, commentaire de la loi du 12 avril 1394, par A. Goddyn, juge au tribunal de 1re Instance de Gand et et L Tierenteyn, avocat, Chef du bureau des élections de l'Administration communale de Gand, avec une préface, par M. Albert Nyssens, Membre de la Chambre des Représentants — 3,00

Code électoral belge de 1894 : texte officiel de la loi électorale, articles modifiés de la Constitution, lois prorogeant les mandats des Conseils provinciaux et communaux, loi créant le corps électoral provincial provisoire etc. etc. — 1,25

La représentation proportionnelle, par V. D'Hondt, prof. à l'Université de Gand — 2,00

LIBRAIRIE A. SIFFER, GAND

Buet Ch. — Rêves des heures lentes	5,00
L'aînée	3,00
Caro Delvaille. — Vibrations, poésies	3,00
Carton de Wiart Henry. — Contes hétéroclites	1,50
Casier Jean. — Harmonies Chrétiennes	3,00
Poésies Eucharistiques	2,00
Au Ciel, poème	1,00
de Backer L. — Etudes littéraires et morales	3,50
La langue flamande en France	2,00
de Baets Hermann. — De Minimis	2,00
L'art de plaider	2,00
Toujours la crise	1,00
de Baets M. — Les bases de la morale et du droit	6,00
L'école d'anthropologie criminelle	2,00
Les localisations cérébrales et le siége de la sensation dans la philosophie scolastique	0,50
de Groote Eugène. — Lochs et Fjords, impressions de voyage	3,00
Demade Pol. — La passion catholique : Une âme princesse	3,00
Dendal Victor. — Primevères, poésies	1,00
Deneus C. — La journée de huit heures	0,75
D'hont V. — La représentation proportionnel, 2 vol.	4,00
du Bois Albert (Comte). — La vocation du poète	0,50
Dutry Albert. — La jeune fille dans l'art	1,00
Pastel et pastellistes	1,00
Le salon de Gand (1892)	0,50
Les peintres du peuple (1re série)	0,75
du Val du Bois. — Au pays de Metz	2,00
Goetghebuer Auguste. — La cathédrale St Bavon à Gand	2,00
Guillaume L. — Les Jésuites et les classiques chrétiens	2,50
Hoornaert Hector. — Ballades russes	3,00
Au pays des sapins	3,00
Algérie et Tunisie	2,00
Le sourire de Ramsès	1,50
Le larcin des mages, conte mystique	1,00
Jersey, le tour de l'île à pied	1,00
La chance du triumvir	1,00
Vers l'idéalisme	0,75
Autour de la Baltique *(sous presse)*	
Hoyois Joseph. — Lettres tournaisiennes	4,00
Jonckheere Edouard. — Quinze Jours au Pays des Cédules	2,50
Kurth Godefroid — La Croix et le Croissant	1,00
Léveillé H. — Constance Chlore ou l'aurore du triomphe, tragédie	1,00
Raepsaet Paul. — Au Cap Nord	5,00
Samyn Joseph. — Chrestomathie française	2,00
van den Borie Jules. — Chrestomathie anglaise	2,50
vanden Bosch Firmin. — Coups de plume	0,30
La jeunesse de demain	0,50
Un mort d'hier, Max Waller	1,00
Autour du journal des Goncourt	0,75
Sous le bleu, impressions d'Italie	2,00
La revanche de l'idéal	1,00
Maredsous	1,00
Notes littéraires *(sous presse)*	
Verhaegen A. — Minimum de salaire	0,75
Verspeyen Guillaume. — Le Centenaire de 1789	0,75
La Famille	0,75
Le parti catholique belge	1,50
Wauwermans Paul. — Les proscrits du coup d'état en Belgique	3,50
Le contrat de transport	3,50

Etc. *Etc.* *Etc.*

EXCELSIOR
ALFONS SIFFER
GAND

Magasin Littéraire

Sommaire
(15 Août 1894)

I. **En Corse. Série d'instantanées** (p. 85)
C^te^ Emériс du Chastel

II. *La Chanson du Sylphe* (p. 96)
Victor Kinon

III. **La Vie** (p. 99)
D^r^ De Buck

IV. **Le mauvais œil** (p. 109)
Ferdinand Buet

V. *Procession rustique* (p. 114)
Dans l'église (p. 115)
Stanislas de Guaita

VI. **Gand à travers les âges** (p. 116)
Michel de Haerne

VII. **Verres de couleurs** (p. 124)
Jaroslav Vrchlicky

VIII. **« Les partis et les élections prochaines » de M. Woeste** (p. 133)
H. de Baets

IX. *Chemin de la Croix* (p. 150)
Destinée (p. 150)
J. Casier

X. **Le Roman** (p. 152)
L'abbé Henry Mœller

XI. **Petite Chronique** (p. 159)
M. D. et J. R.

XII. **Les Revues** (p. 161)

XIII. **Les Livres** (p. 162)

Ce N° : fr. 1,00. (Etranger : 1,25)

GAND
A. SIFFER, Éditeur
PLACE SAINT BAVON

LE MAGASIN LITTERAIRE

paraît le 15 de chaque mois

Prix de l'abonnement : { Belgique : 10 francs par an. / Union postale : 12 francs.

Abonnement d'essai pour six mois (*Janvier à Juin* 1894) { Belgique : 5 francs. / Union postale : 6 francs.

Une livraison : Belgique : 1,00; Union postale : 1,25.

Tout ce que publie le « Magasin Littéraire » est inédit. — Les articles ne peuvent être reproduits sans l'autorisation du Comité de rédaction.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : HERMANN DE BAETS, Avocat près la Cour d'appel de Gand; FIRMIN VANDEN BOSCH, Substitut du Procureur du Roi, à Courtrai; HENRY CARTON DE WIART, Avocat près la Cour d'appel de Bruxelles; JEAN CASIER, à Gand; GÉRARD COOREMAN, Sénateur, à Gand; MAURICE DULLAERT, Avocat, à Bruges; GEORGES HERRY, Membre de la Chambre des Représentants, à Gand; l'abbé H. HOORNAERT, à Menin (Flandre Occidentale); JANSSENS DE BISTHOVEN, Substitut du Procureur du Roi, à Gand; RAYMOND DE KERCHOVE D'EXAERDE, Gouverneur de la Flandre Orientale; ALBERT SOLVYNS, Membre de la Députation permanente de la Flandre Orientale; le Comte FR. VANDEN STEEN DE JEHAY, Secrétaire de Légation;

Secrétaire : MICHEL DE HAERNE, Avocat près la Cour d'appel de Gand.

Secrétaires-adjoints : JOSEPH SOUDAN et GEORGES VANDEN BOSSCHE.

NOTA. — Les collaborateurs gardent l'entière responsabilité de leurs articles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont il sera adressé deux exemplaires à la Rédaction; pour les ouvrages littéraires ou artistiques d'une valeur de plus de 5 fr. on se contentera d'un exemplaire unique.

A. SIFFER, Editeur, Gand.

Vient de paraître :

Guide pratique pour les élections : Opérations électorales dans l'ordre chronologique. Tableaux synoptiques à l'usage des présidents de bureaux, des scrutateurs, des secrétaires, des témoins et des électeurs, par Edmond de Bock, juge d'instruction au tribunal de 1e instance à Gand, ancien juge de paix et ancien conseiller provincial et communal. Ouvrage précédé du Code électoral belge de 1894 — 3,00

Guide pratique pour les élections. Id. id., par le même. Même ouvrage sans le Code électoral — 1,75

Exclusions et Suspensions du droit électoral, par le même — 1,25

La formation et la revision des listes électorales, commentaire de la loi du 12 avril 1894, par A Goddyn, juge au tribunal de 1re Instance de Gand et et L Tierenteyn, avocat, Chef du bureau des élections de l'Administration communale de Gand, avec une préface, par M. Albert Nyssens, Membre de la Chambre des Représentants — 3,00

Code électoral belge de 1894 : texte officiel de la loi électorale, articles modifiés de la Constitution, lois prorogeant les mandats des Conseils provinciaux et communaux, loi créant le corps électoral provincial provisoire etc. etc. — 1,25

La représentation proportionnelle, par V. D'Hondt, prof. à l'Université de Gand — 2,00

EN CORSE

SÉRIE D'INSTANTANÉES

La plupart des touristes voyagent en Corse de la façon suivante : ils vont de Calvi à Bastia par le chemin de fer, de Bastia à Ajaccio par le chemin de fer, et ils se rembarquent par le premier bateau, avec la douce conviction d'avoir parfaitement visité cette île célèbre.

Or, c'est une erreur. Sauf le passage de Venasco à Bocognano, ils n'ont rien vu et n'ont qu'une bien faible idée de ses montagnes et de ses maquis. De leur voyage médiocre ils ne peuvent emporter qu'un souvenir — médiocre, — naturellement.

Voici un tout autre itinéraire que je conseille surtout aux amateurs de pittoresque et aux chercheurs « d'*instantanées* » inédites. La Corse est encore, au point de vue photographique, presque absolument vierge de clichés. Voici ceux que je viens de dénicher surgissant imprévus au rayon de mon objectif.

1er CLICHÉ : L'arrivée à Calvi par mer au lever d'une journée chaude de juin. Un gros bourg sur un rocher immense, rappelant Monaco. L'aurore dentelle les reliefs aigus des murailles d'un enlacement rose,

avec des carmins et des jaunes d'ocre dans l'embrasure des roches. Des points blancs, mobiles, s'agitant et s'entrecroisant sur un quai de marbre aux reflets bitumés. Ce sont des moricauds, des bédouins internés à Calvi par le gouvernement français pour quelques révoltes tentées au Sahara, qui prêtent au débarcadère des ressouvenances orientales.

2me CLICHÉ : Hôtel de la gare. Chez le sieur Biancovani, loueur de voitures, qui nous loue pour vingt francs par jour une guimbarde à deux chevaux noirs, petits, vifs, pour nous mener à l'intérieur de l'île. Maison d'une propreté hollandaise, avec une jolie femme, type Botticellesque, toute blonde et pâle et un groupe d'enfants tous noirs, barbouillés et criards.

3me CLICHÉ : Cinquante kilomètres sans dételer. Midi, dans une contrée absolument déserte, sur la route de Piana. Un entassement de rochers couleur suie. Arrêt près d'un grand arbre, le seul de la contrée, une croix sur la route, un homme jeune, tout seul, près de cette croix. – « Que faites-vous là? » — « *E morto babbo e lo vogliamo vendicare* » (1). — Mon compagnon, un Corse, m'explique que c'est là un de ces fameux bandits qui, pour satisfaire une « *Vendetta* » attend depuis des semaines peut-être, aux pieds de cette croix, son fusil à l'épaule, le passage de l'ennemi dont il veut se défaire. Il consent volontiers du reste à se laisser *instantaner* à condition que nous ne fassions pas voir le cliché aux gendarmes.

4me CLICHÉ : Galeria laissée à droite. Une côte interminable de trente kilomètres, au revers d'une vallée admirable, celle de *Baia di Palma* avec des forêts de cèdres brunissant sur la gauche, un précipice sur la droite, puis brusquement, dans une déchirure

(1) « Mon père est mort et nous voulons le venger. »

de rochers, au col de la Croix, le golfe de Porto, à dix lieues plus loin se détachant dans l'azur, découpant brutalement la mer de ses pointes de granit rouge. Un soleil rouge aussi faisant flamber de ses rayons tombants les montagnes vertes du cirque lointain. Une des plus belles vues du monde! Un vertige d'immensité!

5me CLICHÉ : Au grand trot de nos coursiers, qui ont déjà quatre-vingt-cinq kilomètres dans les pieds, descente vertigineuse par une route aux nombreux méandres : soudain, rencontre d'une noce de paysans corses, tous juchés sur des mulets, les cheveux noirs, (oh! Corse aux cheveux plats, comme dit Barbier!) le chapeau de paille sur l'oreille et le fusil en bandoulière. Les femmes à califourchon, en jupe rouge et corsage bleu. La mariée en blanc, un voile de toile sur la tête, avec son époux en croupe derrière elle. Tous chantent à tue-tête et s'arrêtent complaisamment devant l'objectif, se groupant naturellement en une confusion pittoresque. Très flattés de servir de sujet. Promesse de leur envoyer les épreuves, au hameau de Girolata, où la bande se rend.

6me CLICHÉ : Partinello, huit heures du soir. Un coucher de soleil sur une cabane en paille jaune de berger. Pas d'auberge. — « Peut-on dételer et coucher « ici, mes bons amis? Impossible d'aller plus loin : « nos chevaux vont crever. » — « Hélas, rien de digne « pour vos seigneuries, mais ce que nous avons, nous « le partagerons de bon cœur! »

Un lit très large. Des draps très propres. Un vieux canapé en cuir, du pain, des œufs et du fromage. Une hospitalité vraiment cordiale et inconnue désormais du reste de l'Europe. Les bergers et les bergères vont coucher à l'étable pour nous abandonner entièrement la baraque et le lendemain au petit jour, ayant voulu demander la « note », mon compagnon corse me dit : « Ah ça, Monsieur, vous voulez donc nous faire massacrer?

Jamais ces gens-là n'accepteront de l'argent pour l'hospitalité offerte. » — « Quoi, nous en aller ainsi sans payer? » — « Certainement. Ou bien, tout ce que vous pouvez faire, c'est de percer une pièce de cent sous, d'y glisser une ficelle et de la mettre au cou du bambin de cinq ans qui vous regarde là-bas avec ses grands yeux étonnés. Ce sera là un talisman qu'il ne quittera jamais » — Ainsi fut fait.

7me CLICHÉ : Au golfe de Porto, traversé un pont sur la rivière; photographié une fontaine admirable, formée de stalactites naturelles, aux facettes brutes diamentées, et monté à Piana à travers les « calanches », la curiosité suprême de la Corse.

8me CLICHÉ : Les « calanches » sont d'immenses rochers de granit rouge, troués, évidés, s'élançant en aiguilles du fond de la mer, qui les baigne aux pieds d'un azur bleu, jusqu'à 973 mètres (La Pianeta) et 1306 mètres (Capo d'Orto). On aperçoit d'abord la falaise rosée, puis les découpures d'un marbre sanguin affectant les formes apocalyptiques de monstres convulsionnés : des rhinocéros farouches, des boas à la gueule entr'ouverte, des hippopotames monstrueusement contorsionnés, un tigre féroce prêt à s'élancer sur le voyageur; un chacal sournois vous guettant au passage, des lévriers rapides, des rats énormes éparpillés sur les flancs de la route, un crocodile montrant les dents en un rictus glouton apparaissent à chaque tournant pêle-mêle avec des aigles, des vautours, des chauves-souris et parfois aussi des coqs, des cygnes aux larges ailes déployées, des mouettes, voire même des hirondelles légères; le tout groupé dans des cavernes sombres, blotti dans des parcelles de cathédrale aux colonnes finement ciselées, épars parmi les ruines fantastiques de vieux donjons de châteaux-forts, — tandis que plus haut, dominant toute cette pétrification calcinée et confuse, une énorme roche s'avance, représentant un buste de Napoléon 1er, au profil accentué, au

bicorne en bataille, et que, plus haut encore, une montagne de marbre toute entière figure une idole hindoue aux yeux profonds, à la grimace ironique, semblant reproduire l'image du sculpteur antédiluvien qui, dans la nuit lointaine des atavismes, modela sans doute ce cauchemardesque paysage pour les joies personnelles de sa fantaisie désordonnée. Et au-dessus de la mer bleue, au-dessus des rochers aux mille formes bizarres, une large bande de verdure sombre, des pins immenses, des chênes et des myrtes, des cistes, des arbousiers couronnant la montagne, puis s'entr'ouvrant parfois en de larges déchirures et laissant surgir de leurs flancs, comme des cheminées d'usines, de lointains pics neigeux, étincelant d'une pureté très blanche et s'estompant sur le cobalt du ciel en brusques dentelures cahotiques. Vrai dédale de 1790 mètres de longueur, où le passant ahuri semble traverser un rêve et dont Gustave Doré, dans ses illustrations de Dante, s'est évidemment inspiré. Il y a là pour le photographe un millier de clichés à faire, tous absolument inédits, car chez les marchands d'Ajaccio il n'en existe pas un seul exemplaire. Et pourtant c'est là une des curiosités des plus remarquables de l'Europe et peut-être du monde.

9me CLICHÉ : Piana ; un bourg pittoresque assis sur un tapis de verdure, prairie claire et reposante : mélodie calme de village flamand, après la symphonie brutale d'une vision dantesque. Nous y couchons dans une mauvaise auberge.

10me CLICHÉ : Le lendemain, par la route forestière, de Piana à Evisa : 33 kilomètres. Après les « calanches » les « spelughe ». Des précipices de 700 mètres de profondeur, longeant la route. Le tableau devient absolument poignant. En bas, la mer toute sombre maintenant, presque noire parmi les crevasses et très bleue au large. A droite, de grandes murailles revêtues de maquis et, au sud, l'étroite fissure au fond de laquelle

se précipite la rivière de Porto, fleuve d'écume bouillonnante, qui parfois se perd sous les roches et parfois rebondit en cascade.

La route monte par une pente rapide et s'accroche aux flancs des rochers de marbre noir de l'aiguille, « dei Signori ». Cette aiguille, comme le clocher d'une cathédrale moyen-âgeuse, surplombe l'étroit passage d'une brusque élancée vers les cieux. C'est de là-haut, suivant la légende, que les femmes corses d'Evisa et de Piana, se jetèrent jadis dans le vide pour se soustraire aux poursuites lubriques des soldats gênois, qui voulaient les outrager. Des fines taches rouges éparpillées marquent d'une sanguine le rocher noir près de la route. Et les gens du pays prétendent que c'est le sang des nobles victimes qui demeure, là, ineffaçablement.

....*Se non è vero*....

11me CLICHÉ : Evisa, à 835 mètres d'altitude. Devant une auberge très propre (mais qui cependant manque encore de W. C.), un groupe nombreux d'instituteurs corses, au type pittoresque, aux habits endimanchés. Ils sont venus là pour une réunion scolaire et semblent enchantés de rencontrer, par hasard, un photographe qui reproduira, en des poses savamment combinées, leurs honnêtes figures de magisters corrects. Un d'eux, grand gaillard fortement membré, parlant un français ampoulé et prétentieux, m'apprend qu'il est le propre neveu, — oui Monsieur, — du célèbre bandit Bellacoscia, et m'initie aux gloires et aux vicissitudes de sa famille. — « Un bandit corse, sachez-le, me dit-il, « n'est pas un de ces brigands italiens qui vous atten- « dent les étrangers au coin d'un bois, l'escopette à « l'épaule et le poignard aux lèvres. Le bandit est un « homme qui a une « *vendetta* » familiale à satisfaire, « qui, volontairement, pendant dix ans, vingt ans, trente « ans, vit solitaire dans la montagne, en rupture avec « la société, en guerre avec les gendarmes, pour satis-

« faire à ce devoir — oui Monsieur, — à ce devoir « que l'honneur, les mœurs et les traditions de notre « pays forcément lui imposent. Mon illustre parent « Bellacoscia a tué dans sa longue carrière vingt-huit « membres de la même famille et, je l'avoue, aussi « quelques gendarmes, mais jamais il n'a dévalisé qui « que ce soit sur les grandes routes, jamais il n'a « réquisitionné dans les fermes que ce qu'il lui fallait « strictement pour subsister. C'est un homme instruit « et même lettré qui, dans mon enfance, quand parfois « je montais jusqu'à sa caverne pour lui apporter des « vivres, me faisait lire les poésies de l'Arioste, du « Tasse et de *Monsieur* Victor Hugo. »

— « C'est peut-être ce qui vous a donné le goût « des lettres, Monsieur l'instituteur! »

— « Probablement. En tous les cas, je ne vous « cacherai pas, Monsieur, que je suis très fier d'avoir « l'honneur d'appartenir à sa famille, qu'il n'y en a « pas dans la Corse entière de plus estimée, et que « si le gouvernement ne lui avait pas accordé volon- « tairement sa grâce, jamais il ne se serait trouvé dans « l'île un seul homme pour le trahir ou le livrer aux « gendarmes, même parmi les familles ennemies qui « nous sont hostiles. »

Je quittai mon instituteur *bellacosciste* charmé de mon interview..... (Vous voyez qu'en voyageant de par les montagnes, on fait parfois de belles connaissances!)

12me CLICHÉ : Près d'une chapelle, au cimetière d'Evisa; cinq heures du matin, par un temps brumeux. Immense panorama de montagnes, spectacle extraordinaire ! Des ouates de nuages cerclant le fond lointain de la mer à 60 kilomètres au large; un rayon de soleil brusque zébrant à nos pieds les « Spelughe » brunâtres, d'un éclair imprévu; des montagnes neigeuses tout à l'entour, frissonnantes sous le réveil âpre

des brises matinales, et plus près de nous, en de sinueux valonnements, des forêts alpestres, toutes mouillées encore de rosée, ajoutant des notes claires de vert véronique et de vert d'olive parmi l'éparpillement des fleurs et la fanfare des arbres fruitiers. — La grande chaîne centrale de la Corse apparaît à son tour dès que les brumes se déchirent et semble à travers la pénombre bondir vers l'infini, comme les chevreaux de l'Écriture. Sensation inoubliable à vous faire tomber à genoux, en un cri triomphal d'adoration et de reconnaissance..... si ce n'était que vous avez votre appareil à déclancher et vos châssis à changer de plaques ! —

13me CLICHÉ : Dans la forêt immense d'Aïtone, (33 kilomètres) sur la route forestière d'Albertacce. Spectacle sévère ! D'immenses pins laricios s'élancent tout droit, d'un seul jet, à 25 et 30 mètres d'élévation. Dans une cabane de garde, rencontré MM. Caval, receveur des domaines, et Hamy, inspecteur des forêts, deux civilisés de la France du Nord exilés dans ces contrées barbares et qui nous font le plus gracieux accueil. Les massifs sont tellement touffus, au site dit de la fontaine *Caracuto* qu'à peine, en plein midi, le jour y est suffisant pour impressionner nos clichés. La flore est éblouissante et, d'un arbre à l'autre, des lierres gigantesques enlacent ces gros troncs séculaires et forment comme des portiques de verdure aux architectures ravagées On se croirait dans une forêt vierge de l'Amérique du Sud.

14me CLICHÉ : Le lendemain, sur la route d'Evisa à Vico, par le col de Sevi (1074 m.) superbe instantanée, au débouché du col, quand, d'une part, le Monte Rotondo, la montagne la plus élevée de la Corse, soudain apparaît au loin, dans toute sa blancheur : que d'autre part, en se retournant, on admire la vue d'ensemble des « Spelughe » jusqu'à Porto et que

devant soi, très-large, s'étale l'immense vallée de Vico, aux teintes tendres, avec des moissons jaunissantes dans les bas-fonds, des taches de verdure claire aux prairies, et la zébrure des chemins poussiéreux, courant là-bas vers la plaine en longs méandres délicats.

15me CLICHÉ : De Vico à Vivario, par le col du Mont Cervello, route très dure de 60 kilomètres, par les bains de Guagno, où il nous faut abandonner notre voiture pour faire le reste du chemin à dos de mulet, en passant par un sentier affreux, près des glaciers du Cervello. Mais quels points de vue sur la route ! Un paysage suisse dans un décor de l'Afrique centrale éclairé d'une lumière orientale. Les glaciers prennent des teintes rosées, les arbres des forêts sont vert bouteille, et les rochers dénudés de marbre noir, très sombres, presque bleuâtres. Fanfare de couleurs heurtées, capricieux amalgame de contrastes inédits ; on a réellement la sensation d'une cacophonie orchestrale jamais entendue jusqu'alors. Il semble que la Nature s'est plu à réunir dans ces gorges comme un échantillon de toutes ses beautés divines. Au sommet de la route, une chapelle en bois, avec une vierge noire, en pierre, et des fusils, des poignards, des gourdes, suspendus aux murailles rustiques de l'intérieur. C'est, paraît-il, la madone de la « Conciliazione » ; c'est là que les familles ennemies du canton viennent faire la paix quand une trêve de *Vendetta* s'établit entre elles. La bise glaciale, qui toujours souffle dans cet étroit couloir, semble chasser ainsi les haines séculaires et disperser les rancunes.

16me CLICHÉ : Un détour de mon itinéraire : descendu vers la plaine et photographié un pont, le *ponte nuovo*, entre Piedigrume et Campile, sur la petite rivière le Golo. Un souvenir spécial de famille. C'est là que l'arrière grand-père du touriste qui écrit ces lignes, le comte Denis du Chastel de la Howarderie combat-

tit, avec son régiment, le *Royal Allemand*, alors au service de la France, sous les ordres du comte de Vaux, successeur du général Grandmaison, le 9 mai 1769, contre les troupes prussiennes engagées par Paoli et les volontaires corses, que le héros immortel avait réunis pour tenter une lutte suprême contre l'étranger envahisseur. Le pont aujourd'hui est bien délabré; mais les rives étroites justifient ce que racontait jadis mon aïeul à ses enfants; à savoir : que ses soldats, presque tous Allemands ou Luxembourgeois, interpellaient en leur langue native les mercenaires prussiens qu'ils avaient devant eux, et les défiaient bravement dans le rude parler tudesque, à la façon classique des héros d'Homère. Notre arrière grand-père fut blessé dans la mêlée et nommé capitaine sur le champ de bataille, quand la victoire resta aux Français, après un combat acharné, où les deux adversaires se couvrirent de gloire.

17me CLICHÉ : Corte. Ville très-pittoresque, mais devenue déjà banale, car elle est située sur la grande route de Bastia à Ajaccio; ici les photographes de profession ont désormais tout glané. Il ne me reste plus rien à faire... Pardon; je me trompe.... Il me reste à *instantaner* ma propre tête de paisible voyageur, quand, rentrant soudain dans la civilisation, après 10 jours d'excursion alpestre, et achetant un journal de la localité, pour me renseigner sur les vicissitudes de la politique européenne, j'y trouve en « *premier Corte* », comme article de fond, en gros caractères, ce titre stupéfiant :

« MORT AUX BELGES! »

— « Sapristi! m'écriais-je, en quoi mes pacifiques « compatriotes ont-ils pu exciter la colère des « *Cor-* « *tenois* »? Et une *vendetta* terrible va-t-elle donc, et « à quel sujet, peser sur nos têtes? »

Mon aimable et sympathique compagnon de voyage,

M. A. Guidicelli, un Corse parfaitement courtois, dont je n'ai eu qu'à me louer pendant toute cette excursion insulaire, m'explique aussitôt cette énigme....

Corte est traversée aujourd'hui par un chemin de fer à voie étroite qui relie Ajaccio à Bastia. C'est une société belge qui a eu l'entreprise des travaux; — de là le nom de « Belges » donné désormais à tous ceux qui exploitent cette ligne, de création récente. Et comme dans les polémiques locales, (toujours féroces encore,) la direction des chemins de fer corses est vivement attaquée, c'est là un cri de guerre spécial aux protestataires, qui n'a, du reste, rien de redoutable pour les vrais .... . Sicambres.

C^te^ EMÉRIC DU CHASTEL

LA CHANSON DU SYLPHE

I

Un sylphe m'a chanté le secret de mon âme.
Son lied m'est demeuré, comme un regard de femme,
Au fond du cœur — si cher — et je redoute un peu
De déflorer ce très doux rêve vierge encore;
Un sylphe a raconté mon âme dans l'Aurore,

Dans l'aurore du mois de mai, rosant le bleu
De la carnation lumineuse des saintes
En extase au milieu des lys et des jacinthes.....
Au loin étincelait l'horizon opposé,
D'étoiles d'or suavement fleurdelysé...

Les violettes, près des sources, et la mousse
Faisaient une prière ensemble, à voix si douce...
Vierge d'esprits impurs et d'effluves grossiers,
L'atmosphère aspirait l'haleine des corolles,
Comme un cœur pur la Grâce et les bonnes paroles....

Alors, et tandis que tremblaient les cerisiers
En le luxe candide des floraisons blanches,
Et que tintaient des sons de harpe dans les branches,
Et que l'aube émergeait en immense roseur,
Un sylphe m'a chanté le secret de mon cœur.

II

« *Ecoute, au loin mystiquement rossignolées,*
Les chansons de retour des choses envolées,

Et regarde en l'azur du matin, tout là-bas,
Les Rêves de ton cœur, vêtus de mousseline,
Parmi les encens bleus descendre la colline....

Leur front est ceint de clématite et de lilas,
Leurs longs cheveux s'en vont en nappes de lumière,
Et tremble, sous les sveltes cils de leurs paupières,
Ton Ame, épanouie en brasier frémissant,
Sans les obscurs hoquets de la chair et du sang...

Ils portent de leurs doigts étincelants et lisses
Hiératiquement de candides narcisses,
De grands lys lumineux et des amaryllis;
D'autres glissent, portant deux à deux des corbeilles
De blancs convolvulus et de roses vermeilles.

Et ce sont les frissons de tes nerfs que ces lys,
Quand, descendu du Ciel, un séraphin de neige
De son pouce de nacre en tire un long arpège...
Et ces amaryllis et ces convolvulus
Sont les tintins épanouis des angelus,

Sont les tintins carillonnés aux cathédrales,
Enfonçant dans le bleu leurs flèches triomphales,
A l'heure où, dans l'encens, sur les tapis de fleurs,
S'ébranle, au large vol des antiennes mystiques,
Le long déroulement des pompes catholiques!

Ne dénie à tes yeux le réconfort des pleurs,
Oh! tombe aux pieds des bonnes heures apparues,
Resonge longuement les puretés vécues,
Et que ce soit enfin, n'est-ce pas? le très doux
Epanchement de la Prière, à deux genoux...

Les heurts et les cahots quotidiens, les houles,
L'âme blanche crachée aux quatre vents des foules,
L'ivresse bue aux sources troubles... Vanité!
Profonde vanité moqueuse dont les flèches
Enfoncent au plus pur du cœur leurs pointes sèches.

Et prie, et que ce soit avec simplicité!
Dieu préfère les pleurs à la Psychologie,
Peseuse de frissons, tueuse d'énergie,
Et qui souvent fait palpiter sur l'âme en deuil
Le grand coup d'aile noir du gypaète Orgueil.

Et prie, et que ce soit sans angoisse et sans honte;
Tu sais bien que parfois la fange humaine monte
Ecumer à la bouche en sourire moqueur....
Et prie et deviens pur, et prie et deviens digne
De voguer sur le Lac idéal, comme un cygne!

Le Rêve aime allonger son archet sur un cœur
Sans ride et que ne ronge une glauque lagune,
Comme sur le gazon, bleuté de clair de lune,
S'allonge et vibre, en minuscule crescendo,
L'ombre d'un svelte lys ou d'un svelte jet d'eau.

Ecoute!.... Comprends-tu ton regard qui supplie?
Sais-tu le grand secret de ta mélancolie,
Et pourquoi ce flux sourd en ton cœur soulevé?
— C'est ton Poème, ton Poème qui se pâme,
Ton Poème inéclos qui se pâme en ton âme..... »

III

Hosanna! Hosanna! Le soleil s'est levé...
Les Rêves de mon cœur descendent la colline,
Les Rêves de mon cœur, vêtus de mousseline...
Ils portent de grands lys.... Hosanna! Gloire à Dieu!
Le soleil est éclos comme une fleur de feu...

Et jaillissent soudain les cloches de matines,
Comme un vol d'oisillons aux ailes cristallines,
Jaillissent tout là-bas, parmi les encens bleus...
Hosanna! Un frisson mousse aux floraisons blanches,
De fines harpes d'or tintent parmi les branches...

Hosanna! Hosanna! Le soleil monte aux cieux...
Les Rêves de mon cœur, vêtus de mousseline
Parmi les encens bleus, là-bas, sur la colline,
Hosanna! Hosanna!... nimbés d'éclat vermeil,
Soudain montent en plein azur, vers le Soleil!

VICTOR KINON

LA VIE

Wat is leven? Wat is leven? Zegt mij het, o gij die 't weet. (BILDERDIJK. — *De Geestenwereld*)

S'IL est une question qui doit nous intéresser au plus haut point, c'est bien celle de la vie. Et, en effet, quel autre sujet d'étude pourrait nous sembler plus utile? Quel trésor possédons-nous qui soit plus précieux, dont la conservation nous tienne plus à cœur, que celui de l'existence? Tous nos actes, depuis notre naissance jusqu'à notre mort, n'ont en vue que ce but suprême : l'épanouissement de cette vie si précieuse. C'est ainsi que nous obéissons tous sans cesse à la loi inéluctable du « struggle for life ».

Mais non seulement cette vie nous intéresse au point de vue de son épanouissement matériel, il nous importe d'en connaître la nature et l'origine, pour pouvoir en déduire la finalité de notre existence, pour nous faire une idée nette de notre destinée et régler nos actes en êtres conscients et raisonnables, d'après le but à atteindre.

Tout système philosophique, qui voudra déterminer la causalité, l'ordre et les lois des actions humaines, repose et reposera toujours, en dernier ressort, sur les

données scientifiques fondamentales, admises par rapport à la nature et à l'origine de la vie de l'homme. Je poserai même comme axiome, et certes l'on ne réfléchit pas suffisamment à cette vérité fondamentale, que le but primordial de toutes les investigations dans les divers domaines de la science consiste à élucider cette question de la vie, de son développement matériel, de sa conservation, comme aussi de son origine et de sa finalité. C'est là l'objet principal des études économiques et sociales, morales et juridiques, biologiques ou physiologiques, pathologiques, métaphysiques et religieuses en général. D'autres études, dont le rapport avec le problème de la vie ne s'établit pas d'une manière aussi franche, s'y rattachent toutefois d'une manière indirecte et viennent y aboutir en dernière analyse : c'est le cas pour les études mathématiques, physiques et mécaniques, chimiques, géologiques, astronomiques, historiques, géographiques, etc.....

Certes l'avenir ne réserve pas à notre dix-neuvième siècle le reproche de ne pas avoir suffisamment contribué au développement de toutes les branches de l'activité et du savoir humains, qui poursuivent les progrès matériels de notre race. Innombrables sont les ouvriers de tous pays, qui travaillent sans relâche et avec les plus heureux succès à cette noble œuvre, à l'amélioration de nos conditions physiques et sociales.

Si l'histoire nous fait jamais un reproche, ce sera, pensons-nous, au contraire, celui de nous être jetés, à tête perdue, dans ce mouvement d'économie matérielle et d'avoir sacrifié sur l'autel du dieu matérialiste l'étude des problèmes d'un ordre plus relevé, dont la solution, loin d'amener la ruine de nos progrès modernes, n'en serait que le couronnement et l'apothéose. Au milieu du tourbillon vertigineux qui nous entraîne, combien d'hommes se forment sur le but, sur la finalité de cette vie tant choyée, une conviction bien raisonnée et songent

à employer ce don si précieux pour atteindre le but connu?

Et cependant, comme nous le faisions déjà prévoir, c'est de la solution donnée à ces problèmes d'ordre supérieur, c'est de l'interprétation philosophique donnée du processus de la vie, *dans sa conception totale*, que dépend l'avenir scientifique social, moral et religieux de l'humanité entière. Cet avenir semble bien incertain aujourd'hui, parce qu'il ne s'appuie pas sur la seule base capable de le raffermir, mais il sera demain ce que le savant chrétien, combattant pour la cause de la vérité, l'aura fait.

Nous avons tâché, pour autant que nous en sommes capables, de contribuer à donner au concept de la vie une interprétation conforme à la fois aux lois de la biologie naturelle et de la métaphysique.

Le but de ce travail est de réagir contre cette tendance générale, qui pousse notre mouvement scientifique moderne à tout rapporter aux manifestations sensibles, objectivement constatables de l'ordre physique, et de dédaigner, comme oiseuses pour le moins, les études d'ordre purement psychique. Nous voulons signaler les conséquences funestes de cette matérialisation outrée de la science et nous tâcherons de faire ressortir l'insuffisance de ce positivisme matérialiste pour donner notamment du concept de la vie une explication adéquate.

Si le domaine respectif des sciences naturelles et des sciences métaphysiques était bien défini, on comprendrait à la rigueur que le naturaliste se contentât de l'étude des phénomènes vitaux, expérimentaux, laissant au philosophe le soin de s'occuper des causes premières dans ses spéculations de raison pure. Mais la science naturelle ne veut pas se contenter de nos jours d'un rôle aussi limité, aussi modeste. Elle prétend résoudre, par la voie expérimentale, les problèmes les plus graves de la psychologie, voire même de la nature et de l'origine des êtres vivants et de l'homme en particulier. Pour

faire saisir cette tendance, signalons en passant les théories évolutionnistes et transformistes dans leur absolutisme outré, théories que nous aurons tantôt l'occasion de considérer de plus près; évoquons le souvenir du bruit fait autour de cette nouvelle science, à peine éclose, qu'on intitule du nom de *psychophysiologie* ou de *psychophysique*, et qu'on dit appelée à remplacer l'ancienne philosophie ou psychologie scolastique, prétendûment dépaysée et réactionnaire.

Nous voilà naturellement amené à jeter un regard sur l'historique, sur la marche fluctuante du concept de la vie.

Deux théories fondamentales dominent l'ensemble des systèmes élaborés de tout temps, et régnant encore aujourd'hui dans le monde scientifique, pour donner une solution au problème vital : la théorie *matérialiste* et la théorie *vitaliste*. Le *matérialisme*, encore appelé *mécanicisme*, *organicisme*, *atomisme*, *positivisme*, admet que la vie n'est que la résultante du fonctionnement des organes corporels, la somme de diverses forces matérielles combinées, ou, pour parler le langage de la physique moderne, une résultante de vibrations moléculaires, une somme de transformations d'énergie potentielle en énergie cinétique et en travail, comme cela s'opère dans toute autre machine dynamique.

Comme conclusion logique de sa théorie, le matérialiste se trouve forcé d'admettre une origine spontanée, évolutive de la vie; la matière et les forces matérielles ont existé de toute éternité; la manifestation vitale n'en est qu'une combinaison compliquée, fruit du hasard, obéissant, depuis sa première apparition sur notre planète, à la loi générale de l'évolution, qui étend encore aujourd'hui son empire sur les êtres animés de la nature.

Le protoplasme, substratum par excellence des manifestations de la vie, composé d'une quantité très grande mais peu définie de carbone, d'hydrogène, d'oxygène

et d'azote, auxquels éléments s'ajoutent parfois des traces de soufre, de phosphore et de fer, a été le résultat d'un processus d'ailleurs très naturel : un beau jour, après la période d'incandescence de notre globe, du carbone et de l'hydrogène se sont trouvés dans les conditions pour obéir à la force d'attraction, qui les réunit en hydrogène carboné ; du carbone et de l'azote par un même mécanisme ont formé du cyanogène ; l'hydrogène carboné et le cyanogène n'ont pas tardé à se joindre. Il n'a plus fallu enfin que le concours généreux de l'oxygène atmosphérique, la présence d'eau et de sels, déjà préexistants pour voir se constituer bel et bien du protoplasme, réunissant toutes les conditions de spontanéité d'une matière vivante, d'une matière douée de l'irritabilité qui la rend capable de réagir contre les influences de l'extérieur. La vie donc, dans la théorie matérialiste, quelqu'autonome et quelque spontanée qu'elle paraisse, est l'ensemble de ces réactions contre les agents cosmiques qui influencent le protoplasme doué d'irritabilité.

Ce protoplasme n'a plus dorénavant qu'à évoluer, qu'à se transformer d'après les circonstances dans lesquelles le hasard l'a placé. Il tiendra compte surtout du « struggle for life », qui semble avoir existé de tout temps et nous étrangle malheureusement encore nous-mêmes aujourd'hui. Il constituera ainsi à la longue, à travers une multitude de siècles, les types les plus variés de la nature, depuis l'organisme unicellulaire qui habite nos flaques d'eau jusqu'au grand mammifère de nos forêts et jusqu'à l'homme lui-même (*sélection naturelle — série ontogénique*).

Au reste, il s'agira pour le protoplasme d'avoir l'heureux flair, je dirais presque l'esprit (il faut lui supposer ce flair inné, probablement emmagasiné dans le carbone hydrogéné ou le cyanogène primitif), de se dédoubler, de se multiplier, de céder une partie de sa

totalité qui ira évoluer pour son propre compte, emportant les propriétés déjà acquises par le père (hérédité), sinon, les circonstances extérieures devenant un jour trop désavantageuses, le père risquerait fort de voir, avec lui, s'éteindre toute l'espèce (*sélection sexuelle*, *série phylogénique*).

Le *vitalisme*, au contraire, admet que tout être vivant diffère de l'être non vivant par la présence d'un *principium vitæ*, à activité spontanée, autonome, régissant pour son compte, adaptant à une finalité préétablie les forces naturelles, par l'action desquelles naissent les phénomènes sensibles, les manifestations objectives de la vie. C'est ce principe qui règle l'organisation, le fonctionnement et la réparation organiques, conditions indispensables aux manifestations de la vie corporelle. C'est donc aussi le principe qui établit la caractéristique tranchante de l'organisme animé, dont les réactions sont si spontanées et si inattendues, tout en étant conformes à un but général; c'est lui qui fait naître cette profonde différence entre l'être animé et le composé inanimé, obéissant fixement à des lois stables, dont les phénomènes objectifs et les modifications accidentelles sont prévus, calculés dans leurs moindres détails.

« Le vitalisme admet, en opposition avec la conception mécanique de l'univers en général et du règne organique en particulier, que l'être vivant n'est pas un simple groupement de forces mécaniques ou physico-chimiques, dont la vie ne serait qu'une résultante; il y a par delà ce groupement un fond substantiel, qui a pour tendance naturelle première de réaliser et de conserver un organisme total d'une espèce déterminée; de cette substance émanent, comme autant de principes secondaires d'action, différentes forces physico-chimiques, qui réalisent tout d'abord les conditions particulières d'activité, que l'on résume sous le nom d'organisation et qui accomplissent ensuite, grâce à ces conditions,

les fonctions de nutrition, de développement et de reproduction, propres aux êtres vivants. » (Mgr Mercier, Psychologie, 1892.)

Voilà ce qu'on entend par le vitalisme en général. Mais ajoutons aussitôt que, dans le camp vitaliste, l'on s'est fait sur ce principe, regardé comme cause primordiale nécessaire des manifestations vitales, des conceptions bien différentes, voire même contradictoires. Nous devons ranger, en effet, sous le drapeau vitaliste toutes les écoles philosophiques, ayant jamais fait leur apparition dans la science, qui admettent comme agent vital une force non entièrement réductible aux forces physico-chimiques du monde matériel. Citons pour mémoire le vitalisme duodynamiste de *Bichat* et de l'école de Montpellier, le néovitalisme de *Virchow*, l'animisme de *Stahl*, le vitalisme scolastique, datant d'*Aristote*, repris et développé par *St-Thomas d'Aquin*, et auquel se rallient nos écrivains spiritualistes modernes, parce qu'il serait le plus rationnel en même temps que le plus conforme aux enseignements de l'Eglise. Pour l'école scolastique, le principe de vie est la forme substantielle du corps et notamment, dans le composé humain, cette forme substantielle, que nous appelons l'âme, est le principe à la fois des trois vies : végétative, sensible et intellectuelle.

Quant à l'origine de la vie, si elle n'est pas entièrement réductible aux forces physico-chimiques, tout en empruntant ses manifestations objectives à ces dernières, si l'être vivant représente une *substance d'un ordre spécial*, à caractères autres que ceux de la matière inanimée, il serait irrationnel d'admettre que cette substance s'est faite elle-même, qu'elle est l'effet du pur hasard et ainsi le vitaliste se trouve nécessairement amené à admettre la *création divine*.

Il nous importe maintenant de voir, d'examiner à la lumière de la raison, laquelle, dans l'état actuel de

la science, des deux théories, mécaniciste ou vitaliste, s'impose à tout esprit dépourvu de préventions. Est-il vrai que le naturaliste, dont l'aspiration légitime est de se créer un titre de savant, ne peut plus dorénavant songer à adopter le vitalisme suranné et doit-il au contraire être franchement et exclusivement mécaniciste, évolutionniste et transformiste dans l'ordre physiologique; fataliste et déterministe dans l'ordre moral, sous peine d'entraver l'essor et le progrès de la science? C'est cette phraséologie tonitruante, mais creuse, ne spéculant que sur une triste confusion, que la libre pensée moderne, avec sa multitude de demi-savants, débite tous les jours avec une effronterie extraordinaire devant les badauds éblouis par tant de savoir. Ceux-ci d'ailleurs ne ménagent pas les applaudissements à leurs prétendus savants, car ces théories servent et légitiment le malin espoir de saper les bases de l'édifice religieux, barrière à toutes les passions et à tous les penchants pervers.

Vain orgueil! Tristes illusions destinées à se changer bientôt en d'amères déceptions!

La vérité se laisse combattre mais non abattre!

Sa voix ne s'élève pas toujours bruyamment au-dessus des clameurs d'un public égaré par les sophismes. Mais elle garde toujours ses asiles où elle est conservée avec un soin religieux dans les temps troublés et d'où, tôt ou tard, quand les passions de la foule se sont calmées, elle fait sa rentrée triomphale dans le temple de la science.

Déjà, à cette heure, le temps semble s'éloigner où positivisme et science étaient synonymes, comme le temps n'existe déjà plus où catholique et ignorant semblaient signifier la même chose.

Le positivisme, est-ce étonnant? n'a pas répondu à l'attente de ses innovateurs; il a trompé l'espoir qu'on avait fondé sur lui. Son rôle, qui n'en aura été et

n'en restera pas moins important dans l'étude des sciences naturelles, se circonscrit de plus en plus nettement et, dans certains domaines, il cède le pas aux investigations d'ordre non expérimental, aux spéculations de raison pure.

Le spiritualisme tend à reprendre aujourd'hui sa place légitime dans le monde scientifique.

Non, le savant chrétien, tout en gardant sa foi, ne doit pas craindre les évolutions de la pensée humaine. Loin de vouloir tuer les progrès de la science, il les souhaite avec ardeur, de toute la force de son âme et il ne négligera pas d'apporter sa pierre, en proportion des talents qui lui ont été dévolus par le Créateur, à la construction de l'édifice scientifique.

Et que craindrait-il de l'évolution de la science, celui qui porte nécessairement en lui la conviction que tout travail scientifique, conduit dans les voies de la vérité, ne peut aboutir qu'à la Vérité même, à Dieu, et servir de glorification, d'apologie à cette foi chrétienne, que ne peut infirmer la raison et qui réchauffe les cœurs?

Mais ce que redoute à juste titre le savant chrétien, c'est la demi-science qui quelquefois séduit et aveugle. Et ce qu'il désapprouve tout haut, avec l'illustre Pontife de l'Eglise, Léon XIII, c'est la tendance, qui n'est malheureusement encore que trop actuelle, de vouloir amoindrir l'éclat de ce beau foyer de raison, de ces suprêmes principes de vérité qui sont en nous, au profit exclusif de la science expérimentale, soi-disant positive; mais qui, au fond, si elle n'avait pas les vérités à priori pour base, est tout ce qu'il y a de moins positif, est bâtie sur un sable mouvant.

Certes le savant chrétien est le premier à admettre que l'*expérimentation objective a une valeur scientifique, qu'elle est le fondement nécessaire pour arriver à la vérité, qu'elle doit prévaloir comme méthode dans l'étude des sciences naturelles.* Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu.

Mais il n'admettra jamais que ses données sont toute la vérité, toute la science. Il trouvera toujours que la solution de bien des problèmes est inaccessible aux seuls sens externes et qu'il en est ainsi notamment du problème de la causalité première, de la nature et de l'origine de l'être, de la vie.

Il voudra toujours soumettre l'observation sensible au contrôle rigoureux de la raison et ne pourra admettre les conclusions expérimentales de l'observateur, même le plus réputé, qui seraient en contradiction avec les vérités à priori, n'exigeant pas, elles, d'expérimentation pour être démontrées et étant elles-mêmes la base de toute notion scientifique.

Le savant chrétien ne se fera jamais honte de confesser publiquement qu'il élèverait le plus haut et jugerait le plus digne de son admiration le savant qui, à l'heure actuelle, avec les qualités d'observation expérimentale, jetant tant de lustre sur le nom de plusieurs de nos naturalistes contemporains, cumulerait les hautes qualités d'observation interne, de conception abstraite d'un Aristote, d'un St-Thomas, d'un Newton, d'un Pascal....

C'est peut-être — l'histoire en jugera — une grande lacune, une grande erreur même, de nos temps modernes, que bien de nos intelligences d'élite consacrent toute leur ardeur à des travaux d'expérimentation positive, pour n'oublier et ne sacrifier que trop souvent les réflexions sérieuses, menées à tête reposée, les œuvres conçues dans les méditations laborieuses de plusieurs années, voire même de toute une vie.

(*A suivre*) Dr DE BUCK

LE MAUVAIS ŒIL

C'EST un fait acquis, sinon scientifiquement expliqué encore à l'heure actuelle, que les êtres humains ont entre eux certaines « attirances » et certaines « répugnances » qui se manifestent au dehors. Le langage courant leur attribue les noms de « sympathie » et d' « antipathie, » sans, d'ailleurs, toujours les prendre bien exactement dans leur sens propre.

La science a prouvé que, dans certains milieux, entre certains caractères, certains tempéraments, il s'établissait un courant indéfinissable, incompréhensible, tendant à rapprocher deux êtres, à les confondre parfois, à leur donner une seule volonté, et cela par la prédominance de l'un sur l'autre, par l'assujettissement du plus faible au plus fort, par une sorte de *confusion* juridique.

Faut-il croire qu'un état spécial soit indispensable à l'obtention de ce phénomène? Assurément non; et l'on peut affirmer que, dans le courant de la vie ordinaire, dans les relations de tous les jours, ces manifestations hypnotiques se produisent maintes fois, sinon toujours avec une grande intensité.

Quelle est la raison qui fait se rechercher deux êtres qui peut-être, avant ce jour, s'ignoraient tout-à-

fait? L'amour est-il autre chose qu'un magnétisme instinctif, ayant une cause que nous ignorons et qui pourrait bien être celle de Schopenhauer : *meditatio compositionis generationis futuræ, e quâ iterum pendent innumeræ generationes.* La volonté individuelle se transformerait alors et deviendrait la volonté de l'espèce.

L'amitié serait une association fatale. Les deux êtres attirés l'un à l'autre, s'unissent — non, comme on l'a dit, dans un égoïsme à deux — mais dans un double égoïsme. C'est une société où chacun voit un bénéfice à obtenir, bénéfice matériel ou moral; où chacun est poussé, peut-être malgré lui, par le soin instinctif et réflexe que nous avons de nos intérêts.

La même crainte de nous nuire à nous-mêmes nous éloigne d'individus que, sans les connaître, nous devinons hostiles.

Et c'est là, sans doute, la seule façon d'expliquer certains faits de notre vie sociale, qu'autrement nous ne pouvons comprendre, et sur lesquels notre imagination se laisse emporter aux suppositions les plus fantastiques et les plus folles.

Qu'on en juge par l'histoire suivante.

Il pleuvait, ce soir-là; et la petite ville que j'habitais alors, me paraissait encore plus morne et plus triste qu'à l'ordinaire. J'avais passé la journée à discuter, la plume en main, les théories singulières de Fichte et d'Hegel. Las d'un travail qui m'avait absorbé, et dont j'étais mécontent, j'errais un instant dans les rues, cherchant à me distraire un peu. Mais le temps, à la vérité, peu engageant, depuis la tombée de la nuit, avait fait rentrer les quelques promeneurs que je m'attendais à rencontrer, et les rares passants que je croisais avaient l'air si funèbres que je mettais tout mon soin à les éviter.

Finalement je pris le parti de me rendre à l' « Eldorado », le Café-concert de l'endroit, suprême ressource des ennuyés.

Là, encore, peu de monde : quelques étudiants pas même tapageurs, des femmes ternes et lasses. Je m'installai dans une loge où vint bientôt me rejoindre mon ami, le peintre Clément Dorchard.

Les chanteurs se succédaient, trop lentement, à mon gré, sur l'étroite scène. Je les voyais sans les entendre, ne pensant à rien, mais toujours comme préoccupé d'une idée fixe qui m'échappait, et sans parvenir à me distraire.

En entrant, j'avais remarqué tout auprès de moi, dans la loge de droite, un jeune homme seul, qui m'avait attentivement regardé et m'avait, je ne sais comment, laissé une très mauvaise impression.

Très blond, très fade d'apparence, il avait le profil nettement découpé, les traits un peu durs, le nez fortement arqué; il aurait pu passer auprès de nos aïeules pour un *lion* de la plus belle race. Seulement, ce qui m'avait troublé dès l'abord, c'était le regard étrange de ses grands yeux gris, un regard creux, vous embrassant tout entier, avec une étonnante fixité, et qui avait provoqué chez moi un réel malaise physique.

Depuis un moment, je lui avais franchement tourné le dos et j'avais l'air de m'intéresser beaucoup à la représentation; mais, en réalité, je pensais à lui, je *sentais* qu'il me regardait encore, et que j'étais horriblement gêné sous ce regard.

Pendant dix minutes son œil ne dut pas me quitter; ma souffrance commençait à devenir intolérable; j'en fis part à mon ami qui sourit, discrètement moqueur. J'arrêtai là mes confidences et tâchai de reprendre tout mon empire sur moi-même. Ce fut impossible. Je me vis *obligé* de penser à *lui*, de savoir qu'*il* était là et me fixait. Tout-à-coup, n'y tenant plus, et avec un

véritable effort sur moi-même, je sortis si brusquement que Clément, craignant une catastrophe quelconque, s'élança derrière moi.

Nous fîmes ensemble quelques pas dans les couloirs. Je contais à Dorchard ce qui s'était passé et lui dis mon désir de partir de suite, sans le revoir.

A peine nous étions dehors, que nous le vîmes à dix mètres de nous. Je tressaillis et m'appuyai sur le bras de mon compagnon, qui commençait à être très inquiet pour moi.

Une idée me vint alors — que je maudis pour le mal qu'elle m'a fait. Je voulus suivre cet homme, cet être que j'abhorrais, sans le connaître, dont la présence m'avait été odieuse jusqu'alors. Je voulais savoir où il allait; on eût dit que j'en étais jaloux.

Il s'élança sous la pluie. à grands pas, et nous à sa suite. Il ne nous avait pas vus, mais de temps en temps se retournait, comme s'il nous savait là. Il traversa la grande rue de la ville, et tourna bientôt sur le quai de la Venoge, qu'il côtoya longtemps. Il semblait se divertir à nous voir marcher.

Ma fièvre, loin de se calmer au grand air, augmentait d'intensité, et pour rien au monde en cet instant je n'eusse abandonné ma poursuite; je crois, d'ailleurs, que *je n'aurais pas pu le vouloir.*

Après vingt minutes de cette course, nous *le* vîmes traverser le Grand-Pont, qui relie les faubourgs à la ville. Arrivé dans le quartier Saint-Laurent, celui des loqueteux et des misérables, il disparut tout d'un coup au tournant d'une rue et nous ne pûmes le retrouver.

J'étais furieux contre lui et contre moi-même. Je le haïssais, mais je voulais savoir qui il était. Sans dire un mot à Clément, je rentrai, la tête congestionnée.

Je ne pensai qu'à lui toute la nuit, et, le lendemain, après deux heures de sommeil, il fut encore ma première pensée. J'étais calmé toutefois, et je souris

au souvenir de l'aventure de la veille; mais au fond de mon âme, je tremblais et j'*avais peur*.....

Je ne le revis plus. Huit jours après, je fus rappelé à Paris; et jamais depuis mon ennemi ne se rencontra sur ma route.

Mais parfois, dans les moments de trouble et de spleen, je le revois devant moi, avec son œil profond et méchant. Et malgré tout, quand même, j'ai, à certaines heures, un désir irréfléchi de le revoir; j'ai le pressentiment qu'il pense à moi, qu'il me veut du mal, et qu'un jour — que je redoute entre tous — je me retrouverai devant lui, devant l'*homme au mauvais œil.*

7 Janvier 1894 FERDINAND BUET

PROCESSION RUSTIQUE

A Félix Fénéon

Les blés superbement jaunes roulent des ondes
Où pétille, au soleil, de l'or incandescent.
Et les coquelicots à la lèvre de sang
Lancent au ciel le doux baiser des moissons blondes.

Le prêtre à blancs cheveux, qui porte l'ostensoir
Sous le dais éclatant marche, tête baissée.
La foule en blouse bleue est après lui massée ;
Devant lui des bambins balancent l'encensoir.

L'on prend, sur le coteau, le sentier qui serpente :
Parmi les liserons à la tige rampante,
Le jeune instituteur chapé marche en chausson,

Mêlant aux fausses voix sa voix fausse et hardie.
Mais, comme tous les cœurs chantent à l'unisson,
C'est — malgré tout — une adorable mélodie.

DANS L'ÉGLISE

Le clair soleil paraît. — Soudain, des pierreries
Semblent éclore à tout vitrail, comme des fleurs,
Et des rayons follets de toutes les couleurs
Voltigent sur les murs et sur les draperies.

Le blanc mat des piliers massifs, des galeries
Et des dalles s'éclaire, où, parmi les pâleurs,
Flambent des trèfles : bleus, roses.... — ensorceleurs !
Ce ne sont que bouquets de lumières fleuries.

Parfois je m'imagine, en l'église rêvant,
Que les esprits des chrétiens morts, qu'un léger vent
Matinal, comme un vol de sansonnets, apporte,

Dispersés dans la nef, chacun de son côté,
Perchent sur l'orgue, ou sur l'autel, ou sur la porte,
Pour chanter à mes yeux leurs hymnes de clarté!

STANISLAS DE GUAITA

GAND A TRAVERS LES AGES

TOUS les ans à peu près, dans quelque ville de Belgique, et plus spécialement des régions flamandes, s'organisent des cortèges historiques. Bruges, Anvers, Malines, Gand, Bruxelles, Tournai en ont offert dans ces derniers temps le spectacle. Et c'est là certes une des réjouissances les plus populaires de notre pays. Il fait beau voir à pareils jours les beffrois et les rues des vieilles cités flamandes pavoisés de nos sombres, mais si somptueuses couleurs nationales; voir la foule se déverser dès le matin aux gares du chemin de fer, aux embarcadères du fleuve et se répandre joyeusement dans toutes les artères de la ville, tandis que du haut des sveltes flèches gothiques s'échappent les accords harmonieux du carillon et, plus ou moins intenses sous le caprice de la brise, s'étendent doucement sur les pignons, les toits, les places et les rues des cités, comme un accompagnement mélodieux de la joie qui chante dans les cœurs.

Peu de fêtes sont plus populaires : l'amour inné de la race pour les couleurs vives et brillantes y trouve une ample satisfaction; peu de spectacles sont de nature à relever davantage le niveau artistique et intellectuel des masses : les meilleurs peintres, les meilleurs dessinateurs coopèrent à l'organisation des groupes, à la

reconstitution des costumes anciens, à la composition des chars; ils y trouvent l'occasion, à la fois, de manifester leur talent et de donner l'essor à leurs aspirations vers le beau. Et ce grand effort artistique n'est pas, comme dans les salons d'exposition, réservé à quelques privilégiés plus ou moins nombreux : pendant des heures, il est soumis à l'examen et à la critique des masses; il provoque souvent l'admiration et parfois aussi, il faut bien le dire, des déceptions. Car, si l'on fait abstraction de l'excessif amour du populaire, du populaire flamand surtout, pour le bariolage, le clinquant et le tape-à-l'œil, on doit avouer que le peuple compare, apprécie et juge, et que ses jugements ne manquent généralement pas de justesse. D'autre part le sujet choisi est tiré de l'histoire : c'est tantôt, comme naguère à Bruges, la vie de Saint Charles-le-Bon, comte de Flandre, ou l'apothéose de Breydel et de Coninck, les populaires héros de la Bataille des Eperons d'or; tantôt l'étalage de tous les luxes, de toutes les splendeurs que réunissait au XVI^e^ siècle un concours de Chambres de Rhétorique ouvert à Anvers; c'est encore cet inoubliable cortège de Bruxelles, qui, à l'occasion du cinquantenaire de l'indépendance belge, retraçait en 1880 tous les fastes de notre histoire nationale. N'est-il pas d'évidence dès lors que ces spectacles grandioses parlent à l'imagination et à l'âme en même temps qu'aux yeux; qu'ils réveillent dans les cœurs belges le patriotisme un peu endormi dans les délices de Capoue, sous la berceuse influence de l'air mille fois répété des soixante ans d'inaltérables paix et prospérité?

Gand à travers les âges : tel est le sujet de la cavalcade qui s'est déroulée le mois dernier dans les rues de notre ville; sujet grandiose, car c'est toute l'histoire des Flandres que comprend celle de son antique capitale.

Entreprendre groupe par groupe l'examen de ce long défilé serait chose fastidieuse, qui ne se dégagerait qu'à grand' peine des allures d'un programme, d'un compte rendu de chronique quotidienne ou d'une réclame à autant la ligne. Trois points arrêteront notre attention : les groupes, les chars, la musique.

La musique : dans toute la longue file du cortège, se trouvent répartis deci delà quelques groupes de musiciens. Ils exécutent des airs et des sonneries du temps auquel ils sont censés appartenir. Pour les premières périodes, force a été naturellement d'accorder quelque chose à l'imagination et de composer des airs de fantaisie, en tenant compte des instruments de l'époque et du développement acquis par l'art musical. Mais, pour les temps quelque peu plus rapprochés, tel que déjà le XV^{e} siècle, on a pu exécuter, avec une fidélité presque complète, des chansons populaires, des airs de circonstance retrouvés dans les manuscrits ou conservés par la tradition. Il faut rendre hommage ici au talent de M. Fl. van Duyse, auquel revient pour beaucoup la réussite de la partie musicale. Plusieurs répétitions publiques, données dans une salle de concert, ont attiré un auditoire considérable et ont obtenu un éclatant succès.

Lors du défilé dans les rues, les musiciens n'ont pas suffisamment prodigué les flots d'harmonie : la fatigue d'un long parcours leur serait d'ailleurs une excuse bien admissible. D'autre part, certains morceaux ne parvenaient guère à dominer le vague bourdonnement d'une foule quelque peu agitée. A tous les points de vue, les auditeurs des répétitions ont seuls pu apprécier convenablement cet effort artistique.

Quant aux chars, nous ne pourrions, à la vérité, leur prodiguer des éloges aussi complets. Quoique brillante, c'est, nous a-t-il paru, la partie faible du cortège eu égard à son magnifique ensemble. Il est toutefois des chars

qui sont à l'abri de toute critique et produisaient le plus bel effet : citons en premier lieu celui du Baptême de Charles-Quint, de M.M. G. Ladon et S. Mortier, avec au centre un gracieux édicule gothique, sous lequel se groupent l'évêque officiant, les parrains, les marraines, l'impérial enfant; à l'avant-plan, un peu plus bas, un orgue entouré de chantres : harmonie parfaite du dessin et des couleurs. Très réussis également le char d'Albert et d'Isabelle, par M. Heins, celui de Léopold I et Léopold II par M.M. Bekaert et Leroy. Le char des Installations maritimes est un peu mesquin; un chroniqueur malicieux a cru reconnaître dans ce simulacre de navire une reproduction des antiques barges, qui depuis un siècle font le service du coche d'eau entre Bruges et Gand : c'est mettre l'histoire où elle n'est pas. Et pourquoi en Anglais ce nom « City of Ghent »? Au risque de nous voir taxé d'excessif flamingantisme, nous pensons qu'un nom flamand eût été mieux en situation pour symboliser la récente prospérité maritime de Gand. Reste à parler du char de l'Horticulture : Gand, la ville des fleurs, devait triompher ici; la conception, de M.M. Bekaert et Leroy nous a paru excellente, mais l'ardeur du soleil faisant son œuvre, surtout lors de la première sortie de la cavalcade, il n'y avait de pleinement épanouies que les bouquetières groupées autour du massif central.

Néanmoins, ainsi que nous le disions à l'instant, ce n'est pas par ses chars que « Gand à travers les âges » a surtout brillé : parmi ceux de pur symbolisme surtout, plusieurs n'ont pas produit tout l'effet désiré.

Le côté désagréable d'un travail de critique, c'est de ne pouvoir à tous et uniformément distribuer des éloges et des félicitations. Aussi est-ce une satisfaction d'aborder la troisième partie de notre examen : les groupes.

Ici, on peut le dire, succès absolu. C'est chose merveilleuse et dont il faut vivement féliciter le comité organisateur, que cette quasi-perfection, quand on con-

sidère le peu de temps endéans lequel il lui a fallu tout créer : réunir les fonds, ébranler l'apathie des sociétés, décider les groupes, déterminer leur ordonnance, dessiner les costumes conformément aux exigences de la chronologie et de l'art; et pourtant à peine a-t-on pu trouver à chicaner sur la couleur du costume d'un Napoléon consul ou empereur.

Nous n'avons, grâce à Dieu! pas à décerner de prix et à déterminer un rang de mérite : la chose offrirait ici des difficultés toutes spéciales à raison de la diversité des époques représentées. A se placer au point de vue du seul effet décoratif, il est d'évidence que les somptueuses modes espagnoles des XVI^e^ et XVII^e^ siècles entraîneront les préférences; s'il faut au contraire envisager la vérité historique des reproductions, ici encore il est bien malaisé de ne pas laisser entamer l'impartialité de son jugement par une sévérité plus grande à l'égard de ces phases de la mode dont la peinture et la gravure ont davantage vulgarisé les caractéristiques : telle l'époque Louis XV, par exemple. Jugeant en meilleure connaissance de cause, si le mérite de l'exactitude historique se constate plus aisément, plus grand aussi est le risque de se sentir choqué des moindres inexactitudes.

C'est à raison de cette double cause que nos préférences vont au grand groupe figurant la réception du roi d'Angleterre par Jacques d'Artevelde : l'ordonnance en est fort belle : l'étendard de Gand, les étendards d'Angleterre, de Hainaut et de Brabant; des pages à pied et à cheval précédant Artevelde, le roi et la reine d'Angleterre; le duc de Brabant, le comte de Hollande et de Hainaut, les notables de Gand, les seigneurs de la suite, enfin la reproduction de dons divers offerts par la ville à son hôte royal : des pièces d'étoffe, des tonneaux de vin, quatre grands brochets, des bœufs dignes d'un concours agricole, le tout reconstitué

d'après des documents authentiques. Ce n'est pas seulement par la variété que se distingue ce groupe, œuvre de MM. Bekaert et Geens; il a aussi l'incontestable mérite de la fidélité des costumes et de l'élégance de leur dessin.

En citant ici pour la seconde fois le nom de M. Bekaert, ce nous est un plaisir et un honneur de rendre hommage à un de nos collaborateurs. Non content de s'occuper des chars et des groupes, M. Bekaert, comme secrétaire du cortège, a prodigué sans mesure son temps et son talent à un immense travail d'organisation et à une infinité de détails absorbants et fastidieux; aussi est-ce à lui que revient pour une grande part le brillant succès définitif.

De nombreuses préférences vont à la Gilde de Saint Michel : loin de vouloir contester l'effet qu'elle a produit, nous félicitons vivement M. Heins du légitime succès qu'elle lui a conquis, mais nous pensons que la somptuosité et le caractère décoratif des costumes de l'époque espagnole ont contribué à flatter le public.

Une raison inverse a enlevé une partie de son succès au Chapitre de la Toison d'or : lié à un costume connu dans ses moindres détails, aucune part n'a été laissée ici à la fantaisie de l'artiste, et les quinze chevaliers aux manteaux rouges, montés sur des chevaux caparaçonnés de bleu, ont paru très riches sans doute, mais un peu sombres et un peu uniformes : en réduisant le nombre des chevaliers et en augmentant celui des pages et servants d'armes, l'ensemble eût plu davantage par sa variété.

Que ne nous faudrait-il pas citer encore dans cette catégorie? Les Croisés, la nombreuse armée flamande, sous le commandement de Jean Borluut, en marche vers le champ de bataille des Eperons d'or, les « Violieren » d'Anvers, revêtus de leur sobre et riche costume de velours noir rehaussé de lilas; Marie de Bourgogne

et sa somptueuse suite; la musique des Keizerlicks, les Hussards et les Dragons de la République. Une mention spéciale cependant pour les groupes des diverses industries, et particulièrement de l'industrie linière Ce dernier avait une originalité et une fraîcheur remarquables; il symbolisait heureusement dans ses diverses phases la culture du lin, la récolte, le filage et le tissage.

Les cartels des diverses industries, dus à MM. Hoorenbant et Dewitte, avaient un bon cachet artistique.

Tel est, déjà bien fastidieux peut-être pour le lecteur, le résumé des observations de détail que nous a suggérées « Gand à travers les âges ». Nous ne pensons pas avoir dissimulé l'enthousiasme qu'a suscité cette généreuse entreprise, et la très vive satisfaction artistique qu'elle nous a procurée. S'il nous a fallu consacrer une certaine place aux critiques, c'est pour ne pas nous répéter trop souvent dans nos éloges.

Avant de terminer, qu'il nous soit permis encore de regretter que les groupes n'aient pas marché en masses plus compactes. Le cortège comprenait une douzaine de chars et plus de douze cents personnes : ce n'est donc pas par défaut de nombre que de-ci de-là les figurants paraissaient s'égrainer un peu maigrement, passant, si l'on peut ainsi exagérer, à la file indienne entre deux cohues de public, très imparfaitement tenues à distance respectueuse.

Nous exprimerions aussi un desideratum au point de l'instruction populaire. Pour les personnes instruites de la chronologie et de l'histoire, il était déjà bien malaisé de reconnaître les sujets représentés : par endroits une marche trop serrée faisait prendre pour la queue d'un groupe ce qui constituait la tête du suivant : nous eussions désiré plus de cohésion dans chaque sujet, un point à la ligne et un blanc pour finir chacun d'eux.

Peut-être même un en-tête, sous forme de cartel artistique, renseignant l'objet représenté, eût-il remplacé avantageusement les catalogues à feuilleter dans la foule.

Un mot encore au sujet d'un reproche que nous avons entendu formuler. « Gand à travers les Ages » : le sujet a paru un peu banal à quelques-uns par la manière dont il a été traité. Tout en louant le détail, ils regrettaient de ne pas voir représenter quelques émotions populaires au temps des communiers, quelques châtiments infligés par un duc de Bourgogne ou un Charles-Quint, quelques hérétiques brûlés conformément aux Placards, quelques exploits des soudards de Louis XV, quelques sacristineries de Joseph II, quelques sacrifices à la déesse Raison, quelques sans-culottes braillant la Marseillaise, quelques vexations du régime hollandais et peut-être même quelques grandes manifestations des censitaires périodes électorales, quelque petit sept Septembre local, et quelque grève plus ou moins paisible : ils regrettaient le caractère serein de cette imposante manifestation d'art ; ils auraient préféré des emblèmes de haine, des appels à la colère, des excitations aux passions basses. Le comité de « Gand à travers les âges » a cru avec raison que le passé de notre ville renfermait assez de nobles pages, pour en taire les hideurs.

Si « Gand à travers les âges » a paru à de rares mécontents manquer d'un souffle de passion, c'est sans doute que, fascinés par les mesquineries de parti, ils ont oublié les gloires de notre histoire, gloires éminemment élevées au-dessus de nos petites querelles quotidiennes ; qu'ils ont oublié les prodiges d'héroïsme et de grandeur dont tous nous pouvons en commun nous enorgueillir, et dans lesquels nous devons chercher les sources de notre amour pour notre patrie flamande et belge : la cavalcade de Gand était faite avec assez de largeur de vue pour le leur rappeler.

MICHEL DE HAERNE

VERRES DE COULEUR

AU pensionnat déjà on l'avait surnommée « l'insupportable ».

Elle était orpheline. Son père, gentilhomme campagnard, lui avait laissé en mourant une fortune convenable. Un vieil ami, avocat grognon, avait géré cette fortune, le même aussi avait surveillé l'éducation de la jeune fille, l'avait mise en pension, et lorsqu'elle avait eu vingt ans, lui avait remis ses comptes en parfait ordre.

La fortune de la jeune fille se composait de trois fermes avec bois et champs, louées un très bon prix, en plus d'un château entouré d'un grand parc, le tout en aussi bon état qu'au lendemain de la mort du châtelain.

Elle était fille unique et très enfant gâté.

Foncièrement bonne, sa première éducation avait fait d'elle « l'Insupportable », comme l'avaient baptisée ses petites camarades. Le jour de son arrivée au pensionnat, on jouait à un jeu de société. De suite elle avait voulu être la première et, comme ses compagnes lui refusaient ce plaisir, elle était allée s'asseoir dans un coin, à la main un livre par dessus les marges duquel elle observait rageuse ses camarades qui continuaient à s'amuser.

Ce premier début décida de sa vie au pensionnat. Elle se fit à la solitude.

Ses maîtresses pourtant étaient très contentes de son travail. Elle comprenait aisément et avait une excellente mémoire.

Et, ma'gré qu'elle fût insupportable et mal élevée, on la citait parmi les meilleures élèves.

Personne ne regretta son départ. Le vieil avocat vint la prendre dans une antique berline, brusqua la cérémonie des adieux, et la conduisit chez elle. « Vous voici maîtresse de votre main et de votre fortune, mademoiselle Ida », lui dit-il, lorsqu'après cinq heures de route, il vit émerger le toit du château, tout brillant au-dessus des hêtres ombreux et des blancs tilleuls du parc.

Le vieux bonhomme avait compté sur l'émotion que la jeune fille ressentirait à la vue de sa maison paternelle, et avait choisi ce moment pour placer son discours.

Mais combien il se trompait !

Très ironique, elle sourit un peu et garda le silence.

L'avocat pensait que sous son apparente gaîté se cachait un grand trouble, que d'une vie nouvelle naîtraient pour elle des sentiments nouveaux. Mais encore une fois il faisait erreur. Il put s'en convaincre lorsqu'après avoir fait avec elle le tour du château, il la conduisit dans la chambre à coucher de ses parents où des portraits évoquaient leur souvenir.

Elle n'eut pas la moindre émotion. Tranquillement elle continua sa promenade, écouta les explications de son tuteur, et reçut tous ses avis avec la plus parfaite indifférence.

Encore pendant le diner il essaya de réveiller en elle des souvenirs du passé. Vains efforts. Ou bien elle ne répondait pas, ou bien elle l'arrêtait net, lui faisait

perdre, d'une remarque laconique, le fil de son discours, sans qu'il pût ensuite le renouer.

Après le diner, il lui remit ses comptes de tutelle, puis prit congé d'elle : et, quoique largement récompensé, il partit mécontent. La jeune fille, pensait-il, aurait pu avoir un peu plus de respect pour un vieil ami de son père. Elle aurait pu lui dire quelques mots aimables, l'inviter à revenir. . . . et pourtant Ida n'était ni méchante ni sans cœur. Elle était seulement « l'insupportable ».

Pour elle, maintenant, commençait une vie libre, c'est vrai, mais d'une indicible monotonie. Du matin au soir elle lisait, jouait du piano et parcourait le parc en tous sens, presque toujours seule, bien rarement accompagnée de sa vieille bonne.

Peu à peu elle tomba à l'hypocondrie et le pessimisme, vers lequel elle avait toujours incliné, la prit entière. Non pas un pessimisme sombre et destructeur, mais une sorte d'indifférence glaciale pour tout. Il lui semblait être de trop en ce monde, et pour elle aussi le monde était de trop.

Elle passait l'hiver en ville, fréquentait les concerts, et faisait tous les jours des promenades en voiture. Tout cela pourtant ne l'égayait pas, et sans être d'humeur morose, elle restait calme, froide, indifférente.

Une voix étrangère rompit soudain le monologue de son existence.

C'était presque de l'amour qui la pénétra, malgré la lutte de son être virginal contre ce sentiment nouveau.

Et voici comment cela se produisit :

En visitant une exposition de peinture elle s'arrêta devant un petit paysage : un pré, avec pour dernier plan, un rideau de bouleaux, sous un ciel de plomb. Il y avait de l'air dans ce tableau, elle eut l'impression de le respirer, cet air empoisonné, de le respirer à pleins poumons. Du tableau se dégageait une profonde tristesse, un incommensurable désespoir.

Elle acheta la toile, ce qui lui fit faire la connaissance du peintre. C'était un jeune inconnu, très fier dans sa pauvreté, et dont l'abord froid l'attira, tout en lui faisant peur. Elle avait eu l'idée de payer pour le paysage le double du prix demandé, mais, comme elle ne voulait pas obliger le peintre à de la reconnaissance, elle renonça à son projet ... et peut-être aussi craignit-elle un refus.

Elle devinait le caractère du jeune homme, en le mesurant à sa propre sauvagerie. Le hasard avait amené le peintre au secrétariat de l'exposition où elle alla payer la toile : un employé bavard crut devoir faire la présentation. Saluts froids de part et d'autre..... quelques paroles insignifiantes..... et puis ils ne se rencontrèrent plus en ville. L'été revenu, la jeune fille retourna à son château et reprit la vie monotone qui lui était devenue chère par ses lectures, son piano et ses promenades à travers le parc.

Dans une des parties les plus sauvages du bois, elle rencontra un jour le peintre. A califourchon sur un tronc d'arbre, il peignait un groupe d'arbres parmi lesquels se jouait un rayon de soleil. Dans le rayon voltigeait un essaim de mouches et de moucherons.

Le peintre ne leva pas la tête tout de suite. Il était habitué, lorsqu'il peignait dehors, à ce que l'on vînt regarder sa peinture par dessus son épaule.

Elle voulait se retirer, mais il était trop tard. Le peintre levait justement les yeux, et ils se regardèrent comme des gens qui se voient pour la première fois.

« Pourquoi me poursuivez-vous jusqu'ici? »

« Moi, vous poursuivre, » répliqua-t-il, « je n'y ai jamais songé, je parcours le pays en faisant des tableaux. »

« Le parc est entouré d'une haie. »

« Je l'ai franchie. »

« Que cherchez-vous ici? »

« Vous voyez bien, je peins, et même je vous prie

de ne pas m'interrompre dans mon travail. Le soleil ne s'arrête pas comme nous. Voyez, l'essaim de moucherons, pendant que nous bavardions, s'est sensiblement porté à droite. »

Et, comme si elle n'avait pas été là, il se remit à l'ouvrage.

Que devait-elle faire?

Elle voulut s'en aller sans le saluer, mais un sentiment inconnu la clouait sur place. Des centaines de pensées traversaient son cerveau. Deux seulement se précisèrent. « Est-ce parce que j'ai acheté son tableau qu'il se croit le droit de venir me poursuivre jusqu'ici... ou bien est-ce le hasard, un simple hasard qui l'a amené? »

Et, pendant qu'indécise elle ne bougeait pas, il continuait sa peinture. Tout d'un coup il se leva, contempla son esquisse et, se tournant vers la jeune fille avec un sourire :

« Je ne veux pas dépouiller votre parc de son plus joli coin, permettez-moi, je vous prie, de vous rendre ce qui vous appartient. » Et il désignait l'esquisse.

Elle voulut décliner l'offre.

Lui cependant mettait encore quelques dernières touches à son étude, la plaça entre deux branches à portée de sa main, rangea ses affaires, et, après un salut quelque peu ironique, sauta par dessus la palissade.

« Monsieur... écoutez... un mot seulement, je vous prie. »

La tête bouclée du peintre émergea de l'autre côté de la clôture.

« Vous désirez? »

« Causer avec vous. »

« Ici? »

« Oui, ici. »

« Par dessus la haie? »

« Oui, monsieur. »

Ils étaient tout près l'un de l'autre, la palissade seule les séparait.

En elle un flot de sensations nouvelles s'agitait. Lui, visiblement très calme, observait avec attention chacun de ses mouvements.

Elle renoua conversation, s'informa de ce qui se passait dans le monde des arts, parla de choses indifférentes, et puis ils causèrent de nouveau d'art et cela très sérieusement.

Les connaissances d'esthétique et de technique de la peinture que possédait la jeune fille étonnèrent le peintre.

Ils passèrent en revue les vieux maîtres, les écoles, les tendances, le goût, le monde, et furent d'accord sur la valeur des éternels chefs-d'œuvre. Le peintre s'échauffait, la joie faisait briller ses yeux noirs. Dans cette jeune fille, il découvrait la femme extraordinaire qu'il n'avait pas osé concevoir même en rêve...

La figure d'Ida s'assombrit, un masque d'ironie couvrait son joli visage.

« C'est très beau ce que nous disons là. Mais convenez-en, trouvez-vous que tout cela serve ou mène à quelque chose? »

« L'art se passe de cette question, » répondit-il tranquillement. « Ne suffit-il pas qu'au moment où nous produisons, nous vivions la vraie vie? Que faut-il de plus? Et non seulement nous vivons en créant, mais encore nous jouissons de notre travail. Ne trouvez-vous pas la satisfaction... suffisante? »

« Non, ce sont des illusions. Vous autres, artistes, vous vous enivrez d'elles. Mais après les illusions reste le néant, comme après tout du reste. Oh! tout cela ne vaut pas la peine de vivre. »

« Et quoi faire alors? » demanda-t-il avec un sourire où se mélangeaient de la bonté, de l'admiration et un peu de moquerie.

« Si je le savais, je ne vous aurais pas retenu, » dit-elle en haussant les épaules. « J'en suis au regret. Excusez-moi, je vous prie. »

« Mais vous garderez mon esquisse? »

« Si cela vous fait plaisir. Mais, dites-moi, sans phrases, l'art suffit-il à remplir votre vie entière? »

« Certainement, sans cela je ne serais pas un artiste, mais un dilettante, » dit-il avec une forte nuance de dédain et de mépris.

« L'art peut-il à ce point occuper notre esprit, que vous ne sentiez pas le vide, le désespoir qui s'agitent dans ce monde dont nous sommes les esclaves? »

« J'en conviens, quelquefois de telles pensées m'effleurent aussi; ne sommes-nous point du même siècle? Mais je sais réagir. »

« Comment? »

Les paroles de la jeune fille étaient impérieuses, tout son être pourtant semblait suspendu aux lèvres du peintre.

« Je peins, répliqua-t-il tranquillement, la nature est mon meilleur aide. Je peins des paysages désolés, désespérés, je peins la mélancolie de la nature, le deuil qui nous enserre, et que l'homme ne sent et n'exprime que pour son malheur. Par mon travail je me rachète et me délivre. Je poursuis l'ennui, le vide, l'épouvante des sites et je terrasse ainsi l'ennui, le vide, l'épouvante de mon propre être. »

« Alors vous pouvez être heureux.... et à moi que me reste-t-il à faire? » dit-elle tout abattue.

Il se tut et baissa la tête... Dans le sable du chemin, quelque chose luisait au soleil : c'étaient des verres de couleur. Qui sait d'où ils venaient, qui les avait apportés là?

Le peintre en ramassa quelques-uns et regarda le paysage à travers leurs couleurs. A ce même moment des nuages voilèrent le soleil, et toute la contrée s'assombrit.

« Voyez, » dit-il, toujours regardant par le verre, « voyez donc dans quelle magique lumière m'apparaît le paysage. C'est faux ce tableau, c'est artificiel, mais cela parle à l'imagination.

« Votre parc est une contrée fantastique; quel éclairage! quel fond étrange derrière ces arbres! A travers ce verre tout est rose, à travers celui-ci tout est bleu. C'est un monde de cristaux et d'opales, bizarre, mais enchanteur. Cela me remplace, du moins en partie, le soleil jusqu'à ce qu'il reparaisse. Regardez, vous aussi, par un de ces verres, vous verrez des merveilles. »

Il lui tendit un des éclats bleus par dessus la palissade, elle ne le prit pas, et lui, sans remarquer le refus de la jeune fille, continua très à l'aise :

« Oui, c'est l'art, il remplit pour nous le vide de l'existence, et nous transporte légers au-dessus des misères de la vie. L'art ou l'amour. Nous avons besoin de l'un de ces soutiens, ou bien c'est la folie qui nous prend. L'art, c'est le verre bleu, l'amour le rose. On voit le monde éclairé par l'une ou l'autre de ces couleurs. Choisissez! ou mieux encore prenez les deux et vous vous en trouverez bien. Ce n'est que des illusions, c'est vrai, comme vous le prétendez, mais tout n'est-il pas illusion? Le sentiment du bien-être, de la misère, de la vie, de la mort, le rêve, la réalité..... Gardez ma pochade en souvenir, et permettez-moi d'emporter ces verres de couleurs. Adieu. »

Sans parler elle lui tendit par dessus la haie une main qui tremblait un peu; violemment elle se dégagea.

Il disparut dans le fossé derrière la haie, et elle resta pensive devant l'esquisse — un coin d'aulnes à travers lesquels un rayon de soleil baignait un essaim d'éphémères et de moucherons.

Ils ne se revirent jamais.

Sur la plage d'Ostende, dans une grande chaise

d'osier, une vieille dame est assise. Elle a environ soixante-dix ans. Les mains ridées retiennent une couverture de velours qui enveloppe entièrement la vieille dame.

Elle regarde les joyeuses allées et venues des baigneurs, au delà la mer, puis l'horizon immense.

C'est presque la fin de la saison, la journée pourtant est très chaude.

De loin arrivent des échos de musique, des rires éclatent, et aux conversations se mêle le murmure silencieux de la mer qui aujourd'hui soupire comme en rêve.

La vieille dame regarde au loin. Son visage porte la trace de grandes fatigues. Tout à coup elle aperçoit sur le sable jaune, à ses pieds, un objet brillant, des éclats de verres de couleur.

Pourquoi la vieille dame tressaille-t-elle, pourquoi étend-elle, vers les couleurs une main tremblante et amaigrie?

Elle ramasse dans le sable quelques-uns des éclats bleus et roses, elle regarde à travers eux la mer toute pailletée du chaud soleil de fin d'été. Quel tableau enchanteur! quelles splendides couleurs sur la mer!

Et de grosses larmes roulent à travers les doigts plissés de la vieille dame, sur sa figure toute ridée, et les lèvres de « l'insupportable » murmurent en un profond soupir :

« Oui, il avait raison! »

JAROSLAV VRCHLICKY

traduction du Prince BOJIDAR KARAGEORGEVITCH

« LES PARTIS ET LES ÉLECTIONS PROCHAINES »

DE M. WOESTE.

CHACUN s'attendait à voir M. Woeste formuler son plan de campagne en vue des élections prochaines. A cette attente se mêlait un sentiment d'angoisse.

Nous avons tous pour l'éminent Ministre d'État les sentiments qu'imposent son admirable talent, sa prodigieuse activité, ses services rendus au pays et à la cause catholique. Sa physionomie nous apparaît toujours, comme il y a dix ans, nimbée du souvenir des souffrances que nous endurâmes tous quand, avec Jacobs, il tomba du pouvoir pour avoir réalisé, d'une action énergique, les vœux principaux du programme de 1884.

Mais il ne peut échapper à personne qu'un glissement s'est opéré, séparant de plus en plus M. Woeste du gros de l'armée catholique. Il est visible que nous allons dans une voie, M. Woeste dans une autre.

Ce sera assurément pour la postérité une « énigme » que cette séparation. C'est une énigme plus indéchiffrable pour la génération présente qui n'en aperçoit ni les causes ni les facteurs, qui ne par-

vient point, au plus fort des divergences, à en saisir la raison.

L'impression en est un douloureux étonnement : douleur de jour en jour plus vive et plus poignante, étonnement chaque jour grandissant en présence de la grandissante conviction que le phénomène reste mystérieux dans ses manifestations imprécises et son étiologie insaisissable.

On attendait la parole de l'homme d'Etat.

Cette parole allait-elle montrer une évolution dans son chef, semblable à celle qui nous avait emportés, tous? le rapprochement allait-il se faire, peut-être la conjonction ?

Ou cette parole allait-elle nous percer l'intelligence d'un trait de lumière, nous montrant que nous nous égarions en des voies dangereuses, nous faisant rejoindre le groupe que dirige l'éminent représentant d'Alost?

Allait-elle, d'une manière ou de l'autre, rétablir l'harmonie, par un clair énoncé de la situation et de ses nécessités? Nous en avions l'espérance et nous en formions le souhait. Il est un universel besoin d'unité : il est un universel besoin d'union. Il nous tardait de voir se résoudre les brumes en l'obscurité desquelles la division s'était faite. Il nous tardait de voir en quelles voies divergentes nous nous étions engagés, de reconnaître la bonne route et d'y marcher désormais tous, allègrement, du même pas.

Mais, s'il devait se faire que cette parole, au lieu de la lumière désirée, au lieu de la nette et précise indication des idées sur lesquelles on avait différé et de celles sur lesquelles on pouvait s'unir, n'apportât que l'affirmation d'une division persistante, avec le refus d'examiner, avec l'autoritaire injonction de suivre, sans une raison donnée, sans une explication, sans rien qui permît à nos consciences de

reconnaître que la vérité était là où l'on nous ordonnerait d'aller.... oh! lors, cette parole aurait un triste retentissement!

M. Woeste a parlé.

Hélas! comme l'espérance est déçue et comme l'angoisse est justifiée! La division est consommée. Mais pourquoi? Sur quel fond d'idées? On ne le sait.

Il court, dans tout l'article, une idée générale, comme si les catholiques étaient partagés sur l'intelligence de tout ce qui préoccupe dans la situation du jour. On dirait qu'au sentiment de M. Woeste, lui et les siens seraient dominés par la préoccupation des intérêts religieux, que les autres, plus ou moins inconscients, mettraient les intérêts religieux au second plan, s'aventureraient dans les nouveautés téméraires, tomberaient dans la démocratie aveugle et, sottement, feraient la cour au socialisme.

Mais comme tout cela est vague! comme tout cela est nébuleux! Comme il est impossible de discerner où commencerait notre erreur, en quelles lignes se projetteraient et la voie du bien et celle que, dans notre aberration, M. Woeste nous reproche de suivre!

En un seul point M. Woeste est précis, en un point si accessoire qu'à son avis il ne vaut pas la peine qu'on y songe : la Représentation proportionnelle, question nouvelle, inventée par des *fauteurs de discorde!*

De celle-là M. Woeste défend qu'on parle. « Arrière! » s'écrie-t-il. Et tout est dit! Il affirme que, lors des discussions parlementaires, les partisans de la R. P. ont été impuissants à la défendre contre les critiques portant sur les inconvénients pratiques qu'elle entraînerait infailliblement.

Le pays se souvient de ces discussions. Il sait comme superbement M. Beernaert a mis en pièces les objections risquées, en fin de compte, quand il n'y eut plus moyen de fuir le débat!

Et maintenant?

Pas un argument, pas une objection. Rien. Une nouvelle demande d'ajournement.

Quand une cause a un avocat comme M. Woeste, quelle doit être sa faiblesse intrinsèque, si son défenseur ne sort point des fins de non recevoir!

Tout l'article se résume, en effet, en une fin de non recevoir contre la R. P. : « Nous n'en voulons pas, de la R. P. Dès lors c'est être fauteurs de discorde de soulever cette question. *Si quis dixerit... anathema sit!* ... Arrière! »

L'anathème est léger à porter. Une bonne raison eût pu nous toucher.

L'anathème? A procédurier, procédure. M. Woeste nous permettra un déclinatoire d'incompétence.

Au point de vue de la compétence religieuse, l'éminent ministre d'Etat nous pardonnera d'avoir la conscience en repos. J'avoue que, pour ma part, je n'éprouve pas le moindre scrupule à être *fauteur de discorde* avec les Evêques. Si je ne me trompe, M. Woeste a affirmé qu'en Belgique, les Evêques ne sont pas unanimes : un seul est de l'avis de M. Woeste; malheureusement... il est mort.

Au point de vue de la compétence politique, nous trouvons du côté proportionnaliste un peu plus que « quelques théoriciens et une couple de journaux ». Nous n'ignorons pas qu'un ministère est chose sans importance : on le renverse par un vote de sections. Les Représentants qui votent la R. P.

n'obéissent évidemment qu'à des préoccupations mesquines. Le corps professoral de l'Université de Louvain signe des pétitions pour ne pas déplaire à son Recteur. Le Recteur et le Vice-Recteur mettent ces pétitions en circulation pour être bien en cour chez le Cardinal. Les professeurs catholiques des universités de Gand et de Liége ne comptent pas : c'est tout juste. Les magistrats, les avocats, les notaires, les médecins, les ingénieurs?... — Petites cervelles! — Les associations catholiques de Bruxelles, de Gand, de Liége, de Charleroi, de Verviers? — Des brouillons! — La ligue démocratique? — Elle n'obéit pas à son Président. Tout ce monde-là reçoit des mots d'ordre. Cardinaux, évêques, curés, vicaires, sacristains, professeurs, magistrats, avocats, notaires, médecins, ingénieurs ; nobles, bourgeois, ouvriers : tous pantins de M. *On.*

Une bonne raison?

Procès-verbal de carence sur toute la ligne.

Suivons.

M. Woeste démontre que les « trois partis anticléricaux » s'uniront contre le cléricalisme, c'est-à-dire contre le catholicisme; que l'union anticléricale se fera par des concessions du libéralisme au socialisme.

M. Woeste appelle ensuite l'attention sur ce que le désir du bien-être dans les classes ouvrières fait apparaître le péril révolutionnaire. Il n'est pas tranquille au sujet des campagnes : « Pendant longtemps, elles (les populations agricoles) ont vécu durement, sobrement, vivifiées physiquement par le grand air, moralement par les pensées salutaires que le spectacle du ciel et de la nature leur apportait. » (Nous ne pouvons pas ne pas admirer cette alimen-

tation éthérée!). « Mais voici que les intérêts terrestres sont venus leur tenir des propos engageants. Le sol, leur dit-on, est fécondé par vos sueurs; d'autres profitent de votre labeur, vous, pas; tout cela doit changer; il faut désormais que vous soyez mieux payés, et vous ne le serez que grâce à un changement social. Sans doute, le bon sens, les vieilles mœurs, l'esprit religieux des cultivateurs forment un fonds de résistance à ces tentations; mais qui dira que celles-ci ne laissent aucune trace, et qu'à la faveur d'une de ces tempêtes qui périodiquement assaillent l'humanité ou de l'esprit de vertige qui parfois s'empare d'elle, elles ne puissent pas réussir à mobiliser leurs victimes contre l'ordre social. »

Péril religieux, péril social.

Comment conjurer l'un et l'autre?

Telle eût été la question digne de tenter l'éminent écrivain.

Il y a des partis. Mais il y a aussi des hommes.

Il y a cette immense foule appelée par la constitution nouvelle à la vie politique. Où ira-t-elle? Ira-t-elle à gauche ou à droite, dans un de ces deux partis, l'un catholique, l'autre... nécessairement anticatholique et dérivant vers le socialisme? Et qu'y a-t-il à faire pour qu'elle ne devienne ni irréligieuse ni socialiste?

Nous pensons, nous, que le parti catholique doit suivre la marche qu'il a suivie depuis de longues années, poursuivre son évolution.

Nous connaissons beaucoup de libéraux qui ne sont ni antireligieux, ni irréligieux.

Ils éprouvent un regret très sincère à voir leur parti rouler sur la pente anticatholique.

Comment sont-ils entrés dans ce parti? Pour un grand nombre, parce que le parti catholique, au début

de ce siècle, avait accepté la solidarité d'idées qu'ils ont jugées « réactionnaires », qu'ils n'ont pu accepter. La Bourgeoisie s'est faite libérale sur des idées d'ordre civil et politique. La bourgeoisie libérale, une fois séparée du groupement catholique, sur ces idées-là, s'en est, consécutivement, séparée dans l'ordre des idées religieuses.

Que d'ouvriers sont entrés, de même, dans le groupement socialiste, sans songer ni à socialisme, ni à irréligion, par l'attrait de la coopération, par exemple, et qui, une fois entrés, sont entraînés avec le « bloc »!

Les catholiques ont réussi, quand la querelle du catholicisme-libéral fut éteinte, à faire la distinction entre l'unité de la croyance et la liberté civile et politique.

On ne voit plus les bourgeois émigrer vers le libéralisme. Les aspirations à la liberté trouvent leur satisfaction chez nous.

Les catholiques, quittant leurs attaches conservatrices, cherchent à dégager, dans les revendications ouvrières, ce qu'il y a de bon de ce qu'il y a de mauvais. Se mettant à l'œuvre avec les ouvriers, se mêlant à eux, ils montrent que les satisfactions démocratiques ne sont point inconciliables avec les principes de notre Religion et les règles de la morale chrétienne. Aussi, les ouvriers cessent-ils d'émigrer vers le groupement socialiste où ils auraient été entraînés, par la logique des oppositions, vers l'idée socialiste.

Les catholiques ici semblent se diviser sur deux sentiments. Les uns craignent l'ouvrier, cherchent à prendre leurs précautions, à s'assurer le moyen de le diriger d'autorité; les autres ont confiance en lui, pensent qu'en lui laissant plus d'indépendance, plus de participation à la direction de la chose publique, il

sera d'autant meilleur qu'il se sentira plus responsable. Les uns veulent que les catholiques soient groupés en une unité reposant sur un programme également unique sur tous points, pour lutter ainsi contre un parti, fatalement unique, représentant toutes les tendances dangereuses; les autres se disent que, si le parti catholique n'avait d'autre unité que, sa pensée religieuse, laissait toute mobilité au groupement des personnes sous l'empire d'autres idées, le recrutement antireligieux cesserait de se former ou diminuerait singulièrement en importance.

Qui peut nourrir l'illusion de faire entrer par masses dans l'ancien parti catholique cette foule immense d'électeurs nouveaux?

Ne voit-on pas qu'il y a là des intérêts très-différents de ceux de l'ancien groupe censitaire et, ce qui est plus grave, que, de part et d'autre, règnent des préjugés, des préventions?

C'est rêver de songer à faire de ces groupes disparates, une unité compacte, marchant d'accord en toutes choses. Il s'écoulera bien du temps, il y aura bien des controverses, bien des luttes, avant que la voie définitive ne soit unanimement reconnue.

C'est une faute grossière de dire aux ouvriers : « Vous avez le choix entre le vieux parti conservateur et la triplice anticatholique. » C'est une faute de créer un dilemme. C'est une faute d'enjoindre au peuple d'entrer chez vous ou de perdre la Foi.

Il faut qu'on lui laisse le moyen de discuter, de lutter pour ses intérêts, pour l'amélioration légitime de son sort, comme les conservateurs luttent pour leurs intérêts et leurs possessions légitimes, sans devoir, en prenant un drapeau économique, renoncer à la communion des croyants, sous prétexte qu'un catholique doit appartenir au parti tel qu'il a été organisé sous un régime ancien, condamné.

Et, devant un état électoral nouveau, nous avons acquis la conviction que la Représentation proportionnelle pouvait seule permettre aux catholiques d'accentuer la mise en relief de leur unité religieuse, que seule elle pouvait assurer leur tolérance, si favorable à l'unité religieuse, pour toutes les idées libres.

Nous avons vu dans la Représentation proportionnelle le calmant des haines de classes, des hostilités politiques, économiques, utile et nécessaire à la conservation de la Foi, à l'expansion sereine de la Foi.

M. Woeste ne se doute pas que notre pensée ait pu s'élever à des préoccupations aussi hautes.

Pour lui, la Représentation proportionnelle n'est qu'un *mécanisme électoral.* — Cependant, dans nos meetings, tout cela a été dit. Et, pour ma part, j'ai eu l'honneur de le dire à l'Association catholique de Gand, à Charleroi, à Louvain, ... à Alost même, (que M. Woeste me le pardonne!)

« On croirait qu'en présence de ces éventualités « menaçantes, les catholiques dussent être étroite- « ment unis pour préserver de toute atteinte les « remparts de la société, en même temps que pour « réaliser les progrès légitimes. On croirait qu'ils « dussent faire trève à tout désaccord secondaire, « ajourner les questions qui forment entre eux l'objet « de discussions et se réunir dans un esprit de fra- « ternité plein d'abnégation. Les dogmes religieux, « l'enseignement chrétien, l'esprit de foi dans les « masses, la moralité publique, le développement de « l'influence de l'Eglise, l'extension de la justice « sociale, tout cela est mis en question, battu en « brèche. En dehors de ces biens précieux, il n'y « a pas de salut. Le devoir de tout catholique devrait

« donc essentiellement consister à sauvegarder, à « fortifier, par des efforts incessants et unanimes, « tout ce qui constitue la vie chrétienne au sein « de notre société contemporaine. »

C'est parler d'or.... Mais, si nous sommes persuadés que la méthode de M. Woeste ne vaut rien pour atteindre son but, si nous sommes persuadés qu'elle place les masses entre leurs intérêts, légitimes ou qu'elles jugent tels, et leur Foi, notre persuasion mérite autre chose que les interjections indignées qui vont suivre.

« Eh bien non! on a inventé des problèmes « nouveaux, d'un intérêt médiocre, étrangers aux cou- « leurs traditionnelles de notre drapeau; puis on s'est « mis en campagne, oubliant le reste; on a apporté « dans cette lutte une âpreté si puissante, une « opiniâtreté si aveugle, qu'on n'a pas craint de « diriger les coups les plus violents contre ses core- « ligionnaires, et qu'on a crié anathème à ceux « qu'hier on couvrait de fleurs. A Athènes, on exi- « lait Aristide, parce qu'on était fatigué de l'entendre « appeler le Juste. Au mépris de la conscience publi- « que, il semble que, renouvelant les procédés de « l'antiquité, on veuille lancer l'ostracisme contre « certains hommes, parce qu'on est las de les voir « combattre le bon combat. Ils sont les champions « des intérêts religieux : qu'importe! de l'ensei- « gnement chrétien : foin! des œuvres de propa- « gande : oh! la belle affaire! Ils ne sont pas pour « la représentation proportionnelle : ils ont mérité « la mort. »

On raconte quelque part que Thémistocle voulait frapper Aristide, qui l'apostropha ainsi : « Frappe, mais écoute. » Je ne sais exactement si cela se passait en sections, ne connaissant guère la politique grecque. Mais, pour ce que je sais de la politique

belge, je n'ai pas appris que M. Woeste ait été occis; j'ai un vague souvenir qu'un chef de cabinet a été renversé sans que, avant de le frapper, on l'eût écouté. Ce chef de cabinet était, il est vrai, un brouillon : pendant dix ans, il avait maintenu son parti au pouvoir; ceux qui l'ont renversé n'avaient guère à se flatter de l'illusion de pouvoir gouverner pendant une période de semblable durée : aussi n'ont-ils pas essayé de le remplacer : on ne leur fera pas même le reproche d'en avoir eu l'occasion !

Après quoi, l'on comprend que « les amours-propres s'aigrissent, qu'il reste, dans les blessures, un virus rongeur et que les injures mettent aux prises des champions faits pour s'entendre ».

« Ah ! le triste et lamentable spectacle ! Ah ! la misérable guerre ! ne rentrera-t-on donc pas en soi-même et ne revivra-t-on pas de notre vieille vie catholique ! ».

Je cite.

Je cite encore :

« Qu'est-ce donc qui pourrait l'empêcher ! Nous avons tous le noble souci de nos prédilections anciennes; nous devons multiplier et défendre nos écoles, affermir la vie religieuse dans le peuple, propager nos croyances chrétiennes, donner aux institutions communales une stabilité nouvelle, ménager l'entente efficace des deux pouvoirs et, indépendamment de tout cela, explorer le vaste domaine des questions sociales, pour arriver à éclairer, à moraliser, à évangéliser les travailleurs. » Je cite : « Quelle grande et noble tâche ! ne vaut-elle pas mieux que les querelles intestines? Et ne voit-on pas que, si on ne songe qu'à les alimenter, nous laisserons le champ à féconder libre à l'ennemi ? » Je cite : « Grande est donc la responsabilité des fauteurs de discorde ! » Je cite : « Grande est l'er-

reur de ceux qui tendent à fractionner le parti catholique ! » Je cite : « Grande est l'aberration de ceux qui, fermant les yeux aux périls qu'ils devraient combattre, en cherchent dans des régions imaginaires où l'on n'en rencontre pas ! »

Car, M. Woeste avoue que la Représentation proportionnelle est la chose la plus bénigne du monde. Cette réforme qui l'exaspère, voici comment il l'apprécie : « Aurait-elle au moins, si elle passait dans la législation, un effet direct et considérable sur la gestion des affaires publiques ? *Aucun.* »

Si nous pensions que la Représentation proportionnelle ne produirait rien, nous ne nous donnerions pas le chagrin d'être en désaccord avec M. Woeste. Mais si, vraiment, M. Woeste croyait à son insignifiance, l'éminent ministre d'État manierait moins de foudres et dresserait moins de réquisitoires!

Si la Représentation proportionnelle est une bagatelle, ceux qui la soutiennent sont « quelques voix isolées, méditant ça et là de l'inscrire dans le programme électoral ». Pourquoi tant d'humeur contre ces pauvres isolés, aussi pitoyables par le nombre que modestes par le mérite? Pourquoi ces violences de langage?

Faire inscrire au programme? Mais l'inscription au programme a lieu par les majorités énormes. Nous ne disposons d'aucun moyen d'imposer la volonté de quelques-uns à tous. Voix isolées, nous serions impuissants. Si notre attitude fait trembler, c'est bien parce que l'on sait que nous sommes majorité.

« Que signifierait cette intransigeance? » — M. Woeste n'a t-il pas fait un *referendum* au sein des associations « conservatrices » pour faire repousser le « referendum? » Les catholiques n'ont-ils pas le droit de manifester leur opinion quand elle déplaît à M. Woeste?

« Faut-il faire fi des dévouements les plus éprou-

vés aux intérêts catholiques et conservateurs et tout subordonner à des préférences portant sur un mécanisme électoral? » - Il s'agit de toute autre chose que de mécanisme électoral. Personne ne se sentirait pris d'enthousiasme, personne de colère, s'il n'était question que de mécanisme électoral. Chacun comprend que la divergence est bien plus profonde, et le mot toujours revenant sous la plume de M. Woeste : *Conservateurs,* nous en dit long à ce sujet.

Que s'agit-il de « dévouements éprouvés »? Question de personnes, cela, accessoire et négligeable.

« Est-il séant de ne pas tenir compte des angoisses du patriotisme? » — Non! mille fois non, il n'est pas séant. Mais nous sommes persuadés que le patriotisme exige que l'on renonce à la concentration conservatrice, qu'on aille sincèrement, loyalement, dans l'application d'un régime démocratique voté, admis, eût-il été voté, admis à contre-cœur.

« Et veut-on s'arroger le monopole de la clairvoyance? » — Non! on admire la clairvoyance de celui qui a dit un jour que la revision irait tout droit au suffrage universel. On admire la clairvoyance de celui qui, jadis, rendait hommage à la Représentation proportionnelle. On est heureux de se trouver en communauté d'idées avec cette « immense majorité de tout ce qui pense », d'accord avec M. Woeste de jadis. On déplore que M. Woeste ait changé d'avis à l'instant où tout le monde venait se rallier à son opinion d'autrefois. Non! On ne prétend pas au monopole de la clairvoyance; mais on conteste que la clairvoyance soit monopolisée aux mains de quelques rares.

La prétention au monopole, la prétention au droit d'injonction, la prétention à la faculté d'anathématiser « la grande majorité de ce qui pense », ... « de « telles prétentions sont insoutenables; elles sont le

« fruit d'une intolérance coupable; elles ne peuvent « être sanctionnées par la grande majorité de nos « amis ».

Nous pensons, l'immense majorité pense avec nous, que la Représentation proportionnelle est une mesure d'apaisement, une mesure utile pour la Religion, pour la Patrie, pour la paix sociale. Nous avons le droit de demander à cette immense majorité de dire tout haut ce qu'elle pense.

Nous avons le droit de parler de la Représentation proportionnelle à nos amis.

Nous avons le droit d'en parler devant le public.

Nous avons le droit de dire à haute voix à nos adversaires, ce que nous n'avons aucune raison de taire : que notre parti veut la loyauté politique, la sincérité du système nouveau, la vérité de la représentation populaire.

On a vu des catholiques (M. d'Hondt, M. Verhaegen et moi-même) prendre la parole dans un meeting à côté de libéraux, de progressistes, de socialistes. On a vu ailleurs des meetings mélangés. « On s'étonne, dit M. Woeste, que les catholiques qui y prennent part osent encore prétendre qu'ils n'abandonnent pas leur drapeau. »

Permettez!

Il nous paraît, à nous, qu'une grande réforme politique ne s'impose pas par un parti, qu'elle doit être admise par la nation entière.

Il nous paraît, à nous, que nous n'avons pas à craindre de dire la vérité devant des libéraux, ni devant des socialistes. Nous n'avons ni la haine, ni la crainte des personnes. Et s'il nous convient de dire, dans une assemblée mixte, ce que nous pensons avec les Évêques, avec M. Beernaert, avec le ministère, avec « l'immense majorité de ce qui pense », nous avons le droit de n'attacher aucune importance à

une accusation de désertion émanée de qui que ce soit, si grand, si éminent fût-il!

Il en serait peut-être autrement, si nous avions renversé un gouvernement, si nous avions offert de traiter avec un groupe de nos adversaires pour le partage des arrondissements. Nous n'avons pas l'honneur d'être en situation de réaliser de semblables faits d'armes et nous n'aspirons pas à cet honneur.

On voit poindre, dans l'article de M. Woeste, qui ne veut pas de la Représentation proportionnelle, l'idée que j'ai signalée, ici même, en octobre dernier, comme l'immense péril du parti catholique, s'il se fait parti *conservateur.* M. Woeste qui a dit un jour : « l'Économie politique n'est pas une science, » veut *protéger* l'agriculture.

Cette vieille et réactionnaire idée de la *protection,* la conception du parti catholique fondant sa prédominance sur les campagnes, illusionnées par cette erreur économique, là est le péril! Et, moyennant l'appui escompté des campagnes, grâce au système majoritaire ou au découpage des arrondissements, gouverner le peuple d'autorité, est-ce là le rêve?

« Les masses sont mobiles et accessibles aux séductions... il n'est pas trop de toutes nos forces pour prévenir les catastrophes. »

On les préviendra, les catastrophes, en faisant le peuple libre; on les provoquera, les catastrophes, en étouffant le peuple sous « nos forces ».

Il faut nous unir, oui : dans la foi et dans la liberté.

Il faut organiser le régime électoral de façon que la Liberté ne soit point, dans les faits humains, l'antithèse de la Foi; de façon que la religion ne soit point suspecte d'être au service des uns contre les autres.

« Voyez la France, dit M. Woeste; les conservateurs, après s'être divisés sur les questions dynastiques, se sont fractionnés en une multitude de groupes : ils sont sans action. »

— C'est tout juste. C'étaient des conservateurs. Le Pape vient de leur dire d'être catholiques.

« En Allemagne, le même phénomène menace les catholiques; la main ferme et habile de Windthorst les tenait unis : les voilà sur plusieurs questions adorant des dieux différents, et déjà ils ont perdu ce superbe prestige qui les faisait qualifier de tour imprenable. »

— C'est tout juste, encore : ils ont voulu faire un programme économique. S'ils avaient conservé leur indépendance sur toutes les questions libres, n'ayant d'autre principe d'unité que la défense de la liberté religieuse, ils n'en seraient point au polythéisme dont parle M. Woeste et n'adoreraient qu'un seul Dieu.

« La main ferme de Windthorst! » Comme toujours la préoccupation de la *direction* se trahit! Mais comme on voit aussi la précarité des partis forts par l'unité autoritaire!

Les événements montrent, dès à présent, comme nos prévisions étaient justifiées. A Liége déjà, c'est la scission. A Gand, elle était proche. Aussi catholiques que les conservateurs, les ouvriers qui se rallient autour de M. l'abbé Pottier et de M. Verhaegen, — ces deux hommes admirables de dévoûment au bien! — Avec la Représentation proportionnelle, vous les eussiez vus aller au scrutin « pour la Religion, la propriété et la famille », comme nous tous, tout en y allant aussi pour les intérêts qui leur sont propres. Ils ont le choix aujourd'hui, ou d'entrer dans l'ancien corps où ils se sentiraient tolérés plutôt qu'admis, qui ne

leur ouvrirait ses rangs qu'en rechignant, comme à des intrus subis comme alliés par une nécessité déplorée (les faits sont là!); ou de ne pas compter, malgé les fanfares démocratiques résonnant partout; ou enfin... de se rejeter du côté où M. Woeste voit la fatale union anticatholique.

« Le cycle des erreurs de conduite n'est pas clos, » dit M. Woeste.

Sachons, pour Dieu! ne pas commettre la faute de laisser plus longtemps le peuple devant un choix comme celui-là !

Mettons-le devant un « mécanisme électoral » qui permette toute liberté des groupements.

La religion ne sera solidaire ni du protectionnisme, ni du libre échange, ni du salaire familial, ni du minimum de salaire, ni des primes d'abatage, ni des vices rédhibitoires, ni du service personnel, ni du volontariat, comme elle a cessé d'être rendue solidaire du « droit divin » et de la « légitimité »!...

Si la vieille organisation doit en avoir un peu moins d'autorité, si quelques personnalités doivent avoir un peu moins d'influence, si même quelques représentants doivent quitter leur siège..., mieux vaut cela, après tout, que de perdre des âmes.

H. DE BAETS

CHEMIN DE LA CROIX

A Théoph. Lybaert

Le Personnage blanc passe dans mon église,
Le long des murs il passe, il chancelle et succombe,
Il se relève, il monte au Calvaire, à la Tombe...
Devinant l'idéal divin que réalise
Le Roi sacré sur qui la honte abat sa trombe,
Le Souffrant pâle en proie aux fureurs sataniques,
L'Innocent qu'ont broyé les tortures iniques, —
Le cœur vole à ce Fou d'amour qui symbolise
L'héroïsme sans nom d'un dévoûment unique !
L'âme suit avec Jean, la Vierge, Véronique

Le Personnage blanc qui passe en mon église...

DESTINÉE

Destinée humaine ! Mystère
Allant du berceau frêle aux champs qu'ouvre la mort
Et du sein d'une mère au sein béni du Père !
Prodiges variés que l'Etre unique et fort
Par son vouloir très sage opère :
Problèmes ayant Dieu pour seul jour, seul repère !
La Veille, et cette vie à côté : le Sommeil; —
La Mort, l'âme sans corps, — et le total Réveil...
Simple dans le berceau comme un beau fruit vermeil,
Ma vie est double sur la terre,
Triple dans l'étonnant ensemble de mon sort !

IMPRESSION BRUGEOISE

De tes cloches perpétuelles,
Bruges-la-sainte aux cent clochers,
De tes cloches spirituelles
Sonnant les fêtes rituelles, —
Jusqu'au sol noir de tes ruelles
J'ai vu la Foi descendre en vols de tourterelles...

Le long de tes pignons penchés
Par l'art toujours endimanchés,
Le long des tours et des tourelles,
Par dessus croix et coqs sur leur faîte perchés,
Mon âme a vu la fuite énorme des Péchés...

CIEL D'EGLISE

Voûte bleue où l'on sema les étoiles, couvrez-nous :
Vos gothiques et légers pavillons — saintes barrières —
Donnent le recueillement et l'audace à nos prières ;
Sous vos plis chastes et mous
Où l'haleine du Seigneur semble mettre des remous,
A ce Nom brillant derrière
L'humble azur de la verrière,
Mieux se courbent nos genoux !

JEAN CASIER

LE ROMAN

SUR le déclin de l'an 1893, a paru à Paris, un ouvrage, dont le titre : *Le roman en France depuis* 1610 *jusqu'à nos jours*. Auteur : Morillat.

Le *Polybiblion* a publié, au sujet de cet ouvrage, un article dont nous tenons à relever la stupéfiante ineptie.

« Le roman est exclu, non sans raison, dit l'auteur de l'article en question du programme de l'enseignement classique, malgré la place importante qu'il occupe dans les lettres françaises. Le Télémaque seul fait exception ! »

Comment peut-on imprimer une insanité pareille? C'est le contre-pied de la vérité. Un homme, qui aurait un grain de bon sens dans la boite cérébrale, dirait : Le roman ne peut être exclu des programmes de l'enseignement classique, puisqu'il occupe une place importante dans les lettres.

De deux choses l'une : ou bien tous les romans sont déshonnêtes, ou bien, comme en toute chose du reste, il en est de bons et de mauvais. Dans le premier cas, il ne faudrait pas encore bannir absolument le roman de l'enseignement. Il faudrait en parler, ne fût-ce que pour mettre en garde la jeunesse. De plus, si le roman est une œuvre d'artiste, fût-il malsain en partie, il y

aura toujours des citations à faire aux jeunes gens, sans danger pour leur innocence. C'est le procédé des maîtres d'école, dans l'enseignement de la littérature païenne. Pour quelle raison ne l'applique-t-on pas aux lettres modernes? Pourquoi deux poids et deux mesures? Dans le second cas, tout le monde, même celui des exagérés, doit admettre la nécessité de l'étude de la littérature romanesque. Or ce second cas est le fait de la littérature actuelle. Pour ne citer que l'un ou l'autre, le *Prêtre marié* de Barbey d'Aurevilly, l'*Honnête femme* de Veuillot, la *Sœur Philomène* des Goncourt, l'*Ame-princesse* de notre collaborateur et ami Pol Demade, ne sont certainement pas de mauvais romans.

J'ai cueilli récemment, dans je ne sais quelle obscure feuille de province, cette énormité : « Tout livre qu'un « père ne peut impunément donner à lire à son fils, « doit être réputé mauvais! » Où irons-nous, grand Dieu! avec des idées aussi saugrenues? A ce compte-là, en dehors, naturellement, des contes béats du chanoine Schmidt et des fastidieuses historiettes de Z. Fleuriot, il n'y a plus de bons romans. Il est radicalement faux, ce soi-disant principe de morale, qu'un livre est mauvais, parce qu'il ne peut être mis entre les mains du premier venu. Certains traités de médecine, les ouvrages de théologie morale, ne doivent pas être lus par quiconque. Ce ne sont cependant pas de mauvais livres. Bien souvent un livre réputé mauvais ou dangereux, ne l'est que dans un sens relatif, c'est-à-dire par rapport à certaines classes de personnes. Il est des âmes tellement avilies, qu'elles voient et cherchent le mal partout et ne se délectent que dans l'ordure. Presque tous les livres sont mauvais pour de telles âmes. Elles se trouveraient en face du plus pur chef-d'œuvre de Raphaël, qu'elles y chercheraient encore un aliment à leur maudite passion. Combien vraie cette parole d'un éminent et saint religieux : « Tout est pur pour les purs. »

Quand un auteur écrit un roman, soit dans le but direct et voulu de corrompre les âmes, soit pour satisfaire le chancre passionnel dont il est rongé lui-même, nous sommes les premiers à jeter à ce lépreux la pierre de malédiction. Ces romans-là, il n'y a aucun profit à les lire. Le législateur devrait sévir, avec rigueur, contre ces exploiteurs du vice, d'autant plus coupables qu'ils ont plus de talent. Ce sont les pires des criminels. Ce sont des assassins d'âmes, plus funestes cent fois que ceux du corps.

Mais, exiger d'un roman, pour lui octroyer un brevet d'honnêteté, comme d'aucuns le veulent, que l'amour et la passion en soient exclus, c'est demander l'absurde. Un roman, c'est un tableau de vie humaine, et, sans passion, la vie humaine n'existe pas. Mais, de même qu'un médecin peut très chastement traiter certaines questions devant ses disciples et qu'un théologien peut donner un cours de morale parfaitement pur, un romancier peut décrire, d'une façon honnête, une passion qui ne l'est pas sous tous ses aspects. C'est Dieu qui a allumé la flamme de l'amour dans le cœur humain, l'amour est donc bon dans son essence. La passion est inhérente à la nature. Elle n'est funeste qu'à celui qui s'en sert mal ou qui en est l'esclave. En la décrivant, le romancier en signale les dangers, en fait saillir les horreurs, en inspire le dégoût et ramène les âmes à l'idéal. C'est ainsi que nous comprenons la mission du romancier catholique. Elle est superbe! Le meilleur système de combattre le roman pornographique, c'est de lui opposer de bons mais vrais romans.

Ne craignons pas d'entrer dans le vif de la passion. Montrons-en la vileté. A l'amour bestial et faux — il n'est que la singerie de l'amour — opposons l'amour pur et idéal, le seul digne du cœur humain. Moins l'amour est, nous ne disons pas sensible, mais sensuel, nous ne disons pas passionné, mais passionnel, plus il

est profond, et plus il mérite le nom d'amour. L'amour c'est l'aspiration vers l'être aimé, la sympathie pour l'être aimé, c'est l'affection de l'être aimé, en lui-même et pour lui-même, et non comme instrument pouvant servir à l'assouvissement de je ne sais quel abject instinct d'une nature corrompue. L'amour est le contraire de l'égoïsme. Un amour égoïste est un non-sens! Le dévergondé n'aime que lui-même, il lui est radicalement impossible d'aimer un autre que soi. Quand il dit à autrui qu'il l'aime, il ment à autrui et se ment à lui-même. Il ne se complaît pas, comme celui qui a l'amour vrai, dans la jouissance de la possession de l'être aimé, il ne l'aime pas pour lui-même. Il n'a en vue que sa satisfaction personnelle. De l'égoïsme, cela : oui! de l'amour : jamais! Ce qui le prouve, c'est que le voluptueux s'inquiète peu d'être aimé de l'objet de ses passions. Pourquoi s'en inquiéterait-il? Il n'aime pas lui-même. Non, il n'aime pas. Il convoite une proie, un morceau de chair, ce qui est tout différent. Le tigre qui guette sa victime au coin du bois, l'aime-t-il? Non. Il ne cherche que l'apaisement d'une faim de bête. Cette faim, c'est tout l'amour du vicieux : un appétit de brute!

L'amour a son couronnement dans l'union des âmes. L'union des corps, loin d'être de l'essence de l'amour, est tout-à-fait accessoire. L'idéal de l'amour, c'est l'amour spirituel. Plus un amour est intellectuel, moins les sens y ont de part, plus il est vrai, et je dirais même, plus il est humain; car, la caractéristique de l'homme, ce qui le sépare de la brute, c'est l'intellectualité.

Voulez-vous un exemple de la façon parfaitement chaste, dont un romancier peut décrire l'amour passionné et cependant pur, de deux âmes l'une pour l'autre, écoutez cette charmante idylle de Barbey d'Aurevilly, dans le plus beau de ses romans :

« La confiance ou la familiarité s'établissant entre « ces deux âmes, Calixte était souvent restée seule « avec Néel, dans la sécurité de la plus divine innocence « et du plus religieux des respects. Néel, tout passionné « qu'il fût naturellement, et chaque jour moins maître « d'un sentiment qui s'accroissait de cette intimité « mystérieuse, Néel n'avait pas à côté de Calixte une « mauvaise pensée. Seul avec cette jeune fille adorée, « dans ce salon plus caché à tous les yeux et plus « solitaire que le repaire des bêtes les plus fauves (car « les bêtes fauves ont les chasseurs), ce jeune homme, « dont le sein brûlait, était là comme si au lieu du « portrait de la mère de Calixte, appendu dans un « panneau d'ébène, c'eût été cette mère toute vivante « qui aurait été entr'eux deux » (1).

De quel droit, dites-moi, exclut-on les autres romanciers de l'enseignement littéraire, quand on y admet le Télémaque? Peut-on imaginer une scène plus passionnée que celle du chapitre VII[e] de ce roman, car c'est bien un roman que le Télémaque?

Comparez le tableau charmant d'un amour, véhément sans doute, mais blanc et pur, que nous venons de contempler, à la description séduisante et presque sensuelle de la passion brûlante d'Eucharis, la nymphe de Calypso, pour Télémaque, de la jalousie impure de Calypso, amourachée elle aussi jusqu'à la folie du fils d'Ulysse, de l'incendie passionnel enfin allumé dans le cœur de Télémaque par Cupidon, le fils de Vénus. Fénelon nous le montre tellement épris des charmes de la belle nymphe de Calypso, que la passion le fait divaguer, il ne sait plus ce qu'il fait ni ce qu'il dit. Il reste des heures entières immobile sur la plage. Il pousse des rugissements de lion. Il en devient maigre.

---

(1) *Un prêtre marié,* par BARBEY D'AUREVILLY.

Ses yeux creux sont pleins d'un feu dévorant. A le voir pâle, abattu et défiguré on aurait cru que ce n'était pas Télémaque.

C'est bien d'un amour impur que brûle le cœur de Télémaque, puisque Fénelon nous le montre baissant les yeux devant Mentor et n'osant plus le regarder en face et fait dire par Calypso à Mentor : « Ce Télé-« maque qui a méprisé tous les plaisirs de l'île de « Chypre ne peut résister à la médiocre beauté d'une « de mes nymphes. Comment ose-t-il se vanter d'avoir « fait tant d'actions merveilleuses, lui dont le cœur « s'amollit lâchement par la volupté et qui ne semble né « que pour passer une vie obscure au milieu des femmes? »

Fénelon nous montre encore son héros, disant à Eucharis des paroles tellement brûlantes de volupté, que la nymphe elle-même en est embarrassée : elle rougit et baisse les yeux et demeure toute interdite derrière ses compagnes, sans oser se montrer. Mais pendant que la honte était sur son visage, la joie était au fond de son cœur.

Mentor pour arracher Télémaque aux séductions de la nymphe et éteindre le brasier de sa passion, est obligé de le prendre par la main, et de l'entraîner de force vers le rivage pour le jeter à la mer.

« Télémaque suivait avec peine Mentor, » — continue Fénelon — « regardant toujours derrière lui. « Il considérait Eucharis qui s'éloignait de lui. Ne pou-« vant voir son visage, il regardait ses beaux cheveux « noirs, ses habits flottants et sa noble démarche : il « aurait voulu baiser les traces de ses pas. Lors même « qu'il la perdit de vue, il prêtait encore l'oreille, « s'imaginant entendre sa voix. Quoiqu'absente il la « voyait : elle était peinte et comme vivante devant « ses yeux : il croyait même parler à elle, ne sachant « plus où il était, et ne pouvant écouter Mentor. »

Enfin sa passion l'aveugle tellement qu'il est prêt à

renoncer à Pénélope sa mère, à son père Ulysse et au royaume d'Itaque, où sa noble destinée l'appelle et où les dieux devaient le faire régner dans la gloire et l'honneur, pour vivre à jamais déshonoré auprès d'Eucharis.

En attirant l'attention du lecteur sur le chapitre VII du Télémaque, où Fénelon nous dépeint les amours passionnées de son héros, nous n'entendons nullement jeter un blâme sur l'évêque de Cambrai. Nous nous mettrions en contradiction avec nous-mêmes. Fénelon, en décrivant la passion, a usé de son droit de romancier. Un roman, c'est une page de vie humaine et la vie c'est la passion en acte. La passion en est tout le ressort. La vie, c'est la lutte pour la passion, contre la passion, avec la passion. Supprimez la passion de la vie, vous n'avez plus que des êtres mécaniques. Rayez la passion du roman, vous n'avez plus qu'un théâtre de marionnettes. Notre but est simplement de prouver cette thèse, à savoir : que l'exception que l'on fait pour le Télémaque n'est pas justifiable et que l'on n'a aucune raison d'exclure de l'enseignement littéraire les autres romans, du moment qu'on y admet celui de Fénelon.

L'abbé HENRY MŒLLER

PETITE CHRONIQUE

La mort de Leconte de Lisle, survenue le 17 juillet, est le plus grand deuil qui ait frappé la poésie française depuis la mort de Victor Hugo. Ce n'est pas en quelques lignes qu'il serait possible de louer, comme il convient, le magnifique poète des *Poèmes antiques, barbares et tragiques*, sa hautaine indépendance d'artiste longtemps inconnu ou méconnu, la noblesse de sa vie et la splendeur marmoréenne de son œuvre. Nous ne pourrions mieux faire que de reproduire, sans en rien retrancher, les paroles fières autant qu'émues dites sur sa tombe par un de ses plus fidèles amis, le maître des *Trophées* :

« La France, s'est écrié José-Maria de Heredia, a perdu le dernier de ses grands poètes. Nul ne relèvera le sceptre qu'il avait reçu des mains défaillantes de Victor Hugo. Leconte de Lisle nous lègue, avec son œuvre si haute, le haut exemple de sa vie. Tout entière, elle fut vouée à la poésie. Comme Eschyle, il a fait sa trilogie immortelle : les *Poèmes antiques*, les *Poèmes barbares*, les *Poèmes tragiques*. Puissant évocateur, il a suscité devant nous les dieux, les civilisations disparues, les bêtes sauvages, les pays lointains. En des vers d'une beauté sereine ou tragique, il a traduit le tumulte des passions, l'éternel désir, les révoltes de la raison ou de l'orgueil, l'angoisse du désespoir, ce que l'amour et la foi ont de plus féroce et de plus suave, toute l'âme antique, toute l'âme moderne, l'humanité. Tel fut cet impassible.

Illustre avant d'être célèbre, il n'a pas cherché le succès, il a conquis la gloire. L'influence de son noble génie fut salutaire. Durant trente années, il fut pour les jeunes poètes un éducateur, un modèle incomparables. Il avait l'âme tendre et fière, un esprit profond et charmant; tous ceux qui l'ont connu l'aimaient autant qu'ils le vénéraient. Il a été pour nous le vrai maître, un maître amical et fraternel, et jamais homme n'a mieux mérité l'honneur suprême des larmes qui ennoblissent et embellissent encore les lauriers, les palmes et les roses dont est jonché le cercueil du poète. »

On a beaucoup parlé de la passion antichrétienne qui animait Leconte de Lisle. La presse catholique s'en est armée, selon son habitude, pour décrier, avec une unanimité presque complète, l'œuvre du grand poète défunt. Car, pour juger du talent d'un artiste, il importe de savoir avant tout de quel camp il est. Et, de même qu'il s'est trouvé, lors du décès de Renan, un Biré pour affirmer que ce blasphémateur ne sut pas écrire, il s'en trouve dix aujourd'hui pour soutenir que l'auteur des *Poèmes barbares* fut, après tout, un très médiocre poète. Avec un bel empressement, l'on a exhumé, pour la circonstance, un ridicule article vieux de vingt-cinq ans, dans lequel Veuillot éreintait, avec une incompréhension stupéfiante, ce mécréant. Le fanatisme athée de Leconte de Lisle a été, croyons-nous, exagéré. Le poète n'eut pas toujours des sentiments aussi hostiles et il semble même qu'au déclin de sa vie il soit revenu à plus de bienveillance à l'égard de la foi qui avait été celle de sa jeunesse : quand il parlait du christianisme, en ces dernières années, il mettait dans ses paroles une intention de respect très marquée. M. Louis Tiercelin raconte, à ce sujet, dans le *Figaro*, une anecdote significative :

« A mon dernier voyage à Paris (mars 1894) nous causions des élections à l'Académie et j'avais prononcé le nom de Zola.

— Jamais je ne voterai pour cet homme, me dit le maître. Il a fait une plaisanterie immonde sur le nom de Jésus-Christ.

Et comme je m'étonnais de ce scrupule auquel l'*Histoire du Christianisme* ne m'avait pas préparé :

— Je ne suis pas de cette communion, ni d'aucune, me dit Leconte de Lisle; mais quand j'ai parlé des dieux, auxquels je ne croyais pas, je l'ai fait avec respect, et je n'admets pas de telles plaisanteries. Voilà, mon cher ami...

Et le maître appuya fortement sa main sur la mienne, en manière d'accentuation. »

N. S. P. le Pape a félicité récemment les fabriciens de l'église Saint François de Bologne, lesquels ont restauré avec grand goût, dit-on, leur église, qui date du XIII[e] siècle. Tous les archéologues se sont empressés d'en conclure qu'il n'y a eu, n'y a et n'y aura d'art chrétien qu'un seul art. Vous devinez lequel, n'est-ce pas?

On a inauguré le 5 août, à Montauban, le monument élevé à la mémoire de Léon Cladel.

La réclame énorme faite à *Lourdes* ne permet plus à personne d'ignorer que le dernier roman de Zola est, d'un bout à l'autre de ses six cents pages, une négation prétendûment scientifique du miracle. Cela n'empêche pas M. Paul Alexis, disciple fidèle du maître de

Médan, d'affirmer que « dans ce merveilleux livre, l'auteur n'a pas écrit une phrase, un mot, dont puisse s'effaroucher un catholique ». On n'est pas plus énorme. M. D.

La mouche des croches de Willy, l'aimable ouvreuse du cirque d'été, ne nous paraît pas en progrès sur les *Rythmes et rires*. Les calembours et les jeux de mots remplissent toutes les pages; à vrai dire, il y en a de fort amusants, mais à dire vrai, il en est de très mauvais. Le bon sens et la fine critique percent encore souvent, mais un *reportage* superficiel me semble être la note dominante de ce volume.

Lire dans le *Bien public* du 4 août, les décisions de la Sacrée Congrégation des Rites sur la musique d'Eglise. Que les curés l'étudient et que les maîtres-corbeaux de chapelle l'apprennent par cœur.

J. R.

LES REVUES

La Plume (1-15 juillet) : Jules de Marthold : *La Grande Blonde ;* André Ibels : *Ode à Emmanuel Signoret.* — (15-31 juillet) : Emmanuel Signoret : *Daphné ;* Hugues Rebell : *Joseph Sattler.* — (1-15 août) : Edmond Pilon : *Leconte de Lisle ;* René Boylesve : *Hugues Rebell.*

La libre critique (8-22 juillet) : Camille Lemonnier : *Edmond Picard ;* (22 juillet-5 août) : Senior : *Charles Decoster parmi ses contemporains.*

Pages d'art (juillet) : Numéro spécial consacré à Aug. Silvestre.

Le mouvement intellectuel (5 juillet) : Elias : *Emile Zola ;* Jacques Fauvelle : *Rythmes et rires.*

L'art Littéraire (juillet-août) : Stéphane Mallarmé : *Sonnet ;* Tristan Klingsor : *Mahaud.*

L'Université Catholique (15 juillet) : l'abbé Delfour : *Shelley ;* Hector Reynaud : *Messe solennelle de César Franck.*

L'Hermine (20 juillet) : Louis Tiercelin : *Choses de Bretagne ;* Madeleine Maurin : *Atossa ;* Stanislas Millet : *Les Houles d'Ed. Beaufils.*

Mercure de France (août) : Pierre Quillard : *Leconte de Lisle ;* Charles Merki : *Le confident des petites âmes ;* Maurice Maeterlinck : *Le livre de Monelle.*

L'Ermitage (juillet) : Francis Viélé-Griffin : *Chanson ;* Paul Masson : *Conseils à mon neveu ;* Henri Mazel : *Le Château.*

Revue bénédictine (août) : Dom Ursmer Berlière : *Le collège de St-Martial d'Avignon ;* Dom Jean Chapman : *Une nouvelle histoire du Symbole des Apôtres.*

La Nervie (août) : Edmond Pilon : *Je dédaigne l'éclat...*, Hubert Krains : *Paysage d'octobre ;* Henry Bordeaux : *Camille Mauclair.*

LES LIVRES

Cours complet de langue flamande à l'usage de l'enseignement moyen. *La première année de flamand*, TH. VASTESAEGHER. Wesmael-Charlier, Namur. 1894.

Il semble qu'on ait fait depuis quelques années en nombre suffisant, en trop grand nombre même, des traités de langue flamande à l'usage des Wallons. Il ne nous paraît pas cependant que la nouvelle méthode que nous venons d'examiner soit de superfétation. Un défaut général des ouvrages antérieurement parus était de faire de l'enseignement de la langue flamande une étude trop théorique, un fouillis inextricable de règles et d'exceptions. Tout ce bagage grammatical est nécessaire sans doute, mais si l'on veut le faire supporter par une intelligence ordinaire, il importe de ne pas l'en accabler d'un coup, d'en ménager une assimilation graduée, M. Vastesaegher s'est efforcé de donner à sa méthode ce caractère plus pratique, d'inspirer à l'élève le goût de la langue en lui dosant les difficultés, j'allais dire en les dissimulant. C'est un fait expérimenté par tous ceux qui ont étudié les langues : quand une fois on s'est pénétré, si je puis ainsi dire, du génie d'un idiome, les difficultés se fondent; il semble que d'intuition on connaisse les règles, et les préceptes de la grammaire n'interviennent plus que pour leur donner une suffisante précision.

M. H.

De Partijen in de Staatkunde, OSCAR PYFFEROEN, leeraar aan de hoogeschool te Gent. Gent, Vuylsteke. 1894.

La nouvelle brochure que vient de publier M. Pyfferoen est une remarquable étude sur les *Partis en Droit public.* Après avoir demontré l'utilité des partis dans le fonctionnement du régime parlementaire, l'auteur constate que leur existence est un phénomène qui se retrouve à l'heure actuelle dans tous les états constitutionnels. Mais si le phénomène est quasi universel, la raison originelle de la création des partis, leur but, leurs aspirations diffèrent de pays à pays et M. Pyfferoen en propose une classification rationnelle et complète, d'après qu'ils tirent leur programme de la politique pure, de questions économiques et sociales, ou d'intérêts religieux. Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre davantage, et de ne pouvoir donner un aperçu plus complet de cet intéressant travail terminé par la revue des divers partis qui se disputent le pouvoir dans les principaux Etats de l'Europe.

M. H.

Le Poète Théodore Aubanel, *récit d'un témoin de sa vie,* LUDOVIC LEGRÉ. Paris, Lecoffre. 1894.

Th. Aubanel, : *Inauguration du monument élevé à Sceaux à sa mémoire par les Félibres de Paris. Discours et documents.* Montpellier, Hamelin. 1889.

Trois noms surtout personnifient le renouveau de la littérature provençale : Mistral, Aubanel, Roumanille. C'est à l'un d'entre eux que sont consacrés les deux livres dont nous rendons compte. Ce n'est pas qu'Aubanel ait laissé une œuvre d'une étendue considérable, mais le génie poétique dont il était doué, lui a assigné une place éminente dans le Félibrige. Auteur de deux recueils de poésie lyrique, *la Grenade entr'ouverte* et *les Filles d'Avignon,* il écrivit encore de remarquables drames : *le Pain du péché* et *Cabral.*

Le livre de M. Legré retrace la vie de Théodore Aubanel et nous en fait pénétrer l'intimité, par de nombreux extraits de lettres adressées à un ami de cœur; il nous fait assister à l'élaboration intérieure d'un grand nombre de poèmes dus à Aubanel; il nous dit les luttes, les peines, les jalousies dont fut tourmentée l'existence de cet homme généreux et enthousiaste. Accessoirement M. Legré donne d'intéressants détails sur plusieurs écrivains contemporains, admirateurs et amis du poète, tels Alphonse Daudet, Stéphane Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Catulle Mendès; il fait connaître également une notable partie de l'histoire du renouveau provençal. Mais ce ne sont là que points secondaires et ce qui, d'après nous, donne à l'ouvrage de M. Legré son mérite principal, c'est d'avoir par des analyses soignées et par d'heureuses citations éparpillées dans le texte, fait connaître le caractère de l'œuvre d'Aubanel. Ces extraits provençaux sont accompagnés d'une traduction française. A ce sujet nous émettrons une critique de détail matériel : les traductions se trouvent réunies à la fin du volume; pour la facilité de la lecture, il eût été préférable de les placer en note au bas des pages.

Aubanel mourut le 31 octobre 1886. Le 3 juillet de l'année suivante, sous la présidence de Mistral, les Cigaliers de Paris inaugurèrent à Sceaux le buste du poète. La cérémonie fut accompagnée de discours et de jeux floraux et la relation en a été consignée dans un livre d'or, portant sur la couverture les armoiries littéraires d'Aubanel : une grenade entr'ouverte, avec la devise : *Quau canto — Soun mau encanto.* M. H.

Quatre ans d'évolution, relation des principaux faits politiques et sociaux accomplis en Belgique de 1890 à 1894, LADISLAS VAN HOOREBEKE, avocat près la cour d'appel de Gand, avec une préface par M. Guillaume Verspeyen. — Gand, Siffer, 1894.

C'est une intéressante page d'annales belges que vient de publier M. van Hoorebeke. Sans doute, les événements retracés par l'écrivain n'ont pas encore subi un recul de temps suffisant pour appartenir à l'histoire définitive, mais la sincérité de l'auteur fera de son livre un document capital pour retracer impartialement les faits d'une importante période de notre vie nationale. La sincérité est une des nombreuses

qualités du travail de M. van Hoorebeke, et cette sincérité présente un mérite d'autant plus grand que les chapitres de son livre ont été écrits au jour le jour sous forme de lettres adressées de Belgique à l'*Univers*. M. van Hoorebeke en publiant cette correspondance sous forme de livre n'y a apporté que des modifications de détail, se contentant d'ajouter en note la rectification de tel ou tel jugement prématuré.

« Quatre ans d'évolution » : le titre est parfaitement choisi, et c'est chose vraiment intéressante de suivre pas à pas, de quinzaine en quinzaine, le changement de front opéré par l'opinion catholique belge en faveur des idées démocratiques, à l'occasion de la revision constitutionnelle; non moins curieuse, la désaffection sans cesse croissante dans laquelle est tombé un de nos plus éminents chefs de partis, tandis que, peu à peu, tous les cœurs s'attachaient à l'homme d'état, dont au début on suspectait toutes les attitudes : le livre de M. van Hoorebeke est la narration, écrite entre les lignes, de cette double évolution qui s'est faite en Belgique dans tant d'esprits et dans tant d'âmes.

Pourrions-nous dire à M. van Hoorebeke que nous le trouvons bien un peu gallophile, et un peu pessimiste pour ce qui concerne la Belgique? Qu'il soit gallophile, fort bien et le choix du public auquel ses préférences l'ont fait s'adresser, implique cette prédilection pour la grande nation catholique; qu'il proteste contre l'attitude des Belges imbus de teutonisme, nous y applaudissons : soyons Belges tout simplement; que notre indépendance ait quelque chose à redouter de l'Allemagne, nous le voulons encore; mais aller dire cela à nos voisins du Midi c'est trop leur susciter l'envie de continuer, — à la suite de tous les rois français, de tous les empires français, de toutes les républiques françaises, — à manger feuille à feuille le gros artichaut belge entre deux hoquets révolutionnaires et une demi-douzaine de remaniements ministériels.

Nous nous reprochons jusqu'à un certain point cette disgression, puisque M. van Hoorebeke n'a guère qu'effleuré le terrain de la politique internationale, et nous le prions de croire que dans son ensemble son œuvre nous a paru vraiment catholique et patriotique. Ceci résume en deux mots tous les éloges, quant au fond du livre. La forme ne nous a pas moins plu : écrites d'un style remarquablement vivant, les chroniques belges de l'*Univers* auront peut-être contribué à ébranler ce préjugé qu'on ne connaît le français qu'en France.

M. H.

Histoire et Généalogie de la famille de Hemptinne, par l'abbé A. DE RIEMACKER. Gand, A. Siffer, 1894. — Tiré à cent exemplaires numérotés.

Voici un ouvrage comme on en voit paraître bien peu, à notre époque du moins. C'est la monographie d'une famille, appuyée sur toutes les recherches qu'une volonté persévérante et une sorte d'intuition ont fait poursuivre pendant de longues années. Ascendants remontant aux croisades, sceaux et pierres tombales, documents de toutes les époques, puisés aux archives de l'Etat, des provinces et des communes, en même temps qu'aux collections particulières, nombreux portraits, détails historiques intimes, montrant la famille de Hemptinne sous ses différents aspects, adonnée aux armes, à l'agriculture, à la magistrature, à l'industrie, tel est l'ouvrage que nous avons devant les yeux.

M. l'abbé de Riemaecker et M. le capitrine Van den Benden, l'habile et consciencieux chercheur pour lequel les vieux documents et les antiques archives n'ont pas de secrets, peuvent se dire, en contemplant leur œuvre : *Exegi monumentum*! C'est un vrai monument en effet qu'ils ont élevé à l'honneur de la famille de Hemptinne.

Des hommes plus compétents que nous seraient nécessaires pour apprécier toute la valeur de ce travail au point de vue généalogique. Pour nous, contentons-nous de louer et d'encourager les généalogistes sérieux et honnêtes, qui retracent consciencieusement l'existence d'une famille à travers les âges. C'est de l'histoire qu'ils font ainsi et de l'histoire plus attachante et parfois plus utile à l'humanité que la grande histoire, car il s'en dégage, d'une façon plus immédiate et plus frappante, la leçon philosophique que l'histoire doit, avant tout, donner à l'homme, à savoir que la vertu, le travail, l'honneur sont récompensés par la prospérité, la durée, la considération, c'est-à-dire par tout ce qui tente légitimement l'ambition humaine.

Rien ne manque au *Livre de raison*, — il mérite bien ce titre — de la famille de Hemptinne. Grâce à l'intervention généreuse d'un Mécène, qu'il est inutile de nommer, l'ouvrage est une véritable merveille typographique, qui fait le plus grand honneur à notre excellent éditeur gantois, M. Siffer. Papier, caractères, reproductions, armoiries enluminées, tout concourt à faire de l'*Histoire et généalogie de la famille de Hemptinne*, un livre hors pair.

L'ouvrage n'est tiré qu'à cent exemplaires. C'est dire qu'il n'est destiné qu'aux membres de la famille et à quelques amis, et que les amateurs, malgré le vif désir qu'ils en auraient, ne pourront en orner leur bibliothèque; nous leur présentons toutes nos condoléances, car oncques plus belle occasion ne se fût présentée d'accroître leurs collections d'un bel et bon livre.

Bien Public, 14 *Juillet*. V.

Liederboek van pastoor D. COOREMAN, 2e bundel. Gent, A. Siffer. — Prijs : 1 fr. 50.

Un musicologue dont les œuvres sont hautement appréciées, M. le curé Cooreman, publie la seconde partie de ses chants (liederen), adaptés à des poésies dues à plusieurs bons poètes flamands, tels que MM. Dr Claeys, Joos, Van Poucke, Van Britsom, A. Van Hasselt, etc.

La mélodie de ces *liederen* les fera bien accueillir dans les cercles, patronages et écoles. Le recueil se compose de cinquante pièces, destinées à être chantées dans des fêtes religieuses, soit dans des solennités patriotiques ou des concerts populaires.

Une annotation musicale distincte en notes et en chiffres accompagne chacune de ces poésies : c'est assez dire que le talent de M. le curé Cooreman sait se plier aux genres les plus divers et répandre sur toutes les notes les plus harmonieuses.

Les Pupilles de Madeleine par Marie de Harcoët. Un volume in-18 broché, fr. 2,00. Librairie d'éducation de Paul Delarue, 9, rue de l'Epéron à Paris.

Cette dernière œuvre de Mme de Harcoët sera, certainement, une nouvelle victoire du roman chrétien. C'est, pris chez les humbles, un coin de l'existence, avec ses silencieux dévouements, ses faiblesses, ses jours tour à tour riants et sombres; l'intrigue, claire et serrée, prouve que l'intérêt dramatique peut s'allier à la vérité morale et distribue à chaque personnage sa lumière, à chaque incident son importance, tenant en éveil l'âme qui s'intéresse aux délicieuses figures de Lina et de Marthe. Caractères opposés, destinées diffé-

rentes, les deux sœurs ne sont égales que par le charme et la sympathie. Bien que le dénouement paraisse sévère, l'œuvre laisse l'inspiration d'un devoir facile, soutenu de gaieté, et dépeint comme le développement naturel de la volonté, secondée par la foi. La morale, nulle part faite, circule comme un parfum en ces pages qui forment le vrai roman de jeune fille.

La Vierge à la Fontaine, roman sentimental par M. Saint-Georges de Bouhélier paraîtra au début de Septembre. On peut dès maintenant souscrire chez l'auteur, 50 rue Rodier, Paris. Tirage à 350 exemplaires au prix de fr. 2,50.

Ligue Démocratique Belge.

La Ligue Démocratique Belge, a institué un Jury permanent de six littérateurs (trois Wallons et trois Flamands) et de trois musiciens afin de pourvoir à une publication régulière et peu coûteuse de chants populaires antisocialistes.

Les poètes de nos deux langues nationales et nos compositeurs sont instamment priés de se mettre en relation et de prendre part à notre double concours annuel : l'un pour des chants originaux récompense : 50 francs pour les paroles, françaises ou flamandes, et 50 pour la musique) et l'autre pour l'adaptation de poésies antisocialistes à des airs populaires nouveaux (récompense : 20 francs).

Le premier concours ne prend fin qu'au 1er janvier de chaque année; le second est clos aussitôt qu'une poésie convenable sera parvenu au Jury et que le temps de travailler convenablement sera passé.

La Ligue Démocratique se réserve le droit de faire imprimer toutes les pièces qui lui seront envoyées.

Outre ces concours ordinaires, le Jury de la Ligue Démocratique émet cette année, dans les mêmes conditions, un concours extraordinaire pour un chant officiel de la Ligue, qui, dans une langue animée, fasse connaître le but de la Ligue Démocratique Belge, notamment le relèvement de la classe ouvrière par la *Religion*, la *Famille* et la *Propriété*.

Toutes les pièces, paroles et musique ou indication de l'air, doivent être envoyées simultanément, au temps fixé, au Secrétaire général de la Ligue Démocratique Belge, R. Schryvers, rue au Vent, 1, Louvain. Elles peuvent seulement porter une devise, et une enveloppe fermée, qui à l'extérieur, répète la devise sous le titre : *Chants populaires originaux*, *Chants populaires adaptés* ou *Chant officiel de la Ligue*, et donne à l'intérieur le nom et l'adresse du correspondant.

Les chants populaires originaux et le chant de la Ligue doivent être accompagnés de musique originale; les chants populaires adaptés, de la musique populaire ou l'indication de l'air auquel ils sont adaptés.

Un seul et même auteur peut envoyer plusieurs pièces; les chansons mprimées même ne seront pas mises hors concours.

Cœurs de Femmes, par CAMILLE NATAL. 1 volume in-12, impression de grand luxe. Chamuel, éditeur, 29, rue de Trévise, Paris.

Oh! les femmes qui possèdent de tels cœurs sont véritablement idéales; elles sont de celles que l'on peut comparer à un cygne pour la blancheur et dont on peut dire avec le poète en songeant à leurs bonnes actions :

D'un cygne, il ne peut jamais
Tomber que des plumes blanches.

L'une représente la fidélité dans le sacrifice, l'autre la charité, celle-ci la ruse féminine au service du bien, celle-là la consolation et l'espérance. Mais de tous ces récits, écrits dans un style plein de souplesse et de distinction, il en est un particulièrement charmant : *Bluet des champs*. Il renferme les trois qualités qui font les chefs-d'œuvre et qu'il est si rare de trouver réunies, l'habileté et la simplicité du plan, la pureté et la grâce du style, la noblesse des pensées et des sentiments

La bonne lecture : Choix de morceaux, suivis de lexique, à l'usage des familles, des classes supérieures d'Ecole primaire etc.... par E. Stubbe. Tome premier : prix. 0.75 fr. Id. : Tome deuxième : Prix, 1 fr. — Namur, Wesmael-Charlier. 1894.

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR.

Cartulaire de la maison de Diesbach, grand in-4° avec sceaux, facsimile, etc.), par M. de Ghellinck d'Elsegem *(second volume sous presse)*	50,00
Cartulaire et généalogie de la maison de Vaernewyck (avec portraits, armoiries, etc.) id. 4 vol. in 4° (sous presse)	00,00
Généalogie de la famille de Pottes, id., id. (sous presse)	00,00
Généalogie de la famille de Hemptinne (avec portraits), sous presse	00,00
Les monnaies de Charlemagne, par Michel Cerexhe (avec gravures)	15,00
Les assurances terrestres, par Hermann de Baets et Victor Begerem	9,00
Les bases du droit et de la morale, par l'abbé M. de Baets	6,00
Quatre ans d'évolution, par Ladislas Van Hoorebeke	6,00
Au cap Nord, par Paul Raepsaet, Député (avec gravures)	5,00
La série aromatique en thérapeuthique, par le Dr D. De Buck	5,00
Eléments de pharmacologie générale id.	5,00
Cartulaires de la ville de Gand, par Fr. de Potter, 2 vol., chaque vol.	5,00
L'ancienne Université de Louvain, par Arthur Verhaegen	5,00
Table alphabétique du mémorial administratif de la Fl. Or. par de P.	5,00
Rêves des heures lentes, par Charles Buet	5,00
La réserve héréditaire (études hist., philos. et économique), par Cl. Deneus	5,00
L'Européen dans les pays chauds, par le Dr Paul de Groote	4,00
Lettres Tournaisiennes, par J. Hoyois	4,00
Carte administrative de la Fl. Or., par le service technique de la Province	4,00
Etudes littéraires (Poètes provençaux) et morales, par L. de Backer	3,50
Le contrat de transport, par P. Wauwermans	3,50
Lochs et Fjords, impressions de voyage par E. De Groote (avec 2 eaux-fortes)	3,00
Harmonies Chrétiennes, par Jean Casier	3,00
S. P. Claver, par A. Van Aken, S. J.	3,00
Histoire de la manifestation nationale du 7 Sept. 1883, par Arthur Verhaegen	3,00
Des droits d'enregistrement. — La querelle des noms, par H. de Baets, ch.	3,00
Aux mères, simples conseils (hygiène), par le Dr G. d. B.	3,00
Ballades Russes, par Hector Hoornaert, avec deux eaux-fortes	3,00
Les proscrits du coup d'état en Belgique, par P. Wauwermans	3,00
Guide pratique pour les élections, par E. De Bock	3,00
Une âme princesse, par le Dr Pol de Made	3,00
L'aînée, roman par Charles Buet	3,00
Etudes littéraires, par Firmin Vanden Bosch *(sous presse)*	0,00
Quinze jours au pays des Cédules, par Ed. Jonckheere	2,50
Chrestomathie anglaise, par J. Van den Borre.	2,50
Les Religieux Belges et leurs défenseurs, avec préface de Guillaume Verspeyen	2,50
Le code de commerce belge revisé avec la trad. flamande, par H. de Baets	2,50
Les armoiries des Chevaliers de la Toison d'or à St-Bavon, par A. Dutry	2,00
Jacques Blommaert et Hembise, deux drames historiques, par l'abbé Speelman	2,00
La religion, par l'abbé G. Van den Gheyn	2,00
Au pays de Metz, du Val des Bois	2,00
Chrestomathie française, l'abbé J. Samyn	2,00
Poésies Eucharistiques, par Jean Casier	2,00
La représentation proportionnelle, par V. D'Hondt, prof. à l'Université de Gand	2,00
La cathédrale St-Bavon à Gand, par A. Goetghebuer	2,00
L'art de plaider. — De Minimis, par Hermann de Baets, ch.	2,00
Du Sénat, avec préface par J. Van den Heuvel, par O. Pyfferoen	2,00
Sous le bleu, impressions d'Italie, par F. Vanden Bosch	2,00
L'école d'anthropologie criminelle, par l'abbé M. de Baets	2,00
La langue flamande en France, par Louis de Backer	2,00
Loi communale, par O. de Grave et A. Seresia. — Loi provinciale, par O. de Grave, ch.	1,50
Fiancée de Maître le Kévan, L. Trederne. — Hermine, Bonne de Boüard, nouvelles, ch.	1,50
Jubilé de l'école St Luc avec les portraits du Baron Béthune et du Frère Marès	1,50
Le parti catholique belge, son avenir et ses moyens d'action, par Guillaume Verspeyen	1,50
Le sourire de Ramsès, par Hector Hoornaert	1,50
Trois millions de messes pour les âmes du purgatoire	1,50
Constance Chlore ou l'aurore du triomphe, drame par l'abbé Léveillé	1,00
La Croix et le Croissant, par Godefroid Kurth, professeur à l'Université de Liège	1,00
Primevères, poésies, par V. Dendal	1,00
Autour du journal des Goncourt. — Max Waller, par Firmin Van den Bosch, ch.	1,00
Libre échange et protection, par le Baron H. della Faille. — Au Ciel, J. Casier	1,00
La condition du logement des ouvriers à Gand, par le baron A. de t'Serclaes	1,00
Le Graduat, par P. Mansion et A. De Ceuleneer, professeurs à l'Université de Gand	1,00

GRANDE FABRIQUE DE
COFFRES-FORTS
BREVETÉS

L. DUVILERS

Maison fondée
en 1859.

Diplôme d'honneur

12 Médailles d'or et d'argent
aux Expositions
nationales et internationales.

9 BREVETS.

D. DUVILERS, FILS, Successeur

Marché du Vendredi,
Usine et Magasin : 50, rue Courte d'Argent } GAND

LIBRAIRIE A SIFFER. — GAND.

Guide pratique pour les élections : Opérations électorales dans l'ordre chronologique. Tableaux synoptiques à l'usage des présidents de bureaux, des scrutateurs, des secrétaires, des témoins et des électeurs, par Edmond de Bock, juge d'instruction au tribunal de 1e instance à Gand, ancien juge de paix et ancien conseiller provincial et communal. Ouvrage précédé du Code électoral belge de 1894 3,00

Guide pratique pour les élections. Id. id., par le même. Même ouvrage sans le Code électoral 1,75

Exclusions et Suspensions du droit électoral, par le même 1,25

La formation et la revision des listes électorales, commentaire de la loi du 12 avril 1394, par A. Goddyn, juge au tribunal de 1re Instance de Gand et et L. Tierenteyn, avocat, Chef du bureau des élections de l'Administration communale de Gand, avec une préface, par M. Albert Nyssens, Membre de la Chambre des Représentants 3,00

Code électoral belge de 1894 : texte officiel de la loi électorale, articles modifiés de la Constitution, lois prorogeant les mandats des Conseils provinciaux et communaux, loi créant le corps électoral provincial provisoire etc. etc. 1,25

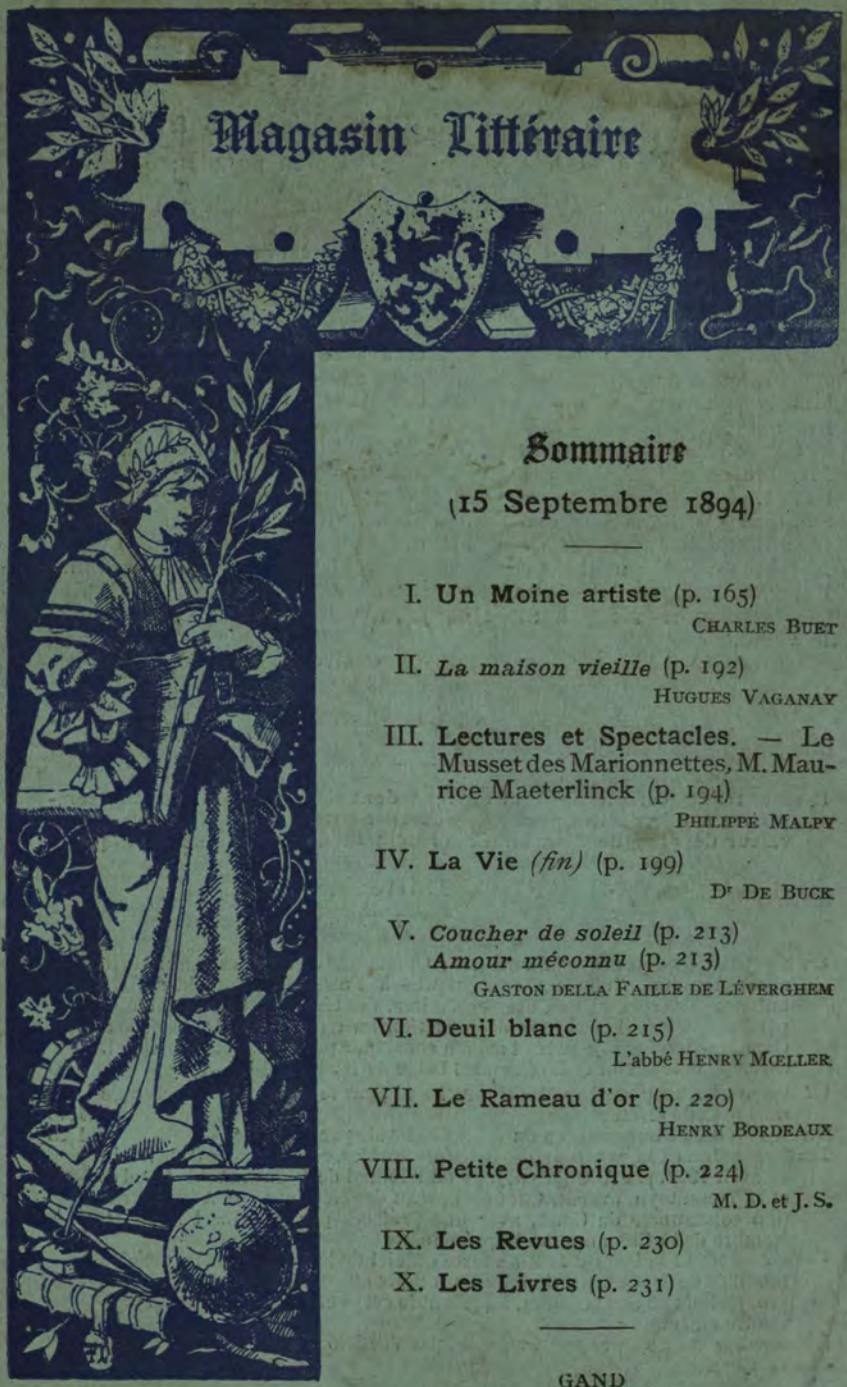
La représentation proportionnelle, par V. D'Hondt, prof. à l'Université de Gand 2,00

LIBRAIRIE A. SIFFER, GAND

Buet Ch. — Rêves des heures lentes	5,00
L'aînée	3,00
Caro Delvaille. — Vibrations, poésies	3,00
Carton de Wiart Henry. — Contes hétéroclites	1,50
Casier Jean. — Harmonies Chrétiennes	3,00
Poésies Eucharistiques	2,00
Au Ciel, poème	1,00
de Backer L. — Etudes littéraires et morales	3,50
La langue flamande en France	2,00
de Baets Hermann. — De Minimis	2,00
L'art de plaider	2,00
Toujours la crise	1,00
de Baets M. — Les bases de la morale et du droit	6,00
L'école d'anthropologie criminelle	2,00
Les localisations cérébrales et le siège de la sensation dans la philosophie scolastique	0,50
de Groote Eugène. — Lochs et Fjords, impressions de voyage	3,00
Demade Pol. — La passion catholique : Une âme princesse	3,00
Dendal Victor. — Primevères, poésies	1,00
Deneus C. — La journée de huit heures	0,75
De la réserve héréditaire des enfants	5,00
D'hont V. — La représentation proportionnelle, 2 vol.	4,00
du Bois Albert (Comte). — La vocation du poète	0,50
Dutry Albert. — La jeune fille dans l'art	1,00
Pastel et pastellistes	1,00
Le salon de Gand (1892)	0,50
Les peintres du peuple (1re série)	0,75
du Val du Bois. — Au pays de Metz	2,00
Goetghebuer Auguste. — La cathédrale St Bavon à Gand	2,00
Guillaume L. — Les Jésuites et les classiques chrétiens	2,50
Hoornaert Hector. — Ballades russes	3,00
Au pays des sapins	3,00
Algérie et Tunisie	2,00
Le sourire de Ramsès	1,50
Le larcin des mages, conte mystique	1,00
Jersey, le tour de l'île à pied	1,00
La chance du triumvir	1,00
Vers l'idéalisme	0,75
Autour de la Baltique *(sous presse)*	
Hoyois Joseph. — Lettres tournaisiennes	4,00
Jonckheere Edouard.—Quinze Jours au Pays des Cédules	2,50
Kurth Godefroid — La Croix et le Croissant	1,00
Léveillé H. — Constance Chlore ou l'aurore du triomphe, tragédie	1,00
Raepsaet Paul. — Au Cap Nord	5,00
Samyn Joseph. — Chrestomathie française	2,00
van den Borie Jules. — Chrestomathie anglaise	2,50
vanden Bosch Firmin. — Coups de plume	0,30
La jeunesse de demain	0,50
Un mort d'hier, Max Waller	1,00
Autour du journal des Goncourt	0,75
Sous le bleu, impressions d'Italie	2,00
La revanche de l'idéal	1,00
Maredsous	1,00
Notes littéraires *(sous presse)*	
Van Hoorebeke Ladislas. — Quatre ans d'évolution	6,00
Verhaegen A. — Minimum de salaire	0,75
Verspeyen Guillaume. — Le Centenaire de 1789	0,75
La Famille	0,75
Le parti catholique belge	1,50
Wauwermans Paul. — Les proscrits du coup d'état en Belgique	3,50
Le contrat de transport	3,50

Etc. *Etc.* *Etc.*

EXCELSIOR
ALFONS SIFFER
GAND



Sommaire

(15 Septembre 1894)

I. **Un Moine artiste** (p. 165)
CHARLES BUET

II. *La maison vieille* (p. 192)
HUGUES VAGANAY

III. **Lectures et Spectacles.** — Le Musset des Marionnettes, M. Maurice Maeterlinck (p. 194)
PHILIPPE MALPY

IV. **La Vie** *(fin)* (p. 199)
Dr DE BUCK

V. *Coucher de soleil* (p. 213)
Amour méconnu (p. 213)
GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM

VI. **Deuil blanc** (p. 215)
L'abbé HENRY MŒLLER

VII. **Le Rameau d'or** (p. 220)
HENRY BORDEAUX

VIII. **Petite Chronique** (p. 224)
M. D. et J. S.

IX. **Les Revues** (p. 230)

X. **Les Livres** (p. 231)

GAND
A. SIFFER, Éditeur
PLACE SAINT BAVON

Ce N° : fr. 1,00. (Etranger : 1,25)

LE MAGASIN LITTERAIRE

parait le 15 de chaque mois

Prix de l'abonnement : { Belgique : **10 francs par an.** / Union postale : **12 francs.**

Abonnement d'essai pour six mois (*Janvier à Juin* 1894) { Belgique : **5 francs.** / Union postale : **6 francs.**

Une livraison : Belgique : 1,00; Union postale : 1,25.

Tout ce que publie le « Magasin Littéraire » est inédit. — Les articles ne peuvent être reproduits sans l'autorisation du Comité de rédaction.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : HERMANN DE BAETS, Avocat près la Cour d'appel de Gand; FIRMIN VANDEN BOSCH, Substitut du Procureur du Roi, à Courtrai; HENRY CARTON DE WIART, Avocat près la Cour d'appel de Bruxelles; JEAN CASIER, à Gand; GÉRARD COOREMAN, Sénateur, à Gand; MAURICE DULLAERT, Avocat, à Bruges; GEORGES HERRY, Membre de la Chambre des Représentants, à Gand; l'abbé H. HOORNAERT, à Menin (Flandre Occidentale); JANSSENS DE BISTHOVEN, Substitut du Procureur du Roi, à Gand; RAYMOND DE KERCHOVE D'EXAERDE, Gouverneur de la Flandre Orientale; ALBERT SOLVYNS, Membre de la Députation permanente de la Flandre Orientale; le Comte FR. VANDEN STEEN DE JEHAY, Secrétaire de Légation;

Secrétaire : MICHEL DE HAERNE, Avocat près la Cour d'appel de Gand.

Secrétaires-adjoints : JOSEPH SOUDAN et GEORGES VANDEN BOSSCHE.

NOTA. — Les collaborateurs gardent l'entière responsabilité de leurs articles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont il sera adressé deux exemplaires à la Rédaction; pour les ouvrages littéraires ou artistiques d'une valeur de plus de 5 fr. on se contentera d'un exemplaire unique.

A. SIFFER, Editeur, Gand.

Vient de paraître :

Guide pratique pour les élections : Opérations électorales dans l'ordre chronologique. Tableaux synoptiques à l'usage des présidents de bureaux, des scrutateurs, des secrétaires, des témoins et des électeurs, par Edmond de Bock, juge d'instruction au tribunal de 1e instance à Gand, ancien juge de paix et ancien conseiller provincial et communal. Ouvrage précédé du Code électoral belge de 1894 — 3,00

Guide pratique pour les élections. Id. id., par le même. Même ouvrage sans le Code électoral — 1,75

Exclusions et Suspensions du droit électoral, par le même — 1,25

La formation et la revision des listes électorales, commentaire de la loi du 12 avril 1394, par A. Goddyn, juge au tribunal de 1re Instance de Gand et et L. Tierenteyn, avocat, Chef du bureau des élections de l'Administration communale de Gand, avec une préface, par M. Albert Nyssens, Membre de la Chambre des Représentants — 3,00

Code électoral belge de 1894 : texte officiel de la loi électorale, articles modifiés de la Constitution, lois prorogeant les mandats des Conseils provinciaux et communaux, loi créant le corps électoral provincial provisoire etc. etc. — 1,25

La représentation proportionnelle, par V. D'Hondt, prof. à l'Université de Gand — 2,00

UN MOINE ARTISTE

Saynète en un acte

par CHARLES BUET

PERSONNAGES

Frère Damien, Dominicain.
Frère Laurent, prieur des Dominicains.
Charles-Quint.
Alphonse d'Este, duc de Ferrare.
Léonard Zanelli, bourgeois de Bologne.
Cristobal, page de l'empereur.
Giovannino, apprenti de frère Damien.
Seigneurs et officiers de la suite de l'Empereur.

(*La scène se passe au couvent des Dominicains, à Bologne, en 1530.*)

La scène représente une vaste salle, transformée en atelier d'ébéniste, sculpteur sur bois. Au fond large porte à double battant, surmontée des armes de l'ordre de Saint Dominique. A droit un bénitier : à gauche un vaste râtelier contenant tous les outils à l'usage des ébénistes et sculpteurs. Dans un pan coupé, au fond, une niche profonde, renfermant un lit, et fermée par un rideau de vieille tapisserie à demi-relevé.

Au premier plan un cabinet de beau style, presque achevé, calé par des éclats de planches; un établi, avec des rabots; un chevalet, des tas de copeaux; pour sièges, deux ou trois escabeaux.

SCÈNE I

Frère Damien. — Giovannino.

FRÈRE DAMIEN (*les manches relevées, mettant de l'ordre sur l'établi*).

Voyons, mon Giovannino... Comment veux-tu que je termine mon *Joseph vendu par ses frères*, en mosaïque de bois, si je n'ai pas les matériaux qui me sont nécessaires?.. Il manque la robe de Nephtali, qui sera en bois rouge de l'Inde, et le turban d'Issachar, en citronnier jaune... Tu aurais dû aller chez ce vieux juif lombard, qui a sa boutique sous la tour Garisenda...

GIOVANNINO (*l'interrompant*).

Fermée!.. comme toutes les autres boutiques, mon frère!

FRÈRE DAMIEN (*allant et venant*).

Maître Pompée, près du dôme San Petronio!..

GIOVANNINO (*affirmant*).

Les volets et les barres de fer... Pas un trou pour le passage d'une souris.

FRÈRE DAMIEN (*s'animant*).

L'atelier de Salvatore Barbenoire, sur le chemin de San Michele?

GIOVANNINO.

Une forteresse!.. Barricadé...

FRÈRE DAMIEN (*en colère*).

Au diable!.. Pardon, mon petit... La langue m'a

fourché... (*d'un air découragé*) Que se passe-t-il donc à Bologne?

GIOVANNINO.

Je vous l'ai dit, mon révérend... C'est l'empereur!..

FRÈRE DAMIEN (*irrité*).

Et qu'est-ce que la majesté sacrée de l'empereur, roi des Romains, peut avoir à faire avec le juif Lombard, maître Pompée et l'homme à la barbe noire? Tu m'en donnes à garder, Giovannino!.. Gageons que tu as perdu le temps à jouer à la *morra* avec les faquins de la rue majeure, et autre mauvaise compagnie!

GIOVANNINO (*offensé*).

Gagez tant que vous voudrez, Seigneurie. Vous perdrez, voilà tout!

FRÈRE DAMIEN (*de mauvaise humeur*).

N'empêche! Il me faut deux billes de verre bleu pour les yeux de Zabulon, une branche de corail pour le bâton du chef des marchands israélites, et de la nacre verte pour les feuilles de palmier. Tu vas me chercher tout cela chez le joaillier verrier de Venise, Orio Zadoër... Là-bas, près du palais Ercolani. Tu as compris?

GIOVANNINO.

La banque du joaillier est close, frère Damien... (*d'un air mutin*) Vous ne voulez pas comprendre.

FRÈRE DAMIEN.

Je comprends que tu es un paresseux, qu'il fait chaud, que le soleil brunit tes joues roses... (*fouillant*

dans sa poche.) Tiens! voici dix baïoques... Tu boiras une orangeade glacée, méchant sujet!

GIOVANNINO (*emportant la pièce*).

Et pour le joaillier?

FRÈRE DAMIEN (*impatienté*).

Nous lui devons déjà des plaques de lapis et des tronçons d'ivoire. Il apportera son mémoire au frère procureur.

GIOVANNINO (*riant*).

J'y vais donc! mais si la banque n'est pas ouverte, je vous préviens que j'irais muser devant San Petronio : il y a là des lansquenets allemands qui sont magnifiques avec leurs habits tailladés noir et blanc, et leurs toques à créneaux empanachées de plumes jaunes... et des épées à deux mains propres à couper en deux un chevalier en bronze.

FRÈRE DAMIEN.

Va... Va! et gare qu'un de ces sauvages allemands ne te prenne en croupe et ne t'emmène chasser l'ours, dans son pays!..

(*Giovannino sort.*)

SCÈNE II

Frère Damien *(seul, rangeant ses outils, examinant le bas-relief en marqueterie posé sur un chevalet).*

Que madame la Vierge m'assiste si tous ces gens de Bologne ne deviennent pas fous!.. Qu'ils ferment leurs boutiques le dimanche et les jours

de fête de précepte, c'est leur devoir de bons chrétiens... Mais pendant la semaine!.. Quel jour sommes-nous?.. Mardi... oui, c'est bien mardi... Je vous demande un peu la mouche qui les piqne d'aller se divertir le mardi!.. Voyons!.. Oui, ces petites briques en noyer clair font bien la margelle de la citerne... Est-ce que les Hébreux connaissaient la brique?.. *(réfléchissant.)* Assurément, car les temples de Ninive... *(prenant un outil et travaillant au bas-relief.)* Là... et là... deux rubans de bois d'érable pour imiter les rayures... Ces trafiquants ismaélites étaient des espèces de Sarrasins!.. *(Un temps.)* Il est gentil, ce petit Giovannino, mais je crois qu'il se moque de moi. Que maître Pompée se divertisse... Il aime le bon vin et la chère lie, le pauvre homme... Que la Barbe noire promène sa femme qui veut montrer sa robe et ses chaînes d'or... Passe. *(riant.)* Gourmandise et vanité mènent la moitié des hommes par le bout du nez... Mais le juif lombard? Il vendrait les cheveux de sa tête, celui-là, pour gagner un misérable sou!.. Et qu'est-ce que ça lui fait que Notre Saint Père Clément VII, honneur à lui! — s'abouche avec l'empereur Charles?... *(toujours occupé à son bas-relief.)* Je ne suis pas si curieux, moi! *(La porte du fond s'ouvre et laisse voir Léonard Zanelli, qui écoute en riant et s'avance peu à peu, sans être vu du moine, distrait.)* Je n'ai pas mis le pied hors de ma cellule, moi!... J'ai reçu la bénédiction de monsieur le Pape, quand la communauté est allée le recevoir, cierge en mains, à la porte San-Romano... Et quant aux mirifiques seigneurs que César traîne à sa suite, ce que je m'en soucie!... *(Il fait claquer ses doigts d'un air de dédain.)*

SCÈNE III

Frère Damien. — Léonard Zanelli.

LÉONARD (*s'avançant*).

C'est bien le tort que vous avez, mon frère!

FRÈRE DAMIEN (*se retournant, gracieux*).

Ah! c'est vous, messer Léonard Zanelli... Soyez le bienvenu, et Dieu vous bénisse. Entrez, entrez donc.

LÉONARD (*lui tendant la main*).

Mais je suis entré, mon frère, vous voyez bien. Et j'ai refermé la porte. Votre santé est bonne?

FRÈRE DAMIEN (*péniblement*).

J'ai soixante ans, et j'attends la première maladie. Asseyez-vous, mon digne ami. (*Léonard prend un escabeau.*) Et dites-moi à quel propos vous m'accusez.

LÉONARD (*étonné*).

Je vous accuse, moi?

FRÈRE DAMIEN (*avec simplicité*)

Vous m'accusez d'avoir tort. Ai-je péché?

LÉONARD.

Vous avez tort de ne pas vous soucier de ce qui se passe à Bologne.

FRÈRE DAMIEN.

Puisque j'ai vu le pape!.. C'est-à-dire que j'ai vu sa chape de drap d'or et sa tiare, car pour son visage, les éventails des flabellaires me le cachaient.

LÉONARD (*s'animant*).

Et Charles-Quint vous ne l'avez pas vu, non plus que les monarques et princes qui lui font cortège?..

FRÈRE DAMIEN.

Ce sont là personnages qu'un fils de Saint-Dominique ne peut aborder...

LÉONARD.

Taisez-vous! un artiste comme vous est toujours bien accueilli des grands de la terre.

FRÈRE DAMIEN (*se contenant*).

Un artiste!.. parce que je découpe des morceaux de bois!.. Je suis un moine, un humble moine, messer Zanelli, et...

LÉONARD (*l'interrompant, avec véhémence*).

Savez-vous qu'il y a, près de l'empereur, le duc de Savoie, Charles le Bon...

FRÈRE DAMIEN (*l'interrompant avec une fine raillerie et d'un ton qui trahit une parfaite indifférence*).

Et sa femme dona Béatrice de Portugal qui lui a fait perdre Genève en disant que c'est une bonne auberge.

LÉONARD (*continuant*).

Le duc de Bavière... le margrave de Brandebourg..

FRÈRE DAMIEN (*même jeu et même ton*).

Des altgraves, gaugraves, rhingraves, burgraves, landgraves, tous corpulents, barbus, et insolents... Et es bans croates... et les esclaves... et les magnats

de Hongrie.. grands buveurs de bière, et traînant de grands sabres. Oui, je sais qu'ils y sont. Et après?

LÉONARD (*d'un ton agressif*).

Après? Il y a nos seigneurs d'Italie... Le marquis de Mantoue, les Gonzague, les Sforza de Milan, les Médicis de Florence... tous capitaines et tous illustres.

FRÈRE DAMIEN (*riant avec moquerie*).

Un demi cent de petits despotes, riches d'exactions, fous de luxe et de plaisirs, et après?

LÉONARD.

Il y a les princes romains, les barons normands de Sicile, les patriciens de Venise et de Gènes...

FRÈRE DAMIEN (*dédaigneux*).

Que de nobles seigneurs pour porter la queue du manteau de César!

LÉONARD (*continuant à énumérer*).

Des gonfalonniers, des provéditeurs, des podestats...

FRÈRE DAMIEN (*railleur*).

Sans compter les écuyers, les pages, les camériers, les sbires, les spadassins à gages, une tourbe, une horde, une armée de serviteurs et de vilains drôles... Et cette volée de vautours et d'éperviers s'abat sur Bologne comme sur une proie... Les écus entrent en danse... Le diable y trouve son profit...

LÉONARD (*conciliant*).

Tout doux! tout doux, mon révérend!.. Ne commettez pas le péché de colère... ne jugez pas votre

prochain... (*Un temps. Avec intention*) Il y a aussi le magnifique seigneur Alphonse d'Este, duc de Ferrare...

FRÈRE DAMIEN (*courroucé*).

Ah! pour celui-là!.. n'avez-vous pas honte, messer Léonard, de prononcer le nom de ce ladre, de cet avaricieux, de ce tyran?

LÉONARD (*timidement*).

Il vous a en grande estime... et prétend venir vous voir avec messire Paul Jove, celui qui écrit des histoires...

FRÈRE DAMIEN (*l'interrompant*).

Avec une plume d'or ou avec une plume de fer, selon le salaire...

LÉONARD (*continuant*).

Et avec le glorieux peintre Titien, le sculpteur Lombardi, l'architecte Vignole...

FRÈRE DAMIEN (*avec enthousiasme*).

Oh! ceux-là qu'ils viennent, je m'inclinerai humblement devant leur génie... Mais quant au duc de Ferrare, il ne franchira pas le seuil de ma cellule, quand il aurait pour escorte tous les lansquenets et tous les reîtres, tous les arquebusiers, archers et timbaliers qui font la file dans les rues de la ville!.. Non... Non! avec cette compagnie de seigneurs le pauvre frère Damien n'a que faire, et j'entends qu'on me laisse travailler tranquille...

SCÈNE IV

Les mêmes. — **Frère Laurent** (*qui entre après avoir frappé à la porte, et s'avance d'un pas alerte*).

FRÈRE LAURENT.

La paix soit avec vous, mes amis!.. messer Léonard Zanelli, je vous salue... Et que dit-on de nouveau en cette ville de Bologne?... Qu'avez-vous, frère Damien? vous montrez mine grondeuse... Votre digne ami vous querelle?...

LÉONARD (*embarrassé*).

Mais non... mais non, mon révérend.

FRÈRE LAURENT (*insistant*).

Oh! je vois bien qu'il y a quelque chose... On ne vous laisse manquer de rien, cher frère Damien?

LÉONARD (*haussant les épaules*).

Eh! il ne vit que de pois chiches et d'eau fraîche...

FRÈRE LAURENT (*affectant la sévérité*).

Enfin, je veux savoir qui vous contrarie, pourquoi vous êtes de si fâcheuse humeur, ce que vous avez, enfin, frère Damien.

FRÈRE DAMIEN (*avec impatience*).

J'ai... j'ai que toutes les boutiques sont fermées, et que mon apprenti Giovannino ne peut me procurer ce dont j'ai besoin... Comprenez-vous cela?... Un juif qui met les volets... Un joaillier qui se barricade? (*s'animant.*) Et lui, Giovannino?... Voici près d'une heure qu'il est parti?.. Où est-il?... A regarder, bouche bée, les panaches des Allemands?

à jouer à la marelle avec les valets des Espagnols... (*grommelant.*) Comme si le pape Clément n'était pas aussi bien à Rome, et l'empereur Charles dans sa ville impériale!..

FRÈRE LAURENT.

Que dites-vous, frère Damien? Vous murmurez contre notre Saint Père, contre le glorieux auguste? Oh! oh! ce sont propos de rebelle que vous tenez légèrement...

FRÈRE DAMIEN (*humblement incliné*).

Je vous demande pardon, père prieur. (*se redressant.*) Mais ce bas-relief reste inachevé, et je l'ai promis pour la fin de la semaine au seigneur de la Mirandole... Cent beaux sequins d'or, qui serviront à payer à la dame Propertia de Rossi la statue qu'elle a coulée en bronze de notre saint père Dominique... (*soudainement exaspéré.*) Ce Giovannino! je vous demande un peu... Il aura bu mes dix baïoques!...

LÉONARD (*sentencieux*).

Qui donne de l'argent à un garçon lui donne du poison.

FRÈRE LAURENT (*à frère Damien*).

Vous travaillerez demain... Allez voir de la fenêtre du clocher le cortège de Leurs Altesses de Mantoue et de Ferrare.

FRÈRE DAMIEN (*avec dépit*).

Je ne suis pas curieux... Et je ne chôme qu'aux dimanches et jours de fête.

LÉONARD (*conciliant*).

Je crois bien! On se dispute à prix d'or vos ouvrages, et il faut être prince pour acheter la moindre chaise à dosseret sortie de vos mains.

FRÈRE DAMIEN.

J'ai donné aux Bénédictins du mont Cassin deux ais à couvrir un antiphonaire, en olivier incrusté d'étain...

FRÈRE LAURENT.

Oui, mais ils nous ont donné, eux, le beau missel enluminé par leur père dom Placide...

FRÈRE DAMIEN (*avec feu*).

Lequel je veux relier en deux ais de bois de santal où je figurerai avec de l'aventurine, de l'ivoire et des pierres dures, d'un côté la Crucifixion, de l'autre notre chien portant dans la gueule une torche enflammée...

FRÈRE LAURENT.

Patience donc!... A chaque jour suffit sa peine. Et pour vous punir de l'excès de zèle et de la chaleur que vous avez mise en cette discussion, je vous ordonne de vous reposer jusqu'à la collation du soir.

FRÈRE DAMIEN (*poussant un soupir*).

J'obéirai, père prieur.

LÉONARD (*à part*).

Le voici calmé... Oserai-je parler de don Alphonse? (*Après réflexion.*) Non, je n'oserai pas. (*Un temps.*) Si j'osais!.. (*La porte s'ouvre.*)

SCÈNE V

Les mêmes. — Giovannino, *puis* Cristobal.

FRÈRE DAMIEN (*apercevant Giovannino et courant à lui*).

Ah! te voilà, toi?... d'où viens-tu, fainéant?... Qu'as-tu fait de mes baïoques, serpenteau?.. Où est mon corail?.. et ma nacre verte?.. Mais répondras-tu, couleuvre? Et ne mens pas, surtout, *birbone!*

LÉONARD (*à part*).

Ouf! s'il reçoit avec un discours de ce style monseigneur don Alphonse!..

FRÈRE LAURENT.

Là! là!.. calmez-vous, frère Damien...

FRÈRE DAMIEN (*sans l'entendre, furibond*).

J'étouffe de male rage! (*à Giovannino*) Parleras-tu?

GIOVANNINO (*d'un ton larmoyant*).

Vous ne me laissez même pas saluer le révérend prieur... (*affectant de haleter.*) J'ai couru tout d'une haleine...

FRÈRE DAMIEN.

Ce n'est pas vrai... Pas un grain de poussière sur tes souliers... (*allant au bas-relief.*) Dépêche... en deux heures mon ismaélite...

FRÈRE LAURENT (*l'interrompant*).

Taisez-vous...

FRÈRE DAMIEN (*qui l'interrompt à son tour et revient sur Giovannino*).

Oui, tais-toi... et réponds... Madame la Vierge m'assiste! as-tu mangé le corail et bu la nacre?

GIOVANNINO (*narquois*).

J'ai bu un gobelet d'eau d'orange, ainsi que vous me l'avez commandé!.. Quant au joaillier... Psst! (*Il fait le geste.*)

FRÈRE DAMIEN (*l'imitant*).

Psst! (*Il exprime par geste la stupéfaction. Jeu de scène. Léonard et le prieur échangent des signes d'intelligence en riant.*)

GIOVANNINO.

Il est devant le palais des Anciens, avec sa femme toute habillée de velours... Et quand je l'ai supplié de venir jusque chez lui pour me donner nacre, corail et perles de verre, savez-vous ce qu'il m'a répondu?...

FRÈRE DAMIEN.

Le mécréant!... Je me plaindrai au podestat!

GIOVANNINO.

Il m'a répondu : « Quand on me viendrait chercher pour remettre des émeraudes à la couronne impériale, je ne bougerais pas! »

FRÈRE DAMIEN (*indigné*).

L'insolent! Il aura des étrivières!.. Et d'abord je n'achèterai plus rien chez lui, pas même un copeau de sapin!

GIOVANNINO.

Il n'en vend pas... Cependant...

FRÈRE DAMIEN (*avec espoir*).

Cependant?...

GIOVANNINO (*malicieux*).

Il vous enverra tout ce qu'il vous faut, demain matin, avant la messe... Et même il ajoute au paquet une bille d'agate grosse comme mon poing et deux beaux coquillages de mer à lui donnés par un capitaine espagnol qu'il héberge... C'est un petit cadeau qu'il vous fait.

FRÈRE DAMIEN (*attendri*).

Le brave homme!... J'aurai donc patience, Giovannino...

LÉONARD.

Tout est bien qui finit bien, mon révérend... Et puisque vous voici plus content... je dois m'acquitter d'un mesage... vous présenter une requête. (*à part*) Il va se fâcher pour sûr... Ah! si le sommelier de don Alphonse ne m'avait promis ce barillet de vin lombard!...

FRÈRE DAMIEN (*soupçonneux*).

Un message?.. Une requête?.. (*Un temps.*) Ah! oui, ce pupitre que je vous promis, avec le bœuf de Saint Luc pour support?

FRÈRE LAURENT (*prêtant l'oreille, à part*).

Que se passe-t-il donc? On fait bien du vacarme à la porte du monastère!

GIOVANNINO (*brusquement*).

Ce n'est pas tout.

FRÈRE DAMIEN.

Ce n'est pas tout? (*à Léonard*) Quoi? (*à frère Laurent*) Qu'est-ce?

FRÈRE LAURENT et LÉONARD (*ensemble*).

Parle vite, Giovannino.

GIOVANNINO.

Eh bien! En même temps que moi, un page monté sur un beau genêt d'Espagne caparaçonné de campanes et de franges d'argent arrivait à la porte du monastère. J'entrai tout droit, mais lui mit pied à terre, attacha la bride du cheval à l'anneau de fer, et frappa trois grands coups du heurtoir sur la porte.

FRÈRE LAURENT.

Un page?...

LÉONARD (*vivement*).

A la livrée du duc de Ferrare?

GIOVANNINO (*vivement*).

Aux livrées de l'empereur... On vous cherche partout, révérend prieur... (*Frère Laurent s'élance vers la porte et l'ouvre. Sur le seuil apparaît Cristobal, incliné, la toque à la main. Il entre.*)

CRISTOBAL.

Salut à vous tous qui êtes ici... Je viens annoncer au bon frère Damien...

FRÈRE DAMIEN (*s'avançant*).

C'est moi.

CRISTOBAL.

Que l'empereur, mon maître, se dirige vers ce monastère pour le voir et l'entretenir... Sa Majesté est accompagnée de monsieur le duc de Ferrare...

FRÈRE DAMIEN (*haut*).

Don Alphonse, chez moi! (*à part, résolument*) Nous verrons bien. Charbonnier est maître en sa loge, et moine en sa cellule. (*haut*) Un pareil honneur à moi, indigne?...

LÉONARD (*à part*).

Il prend la chose mieux que je n'aurais pensé. (*haut, à frère Laurent*) Courez, père prieur... Un tapis... Un fauteuil... Une collation... Appelez le frère cellerier... le sacristain!...

FRÈRE DAMIEN.

Tout beau! tout beau! messer Léonard. (*Il va fermer la porte restée ouverte.*) Vous ne pensez pas que Charles-Quint va entrer dans cet atelier, tandis que nous avons un parloir tout orné de boiseries de vieux chêne, où il y a le fauteuil du prieur... et, par terre, une natte en paille de riz!... Patience donc! On nous viendra quérir... et... Ciel! qu'entends-je?

(*Il se fait un grand bruit, au dehors, dans le cloître. Des pas nombreux, des voix, des rires. On frappe à la porte. Silence. On frappe de nouveau. Jeu de scène.*)

FRÈRE DAMIEN (*éperdu, se dirige vers la porte. D'une voix altérée*).

Qui est là?

UNE VOIX (*au dehors*).

Moi, Charles d'Autriche!

(*Frère Damien ouvre la porte à deux battants. On voit dans le cloître l'empereur, sa suite, seigneurs, officiers, moines.*)

SCÈNE VI

Les mêmes. — Charles-Quint. — Don Alphonse, duc de Ferrare. — Seigneurs et officiers de la suite de l'Empereur.

CHARLES-QUINT (*debout sur le seuil, et sans entrer se retournant vers sa suite*).

Voyez, messieurs, c'est bien ici. (*au frère Damien*) Vous êtes le frère Damien?

FRÈRE DAMIEN (*fléchissant le genou*).

Pour obéir à la majesté sacrée de l'empereur...

CHARLES-QUINT.

Quel est votre nom dans le monde, frère Damien?

FRÈRE DAMIEN (*se relevant*).

Sire, je l'ai oublié. (*Mouvement d'étonnement.*)

CHARLES-QUINT.

Où êtes-vous né?

FRÈRE DAMIEN.

Dans une cabane de pêcheurs, sur les bords de l'Adriatique.

CHARLES-QUINT.

Vous avez une famille?

FRÈRE DAMIEN.

Nombreuse, grâce à Dieu!... Tous mes frères dans l'ordre de Saint-Dominique... et particulièrement ceux de ce monastère, où je suis entré comme novice il y a quarante ans.

CHARLES-QUINT.

Vous n'aimez pas la gloire, frère Damien?

FRÈRE DAMIEN.

La gloire, pour un moine, c'est de suivre la règle, de jeûner, de prier, de travailler, jusqu'au jour où son âme ira vers Dieu, où son corps sera rendu à la terre... Mais ne daignerez-vous point franchir le seuil de ma cellule, auguste empereur?

CHARLES-QUINT.

Je suis venu pour vous y voir, mon frère. Vous êtes un grand artiste me dit-on... (*Il fait un pas en avant.*) Je vois là un bahut sculpté à ravir. Pour qui est-il?... Et ce bas-relief? (*Il entre.*)

FRÈRE DAMIEN.

Le bahut n'est encore à personne... Quant à ce panneau, le seigneur de la Mirandole veut bien le payer cent sequins d'or.

LÉONARD (*à part*).

Le bonhomme sait faire valoir sa marchandise, mais comme il surveille du coin de l'œil monsei-seigneur de Ferrare.

FRÈRE LAURENT (*genou terre*).

Daigne Votre Majesté agréer l'hommage du prieur de ce monastère.

CHARLES-QUINT (*avec bonté*).

Relevez-vous, mon père. (*détachant son escarcelle qu'il donne à Giovannino.*) Tu es l'apprenti, enfant? Prends ceci pour t'établir quand tu seras devenu maître. (*s'adressant au duc de Ferrare.*) Eh bien! mon cousin, vous n'entrez pas? (*Frère Damien se place entre l'empereur et la porte.*)

FRÈRE DAMIEN (*rudement*).

Ce seigneur est du sang de votre Majesté?

LÉONARD (*à voix basse*).

Le duc de Ferrare... Don Alphonse.

GIOVANNINO (*fouillant dans l'escarcelle. A part*).

Il y en a bien une livre pesant... Tout en pièces d'or! Quelle aubaine. On ne m'appellera plus fainéant ni vilain drôle, désormais. Combien ma mère sera joyeuse!.. Ah! c'est beau d'être empereur et de pouvoir, comme Dieu, faire des heureux!

FRÈRE DAMIEN (*à Don Alphonse, brusquement*),

Ainsi, vous êtes le duc de Ferrare?

DON ALPHONSE (*qui s'avance pour entrer*).

Oui... sans doute... Ne me connaissez-vous pas?

FRÈRE LAURENT.

Le Mécène des sciences et des lettres!..

LÉONARD.

Le protecteur du poète Arioste!

GIOVANNINO (*à part*).

Un beau seigneur, par Bacchus! mais qui n'est point tendre à ses rivaux.

FRÈRE DAMIEN (*barrant le passage au duc, avec éclat*).

Veuillez demeurer dans le cloître, monseigneur, il ne me plaît pas que vous mettiez le pied chez moi.

FRÈRE LAURENT (*stupéfait*).

Une telle audace!.. Oh! frère Damien. (*Il témoigne d'un violent effroi.*)

LÉONARD (*à part*).

Le bonhomme joue un jeu à se faire jeter dans le plus profond cachot de la forteresse. (*haut, d'un ton conciliant*) Voyons, mon ami!

DON ALPHONSE (*gaîment*).

Comment! vénérable frère, vous me chassez?.. (*Il rit.*)

CHARLES-QUINT (*étonné*).

Oh! oh! que faites-vous, mon révérend?.. Vous ne souhaitez pas la bienvenue à mes amis? (*Murmures des seigneurs et des officiers.*)

FRÈRE LAURENT (*ému*).

Sire, daignez pardonner...

FRÈRE DAMIEN (*l'interrompt et s'adresse à l'empereur*).

Que Votre Majesté m'excuse. J'accueillerai avec bonne grâce tous les autres amis de Votre Majesté, mais quant à cet homme, je ne veux pas qu'il entre chez moi.

CHARLES-QUINT (*sévère*).

Cet homme! Mais cet homme, comme vous l'appelez, c'est le duc de Ferrare.

FRÈRE LAURENT (*suppliant*).

Cet homme!.. Oh! frère Damien.

GIOVANNINO (*à part*).

Je m'amuse bien plus que sur la grand' place, à voir les panaches allemands!

FRÈRE DAMIEN (*écartant les bras pour barrer de nouveau passage au duc*).

Je connais parfaitement son Illustrissime seigneurie le magnifique prince d'Este, duc de Ferrare, parent de Votre Majesté, parent du roi de France, parent de tous les souverains de la chrétienté... Oui, oui... je le reconnais fort bien, et j'ai eu tort de le nier... Mais c'est précisément parce que je connais cet illustre seigneur que je ne veux pas qu'il met le pied chez moi. (*Don Alponse rit. Murmures. Jeu de scène.*)

CHARLES-QUINT.

Oh! Oh! vous avez dit « Je veux » devant moi, mon révérend!.. Et si, à mon tour, je disais : « Je veux! »

FRÈRE DAMIEN (*avec fermeté*).

J'aurais le profond regret de désobéir à Votre Majesté.

CHARLES-QUINT.

Parce que?

FRÈRE LAURENT (*sévèrement*).

Il est temps que cette scène déplorable ait une fin, et je vous ordonne, mon frère...

CHARLES-QUINT.

Laissez... Laissez, monsieur le prieur. (*à frère Damien*) Vous oseriez ne pas obéir...

FRÈRE DAMIEN.

J'oserais, s'il agrée à Votre Majesté, lui rappeler que ce logis étant le mien, j'y laisse entrer qui me plaît et j'en éloigne qui me déplaît.

DON ALPHONSE (*mécontent*).

Tout au moins me direz-vous, sire moine, quelles raisons vous incitent à m'offenser par si grièvе injure?.. Et si vos raisons sont valables, je ne barguignerai pas à vous faire amende honorable, foi de descendant du divin Hercule. (*Il veut entrer.*)

FRÈRE DAMIEN (*l'arrêtant*).

Un moment, je vous prie. Je parlerai volontiers, mais êtes-vous prince à entendre la vérité?

LÉONARD (*au prieur*).

Sur ma parole, je ne comprends pas que Son Altesse ne bronche pas.

DON ALPHONSE.

Je vous engage ma foi de gentilhomme de vous écouter avec patience.

FRÈRE DAMIEN.

Sachez donc, mon gracieux seigneur, que lors de mon récent voyage dans vos Etats, et comme je portais à divers châtelains de votre duché les meubles par eux commandés et payés, vos exacteurs d'impôts, officiers de police et autre engeance de bas étage, me firent payer tant de droits de pesage, droits de travers, droits de tonlieu, pour ces mêmes ouvrages en bois si longuement choyés et travaillés, que je m'en revins céans nanti d'un seul ducat d'or, de cent que j'avais emportés.

LÉONARD (*à part*).

Oh! oh! voici où le bât va blesser monseigneur... qui n'est pas un âne!

FRÈRE LAURENT (*à part*).

Voilà où il voulait en venir!...

DON ALPHONSE (*avec dépit*).

De ce qu'un abus a été commis... Au reste, je châtierai...

FRÈRE DAMIEN (*continuant*).

Or l'argent que je gagne, c'est de l'argent pour nos pauvres. Nous avons beaucoup de pauvres. Les guerres des illustres seigneurs d'Italie en font beaucoup...

CHARLES-QUINT (*riant*).

Ceci est une pierre dans mon jardin.

FRÈRE DAMIEN (*continuant*).

Ce n'est pas tout. J'ai appris que monsieur le duc de Ferrare fait percevoir des taxes exorbitantes, même sur les châsses et reliquaires que j'envoie aux couvents de mon ordre qui sont dans ses Etats.

DON ALPHONSE.

Mais je ne suis pas responsable...

FRÈRE DAMIEN (*l'interrompt*).

Or aucun autre prince d'Italie ne perçoit de pareils droits sur mon œuvre, vous êtes le seul... Vous êtes le seul qui m'ait fait subir de si noires vexations, et vous ne méritez aucunement le renom

qu'on vous a fait de prince généreux et libéral. (*avec force*) C'est pourquoi, moi, indigne religieux de l'ordre de Saint Dominique, je ne veux pas recevoir dans ma cellule un avaricieux et un ladre.

DON ALPHONSE (*portant la main à son épée, menaçant*).

Par les colonnes d'Hercule.

FRÈRE LAURENT (*levant les bras au ciel*).

Il est fou!.. Pauvre homme!.. il est fou....

LÉONARD.

Je ne donnerais pas un écu de la tête qu'il y a sous son capuchon!

CHARLES-QUINT (*se mettant à rire, au duc*).

Allons! cousin, il faut arranger cette affaire-là.

(*Jeu de scène.*)

DON ALPHONSE (*calmé*).

Votre Majesté a raison... et je ne demande pas mieux (*au moine*) Tout d'abord, vos griefs ne relèvent que de la maladresse et de l'ignorance de mes officiers. Je n'en fus jamais averti.

FRÈRE DAMIEN.

Cela n'empêche qu'ils n'aient causé grand dommage à mes frères, à nos pauvres et à moi.

DON ALPHONSE.

Dommage que je veux réparer, car ce sera justice. (*Il détache sa bourse et l'offre au frère Damien.*) Il y a

dans cette escarcelle cent ducats en or fin, et une lettre de change de mille ducats de Venise sur un juif lombard qui demeure...

GIOVANNINO (*l'interrompant*).

Sous la tour Garisenda... Je le connais. Sa banque est fermée.

DON ALPHONSE (*hautain*).

Mes hallebardiers l'ouvriront!.. Prenez donc ces sommes à titre de restitution, frère Damien. (*Il fait un pas en avant.*) Puis-je entrer? (*Frère Damien s'écarte et se met à genoux. Le duc, détachant son collier de pierreries.*) Voici qui fera un beau diadème à l'image de la Vierge que j'ai vue dans votre église. (*Il l'offre au prieur. S'avançant en scène.*) Maintenant, foi de duc, des lettres patentes seront expédiées dès ce jour, exemptant de tout impôt dans les Etats de Ferrare frère Damien en particulier et tous les Frères prêcheurs en général.

FRÈRE LAURENT (*s'inclinant*).

Votre Altesse nous comble.

CHARLES-QUINT.

Etes-vous satisfait, frère Damien?

FRÈRE DAMIEN.

Oui, sire. (*au duc*) Et je vous remercie, très noble duc, d'honorer à ce point l'art et les artistes. (*lui montrant le bahut.*) Ce bahut est à vous... mais j'y veux sculpter les armes d'Este...

DON ALPHONSE.

J'accepte, mon frère. Vous êtes plus riche que moi : vous créez l'or avec du bois.

CHARLES-QUINT.

Et maintenant, monsieur le prieur, allons au réfectoire : je me suis laissé dire que vous possédez un certain vin muscat... Vous aurez bien quelque friandise à nous offrir?...

UNE VOIX (*au dehors*).

La collation de l'empereur est servie!...

GIOVANNINO (*à part*).

Bonne leçon pour plus tard : parler franc, et ne rien craindre.

(*L'empereur marche vers la porte, avec le duc, précédé de Cristobal, et suivi du prieur.*)

FRÈRE DAMIEN (*à Léonard*).

Voulez-vous la morale de tout ceci, compère?... Oui? Eh bien! c'est que patience et volonté font plus que force et puissance...

LÉONARD (*riant*).

Ou plutôt que charbonnier est maître chez soi.

FRÈRE DAMIEN (*faisant sonner l'escarcelle et le collier*).

Et même chez les autres.

(*Rideau.*)

LA MAISON VIEILLE

La maison vieille était un nid pour les enfants.
Avec ma sœur, et mon cousin, et mes cousines
J'ai maintes fois couru, joué dans les cuisines :
La maison vieille était un nid pour les enfants.

Aujourd'hui qu'une nouvelle maison s'élève
Coquette, avec son toit rouge, ses murs blanchis,
Je regrette l'ancienne et ses murs de torchis,
Aujourd'hui qu'une nouvelle maison s'élève.

Qu'on était bien, l'hiver, assis au coin du feu !
L'aïeul aveugle nous redisait son histoire
Qui pour tous les petits était un fait notoire :
Qu'on était bien l'hiver, assis au coin du feu !

L'aïeul est mort et la maison abandonnée !
Elle ne sert qu'à remiser les débarras
Et dans la nuit on n'entend plus que les gros rats.
L'aïeul est mort et la maison abandonnée !

Vers minuit la maison semble se réveiller :
La lune éclaire d'un jour blafard la fenêtre.
Il semble que l'aïeul un moment va paraître :
A minuit la maison semble se réveiller.

Mais non; tout est bien mort : ce n'est qu'une semblance.
La cheminée est bien éteinte et plus ne fume,
Dans le nid du moineau on ne voit plus de plume.
Hélas! tout est bien mort : c'était une apparence.

Notre vieille maison, nous te disons adieu.
Merci d'avoir mis à l'abri notre jeunesse,
Un autre toit abritera notre vieillesse :
Notre vieille maison, nous te disons adieu.

HUGUES VAGANAY

LECTURES ET SPECTACLES

Le Musset des marionnettes, M. Maurice Maeterlinck

Le cas psychologique de M. Maurice Maeterlinck est singulièrement compliqué : c'est un littérateur de la décadence qui écrit des drames pour marionnettes; c'est une âme de « snob » qui s'efforce à être une âme d'enfant. Elle y met beaucoup d'application, et, à la vérité, cela se voit un peu. Le contraste de cet esprit subtil de l'artiste et des procédés volontairement ingénus de son art nous laisse une impression indécise : on ne sait jamais si l'auteur est sincère ni jusqu'à quel point il l'est; on voudrait suspendre ses petites hypocrisies et, pour n'être pas dupe, on tâche à n'être pas ému; c'est une lutte de tous les instants, de toutes les lignes contre l'écrivain pour découvrir son âme véritable à travers l'œuvre où elle s'est ainsi déguisée. Ces poèmes précieux, imprimés en caractères archaïques et vêtus de couvertures moyenâgeuses ont le charme irritant des bibelots modernes qui imitent l'ancien : ils sont presque trop bien faits pour qu'on croie à leur authenticité et qu'on ne s'avise pas du pastiche. Amusants comme une énigme, ils fournissent au critique un rare document sur le retour

imprévu et fatal des littératures de la décadence à l'idéal primitif.

Cette façon de comprendre l'art ne va pas sans beaucoup d'artifice ; cette simplicité voulue a des procédés très évidents et qu'on peut définir. Les petits personnages de M. Maeterlinck vivent dans un monde étrange, dans le monde des contes de fées scandinaves. Ils habitent d'énormes châteaux froids et noirs. Les forêts profondes où l'on dort les sommeils pleins de rêves, l'océan monotone et infini, des grottes de mystère qu'éclaire faiblement la lueur pâle et bleue des eaux mortes, voilà les paysages incolores qui ont pour toujours attristé leur âme. La vie des choses s'est comme éteinte autour d'eux. Rien ne les distrait de la mélancolique contemplation d'eux-mêmes. « Les figures semblent lentement, lentement venir à nous d'un fond de fumée, un peu comme ces figures des tableaux de Carrière, d'autant plus expressives que c'est, on le dirait, notre regard qui les crée à mesure et qu'en même temps nous craignons de voir s'évanouir leurs contours de fantômes » (1). Leurs gestes sont rares et enfantins, leur langage est bref, en petites phrases courtes et monotones, à peine relevé çà et là par une image singulière; ils balbutient et ils répètent leurs mots. On ne sait pas au juste pourquoi ils disent certaines choses et n'en disent pas d'autres qui nous paraîtraient plus importantes. Leurs expressions sont volontiers vagues et maladroites. La peur irraisonnée de l'inconnu domine perpétuellement leur âme. Ce sont « de petits êtres mystérieux », contemplatifs et mélancoliques qui vivent leur vie lente et rare dans la brume des songes.

---

(1) Jules Lemaitre.

Il faut regarder à deux fois les œuvres de décadence pour s'apercevoir qu'elles sont belles : c'est leur défaut et c'est aussi leur charme. A une seconde lecture nous comprenons un peu mieux l'auteur et nous nous savons gré d'avoir compris. Nous en venons peu à peu à nous aviser que les personnages de M. Maeterlinck ne sont pas des hommes de chair et d'os, mais, à proprement parler, des âmes. Ils ne sont d'aucun temps ni d'aucun pays. Ils semblent élevés au dessus de la vie matérielle, car ils n'en parlent jamais. Ils sont rois dans des royaumes imaginaires, rois sans peuples, rois sans pouvoirs et pourtant rois tout puissants. Rien ne limite leur droit d'agir. Ils peuvent à leur gré développer leurs passions. Dans la vie irréelle qu'ils vivent, leur âme est la seule réalité. Et cet effort de l'auteur pour dégager les personnages de ses drames de tous les liens terrestres nous transporte dès l'abord dans le domaine de la pure poésie qui n'est conventionnel qu'en apparence, puisqu'il renferme le principe essentiel de nos actes et de nos douleurs.

C'est à la vérité un dessein paradoxal que celui de mettre en scène des âmes. M. Maeterlinck a voulu exprimer ce qui par définition est inexprimable. Il y a en nous une puissance obscure qui crée notre vie intime. Les poètes classiques ont cherché nos raisons d'agir dans la logique de notre esprit; les naturalistes dans l'étude physiologique de notre corps, — pas plus les premiers venus que les derniers venus de notre littérature n'ont réussi à résoudre le problème. Concevoir la vie comme un théorème de géométrie ou comme une réaction chimique est également absurde. A vrai dire, à peine s'est-on aperçu jusqu'à présent qu'il y avait un problème, que les procédés d'investigation et d'expression dont se sert ordinairement l'écrivain n'atteignent pas le fonds in-

analysable de notre activité. M. Maeterlinck avec une partie de la jeune école a le mérite de l'avoir compris. On aurait mauvaise grâce à lui reprocher les imperfections d'un art qui ne fait que naître. Parce que la vie de l'âme, qui est la seule intéressante pour l'artiste, est le plus souvent incertaine, contradictoire et complexe, l'œuvre, représentation de la vie, aura le droit de ne pas la fausser et d'être complexe comme elle. C'est peut-être une erreur traditionnelle, vieille comme l'humanité elle-même, de demander aux poètes de la logique, aux peintres de l'harmonie, car la nature en vérité n'est le plus souvent et dans son essence ni harmonieuse ni logique. Il faut savoir faire le sacrifice de la clarté à la vérité. La vie de l'homme est double : vie de faits et vie de sentiments. Les mots qui sont l'expression directe des noms suffiront à raconter les faits : mais il faudra aux sentiments une expression indirecte, car le langage ordinaire, précis et sans infini ne réussirait à en montrer ni l'intensité ni la complexité. Force est donc d'avoir recours à l'image. Les poètes décadents auraient eu partiellement raison s'ils avaient mis en pratique leurs théories. A leur exemple M. Maeterlinck use souvent du symbole : il en abuse peut-être un peu. M. Jules Lemaitre en a compté une vingtaine dans *Pelléas et Mélisande.* Dans le nombre, il y en a certainement d'inutiles. De plus, le passage brusque et sans transition de la vie réelle à la vie imaginaire ne laisse pas de nous déconcerter un peu : ce double procédé, procédé de tragédie classique et procédé de poésie symboliste, enlève à l'œuvre son harmonie et son unité. Il y aurait peut-être un moyen de réconcilier l'art et la vérité. C'est aux disciples de M. Maeterlinck de le chercher : ils le trouveront peut-être sur les traces d'Ibsen.

Cette unité qui manque à son œuvre, M. Maeterlinck a essayé de l'introduire après coup. Il a dégagé de ses derniers poèmes dramatiques une idée générale qui en relie toutes les parties et fait un peu oublier les différences de procédés. C'est l'idée d'une fatalité inexorable qui pèserait sur toute la vie. La plupart du temps, nous n'agissons pas, « nous sommes agis ». Les petits personnages de M. Maeterlinck n'ont aucune force de résistance : ils sont le jouet des choses. Ce sont des marionnettes dont un être inconnu tient les fils. Ils ne savent jamais « s'ils ont fait un mouvement eux-mêmes ou si c'est le hasard qui les a rencontrés ». Et cette fatalité de tous les instants jette sur la vie de l'âme un voile de mélancolie et de mystère : et, à lire ces œuvres si singulièremeut raffinées, nous comprenons que nous sommes nous aussi, comme Mélisande, de faibles êtres mystérieux... Ce sont les comédies mélancoliques d'un Musset du Nord, jouées par des fantômes dans un décor de rêve, et dominées par une idée très triste à la fois et infiniment douce. On peut souhaiter un art plus simple : il n'y en a pas de plus pénétrant.

PHILIPPE MALPY

LA VIE [1]

Il existe aujourd'hui un véritable affolement dans le monde des naturalistes. C'est à qui produira le plus de travaux et le plus vite. Il faut en effet que l'on se presse, car une conclusion, semblant légitime aujourd'hui, est renversée demain. Un nom dont l'éclat scintillait un moment au firmament de la science se trouve bientôt éclipsé par des astres plus brillants, si pas terni à tout jamais.

Où sont les monuments scientifiques de l'époque actuelle? Où sont nos Sommes physiologiques, philosophiques, théologiques etc..., flambeau de toute une génération, de tout un siècle?..

Qui oserait se faire fort de contrôler tous les travaux scientifiques ayant trait seulement à une branche quelconque du savoir humain? C'est une véritable tour de Babel. Pour chaque branche isolée du grand tronc scientifique il existe une myriade de travailleurs, qui ne se soucient guère de ce qui se passe dans les divers autres domaines. C'est la spécialisation à outrance. L'esprit de synthèse philosophique s'en va au grand détriment du véritable progrès, au dam des grands

(1) Voir le *Magasin littéraire*, nº du 15 août 1894.

problèmes, dont la solution présente pour l'homme un intérêt de premier ordre.

Il semble surtout exister aujourd'hui entre la physique et la métaphysique une barrière infranchissable. Je comprends que cette barrière existe et existera toujours pour ceux qui n'élèvent jamais le regard de l'intelligence au-dessus de la matière palpable qui les entoure, pour qui la sensation, le mouvement volontaire, la passion, l'idée ne sont que des réactions moléculaires d'ordre physico-chimique.

Je comprends parfaitement d'ailleurs que le physiologiste tout court se désintéresse de la science métaphysique, tout en ne niant pas son existence comme branche à part; mais alors je ne le comprends que quand, dans sa sphère, il se borne à expliquer les phénomènes objectifs, sensibles, de la vie. Je ne comprends certes plus son désintéressement des sciences métaphysiques ou son ignorance absolue sur ce sujet, surtout quand il s'agit d'expliquer les graves problèmes de la nature intime de la vie, de son origine, des actes proprement dits de la conscience humaine. Arrivé à ce point, il ne lui reste qu'à ne rien expliquer et à avouer son incompétence (ce que font d'ailleurs d'illustres physiologistes modernes). S'il veut émettre un avis, il est évidemment supposé connaître les considérations transcendentales, ne fût-ce que pour les discuter; sinon ses conclusions n'ont pas la portée générale qu'elles devraient avoir, et son avis pourra être considéré comme non avenu.

Les sciences naturelles expliquent les *phénomènes* de la nature et sont du domaine de l'expérimentation; mais leur prétention est outrée de vouloir donner l'explication des causes dernières, qui régissent la nature et qui sont du domaine de l'abstraction la plus absolue.

Je ne crains donc pas de l'affirmer, il manque trop souvent à nos biologistes de saines notions de métaphysique. Ces notions les rendraient pour le moins

plus humbles et plus réservés dans leurs affirmations et leurs conclusions.

Il est par contre aussi vrai qu'il importe tout autant à celui qui se prépare aux études abstraites de la métaphysique, de posséder un ensemble suffisant de connaissances d'ordre naturel, de mécanique, de physique, de chimie, de biologie naturelle. Il serait absurde encore une fois de n'estimer pour rien ces sciences précieuses, point de départ nécessaire de toute étude abstractive.

Cette double lacune, il faut tâcher de la combler de plus en plus dans notre enseignement supérieur. Nous constaterons alors bientôt la réalisation de ce phénomène heureux que naturalistes et métaphysiciens, loin de se fuir et de s'éloigner le plus possible les uns des autres, ne dédaigneront pas de travailler sous un même toit et marcheront dorénavant la main dans la main, au grand profit du monde scientifique et de l'avenir temporel et éternel de l'humanité entière.

C'est ce qu'a compris l'intelligence éclairée et la haute sagesse de notre illustre Pontife, Léon XIII, quand il a engagé les chrétiens à approfondir la philosophie scolastique et à combiner l'étude de la physique et de la métaphysique.

C'est ce même esprit qui nous guidera dans l'étude de la vie; c'est le seul moyen d'arriver à une solution véritable de ce grave problème ; la vie en effet n'est pas seulement un phénomène de l'ordre naturel; elle entre par son essence dans le domaine de la métaphysique pure.

Matériellement et objectivement parlant, la vie est une manifestation dynamique, une combinaison appropriée de *forces*. Il nous faut donc, pour mieux comprendre la *nature* et l'*origine* de la vie, nous demander ce que c'est qu'une *force*.

La force proprement dite est la pression ou tension

qui agit sur un corps pour en modifier l'état de repos ou de mouvement. (M. P. de St-Robert.)

La matière est inerte par elle-même, sans les forces qui l'informent. Cette pression ou tension s'exerce primordialement entre les atomes ou les particules indivisibles des corps, tant les atomes de même nature que ceux de nature diverse. Ce sont ces forces primordiales que nous appelons pesanteur et affinité chimique. Ces forces primordiales sont la base et l'origine de toutes les autres forces de la matière proprement dite.

Nous ne connaissons nullement, dans leur nature intime, ces forces primitives, causes premières de tous les phénomènes de la nature. Ce n'est guère fournir une explication de leur *essence* que d'admettre *hypothétiquement* un fluide impondérable, un éther, dont les atomes se repoussent, séparant entre eux les atomes pondérables, qui au contraire s'attirent en raison inverse du carré de leur distance.

Nous connaissons tout au plus les *effets* de ces forces ou les *causes secondaires* des phénomènes naturels, et ce sont ces causes de second degré que définissent et analysent la mécanique, la physique, la chimie et la physiologie.

Ces causes secondaires sont probablement des vibrations particulières de la matière, car la physique moléculaire moderne admet que les molécules de tous les corps vibrent et que même les atomes sont dans un état continuel de vibration, dont la nature et l'intensité se modifient sous des influences dynamiques variables.

Les vibrations moléculaires différenciées s'appellent cohésion, élasticité, chaleur, électricité, lumière, mouvement, contraction musculaire, son, couleur, odeur, saveur, de par leurs effets constatables à nos sens ; mais au fond, nous le répétons, *nous ne connaissons pas la nature intime de la cause primordiale, l'essence de la force.*

Les diverses manifestations de la force, dans l'ordre

naturel, peuvent se transformer d'une variété dans l'autre. Elles peuvent engendrer de l'énergie, du travail, et faire ainsi naître les phénomènes variés du monde physique. *Toutes les puissances naturelles peuvent se convertir les unes dans les autres suivant des rapports fixes.* La matière et ses forces sont indestructibles. Rien ne se perd, rien ne se crée dans la nature (Lavoisier). Quand une force se transforme, elle fait naître toujours une quantité équivalente, calculable, d'une autre force ou d'un travail mécanique.

Ces forces, nul n'en doute, jouent aussi un rôle capital dans la production du tourbillon vital. Sensiblement, objectivement, tous les phénomènes vitaux, tout le jeu des organes, de la digestion, de la circulation, de la calorification, de la respiration, de la sécrétion, de la nutrition proprement dite, ont obtenu ou obtiendront un jour une explication mécanique rationnelle.

Mais ce qu'on n'explique tout d'abord pas mécaniquement, c'est l'emploi spontané, autonome, que fait l'être vivant de ces forces emmagasinées en lui, c'est leur harmonie, leur concours méthodique vers un but commun : la conservation de l'individu et de l'espèce. En outre, des faits objectifs, de leur réalité concrète à la causalité, il y a tout un pas. Des causes secondaires aux causes primaires il y a loin.

Pourquoi donc, quand les mêmes forces, à l'exclusion de tout principe, gouvernent le monde organique et inorganique, y a-t-il cependant des différences si colossales entre les deux règnes?

On viendra nous dire : c'est de l'*évolution*, de la *transformation* des forces de la nature. Ce sont là de grands mots, mais des mots creux, incapables de satisfaire une âme avide d'explications plus rationnelles, plus solides, plus rigoureusement scientifiques.

Je trouve, moi, beaucoup moins absurde celui qui conclut qu'à un effet entièrement différent, il faut une

cause entièrement différente, que celui qui croit qu'une cause identique peut produire des effets diamétralement opposés. Or dans cette dernière catégorie il faut ranger ceux qui attribuent la vie tout entière aux seules forces de la nature matérielle, brute, quelqu'évolution qu'on leur puisse attribuer.

Et qu'on ne nous dise pas que la différence entre la nature morte et la nature vivante n'est pas si tranchée. D'un côté nous voyons la fatalité absolue, la fixité des lois, l'uniformité d'action et de réaction monotones, la calculabilité, la juxtaposition d'éléments, l'activité non immanente, mais transitoire, d'où la nécessité d'une intervention étrangère pour neutraliser l'inertie; de l'autre côté, chez l'être vivant, tant végétal qu'animal, c'est la spontanéité, l'intussusception nutritive, l'immanence d'activité; l'action et la réaction moins monotones, non soumises aux règles du calcul, mais souvent inattendues et certes variables.

Chez l'animal, nous voyons apparaître de nouvelles qualités plus élevées : la sensibilité et le gouvernement instinctif vers un but marqué.

Et que dirai-je de la nature humaine, où la spontanéité arrive à son degré le plus élevé de perfection, où naissent, à côté des sentiments, les facultés de penser, de réfléchir, de vouloir, d'exécuter les ordres libres de la volonté, alors que s'accomplissent simultanément, comme dans les autres êtres vivants, les phénomènes de la vie végétative et animale?

Donnera-t-on de ces phénomènes d'un ordre si différent de ceux qu'on observe dans tout le reste de la nature, la même explication causale qu'à ceux-ci et ne dépendent-ils à leur tour exclusivement que de forces matérielles, d'affinité chimique, de chaleur et d'électricité, de vibrations moléculaires plus ou moins évoluées, transformées, différenciées? *Il me semble que tous les principes de raison s'opposent à l'admission d'une pareille thèse.*

La vie donc, tout en utilisant les forces ordinaires de la nature, pour produire ses phénomènes objectifs, présente des caractères de spontanéité, d'autonomie immanente, que ne présentent pas les autres forces de la nature inanimée. Les physiologistes d'ailleurs démontrent que plusieurs phénomènes chimiques se passent dans le corps vivant autrement que dans la matière non vivante.

Il n'est donc pas irrationnel d'admettre, avec le vitalisme scolastique, qu'au dessus des forces brutales de la matière existe un *principe substantiel* directeur, à finalité immanente, que nous appelons *vie*. Le plan de direction présente tant d'harmonie dans la variété, qu'il est impossible d'attribuer cette action à l'effet d'un pur hasard.

Le principe substantiel vital devient plus riche en attributions, à mesure qu'on s'élève dans l'échelle des êtres organisés. Il est simplement végétatif, dirige la nutrition et la croissance, et emmagasine ainsi des forces potentielles, dans la plante; il devient en outre sensible, c'est-à-dire éprouve des sensations et y réagit, d'une façon instinctive, vers un but déterminé, dans l'animal. La plante étant un magasin de réserve de forces, de mouvements, la chaleur, la modification électrique sont en elle peu marquées; mais chez l'animal, magasin de débit des forces puisées dans la plante, toutes les énergies deviennent apparentes. L'animal est avant tout un être mobile, se mouvant dans l'espace, selon les besoins de son entretien propre et de la conservation de l'espèce.

Enfin, chez l'homme, le principe vital n'est plus seulement végétatif et sensible, d'une mobilité instinctive d'après les besoins individuels et ceux de la propagation, mais il y devient *conscient et libre*. Il est capable de se replier sur lui-même, de contrôler ses actions, de les ordonner d'une manière volontaire, guidé et éclairé

par le flambeau de la raison, chargée de découvrir dans l'essence des choses la loi de l'activité humaine.

Balfour Stewart compare la vie à un généralissime d'armée.

« Cette chose mystérieuse, appelée vie, dit-il, et sur la nature de laquelle nous savons si peu, n'est pas sans quelque ressemblance avec un généralissime. La vie n'est pas une sorte de furieux, bondissant à travers l'univers, renversant les lois de l'énergie dans toutes les directions ; c'est un stratégiste consommé qui, assis dans sa demeure cachée, devant ses fils, dirige les mouvements d'une grande armée. »

Ce généralissime cependant a, nous semble-t-il, des qualités bien différentes, suivant qu'il exécute des phénomènes d'ordre simplement végétatif, sensible ou intellectuel et raisonnable. Le premier se contente de former, d'organiser, d'entretenir son armée cellulaire. C'est une armée non mobilisée, réagissant tout au plus sur place.

Le second mobilise son armée; il est en communication avec l'extérieur par des fils et bureaux télégraphiques, mais il ne fait marcher son armée à l'assaut que d'une manière aveugle, instinctive, uniforme, d'après un plan réglé d'avance.

Enfin le dernier, véritable chef d'armée, n'organise pas seulement celle-ci, et la mobilise instinctivement, suivant un plan tracé, mais il fait agir certains groupes, préposés à la vie de relation, d'une façon raisonnée, *vers un but connu et voulu.*

Il est donc bien évident que, de la manière dont nous la concevons, la vie n'est pas une *résultante* des forces naturelles, *mais un principe directeur de ces mêmes forces.* Si nous ne la touchons pas du doigt, si nous ne l'apercevons que par ses œuvres, ce n'est que par le défaut de nos sens, *qui ne nous permettent pas de voir les principes, les causes premières de la nature vivante, mais seulement les phénomènes ou les*

causes secondaires, les manifestations objectives sensibles de la vie. La raison seule découvre ce principe comme une entité nécessaire, et la métaphysique, basée sur la raison, démontre son existence.

Loin de nous l'idée de prétendre que la vie soit par elle-même indépendante de la matière ou qu'elle gouverne celle-ci au gré de ses caprices (animisme). Nous voulons même admettre, pour le végétal et l'animal, comme rationnelle, l'hypothèse de Virchow (néo-vitalisme) « que la vie n'est qu'un mouvement moléculaire spécial héréditairement transmis ».

Comme nous le disions, les forces tangibles par leurs effets ne sont probablement que des vibrations moléculaires des corps. La chaleur, le son, la lumière, l'électricité etc... seraient des vibrations spéciales de la matière. Il ne nous répugne pas d'admettre que la vie, au moins la végétative et la sensible, se caractérise également par des vibrations d'une nature spéciale des particules matérielles, qu'elle entraîne dans son tourbillon; et que ce sont ces vibrations, communiquées à une partie de la matière vivante isolée de la masse, qui constituent la vie héréditairement transmise. Encore faut-il cependant un principe substantiel, fût-il même une force de nature matérielle, qui ordonne, entretienne et propage ces vibrations et les guide d'après le but à atteindre.

Mais quand il s'agit de l'homme, il faut bien admettre comme un fait établi, que si son principe vital a des relations étroites avec la matière et se montre même, dans ses manifestations sensibles dépendant d'elle, il peut aussi se soustraire au substratum matériel, s'abstraire par l'idée, s'occuper de choses immatérielles, de vérités essentielles et que pour rester donc conséquent avec la loi à priori du rapport existant entre la cause et l'effet, il faut lui reconnaître une nature immatérielle.

La vie est donc un principe substantiel, existant en soi, une forme substantielle spéciale, dépendant d'une manière absolue de la matière dans le végétal et l'animal et se détruisant avec le corps; dépendante seulement d'une manière relative, dans ses phénomènes sensibles, de la matière chez l'homme, et persistant après la dissolution du corps.

C'est l'immatérialité de son principe qui fait la gloire, mais crée aussi la responsabilité de l'être humain.

Nous ne nous attarderons pas à la discussion du problème obscur du mode d'union de l'âme et du corps. Nous croyons que la solution la plus naturelle en a été encore une fois fournie par la philosophie scolastique. Celle-ci admet que toute substance corporelle se compose à la fois de matière proprement dite et de forme, ne pouvant exister ni agir l'une sans l'autre. La matière est indestructible; la forme substantielle lui communique sa manière d'être, sa variabilité.

Nous ajoutons qu'il y a quatre espèces fondamentales différentes de forme substantielle et conséquemment quatre substances fondamentales dans l'univers :
la substance inorganisée ou le composé inorganique,
la substance organisée végétale ou le composé végétal,
la substance organisée animale ou le composé animal,
la substance organisée humaine ou le composé humain.

Les formes sont donc les principes de l'existence de la substance et, dans leurs rapports avec la matière, elles communiquent à celle-ci un état d'activité spéciale, par laquelle elle se manifeste aux organes de nos sens. Ce que nous constatons donc objectivement ne sont que des vibrations moléculaires produites sous l'influence des formes ou principes.

La forme humaine est la plus compliquée de toutes; elle renferme subsidiairement les formes végétale et animale; mais elle a en même temps un côté immatériel, intellectuel. L'âme est capable de vivre d'une vie propre

et indépendante du corps et comme telle elle est immortelle.

D'où vient la vie ainsi comprise? Question immense, grave problème, que, nous le comprenons facilement, nos naturalistes, partisans d'un positivisme exclusif, ne parviennent pas à trancher.

Eh bien! pour nous, nous n'avons aucune honte de faire cette affirmation conforme avec notre foi de chrétien, la vie, aussi bien que toutes les formes substantielles ou forces, qui règnent dans la nature inanimée, est l'œuvre d'un Dieu Créateur.

En faisant cette affirmation, nous n'avons aucune crainte de nuire aux progrès de la science.

Plutôt que de nous adresser à des hypothèses banales, sans fondement, ou de laisser l'esprit errer dans le vague du hasard, qui n'est que négation, nous préférons asseoir la science sur la base stable, solide, inébranlable d'une création. Nous ne craignons certes pas non plus de nous avilir ou d'amoindrir la considération méritée par la science et la raison humaines, en avouant que la nature, telle que nous la contemplons, et dont nous, médecins, nous connaissons peut-être les secrets les plus merveilleux, ne peut être l'œuvre d'un pur hasard, mais qu'il a fallu, pour la créer, toute la puissance et toute la sagesse d'un Dieu.

Oui! il existe ce Dieu! Tout l'univers le chante! l'insecte bruit ses hommages, les cèdres du Liban le bénissent, l'océan déclare son immensité, le soleil proclame sa beauté et sa gloire! L'homme seul, son chef-d'œuvre, sa créature de prédilection, son enfant gâté, a osé dire : il n'y a point de Dieu! (Chateaubriand.)

C'est là de l'orgueil, ce n'est pas de la science!

Toute force vient de Dieu, et, a fortiori, la vie! Ce n'est pas résoudre le problème de l'origine de la vie que de dire que toutes les forces sont éternelles. Ce n'est que reculer la difficulté. Qu'est-ce, en effet, que l'éternité, si ce n'est Dieu lui-même?

A moins donc de tomber dans les erreurs, je dirai les théories absurdes du panthéisme, et de regarder tout l'ordre existant comme les manifestations, à des degrés différents, de l'Être unique, on se trouve forcément obligé de choisir entre l'évolutionnisme le plus absolu ou la création. La vie d'ailleurs ne peut avoir existé éternellement à la surface de notre globe, car la science se trouve forcée d'admettre qu'il a existé sur ce globe, une période d'incandescence, incompatible avec la vie, telle qu'elle y existe aujourd'hui.

Certes notre foi ne nous fait pas un dogme d'admettre la fixité absolue des espèces. Elle peut admettre jusqu'à un certain degré, du moins pour les manifestations de la vie végétative et sensible, les théories darwinistes de l'évolutionnisme, *mais seulement en supposant la préexistence des principes substantiels créés, dont l'activité spontanée est nécessaire à la production de cette évolution.*

« L'évolution, dit Chauffard, n'est pas une théorie aussi neuve qu'on se plaît à le prétendre.

« Elle a toujours eu son cours dans la science, mais les transformistes contemporains ont dénaturé cette doctrine.

« L'évolution est l'ascension régulière et prédéterminée des êtres en vue d'un type supérieur à atteindre; c'est l'ascension progressive de l'animalité vers l'humanité (1); elle est la loi préexistante de l'ordre vivant. Ce n'est pas la succession fortuite des êtres à travers l'étendue et l'espace qui crée à la longue cette loi; c'est cette loi qui crée la succession des êtres. Un but est marqué par l'intelligence et la volonté suprêmes; la marche vers ce but constitue l'évolution. Toute évolution reconnaît une loi et l'exprime.

« L'évolution ainsi comprise ne suppose pas seule-

(1) Contrairement à Chauffard, nous admettons la création d'emblée de la vie humaine.

ment une idée et une volonté directrices; elle suppose encore une puissance créatrice et une création à l'origine des êtres. Ce mot de création révolte la science systématique; il la dépasse; elle ne peut le comprendre, et ne le comprendra jamais; et pour cela, elle le repousse. La science, en effet, n'a jamais vu apparaître l'être vivant que d'êtres vivants, que d'ancêtres; elle ne peut donc appliquer la création qu'elle n'a jamais rencontrée, qui est même opposée à tout ce qu'il lui est donné d'observer. Ce mot imprévu ne saurait représenter, en science, une idée claire et précise; et cependant, ce mot s'impose et nul autre ne peut lui être substitué. Il signifie qu'à l'origine les êtres vivants n'ont pas été le produit des seules forces physiques; car, à l'origine, les forces physiques étaient ce qu'elles sont, et nul être vivant n'en saurait aujourd'hui sortir. La création implique l'idée et l'intervention d'un principe supérieur, créateur, qui a tiré des profondeurs de sa volonté puissante la succession des êtres; la science ne va pas au-delà. Elle s'arrête au seuil de ce grand fait primordial, qui lui cachera pour toujours ses insondables mystères. »

Mais hâtons nous de tirer de ces considérations déjà trop longues les conclusions qu'elles comportent.

1) Quelque savant que l'on soit on n'aura jamais à rougir de sa foi en un Dieu, qui, comme tel, exige qu'on le serve.

2) La science de beaucoup de nos naturalistes modernes, quelque positive qu'on l'intitule, dans ses affirmations matérialistes outrées et dans ses tendances à détruire tout ordre surnaturel et toute religiosité, n'est que vantardise et sot orgueil. Le naturaliste chrétien, tout en retrouvant et confessant son Dieu, n'en est pas moins savant.

3) A côté de l'observation expérimentale, si nécessaire dans les sciences naturelles, — physiques et biologiques, pour compléter notre savoir et diriger notre science

vers le but suprême, vers l'Eternelle Vérité, où toute science doit tendre, il nous faudra de temps en temps quelques heures de réflexion profonde, ne fût-ce que pour apprendre à nous humilier et à incliner la tête devant la puissance et la majesté du Dieu infini. Nos études ne perdront certes rien à l'idée que notre vie n'est pas une force aveuglément évoluée, mais qu'elle a un but de noblesse, de devoir et de bonheur : celle d'être utile à la société, de travailler à la gloire de Dieu et d'aboutir à une fin prédestinée.

4) Le vitalisme ancien, faisant de la vie une force entièrement indépendante, gouvernant la matière au gré de ses caprices, faisant des sciences naturelles un ensemble de théories spéculatives, n'a plus de raison d'être. *La méthode expérimentale est et restera la méthode de choix dans les sciences naturelles, s'occupant des phénomènes, des manifestations de la vie, de ses troubles morbides et de leur traitement.*

5) Toutefois aucun naturaliste, aucun médecin digne de son nom, ne peut oublier qu'à côté des sciences naturelles existent des sciences basées sur l'observation interne, et même sur l'observation des phénomènes externes, s'occupant des causes premières de l'ordre naturel et aussi de l'ordre surnaturel.

Le médecin surtout ne peut oublier que chez l'homme existe un principe immatériel, qu'il peut influencer autrement que par les agents, les forces, de l'ordre physico-chimique, notamment par l'idée, le conseil et la suggestion. Ce sont là des armes thérapeutiques, qu'on semble trop oublier. Heureux le médecin qui sait les manier avec autorité et conviction.

Gand Dr DE BUCK

COUCHER DE SOLEIL

Souvenir de la mer

L'Angélus du soir tinte au clocher du village
Dont la flèche s'empourpre aux rayons du couchant,
Et la brise confond en un même et doux chant
Le soupir éternel des flots et du feuillage.

Encadré dans les ors du ciel et de la plage,
L'éblouissant cristal s'irise en chevauchant
Et, sur ce merveilleux décor, un brick marchand
De son étambot noire dessine un blanc sillage.

Le soleil rutilant en sa déclinaison,
Semble un rubis serti dans les valves nacrées
D'une conque embrassant tout l'immense horizon ;

Et quand la nuit éteint les splendeurs éthérées
On dirait que le doigt de quelque dieu marin
Enferme jusqu'au jour la gemme en son écrin.

AMOUR MÉCONNU

J'entrai. — L'église était déserte, il faisait soir ;
Le couchant s'irisait de reflets prismatiques
Dans l'émail des vitraux ; sous les voûtes gothiques,
Ondulait, vaporeux, un parfum d'encensoir.

Et les saints, brandissant la croix ou l'ostensoir,
Les yeux au ciel, figés en poses extatiques,
Semblaient poursuivre encor leurs visions mystiques... —
Et moi, rêveur aussi, près d'eux je fus m'asseoir.

Et je me demandais, avec mélancolie,
Pourquoi le sein de l'homme est si plein de folie,
De désespoir, de maux sans adoucissement,

Pourquoi le sanctuaire est si vide et si morne,
Quand pour nous consoler veille amoureusement
Sur nos autels un Cœur d'un dévoûment sans borne....

GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM

Avril 1894

DEUIL BLANC

UN enfant agonisant dans un berceau. Les yeux azurés mi-clos. Poitrinette haletante. De temps en temps un léger soupir, comme le bruit d'une petite feuille mise en vibration par la brise timide d'un soir automnal. Figure pâle d'enfant Jésus souffrant. Tout à coup les deux yeux s'ouvrent démesurément, et semblent vouloir sortir de leurs orbites. Les bras se tendent en avant en un geste d'angoisse crispante, comme pour appeler au secours. Un dernier cri s'échappe du gosier du petit oiseau mourant : Mère! Mère! Oh mère!

Tout était fini.

Foudroyée la mère se jette en désespérée sur ce qui fut son enfant et qui n'est déjà plus qu'un pauvre petit cadavre : « Oh, mon enfant, tu m'appelles. Me voici. Que veux-tu? Je suis là. Réponds à ta mère. Oh tu vis, n'est-ce pas? Oui, tu vis. Il est impossible que tu ne vives pas. Il faut que tu vives. Ta mère l'exige. Comment pourrait-elle vivre, si tu ne vis plus? »

Ce disant elle saisit l'enfant, l'arrache de son berceau, l'étreint fiévreusement dans ses bras, le serre amoureusement sur son sein maternel, le baise follement sur les lèvres, et aussitôt jette un cri déchirant. L'enfant ne lui

avait pas rendu son baiser. La bouche froide de la petite morte l'avait glacée dans tout son être. Ses dernières illusions étaient détruites par ce baiser de morte.

« Oh c'est donc vrai, tu es morte. Mais non, ce n'est pas vrai. Tu n'es pas morte. Tu ne peux pas être morte. Tu dois vivre, puisque je vis. Tu dois vivre, puisque ta mère veut que tu vives. Il est impossible que tu sois morte. Oh mon enfant, je t'en conjure, dis-moi donc, je t'en supplie, dis-moi, je te l'ordonne, que tu vis. Oh oui, tu vis, n'est-ce pas, Mariette? »

Un nouveau baiser maternel sur le front de glace de la petite morte, suivi d'un nouveau cri de terreur, plus frémissant de désespoir que le premier. La pauvre mère laisse retomber le cadavre dans le berceau et se jette sur lui.

Silence de cimetière dans la chambre, interrompu seulement par des sanglots entrecoupés : ceux de la mère. Elle inonde le cadavre de ses larmes, le couvre de brûlantes caresses, le réchauffe de son haleine, dont, penchée sur le berceau, elle l'enveloppe au point que, trompée par cette chaleur absorbée par le cadavre, elle croit un instant s'être trompée. « Oh, mon enfant! crie-t-elle, une dernière fois, n'est-ce pas, oh n'est-ce pas, oh oui n'est-ce pas que tu vis encore? Oh non n'est-ce pas, tu n'es pas morte. Dis-le moi, je t'en conjure. Donne un baiser à ta mère. Rend-lui son baiser. Jamais tu ne lui as refusé cela. Donne, je t'en supplie, un baiser fut-ce un dernier, à ta pauvre petite mère. »

Mais l'enfant reste impassible, membres rigides, paupières éternellement closes, bouche entr'ouverte ne laissant plus échapper le moindre souffle.

Oui c'était à jamais fini.

« Tu es donc vraiment morte, oh ma pauvre petite fillette. » La mère sanglottait de plus en plus fort, s'abîmant dans sa douleur, immense comme l'océan! Pauvre mère, la joie est à jamais bannie de ta vie! Veuve,

il ne lui restait plus que ce trésor, seul, mais vibrant souvenir de son mari : cet enfant! Et maintenant plus rien.

Une petite tête d'enfant, de cire dirait-on, reposant sur un oreiller de dentelle blanche, nimbée d'une couronne d'œillets blancs. Le corps est enlinceuillé d'une robe de mousseline blanche. De petites mains jointes, dont la blancheur est veinée de ruisselets bleuâtres, serrent un crucifix d'argent. La bouche légèrement entr'ouverte semble envoyer un dernier sourire. A qui? Oh à cette femme abîmée dans une douleur infinie sur ce prie-Dieu, aux pieds du berceau mortuaire. De temps en temps elle jette un cri sourd, la pauvre mère : « Oh mon Dieu! oh mon Dieu! » Puis plus rien. Un silence de tombeau. Dans le lointain une clochette argentine tinte l'angelus du soir. On dirait la voix d'un enfant qui appelle sa mère. La mère s'en aperçoit et tressaillant à ce son qui lui rappelle le timbre de voix de sa petite, s'écrie : « Oh mon enfant! oh mon enfant! » Puis elle retombe dans le silence de la douleur.

Le lendemain des petites filles, en robes blanches de premières communiantes, viennent chercher leur sœurette, pour la porter dans son dernier berceau, celui de la tombe. Il est maintenant couché, le pauvre petit cadavre tout blanc, de la blancheur des morts, dans un bel écrin d'acajou tout bourré de satin blanc à l'intérieur. Sur le cercueil, entourant un Christ, une petite couronne de roses blanches, avec ces mots, en fleurs rouges comme les larmes de sang d'une mère en deuil de son ange : « A ma chère Mariette. »

Après un dernier, éternel et oh combien! cruel adieu, la pauvre mère livre sa chère morte aux mains

innocentes de ses petites sœurs. Elles s'emparent du précieux écrin, le chargent sur leurs épaules enfantines pour l'emporter au cimetière. Le cortège d'enfants s'avance. C'est le cortège des innocents, celui des âmes blanches, qui, en paradis, « suivent l'Agneau blanc, partout où il va ». Il est tout blanc ce cortège! Le prêtre est revêtu du surplis blanc, de l'étole blanche, de la chappe blanche, couleur liturgique prescrite par l'Eglise pour le culte des vierges et les funérailles des enfants morts dans la blancheur de l'innocence baptismale. De petites filles toutes blanches, comme si elles étaient habillées de neige, portent le cercueil. Celui-ci est recouvert d'un drap mortuaire blanc. Le Prêtre suit, chantant sur un ton triomphal le psaume de l'office des vierges : *Laudate pueri Dominum*. « Enfants, louez le Seigneur. » Au cimetière, après avoir béni et enbaumé d'encens mystique le petit cercueil, remplaçant la mère absente, il couche tout doucement l'enfantelet dans le berceau des enfants morts. Puis s'en retournant à l'église du village par les champs, il invite tous les êtres de la création qu'il rencontre sur sa voie, à s'unir à lui pour célébrer l'entrée de la petite âme blanche dans le chœur des anges blancs du bon Dieu : « Que toutes les œuvres de la création, bénissent, louent, et superexaltent le Seigneur dans tous les siècles! »

A la maison mortuaire, la Mère est muette et comme stupide de douleur. Elle semble absorbée dans un affreux cauchemar. D'un œil d'hypnotisée elle regarde fixement la porte par laquelle on a emporté le corps de son enfant.

Tout-à-coup elle se redresse fièvreusement, lance un regard scrutateur au ciel, regard si ardent qu'il semble trouer les nuées et aller jusqu'à Dieu. « C'est

là qu'il est, s'écrie-t-elle. Ma vie est finie ici-bas. Elle est toute au ciel. Oui, il est là mon angelet. Je le vois. Oh! il me tend ses petits bras. Il me jette des baisers. Il secoue ses ailes d'ange comme pour voler vers moi. Oh! il m'appelle. Oh Mariette! oh mon enfant! oh mon ange! je t'en supplie, viens chercher ta mère. Elle ne peut vivre sans toi. Dieu et toi c'est tout ce que j'aimais encore sur la terre. Dieu et toi c'est tout ce que j'aimerai éternellement Dieu et toi c'est mon tout. Je n'ai plus rien à faire ici-bas. Oh Mariette! Oh..... » Elle ne peut achever. Suffoquée de douleur elle tombe anéantie. Le chagrin l'a brisée. En même temps qu'un flot de larmes jaillit de ses yeux, un flot de sang s'échappe de sa bouche. Le cœur a cessé de battre. La mère est morte. Non elle n'est pas morte. Elle vit au ciel auprès de son Dieu et de son enfant.

L'abbé HENRY MŒLLER

LE RAMEAU D'OR (1)

« AVEC mes grandes douleurs je fais de petites chansons », disait mélancoliquement Henri Heine. Ils sont nombreux, les poètes d'aujourd'hui qui pourraient formuler la même plainte attristée. Les temps ne sont plus où pour une pauvre rupture d'amour l'artiste faisait intervenir les cieux et la terre, les rochers muets et les lacs profonds, les voix de l'Océan et celles de l'infini. Le grand lyrisme de jadis — d'ailleurs si admirable en ses exaltations puissantes, — est mort en notre poésie qui, plus discrète et plus nuancée, répudiant l'expression des grands sentiments ordinaires pour celle des impressions intimes et profondes, semble se rapprocher davantage de la poésie anglaise et allemande.

Sa forme, elle aussi, s'est modifiée. Elargie par Victor Hugo, devenue avec les Parnassiens d'une plastique et d'une sonorité parfaites, elle aspire aujourd'hui à des harmonies plus rares et plus complexes. Parmi les poètes, les uns, s'en tenant aux anciens moules des vers, s'efforcent de le rendre d'une musique plus douce, les autres imaginent le vers libre plus flexible et plus souple.

Voici un poète qui apporte sa pierre à l'édifice nouveau. C'est M. Louis Duchosal qui, après

(1) Un vol. Genève, EGGIMANN, édit. — Paris, FICHBACHER.

nous avoir donné le *Livre de Thulé*, publie aujourd'hui *Le Rameau d'or*. Originaire de Genève, il y vit monotonément, enchantant de ses vers un cercle d'amis, et déjà parvenu à la renommée qu'ambitionnent tant d'écrivains. Des souffrances de son existence il n'a point gardé rancune à la destinée et nulle amertume irritée ne se devine à la lecture de ses poèmes teintés seulement d'une douce tristesse, doux comme un ciel d'automne.

Vous vous rappelez l'esthétique de Verlaine, formulée en quelques vers admirables :

> De la musique encore et toujours!
> Que ton vers soit la chose envolée
> Qu'on sent qui fuit d'une âme en-allée
> Vers d'autres cieux, à d'autres amours.

Duchosal a suivi ce précepte. Sa poésie est toute musique : elle chante délicieusement comme le refrain intérieur des cœurs qui s'aiment. Elle est toute parfumée des souffles du prinptemps : elle semble ouvrir la porte à la jeunesse, comme l'atelier de Solness le constructeur s'ouvre à Hilda l'aventureuse et la séductrice. Ecoutez plutôt cette *Ode de Printemps* que je veux citer tout entière, car les poètes ne s'analysent pas, ils s'apprennent par cœur et ils se récitent à haute voix afin que leurs harmonies se mêlent à l'universelle harmonie des choses :

> Le jour donne à la terre un baiser de lumière;
> Le fleuve en s'écoulant sous les arches de pierre
> Du pont, semble l'étreindre avec ses bras d'argent,
> Et les roseaux du bord, sur le miroir changeant,
> Courbent leur fût sonore et font à l'eau des signes.
> Cependant que, pareils à de merveilleux cygnes,
> Les nuages ont l'air, errant au ciel doré,
> D'attendre on ne sait quel hasard inespéré,
> Peut-être qu'un passant distrait jette une miette,
> Des étoiles où vont ces vœux, âme inquiète!
> L'herbe se pâme sous les doigts frais du Printemps
> Et jusque dans les fils de la Vierge flottants
> Court un obscur besoin de caresses, les choses
> Vibrent en ce moment tout ainsi que les roses

Qui palpitent sous les ardeurs du papillon;
Le doux lézard soupire au milieu du sillon;
Le tilleul du chemin s'abandonne à la brise,
Et, frissonnante sous sa robe verte et grise,
L'Eglise, comme un bras, cherche un Dieu dans le ciel...
O Miranda! je suis le très triste Ariel
Qui, pendant votre exil de l'île occidentale,
Eventait votre front avec le blanc pétale
D'un lys, et qui parfois vous priait à genoux
D'écouter les oiseaux divins chanter en vous.
Et, cependant, au premier pas de l'inconnue
Dans son cœur, il voulait regagner par la nue
La cité sainte aux murs d'ivoire, aux donjons bleus;
Mais il ne savait plus ni les mots ni les lieux;
Votre image empêchait sa vue et sa pensée;
Une fois que quelqu'un, dans la nuit cadencée,
Se prit à fredonner un rythme d'autrefois,
Il déserta, comme le Suisse, au temps des rois :
C'est alors qu'on le rencontra courant les routes,
La blouse au vent, ayant roulé dans tous les doutes,
Avec son écrasant fardeau de rêve humain...
Mais vous voici, tendez votre fleur sur sa main,
Et prenez pour lui faire oublier toute fièvre
Le baiser de printemps qui déborde sa lèvre.

Ne croirait-on pas entendre par instants dans le rythme pur, traînant et apitoyé de ces vers, comme un écho des si douces *Intimités* de Coppée ou des plaignantes et si chères *Romances sans paroles* de Verlaine? Lisez au hasard du volume : *Thème connu,* par exemple, ou bien *Les Nids qui chantent,* au rythme si gracieux, ou bien *Un Vent de souvenir,* ou *L'Ode à la Jeunesse* si triomphante. Toujours vous trouverez des rythmes purs et doux, une mélancolie très douce et très fuyante, comme la nostalgie d'un pays aimé, une grande tendresse pour la vie des êtres et pour celle des choses.

Ecoutez ces trois strophes finales de la *Jeunesse au geste vainqueur,* dédié à William Ritter :

... O toi qui viens sur le chemin,
Chère enfant qu'une ombre effarouche,
As-tu l'idéal dans la main?
As-tu l'infini sur la bouche?

Si non, si rien, n'avance pas!
Si le bruit vain de ta pensée
Meurt avec l'écho de ton pas,
Cherche une âme plus insensée.

Si tu n'es que chanson d'un jour,
Rose frêle, vol, parfum, passe :
Je songe aux vendanges d'amour
Parmi les vignes de l'espace.

Je veux citer encore ce *lied* exquis :

Amours, drames clairs du printemps
Que l'on croit jouer dans l'espace,
Vous êtes de l'ombre qui passe
Sur le mur fleuri des vingt ans.

L'amitié même n'est qu'un geste
Que la femme un jour vient briser,
Avec la douceur d'un baiser,
Et dont seul un doute nous reste.

Beauté, nous rêvions l'immortel!
Mais les flots un instant écument,
Et les grands désirs se consument,
Comme les flambeaux d'un autel.

C'est doux et triste comme une mélodie de Schubert.

Sans doute, il y a quelques réserves à faire sur cette poésie. Tout pour le poète se traduit en images, ses comparaisons sont parfois ingénues et ses métaphores hardies, comme dans cette *Aventure de Psyché* où je pourrai signaler quelques fautes de goût; mais que sont ces légères taches auprès du charme exquis de ces vers qui semblent avoir repris un peu de la douceur naïve du *Roman de la Rose* et des poètes du 16e siècle, et lui avoir ajouté un peu de la tristesse moderne? Ne vaut-il pas mieux faire comme mon excellent confrère Ernest Tissot qui offrit au poète du *Rameau d'or* un rameau doré symbolique pour remplacer les lauriers dont jadis on ceignait le front des enfants d'Apollon?...

HENRY BORDEAUX

PETITE CHRONIQUE

Le fauteuil académique de Leconte de Lisle fut celui d'Hugo. Peut-être est-ce ce passé glorieux qui passionne la gent lettrée et l'excite à chercher pour ce fauteuil, parmi les poètes, un titulaire digne des deux défunts. Des revues et gazettes menacent d'y installer de force, quoiqu'ils en aient, Mistral qui ne veut pas quitter sa retraite de Provence, ou Vacquerie qui dédaigne l'habit vert; d'autres font campagne pour M. Léon Dierx qui, par la noblesse du talent et la dignité de la vie, est digne sans conteste de succéder au maître des *Poèmes barbares*.

Avec quelque surprise, nous lisons dans une chronique signée : François Coppée, ceci :

« Heureux celui qui se croit toujours sous le regard d'un Père céleste et lui répète avec confiance la délicieuse parole du *De Profundis* :

Mihi quoque spem dedisti. »

M. Coppée devra se méfier de ses souvenirs bibliques.

On a inauguré, le 2 septembre, à Ancenis, la statue de Joachim du Bellay. Tout vient à qui sait attendre, fût-il un grand poète.

Sait-on qu'un descendant de l'illustre compagnon de Ronsard vécut de notre temps, poète lui aussi, auteur de *Rimes buissonnières* parues chez Poulet-Malassis et dédiées au grand aïeul? Comme le chantre d'Olive, Henry du Bellay mourut jeune, à trente-cinq ans, chez les frères de Saint-Jean de Dieu. Voici de lui un sonnet où s'évoque l'ancêtre :

O Joachim du Bellay qui soupires
Si gentiment tes tourments langoureux;
Et qui, pesant le destin des empires,
De ta patrie es toujours amoureux;

Toi dont la main savante au chant des lyres
A, sans effort, du sonnet rigoureux
Dompté l'orgueil et les jeunes délires,
Tendre poète et lutteur vigoureux.

Comme à tes yeux, simple, obéit le mètre!
J'admire encor ta grâce, ô mon vieux maître,
Ton charme exquis et ton doux nonchaloir.

Humble ouvrier, cherchant la gloire ailée,
Hors le talent, j'aurai le bon vouloir;
Apprends-moi l'art de l'œuvre ciselée!

M. Drumont atteste, dans *La Libre Parole*, que M. Melchior de Vogüé a l'âme « très vulgaire, très basse et très vile », qu'il est un « noble dégénéré » et un « misérable ».

Il y a une dizaine d'années, M. Léon Bloy, insultait copieusement Zola, n'épargnant, dit il lui-même, « ni vociférations, ni malédictions, ni aucune des formules exécratoires les plus usitées dans les archiconfréries d'écorcheurs. » Puis, une grâce mystérieuse l'ayant pénétré, il s'égosilla à proclamer Zola un artiste immense et glorieux, « celui de nos contemporains qui peut passionner le vieux monde avec le plus de certitude et d'autorité, dont un livre nouveau ne saurait être annoncé sans que l'Europe s'en émeuve, sans qu'il se produise une manière de conflagration dans la synagogue des intelligences »

Lourdes a paru et M. Léon Bloy écrit, dans le *Mercure de France*, un article intitulé : *Le crétin des Pyrénées*. Le crétin, cela va sans dire, est Zola. A quand le prochain panégyrique?

Une société de musique religieuse, s'appuyant sur le récent décret de la Sacrée Congrégation des Rites, vient de se former à Paris, sous le titre de *Schola cantorum*, dans le but de propager : 1° l'exécution du plain-chant selon la tradition grégorienne ; 2° la remise en honneur de la musique palestrinienne ; 3° la création d'une musique religieuse moderne ; 4° l'amélioration du répertoire des organistes.

Le comité d'organisation se compose de MM. Alex. Guilmant, Bourgault-Ducondray, prince de Polignac, Vincent d'Indy, G. de Boisjoslin et Charles Bordes.

La société a un bulletin périodique : *La Tribune de Saint Gervais*.

Le plus grand des romanciers, aux yeux de l'empereur Guillaume, est Georges Ohnet.

Le Musée du Louvre est en pourparlers pour l'achat d'une enseigne qui représente un cheval attaché à une porte et qui orne la façade de la maison du maréchal-ferrant de Gruchy, près Cherbourg. Cette enseigne est l'œuvre de François Millet.

Très justes observations de M. Maurice Barrès, dans un article sur le *Personnalisme des ouvriers d'art* :

« Les artistes industriels ont tous les droits de se plaindre. Quand on réfléchit qu'un écrivain signe sans contestation un méchant article ou roman, que les peintres et les sculpteurs s'enorgueillissent de toutes ces figures entassées aux salons, chaque année, on demeure confondu du servage obscur où sont maintenus les artistes qu'emploient les grands éditeurs d'Art Décoratif.

Ces industriels deviennent célèbres. Nous savons leurs noms et nous nous laissons aller à leur attribuer, dans leurs magasins achalandés, des mérites qui, légalement, reviennent aux artisans demeurés obscurs dans les ateliers.

Ne traitez pas cela comme une figure de vanité. Ce n'est point seulement dans leur légitime amour-propre que sont blessés ces ouvriers. Il est bien certain que si leurs noms parvenaient jusqu'au grand public, s'ils avaient une *signature*, celle-ci prendrait une valeur marchande infiniment plus considérable dans les débats d'offre et de demande entre l'artiste et l'industriel.

Je crois bien qu'empêcher l'artiste de conquérir la notoriété, si possible la gloire, ce n'est pas seulement de la part du commerçant injustice, mais encore erreur économique. »

M. D.

Notre collaborateur M. Pol Demade a demandé à Mgr Ireland son avis sur la question du roman et du théâtre au point de vue catholique. Le dernier numéro de *Durendal* contient la réponse de l'éminent prélat. Voici sa lettre :

Saint-Paul, 29 juin 1894.

Mon cher monsieur,

Je vous remercie de la lettre dont vous m'avez honoré à propos du recueil de quelques-uns de mes discours, que M. l'abbé Elein vient de donner au public français. C'est pour moi un plaisir et un encouragement de savoir que des hommes dont je dois respecter le jugement approuvent mes paroles.

C'est une de mes convictions les plus profondes que les enfants de la vérité travaillent la plupart du temps en vain, parce qu'ils se tiennent éloignés de ceux qu'ils voudraient gagner : ils vivent dans le passé plutôt que dans le présent, dans l'air plutôt que sur terre.

Vous avez raison de dire que nous devrions nous saisir de *toutes* les armes possibles dans notre sainte guerre et occuper *toutes* les avenues menant à l'esprit et au cœur de nos contemporains. *Pourquoi ne nous servirions-nous pas du roman et du*

théâtre? Il y a des millions d'hommes qui ne connaissent que le roman et le théâtre, *et si nous voulons qu'ils nous écoutent, il faut bien que nous allions à leur rencontre.*

Les gens de lettres peuvent faire un bien immense à l'Eglise. Le monde n'écoute guère qu'eux, aujourd'hui : ils sont les rois de la pensée.

Priant Dieu de vous bénir et de vous offrir mille occasions de travailler pour lui, je suis, cher Monsieur,

Votre serviteur,
JOHN IRELAND,
Archevêque de Saint-Paul.

Du *Figaro* :

« Les journaux de Vienne annoncent que la *Faustin*, la pièce que Ed. de Goncourt a tirée de son roman, sera représentée, dans quelque temps, dans la capitale de l'Autriche.

Voici d'ailleurs, à la suite de quelles circonstances cette œuvre sera jouée à Vienne :

Il y a quelques mois, M. Edmond de Goncourt reçut la visite d'un auteur dramatique viennois bien connu, M. Lothar, qui proposa au maître écrivain de traduire la pièce qu'il avait extraite de son livre et de la faire représenter à Vienne.

L'auteur de *Germinie Lacerteux* ne pensait plus à cette œuvre qu'il avait enfouie dans un de ses tiroirs, et qu'aucun directeur de théâtre parisien n'avait eu le flair de lui demander.

Il céda aux instances de M. Lothar et lui permit de traduire son œuvre, d'autant que ce dernier lui affirma qu'il connaissait, à Vienne, une comédienne qui personnifierait admirablement le rôle de la Faustin. M. Edmond de Goncourt remit une copie de sa pièce à M. Lothar, lequel se mit aussitôt au travail.

La traduction est terminée et la pièce sera probablement représentée dans le courant du mois de janvier prochain. »

Il sera curieux de voir l'accueil que fera à cette œuvre le public autrichien. Le succès des Goncourt au théâtre a été, en général, médiocre, — ce qui ne prouve rien contre la valeur artistique de leurs pièces : au contraire.

Le 3 septembre a été inaugurée, à Ancenis sur Loire, la statue de Joachim du Bellay, le fameux auteur de « *Défense et illustration de la langue française* ». Ce manifeste qui fit en son temps autant de bruit que devait en faire plus tard la préface de Cromwell, valut à son auteur une célébrité universelle. Jacques de la Taille écrivit pour sa tombe cette épitaphe pompeuse, qui montre bien l'admiration qu'on lui avait vouée :

Icy gist du Bellay qui, par l'arrest des cieulx,
Mourut aux bords de Seine et nasquit dessus Loire ;
Mais, passant, si son nom ne t'est encor notoire,
Je crois que tu nasquis sans aureille et sans yeulx.

Certe, ainsi que jadis les Gaulois noz ayeulx,
Avec les Espagnols, incitez de la gloire
D'un Tite-Live, autheur de la Romaine histoire,
Vinrent à Rome exprès pour le cognoistre mieulx;

(Car tant estoit prisé le sçavoir d'un seul homme,
Qu'une gent, lors barbare, et d'un lieu si lointain
Vint à Rome pour voir autre chose que Rome)

Aussy delà la mer dont la terre est enclose
Voire de l'isle Thule, on viendra pour certain
Voir quelque jour la tombe où du Bellay repose.

Si du Bellay a attendu longtemps sa statue — ce qui est l'estampille officielle de la gloire — il a gagné à cette attente d'être louangé aujourd'hui par un des plus grands poètes contemporains. Voici la conclusion du discours prononcé par M. José-Maria de Heredia :

« Le 1er janvier de l'an 1560, après avoir soupé dans la maison claustrale du chantre Claude de Bize, il fut frappé d'apoplexie et mourut cette nuit même. Il fut enterré à l'instar des chanoines, dit l'acte mortuaire, à Notre-Dame, dans la chapelle des SS. Crépin et Crépinien, au côté droit du chœur. On n'a pu retrouver ses restes. Son cercueil ne portait aucun signe qui le distinguât.

« Ainsi finit Joachim du Bellay. Il n'a pas de tombeau. Et, néanmoins, je puis redire aujourd'hui, en les appliquant au noble poète qui les a jadis dites, ces paroles héroïques : « Espère le « fruit de ton labeur de l'incorruptible et non envieuse postérité : « c'est la gloire, seule eschelle par les degrés de laquelle les « mortels, d'un pied léger, montent au ciel et se font compagnons « des dieux. » Vous avez, Messieurs, réalisé le vœu du poète.

« Il aimait par-dessus tout son pays et la gloire. Grâce à vous, après plus de trois siècles, son monument s'élève en face de ce Liré où il naquit et qui lui inspira le plus délicieux peut-être de ses poèmes, sur le bord de cette royale Loire dont ses vers ont chanté les louanges et qui semble élargir encore sa nappe immense pour mieux refléter, en un miroir plus splendide, les coteaux aimés de Bretagne et d'Anjou. »

❦

Le Voile de Georges Rodenbach sera représenté cet hiver à Bruxelles, au Théâtre du Parc.

❦

Mort de M. Gustave Fréderix, critique littéraire et dramatique de *l'Indépendance*. On le connaît surtout par les attaques qu'il eut à subir de la part de plusieurs revues jeunes.

❦

A lire au *Mercure de France*, numéro de septembre : *Le crétin des Pyrénées* par Léon Bloy. — Voici une opinion rude-

ment exprimée : « Les usiniers ou les entrepositaires de comestibles admettront difficilement, je le sais bien, qu'un romancier qui gagne deux ou trois cent mille francs par an, avec un seul tome, puisse être un crétin.

« Dieu me préserve de la tentation de faire comprendre quoi que ce soit à ces hommes utiles; mais je suis prêt à livrer mon cœur à la personne qui me révélerait un mot plus juste, une épithète plus vraie, un qualificatif plus certain, un emplâtre de caca plus avantageux pour blinder la face d'un scribe déjà plastronné de gloire, qui n'a pu rencontrer une pauvre idée pendant 30 ans, une guenilleuse idée qui se donnât véritablement à lui. C'est confondant. — M. Zola est le Christophe Colomb, le Vasco de Gama, le Magellan, le Grand Albuquerque du Lieu Commun. Il équipe une flotte de trois cents navires et presse une armée rurale de trente mille hommes téméraires, pour découvrir que « tout n'est pas rose dans la vie » qu' « on n'est pas toujours jeune » ou que « quand il pleut, il tombe de l'eau. » — Ce continent m'appartient ! s'écrie-t-il alors, en piaffant de son pied vainqueur, et il déploie, au nom du Positivisme, l'étendard couleur de bran des documentaires..... »

Dans le même numéro du *Mercure*, de très intéressantes considérations pratiques, sous le titre : *Questions de librairie.* Léon Vanier dans le *Bulletin des Libraires* s'était plaint de la concurrence faite aux libraires professionnels par la plupart des revues jeunes, qui ont pris l'habitude de s'éditer elles-mêmes et surtout d'éditer le livre neuf et de vendre le livre d'occasion. M. Alfred Vallette répond à ces doléances : il faut lire son article, car il résume admirablement les si légitimes griefs des littérateurs contemporains, et explique fort clairement les nombreux avantages qu'ils ont trouvé à ces éditions des revues.

A paraître, en octobre, dans la collection du *Réveil : Les villages Illusoires*, un volume de vers par M. Emile Verhaeren.

Une nouvelle société vient de naître en Allemagne sous le nom de Pan. Les artistes et les écrivains qui l'ont fondée se proposent d'organiser des Expositions et des Représentations théâtrales, et surtout de publier une grande revue mensuelle illustrée. On y lira tant des œuvres de littérature contemporaine que des études de critique sur l'art ancien et moderne. De nombreuses reproductions inédites de chefs-d'œuvre classiques, ainsi que des illustrations signées des talents les plus originaux de notre époque en complèteront le caractère hautement artistique. La première livraison paraîtra dans le courant de cette année.

La Rédaction de *Durendal*, constituée en comité provisoire, a pris l'initiative d'un salon international d'art chrétien moderne, lequel s'ouvrira l'an prochain, à Bruxelles.

Une ligue vient de se constituer à Bruxelles pour la réforme de l'enseignement moyen. Voici les grandes lignes de son programme :

1° Unité complète du collège jusqu'à la quatrième inclusivement.

2° Exclusion du latin et du grec du programme commun des trois années inférieures du collège, au profit de l'enseignement de la langue maternelle (français ou flamand), d'une seconde langue (français en pays flamand ; flamand ou allemand en pays wallon), des sciences naturelles et des mathématiques.

3° Rôle éducateur réservé exclusivement à la langue maternelle.

4° Création de collèges modernes où serait appliqué ce programme d'enseignement.

La ligue publiera un bulletin consacré à l'étude des questions d'enseignement moyen. Ce bulletin sera servi à tous les adhérents dont la cotisation est fixée à trois francs.

J. S.

LES REVUES

L'Ermitage (août) : Henri Mazel : *La Tour de Constance;* Emile Watyn : *Confidence royale;* Alphonse Germain : *Lettre d'un chrétien à un lettré païen.*

La libre critique (5-19 août) : Ernest Closson : *Sous les arbres.*

Le mouvement intellectuel (23 juillet) : Joseph Desgenêts : *Bernard Lazare;* Villiers de l'Isle-Adam : *Le Convive.*

Etudes Religieuses (15 août) : P. Cornut : *Un poète catalan du 19e siècle;* P. Fristot : *La participation aux bénéfices.*

La libre critique (19 août-2 sept.) : Edgar Baes : *Art appliqué.*

La Plume 15-31 août : Léon Durochet : *L'hérésie de l'abbé Martin;* Léon Deschamps : *Auguste Vacquerie;* Paul Masson : *Regards littéraires d'un Yoghi.*

La Nervie (septembre) : Camille Mauclair : *Sylve;* Emile Lecomte : *Bienvenue;* Jean Viollis : *Sonnet.*

Le mouvement intellectuel (8 août) : G. de Lafont : *Sémite ou Arya; Portraits du prochain siècle : Les Belges.*

L'Hermine (20 août) : Louis Tiercelin : *Leconte de Lisle chrétien;* Lionel O'Dogherty-Radiguet : *Brand.*

Mercure de France (septembre) : Léon Bloy : *Le crétin des Pyrénées;* André Fontainas : *Frontispices;* Henri Bordeaux : *Henrik Ibsen, réalisme et symbolisme.*

Le Réveil (juin-juillet) : Albert Arnay : *Des fleurs;* Frédéric Friche : *Callydice;* Henri Maubel : *Ames de couleur.*

LES LIVRES

Louise, roman lyrique, par CHARLES FUSTER. Paris, Fischbacher; 1893.

Un roman lyrique... L'expression est neuve et la chose paraît neuve aussi. Le poème épique était connu, chose glorieusement solennelle et un peu lourde, n'existant d'ailleurs guère en français Le roman en vers avait une existence, humble, presque terne, que les qualités poétiques de *Jocelyn* ne suffisaient pas à illustrer semble-t-il et que la monotonie d'autres œuvres telles que *Pernette* de V. de Laprade, faisait condamner par plusieurs. Les seuls alexandrins édifiant un vaste poème, ont quelque chose de fatigant, il faut le reconnaître. Ch. Fuster a cru qu'il était possible d'écrire un roman, une œuvre suivie, en employant tous les vers, tous les rythmes. L'expression de *roman lyrique* désigne ainsi avant tout la forme choisie. Nous n'hésitons pas à trouver cette forme heureuse et à déclarer *Louise* un poème intéressant et réussi.

Taxé fréquemment à ses débuts de banal et de simpliste, M. Ch. Fuster ne s'est pas découragé. Sans cesser de poser pour l'adversaire des novateurs — bien maladroits souvent, avouons-le — il a travaillé, peiné, produit sonnets sur poèmes et volumes sur volumes, et sa personnalité s'est dégagée, son originalité s'est affermie : depuis *L'Ame des Choses*, *Le Cœur*, *Louise*, il nous apparaît comme un poète, maître de ressources propres, aussi riches que variées. Ce qui domine chez lui c'est le sentiment, qu'il aime large et fort, mais qu'il sait aussi analyser dans ses profondeurs secrètes et ses replis subtils. Au point de vue matériel on peut dire que son clavier poétique est des plus étendus; volontiers Ch. Fuster s'attaque aux rythmes difficiles à rimes répétées, à sonorités surabondantes.

Louise débute par une partie aux allures épiques : descriptions de l'hiver sanglant de 1870-71. Une colonne de l'armée française se dirige vers le Jura, y réfugiant le désespoir de ses vaincus, la souffrance de ses blessés. Un village s'ouvre et une maison où se recueille un officier ayant tenté de mettre fin lui-même à ses jours. Voici le roman. L'officier est soigné par la fille de la maison avec un dévouement admirable. Ce dévouement ressemble bientôt à de l'amour, surtout après que le malade a dans le livre de lecture de Louise — qui aime la poésie! — reconnu son propre volume de vers, édité au temps des premiers enthousiasmes. Louise est aimée de Pierre, le robuste montagnard, mais paraît l'oublier. Louise et l'officier se promettent mariage. Le malade guéri part .. Anxieuse la fiancée attend des nouvelles qui n'arrivent pas : elle quitte le Jura pour en aller quérir à Paris. Une heure là-bas lui suffit pour constater la terrible réalité : dans le cœur de l'inconstant poète sa place est prise... Elle revient au village désespérée : Pierre la reçoit et lu fait accepter son amour fidèle. Marie, une jalouse qui aimait Pierre, meurt tragiquement, et l'union de Pierre et de Louise, débarrassée de toutes entraves, s'accomplit dans un bonheur mutuel, fait pour durer.

Les 40 chapitres — 206 pages — où cette histoire se déroule, n'ont pas tous la même valeur d'inspiration ou d'exécution; aucun cependant ne fait tache dans l'ensemble. Nous signalerons comme nous ayant paru particulièrement remarquables, outre les quatre premiers chapitres et les trois derniers, ceux qui s'intitulent : *Les vieux amis, Le silence qui parle, La nuit d'après,* et certains passages des chapitres intitulés : *Le livre, Le dédaigné, Sauvé deux fois, Une lettre, L'amour qui dort, Remords et supplice, Baiser tardif.*

Au point de vue de l'harmonie intérieure des vers, nous pourrions signaler quelques désagréables rencontres de sons comme : el*le a l'âg*e (p. 7), cer*cle écl*atant (p. 81), L'adole*scent s'*est pâmé (p. 99), Le bonheur du *cœur qui* consent (p. 119). Nous préférons citer en entier, comme un exemple d'harmonie, le chapitre *l'Asile* (p.p. 190 et 191) se rapportant à la mort de Marie :

Elle a connu l'étroite bière,
Le cercueil assez grand pour toutes nos douleurs.
On l'a menée au cimetière ;
Avec elle on a mis ses aveux sous la pierre,
Dans la fraîche gaîté des fleurs.

Car sans marbres froids et moroses,
Très doux aux amoureux, accueillant aux gamins,
Tout le cimetière est en roses,
Et fait tomber pour vous, de leurs lèvres mi-closes,
Des gouttes de rosée aux mains.

Autour des tombes délaissées
Où l'amitié, l'amour ingrat ne viennent pas,
Pour tromper les tristes pensées,
Pour attendrir les morts, les branchettes froissées
Font comme un léger bruit de pas.

A l'heure émue où le jour baisse,
On songe qu'en ce lieu s'apaisent nos douleurs,
Et l'on s'éloigne sans tristesse,
En enviant ces morts que console sans cesse
Le bruit des pas ou l'eau des pleurs.

C'est harmonieux (sauf peut-être à l'avant-dernier vers : *que con*sole); c'est très gracieux aussi, mais un peu vide de sens chrétien. Tout le livre est loin heureusement d'être dans cette note fausse. Quelques parties peuvent paraître trop sensuelles, mais l'œuvre dans son déroulement et sa conclusion nous montre les mœurs pures et les sentiments vrais que favorise la vie champêtre et qu'inspire la religion. J. C.

L'Espagne Thérésienne ou pèlerinage d'un Flamand à toutes les fondations de Sainte-Thérèse, œuvre posthume de M. Hye-Hoys, avocat près la cour d'appel de Gand, décédé le 15 déc. 1884. Un volume oblong (0,28 × 0,37) imprimé sur beau papier teinté jaune.

En trente magnifiques planches gravées, comprenant ensemble 470 sujets, cet ouvrage donne le panorama des lieux illustrés par la présence de la grande Réformatrice du XVI^e^ siècle; la vue des couvents habités ou fondés par elle; son portrait; ceux de 30 personnages qui furent en relation avec elle; 14 reliques importantes de Sainte Thérèse; quantité d'objets qui lui ont appartenu; d'autres qui furent confectionnés par elle; 160 blasons; plusieurs hôtels, beaux spécimens d'architecture; enfin, des scènes variées de la vie populaire au pays du Cid.

Cette œuvre porte le cachet d'une exactitude scrupuleuse. Après en avoir réuni les éléments en Espagne, en Italie, en France et en Belgique. M. Hye-Hoys dessina lui-même toutes les planches, avec une délicatesse de touche et un fini de détail que les souscripteurs admireront sans aucun doute. Chaque planche est accompagnée :

1° de la narration de l'événement qu'elle rappelle;
2° de l'explication des différents sujets qui la composent;
3° de notes supplémentaires.

Extrêmement soignée sous tous les rapports. *L'Espagne Thérésienne* pourra figurer partout avec honneur. Cet ouvrage a sa place marquée dans les collections artistiques de quelque importance, parmi les livres de luxe qui s'étaient sur les tables des salons modernes; et dans les bibliothèques des nombreux fidèles dévots à sainte Thérèse, qui éprouveront un vif plaisir à voir les lieux, les choses et les personnes dont elle parle dans ses écrits.

Conditions de la souscription.

Prix de l'exemplaire, avec reliure élégante en percaline, 20 fr.
» avec reliure plus riche, 25 fr.

Conformément aux intentions de feu M. Hye-Hoys, le produit de la vente de son ouvrage sera consacré a une œuvre pie.

Pour les pays où sont admis les colis postaux, le port est compris dans le prix de la souscription.

Les droits d'entrée ou de douane sont à la charge des souscripteurs.

Les souscriptions peuvent être adressées à M^me^ Hye-Hoys, Quai au Bois, 26, à Gand (Belgique).

L'Espagne Thérésienne vit le jour, en 1892, mais la plupart des narrations et des notes étaient trop concises, et quelques-unes, fautives. Cette nouvelle édition, qui a été corrigée avec soin, est aussi complète que le permet le cadre tracé par l'auteur. Les personnes qui sont en possession d'un volume de l'édition détruite, sont instamment priées de l'envoyer à l'adresse indiquée ci-dessus; elles recevront en échange, et sans frais, un exemplaire de la deuxième édition.

Un mot pour finir : l'ouvrage sort de la maisen Siffer, de notre ville. C'es dire assez clairement, qu'au point de vue typographique, il est des mieux soignés

(*Bien Public*

Leven van de HH. Amandus. — Livinus. — Eleutherius. — Cornelius. — Joannes Baptista. — Petrus. — Alphonsus van Ligorio. — Antonius van Padua. — Franciscus van Assisië, enz. enz.

Nous réunissons sous une même rubrique ces brochures biographiques de M. Alphonse Van Loo. Ce sont de substantielles œuvres de vulgarisation. A une époque tourmentée comme la nôtre, il est bon de faire connaître au peuple quels furent ses bienfaiteurs, ceux qui lui apportèrent en même temps que la vraie foi, les éléments de la vraie civilisation. Nous avons nommé les grands apôtres de notre pays, les Liévin, les Eloi, les Eleuthère, les Amand; ajoutons-y cet homme incomparable, saint François d'Assise. Ces travaux, écrits avec clarté, n'ont aucune prétention scientifique. Çà et là toutefois, il eût été possible à l'écrivain de mettre un peu plus de précision dans ses exposés historiques. Une chose bien utile, c'est

d'avoir indiqué les paroisses des six diocèses de Belgique placées sous le vocable des saints dont nous avons mentionné la biographie.

M. Van Loo vient de célébrer la fête de la publication de son centième volume, ainsi que le jubilé de 25 années d'infirmités, qui ne lui permettent par de quitter sa chambre. On le porte de son lit à son bureau et de son bureau à sa couche de douleur, c'est le seul mouvement qu'il peut se donner depuis 1870.

Quel courage! faire taire ses douleurs par s'adonner à l'étude, dans le seul but d'édifier les autres et de leur être utile. Le bon Dieu a béni son abnégation, il trouve dans son labeur une diversion à ses souffrances et il a le bonheur de voir que ses ouvrages atteignent leur but, en effet, répandus par milliers pour les distributions des prix, pour les bibliothèques populaires et les œuvres de propagande, ils instruirent et ils moralisent.

Les ouvrages de M. Alphons Van Loo, sortent des presses de notre éditeur M. A. Siffer. A. C. D. H.

Woordenlijst voor het strafrecht en de strafrechtspleging, door M. JULIUS OBRIE.

Il nous manquait jusqu'à présent une traduction flamande authentique et exacte — nous en avions d'officielles mais pleines d'erreurs — des termes techniques de la science juridique et de la procédure pénale.

L'Académie flamande a compris qu'il fallait pourvoir au plus tôt à cette lacune et l'un de ses membres s'est chargé de l'œuvre et mis résolument à la tâche.

Travail délicat, et qui exige de multiples qualités. Il faut posséder à la fois sa connaissance et l'usage de la langue française et de la langue flamande pour saisir complètement les nuances de signification si importantes en matière pénale. Il faut en même temps avoir, étudié et pratiqué le Code pénal et le Code de procédure pénale pour mieux juger de la valeur des termes et des fautes nombreuses de traductions flamandes de nos lois. Il importe en même temps de jouir d'une autorité suffisante dans le domaine littéraire et scientifique pour parvenir à imposer par la persuation l'emploi des termes nouveaux que l'on peut préconiser.

M. Obrie se trouvait tout indiqué pour ce travail : membre de l'Académie flamande, juge depuis de longues années auprès des tribunaux de police et correctionnels, chargé enfin, de par son titre de professeur à l'université de Liége, d'enseigner précisément la terminologie juridique flamande, il réunit les qualités nécessaires pour la confection d'un lexique de ce genre.

Nous avons eu l'heureuse fortune de parcourir quelques-unes des pages qui paraîtront sous peu; nous avons pu remarquer l'importance capitale que cette publication offrira pour tous les hommes de loi. Pour les mots : *contradictoire, effraction, escalade*, p. ex. M. Obrie propose des termes flamands plus corrects que ceux auxquels nous sommes habitués, quoiqu'ils puissent sembler à première vue étranges par leur nouveauté : *on tegenspraak, braak, inklimming*. Nous pourrions citer ainsi de nombreux exemples. Nous ajouterons seulement que l'auteur appuie toujours son opinion par des exemples tirés des meilleurs auteurs.

Revue de l'Art chrétien. Livraison de juillet 1894, (6 planches). Le baron Bethune, par M. J. HELBIG. — Léon XIII et l'Art chrétien. — Découverte d'un monument funéraire de l'époque romane à Bruay, près Valenciennes, par Mgr C. DEHAISNES. — Le Yorkshire et le Nord-Est de l'Angleterre. — Excursion de la Gilde de St-Thomas et de St-Luc en 1893 (fin), par M. E. J. SOIL. — Travaux des Sociétés savantes.

On demande jeunes collaborateurs pour revue littéraire : écrire Richet, 59, Boulevard de Hainaut, Bruxelles.

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR.

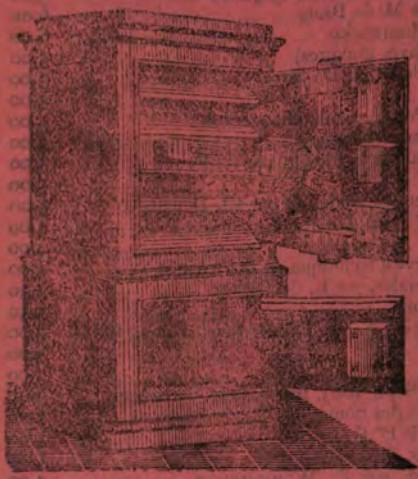
Cartulaire de la maison de Diesbach, grand in-4° avec sceaux, facsimile, etc.), par M. de Ghellinck d'Elsegem *(second volume sous presse)*	50,00
Cartulaire et généalogie de la maison de Vaernewyck (avec portraits, armoiries, etc.) id. 4 vol. in 4° (sous presse)	00,00
Généalogie de la famille de Pottes, id., id. (sous presse)	00,00
Généalogie de la famille de Hemptinne (avec portraits), sous presse	00,00
Les monnaies de Charlemagne, par Michel Cerexhe (avec gravures)	15,00
Les assurances terrestres, par Hermann de Baets et Victor Begerem	9,00
Les bases du droit et de la morale, par l'abbé M. de Baets	6,00
Quatre ans d'évolution, par Ladislas Van Hoorebeke	6,00
Au cap Nord, par Paul Raepsaet, Député (avec gravures)	5,00
La série aromatique en thérapeuthique, par le Dr D. De Buck	5,00
Eléments de pharmacologie générale id.	5,00
Cartulaires de la ville de Gand, par Fr. de Potter, 2 vol., chaque vol.	5,00
L'ancienne Université de Louvain, par Arthur Verhaegen	5,00
Table alphabétique du mémorial administratif de la Fl. Or. par de P.	5,00
Rêves des heures lentes, par Charles Buet	5,00
La réserve héréditaire (études hist., philos. et économique), par Cl. Deneus	5,00
L'Européen dans les pays chauds, par le Dr Paul de Groote	4,00
Lettres Tournaisiennes, par J. Hoyois	4,00
Carte administrative de la Fl. Or., par le service technique de la Province	4,00
Etudes littéraires (Poètes provençaux) et morales, par L. de Backer	3,50
Le contrat de transport, par P. Wauwermans	3,50
Lochs et Fjords, impressions de voyage par E. De Groote (avec 2 eaux fortes)	3,00
Harmonies Chrétiennes, par Jean Casier	3,00
S. P. Claver, par A. Van Aken, S. J.	3,00
Histoire de la manifestation nationale du 7 Sept. 1883, par Arthur Verhaegen	3,00
Des droits d'enregistrement. — La querelle des noms, par H. de Baets, ch.	3,00
Aux mères, simples conseils (hygiène), par le Dr G. d. B.	3,00
Ballades Russes, par Hector Hoornaert, avec deux eaux-fortes	3,00
Les proscrits du coup d'état en Belgique, par P. Wauwermans	3,00
Guide pratique pour les élections, par E. De Bock	3,00
Une âme princesse, par le Dr Pol de Made	3,00
L'aînée, roman par Charles Buet	3,00
Etudes littéraires, par Firmin Vanden Bosch *(sous presse)*	0,00
Quinze jours au pays des Cédules, par Ed. Jonckheere	2,50
Chrestomathie anglaise, par J. Van den Borrie.	2,50
Les Religieux Belges et leurs défenseurs, avec préface de Guillaume Verspeyen	2,50
Le code de commerce belge revisé avec la trad. flamande, par H. de Baets	2,50
Les armoiries des Chevaliers de la Toison d'or à St-Bavon, par A. Datry	2,00
Jacques Blommaert et Hembise, deux drames historiques, par l'abbé Speelman	2,00
La religion, par l'abbé G. Van den Gheyn	2,00
Au pays de Metz, du Val des Bois	2,00
Chrestomathie française, l'abbé J. Samyn	2,00
Poésies Eucharistiques, par Jean Casier	2,00
La représentation proportionnelle, par V. D'Hondt, prof. à l'Université de Gand	2,00
La cathédrale St-Bavon à Gand, par A. Goetghebuer	2,00
L'art de plaider. — De Minimis, par Hermann de Baets, ch.	2,00
Du Sénat, avec préface par J. Van den Heuvel, par O. Pyfferoen	2,00
Sous le bleu, impressions d'Italie, par F. Vanden Bosch	2,00
L'école d'anthropologie criminelle, par l'abbé M. de Baets	2.00
La langue flamande en France, par Louis de Backer	2,00
Loi communale, par O. de Grave et A. Seresia. — Loi provinciale, par O. de Grave, ch.	1,50
Fiancée de Maître le Kévan, L. Trederne. — Hermine, Bnne de Boüard, nouvelles, ch.	1,50
Jubilé de l'école St Luc avec les portraits du Baron Bethune et du Frère Marès	1,50
Le parti catholique belge, son avenir et ses moyens d'action, par Guillaume Verspeyen	1,50
Le sourire de Ramsès, par Hector Hoornaert	1,50
Trois millions de messes pour les âmes du purgatoire	1,50
Constance Chlore ou l'aurore du triomphe, drame par l'abbé Léveillé	1,00
La Croix et le Croissant, par Godefroid Kurth, professeur à l'Université de Liège	1,00
Primevères, poésies, par V. Dendal	1,00
Autour du journal des Goncourt. — Max Waller, par Firmin Van den Bosch, ch.	1,00
Libre échange et protection, par le Baron H. della Faille. — Au Ciel, J. Casier	1,00
La condition du logement des ouvriers à Gand, par le baron A. de t'Serclaes	1,00
Le Graduat, par P. Mansion et A. De Ceuleneer, professeurs à l'Université de Gand	1,00

GRANDE FABRIQUE DE

COFFRES-FORTS

BREVETÉS

L. DUVILERS



Maison fondée en 1859.

Diplôme d'honneur

12 Médailles d'or et d'argent aux Expositions nationales et internationales.

9 BREVETS.

D. DUVILERS, FILS, Successeur

Marché du Vendredi,
Usine et Magasin : 50, rue Courte d'Argent } GAND

LIBRAIRIE A SIFFER. — GAND.

Guide pratique pour les élections : Opérations électorales dans l'ordre chronologique. Tableaux synoptiques à l'usage des présidents de bureaux, des scrutateurs, des secrétaires, des témoins et des électeurs, par Edmond de Bock, juge d'instruction au tribunal de 1e instance à Gand, ancien juge de paix et ancien conseiller provincial et communal. Ouvrage précédé du Code électoral belge de 1894 3,00

Guide pratique pour les élections. Id. id., par le même. Même ouvrage sans le Code électoral 1,75

Exclusions et Suspensions du droit électoral, par le même 1,25

La formation et la revision des listes électorales, commentaire de la loi du 12 avril 1394, par A. Goddyn, juge au tribunal de 1re Instance de Gand et et L. Tierenteyn, avocat, Chef du bureau des élections de l'Administration communale de Gand, avec une préface, par M. Albert Nyssens, Membre de la Chambre des Représentants 3,00

Code électoral belge de 1894 : texte officiel de la loi électorale, articles modifiés de la Constitution, lois prorogeant les mandats des Conseils provinciaux et communaux, loi créant le corps électoral provincial provisoire etc. etc. 1,25

La représentation proportionnelle, par V. D'Hondt, prof. à l'Université de Gand 2,00

LIBRAIRIE A. SIFFER, GAND

Buet Ch. — Rêves des heures lentes	5,00
L'aînée	3,00
Caro Delvaille. — Vibrations, poésies	3,00
Carton de Wiart Henry. — Contes hétéroclites	1,50
Casier Jean. — Harmonies Chrétiennes	3,00
Poésies Eucharistiques	2,00
Au Ciel, poème	1,00
de Backer L. — Etudes littéraires et morales	3,50
La langue flamande en France	2,00
de Baets Hermann. — De Minimis	2,00
L'art de plaider	2,00
Toujours la crise	1,00
de Baets M. — Les bases de la morale et du droit	6,00
L'école d'anthropologie criminelle	2,00
Les localisations cérébrales et le siége de la sensation dans la philosophie scolastique	0,50
de Groote Eugène. — Lochs et Fjords, impressions de voyage	3,00
Demade Pol. — La passion catholique : Une âme princesse	3,00
Dendal Victor. — Primevères, poésies	1,00
Deneus C. — La journée de huit heures	0,75
De la réserve héréditaire des enfants	5,00
D'hont V. — La représentation proportionnelle, 2 vol.	4,00
du Bois Albert (Comte). — La vocation du poète	0,50
Dutry Albert. — La jeune fille dans l'art	1,00
Pastel et pastellistes	1,00
Le salon de Gand (1892)	0,50
Les peintres du peuple (1re série)	0,75
du Val du Bois. — Au pays de Metz	2,00
Goetghebuer Auguste. — La cathédrale St Bavon à Gand	2,00
Guillaume L. — Les Jésuites et les classiques chrétiens	2,50
Hoornaert Hector. — Ballades russes	3,00
Au pays des sapins	3,00
Algérie et Tunisie	2,00
Le sourire de Ramsès	1,50
Le larcin des mages, conte mystique	1,00
Jersey, le tour de l'île à pied	1,00
La chance du triumvir	1,00
Vers l'idéalisme	0,75
Autour de la Baltique *(sous presse)*	
Hoyois Joseph. — Lettres tournaisiennes	4,00
Jonckheere Edouard.—Quinze Jours au Pays des Cédules	2,50
Kurth Godefroid — La Croix et le Croissant	1,00
Lévellié H. — Constance Chlore ou l'aurore du triomphe, tragédie	1,00
Raepsaet Paul. — Au Cap Nord	5,00
Samyn Joseph. — Chrestomathie française	2,00
van den Borie Jules. — Chrestomathie anglaise	2,50
vanden Bosch Firmin. — Coups de plume	0,30
La jeunesse de demain	0,50
Un mort d'hier, Max Waller	1,00
Autour du journal des Goncourt	0,75
Sous le bleu, impressions d'Italie	2,00
La revanche de l'idéal	1,00
Maredsous	1,00
Notes littéraires *(sous presse)*	
Van Hoorebeke Ladislas. — Quatre ans d'évolution	6,00
Verhaegen A. — Minimum de salaire	0,75
Verspeyen Guillaume. — Le Centenaire de 1789	0,75
La Famille	0,75
Le parti catholique belge	1,50
Wauwermans Paul. — Les proscrits du coup d'état en Belgique	3,5
Le contrat de transport	3,50

Etc. *Etc.* *Etc.*

EXCELSIOR
ALFONS SIFFER
GAND

L'ART A MUNICH EN 1894

IL y a quelques années, peut-être dix ou même cinq à peine, l'amateur qui voulait se tenir au courant du mouvement artistique de son époque n'avait à se préoccuper que de visiter régulièrement le Salon de Paris. Les expositions de l'Europe entière le reflétaient; les meilleurs peintres de tous les pays allaient se former en France, où avait été clamé le vibrant *Fiat lux* qui a illuminé toute la peinture contemporaine jusque dans les ateliers les plus sombrement, les plus poudreusement académiques. Mais tandis qu'à Paris les maîtres promulgateurs du mouvement moderne demeuraient identiques à eux-mêmes, renouvelaient leurs œuvres et non point leur manière, et que leurs disciples français entraînés dans une voie fixe d'abord dès l'école, par la chasse au prix de Rome, puis bridés par l'ambition de suivre la filière des médailles, mentions, diplômes et récompenses à conquérir, étaient forcés pour cela d'assujettir leur talent, d'oblitérer leur sentiment à l'estampille d'un jury, leurs disciples étrangers rentrés chez eux, après s'être rendu maîtres du métier français, développaient pour leur compte sans aucune contrainte, sans aucune autre ambition que celle d'œuvrer selon leur goût, ce prestigieux métier appris en France et qui doublait les forces de leur personnalité. Si bien

qu'aujourd'hui nous avons dans beaucoup de pays, en Allemagne, en Pologne, en Angleterre, par exemple, des écoles absolument individuelles qui après avoir procédé de la peinture française, s'en détachent comme des enfants de leur mère, pour devenir hommes et fonder à leur tour des familles.

Or ces heureux francs tireurs sont favorisés dans ce mouvement sécessioniste par leur contact, une fois rentrés dans leur patrie, avec certains génies qui, trop puissants par eux-mêmes, n'ont jamais voulu rien tenir des Français, et qui se sont dit tout jeunes, « mon verre est petit, mais je boirai dans mon verre ». Et il s'est trouvé que ce verre est devenu d'un simple calice de fleur sauvage, une aiguière, puis une vasque, puis un lac, puis une mer ; si bien qu'à l'heure actuelle, en Allemagne le seul nom de Böcklin monarque absolu, compense à lui seul toute la gloire de la trop populeuse démocratie artistique française; et qu'en Angleterre dix ou douze individualités de premier ordre forment une aristocratie limitée qui vaut bien l'innombrable bonne moyenne parisienne. En Italie un seul nom éclate : Segantini. Cependant un Suisse : Edmond de Pury, à lui seul rend à Venise spécialement un peu de lustre pictural au milieu de l'effondrement de tous les prestiges d'autrefois. La Suisse au reste a produit également Hodler et Grasset, en plus un peintre d'Alpe stupéfiant Gustave Jeanneret.

Et la meilleure preuve de cette dispersion de la préexcellence artistique, c'est que la France a senti le danger. Le Champ de Mars s'est fondé pour éliminer l'attribution de récompenses qui ne se peuvent conquérir sans servilité, sans aliéner peu ou prou l'indépendance d'un artiste. Et Munich aussitôt comprend, question de vie ou de mort, qu'il importe de faire de même. La scission a lieu, et la capitale de l'art allemand a sous le nom de *Sécession* son Champ de Mars, où vingt

indépendants mettent en déroute toutes les phalanges du bazar officiel qui remplit les galeries du Palais de cristal.

Et voilà comment il se fait qu'aujourd'hui Paris n'est plus l'unique capitale de l'art. Il lui reste cependant toujours la gloire d'en avoir été la première et d'en demeurer la métropole! Et voilà pourquoi une course à travers les Salons de Munich est depuis quelques années aussi nécessaire à la connaissance du mouvement artistique récent qu'une visite aux Salons de Paris.

Ce printemps j'ai dit ici la maîtrise grasse et plantureuse des peintres hollandais qui à l'exposition internationale de Vienne remportèrent un véritable triomphe. Leur section versée de Vienne au Salon de Munich n'y produit plus le même effet. Leur perfection vieillit de vingt ans; à leur tour ils passent inaperçus. Leur bande compacte qui emplit un salon de la Sécession, n'y intéresse plus, leur peinture y parait vieillotte. C'est donc justice que de signaler aujourd'hui la victoire de la revanche. Et puis, mon ami, l'esprit très universel et très au courant de modernisme, Henry Bordeaux, ayant esquissé à grands traits les Salons parisiens, une rapide pochade des Salons munichois fera pendant à son travail et complètera pour les lecteurs du *Magasin Littéraire* le panorama général de l'art en 1894.

I

Un premier point à signaler c'est la grande erreur française moderne. Pousser un principe jusqu'à l'absurde : c'est ce qui a été fait, quand sous prétexte d'éclaircir, on a mis le gris à la mode, peint dans le blanc, vu la nature à travers des nuages de farine, complètement décoloré tout, ou même décomposé selon le prisme toutes les couleurs en irisations agréables, gaies et lumineuses, mais, encore que parfois vraisemblables, le plus souvent

folles... Et encore dans l'erreur, ce dernier parti a-t-il été peut-être le plus sage. Nous lui devons Monet, Claus, Chudant, Helleu et une douzaine d'autres talents joyeux et radieux. Mais peindre clair n'est pas la seule loi, il faut faire coloré en même temps que clair, et distingué si possible en même temps que l'un et l'autre. C'est ici que l'influence de *Böcklin* apparaît et qu'une compréhension nouvelle, quoique plus traditionnelle, entre en scène, avec cet orgiastique de la couleur, ce fantasque de l'exécution, ce profond, ce savant, ce religieux de la conception, en un mot le Maître le plus complet de notre temps après Wagner. L'imagination se refuse à concevoir qu'après lui il soit possible de faire plus coloré, et qu'un homme puisse se trouver qui le surpassera dans la gloire des Rubens et des Delacroix qu'il surajoute à celle des Rembrandt et des Velasquez en même temps qu'à celle des primitifs italiens et flamands, comme lui a surpassé même Delacroix. Car ce demi-dieu a tout pour lui, à commencer par ce qui compte avant tout, ce qui règne sur toutes les excellences, la conviction religieuse et la foi artistique. Il y a à Munich une *Descente de croix* devant laquelle le nom de Dürer seul est à prononcer, et devant laquelle avant que de le prononcer il faut s'agenouiller, car elle fait de cette salle de la Sécession où sont exposés huit autres Böcklin, tous païens de sujet, le plus pieux, le plus recueilli des sanctuaires. Je n'en dis pas davantage pour le moment sur cette œuvre plus que magistrale, elle aura ailleurs son spécial chapitre.

Il expose aux deux Salons, Böcklin; à l'autre, à l'officiel on s'est décidé à lui accorder à l'unanimité la médaille d'honneur unique, pour deux tableaux qui lui avaient été refusés au même Salon il y a quelque dix ans, alors qu'il avait à ses trousses tous les chiens japeurs dont, roux lionceau échevelé, il dérangeait la quiétude à ronger les vieux os poncifs. Oh! ce *combat*

des Cimbres où des murailles, des banquises de chevaux et de cavaliers nus ou cuirassés, se mordent et s'assomment, se brisent, s'élèvent en une tour de membres animaux et humains, où tout se confond, vêtements, crinières, bras et jambes, têtes et mors, et retombe dans un fleuve d'écume et de sang, sous un pont de troncs d'arbres que le poids de cette lutte barbare va faire crouler et qui ploie déjà sous la capilotade du massacre! C'est le Thermodon de Rubens pour la couleur, *au moins!* Mais c'est incomparablement plus effroyable, plus effréné, plus sauvagement préhistorique.

L'autre de ces *deux glorieux tableaux* jadis exclus furieusement du Salon de Munich, et couronnés aujourd'hui du droit triomphal de l'évidence belle, victorieuse de toute mesquinerie, le voici. Sous un ciel orageux, une mer violette écume et se lamente; sur un écueil d'où la vague retire sa caresse, un grand morse noir à queue gluante, au ventre blanc, à patte palmée, se redresse achevé en un corps d'homme idéalement beau. De ses deux mains il s'est cramponné à une entaille de rocher; son effort enfle ses biceps, enfle ses pectoraux, contracte un vrai torse d'antique; sa tête détournée regarde douloureusement au loin dans l'infini, pour ne point voir à sa portée une tentatrice néréide, qui jetée là par la vague, s'offre en une attitude dont la fausse honte augmente encore l'impudence. Et dans ce rude décor d'embruns, de rochers et de nuages, cette forme blanche et délicate, prise dans de la mousseline mouillée comme dans un filet, offre un violent contraste avec la rudesse aux abois et éplorée du monstre ruisselant, à tête si tragique, qui n'a la force ni de fuir ni de regarder davantage, et dont le mouvement contradictoire est tout un poème, un poème bien symbolique de l'impossibilité de l'être en qui subsiste trop d'animal d'étreindre sa chimère, alors même que la vague du hasard semble lui en offrir l'occasion.

II

Il existe en Allemagne une éclosion néo-idéaliste absolument magnifique. Elle procède toute entière de Böcklin, lequel n'a cependant qu'un disciple immédiat, *Hans Sandreuter*, le meilleur fresquiste contemporain. On peut voir de lui des Champs Elysées semés de fleurs, fermés par une *porte étroite* (titre du tableau), qu'un farouche vieillard porteur de clefs n'ouvre qu'à bon escient à quelques rares élus, alors que demandent humblement à y entrer une foule d'humains qui se pressent autour du jardin de délices où dansent des jeunes filles couronnées de fleurs et vêtues de gazes étoilées bleues et roses. Si l'on veut savoir ce que c'est que la couleur même après les maîtres d'autrefois, il faut voir ce tableau de Sandreuter. Cela vient immédiatement après Böcklin, et le caractère sacré de ses paganismes s'y retrouve, mais dans l'exact rapport où après Eschyle l'art tragique grec s'est continué en Sophocle; œuvre toute d'équilibre et d'harmonie, douce et reposante dans sa beauté comme le devait être la *grande* peinture antique (s'il en fut une), à en juger par les *petites* décorations licencieuses de Pompéi et d'Herculanum.

Franz Stuck, un robuste et taciturne fils de paysan bavarois, est peut-être de toute l'Allemagne contemporaine, et sûrement de tous ceux de sa génération, l'artiste qui a le mieux le sentiment du nu. Sa *Guerre*, que désormais l'on pourra admirer en tous temps à la Pinacothèque, est une très grande allégorie, faite pour camper la chair de poule au plus insensible. On aurait dû par souscription nationale l'acheter pour l'offrir en hommage à M. de Bismarck. Sur un fond de ténèbres déchiré par de rouges traînées d'incendie, un cheval noir, épuisé, renâclant, haletant, langue tirée, renouvelant l'épouvante du cheval de l'*Aventurier* de Böcklin

(Musée de Brême), s'avance péniblement, levant les pieds avec des précautions inutilement pitoyables, à travers une mosaïque de cadavres blèmes, emboîtés, maçonnés les uns dans les autres, bleuis comme au clair de lune, blanchis par la perte de tout leur sang. Et ce sang, par dessous, dans tous les interstices, coule, du rouge réaliste horrible des boucheries et des abattoirs. Et sur le cheval se dresse tout raide et tout nu un personnage fatidique, brun et nerveux, les dents crispées par un tétanos volontaire, front carré et obtus; et il porte sur son épaule droite un glaive bleu d'acier, trempé dans le sang jusqu'à mi-longueur. C'est très simple de couleur : du noir pour la nuit, du rouge pour le sang, de l'orange pour l'incendie, un peu de brun verdi pour l'homme d'Apocalypse, un peu de bleu sur le glaive et les cadavres, du reste blancs; et voilà. C'est formidable. Une seule réserve : la magnifique épouvante de ce cheval prise à Böcklin.

De Stuck encore un petit portrait noir et blanc sur papier vert, femme de profil, avec un peu de craie pour marquer un reflet blanc dans les cheveux de jais. Profond cadre, noir absolu, à liséré or au centre sur le vert.

J'arrive à *Hans Thoma*, une de mes passions, l'un des artistes les plus profonds et les plus modestes qui soient au monde. Artiste, il l'est comme Stuck et même mieux que lui jusque dans ses cadres. Ses lithographies ont fait l'admiration des dévots de Dürer et de l'art haut-allemand, ce printemps à l'exposition des arts graphiques de Vienne. Chacun de ses tableaux est complété par un encadrement de sa façon, comme jadis les dessins de châteaux croulants dans le noir et blanc de Hugo... Voici une presque Vincienne Sainte Cécile dans un cadre vieil or caissonné de fleurettes violettes : violettes, iris, crocus, colchiques, pensées; ou blanches : perce-neige, anémones, marguerites; ou jaunes : pri-

mevères... La tête de la Sainte découpée sur un fond de montagnes alpestres très étudiées, rosies d'*Alpenglühn* rose-chair, veinées de filons de neige rose plus clair et de filons d'ombres bleues, et sous-basées d'avant-monts violet-vert plongeant dans de l'indigo-mer profonde. Et le vêtement de la sainte s'adapte si exquisement à ce fond : robe pourpre pâle à manchettes rouges, d'où la chair émaciée et transparente sort un peu verte. Chevelure rouge. Tête d'infinie bonté et inclinée sur l'épaule gauche; pleine de la mélancolie des cieux; grands yeux dans le rêve qui n'ont que l'air de regarder à droite vers la terre. Un cercle d'or argenté ou d'argent doré l'auréole. Tout ce rose et ce mauve aboutissent aux bordures rouges d'un cadre inclusant les décoratives fleurettes.

Il faut les signaler tous, ces Hans Thoma : Un semeur austère et recueilli, pénétré de la sainteté de ses fonctions, semble prier en semant... Plus rien du fameux *geste auguste* de Millet, hélas, tant galvaudé depuis lors pour les affiches de la *Terre* de Zola; le semeur de Thoma est bien plus auguste. Il ne fait pas de geste. De sa main, de son bras fermement laissés tomber, choit la semence dans le sillon, grain après grain. Derrière l'homme, tête carrée, nue, barbue, grisonnante, le ciel maussadement bleu. C'est le travail dans toute sa gravité sacrée. Le cadre est tout rouge, mais sévère, du même rouge maussade que la maussaderie bleu du ciel; des lisérés verts y réunissent des médaillons emplis par les signes du zodiaque et les seings des planètes. Aux angles, les quatre saisons sous forme de quatre enfantelets, l'un avec des tulipes, l'autre avec des roses, l'autre des raisins, le dernier... une bougie de Noël.

Austère, Hans Thoma l'est également dans ses paysages. En voici un de 1890, une eau morte dans des touffes, des boules ouateuses de vert-gris; cela a

l'air à peine frotté, léger, et cependant la couleur est épaisse, mais comme tapotée de face à coups d'un pinceau très dur. Ces saules et ces peupliers de premier printemps, avec à l'avant-plan des fleurettes jaunes et des ombellifères très soignés, dessinés avec amour par un qui sait rendre le brin d'herbe décoratif, pénètrent d'une lente et persuasive mélancolie... Un soleil comme un sourire de poitrinaire pleure sur ce renouveau silencieux, qui me rappelle à la différence des saisons près et comme sujet et comme facture le beau tableau d'automne de M. Ribarz que possède à Vienne le peintre Engelhart.

Enfin un cadre vieux cuivre enferme la *diseuse de contes* dont le maître a donné une si remarquable lithographie qui conserve le mystère du tableau. C'est par une nuit vert-ardoise où se promène tout rond un gros disque de lune blême. Sous les ombres des bois bleu indigo et sous un toit paillu anglé contre le ciel, deux jolies têtes d'enfants écoutent le vieux profil ridé de la conteuse. Et tout autour sur le cuivre du cadre simulant de l'antique mosaïque, court le récit de la vieille. En bas la légende de Fleur-de-neige, la mirifique princesse dans son cercueil de verre; à gauche un arbre tordu, d'où en haut, S^{t} Georges, cuirassé, de sa longue lance va perforer toujours en haut mais de l'autre côté la gueule du dragon vert, dont sort une flamme rouge, tandis que la queue du monstre ondule à droite et descend dans la rouge flambée d'un enfer qui braisoie à l'angle inférieur. Au centre derrière la lance de tournoi recourbée une petite Sainte Vierge naïve prie, intercède pour le preux chevalier...

Un artiste malheureux, ce *Piglhein* dont les tableaux sont ornés d'un crêpe, et qui ne sut jamais ce qu'il voulut, allant sans conviction du réalisme à l'idéalisme. Touche-à-tout de tempérament, on a de lui ici deux beaux centaures, sur la plage d'une mer grise et hou-

leuse, enlacés, elle et lui, avant de se précipiter à chevaucher dans la marée montante; là des portraits à l'espagnole machurés blancs sur noir; ailleurs une esquisse charbonnée légèrement de femme accoudée au dossier d'un fauteuil et qui semble une eau-forte de Helleu, traitée, recopiée au fusain. Il a tenté trop de choses, cet artiste curieux de l'art d'autrui et il oublia d'être lui-même à force de vouloir faire tout ce qu'il voyait de bien. Il périra pour n'avoir fait ni mieux ni autrement que les autres. Cependant jadis, son grand panorama de la crucifixion fut un noble effort, et je me souviens d'avoir vu de lui un petit Parsifal enfant, au pastel, attendrissant au possible, reproduit à la vitrine d'un bazar de Nuremberg l'an de mon premier Bayreuth. A ajouter pour son oraison funèbre qu'il portait un très beau prénom, Bruno, et un prénom si bien choisi, pour un peintre de Munich avant la dernière demi-douzaine d'années!

II.

Les grands néo-idéalistes salués, et un *de profundis* murmuré devant les œuvres posthumes de Piglhein, feuilletons les catalogues des deux Salons un peu au hasard, transcrivant nos notes s'il y a lieu.

Les Français? — Ceux du Champ de Mars surtout sont accourus; et d'abord le subtil, l'exquis, le précieux, le rare *Aman Jean*, la seule note nouvelle apportée aux Salons français depuis cinq ans mais dès lors toujours identique à sa propre perfection et à sa propre distinction. Le voici avec une Béatrice, l'original magnifiquement réussi de l'affiche trop sommaire de la Rose + Croix de 1893. L'apparition tend sa lyre et s'envole d'un oranger, s'envole en silhouette sur la nuit grise épandue au ciel; elle tient en main la couronne d'or qui ne coifferait nulle tête mieux que celle du peintre. Cet ensemble si simple combiné dans

de mystérieuses nuances chauve-souris décorerait à merveille les appartements à la fois fastueux et précieux du poète d'élite, le comte Robert de Montesquiou-Fezensac.

Si possible plus harmonieux encore quoique moins sourd, moins atténué, le portrait de cette charmante jeune fille noiraude, en robe brune appuyée contre du rose à appliques vertes, et des rideaux blancs, un fauteuil gris, canné, de style empire... Toute l'élégance, toute la mondanité désirable et en plus une pensée, du style, une personnalité et chez le modèle, et chez le peintre. Que sais-je encore... Absolument exquis. M. *Emile Isenbart* est un intimiste sincère et convaincu, ses bords de la Loue et du Doubs aussi bien que sa mosquée algérienne seraient pour nous arrêter longtemps. Nous y reviendrons ailleurs, le plaçant haut dans notre admiration.

De M. *Adolphe Binet*, une chose très laide d'après Flaubert, une tentation de Saint Antoine, mais avec deux bonnes idées, outre celle déjà de la débâcle astronomique, de la lune, de Saturne enfilé dans son inséparable anneau et d'une comète qui en plein jour sarabandent de compagnie : l'empereur impassible aux mains trempées, dégoutantes de sang et une tête tranchée horizontalement dont la partie inférieure dévore à belles dents la partie supérieure. Mais je ne sais qu'un homme capable de traiter ces deux sujets avec toute la férocité et l'épouvantable splendeur désirable, c'est Franz Stuck. Quand on n'est pas lui, mieux vaut ne pas s'en mêler.

Le plaisir de retrouver si loin, la peinture et les paysages familiers de *Adolphe Chudant;* irisé, clair et frais comme un ruban de moire blanche, un bord d'étang en plein village franc-comtois, Buthiers; et un sous-bois de pins, roux et salubre de facture, très simple et d'un grand effet; rien que des troncs et le silence,

sauf peut-être tombant d'en haut le bruit d'un peu de vert sous la brise marine.

M. *Gustave Courtois* est représenté en outre d'un délicat portrait de jeune homme, par une académie masculine brune, couverte de reflets roses, une étude de nu très serrée, et dans un paysage enchanteur : un lac alpestre italien ou suisse, rose, mauve, lilas, multinuancé, suavement printanier ou automnal, d'un charme et d'une douceur satinés non pareils. M. *William Dannat* nous revient d'Espagne, naturellement, avec une Madrilène, et surtout un contrebandier aragonais debout, bras levés, buvant, en une pose d'une martialité et d'une crânerie qui n'ont rien à envier aux meilleurs Manet. L'émeute au quartier latin de M. *Dinet* est presque une page d'histoire, d'une verve, d'un entrain, d'une vie... Il semble à voir le tableau entendre les vociférations de la lutte .. Comment se fait-il que cette œuvre ne soit pas restée en France et ait été achetée en Allemagne... Voici M. *Eliot*, toujours avec sa déteinte de rose sur vert et de vert sur rose, applicable à perpétuité sur tous les motifs... Ici, encore et encore!

C'est très lassant ces resouvenirs de Paris qui vous poursuivent en Allemagne. J'effeuille le catalogue en hâte au nom très admiré d'*Antonio de la Gandara*, et à celui du très sincère paysagiste *Noʒal*. Je saute cet ennuyeux charbonnier de *Raffaëlli* qui se répète à satiété; je m'arrête contre ma coutume devant les produits manufacturés de M. *Sisley* aussi toujours les mêmes, quoique son Loing à Moret clapotte joliment et que sa vieille église soit un superbe motif rappelant les cathédrales de Rouen de Monet. Enfin je cite une tentative d'imagerie d'Epinal artistique de M. *Henri Rivière*, et je sors de France à bride abattue. Ils sont excellents ici comme partout, à prendre comme point de comparaison lorsqu'il s'agit de bagage artistique ordinaire les Français d'aujoûrd'hui. Mais quand leur exposition

est privée de Puvis de Chavannes, de Gustave Moreau et de Félicien Rops, elle est comme privée d'âme, surtout si dans les mêmes salles on leur oppose des Böcklin, des Stuck et des Thoma qui eux échappent à toute comparaison, car ils sont plus grands que nature, plus hauts que l'art ordinaire, fût-ce le meilleur de technique, parce qu'ils ont en plus que la technique, l'idée et une tradition, cette religion des artistes. Auprès d'eux, dignes de les accompagner apparaissait cette année le seul Aman-Jean.

III

Les Belges exposent presque tous au Palais de cristal, les malheureux! Cependant je note à la Sécession, *Claus* avec son éblouissant baiser de soleil couchant dans les troncs d'arbre, verts sur lilas et orange, d'un parc que l'automne effeuille; puis avec, aux abords de toits violets et d'arbres touffus, l'orée d'un champ où moissonnent et nouent les javelles d'avoines grises des gens, hommes et femmes en blanc et en tabliers bleus et lilas, petit tableau d'une simplicité, d'une franchise et d'une poésie agreste aussi bien exprimée que sentie. Claus est peut-être le meilleur des peintres réalistes belges.

Aux antipodes *Khnoppf* et *Leon Frederic* ne font pas moins bonne figure, le second avec sa consciencieuse et populaire *salutation angélique* si bien selon la tradition de la grande école italienne et avec un *Néant des Grandeurs terrestres* d'une sombre philosophie monastique; Khnoppf avec les dessins symboliques d'une extraordinaire acuité et d'un fini prodigieux, au reste célèbres depuis les dernières Rose-Croix.

Il faut énumérer quelques autres artistes belges au Salon officiel; et les sortir du tas des mille numéros et plus, qui y sont accumulés serait déjà une distinc-

tion très flatteuse, s'il n'y avait point à Munich, ce gentil Salon sécessioniste qui est un véritable Salon-carré de l'art moderne et dont ne point faire partie semble à premier abord suffir pour constituer une infériorité. Néanmoins c'est bien des deux mains que j'applaudis M. *J. T. Coosemans* pour l'étang de son moulin, ensemble heureux où un fin marécage blond et gris, des bois lointains, des maisons et des vaches harmonieusement disposées concourent à un très heureux ensemble, — M. *Edgard Farasyn* pour sa fillette au tablier vert dans les dunes et sa jolie toile lunaire irisée dans les verts et les bruns, avec des fonds sablés de mauve et vert de gris, — M. *Lucien Frank* pour son *Décembre*, au ciel occidental si joliment rose et vert à travers la forêt verdâtre et blanche.

Un peintre d'histoire, M. *Willem Geets* m'arrête longuement pour certaines parties de son *théâtre de marionnettes à la cour* de Marguerite d'Autriche (1515). Ce n'est pas la figure de la négociatrice de la Paix de Cambrai et de la Paix des Dames sur qui se concentre l'intérêt là dedans, oh! non, mais c'est sur le pauvre petit prince tout blême, aux yeux trop clairs, languissant et veule, assis auprès d'elle. Jamais je n'oublierai cette bouche douloureusement entr'ouverte, lèvre supérieure soulevée, et décolorées ces lèvres, — jamais je n'oublierai cette maigreur à peine rosâtre des jambes transparaissant sous le maillot de soie gris-perle trop bien tendu. Oh! les exquises jambes maigres sortant trop longues, fluettes, chétives, débiles du haut de chausse de velours et du beau pourpoint satiné tout couvert de broderies. Tout un tableau à lui seul, cet enfant à l'air incompréhensif et détaché de tout, tout un récit combien triste, de misère royale et enfantine, de dégénérescence et de morbidesse incurable; et quel contraste entre lui et le petit croquant de bateleur accoutré de vert et jaune, qui, en pleine santé, bat du tambour auprès du paravent,

et dont la robuste croissance fait craquer sur de la ferme chair brune les chausses vertes déjà maintes fois reprisées. Le reste du tableau peut m'être absolument égal; mais le peintre de ce contraste et de ces deux enfants est un grand artiste.

Un grand artiste aussi, mais combien différent, d'une autre école et presque d'un autre âge, semble-t-il, ce *Victor Gilsoul*, qui a décrit ce superbe crépuscule vert et jaune sur un canal de Bruxelles, ce vieux quai nocturne avec ses masures toutes noires ponctuées de fenêtres et de portes rouges et jaunes, ses vieux toits irréguliers énumérés sur un ciel vert où errent un croissant et des étoiles pâles, tandis qu'en bas dans le canal l'eau noire, visqueuse, goudronneuse, se zèbre de reflets rouges et jaunes de lumières. Enfin il y a de M. Gilsoul une chose qui est une véritable splendeur: je l'ai prise pour un Böcklin; elle rappelle un peu le paysage de la *chevauchée de la mort;* un ouragan inoubliable où les masses vertes d'une longue allée d'arbres se tordent et se déchirent sur un ciel de fin du monde, d'une violence violette superbe. Voilà de la couleur, Messieurs! Et un coup de vent comme je n'en ai pas vu un second !

Un petit paysage d'une facture bien ingénieuse est ce bord de Nèthe de M. *Maurice Hagemans*, où le gris du sable sur la rive et le gris de l'eau à peu près de même valeur contrastent cependant par un artifice de métier, l'eau glacée au couteau, la terre et le ciel broyés à violents coups de brosses. Du même peintre une belle lande grise de la Campine avec des pins vert de gris et un troupeau de moutons errant au centre du tableau.

Je ne signale M. *Leon Herbo* que pour regretter, lorsqu'on a du talent, qu'on l'emploie à piller et alourdir feu Chaplin, ce peintre des grâces et des amours d'un siècle qui n'en a plus, et qui est, ce peintre, plus suranné

à lui seul que tout le dix-huitième siècle à la fois. En revanche un beau portrait vigoureux, vert et ambré d'une dame qui doit avoir du sang nègre dans les veines, fait grand honneur à M. *Jean de la Hoese.*

M. *Franz van Leemputten* a, lui aussi, un joli bout de campagne, des verts très frais, et des gris très fins dans lesquels vague un troupeau de moutons. M. *Auguste Levêque* sous le titre *panthère et vipère* associe deux nus féminins et deux visages sybilants et vénimeux, pleins d'intentions. Mais il n'est pas de force à réaliser ces intentions curieuses. Il faudrait ou Rop's à l'eau forte, ou Böcklin avec sa palette flamboyante ou Stuck avec ses noirs et blancs de catafalque. De M. *Théophile Lybaert*, une bien charmante idée, un pastiche des primitifs allemands et flamands, mais au lieu que haut en couleur, nuancé très subtilement dans les fines colorations grises modernes ; un enfant Jésus dont la robe a les plis cassés de Dürer et de Memling, assis contre un rideau de cuir à très joli motif décoratif frappé or sur brun. M. *Gustave Vanaise* refait et rapetisse une chose qu'on ne refait pas : la Mélancolie en la particularisant : c'est la mélancolie d'une artiste moderne en robe noire, seule dans un atelier austère accoudée à une table rigide sous une madone de Donatello et une copie de Rubens; le sujet eut pu être plus incisif : la mélancolie de l'artiste moderne impuissant à atteindre à la vie, à la pensée des maîtres d'autrefois. Le parti-pris un peu brun de l'ensemble est très explicable, mais désagréable. Ce brun n'est que sévère, il devrait être d'une autre qualité et plus enveloppant pour être mélancolique moderne. M. *Isidore Verheyden* demeure fidèle à ses pêcheurs de crevettes, et il a bien raison puisqu'il est si empoigné et empoignant par ces gueux de mer. Ceux-ci à cheval ne sont pas moins remarquables que les précédents qui piaffaient et draînaient les vagues en grosses bottes imperméables. Le

ciel bleu, la mer sableuse et écumeuse si vivante, le vol effarouché des mouettes, tout cela est d'un maître sincère et puissant, de la vraie peinture maritime par un homme de la mer, parfumée, salée, éclaboussée d'embruns. De lui encore un excellent hiver... Des masures, une minuscule chapelle et dans la neige, la marche pénible d'une femme à capuce rouge. *M. Omer Diericks* semble hanté par le souvenir de Carrière et l'on a toujours tort d'être hanté par quelqu'un jusqu'à l'imitation. *M. Ernest Wante* fait preuve dans son chemin de croix à travers les rues étroites de Jérusalem, où le Christ vient de s'abattre tout du long sur le pavé rouge. face contre terre, d'une émotion sincère et d'une imagination intense; mais ce que nous admirons par dessus tout dans son œuvre c'est, derrière le mur où elle épie le passage de l'atroce cortège et où le bruit de la lourde chute et des vociférations l'a transie de douleur, cette pauvre vieille Sainte-Vierge pâle et ridée, soutenue seulement par l'acuité de sa douleur, cette vierge lamentable qui n'a de coloré dans toute sa pauvre face exsangue que ses yeux tuméfiés d'avoir tant pleuré. L'idée de cette vierge, toute vieille, encore a été traitée par Böcklin, il faut voir à la Sécession avec quelle profondeur...!

IV

A Munich, comme à Vienne, comme à Paris, comme partout, les Anglais sont excessivement remarquables par leur individualité. Je l'ai dit au début, ils forment une petite élite aristocratique, dont les travaux représentent plus d'efforts personnels, plus de patientes recherches, plus d'originalité réelle que l'immense moyenne sans grands vices ni grandes vertus, insensément multiple et incessamment multipliée, qui constitue le gros de l'armée artistique française. A leur tête éclate un jeune maître dont la manière a été fondamentalement renouvelée depuis

quelques années : *F. Brangwyn*. Il a commencé par faire de l'Orient biblique ou de la bible orientale d'une façon distinguée, pâle, lotiesque de coloris, encore que déjà âprement vigoureuse de facture; puis tout à coup après un dernier voyage au Maroc sans doute, voici qu'en plein Champs-Elysées parisien de 1893 il lance à la tête du public ces farouches, ces stupéfiants *boucaniers* que le Luxembourg ne se pardonnera jamais d'avoir laissé échapper; et cette année à Munich il renouvelle le coup d'éclat, le pétard rouge et bleu des boucaniers, avec le fauve incendie, le tonnerre orange de ses chevriers marocains au bazar de Tafala. Après Brangwyn il faut immédiatement citer *Cameron* dont les fillettes falotes et fantastiques encore que si réelles sur des fonds encore plus étranges et réels qu'elles mêmes, petites reines Mab dans des envolées de papillons et fleurs, font penser au Shakespeare des drames fantastiques, mais à un Shakespeare qui aurait eu connaissance du Japon tout en ne peignant pas comme un japonais! M. *Herkomer* a, entre autres, une tête de jeune matelot diablement crâne, d'une beauté forte et brune pleine de virilité, et d'une savoureuse facture d'aquarelle impeccable. Les paysages de M. *Paterson* sont de splendides apocalypses d'automne, des verts et des bleus-gris bouleversés sous l'orage, des ciels pochés, des gros temps humides qui vont fondre en averses, des lointains épais aux aspects violacés, où l'on sent le pays maritime, la flottante Albion. Et dans ces bourrasques de bleus et violets et gris du Nord il éplore des arbres fantastiques aux branches effeuillées qui frémissent aux approches de l'ouragan; dans ces plantureux et humides terrains verts et gris il abat des étangs maudits qui reflètent les menaces célestes; il lézarde, effrite et écroule des murailles ruinées hantées de corbeaux; et c'est d'une facture rapide, violente, obstinée, têtue, dont l'aspect agite, inquiète, effraie,

pousse à rechercher un abri, un petit nid très chaud où se blottir hors des atteintes et même du bruit de la tempête. M. *Alexandre Roche* tient de Cameron et l'imite en plus brutal et en plus gros. M. *James Cinthrie* comprend le portrait à la façon de M. Alexandre, c'est du Whistler ou du Gandara pâteux, plus de chair mais moins de psychologie et d'atmosphère. *Sir Ed. Burne-Jones* cette année a fait œuvre de peintre métallurgiste avec une transposition, au moyen d'appliques de métaux brillants sur fond de bois, de son fameux Persée avec les Parques. Un maître tel que M. Burne-Jones, quand on n'a pas un chapitre entier à lui consacrer, ne peut qu'être signalé d'un geste. « Voilà, allez-y faire vos dévotions », car lui aussi est un peintre devant les tableaux de qui l'on prie.

De M. *J. Ross* je retiens un petit nu délicat, mouillé, jeune homme blond presque floral, qui s'essuie sur une pointe de rochers dominant la mer où nagent ses camarades. C'est tout petit, grand comme les deux mains, mais c'est exquis, d'un très joli sentiment de la grâce androgyne des seize ans masculins. Il faut aussi citer à ce propos le baigneur de M. *Henry Scott Tuke*, jolie tête rose et blonde, joli corps maigre, mais d'un mouvement de jambes un peu anguleux. Mme *Marianne Stokes* exhibe de nouveau ici ses gracieux angelots rouges priant sur le sommeil de l'enfant Jésus qui repose dans les bras d'une sainte vierge bleue, une merveille que l'on ne se lasse jamais au reste de revoir et d'admirer, enfin une adorable légende populaire qui a inspiré déjà une fois Franz Stuck : une petite fillette médiévale rousse et vêtue de la plus royale pourpre-violette, aperçoit sur une branche d'arbre le prince charmant déguisé en crapaud et reconnaissable à une minuscule couronne sur la tête. Un pur bijou, ce petit tableau.

V

Et maintenant je vais énumérer pêle-mêle tout ce qu'il reste dans ces deux Salons munichois, d'allemand, d'espagnol, de scandinave, d'américain ou de slave à louanger. Du grand trot nous allons passer au galop, afin d'avoir le temps de nous arrêter ça et là encore sur une ou deux œuvres tout à fait méritoires.

Deux paysagistes magnifiques : M. *Fritz Baër* avec des verts sur orange qui semblent des velours, et des eaux d'émeraude alpestres inouïes dans son fantastique Prienthal au soleil couchant, peut-être le plus beau paysage réaliste du Palais de cristal, et M. *Hermann Baisch,* un alpiniste infatigable, amoureux des pâturages humides, des chalets à toitures pierreuses et des parois de rochers grises. Avec M. *Hans von Bartels* nous sautons de la montagne à la mer. Oh! le saisissant clair de lune sur le Zuydersée. M. *Peter Behrens* a, dirait-on, voulu peindre la Belit du *Cœur en peine* de Peladan; sur une mer indigo et un ciel bleu, dans des broussailles rousses, une jeune femme en toilette Aman-Jean, vêtue d'une robe de forme ancienne, rythme sur le rythme de la vague le cours de ses rêves et les palpitations de son cœur. M. *Wilhelm Bombach* est sûrement le meilleur orientaliste berlinois, son cimetière jaune envahi de fleurs jaunes dans un pays tout jaune est une très extraordinaire et saisissante chose. M. *Bacht* peint les étranges pyramides rouges des montagnes dolomitiques, rouge sur bleu sans avant-plan, mais écharpées de beaux nuages gris. M. *Max Claus* retrace à ravir l'intimité moderne et féodale d'une bonne vieille petite ville bavaroise pleine de vétustés moussues, de murs et tours croulants. M. *Gebhard Fügel* a un portrait très digne et très diplomatique de M. Stefan George, l'espoir littéraire de la jeunesse allemande et le trait d'union par les jeunes belges entre les poètes français et alle-

mands; M. *Johannes Gehrts* s'attaque à l'homme préhistorique, aux palafites qu'il fait ressembler à des valaques, tandis que M. *Gabriel Max* fait admirablement du darwinisme odieux, et humanise une famille de singes à la gloire de Haeckel, après quoi je ne regarde même plus la fiancée de Corinthe du même artiste. M. *Rudolf Gudden* a porté le drame dans les Hautes-Alpes : des chasseurs ramènent au chalet leur camarade tué. Le brancard déposé devant la veuve et l'orphelin git sur une prairie fleurie d'une facture magnifique, d'une facture à rendre jaloux M. Paul Robert, qui avait peut-être surpassé tout le monde dans ce genre-là. Décidément Francfort-sur-Mein est un nid de très bons peintres.

Ici une pause :

Son Altesse royale le Prince Régent de Bavière a acheté à la Sécession une vache et au Palais de cristal deux chiens. Le *Durchlaucht* eut trouvé mieux au concours agricole.

Reprenons.

M. *Heinrich Hermanns* a du génie. Son crépuscule à Amsterdam dans la boue, la neige et le brouillard, où la foule piaffe entre les toulons de lait reluisant à la lueur des becs de gaz, est une tout à fait puissante chose. Son théâtre de Taormine une chose non pas plus grande mais encore plus belle, par la magie du site. Une lisière de bois de M. *Félix Hollenberg* est d'un grand charme intime et crépusculaire. J'aime beaucoup de M. *Ludwig Keller* un sain portrait de jeune homme assis de face, bras étendu sur une table, à droite, un portrait dans lequel le bleu et le rouge chantent un vigoureux duo sur fond blanc. M. *Franz Kozics* raconte aux petits enfants bien sages les petites et les grandes histoires de la forêt, qui commencent

par : *il y avait une fois*, de même Mme *Arpad-Schmidhammer*. M. *Karl Œsterley* représente le paysage norvégien par un Noormann de bien meilleur aloi que les derniers Noormann, marchandises d'exportation comme l'on sait. M. *Charles J. Palmié* est aussi un maître paysagiste au sens absolu du terme : son *après la pluie le beau temps* avec ses verts mouillés tout jaunes sous l'arc en ciel, est non seulement un chef-d'œuvre et un tour de force, mais un miracle tout simplement. Mme *Hélène Raff* a une belle tête de style et d'un beau sentiment religieux, femme noire à coiffe gris-blanc, mains tordues à prier sur le livre de la justice. M. *Carl Rittich* présente un lit d'Isar qui est le type par excellence des paysages du plateau bavarois ; il y a là toute la gamme des gris les plus opulents, les plus humides et les plus argentés, depuis ceux du ciel jusqu'à ceux des bancs de sable dans le cours de la rivière. Rarement j'ai vu tête de jeune homme méditative d'une aussi belle expression que celle du componiste Hans Pfitzner par M. *Béla Wehl*. Le modèle fait aimer le peintre.

M. *Wladimir Schereschewski* vibre à lui seul comme la Pologne tout entière au souvenir des atrocités russes. Il y paraît à une de ses peintures faite pour donner le cauchemar au mieux aguerri, un effrayant intérieur de cachot où les prisonniers passent par le double éclairage orange d'une lumière invisible et bleuâtre d'un soupirail, à travers les barreaux duquel ils voient, en rampant, dans l'aube qui blanchoie, se dresser la potence qui les attend tout à l'heure. Cela pince atrocement les nerfs, mais c'est sauvé à force d'art du mélodrame et cela me fait penser — suggestion de la potence — au grouillant finale du *Boris Godounof* de Mussorgski. Un pré fleuri de M. *Richard Scholz* nous ramène à des idées moins noires, et le champ de marguerites de Mme *Gertrude Staats* achève de faire heureusement diversion.

M. *Wilhelm Trübner* devrait être à la Sécession. Lui aussi est un coloriste influencé par Böcklin; sa crucifixion qui semble une pochade de Rubens et Böcklin mêlés renferme un détail rénové ; les chevaux des bourreaux se cabrent et s'ébrouent devant le forfait que ne comprennent point les hommes; l'un de ces chevaux se dresse tout debout derrière la croix et d'épouvante va désarçonner son cavalier. L'œuvre n'est qu'une superbe ébauche, mais elle me fait augurer que même après Böcklin et son immédiate école il y aura encore sur la terre allemande de beaux jours pour la peinture religieuse.

José Villegas! Encore un grand nom et un art solide et un tempérament d'aptitudes très diverses; depuis les petites scènes de genre, capriotes ou marocaines, jusqu'aux grandes conceptions historiques il a tout abordé. Il est la gloire de l'Espagne contemporaine; il est gigantesque parfois dans les mêmes sujets où Fortuny se montrait miniaturiste si habile et si spirituel... Telle étude pour son tableau de la dogaresse Foscari est d'une inappréciable qualité de peinture, à la fois ferme et frottée, granuleuse et vaporeuse, blanc sur rose rouge, à la fois un rêve et une réalité...

M. *Wilhelm Ritter* a une délicieuse vue des fossés et du château de Nuremberg au gros de l'hiver, par la neige et le givre, nuancée dans de la limpidité mauve et bleuâtre. M. *Félix Westendorp* est un admirable peintre de fleurs. Or avant de quitter définitivement le Palais de cristal, je les cueille toutes ces fleurs, les seules qui en vaillent le peine, pour les nouer en couronne autour des deux Böcklin séparés de leurs pairs de l'exposition sécessioniste, par laquelle je vais à l'instant finir.

Mais il faut avant de terminer avec le salon officiel rendre encore hommage à quelques excellents graveurs. C'est d'abord *Bernard Mannfeld*, l'aquafortiste monu-

mental dont l'exposition à elle seule vaudrait un article. Ses vues des villes historiques d'Allemagne dont voici près d'une douzaine, sont des chefs d'œuvre de composition et d'interprétation. Je renvoie au chapitre que j'ai publié sur cet artiste dans la *Revue générale* de cette année. Il me serait très agréable de me répéter ici dans l'éloge, mais je n'ai, hélas ! pas le temps de décrire à nouveau ces colossales eaux-fortes qui remplacent presque un voyage à travers la vieille Allemagne.

Le page de M. *Walter Ziegler* est d'une grâce et d'une mollesse androgynes, traitées avec une admirable fermeté. La vue de Dürrenstein de M. *Anton Kaiser* unit à une mise en scène saisissante, une virtuosité sans égale. C'est l'une des meilleures gravures originales exécutées en Autriche ces dernières années. *Storm van 's Gravesande* est toujours de la même grandiose simplicité, comble de l'art.

Lenbach a une salle spéciale à lui tout seul ; il la remplit de vingt-six portraits. Dire qu'ils sont tous intéressants au premier chef, n'étonnera personne, non plus que d'affirmer qu'ils se ressemblent tous et d'annoncer qu'il s'en trouve un de M. de Bismark ; trois propositions devenues depuis longtemps des vérités de la Palisse. Ici encore il faudrait une étude spéciale, nous espérons la tenter quelque jour, mais j'aurais besoin de dix vies pour réaliser tout ce qui me tente...

VI

Un dernier regard à l'exposition sécessioniste où quelques noms m'appellent encore. C'est une curiosité d'abord : M. *Haider* qui peint ses paysages comme jadis Schnorr de Carolsfeld, avec des naïvetés d'enfant et des procédés de diseur de légendes. C'est M. *James Whitelaw Hamilton* que j'ai omis parmi les Anglais et qui peint les premières morsures rousses de l'automne à travers les

vertes campagnes anglaises avec un coloris qui tient un peu de la tapisserie; c'est M. *Paul Höcker* avec ses folâtres et adorables pierrots qui se grisent de champagne et de musique; c'est M. *Albert Keller* avec une sauvagesse sanglante, hissée dans un arbre pour la faire se détacher violemment de rouges et de bleus brutaux, c'est M. *Engelhart* avec un nu dans un verger d'une clarté et d'une souplesse remarquables, c'est M. *Sandor Golz* avec un portrait de facture très simple et très solide qui se joue dans les gris et les bleus; c'est M. *de Ajdukiewicz*, le brillant peintre de chevaux et d'officiers, qui nous montre les magnifiques uniformes du Prince de Bulgarie et de son état-major, le plus beau du monde. Et bien d'autres encore... Car à cette exposition là personne n'est médiocre.

M. *Gotthard Kuehl* peint presque à vol d'oiseau les toits rouges, les pignons et les gables de tout un quartier de ville médiévale hollandaise ou allemande, mise en scène très hardie et très originale, qui donne un peu le vertige. M. *Paul Larsson* se souvient de Shakespeare lorqu'il fait cueillir des tulipes de feu, mordre à la pomme que tend le serpent, et surgir nue des crêpes tombés une fille d'Eve luxurieuse jusque dans le deuil et sur le tombeau même de son premier mari; et il a bien raison de déchirer l'espace derrière cette Kundry de grande ville des rouges flammes infernales. Cependant c'est d'une conception et d'une exécution un peu superficielle.

M. *Bruno Liljefors* est un poète de l'arbre, des lisières de bois et des sous-bois tel, que par son pinceau une simple ramille de sapin, chargée de neige, s'empreint de poësie et a une signification autre que toute matérielle. M. *W. J. Macgregor*, encore un anglais, peint des premiers printemps sud-africains qui ont les tonalités de notre pays, et cependant c'est exact. Je n'en veux pour preuve que la vie colorée de ses

vues espagnoles. M. *Otto Reiniger* traite les sujets de Thaulow avec la large patte de Courbet ou de Roll, mais encore plus vigoureux si possible, plus gras, plus franc et rapide et violent. Il fait avec des ruisseaux de boue, et avec l'écume des dégels, des poèmes épiques.

M. *Ludwig Dill* a une maîtresse toile : le pont Saint André à Chioggia, peint à bout portant, de nuit presque sous l'arche et presque un peu plafonnant. A gauche le *palo* de la Madone envoie dans l'eau noire le reflet de sa lampe pieuse, et au fond les boutiques de la grand' rue luisent sous les arcades et le tout se comporte merveilleusement sobre, mystérieux et silencieux. C'est un simple morceau plus grand que tout un panorama.

Il ne me reste plus qu'à nommer un enchanteur, M. *L. von Hofmann*, qui met dans des paysages de toutes les couleurs, dans des paysages d'arc en ciel et de Paradis terrestre, les nus les plus soyeux, les mieux vêtus d'air et de reflets, les plus charmants, les plus gracieux qui se puissent contempler. Cet heureux artiste voit tout en rose dans la création; réellement il semble être né au jardin d'Eden, et n'en être jamais sorti. Souhaitons lui d'y rester. Les pommes d'or des Hespérides puisse-t-il les cueillir avec ses toiles, tout comme sur ses toiles les cueillent ses beaux héros. L'art de Boucher et de Fragonard n'est plus possible aujourd'hui que transposé de cette façon, et réhabilité par autant de sérieux. Je clos sur le nom de M. von Hofmann cette longue énumération de belles œuvres, afin de garder dans les yeux si possible un peu de rose pour voir moins triste tout ce qui dans la vie n'est pas l'art, l'art que tant d'artistes, et l'immense Böcklin en tête, viennent de si magnifiquement célébrer à Munich.

WILLIAM RITTER

I

LUNE DE MIEL

CHANSONS

L'amour au clair soleil d'été
Avec l'alouette a chanté.

I — Chanson de Mai

Les fraises sont mûres au bois,
L'oiseau chante, la vie est bonne;
Mets ton bras sous mon bras, mignonne;
Partons-nous? C'est fait... un, deux, trois.

L'air est pur et l'écho résonne,
Entends-tu ce qu'il dit trois fois?
Il redit : « Je t'aime, mignonne. »
L'entends-tu trois fois?... un... deux... trois.

Ne sens-tu pas comme la brise est douce
Et quels parfums elle jette aux amants?
Vois-tu pleuvoir des perles dans la mousse
Et sur les fleurs glisser des diamants?

Ecoute donc chanter dans l'aubépine....
C'est la fauvette! Ah! le splendide jour!
Et cette voix éblouissante et fine!
C'est comme un cœur qui chanterait l'amour.

Allons nous asseoir au pied de ce chêne,
C'est un bon vieillard qui ne dira rien;
Au milieu des fleurs assieds-toi, ma reine,
Et dis-moi tout bas si tu m'aimes bien.

Trois fois hourra! que l'oiseau chante,
Qu'il dise que nous sommes fous,
Je t'aime et tu n'es point méchante,
Petite femme, embrassons-nous!

2 — Chanson de Juin

Les bois verts frémissent au vent,
Le ruisselet galope et chante;
Ma belle, tu n'es point méchante,
Le soleil sourit... en avant!
Les bois verts frémissent au vent.

Ma belle, tu n'es point méchante,
Tu fais envie à la forêt,
Ta lèvre a le parfum discret
Qui fait rêver, ta voix m'enchante;
Ma belle, tu n'es point méchante.

Ta lèvre a le parfum discret,
Parfum de muguets dans la mousse,
Et ta joue en fleur est si douce
Qu'un papillon s'y poserait.
Ta lèvre a le parfum discret.

Oh! ta joue en fleur est si douce
Et si belle à voir quand tu ris!....
Pose tes petits pieds chéris
Sur les fleurs d'or et l'herbe rousse....
Oh! ta joue en fleur est si douce!

Pose tes petits pieds chéris,
Si mignons qu'on les voit à peine,
Dans la mousse épaisse, ô ma reine;
Comme une nymphe des bois gris,
Pose tes petits pieds chéris.

Dans la mousse épaisse, ô ma reine,
Asseyons-nous tout près de l'eau,
Ecoutons glisser le ruisseau
Sur les cailloux blancs qu'il entraîne
Dans la mousse épaisse, ô ma reine.

Ecoutons glisser le ruisseau
Qui chantonne sa chanson claire ;
A qui pourrait-il ne pas plaire,
Ce chant ancien toujours nouveau ?
Ecoutons glisser le ruisseau.

A qui pourrait-il ne pas plaire,
Ce chant qui dit : « aimez-vous bien ! »
Quant à moi, je ne veux plus rien
Puisque j'ai ton amour, ma chère !
A qui pourrait-il ne pas plaire ?

Quant à moi, je ne veux plus rien,
J'enferme dans mon cœur le monde,
Les grands bois et la mer profonde,
Tout ; puisque j'ai le meilleur bien,
Quant à moi, je ne veux plus rien.

Les grands bois et la mer profonde
Seraient morts si tu m'avais fui,
Mon pauvre cœur est ébloui
Et préfère ta tête blonde
Aux grands bois, à la mer profonde.

Mon pauvre cœur est ébloui
Quand je puis cueillir ton sourire ;
Quand je t'entends tout bas me dire :
« Je t'adore », comme aujourd'hui,
Mon pauvre cœur est ébloui.

Quand je t'entends tout bas me dire :
« Nous sommes unis pour jamais »,
J'en sens les bois tout embaumés.
« Oh oui ! pour jamais ! » et j'admire
Ce que je t'entends bas me dire.

J'en sens les bois tout embaumés....
Le soir vient... Le vent nous caresse...
Chuchotons sur la mousse épaisse
Nos doux aveux de bien-aimés....
J'en sens les bois tout embaumés.

Chuchotons sur la mousse épaisse....
La lune monte au firmament,
Le rossignol, sublime amant,
Nous baigne d'amoureuse ivresse....
Oh! le soir sur la mousse épaisse!

3 — Chanson de Juillet

Le grillon chante pour l'herbe
Et pour les moissons de blés,
La cigale pour la gerbe
D'or jaune, aux épis gonflés;
La chanson douce
Des ruisselets affolés
Est pour la mousse
Et pour les cailloux roulés;
Pour l'attentive femelle
Les chants des rossignolets,
Et ceux de mon cœur, ma belle,
Pour tes blonds cheveux bouclés.

Le lys s'ouvre à la rosée
Qu'y dépose le matin,
Et la pervenche posée
Au bord d'un ruisseau lutin
S'ouvre en cachette
Au scarabée en chemin;
La pâquerette
S'ouvre au frelon pèlerin,
La rose tendre et nouvelle
Au papillon libertin,
Et mon cœur s'ouvre, ma belle,
A ta voix au son divin.

La feuille du bois, l'automne,
Frémit au soleil levant,
Le bouleau pleure et chantonne,
Et chantonne doucement;
L'énorme chêne

Ne frémit qu'à l'ouragan
Qu'un soir amène
Des confins du firmament ;
Le cerf frémit et chancelle
Au son du cor dans le vent,
Et mon cœur frémit, ma belle,
A tes yeux de diamant.

L'alouette des prairies
Vole au soleil dispersé
En perles et pierreries
Dans le feuillage rosé ;
L'aigle rapace
Vole dans l'air reposé
Où tourne et passe
Un pauvre pigeon blessé ;
Le ramier donne de l'aile
Vers le champ ensemencé,
Et mon cœur vole, ma belle,
Vers ta lèvre et ton baiser.

4 — Chanson d'Août

Les grillons pensifs
Chantent dans la mousse
Et la plainte douce
Des sapins massifs
Se mêle aux cris vifs
D'oiseaux dans la brousse.
Oh ! la plainte douce
Qui court sans secousse
Dans les bois pensifs !

Ici, le chant grêle
Des petits oiseaux
Et le bruit des eaux
Sous l'herbe nouvelle,
Là, la sauterelle,
Au fond des roseaux.
Oh ! le bruit des eaux

Sonnant leurs grelots
Dans la mousse grêle!

Partout chants menus,
Pas de grand tapage :
Frissons de feuillage
Des arbres chenus,
Soupirs inconnus
Et secret ramage.
Frissons de feuillage
Le long du rivage
Des ruisseaux menus!

Un peu de tristesse
Mais sans cris amers
Pleut sur les bois verts....
L'ombre descend, baisse....
La grande tendresse
Emplit l'Univers.
Oh! sous les bois verts
Douceur des soirs clairs
Tristes sans tristesse!

II

L'angoisse d'aimer brise un cœur fidèle.
Terre et ciel, pleurez! oh! que je l'aimais!
Cher pays, ne parle plus d'elle :
Nanny ne reviendra jamais!
LECONTE DE LISLE

L'oiseau chantait ses airs ravis
Dans la forêt verte et profonde,
Le soleil inondait le monde
De rayons d'or... et je te vis.

Dans les fleurs, le long de la rive
Du ruisseau qui palpite et court,
Tu marchais... Etait-ce l'amour
Qui te rendait triste et pensive?

L'amour! tu ne le connais pas!
Tu ne parais jamais troublée,
Et l'âme des fleurs exhalée
Ne peut point ralentir tes pas.

Les arbres vers tes lèvres pures
Semblaient se pencher tendrement,
Et dans leurs feuilles, par moment,
Il passait d'amoureux murmures.

❦

L'oiseau chantait son chant de Mai
Dans la forêt verte et profonde,
Le soleil inondait le monde
De rayons d'or.... et je t'aimai.

Ta joue est douce et ravissante,
Le soleil y sème de l'or
Et vient se jouer sur le bord
De ta lèvre rafraîchissante.

Comme un oiseau désordonné,
Ton rire glisse en envolées
Qui réveillent sous les feuillées
Le vieil écho tout étonné.

Tes yeux noirs brillent sous la frange
De tes longs cils, un peu moqueurs,
Tes yeux rayonnent dans les cœurs,
Tes yeux noirs ont des regards d'ange.

❦

Les oieaux jouaient à grands cris
Dans la forêt verte et profonde,
Le soleil inondait le monde
De rayons d'or... et je souffris.

Je souffris, ô ma bien aimée,
Car ton cœur ne m'entendit pas....
J'aimais jusqu'au bruit de tes pas
Glissant sur la mousse embaumée.

Comment ton œil est-il si beau
Quand ton cœur est froid et rigide?
Le ciel fit-il ton corps splendide
Comme un sculpteur fait un tombeau?

Ta voix douce comme l'aurore
M'a jeté ton suprême adieu ;
Va-t-en donc, ingrate... ô mon Dieu,
Elle part... et moi je l'adore!

L'oiseau chantait son chant sacré
Dans la forêt verte et profonde,
Le soleil inondait le monde
De rayons d'or... et je pleurai.

III

Sépulture

Mon amour mort et froid saigne encore en mon cœur.
Mais lentement, d'un air sinistre et goutte à goutte,
Comme un cadavre blanc, sur le bord de la route,
Percé de coups, saignant sa rougeâtre liqueur.

La nuit noire a rempli de ténèbres sa tombe,
Pas de cierge allumé, pas de linceul sur lui ;
Dans ce caveau scellé rien n'entre, rien ne luit
Sauf ses deux regards blancs sur qui la nuit retombe.

Immobile à jamais comme un marbre étendu,
Il a plié son bras sous sa tête penchée ;
La sève de son corps, des veines épanchée,
Souille son front, ses mains, ses flancs, son sein fendu.

Quand il était vivant, qu'il était adorable!
Il chantait dans mon cœur comme un oiseau de Mai,
Du parfum de sa voix l'air était embaumé,
Et la vie en ce temps me semblait admirable.

Maintenant c'est mon cœur qui lui sert de tombeau ;
Je n'entends plus jamais chanter sa voix divine,
Et dans l'ombre funèbre et froide je devine
Son front pur que le coup mortel a gardé beau.

Parfois même je crois voir au travers de l'ombre
Que ce corps immobile a fait un mouvement,
Et je lui tends les bras, mais inutilement
Car il gît pour toujours dans son sépulcre sombre.

On m'a dit que le temps, des souffrances vainqueur,
Ferait tomber plus tard sa dépouille en poussière ;
Oh ! non, ne t'en va point, reste-moi tout entière !
Cher amour mort et froid, saigne encore en mon cœur !

LÉON SAHEL

PIERRE LOTI

L'Amour et la Mort [1]

« En somme, il n'y a jamais eu que l'amour qui ait pu m'attacher d'une façon un peu durable à certains lieux de la terre, » écrit Pierre Loti dans *Propos d'exil.* La nature dépend de nous-mêmes, autant que d'elle nous sommes dépendants, et, comme les choses se mêlent aux êtres, ainsi nos souvenirs d'amour se confondent avec l'impression des paysages qui leur servirent de décor. Le regard profond et interrogateur d'une petite fille jolie, le profil délicat d'un être de beauté, c'en est assez pour transformer l'indifférente nature et jeter sur un coin d'horizon ce charme indéfinissable qui s'installe en la mémoire. L'amour, le grand amour qui donne aux êtres l'oubli des heures et la splendeur de vie, répand sur toutes les choses que seulement il frôla

(1) Cet article est extrait d'une remarquable étude inédite que la longueur et le défaut de temps nous empêchent de publier intégralement. Cette étude sera comprise dans un volume intitulé *Ames Modernes* que M. Henry Bordeaux fera paraître vers la fin d'Octobre, à Paris, chez Perrin. L'ouvrage comprendra, notamment, *Henrik Ibsen*, *Téodor de Wyzewa*, *Edouard Rod* et d'autres portraits littéraires dont nous avons pu si avantageusement entretenir nos lecteurs. (N. d. l. R.)

la rêveuse volupté de la joie de vivre et de l'inquiétude de mourir. Tahïti serait-elle l'île délicieuse, sans Rarahu aux yeux de velours apparaissant, parmi le vert luxuriant des feuillages, couronnée de révaréva, et embellissant tout de l'ingénuité de son cœur sauvage, et Stamboul aurait-il gardé sur Loti son étrange séduction et sa douceur de pays natal, sans Aziyadé, l'aimante au beau visage? Rien ne dure ici-bas, pas même l'amour qui s'oublie dans le cours inéluctable des heures; mais rien ne demeure plus profond en les âmes que l'amour qui caresse ineffablement les pauvres vies humaines et leur verse un peu de chaude lumière.

Le désir et le regret : l'homme se heurte à ces deux termes de tout sentiment et de toute pensée. Il y a autant de douceur dans l'amour que de mélancolie. Car l'amour, qui est le rêve d'éternité dans l'union des êtres, appelle son contraire, la mort qui repousse la durée des joies. Et l'Amour, apercevant la Mort qui rend précaire tout bonheur, n'a plus la force de sourire, et chuchote à voix triste et peureuse, comme s'il craignait de ne pouvoir finir, le grand secret qui fait oublier les âmes.

Dans le rhythme pur, doux, traînant, de ses phrases langoureuses, apitoyantes, caressantes, Pierre Loti a exprimé cette frissonnante union de l'Amour et de la Mort qui passent enlacés parmi les hommes. L'extase d'amour, il en a chanté les délices; mais toujours, sur la fragilité de ses bonheurs, la mort a étendu son ombre triste, parce que la sensation de l'impossible éternité s'est mêlée à la douce splendeur des caresses, à la molle langueur des tendresses.

Un être passe près de vous dans la vie, et votre âme en est ineffablement remuée parce que cet être est beau. Qui donc exprimera le charme mystérieux de la beauté, et cette invincible fascination qu'exerce

sur nos pauvres cœurs le resplendissement des visages, sans que nous puissions comprendre d'où vient cet étrange pouvoir? Sans doute, la Beauté est belle pour tout le monde, et l'absolu de son essence confusément se devine en le rhythme des lignes : mais il y aura toujours dans la séduction des formes un côté incompréhensible, parce que l'*expression* est la suprême attireuse d'amour, et que nul ne pourra jamais définir l'expression. Même dans le marbre inanimé, la forme humaine garde l'irrévélable frisson de sa beauté, et la Vénus de Milo demeure dédaigneuse à l'analyse, parce que, éprouvée à une certaine profondeur, la sensation devient impossible à extérioriser. Je me souviens d'avoir songé devant la déesse qui contient toute l'impérissable Beauté. Sa blancheur se découpe sur le rouge des draperies; elle est là, immobilisée dans sa splendeur, parmi ce silence qui chante le mystère des choses. Vue en profil perdu, elle paraît avoir une étrange expression de tristesse, comme une immense nostalgie du ciel de Grèce, ou comme une lassitude d'être la Beauté éternelle. Abandonné à cette contemplation, je me suis senti tressaillir d'un de ces inouïs frissons qui agitent les infinies profondeurs de l'être, et qui haussent l'âme jusqu'au supérieur désir et jusqu'à l'Amour absolu. Il me semblait que la Vénus souffrait de ne pouvoir tendre ses bras absents vers l'Inconnu qui l'attire, prodigieux symbole de l'Art et de l'Amour ineffablement attristés de s'arrêter, pantelants, devant l'Inconnaissable et de ne pouvoir posséder, ne fût-ce qu'un instant, la Beauté toujours fuyante et inaccessible; et j'ai cru comprendre que la mélancolie de la statue disait l'indulgence pour les êtres et pardonnait aux hommes leurs inutiles tentatives d'Art et d'Amour, puisque la possession même de la Beauté immuable demeure l'éternelle impossibilité.

Si la Beauté garde son mystère, du moins le songe en est très noble et très grand. Elle contient tout l'Art, et elle contient la vie, car elle s'affilie étrangement au Bien qui est le but des êtres sur terre. Elle apporte la joie au monde, car son enchantement est souverain; elle lui apporte aussi la douleur, car son inquiétude tourmente la pensée. Tous les artistes qui dévoilèrent une part de ses merveilles nous caressèrent indiciblement de leurs paroles magiques. En un seul être humain, elle dépose le reflet de l'Infini; en un seul visage, elle installe l'inspiration du rêve et la cause des puissantes émotions. Elle ne nous trompe point, puisqu'elle est en nous, les choses ne prenant vie pour nous que par notre pensée qui leur correspond. Elle commande à notre désir et elle est son esclave, puisque le désir peut la recréer à notre fantaisie. Ainsi elle passe voilée parmi nous, satisfaite d'avoir été devinée et aimée, tout en ayant gardé son prestige d'éternel Inconnu.

La Beauté physique et la Jeunesse : Pierre Loti a ressenti à d'inouïes profondeurs l'amour de ces deux trésors de notre humanité. Être beau et se plaire à soi-même, être jeune et aimer des êtres jeunes et beaux qui vous aiment : n'est-ce point là, après celui de tout comprendre, le plus merveilleux des rêves que nous puissions imaginer? Mais la Beauté s'altère et la Jeunesse s'en va; car tout est vain ici-bas. Et, cependant, la griserie des parfums et de l'espace, la jouissance de l'effort heureux, le chant vibrant des corps, toutes les impressions puissantes donnent à l'être humain l'épanouissement de ses énergies. Le plaisir d'être sur un bon cheval jeune, de fendre l'air vif et pur par un beau matin de soleil, rassérène l'âme de Loti désireuse de deuil, tandis qu'il s'en va à la tombe d'Aziyadé la tant aimée. Et cette joie de la vie physique se manifeste dans

tous les livres du romancier : elle se mêle aux plus intenses douleurs, leur apporte cette étrange consolation dont l'âme ne veut point, et qui sait la puissance de son charme et l'oubli qu'il apporte; et rien ne pourra faire, ni la vieillesse qui paralyse nos forces, ni la mort qui les brise, que nous n'ayons trouvé en la manifestation de nos énergies vitales le réel bonheur qui ne trompe pas.

Toute jouissance du corps se répercute dans l'âme, et l'âme l'immatérialise. La séduction de la beauté, sensation extérieure, produit l'amour, pensée intime de l'être. Ainsi l'amour est esprit et matière. Nul sentiment de l'homme n'est plus profond, puisqu'il demande l'abandon de soi-même à l'aimé. Plus grand on le conçoit, plus il est douloureux. Car, à mesure que l'homme prend davantage possession de lui-même, son horizon s'élargit et sa personnalité s'assimile l'univers; il recule ainsi les limites de l'amour humain, jusqu'à lui donner le désir d'éternité. Mais l'amour veut l'abdication de l'être, et plus l'homme est intelligent et complexe, moins il peut s'abolir et se renoncer. Les êtres simples aiment profondément parce qu'ils n'ont aucune peine à se donner tout entiers; les êtres raffinés aiment avec autant de profondeur sans doute, mais gardent toujours en leur âme quelque recoin inaccessible à l'amour : ils en souffrent, car ils en ont conscience, et leur rêve s'endolorit de la pensée qu'ils ont de sa fragilité.

Ecoutez pleurer les âmes simples dans les romans sincères de Pierre Loti. Il effeuille ses amours au cours de sa vie errante, en des pages qui, si elles n'avaient pas été vécues et ressenties, auraient exigé du génie pour être imaginées.

De même que sa prédilection va aux êtres simples, Loti excelle à exprimer la simplicité des sentiments. Nul ne dit mieux que lui l'amour du foyer et de la

famille. On dirait que la distance resserre les liens d'affection : ses marins aux vies exilées en les pays lointains gardent une tendresse profonde pour le vieux logis déserté et les vieux parents abandonnés. Sans doute ils connaissent, pour les avoir inconsciemment embellis dans leur souvenir, la désillusion de ne les point retrouver à la hauteur de l'image qu'ils s'en faisaient, et c'est là une impression qu'éprouvèrent tous les errants. Mais pourtant le retour ensoleille leurs âmes douloureuses. Ils se serrent auprès des êtres chers que bientôt ils quitteront, comme s'ils voulaient en quelques jours les indemniser de leur tendresse absente, et les réchauffer pour longtemps de leurs caresses passagères; puis, dans leur existence toujours dominée par l'idée de la mort, ils ont peur de ne les plus retrouver tous à leur prochain voyage, ou de ne plus revenir eux-mêmes, et alors ils s'emplissent les regards de leurs traits chéris, ils se pressent contre eux de toute la force de leur affection, afin de se pénétrer de leur propre vie et d'en faire passer quelque chose en eux-mêmes. Et, dans les livres où il a mis le plus de sa pensée et de son âme, Loti revient souvent à son amour pour le logis familial : il veut que rien n'y soit changé, désireux d'appuyer la fragile durée de sa vie sur l'immuabilité de ces choses qui opposent leur calme serein et leur identité à la troublante variété de pays et de sentiments qu'il connut; et, de même, il appuie son pauvre cœur aux mortelles amours, aux tendresses perdues et renouvelées, sur l'immuable amour, sur la profonde tendresse qu'il garde pour sa vieille mère dont la Foi lui paraît bienfaisante, au regard de son incertitude et de sa négation...

Tout l'art de Pierre Loti est orienté vers l'amour. Et l'amour est encore le grand inspirateur de

la présente littérature. Lisez la plupart des romans modernes : vous verrez des peintures compliquées du monde, vous y verrez de belles dames fournir d'amples explications sur leur état d'âme, vous y verrez l'amour envahissant dominer tous les êtres, pour la plus grande joie des lectrices en quête d'émotions passionnelles et de sentimentales excitations. Il semble que l'amour tienne toute la vie, et qu'il n'y ait point dans l'existence place pour d'autres occupations. On a tellement pris l'habitude de considérer l'amour comme une fatale nécessité impossible à éviter, qu'il excuse tout, et que les romanciers veulent nous faire accepter pour d'honnêtes gens fort sympathiques des personnages aux canailleries mal dissimulées sous les élégances et les subtils « états d'âme ». Dans la vie, le préjugé est admis, car on voit quotidiennement des jurés absoudre de sanguinaires Othellos sous le frivole prétexte que l'objet aimé était devenu leur propriété, légitime ou non; quand on a dit *crime passionnel,* les avocats ont la voix mouillée, dans l'auditoire les dames promènent des mouchoirs sur leur figure, et les jurés sont vaincus par l'émotion. Le pauvre diable qui, pressé par la faim, a volé quelque subsistance ou détérioré quelque promeneur tardif rebelle à l'aumône, ne jouit pas de la même considération : il manque totalement d'intérêt, et les juges se chargent de le lui apprendre. Pensez donc : qu'est-ce que la faim à côté de l'amour? On ne peut vivre sans aimer, tandis que, paraît-il, avec un peu d'habitude, on peut vivre sans manger (1).

Ainsi de curieux sentiments de l'homme sont

(1) Deux fiers écrivains, MM. Octave Mirbeau et Paul Adam, ont dénoncé dans la presse cet abus de l'amour dans l'art contemporain.

abandonnés par les romanciers aux amoureuses complaisances, et c'est encore dans l'admirable Balzac qu'il en faut chercher l'analyse. Nous sommes dans le siècle de l'argent, et l'on cherche en vain parmi les livres d'aujourd'hui la peinture définitive de l'homme de finances, car on ne saurait comparer aux prodigieux spéculateurs que nous révèle la vie, le Hafner de Bourget dans *Cosmopolis*, ni même le Saccard de Zola dans l'*Argent*. Toutes les ambitions, grandes et petites, ont germé avec le nouvel état social qui ouvre aux capables et aux incapables les portes du pouvoir : où donc sont les types d'ambitieux qui doivent éternellement demeurer, pour l'édification des générations futures, curieuses de connaître l'âme de notre époque? Et l'art ne se penche point davantage sur les petits et les souffrants, à cette heure où tout se démocratise, où passe un vent d'égalité sur les hommes hantés des préoccupations sociales, où il n'est question que de la solidarité humaine et de l'utopie d'une fraternité universelle, et nos modernes romanciers n'ont pas encore donné leur pendant au vieux Akim ou au petit soldat Karataïew de Tolstoï.

Aujourd'hui, sous l'influence des idées modernes, l'Art ne s'embarrasse plus des étroites règles inutiles et des formules qui toujours l'entravent. Il ne s'inquiète plus d'être son unique but à lui-même; il a compris qu'il était, lui aussi, une manifestation de la vie, et qu'il ne pouvait s'isoler de la vie sociale et demeurer dans sa tour d'ivoire sans descendre dans l'arène où s'agitent les hommes et se préparent les évolutions et les révolutions. Aussi l'heure est-elle venue pour les romanciers d'exprimer toute la vie, de résumer en une puissante synthèse les idées qui fermentent en notre monde fatigué, et les différentes classes où s'élabore la destinée future de l'humanité.

Et l'on s'apercevra que les gens du peuple ont aussi un cœur humain et une beauté particulière, et que leur simplité d'âme et leur ignorance d'esprit valent bien les ridicules singeries des gens du monde, et leurs perpétuels manèges autour des petites dames qu'ils n'aiment que par amour-propre. Car c'est l'Art lui-même qui commence à avoir besoin de sensations plus fortes et plus saines, et l'on a assez des cœurs anémiés, des humides sentiments, des nerfs impressionnables et des savantes hyprocrisies qui traînent depuis quelques ans dans tous les livres à succès mondains...

Cependant l'Amour gardera son prestige sur les âmes. Nos actions extérieures ont beau nous démentir : il est le grand moteur des vies humaines. Chacun de nous a déposé dans son rêve d'amour, — qu'il soit ou non réalisé, — la part d'idéal dont il dispose, et de notre conception de la vie. Seulement, les romans modernes tournent autour de l'amour et n'entrent point dans cette terre promise que nous ne savons plus conquérir : ils chantent la curiosité et l'impuissance d'aimer, ils ne s'éclairent point de cette lumière de vie. Car l'amour élargi contient tous les sentiments humains : il produit la bonté et la pitié, il fait percevoir les mystérieuses correspondances des âmes et aussi les barrières — infranchissables parce qu'elles sont en nous-mêmes, — qui les séparent à tout jamais et rendent impossible l'union absolue des êtres.

Il est des livres qui nous charment parce qu'ils sont le reflet de nos idées et de nos tristesses. Nous retrouvons en eux les infinies lassitudes de notre rêve, et nous les affectionnons pour l'extériorité qu'ils donnèrent à nos sentiments intérieurs. Les romans de Pierre Loti sont de ceux-là. Peut-être leur grâce est-elle souvent trop sensuelle et trop voluptueuse,

au gré de la pensée chercheuse d'idéalité plutôt que de sensations : mais ils témoignent précisément de l'immense mélancolie qui se cache au fond de toute volupté.

Quel est donc le mystère qui nous fait préférer la beauté d'un seul être à toutes les autres beautés, au point de la désirer exclusivement et de mépriser tout ce qui n'est pas elle? Nous pressentons les âmes dans le rhythme des corps, et que l'âme soit d'essence immortelle, ou qu'elle ne soit qu'une forme inapparue du corps, destinée à sombrer avec lui, nous savons bien qu'il y a dans l'être aimé comme en nous-mêmes quelque chose de profond et de supérieur, nous aimons avec cela, et notre unique but est de pénétrer jusqu'à cela dans l'amour.

Le pressentiment de l'âme et le rêve d'éternité : voilà ce que l'amour a révélé à Pierre Loti. Comme Baudelaire, il a gardé en son cœur « l'essence divine de ses amours décomposés », et, comme pour Baudelaire, son spiritualisme émane de la matérialité même de ses sensations. L'amour qui mêle deux vies rêve de supprimer la durée : on veut reprendre à l'obscure nuit où tout s'en va le passé de l'être aimé, connaître ses états antérieurs, depuis sa première enfance jusqu'à l'heure de notre amour, et l'on voudrait avoir eu tous ses regards et toutes ses pensées, sans que jamais une ombre ait séparé nos deux êtres; puis, l'on s'imagine aimer toujours, vivre toujours ensemble, dans la jeunesse et la beauté, sans jamais vieillir et sans jamais mourir. Et ce désir d'assembler en une même extase d'amour, hors du temps inévitable, le passé, le présent et le futur, est la profonde attestation que notre pensée se refuse à concevoir le néant comme le terme normal de notre destinée. L'amour est dans Pierre Loti douloureux, fatal et absolu. Ses passions meurent *en beauté,*

c'est-à-dire en pleine tendresse, avant que les êtres aient eu le temps de se lasser l'un de l'autre et de connaître les déchirements des lentes séparations des âmes; et cependant elles témoignent de l'impossibilité du bonheur humain. Nous passons, solitaires, dans la vie, frôlant des êtres qui avaient peut-être des âmes semblables à la nôtre, et que nous ne connaîtrons point; nous leurrons notre sollicitude par des amitiés ou des amours où se fixe notre cœur affamé de tendresse; mais plus nous aimons, plus nous devons souffrir, car les âmes rapprochées se révèlent différentes, et la vie brise nos amours et nos amitiés. Ainsi nous demeurons inconnus et nous demeurons seuls, malgré tous les mirages que nous suscite le rêve. Notre bonheur est essentiellement fugitif; lorsque nous croyons le tenir, il est déjà loin de nous. La mort plane sur nos instants, avertisseuse de la fragilité de nos joies, de l'inutilité de nos désirs, et dans ce qui devrait le plus écarter son image, dans l'amour qui donne l'oubli des heures, elle se manifeste encore par une occulte et désespérante correspondance.

La fatalité régit nos destinées, d'après Loti; nul n'échappe à la force des choses qui fait l'amour irrésistible et domine la volonté. Et la notion de la volonté humaine semble de plus en plus disparaître de l'Art moderne : les théories positivistes ont commencé l'attaque; aujourd'hui, dans la plupart des romans modernes, l'homme est regardé comme la proie du milieu, des hérédités et des circonstances, sans que son énergie ait le pouvoir de triompher de toutes ces choses qui pèsent sur lui et stérilisent ses efforts. Et, cependant, il suffit de regarder dans la vie pour constater les visibles effets de la volonté : jamais la concurrence vitale et la lutte pour l'existence ne s'attestèrent avec une semblable véhémence. D'ailleurs, l'homme supérieur ne fut-il

pas toujours celui qui sut s'affranchir des influences ambiantes, penser par lui-même et déployer librement son individualité? Que la plupart des hommes se laissent vivre et se courbent sous la Destinée bonne ou mauvaise, c'est admissible sans doute ; mais que les hommes n'aient point en puissance la volonté de créer leur être intérieur, la preuve en reste à faire.

De cette idée que le monde suit un cours fatal où nous sommes nous-mêmes entraînés, et que le bonheur est un état anormal et précaire où nous ne saurions nous attarder, résulte une trop grande impression de découragement. Ces livres de Loti sont trop tristes pour être d'une absolue vérité. Il n'y a que ceux qui ont perdu la foi religieuse et la regrettent, qui puissent éprouver et exprimer une pareille mélancolie, parce que la foi a développé en eux des sentiments de justice, de noblesse et même d'amour qui sont devenus pour eux autant de causes de souffrances sans consolations. Il me semble que la tristesse, à un pareil degré d'intensité, est une chose énervante : elle donne l'impression de la nuit sans étoiles. La vie n'est point uniformément triste, et aux ténèbres de la nuit perpétuelle s'oppose le soleil, le grand soleil, la pleine lumière qui représente les deux seules choses désirables, la vérité et la vie, auxquelles doivent nous conduire notre bonne foi et notre bonne volonté.

L'amour, à une certaine profondeur, imprègne l'âme de pitié. Le bonheur qu'il donne fait désirer l'universel bonheur. Il éclaire d'un jour mystérieux les souffrances des êtres piétinés par la vie, il invite à se pencher sur elles et à les consoler. Par là s'agrandit infiniment la pensée de Pierre Loti. Des déceptions de tendresse, racontées par celui qui les éprouva, ne constituent point un attrait d'art

suffisant, et, s'il n'y avait dans Alfred de Musset que le récit de ses personnelles douleurs, l'oubli le livrerait bientôt à l'anéantissement définitif. Tout homme contient l'humanité, et lorsque ce fond éternel d'humanité transparaît dans une œuvre, elle s'atteste supérieure, parce que chacun retrouve en elle un peu de son cœur et de sa pensée. Pour avoir aimé des êtres et des choses jusqu'à la souffrance, Loti a connu la douceur de la bonté indulgente et compatissante; son dernier livre, *Matelot*, est un livre de pitié humaine qui ouvre à son âme avide de jeunesse et de beauté la jeunesse et la beauté durables de la miséricorde et de la charité.

Ainsi nous sommes perdus dans l'immensité de la nature, et, si nous avons conscience des choses, elles passent sur nous sans que nous puissions leur résister. Nous sommes perdus dans l'immensité des durées, et le temps dérisoire pour lequel nous sommes plongés dans la vie nous fait mieux mesurer la distance où nous sommes de tout ce que nous rêvons. Mais notre âme est mêlée à l'essence de tout, elle reflète l'Infini dont nous faisons partie, et nous aurons encore rempli le suprême but de notre être, si nous avons compris toutes ces choses, et si nous nous sommes enfoncés aussi loin que possible dans les mystères de l'amour et de la beauté. Et comme la joie et la douleur s'unissent en toute vie humaine, toute souffrance dans ce domaine est d'ailleurs une jouissance étrangement profonde . . .

. . . . . .

HENRY BORDEAUX

LOURDES

Je ne comprends point l'émoi qu'a provoqué parmi les chrétiens la dernière œuvre d'Emile Zola : *Lourdes.*

Et surtout je ne saisis point avec cette œuvre la corrélation des répliques qu'elle a fait surgir de tous côtés.

Répliques théologiques — reprenant et commentant de façon plus ou moins neuve ce qui, vis-à-vis du miracle, est la foi humble et soumise de tout chrétien.

A lire ces réfutations de presse et de livre — je n'en excepte point les *Lettres* de Monseigneur Ricard — ne dirait-on pas vraiment que le miracle, cette manifestation visible du surnaturel, cette apparition, parmi le train-train coutumier et lamentable de la vie, du bras intervertisseur de la Divinité, ait pu être ombrée par les papotages prud'hommesques, les explications à la Homais, les insinuations de commis-voyageur que Zola s'est permis de suspendre, en ex-votos de niaiserie, à la grotte de Masabielle...

Emile Zola est un puissant écrivain, mais qui, de par la tendance même de son génie, *devait*, du moment qu'il s'avisait d'orienter ses recherches positives du côté du mystère, sombrer dans les balbutiements de la puérilité!

Quand il partit pour Lourdes, beaucoup espéraient un témoin impartial encore qu'incrédule; devant le spectacle grandiose de la foule ruée vers la salvation par la foi et du milieu de laquelle se lève d'intervalles, en un hosannah de tout l'être restauré, quelque paralytique comme Marie de Guersaint, l'héroïne du livre, ils attendaient de l'auteur, à défaut de l'émotion communiante du croyant, la notation scrupuleuse de l'observateur...

L'œuvre ainsi exécutée, respectueuse, sinon de la Religion, du moins de la Vérité, aurait commandé à tous de s'incliner – laissant à chacun le soin de trouver en son âme et sa raison l'explication du phénomène décrit.

Mais Zola tient à ne froisser personne; l'écrivain chez lui a de constants abandons aux suggestions du spéculateur; et puisque lui, le grand mécréant, condescendait à se rendre en reporter « au sanctuaire préféré de la Réaction », n'était-il pas juste qu'il donnât à la Libre-Pensée le gage aussi de quelques poncifs voltairiens?

Pas neufs ces poncifs — puisque poncifs — pas même renouvelés et qui ne valaient certes point qu'un évêque, voire même un journaliste, se dérangeât pour les réfuter; c'était le moment ou jamais de mettre en pratique le piquant conseil de Barbey d'Aurevilly : « Quand un homme a les idées courantes... je les laisse courir. »

Il y a dans *Lourdes,* envisagé uniquement au point de vue artistique, un ensemble intense de vie, aux proportions heureuses, pivotant autour d'un personnage admirablement silhouetté : Marie de Guersaint.

Oh! l'attrayante figure — de grandeur et de

charme, en sa souffrante résignation avant le miracle, comme après le miracle en sa joie extasiée — banderole d'idéal flottant au-dessus des mercantilismes et des turpitudes de l'œuvre.

Et lorsqu'elle forme le centre pensant de ces grands mouvements de foule que Zola excelle toujours à peindre — le train blanc, la procession aux flambeaux, la procession du Saint-Sacrement — le sentiment et le frisson viennent au lecteur du chef-d'œuvre que Zola eût pu faire, si, à côté de Marie de Guersaint, cette fleur de virginité, il n'avait point imaginé Pierre Froment, cette ortie de bêtise.

L'an dernier, lorsque les intervieweurs plus ou moins indiscrets nous livrèrent savamment quelques bribes du futur *Lourdes*, et qu'il nous fut révélé ainsi qu'un « mauvais prêtre » aurait les honneurs d'un premier rôle, la curiosité de beaucoup dut être piquée au vif. Le mauvais prêtre! De cette effrayante et exceptionnelle conception Barbey a tiré un parti immortel, Fabre même a profité honorablement; qu'allait nous apporter Zola?

Hélas! M. Georges Ohnet eût été moins plat.

Le personnage de Pierre Froment n'est pas seulement canaille (on peut être *littérairement* une belle canaille), il est banal et médiocre (et cela est irrémédiable), d'une banalité qui fait tache sur les parties les plus originales du livre, et d'une médiocrité qui rabaisse les parties les plus élevées.

C'est un gâte-beauté, car, distraite de l'œuvre, la guérison de Marie de Guersaint, par exemple, serait une page de haute et consciencieuse beauté, sans l'attitude et les propos de ce goujat qui n'a d'autre raison d'être ici que de rendre le miracle suspect au monde, « puisque lui, prêtre, ne parvient pas à y croire ».

Pierre Froment, en qui des gens évidemment

mal intentionnés veulent voir le sosie de Zola, a sans cesse des raisonnements de cette force et de cette envergure; à son doute, ce prêtre n'a de justification autre que les phrases toutes faites qui depuis toujours traînent dans les infimes journaux anticléricaux.

Ainsi, après le miracle qui fait surgir toute droite, en son chariot de paralytique, Marie de Guersaint, devinez ce qui rebute la foi de Pierre Froment : la rapacité des marchands de chapelets et de cierges!

Et il y en a de plus roides!

Décidément, n'est-ce pas, Monseigneur Ricard a pris *Lourdes* trop au tragique?

A une œuvre littéraire, c'est une autre œuvre littéraire qu'il fallait opposer.

Une fois de plus les catholiques ont manqué le coche, et je soupçonne que c'est, une fois de plus, par aversion pour les formes littéraires de leur temps.

Voilà bien des années que Lourdes, sous la douce splendeur de son ciel méridional, apparaît au monde comme la ville emblématique de l'Espoir, vers où appareillent les cortèges incessants des misères et des souffrances humaines... Aux recoins de sa Grotte, à l'ombre de sa Basilique, bien des drames de vie, maintes tragédies de conscience se sont déroulés, dignes de susciter non seulement les réflexions des philosophes, les dithyrambes des apologistes, mais aussi les peintures de l'artiste.

L'artiste est venu, mais comme, incroyant, il n'avait que le sens humain des choses et que le sens divin lui manquait, la moitié de Lourdes — le vrai Lourdes — lui a échappé.

Pour faire ce livre idéal sur Lourdes, livre qui serait le prototype du roman catholique, je rêve un écrivain qui cumulerait, avec la puissance observatrice de Zola, la foi simple de M. Pouvillon dans sa suave *Bernadette de Lourdes*.

Comme Zola, il brosserait à larges traits, sobrement et magnifiquement, le décor extérieur de Lourdes, mais en même temps, derrière ces formes visibles, apparentes à tous, il dégagerait l'âme de Lourdes, cette âme qui échappe aux orgueilleux, mais se livre aux simples, qui est revêche au scalpel et au microscope du naturaliste, mais irradie aux yeux de ceux qui ont la foi humble des petits enfants.

Parce qu'il a passé à côté de cette âme sans la soupçonner, le livre de M. Zola est à refaire — par un catholique.

Quand se lèvera-t-il, du milieu des lettrés chrétiens, où il y a trop de savants, hélas! trop d'archivistes et trop peu d'artistes, quelqu'un qui ait dans l'esprit toutes les ressources visuelles et analytiques que donne la modernité en même temps qu'il ait gardé dans l'âme toute la fraîcheur et toute l'intensité de la foi éternelle?

Quelle œuvre celui-là nous rapporterait de Lourdes, quel roman, dans le sens chrétien et élevé du terme!

Car Lourdes, éclos en timide fleurette vers l'époque la plus triomphante du matérialisme, puis s'épanouissant graduellement en floraison de plus en plus triomphante, tandis que graduellement se rétrécissait le cercle d'influence de la Négation, Lourdes, en un mot, réalisant dans son histoire la conquête de l'Idée sur le Fait, de l'Ame sur la Matière, Lourdes est un altier et prestigieux symbole de la grande tendance de ce siècle finissant qui, jadis nimbé de vaniteuse science, semble vouloir s'endormir auréolé d'humble Foi.

Petite Bernadette de Lourdes, obtiens-nous cet écrivain qui, unissant la croyance de toujours au verbe d'aujourd'hui, conte ta vision radieuse et bienfaisante en une œuvre qui soit à la fois un acte de sincérité chrétienne et un hommage à la modernité littéraire.

FIRMIN VANDEN BOSCH

Courtrai, 15 septembre

BUVEURS DE SANG

QUEL sujet! Miséricorde! De quels monstres affreux allez-vous donc nous parler?

Et peut-être, chers lecteurs, votre imagination devançant ma plume va-t-elle faire se dresser devant vous l'ombre grimaçante de vampires horribles, de criminels hideux, s'abreuvant à longs traits du sang de leurs victimes.

De grâce, un instant, que je vous dise de quoi il s'agira — calmez-vous, ne craignez-rien.

Il est deux espèces d'êtres qu'il nous faut connaître parfaitement : nos amis intimes d'abord, et ceux-là, la loi la plus élémentaire de la prudence nous impose de les connaître avant de les choisir... et puis, nos intimes ennemis qui, malheureusement, nous choisissent, eux, avant que nous les connaissions.

Ces ennemis intimes sont légion dans le monde. Et, dans cette légion, il est une compagnie insensible à toutes les bontés du cœur, à tout le mérite des intelligences, à toutes les splendeurs du rang, à tous les charmes des personnes, qui semble avoir déclaré la guerre à l'humanité tout entière et à chacun de ses représentants, qui fait de l'homme

sa victime attitrée, qui vit à ses dépens, le torture éveillé, endormi, de jour comme de nuit, de nuit surtout, car c'est alors que ces brigands affreux commettent leurs sanguinaires attentats.

Et ces redoutables adversaires sont d'autant plus à craindre que, plus petits, ils échappent mieux à nos investigations, que, plus rusés, ils se jouent de notre vigilance, que, mieux armés, ils nous vainquent sans combats.

Pour les voir en détail, il faut la lentille puissante du microscope, pour les sentir, il suffit... de leur présence.

Leurs noms sont si vulgaires, qu'en bonne compagnie on a peine à les prononcer. Et pourtant leur histoire est si curieuse, si admirable est leur structure, si drôles sont leurs mœurs que j'ai voulu vous en parler ici.

Vous parler d'insectes! de ces grands gêneurs, de ces animalcules que vous trouvez sans doute fort peu intéressants, vraiment, lecteurs, c'est bien audacieux, n'est-ce pas? et ne m'accusez-vous pas de folle présomption quand je nourris l'espérance qu'il vous plaira lire jusqu'au bout cette modeste causerie?

Souffrez cependant que je me défende. D'abord, le sujet sera neuf. Je ne crois pas qu'on se soit avisé de le traiter jamais ici.

Puis les beautés de la création ne se manifestent pas seulement dans les grands spectacles que la nature nous offre. L'infiniment petit n'est pas moins merveilleux que l'infiniment grand.

Enfin, si je ne puis prétendre vous parler de sujets élevés, je suis persuadé cependant de vous entretenir de sujets... piquants, car la puce, la punaise, le cousin, sont les trois buveurs de sang qui nous fourniront la matière de cette petite étude entomologique et microscopique.

Puisse-t-elle vous plaire! Pour atteindre ce but je ferai ce que je pourrai, votre bienveillance fera le reste.

La puce!

Qu'est-ce que la puce?

Un petit diable qui saute, qui pique et qui suce.

Mais cette définition trop réaliste ne satisfera pas les entomologistes.

Ouvrons un dictionnaire d'histoire naturelle.

Nous y verrons que Cuvier fait de la puce un insecte aptère, de l'ordre des suceurs, tandis que les entomologistes modernes en font la section des aphaniptères, c'est-à-dire sans ailes (Dieu merci! il ne lui eût manqué que cela), dans l'ordre des diptères, c'est-à-dire qui ont deux ailes.

Ne taxez pas ces Messieurs de flagrante contradiction, je vous prie; c'est d'après les organes buccaux qu'ils établissent leur classification.

L'intéressante famille des puces est très répandue par le monde. Depuis longtemps on l'étudie et l'illustre Leeuwenhoeck a écrit, il y a deux siècles, une très remarquable et assez exacte monographie de notre accidentelle compagne.

On croyait alors que c'était la même espèce qui fréquentait hommes et animaux. Mais, en 1815, Scholten d'Amsterdam a fait disparaître cette erreur, et, en 1832, Duguès de Montpellier s'est occupé des signes caractéristiques de ces espèces.

Il résulte de ces études que la puce du chien n'est pas celle du chat, ni de la souris, ni de l'homme, ni de l'hirondelle, ni du cheval et que ce n'est qu'accidentellement que la puce du cheval, par exemple, éperonne et saigne le cavalier.

La science compte en ce moment une trentaine

d'espèces différentes et elle n'est pas au bout de son addition.

La taille de la puce n'est pas en raison directe de l'animal qu'elle fréquente. Ainsi la puce la plus grande et la plus belle est celle de la chauve-souris.

La puce humaine n'est point non plus partout de taille et de goûts uniformes.

Ainsi on rencontre communément sur les plages de la Méditerranée une puce énorme dont la taille atteint la moitié de celle d'une mouche commune, et d'une couleur brune, presque noire. Tandis que, dans certains pays équatoriaux, est l'ignoble puce chique, dont nous parlerons tout à l'heure.

Revenons à la gracieuse petite puce de notre contrée et... de notre épiderme. Scientifiquement elle se nomme *Pulex irritans*, Puce irritante.

Oh! n'en riez pas... elle est si gentille. Examinons-la dès le commencement de son existence.

On attribuait jadis l'origine des puces à la génération spontanée. Même un entomologiste d'alors, Van Helmont, a publié une recette pour... en composer... absolument comme une pommade ou une eau de senteur.

La génération spontanée! depuis de longues années Pasteur et la science en ont eu raison. La vérité la voici.

Dans un coin perdu et poussiéreux, la puce mère va pondre ses œufs, des amours de petits œufs, brillant sous l'objectif du microscope comme des conques de nacre.

La portée d'une femelle est de douze œufs et la ponte se répète plusieurs fois par an. Ces œufs éclosent après quelques jours. Il en sort un petit ver blanc, à l'aspect passablemennt misérable, que la puce mère nourrit, avec grande sollicitude, de sang caillé.

Douze jours après, — la puce aime le nombre douze,— cette larve file un soyeux cocon où elle devient nymphe, toute enroulée sur elle-même et d'où elle sort, après douze jours encore, à l'état d'insecte parfait, mâle ou femelle, car la grande division existe là aussi. La femelle est plus grande et tout aussi vorace que le mâle.

Nous nous intéresserons spécialement à trois parties de son petit corps : à la tête munie de sa lancette perfide, aux pattes si vigoureusement membrées, à la carapace écailleuse et poilue.

Gentille vraiment, cette petite tête toute bardée d'un casque puissant comme celle d'un guerrier antique, avec de côté deux gros yeux et au bout, en guise de bouche, un arsenal formidable... ou plutôt une trousse de chirurgien.

Vous est-il arrivé parfois que. vaincu par les douleurs d'une rage de dents, vous vous soyez déterminés à vous livrer au dentiste? Alors n'avez-vous pas examiné, avec une invincible curiosité mêlée d'un légitime effroi, les instruments nickelés, polis, aux formes étranges dont il allait se servir pour vous opérer?

Connaître l'instrument de ses tortures, c'est un adoucissement à la douleur.

Examinons donc cette bouche terrible. Plaçons-la, soigneusement disséquée et préparée, sur la platine de notre microscope. Vue de dessous, elle nous paraîtra avec ses mandibules, ses mâchoires, ses palpes auxiliaires, son stylet et ses palpes labiaux.

Et comment la puce fait-elle usage de tout cela? Elle choisit d'abord la personne. N'en riez pas, elle est fort friande et même diablement épicurienne dans ses goûts. Il lui faut du sang bien doux, bien jeune. Celui des hommes en général ne lui plaît nullement et elle a un inébranlable respect pour celles à qui l'âge a donné expérience et sagesse.

Après avoir choisi la personne, elle choisit la place, peau mince, tendre, peu résistante. De ses palpes elle tâte le terrain et quand elle le juge bon, de ses terribles mandibules, c'est-à-dire de deux lames dentées en dents de scies, elle perce la peau, l'irrite, fait affluer le sang, suce, suce encore en contractant son jabot.

Le sang est presque la seule nourriture de notre insecte et, chose étrange, il peut s'en passer pendant longtemps, dans les maisons inhabitées par exemple, ce qui ne l'empêche pas de se reproduire. Mais les générations affamées qui se succèdent deviennent de plus en plus petites. Malheur alors à la première personne sur laquelle elles pourront s'abattre, elles lui reprendront tout le capital perdu grossi des intérêts composés.

Fort intéressantes aussi sont les pattes. On connaît les bonds prodigieux de notre lutin. La puce franchit deux cents fois sa longueur, sans élan!

Ah! vous qui glorifiez les performances, la puissance de course, les muscles d'acier, le fond, le jarret de vos brillants coursiers, permettez-moi d'en rire. Que sont-ils en comparaison de ce petit insecte? Mais les sauts les plus vigoureux de... la plus noble conquête... qui, en sautant ses obstacles, fait sauter aussi, hélas! tant de « louis », d'un si bon emploi ailleurs, ne sont en définitive que de microscopiques enjambées.

Si nos chevaux sautaient comme les puces, toute proportion de masse gardée, mais vous trouveriez d'une simplicité élémentaire de franchir à cheval la tour St. Bavon. L'Escaut à Anvers serait trop étroit pour servir d'obstacle sur un champ de courses. Vous devriez y réunir la Manche et le Mont Blanc!

La force musculaire de la puce est extraordi-

naire et le professeur M. Plateau a trouvé dans cette étude le sujet d'un très intéressant mémoire présenté à l'Académie des Sciences.

On prétend que les puces s'apprivoisent.

Presque tous les ans un montreur de puces exhibe à la foire d'intéressants élèves.

Les exercices sont variés. Quatre puces tirant un carosse lilliputien conduites par une puce cocher, deux puces se battant en duel comme deux journalistes parisiens, puis une puce traînant un boulet de galérien, une autre puisant de l'eau, une autre enfin tirant un coup de canon.

Mais revenons, si vous le voulez bien, aux petites pattes. Elles sont au nombre de six. Les deux dernières fort longues comme il convient à ce maître danseur.

Remarquez, je vous prie, les épines rigides semées sur toute leur longueur et surtout les crochets qui les terminent. Est-il étonnant qu'une fois accrochées elles ne démarrent pas pour quelques passagères secousses.

Et tout cela est d'une acuité dont on ne peut se rendre compte qu'en choisissant un terme de comparaison.

Une fine aiguille est aux piquants qui hérissent la puce ce qu'est un pain de sucre à la pointe d'un paratonnerre.

Quant à la cuirasse formée de douze segments armés de poils hérissés et rigides, on en connaît la résistance. Quand, fatigué des attaques de cet ennemi, on se résoud à lui donner la chasse; quand, le découvrant enfin dans le revers d'un bas ou le pli d'une couverture, on est assez adroit pour le saisir, son procès est bientôt instruit, la peine de mort prononcée, sans appel. Le supplice, c'est la noyade ou l'écrabouillement.

La noyade, elle est dangereuse — pas pour la

coquine, car, douze heures durant, elle vit sous l'eau : la noyade c'est pour elle le salut. L'écrabouillement : on tâche de l'étendre délicatement entre deux ongles et le petit bruit sec qu'on entend alors nous démontre clairement que ce qui a croqué là devait être bien dur.

Et dire que cet insecte si petit a un système respiratoire, musculaire, digestif, complet!... N'est-ce pas merveilleux?

Mais à quoi bon les puces? Pourquoi sont-elles dans le monde?

Qui le sait? peut-être pour nous forcer à ôter bien la poussière de tous les coins, car ce sont les coins poussiéreux qui leur servent de berceaux; puis pour nous donner l'occasion d'exercer notre patience. Peut-être aussi qu'un jour on aura recours à sa saignée comme à celle de la sangsue et qu'elle trouvera sa place dans une pharmacie homéopathique. Eh! ma foi! pourquoi une saignée de puce ne pourrait-elle pas contribuer aussi bien qu'un médicament à la millième dilution, à la guérison des maux imaginaires de quelqu'intéressante névrosée?

Voilà notre puce.

Nous nous plaignons d'elle et, vraiment, c'est à deux genoux que nous devrions remercier la Providence de ne nous avoir donné que cette bonne petite puce-là; car, dans d'autres contrées, il en est une plus illustre, plus redoutable.

La science la nomme : puce pénétrante; le vulgaire lui donne un nom plus plébéien, il la nomme : puce chique.

Elle pullule dans l'Amérique méridionale, au Brésil, au Mexique, dans les Antilles, au Congo même.

Beaucoup plus petite que notre presqu'inoffensive puce, elle est d'une férocité atteignant les dernières limites.

C'est aux pieds des gens qu'elle s'attaque. D'abord elle perce la chaussure; le meilleur cuir ne lui oppose pas une barrière suffisante. De son rostre puissant elle s'y fraye un passage, puis, arrivée sur son « champ d'exploitation », elle pénètre dans la peau de la plante des pieds, le plus souvent dans les orteils, sous les ongles.

En ce moment l'animal est absolument microscopique. C'est une tête à laquelle est attaché un soupçon de ventre. Mais, après avoir sucé le sang pendant quelque temps, l'abdomen s'arrondit, tant et si bien que l'animal tout entier n'est plus qu'un ventre auquel est attaché un soupçon de tête.

Sentez-vous quel bien cela doit faire là, sous les ongles?

Mais ce n'est pas tout, ce n'est rien même encore en comparaison de ce qui va suivre.

Quand la chique est toute grosse, toute repue, elle forme là, sous les ongles, une vésicule blanche dans laquelle elle pondra ses œufs, d'où il sortira des larves qui, là toujours, subiront leurs transformations, deviendront nymphes, insectes parfaits; qui vivront, reproduiront, mourront dans cette proie vivante à moins qu'un pédicure, extracteur de puce, — il en est qui vivent là-bas de cette profession — n'enlève délicatement ce parasite incommode.

Ne point s'en débarrasser au plus tôt, c'est s'exposer à des inflammations, des abcès, des ulcères gangreneux. A ce jeu on perd parfois un orteil, parfois un pied tout entier, et des nègres que la chique attaque de préférence ont succombé dans les tortures du tétanos occasionné par cet infiniment petit.

Quand je vous disais qu'à deux genoux nous devrions remercier Dieu de ne nous avoir donné que notre bonne petite puce!

Mais savez-vous, Lecteurs, que la puce fut chantée,

qu'elle eut ses poètes, son temps de vogue et de célébrité, qu'elle fut mêlée à plus d'une galante aventure?

La cause de cette passagère gloire fut... la puce de Mademoiselle des Roches.

C'était aux grands jours tenus à Poitiers en 1579, en pleine guerre civile. La mère de noble, belle et vertueuse Catherine des Roches, femme de haut mérite littéraire comme sa fille, réunissait dans ses salons tous les beaux esprits de l'époque. Un soir, dans une de ces réunions, Etienne Pasquier, magistrat et jurisconsulte distingué, aperçut sur la poitrine de la jeune personne une folâtre puce grassouillette et sautillante. Oh! oh! dit-il, puce qui se promène sur si gente demoiselle mérite d'être chantée.

Et lui-même, malgré ses 50 ans, fit des vers et réunit en un volume in-4° édité à Paris en 1582 sous le titre de « *la Puce de Mademoiselle des Roches* », un recueil de vers français, espagnols, latins et grecs, œuvre des plus beaux esprits du temps.

La puce devint alors sujet de haute considération. Heureux celui qui pouvait en saisir une sur la personne aimée! Aussitôt il la faisait enchâsser dans un médaillon en cristal avec une chaîne d'or à la patte. C'était un cadeau très significatif et de bon goût exquis! Le médaillon agréé, on le portait au cou.

Beaucoup moins agréable est le deuxième mauvais sujet de cette triple alliance suçante, celui que les entomologistes nomment *cimex lectularius*.

Son nom français d'aucuns disent qu'il vient des mots latins putere... naso, putere qui ne... Mais pourquoi traduire — c'est compris, n'est-ce pas? — D'autres le font descendre du sanscrit. Quoiqu'il en

soit, ce nom répugne, combien repoussant donc doit être l'infect animal qui le porte!

Aussi ne *lui* ferai-je pas l'honneur d'une longue description; je l'ai nommée tout à l'heure, cela suffit, je m'abstiendrai donc de la désigner encore de son nom très commun.

Son histoire : il en est qui prétendent qu'on ne la connaissait pas avant l'incendie de Londres et que c'est en 1668 ou 70 qu'elle fut importée d'Amérique. Dans ce cas elle eût bien fait d'y rester. D'autre part Aristote, Dioscoride et Pline décrivent certain familier à six pattes qui lui ressemble énormément.

Qu'elle nous soit arrivée d'Amérique ou d'Italie, peu importe; le fait est que cet abominable vampire ne s'est que trop acclimaté ici.

Ah! si nous pouvions ne jamais la rencontrer, si nous pouvions éviter toujours son odieuse présence! mais pour cela nous devrions nous confiner dans nos habitations, sans relation aucune avec le monde extérieur. Car les rues, les voitures publiques, les wagons de chemin de fer, les chaises des églises, les banquettes bourrées des théâtres et des cirques, les chambres et les lits de certains hôtels, tout cela menace constamment de nous passer, à l'occasion, ce locataire incommode sur lequel le papier timbré des huissiers n'a pas d'action.

Surmontons l'aversion profonde qu'elle nous inspire, profitons de cette occasion pour la connaître sans que ce soit à nos dépens.

Comme la puce, elle ne s'accroche pas à tout le monde. Il y a des gens qu'elle ne blessera jamais, mais, en revanche, il lui est arrivé de tuer des enfants au berceau.

Elle a le corps ovale, aplati, avec des rudiments d'ailes; son arme offensive est un suçoir acéré, sa

défensive, l'infecte odeur qu'elle répand quand on l'irrite ou qu'on l'écrase.

Ajoutez à cela la fascination qu'elle semble produire sur celui qui n'a point coutume de la voir.

Je connais quelqu'un qui de nuit fut éveillé par une sensation étrange; se levant, allumant sa bougie, il regarda et vit!... Il l'avait ramassée au train sans doute.

Bouche béante, yeux démesurément ouverts, narines dilatées dans l'expression d'une frayeur horrible et d'un hébètement complet, il la laissa fuir. Le reste de la nuit fut blanche; le lendemain, chasse en règle organisée et je vous assure que jamais poursuite de grand fauve ne fut plus acharnée ni mort saluée par un hallali plus triomphant.

La « platitude » du corps a donné matière à un proverbe et à une légende. Inutile de citer le proverbe.

La légende, la voici.

Quand le brave père Noé battit la générale et réunit dans son jardin zoologique — le seul qui fut jamais complet — les animaux avec et sans pieds de la création, il vit arriver aussi à la fin, le dernier de tous un... cimex... avec son épouse!

— Ah ça, non! dit le vieux patriarche. Tous les autres, je veux bien! mais ces deux sacripants-là... Merci!...

Et, ce disant, il ferma l'huis de son arche.

Et voilà que les cataractes du ciel s'ouvrirent, et notre couple, pour sauver sa peau, quelque peu qu'elle valût, tâcha de pénétrer par des fissures de l'arche. Mais le radoubage avait été si parfait que ce ne fut qu'au prix d'inoubliables efforts, d'un complet aplatissement et d'un jeûne prolongé qu'enfin la situation fut conquise.

Depuis lors l'aplatissement est resté; la faculté

de jeûner aussi, car on a conservé ces insectes vivants pendant deux ans, sans aucune nourriture, couchés sur le dos dans des bouteilles hermétiquement closes.

La ponte — c'est par œufs qu'elles se multiplient — est considérable et se renouvelle quatre fois par an, de mars en septembre.

Les œufs sont remarquables, espèce d'urne munie d'un opercule que l'insecte fait sauter à l'instant de sa sortie.

Le cimex subit quatre mues, change quatre fois de peau avant d'atteindre la plénitude de son développement.

Engourdi en hiver, il ne sort que l'été et le soir seulement. Le scélérat ne se contente pas de poignarder sa victime, il l'empoisonne à l'aide d'une humeur très irritante qui produit une vive démangeaison et, chez certains sensitifs, une fièvre anxieuse.

Pour s'en défendre on éloigne parfois les lits de la muraille. Peine perdue, le scélérat monte le long des murs, s'accroche au plafond et de là se laisse tomber sur le lit, même dans la figure du dormeur.

Nous en avons dit assez et fait vraiment trop d'honneur à ce vampire.

A suivre L'Abbé Coupé

NOTATIONS OMISES

O poète subtil, as-tu bien constaté
Ce qui reste de vie entre les vieilles pierres,
Et comment clignent pour s'éteindre les paupières?..
As-tu vu, dans la morte et magique cité,
Le flot des ouvriers vivants passer, — à l'heure
Où le beffroi gothique pleure?..
As-tu bien — pour l'ennui de ton rêve — noté
Les chariots roulant dans un bruit de ferrailles
Et dont le grondement ébranle tes murailles?..

COSMOPOLITISME

A Adolphe Millet

J'aime la plaine large et simple de nos Flandres;
Je célèbre mon vieux pays, mais sans esclandres,
Avec le calme orgueil de me sentir son fils...
Pour nul peuple mon cœur n'a d'insolents défis :
Je découvre chez tous des beautés naturelles,
Une histoire, tissu d'exploits et de querelles,
Des monuments, débris de grands siècles défunts;
Chaque langue à son tour m'attire à ses parfums :
J'aime à parler flamand de Bruges à Termonde,
Et le français me plaît comme langue du monde!

SALUT AU SOLEIL

Un disque solennel de paix et de lenteur,
Découpe l'horizon de sa pâle splendeur...
Au loin déjà s'endort la plaine — indifférente
A la pure beauté du prodige vermeil...
Seul, près du saule que salit une eau mourante,
Sot canard, tu sauras secouer ton sommeil
Pour saluer — d'un signe insolent — mon soleil!

LE PAON

Je vous bénis, Seigneur, devant le paon superbe :
Gris et bruns, bleus profonds, mouvants puis assoupis,
Champ poétique et pur aux précieux épis,
Beau du bronze et de l'or de fabuleux obits!
Père, je vous bénis, pour la robe superbe
Défiant le brodeur d'impériaux habits;
Pour la pompe du paon : pour la plume superbe
Devant la paonne jeune épanouie en gerbe,
Ou que pensif — sans plus pousser l'appel acerbe —
D'un banc qu'il usurpe, sur l'herbe
Mon paon fait retomber en somptueux tapis!

JEAN CASIER

MORTS ROYALES

APRÈS le crime abominable qui, le 24 juin de cette funeste année, terminait si tragiquement l'existence du chef de la République Française, la mort du Comte de Paris, chef de la maison de France, vient ajouter un événement à l'histoire de ce siècle si fertile en drames extraordinaires.

L'agonie du petit-fils de Philippe-Egalité fut sans doute longue et douloureuse, mais elle fut celle du chrétien croyant et résigné qui sait que tout homme, en ce monde, porte la peine de quelqu'un, en vertu de la sentence terrible des Ecritures qui nous informent que le pécheur est puni jusque dans sa quatrième génération. Cette agonie et cette mort, qui ont amené un grand deuil, ont été aussi un grand exemple et une terrible leçon. *Nemo me impunè lacessit!* disait une devise chevaleresque. Dieu, aussi, ne veut pas qu'on l'importune, — qu'on l'agace, s'il était permis de s'exprimer avec cette familiarité.

Quand on sait l'histoire des siècles tombés dans la poussière, on s'étonne que les châtiments provoqués par tant de fautes et d'erreurs aient tardé si longtemps. Et lorsqu'une victime, elle-même innocente et pure, paie la dette d'ancêtres coupables, on s'étonne,

on s'effraie, et l'on recule à la pensée de sonder le mystérieux dessein de Dieu.

Ces faits si récents inspirent des réflexions qui veulent être formulées et exprimées.

Le roman, le journal et le théâtre, exportés par Paris, sont communément d'accord pour nous peindre les siècles passés comme une époque de barbarie, où des tragédies atroces ensanglantaient la France et toute l'Europe, où les événements imprévus et bizarres par lesquels la Providence gouverne le monde se succédaient sans relâche. Ne dit-on pas, par exemple, que l'histoire du seizième siècle pourrait être écrite avec du sang? Et le grand conteur Alexandre Dumas, n'a-t-il pas dépeint avec sa verve sans cesse en éveil les romanesques aventures de la cour de Valois, depuis le coup de lance de Montgommery, jusqu'au coup de couteau de Jacques Clément?

Le docteur Corlieu a publié un livre bien curieux sur la mort de ces derniers Valois, en qui s'éteignit par trois frères leur race, comme les Bourbons finirent par trois frères, comme trois frères terminèrent la maison de Savoie, dans la branche aînée.

Notre siècle, pompeusement appelé le siècle des lumières, a vu plus de drames que le seizième, sans parler de l'éblouissante et merveilleuse féerie du premier empire, que Joseph de Maistre, dès 1804, jugeait éphémère, alors qu'il écrivait à un de ses amis la phrase célèbre : « Qui mange du Pape en crève! Bonaparte aura passé en dix ans. » Mais après 1814, après tant de révolutions et de guerres, on pouvait croire que le monde, rassuré et pacifié, vivrait désormais tranquille. Nous voyons qu'il n'en est rien, et quand on songe aux catastrophes, non pas ordinaires et de celles qui se prévoient, mais profondément mystérieuses et inattendues, qui ont éclaté dans les familles royales depuis seulement cinquante ans, on est bien forcé de se remémorer le

fameux exorde de Bossuet : « Celui qui règne dans les cieux!... »

Partout, en effet, ce ne sont que malheurs inouïs. Sans parler des rois détrônés, Georges de Hanovre l'Aveugle, Milan de Serbie (sans surnom), Othon de Grèce, François de Naples, les Brunswick, les princes allemands, les souverains du nord de l'Italie, la reine d'Espagne, l'empereur du Brésil, ce ne sont partout que scènes qui terrifieront un jour à venir l'historien du dix-neuvième siècle.

En Russie, après Pierre III étranglé avec une cravate, et Paul 1er assassiné presque en présence de son fils, c'est Alexandre mourant de douleur, ou de poison, Nicolas mourant de désespoir, et peut-être de sa propre volonté, Alexandre II bombardé... Et des drames intimes : la mort prématurée de la czarine Marie, du czarewitch Nicolas.

En Angleterre, les scandales de la reine Caroline et la folie des Georges. Des princes de Galles relégués dans les agitations d'une vie turbulente, qu'une politique jalouse soustrait à toute action, à toute préparation du règne futur, encore que l'on puisse dire des Anglais ce que Charles-Quint disait des Gantois : « Ceux de Gand aiment toujours le fils de leur prince, et leur prince, jamais! » Et la mort foudroyante du jeune duc de Clarence!

En Italie, c'est Charles-Albert disparaissant après la bataille de Novare, abdiquant à l'étranger, expirant de langueur à Oporto; c'est le duc de Parme assassiné; c'est Ferdinand de Naples donnant des coups de pied dans le ventre à sa femme Christine de Savoie; c'est enfin la plus illustre dynastie qui soit au monde représentée par un pauvre enfant malade, infirme et cherchant dans toutes les cours européennes une épouse qu'aucune d'elles ne veut lui donner, et qui sera obligé comme son oncle, d'épouser une sujette, parce qu'il n'a pas,

comme son père une cousine-germaine qui lui accorde sa main.

En Allemagne, c'est, après le règne glorieux de Guillaume 1er succédant à un fou, le règne de trois mois du martyr Frédéric III...

En Bavière, les débordements de Louis Ier, le suicide de Louis II, — suicide si étrange! et dont on aura le secret quelque jour, — la folie du roi actuel, Othon, qui vit nu, se repaît d'immondices, ne reconnaît plus même sa mère : et parmi les princesses bavaroises, la reine Sophie, et la comtesse de Trani, en exil, une impératrice crucifiée dans son amour maternel... Toute une famille enfin, celle des puissants Wittelsbach, que l'odieuse démence menace, et que la plus épouvantable des angoisses morales courbe sous une implacable terreur.

En Espagne, la mort si émouvante d'une reine de vingt ans, Mercédès, d'un jeune roi trop aimé, et une minorité qui durera dix années encore, si Dieu accorde à la vaillante régente, — que je salue avec un respect infini, — de rester toujours victorieuse dans la lutte. Là encore, outre la chute d'Isabelle et celle d'Amédée 1er, l'assassinat de Prim, le duel fatal du duc de Seville, le suicide du comte de Girgenti marquent d'une empreinte sanglante les pages de l'histoire contemporaine.

En Belgique, un roi élu, aimé et respecté, qui voit sa sœur, l'impératrice Charlotte folle depuis vingt-quatre ans; qui voit mourir son fils unique, le comte de Hainaut, et son héritier le prince Baudouin, enlevé en deux jours par une maladie subite.

En Autriche? L'effroyable drame de Meyerling est encore présent à toutes les mémoires. Un héritier du trône apostolique de Hongrie et de l'empire d'Autriche, un Lorraine, descendant du *roi* Marie-Thérèse et de cette magnifique lignée d'empereurs, tué ou se tuant

dans un pavillon de chasse, et écrivant à sa femme la fameuse lettre terminée par ces mots : « Je marche tranquillement à la mort!... » Son oncle, Maximilien, le prince artiste, le héros intrépide, le marin sans peur et sans reproche, ramassant la couronne tombée de la tête d'un Iturbide, puis trahi par un métis, et fusillé derrière un mur comme un déserteur!... Et encore cet archiduc Jean-Salvator, jetant là titres et dignités, pour courir les aventures sous un nom de théâtre, et venant soutenir, les armes à la main, les congressistes républicains du Chili!

Il en faut passer, et ne pas tout dire, car les grands de la terre ont l'effroi de la vérité!... Mais quel livre superbe à écrire que celui qui porterait ce titre : *Les Familles Royales à la fin du siècle.*

On y verrait tout d'abord qu'à l'exception de la Bavière, pas un état de l'Europe n'est gouverné par une dynastie autochtone, issue du sol. En Suède, ce sont les Bernadotte, français ; en Danemark, les Holstein Glucksbourg, allemands; en Angleterre, les Brunswick, allemands, et dont les héritiers seront des Saxe-Cobourg; en Belgique, en Portugal, en Bulgarie, encore des Saxe-Cobourg; en Grèce, un prince danois; en Italie, la maison de Savoie, qui est d'origine Burgonde ou Bourguignonne; en Autriche, les Lorraine, français; en Espagne, les Bourbon, français; en Russie, les Holstein Gottorp, allemands; en Prusse, les Brandebourg; en Roumanie, les Hohenzollern; en Hollande, les Nassau, encore allemands, comme en Luxembourg.

Puis des minorités, des héritiers qui seront ou trop vieux ou trop jeunes. L'almanach de Gotha fourmille de mariages morganatiques : les princes veulent avoir le droit de redevenir citoyens; les pactes de famille sont rompus, et il semble que toute cette armée de porte-couronnes n'a plus qu'une envie, recommencer le festin de Venise, où du moins Caudide ne vit que six rois!

A Paris il en est un, du moins, à qui doivent aller tous les respects. C'est celui qui n'a point de palais, et qui vit à l'auberge depuis trente ans, parce qu'il sait qu'un roi n'est chez lui que dans son royaume, et que partout ailleurs il est un voyageur, attendant que sonne l'heure du retour. On ne le voit ni aux bals, ni dans les fêtes : on le voit à l'église souvent, et quelquefois dans les rues, à pied, suivi d'un ami fidèle. On ne le connaît pas, on ne le salue pas, mais nul n'oserait en médire, et ce n'est pas lui qui servit de modèle au Christian d'Illyrie, de Daudet.

Mais je n'ai rien dit de la France, et pourtant elle a eu, aussi, de ces événements qui forcent les psalmistes à s'écrier : *Nunc reges, erudimini.* Trois dynasties se succèdent : Napoléon Ier meurt sur un rocher, Napoléon II, en exil; Napoléon III, en exil, Napoléon IV périt assassiné par des sauvages sur la terre d'Afrique, fatale à son nom. Celui qui aurait dû s'appeler Napoléon V, meurt à Rome, dans une hôtellerie, entre sa femme dont il avait été séparé vingt ans, et... Mais je me tais! Il expire, en bannissant son fils aîné de sa chambre d'agonie, et sans revoir son fils cadet bien aimé. Le César déclassé est déclassé jusque dans sa fin, et la France sur laquelle il eut peut-être régné, refuse six pieds de terre à sa dépouille. Il reste de cette famille impériale une femme dont la vie est un poème romanesque. Veuve d'un empereur, orpheline de son fils unique, elle a vu crouler autour d'elle sa maison : le trône et l'impérial berceau ne sont plus que des débris, et la malheureuse, qui entend parfois les gens du peuple crier « heureuse comme une reine! », erre dans son deuil, d'une tombe à une autre tombe!

L'exil a dévoré les princes d'Orléans, à l'exception de celui qui mourut *sur le chemin de la Révolte.* Des Bourbon descendants directs de Louis XIV, il ne reste

plus rien, j'allais ajouter : pas même le souvenir. Le roi Voltairien seul est mort dans son lit. Charles X, Louis XIX (le duc d'Angoulème), Henri V dorment le sommeil dernier dans le caveau de Castagnavizza.

Le petit fils de Louis Philippe dort dans la terre étrangère...

Un mystère plane encore sur la race issue de Saint Louis. L'enfant du Temple, le petit Capet, est-il bien mort dans sa prison? Et se pourrait-il que sa descendance eut survécu? Je me rappelle, et je conterai quelque jour, le dîner auquel j'assistai rue Tronchet, avec Auguste de Villiers de l'Isle Adam, et où les convives disaient *Votre Altesse Royale* à une femme très belle encore, très imposante, morte elle aussi, et qui ressemblait trait pour trait à ce qu'aurait été certainement à cinquante ans, la reine Marie-Antoinette, — *sa grand-mère...*

CHARLES BUET

PETITE CHRONIQUE

La *Jeune Belgique* (nº de septembre) publie une lettre de M. Jean Delville. Le poète des *Horizons hantés* réclame pour le poète des *Feuillées*, des *Jours de solitude*, le « mouvement » qui seul chez nous est capable de briser l'indifférence ambiante, et de révéler aux masses un nom glorieux. « Pourquoi » — dit-il — « la *Jeune Belgique* ne prendrait-elle pas l'initiative de cette lutte « héroïque contre l'oubli d'une nation trop béotienne pour com- « prendre son devoir? Les frais? Ouvrez une souscription et « réclamez un subside de l'Etat. Il n'est pas nécessaire d'édifier « un monument aux proportions aussi orgueilleuses que coûteuses, « et je suis persuadé que l'un de nos jeunes statuaires mettrait « généreusement son talent au service d'une aussi noble inten- « tion. La figure de Pirmez est assez éloquente pour tenter le « ciseau d'un artiste..... »

Puisse cet appel être entendu! L'ère des réparations, inaugurée par le monument à Charles de Coster, ne pourrait mieux se poursuivre qu'en donnant au grand oublié qu'est Octave Pirmez, sa part de gloire sous la seule forme que comprennent nos contemporains.

La Plume prépare un numéro exceptionnel consacré au poète Paul Verlaine, et un autre qui étudiera l'*Art juif*... Avis à celui que la *Jeune Belgique* appelle quelquepart « le bon Aryen qui touche à tout ».

On se rappelle la question posée, il y a quelques temps par le *Journal*, sous la rubrique *Congrès des poètes* : « Quel est selon vous, celui qui, dans la gloire ainsi que dans le respect des Jeunes, va remplacer Leconte de Lisle? » — La *Plume* reprend pour son compte la question et publiera les réponses qu'elle recevra ainsi que celles déjà parues au *Journal*.

On annonce pour janvier 1895 la transformation de l'Ermitage en un magazine illustré.

Sorrente se prépare à fêter le trois centième anniversaire de la mort du Tasse. Le poète, né dans cette ville en 1544, est mort en effet en 1595 à Rome, au moment où le pape Clément VIII lui préparait une magnifique apothéose.

M. Stéphane Mallarmé a récemment proposé, dans le *Figaro*, d'établir une taxe sur les rééditions des œuvres littéraires tombées dans le domaine public et d'en affecter le produit à des prix fondés en faveur d'écrivains débutants ou à des impressions de manuscrits de jeunes auteurs. — Parfait! mais qui serait chargé de la répartition de ces prix, sinon.... il est inutile de créer en ces matières de nouveaux jurys, ceux qui existent, suffisant pleinement à satisfaire nos plus excessifs désirs d'hilarité.

Viennent de paraître :

Epigrammes par Paul Verlaine.

Hors du siècle (Sous la couronne, devant le sphynx) par Albert Giraud.

Les miroirs de Jeunesse par Louis Delattre.

Une nouvelle revue : *la Quinzaine* est annoncée. Elle traitera de littérature, de politique, de musique etc... Notre collaborateur, le poète Paul Harel en est le directeur. Parmi les rédacteurs, citons les noms de R. d'Haussonville, de Broglie, Emile Ollivier, R. P. Didon, de Hérédia, etc. pour la partie littéraire; Saint Saëns, Godard, Widor, Eymien, Dubois, etc... pour la musique.

J. S.

LES REVUES

La Jeune Belgique (septembre) : Fernand Séverin : *L'ombre gardienne;* Léopold Wallner : *La littérature belge à l'étranger;* Sander Pierrou : *Le père Caillou.*

L'Ermitage (septembre) : Edmond Pilou : *Elégie;* Saint-Antoine : *Le théâtre symboliste;* (octobre) : Francis Vielé-Griffin : *Aurore;* A. Cloûard : *La Vierge de faïence;* Henri Mazel : *Les saintes.*

La Plume (15-31 septembre) : Charles Tenib : *Psychologie, Défense de Paul Verlaine;* (1-15 octobre) : Paul Verlaine : *Poème;* Paul Masson : *Une curieuse exposition.*

Le Réveil (août) : Emile Verharen : *Les cathédrales ;* Rodrigue Sérasquier : *La fileuse, Paysage d'automne.*

L'Art littéraire (septembre-octobre) : René Ghil : *Extrait de livre* (!); Henri Viard : *Nocturne.*

Mercure de France (octobre) : Jules Renard : *Poil de Carotte;* Louis Dumur : *La motte de terre;* Charles Morice : *Le fauteuil de Leconte de Lisle.*

Revue générale (octobre) : Louis Delattre : *Le conte de la princesse d'Avril;* Eugène Gilbert : *Revue littéraire trimestrielle.*

La libre critique (16 septembre) : Aug. Dosogne : *A propos du livre d'un peintre;* (30 septembre) : G. De Lescluze : *Le coloris ;* (7 octobre) : Henry Eymieu : *Aristide Cavaillé-Coll.*

L'Université catholique (août) : Abbé Delfour : *M. Emile Faguet;* C. Charmetant : *La famille, le salaire et les impôts;* (septembre) : M. de Marcey : *La Jeunesse de Berryer.*

L'Annonciation (août) : Saint Georges de Bouhélier : *Inscription funéraire.*

Stella (août-septembre) : Stéphano : *Charles De Coster ;* Arthur Tisoul : *Leconte de Lisle;* Henry Morabel : *Ames de couleur.*

L'Hermine (septembre) : Henry de Trémaudau : *A Lourdes;* Edouard Beaufils : *Au Grand-Bé.*

LES LIVRES

La Bretagne qui croit, *Pardons et Pèlerinages.* (Première série.) — *Louis Tiercelin,* Paris, Lemerre, 1894.

« Bretaigne est poésie » dit la devise d'une revue bretonne et c'est une œuvre vraiment poétique que nous donne aujourd'hui M. Tiercelin en retraçant les pardons et pèlerinages de la patrie bretonne. La « patrie bretonne » oui, car M. Tiercelin est bien un peu particulariste et si les deux drapeaux tricolores dominent le pardon de Plougrescant, le dialecte breton se retrouve partout dans son livre. L'auteur aime la Bretagne, avec sa nature sauvage et pittoresque, sa grande mer et ses côtes découpées, avec ses mœurs simples et antiques, sa foi profonde, son langage celtique. En lisant son œuvre la marotte du patriotisme est venue nous hanter et quand nous nous sommes demandé d'où pouvait venir cette sympathie spéciale que nous inspire la Bretagne, une infinité de ressemblances se sont présentées à notre esprit entre le peuple

de la vieille terre flamande et celui de l'antique presqu'île armoricaine. C'est de deux côtés le même attachement à l'ancienne foi catholique, aux mœurs des ancêtres; ce sont ici et là les *Pêcheurs d'Islande*, qui en Flandre attendent encore leur Loti; là le Bocage, la Vendée et la Chouannerie, ici la *Guerre des paysans* et les *Fusillés de Malines*, de Conscience ou d'Eeckhoud; là les Pardons de M. Tiercelin, ici les Kermesses .. j'allais encore citer Eeckhoud, mais je m'arrête, car les genres sont différents; là les pèlerinages de Saint Gonéri, de Saint Yves ou de Saint Jean du Doigt, ici ceux de Montaigu, de Hal, ou du Saint Sang de Bruges. C'est l'enthousiasme de toutes ces choses du terroir qui a inspiré tant d'écrivains depuis le renouveau de la littérature, depuis qu'on a trouvé la poésie latente de ces choses réputées autrefois basses et vulgaires, qui a donné aussi à M. Tiercelin de faire une œuvre d'art.

Quelques critiques de détail cependant : nous reprocherions à l'auteur d'interrompre parfois son récit poétique de remarques un peu savantes; en note, passe encore, cela peut ne pas se lire; mais comment l'auteur veut il que ces dissertations ne coupent pas l'entraînement du sentiment? Autre détail : La poésie bretonne peut être charmante de naïveté et de douceur, mais il nous aurait été bien difficile d'en apprécier les citations éparses dans le livre de M. Tiercelin : des traductions les eussent sans doute décolorées, mais au moins eussions-nous pu à travers elles deviner quelque chose de leur charme. Peut-être, après tout, M. Tiercelin a-t-il raison de s'adresser aux Bretons en parlant de la Bretagne.

M. H.

Nouvelles Kermesses, édition définitive, *Georges Eeckhoud*, Bruxelles, Lacomblez 1894.

Une nouvelle et définitive édition vient de paraître des *Nouvelles Kermesses*. Inutile de louer encore le talent magistral de l'auteur. Il est de ces rares qui sont parvenus à imposer leur nom à notre public généralement peu inquiet des choses de la littérature. Emettre encore une appréciation sur ces Teniers de la plume que sont les *Kermesses* est chose superflue : il y aurait sans doute une manière plus idéale d'envisager le peuple flamand, mais le cachet artistique est intense, et c'est ce que doit exiger avant tout la critique littéraire.

M. H.

« LE SILENCE »

par EDOUARD ROD (1)

TRANCHER dans le vif quand il s'agit d'écrivains inconnus et quelconques, c'est le moyen souvent de se faire prendre au sérieux, si cette expression familière nous est permise. Mais un livre de M. Rod inspire au critique un certain respect, et la crainte de rester au dessous de sa tâche. *Le Silence* n'est pas, en effet, un roman banal dont la lecture s'achève sous l'impression que les héros auront beaucoup d'enfants, avec la hantise de quelques caractères passablement tracés, le souvenir de quelque péripétie émouvante, de quelque description colorée. *Le Silence* provoque la réflexion; c'est un livre dont la tendance est un problème et le but une énigme. Car si M. Rod est de la même famille d'écrivains analystes et psychologues à laquelle appartient M. Paul Bourget, si dans son livre *Les idées morales du temps présent*, il se range dans la catégorie des *positifs*, dont fait aussi partie M. Bourget, dans la catégorie de « ceux qui tendent à reconstruire » et admettent un devoir absolu, la moralité ne se dégage pas aussi aisément de son œuvre que

(1) Paris, Perrin, 1894.

de la *Terre Promise* et l'on se demande anxieusement ce qu'a voulu l'auteur du *Silence*. Malgré tout ce que l'on sait des tendances de l'écrivain, on se sent poussé d'instinct à déclarer le livre immoral, non de cette immoralité brutale et formelle qui découle de la crudité naturaliste, mais d'une immoralité d'intention. Cependant, à l'étude plus attentive, on hésite; l'analyse même du roman incitait à condamner, tandis que certaines réflexions de l'auteur, jetées comme au hasard, lancent dans d'interminables tergiversations. La difficulté du jugement découle de la difficulté de discerner l'*essentiel*.

L'essentiel, la thèse qu'a voulu développer M. Rod, c'est, pensons-nous, que le *silence* gardé sur les sentiments qui nous oppressent, la dissimulation de ce que nous ressentons, n'est pas toujours une hypocrisie blâmable; c'est parfois au contraire un effort héroïque, une victoire sur nous-mêmes, et par suite, comme tout triomphe de la volonté, « comme tout ce qui nous oblige à une grande dépense d'énergie intérieure », c'est un acte noble et élevé. Intrinsèquement cela est indiscutable. Mais il nous paraît que M. Rod s'est choisi de singuliers exemples pour illustrer cette thèse : un peu comme si pour faire l'éloge de la Charité on narrait l'usage bienfaisant auquel un voleur, un bandit, un radical chenapan, affecterait une fortune mal acquise. Sans doute, à certains égards, cet éloge serait plus frappant, puisque la seule chose digne de louange dans la conduite de cet homme serait la charité; mais qui ne voit l'écueil, qui ne pressent qu'aux yeux de beaucoup, aux yeux des simples, un livre conçu sur ce plan paraîtra n'être autre chose que l'apologie du vol. Cela est trop subtil, non seulement pour les masses, qui ne lisent pas, mais encore pour la majorité de ceux qui lisent et voilà comment s'explique que par un de ces retours dont M. Rod atténue, corrige sans

cesse sa pensée, il déclare « captieuse, discutable à coup sûr, paradoxale, dangereuse » sa thèse, ou ce que nous croyons être sa thèse.

Le livre renferme deux conversations suivies de deux histoires : *Kermoysan* et *Jusqu'au bout de la faute*. Les conversations devraient servir à éclairer sur la moralité du récit qu'elles ouvrent, mais des théories si diverses y sont exposées, l'auteur prend si peu parti pour tel ou tel interlocuteur que l'on n'y puise guère de clarté.

On espère ensuite trouver plus de lumière dans une autre circonstance : à l'inverse de M. Bourget qui ne paraît point dans ses livres et ne se compromet qu'à moitié en s'incarnant seulement dans l'un de ses héros, M. Rod dans le *Silence* parle lui-même, agit quelque peu (et ici sa moralité se compromet positivement), ou au moins, comme dans le second récit, fait parler et agir un de ses amis, Jacques D..., qu'il a eu soin de nous représenter dès l'abord comme un parangon de droiture, et de sûreté de jugement. Il semble devoir résulter de là une clarté plus grande sur ce que l'auteur pense. Il n'en est rien : M. Rod nous raconte des faits, dont les discussions de la conversation préliminaire lui ont suggéré la ressouvenance; il ne se préoccupe guère de formuler un jugement à leur sujet : il était d'ailleurs jeune et inexpérimenté quand il en a été témoin; Jacques D... ne s'avancera pas davantage. Nous voilà toujours également hésitants sur la portée du livre, toujours anxieux de ne pouvoir discerner l'essentiel de l'accessoire.

Le doute plane aussi sur les situations. Ainsi dans la première histoire, *Kermoysan*, une femme mariée et un homme s'aiment : aux yeux du monde ils cachent soigneusement leur amour et c'est par l'effet du hasard, ou plutôt d'une intuition, que l'auteur du récit en a d'abord le soupçon et obtient ensuite la confirmation

de ce soupçon. La narration des luttes atroces que les amants subissent dans leur for intérieur pour garder leur secret, et desquelles l'écrivain aurait été le spectateur, constitue la première histoire. Mais pourquoi cette dissimulation? Quel en est le but? Ce *silence*, représenté comme héroïque par M. Rod, est-ce pour ne pas s'induire mutuellement à faillir que les amants le gardent? est-ce pour respecter, tout en faisant le mal, les convenances sociales? est-ce peut-être pour se créer plus de sécurité dans la faute? Points d'interrogations qui mettent en question, non la moralité de la thèse, mais la moralité du récit, et sur lesquels aucun artifice ne permettait à l'écrivain de se taire.

Quand vous lisez tel passage, vous penchericz volontiers pour l'innocence, pour le respect héroïque du devoir :

Hélas! j'étais loin de soupçonner, comme j'en eus plus tard la certitude, que le banal au revoir échangé devant moi était le seul qu'ils pouvaient permettre à leur cœur.

Ecoutez maintenant cette scène d'adieu, et dites si le *silence* n'est pas de pure déférence pour les usages et les conventions du monde; si là n'apparaît pas le simple souci de se précautionner contre des indiscrétions qui mettraient fin au drame adultère ou le rendraient singulièrement difficile, puisque la faute semble consommée, du moins au fond du cœur :

Ils étaient très isolés dans ce coin, très tranquilles, et grâce aux habitudes de la maison ils y pouvaient rester sans trop attirer l'attention. Ils causaient lentement, sans se regarder; souvent la figure de M^me^ Herdevin disparaissait à demi derrière un éventail. Ils étaient dans l'ombre. Mais une lampe ayant été changée de place, un coup de lumière tomba brusquement sur le visage de Kermoysan. D'un geste instinctif il passa la main sur le visage et se détourna... son impassibilité habituelle était tombée : un autre homme, un inconnu m'était apparu soudain, pour cacher aussitôt dans l'ombre, je ne sais quel masque angoissé, passionné, douloureux, je ne sais quelle figure d'agonie et de désespoir... Je pensai :

— J'avais deviné juste : ils sont intimes. Peut-être est-elle sa confidente. Peut-être qu'il lui confie un dernier message, qu'il s'oublie pour un instant, et qu'il se montre tel qu'il est...

« Ils sont intimes » : rien que cela? « Sa confidente » : seulement? « Il s'oublie un instant » : pas autre chose? Spectateurs de cette scène, où non seulement lui il se trouble, mais où elle se cache derrière l'éventail, sans doute en auriez-vous jugé autrement et auriez-vous dit :

« Qui sait si cette pauvre femme n'a pas .. peut-être des joies, des joies aussi mystérieuses que sa souffrance, ou plus cachées encore, qui la consolent. »

Et M. Rod ne finit-il pas par les condamner en somme, quand il dit en terminant :

« Ceux (les faits) que j'ai racontés plus haut, si j'ai su les raconter, doivent dégager leur sens, et, s'il est un juge, plaider devant lui la cause de deux amants qui sans doute ont plus souffert *qu'ils n'ont péché.* »

Et peut-être, après tout, est-elle intentionnelle cette réticence, est-elle voulue cette succession continuelle de demi-aveux et de rétractations qui laissent planer un doute sur la culpabilité. Peut-être M. Rod a-t-il entendu démontrer d'une manière plus absolue que le *silence* est parfois héroïque, indépendamment de toutes les circonstances. Oui, noble le silence, noble comme la bravoure, d'une manière absolue, mais louables s'ils servent le devoir; blâmables s'ils servent l'adultère ou le vol à main armée.

On nous pardonnera de ne pas insister sur les qualités de style et d'imagination : la richesse de M. Rod n'a que faire de l'obole de cette menue monnaie du talent. Nous ne pourrions passer cependant, sans noter la parfaite concordance du titre du livre, *le Silence*, avec l'impression mystérieuse qui s'en dégage. C'est un heureux artifice dont M. Rod s'est servi dans le pre-

mier récit, quand il nous fait narrer l'histoire de ce silencieux amour par un observateur habile qui, peu à peu, dégage les faits, les coordonne, sans qu'il lui soit permis cependant un instant de franchir le seuil de ce temple de silence.

Dans la seconde histoire, le procédé est plus simple, il n'est pas moins impressionnant : c'est la description d'une villa étroitement close, dont tous les bourgeois d'une petite cité allemande s'occupent sans parvenir à en pénétrer le mystère, c'est la rencontre d'un homme de la plus frappante beauté physique, accompagné d'une dame voilée, les habitants de la villa, des étrangers, des Français, dont personne ne sait rien : on soupçonne un drame, mais le *silence* règne, et quand le drame se découvrira, l'impression de mystère ne sera pas effacée.

Voyons le second récit : ici encore un amour adultère; l'amant tue le mari et s'en va vivre à l'étranger avec sa complice. Excusons cet assassinat que l'auteur colore à peine du prétexte de duel et ne paraît d'ailleurs pas approuver, ou plutôt faisons-en abstraction complète, comme d'un accessoire, pour apprécier la seconde histoire. Un accident enlève bientôt à la femme sa beauté captivante, et dès lors l'amour tombe pièce à pièce; bientôt il ne reste de la part de l'homme que de l'indifférence et de l'ennui. Mais il dissimule ses sentiments, il ment à sa complice; ils se mentent mutuellement : ils feignent l'amour, ils gardent le *silence* sur la volte-face de leurs sentiments : *Jusqu'au bout de la faute.* La femme finit par s'empoisonner, tant cette lutte lui pèse, ou peut-être aussi, par un dernier effort d'amour pour délivrer son amant de ce que celui-ci s'obstine à considérer comme son devoir.

Au jugement d'une fausse morale mondaine, ce séducteur doublé d'un assassin est peut-être obligé de consacrer toute sa vie à celle qu'il a jetée irrévocablement

hors de la voie de l'honneur. Mais nous ne pouvons admettre que cette morale de compromissions, qui n'envisage que des convenances et non les devoirs, soit l'idéal de M. Rod, et dès lors, n'est-ce pas de nouveau une antinomie quasi immorale que la complaisance à mettre cet héroïque silence, cette magnanime dissimulation au service de l'adultère?

Et cependant au moment de condamner, à l'ultime page du livre, un doute nous ressaisit. Peut-être d'intention l'ouvrage est-il moral? Peut-être M. Rod ne veut-il louer que l'héroïsme du *silence*. En tout cas, cela est trop subtil, cela n'est fait que pour une élite, car il faut trop de réflexion, trop d'effort pour ne pas crier à l'immoralité.

« Quelles richesses de sentiments, s'écrie-t-il en terminant, quels trésors de tendresse, de bonté, de courage, *se perdent* si souvent dans ce que nous appelons *le mal!* »

« Dans ce que *nous appelons* le mal » : serait-ce le bien, pour M. Rod?

Si j'étais Dieu j'aurais pitié du cœur des hommes... Belles paroles, au sens profond, aux répercussions infinies!... Quelles nobles énergies dépensent parfois, pour se rejoindre, deux cœurs que séparent trop d'obstacles et qui se brisent en les brisant! Que de liens, que nous condamnons, valent mieux que ceux tissés par nos lois! Que de sacrifices faits à la faute sont aussi purs, plus purs peut-être que ceux qu'on fait à la vertu!... Pourtant, nous jugeons, nous condamnons, nous méprisons, nous haïssons, sans savoir, sans comprendre, sûrs de nos codes, sûrs de nos lois... Et comme je réfléchissais à ces choses, je me pris à rêver un instant d'un monde où, à défaut de Dieu, les hommes même auraient pitié du cœur des hommes...

Ainsi se clôt ce livre, et n'avions-nous pas raison de dire qu'il incite à la réflexion, qu'il n'est pas banal; et ne serait-on pas tenté d'accorder à l'auteur quelque chose de plus que cette pitié purement humaine qu'il demande pour les cœurs torturés, à lui dont le cœur souffre du désir vague et pourtant intense du bien,

en dehors de la lumière chrétienne seule institutrice des vrais devoirs, seule consolatrice des vraies souffrances, de cette lumière chrétienne dont nos codes et nos lois ne sont qu'un pâle et vacillant reflet?

Et tout naturellement ainsi nous revient à la mémoire un passage de la *Terre Promise* de Paul Bourget, pour nous, catholiques, le passage culminant peut-être de cette œuvre admirable, puisqu'il marque une nouvelle étape du penseur dans son retour à la foi intégrale, ce retour que M. Bordeaux nous laissait espérer de M. Rod, dans son dernier livre *Ames modernes.*

« *Prenez votre croix et suivez moi,* » s'écrie Francis Nayrac, lorsque dans sa promenade nocturne sur les hauteurs qui dominent Palerme, il a reconnu le devoir douloureux qui le bannit de la Terre promise. Et Paul Bourget continue :

« Cette résolution sur laquelle il se couche enfin, au terme de cette étrange promenade, d'accepter l'épreuve, de souffrir, de se laisser souffrir, sans plus manquer à un seul de ses devoirs présents, parce que cette souffrance était juste, aurait eu besoin pour durer d'une croyance plus positive et plus fervente. Le sentimentalisme religieux abonde en sublimes élans, mais la foi seule nous maintient fermes et droits dans des projets presque contraires à la nature, comme celui-ci... »

Octobre 1894 MICHEL DE HAERNE

HAILLON ET RAYON

à JEAN CASIER

Tout est haillon sur cette terre
Où l'homme s'en va, triste et seul,
Entre le lange et le linceul,
Ces deux loques de sa misère.

Et tout ciel bleu tourne en ciel gris
Et tout palais croule en chaumière,
En ce monde où tout est débris,
Haillon, de la splendeur première.

Mais parfois un nuage noir
S'empreint d'une teinte divine :
C'est l'aube rose, c'est le soir,
C'est l'arc-en-ciel qui l'illumine.

Sur ce monde, sombre haillon
Qui va pourrir au cimetière,
La Poésie est un rayon. —
L'autre rayon, c'est la Prière.

JOSEPH SERRE

FRATERNITÉ

Le joli pré vert et le grand ciel bleu
Souriaient, mêlant l'astre aux pâquerettes.
Le pré vert au ciel montrait ses fleurettes,
Le ciel au pré vert ses mondes de feu.

Et fraternisant sous le chaste voile
Du soir qui tombait avec sa douceur,
L'étoile disait : Je suis une fleur!
Et la fleur disait : Je suis une étoile!

JOSEPH SERRE

LA PASSION DE L'OR

CONTE FANTASTIQUE

Auri sacra fames
(VIRGILE)

AUGUSTE Verspeeck était employé à la Chancellerie de Brabant Ses émoluments s'élevaient, avec les gratifications de Noël, en monnaie de notre temps, à environ 4500 francs. En 1780, il épousa la fille unique d'un marchand de dentelles de la rue de la Montagne, qui lui apporta une dot de 60 mille francs, somme relativement considérable pour cette époque. Verspeeck jouissait donc d'une aisance enviable. Vers 1785 il avait deux enfants; sa femme qui était charmante avait pour son mari et son ménage un dévouement absolu; dans leur maison, de la rue d'Acolay, étaient ainsi réunies toutes les conditions du bonheur terrestre, d'autant plus que M. et Mad. Verspeeck avaient été tous deux élevés dans des familles chrétiennes, et que les bienfaits de cette éducation semblaient régner dans la maison du jeune ménage.

Et cependant l'employé de la Chancellerie n'était pas heureux : La lecture de certains ouvrages des Encyclopédistes français sur la Richesse et les fréquentations d'une société d'oisifs et de joueurs avaient séduit son intelligence et contaminé son cœur. Les

joueurs se réunissaient dans un tripot de la rue de l'Etuve, à l'enseigne du *Plat d'étain*, au premier étage. Un des amis de Verspeeck, lieutenant au Régiment d'Arberg, l'avait introduit dans ce cercle: la curiosité l'y avait attiré; la passion en fit bientôt un des membres les plus zélés de cette réunion de noctambules et de « noceurs ». Les vieilles et salutaires mœurs chrétiennes de sa famille le protégèrent d'abord contre les périls de cette mauvaise compagnie; mais, comme il arrive toujours en pareil cas, le diable finit par triompher et emporter sa proie.

Un soir, qu'il avait perdu une somme équivalant à un trimestre de ses émoluments à la Chancellerie, il fut accosté par un des membres de la société, qui ne jouait pas et qu'il n'avait jamais remarqué jusqu'alors. L'inconnu avait un air distingué. A son accent, on l'eut pris pour un anglais. Grave, courtois, réservé, observateur, il avait tous les dehors d'un gentilhomme; mais quand on l'examinait plus attentivement, on était frappé de l'étrangeté de sa physionomie.

Il portait les cheveux « en brosse ». La barbe était rasée, sauf la moustache retroussée et la barbiche en pointe. Les yeux, obliques, de kalmouk, profonds et perçants, jetaient par moment des éclairs. Sa voix était gutturale, lente et caressante : il parlait avec facilité toutes les langues de l'Europe. D'une instruction variée, il avait une conversation intéressante, avec une pointe d'ironie et une préoccupation constante d'arrière-pensée. Il semblait prendre un plaisir particulier à la déconfiture des joueurs et au récit des malheurs des hommes. Indulgent pour les débauchés, il affectionnait les impies et leur accordait volontiers son patronage, sans jamais manquer

à la correction d'un homme de bonne société. Lui-même vivait honnêtement, du moins en apparence, et paraissait inaccessible aux défauts et aux erreurs, qu'il considérait avec tant d'indulgence chez les autres. En politique il était radical. En religion, athée : à la simple mention du nom de Dieu, il tressaillait et prenait un air sombre et farouche.

— Vous n'avez pas de chance, Monsieur Verspeeck, dit l'inconnu.

— Non, ma foi, répliqua le perdant, d'un air désespéré, qu'il s'efforçait de cacher.

— Il ne faut pas perdre courage : les flots, les destins et les cartes sont changeants.

— Chez moi, hélas, la déveine ne change pas.

— C'est parce que vous cherchez la fortune dans les champs du hasard.

- Que voulez-vous dire?

— Je dis que la fortune est le fruit assuré d'un effort persévérant.

— Oh oui, je connais ce précepte : mes parents me l'ont assez souvent répété.

— Mais ils ne vous ont pas appris à l'appliquer rationnellement.

— Le travail improbe, n'est-ce pas, persévérant, opiniâtre, accompagné d'épargne et de vertu?

- Vieille rengaine que cela! La fortune est une fille de joie : elle se donne au premier venu qui sait la prendre. Pour cela, la vertu est de trop.

— Vous croyez?

— J'en suis certain. Si vous voulez suivre mes conseils, je vous ferai riche, sans jeu de cartes.

— Et que faudra-t-il faire pour cela?

— Suivre simplement mes avis et, ajouta l'inconnu, d'une voix sourde, m'appartenir....

Et il entraîna Verspeeck, profondément ému et suivant docilement son interlocuteur, comme un enfant sans volonté.

Quelques jours après cet entretien extraordinaire, le lieutenant criminel, préfet de police du Brabant, faisait sonner dans les carrefours la disparition subite et mystérieuse d'Auguste Verspeeck et promettait une récompense à celui qui donnerait des renseignements à sa famille et à la Chancellerie....

Le bruit courait que Verspeeck était parti avec un certain Melville (il se faisait appeler ainsi) pour Amsterdam. On n'en sut pas davantage. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'on apprit que là il s'était embarqué sur un navire qui partait pour le cap de Bonne Espérance et la nouvelle Hollande.

Le voyage fut extraordinairement rapide.

Après avoir touché terre, les deux compagnons marchèrent pendant plusieurs jours à travers un pays étrange, non habité, mais d'une merveilleuse richesse.

Puis ils firent halte.

— Nous touchons au but, dit « Melville ». Avant de t'ouvrir le champ de la fortune, nous allons passer ensemble une convention. Je t'ai promis la richesse, mais tu t'es engagé à m'appartenir. Ecris cet engagement avec quelques gouttes de ton sang sur cette tablette d'ivoire.

Verspeeck, fasciné par « Melville » depuis la soirée où il avait fait sa connaissance, s'exécuta docilement. Il tira quelques gouttes de sang de son bras et écrivit :

« En échange de la fortune que me promet le « seigneur Melville, je m'engage à devenir désormais « son homme-lige. En foi de quoi nous avons signé « tous deux la présente convention, le 1ᵉʳ mars 1785. »

Et il signa : Auguste Verspeeck. Melville écrivit, à son tour, avec le même sang : Lucifer.

— Lucifer!...

Et le prétendu Melville, changeant de physionomie et même de costume apparut à Verspeeck sous

une forme surhumaine entourée d'une lumière éclatante.

Verspeeck était comme anéanti et se laissa entraîner, inerte...

Une heure plus tard, il arrivait, sous la garde de son infernal protecteur, dans un lieu enchanteur.

C'était une large vallée arrosée par une rivière aux eaux cristallines, sortant d'une forêt luxuriante et se dirigeant, en cascadant et en serpentant, vers une plaine immense, à travers des prairies verdoyantes. Les bords de l'eau étaient couverts d'arbrisseaux aux fruits savoureux et dans les prés croissaient des fleurs au coloris éclatant et au parfum délicieux. Des oiseaux étranges, au plumage chatoyant, volaient de la plaine à la forêt, d'où ils faisaient entendre leurs chants mélodieux et variés. La nature tout entière semblait prendre part à ce concert merveilleux, dans une atmosphère tiède et pure, sans cesse battue par une brise rafraîchissante. Dans la plaine et dans la forêt, le gibier de poil et de plume était abondant. Un soleil radieux éclairait ce paysage féerique, dont Verspeeck, habitué aux « Waterzoie » de la Senne et aux séductions banales du Malbeek, subit immédiatement l'action bienfaisante.

Un dernier ravissement lui était réservé. Sur la rive droite de la rivière, dans un vaste cirque, un spectacle éblouissant l'attendait. Les gradins du cirque étaient des roches noirâtres, d'où scintillaient des paillettes d'or. Au centre de cet amphithéâtre se dressait une immense pyramide de trente mètres de hauteur, que les rayons du soleil semblaient enflammer, tellement ses reflets étaient intenses. C'était un bloc gigantesque d'or natif, uni comme s'il avait été poli par un orfèvre. La masse représentait une valeur de plus d'un milliard de notre monnaie.

Deux hommes, fièvreusement, s'efforçaient, de

leurs mains calleuses, de détacher quelques morceaux de la pyramide. Leurs vêtements étaient en lambeaux et leurs figures, ridées prématurément par l'avarice, exprimaient les angoisses, qui faisaient bondir leurs cœurs dans leurs poitrines. Les cheveux en désordre, les pieds nus, la respiration haletante, ils ne savaient pas se tenir à la même place. Ils couraient autour des cinq côtés de la pyramide, comme s'ils avaient formé le projet insensé de l'enlever de terre et de l'emporter tout entière sur les épaules.

Verspeeck, qui les avait pris pour des fous, s'arrêta effrayé...

— Avance, s'écria Lucifer, et n'aie aucune crainte. Tu connais ces deux individus, que j'ai amenés ici comme je t'amène. L'un est Dessal, le dinandier, de Liége, et l'autre, Magrye, l'avocat, d'Alost. Tu les as connus au *Plat d'Etain*. Tu auras vite relié connaissance avec eux. A vous trois vous aurez bientôt enlevé les millions de la pyramide. Voici un marteau et un ciseau pour travailler l'or. Quand tu voudras partir, invoque simplement mon nom, et je serai à toi. Je repars pour Bruxelles, où les amis m'attendent.

Et le sinistre personnage disparut comme une ombre légère, laissant Verspeeck dans une sorte d'hébétement, en contemplation devant la montagne d'or.

Dessal et Magrye lui jetaient des regards de fauves, dérangés dans la déglutition de leurs proies.

Verspeeck, qui était de haute taille, jouissait de muscles puissants. Il se mit à la besogne pour entamer les flancs de la pyramide, mais le monstrueux bloc était tellement dur et résistant, que le travailleur,

malgré sa vigueur, ne parvenait très péniblement à détacher en une journée qu'une poignée du métal adoré.

Des journées, des semaines et des mois se passèrent ainsi dans une lutte incessante contre la résistance de l'or.

Les trois chercheurs s'épiaient avec jalousie et n'avaient entre eux presqu'aucune relation. Ils se défiaient l'un des autres et les uns de l'autre.

Et non sans raison. Dessal avait remarqué que la pyramide était tronquée et que son sommet formait une plateforme assez vaste, d'où émergeaient une multitude d'aiguilles de la grosseur d'une chandelle. A coups de marteau il serait facile, pensait-il, d'abattre en un jour pour plusieurs millions d'or.

En cachette, il construisit dans la forêt une échelle grossière, à l'aide de laquelle il pourrait atteindre la plateforme de la pyramide.

Magrye, sournois et mauvais dans l'âme, était faible de constitution : le travail manuel l'épuisait. Ses bras débiles luttaient en vain contre le roc d'or. Le produit du travail de Dessal, habitué autrefois à manier le cuivre, excitait son envie et sa rapacité. Un soir, il proposa même à Verspeeck d'étrangler le Liégeois et de partager à deux le trésor amassé laborieusement par lui par petits fragments. Verspeeck avait refusé avec horreur.

Il tomba malade alors : il avait la fièvre et resta couché pendant huit jours, loin de la pyramide.

Quand il vint reprendre son travail, Magrye lui conta que Dessal était mort d'un accident.

La vérité est que le malheureux avait dressé son échelle contre le roc poli et était parvenu à atteindre la plateforme, d'où, en une journée, il avait abattu plusieurs mètres cubes d'or, qu'il avait successivement, pour sa provision, jetés au pied de la pyramide.

Magrye, torturé par l'envie, à la vue de ce monceau de métal transportable, eut une idée infernale : il fit tomber l'échelle, de sorte que Dessal ne pouvait plus descendre qu'au péril de la vie. Il attendit trois jours et trois nuits sur la plateforme dans une épouvantable solitude, appelant en vain du secours. Enfin, mourant de faim et de soif, il avait résolu de se laisser glisser le long d'un des plans de la pyramide. Malheureusement, dans la manœuvre il perdit l'équilibre, tomba la tête en bas sur le tas d'or abattu par lui et se tua. Magrye, qui guettait sa proie, releva le cadavre et le transporta dans la forêt.

— Part à deux, dit Magrye à Verspeeck.

Celui-ci accepta; mais, le soir, Lucifer lui apparut, et lui dit la vérité, avec une joie qui remplit d'effroi le malheureux bruxellois.

A partir de ce moment, Verspeeck n'eut plus un moment de repos : Il craignait d'être assassiné par Magrye. Celui-ci, de son côté, se défiait de son compagnon et redoutait, pour lui-même, le sort de Dessal.

Nuit et jour, les deux chercheurs d'or s'observaient et s'épiaient. Ils ne dormaient plus. Pour se mettre à l'abri d'un coup de main et se procurer quelque repos, Verspeeck se construisit une cabane en bois, dans laquelle il se barricadait la nuit. Magrye, lui, dormait, comme il pouvait, dans les branches entrelacées d'un arbre, défendu à la naissance du branchage par une palissade horizontale.

La vie était devenue insupportable pour tous deux. Un beau matin, Verspeeck qui s'était éloigné deux jours pour chasser, ne vit plus réapparaître Magrye. Celui-ci s'était fabriqué un radeau, sur lequel il avait transporté son trésor et celui de Verspeeck et il était descendu la rivière vers l'inconnu...

Verspeeck était désormais seul. Tout le fruit de son pénible labeur depuis six mois était perdu.

Pour comble de malheur, Magrye avait emporté ses propres outils et ceux de Dessal et de Verspeeck.

Ce dernier était réduit ainsi à se servir désormais de pierres et de tronçons de bois pour détacher l'or.

Il se remit au travail cependant, avec opiniâtreté, avec rage même. Mais ses forces ne tardèrent pas à s'épuiser, à tel point qu'il devint incapable de remuer les bras. Une fièvre brûlante dévorait ce qui lui restait de vie.

Couché sur son lit de fougères, à côté de sa récolte d'or, il fit des réflexions amères sur les folies de son existence. Sa pensée se tourna vers son pays, sa famille, sa femme et ses enfants, qu'il ne reverrait plus. Dans son désespoir il se rappela que Lucifer lui avait promis de venir en toute circonstance à son aide, s'il voulait invoquer son nom. Mais ce souvenir fut suivi dans son âme d'une explosion de colère contre celui qu'il appelait l'auteur de ses maux. Il ne voulait pas encore reconnaître sa propre lâcheté morale. Cependant, il invoqua mentalement l'assistance de Dieu et murmura une prière que dans son enfance lui avait apprise sa mère.

— Malédiction, s'écria aussitôt une voix sinistre.

C'était celle de Lucifer.

— Malédiction sur toi. Tu es un imbécile et tu finiras comme un misérable.

Mais Verspeeck sentit entrer en lui une grande paix. Il pleura.

Il était guéri.

Guéri moralement, car, physiquement, il était perdu.

Le malheureux eut encore la force de façonner une croix avec les morceaux d'or qu'il avait récoltés

et qu'il unit au moyen d'argile plastique. Il plaça cette croix au pied de son grabat, de telle façon qu'il pouvait la voir devant lui quand il était couché.

C'est en la contemplant qu'il mourut à la fin de l'année 1786.

Cinquante ans plus tard, des explorateurs anglais découvrirent son squelette dont les bras étaient croisés sur la poitrine dans une attitude de prière. La croix d'or existait encore à ses pieds et autour de ce qui avait été sa couche étaient éparpillés des morceaux d'or. Dans une cavité du roc, derrière la croix, on trouva une boîte renfermant les fragments souillés d'un *almanach de la Cour de Bruxelles*, sur les marges duquel le défunt avait griffonné des notes, qui ont servi en partie à la rédaction de ce récit.

Dans la rivière, à la base d'un rapide, les explorateurs aperçurent un monceau d'or sous lequel on remarquait des débris de bois. C'étaient les restes du radeau de Magrye. De son squelette il ne subsistait rien.

Au milieu de la forêt gisaient les débris du squelette disloqué de Dessal. L'aspect du crâne était effrayant : dans les cavités des yeux, du nez et de la bouche étaient incrustés des morceaux d'or. Le misérable était tombé, on s'en souviendra, sur un amas d'or, dont quelques fragments, grâce à la violence de la chute, avaient été enchassés dans la tête, comme pour mieux indiquer la vanité des choses d'ici-bas.

FÉLIX DE BREUX

CARILLON

J'ai des fenêtres à mon âme
Qui ne s'ouvrent que le matin
Au carillonnement lointain
Des angelus de Notre-Dame,
De Notre-Dame du Matin;
J'ai des fenêtres à mon âme
Qui ne s'ouvrent qu'au clair matin
Humide et parfumé de thym...

La roseur de l'aube conseille
Ame fervente, cœur sans fiel
Et prière envoyée au ciel;
L'aube s'épanouit, vermeille,
Sur le limpide bleu du ciel,
En vitrail rose qui conseille
Cœur pur comme pour une veille
De Pentecôte ou de Noël...

Voici le buisson d'aubépines,
Voici les liserons en pleurs,
Voici les roses églantines,
Voici mille petites fleurs...
Elles ont lavé de leurs pleurs
De leurs larmes diamantines,
Bien des remords, bien des douleurs...
Mon Dieu, voici mon âme en fleurs!

Le bois, de grêles symphonies,
Accompagne un clocher lointain
Carillonnant les litanies
De Notre-Dame du Matin...
Comme un oisillon argentin,
De mon âme, aux chambres fleuries,
Voici que s'échappe soudain
L'Ave Maria du Matin!

VICTOR KINON

LE BUVEUR DE SANG [1]

DASSONS au troisième vaurien de la triade, au cousin.

Comment s'est-on avisé jamais de donner ce nom familial à ce monsieur-là, je n'essaierai pas de vous le dire.

Je ne tenterai pas non plus de vous réconcilier avec lui. Tentative qui ne me paraîtrait cependant pas si hardie, après tout.

N'entendons-nous pas souvent de longs discours, fort bien faits, dans le but de nous réconcilier avec certains littérateurs qui ne sont et furent jamais que de très peu recommandables personnages.

A blanchir ces nègres-là on use une quantité de savon parfumé, on brosse à tour de bras fort élégamment. Eh bien! mon cousin vaut autant qu'eux — entomologiquement parlant, il vaut même beaucoup plus, — car il est si gentil, si élégant, d'une délicatesse de formes si grande qu'on est étonné que, dans un corps si fragile et si gracieux, il puisse y avoir tant de perfidie et de méchanceté.

Hélas! ce n'est pas que dans le monde des cousins que cela se trouve.

---

(1) Voir *Le Magasin littéraire* du 15 Octobre 1894.

Entomologiquement le cousin, *culex pipiens*, est un insecte de l'ordre des diptères, à deux ailes donc, de la tribu des némocères et de la famille des culidés.

Pratiquement c'est un démon aux formes graciles, si vous le voulez, mais un démon tout de même qui, comme son noir confrère, se répand dans tout l'univers pour y tenter la pauvre humanité et la pousser à l'impatience; un démon qui étend son empire depuis la Laponie et les extrêmes degrés des pôles jusqu'à la ligne équatoriale; qui prélève ses droits sur toutes les races : blanche, noire, jaune et rouge.

On le nomme ici cousin, ailleurs moustique, maringoin, autant de noms pour désigner le même animal à une nuance de férocité près.

Victor Rendu commence une étude sur les cousins en ces termes :

« De tous les buveurs de sang il en est peu qui soient plus incommodes que les cousins par leur acharnement à nous poursuivre et les démangeaisons cuisantes qu'ils nous causent.

« Entre eux et nous il y a guerre ouverte, guerre de jour et guerre de nuit sans aucune trève. Non contents de nous attaquer à la face du soleil, ils nous relancent encore jusque dans notre repos. Toujours leur trompette insupportable nous harcèle, toujours elle sonne la charge, à tout prix il lui faut notre sang.

« Les cousins sont donc nos ennemis déclarés et cependant, pour peu qu'on les examine avec attention, on en vient à admirer leur structure, l'instrument dont ils nous blessent et les péripéties curieuses de leur fragile existence. »

Cette existence suivons-la dans chacun de ses détails.

Après avoir subi dans les airs, voletant en colon-

nes serrées vers le soir, la mystérieuse influence du mâle, la femelle s'abat et délicatement se pose sur une surface d'eau bien tranquille.

Ce corps si frêle et si léger — il pèse quelques milligrammes à peine — trouve sur l'eau un point d'appui suffisant; l'insecte n'enfonce pas.

Bientôt la ponte commence. Les œufs ont une forme singulière, ce sont comme des gourdes, comme ces gourdes ventrues suspendues au classique bourdon de pèlerin, qui flottent sur l'eau, le goulot en dessous, en contact donc avec le liquide dans lequel se passera toute la première partie de la vie du cousin.

Un œuf est ainsi délicatement déposé, puis un second, un troisième, un centième, la ponte va jusque trois cent cinquante et, de ses longues pattes postérieures, la femelle les retient et les dispose en petit radeau ressemblant à une barque, les deux pointes relevées, qu'elle lance enfin, délicat navire emportant... sa postérité.

La bestiole alors a fini son œuvre; elle s'envole pour aller mourir cachée sous une feuille ou dans un sombre coin.

Deux jours après, ces œufs éclosent. Il en sort une larve aux formes étranges.

Une grosse tête avec deux semblants d'yeux tout noirs, deux antennes poilues; au bout une touffe de poils raides assez semblables à ces plants de joncs au bord des fossés; puis au-dessus, des organes ciliés, constamment en mouvement et provoquant ainsi un tourbillon attirant vers l'orifice buccal les organismes microscopiques dont ces animaux se nourissent.

Après cette tête un corps poilu formé de dix anneaux, au milieu et tout au long desquels est le tube digestif composé, disent certains auteurs, de huit estomacs.

A l'avant-dernier article est soudé un tube latéral

assez long, que l'insecte tient habituellement à fleur d'eau. C'est par là qu'il respire.

Au bout du dernier article des lames qui servent probablement d'appareil propulseur. Ces larves se meuvent dans l'eau avec une étonnante rapidité.

Suspendues à la surface, tête en bas, elles se laissent mollement balancer par les ondes. Mais qu'un bruit, un mouvement insolite de l'eau les troublent, aussitôt, rapides comme une flèche, elles disparaissent, descendent au fond pour ne reparaître que lorsque le danger sera passé.

Permettez-moi de revenir sur leur mode de nutrition.

On parle des cousins à peu près comme des belles-mères. On cite toujours leurs défauts, jamais leurs qualités.

N'agissons pas de même.

Quelque vampires, quelque sanguinaires qu'ils soient, ils ont cependant une incontestable utilité.

L'être inutile n'existe point dans le monde, excepté dans l'espèce humaine. Dieu fait disparaître de la surface du globe ceux qui n'ont plus de mission à y remplir. Les grands mammifères, les poissons immenses, les oiseaux géants ont vécu aussi longtemps qu'il a fallu asssainir la terre. Cette besogne faite, ils ont disparu.

Nos infiniment petits ont leur rôle pas toujours défini — la science sait ou devine si peu de chose — mais la divine sagesse les a créés dans un but bien déterminé et le mandat qu'ils ont reçu ils l'accomplissent bien, donnant en cela une grave leçon aux hommes.

Quelle est l'utilité des cousins?

Ils se nourrissent, à l'état de larves, de corpuscules microscopiques qu'ils font affluer, nous l'avons dit tout à l'heure, par les vibrations de leurs cils.

Ainsi ils purifient l'eau bien mieux que les filtres les plus perfectionnés.

En voulez-vous la preuve?

Prenons deux baquets pleins tous deux d'une eau corrompue. Mettons dans l'un une colonie d'œufs de cousins, préservons l'autre de toute introduction possible en le couvrant d'une mousseline. Après un certain temps les larves auront purifié l'eau du premier baquet qui deviendra inodore et limpide tandis que l'eau de l'autre sera restée impure et repoussante

Après quelques mues, quelques changements de peau, la larve devient nymphe.

Elle ne ressemble pas trop mal alors à un homard dont on aurait coupé les pattes et les pinces.

Une grosse boule dans laquelle on distingue, enroulé sur lui-même, le cousin plus ou moins formé suivant son âge, surmontée de deux cornes, suivie d'un corps annelé, terminé lui-même par deux espèces de pagaies, voilà la description du cousin dans son deuxième état.

Le mode de respiration a changé aussi; c'est par les deux cornes du corselet que la nymphe se met en contact avec l'air extérieur. Cet état dure huit ou dix jours, puis vient la dernière métamorphose.

Dans le monde des infiniment petits ces mutations sont fort intéressantes toujours, rarement autant cependant que celles du cousin. Celui qui assiste à ce spectacle oublie toutes les rancunes vouées à ce détestable parasite. Il suit avec un intérêt persévérant cette curieuse renaissance au milieu des péripéties dangereuses qui l'accompagnent et, si une catastrophe s'abat en ce moment sur ce minuscule malheureux, il n'est pas sans éprouver une légère commisération. Res sacra miser!...

Quand ce grand jour de la vie d'un cousin est

arrivé, la nymphe remonte le plus qu'elle le peut à la surface de l'eau. Elle fait émerger la grosse boule et met le dos à l'air. La pellicule qui l'enveloppe se dessèche et crève enfin sous la double action de la sécheresse et des efforts que l'insecte fait pour sortir de son étroite prison. Par l'ouverture béante, délicatement le cousin fait sortir la tête, le thorax qu'il relève le plus possible tout droit.

L'eau était il y a un instant son seul élément, dès ce moment c'est son ennemi, l'air son milieu.

Avec des précautions infinies il élève donc tête et corselet, puis, par des mouvements répétés d'érection et de contraction, il fait avancer hors de l'enveloppe la partie postérieure de son corps. Le fourreau, qui tout à l'heure lui servait de robe de chambre, devient un bateau au milieu duquel il se dresse comme un mât, un long mât, si haut, si gros pour la frêle embarcation qu'il est pour elle cause d'un pressant danger.

Et plus le cousin se dégage, plus le mât s'allonge, plus périlleuse est la situation. Que maître Borée se mette alors à souffler un peu fort, bonsoir mon cousin! il chavire, il est perdu, noyé et mangé par les poissons, s'il y en a dans la mare.

Si au contraire un doux zéphir fait voguer doucement l'embarcation dans une crique, notre insecte peut dégager enfin ses pattes molles encore. Dès ce moment il n'a plus à garder sa gênante position, le péril est passé, dans quelques instants il sera maître de l'air.

Se penchant vers l'eau, il porte ses pattes sur cet assez ferme élément. Il dégage ses ailes qu'un zéphir sèche et soudain, triomphant, il s'élance aussi audacieux maintenant qu'il était craintif tout à l'heure, il va chercher une diaphane compagne, sucer le suc des fleurs ou notre meilleur sang.

Voilà l'insecte parfait. Admirons d'abord son très confortable habillement.

Ne nous arrêtons pas, dit Rendu, à son dos bossu et à ses pattes de derrière d'une longueur démesurée. Le bosse n'ôte rien à l'intelligence et de longues échasses sont utiles quand on passe sa vie dans les marais. Le cousin en fait d'ailleurs excellent usage.

Voyez ces ailes et ces nervures robustes. Cette diaphane étoffe tendue sur un châssis merveilleux, et, sur cette étoffe, des broderies admirables, une espèce de feuillage parsemé de points et frangé tout autour de festons de nacre et d'écaille. Aviron puissant que retient au corps une musculature admirable, résistante à la fatigue, incassable, robuste à l'excès.

On a comparé la surface de ces ailes au poids du corps et on a trouvé que la voilure du cousin est, toute proportion gardée, cinq fois plus étendue que celle du pigeon voyageur.

Ce sont les vibrations des ailes et aussi l'air s'échappant par les stygmates qui occasionnent la belle musique que certains cousins viennent faire à nos oreilles; nous en parlerons tout à l'heure.

Ces ailes sont mues par un système musculaire d'une remarquable puissance renfermé dans le corselet. Nous ne nous en occuperons pas, ni des pattes non plus, car le temps passe et nous n'en finirions jamais.

La partie la plus intéressante de l'animal est la tête.

La tête du mâle diffère tant de celle de la femelle qu'à première vue on peut juger sans erreur à quel genre appartient l'insecte qu'on a devant les yeux.

Chez le mâle la tête est pompeusement parée; comme un tambour-major de garde civique ou un

sapeur de petite ville, il porte aigrettes et panache.

Les antennes sont de toute beauté. Formées de quatorze articles, délicatement ornées, elles ressemblent à de petites plumes. Les yeux taillés à facettes brillent, suivant l'inclinaison sous laquelle on les considère, des feux du grenat, de l'éméraude et du zaphir.

Outre ces antennes le mâle possède encore des palpes velues et très allongées et un aiguillon assez court.

La femelle, au contraire, a les antennes réduites et dénudées. A l'encontre de ce qui se voit dans le genre humain la coquetterie est le cadet des soucis chez cette petite... cousine-là. (Puisque le mâle est cousin pourquoi la femelle ne serait-elle pas cousine?)

Mais ce défaut assez anodin est remplacé par d'autres bien plus graves, hélas!

La trompe du mâle est courte, n'est-ce pas? mais celle de la femelle est d'une longueur, d'une acuité effrayante. Le gentil petit mâle ne fait de tort à personne. Il se nourrit du suc des fleurs, il passe sa vie à danser. Au crépuscule, quand il recherche sa compagne, il danse les airs, pendant le jour il se cache sous une feuille, calme, sans soucis, et sur ses longues pattes il danse encore.

La femelle ne danse pas, elle, elle fait danser ceux qu'elle mord, car c'est elle le démon sanguinaire, elle qui de jour et de nuit cherche sa proie, elle qui s'abat sur nous, se nourrit de notre sang et nous laisse, en guise de carte de visite, une enflure aux mains ou un visage déformé.

Mais ce n'est pas tout encore. Le mâle est silencieux. Quand il vole à nos oreilles, il ne claironne pas sa présence. La femelle, au contraire, vient nous chanter une chanson dont l'air des lampions rappelle un peu la savante harmonie.

Quand donc vous voyez voletant un de ces insectes

au panache largement emplumé passant silencieux devant vous, laissez-le en paix; c'est un mâle, un inoffensif danseur qui se tait, mange du miel, aime et meurt. Mais quand, lançant sa provocatrice fanfare, passe la redoutable femelle, sus à l'infâme, à la buveuse de sang.

L'illustre Réaumur a décrit dans ses mémoires la vie et les mœurs des cousins d'une façon si parfaite que je me permettrai de lui faire ici quelques emprunts, persuadé que je ne pourrais dire mieux que lui.

« C'est un instrument, dit-il, ou plus tôt une machine bien digne de notre attention, que celle dont le cousin se sert pour nous piquer. Elle est du genre des trompes dont les aiguillons sont entièrement renfermés dans un fourreau.

« Ce qu'on voit ordinairement n'est que l'étui des pièces destinées à percer notre peau et à sucer notre sang, étui dans lequel ces pièces sont contenues comme des lancettes et d'autres instruments, propres à opérer sur nous, sont renfermés dans l'étui d'un chirurgien. Dans cet étui, terminé par deux petites lèvres formant renflement en bouton, est caché le suçoir.

« Cet aiguillon est formé de la réunion de cinq filets écailleux et cétacés. Voici comment l'insecte en fait usage : Disons d'abord que le fourreau est fendu dans toute l'étendue comprise entre la tête et le bouton terminal.

« Quand l'insecte a choisi l'endroit qu'il veut percer, il y applique le bouton de la gaine, puis, appuyant, il enfonce la pointe de l'aiguillon. Le fourreau devient dès lors trop long pour la partie restante du suçoir. Mais alors l'insecte dégage le suçoir par la fente de la gaine, de telle sorte que cette gaine présente la forme d'un arc, dont l'aiguillon serait la corde et plus

le dard s'enfonce, plus se replie le fourreau, qui continue ainsi encore son action protectrice. En effet, il empêche l'aiguillon de plier au contact d'un corps passablement dur pour lui. Les lèvres de la gaine tiennent le suçoir tout près de l'ouverture qu'il creuse, absolument comme l'horloger tient entre les doigts et tout au bas le foret délicat qu'il veut enfoncer dans le métal.

« Une fois le glaive enfoncé, le cousin répand un poison destiné soit à produire une espèce d'insensibilisation locale, soit à lubréfier le sang.

« L'empoisonnement causé par l'insecte est relatif aux personnes, comme celui des moules. Tel en souffre énormément, subit la fièvre, l'insomnie; tel autre y est presque insensible.

« Gardons-nous bien d'en augmenter la gravité en écrasant l'insecte qui nous mord, dans un mouvement de colère. L'épanchement du poison serait plus grand et la conséquence de notre emportement serait comme toujours d'avoir à payer les pots cassés.

« Le nombre des cousins est si prodigieusement grand et leur existence si courte, qu'on peut affirmer qu'entre tant de millions de culidés il en est bien peu qui, dans le cours de leur vie, parviennent à se régaler de sang même une seule fois.

« Pour se préserver des piqûres on a préconisé quantité de remèdes. Le premier est de ne point se parfumer. Le cousin aime les délicates senteurs.

« Puis ne faisons point la guerre aux bons petits oiseaux qui en font de quotidiennes hétacombes.

« Enfin, souffrez que je vous indique un bon vieux moyen pour en purifier les chambres à coucher.

Au soir, après le coucher du soleil, une demi-heure avant d'aller prendre le repos, faites y porter une de ces lanternes à grands verres, dans laquelle brûlera une bougie. Sur ces verres faites étendre une légère

couche de miel et de vin blanc en parties égales. Tous les cousins de l'appartement viendront se faire prendre à cette glu et... vous dormirez en paix. »

Chers Lecteurs, j'ai achevé ma tâche. Surmontant la répulsion que ces peu agréables animaux devaient vous inspirer, vous avez suivi cette étude de leurs mœurs et de leur organisme et, sans doute aucun, vous avez admiré l'ordre admirable qui préside à leur vie et les splendeurs de tout genre répandues dans la structure de ces déshérités, de ces maudits.

Il y a de longues années, — j'étais tout enfant encore, — j'écoutais ravi les descriptions de ces beautés que me faisait un pieux aïeul. Il aimait lui aussi la belle nature et souvent il me disait :

« Mon enfant, le nom du bon Dieu est inscrit en lettres d'or sur l'aile d'un moucheron. »

Et je ne comprenais pas.

Mais quand, plus tard, je scrutai à mon tour cette nature; que l'œil appliqué à l'oculaire du microscope, je regardai dans les arcanes de ce monde ignoré; quand, interrogeant ces insectes, ils m'eurent dit, dans leur mystérieux langage, pourquoi et comment ils vivaient, alors à mon tour aussi j'ai déchiffré sans peine sur ces animalcules infiniment petits, inscrit en caractères aussi éclatants que dans les profondeurs des cieux étoilés, le nom adorable du divin Créateur.

Abbé COUPÉ

IDÉAL AMOUR

I

IL s'appelait Henri. Elle se nommait Berthe. Ils étaient cousins. De bonne heure Henri avait perdu ses parents. Son oncle le comte de Fiercastel, devenu son tuteur, recueillit l'orphelin chez lui.

Elevés ensemble Berthe et Henri avaient l'un pour l'autre une affection fraternelle. Henri ne pouvait se passer de Berthe et Berthe ne se séparait jamais d'Henri.

. . . . . .

Quand l'adolescence, cet âge ouvreur des mystérieux côtés de l'existence et chercheur d'idéal, eut fait vivre en eux leur existence de seize ans, ce sentiment d'affection de frère à sœur changea.

— Ils connurent un sentiment nouveau, plus âpre et plus ardent. Ils se surprirent en de longs regards, les yeux dans les yeux. Leurs doigts invinciblement se cherchèrent à chaque rencontre et en un enlacement prolongé, finissant comme à regret, ils comprirent leur mutuel amour. Leur idéal devint de traverser la vie côte à côte, la main dans la main, en souffrant les mêmes souffrances et en goûtant les mêmes bonheurs.

L'idée d'une séparation infinie ne leur venait même pas.

II

Quand Henri eut vingt ans, il quitta son oncle pour faire son droit à Paris. Enlarmé il embrassa Berthe une dernière fois, lui jurant qu'il l'aimait de toute sa force et que toujours il penserait à elle.

— Henri était sincère, il aimait sa cousine, il l'aimait de tout l'amour de ses vingt ans, de toutes les forces de son caractère ardent et de son âme prompte aux enthousiasmes. — Berthe était pour lui l'idéale femme.

Si on avait dit à Henri qu'il l'aurait oubliée, si on lui avait dit qu'il en aurait aimé une autre qu'elle, il se serait révolté. Jusqu'ici en effet il ne lui avait pas encore été infidèle, même en pensée.

— Dans les premiers temps de son séjour à Paris, il écrivit régulièrement à Berthe. En d'interminables lettres il lui disait ce qu'il souffrait loin d'elle; lui faisait part de son travail, de ses projets et de ses rêves d'avenir.

— Toujours Berthe lui répondait, lui donnait de bons conseils, l'exhortait à continuer à faire bien.

Les lettres d'Henri peu à peu devinrent moins fréquentes, puis elles se firent rares.

Berthe s'en alarma; avec cette secrète intuition que possèdent les femmes, surtout celles qui aiment, elle devina qu'Henri oubliait ses devoirs, devenait infidèle à ses serments.

Elle lui écrivit une de ces lettres provoquant les aveux, relevant les courages et réconfortant pour de prochaines luttes victorieuses.

Henri lui répondit s'excusant de son silence, le rejetant sur sa préparation à l'examen proche, et lui jurant que rien d'anormal n'avait lieu.

. . . . . .

Henri revint passer les vacances chez son oncle. Il évita Berthe. Il était gêné devant elle.

Quand la jeune fille lui demandait ce qu'il avait, -- invariablement, il répondait « Rien » et détournait la conversation. Il évitait de sortir seul avec Berthe. Un reste d'amour lui restait encore au cœur, — car malgré tout sa cousine était pour lui, la femme dans toute la conception de son être, celle qui toujours gardait une parcelle d'amour.

Plusieurs rencontrent un jour la femme qui pour eux restera *la femme*, *la vraie* femme, celle sur qui se modèleront tous leurs rêves de femme, et dont leur esprit malgré tout conservera l'indélébile image.

Pour Henri cette femme était Berthe, il l'aimait encore et il craignait que cet amour subitement généreux le forçat à avouer ses folies.

Il sentait qu'il en demanderait pardon, que ce pardon lui serait accordé, mais il craignait aussi de devoir s'amender, et il ne se sentait pas assez courageux.

Henri avait fait des folies. Il avait mené la vie à Paris. Là seul, livré à lui-même, sans surveillance, il s'était senti tout à coup enivré de liberté et de jouissance.

Lui qui ne savait rien avait été noyé par les choses apprises.

Il avait goûté au plaisir, et maintenant il en voulait, il en voulait encore, il en voulait toujours.

Son caractère s'était amolli — et alors qu'une première victoire l'aurait pu maintenir dans le chemin droit, il avait dédaigné la lutte. Alors qu'il aurait dû prier, il avait fui l'église, dédaigneux de la source des héroïques résistances et des triomphes sans fin.

Il allait à sa perte — il le savait — et ne faisait rien pour sortir de la voie où se perdait son âme, où mourait toute la force de son énergie. — Berthe, bientôt comprit. Elle devina l'abîme qui séparait d'elle celui jadis tant aimé.

Dans l'endeuillement de son cœur elle souffrit, elle pleura, elle pria.

La fin des vacances arriva, Henri rentra à Paris.

Berthe lui écrivit de suppliantes lettres pour le ramener dans le chemin du bien. Ses lettres demeurèrent sans réponse. — Ses efforts furent vains.

Henri continua à jouir de ses vingt ans avec toute l'autorité que lui donnait son rang de beau garçon, son titre et sa fortune.

. . . . . .

Un jour Berthe proposa à son père d'aller voir son cousin à Paris. — Là elle pourrait lui dire, de vive voix, ce qu'elle pensait. Elle croyait que sa douleur allait toucher le cœur d'Henri, et que ses larmes trouveraient un écho chez celui qu'elle aimait tant encore.

Le comte de Fiercastel, comprenant le désespoir de Berthe et voyant tout le bien qu'elle voulait faire à Henri, consentit à aller à Paris.

En entrant dans l'appartement de son cousin, Berthe vit sur la cheminée, jetées pêle-mêle, toutes ces lettres où elle avait mis le plus pur de son sang, le meilleur de son âme '

Ces lettres n'étaient même pas ouvertes.

A cette vue son cœur se serra, instinctivement ses yeux se mouillèrent, en un geste de désespérance elle joignit les mains. Pour elle, naïve jeune fille, c'était trop.

C'était la suprême injure et l'ultime dédain.

Ils ne virent même pas Henri. Il était parti pour quelques jours avec une de ces femmes qui perdent leur nom en devenant infâmes.

Berthe réfléchit longuement sur ce qui lui restait à faire pour sauver son cousin. Elle était décidée à accomplir pour cela tous les sacrifices.

Henri pendant tout un temps ne donna plus signe de vie. La jeune fille voyant le cas qu'il faisait de ses lettres s'abstint de continuer la correspondance.

. . . . . .

III

Au bout de quelques mois Henri, un matin, reçut la lettre suivante.

Couvent du Carmel de X.

Mon cher Henri,

Voici la dernière lettre que je t'écris. Ce sont les paroles d'une morte, car je suis morte au monde. Par amour pour toi, pour te ramener au bien, je me suis vouée à Dieu.

J'espère qu'Il agréera mon sacrifice et qu'Il fera de toi l'Henri des jours d'autrefois, bon, chaste, chrétien.

Souvent, Henri, je penserai à toi, mais ce sera pour mêler ton nom à mes prières.

Ta cousine,
Sœur Berthe.

En recevant cette lettre Henri fut atterré. Elle le frappa comme frappe une massue. Sa résolution fut prise. Sacrifice pour sacrifice, dit-il, et il quitta Paris, il revint chez son oncle. Le comte de Fiercastel reçut froidement son neveu. Le père avait encore le cœur endeuillé du départ de sa fille, et trop bien il comprenait le motif de l'héroïque sacrifice.

— « Non, ce n'est pas vrai, dites-le moi, mon oncle, pleura Henri, non ce n'est pas vrai que Berthe est partie? »

— « Si c'est vrai, » répondit le vieillard.

— « Mais elle sortira du couvent, » s'écria Henri, qui sentait revivre en son cœur tout l'amour d'autrefois, et cet amour devenait plus ardent depuis que l'objet aimé semblait plus irrémédiablement perdu.

— « Je ne crois pas, » répliqua le comte.

— « Mais je puis la voir, n'est-ce pas, dit Henri. »

— « Dès demain, si vous voulez. »

Le lendemain Henri accompagné de son oncle se rendit au Carmel de X.

Il voulait revoir la fiancée rêvée jadis, il voulait la reprendre, et à force de repentir se faire pardonner le passé.

— Derrière une grille, elle apparut. Ce n'était plus la Berthe d'autrefois. Simple religieuse vêtue de bure, la noble fille était devenue l'humble servante du Christ, et suivant les exemples de son maître elle était pauvre et s'humiliait.

— Henri se jeta vers les barreaux le séparant de sa cousine et s'y accrochant, il murmura :

— « Pardon, Berthe, pardon ! »

La Religieuse leva les yeux au ciel et eut un céleste sourire où se lisait l'ardent remercîment de son âme.

— « Berthe, je m'amenderai, Berthe, je deviendrai bon comme toi, oh je t'en supplie, quitte cette robe, sors de ce couvent, viens avec moi, car je t'aime, je t'adore. »

Elle mit un doigt sur ses lèvres et dit :

— « Non, Henri, non ! Je me suis donnée à Dieu, je resterai toute à lui. Ah ! que tu me fais du bien en disant que tu t'amenderas. Dieu m'a exaucée, qu'Il est bon, que je l'en remercie, mais je suis ici et j'y resterai. »

— « Alors tu ne m'aimes plus, » s'écria Henri, douloureusement frappé.

— « Si, je t'aime encore, je t'aimerai toujours, mais ce sera en Dieu. »

— « Berthe, Berthe, » gémit Henri en lui tendant les mains en un geste fou.

D'un regard extatique elle le regarda longuement et son doigt levé lui montra le ciel.

Henri baissa la tête — ce geste héroïque il le comprenait — clairement il voulait dire :

Si un jour tu veux que je sois à toi, aime Dieu, vis pour le ciel, là nous pourrons être l'un à l'autre, là nous pourrons nous aimer éternellement.

BAUDOUIN KERVYN DE VOLKAERSBEKE

TORPEUR

à M. Jean Casier

Depuis les jours lointains des exploits révolus,
Mon âme en deuil, mon âme étrangement malade
Est le vaisseau dormant aux agrès vermoulus,
Captif en l'eau morte et vaseuse d'une rade.

La poupe n'éveille plus les sillages bleus,
Et les sanglots du vent morne dans les mâtures
Chantent le vain regret des départs fabuleux
Vers les Iles vermeilles et les aventures.

Les voiles en lambeaux, dolentes, font songer
Aux suprêmes battements d'ailes nostalgiques
D'un grand oiseau qu'aurait blessé quelque berger
Du vol insidieux de ses flèches tragiques.

L'Image qui, sur la proue altière, le doigt
Dardé vers l'horizon marin, montrait la route,
Penche et ploie en un geste lourd de désarroi
— Son bras ne connaît plus le bon chemin, sans doute.

Et des nœuds sinueux d'algues obscurément
S'enlacèrent aux flancs du navire, de sorte
Que mon âme, par un subtil enchantement,
Agonise captive en l'eau vaseuse et morte.

Juillet 1892 L. Aguettant

L'EXTASE

Connaissez-vous cette histoire ? Elle est vraie.
De son couvent un novice sortait,
Lorsqu'il ouït, dans les fleurs de la haie,
Un oiseau qui chantait.

En sa fraîcheur, la voix était si tendre,
On y sentait si bien murmurer Dieu,
Que, sans bouger, le novice, à l'entendre,
Resta jusqu'au soir bleu.

La nuit le prit dans sa résille noire ;
La voix se tut, j'imagine, ou s'enfuit ;
Il l'écoutait chanter dans sa mémoire :
Il ne vit pas la nuit.

Le jour revint, chassant tout maléfice ;
En vain les coqs chantèrent son retour :
L'étrange charme endormait le novice ;
Il ne vit pas le jour.

Debout encor, muet, dans l'ignorance
Du soleil lourd ou du vent qui battait
Il n'avait plus ni plaisir, ni souffrance,
Ni crainte : il écoutait.

Et, depuis lors, cherchant toujours la phrase
Qu'il poursuivra aurant l'éternité,
Vainqueur du temps, immobile, en extase,
Le novice est resté.

Lorsqu'en mes bras la tenant endormie,
De ses cheveux respirant les parfums,
Je pus baiser les yeux de mon amie,
J'avais les cheveux bruns.

Sur notre amour je fermai la fenêtre ;
Sans voir le ciel ni les coteaux fleuris,
Près du cher cœur je suis resté... Peut-être
Que j'ai les cheveux gris.

Dans la douceur de la nuit embaumée,
J'ai bu l'oubli des jours étincelants ;
Sans m'en douter, sans rien voir que l'aimée,
J'aurai les cheveux blancs.

Et, me penchant sur son sommeil tranquille,
Cherchant son nom et me le murmurant,
Je resterai dans l'extase, immobile,
L'éternité durant !

CHARLES FUSTER

PASSIM

ON finit presque toujours par dire ou par faire ce que l'on a souvent pensé.

Les vieillards, les hommes d'âge mûr même, ne « s'amusent » pas. Ce mot est employé par l'enfance et la jeunesse. S'amuser, c'est la variété, l'inconstance; le bonheur, c'est le repos, l'uniformité : il suppose l'habitude, la durée. C'est parce que le bonheur est ainsi fait d'uniformité, parce que rien de saillant ne nous le signale, que nous en jouissons si souvent sans en avoir conscience.

L'éducation, c'est l'application de la raison d'autrui à la déraison de la jeunesse.

Deux formes d'égoïsme dominent les hommes : l'amour, passion de la jeunesse; l'ambition, passion de l'âge mûr : l'une exclut généralement l'autre.

« Le moi est haïssable. » Ceux qui partagent surtout cette opinion, ce sont les égoïstes... à l'égard du « moi » des autres.

Entre personnes d'éducation, c'est à qui mettra son « moi » en dehors de la conversation. Le meilleur entretien roule sur les choses. Ne pas se vanter, ne pas médire des absents : trois écueils évités de la sorte.

L'aumône de notre bienveillance envers les humbles n'est-elle pas la meilleure des charités?

Tout se démocratise, et le sans-gêne est devenu le dernier mot du bon ton.

Souvent la franchise est le pavillon dont la grossièreté se couvre en contrebande.

Se défier de la véracité de ceux qui parlent toujours de leur horreur du mensonge.

Que doivent penser de la faiblesse des convictions ceux qui par de faux arguments parviennent à persuader autrui de maximes auxquelles ils n'attachent eux-mêmes aucune croyance?

Qu'il est difficile de discerner l'entêtement de la force de conviction : c'est une question de persuasion intime qui ordinairement échappe à autrui et souvent nous échappe à nous-mêmes.

Pourquoi à certains jours rien de ce que nous connaissons, rien de ce que nous pouvons rêver ne parvient-il à combler le vide de notre cœur, si ce n'est parce que l'infini est appelé à combler ce vide, à satisfaire cet incommensurable désir?

Nous sommes si habitués à rencontrer quelque chose de beau ou de bon dans un visage de femme que, quand nous ne l'y trouvons pas, il nous faut quelqu'effort de volonté pour le lui pardonner et la supporter.

N'est-il pas vexant que souvent, en présence de deux personnes, on témoigne malgré soi plus d'intérêt, non à celle que l'on estime davantage, mais, par l'effet de la fascination qu'exercent quelques qualités plus brillantes que solides, à celle qu'une plus juste appréciation nous fait apparaître comme ayant moins de droits à notre attention.

L'amour est l'illusion invincible de l'homme qui lui fait croire à la perfection de l'être aimé : cette illusion ne peut manquer de s'évanouir par le temps.

L'illusion est comme un voile tendu au devant d'un précipice : elle en cache les fatales profondeurs et ainsi, surprenant la confiance, y laisse choir parfois. Mais si le voile s'écarte, si l'illusion tombe brusquement, la situation, il y a un instant si sûre en apparence, révèle tous ses dangers, et souvent le vertige précipite dans l'abîme ceux que l'illusion avait pu sauvegarder.

Toutes les peines s'adoucissent par le temps ; s'il en est quelqu'une qui semble augmenter chaque jour, c'est qu'il faut un certain temps pour en percevoir toute l'étendue. A mesure que nous la voyons mieux elle nous semble plus grande, mais dès que nous avons pu sonder la profondeur de la blessure, elle est déjà en voie de guérison.

Pour adoucir un regret présent souvenez-vous de ceux que vous avez oubliés.

MIDHA

LE CORTÈGE DE L'AGNEAU

Vous dont le cœur à nul ici-bas ne s'attache (1),
O Vierges, vous suivrez partout l'Agneau sans tache,
Partout, dans ses chemins les plus mystérieux.
O vallons enchanteurs! O prés délicieux!
O champs couverts d'épis, vous produisez pour elles
La suave moisson des douceurs éternelles!

---

(1) *D'après ce passage de S^t Augustin :* Venez, ô vierges, il est écrit de vous que vous suivrez l'Agneau partout où il ira. Venez, il n'y a que vous qui puissiez le suivre dans ses chemins les plus mystérieux. O riantes prairies! ô vallons délicieux! ô champs où se moissonnent les joies du ciel, non pas les vaines joies du monde et leur folie mensongère, mais les joies éternelles et douces que le ciel même ne donne qu'aux vierges! Nous pouvons, nous autres chrétiens ordinaires, suivre partout le Sauveur, excepté quand il marche dans la gloire de sa virginité. Pauvres, nous pouvons le suivre; car il a dit : Heureux les humbles et les pauvres! Tristes, nous pouvons le suivre; car il a dit : Heureux ceux qui pleurent! et il a pleuré sur Jérusalem. Miséricordieux, nous pouvons le suivre; car il a dit : Heureux ceux qui ont pitié! Amis de la paix, nous pouvons le suivre; car il a dit : Heureux ceux qui aiment la paix! Persécutés surtout, nous pouvons le suivre; car il a souffert pour nous. Nous pouvons donc, nous tous qui l'imitons de loin dans ses vertus, hommes du siècle et du mariage, nous pouvons suivre le Sauveur dans tous les champs du ciel, excepté quand il entre aux champs de la virginité. Suivez l'y, vierges heureuses, suivez l'y, puisque seules vous le pouvez. Les autres bienheureux vous suivront de loin du regard; et ne craignez pas qu'ils vous portent envie : ils entendront avec joie le cantique qu'il ne leur est pas donné de chanter eux-mêmes; et la douceur de vos chants aura part dans leur béatitude. » (Saint Augustin, éd. Gaume, t. VI, p. 596, cité par M. Amédée de Margerie, *de la Famille*, t. 1^er.)

Disciples du Sauveur, nous espérons un jour
Au sein du paradis le suivre à notre tour.
Pauvres, compâtissants, doux, justes, pacifiques,
Chacun est assuré de ses dons magnifiques.
Heureux celui qui pleure, Il le consolera.
A qui souffre pour Lui le ciel appartiendra.
Tous contemplent le Christ, tous marchent sur ses traces
Dans les prés merveilleux des célestes espaces.
Mais quand Il entre aux champs de la virginité,
De la foule des saints il n'est plus escorté.

Vierges, suivez ses pas, c'est votre privilège!
Environnez l'Agneau de votre blanc cortège!
Chantez l'hymne sacré qui n'est fait que pour vous!
Les autres bienheureux n'en seront point jaloux;
Et vos chants, des élus charmant la multitude,
Seront un élément de leur béatitude.

LOUIS HALLEUX

DIES IRÆ

O Jour de vengeance, o Jour de colère,
Jour qui réduira le siècle en poussière,
Témoin la sibylle et David le roi!

Lorsque les éclairs, sillonnant la nue,
Du Juge éternel diront la venue,
Les cœurs des mortels sècheront d'effroi.

La création sera dans l'attente;
Puis retentira la trompe éclatante
Au fond des tombeaux réveillant les morts.

Partout surgiront, immenses cohortes,
Les peuples défunts, les nations mortes,
Se mêlant à ceux qui vivront alors.

La mort se taira, comme la nature,
Devant ce réveil de la créature
Qui s'en va répondre à son Créateur.

L'Ange apportera le livre suprême,
Où chaque action, chaque désir même,
Se trouve noté par un Dieu vengeur.

Puis aux nations là bas rassemblées
Les iniquités seront dévoilées;
Nul crime impuni ne demeurera.

Et moi que dirai-je alors, misérable?
Quel patron pourra m'être secourable,
Quand l'âme du juste aussi tremblera?

O Roi redouté, Majesté puissante,
Par votre bonté si compâtissante,
Daignez me sauver, o source d'amour.

Oh de votre croix, de votre souffrance
Et de votre mort ayez souvenance;
Ne me damnez pas, Jésus, en ce jour.

Vous fûtes pour moi le pasteur fidèle,
Cherchant sa brebis et pleurant loin d'elle;
Que tant de labeur ne soit point perdu.

O Juge vengeur, que votre clémence,
Pendant qu'il est temps, lave mon offense,
Avant que l'arrêt ne m'ait confondu.

Le gémissement à mes lèvres monte;
Mon front criminel se couvre de honte;
Au cœur suppliant accordez merci;

Vous qui pardonnez à la Madeleine,
Du larron contrit consoliez la peine,
Vous m'avez donné l'espérance aussi.

De Vous ma prière hélas est indigne,
Mais votre bonté, Seigneur, est insigne;
Des feux éternels vous me sauverez;

Et me séparant des boucs infidèles,
Des pécheurs voués aux peines cruelles,
Parmi les brebis vous me placerez.

Lorsque les maudits par l'arrêt terrible
Seront condamnés à la flamme horrible,
Vous m'appellerez avec les bénis.

Je vous en supplie, oh daignez m'entendre;
Mon cœur est broyé, pareil à la cendre;
Ouvrez-moi, Seigneur, votre Paradis.

O Jour de regret, o Jour lamentable,
Où de son tombeau le mortel coupable
Ressuscitera pour le jugement!

Epargnez, o Dieu, l'âme criminelle!
Donnez leur, Seigneur, la paix éternelle;
O Pieux Jésus, soyez leur clément.
Amen.

LOUIS HALLEUX

UN SCULPTEUR MODERNE

JAMES VIBERT

TRÈS loin, à Vaugirard, dans ce faubourg d'hôpitaux et de crèches, tout au fond de la curieuse « impasse de l'Enfant de Jésus », dans une cour très vaste, tranquille plus qu'une cour de ferme, un atelier, doucement éclairé, encombré de tableaux, d'estampes, de sculptures, l'atelier de James Vibert.

Vibert n'est pas un inconnu pour les Parisiens; depuis deux ans ses œuvres figurent au Champ-de-Mars et y ont obtenu un succès incontesté. Les critiques, eux-mêmes en ont convenu et l'ont hautement félicité.

Tâchant à rompre avec les traditions et les procédés d'école, voulant être *lui-même* avant tout, Vibert s'est créé un genre tout spécial, où il est passé maître dès l'abord. Poète autant que sculpteur, il conçoit un œuvre grand et profond, que sa jeunesse et son talent lui promettent de conduire à bonne fin. C'est un penseur avant d'être un ouvrier; et il s'attache surtout à rendre son idée tout entière, à traduire clairement dans sa sculpture ce qu'il pense et ce qu'il voit.

Comme sculpteur, c'est un maître habile et un virtuose, un patient et laborieux. Il a la fermeté et la sûreté de main de Rodin dont il a été l'élève. Ses œuvres donnent avant tout l'impression d'une force, d'une

puissance étonnantes; elles ont une autorité magistrale, et sembleraient même, au premier abord, s'imposer par brutalité. Mais quand on les considère plus attentivement, qu'on les voit de plus près, on s'aperçoit alors que tout est étudié et fouillé avec soin; c'est une finesse d'exécution, une recherche même, dans les moindres détails, et une exactitude scrupuleuse, qui surprennent d'autant plus qu'on s'attendait moins à les trouver dans ces sujets d'apparence un peu lourde et massive.

Et c'est cette exacte impression que nous avons ressentie à la vue de *Vita in morte*, hors concours au Salon de 1893. C'est le commencement d'un immense poème, où Vibert veut montrer la régénérescence perpétuelle des êtres humains; il prend l'homme à sa naissance et lui fera vivre toute sa vie, traduisant ses souffrances et ses tourments, ses vertus et ses vices, ses heures de joie, et ses heures de deuil, jusqu'à l'heure où la mort le prendra et où renaîtra sur sa tombe une autre vie, où il se trouvera en face d'un nouveau cycle à parcourir, marchant sur une route sans fin, où la mort n'est qu'un instant de repos dans ce perpétuel mouvement de la vie.

En 1894, Vibert avait au Champ-de-Mars, ses *Visions* qu'il exposera à la Rose + Croix bientôt. L'idée est très belle de ce buste de poète, au regard perdu dans ses rêves, et vers qui les muses tendent les bras.

Son *Groupe de lutteurs*, dénote cette vigueur dont nous parlions tout-à-l'heure et qui est une caractéristique de son talent de sculpteur.

L'année prochaine nous verrons au salon le *Sonneur de trompe des Alpes*, sculpture colossale, par laquelle il semblerait que Vibert veuille affirmer son talent d'artiste et démontrer ce qu'il peut comme exécution. Sur un bloc de rochers, courbé sur cette immense trompe des Alpes dont se servent parfois les bergers iodleurs de la Suisse, ce sonneur est une œuvre d'une grande originalité, conçue

très simplement et exécutée avec cette puissance d'ensemble et ces fins de détails qui nous ont tant frappé.

Nous verrons encore bientôt, l'*Aurore des Alpes :* une femme qui, dans un geste gracieux de protection nonchalante s'éveille à la cime des montagnes.

Puis, cet admirable buste d'*Eglantine,* la femme belle et provocante, sauvage un peu, aux yeux attirants, à la bouche sensuelle, à la gorge tendue ; et, comme symbole, une branche d'églantine qui s'épanouit sur son sein et à laquelle se déchire une main d'homme audacieuse.

Je citerai encore quelques études de Vibert ; le buste du poète genevois Duchosal ; un buste d'enfant, la vie de bohême, et le chien hurlant à la mort.

Vibert, qui est jeune encore, a trouvé déjà sa personnalité ; après les tâtonnements très courts des premières œuvres, son talent s'est affermi tout de suite ; et nous n'avons pas à craindre de le voir se spécialiser par trop, comme cela arrive malheureusement si souvent à l'heure actuelle dans d'autres arts, tels que la peinture et la musique. Vibert ne sera jamais le sculpteur symboliste décadent, obscur, et, plus même, incompréhensible ; ses œuvres seront toujours, il est vrai, conçues sur une idée, une phrase, un poème, mais il tiendra à ce que cette idée s'en dégage nettement et d'une façon si claire qu'elle n'arrêtera jamais l'admiration de celui qui voudra la comprendre. Son grand talent de sculpteur lui servira d'ailleurs magnifiquement dans cette expression de ce qu'il sent et de ce qu'il voit.

Et dans ces envolées vers l'Idée, tant cherchées aujourd'hui, Vibert n'oubliera jamais — sachant qu'il fait œuvre autant pour le public que pour lui — de formuler toute sa pensée et d'en revêtir l'abstraction de cette objectivité, embarrassante et superflue pour les faux bonshommes et les parasites de l'Art, nécessaire pour les autres, — les vrais.

Novembre 1894 FERDINAND BUET

RECETTES DE THÉATRE

ALEXANDRE DUMAS FILS

(à propos de la reprise de : *La femme de Claude*) (1)

LA Providence est quelquefois ingénieuse à secourir les littérateurs curieux de comparer. Elle m'a fourni ce mois-ci l'occasion de voir un drame de Dumas père à la porte de Saint Martin, précisément la veille du jour où l'on reprenait à la Renaissance *La Femme de Claude* de M. Alexandre Dumas fils. J'ai pu faire, grâce à elle, des rapprochements qui ont un peu étonné ma candeur. Les théâtres étaient voisins; les auteurs de la même famille, et il m'est apparu tout-à-coup que les pièces n'étaient pas aussi différentes qu'on se plaît à le dire. Comparer *La Femme de Claude* aux *Trois Mousquetaires* peut à la vérité paraître aux esprits sages un paradoxe insolent : mais les paradoxes parfois ne sont que des idées très simples, si simples qu'on ne s'est pas encore avisé de les exprimer. A me rappeler les deux pièces, elles me paraissent de même ton, sinon de même couleur; elles se confon-

(1) Au Théâtre de la Renaissance ; admirablement jouée et presque sauvée par Mme Sarah Bernhardt (Césarine) suffisamment par M. Guitry (Rupert) et médiocrement par les autres.

dent presque dans ma mémoire, si bien que j'ai peur de prêter au marseillais Cantagnac les propos du capitaine d'Artagnan et que je vois dans Césarine une Milady plus perverse et plus consciente de sa perversité. Il faut excuser mes erreurs puisque j'en confesse ingénument la cause : au reste il est permis de ne pas toujours bien distinguer entre la moralité aventureuse de *La Femme de Claude* et les aventures moralisantes des *Trois Mousquetaires*, car il n'y a guère plus de réalité dans les études de mœurs du fils que d'exactitude dans les romans historiques du père.

On connaît le sujet de *La Femme de Claude*. Claude Rupert est un savant et un patriote A l'époque où fut écrite la pièce, au lendemain de nos désastres, tous les savants de théâtre étaient des patriotes : le « maître d'école » jouissait de sa victoire. On travaillait à restaurer la paix universelle en inventant des canons. Mais à l'œuvre philantropique de Claude, une femme s'oppose, sa femme, Césarine. Car elle est le Mal comme il est le Bien. Elle a fait une faute avant son mariage : il la lui pardonne. Elle le trompe après : il la chasse. Elle veut le trahir en séduisant son disciple pour lui arracher le secret de sa découverte et le livrer à une société internationale : il la tue. Car il pouvait absoudre ses fautes de femme, oublier ses crimes d'épouse, mais il devait défendre l'humanité contre ses attaques. En la laissant agir, ce n'était plus son droit qu'il aurait négligé, c'était son devoir qu'il n'aurait plus rempli.

Admirable sujet d'un drame bref et saisissant ! Mais pour le construire, il faudra savoir sacrifier à l'effet scènique les lourdes et lentes préparations, le bagage de menus faits qui entravent l'essor de la pièce. M. Dumas n'ignore aucun des secrets de cet art prestigieux qui ravit dès l'abord le spectateur, le transporte « in medias res » et le contraint à s'émouvoir avant même qu'il ait eu le temps de se reprendre. Il se préoccupe peu -

et c'est l'un de ses procédés — de la logique et de la chronologie : le plus souvent, il prend la scène de biais. Le spectateur n'en comprend pas les premiers mots : il s'inquiète, il est incertain, il est avide de savoir. Et l'intérêt de l'action commencée s'augmente de la curiosité que l'auteur — à dessein — n'a pas tout de suite satisfaite. On n'a pas vu venir le drame : il est là, soudain, saisissant et terrible. Car M. Alexandre Dumas est une manière de prestidigitateur et l'escamotage de l'exposition dans *La Femme de Claude* est un merveilleux tour d'adresse.

Une fois le sujet indiqué, le milieu hâtivement et, il faut bien le dire, insuffisamment esquissé, trois scènes s'enlèvent en vigueur sur le fond terne des faits à dramatiser; elles s'imposent à l'homme de théâtre; ce sont, comme dirait M. Sarcey qui a très bien codifié ce genre de pièces, les « scènes à faire ». Césarine livrée aux ennemis de Claude qui s'emparent d'elle en la menaçant de dévoiler son passé; Césarine échouant à tenter Claude; Césarine réussissant à séduire Antonin. La préparation; la lutte; le triomphe. Et c'est ce triomphe injuste qui amène le spectateur à souhaiter de lui-même le dénoûment tragique que l'auteur a imaginé. La mort de Césarine s'impose à Claude non pas seulement comme un devoir, mais comme une nécessité.

Ainsi conçue, la pièce a la valeur et l'intérêt d'un fait divers, un peu rare à la vérité et bien mis en scène. Il est certain qu'elle prendra le public, non pas sans doute le public lettré, mais le gros public qui ne goûte au théâtre que ce qui est proprement dramatique. Il est vrai que c'est ce public-là qui fait le succès. Mais un succès de cet ordre, trop analogue à ceux de Ponson du Terrail ne satisferait pas l'écrivain raffiné que veut être M. Alexandre Dumas fils. Il considère d'ailleurs avec raison que si le fait est l'essence du drame, un drame où il n'y aurait qu'un fait paraîtrait un peu vide

et primitif. C'est alors que l'homme de théâtre se double d'un prodigieux journaliste. Il sait les moyens de créer autour d'une pièce qui n'occuperait pas l'opinion publique une discussion qui la passionnera. Comme font les petits journaux pour remplir leurs pages, il pose à propos de son drame une « question » à ses lecteurs. Le malheur est que dans *la Femme de Claude*, il n'y a guère de problème dont la solution soit discutable. Il est évident que Claude Rupert a le droit de tuer Césarine qui l'a trompé, qui le vole et qui veut le trahir. Il l'exécute à un double titre : au nom de son honneur d'honnête homme qu'elle menace et de l'humanité qu'elle attaque. Et la nécessité où il est d'agir rapidement excuse ce que l'exécution a d'un peu sommaire. Tout le monde est d'accord avec M. Dumas là-dessus; et il n'était guère besoin en vérité pour nous convaincre qu'il prêtât à son héros de longs discours ni qu'il ajoutât à sa pièce une plus longue préface. Aussi bien n'est-ce pas là le but véritable des discours et de la préface. Leur but est de généraliser, pour y intéresser plus de gens, le cas particulier du drame. Claude Rupert et M. Alexandre Dumas fils y développeront ces rhéteurs également subtils, spirituels et abondants, les lieux communs que suggère le sujet. Il ne s'agit plus de savoir si Claude a raison de tuer Césarine — ce qui est trop évident — mais si en général un homme a le droit de tuer la femme qui s'oppose à son œuvre d'homme. Et c'est sous une forme volontairement brutale et concrète, la psychologie primitive de la lutte entre le Devoir et la Passion, qui fournit à M. Dumas la matière de son drame comme elle la fournissait au bon vieux Corneille. Mais ici le Devoir va jusqu'à anéantir la Passion. Et comme la solution qui s'imposait à l'auteur dans le cas particulier de la pièce devient discutable à l'infini quand il la généralise, on en arrive à discuter sur sa thèse pos-

tiche et non sur son drame; les journalistes s'émeuvent; les académiciens s'indignent, et les dames s'exercent là-dessus à faire de la psychologie de salon : si bien que *la Femme de Claude*, qui n'était qu'une œuvre adroitement faite, passe pour une œuvre profonde et que M. Alexandre Dumas fils qui n'est — comme son père — qu'un très habile homme, voit s'affermir sa réputation de moraliste, parce qu'il sait fournir au public crédule l'occasion de moraliser.

Le drame est fait. A la vérité, il y manque encore bien quelque chose. Il y manque les personnages, mais c'est un détail qui n'embarrasse guère l'ingénieux faiseur de pièces. Les personnages n'existeront que dans la mesure où ils serviront à l'action et à la thèse. Ils apparaîtront sur la scène toujours de profil et sans relief. Peu importe d'ailleurs que leur caractère soit en contradiction avec le caractère général de leur race; Rebecca, qui est juive, a de larges idées de dévoûment et de rédemption : c'est qu'il faut que « l'âme de Rebecca soit en opposition avec la nature de Césarine et chante, pour ainsi dire, à l'âme de Claude ce qu'elle contient de plus pur ». Peu importe que leurs actes soient en contradiction avec leur propre caractère; Edurée qu'on nous a tout le temps représentée comme l'âme damnée de Césarine, dénonce à Rupert les projets de sa femme : c'est qu'il faut rendre matériellement possible le dénouement. Peu importe même qu'ils soient en dehors de toute vraisemblance; Cantagnac, l'espion déguisé, le scélérat aux allures bourgeoises, le « Robin » de *la Femme de Claude*, sort, à peine rajeuni, du magasin des accessoires de Dumas père.

Reste Césarine. C'est sur elle que le drame se fonde, en elle qu'il se concentre. Il suffit qu'elle soit vraie ou simplement qu'elle soit vivante pour que s'écroulent toutes les objections que nous avons échafaudées contre la pièce. Et, au premier aspect, elle paraît vivante. De

la femme ou plutôt de certaines femmes, elle a l'invincible force de perversité dans la souplesse merveilleusement variée des attitudes; elle a surtout cette aptitude singulière à ne comprendre le devoir et le sacrifice qu'à travers l'amour et que par l'amour. Car si elle est capable d'abnégation, c'est qu'elle aime; capable d'un crime, c'est qu'elle a cessé d'aimer. Et cela certainement est très féminin. A y regarder de plus près cependant, on s'aperçoit bien vite que le personnage n'est pas harmonieux. Jusqu'au moment où s'ouvre la pièce, Césarine n'a guère commis que des fautes « de femme », de ces fautes que la morale très indulgente du monde peut à la grande rigueur pardonner. Mais voici qu'elle se rend coupable d'un crime de lèse-patrie, de lèse-humanité, qu'aucune morale, si large soit-elle, ne saurait absoudre. N'y a-t-il pas, comme on l'a ingénieusement fait remarquer, entre l'avant-dernier crime et le dernier, celui qui amène le dénoûment, un saut un peu brusque et bien imprévisible? Le « servetur ad imum.... » du poète latin n'est guère observé. M. Dumas, qui n'est jamais à court d'arguments, nous répondra sans doute que son héroïne ne se résout pas d'elle-même à cette faute, qu'elle est contrainte à la commettre par les fautes antérieurement commises. Soit! mais alors son repentir était peut-être sincère. Pourquoi Rupert en a-t-il repoussé les gages? De quel droit l'a-t-il punie d'un crime dont, en somme, elle n'était pas responsable? Il faut choisir : ou Césarine est coupable, et elle « n'existe pas » : ou elle n'est pas coupable, et la thèse est fausse. M. Dumas ne s'est pas décidé; ce point reste obscur. C'est qu'il a bien senti qu'il y allait de la vie de son héroïne ou de la vie de sa pièce.

M. Alexandre Dumas fils procède donc au théâtre par abstraction. Il choisit un sujet qui lui paraît dramatique et de ce sujet, avec une logique imperturbable, avec une expérience consommée de la mise à la scène,

il tire toute la pièce, action et caractères. C'est d'une façon analogue que le calculateur déduit d'une équation d'algèbre dont les termes ont été créés par lui, la solution qu'elle comporte et qu'il connaissait à l'avance. C'est du théâtre « more mathematico ».

On voit, dès l'abord, à ce procédé bien des dangers et bien des objections. Il semble qu'il ne faut pas partir du théâtre pour aller à la vie, mais partir de la vie pour aller au théâtre. Le drame, suivant la théorie chère à M. Dumas, n'est plus guère, si je puis dire, qu'un drame « formel ». La démarche qu'il a faite est en sens inverse de celle qu'il aurait dû faire. Il fallait poser les personnages avant d'imaginer le sujet et non pas imaginer le sujet avant de poser les personnages. Théorie pour théorie, j'aime mieux celle de Jean Jullien et drames pour drames, j'aime mieux ceux d'Ibsen. Le théâtre est « la synthèse de la vie »; il n'en est pas l'analyse. Et dans « maison de Poupée » par exemple, les personnages s'expliquent eux-mêmes au cours de l'action, tant l'action se dégage du caractère des personnages. Nous ne les comprenons qu'après les avoir vus à l'œuvre. Il faut attendre le dénoûment pour être bien informé de la qualité véritable de leur âme. Car le théâtre n'est pas « l'art des préparations »; il est simplement la représentation de la vie où rien n'est préparé ni prévisible. L'allure décidée et comme trop franche des pièces de Dumas me fait dès l'abord soupçonner l'artifice et l'arrangement; tandis que rien ne me donne comme la démarche sinueuse et lente des drames d'Ibsen l'impression de la réalité complexe, hésitante, obscure, évoluant presque au hasard et sans direction certaine.

Il est d'ailleurs bien difficile de faire jaillir un sentiment profond qui anime toute l'œuvre de ces préparations logiques, dogmatiques, quelquefois pédantesques et quelquefois puériles L'auteur de *la Femme de Claude*

s'est rendu compte de cette presque insurmontable difficulté. Aussi raisonne-t-il la passion au lieu de la sentir. Ses personnages sont tour à tour les interprètes de son esprit, jamais les interprètes de son cœur. Ils expliquent compendieusement les motifs de leurs désirs, de leurs joies, de leurs douleurs : ils ne désirent pas; ils ne jouissent pas; ils ne souffrent pas. Ce sont de magnifiques rhéteurs : ce ne sont pas des âmes. Et leur abondante logique ne suffit pas à expliquer leurs actions ni leurs passions; car, comme l'a joliment dit un philosophe, « l'intelligence est une reine constitutionnelle qui pérore, parade et ne gouverne point ».

Et tous mes raisonnements n'empêcheront pas que je me sois amusé à *la Femme de Claude* presqu'autant qu'aux *Trois mousquetaires*. J'ai voulu montrer que c'était, quoi qu'il y paraisse, le même ordre de plaisirs et pour le même motif. J'aurais sans doute mauvaise grâce à discuter davantage la valeur de ces plaisirs. Car les Dumas sont de prodigieux amuseurs publics. Ils ont de père en fils les qualités extérieures de l'homme de théâtre : le don de trouver la scène à faire et le don de la faire. Avec une assurance magnifique, ils transforment la vie, ils l'abrègent, ils la simplifient, ils la découpent — pour nous distraire d'elle — en pièces et en actes. Et comme ils ont l'esprit autoritaire autant qu'ingénieux, ils nous conduisent et nous dominent, nous, les événements, les personnages et au besoin la morale publique. Voilà plus de cinquante ans que dure leur pouvoir : il n'était peut-être pas inutile de dire comme ils l'ont usurpé et qu'ils se sont transmis les moyens de le conserver en l'affermissant (1).

Paris, 1er *octobre* 1894

PHILIPPE MALPY

(1) Cet article n'a pu, à notre regret, trouver place au n° du 15 octobre. Nous publierons désormais une chronique de M. Ph. Malpy chaque mois. (N. D. L. R.)

CHANT DE PEINE

Les vents ont passé sur la terre ;
Les vents ont flétri mon parterre,
Vents de malheur !

Ils ont pris ma fleur la plus belle ;
Hélas ! Ils ont enlevé celle
Qu'aimait mon cœur....

Les vents ont passé sur la terre,
Secouant le toit solitaire
De ma maison.

Et l'hôte aimé de ma fenêtre,
L'oiseau qu'y voyait apparaître
Chaque saison,

Celui dont j'aime la romance
Mieux que l'éclat et la puissance
Du rossignol,

Le doux chanteur que je préfère,
De peur, sur son aile légère
A pris son vol....

Emmi les étoiles sans nombre,
Qui scintillent le soir dans l'ombre
De l'horizon,

J'avais un astre de mystère,
Qui aisait à mon cœur : — « Espère
En mon rayon ! » —

Mais les vents soufflant un nuage.
Ont voilé cet heureux présage
D'un noir bandeau,

Et quand la nuit ouvre son voile,
Je cherche en vain de mon étoile
Le doux flambeau.....

O vents vous m'avez pris le meilleur de mon âme !
Mon parterre est sans fleur,
Ma maison sans chanteur,
Et ma nuit est sans flamme !

Poursuivez de loisir votre assaut de douleurs !
Portez le coup suprême !
En frappant ceux que j'aime
Vous me frappez moi-même,
Et nos cœurs déchirés s'uniront dans les pleurs !

CHANT DES MORTS

« Vivos voco,
« Mortuos plango,
« Fulgura frango.

C'est Novembre, écoutons!!... L'âme des noirs clochers
Se réveille et, dans l'air, c'est un vol de prières
Dolentes, comme un chant confus d'oiseaux cachés,
Innombrables, parmi l'or mourant des bruyères.

Oh! Que j'aime, rêveur, écouter ces accords
Unissant leur cadence aux bises automnales!
Oh! Que j'aime écouter les voix graves des morts
Mêler leurs chants plaintifs aux fureurs des rafales!

.... Qui donc me parle ainsi du milieu des autans?....
Est-ce vous, morts aimés dont je pleure l'absence?
Est-ce vous qui venez, sur les ailes des vents,
Murmurer à mon cœur votre triste romance?....

Mornes gémissements volant sous le ciel noir,
Comme vous résonnez en la nuit anxieuse!
Et comme vous savez, en l'angoisse du soir,
Evoquer de mon cœur la chanson douloureuse!....

Beffrois et clochetons, campaniles et tours
Sonnez à pleine voix!.... Aux tempêtes unies
Vos incantations, en mon âme, toujours
Eveillent les sanglots lointains de voix amies.

1 novembre FRANZ VAN CAENEGEM

PETITE CHRONIQUE

Notre collaborateur M. Maurice Dullaert, vient d'épouser Mademoiselle Berthe Steyaert. Nous lui envoyons nos plus affectueuses félicitations.

Notre prochain numéro contiendra une appréciation du *Salon d'Anvers* par M. Maurice Bekaert. Un contretemps fâcheux nous a empêché de faire coïncider la publication de cet article avec la clôture de l'Exposition d'Anvers.

Une œuvre d'enthousiasme cet *Escholier* dont le premier numéro vient de paraître.... et comme vaillamment, le nouveau-né déjà fort, sonne, rayonnant d'espoir, la joyeuse fanfare du ralliement! Ah! que ceux-là dont le souvenir fidèle revit parfois, avec un mélancolique regret les années d'université ardentes et fières, que ces autres en la mémoire de qui tinte encore le gai carillon d'analogues baptêmes, unis tous dans un fraternel élan, eux les jeunes d'hier, avec ces jeunes d'aujourd'hui si confiants et si hardis, contribuent donc à faire vivre et se développer *L'Escholier*.

Combien d'entre nous ont rêvé cette œuvre magnifique : grouper en un solide faisceau tous les copains de foi et d'idées, épars dans les quatre universités, et fonder le *Journal catholique des universitaires belges*. L'enfant de nos rêves est né; à nous maintenant de faire sa prospérité et sa force!

Les Journaux d'étudiants meurent faute de ressources. Or cet *Escholier* ne peut pas mourir, car il a pris courageusement sa place au soleil — place inoccupée jusqu'ici et cependant nécessaire. Donnons lui donc les ressources nécessaires, la solide nourriture qu'il réclame. *Trois francs*, à envoyer avec son nom et son adresse à la rédaction de l'*Escholier*, 37, *rue des Ursulines*, à Bruxelles.

A lire au *Mercure de France* (n° de novembre) sous la signa-

ture de Roland de Marès, quelques notes fort intéressantes sur l'Art de Flandre.

Nous avons annoncé, le mois dernier, le *Congrès des Poètes* ouvert par la *Plume*. On se rappelle quelle était la question posée : « Quel est selon vous, celui qui dans la gloire, ainsi que dans le respect des jeunes, va remplacer Leconte de Lisle? — Voici les noms qui ont recueilli le plus de suffrages :

PAUL VERLAINE, élu, 77 mentions.

José-Maria de Heredia (38), Stéphane Mallarmé (36), Sully-Prudhomme (32), François Coppée (26), Jean Richepin (21), Léon Dierx (15), Catulle Mendès (14), Henri de Régnier (11), Frédéric Mistral (9), Armand Silvestre (6), Albert Samain (5), François Vielé-Griffin (5), Jean Moréas (4), Emile Zola (4), Auguste Vaquerie (4), de Strada (4), Anatole France (4), Adolphe Retté (4), Gabriel Vicaire (4).

Dans une remarquable étude sur l'abbé Hoornaert, étude publiée dans la *Métropole*, nous cueillons ces quelques lignes si flatteuses pour notre collaborateur : « Cette modestie qui fait le fond de l'homme, constitue le fond même du talent de l'abbé Hoornaert. *Intellectuel*, au courant comme pas un de la littérature de ce temps-ci; *sensitif*, ayant parcouru l'Europe entière et même un peu l'Asie et l'Afrique à la recherche de sensations et de chefs d'œuvres; *artiste*, c'est-à-dire, habile en l'art de traduire les idées et les choses; Hoornaert a réussi à assurer ces trois éléments : art, émotion, intelligence, en proportions si égales et avec une si parfaite harmonie, que son œuvre pourtant si artistique, apparaît comme la simplicité et la nature même. Voilà bien la modestie dans l'art... »

Une heureuse initiative que vient de prendre à Bruxelles la *Société anonyme l'Art* : l'organisation sur un plan nouveau, très curieux, d'une exposition d'art ornemental et industriel. La Société vient de transférer son siège social, avenue de la Toison d'or, 56; c'est dans ce bel et vaste hôtel que l'essai sera fait de cette idée originale : remplacer la banalité ordinaire des salles d'exposition par un cadre artistique et tout en rapport avec les objets exposés.

La Société en effet se propose de répartir dans les salons et galeries de son hôtel, en les disposant d'après leur nature, leur rôle d'ameublement, etc., les divers envois qu'elle recevra. Comme le dit le *Réveil*, le public sera donc introduit, non dans une halle encombrée d'objets divers, mais dans un hôtel moderne, meublé, décoré et orné par des artistes.

A l'occasion des fêtes jubilaires de Johann Strauss, la maison Breitkopf et Hartel vient d'éditer sous ce titre : « *Johann Strauss :*

ein Lebensbild, une copieuse biographie de quatre cents pages, avec portraits, fac-similia, musicographie complète du Maître. L'auteur, M. Ludwig Eisenberg, cite dans son ouvrage excessivement peu d'auteurs français : aussi avons-nous éprouvé une légitime satisfaction à voir figurer, dans ce livre, de multiples extraits, très louangeusement cités de l'étude qu'a publiée ici même en 1892 notre collaborateur M. William Ritter, sur les dernières œuvres de Strauss.

Le bruit s'apaise à peine de cette tapageuse réclame de protestations et de réfutations que les catholiques ont menée autour du *Lourdes* de M. Zola. — Le même M. Zola part pour Rome : et voilà de nouveau que les journaux catholiques nous initient par le menu aux faits et gestes du romancier.

Faut-il répéter encore que nous en avons assez ?

Quand un homme — ait-il tout le talent — se met à baver de certaine manière sur ce que nous aimons et respectons le plus, il nous devient totalement étranger.

Une chose est seule nécessaire à son endroit : le plus méprisant silence.

En la livraison d'octobre de *Durendal*, signalons une curieuse et belle étude d'Edmond Joly sur l'esthétique de l'hyperdulie, sous ce titre : *Santa Maria dell' Arte.*

Mort de M. Léon de Monge, l'ancien professeur de littérature française à l'Université de Louvain.

Reçus :

Albert Giraud : Hors du siècle II.
Alfred Mortier : La vaine aventure.
Henry Bordeaux : Ames modernes.

J. S.

LES REVUES

Nous avons reçu le premier numéro de la nouvelle revue, *la Quinzaine*, fondée à Paris, par notre ancien collaboratenr, M. Paul Harel. Nous adressons nos plus chaleureuses félicitations au directeur et nos meilleurs souhaits à la revue.

Voici le sommaire du premier numéro (novembre) :

Lettre à Sainte-Beuve, *J. Barbey d'Aurevilly.*
Lettre à Barbey d'Aurevilly, *Maurice de Guerin.*
Le P. Gratry, polytechnicien, philosophe et apologiste, *Abbé de Broglie.*

Chez John Bull, *Baron E. de Mandat-Grancey.*
Lettres d'un curé de canton, *Yves le Querdec.*
Un des Profils de M. Thiers, *J. Buisson*, ancien Député de l'Aude.
Causerie philosophique et religieuse, *R. P. Lavy.*
Parisette, roman, *Aimé Giron.*
La Bombe, nouvelle, *Jean Rouvray.*
Poésies de *MM. Paul Bourget et Paul Harel.*
Chronique agricole. — Causerie médicale. — Courrier de Rome. — Courrier de Bruxelles (par M. *Pol. Demade*, ancien collaborateur à notre revue, aujourd'hui directeur de *Durendal*). — Sport.
Musique : *Les Cloches*, morceau pour piano, par *A. De Bertha.*

On le voit, tout présage un succès retentissant.

La libre critique (14 octobre) : Edgar Baes : *La vérité dans l'Art*; (21 octobre) : G. Vande Kerkhove : *La Fontaine et l'esprit français*; (28 octobre) : *Samson et Dalila.*

Etudes Religieuses (octobre) : R. P. Cornut : *Brunetière ;* R. P. Fortin : *Questions d'impôts et droits protecteurs.*

La Nervie (octobre) : Ernest Périer : *Sœur Marthe ;* Louis Delattre : *Le petit voyage sentimental;* (novembre) : Alfred Massebieau : *Aux Jardins de silence.*

Le Mercure de France (novembre) : Henri de Régnier : *Flûtes d'avril et de septembre ;* Julien Leclercq : *La lutte pour les peintres ;* Roland de Marès : *L'art d'ici* (Flandre).

L'Université catholique (octobre) : Abbé Delfour : *Le Lourdes de M. Zola;* V. Rambaud : *Légitimité du prêt à intérêt.*

L'Hermine (octobre) : Emile Chevé : *Soir de calme;* Louis Tiercelin : *Nos morts : Lud Jan.*

La Plume (15-31 octobre) : Georges Docquois : *Le Congrès des poètes.*

La Jeune Belgique (octobre) : Georges Eekhoud : *Le coq rouge ;* Iwan Gilkin : *Le banquet;* Arnold Goffin : *Le Journal des Goncourt.*

Stella (octobre) : Joseph Desgenêts : *Henri Mazel;* Léon Paschal : *Le chevaucheur de Clocher.*

Le Réveil (septembre) : Louis Delattre : *La maison au bois;* Albert Arnay et Denis Lalieux : *Chronique littéraire.*

La Revue Générale (novembre) : William Ritter : *La métropole St-Etienne à Vienne;* Thomas Braun : *Dédicace.*

Durendal (septembre) : H. Hoornaert : *La Parabole des Vierges;* Maurice Dullaert : *Simple chanson;* (octobre) : Edmond Joly : *Santa Maria dell'Arte;* Pol Demade : *L'avertissement inutile.*

LES LIVRES

Ces pauvres femmes, LÉON-L. BERTHAUT (Jean de la Hève). Rennes, H. Caillière. 1894.

Le nouveau livre que vient de donner M. Berthaut, n'est pas comme son roman *Le pain du génie*, un ouvrage unique; c'est un recueil de nouvelles, de contes et de légendes, terminé par une comédie : *Les Jaloux*. La première partie de l'ouvrage donne son nom au livre entier. Dans une série de petites nouvelles, dont plusieurs se prêteraient aisément à un développement plus considérable, M. Berthaut a entrepris de venger les femmes de cette réputation mensongère et calomnieuse qui, dans certains milieux, les charge de tous les vices, de tous les défauts. Volontiers nous écririons ici une page sur le féminisme, mais ce n'est pas le moment, et nous craindrions d'ailleurs de nous répéter. « Les hommes font les lois; les femmes font les mœurs », a-t-on dit : les mœurs publiques sont donc le baromètre de la valeur morale des femmes. Le livre de M. Berthaut nous vient de Rennes, de la Bretagne, d'une des régions les plus saines de cet autrefois si beau pays de France; là a survécu la profonde foi catholique, là règnent des mœurs chrétiennes. Si la société s'est conservée pure en Bretagne, c'est par les femmes : a priori donc nous devions nous attendre à trouver en M. Berthaut un défenseur de la femme. Si le romancier contemporain, et parfois aussi la légèreté des conversations mondaines, font de la femme un être odieux, tout de duplicité, d'orgueil, de sensualité, c'est à cause de la dépression morale des milieux, et nous n'hésiterions pas à formuler l'aphorisme : l'estime de l'homme pour les femmes est en raison directe de son niveau moral.

Tout le livre de M. Berthaut est là pour confirmer cette opinion : ce livre est l'œuvre d'un chrétien convaincu et son respect des choses de la religion et de la morale va de pair avec son respect de la femme.

Un mot de la matérialité littéraire de l'ouvrage, puisque nous en avons déjà apprécié le beau moral. En passant nous avons effleuré une critique : plusieurs contes et nouvelles ne sont qu'esquissés, et réclamaient plus de développement. Il semble qu'une certaine hâte de terminer, de passer à un autre objet, ait saisi l'écrivain; nous le regrettons d'autant plus que c'est le seul reproche positif qu'on puisse adresser à son livre. Que M. Berthaut se remette donc à un ouvrage de plus longue haleine; qu'il évite la concision excessive de *Ces pauvres femmes*, qu'il se garde aussi des digressions inutiles que nous avons cru devoir lui reprocher à propos du *Pain du génie*, et ce sera sans restriction que nous applaudirons à son œuvre de chrétien et d'artiste.

M. H.

Poèmes sans rimes : OLIVIER-GEORGES DESTRÉE ; Londres, imprimé aux presses de Chiswick, d'après les dessins de Herbert-P. Horne. 1894.

Est-ce l'apparence extérieure de l'opuscule, imprimé en caractères elzéviriens, orné de dessins archaïques? sont-ce les dehors tout anglais

de ce ravissant livre venu de Londres? nous ne savons, mais dès les premières pages de la lecture nous est venue l'impression de la conception préraphaélite transposée dans l'art littéraire. Et non, ce n'est pas une apparence purement extérieure, elle est bien dans le fond des Poèmes, elle caractérise bien l'œuvre de M. O.-G. Destrée, cette même séduction de la ligne et de la conception, vagues, idéales, incréées, d'aucune époque et de tous les temps. Les lecteurs de la *Jeune Belgique* avaient eu la bonne fortune de savourer un à un et sans précipitation, comme il convient de le faire, le charme d'un grand nombre des morceaux qui composent les *Poèmes sans rimes*, de se laisser bercer par la poésie mélancolique et douce de cette prose harmonieuse et chantante. Dès sa première publication nous avons signalé aux lecteurs du *Magasin littéraire* l'admirable poème *Consolatrix*, cette évocation touchante et inspirée de toutes les tendresses d'une mère; ce nous a été une jouissance très pure de retrouver, à des degrés divers sans doute, mais dans chacun des *Poèmes sans rimes*, la même élévation de pensée, dans la même séduisante forme littéraire.

M. H.

Nous rendrons compte dans le prochain numéro du remarquable livre de M. HENRY BORDEAUX, notre fidèle et distingué collaborateur, **Ames modernes**, paru le mois dernier chez Perrin, à Paris. L'ouvrage comprend un parallèle remarquable entre l'homme d'intellectualité et l'homme de sensation et six études sur Henrik Ibsen, Pierre Loti, José-Maria de Heredia, Jules Lemaitre, Edouard Rod et Villiers de l'Isle-Adam.

Les deux « Lourdes » d'Emile Zola et d'Emile Pouvillon par le Comte EMÉRIC DU CHASTEL; Nice, 1894.

Comme certains du *Lutrin* de Boileau, M. Zola combat à coups de bouquins : les plus lourds sont les meilleurs.

De la trilogie nouvelle, en douze ou quinze cents pages, dont le fatrassieux écrivain promet d'encombrer les librairies bien achalandées, savoir : *Lourdes*, *Rome* et *Paris*, le premier carreau est venu s'abattre sur la tête chenue du Catholicisme. Notons en passant qu'il s'en remet (le catholicisme, s'entend; quant à M. Zola nous n'avons cure de ses relevailles) et ne compte pas se garer pour les deux autres.

Nous croirions volontiers, comme notre collaborateur, M. van den Bosch, qu'on a fait trop d'honneur au *Lourdes* de M. Zola. La brochure de M. du Chastel est cependant pleine d'intérêt; elle nous montre que M. Zola retarde; que le renom (ne lisez pas *relent*) de la boutique au naturalisme s'amoindrit; que des aspirations moins terre-à-terre, moins purulantes et moins sanieuses commencent à animer ceux qui s'intéressent à la littérature. Ils sont rares encore ceux qui feront le goût de demain et ne constituent encore qu'une élite, mais ils ont accueilli avec faveur *Bernardette de Lourdes*, le livre de M. Pouvillon, paru d'abord dans la *Revue des deux Mondes*. Si M. Pouvillon n'est pas clérical, du moins est-il au dessus du pataugeage physique et moral, et il a écrit une œuvre que M. le Comte du Chastel n'hésite pas à proclamer « le plus merveilleux joyau

littéraire qui ait été ciselé en France depuis plusieurs années ». Le parallèle entre *Les deux Lourdes* est éminemment intéressant et suggestif.

M. H.

Le Droit des Auteurs en Belgique, par PAUL WAUWERMANS. Société belge de Librairie. Bruxelles, 1894.

De nombreux travaux — la riche bibliographie fidèlement inventoriée par Mr Wauwermans en fait foi — ont été consacrés dans le cours de ces dernières années à notre loi sur le droit d'auteur. Mais quelque grande qu'ait été l'activité de nos juristes, une œuvre définitive, complète, embrassant l'ensemble de ce vaste et attrayant sujet, nous faisait défaut jusqu'ici.

Le commentaire historique et doctrinal de Mr Wauwermans, qui a reçu dans les mondes disparates de la Justice et de l'Art le même honorable accueil, vient heureusement combler une lacune que souvent nous avons entendu déplorer.

La loi nouvelle est en vigueur depuis un temps assez long : le moment était donc venu de fixer les principes d'application, de coordonner les théories juridiques éparses dans une jurisprudence souvent déconcertante et de trancher les grandes controverses, qui non seulement ont mis aux prises les spécialistes du Droit, mais ont même, un instant, occupé la presse.

Tel est le but que l'auteur s'est proposé en publiant cette monographie remarquable, guide précieux, tant pour les juristes que pour les écrivains et les artistes, auxquels elle paraît d'ailleurs s'adresser plus spécialement.

L'ouvrage débute par une introduction historique assez longue, mais d'une lecture facile, grâce à l'abondance et à la variété des aperçus que l'auteur a su y accumuler. Voici sa thèse, assurément hardie et même un peu paradoxale. Au moyen-âge, et encore à l'époque de la Renaissance, l'artiste ne se distingue guère de l'artisan, et la conception artistique est confondue avec le travail manuel; inutile donc de chercher à cette époque lointaine l'idée moderne de la propriété littéraire; elle existe seulement à l'état embryonnaire dans le monopole corporatif, les garanties collectives, les concessions de privilèges. La seconde partie de cette théorie est à l'abri de toute critique, mais la première nous paraît commander quelques réserves. Toutefois, nous ne contestons pas que l'ingénieux groupement des faits et des documents historiques ne produise en somme une impression favorable à la théorie de l'auteur.

L'idée de la propriété littéraire est moderne : le législateur a dû la créer; il n'a pu couler sa pensée dans quelque moule traditionnel et archaïque; son œuvre a été une œuvre d'innovation, marquée d'un profond caractère d'originalité. M. Wauwermans retrace les diverses étapes de cette lente germination et les luttes que l'idée de propriété intellectuelle et artistique a eu à soutenir contre des préjugés de toute nature, avant de s'imposer comme une notion de primordiale justice. Constatons, à notre confusion, que la Belgique fut longtemps le dernier refuge de la contrebande littéraire. Il est vrai que depuis nous avons réparé nos fautes.

Nous rendons volontiers hommage à la science de l'auteur, mais qu'il nous soit permis de formuler une critique. Ce tableau historique, quelque complet qu'il soit, est trop surchargé de détails; peut-être même M. Wauwermans exagère-t-il la signification de quelques petits faits; à cet ensemble un peu compact, nous eussions préféré une vue synthétique plus large de l'évolution du droit en cette matière.

La seconde partie forme le corps de l'ouvrage. La justification philosophique du droit d'auteur, la détermination de sa nature juridique, le choix de l'étiquette qui lui convient, sont des problèmes qui n'arrêtent pas longtemps notre auteur. Nous nous garderons bien de le lui reprocher : volontiers nous reconnaissons que ce sont là de pures querelles de mots, des jeux d'esprit faits uniquement pour aiguiser la subtilité des amateurs de théorie.

L'essentiel, quand on se place au point de vue purement pratique, est de voir le droit reconnu, sanctionné, protégé. Peu importent les plus savantes dissertations et les plus séduisantes théories.

Après ces considérations préliminaires, nous abordons le commentaire de la loi. L'objet du droit, les diverses catégories d'auteurs, les règles de la collaboration, les droits des cessionnaires, des créanciers, etc. : tels sont les points les plus importants que M. Wauwermans traite successivement.

La dernière partie est réservée au droit répressif. La loi sanctionne le droit d'auteur; elle punit même assez sévèrement la contrefaçon. Ici surgissent des controverses : on discute à propos des conditions constitutives de ce délit complexe. Ces conditions sont la *publicité* et la *fraude*. Les auteurs d'une part, les sociétés musicales d'autre part, se combattent avec un âpre acharnement, déguisé parfois sous les plus beaux prétextes de philanthropie. M. Wauwermans se range du côté des auteurs et plaide énergiquement leur cause; la jurisprudence, au contraire, a réservé ses faveurs à leurs heureux adversaires.

En effet, un arrêt, rendu par les chambres réunies de la Cour de Cassation, a vidé la controverse, et il est peu probable que la discussion puisse jamais renaître. Après tout, la question reste théoriquement douteuse et les arguments qu'invoque Mr Wauwermans sont dignes de considération. Si la loi a entendu consacrer la propriété des œuvres de l'esprit à l'égal de la propriété des œuvres du travail manuel, et cela d'une manière absolue, comme le soutiennent les avocats des auteurs, leur position paraît assez forte; en effet, de même qu'il est défendu, sous les peines du vol, de s'emparer du bien d'autrui, fût-ce dans un but de charité, de même l'exécution d'une œuvre musicale, sans autorisation de l'auteur, est une contrefaçon, quelle que soit l'intention charitable de l'exécutant.

Mais voilà, on compte sans les discussions confuses et mesquines de la Chambre — car c'était aux beaux jours du régime censitaire, et nos députés voulaient bien sanctionner le droit des auteurs, mais à condition d'épargner aux sociétés musicales et électorales, comme disait Pirmez, le payement d'une modique rémunération. De là une transaction, dont la Cour de Cassation a dû tenir compte, puisque cette transaction est contenue dans la loi, bien que Mr Wauwermans se refuse à l'y voir.

L'intérêt se soutient jusqu'au bout dans l'ouvrage: on y rencontre des théories juridiques personnelles, une forte doctrine, imbue des vrais principes, le tout rehaussé par un style clair, correct, d'une élégante précision. Pourrions-nous mieux faire que d'en recommander chaudement la lecture et l'étude? L. V.

La situation politique. — Discours prononcé à l'Association Catholique de Gand, le 21 octobre 1894, à l'occasion des Elections provinciales, par M. HERMANN DE BAETS; précédé d'une lettre de M. LAMMENS, Sénateur. — Gand : Siffer, 1894.

M. Lammens, avec la haute autorité qui s'attache à son nom, a caractérisé le discours de M. de Baets en l'appelant dans sa lettre « un programme de Gouvernement, qui mérite de fixer l'attention des catholiques ».

Devançant l'encyclique *Rerum Novarum*, qui est venu lui donner une haute consécration et un précieux encouragement, la politique catholique s'est faite, en Belgique, la politique de la *liberté*, c'est-à-dire, de la *charité*. L'étiquette libérale faisait la force des partis anticléricaux; le parti catholique s'est approprié l'idée juste qu'elle signifiait. Depuis longtemps nous défendons l'autonomie provinciale et communale, nous combattons la statolâtrie; c'est nous qui avons voulu l'enseignement libre; c'est nous aussi qui les premiers avons témoigné de notre charité pour les humbles et les déshérités et nous avons répondu à l'œuvre sectaire de l'Enquête scolaire, par l'œuvre bienfaisante de l'Enquête du Travail. Quel parti donc mieux que le parti catholique a le droit de combattre le socialisme, apparu tout à coup puissant, lorsqu'on eût cessé de le nier pour ne pas le voir? Qui le peut mieux que le parti catholique, puisque déjà, comme il en avait agi à l'égard du libéralisme, il a compris ce qu'il y avait de juste et de réalisable dans les théories socialistes et s'en est emparé. Sa force s'en est accrue et victorieusement il entame la lutte : la libre discussion, animée de bonne foi, secondée de bonne volonté, éclairée de l'expérience, nous donnera de vaincre mieux encore le péril socialiste que le danger libéral.

Telles sont les grandes lignes du discours de M. de Baets, mais le résumer est impossible; il faut le lire et l'étudier, car tout y porte, tout y converge vers une idée : la confiance dans l'avenir de notre cause religieuse et sociale.

M. H.

LES BEAUX-ARTS

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE D'ANVERS

L'EXPOSITION universelle vient de fermer ses portes. Dans les halls plus ou moins grandioses, les exposants, abondamment pourvus de distinctions de toute nature, emballent les objets précieux et autres dont le colossal étalage constitue le prétexte de pareille fête.

Dans les rafales où tourbillonnent des feuilles, les kiosques des jardins ont l'aspect lamentable. Disparus déjà longtemps les soldats congolais, dont la sonnerie martiale réveillait l'héroïsme latent au cœur des Belges, partis ces innombrables mendiants de la horde qui les escortaient. Envolés les nombreuses hétaïres de l'Orient, les marchands juifs débitants de nougat et de babouches, les superbes zoulous. Le vieil Anvers seul, lavé des averses de novembre, ouvre à de rares visiteurs sa grande place morne et ses maisons de plâtre où consciencieusement on grelotte.

Là-bas, derrière le musée aussi, dans les halls des Beaux-Arts on décroche les toiles. Pas plus là qu'ailleurs, dans quelque temps, on ne trouvera trace de ce qui fut l'exposition d'Anvers. Car, chose éton-

nante, Anvers, à l'instar de Bruxelles, toujours veuf de Palais des Beaux-Arts, a dû construire des salles provisoires pour abriter les œuvres des peintres et des sculpteurs.

Le nombre des objets exposés est considérable. Le catalogue ne comporte pas moins de trois mille deux cent quatre vingt onze numéros, en y comprenant les aquarelles, les gravures, les plans d'architecture et un certain nombre d'objets d'art appliqué que pour la première fois on trouve au Salon d'Anvers.

Chaque état du reste envoie aux expositions universelles un choix plus ou moins considérable d'œuvres, prises dans la production artistique des dernières années. Il en résulte que si l'ensemble de pareille exhibition est peu neuf, on est toujours certain d'y trouver un grand nombre de toiles très intéressantes.

C'est le cas pour l'exposition universelle d'Anvers. Peu d'œuvres récentes, mais des tableaux signés de très grands noms et que bien rarement en Belgique on a l'occasion de voir.

En effet, Puvis de Chavannes ne se prodigue guère, Burne Jones n'est connu chez nous que par les admirables reproductions de ses tableaux, Whisler n'est point encore un habitué de nos Salons triennaux.

Combien regrettable que le nombre immense des toiles exposées oblige à cet arrangement de bazar qui diminue les maîtres par les promiscuités honteuses et empêche de voir leurs œuvres dans le cadre nécessaire.

Que n'a-t-on pu isoler chaque toile importante ou tout au moins, lui épargner le second rang si désagréable au premier, comme cela se pratique dans les salons des jeunes.

Le second et le troisième rang, c'est tout au plus une aumône à ceux qui ne jouissent point de la faveur des jurys et cela nuit à celui qui la reçoit, parce que le tableau vu hors de son angle et de son jour doit nécessairement déplaire si on le regarde, ce qui n'arrive point toujours. et cela nuit au premier rang parce qu'il l'écrase et éparpille l'attention qui devrait lui être réservée.

Dans quelques sections, notamment à la « Ligue des Artistes » cet entassement a été évité, Dieu sait au prix de quels ostracismes. Cette sévérité est louable si elle s'exerce en toute justice.

Dès l'entrée au Salon, les premières œuvres qui arrêtent le visiteur sont les tableaux Français, et l'on semble avoir voulu accumuler à cet endroit la meilleure partie du contingent. Ici tout est distingué de ton. Nulle orgie de couleurs. On revient un peu des symphonies ardentes et des lumières intenses pour retourner au gris poétique, si cher aux artistes parisiens. Tons fins et justes comme en révèlent de superbes *Cazin*, dont le petit coin de Flandre plaît par cette observation de nature qui en fait tout le charme.

Des silhouettes de barques sur l'or d'un Soir de *Collet* requièrent l'attention au même titre qu'un franc soleil de *Monténard* intitulé « Sur les hauteurs de Toulon ».

La mêlée de *Binet* mettant aux prises des soldats de marine et des Prussiens, très mouvementée, échappe par l'originalité de la mise en page et l'accent de vérité qui s'en dégage, aux reproches qui ne peuvent manquer d'atteindre toute cette fraction de l'école Française vouée encore après vingt-quatre ans aux souvenirs de l'année terrible et exploitant un peu le chauvinisme de nos voisins. *Detaille* est de ceux-là. Il a pour lui l'excuse d'être

fort et de s'être taillé dans la peinture militaire une spécialité dont la guerre franco-prussienne n'est plus que le prétexte.

Quant aux *Meissoniers* minuscules, ils sont ce que sont tous les Meissoniers, bons tableaux, admirés par le public, non comme tels mais pour l'extrême fini du détail.

A voir encore un beau *Billotte* et dans la travée de gauche, un paysage calme remarquable de *Jourdeuil*, un *Olive*, très mal placé, toile comme cuite au soleil du midi, où sous le ciel bleu et la mer plus bleue encore, la terre et les petites voiles blanches prennent des teintes de flammes.

Plus loin un *Vauthier* rappelant l'art de Baertsoen, un *Collin* transparent, un *Baillet* dont la Seine dort dans un grand calme violet, enfin un magnifique paysage de *Zuber* où le soleil se couche sur un étang dans des splendeurs rouges.

Parmi les portraits remarquables de la Section, celui du Père Didon par *Cormon* un peu théâtral, de Madame Pelletier par *Lefébre*, « Le Soir », portraits de *Dagnan*, un *Roybet*, enfin un grand pointillé de *Martin*.

Thirion refait les calvaires bretons, *Benner* s'attache aux chromos de l'âge de pierre, puis l'on rencontre au hasard de la route les *Breton*, les *Gérôme*, *Carrière*, *Bougereau*, *Fantin*, *Bonnat*, *Beraud*, *Gervex*, *Tissot*, tous noms connus, œuvres et manière connues.

Tant il en est qu'à peine peut-on s'arrêter devant le calme souverain du « Sommeil » de *Puvis de Chavannes*, ou les compositions irrisées de tons chatoyants, évoquant la nacre, de *Maignan*.

Rodin, *Charpentier*, tant d'autres, tiennent haut l'honneur de la sculpture française, tandis que les objets d'art industriel de *Gallé*, de *Delaherche*, de

Brateau rappellent qu'il est là tout un domaine inexploré et un côté entier de la vie matérielle du peuple à régénérer par l'Art.

De toutes les écoles, puisque malgré les multiples causes de diffusion actuelles, il en est, et que la nationalité et l'éducation impriment aux âmes des artistes qui s'en défendent le plus, un cachet commun, les faisant de telle ou telle race, l'école américaine est celle qui au plus haut degré se rattache à la France. Les artistes américains reçoivent leur éducation à Paris, ils y habitent et on prendrait leurs toiles pour des œuvres françaises s'ils n'ajoutaient à l'impeccabilité du procédé, ce caractère audacieux et novateur qui leur est propre.

James Whistler incontestablement est le premier de ceux là, le chef admiré et respecté de ce petit groupe d'artistes qui sauve la réputation esthétique, encore très compromise, de la grande République Américaine. Ses arrangements en noir, nocturnes et symphonie en blanc sont de ces œuvres délicates à peine matérielles, où se révèle un sentiment exquis, une façon de concevoir, comme seul peut le faire un grand artiste.

Vail, *Steward*, *Mac ewen*, *Knight* se distinguent parmi les autres, tandis que *Brigdman* applique à l'orientalisme des audaces de couleur rares et que *Pearce*, voué aux bergères pâles, remet dans la plaine grise, parsemée de moutons, la silhouette délicieusement naïve de son héroïne. Restent une jolie marine de *Van der Weyden* et un *Dannat* original, alignement dans une lumière cherchée de Gitanas aux cheveux bleuissants, étranges types vrais comme nature, dont on attend la danse capri-

cieuse, rythmée de olés, olés et de claquements de castagnettes.

Autant l'Amérique, audacieuse et progressiste, appelle l'attention sur les œuvres écloses en son printemps artistique, autant les tableaux et sculptures d'un pays béni, aux anciennes floraisons d'art admirable, font montre d'une lamentable décadence. — Les héritiers de toute la gloire italienne vivent des bribes, très menues après tant de générations, du talent de leurs ancêtres. Aussi à peine dans ce contingent conventionnel deux ou trois œuvres, signées *Pontecorvo*, *Cortèse* et *Fattori* arrêtent le visiteur. De même, l'Angleterre, pays d'aristocratie d'art où des artistes très rares, titulés de sir, de baronnet, de R,A et du reste, dominent de toute leur maîtrise l'armée des misses abusant des water colours et de l'oil painting, ne présente que peu de toiles de valeur.

Cependant de glorieuses signatures marquent le catalogue et les toiles.

Burne Jones a trois pastels admirables. Art froid, d'une suprême distinction. L'histoire de Persée en compte deux. *Les profondeurs de la mer*, le troisième, c'est la sirène enlaçante, entraînant sa victime dans les abîmes sans fonds. Dessin superbe, couleur étrange, volontairement atténuée. Plus loin de beaux portraits de *Cameron* et de *Troubetskoy*. Des *Millais*, des *Linton*. *Alma Tadéma* expose un coin d'atelier de cet achevé suprême qui fait son renom tandis que *Clara Montalba*, la reine de l'aquarelle, met, à côté des toiles dramatiques du grand *Leighton*, les notes légères de ses ressouvenirs d'Italie et de Suède.

Une fontaine murale de *Reynolds* représente dans

la section l'art appliqué qui jouit déjà de réelle faveur par delà la Manche.

L'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie, pays faits pour se rencontrer et s'entendre sur le terrain de l'Art, pays où jadis régnaient sans conteste les herrs professors qui faisaient de très grandes toiles et les autres qui pratiquaient la peinture anecdotique, le petit genre, encore en honneur à Anvers.

Mais à présent tout cela est bien bouleversé. La grande poussée d'Art contemporaine a fait irruption dans le domaine sacré du traditionnalisme artistique.

Vlacslav Brozik et *Munckacsy* exposent, certes à l'admiration du nombre une *défénestration de Prague* et un *Christ en croix* conformes à l'idéal antérieur, mais à côté d'eux, un *Hermann Koch* et un *Carl Marr* se préoccupent davantage du réel et l'*enterrement chez les bénédictines* d'une part, les *Flagellants* de l'autre témoignent de ce plus grand souci d'une objectivité relative, car de là à certaines œuvres d'avant-garde exécutées entre autres par les artistes scissionnaires de Munich il y a de la marge. Le *dîner* de *Hartmann* où de petits gosses apportent au casseur de cailloux le repas des pauvres, une belle marine de *Hamacher*, un coucher de soleil de *Petersen*, un soir d'hiver de *Andersen*, enfin un *Bartels* charmant, où dans la dune, abritées du vent par une large planche, deux femmes, une jeune et une vieille, fixent l'immense mer monotone, telles les toiles qui arrêtent le visiteur pressé. Dans la section Autrichienne un joli et habile *Marché* de *Moll*, un *Jettel*, un *Seligmann* remarquable. Parmi les œuvres à succès, la calvacade religieuse de

von Blaas et la salle de spectacle, appartenant au Comte Esterhazy de *Klimt*.

Le retour de la chasse à l'ours de *Falat* est empreint de beaucoup de vérité, tandis que *Mon Village* de Holmann, où agenouillée dans la neige, une pauvre femme pleure, regardant là-bas au loin les toits blanchis, éveille une réelle émotion. Deux tableaux de *Grünweld* et les *Roses sauvages* de *Othon de Baditz*, fillette délicieuse, qui ayant jeté sa serpette, vous regarde d'au dessus un massif d'églantiers, rose épanouie au libre soleil comme les autres, intéressent dans le compartiment hongrois.

Rien de bien saillant dans le contingent Hollandais. Les *Oyens* et les *Maris* très connus chez nous, caractérisent bien les tendances de nos voisins du Nord. Amis des grasses coulées lumineuses et des rutilances épanouies. *Apol* et *Van de Sande Backhuisen* moins heureux cette fois, exposent des effets de neige plus blancs que lumineux, tandis qu'*Hendrik Veder* et *Zilcken*, sauvent la renommée des paysages de Néerlande pas leurs œuvres, de bonne et saine modernité.

Hier encore inconnus, aujourd'hui, entrés comme par effraction, subitement, dans tous les Salons, y alignant des toiles si remarquables, qu'ils semblent devoir prendre la tête du mouvement artistique, les artistes Danois et Norwégiens sont fort bien représentés à Anvers. Leurs œuvres respirent cette énergie et cette jeunesse des écoles récentes. La leur, c'est celle de la nature dont aucun des aspects ne les effrayent, et tous en pratiquent le culte avec une ferveur de néophites.

Soleils rouges, coups de vent sur l'eau, sillages tracés par les navires, arcs en ciels, levers éclatants sollicitent les *Pedersen*, les *Philipsen*, les *Niss* et les *Olsen*. La lande Jutlandaise en frimas de *Jespersen* présente cette particularité curieuse. que l'auteur, afin de faire éprouver au spectateur l'impression vraie du soleil levant, a transporté sur la toile, les globes lumineux qu'une sensation d'éblouissement semble provoquer devant la rétine. A première vue, l'intensité extrême de ce soleil vu de face ne s'explique guère et il faut un examen attentif pour découvrir l'ingénieux moyen dont s'est servi l'artiste pour dérober à la nature un de ses aspects les plus difficiles à traduire.

Tuxen traite admirablement le portrait, *Philipssen* rappelle *Claus*, tandis que *Kröyer* témoigne de telle maîtrise que son *Crépuscule* et son *Soir d'été sur la plage* le placent du coup parmi les premiers peintres contemporains.

Combien regrettable qu'à côté de ces noms on ne puisse placer celui de *Thaulow*, qui consciencieux et admirable artiste, s'est, pour rester conséquent avec ses déclarations antérieures, abstenu d'exposer lui-même, quand il avait la haute main sur le compartiment de sa nation, donnant ainsi un fier exemple de désintéressement à tous les membres des jurys, à qui, de par cette qualité, les meilleures places reviennent.

Il nous reste à parcourir la section Belge. Huit cent vingt six numéros! Un Salon déjà, sans l'intervention des étrangers. Il nous faudrait pas mal de pages encore pour classer nos artistes et discerner les mérites respectifs de chacun de ceux qui se distinguent à Anvers, aussi préférons-nous ne point

citer de noms, d'autant plus que la plupart des toiles, aquarelles et sculptures de la section sont connues de tous, ayant figuré aux diverses expositions des dernières années. Bornons-nous à constater que dans cet énorme contingent, bien des œuvres établissent qu'en rien au point de vue artistique nous n'avons à le céder aux étrangers. Que si le chauvinisme à rebours des Belges, toujours portés à croire que ce qui vient d'ailleurs soit mieux que ce qu'ils ont, les porte à n'estimer point à leur juste valeur des artistes qui font la gloire de leur pays, c'est l'étranger lui-même qui en reconnaît le rang et en consacre le renom.

Si les temps ne sont plus où les galiotes d'Espagne emportaient jalousement les chefs-d'œuvre de nos maîtres, où les rois se les attachaient à leur cour, notre race a encore profondément dans le sang l'amour de l'Art et la force de le pratiquer.

Il ne faut même point de Salons comme ceux d'Anvers pour l'établir, car l'avenir autant que le passé, est là pour nous rendre définitive justice.

MAURICE BEKAERT

NOËL DES BUCHERONS

CONTE SIMPLE

A FIRMIN VANDEN BOSCH

Il était une fois, — oh, bien loin ! — en Finlande,
Une forêt; — or là dans les bouleaux, la brande
Et les grands sapins noirs, un chaume se montrait,
Nid de ramiers perdu dans l'immense forêt.

D'un bûcheron c'était la hutte hospitalière.
Il avait deux enfants, doux oiseaux, que leur mère
Sous son aile élevait du pain de chaque jour :
Pauvre gîte ignoré, qu'ensoleillait l'amour.

. . . . . .

C'est la nuit de Noël..... Au loin à travers l'ombre
Entendez-vous la mer pleurer, immense et sombre ?
Et la bise siffler dans les mornes buissons ?
Et gémir la forêt sous les poids des glaçons ? —

Mais l'huis du chaume est clos, et le foyer pétille
Sous le manteau sonore, où le vent s'égosille ;
Et le vieux bûcheron, d'un ton pieux et lent,
Raconte de Noël et de Jésus-Enfant.

« Tout reposait, dit-il, en la nuit salutaire.
« Seuls des pâtres gardaient leur troupeau solitaire,
« Quand ils virent soudain des anges radieux
« Chantant à grandes voix :

« *Gloria dans les cieux !*
« *Bonne volonté*
« *Et paix à la terre !*
« *Gloria !*

« *O nuit de bonté !*
« *O nuit salutaire !*
« *Amour et mystère !*
« *Gloria !*

« *Christ est sur la terre,*
« *Le Sauveur est né,*
« *Amour et mystère !*
« *Gloria, Gloria !* »

Les deux enfants penchés sur le sein de leur mère
Ecoutaient..... Tout à coup, au dehors, douce et claire,
Une voix s'écria : — « Bonnes gens, ouvrez-moi,
« *Sinon je vais mourir de misère et de froid :*
« *Par Jésus, ouvrez-moi !* » —
Le père ouvrit la porte :
« *Entre, dit-il, ô toi, que Noël nous apporte,*
« *Et sois le bienvenu dans la pauvre maison !* »

Lors pâle et frissonnant, un petit enfant blond
Beau comme un séraphin entra dans la chaumière.
En voyant le grand feu : « Je vous bénis, mon Père, »
Dit-il, les yeux au ciel. — Marie et Valentin
(*Les petits bûcherons*) *lui donnèrent du pain,*
Ce bon pain que Noël met sous la cheminée,
Et le pauvre prit part à la sainte veillée.....
. . . . . .

Et quand sonna minuit dans les clochers lointains,
Tous s'étaient endormis en des rêves sereins,
Ils voyaient des Noëls blancs passer dans leurs songes,
Des Noëls roses, pleins de suaves mensonges.
Pâtres et séraphins leur parlaient tour à tour,
Et leurs cœurs tressaillaient de bonheur et d'amour.

Béni soit le sommeil du pauvre qui repose !
Bénis les rêves d'or, où sa paupière close
S'ouvre à la Fantaisie, et, libre de douleurs,
Entrevoit l'Idéal, en des mondes meilleurs !

Le fagot étirait sa mourante lumière
Et des ombres dansaient aux murs de la chaumière.
Les vents cessaient de battre et le ciel était pur.
La lune étincelait, rieuse, dans l'azur.

Tout à coup les enfants apeurés s'éveillèrent
Et leurs petites voix tremblantes s'écrièrent :
« Sœurette? » — « Valentin! » — « Père et Mère, venez!
« Oh! que nous avons peur! » — Les parents alarmés
Accoururent..... Miracle! A l'étroite fenêtre,
Luit un rayon plus pur que l'aube qui va naître;
Et dans l'air on entend flûtes, harpes, hautbois
Résonner, et les anges chanter dans le bois :

« Enfant d'amour et de mystère,
« O Roi du ciel et de la terre,
« Nous te louons,
« Nous t'adorons,
« Nous te glorifions. »

Dans l'étincellement des célestes phalanges
Repose un bel enfant, sur les ailes des anges.
Il tient un sceptre d'or, gemmé de diamants.
Son front royal emmi des nimbes rutilants
Rayonne, et dans les plis de sa blanche parure,
Ondule en flots soyeux, son ample chevelure.

O prodige sans nom! C'est le petit enfant
Qui leur est arrivé dans la neige et le vent!
Oui, c'est lui!... Il s'éveille, il sourit, il se penche!
Dans le sol enneigé sa main pose une branche
De sapin, qui surgit miraculeusement
En arbre de Noël..... C'est un gazouillement
Alors, un battement d'ailes dans le feuillage,
D'oiselets inconnus c'est le joyeux ramage,
Et dans le vert rameau qui rayonne et grandit,
Toute une floraison d'étoiles resplendit.

. . . . . .

. . . . . .

Seuls d'humbles tâcherons ont vu ce grand miracle!
Seuls ces pauvres pacants ont pu voir le spectacle
Des anges descendant sur la terre, la nuit!
Pantois, extasiés, le regard ébloui,

Ils contemplaient encor les groupes séraphiques,
Le bel Enfant d'amour et les scènes mystiques,
Lorsque la vision remonta vers le ciel.....
Tout disparut soudain, sauf..... l'arbre de Noël.

La chaumine n'est plus, le temps l'a dévastée.
Les bûcherons sont morts. — La légende est restée.
Et l'on dit qu'à Noël, lorsque tinte minuit,
Dans la vieille forêt chaque sapin reluit.
Et qu'on entend alors dans le remous des branches
Passer le frôlement de grandes ailes blanches,
Et des voix invisibles et douces chanter :
« Gloire aux humbles qui sont de bonne volonté! »

FRANZ VAN CAENEGEM

MAURICE BARRÈS

« BARRÈS, c'est la dernière efflorescence, délicate et légère, avant la pourriture, du renanisme. » Ainsi parla Jules Lemaître à l'interviewer Jules Huret (1).

Le renanisme n'est point de définition aisée; c'est, sur les êtres et les choses, une façon sceptique de penser, dont le scepticisme s'atténue de sentimentalité et une façon ironique de sentir dont l'ironie se relève de poésie; Renan a mis à la mode le doute à la fois élégant, pitoyable et perfide dont, dans son livre séducteur et abominable, la *Vie de Jésus*, il a voilé au monde la vraie figure du Christ; du domaine religieux, le renanisme s'est étendu aux régions morales puis aux sphères littéraires et artistiques...

Quand il s'attaque à une vérité religieuse ou à une vérité morale, le renanisme s'appelle le blasphème ou l'immoralité; quand il prend pour objectif une théorie littéraire et artistique, il s'appelle le dilettantisme.

Et voilà une distinction qui fait toucher du doigt tout de suite ce qu'il y a de fatalement mauvais dans le renanisme et ce qu'il peut éventuellement y avoir d'acceptable.

Renan a eu ce tort — il faudrait plutôt dire ce

(1) *Enquête sur l'évolution littéraire*, p. 14.

crime — d'ouvrir au dilettantisme des horizons qui lui sont interdits; il a voulu mesurer l'absolu à l'aune des contingences railleuses; cela suffit pour condamner Renan, mais non pour répudier le dilettantisme — à condition qu'il se maintienne dans de justes limites.

Restreint dans le cercle de rayonnement que lui assigne sa nature, le dilettantisme est chose féconde, puisque la condition même est l'artisan de l'originalité.

Le temps n'est plus pour les artistes (et l'on me dispensera de le regretter) de l'impérieuse et inéluctable soumission aux Règles de Style et aux Préceptes de Genre; et le moule est brisé, qui, homicide de toute personnalité, réglait sous peine d'anathème, les performances de toute œuvre littéraire ou artistique...

Même pour les catholiques, sauf la conformité aux dogmes et le respect à la morale, une salutaire indépendance s'est installée en place du despotisme ancien et la compression a pris fin des libres personnalités qui à présent se développent en individuelles flores spontanées.

Il s'en suit tout d'abord que le « moi » de l'écrivain tient plus de place dans l'œuvre; dispensé de recevoir du dehors jusqu'aux mots d'ordre de sa pensée et de son sentiment, l'artiste se préoccupe davantage de suivre et de noter le développement de son songe intérieur; la psychologie a ainsi gagné en intensité ce que les préceptes ont perdu en autorité; c'est pour l'art un profit net de toutes les originalités, jadis compromises, aujourd'hui librement épanouies dans le sens de leurs aspirations.

Mais tout cela est incontesté et c'est peut-être un poncif que de le rappeler, en guise de préambule à l'appréciation des œuvres d'un écrivain, qui, bien que n'étant point chrétien n'a emprunté à Renan que les merveilles géniales de son style, non les rancunières bassesses de ses idées.

Dans la dédicace de son plus récent volume (1), Barrès évoquant le souvenir du poète Jules Tellier, son ami, précocement sombré dans le noir de la mort, écrit « qu'il fut dédaigneux du médiocre et passionné de ses propres idées ».

Mieux peut-être qu'à Tellier, le mot pourrait s'appliquer à Barrès lui-même ; il serait, pour son œuvre entière une très adéquate épigraphe.

Ce « dédain du médiocre » — que Barrès prise si haut en Jules Tellier — je me souviens combien il me frappa et me séduisit, lorsqu'ignorant encore tous les livres de Barrès, j'entendis à Paris, au théâtre de l'Odéon, préliminairement à une représentation de *Tartuffe*, l'auteur du *Jardin de Bérénice* développer ses idées pénétrantes et rares sur Saint Ignace de Loyola... La grêle et lougue silhouette du conférencier se détachait en ombre chinoise sur le fond blanc d'un salon Louis XV; sans une mimique de son masque énigmatique et pâle, avec de petits gestes rapides, à peine esquissés, Barrès conduisit nos esprits en des recoins de pensées insoupçonnées jusque là et dont la lente et savante découverte rompait absolument la banalité de notre vision ordinaire des choses ; c'était, dans le cadre de notre intellectualité traditionnelle, comme des rapports ignorés surgissant tant entre les idées qu'entre les sensations, tout un monde invisible d'accordances révélé tout-à-coup, sous le toucher délicat de ce prestidigitateur charmant et sceptique. Point de vérité nouvelle, point de sentiment nouveau, point de sensation inconnue — mais plutôt une interprétation autre des vérités, des sentiments et des sensations, une interprétation aigüe, intime, personnelle par un homme qui, comme il l'a dit lui-même du Sodoma, transforme tout dans son esprit « pour en faire une certaine beauté ardente et triste ».

---

(1) *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, p. 2.

Qu'un tel soucieux d'originalité rare ait cherché pour ses œuvres « des milieux autres que des milieux de médiocrité et des âmes différentes des âmes vulgaires; qu'il ait été d'avis qu'il doit y avoir plus de luttes et d'intéressants débats dans l'âme, par exemple, d'une impératrice détrônée qui a connu toutes les gloires et toutes les ruines que dans l'âme d'une femme de ménage dont le mari rentre habituellement ivre et la bat, ou dans celle d'un Sioux attaché au poteau de guerre! » (1) — cela se conçoit d'évidence.

L'aristocratisme d'artiste qui fait qu'une âme de qualité répugne à toutes autres affinités qu'avec des âmes de qualité, devait incarner en Barrès son expression la plus paroxysée; le « dédain du médiocre », la peur du déjà-rencontré, la haine de la banalité ont été poussés par l'écrivain au point que les personnages qui traversent ses œuvres, depuis la douce Bérénice jusqu'à André Waltère, le sociologue vaporeux, sont des ombres immatérielles, exclusives de vérité vécue, projetées dans le livre comme des reflets de la façon de sentir et de penser de l'auteur.

Pourquoi exiger la vie et la réalité de ces petits êtres frêles qui ne sont que des symboles et ne gravitent dans l'œuvre et ne s'y soutiennent que par la passion d'ironie et de sensibilité que l'écrivain leur a insufflé passagèrement — comme à des messagères de son « moi »?

Et ainsi après le « dédain du médiocre » s'induit la seconde caractéristique de la personnalité de Barrès : « *il est passionné de ses propres idées* ».

La classification dite de genres, range Barrès parmi les psychologues, à côté d'Anatole France, d'Edouard Rod, de Jules Lemaître, dans le proche voisinage surtout de Paul Bourget.

---

(1) Enquête sur *l'Evolution littéraire*, p. 18 et 19.

Sans appuyer d'ailleurs sur ce parallèle, il importe de faire remarquer combien la psychologie de Barrès est d'essence spéciale et se diversifie de la psychologie de Bourget; il y a là bien plus qu'une différence tenant à la personnalité de chacun des écrivains; Bourget s'intéresse à tout l'univers psychique, et nulle âme humaine, bonne ou perverse, n'est restée étrangère à son analyse; Barrès ne s'intéresse qu'à son âme, et la création entière ne lui vaut que pour autant qu'elle fournit à son intelligence et à sa sensibilité des occasions inédites de volupté, de tendresse et de mélancolie. Avec un orgueil ingénu, il rapporte tout à son *moi;* les choses pour lui n'existent point en elles-mêmes, mais par l'image qu'elles reflètent dans son esprit et l'émotion qu'elles provoquent dans son cœur; ce sont ces images, ces émotions qu'il cultive avec ardeur, prédilection et finesse.

Ainsi s'explique que dans les divers livres de Barrès la trame, les personnages, la mise en scène importent si peu; l'auteur les dédaigne comme choses indispensables mais inférieures, et s'en détache; pour les seules idéologies se développant sous ces contingences d'écriture, se perçoit le tremblottement ému d'une passion qui s'attendrit avec discrétion, s'enthousiasme avec mesure, raille avec émotion... Barrès est « *un passionné de ses propres idées* ».

Ces considérations expliquent peut-être à suffisance pourquoi de tous les livres de Barrès, le plus récent nous semble le plus attachant et le plus accessible; puisque l'idéologie est l'essentielle et exquise fleur de son œuvre, pourquoi ne la point recevoir des mains mêmes de l'artiste, plutôt que de la devoir cueillir sur les lèvres anémiques de factices petites personnes interposées?

D'autant plus que les aperçus nouveaux que Barrès nous prétend apporter sur la vie ou sur l'art — cette

vie idéale — perdent de leur force et de leur originalité à être tissés sur la trame des habituels romans; l'idée s'estompe de banalité dans ce milieu conventionnel qu'est toujours une intrigue de roman... En un mot, à Barrès romancier, je préfère Barrès journaliste.

Du Sang, de la Volupté et de la Mort, l'œuvre la plus récente de l'auteur, est en effet la réédition en volume d'un certain nombre d'articles parus un peu partout...

« Publication sans unité » ont déjà écrit les méthodistes; ils ont raison; mais comme je félicite Barrès de leur avoir donné raison, puisqu'ainsi chacune des pages disparates qui forment le livre, nous présente le raccourci quintessencié des impressions éparses dans : *Sous l'œil des Barbares*, *Un homme libre*, *le Jardin de Bérénice*, etc....

Hier les journaux annonçaient la mort de Francis Magnard; ce fut un maître, bien que d'ailleurs il n'eut à son actif que des « premiers Paris » de vingt à trente lignes, mais qui en leur brièveté condensaient toujours, avec un relief saisissant, la physionomie d'une situation ou la philosophie d'un événement.

Ce don précieux et extraordinaire de la synthèse Barrès aussi en est souverainement doué — avec en plus une intuition subtile et une expression raffinée des moindres et plus fugitives nuances... Pareilles à ces fleurs des tropiques dont les tiges frêles ploient sous la lourdeur des corolles, les phrases de Barrès, aux fines architectures de mots, fléchissent sous la multiplicité des idées.

Et toujours ces idées, avec un scrupuleux dédain, tournent le dos à la banalité.

Dans son nouveau livre, quels que soient les prétextes qu'au hasard de la vie, Barrès saisit pour exercer son « moi » — une promenade sur les lacs italiens ou une visite au jardin d'acclimatation de Paris — c'est, entre les lignes du style enlaçant et charmeur, comme une

levée d'impressions absolument neuves, endormies jusque là aux profondeurs de l'Inconscient.

J'ai vu l'Italie longuement et de près, guidé en ce pélerinage aux immortels sanctuaires du Beau par les admirables bréviaires d'art de Taine et de Gautier; et pourtant je ne suis point certain que l'âme de l'Italie, en son intégrité intime et émouvante, ne m'a point été révélée l'autre soir, à la lecture des quelques pages où Barrès « a bouclé le petit dossier des sensations » qu'il a amassées dans ses vagabondages butinants à travers la Péninsule.

Je ne veux point faire de grandes citations: que celui pourtant qui, à la vesprée d'un jour radieux et doux de Mai, a laissé glisser sa songerie au bercement du lac de Côme, revive, par les quelques lignes que voici, ses souvenirs décuplés d'intensité : « Si facile, « indulgent de climat, rejetant toujours le voyageur dans « ces barques où l'on s'étend, ou l'on rêve, le pays de « Côme convient à tous ceux qui entendent bien ne pas « résister à leur passion. Dans cet air léger, élégant » presque jusqu'à la fadeur, ce ne fut depuis des siècles « qu'une gracieuse haleine de jeunesse et de plaisir. Par- « fois, dans ces belles journées si lentes, si paresseuses, « si bleues, on voudrait que le lac se soulevât un peu; « jamais je ne le vis plus bruyant que le froissement « de la soie contre une femme. »

« Sont-ce ces fleurs si nombreuses qu'à les voir « on pense invinciblement aux chambres mortuaires de « nos grandes villes? Est-ce une certaine association « d'idées, assez banale, mais qui nous contraint, en face « des images les plus voluptueuses, à envisager le désa- « grément de mourir un jour? En parcourant le lac de « Côme, je cherchais les cimetières. Ils pourraient y être « admirables. Ne conviendrait-il pas que ces pentes si « âpres dans le haut, puis à mi côte, vertes de feuil- « lages, égayées de villas, de doux jardins aromatiques,

« finissent çà et là par des tombes que caresserait « l'eau rejetée sur les bords par les barques de plaisir (1)? »

Tour à tour Barrès dégage ainsi la noire mélancolie de Ravenne, le silence frissonnant de Pise, la tendre grâce de Sienne, la voluptueuse beauté de Parme, la molle élégance de Florence — mais Rome fait défaut.

Le désir m'est grand de voir Barrès promener un jour son analyse ténue et sceptique à travers la cité sainte où à chaque tournant il heurterait l'affirmation chrétienne... Barrès au Colisée! Barrès à Saint-Pierre! Barrès aux Catacombes! Tout autant dans l'intérêt de son art, un des plus merveilleux de ce temps, que dans l'intérêt des idées générales et souveraines dont tout écrivain doit être le servant, je souhaite cette rencontre de la sensation contingente avec la vérité absolue... Nous constaterions alors la lacune que la Négation laisse béante dans cette intelligence si admirablement douée et nous pourrions entrevoir le grand et complet artiste que Barrès serait si le Don de la Foi lui eut été départi.

Barrès croyant! — c'eut été pour l'Humanité et les Lettres, l'acquêt de quelques chapitres à ranger dignement a côté des livres de Pascal et de De Maistre ; et les chrétiens pourraient saluer dans l'œuvre de Barrès, quelque chose de plus élevé et de plus bienfaisant que de brillantes et incomparables fusées tirées à travers la nuit noire et inféconde du scepticisme.

FIRMIN VANDEN BOSCH

Courtrai, novembre 1894

---

(1) *Du Sang, de la Volupté et de la Mort,* page 184 et s.

L'ARBRE DES TREIZE PENDUS

A travers les vitres claires de ma fenêtre large, très large, sur lesquelles retombent l'ample store de fin canevas, ouvré à jour, et les rideaux cramoisis, doublés de rouge, cet arbre des treize pendus, je le vois au milieu de la place.

Il y a, sur cette place, beaucoup d'arbres très grands et très vieux, des arbres aux troncs vêtus d'une écorce rugueuse, brodée de lichen verdâtre et de mousses fines, aux branches fortes et longues, tortes et tordues, armées de rameaux et de brindilles.

Tous ces noyers séculaires qui, depuis quatre siècles, jettent aux quatre vents, aux quatre bises leur récolte de noix, ont vu bien des gens s'abriter sous leur ombrage, et si les arbres parlaient, ils parleraient plus encore que les murs qui entendent tant de choses.

Il y a plus de cent de ces noyers antiques, alignés sur la place, tapissée d'un gazon dru, maintenant sous la neige, mais le plus superbe est celui que je vois aux-delà des houx de mon jardin, — les beaux houx d'un vert noir et luisant, diapré de myriades de baies écarlates.

Cet arbre des treize pendus est si vieux qu'il a fallu maçonner une fente énorme ouverte par le feu du ciel dans son bois crevassé, noueux et tors. Treize

branches jaillissent du tronc, s'irradiant en gerbe. Et à travers les branches, les rameaux, les brindilles, qui s'entrelacent en un réseau, se voit le ciel bleu, d'un bleu d'opale à peine teinté de rose, et le lac, le vaste lac dans sa conque immense d'Alpes déchiquetées, d'un bleu d'acier, moiré de blanche écume.

Or tandis que, dans la nuit de Noël, j'étais debout derrière ma fenêtre, laissant errer mon regard sur la place ouatée de neige, sur les noyers poudrés de givre, sur le lac uni comme une nappe d'étain fondu, sur les Alpes lointaines, grisâtres dans la brume, tandis que j'admirais ce mélancolique et sombre paysage, à peine éclairé par la blafarde lueur d'astres clair-semés dans un ciel ténébreux de décembre, en écoutant l'argentine et sonore voix des cloches, clamant dans l'espace le *Gloria* du nouveau-Né pour appeler aux solennelles matines de la grand' fête les fidèles, — je me souvins tout à coup de cet arbre des treize pendus, qui dressait là, sous mes yeux, ses treize branches, et je me promettais de savoir dès le demain la sinistre légende qui lui imposait ce sinistre nom.

Minuit vint à sonner. C'est à ce moment, et comme expirait la douzième vibration de l'horloge, qu'il se fit, derrière moi, dans ma chambre spacieuse, aux rouges tentures parsemées d'armes, plaquées de tableaux, décorée des mille souvenirs d'une vie vagabonde par terre et par mer, c'est à ce moment qu'il se produisit un bruit singulier.

Un bruit singulier qui me fit me retourner. Et je poussai un cri étouffé, de stupeur et presque d'effroi, en voyant, sous l'ardente lumière de mes lampes japonaises aux globes dépolis incrustés de dragons de métal, une apparition étrange.

Un homme se tenait debout, près de la table drapée d'un tapis de bure brune lamée d'or qui supporte le buste de Sarah Bernhardt en Chimère, avec des ailes

éployées de chauve-souris, et des griffes de lion, recourbées sur un crâne cornu...

Un homme se tenait debout, qui n'était évidemment ni de ce temps ni de notre âge. Un robuste soudard, aux larges épaules, bien campé sur des jambes nerveuses, le poing sur la hanche, ayant noble prestance et fière mine.

De son bonnet à la florentine, en velours incarnadin, orné d'une croix tréflée et d'une plume de paon, à ses bottes fenestrées en cuir cordouan, il était accoutré tout ainsi qu'un muguet de cour du seizième siècle : bas de chausse en soie feuille-morte, trousse en satin couleur orange, treillissée d'argent, chargée de rubans, de canetilles, de paillettes et de broderies, fraise en dentelles, large comme le plat où Salomé portait le chef décollé de saint Jean-Baptiste, et, jetée sur ce costume, une dalmatique, le tabart des hérauts d'armes, en tabis ondé rouge-feu, coupé d'une croix d'argent, qui répétait ainsi quatre fois le blason de Savoie devant, derrière, et sur chaque épaule.

Je n'eus pas le temps de demander :

— Qui êtes-vous?

L'être mystérieux, la main gauche sur la coquille richement ciselée de sa caulichemarde enveloppée d'un fourreau blanc, la main droite au bonnet d'où s'échappaient les boucles abondantes de ses noirs cheveux, me fit le salut cérémonieux, avec la révérence et les appels de pied que les amis du dernier Valois, souriants, adressaient à leurs pires ennemis, et il prit la parole en ces termes, d'une voix nette, bien timbrée :

— Ne vous étonnez pas, Monsieur, et veuillez ne vous point effrayer. Je me *nommais* Bonnes-Nouvelles, et j'*étais* héraut du très haut et très puissant prince Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. Il n'est pas besoin de vous dire que *je suis mort*, puisque ce fut en cette même nuit de Noël, de l'an de l'Incarnation 1587 que

je passai de vie à trépas, conforté des sacrements de notre Sainte Mère l'Eglise... Il y a donc trois cents ans que mon corps est en terre, et la croix de ma fosse, avec son *Réquiescat*, n'est plus que poussière, éparpillée on ne sait où! . Mais j'ai congé de venir une belle fois chaque siècle revoir ce mien pays, où je fus heureux durant ma vie mortelle. . Et puisque d'aventure me voici, comme il vous plaît connaître l'histoire de l'arbre des treize pendus, je vous peux satisfaire, car j'assistai à ce méchef... Reprenez place, Monsieur, et me faites la faveur d'écouter

Le Récit du Héraut Bonnes-Nouvelles.

Voyez-ci, monsire, comment cette malemparée est advenue à treize bons sujets de Son Altesse qui, faisant réveillon en un logis du village de Tully, proche Thonon, cette nuictée de Noël 1536, furent dénoncés par un taquin à ces vaunéants de Berne, qui pour lors faisaient le gast en icelui pays, depuis le mois de mars de cette année de disgrâce.

Rassemblés autour de la chauffe-panse où flamboyait grand feu de bonnes grobes de fayard et menus fagots de sarments, devant quel rôtissait un oison gras, entre un quartier de venaison et l'échinée d'un porc de la foire Saint-André, ces treize braves et bons braguards humaient dévotement le piot, à savoir pintes du blanc de Crépy, et pichets du rouge de la côte vaudoise, en devisant de leurs faits de guerre, et, possible, de leurs joyeusetés d'amourettes.

Ils n'avaient pu, selon coutume, magnifier le doux Enfantelet en sa crêche, réchauffé par le bœuf et l'âne, non plus qu'assister à cette messe chantée de la mi-nuit, qui rappelle ces touchantes histoires de Bethléem devant que le monde fut monde chrétien, — encore qu'ils ne

fussent mie hardis mangeurs de crucifix, — car ces cagniards des cantons avaient clos les églises et déchassé nos messieurs prêtres, leur courant sus avec les miches de saint Etienne.

Parmi ces treize y avait un gent argoulet des compagnies du baron d'Hermance, vêtu de hauts de chausses à tabourin, d'un pourpoint chamoisé, et portant écharpe jaune, lequel jurait à tant la journée « La merci-Dieu, villains ! » qui est le maudisson des femmes, chétives pécores.

Aussi y avait-il un reître d'Allemagne, morion crété en tête, et gorgerin au col, armé d'un vieux fauchard qu'on appelle Malchus ; puis un gagne-journée du hameau de Vongy, loqueteux compaing, revenu des batailles de Lombardie ; un valoton de Blonay, avec le lion brodé sur les manches ; un estropiat du pays de Gavot, qui avait perdu sa ceinture, — comme on dit des sans pécune ; — un ancien page de valise de Monseigneur le duc, en gippon de raz jaune, qui suçait des aigredouces en pimpelochant ses cheveux, couleur de pastonnade.

Celui qui le plus fort cageolait, vitupérant la cause, était un arquebusier des bandes.

Quant au fustier Nicolas Vaudaux, de la rue Chante-Coq, il jouait à la prime avec son cousin-fréreux Barle, filleul de monsieur de Foras, tandis que deux anciens vassaux de vénérable et discrète personne messire le seigneur abbé d'Abondance, Gingolph et Offenge, — en leur propre nom de baptême, — tapaient des esclos pour s'échauffer les pieds, et qu'un maranin, coiffé à la morisque, chassé de Genève par Messieurs du Magistrat, sonnait une bergamasque sur sa guiterne.

Le treizième, en jaque de mailles ou brigandine, fourbissait paisiblement sa pique brésille, et dodelinait de la tête en barytonant un vieux Noël en patois de Maurienne :

On est naissu èn la citá
De Béthléem, dins en ethrablo,
Reduit in bassa pauvreta,
Dins éthret bien misérablo
Hélà ! mon Dieu, la poa mae
N'a rien que de poé patins
Per player le feuil dou Saint-Pae
Qu'a tant fret aux peconins. (1)

Si bien que le vieux Lifrelofre dégoisant ses pâtenotres, le page et le valoton chantant leur belle, — Godemard Nicolas râflant les ultimes patarins de son cousin Barle, qui eut perdu jusqu'à la doublure de sa mandille jaune écartelée d'une croix d'azur ; les patauds d'Abondance, battant la semelle, et le reître somnolant avec les ronflements d'une toupie de son pays, — tous ces gentils flaquets, — vous entendez, monsire, — menaient grand tapage, se préparant à se bien potager, dès qu'on serait passé de vigile en fête feriée, tandis que la ménagère, — une triquedondaine de verte allure, — disposait les gobeaux de vin verdet et de doux-glissant, les pains moutons, les vacherins encerclés d'écorce de bouleau, et autres menues friandrises.

Ce n'étaient pas là des gens de la petite flambe, ni mangeurs de merlus, et s'ils ne menaient pas grand arroy, du moins gaussaient-ils fort les gens de Genève, contre qui ils avaient assez tant et plus joué de l'estramaçon, soutenant avec courage les pistolades et l'escoppetterie, et s'entrechatouillant à coups de hallebardes toute la semaine.

Ils ne se doutaient pas guère qu'ils étaient tombés de la poèle à frire dans les braises.

Les dits papaux récréaient donc à ventre débou-

---

(1) Il est né dans la cité — De Bethléem, dans une étable — Réduit en basse pauvreté — Dans un lieu étroit et misérable, — Hélas ! mon Dieu, la pauvre mère — N'a rien que de pauvres haillons — Pour envelopper le fils du Saint-Père — Qui a si grand froid à ses petits pieds.

tonné, et sans se douter que, proditoirement, on leur ferait bientôt danser d'autres pavanes et canaries, et qu'ils se trouvaient déjà pour lors engagés dans les toiles.

Le petit valoton à la livrée de Blonay et le page de Monseigneur le duc Tête-de-fer, qui n'avaient pas à eux deux trois douzaines d'ans, chantaient la gamme, dépitant Dieu, garrulant à la franche marguerite, sur ce que la mesure se composait de treize lurons, et qu'un d'eux, selon le proverbe, devait mourir avant la fin de l'an, en souvenir de ce que le maudit Iscarioth se pendit après la cène où le benoît Jésus — *Sit nomen benedictum!* — se partagea entre les douze messieurs les apôtres.

Mais voyez-ci que l'argoulet Côtalorda vint à eux et les entraîna aux plaisants devis dégoisant de certaines orses et corpulentes péronnelles qui j'a faisaient délices de tous les lansquenets, estradiots, capitaines voire sergents de bataille loués par Messieurs de Genève pour la guerre et qui traînaient leurs caulichemardes ou espontons sur les pavés du Molard et des rues Basses, en narguant les édits du tyran Calvin, — Dieu confonde ce méchant suppôt du grand diable d'Enfer!

Huguet, le gentil page de Savoie, et le valoton de Blonay, qui avait nom Disdille, retorquèrent par mépris aux vanteries de l'argoulet, car tous deux servaient de pures, chastes et honnêtes demoiselles : Agnès et Laure, filles jumelles du seigneur de Marclaz et Brenthonne, lesquelles sœurs avec leur sourire ingénu, le doux regard de leurs yeux bleu turquin, et les boucles blondes cachées sous la dentelle de leur escophion, n'étaient pas, — vrai bis! par ma fé Dieu!.... à comparer à cette engeance de pécheresses qui déambulaient entre chien et loup au travers des ruelles et allées en quête d'une proie.

La nuit s'avançait bien triste, sans carillons ni clameurs de Noël...

Cependant que la ménagère du logis de Tully

posait la poële sur la crémaillère pour mettre à frire ses rissoles, des mains armées de gantelets heurtèrent rudement à l'huis, ils ouïrent un chamaillis de fers de pertuisanes, les chassis de la luiserne furent effondrés, et avant que nos treize bons compagnons eussent eu le loisir de gagner la guérite, une horde de batteurs d'estrade aux gages de Berne, assistés de tous les crocheteurs, malandrins et autres forcenés ramassés sur le carroy du duc entrèrent à la chaude dans la logis.

Vous entendez, monsire, que les treize braves ne purent se mettre au jeu à bon escient, car tel avait délacé son corselet, tel déposé la bourguignotte, et nul n'avait arme sous la main, sinon marelins et cognées, qui n'étaient de rien contre pistolles, pétrinaux, corsesques et braquemarts

Tant et si bien en sorte que les pauvres joyeux garçons, emmi leur picorée et repue, furent du tout pris au traquenard, étrillés par ces bélîtres, si qu'ils gourmaient autour d'eux à tout râcler et bander.

Les garniments bernois, ribauds et paillards, eurent tôt fait de garotter, lier les mains et les pieds à nos treize bons compaings, lesquels ils chargeaient d'injurieux brocards, de horions, bâtonnades, encore qu'ils fussent à demi-engloutis de misère et dussent avaler le psaume depuis *miserere* jusqu'à *vitulos*.

Après quoi ils se départagèrent l'oison, la venaison, les fouaces et rissoles, comme s'ils eussent été deshallés de famine, et pintèrent le Crepy crépitant et le clairet de Concise, tandis que les autres se voyaient contraints d'endurer ce passe-fortune avec belle patience de Lombard.

Le coquard valoton ne battait plus que d'une aile; le page Huguet rimait en son entendement ses derniers adieux à la tant joliette Agnés de Marclaz, sa mignonne, le reître sacrait *der teufel* en allemand, *carajo* en espagnol, *contace* en piémontais, *tripes du pape* en

calviniste; le fustier et son cousin-frére eux chevrotaient leur *in manus*, confessant l'un à l'autre leurs vols, fraudes, rapines et frouilles; l'argoulet nez frotté de vinaigre, cherchait un pertuis pour se musser, mais en vain; l'estropiat tremblait la suette; et les vassaux d'Abondance débagoulaient toutes les litanies des saints, en haleinant de male peur.

Quand les ours de Berne eurent achevé leur lippée qui leur servait anuit de morgensoupe, ils ne s'amusèrent à cahuter et danser la grue dans ce repaire de Tully, d'autant qu'ils avaient bellement injurié la triquedondaine, ménagère de cette hôtellerie, rompu les côtes à son lamentable conjoint, baillé la foissade à leurs garçonnets et fait sauter dans la couverte une servante qui les assaillait de plus de mauvaises raisons qu'un chien n'a de puces.

Lors ils annoncèrent à ceux du parti de Savoie qu'ils les allaient saigner d'une autre veine, et donner besogne pour lendemain, à cause d'iceux, au sonneur des trépassés.

Les autres, non pétris d'eau froide, et voyant bien que c'était le grand Faut-mourir pour eux, leur eussent bien volontiers donné sur le groin, mais ils avaient en cettuy moment d'autre paille en bec, et ne songeaient qu'aux anges de Dieu que bientôt ils allaient contempler dans le saint Paradis.

Ils n'avaient plus d'espoir de recouvrance qu'en notre Père céleste, si que le petit Disdille récitait sa couronne, fort partroublé, et que le page Huguet, tout dénué d'esprit qu'il était, jurait qu'il eut préféré le mal de saint Médard au haut mal de la corde, d'autant qu'il n'y a voire aucun plaisir à être pendu, quand on ne l'a pas accoutumé.

Mais ce n'était pas le moment de chanter devant la fête.

Les forcenés gens de Berne, aboyant tels que chiens de meute, attachèrent les treize savoyards par le bras

droit à une longue et mince poutrelle, un tronc de sapin ébranché, qui les unissait l'un à l'autre comme une catène de galérien, qu'on appelle le cep quand il se met aux pieds.

Après quoi, ayant fermé sous clef la ménagère, son époux, ses enfants et la servante, tous ébaubis et tête perdue de l'aventure qui mettait la maisonnée sens dessus-dessous, ils emmenèrent leurs captifs par des sentiers courant à travers vignes et prairies, où la neige tassée craquait sous les pas.

Ils contournèrent la ville, pour lors endormie et fort silencieuse contre la coutume de cette belle nuit de Noël, et gagnèrent par d'obscures traversières brumeuses la grand' place de Crête, au-dessus de Thonon, chantant le long du chemin psaumes hérétiques, outre diverses bourdes et paillardises qui assourdissaient les promis à dame potence, glorieux de gagner par une chrétienne mort les radieux tabernacles de Dieu.

Les Bernois cheminaient dare dare, éclairés de torches et de falots, poussant du fer ou du bois de leurs piques les prisonniers qu'ils ne voulaient aucunement recevoir à rançon, car c'étaient tous guenilleux qui n'auraient mie réuni cent pâtards, en fouillant au plus profond de leurs escarcelles ou boursettes.

Si donc qu'ils arrivèrent sur la place à cet endroit, à l'entour de ce noyer que voyez-ci, monsire, noyer déjà vieil et robuste en ce temps-là, noir et tors sous sa brodure de blanc gel.

Les Bernois ramassèrent tout le bois mort qu'ils purent trouver, des fagots abandonnés au bord des fossés, des tas de feuilles amoncelées sous les haies; — et dressant le tout en un bûcher, ils y boutèrent le feu, et se mirent à danser comme autour d'un brasier de la Saint Jean, gambadant, vociférant et se démenant comme masques d'Italie, ou diables dans un bénitier, ce qui est à peu près la même chose.

Puis, las de cette frairie, et voyant que la nuit s'avançait, ils eurent hâte d'achever la besogne.

Des traînards, envoyés au pillage par la ville, revinrent tôt avec des brassées de cordes qui furent divisées en treize parts :

— A chacun son collier de chanvre !

Ainsi parlait un colosse au poil roux, habillé de peaux de bêtes, un montagnard d'Uri que ses compagnons élevaient au rang du dernier des nobles, car lui ferait office de bourreau.

Ce jovial tortionnaire, compatissant, obtint que les condamnés feraient, tout un chacun à sa guise, son testament mortuaire, verbal, entendez-bien ! — n'y ayant là ni happe-notes, ni tabellion pour enregistrer et parapher la volonté dernière d'iceux.

Au surplus, il n'en fut nul besoin, car tous ayant cette permission reçue parlèrent à la défilée pour prier Dieu, maudire leurs carnifex, et dire par quoi et en quelle chose ils regrettaient la misérable vie où les pauvres pécheurs commettent si griefs meschefs et passent les ans et les ans à courir après le bonheur d'un moment, sans jamais l'attrapper.

Le premier qui parla fut le vieux reître, secouant sa tête chenue :

— Le mal' vie aux ours de Berne ! clama-t-il. Notre seigneur le duc tient chez lui, à pot et à cuiller, plus de cent de vos hommes de guerre, lesquels sont bien à point pour être branchés !... Et vous en porterez la pâte au four !... A rude âne, rude ânier !... En attendant, que le benoît saint Barthélemy l'Ecorché, mon patron, me reçoive au seuil du Paradis.

Les deux vassaux d'Abondance, qui pleuraient comme des veaux, ajoutèrent :

— Hue, ribaudaille !... En peu d'heure, Dieu labeure !... Nous sommes pour faire le cimetière bossu... Ainsi, soit ! mais que *Celui qui n'a pas de blanc en l'œil* vous vienne faire payer notre martyre.

— Il ne manquera pas de témoins pour testifier, s'écria le fustier Nicolas, vous êtes bien des renfrognés... ce jourd'hui... Bot! si on a reçu l'écorne faut-il tant s'en estomaquer?

Et son cousin-fréreux, Barle, filleul de Foras, glapit :

— Dieu nous soit en aide et à délivre!... J'aime mieux périr par la hart qu'aller croupir de langueur au pailler des galères.

L'estropiat murmurait, confit en dévotion :

— A la mienne volonté que je sente ce coup pour m'humilier devant la face du Seigneur.. Nos bonnes gens du pays de Gavot s'en ressentiront à toujours mais... Tel cherche ripaille et vin de goulu qui demeure à jambes rigaudes.

Et l'arquebusier des bandes d'Hermance s'adressant aux Bernois :

— Je ne veux pas vous induire à miséricorde!... Mais n'écoutez pas ce teigneux vaunéant du pays de Gavot... Par la barbe de monsieur votre maître Calvin, et par la fleur de lys qu'il a sur l'épaule! — Lucifer lui torde le cou!... Ce misérable cul-de-jatte ne sait ce qu'i javiole.

Quant au Mauriennais en brigandine de mailles, il ne cessait de hurler l'invective contre ses persécuteursl et d'une voix de Jupiter tonitruant, il psalmodiait ces litanies :

— Diable t'emporte, grand pansu riflandouille... Allez, allez!... pillards débordés, boute-feu, chiens rogneux, grands veaux de dûnes!... Schelme sur vous! le mal saint Ladre vous arde!

Et comme le montagnard d'Uri mettait sa grosse lourde patte sur le dos du villageois pied-gris, gagne-journée du hameau de Vongy, celui-ci lui siffla aux oreilles :

— Eh! va donc, épervier de bourreau... Va donc voir sur le Mollard si quelque vieille chassieuse a faute

d'un mari pour la corriger! Va, va! Les baillis bernois feront tôt gambade à terre....

Le pauvre maranin, coiffé à la morisque, défonça contre une pierre sa guiterne qui tantôt sonnait allégrement la bergamasque. Et fondant en larmes, il grommela :

— *Dio mi da la mala pasqua...* Comme chrétien je veux prendre le tout en gré... A Dieu soit la vengeance du pauvre Capdenac de Salviac, bon gentilhomme de Gascogne!

Le joli Huguet, jadis page de Monseigneur, récitait cet *oremus :*

— Votre plaisir soit me pardonner, benoîte madame la Vierge Marie, pour le salut de mon âme pécheresse... Et quand je tomberai définant, faites que pour moi la mort soit faveur!

A quoi le gentil valoton de Blonay, Disdille aux yeux de pervenche, ajoutait les mains jointes sous sa mandille armoriée du lion :

— Nous gagnons le paradis cette sérée... Nous sommes comme oisillons chétifs en votre main, Seigneur.... Seigneur, toi à qui je rends grâces de les bénéfices que j'ai reçus assiduellement de ta main.

Se mordant les lèvres et tapant la terre du pied, l'argoulet Cottalorda jurait :

— La merci-Dieu, villains! Je n'écoute pas votre beau fleuretin de paroles, jeunes coqs bien encrétés!

Mais le valoton de Blonay, combien que timide et rougissant comme une caméristе de sa demoiselle Agnès, lui répartit bellement :

— Ce n'est plus l'heure de gausser, ami Cottalorda, mais bien celle de recommander nos pauvres âmes à la bonté du Seigneur mort pour nous racheter sur le Calvaire du Golgotha.. Nous serons, à l'aurore, de ces évêques des champs qui donnent bénédiction avec leurs pieds aux piétons.... C'est contre toute justice : le sang qui

va couler de nos veines, et que cette terre boira, c'est le sang innocent qui crie vers Dieu contre celui qui le répand.. Ainsi soit-il pour les gens que voyez-ci qui nous vont donner la mort, et dont, j'en ai bonne espérance, nous serons vengés... Il nous faut, en attendant, leur pardonner, car ils ne savent ce qu'ils font... Et ensuite implorer de la divine bienveillance du Roi des Cieux qu'il nous reçoive tous en son giron, et que, nous délaissant cette vie mortelle en cette vallée de larmes, soyons vous et moi et nos compaings accueillis au chœur des Bienheureux. Ainsi soit-il!

Et quand il eut ainsi parlé, ce petit Disdille, qui ne semblait guère l'heure d'avant être l'homme de tant de sens et sagesse, mit un genou en terre. Dévotement adoncques il récita le *Credo*, le *Pater* et la *Salutation Angélique*, à quoi tous ses compagnons répondirent *Amen*, maugré que ceux de Berne s'en voulussent moquer, dépitant la belle croyance et religion de nos savoyards.

Et quand Disdille se fut relevé, le premier au collet de qui vint mettre la main le montagnard d'Uri, ce sauvage, ces braves chantèrent en bel et bon latin le cantique de Madame la Vierge, « *Magnificat anima mea Dominum !* »

Le second pendu fut l'argoulet, le troisième, le page Huguet qui cria : « *Vive Savoie !* » puis les vassaux de monsieur l'abbé d'Abondance, Offenge et Gingolph, et ensuite, l'un après l'autre, ceux qui ne décessaient de chanter. Pas un seul cri ne fut poussé par les suppliciés.

Et quand ce fut fini, une lueur dorée courait là-bas, tout au fond du lac, sur la cîme des montagnes.

Le pâle soleil de Noël se levait...

J'étais seul maintenant, dans la vaste salle tendue de rouge, et bien que pas une porte ne se fut ouverte, que pas une draperie n'eût été soulevée, le héraut Bonnes-Nouvelles avait disparu.

A travers le vitrage, au milieu de la place blanche de neige, l'arbre aux branches tortes et tordues se dressait, et il me semblait voir, suspendus au noyer séculaire et se balançant, des squelettes grêles et blancs.

. . . . . .

Mais au loin, au delà du lac d'un gris sombre comme une nappe d'étain en fusion, les derniers rayons de la lune argentent les montagnes vêtues de neige, le ciel bleu étincelle...

L'aurore va naître... L'aurore du jour solennel entre tous, l'aurore du jour de la nativité de l'Enfant-Dieu.

CHARLES BUET

SUOR MARIA AGOSTINA

Victime du devoir, victime de l'amour,
Hier encor ta jeunesse immolée en silence,
N'avait d'autre témoin que l'humaine souffrance;
La gloire et le trépas l'ont surprise en un jour.

Ton doux regard n'a pu désarmer la vengeance
Du barbare agresseur plus prompt que le vautour;
Mais ton âme, en quittant son fragile séjour,
Dit l'hymne du pardon qui double l'innocence.

Le vieux sol des martyrs frémit d'un saint effroi.
Quels honneurs laveront le forfait qui le souille?
Humble vierge! on dirait les obsèques d'un roi:

Plus de cent mille fronts vénèrent ta dépouille;
Et tandis que les pleurs humectent tous les yeux,
Tu souris en ta bière au triomphe des cieux.

Dom LAURENT JANSSENS

Rome, 15 novembre 1894

A PROPOS DE QUELQUES CRÉATURES D'EUGÈNE GRASSET

UNE étude sur Grasset ne s'improvise pas et d'autant moins que tant de monde a déjà parlé de lui. A artiste d'un tel sérieux, d'une telle conscience, d'une telle universalité, et qui dans tous les genres a excellé, il faut un biographe technicien, réfléchi, méticuleux; il faut surtout à ce célébrant de la place pour évoluer à l'aise, chercher à tout atteindre, à parfumer toute l'enceinte de son encens. Je n'ai aujourd'hui ni le temps d'achever, ni le *Magasin Littéraire* n'a la place d'*emmagasiner* l'étude que je rêve publier un de ces quatre matins sur l'unique grand maître produit depuis bien longtemps par les arts si injustement qualifiés de *mineurs*. Aujourd'hui donc je ne donne ici que quelques *impressions* de Grasset, quelques transpositions littéraires d'une ou deux de ses plus extraordinaires conceptions. Grasset au reste a exposé à Bruxelles et à Paris avec un tel retentissement que plus personne ne doit l'ignorer : il ne s'agit donc pas de l'apprendre à âme qui vive, mais de l'interpréter. Tel un pianiste traduit en une soirée pour l'agrément de quelques-uns des pièces de Chopin, de Schumann ou de Grieg. Puissé-je *raconter* deux ou trois estampes de Grasset

pour l'agrément de ceux qui l'aiment. Quant à ceux qui par hasard l'ignorent, s'il s'en trouve, la chose est très simple : ils auront une idée exacte du Maître si mon petit concert leur a plu ; et si je leur ai donné le désir de le connaître par eux-mêmes, je serai content. Si au contraire je les ennuie qu'ils se disent bien ceci : c'est que Chopin, Schumann et Grieg ne sont jamais responsables des mauvais pianistes qui les trahissent.

Grasset non plus.

I

Jeunes filles de Maeterlinck, Mélisande aux longs cheveux qui tombent par la fenêtre du donjon sur le cou et le cœur de Péléas extasié, princesses endormies sur des escaliers enchantés, venez toutes à mon secours, ô vous qui par dessus la mer tendez la main à certaines légendaires créatures de Burne-Jones, à celles qui descendent son escalier d'or, et par dessus les frontières à certaines de Grasset ; venez toutes à moi, jeunes filles de Maeterlinck, ô sœurs idéales des angéliques et modernes dernières figures de Grasset, et des continuelles jeunes filles anglo-botticelliennes de Burne-Jones. Anges des Missels d'autrefois dans l'Eglise des œuvres d'art, n'êtes-vous pas les anges gardiens de ces deux filles d'aujourd'hui condamnées au purgatoire de l'affiche, alors qu'elles semblent nées pour le vitrail des sanctuaires? Icones des tabernacles, soyez miséricordieuses à ces icones de la rue, n'oubliez point que leur créateur a vengé et exalté Jeanne d'Arc en le plus merveilleux poème que la vierge guerrière ait inspiré, et pardonnez-moi de les aimer en même temps que vous, car vous voyez bien que certaines d'entre elles seraient dignes du paradis des églises, n'était leur faute originelle, la nôtre à tous : être nés trop tard dans un monde

trop vieux, dans le siècle non plus de la pierre mais du papier.

C'est d'abord la douce enfant de rêve, mélancolique dans les iris graves, sous des arbres tristes de fleurs et un ciel lourd de cauchemar, qui annonça à l'Angleterre élégante l'exposition des œuvres de Grasset à Londres, une vision qu'on n'oublie pas, où l'anémie et la chlorose décadentes s'unissent à l'éclat profond et intense du vitrail, et la négligente et irrégulière désinvolture impressionniste au préraphaélisme équilibré et simplificateur. Rien qui puisse davantage faire rêver les poètes, si ce n'est telle autre figure de ce Grasset dont la gloire sera effectivement d'avoir su faire rêver les poètes.

Du ciel violet d'iris zébré de longs nuages gris, un souffle printanier parfumé aux fleurs d'un pécher rose et aux jeunes bourgeons d'un prunier blond verdi, court d'abord sur un vallon où les longues bandes de sol arable jaunissent de jeunes germinations au pied d'un talus de grasse herbe fraîche trop verte; plus il infléchit les glaives verts opalisés et les fleurs violettes des iris à langues jaunes velues, envole une draperie bleu-vert d'autour la taille gracile d'une fillette blanche en robe jaune et enfin ondule derrière elle sa magnifique chevelure rousse. Aux pieds de l'enfant, en arrière, la glèbe apparaît brune et il en monte le fût vigoureux d'un gros tronc d'arbre inquiétant, écorce rongée de lèpres, de lichens squameux. Sur la tête de l'enfant se décolore une couronne de roses, anémiques comme elle, de roses dont est plein son corbillon pourpre brun sous l'arc de son bras gauche; un petit collet gris ouvre sa robe sur une chemise du même pourpre brun opaque, plaquée contre sa poitrine plate, ses manches bouffent aux épaules, serrées par un cordon à l'avant-bras nu; le coude anguleux et les doigts trop effilés apitoient. Elle

semble une petite fée malade, bien malade, une petite reine Mab phtisique, qui cueille les premières fleurs de son dernier printemps sur la terre où le réalisme ne voulait plus de petites fées ; à moins que ce ne soit le fantôme de la dernière d'entre elles qui revient à travers les terres de labour enlever les derniers iris avant le brutal attentat utilitaire de la charrue. Et c'est précisément l'étrangeté de cette conception : une si exquise créature de rêve dans un paysage si utilitaire, et le tout rendu si modernement par un procédé si gothique avec des couleurs de laboratoire de chimie et de verrières pieuses. Chez Böcklin aussi il y a de ces combinaisons contradictoires d'une invraisemblable poésie, et c'est en quoi tous deux, Böcklin et Grasset, sont des artistes si extraordinaires, étant à la fois universels et si bien de leur temps, résumant beaucoup du passé, l'adaptant au présent et y ajoutant de l'avenir, c'est-à-dire de ce dont sera fait le nouvel anneau de la tradition que nous passerons au doigt de demain pendant que demain forera le suivant pour l'ajouter à la chaîne et le passer au doigt d'après-demain....

II

Elle n'est pas morte, elle n'est pas envolée, la voici de nouveau... Au contraire, elle a pris des forces et pour ainsi dire conscience d'elle-même; si elle s'est épanouie, fleur humaine, dans le paradou où Grasset cultive les plantes capricieuses et simples, les plantes de tous les jours, ses modèles en ses plus somptueuses fantaisies décoratives, elle n'est plus la fleur à tige trop frêle qu'un souffle de vent ondulait. Elle s'est humanisée, et pour ne pas trop s'ennuyer sur terre, pour charmer la convalescence de son retour à la vie commune, elle s'est faite élève

de Grasset. En long et ample fourreau plissé d'anglaise esthète, elle suit l'exemple de son maître et père, et s'en va dans les champs, consciencieusement étudier les plantes jusqu'ici jugées les plus vulgaires, les moins décoratives, pour surprendre le secret de beauté japonais de leurs tiges et de leurs fibres. Si elle s'est humanisée au profit d'une affiche pour le Salon des Cent, peu importe ; ce qui importe, c'est qu'elle se laisse regarder de plus près et fait rêver d'une sorte plus explicite : on sait à quoi s'en tenir sur la couleur de ses yeux éclos en grosses pervenches sous la lourde paupière blême, et sans perdre de poésie elle a gagné de bonnes joues pleines. On ne l'aperçoit que de buste ; sa main droite, crayon aiguisé passé sous l'index, maintient contre sa hanche invisible un portefeuille gris plein de joli papier vert, (de celui sur lequel, à la grasse craie noire, Piglhein et Stuck ont fait de si beaux portraits) ; sa main gauche, toujours osseuse et blême, d'un impeccable dessin, étreint et consulte le large épanouissement d'un plant d'ombellifères savamment simplifié. Cinq couleurs ont suffi pour harmoniser cet ensemble opulent : un bleu rare, aquatique, violacé, foncé sous le vert très pâle des ombelles fleuries, clair sous le vert foncé de la grosse tige creuse et fibreuse et de ses feuilles denchées, un bleu renouvelé exclusivement des japonais ; un brun orangé très clair pour la tunique flottante, à longues manches, à longs plis, saisie, faufilée par un cordon autour du cou un rouge fauve pour la chevelure et le crayon, enfin le gris ardoisé du carton. Comme dans l'affiche de l'exposition des arts décoratifs à Londres, l'inquiétude de la chair livide est sauvegardée par des réserves absolues de papier blanc. Donc rien de plus simple, mais aussi rien à la fois de plus décoratif et de plus saisissant. Cette fois-ci c'est d'une infinie

sereinité, et n'en est pas moins étrange à force de distinction anglaise dans le dessin, de modernisme rare dans le choix des colorations fermes en elles-mêmes, mais de sonorité pâmée dans leur alliance, Anglo-japonais si l'on veut, mais avant tout du Grasset, du pur Grasset, du Grasset tout seul. Et l'on se reprend une fois de plus à évoquer le roman de cette fillette qui tantôt n'est plus de la terre, tantôt condescend à s'y promener. Mais le rêve, le vrai rêve, ce serait, ou une édition de Maeterlinck complètement illustrée ainsi, ou commentée par Maeterlinck une série de telles estampes — car il existe de ces affiches de superbes tirages avant la lettre, sur papier de choix, Grasset ayant eu la chance de rencontrer, en M. G. de Malherbe, un éditeur artiste qui l'a compris, et pour lequel il a fait des ornements typographiques, et une marque, bijoux en leur genre, dont sont timbrées les marges des exemplaires de luxe.

III

Veut-on un contraste?

L'écarlate embrasement des passions *fauvoie* et ondoie au crépuscule d'une rousse journée d'automne. *Elle* attend... et nerveusement, fébrilement issue du cadre, regarde derrière le spectateur s'*il* vient. *Il*, un lui quelconque. *Elle*, c'est la vitrioleuse. Pas d'autre nom, celui-là suffit. Elle même semble ondoyer, *fauvoyer* aussi sur le couchant embrasé; sa chevelure rousse hérissée se tord sur l'occident pathétique, flamboyante, en flot de serpents; le deuil de sa robe de sombre lie-de-vin est très fermé, collet monté très haut. Sa maigreur est agitée d'un tremblement; toute la figure trépide; elle a peur à la fois de ce qu'elle fait et surtout de manquer son coup. Viendra-t-il? Son cœur bat ou s'arrête à l'unisson des crises

de ses nerfs. Verdie, cadavéreuse à force de peur, l'expression corrodée de jalousie et d'ardeur vengeresse, les dents serrées, les yeux fauvement bleus, clairs comme aigues marines, presque phosphorescents, le teint soufré par l'enfer passionnel qui est en elle, le teint de la couleur vénéneuse de l'acide sulfurique qui bouillonne dans la soucoupe creuse, ses doigts bleus crispés autour du bol au bout de son long bras sec sorti frénétique des ondes nerveuses et de l'hystérie de tout son corps. Elle attend, pantelante, haletante, trépigne sur place et guette. Il semble que des décharges électriques vont sortir d'elle, qu'elle va exploser. C'est atroce. Mais jamais encore cette gageure n'avait été tenue et gagnée, de faire du décoratif avec de l'horrible si bien saisi dans le drame journalier, si bien embusqué derrière la colonne aux faits divers. Ce n'est plus une femme, c'est une furie, une bête de proie qui bondira, féline, sur le mâle infidèle et lui déchirera, lui labourera la face à coups de chimie moderne. A force d'intensité cela devient presque une *image moral.*, de quelle effrayante moralité. C'est la hideur, la sauvagerie matérialiste et scientifique de la Vénus fin de siècle, satanisée de jalousie et toute entière à sa proie attachée. Ohé! les Phèdres de la décadence latine! Ohé! les chercheurs d'aventures le long des boulevards! Prenez et voyez! Voilà l'amour au dix-neuvième siècle...

Il ne s'agit hélas! plus d'une affiche -- car nous aimerions voir cela flamboyer au coin des rues -- mais d'une estampe originale enluminée par Grasset pour son plaisir, le plaisir de la difficulté vaincue et de créer de l'art avec un élément moderne qui au premier abord semble combien réfractaire aux effets décoratifs! L'auteur des deux précédentes affiches abordant ce sujet, on dirait encore Maeterlinck, mais cette fois se donnant la peine de fournir une leçon

non pas à M. Zola, oh! non, mais à M. de Goncourt. Une page de *Germinie Lacerteux* repensée et récrite par Maeterlinck, c'est la *folie* que me donne cette dernière planche de Grasset. C'est presque aussi une réponse aux endiablés cancans des affiches de Chéret, un *Mane Thécel Pharès* qui dit aux clients de Mabille, de Bulier, du Moulin-Rouge et des beuglants : voilà à quoi vous êtes conviés.

IV

J'espère bien que Grasset ne s'arrêtera pas en si beau chemin. Qu'il nous donne la danse macabre des lents suicides par le vice. Il parcourra, je l'espère pour l'édification de ses admirateurs et de la postérité sur notre fin-de-siècle, tous les cercles de l'enfer moderne, cet enfer où les paradis artificiels de Poë revus par Baudelaire sont traversés de l'éclair bleu des bombes qui éclatent. Il nous faut maintenant la morphine, l'alcool, l'absinthe, le haschich, la nicotine, la dynamite, en des moralités d'une aussi atroce splendeur; il nous faut l'effrayante leçon des damnations exsangues, empreintes visibles en stigmates pâles sur des fronts encore vivants, écrites dans des yeux de la rue et de tous les jours...

Mais surtout il nous faut le contraire, de consolantes, d'encourageantes échappées sur le paradis. L'image de piété lithographiée, Hans Thoma, Wilhelm Steinhausen, parmi les modernes néo-idéalistes allemands nous la donnent avec tant de naïve profondeur et de foi agissante; mais l'image de piété coloriée seul Grasset peut l'inventer, — car elle est encore à trouver, — Grasset qui tant de fois y a presque atteint. Seul en effet l'illustrateur des *Quatre fils Aymon* saurait nous donner Saint Michel, l'Archange Gabriel, Saint Georges, Saints Guillaume de Gélonne

et de Neuchâtel, mes patrons, tous les Saints Chevaliers du moyen-âge. Seul le maître verrier de l'Arbre de Jessé de Vic le Comte, de la vie de Jeanne d'Arc, du Rosaire pour Saint Amable de Riom, peut nous rendre les touchantes héroïnes barbares, mérovingiennes et carolingiennes, reines, pastoures ou nonnes : les Clotilde, les Geneviève de Paris, les Radegonde de Poitiers, les Geneviève de Brabant, seul il peut reprendre les moines d'occident et Sainte Elisabeth de Hongrie après Montalembert, Sainte Marie Madeleine après Lacordaire, Saint Julien l'Hospitalier après Flaubert. Qu'il s'inspire donc une ou deux fois, pour nous catholiques, des révélations de Sœur Catherine Emmerich, de Sainte Thérèse; qu'il me donne, à moi, mon cher Saint Antoine de Padoue à qui la Sainte Vierge permit de porter l'enfant Jésus! O bon Maître Grasset, oui, nous vous en supplions, donnez-nous quelques images assez pieuses, en même temps que belles comme vous les savez faire, pour que nous puissions les placer dans nos oratoires et faire flamber devant elles l'huile très pure de nos lampes, la cire très fervente des cierges propitiatoires, en même temps que l'enthousiasme très ardent de nos cœurs...

Hélas! il n'y a pas d'exemple que je sache d'une œuvre d'artiste qui ait fait des miracles. Les pinceaux et les ciseaux qui créent, prient trop rarement. Nulle madonne de Raphaël ou de Murillo ne vaut une statuette rustique sur un tronc d'arbre de Styrie, ou une maladroite xylographie médiévale anonyme sous un auvent de bois dans un trou de rocher. Oh! le peintre dont un tableau, une image ferait des miracles, ne serait-il pas un artiste à part entre tous, plus grand que tous les autres... Ose-t-on le demander à notre dix-neuvième siècle mourant...?

Mais au moins des images qui fassent prier —

presque un miracle déjà! — et qui fassent prier qui? — les malheureux, à force de raffinements, intoxiqués de décadence, que nous sommes, cela nous voulons, nous pouvons au moins l'espérer. En Allemagne, je l'ai déjà dit, Hans Thoma et W. Steinhausen y atteignent. Mais en pays latin il nous en faut aussi, et Grasset seul peut nous les donner!

WILLIAM RITTER

AMES MODERNES

par HENRY BORDEAUX (1)

C'EST un sujet bien fait pour susciter les discussions que celui de l'avenir de notre société moderne. Sans rechercher si la loi du progrès indéfini est dans le plan de la Providence, on peut se demander cependant si à notre horizon se déploie l'aurore d'une période de splendeur ou le crépuscule d'un jour qui jette ses derniers feux. Le foyer brillant de la civilisation s'est transporté des bords du Gange aux rives de l'Euphrate; il a émigré du pays des Pyramides au seuil du Parthénon, pour rayonner ensuite dans la ville des Césars et des Papes; et, à des périodes plus rapprochées de nous n'a-t-on pas vu l'hégémonie de l'Europe passer de l'Autriche à l'Espagne, de l'Espagne à la France? Londres fut le centre du monde; est-ce Berlin aujourd'hui? sera-ce Pétersbourg demain? ou New-York ou Melbourne? La vieille Europe n'apparaîtra-t-elle pas dans cinq siècles aux fils des Yankees comme une contrée morte et momifiée, plongée dans un demi-immobilisme oriental, et dont on admirera les

(1) Paris, Perrin. 1895.

Alhambras et les Colisées, comme les efforts inouïs d'une vitalité défunte; dont on se remémorera les gloires et les puissances, comme on se rappelle avec étonnement les efforts gigantesques de ce grand malade que les notes diplomatiques laissent agoniser sur les rives du Bosphore. Le soleil du progrès, après de longues hésitations au bord de l'océan, franchira-t-il les mers afin de poursuivre sa marche vers l'Occident?

Et d'abord, qu'est-ce que le Progrès?

Il y a le progrès matériel, le progrès intellectuel, le progrès moral. Serait-ce banalité d'affirmer que le premier est primé par le deuxième, et qu'à son tour le troisième l'emporte sur ce dernier? Banalité apparente seulement, lieu commun trop couramment perdu de vue, semble-t-il, si l'on considère l'importance prépondérante que l'on a accordée au bien-être matériel. N'est-ce pas notre époque qui a inventé l'économie politique, cette prétendue science qui ne connaît que les appétits, cet ensemble de théories dont les bases mêmes sont discutées et qui a substitué dans les intelligences contemporaines l'idée de richesse à l'idée de bonheur, cette danaïde moderne qui veut remplir le tonneau sans fond des besoins humains? N'est-ce pas ce que M. Jules Lemaître exprime d'une façon si énergique dans les *Rois* quand il dit: A mesure que la condition matérielle de l'homme s'améliore il découvre de nouvelles façons de souffrir.

Loin de nous la pensée de blâmer le souci du progrès matériel : que de foules attendent encore de s'asseoir au banquet de la vie! Mais il faut mettre les choses au point; les développements doivent être harmoniques et le corps ne doit pas étouffer l'esprit. *Primum est vivere, deinde philosophare,* sans doute, mais comme nombreux les bien nourris, bien vêtus, bien logés, dont le souci ne s'élève pas au-dessus du confort matériel?

Cependant une réaction s'est produite, une élite s'est affirmée soucieuse d'autres problèmes que celui de l'offre et de la demande. Au déclin du naturalisme une phalange de littérateurs s'est révélée vivant de l'esprit et scrutant les replis de la pensée. Ce sont les *Ames modernes* dont M. Bordeaux a entrepris de retracer quelques traits dans son dernier livre. Et le titre est heureusement choisi pour désigner cette élite de l'humanité, indices des tendances d'aujourd'hui, et initiateurs de la dominante de demain, s'il en faut croire ces aspirations vagues, cette attente quasi-messianique, quelque peu analogue à l'espérance qui faisait palpiter le monde à la veille de notre ère. Tels sont bien Henrik Ibsen, dans ses drames subversifs, Edouard Rod dans ses romans à problèmes, Villiers de l'Isle-Adam, ce précurseur des précurseurs de demain, Pierre Loti, malgré le matérialisme apparent de sa conception, Jules Lemaître lui-même dans son dilettantisme sceptique.

José-Maria de Heredia semblerait d'abord moins heureusement rangé dans cette catégorie, lui le pur sculpteur de la beauté matérielle, l'artiste survécu de la Renaissance, le continuateur de l'art grec et romain, mais encore cette exception n'est-elle qu'apparente, car, comme le dit M. Bordeaux dans son admirable introduction : « le réaliste qui copie sans retouche ce qu'il a sous les yeux, renonce le côté supérieur de l'Art, l'*Idéal,* pris dans le sens d'*Idée* ». Or de Heredia poursuit un idéal, il immatérialise la beauté matérielle, il « ne s'interdit pas ce que Bacon appelle l'*intégration* ». Lui aussi est donc un intellectuel.

« La religion, suprême consolatrice des âmes venue des esprits supérieurs, ou, pour les croyants, émanée de Dieu même, enseigne la foi en la vie

future, en l'éternelle vitalité. » Mais pour les hommes privées de cette illumination « qui grandit les âmes simples en les unissant à l'acte de foi de toutes celles qui ont la même croyance », pour ceux-là se présente angoissant le problème de la vie et de son essence et de son but. Aux croyants, la recherche n'est pas interdite : « la religion, a dit Thiers, n'empêche de penser que ceux qui ne sont pas faits pour penser », mais cette recherche n'est pas accompagnée pour eux de l'anxiété du doute; ils savent, ils connaissent le vrai et leurs investigations n'ont d'autre résultat que de trouver un appui nouveau à leur foi.

Dans le magistral chapitre qui ouvre *Ames modernes* et qui est intitulé *Personnages symboliques,* deux jeunes gens devisent à propos du problème de la vie. L'un, fatigué de la pensée et de nature plutôt sensitive, a renoncé à l'intellectualisme : il déplore la vanité de cette poursuite du vrai dans le but et la nature de l'existence; l'inutilité de ce souci qui n'amène à aucune certitude, qui laisse l'âme haletante de vérité, lui fait préférer de s'abandonner au gré des événements, d'agir aux hasards du moment, de se cantonner dans l'orientalisme fatal, avec un très vague regret de la foi complète des vieux âges.

Mais comme victorieusement le second interlocuteur répond à ces paroles de découragement, lui l'intellectuel, le cérébral, d'après l'expression de M. Bordeaux. La pensée seule permet à l'homme de s'appartenir à lui-même, seule elle lui donne de se connaître, de connaître le pourquoi de cette existence, le but de l'action. Et qu'on ne dise pas que l'incertitude et les tergiversations, où jette la pensée, paralysent l'action, car « penser est agir, puisque l'action est l'attestation de la personnalité ». Si la pensée conduit quelques-uns au doute de la réalité même des choses extérieures et les ramène

ainsi à l'apathie et au nonchaloir de ceux qui ne pensent pas, c'est par un sophisme de l'esprit qui fait étouffer la voix la plus intime de l'âme, de cette âme qui a fait découvrir le monde intérieur et qui clame impitoyablement l'existence des choses du dehors.

Et voilà comment, en des pages enthousiastes, M. Bordeaux synthétise quelques uns des problèmes qui obsèdent les *âmes modernes* en nous parlant de *la joie de vivre et du renoncement,* à propos d'Ibsen, *du rêve de jeunesse et de vie éternelle,* au sujet de Loti, de *l'explication de la vie,* et *du mal et du bien de la pensée,* en retraçant l'œuvre de Rod.

Mais une apparition fugitive de beauté provoque un détour dans la conversation des deux jeunes hommes et les amène à parler de l'amour et de l'art. Et celui dont le rêve de vie est limité à la sensation, reprend :

« Au lieu de penser je veux aimer, votre analyse atrophie mon cœur en hypertrophiant mon cerveau. L'intelligence rend impuissant à aimer. »

— « Dites plutôt qu'elle immatérialise l'amour, réplique le cérébral. C'est elle qui l'illimite et en fait l'éternel rêve des âmes qui se cherchent, se reconnaissent et se joignent. Oh! sans doute, par le fait même qu'elle le grandit, elle le rend difficile et plus rare; mais elle le rend aussi plus noble et plus beau. C'est elle qui dans un baiser met toute la vie des êtres qui s'aiment, c'est elle qui dans un regard mêle l'essence de deux êtres. En l'amour du sens elle dépose la notion de l'idéal, l'extase des êtres sublimés, le désir d'aimer mieux, d'aimer toujours... »

Aimer toujours, c'est un idéal auquel seules peuvent parvenir un jour nos âmes créées pour l'infini, c'est l'impossible terrestre. Et à cette con-

clusion est arrivé Villiers de l'Isle-Adam, ainsi que nous le dit M. Bordeaux, dans un chapitre intitulé : *Le monde passionnel.* Loti également s'approche de cette conclusion, lorsque dans ses amours multiples et passagères, dans l'entraînement le plus fougueux de la passion, le hante la vision de l'inévitable fin qui menace son rêve : *L'amour et la mort* est une des plus admirables pages d'*Ames modernes.* Et ne serait-on pas dès lors amené à objecter avec le sensitif des *Personnages symboliques* :

— De même que dans la recherche du sens de la vie, le problème s'est d'autant plus obscurci que votre pensée s'est attachée à le scruter plus intimement, ainsi le culte de l'intelligence dans les choses de l'amour vous induit à ne plus aimer; et si l'amour est chose bonne, comme je le sens, en dépit de tous les raisonnements, je préfère m'abandonner à aimer tout simplement, sans me dessécher le cœur par la pensée.

— Non, la pensée ne rend pas le cœur aride; elle élève le sentiment; elle m'amène à ne pas aimer seulement des sens, mais de toute l'âme, elle me fait dire avec Sully-Prudhomme :

Je t'aime avec ce que mon être
A de plus fort contre la mort;

Et s'il peut braver, la mort, même
Si le meilleur de l'homme est tel
Que rien n'en périsse, je t'aime
Avec ce que j'ai d'immortel,

Et si telle est bien l'impression qui se dégage de toutes et de chacune *des œuvres* de Loti, ce n'est pas cependant, à notre humble avis, la conclusion de *son œuvre.* Car, en admettant qu'une fois en passant l'oubli puisse suivre l'amour, on ne

peut croire qu'ils soient cependant bien profonds ces sentiments dont le cœur de Loti se passionne tour à tour pour Azyadé, Rarahu, Pasquala et les autres, ces sentiments dont il ne reste au lendemain que la fugitive cendrée d'un feu de paille. Ce qui doit tourmenter Loti, ce n'est pas la pensée de la séparation mortelle, mais la fatalité de l'oubli tôt venu, la conviction de son inconstance à aimer et ce doit être sentiment purement factice et tout littéraire que cette mélancolie suggérée par la mort définitive séparatrice. Après une ou deux expériences de son impuissance à fixer son cœur, nous concevons le tourment de Loti en songeant que la passion si vive dont il est envahi, il l'a déjà ressentie quelquefois pour d'autres, que bientôt, inéluctable, un nouvel amour se substituera à l'amour présent. Tout naturellement il s'attriste de cette insuffisance expérimentée à aimer parfaitement et uniquement, avec toute son âme, avec tout son passé et avec tout son avenir, mais vraiment, de bonne foi, peut-il regretter de ne pouvoir prolonger sa passion au delà de la mort, ce terme toujours lointain à tous les âges de la vie, reculé au delà des horizons les plus brumeux dans la jeunesse.

Cette mélancolie de Loti, ce désenchantement dans l'amour, ne pourrait-on pas l'attribuer aussi à l'ordinaire sentiment de lassitude et de découragement qui s'appesantit sur l'homme au lendemain du but atteint, lorsque le mirage d'avenir s'est transformé en réalité évanouie dans le passé?

Nous parlons de Loti, mais peut-être encore M. Viaud pense-t-il, comme Paul Bourget, que « si le cœur est cessaire pour sentir véritablement, jusqu'à ce don complet de soi, qui ne recule même pas devant la mort, les nerfs et leur irritabilité souffrante suffisent à celui qui veut peindre les passions humaines, l'amour surtout, avec ses joies et ses douleurs, *que l'on tait lorsqu'on*

les éprouve à un certain degré. » Oui, l'amour peint par Loti, n'est-il pas l'amour des sens, paré, par l'imagination, des qualités propres à l'amour des âmes? C'est un point que M. Bordeaux n'a pas scruté, et il ne le pouvait, car semblable investigation se fût singulièrement rapprochée d'un examen de conscience.

De l'amour, à sa cause, la beauté — physique ou morale —, de la beauté à l'art, les transitions sont aisées et les *Personnages symboliques* ont bientôt fait de les franchir. L'art intégral vit de la pensée et dans la pensée, car il vit de l'*idéal.* La nature, quelque belle qu'elle soit, n'est pas l'art : l'art est en nous; le spectacle des beautés naturelles peut seulement évoquer une pensée d'art, peut susciter la fugitive conception de l'idéal; l'artiste essaye d'extérioriser cette sensation passagère, de la suggérer plus nette, plus irrésistible, par le pinceau, le burin, le ciseau ou la plume, mais la nature, qui n'est pas un être pensant, n'est pas l'art, ne peut pas le concevoir, ne peut pas le réaliser. Cette extériorisation de l'idéal est œuvre d'art, et ceux-là peuvent l'apprécier, qui, concevant l'idéal de l'artiste et le comprenant, sont en mesure de vérifier le rapport entre l'idéal rêvé et son degré d'extériorisation. « *L'art est une pensée qui a de belles formes :* en tant que pensée, il est la création d'un être prenant conscience de son rêve; en tant que forme, il est l'expression définitive et vivante de la pensée qu'il révèle. Le réaliste qui copie sans retouche ce qu'il a sous les yeux renonce le côté supérieur de l'Art, l'*idéal* pris dans le sens d'*idée* : il s'interdit ce que Bacon appelle l'*intégration* », c'est-à-dire « la méthode qui complète l'incomplet, qui cherche à représenter les hommes ou les choses dans leur plénitude ».

Poursuivant plus avant le problème de l'art dont il a posé les bases dans les *Personnages symboliques*, M. Bordeaux, pour l'introduction de sa psychologie de Jules Lemaître, scrute l'antagonisme apparent, tout au moins la divergence, entre l'art septentrional aux « génies étranges, mystérieux et troublants », et l'art des races latine et grecque « pur, clair et frissonnant de lumière ». M. Bordeaux donnerait la préférence à l'art du Nord, plus nébuleux, plus suggestif, plus dégagé de la matière, à l'art de Shakespeare, de Gœthe, d'Ibsen ou de Maeterlinck. L'art sous cette forme est plus immatériel, plus en pensée, plus *idéal* : il se rapproche davantage, semble-t-il, de sa notion première. D'autres préfèrent le culte intégral de la pure forme antique, parce qu'ils l'estiment, malgré sa précision, ou à cause même de cette précision, plus évocateur de l'idée. « Rien n'est plus troublant que cette pureté-là, car dans les œuvres de beauté, les lignes précises et les contours arrêtés deviennent plus vagues dans notre rêve qui les prolonge, et ce sont justement les poèmes les plus clairs qui deviennent en notre pensée les plus mystérieux, les plus favorables aux songes. »

Erreur et mensonge ou paradoxe et vérité? Question de tempérament plutôt, concordant avec les catégories de génie qui ont ressenti ces deux conceptions de l'art.

La fine ciselure des sonnets de José-Maria de Heredia appartient à cet art de la ligne pure : d'origine plus franchement latine que ceux parmi lesquels il se meut, l'auteur des *Trophées* constitue quelque chose comme un anachronisme dans la littérature française.

Et cependant le culte du mot, cette tendance, que M. Bordeaux dit être celle de José-Maria de Heredia, cette tendance à choisir le vocable le plus

sonore, le plus harmonieux, comme devant être le plus exact, le plus adéquat à la pensée, ce fétichisme du son est-il conforme à la nature de l'art de la Grèce, de l'Italie, de la Renaissance? C'est la poésie d'Homère, sans doute, mais c'est aussi celle des Sagas, celle des chants populaires, c'est la poésie des primitifs, mais ce n'est pas celle de Virgile, d'Horace ou d'Ovide; ni celle du Tasse ou du Dante, pensons-nous : elle est contraire aux aspirations des milieux civilisés et intellectuels.

Le vers de Racine, tant vanté par Théophile Gautier

« *La fille de Minos et de Pasiphaé* »

peut être admirable lorsqu'il complète le sens d'une tirade, mais quand on veut en commander l'admiration pour lui-même et isolément, n'en déplaise à Théophile Gautier, nous ne nous sentons plus assez primitif pour voir dans cette tentative autre chose qu'une boutade ou, tranchons le mot..... l'essai d'une fumisterie. M. Bordeaux ne perd-il pas entièrement de vue sa conception de l'art idéal, né de la pensée, suggestif de la pensée, quand il se montre disposé à sacrifier aussi l'idée à un son? Ce gazouillis des mots, ce bercement du rythme, ces caresses de la phrase captivent l'oreille, mais produisent l'hypncse de la pensée : peut-être atteignent-ils le beau, mais ils relèvent, nous semble-t-il, de la musique et non de la littérature. Après tout, cependant, le sommeil hypnotique ouvre l'imagination à la suggestion de tous les rêves et de tous les songes.

« Le style des écrivains est le meilleur reflet d'une époque » : cette théorie que M. Bordeaux esquisse largement en passant par Ronsard, Racine, Chamfort et Voltaire, Balzac et Hugo, pourrait dans

un horizon plus restreint s'appliquer à tel auteur déterminé, et l'on pourrait dire de M. Bordeaux lui-même que son style est le reflet du sujet qu'il traite. Mélancolique quand il parle de Loti, magnifique quand il étudie de Heredia, il nous paraît peut-être un peu hermétique et subtil à propos d'Edouard Rod et d'Ibsen et c'est la clarté simple et concise, ou brillante et alerte des chapitres sur Jules Lemaître et Villiers de l'Isle-Adam qui nous a plu davantage, mais dans tout le livre, ce qui prédomine c'est la pensée abstraite, si adéquate au sujet traité : *Ames modernes.*

Nous n'émettons d'ailleurs aucune prétention à avoir donné l'analyse de cette œuvre. Trois points, la vie, l'amour, l'art, traités dans le seul chapitre des *Personnages symboliques*, avec quelques rares applications tirées du corps de l'ouvrage, ont fait l'objet de cette étude beaucoup trop restreinte pour embrasser les mille sujets de réflexion que M. Bordeaux à semés avec la prodigalité d'un riche de l'intelligence à chaque page de son livre.

Dans l'introduction de ce travail nous nous demandions ce qu'était le progrès. Et nous en constations trois espèces dans les ordres respectifs de la richesse matérielle, de l'intelligence et de la morale.

Le progrès matériel est la caractéristique du XIX^{e} siècle;

Le progrès intellectuel se manifeste dans les œuvres de la littérature contemporaine;

Et quand l'intellectualisme cherche son essort, quand l'esprit se prend à scruter les grands problèmes de l'existence, l'âme ne peut manquer de s'éveiller au progrès supérieur, au progrès moral : c'est la consolante conviction qui se dégage du livre de M. Bordeaux.

MICHEL DE HAERNE

PROLOGUE[1]

Je vais à vous, Seigneur, par les étoiles d'or
Qui scintillent au loin dans ma nuit... dans la vôtre!
Par ce noir et cet or mon âme prend l'essor,
C'est mon chemin béni : poètes, c'est le nôtre;
C'est mon chemin, Seigneur, mais j'en connais un autre :
Celui que vers l'Autel marquent les cierges d'or.

AUTOMNE

Les feuilles, que fouille
Le dard inclément
De chaque élément,
Tombent, — animant
D'or clair et de rouille
Le gazon dormant...
Poète, verrouille
Ta porte, et rimant
Dis-nous — tristement —
L'automne charmant.

(1) Du recueil *Scintillements*, qui paraît ce mois chez A. Siffer, et auquel sont empruntées les pièces qui suivent.

NIHIL NOVI SUB SOLE?...

Reste-t-il quelque chose à glaner pour nos mains,
Quelque chose de jeune à sentir pour nos âmes?
Non, Seigneur : tout est vieux, la terre et les humains;
Tout s'est fait, tout s'est dit sur nos mornes chemins...
Et pourtant il est tant d'autels que nous brisâmes,
Tant de livres, de noms et d'hommes oubliés,
Tant de peuples morts et rayés, —
Qu'à l'approche des jours suprêmes,
Des jours de feu, des jours de sang,
Peut-être nos subtils — ou très naïfs — poèmes
Pourront, comme les choses mêmes,
Sembler neufs aux regards du monde finissant!

PROMENADE

Les vastes prés, devant l'habitué des bois,
Tendaient leur tissu vert où des fleurs sont l'empois :
L'or et l'azur brillaient sur l'immense tunique...
Le soleil dans les cieux mettait sa fleur unique.
La terre jouissait d'un rayon bienfaisant
Et du calme d'un pur dimanche. Devisant,
Les hommes, sur le seuil de leur maison paisible,
Fumaient : l'âcre tabac rend le bonheur visible...
Dans les rustiques tours se taisait le métal. —
Rêveur, j'ai ruminé dix vers : c'était fatal.

JEAN CASIER

MAURICE DONNAY

(à propos de « *Pension de Famille* »)

C'EST dans le décor pittoresque et incohérent d'un cabaret de Montmartre que M. Maurice Donnay m'apparut pour la première fois. Je fus d'abord surpris de l'étrangeté du lieu. L'œil et l'esprit y étaient également amusés par d'inattendus contrastes. On y voyait les rêveries fantaisistes de Willette coudoyer sur les murs les féroces réalités de Steinlen et le buste de Richelieu régner dans sa sérénité sur une sarabande de chats noirs. On y entendait des poèmes bizarres où toutes les inspirations et toutes les doctrines faisaient bon ménage : le pyrrhonisme s'y mêlait agréablement au mysticisme, la politique à la philosophie et le récit de banales aventures aux plus abstruses idéologies. Et, à vrai dire, les profanes ne savaient pas bien laquelle de ces tendances contradictoires dominait et expliquait les autres; mais ils se sentaient, dès l'abord, dans une atmosphère d'irrévérence et de libre ironie. Puis ils finissaient par s'apercevoir que ces « bons poètes », dont les fantaisies les étonnaient un peu, professaient une esthétique et une morale communes, ce qui était plus étonnant encore. Ils avaient « des principes »,

très simples à la vérité, mais qui suffisaient à rassurer, et « une manière » très bizarre sans doute, mais qui harmonisait leurs talents. Car le « Chat Noir » était une manière d'Académie, l'Académie d'un petit pays et d'une courte époque, l'Académie fin-de-siècle de Montmartre.

Des versificateurs soigneux et inattendus qui venaient tour à tour nous mystifier et nous réjouir, M. Donnay était le dernier et peut-être le plus caractéristique. Accoudé nonchalamment au piano, il déroulait avec une indifférence dédaigneuse des rapsodies singulières et disparates. On aurait dit d'un poète de dix-huit cent trente — grand et pâle — que son romantisme aurait fatigué et que son ironie ne réussissait plus à faire sourire. Sa voix sonore et sans inflexions laissait tomber du même ton la courte phrase de prose et les onduleuses périodes de vers, n'accentuant avec une netteté nerveuse que les calembours ou les rimes — à l'ordinaire, très riches. Et c'était un plaisir rare de se laisser bercer par cette diction lente et martelée, harmonieuse comme une mélodie monotone, tandis que se déroulaient dans le cadre étroit d'une scène de Guignol, sur des fonds de ciels nacrés, la marche automatique et précise des silhouettes de Caran d'Ache ou de Rivière.

C'était un plaisir rare et c'était un plaisir amusant tout ensemble, car M. Donnay est un homme d'infiniment d'esprit. Il a même tous les genres d'esprit et il ne semble pas qu'il en trouve aucun méprisable. Avec une prodigalité par moments fâcheuse, il a commis indistinctement des centaines d' « à peu près » et de « mots cruels ». Et il conviendrait sans doute de lui reprocher son indulgence à lui-même, si nous n'avions été souvent les premiers à nous en amuser. Elle donne à son œuvre un air de frivolité, un ton de gaminerie qui risquerait peut-être à des yeux

inattentifs d'en diminuer la portée et la valeur psychologique. L'ironie gagne à être continûment sérieuse. Il est vrai que la gaîté y perd et qu'en somme il faudrait plus de gravité que je n'en ai moi-même pour en vouloir aux autres de n'en avoir pas assez. Tous les procédés semblent bons à M. Donnay pour nous faire rire; mais ceux qu'il aime le plus particulièrement à employer sont les procédés déjà traditionnels du Chat-Noir. Gaîté macabre; fantaisies échevelées racontées sur un air d'enterrement; esprit d'universelle irrévérence et attitudes de gravité impeccable; violent et continuel contraste entre la solennité de la forme et la bouffonnerie du fonds; la « blague », en un mot, mais par des moyens si extrêmes qu'ils paraissent parfois, quand on y pense, presque cyniques, tel est le genre d'esprit que le Chat-Noir après Paris et le XIX^e^ siècle, a eu la bonne fortune de renouveler, pour notre étonnement peut-être plus encore que pour notre joie. M. Donnay a aimé l'ironie profonde que sous-entendent ces fantaisies; et il s'y est livré avec délices. Et en somme il est excusable d'avoir été « Chat noiresque » avec moins de discrétion peut-être que de distinction puisqu'il était en même temps autre chose.

Il était un délicieux poète. Il a vu le spectacle du monde sous deux aspects, à travers son esprit et à travers son lyrisme. Et cela certainement est une première originalité. Telle pièce de vers s'achève sur une raillerie brusque et inattendue après nous avoir longuement bercés d'harmonies très douces. Et c'est sans doute par une ironie suprême, pour renier le culte de l'art dont le poète venait de se faire le soigneux desservant. Je ne dis point, à la vérité, qu'il soit un grand poète; son lyrisme est plus fait de sensualité que de sentiment et sa muse ne se hausse jamais au ton des grandes éloquences ou des grandes douleurs.

Mais je ne sais pas de vers plus harmonieux que les siens, plus délicieusement et plus voluptueusement harmonieux. Ce sont des périodes de vers, plutôt que des vers, dont les membres, liés par de frêles attaches, s'enchaînent selon des rythmes d'une infinie souplesse. La phrase indolente, et paresseuse, et délicate s'enroule mollement autour de l'idée pour la suivre dans ses plus subtils détours. Il y a beaucoup de douceur dans cette poésie nonchalante, et un peu de mièvrerie. Elle a les charmes dangereux de la faiblesse et du laisser-aller. Elle nous séduit plus qu'elle ne nous entraîne. Elle nous énerve. Elle nous dévirilise. C'est le chant des Sirènes. Et tandis qu'on s'abandonne à ses harmonies savantes, au plaisir d'évoquer avec des mots sonores et rares des rêves d'indolence et de grâce, on sent dans l'âme la volonté de se reprendre délicieusement défaillir...

De l'esprit dans sa forme la plus violente et parfois la moins relevée, de la poésie très chantante, mais tout ensemble très matérielle, ne sont-ce pas les deux éléments qui composaient le génie d'Aristophane comme ils composent le talent de M. Donnay? L'auteur du *Phryné* est en effet né en Grèce et né Grec : par sa race, par l'originalité essentielle de son esprit, voué à deux cultes, il était le traducteur né de *Lysistrata*. Et de fait, personne peut-être n'a mieux rendu le sens délicat et profond de cette œuvre hybride, son rire et son âme, avec plus d'exactitude et de libre fantaisie. Mais ne vous attendez pas à ce que la Grèce qu'il nous présente soit la Grèce classique, car M. Donnay est avant tout de son temps : c'est une Grèce modernisée. Ses personnages n'ont pas la sérénité souriante d'attitudes du peuple de statues blanches qui ornent les musées antiques; ils ne parlent pas le langage fluide et lent des dialogues platoniciens : ils ne raisonnent pas suivant

leur logique calme et sinueuse. Car ils sont atteints eux aussi de la fièvre de plaisir et d'intelligence qui affole le monde où l'on vient de les faire renaître. Nous reconnaissons bien en eux, sans doute, les délicieuses qualités et les plus délicieux défauts qui les ont rendus aimables à tous les siècles : mais il semble qu'ils s'appliquent à les pousser à l'extrême. Leur vague scepticisme est devenu de l'impiété; leur goût de l'harmonie, du « parnassisme »; leur amour des belles formes, de la sensualité; et il n'est pas jusqu'à leur ironie, spirituellement insaisissable, qui ne s'accuse quelquefois et ne s'achève par une brutale et grossière gaudriole. Un helléniste jugerait vraisemblablement qu'ils manquent de mesure, de cette indéfinissable et charmante « sôphrosunè » qui tempérait leur légèreté et leurs erreurs par un mélange de bon sens, de calme raison et de philosophie souriante. Les Grecs de M. Donnay sont scandaleusement dépourvus de préjugés : on devine qu'ils ont été déniaisés par Meilhac et Halévy et qu'ils dansèrent le cancan, aux sons de la musique endiablée d'Offenbach, sur la scène des Bouffes, avant de profiler leurs fines silhouettes sur le Théâtre du Chat-Noir.

Et pourtant le comique de M. Donnay, à y réfléchir, n'est pas gai. J'ai parlé de Meilhac. Il y a entre cet homme d'esprit d'hier et cet homme d'esprit d'aujourd'hui, entre autres différences, celle-ci qui me paraît la plus significative : que l'un était gai, et que l'autre ne l'est plus. Le rire devient presque un ricanement. M. Donnay s'est copieusement et cruellement moqué de la tristesse de ses contemporains : au fond, il la partage. Ses plaisanteries ont comme un arrière-goût d'amertume. Je dirais, si le mot n'était pas trop gros, qu'il y a toute une philosophie dans son apparente et violente gaîté, une philosophie attristée, décourageante, presque déses-

pérée à force d'être négative. D'autres ont chanté en poètes lyriques le mal du siècle : quelques-uns — moins communicatifs — en ont pleuré : M. Donnay a trouvé plus ironique d'en rire — et cela, en somme, ne prouve pas qu'il n'en a pas souffert. — C'est un singulier et curieux plaisir de découvrir dans sa joie artificielle toutes les raisons que les autres ont eues d'être tristes. Au point de vue pratique, la perpétuelle limitation de notre activité par les forces officielles qui la briment; au point de vue intellectuel, la stérilité du dilettantisme et la crainte trop scrupuleuse du déjà-vu et du déjà-dit; au point de vue sentimental, l'impuissance à aimer et à croire : on se représenterait difficilement que ces constatations affligeantes se sont imposées à l'auteur d'une revue fantaisiste, jouée dans un cabaret de « rapins » et l'ont obsédé jusqu'à lui faire oublier son rôle frivole. Il en est ainsi pourtant et on les y trouverait — avec un peu d'application — dans ce très étrange *Ailleurs* qui avait commencé par être pour le Chat-noir une revue de l'année, et fini par s'agrandir jusqu'à nous sembler une revue du siècle. Ce n'est pas une des moindres surprises de notre temps que M. Maurice Donnay ait succédé à Gœthe, à Chateaubriand et à Benjamin Constant dans le personnage fâcheux de Werther, de René et d'Adolphe.

Et parce qu'il avait un esprit et une culture aristocratiques, surtout parce que des passions profondes ne l'agitaient point qui l'auraient rattaché à la vie, il en est venu à s'en détacher soudainement et complètement. Son ironie s'est faite supérieure aux choses, aux hommes et aux lois dont elle avait deviné toutes les faiblesses. Après n'avoir rien respecté, sauf la religion qu'elle regrettait toujours, elle a conclu, par nonchalance plus encore que par un effort d'orgueil, que rien n'était respectable. M. Donnay

s'est écarté de la foule. Il est devenu un isolé et une manière de mandarin. Il a choisi, n'ayant pas de volonté, le seul rôle où il était permis et presque élégant de ne pas vouloir,

Et les deux bras croisés du haut de son esprit
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

M. Donnay a sans doute été l'un des commensaux de cette *Pension de famille* qu'il vient de mettre à la scène. Il a dû y plaire et s'y plaire. Entre les personnages qu'il fait agir et lui-même, il y a en effet comme un lien de parenté. Il les a créés dans l'allégresse et peut les reconnaître pour ses fils. Ce détachement auquel son expérience généralisée de la vie l'a fait aboutir, les pensionnaires de Mme Aubert le professent, par l'effet des circonstances, de leur frivolité et de leur paresse. Ils sont eux aussi des détachés ou, pour mieux dire, des déracinés. Ils ont arrangé leur vie ou leur vie s'est arrangée pour qu'elle soit indépendante de la société et, en sauvegardant les apparences, de la morale. Ils n'ont pas de besoins, étant riches. Ils n'ont point de famille. Ils n'ont point de pays. Ils se sont une fois pour toutes débarrassés de leurs convictions et libérés des convenances. Par cette brusque rupture avec leurs origines, étant sans soucis et se croyant sans devoirs, ils vivent uniquement dans l'intérêt de leurs plaisirs. Ils émigrent vers les villes de joie, à Spa l'été, à Nice l'hiver. Ils ne se réunissent que pour associer leurs frivoles égoïsmes et c'est par une suprême ironie qu'ils appellent Pension de famille l'hôtel neutre où ils ont cantonné pour la saison leur existence superficielle et légère.

Au reste, il ne convient pas de les moraliser,

car ils sont incorrigibles, ni de les prendre au sérieux car ils ne tirent pas à conséquence. Par définition, ils n'ont point d'âme où l'on puisse les atteindre; et leur gaîté tout oublieuse qu'elle est d'énormément de choses graves, nous force cependant à rire. Voici Lameilh, le « joyeux poitrinaire », celui que les médecins ont condamné : et il y a quatorze ans qu'il attend l'exécution. Il la voulait « courte et bonne » : il l'a eue d'autant meilleure qu'elle était moins courte. C'est le plus agité des malades : il danse, il flirte, il dit des monologues, il se déguise en Pierrot mortuaire, il emplit la scène de sa gaîté fébrile et narquoise : il se définit « le physique galopant ». On serait tenté de lui demander avec un des personnages de la pièce « s'il est réellement poitrinaire ». Et il l'est, n'en doutez pas; mais il s'est si bien habitué à sa maladie qu'il en a fait un prétexte à ne s'engager dans aucune aventure de vie sérieuse et profonde. Car il se sent tellement incapable de passion qu'il ne s'efforce même pas de la simuler. Voici au contraire M^me^ Ablanoff, la comtesse russe, une sentimentale, celle-là, et une romanesque, qui « a eu un drame dans sa vie » et qui en cherche perpétuellement d'autres — ce qui prouve qu'elle ne l'a pas vécu et ce qui ne l'empêche pas de se révéler à l'occasion très expérimentée et très perverse. Ce n'est pas non plus l'expérience qui manque aux « petites Plouff » : mais c'est une âme de jeune fille, comme à M^me^ Plouff une âme de mère. Au reste tous ces gens-là sont frivoles avec tant de perfection qu'ils sont arrivés à ne pas sentir le besoin de ce qui leur manque. Leur vie est un perpétuel bal masqué où ils n'ôtent jamais leur masque. Ils prennent « les préjugés du monde pour des lois et les lois du cœur pour des préjugés ». Ils agissent pourtant en apparence comme ceux qui ont quelque

chose à faire : ils sortent, ils entrent, ils raisonnent, ils déraisonnent, ils sautillent, ils papillonnent, ils nouent des intrigues de cœur, ils imaginent des combinaisons de jeu, ils s'appliquent énormément à s'amuser, à se distraire d'eux-mêmes et à ne pas sentir le vide de leur âme ni le néant de leur vie.

Jusqu'à ce qu'enfin leur insouciance les amène insensiblement à des aventures tragiques. Mais ce serait mal les connaître que de croire que même alors, ils ne s'en tireront pas au mieux de leurs plaisirs, et M. Donnay a trop consciencieusement voulu leur ressembler pour ne pas les connaître très bien. Dans ce milieu folâtre, par un raffinement d'ironie, il avait jeté un sujet de drame : un mari trompé et averti qui est contraint de se venger. Un coup de pistolet a retenti. Nous avons eu avec les personnages, un moment d'inquiétude, l'inquiétude de retomber dans le drame banal brusquement amené après deux actes d'exposition légère. C'est là que M. Donnay nous attendait, comme nous l'y attendions, là qu'était la surprise qui est en même temps une trouvaille psychologique. Ce coup de pistolet est le plus spirituel et le plus ironique du monde. Il n'atteint personne, ce qui n'arrive jamais au théâtre : et il ne voulait atteindre personne, ce qui est rare dans la vie des humbles, mais fréquent dans la vie des mondains. En vérité, le mari n'avait guère de raison de tuer, puisqu'il n'aimait plus sa femme. Il a tiré sans colère, sans haîne, parce qu'il fallait qu'il tirât, que c'était admis et presque « convenable » dans son monde. Il a fait les choses avec flegme, et, véritablement, avec beaucoup de distinction. Les gens de son cercle tomberont d'accord qu'il a été très « chic ». Et cela lui suffit. C'est toute sa conscience. A dire le vrai, pourtant, il est « très ennuyé ». Il a fallu attendre par la pluie, « faire

des tableaux », ce qu'il ne peut pas souffrir, essayer les crises de nerfs et subir les émotions... des autres. Mais voilà qui est heureusement fini : le divorce est là qui achèvera d'arranger tout. Et il sort, très content de sa tenue, en boutonnant son ulster, après avoir eu soin de relever son pantalon, « rapport à la boue »... Car il est si peu à la hauteur de la vie, qu'il ne la soupçonne pas et qu'il s'y montre inférieur même dans les heures de tragédie soudaine où les plus simples et les plus vils sont comme grandis par les circonstances.

Il est impossible de se défendre d'un sentiment de tristesse en achevant le récit de cette trop insouciante comédie. M. Donnay lui-même, tout cuirassé d'ironie qu'il veuille être, ne s'en est pas défendu. La fin de *Pension de famille* est morose et vaguement moralisante. On a reproché à l'auteur ce changement de ton comme une maladresse : j'y crois voir au contraire une preuve de sa sincérité. C'est d'un homme d'esprit qui ne cesse pas d'être un homme, d'un « faiseur de bons mots » qui n'est pas un « mauvais caractère ». Son originalité est ailleurs que dans ses procédés comiques, puisqu'elle va jusqu'à les lui faire oublier. Et je lui sais gré de s'être lassé de son ironie... Les êtres de rire s'en sont allés. Les femmes demeurent en l'âme de qui le drame possible si piteusement échoué dans la réalité, s'est déroulé intimement. Car elles au moins, l'amour, qui est leur unique affaire, les a sauvées de la sécheresse du cœur. Elles ne dissertent pas, car elles n'ont point de pédantisme; mais elles sous-entendent dans leur douce mélancolie leur douleur devant la vie et leur déception devant les hommes. Et l'œuvre frivole qui commençait par un éclat de rire s'achève en un retour attristé sur le passé de comédie, en une vision grise de l'avenir qui sera peut-être un avenir de drame...

On m'accusera sans doute d'exagérer et de détourner au profit de l'austère morale des observations qui, en somme, ont été faites pour la plus grande joie de mes contemporains. Il y a beaucoup de présomption à réfuter les opinions du public et à déranger les classifications auxquelles il lui est commode de se reporter. Il est entendu, une fois pour toutes, que M. Donnay est un auteur comique; et il sera comique jusqu'à la mort, ou il ne sera pas. Mal lui en prendrait s'il oubliait son rôle : on en conclurait simplement qu'il ne le sait pas. Et pourtant il m'a semblé qu'il se cachait derrière cette gaîté — trop violente pour être profonde — beaucoup d'expérience, de désenchantement et de dédain. M. Donnay est bien au fond, par sa race, par sa culture intellectuelle, par son pessimisme, un aristocrate : son rire est un rire de mépris. Mais parce qu'il se souvient parfois qu'il est un homme et qu'il a souffert et qu'il souffre encore peut-être du mal grotesque de ses contemporains, de leur impuissance à vivre, il a parmi ses dédains ironiques des retours de tristesse. Qu'il me pardonne de les avoir soulignés : je les aime en lui : car il me paraît qu'ils sont significatifs de son originalité intime et de la nôtre. C'est le Meilhac de la génération qui monte à l'horizon, mais un Meilhac de gaîté moins légère et d'âme plus profonde. Tant il est vrai que le soir tombe sur la fin du siècle et que le rire même devient artificiel et mélancolique.

PHILIPPE MALPY

PETITE CHRONIQUE

La Ville d'Anvers a acquis les fresques de Leys qui ornaient la maison habitée par l'artiste. Elles comprennent six compositions représentant : 1° *Les invités allant à la fête de Noël;* 2° *L'entrée dans la ville;* 3° *Devant la porte de l'amphitryon;* 4° *La réception (Leys et sa famille);* 5° *Le banquet;* 6° *Saint Luc.* Elles seront placées à l'Hôtel de Ville d'Anvers, dans la salle située entre la salle des Mariages et la salle Leys.

On espère pouvoir ériger prochainement, en février ou en mars, au jardin du Luxembourg, le buste de Baudelaire, par Rodin.

Peter Benoit met la dernière main à un drame lyrique en trois actes : *Les derniers jours de Pompéi,* dont le livret est tiré d'un roman célèbre de Bulwer-Lytton. La traduction française de cet opéra sera donnée, paraît-il, à la Monnaie.

A lire la géniale préface, écrite par le maître Mallarmé pour l'album de Cazals consacré à l'iconographie de Laurent Tailhade : « A ceux ici par un aigu crayon, le portrait, en phrases, joint de Laurent Tailhade, superfluité : parce que le cher, mondain, auteur profil monacal et sarrasin de blessé sous des compresses, comme indique l'album, parfaitement pour l'instant se complaît, dans le blanc des pages, à leur silence. Tant de bruit détonna.... » Si le cœur vous en dit...

Le récent congrès des poètes a révélé que M. Alfred Leconte, homme de lettres, député de l'Indre, travaille depuis trente ans, aux rares moments

de loisir que lui laisse la vie politique, à un long poème en quatre chants intitulé : *Les Mystères de Flore* ou *Philosophie des Sciences*. Le même député vient d'obtenir la médaille d'or dans un concours ouvert à l'Académie du Centre à Châteauroux. Il avait choisi pour sujet de son poème la biographie de Du Trochet, « le remarquable savant, à peine connu, qui a découvert le phénomène de l'Endosmose si précieux pour l'explication des phénomènes physiologiques animaux ou végétaux ».

Le *Fin de Siècle* publie les *Confessions* de Paul Verlaine, autobiographie exacte du grand poète.

Mort de M. Victor Duruy, de l'Académie française.

On vient d'inaugurer, à Poissy, la statue de Meissonier. Le peintre a cessé déjà, pour beaucoup, d'être dieu : M. Gustave Geffroy, un des critiques d'art les plus avisés de la génération nouvelle, le juge très durement dans le *Journal*. « La tare de l'œuvre de Meissonier, dit-il, n'est pas le souci de l'exact et du vrai, c'est une fausse conception de l'exactitude et de la vérité. Il n'a qu'une préoccupation : c'est de donner la ressemblance absolue des objets et des êtres regardés, de produire des *doubles*. Immédiatement on aperçoit combien cette opération est inutile. Et si l'on veut réfléchir pendant un instant devant une toile de Meissonier, on apercevra aussi que cette ressemblance *vraie* qu'il prétend donner, il ne la donne pas. » La cause de cette faillite de l'observation, c'est, selon M. Geffroy, que le peintre n'a pas la sensation de l'ensemble des choses. « Tout ce qu'il a représenté, il l'a séparé du monde, il l'a isolé, placé devant l'objectif aux durs résultats qui était en lui... Meissonier se refuse à voir que les formes se meuvent dans une atmosphère, que la lumière n'anime pas toutes les matières de façon semblable. Son esprit apporte à chaque objet la même attention, le même intérêt. Sa toile n'est pas un résumé, c'est un inventaire où tout est énuméré. Il reproduit chaque détail l'un après l'autre, et tout le monde voit bien, comme ses admirateurs, qu'il a donné l'équivalent peint du meuble, de la tenture, des tapis, des vêtements, des bibelots. Mais ce que l'on voit bien aussi, c'est qu'il n'a pas donné, par le visage, par les mains, la révélation de la chair respirante au milieu de tous ces échantillons de bois, de métaux, d'ivoires, d'étoffes. Si quelqu'un a mérité la dénomination de peintre de nature-morte, au mauvais sens du mot, c'est bien certainement Meissonier : ses personnages surtout sont des bibelots au milieu des bibelots. » M. Geffroy, après avoir raillé la peinture historique de Meissonier, « où l'on voit passer au galop d'une charge furieuse des chevaux dont on pourrait examiner, comme sur une planche de démonstration, le système musculaire et le système veineux, des cavaliers dont on pourrait énumérer les boutons, les boutonnières, les galons,

tous les détails d'uniforme » et qui sont moins l'Histoire que le vestiaire de l'Histoire, conclut en demandant si Meissonier n'a pas été celui qui a tout regardé, — sans rien voir. M. D.

Un groupe de jeunes catholiques, amis des lettres et des sciences vient de donner le jour à Bruxelles à une publication mensuelle « Pages d'Art et de Science ». Prix d'abonnement, 6 fr. l'an. Rédaction : Rue de la Limite, 21, à Bruxelles. Nos souhaits de bienvenue et de succès.

LES REVUES

L'Art Littéraire (novembre-décembre) : Tristan Klingsor : *Colombine;* Eugène Joullot : *Le vieux saule.*

Mercure de France (décembre) : Charles Leconte : *Le triomphe des impératrices;* Camille Mauclair : *Sensibilité du sceptique.*

La Revue Générale (décembre) : Charles Buet : *Un isolé;* Philippe Malpy : *Un jeune homme;* Firmin Vanden Bosch : *Hors de l'action.*

L'Ermitage (novembre) : Henri Mazel : *Le danger;* Saint-Antoine : *L'esprit d'aristie depuis un siecle.*

La Jeune Belgique (novembre) : Louis Delattre : *La musique du braconnier;* Maurice Cartuyvels : Vers.

La Nervie (décembre) : Joseph Desgenêts : *Silhouettes d'aujourd'hui : Joseph Declareuil;* Emile Lecomte : *En la nuit.*

La Plume (novembre) : Albert Fleury : *Le sar Peladan;* Adolphe Retté : *Chronique Littéraire;* Stuart Merril : *Foi.*

L'Hermine (novembre) : Louis Tiercelin : *Au son des cloches;* Charles Bernard : *Profil.*

Stella (novembre) : José de Coppin : *Octave Pirmez;* Edmond Pilon : *D'un hymnaire retrouvé.*

Le Réveil (octobre) : Emile Verhaeren : *La marche des idées;* Lucien de Busscher : *Les soirs qui saignent.*

LES LIVRES

PABLO FECED. Filipinas : *esbozos y pinceladas por Quiaquiap.* Manila. Ramirez y Cia. 1888.

Muy Señor mio y distinguido Amigo H.,

A l'inverse du temps où les Pays-Bas Catholiques dépendaient de l'Espagne, le *Magasin littéraire* de Gand a aujourd'hui pris pied à Madrid. La si intéressante littérature espagnole pénètre peu chez nous, doublement merci donc des *Ebauches et coups de pinceau* de M. Feced sur les *Iles Philippines*, que vous nous faites venir de Manille, via Madrid et l'Institut Saint-André des Flamands.

Les colonies — je ne parle pas de celle que vous êtes allé fonder à la *Calle Coello*, — occupent à nouveau les esprits. Le livre de M. Feced est à cet égard d'un intérêt tout actuel : sans avoir aucune prétention scientifique et ennuyeuse, ses tableaux de la vie et de la civilisation aux Philippines sont remarquablement instructifs; mieux que la sécheresse des statistiques et la précision égarante des chiffres, les esquisses, qui composent *Filipinas*, font comprendre la situation de cette lointaine colonie espagnole. Situation peu brillante sans doute, peu avancée en civilisation, peu prospère surtout au point de vue commercial, en la comparant au chiffre d'affaires de ces grandes exploitations si pratiquement menées par les Anglais et les Hollandais.

M. Feced le dit avec raison, toujours la Métropole espagnole a servi ses colonies, à l'inverse de ce que pratiquent les autres peuples, pour lesquels les colonies servent la métropole. M. Feced cite encore le préambule des antiques lois coloniales de l'Espagne : « La fin principale qui nous pousse à faire des découvertes est la prédication et l'extension de notre sainte foi catholique et l'éducation des Indiens dans la paix et la justice. » M. Feced a tort, pensons-nous, de déplorer cette tendance : les habiles ne sont pas généralement les meilleurs et c'est la gloire de l'Espagne et du Portugal, les grandes colonisatrices du passé, de n'avoir pas sacrifié les choses de l'ordre moral au mercantilisme. Partout où les Anglo-Saxons ont trouvé des races inférieures, ils les ont fait disparaître; là où ces mêmes Anglo-Saxons et les Hollandais ont trouvé une civilisation relative, ils se sont établis à côté des peuples soumis, ils ne leur ont rien donné de leur civilisation supérieure; en vertu du protestantisme, ils ne se sont en rien efforcés d'inculquer aux races indigènes de ces colonies les principes d'une religion qu'ils sont censés estimer la vraie. Combien différente a été la mission des Espagnols et des Portugais! Partout ceux-ci se sont assimilés les nations indigènes, partout ils les ont élevées à un certain niveau de civilisation, partout ils les ont christianisées; nulle part ils n'ont exterminé les Peaux-Rouges, les Australiens ou les Hottentots.

Et ce rôle supérieur, dans la mesure du possible, ils l'ont rempli à Manille également : la chose est tangible à chaque page des *Filipinas*. Mais ils se sont heurtés là à une apathie plus invincible des Indiens.

De cette apathie, M. Feced donne d'innombrables preuves. Une des plus réjouissantes est sans contredit celle de ces dix ou quinze couples indiens, mariés simultanément, dont les noms avaient été mal renseignés au *fraile* par le sacristain, et qui malgré « l'erreur sur la personne » avaient échangé le « oui » fatal : après la bénédiction nuptiale, qui les attachait à un conjoint non choisi, ils se plaignirent bien un peu d'abord, mais n'en firent pas moins excellent ménage.

Passivité, abandon, nonchalance; « Va comme je te pousse » est la devise de cette race des Philippines, mais n'y a-t-il plus de sang bouillant en Espagne pour lui inoculer la vie?

J'ai la conviction du contraire, mais vous, *Amigo H*, vous devez le savoir aujourd'hui, écrivez le nous un de ces jours.

Mientras, vaya Vd con Dios.

M. H.

Les Réformes communales : Electorat. — Fonctionnaires. — Police, par OSCAR PYFFÉROEN, chargé de Cour à l'Université de Gand. Schepens, Bruxelles 1895.

Bien qu'antérieurement à notre Revision constitutionnelle le corps électoral communal se trouvât compris dans des limites infiniment plus larges que celles imposées au corps électoral législatif par le texte du fameux Article 47 (vieux système), il est d'évidence qu'un remaniement du régime électoral pour la commune s'impose, comme il s'est déjà imposé pour la province. Cette première réforme en entraînera d'autres en matière d'administration locale. Avec un à propos digne d'éloges, M. Pyfferoen a étudié le problème de l'électorat communal et deux de ses corrolaires principaux, le fonctionnarisme local et la police. Le travail de M. Pyfferoen consiste surtout dans un exposé méthodique des législations étrangères. Mais si le photographe braque l'objectif, met l'appareil au point et se contente, après avoir développé le cliché, de tirer les épreuves, c'est là un rôle trop machinal, et n'en déplaise aux photographes amateurs, trop peu artistique : M. Pyfferoen ne s'est pas contenté de ce travail photographique, et si son œuvre est, généralement parlant, documentaire et destinée plutôt à permettre aux convictions de se former et de se fortifier, à provoquer la conception de théories nouvelles, les prédilections de l'auteur sont cependant marquées et appuyées solidement sur l'exposé impartial qu'il vient de faire du système préféré. L'œuvre de M. Pyfferoen rappelle ces plaidoyers de l'avocat confiant dans la justice de sa cause, qui expose les éléments du débat avec impartialité et sans redouter l'argumentation de la partie adverse.

Déjà la parole a été donnée au défendeur, et ce n'est pas l'endroit pour entamer des débats d'ordre en quelque sorte politique; nous voudrions cependant émettre une critique générale. L'an dernier, nous signalions ici la remarquable étude que l'auteur des *Réformes communales* publiait alors sur *Berlin :* l'enthousiasme pour le système administratif local de la Prusse y était évident. Aujourd'hui M. Pyfferoen accentue la note et nous engage, nous Belges, à suivre la voie tracée par la législation allemande : les villes là-bas, nous dit-il, sont admirablement administrées: décalquez la loi prussienne et vous obtiendrez en Belgi-

que les mêmes irréprochables résultats. Tel n'est pas notre sentiment : les lois s'adaptent aux nations; les nations ne sont pas faites pour s'adapter aux lois. Les Provinces Rhénanes sont déjà bien peu prussiennes, la Belgique l'est moins encore : nous n'avons pas cet esprit de discipline et de soumission à l'autorité, parce que autorité, qui caractérise le Prussien, ou même l'Allemand et qui est le secret de leur force; notre tempérament est plus Anglo-Saxon, avec moins, beaucoup moins d'esprit d'entreprise, mais avec la même conscience de notre qualité d'homme libre, la même volonté de justice, le même respect de la personnalité. Loin d'estimer désirable l'application d'un régime prussien destiné à énerver le peu de ressort de notre initiative, nous croyons préférable de tourner nos regards vers l'Angleterre et les Anglo-Saxons, d'apprendre, à leur exemple, à être hommes d'action et non de passiveté. M. Pyfferoen a prévu l'objection et s'est rendu compte qu'il « heurterait des préjugés populaires » et « d'anciennes idées soutenues par la routine »; il les a traités par avance « d'appréciations préconçues ».

Préjugé, routine, soit, mais qu'on veuille y réfléchir et qu'on n'attribue pas trop légèrement à l'excellence de certaines institutions ce qui est peut-être le résultat des qualités d'un peuple. Qualités qui ne nous sont pas communes avec ce peuple.

Une œuvre de régénération s'impose en Belgique : détruire l'esprit de fronde à l'égard de l'autorité, legs de plusieurs siècles de gouvernement étranger. Pour y parvenir, la voie à suivre ne nous paraît pas être l'étouffement plus ou moins adroit, et plus ou moins durable des masses de la nation. L'habitude du respect de l'autorité s'établira par la conviction graduellement acquise que cette autorité est l'expression non faussée du vœu populaire.

Nous déposons notre petite note d'audience, sans aucun espoir — ni désir — qu'elle suive le livre de M. Pyfferoen dans l'enceinte parlementaire où se débattront les questions de la réforme communale. Là, comme partout où ces graves problèmes seront agités, l'œuvre dont nous venons de rendre compte aura sa place marquée, mais là aussi et partout, nous le souhaitons vivement, se rencontreront des hommes qui s'opposeront à notre prussification.

M. H.

Au gré des choses, par ANDRÉ GLADÈS (1 vol. Paris, Perrin édit.).

Il y a différents modes de critiquer un ouvrage. On peut l'étudier en lui-même et le classer dans l'échelle des œuvres d'art, si l'on a un critérium pour le juger. On peut dire l'impression qu'il nous a causée, et retracer le reflet de cette œuvre en soi-même. On peut encore l'étudier comme signification d'une époque ou d'un milieu, comme utile renseignement d'un âge et d'un monde. Enfin l'on peut, rattachant l'art à la vie générale, l'analyser pour connaître les tendances intellectuelles et morales d'un être, et par cet être d'une portion de l'humanité; on peut, soucieux de découvrir la splendeur du vrai qui devrait être si lumineuse et qui pour beaucoup est si obscure, rechercher l'expli-

cation de la destinée humaine, la connaissance de l'âme humaine à travers le voile très doux et très cher de la Beauté. Prenez, si vous voulez, l'œuvre critique de Brunetière, de Lemaître, de Taine, de Hello : vous aurez des exemples de ces manières d'exercer la critique.

Plus soucieux de la vie que de l'art qui n'en est d'ailleurs qu'une manifestation, bien que la vision de la Beauté me pénètre d'une langueur ineffable, je ne chercherai point si ce roman *Au gré des choses*, doit occuper un rang plus ou moins élevé parmi les œuvres d'imagination récemment parues; je ne dirai pas même le plaisir très charmant que j'ai éprouvé à sa lecture, la vérité de la vie dont il est imprégné, le réalisme mesuré et délicat des scènes, et ces merveilleux paysages de Vichy, où les couchants dorés animent les eaux frissonnantes de l'Allier, et la langue discrète, un peu grise, en jolies demi-teintes, dans laquelle il est écrit, de même que je ne critiquerai point certaines inexpériences du livre, qui d'ailleurs lui ajoutent parfois un charme très doux. Et, bien que l'œuvre soit très *significative*, je ne m'arrêterai point à l'étudier comme produit de notre époque et résumé de ses tendances : comme la *Force des choses* de Paul Margueritte, comme les *Tessier* d'Edouard Rod, comme les romans de Loti et de bien d'autres, elle chante l'agonie de la volonté en notre âge veule et sans caractère, et la tristesse de vivre, de vivre au gré des choses, dont elle frémit, est d'autant plus troublante, qu'elle est une œuvre de début, écrite dans la jeunesse et dans l'afflux de la vie puissante. Ce que je voudrais dire seulement, en parlant de ce livre, ce que je voudrais montrer, c'est combien il est nécessaire d'avoir une croyance et un but dans l'existence si l'on veut y goûter de la joie et avoir confiance en l'avenir.

Marie-Thérèse de Rochebrune est une belle jeune fille qui rêva, comme elles rêvent toutes, la vie heureuse dans un mariage d'amour. Au lieu du bonheur désiré, elle rencontre, comme la plupart, les événements de la vie qui écartent et effacent son rêve. Elle ne leur résiste point, se laisse rouler par eux, n'essaie point de remonter le courant, et après bien des tristesses, des déboires, des amertumes, finit par arriver, dégoûtée de tout et ayant perdu toute confiance dans la vie, au port du mariage; elle épouse un jeune homme, Raymond de Doumance, qu'elle aima autrefois, qui piétina son cœur de jeune fille, qui lui revient pour plaire à sa vieille mère et qu'elle accepte avec indifférence. Je ne fais point ici d'analyse, il faudrait entrer dans le détail, et montrer le charme du livre. Je fourrage au travers, parce que j'estime que le champ est riche et qu'on y peut moissonner des idées : tant pis si je l'abîme quelque peu, sans le vouloir, en le synthétisant en une brève formule qui ne permette de le mieux discuter.

Tel est le sujet. Dans ces pages, de nombreuses maximes désenchantées : ainsi : « .... On ne connaît pas les jeunes filles : on les aime rarement. On les épouse, quand elles ont une dot, et l'on fait alors un voyage de découvertes. Mais les pays les plus intéressants, faute d'être connus, restent souvent inexplorés. » Ou encore : « La vie est-elle ainsi faite que l'on aime toujours où l'on n'est pas aimé, et que ceux qui nous aiment ne rencontrent chez nous que peu ou point d'amour? »

L'auteur met en opposition dans les lignes suivantes, deux théories de la vie, sous forme de causerie entre Marie-Thérèse et Germaine, une jeune femme, son amie :

« .... La vie est la vie, — dit Germaine, — il faut la prendre telle qu'elle est : marcher courageusement en avant, sans s'affaiblir en de stériles regrets, ce qui ne veut pas dire qu'on soit insensible !

— Tu es courageuse, tu es bonne, tu es simple, toi, Germaine, soupira Marie-Thérèse. Tu as l'art de ne pas compliquer les choses; j'aime ta tranquillité d'esprit.

— Je crois que la plupart des complications naissent de notre esprit plutôt que des événements, dit la jeune femme. Moi, je n'ai pas d'imagination, c'est peut-être un bien. C'est si simple la vie, pourtant! faire son devoir et se sacrifier un peu pour les autres, voilà tout... »

Enfin je citerai encore cette phrase découragée qui semble un peu le refrain du volume : « Mieux vaut aller où la vie nous pousse, au gré des choses... »

Les héros de cette douloureuse aventure sont ainsi des êtres faibles et sans caractère. Ils obéissent à la vie, à leur destinée : c'est la destinée qui les a faits ce qu'ils sont, c'est elle qui les conduira jusqu'au bout, jusqu'au gouffre final, sans qu'ils aient jamais manifesté leur vouloir. Par là ils sont coupables, et méritent en partie du moins, — les hommes étant si dignes de pitié, — le malheur qui les poursuit. La joie de développer leurs énergies, de réaliser leur être intérieur, de façonner leur existence sur leur pouvoir de volonté, ils ne la connaîtront point, non plus que la douceur de relever autour de soi les courages des êtres plus faibles, d'insuffler de la force aux accablés de la vie, de donner de l'espoir aux désespérés. Marie-Thérèse de Rochebrune et Raymond de Doumance ne sont point des êtres nobles, ainsi qu'aime à le croire la vieille comtesse de Doumance : on cherche en vain où réside leur noblesse d'âme, la seule qui compte; ils n'on même pas, — par la force même des choses, — cette élégance morale qui pour quelques-uns en tient lieu : la conduite de Raymond envers Marie-Thérèse à Vichy, et celle de Marie-Thérèse refusant sa main au banquier Berney lorsqu'il est ruiné, après la lui avoir accordée lorsqu'il était riche, en sont la preuve. Les âmes qui se laissent ainsi rouler par la vie et par les choses ne peuvent être grandes.

Là est la moralité de l'œuvre. Il plaît, ce roman, par un charme indicible de grâce, de douceur et d'attendrissement. L'auteur garde une profonde sympathie et une miséricordieuse pitié pour ses malheureux héros, et il inspire pour eux les mêmes sentiments. Si j'ajoute que, traité avec chasteté, le livre peut être lu par tous, on aura compris la très haute valeur artistique et intellectuelle de cette œuvre de début qui présage une belle carrière à M. André Gladès.

HENRY BORDEAUX

Hors du Siècle, II, par ALBERT GIRAUD. — Bruxelles, Lacomblez.

En un récent numéro de la *Plume*, M. Adolphe Retté reproche au poète Albert Giraud, la rigueur de son esthétique parnassienne...

Pourquoi soulever cette stérile question et vouloir toujours juger l'œuvre d'art à la commune mesure de certains principes? Pourquoi l'exalter ou la dénigrer parcequ'elle a été conçue et exécutée suivant les règles que vous préconisez ou que vous attaquez? L'injustice est toujours au bout de ce système : Partant de cette idée préconçue on parcourt le livre à la recherche d'imaginaires arguments et l'on oublie ce qui seul importe : la somme de Beauté qui peut s'y trouver. Que les principes admis et les règles qu'on s'impose influent sur l'œuvre originale que l'on crée, c'est logique; mais pour le critique — comme quelqu'un le faisait remarquer à propos d'*Ames modernes* — il n'y a encore que ceci : « Jugeant chaque livre *dans sa sphère*, donner à chaque auteur son dû. »

Je sais bien que pour nous catholiques, une appréciation préalable s'impose sur la moralité de l'œuvre, et à ce titre certes nous regrettons et nous blâmons la visible complaisance dont M. Giraud enveloppe comme d'une caresse les débauches royales de *Sous la Couronne;* nous réprouvons particulièrement le blasphème hautain et pervers de la *Confession d'Henri III.* Mais c'est là une question spéciale. Elle est très importante, aussi ne la passons nous pas sous silence; toutefois après y avoir répondu, nous revendiquons le droit de juger en toute liberté l'œuvre d'art.

Et nous voulons dire bien haut, toute notre admiration.

Hors du Siècle est un bréviaire précieux où les fervents d'art iront lire l'office de Notre-Dame-de-la-Beauté*: Dans la prose uniforme et banale de notre temps, c'est une échappée large ouverte sur la pompe fastueuse des siècles évanouis, sur l'éblouissement merveilleux des éternels paysages de rêve.

Sous la couronne!... C'est dans le large et brillant décor d'une Cour où l'ardeur guerrière des grands soldats s'atténue des subtiles perversités d'une race au déclin, l'apparition maladive et dépravée des pâles fils de rois, rois eux-mêmes. *Devant le Sphynx!...* Oh! les beaux poèmes, aux purs et doux symboles... Le cœur déçu dans la chimérique poursuite de la splendeur des âges morts se raconte en des paraboles lucides : *Les vaines rencontres, Le glaive et la rose*, d'autres encore, mais surtout l'admirable *Réveil ingénu* qui clôt le volume et qui semble, comme on l'a fait observer, faire présager une évolution sensible...

Et quel poète que celui qui pour dire ces choses, trouve des vers tels que ceux-ci, choisis entre tant d'autres, aussi beaux :

Sous la pourpre d'un soir moribond, d'un soir sombre,
D'un soir prestigieux où la lumière et l'ombre,
Comme des lèvres sœurs, de massifs en massifs
Echangent en tremblant des baisers maladifs...

Sous le ciel qui n'est plus qu'une soleil dilaté...

Pacifique et puissant, le couchant, comme un fleuve
Déborde à flots vermeils sur la cime des bois...

Hors du Siècle est l'un des plus beaux livres de vers qu'un Belge ait écrits. J. S.

Les Trade Unions et les Associations professionnelles en Belgique, par M. ERNEST DUBOIS, chargé de Cours à l'Université de Gand. — Gand, A. Siffer, éditeur, 1894.

L'ouvrage de M. Dubois se compose de deux parties : dans la première l'auteur nous expose le régime légal et l'organisation interne des Trade Unions, dans la seconde il esquisse et discute un projet de loi sur les syndicats ouvriers, approprié aux conditions économiques du travail et de l'industrie en Belgique. Les deux parties se complètent et forment un ensemble harmonique; l'étude sur les puissantes associations fondées par les ouvriers Anglais, sert en quelque sorte d'introduction et d'exposé des motifs aux propositions formulées par l'auteur. En effet, il déclare dans sa préface que ce projet est la conclusion générale qui se dégage de ses recherches et de ses observations personnelles. Si, au lieu d'entrer d'un pas ferme et décidé dans la voie des innovations et des expériences sociales, auxquelles la démocratie victorieuse le convie, le législateur belge se résigne à subir l'impulsion de peuples plus hardis et se cantonne dans les thèmes d'imitation sur la législation comparée, il est d'une importance capitale qu'il fasse un choix judicieux au milieu des types divers qui sollicitent son attention. L'Angleterre par son esprit foncièrement libéral et sincèrement progressif, sa constitution si favorable à l'autonomie des groupements individuels et au développement de l'association libre, sera toujours le modèle, nous dirions volontiers l'idéal sur lequel le législateur devra fixer les yeux, et dont il doit tacher de se rapprocher. Sans doute les institutions anglaises n'offrent pas le monotone spectacle d'une symétrie régulière rappellant la discipline automatique de la caserne, mais elles éveillent et stimulent le sentiment de la détermination par soi-même et la conscience de la responsabilité individuelle et sociale. Félicitons donc M. Dubois d'avoir eu l'heureuse inspiration de soumettre au législateur belge les résultats splendides d'une expérience vraiment libérale et sainement démocratique.

Les Trade Unions sont aujourd'hui populaires en Angleterre; elles ont constitué au sein de la classe onvrière une aristocratie peut-être un peu exclusive, mais fière et jalouse de ses droits; l'activité intense de cette élite lui a permis de réaliser peu à peu tous les progrès que comporte l'existence de l'ouvrier. C'est là leur bilan; l'auteur le dresse avec une sympathie communicative pour ces lutteurs vaillants qui, après des combats longs et douloureux, ont remporte une éclatante victoire sur les préjugés de l'orthodoxie économique. Il n'est plus vrai de dire aujourd'hui que le contrat de travail se forme entre deux individualités isolées, dont l'une peut peser sur l'autre de toute la supériorité qu'ont la richesse et l'instruction sur la misère et l'ignorance. La solidarité humaine s'est affirmée et les masses ont fait valoir les droits du capital vivant vis à vis du capital mort : l'équilibre se trouve a peu près rétabli.

Nous n'avons pas l'intention de suivre l'auteur dans tous ses développements; nous nous bornerons à relever quelques faits importants qu'il signale.

D'abord la lutte entre le nouveau et l'ancien *Trade Unionism*. On sait qu'à la suite de la grande grève des Docks — que l'influence pacifiante de l'illustre cardinal Manning termina heureusement pour les grévistes — les *unskilled*, entrèrent dans le mouvement, entraînés par la contagion

imitative de l'élan des anciens, et soutenus par les encouragements de l'opinion publique. Cet élément nouveau détermina dans le *Trade Unionism* une profonde évolution, dont nous pouvons ramener les manifestations à ces trois faits : lutte entre le type professionnel et le type mutualiste du syndicat ouvrier ; constitution d'un parti ouvrier indépendant des partis historiques; influence grandissante du collectivisme.

Jusqu'ici l'association ouvrière en Angleterre était moins une société de résistance qu'une association mutualiste. Elle a fondé des caisses nombreuses : caisses de secours, de chômage, de retraite etc., elle possède des ressources considérables. Mais ces caisses sont solidaires les unes des autres, en conséquence tout ce qu'on prend à celle-ci est forcément enlevé à celle-là; et il s'en suit qu'on évite la grève à tout prix. Les « jeunes » reprochent aux « anciens » d'être devenus trop débonnaires vis à vis des patrons. Les « jeunes » sont plus ardents, moins prévoyants ; et leur extrême pauvreté ne leur permet pas le prélèvement de cotisations nombreuses et élevées nécessaires à l'alimentation des caisses de secours. Ils préfèrent donc l'association de résistance. Cette lutte entre les deux types d'associations, on pourrait dire avec l'auteur, cette alternance rythmique, reparaît périodiquement et « coïncide avec la prédominance accidentelle d'un groupe de salariés sur l'autre ». Elle démontre aussi la nécessité de l'intervention des pouvoirs publics.

Un autre fait remarquable est le concours bienveillant de toute les classes de la société à la création et à l'établissement de syndicats ouvriers. Cette circonstance nous a frappé : elle démontre à quel point les classes supérieures en Angleterre sont plus dégagées de l'esprit de secte et de coterie et comprennent mieux leur rôle que leurs congénères du continent.

Enfin relevons — au point de vue de son influence éducatrice sur la classe ouvrière —, l'organisation si admirablement hiérarchique des associations ouvrières. L'ouvrier qui y entre se forme à cet esprit de discipline et s'habitue à ce viril respect de la légalité qui caractérise les Anglais et leur assure une place éminente dans le monde. Une formation aussi sérieuse rend l'ouvrier anglais réfractaire aux exagérations révolutionnaires. Il peut se laisser entraîner par le mirage socialiste, mais il s'appellera *Fabien* pour bien marquer son caractère opportuniste. Faut-il s'étonner alors de la situation que les ouvriers ont acquise au sein de la société anglaise et de la sympathie que l'opinion publique — ce juge souverain dont avant tout autre l'Anglais tâche de se concilier les faveurs — leur a toujours témoignée?

Nous déduirons de ce remarquable ouvrage plus qu'un simple enseignement juridique. L'œuvre de M. Dubois nous engage non seulement à calquer nos textes sur les textes des lois anglaises, il fait plus et mieux, il nous prêche avant tout la nécessité d'une profonde réorganisation morale. Que nos ouvriers fassent comme leurs frères anglais, qu'ils cessent de se laisser mener par des phrases creuses et de se laisser séduire par des rêves irréalisables ; qu'ils imitent leur sens pratique, leur modération et leur sagesse. Nos classes supérieures apprendront qu'il est de leur devoir et de leur intérêt bien entendu de favoriser l'émancipation intellectuelle et sociale du prolétariat et de redresser les injustices nombreuses qui se cachent sous le brillant dehors de notre civilisation. Il y a une meilleure tactique

que ce donquichottisme doctrinaire qui consiste à défendre en bloc la société actuelle, sans supporter aucune critique ou faire aucune réserve.

Le cardinal Manning, qui partagera avec Léon XIII l'honneur d'être l'initiateur de la démocratie chrétienne, disait un jour : « Le parlement peut se tromper, les journaux, la société, les clubs peuvent se tromper et se rompent presque toujours, le peuple ne peut pas se tromper. »

Chez nous comme partout ailleurs le peuple a parlé, sachons écouter sa voix, aujourd'hui qu'il a encore confiance. C'est bien un peu grâce à ses classes supérieures, qui ont su comprendre le peuple et lui ont loyalement tendu la main, que l'Angleterre échappera au danger de la Révolution sociale.

Un livre qui inspire de tels conseils n'est pas seulement un beau livre, c'est une bonne action. L. V.

Aux prochains numéros :

Alfred Mortier : La vaine aventure.
Emile Valentin : Rédemption.
Louis Delattre : Les miroirs de Jeunesse.
Francis Vielé-Griffin : Πάλαι.
Jean Casier : Flammes et Flammèches, etc. etc.

TABLE DES MATIÈRES

Second Semestre de l'année 1894

Livraison du 15 Juillet

I. Droits protecteurs, H. DE BAETS 5
II. *Déshérités*, AUGUSTE LEFÈVRE 36
III. Les chercheurs de lumière, BAUDOUIN KERVYN DE VOLKAERSBEKE 38
IV. Les Salons de Paris en 1894, HENRY BORDEAUX 40
V. *Soir en Bruyère* 65
Ma vieille lampe, GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM 66
VI. Le Congrès des habitations ouvrières à Anvers, PAUL DE SMET 67
VII. *Deux sonnets à Jeanne d'Arc, vénérable*, FRANZ VAN CAENEGHEM 73
VIII. Petite Chronique, M. D. 75
IX. Les Revues 78
X. Les Livres 79

Livraison du 15 Août

I. En Corse. Série d'instantanées, C^te^ ÉMÉRIC DU CHASTEL. . 85
II. *La Chanson du Sylphe*, VICTOR KINON 96
III. La Vie, D^r^ DE BUCK 99
IV. Le mauvais œil, FERDINAND BUET 109
V. *Procession rustique* 114
Dans l'église, STANISLAS DE GUAITA 115
VI. Gand à travers les âges, MICHEL DE HAERNE 116
VII. Verres de couleurs, JAROSLAV VRCHLICKY, traduction du Prince *Bojidar Karageorgevitch* 124
VIII. « Les partis et les élections prochaines » de M. Woeste, H. DE BAETS 133
IX. *Chemin de la Croix* 150
Destinée, J. CASIER. 150
X. Le Roman, l'abbé HENRY MŒLLER 152
XI. Petite Chronique, M. D. et J. R. 159
XII. Les Revues 161
XIII. Les Livres 162

Livraison du 15 Septembre

I. Un Moine artiste, (Saynète), CHARLES BUET 162
II. *La maison vieille*, HUGUES VAGANAY 195
III. Lectures et spectacles. — Le Musset des Marionnettes, M. Maurice Maeterlinck, PHILIPPE MALPY 194
IV. La Vie (*fin*), D^r^ DE BUCK 199
V. *Coucher du soleil* 213
Amour méconnu, GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM 213
VI. Deuil blanc, l'abbé HENRY MŒLLER 215
VII. Le Rameau d'or, HENRY BORDEAUX 220
VIII. Petite Chronique, M. D. et J. S. 224
IX. Les Revues 230
X. Les Livres 231

Livraison du 15 Octobre

I. L'Art à Munich en 1894, WILLIAM RITTER 233
II. *Lune de Miel*, LÉON SAHEL 259
III. Pierre Loti. L'Amour et la Mort, HENRY BORDEAUX . 268
IV. Lourdes, FIRMIN VANDEN BOSCH 281
V. Buveurs de Sang, l'abbé COUPÉ 287
VI. *Notations omises* 300
Cosmopolitisme 300
Salut au soleil 301
Le Paon, JEAN CASIER 301
VII. Morts royales, CHARLES BUET 302
VIII. Petite Chronique, J. S. 309
IX. Les Revues 310
X. Les Livres 311

Livraison du 15 Novembre

I. « Le Silence », par Edouard Rod, MICHEL DE HAERNE. 331
II. *Haillon et Rayon* 321
Fraternité, JOSEPH SERRE 322
III. La Passion de l'or, FÉLIX DE BREUX 323
IV. *Carillon*, VICTOR KINON 333
V. Buveurs de Sang, l'abbé COUPÉ 334
VI. Idéal amour, BAUDOUIN KERVYN DE VOLKAERSBEKE . . 345
VII. *Torpeur*, L. AGUETTANT 351
VIII. *L'Extase*, CHARLES FUSTER 352
IX. *Passim*, MIDHA 354
X. *Le Cortège de l'Agneau* 357
Dies iræ, LOUIS HALLEUX 359
XI. Un sculpteur moderne : James Vibert, FERDINAND BUET. 362
XII. Recettes de Théâtre, Alexandre Dumas fils, PHILIPPE MALPY 365
XIII. *Chant de peine* 373
Chant des morts, FRANZ VAN CAENEGEM 374
XIV. Petite Chronique, J. S. 376
XV. Les Revues. 378
XVI. Les Livres 380

Livraison du 15 Décembre

I. Les Beaux-Arts à l'Exposition Universelle d'Anvers, MAURICE BEKAERT 385
II. *Noël des Bûcherons*, conte simple, FRANZ VAN CAENEGEM. 395
III. Maurice Barrès, FIRMIN VANDEN BOSCH 399
IV. L'Arbre des Treize pendus, CHARLES BUET 307
V. *Suor Maria Agostina*, Dom LAURENT JANSSENS . . . 422
VI. A propos de quelques Créatures D'Eugène Grasset, WILLIAM RITTER 423
VII. «Ames Modernes» par Henry Bordeaux, MICHEL DE HAERNE. 433
VIII. *Prologue* 444
Automne 444
Nihil novi sub sole? 445
Promenade, JEAN CASIER 445
IX. Maurice Donnay : à propos de « Pension de Famille », PHILIPPE MALPY 446
X. Petite Chronique, M. D. 457
XI. Les Revues 459
XII. Les Livres 460

Table alphabétique des Auteurs

Second Semestre de l'année 1894

AGUETTANT (L.). — *Torpeur* 351
DE BAETS (H.). — Droits protecteurs 5
« Les partis et les élections prochaines » de M. Woeste . 133
BEKAERT (MAURICE). — Les Beaux-Arts à l'Exposition Universelle d'Anvers 385
BORDEAUX (HENRY). — Les Salons de Paris en 1894 40
Le Rameau d'or 220
Pierre Loti. L'Amour et la Mort 268
VANDEN BOSCH (FIRMIN). — Lourdes 281
Maurice Barrès 399
DE BREUX (FÉLIX). — La Passion de l'or 323
DE BUCK (Le Docteur). — La Vie 99-199
BUET (CHARLES). — Un moine artiste (Saynète) 165
Morts royales 302
L'Arbre des treize pendus 407
BUET (FERDINAND). — Le mauvais œil 109
Un sculpteur moderne : James Vibert 362
VAN CAENEGEM (FRANZ). — *Deux sonnets à Jeanne d'Arc, vénérable.* 73
Chant de peine 373
Chant des morts 374
Noël des Bûcherons, conte simple, ... 395
CASIER (JEAN). — *Chemin de la Croix* 150
Destinée 150
Notations omises 300
Cosmopolitisme 300
Salut au soleil 301
Le Paon 301
Prologue 444
Automne 444
Nihil novi sub sole?... 445
Promenade 445
DU CHASTEL (Comte ÉMÉRIC). — En Corse. Série d'instantanées . . 85
COUPÉ (L'Abbé). — Buveurs de sang 287-334
DULLAERT (MAURICE). — Petite Chronique 75-159-224-457
DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM (GASTON). — *Soir en Bruyère* . 65
Ma vieille Lampe 66
Coucher de Soleil 213
Amour méconnu 213
FUSTER (CHARLES). — *L'Extase* 352
DE GUAITA (STANISLAS). — *Procession rustique* 114
Dans l'église 115

DE HAERNE (MICHEL). — Gand à travers les Ages 116
« Le Silence », par Edouard Rod 331
« Ames modernes », par Henry Bordeaux 433
HALLEUX (LOUIS). — *Le cortège de l'Agneau* 357
Dies iræ 359
JANSSENS (Dom LAURENT). — *Suor Maria Agostina* 422
KARAGEORGEVITCH (Prince BOJIDAR). — Verres de couleurs, traduction de Jaroslav Vrchlicky 124
KERVYN DE VOLKAERSBEKE (BAUDOUIN). — Les chercheurs de lumière 38
Idéal amour 345
KINON (VICTOR). — *La chanson du Sylphe* 96
Carillon 333
LEFÉVRE (AUGUSTE). *Déshérités* 36
MALPY (PHILIPPE). — Le Musset des Marionnettes, Maurice Maeterlinck 194
Recettes de Théâtre : Alexandre Dumas, fils 365
Maurice Donnay : à propos de « Pension de Famille » 446
MIDHA. — *Passim* 354
MŒLLER (L'Abbé HENRY). — Le Roman 152
Deuil blanc 215
RITTER (WILLIAM). — L'Art à Munich en 1894 233
A propos de quelques créatures d'Eugène Grasset . . . 423
RYELANDT (JOSEPH). — Chronique musicale 161
SAHEL (LÉON). — *Lune de Miel* 259
SERRE (JOSEPH). — *Haillon et rayon* 321
Fraternité 322
DE SMET (PAUL). — Le Congrès des habitations ouvrières à Anvers . 67
SOUDAN (JOSEPH). — Petite Chronique 226-309-376
VAGANAY (HUGUES). — *La maison vieille* 192

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé.
Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.